MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-DEUXIÈME

15 Novembre - 15 Décembre 1921

15 Novembre - 15 Décembre 1921 — Tome CLII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI.

RENAN A SAINT-SULPICE [1]

Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont des pages très riches d'intérêt et de sens, mais sujettes à commentaires et à discussion, sur l'enseignement philosophique et la formation religieuse qui se donnaient, dans les années 1841-1845, au grand séminaire d'Issy. Ils en ont de ravissantes, et qu'il ne faut pas essayer de refaire, sur les objets de rêverie offerts à l'imagination d'un poète par les souvenirs historiques de cette maison et les beaux aspects de son parc célèbre. Issy avait été primitivement un pavillon, élevé pour les plaisirs de la reine Marguerite de Valois, femme de Henri IV, qui en fit sa résidence favorite et y emmenait sa petite cour peuplée de tous les beaux esprits du temps. (Ce pavillon est devenu, par l'adjonction de deux grandes ailes construites en longueur, la partie centrale de l'édifice du grand séminaire que l'on voit aujourd'hui.) « Après la mort de la reine Margot, le casin fut vendu et appartint à diverses familles parisiennes qui l'habitèrent jusque vers 1655. » Il fut alors acquis par M. de Bretonvillers, l'ami et l'un des premiers compagnons du fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, Jean-Jacques Olier, et son successeur dans la cure de Saint-Sulpice comme dans la charge de supérieur de la Compagnie. M. de Bretonvil-

(1) On ne trouvera ici que le portique du sujet que ce titre annonce, l'étude du milieu où Renan a passé quatre années de sa jeunesse et traversé la grande crise de son esprit.

lers, possesseur d'immenses biens, légua Issy à ses confrères qui commencèrent par y transférer la *Solitude*, maison de noviciat où il est d'usage que l'on passe un an ou deux d'études et de méditation, avant d'être agrégé à la Compagnie. Ils y trouvèrent aussi un lieu de repos pour ceux d'entre eux à qui la vieillesse ou la maladie conseillaient le séjour de la campagne. Cette dernière circonstance est à relever, parce qu'elle rendit Issy le siège d'un événement mémorable dans les annales de l'Église de France. Quand se produisit entre Fénelon et Bossuet la grande querelle du Quiétisme, et avant qu'elle ne s'envenimât de l'irritation des personnes, ces deux grands hommes convinrent de conférences, où, aidés des lumières de M. de Noailles, archevêque de Paris, et de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice (le troisième en date et qui a eu sur l'esprit de la Compagnie une influence plus profonde peut-être qu'Olier), ils chercheraient une entente sur la vraie doctrine. M. Tronson vivait retiré à Issy et comme son délabrement lui rendait incommode le voyage à la ville, c'est chez lui que ces illustres personnages se rencontrèrent. De là le nom d' « articles d'Issy » donné aux trente-quatre décisions de théologie mystique qui furent signées en commun. Dans le parc, une cabane ornée d'une inscription et de deux bustes commémore l'endroit où eurent lieu ces entretiens. Depuis cette époque, la maison d'Issy n'a pas eu d'histoire. Son paisible sort s'est fondu dans celui du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, dont elle est devenue l'annexe, réservée aux deux premières années d'études cléricales.

Cependant Issy et Saint-Sulpice n'ont jamais cessé de jouer un rôle aussi efficace que peu bruyant dans l'histoire de la société française, par l'ascendant que leurs exemples ont pris sur la direction de nos grands séminaires de province. Ils ont été, pour une bonne part, le conservatoire supérieur où s'élaborait et se maintenait, à l'usage du clergé national, un type d'éducation commune.

Les bouleversements qu'ils eurent à souffrir du fait de la Révolution ne leur furent pas propres ; tous les établissements religieux en connurent de semblables. La tempête passée, les deux maisons se reconstituèrent sur leurs anciennes bases. « Chaque porte, écrit Renan, tourna dans ses anciens gonds, et, comme d'Olier à la Révolution rien n'avait subi de changement, le XVIIe siècle eut un point dans Paris où il se continua sans la moindre modification (1). » Sur les deux cents ans de destinée volontairement uniforme qui se sont écoulés depuis la fondation jusqu'au milieu du XIXe siècle, le seul souvenir qui tranche et qui fasse éclat, c'est celui des quatre années d'études accomplies à Issy et Saint-Sulpice par le grand et audacieux écrivain, par le terrible remueur d'idées qui a silencieusement vécu entre leurs murs calmes cette profonde crise d'intelligence et de vie, dont les résultats devaient tant intéresser et émouvoir l'humanité de son temps.

Je ne sais ce que pensa Jean-Jacques Olier quand M. de Bretonvillers lui offrit retraite dans le parc délicieusement aménagé, dans les salles ornées de gracieuses peintures mythologiques, au goût de la moins janséniste des princesses. Eût-il approuvé qu'après lui, quand le développement de son œuvre eut rendu insuffisants les locaux du séminaire de Saint-Sulpice, un séjour aussi agréable aux yeux fût offert à de jeunes clercs dont le principal souci devait être, à son gré, de cultiver, au moyen de l'oraison fréquente, l'abstraction des sens ? Eût-il trouvé suffisant, comme adaptation à ce nouvel emploi, que les Vénus des chambres de Marguerite « devinssent des vierges » et qu' « avec les Amours on fît des anges » ? Il admettait, il est vrai, la beauté sensible et les recherches des arts dans le sanctuaire ; il ne refusait pas le luxe des riches ornements aux murailles, aux objets qui ont pour destination le culte de Dieu, aux livres sacrés qui contiennent sa parole. Issy conserve sa grande Bible, splendidement

(1) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 212.

ouvragée et décorée. Mais, quant aux ministres de ce culte et aux interprètes de cette parole, il estimait que leur habitation et leur train extérieur ne sauraient être trop sévères et trop dénués de toutes les apparences qui flattent les regards. Comme on construisait sur ses ordres le séminaire de Saint-Sulpice, il ne voulut pas tout d'abord de la pierre de taille, jugée trop fastueuse, et ne l'accepta que pour la raison de solidité. Il fit interrompre un travail de moulure très simple que l'on avait commencé dans l'entablement, « aimant mieux y laisser quelque chose d'irrégulier et d'imparfait que d'y souffrir le moindre ornement qui aurait ressenti la magnificence ou le faste » (1). Chacun connaît l'aspect sombre, presque ingrat de cette massive construction à l'italienne désaffectée maintenant, où un architecte de grand talent sut pourtant éviter la laideur, en se résignant à une nudité excessive.

Les enchantements du *Petit Olympe d'Issy* avaient été célébrés en 1609 par le poète Michel Bouteroue, courtisan de Marguerite de Valois, dont Renan nous rapporte les jolis vers :

Qu'on ne vante plus la Touraine
Pour son air doux et gracieux,
Ny Chenonceaux, qui d'une reyne
Fut le jardin délicieux,
Ny le Tivoly magnifique
Où, d'un artifice nouveau,
Se faict une douce musique
Des accords du vent et de l'eau.

Issy de beauté les surpasse,
En beaux jardins et prés herbus,
Dignes d'estre, au lieu de Parnasse,
Le séjour des sœurs de Phébus.
Mainte belle source ondoyante,
Découlant de cent lieux divers,
Maintient sa terre verdoyante
Et ses arbrisseaux toujours verts.

Environ un siècle et demi après, l'Olympe, transformé

(1) *Vie de M. Olier*, par M. Baudrand, curé de Saint-Sulpice, reproduite dans Bertrand, *Histoire littéraire de Saint-Sulpice*, t. II.

en séminaire, inspira à la muse latine d'un jeune poète rhétoricien, François-Marie Coger, alors simple maître es-arts et clerc de la paroisse Saint-Roch, plus tard professeur de rhétorique au collège Mazarin et recteur de l'Université de Paris, des louanges où le grave et l'agréable sont joliment balancés. S'étant vu fort bien traité dans une visite qu'il fit à Issy au printemps de 1742, il écrivit en l'honneur de ses hôtes quelques douzaines d'hexamètres qui furent imprimés dans le *Mercure* du mois d'avril où ils eurent du succès. Il y chante, comme Bouteroue, les délices des bosquets, des charmilles, des viviers, des fleurs, des poissons et des oiseaux. Il salue le vieux cardinal de Fleury, pensionnaire illustre, qui, sur le déclin de ses jours, avait trouvé à Issy une tranquille retraite. Mais ses vers n'oublient pas la haute et pieuse affectation des lieux qui l'ont charmé :

Ne dubites ; videas Virtutum ex ordine Turbam !
Cœlesti micat ante alias spectabilis ore
Religio, Pietasque soror ; dein omnia longum
Explorans, dubiosque regens Prudentia gressus,
Fulgenti tum sese infert circumdata nimbo,
Et placido sequitur veneranda Scientia passu :
Hic exultat ovans oculis miranda benignis
Integritas morum quam non de tramite recto
Impia sacrilegi flexit contagio luxus... (1)

N'en doute pas ; tu vois en ces lieux la troupe rangée des vertus ! A leur tête étincelle le front céleste de la Religion et de la Piété, sa sœur. Vient ensuite, explorant longuement toutes choses et surveillant ses pas, la Prudence. A son tour, s'avance d'une démarche tranquille la Science vénérable, ceinte d'un nimbe éclatant. Voici, joyeuse et les regards rayonnants de bienveillance, l'Intégrité des mœurs, ferme dans le droit chemin d'où ne la détourne pas la contagion impie d'un luxe sacrilège.

Prenons garde ! Nous sommes en 1742. Est-ce que le souffle naissant de Jean-Jacques Rousseau se serait insinué jusque dans une inspiration sulpicienne ?

(1) Cette pièce a été reproduite au tome Ier de l'*Histoire littéraire* de M. Bertrand.

Hic qualem gens prima tulit Constantia vitae
Nudaque Simplicitas mendacis nescia fuci...

Voici, telles que les portait la race primitive, la constance dans la vie et la pure simplicité, ignorante du noir mensonge...

Le front du supérieur, M. Cousturier (baptisé *Culturius* par notre poète), ne se barra-t-il point d'un pli sévère, les os de M. Olier ne tressaillirent-ils point dans leur tombe devant cette allusion à une bonté primitive du genre humain, cet escamotage du péché originel? Il est vrai que les faiblesses ou enfantillages théologiques d'un poète ne tirent point à conséquence, quand du moins il est aussi bien intentionné.

Renan, installé à Issy, décrit à sa mère les attraits de sa nouvelle résidence « où rien ne manque pour l'agrément extérieur ». Il lui dit les beaux effets du printemps et de l'automne dans le parc, la pièce d'eau et « ses habitants dorés », « le bosquet de hauts buis et de tilleuls où se réfugient des milliers d'oiseaux », les statues, les grottes peintes, les petites chapelles.

Vous me demandez, ma chère maman, si on y entre. Oui, oui; ce sont de petits bijoux à l'intérieur, toutes peintes, toutes dorées, bleues comme le ciel. Nous avons aussi une grotte de rocailles et de coquillages, décorée avec beaucoup d'art, mais remarquable surtout parce que Fénelon et Bossuet y ont eu plusieurs conférences avec d'autres personnages célèbres, lors de leur fameuse controverse (1).

Le plus insigne de ces pieux monuments était une imitation de la Santa-Casa de Lorette, « que la piété sulpicienne a choisie pour son lieu de prédilection et décorée de ces peintures emblématiques qui lui sont chères » (2).

Nous devions nous arrêter sous ces ombrages où notre séminariste a tant médité, tant rêvé, au cours de ces deux années lentes et décisives. C'est là qu'il a connu la volupté des longs repliements sur soi-même, des longs

(1) Lettres du séminaire, p. 176.
(2) *Souvenirs*, p. 223.

tête à tête avec sa pensée. C'est là qu'il a éprouvé à loisir ce qu'il avait déjà goûté en Bretagne, ce qui lui avait forcément manqué à Saint-Nicolas, au milieu de la rumeur urbaine et sous le harcèlement impérieux et constant de M. Dupanloup : la douceur intellectuelle de la solitude, cette complicité silencieuse de la nature, ce bercement serein et mélancolique des choses, qui communique tant d'amplitude aux mouvements de l'esprit et tant de charme à ceux-là mêmes qui le conduisent aux constatations les plus désolées. C'est là qu'il a lu les philosophes. C'est sous ce ciel charmant d'un jardin de l'Ile-de-France qu'il a vu pâlir les étoiles du ciel catholique et s'entr'ouvrir les gouffres de nescience sur lesquels flotte, soupirant du désir des lumières célestes perdues, le fragile esprit humain. C'est en ce lieu que se sont formées, en même temps que certains arguments décidés et définitifs de sa critique et de sa philosophie, au moins négative, certaines sources fines et secrètes de sa poésie. « Je passais des heures sous ces longues allées de charmes, assis sur un banc de pierre et lisant. C'est là que j'ai pris (avec bien des rhumatismes peut-être) un goût extrême de notre nature humide, automnale, du nord de la France... Mon premier idéal est une froide charmille janséniste du XVIIe siècle, en octobre, avec l'impression vive de l'air et l'odeur pénétrante de feuilles tombées. » Cette poétique phrase trahit une distraction. Le « premier idéal » d'Ernest Renan avait été la cathédrale de Tréguier. Il le dit dans la même page : « Ce beau parc a été, après la cathédrale de Tréguier, le second berceau de ma pensée (1). »

§

Les messieurs de Saint-Sulpice, ceux qui ont été les maîtres de Renan et, à propos de ceux-ci, la Compagnie elle-même, ses origines, son histoire, ses principes, son esprit, ont inspiré à l'écrivain un large tableau, sur la vérité

(1) *Souvenirs*, p. 227.

duquel on conçoit que la foi fasse certaines réserves, mais où il serait difficile de ne pas sentir l'accent pénétrant de la reconnaissance et de l'amitié. Encore moins pourrait-on n'y pas reconnaître la beauté de l'art et résister au charme supérieur de cette galerie de portraits ecclésiastiques, où se peint, en des personnalités diverses, délicatement caractérisées, une âme commune, une même idée dominante, une même vertu. Il est merveilleux que l'artiste ait su ajouter à ces austères modèles un coloris moral si nuancé et si délectable sans en altérer les traits. Jamais une Compagnie qui fait profession de cultiver, entre toutes les vertus chrétiennes, la modestie, ne s'était trouvée à pareille fête dans la littérature profane. Du côté de l'Eglise, où le sentiment des particularités de tendance qui peuvent distinguer une communauté religieuse d'une autre est naturellement beaucoup plus éveillé que chez les laïques, la Compagnie de Saint-Sulpice a été à certaine époque l'objet de commentaires en sens fort divers dont les plus autorisés et les plus sûrs sont incontestablement ceux qui l'ont défendue contre des attaques mortelles et ont rendu à la somme de son œuvre un glorieux témoignage, au point de vue chrétien. Mais, favorables ou hostiles, ces appréciations du dedans ne se sont point répandues au dehors et ont laissé la Compagnie obscure et sans relief aux yeux du monde. Parmi les écrivains du dehors, je n'en vois qu'un qui se soit animé à son sujet et lui ait consacré des pages où ne manquent la chaleur ni le mouvement : Saint-Simon. Ces pages ne sont point agréables, Saint-Simon détestait les Sulpiciens. Il leur en voulait tout d'abord comme dangereux ennemis de Port-Royal ; et cela, non par une tendresse particulière pour les cinq propositions ou pour les idées du Père Quesnel, qui, je pense, le laissaient froid, mais par sympathie pour l'esprit d'opposition contre la puissance royale, que le jansénisme avait contracté au cours de ses luttes, s'il ne l'avait pas porté en naissant, et qui constituait, à vrai dire, le

grand reproche de Louis XIV. Saint-Simon en voulait encore aux Sulpiciens (ou plutôt c'était là le même grief généralisé) par attachement à tout ce qui était féodal, à tout ce qui survivait de féodalité dans les institutions françaises. Dans le développement de cette milice à l'esprit exclusivement sacerdotal, qui faisait peu d'état de la naissance et qui tendait à pénétrer dans tous les diocèses pour y étendre le réseau d'un recrutement et d'une éducation cléricale uniformes, il voyait une mesure de mort pour l'autorité, les prébendes et l'éclat social de la vieille féodalité ecclésiastique. Les Sulpiciens étaient à ses yeux des espèces de Jésuites français que le Prince tiendrait, comme Rome tenait les Jésuites, et qui, à leur tour, tiendraient le Prince. Il les traite fort mal et en fait des portraits affreux, les accusant d'ignorance, de « petitesse dans les pratiques », de platitude, de grossièreté, de niaiserie, les appelant invariablement « les barbes sales de Saint-Sulpice ». Au fond, il est pour eux beaucoup plus féroce que méchant : car, les ayant ainsi barbouillés, il ne laisse pas de s'incliner devant leurs vertus et leurs mérites religieux. Ces diatribes, qui répondent à des préoccupations extrêmement éloignées de nous et déjà archaïques en leur temps, passent d'ailleurs peu aperçues dans le torrent des *Mémoires*. Après elles, et jusqu'à Renan, je ne vois pas, dis-je, que les Sulpiciens aient jamais occupé d'eux la littérature, et ils auraient au moins le droit de se plaindre que Chateaubriand les ait omis dans son chapitre sur les *Missions du Canada*, pays où ils ont des établissements qui remontent à leurs origines. Saint-Simon en a enluminé l'image des couleurs fantasques de sa bile toute personnelle. Renan, l'enveloppant dans la large poésie de ses souvenirs et de ses émotions de jeunesse, ne la défigure pas.

Si la Compagnie de Saint-Sulpice, nonobstant sa haute importance dans l'Église, présente à l'historien cette physionomie effacée, cela tient aux circonstances de son ori-

gine et à la nature de sa vocation, qui, sans être contemplative, s'accommode d'une ombre discrète. Les grands ordres religieux, comme les Dominicains, les Jésuites, travaillent pour l'éternité ; mais ils participent à l'éclat du siècle. Le reflet d'un fondateur célèbre et plein de génie, celui de tant d'hommes de talent et d'action qu'ils ont comptés dans leurs rangs, est sur eux. On se souvient des grandes entreprises de conquête spirituelle qu'ils ont formées au cours de l'histoire et qui les ont mêlés activement à la politique terrestre. Ces entreprises ont soulevé en tous sens des passions dont la flamme toujours subsistante éclaire leur traditionnelle figure historique. Ce sont les militants et les conquérants de l'Église. Ils opèrent sur son front. Ils suivent les nouveautés de l'incrédulité et ils confirment les fidèles en renouvelant pour y faire face les armements de l'édifice catholique. Ils observent les changements de courant que chaque époque imprime aux curiosités morales et aux besoins d'imagination des hommes et ils y adaptent les perspectives, les aspects et les avenues de ce vieil édifice où tant de générations ont passé. Je ne dis pas que le clergé séculier, absorbé dans les soins quotidiens et le gouvernement intérieur du troupeau, ne prenne point sa part à cette tâche, à cette lutte pour la vie, que le catholicisme, comme toute chose vivante, est obligé de soutenir sur tous ses abords. Les ordres religieux (je ne parle pas de ceux dont la contemplation mystique est le but), puissamment organisés pour s'y vouer, chacun à sa manière et selon le genre d'aptitudes qu'il cultive de préférence, s'y montrent de beaucoup les plus actifs. C'est ce qu'ils ne sauraient faire utilement sans déployer, en bien des domaines, un grandm ouvement extérieur et sans produire constamment une élite capable de leur conserver le crédit humain qui s'attache à la richesse et à la subtilité du savoir, aux prestiges de l'éloquence, à la séduction des lettres. Et c'est cela qui donne la gloire, même quand ce n'est pas elle qu'on cherche.

Autre est le sort, autre est le rôle des Sulpiciens. Leur fondateur a été un homme de second plan, bien que fort singulier en sa sainteté. Rien dans cette fondation ne ressemble au trait de génie, à l'idée neuve et hardie de stratégie religieuse qui a fait naître la Compagnie de Jésus. Le service dont les Sulpiciens se chargèrent tenait à l'utilité la plus commune et, pour ainsi dire, la plus élémentaire de la religion et répondait à une demande expresse des autorités de l'Église. Le concile de Trente, désireux de remédier à la corruption morale et à l'ignorance qui en étaient venues à gâter le clergé des villes et des campagnes, au point de mettre en péril le catholicisme, et rattachant ces maux au fait que les jeunes clercs se recrutaient et se formaient de la manière la plus aventureuse et la plus dispersée, en dehors de toute institution collective, décréta, sous le nom de *Séminaires* ou de *Pépinières*, l'organisation de grandes écoles, de grands établissements centralisateurs où cette jeunesse séculière serait sérieusement choisie et dignement préparée à son état sous la vigilance directe de ses chefs. De tels ordres ne s'accomplissent pas en un jour. En France, les hommes qui les prirent à cœur s'appelaient saint Vincent de Paul, le P. Eudes, Adrien Bourdoise, Olier. « Par des congrégations d'un type nouveau, écrit Renan, distinctes des anciennes règles monacales et imitées en quelques points des Jésuites, ils créent le séminaire, c'est-à-dire la pépinière soigneusement murée où se forment les jeunes clercs. La transformation fut profonde. De l'école de ces grands maîtres de la vie spirituelle sort ce clergé d'une physionomie si particulière, le plus discipliné, le plus régulier, le plus national, même le plus instruit des clergés, qui remplit tout le XVIIe siècle, tout le XVIIIe siècle et dont les derniers représentants ont disparu il y a une quarantaine d'années (1). » Et Renan ajoute que « dans la grande armée de l'Église les pieux prêtres » réunis en ces communautés nouvelles étaient

(1) *Souvenirs*, p. 202,

« des sous-officiers instructeurs auxquels il eût été injuste de demander la distinction des officiers généraux » (1). Le mot a été jugé offensant par certains critiques catholiques. S'il n'était pas de Renan, je ne pense pas que Saint-Sulpice l'eût mal pris. Pour nous, nous ne connaissons pas, dans l'ordre catholique, d'œuvre plus belle, ni surtout plus sûre, que d'avoir tant contribué à façonner notre excellent clergé français, ces légions solides et simples de bons prêtres de paroisse, de bons curés de village, une des pièces maîtresses de l'armature morale et sociale de notre nation. Que cette œuvre soit humble par nature, est-ce là ce qui en diminue la grandeur ?

Former de bons prêtres pour tous les besoins de la religion, voilà donc le but et l'idéal de la Compagnie de Saint-Sulpice. Tâche essentiellement morale où la discipline de l'homme même, de ses sentiments, de ses habitudes, de ses volontés est le principal, et qui est jugée s'accomplir en cinq années de règle sévère, de docilité, d'exercices, d'épreuves, d'examen de soi-même et d'observation par les maîtres, au bout desquelles les vertus religieuses et humaines du clerc paraissent avoir gagné la trempe et la résistance requises pour assurer l'entière subordination de son caractère et de son âme à son état. Quelle est, dans une telle éducation, la place de la science et des lettres ? Celle, sérieuse et modeste, tout ensemble, qui s'accorde aux fins mêmes qu'elle poursuit ; celle que peut comporter le très grand nombre de sujets qu'il s'agit de laisser suffisamment instruits pour la pratique de leur ministère élevé et usuel. On ne se propose pas de préparer de grands controversistes, des érudits supérieurs, des spéculatifs théologiques de grande envolée, des prédicateurs dignes de l'Académie Française, mais, encore une fois, de pieux et sages pasteurs de la multitude catholique, convenablement ferrés sur les éléments dogmatiques de leur religion et sur les objections les plus grosses ou les plus en

(1) *Souvenirs*, p. 211.

faveur, et munis de cette somme de connaissances générales, dont le défaut les priverait personnellement de toute autorité.

Et cependant, en dépit de cette destination essentiellement pieuse et pratique, la Compagnie de Saint-Sulpice est, elle aussi, à sa manière et, si j'ose dire, à son niveau, une Compagnie savante. En admettant (ce qui ne serait pas entièrement vrai) qu'elle n'en eût pas eu la qualité à ses débuts, dans le temps où Saint-Simon en faisait la caricature et la représentait comme une société d'ignorantins, elle s'est vue dans la nécessité de l'acquérir par la suite. Au xviie et au xviiie siècles, les Sulpiciens de Paris se dispensaient du professorat et envoyaient leurs élèves apprendre la théologie aux cours de Sorbonne. Il n'y avait à l'intérieur que ce que nous appellerions des répétitions pour les plus lents. Quand la vieille Sorbonne théologienne eut disparu pour faire place à la Sorbonne laïque de l'Université impériale, il fallut bien qu'ils se missent à l'enseignement et qu'ils recrutassent chez eux des professeurs de théologie, de droit canon, d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique en assez grand nombre et possédant le savoir voulu pour transmettre au peuple des jeunes clercs toutes les parties de ces sciences religieuses qu'il a besoin de connaître. Il arriva dans ces générations de professeurs ce qui arrive dans tout corps professoral : une élite en émergea ayant une vocation particulière pour les études et capable de produire des travaux personnels. Ce résultat n'est pas, je pense, celui qu'eût souhaité M. Olier, tout plein de dures maximes contre les séductions de la science qui « enfle » et qui « dessèche ». Mais nous allons voir qu'un sentiment plus fort le domina et l'accommoda fort bien avec l'esprit de M. Olier. Vers la fin du xixe siècle, le nombre des ouvrages dont les membres de la Compagnie ont enrichi les sciences ecclésiastiques était assez considérable pour fournir à M. Bertrand, qui en a sobrement fait le relevé, la matière de trois gros

volumes in-8°. Le séminariste qui nous occupe et qui, sans s'en douter d'abord, puis en s'en doutant davantage, s'acheminait doucement vers une chaire du Collège de France par le complexe détour du grand séminaire, attire notre attention sur ces fruits littéraires de Saint-Sulpice. Il leur trouve, non sans motif, un caractère général, une physionomie commune, dont nous voudrions, à notre tour, essayer de donner l'exacte impression.

De ce caractère on peut dire qu'il est avant tout sulpicien, ce qui exclut toute idée de brillant. Les noms des Carrière, des Carbon, des Hamon, des Gosselin, des Faillon, des Le Hir, des Vigouroux, des Icard (pour ne choisir que parmi les morts), composent à la Compagnie une couronne très honorable, mais sans rayonnement et sans gloire. Il semble que, dans la voie du savoir où elle s'avançait, la Compagnie ait été suivie par la crainte de trop s'éloigner de son humilité native, et qu'obligée de se faire honneur du côté de l'esprit, elle ait néanmoins interprété dans un sens extrême les avertissements chrétiens sur le danger des ambitions de l'esprit. La phrase connue de Fénelon, écrivant à un Sulpicien que « si le goût de l'esprit et de la science éclatante s'introduisait insensiblement à Saint-Sulpice, l'ouvrage de M. Olier et de M. Tronson ne subsisterait plus », présente sous un jour honorable et caressant cette médiocrité volontaire. Ce n'est pas contre le trompeur éclat d'une science fausse et ostentatoire que Fénelon eût fait aux Sulpiciens l'injure de les prémunir et ce n'est pas à Saint-Sulpice seulement qu'une telle vanité serait pernicieuse. Mais la science la plus loyale et la plus sérieuse se revêt, elle aussi, d'éclat, quand, au cours de ses patientes et fortes recherches, elle pénètre les choses à une assez grande profondeur, elle en découvre les rapports sur une assez grande étendue pour que l'intelligence en soit comme illuminée. Que si le plaisir si vif et même exaltant qui s'attache à cette lumière, le renom qu'elle attire à ceux dont les travaux la font

naître, effarouchent le parti pris d'ascétisme et de simplicité d'hommes d'étude, pieux et humbles avant tout, ils n'auront qu'un moyen de se soustraire à la zone où sévissent ces dangers : ce sera de laisser pour de plus ambitieux toutes les questions de haut vol, les questions trop larges ou trop célèbres ou trop disputées ou de trop de conséquence, qu'on ne saurait approfondir sans attirer l'attention sur soi, sans émouvoir les amours-propres, sans éveiller des répercussions dans le monde des idées, sans mettre plus ou moins les esprits en ébullition. Voilà le terrain qu'évite, en effet, la modestie des écrivains sulpiciens, ne trouvant généralement à son goût que des matières secondaires, subordonnées, spéciales, de peu d'horizon, qui peuvent être traitées d'un point de vue d'érudition pure et où l'on ne court aucun de ces risques. Des monographies d'une documentation scrupuleuse sur des sujets très limités et surtout très froids d'histoire littéraire ou ecclésiastique, de théologie morale ou de droit canon, d'orientalisme ou d'interprétation biblique, tel est le type le plus fréquent de leurs productions. De tels sujets prêtent encore à la manifestation de mérites supérieurs, comme furent ceux de M. Gosselin, de M. Carrière, de M. Le Hir. Mais ils favorisent la réserve d'une pensée qui ne veut pas se donner de champ ; et les écarts de doctrine qu'on y peut commettre, comme il advint à M. Carrière en son magistral traité *Du Mariage*, sont assurés de n'occuper que les spécialistes et de ne point faire de bruit. Renan fait tort à ce parti, on pourrait dire à ce génie d'abstinence intellectuelle, qu'il apprécie par ailleurs avec beaucoup de délicatesse, quand il est tenté d'y voir « une certaine antipathie contre le talent », qui constituerait tout au moins un manquement à la charité. Il serait plus juste et plus bienveillant de dire que, si les Sulpiciens se sentent trop petites gens devant Dieu pour se permettre d'avoir du talent et que, s'ils se dérobent volontiers aux tâches qui, par leur nature, en

exigeraient, la crainte de ne point satisfaire à cette exigence n'est point nécessaire pour les en détourner : la crainte d'y satisfaire suffit.

Il faut voir le fort et le faible de ce système d'austère sobriété de l'esprit, le voir, dis-je, dans ses effets sur l'éducation intellectuelle, abstraction faite de ce qu'on pourrait dire, au point de vue clérical, de son influence sur la dévotion et les mœurs. Le faible est assez manifeste. Le fort, c'est la probité, l'intégrité, la simplicité, l'exactitude. Vertus de peu de prix, dira-t-on, quand elles s'exercent dans ces bornes étroites. Non pas ! ces vertus, partout où elles sont présentes et entières, ont une absolue valeur, que le manque d'ampleur de l'application ne diminue point. Après tout, les esprits capables d'initiatives rénovatrices dans quelque domaine de la pensée sont fort rares, même parmi ceux qui sont professionnellement voués à l'étude. Et non seulement ils ne sauraient se passer plus que les autres de ces qualités fondamentales et élémentaires, mais il leur est plus difficile de les soutenir sans défaillance dans leur course hardie dont ils ne sauraient être absolument les maîtres. Saint-Sulpice n'a pas produit un Lacordaire. Mais Lacordaire eût été un très mauvais éducateur des intelligences ; il n'eût pas formé d'autres Lacordaire, mais de sonores phraseurs. Il sera toujours bon qu'il y ait, non seulement dans la petite classe, mais aux degrés plus élevés de l'enseignement, des hommes à la Lhomond (je dirai, pour les vieux universitaires : à la Hatzfeldt, à la Tournier), têtes excellentes et non créatrices, qui, dans de modestes travaux, cultivent ces qualités à l'abri des risques et en entretiennent l'école tout à fait pure, au profit de tous. C'est avec le plus profond sérieux (bien qu'à la tardive époque de sa vie où il s'en expliqua beaucoup crussent assez niaisement, un peu par sa faute, qu'il ne parlait plus sérieusement de rien) que Renan s'est reconnu à l'égard de Saint-Sulpice une dette immense. C'est M. Le Hir, avec son génie de grammairien

et de philologue, M. Gosselin, avec son infatigable zèle pour augmenter tous les jours le trésor d'une vaste érudition, la plus sûre et la plus précise, M. Manier, avec son analyse philosophique un peu lourde, mais simple et loyale, qui lui ont montré, les premiers, en de vivants exemples, la candeur parfaite de la pensée, l'horreur de tout effet extérieur et voulu, le souci des vérifications attentives, l'honnêteté d'une manière de dire qui n'enfle et ne déforme jamais la chose à dire. Imaginons-le (ce qui est à peine imaginable) novice pendant quatre ans chez les Dominicains ou chez les Jésuites, et devenu le même Renan. Il eût rencontré chez ses maîtres la même vertu personnelle, le même dévouement religieux. Il y eût trouvé dans l'ordre des études beaucoup plus à admirer, plus à critiquer aussi, et, dans ce chapitre de la critique, sans doute aurait-il trouvé à relever tels ou tels éléments d'artifice intellectuel, tout à fait exclus par la nudité sulpicienne.

Si j'ai représenté sous de justes traits l'esprit et les intentions directrices des Sulpiciens, on pourra s'étonner qu'ils aient été en butte à de graves accusations d'hérésie. L'hérésie ne présuppose-t-elle pas ce qui leur fut toujours le plus étranger : le goût des idées nouvelles et des spéculations dogmatiques trop curieuses ? Cet invraisemblable grief n'était pourtant pas sans motif ou apparence de motif. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce motif, loin qu'il procédât des dispositions qui font habituellement les hérétiques, tenait à une disposition toute contraire : je veux dire à l'immobilité d'une pensée trop figée et à l'excessif esprit de tradition qui en était la suite. Difficilement restaurée après la tempête révolutionnaire, la Compagnie avait cru que tout recommençait, quant à elle, comme par le passé. Elle se voyait toujours en plein XVIIe siècle et cherchait Bossuet des yeux sur un horizon qui ne lui présentait que M. de Frayssinous. Faute d'imagination assez active, elle ne mesurait pas la profonde modification

qui s'était accomplie dans les conditions d'existence de la religion et de l'Église et ne s'aperçut donc point du grave changement de signification et surtout de portée qui en résultait pour certaines vieilles positions doctrinales dans lesquelles elle était née, pour ainsi dire, qu'elle avait tenues sans qu'on l'inquiétât et où elle ne tendait qu'à persévérer, à seule fin de se continuer elle-même. J'ai en vue les dénonciations contre la Compagnie auxquelles plusieurs polémistes ultramontains se livrèrent vers le milieu du XIXe siècle et plus tard, et qui relevaient à sa charge les crimes de Gallicanisme et d'Ontologisme. Comme il s'agissait de l'accabler (un excité, l'abbé Combalot, s'écriait que, si l'on brûlait la maison d'Olier, ce serait un feu de joie dont serait illuminée toute l'Église), on joignait à ces redoutables griefs celui de rigorisme, qui appelle un autre genre d'explication.

Gallican, tout le clergé de l'ancienne France l'était, à l'image de Bossuet, à l'image de la grande autorité théologique de la Sorbonne. On enseignait les quatre articles de 1682 et on les tirait dans le sens de l'orthodoxie pour éviter les rappels à l'ordre. On vivait sur une frontière plus ou moins mobile, séparant ce que Rome pouvait à la rigueur accepter de ce qu'elle devait rejeter. Et Rome y mettait du sien. Entre le Roi très chrétien et le Pontife suprême, ces litiges aux points de rencontre et de heurt de leurs droits respectifs étaient querelle de famille qui ne pouvaient, à moins de circonstances extraordinaires (il est vrai que les circonstances extraordinaires arrivent aussi), mettre en péril l'unité religieuse. Il n'en fut plus de même après l'avènement de l'État moderne. La confiscation du temporel de l'Église au profit de la nation supprima ou transforma la matière de la plupart de ces litiges, ce qui eût suffi à faire de la revendication des vieilles libertés gallicanes un anachronisme. L'État, qui ne faisait plus, comme tel, profession de catholicisme et qui considérait le règlement de ses rapports avec l'Église comme un statut

purement civil, n'avait plus la moindre parcelle d'autorité morale pour s'immiscer dans le spirituel. On était à mille lieues de l'état de choses où le Parlement pouvait, sans provoquer de schisme ni de révolte, prendre des arrêts contre des curés coupables d'avoir refusé l'absolution à des jansénistes. Une action de ce genre eût désormais passé pour un attentat foncier contre la religion elle-même. Il n'y avait plus d'Église de France. Cette expression pouvait garder un très beau sens honorifique et sentimental. Elle ne répondait plus à une réalité constitutive. Dans la situation affaiblie et battue des flots qui était devenue celle du catholicisme français, les anciens caractères nationaux de son économie intérieure et de ses usages religieux ne se fussent pas maintenus sans détriment pour le caractère catholique lui-même, qu'ils eussent menacé d'absorber et d'adultérer. C'est ce que vit Lamennais. Il fut le fossoyeur de l'esprit gallican. Il fut l'interprète inspiré de l'instinct de conservation qui devait porter la religion catholique, non seulement en France, mais partout, à réparer ses brèches, en renforçant son unité, en renforçant l'autorité romaine. Il comprit, ou du moins proclama, le premier, que l'esprit gallican, aisément contenu jadis dans l'enceinte de la catholicité universelle, ne pouvait exister désormais sans subir du dehors des attractions puissantes qui lui feraient exercer sa pression contre cette enceinte, au risque de la rompre.

Rien n'était plus éloigné du cœur de la Compagnie de Saint-Sulpice que cette tendance à l'effraction hérétique ou schismatique. Elle lui eût fait horreur. Sous l'ancien régime, on l'avait parfois attaquée sur son excès de docilité envers le Saint-Siège. Elle pouvait se vanter d'avoir, sous ce rapport, figuré à la droite ou à l'extrême droite du clergé gallican d'autrefois. Si elle persistait néanmoins à enseigner, comme avant la Révolution, les articles de 1682 et les maximes antiromaines de la Sorbonne sur les préroga-

tives du prince, cela vient, dis-je, de ce qu'elle ne respirait pas assez l'air du siècle et ne se rendait pas compte de la force dissolvante ou explosive qu'il avait communiquée à ces vénérables thèses canoniques en les touchant. Au fond, cela n'avait pas plus de malice que les idées d'école dans lesquelles un esprit insuffisamment agile reste guindé, nonobstant l'expérience de la vie, ou qu'un certain attachement, d'habitude et de dignité à la fois, aux manières de faire qu'on a pratiquées toujours et qu'on craint de se rendre méconnaissable en abandonnant. Vieille congrégation française, les Sulpiciens voulaient demeurer catholiques français à l'ancienne mode. C'est en fossiles et non pas en subversifs, que leurs adversaires acharnés auraient dû les peindre. Un Sulpicien fort âgé (je trouve ce trait chez Renan), M. Boyer, ayant, vers 1830, arboré au Vatican les doctrines gallicanes, y fut traité d'*uomo antediluviano*. On avait ri de le voir, qui pensait arrêter avec quelques arguments de droit canon l'irrésistible torrent centralisateur qui, de toutes parts, entraînait le monde catholique aux pieds de la Papauté. Après coup, il en riait lui-même, ce qui n'est pas d'un entêté. Ses confrères ne s'entêtèrent pas. Tout au plus se raidirent-ils un peu. Ils s'inclinèrent, les derniers peut-être, devant les expresses et impératives définitions papales touchant la grande question sur laquelle Bossuet, « leur oracle », s'était montré beaucoup plus royaliste que papal. Ils ne regrettaient pas du tout les quatre articles. Ils regrettaient ce qui s'en allait de leur antique et originale physionomie.

Pour Renan, dont la soumission au siège romain allait être bientôt le moindre souci, il n'est pas indifférent qu'il ait plongé pendant quatre ans dans ce milieu encore tout imprégné de gallicanisme. Sa conception des choses religieuses et des choses cléricales en a certainement gardé quelques traits.

La même explication vaut pour le reproche d'ontologisme, bien que celui-ci fût, à vrai dire, tout à fait outré et

qu'il eût été plus exact d'accuser les Sulpiciens de cartésianisme, en remarquant que le cartésianisme pouvait les précipiter dans l'ontologisme, comme il y avait mené Malebranche, comme il allait y mener, peu après l'époque qui nous occupe, un des leurs, M. Branchereau, le seul membre de la Compagnie, si je ne me trompe, qui ait formellement prêté aux censures ecclésiastiques, de ce chef. La Compagnie suivait cette direction sans malice, n'y étant pas attachée de cette ardeur personnelle qui porte les Jésuites au molinisme ou les Dominicains au thomisme, mais l'ayant simplement reçue de son origine, comme une marque et un héritage de naissance. Elle avait vu le jour au milieu de ce mouvement d'adaptation philosophico-théologique, imposé au catholicisme du XVII[e] siècle par l'immense succès du système de Descartes et qui avait pour objet de concilier ce système avec les données de la foi; mouvement dont la philosophie de Bossuet (ce que Bossuet a, je crois, de moins intéressant) représentait le résultat, modéré et d'ailleurs très fragmentaire, tandis que la philosophie de Malebranche en offrait l'extrême pointe, l'aboutissant systématique et logique rigoureux. De ce travail d'idées était sorti le cartésianisme scolastique, ce cartésianisme honnête, mais timide, lourd, refroidi, assez gauche et inconséquent, qui a régné dans les cours de philosophie des grands séminaires et des collèges pendant tout le XVIII[e] siècle et que les Sulpiciens enseignaient encore avec tranquillité ou tout au plus avec une pointe d'inquiétude, au beau milieu du XIX[e]. Là gisait la vraie raison de la plainte élevée contre eux par des esprits ardents qui avaient l'instinct de sentir, sinon toujours la lucidité de voir, combien cette alliance de la philosophie cartésienne et du dogme était devenue compromettante pour le dogme. N'était-ce pas de cette même philosophie que le rationalisme incrédule et le naturalisme négateur, dont la diffusion avait été si grande depuis le XVII[e] siècle, avaient logiquement tiré leurs prémisses ? La donner, comme on

faisait, pour support et pour cadre rationnel à la foi, n'était-ce pas exposer la foi à en être envahie et détruite, à en être asservie et appesantie tout au moins comme par un poids lourd qu'on y eût suspendu, en vue de la consolider, et qui n'eût réussi qu'à lui rompre les ailes et à lui couper l'essor ? Les Sulpiciens n'étaient pas, sauf exception, malebranchistes. Ils avaient un faible pour Malebranche. Or la théorie de Malebranche, trouvant dans les seules lumières naturelles de la raison la vision intuitive et primitive de Dieu (c'est cela qui constitue l'ontologisme) est difficilement conciliable avec l'affirmation d'un ordre surnaturel, tel que l'Église l'entend. Malebranche est le philosophe que Renan a le plus lu au grand séminaire et les sentences philosophiques sur lesquelles il se fonde pour nier le miracle, c'est à Malebranche qu'il les emprunte. Les Sulpiciens ne voyaient pas ces abîmes. Ils s'en tenaient à leurs vieux cahiers, à leurs manuels d'autrefois. De plus, il y a dans la manière cartésienne de raisonner une solidité, une carrure, une rectitude, trop rigides sans doute, mais très françaises, qui s'harmonisaient singulièrement à leur caractère et à leur tradition morale.

Les motifs pour lesquels Renan a perdu la foi étaient d'ailleurs tels que, contrairement à une hypothèse rétrospective trop optimiste de Mgr d'Hulst, une éducation philosophique thomiste n'y eût pas plus fait échec que cette éducation mi-cartésienne. Mais le débat de son esprit eût dû être, je le crois, conduit d'une autre façon. Et les idées qu'il se fût faites du contenu de la foi et de la théologie, après en avoir rejeté, pour son compte, les fondements miraculeux, auraient été un peu différentes.

Quant à l'accusation de rigorisme, c'est un autre cas. Il ne s'agit pas d'une hérésie dogmatique, mais d'une hérésie morale, ayant sa manifestation pratique dans l'administration des sacrements et la direction des âmes. Ici, la Compagnie de Saint-Sulpice, avec sa mission spirituelle et morale plus qu'intellectuelle, se trouve sur son terrain;

elle n'est pas à la suite, mais *sui juris*, elle a ses vues, son génie propre.

Juste ou injuste ou exagérée, cette plainte était ancienne. Et les polémistes du XIXe siècle, qui voulaient la mort de Saint-Sulpice, ne faisaient que la reprendre. On trouvera dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve des témoignages de l'époque sur la dureté des confesseurs de la Compagnie, leurs tracasseries, leurs obsessions, leurs mises en scène persécutrices, leurs cruautés morales au chevet des mourants. « M. de Liancourt m'a dit, rapporte l'un d'eux, que M. Olier le menaçait, à cause du jansénisme, que Dieu lui ôterait sa femme et il disait de même à la femme que Dieu lui ôterait bientôt son mari : et ni l'un ni l'autre n'osaient se rapporter cela, de peur de s'effrayer. » Il disait aux serviteurs de ces pestiférés que continuer de les servir était un cas de damnation. Ce sont là des récits jansénistes, suspects d'hyperbole et de fanatisme. Mais voici un autre témoignage d'où il semble bien ressortir que le sombre zèle de ces messieurs dépassa souvent les exigences de la religion la plus stricte. C'est celui de l'abbé Huvelin, ancien normalien, que beaucoup de nos contemporains ont connu et qui n'était pas précisément un prêtre relâché. Dans un écrit tout plein d'admirative ferveur pour le fondateur de Saint-Sulpice, il reconnaît que « les Sulpiciens étaient certainement des directeurs sévères », et que, « s'il y avait quelque chose contre M. Olier, au point de vue de la canonisation, ce serait plutôt la sévérité trop rigide de sa doctrine » (1). On concevra que je me défende de toute impression personnelle sur une telle matière et que je m'en réfère aux dires et aux rumeurs de l'intérieur. Cependant je ne puis, en lisant les *Examens particuliers* de M. Tronson, n'être point frappé de certains traits qui impliquent une idée féroce de la justice divine. Ainsi, au chapitre sur « les fausses vocations », l'auteur met en garde les aspirants au sacerdoce contre les pièges de Dieu lui-même,

(1) *Quelques directeurs d'âmes au* XVIIe *siècle* (Paris, 1911).

qui, les ayant destinés à la plus cruelle damnation, pourrait bien les aiguiller exprès vers ce saint état, afin qu'ils y trouvent l'occasion de plus horribles péchés que les simples laïques n'en peuvent commettre.

N'aurions-nous point sujet de craindre que nous ne soyons du nombre de ceux qui sont élevés à l'état ecclésiastique par un effet terrible de la justice de Dieu, qui, étant irrité contre eux, ne permet leur élévation que pour leur faire mieux ressentir la rigueur de ses jugements ?

Comme M. Tronson, n'étant ni calviniste, ni janséniste, ne professe pas, avec ces sectes, que certains individus sont damnés de toute éternité par une volonté gratuite de Dieu indépendante de leurs démérites, ou qui plutôt les voue à démériter (si telle eût été sa doctrine, il aurait eu beau être lui-même l'homme le plus doux du monde, il aurait bien dû admettre de tels effets, de tels mécanismes d'action de la divine colère), ne devons-nous pas voir ici comme l'emportement d'une sombre imagination répressive qui s'enivre de sévérité ?

Voilà des indices (et l'on en pourrait relever d'autres) de l'aveugle rigueur attribuée aux Sulpiciens. Il faut voir cependant — outre ce que j'ai déjà noté sur le caractère tendancieux des anecdotes jansénistes — la contre-partie favorable ou du moins très atténuante.

A la vérité, je ne suis pas fort impressionné par l'argument de M. Bertrand, l'historien littéraire de la Compagnie, quand il défie ses détracteurs de citer dans les écrits sortis d'elle aucune proposition qui contienne les thèses du rigorisme, telles que l'école les définit (1). Il ne s'agit pas d'école et de théorie, mais de pratique ; et les détracteurs pourraient dire que ces bourreaux des âmes auront bien pris garde à ne pas se découvrir et se dénoncer eux-mêmes. Ce qui me frappe davantage, c'est que pendant tout le XVIIIe siècle les Sulpiciens se sont montrés molinistes et même, s'il faut en croire Renan, molinistes à l'ex-

(1) Bertrand, tome I, p. 215.

cès. Sans doute leur désir de se placer à l'antipode des jansénistes et de ne pas se laisser dépasser en anti-jansénisme par les Jésuites ne fut-il pas étranger à cette attitude, s'il n'en n'offre même pas l'explication principale. Mais ne doit-on pas, en bonne psychologie, appliquer ou plutôt renverser en leur faveur l'observation de Pascal sur les rapports de la doctrine et de la pratique chez les Jésuites ? D'après Pascal, les Jésuites sont molinistes parce qu'ils sont relâchés ; c'est la couverture et le prétexte de leur relâchement. (Le molinisme est, comme on sait, la thèse théologique qui fait le plus de confiance à la nature humaine et la moindre part à sa perversion innée.) N'est-il pas vraisemblable que le molinisme ait, à son tour, déteint sur les Sulpiciens qui l'avaient adopté, les conduisant, je ne dirai pas au « laxisme », mais à un adoucissement humain de l'impitoyable rigidité d'Olier et de leur outrance primitive. Pour l'exemple que j'ai pris chez M. Tronson, je crains d'en avoir un peu parlé comme un polémiste anticlérical. Il convient de le situer dans le temps. Il y avait alors (grâce, pour une part, à la réforme sulpicienne), comme aujourd'hui, beaucoup de saints et dignes prêtres dans le clergé séculier de France. Mais il y en avait passablement (ce qui ne saurait plus exister) qui entraient dans les ordres pour avoir des bénéfices et mener bonne vie. Il est tout à fait présumable que M. Tronson songe à ceux-là. Et comment être surpris, dogme à part, qu'il ne trouve rien de trop fort pour les terrifier ? Enfin, sans fouiller davantage un problème sur lequel l'insistance serait désobligeante de ma part, je m'en rapporte à Renan, aux portraits parfaitement concordants qu'il fait de ses maîtres dans ses *Souvenirs* et dans ses lettres du séminaire. Il les peint comme des hommes d'une admirable discrétion, qui ne gouvernent, commandent, reprennent ou blâment que par le silencieux exemple de leur vertu, revêtue de simplicité et d'aménité, ayant le respect le plus délicat de la conscience individuelle, sans étroitesse, inquisition ou

minutie odieuse dans la règle. Plus significative encore la manière dont ils ont été envers lui, à l'occasion des crises, d'esprit et de volonté qui préparèrent chez lui la grande crise finale et dont la profondeur ne fut peut-être, comme il le dit, perçue que par le seul M. Gottofrey, mais dont tous sentirent bien le caractère inquiétant. Que de bonté, que de tempéraments, que de largeur pratique! Des rigoristes eussent, au premier signe de vacillation, brandi le spectre de Satan. J'ai pu lire la lettre inédite par laquelle M. Baudier, le directeur de notre séminariste, répondit à celle où le jeune clerc, en vacances et déjà résolu à rompre, lui faisait l'aveu total de son incrédulité. Combien l'interprétation, compétente, je pense, de M. Baudier diffère de celle d'un écrivain catholique récent qui, ayant étudié de la manière la plus superficielle le travail d'esprit qui se fit chez Renan pendant ses quatre années de cléricature, croit pouvoir le résumer, le définir par cette formule : « la culture de la tentation ». Certes, M. Baudier déplore comme le plus grand des malheurs pour son jeune ami qu'il ait perdu la foi! Il ne le lui impute pas à crime; il ne le trouve pas coupable. Que l'auteur dont je parle accuse M. Baudier de laxisme! Il en résulterait au moins que le rigorisme ne fleurissait pas seul à Saint-Sulpice; et la vérité est probablement qu'il y avait dans ce milieu très hostile au jansénisme, né pourtant dans l'atmosphère janséniste, à la fois un courant de rigorisme et un courant de modération plus humaine dans l'application de la règle chrétienne et de l'idéal ecclésiastique.

On pourrait peut-être trouver, aux origines de Saint-Sulpice, les sources de ces deux esprits. La première viendrait d'Olier en personne. La seconde, de l'entourage dont le bon sens a modéré et comme aplani les inspirations intempérantes du mysticisme et de l'ascétisme d'Olier.

Il ne s'agit pas d'amoindrir la part d'Olier dans l'œuvre de Saint-Sulpice. L'entreprise, désirée par les grands réformateurs catholiques du temps, vint de lui. Elle se heur-

tait à de complexes obstacles qu'il ne put vaincre que grâce à beaucoup de ténacité, à de réelles qualités d'action. Néanmoins, quand on lit ses écrits spirituels (tâche qui, pour être soutenue longtemps, demanderait beaucoup de courage),on se dit que l'esprit qui y est répandu n'eût pu suffire pour fonder une institution pratique, une école ecclésiastique destinée à former des prêtres, par légions, pour tous les besoins du siècle. Cet esprit semblerait plutôt propre à former une société de contemplatifs très peu nombreux, très repliés et refermés sur eux-mêmes, plus ou moins enclins aux visions. Des visions, Olier en avait fréquemment. Jésus, la Vierge,les anges se montraient à lui et lui dictaient les démarches qu'il avait à faire. Il eut plusieurs fois l'apparition d'une religieuse de son époque, la vénérable Agnès de Jésus, dominicaine, prieure du monastère de Sainte-Catherine de Langeac, qui venait aussi le conforter de ses conseils. Je dois dire qu'il ne manquait pas, dans le voisinage d'Olier, d'excellents chrétiens à qui ces phénomènes faisaient un effet de bizarrerie et de maladie bien plus que de sainteté, encore que nul ne contestât la sainteté de M. Olier. Sainte-Beuve rapporte le témoignage d'un Sulpicien des premiers temps, l'abbé de Cambrac,qui quitta la Compagnie parce qu'il ne croyait pas à ces révélations et en avait la tête irritée. Nicole, que son jansénisme ne rend point partial, puisqu'il reconnaît en Saint-Sulpice « un des premiers ouvrages de France », s'étonne que cet ouvrage soit le fait d'un visionnaire et « tire son origine de visions » ; ce sont là, songe-t-il, les voies singulières de Dieu. Ne serait-il pas d'une psychologie plus juste de penser que Dieu, pour fonder « les grands ouvrages », suscite comme causes secondes la ferveur passionnée, le zèle dévorant, l'enthousiasme apostolique et que ces dispositions, agissant sur des organes fragiles et mal équilibrés, peuvent susciter, à leur tour, des visions où il serait plus qu'injuste de ne voir qu'un cas de pathologie ?— Visions à part, l'esprit d'Olier

avait réalisé un prodigieux degré d'absorption habituelle dans les mystiques objets de la dévotion catholique. Il y était littéralement perdu. Il était toujours près de l'extase. Aux derniers temps de sa vie (il mourut à l'âge de quarante-huit ans), on le trouvait, au dire de ses biographes, en perpétuel « état d'oraison », si bien que ses amis se relayaient auprès de lui pour le distraire de cet état épuisant où la volonté n'avait plus de part. Que devons-nous penser de ces ravissements ou de ces évanouissements spirituels? Devons-nous en former une opinion plus favorable que ne faisait des apparitions matérielles M. de Cambrac ?

La question nous entraînerait un peu loin. Elle supposerait une opinion religieuse, philosophique ou scientifique préalablement adoptée sur le problème si débattu de la nature des états mystiques en général, sujet que nous n'avons pas l'intention d'aborder ici. Ce que tout le monde admettra, c'est que ces états, quand ils sont sincères, sentis et non pas simplement mimés, comme il arrive, par le langage d'une rhétorique dévotieuse, portent en eux une certaine qualité de poésie, lumineuse ou sombre, éthérée ou trouble, faite de rayonnement platonicien, de richesse imaginative et morale, ou, au contraire, de la désolation d'une âme qui se repaît de son propre vide et réalise en elle une espèce de néant, qu'elle se figure contenir l'éternel. Il serait donc intéressant de se demander si Olier est poète et quelle qualité de poète il est. La facilité intarissable, torrentielle, avec laquelle il mettait sur le papier des effusions, dont la moindre semblerait supposer une véritable secousse de l'âme, pourrait nous induire en méfiance. Il ne faut pas s'arrêter à cette impression. Olier est sincère ; il est dévoré, brûlé. Mais sa flamme me paraît stérile, elle ravage plus qu'elle ne réchauffe. On dirait qu'elle flotte sur un gouffre dont elle ne sert qu'à faire entrevoir les vapeurs, bien plutôt qu'elle ne se projette dans l'atmosphère supérieure pour éclairer quelques rayons au moins de l'échelle céleste. Olier est plein de Dieu. Mais son

Dieu est moins une cime splendide, pressentie au fond de l'inaccessible azur et vers laquelle il aspirerait et nous élèverait avec lui qu'un abîme auquel il s'abandonne et dont il nous donne envie d'éviter les abords ingrats. Il l'appelle sans cesse le « Tout ». « O mon Tout, que vous êtes mal connu et que vous êtes peu aimé ! » Il est plus biblique que catholique et l'on dirait parfois (quant aux images) plus bouddhiste que chrétien. Tout cela, certes, a chez lui de la grandeur. On déplore que cette grandeur voisine avec des petitesses difficiles à qualifier d'un mot moins dur. L'effort de l'âme individuelle pour s'identifier à Jésus, pour s'identifier à lui dans ses épreuves, ses souffrances, ses joies, dans les expériences de toute sorte qui forment le tissu de sa vie idéale, cet effort est l'objet même et comme le terme de la piété chrétienne. Et l'on sait assez quels fruits de désintéressement, de résignation, de douceur, de finesse morale une telle application a produits dans les meilleures races du genre humain. De ces fruits, un homme comme Olier a eu (en dépit de quelques traits de fanatisme) sa très éminente part. Je dis seulement que, dans le détail et l'explication, il la pousse jusqu'au raffinement et à la minutie, agrémentant les grands traits de l'Évangile de paraphrases chétives et recherchées et d'inventions sentimentales quasi-précieuses, amenuisant l'amitié qu'il a pour son Dieu en une espèce de tendre babillage, se mettant aux petits soins avec lui. Je m'arrête. Je laisse à M. Henri Brémond, qui ne manquera pas de rencontrer dans ses travaux la figure du fondateur de Saint-Sulpice, le soin de débrouiller et de filtrer d'une main plus experte que la mienne tout ce mélange. Mon propos, c'est qu'une mysticité aussi avancée ne pouvait, de quelque manière qu'on l'apprécie, constituer la règle et l'aliment normal d'un grand institut d'éducation. Elle y pouvait tout au plus demeurer la tradition particulière et plus ou moins hermétique d'un petit groupe à part. Et c'est ce qui est arrivé. Il fallait pour la masse (une masse qui est une

élite) quelque chose qui fût plus à la portée de tout le monde. Et voilà ce qui fut donné à Saint-Sulpice par les *Examens* de M. Tronson, « un de ces esprits froids et fermes comme la société en a toujours possédé ».C'est l'expression que Renan applique à M.Emery, qui gouverna Saint-Sulpice après la Révolution, comme M. Tronson l'avait gouverné après Olier.

Avec M. Tronson, nous nous sentons le pied sur un sol ferme. Ses *Examens* portent « sur des sujets propres aux ecclésiastiques et à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la perfection ». Mais cette méthode en vue de la perfection est grandement intéressante pour ceux-là mêmes qui n'y viseraient pas du tout, en ce sens qu'elle est conçue et établie à partir de la nature qu'il s'agit de réformer et dont les penchants sont analysés avec une vérité, une solidité, une honnêteté qui accusent (je rapproche exprès deux âmes, deux esprits aux antipodes l'un de l'autre) un contemporain de Molière. L'auteur propose aux clercs des plans ordonnés de méditation sur soi-même au sujet de chacun des vices ou des défauts humains ; et, s'il ne manque jamais de chercher dans quelques traits de l'Évangile le modèle idéal auquel il faudrait, sur chaque point,se rendre aussi ressemblant que possible, cette référence mystique n'ôte rien à la profondeur simple d'une analyse qui en est indépendante et qui sait entrer au fond de nous-mêmes sans cette complaisante subtilité de tant de moralistes,trop enclins à prêter à notre nature plus qu'elle n'a. Cette méditation sous l'inspiration et le patronage idéal du Christ, c'est, je crois, ce qu'on appelle l'oraison, du moins la forme d'oraison, plus morale et introspective qu'imaginative et contemplative, en honneur à Saint-Sulpice. La doctrine sulpicienne, c'est que l'oraison est le principal exercice du grand séminaire, celui auquel tout doit se ramener et sans lequel rien ne vaut. Un des prêtres qui ont le plus mis du leur pour faire rendre à ce régime toute sa sévérité en ce qui les concernait,

l'abbé Huvelin, cité déjà, en décrit les effets de la sorte :

Le séminaire est-il un lieu où l'on vient étudier ? Eh bien, non; on y fait de la théologie, mais ce n'est pas précisément un endroit où l'on pâlit sur les livres ; il semble même que, malgré sa régularité, la vie n'y soit pas du tout organisée pour l'étude... On commence les journées par une heure d'oraison faite debout ou à genoux ; cela fatigue l'esprit, cela le réduit et le met à bas. Et puis la Sainte Messe, et puis une suite d'exercices assez courts, mais qui laissent peu de temps à soi. Il faut quitter le travail au moment où l'idée commençait à venir ; il y a là beaucoup pour l'âme, pas beaucoup pour l'esprit. L'avantage qui en ressort, c'est que la volonté est brisée, mortifiée, assouplie. Par là, on évite les trop longues rêveries, les longues mélancolies. Comme un torrent saigné par une multitude de prises d'eau devient un canal paisible, ainsi la pensée s'écoule entre les diverses heures de prière. Le but du séminaire se ramène à deux choses : la mortification du vieil homme et l'union avec Notre Seigneur.

Ces lignes significatives montrent l'erreur de ceux qui, jugeant de la chose sur le mot, prendraient l'oraison pour un exercice exclusivement chrétien. L'oraison est chrétienne en tant qu'elle se tourne vers le Christ, pour lui demander la grâce, qui, d'après le christianisme, fait l'homme nouveau. Comme retour systématique sur soi-même, en vue de se critiquer et de s'épurer, elle a été cultivée dans toutes les religions, écoles, sectes philosophiques où est apparue une élite désireuse de réaliser la sagesse, quelque idée d'ailleurs qu'elle s'en fît. Il y a l'oraison du bouddhiste, du musulman, du platonicien, de l'épicurien, du spinoziste. Comment faire régner en soi une certaine discipline intérieure, si l'on ne prend la peine de s'examiner et de se replacer fréquemment en présence des hautes idées qui la recommandent ? Comment pratiquer cet examen, sinon dans le silence d'une retraite spirituelle, abritée contre les tourbillons de l'action ? Le gouvernail de l'âme est fragile. Elle n'a pas longtemps navigué sur les flots de la vie, qu'il est faussé. Il faut se remettre dans une anse tranquille ou le redresser avant de repartir. Dans la mesure

où l'on veut se rendre sage et maître de soi, on n'échappera point à la nécessité de faire oraison.

Quant à la forme de sagesse et de perfection où M. Tronson veut conduire ses élèves, chacun en jugera selon sa façon de juger le christianisme, la morale de l'Évangile, l'état ecclésiastique en général. Ce type commun a cependant de grandes variétés de physionomie dont il serait bon que les esprits du dehors fussent mieux informés. Au XVIIe siècle, le christianisme moral avait, sans y rien perdre de son élévation ni de ses élans, quelque chose de rassis et de raisonnable qu'il a pu perdre plus ou moins dans l'ambiance romantique d'une époque plus récente. D'autre part, la notion naturelle et profane de l'honnête homme comportait un degré d'attention à la tenue de l'âme, aux nuances des sentiments, dont la rapidité brutale des mœurs modernes ne laisse plus de loisir. Par là, ces deux domaines de la morale philosophique et de la morale surnaturelle se rapprochaient, sans se confondre, et il ne serait pas toujours facile de marquer, chez M. Tronson, le point où expire l'une, où commence l'autre. Son manuel d'ascétisme renferme un excellent traité de l'honnête homme dans toutes les positions, depuis celles qui en gagent les plus hautes responsabilités jusqu'à celles du niveau moyen. Écoutons cette anecdote célèbre des *Souvenirs* de Renan :

L'écho des discussions passionnées du temps franchissait parfois les murs de la maison ; les dicours de M. Mauguin (je ne sais pas bien pourquoi) avaient surtout le privilège d'émouvoir les jeunes. Un jour, l'un de ceux-ci lut au supérieur, M. Duclaux, un fragment de séance qui lui parut d'une violence effrayante. Le vieux prêtre, à demi plongé dans le Nirvana, avait à peine écouté. A la fin, se réveillant et serrant la main au jeune homme : « On voit bien, mon ami, lui dit-il, que ces hommes-là ne font pas oraison. » Le mot m'est dernièrement revenu à l'esprit, à propos de certains discours. Que de choses expliquées par ce fait que probablement M. Clemenceau ne fait pas oraison !

Ce nom vient mieux que ne pouvait le prévoir Renan

pour illustrer le récit. Si le Clemenceau terrible et stérile de 1883 ne faisait pas oraison, il y a sûrement eu plus d'un quart d'heure d'oraison sur le chemin par où le grand vieillard d'à présent s'est élevé à la hauteur d'âme qui a fait de lui l'homme du destin. Il y a beaucoup d'oraison sous une grande œuvre, quel qu'en soit l'objet. On ne l'accomplit pas sans avoir longuement appris à mépriser beaucoup de choses en soi-même, à laisser dépérir dans son âme un monde de mauvaises herbes et de végétations inutiles et folles.

Dans un ordre plus familier, ceux-là qui, sans « s'avancer dans la perfection », y voudraient faire quelques petits pas, trouveront merveilleusement à s'instruire chez M. Tronson : par exemple, sur « les défauts qu'il faut éviter dans les maladies » et qui n'ont pas moins d'insanité chez un athée que chez un chrétien, sur ceux « qu'il faut éviter dans la conversation » et qui, dans un salon, comme à Saint-Sulpice, offensent la discrétion, la bonne grâce, la politesse. Il n'y a pas jusqu'aux prescriptions les plus ascétiques dont un laïque, simplement désireux de vivre selon la raison, ne trouvât quelque application à se faire : ainsi celle relative au « quatrième degré de la vertu d'humilité [il y en a un cinquième !] qui est d'être bien aise que notre abjection soit connue ».

Quand on s'est aperçu que nous n'avions pas tant d'esprit et de jugement, tant de prudence, de science et de talent qu'on se l'était imaginé, et que nous avions peut-être tâché de le persuader, ne l'avons-nous point souffert avec beaucoup de peine et de chagrin ?

Il est parfaitement déraisonnable d'en avoir du chagrin, si c'est vrai. Nous devrions nous sentir soulagés qu'on le sût. Cela nous épargnerait la fatigue et la honte de nous enfler.

— Vous en parlez à votre aise, me dit quelqu'un. Cette illusion qui s'est formée, que j'ai favorisée au sujet de mon mérite, est devenue le fondement d'un édifice qui ne sau-

rait être détruit sans faire d'innocentes victimes : mon épouse, accoutumée à être Madame la Présidente et saluée bien bas, ma fille qu'attend un brillant établissement, moi-même à qui la reconnaissance pour l'injustice dont je bénéficiais a inspiré beaucoup de bons sentiments et d'actions obligeantes au service d'autrui, mes obligés, mes clients réduits au rôle de penauds ou d'ingrats, sans parler du public dont la foi nécessaire à la juste attribution des titres, places et croix d'honneur va recevoir un coup terrible de ma déconfiture.

Il est vrai. Et je me reconnais naïf. J'allais laïciser M. Tronson ! Du moins, poussais-je beaucoup trop loin le conseil d'oraison à l'adresse des profanes. Les Sulpiciens que nous peint Renan suivent la pure vertu, libres de tous ces impedimenta. Ni famille, ni distinctions, ni ambitions même justifiées : l'égalité, l'impersonnalité, l'anonymat éternel. Ils ont quitté la perfide forêt du monde où, sous le coup d'une tempête incessante, tout s'entremêle et s'enchevêtre, le bien tourne en mal et le mal en bien, pour s'engager dans une plaine calme et dénudée, où l'horizon ne ménage aucune surprise, où les routes n'ont pas de détours, où les choses restent fidèles à leurs noms et où ils vont, le long de leur vie, soutenant, dans une atmosphère d'innocence, le combat de la volonté idéalement réglée avec la nature réduite à son expression la plus simple. Dans toutes les religions, la pratique ascétique, qui a reçu du christianisme des interprétations supérieures, n'a pu se poursuivre que dans des asiles fermés au jeu de la vie. Mais la vie eût été encore plus folle et surtout plus brutale qu'elle n'est sans l'influence de ces écoles de vertu. Il en est de celles-ci comme des poids de platine que l'on conserve à Sèvres, comme étalons. Ces poids s'oxyderaient si l'on s'en servait, et, en ce sens, ils n'ont pas d'utilité propre. Mais, s'ils n'existaient pas, l'audace des malfaiteurs pour fausser les mesures s'en trouverait fort accrue et le respect du poids juste risquerait de s'affaiblir par-

tout. La conscience morale, quelle qu'en soit l'autorité, n'est pas aussi idéalement juste et pure dans ses données que se plaisent à l'imaginer les Kantiens. Nul discours, nulle homélie, articulée ou intérieure, qui vaille le fait, l'exemple réalisé. Des moines ont fourni le modèle d'une patience angélique qu'ils ne fussent peut-être point parvenus à obtenir d'eux-mêmes, s'ils avaient été les époux de la femme de Socrate. Socrate n'eût point fondé sa vie conjugale sur le principe de la patience à toute épreuve, si la prouesse de ces célibataires n'eût excité son émulation et fait de lui, en le séduisant à l'idéal de cette vertu, moins impraticable de leur part, un héros et presque un saint du ménage.

Cette Compagnie de Saint-Sulpice, peu nombreuse ayant pour règle de ne pas briller, plus exempte que d'autres congrégations catholiques de l'esprit de corps, c'est avec raison, je crois, que Renan nous la représente comme le lieu religieux le moins accessible à l'intrigue humaine.

Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice, associés à des idées étroites, je l'avoue, les miracles que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. Je n'ai rencontré dans le siècle qu'un seul homme qui méritât d'être comparé à ceux-là, M. Damiron. Ceux qui ont connu M. Damiron ont connu un Sulpicien. Les autres ne sauront jamais ce que ces vieilles écoles de silence, de sérieux et de respect renferment de trésors pour la conservation du bien dans l'humanité (1).

Relevons ce qu'il dit de ses maîtres dans ses lettres à Liart, tandis qu'il est entre leurs mains et vit dans leur intimité, autant du moins que ce mot est applicable à Saint-Sulpice. Ces traits sur le vif sont loin de le céder en intérêt à la peinture élargie et aux perspectives profondes que tout le monde a lue dans les *Souvenirs*.

(1) *Souvenirs*, p. 222.

Cet Issy, dont on se faisait des monstres à Saint-Nicolas, est une maison où l'on est mille fois mieux qu'à Saint-Nicolas...On y vit dans une honnête liberté,sous le régime d'un règlement assez large, et sans la moindre gêne ni contrainte. C'est même ce qui caractérise Issy. Chacun y marche comme il veut, sans qu'on se mêle de lui, au moins en apparence. D'abord, cela m'a semblé un peu froid ; mais ensuite j'en ai senti les avantages. MM. les Sulpiciens sont tous d'une bonté et d'une politesse extrême. Le plus petit élève est traité comme un homme raisonnable, jamais on ne vous dit rien,quand même on vous trouverait en opposition flagrante au règlement. Tu trouveras peut-être singulier que je compte pour un avantage la facilité de manquer au règlement. Je suis bâti comme cela, il suffit que je me sache *forcé* au bien pour que ce bien me soit pénible. M. le Supérieur (M. Gosselin) est un homme d'une finesse extraordinaire. Il a un tact et une délicatesse admirable, jointe à une grande vivacité d'esprit. Il y joint la plus grande érudition ; c'est une vraie forêt de choses. Aussi ce qu'il dit est d'une rare solidité,toujours appuyé sur l'Ecriture Sainte ou les Pères. Il ne s'échauffe pas comme M. Dupanloup, mais sa logique est plus serrée et le fonds est bien plus riche (1).

Renan insiste à mainte reprise sur ce contraste entre la fermeté intellectuelle de Saint-Sulpice et la mollesse de pensée du catholicisme oratoire. Opposition tout à fait analogue à celle qu'il trouvera, dans le milieu universitaire, entre la méthode consciencieuse et serrée de Victor le Clerc et des rédacteurs de l'*Histoire littéraire* et l'insolente légèreté, la fastueuse étourderie de Victor Cousin.

L'avantage que je trouve ici,c'est d'être dirigé par des hommes d'une bonté, d'une simplicité, d'une solidité d'esprit admirable ; et cela est sans exception. Il y a sans doute parmi eux des degrés pour les talents, la capacité, et même je t'avouerai franchement qu'à part deux ou trois, qui sont remarquables, il est très facile de trouver ailleurs des professeurs plus forts ; mais je n'en connais pas un seul qui n'ait cette candeur, cette bonté, cette patience, ce sérieux (2).

Ce que dit Renan sur l'absence d'une réglementation étroite au grand séminaire, sur la grande liberté d'action

(1) *Fragments intimes et romanesques*, p. 177.
(2) *Fragments*, p. 223.

laissée à chacun, n'est point inspiré par les latitudes qu'il aurait personnellement prises à l'égard de la règle, mais répond à la conception, à l'intention générale des directeurs de Saint-Sulpice. Ses observations sont confirmées par la doctrine que nous expose, en un autre langage, M. G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice et éminent interprète de la Compagnie. « Ces jeunes gens manifestent le désir de vivre comme de véritables clercs de Jésus-Christ; ils doivent être traités avec le respect qui est dû aux clercs de Jésus-Christ... Une discipline vraiment sacerdotale a formé des clercs sachant agir par principe de conscience; on peut assurer qu'au moins, en France, jamais une discipline de collège n'aurait élevé le jeune clergé à une telle hauteur morale (1). » M. Letourneau oppose ce viril respect de l'individu qui caractérise l'éducation ecclésiastique séculière française à la discipline scolaire qui règne dans les séminaires d'Italie, et qui est plutôt faite pour des enfants.

C'est cette largeur de pratique qui permet à Saint-Sulpice de recevoir toutes sortes de sujets.

Il y a ici une étonnante variété d'hommes et d'esprits, car, comme on y vient de tous les pays... il y en a de toutes les couleurs. Nous avons parmi nos condisciples d'anciens professeurs et, chose curieuse, des journalistes qui ont quitté le métier... ... On vit avec des gens qui ont été dans toutes les positions, avocats, médecins, journalistes, poètes à élégies, quasi romanciers ; cela apprend à connaître les hommes, sinon toujours à les estimer... Ceci s'applique surtout à la maison de Paris... D'après ce que j'ai pu en juger par les promenades du mercredi, où ces messieurs viennent nous rendre visite, son caractère propre, c'est un incroyable mélange de tous les esprits et de tous les caractères. Chacun peut y trouver son goût ; c'est une vraie tour de Babel, aussi bien pour la confusion des langues, car il y en a de tous les pays, que pour celle des esprits. Et au milieu de tout cela, ces impassibles Sulpiciens, qui sont la patience personnifiée. Aussi je les respecte plus que je ne saurais le dire... Ils sont d'une bonté et d'un dévouement admirables, si humbles et si modestes qu'il

(1) G. Letourneau, *La Mission de Jean-Jacques Olier*, p. 173.

est impossible de les distinguer des élèves, à moins qu'on ne soit averti.

L'intérêt de la formation jésuitique, c'est qu'elle imprime une certaine marque commune à tous les sujets. L'intérêt de la formation sulpicienne, c'est qu'en dehors de la vertu sacerdotale elle ne cherche point à donner la marque de Saint-Sulpice, qui, pour ainsi dire, n'existe pas, ne veut pas exister. Toutes les directions, toutes les familles d'esprit que peut abriter le catholicisme s'y recrutent.

Cependant ces impassibles Sulpiciens ne planent pas dans l'éther de la méditation, inattentifs à ce qui se passe autour d'eux. Ce peuple de clercs qu'ils gouvernent, ils l'observent à merveille ; mais ils l'observent avec une discrétion infinie. Sans atténuer la moindre de ces louanges, notre séminariste en vient à des remarques d'un genre plus froid :

... Il y a pourtant une chose que je n'aime pas ici, quoique je sente qu'elle soit nécessaire ; c'est qu'on vous examine beaucoup pour vous connaître sous tous les rapports, et qu'on ne vous témoigne jamais rien, si on est content ou mécontent. Dût-on vous renvoyer le lendemain, on vous ferait aussi bon visage et aussi bon accueil la veille. Je sens que c'est nécessaire avec de grands jeunes gens comme le sont la plupart, surtout ceux de Paris, qui ne demandent pas à être traités comme des enfants: néanmoins, il y a en cela je ne sais quoi de politique et de caché qui ne me plaît pas du tout. A part cela, il est sûr que Saint-Sulpice serait le plus délicieux des séminaires, surtout sous le rapport des directeurs ... (Ceux-ci) sont fins comme des merles, il leur passe tant de sujets entre les mains, qu'ils ne sont pas longtemps à vous connaître à fond pour les talents, l'esprit, le caractère.

L'affection, le dévouement qu'ils vous témoignent sont parfaits, mais ont quelque chose d'impersonnel, et par là même de moins échauffant. Il est à noter que c'est vers le début de sa seconde année que Renan communique à son ami les impressions suivantes où perce une certaine amertume tempérée par la raison. C'est le revers de la médaille.

Ce sont des égards parfaits, et même on est d'abord surpris du

décorum qui règne dans le ton de la maison ; ce peu de familiarité a même un avantage ; c'est que par là sont exclues des conversations toutes les petitesses, qui en font le sujet ordinaire quand on est du même pays et qu'on se connaît dès l'enfance ;mais je t'assure, et tu peux bien le sentir, cela laisse un grand vide ; sans doute,si on se trouve avec des parfaits, ils vous témoignent beaucoup d'affection,mais on voit que c'est une affection de commande, et pour satisfaire à un règlement. Or, dire à quelqu'un : je vous aime, parce que c'est la règle, c'est à peu près lui dire : je vous aime, mais je ne vous aime pas. D'ailleurs, les directeurs ne devant avoir aucune relation avec leurs élèves après leur sortie de la maison et en voyant tant passer sous leur main, font cela par devoir, ont pour vous toute sorte de soins, des attentions même, auxquelles on ne s'attendrait pas ; mais, au fond, on sent que c'est comme mécanique et qu'ils en feront tout autant au premier venu.

Quelle que soit la sage et nécessaire impersonnalité sulpicienne, il me semble que le Breton a écrit cela en un jour d'humeur et que la vérité y est légèrement dépassée. Si j'en juge ainsi, c'est d'après les documents que va nous fournir sa propre histoire et d'après les « attentions » dont il a été l'objet au cours de la crise qui allait le séparer à jamais de ses maîtres.

Tel est,dépeint sous tous les aspects que j'ai pu parvenir à m'en représenter, le milieu où Ernest Renan a passé quatre années de sa jeunesse, occupées par le drame intérieur le plus émouvant, milieu dont il devait écrire, quarante ans plus tard, alors que la masse catholique détestait et flétrissait en lui l'auteur de la *Vie de Jésus*, que « l'esprit en était resté la loi la plus profonde de son développement intellectuel et moral ». Tels les yeux qui le suivirent et s'appliquèrent à pénétrer ce qui se passait en lui au cours des quatre années.

Et lui, quelles dispositions apportait-il au grand séminaire ? Des dispositions bien différentes, à coup sûr, de celles de l'abbé Huvelin, qui venait chercher là plus de nourriture pour « l'âme» que pour « l'esprit ».Ernest Renan est entré à Issy, avide de nourriture pour l'esprit, et plus

curieux d'y faire sa philosophie que de faire oraison. Nous savons comme la rhétorique nicolaïte lui avait laissé l'estomac creux. Ne doutons pas d'ailleurs de la sincérité, de l'intégrité de sa piété juvénile. La moindre feinte à cet égard n'eût pu abuser ses nouveaux maîtres. M. l'abbé Cognat, critiquant les *Souvenirs*, se rappelait même que, quand son condisciple entra à Issy, « sa piété devint plus sérieuse et plus fervente ». On le voyait « à la chapelle et dans les exercices religieux, absorbé dans la prière, se délectant dans le sentiment d'une piété simple et instinctive... » Instinctive ! il me semble que c'est bien le mot. La foi du cœur, sans être des plus ardentes, ne manque pas d'élan et n'hésite pas. La foi de l'intelligence est dormante. A peine si d'imperceptibles inquiétudes ont effleuré son sommeil. Elle n'a pas pris conscience d'elle-même. Elle ne s'est pas encore interrogée, elle ne s'est pas encore connue. Voici que la philosophie, la théologie vont venir à coups redoublés la tirer de cette torpeur adolescente, la sommer de se mettre debout, de s'affirmer, de se déployer, ferme sur ses bases, de donner jeu à toutes ses articulations. Or, chez notre Breton, l'effet de ce premier choc est de l'étonner, puis de l'ébranler et de l'ébranler encore, jusqu'à ce que, de vacillation en vacillation, de position perdue en position perdue, elle s'écroule entièrement et ne soit plus que poussière.

Il faut suivre cette histoire, que nous n'aurions pas pris tant de peine à scruter, si elle n'était que l'histoire d'un individu. Mais l'intérêt en est singulièrement plus vaste. Toute la crise religieuse de l'Europe moderne s'y reflète.

PIERRE LASSERRE.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Parmi les grands dirigeants de l'éducation physique il en est assez peu, convenons-en, qui soient des pratiquants. Théoriciens, universitaires, commerçants, politiciens, dramaturges ou poètes, on trouve, parmi eux, beaucoup d'hommes de valeur qui admirent l'éducation physique en spectateurs ou en illusionnés, mais qui, ne l'ayant point pratiquée, la connaissent plutôt mal. Par un contraste singulier, les hellénistes les plus distingués, qui, par conséquent, ont pu apprécier, par leurs études mêmes, la valeur de l'éducation physique chez le peuple grec, n'ont presque jamais cultivé les exercices gymnastiques ; et si quelques-uns d'entre eux, — espèce rarissime (comme le regretté recteur Çouat) — les ont préconisés avec persévérance, ils ne s'y sont point eux-mêmes méthodiquement exercés.

Tel n'est pas mon cas. J'ai pratiqué successivement depuis une trentaine d'années : d'abord, étant potache, les exercices athlétiques des lendits académiques girondins, puis le football, la bicyclette, l'alpinisme, le tennis, la courte paume. Je ne suis pas encore à la retraite, je défends volontiers ma chance avec les moyens de mon âge, quand le temps me le permet et que l'occasion se présente.

Ayant étudié la question, non seulement d'après mon expérience personnelle, mais aussi en la contrôlant d'après de nombreuses expériences collectives, il semblerait que je fusse à même d'apporter, sur ce sujet, des vues très nettes et des conclusions fermes. Or, je suis au regret de confesser qu'il n'en est rien. Je trouve que l'éducation physique est une question très difficile et qui n'est pas encore au point,

en ce qui me concerne. Tant pis pour moi. Tant mieux pour les idéalistes, les empiriques ou les malins qui, plus savants et mieux documentés sans doute, régissent l'éducation physique avec une compétence péremptoire que j'avoue ne point avoir.

Je me bornerai donc, en attendant mieux, à tenter une sorte de mise au point critique de l'éducation physique, telle qu'elle se présente aujourd'hui devant l'opinion.

I. — QU'EST-CE QUE L'ÉDUCATION PHYSIQUE ?

Et d'abord, qu'est-ce que l'éducation physique ? — Ce n'est pas aux documents officiels, même récents, qu'il faut le demander. Ils ont l'air d'ignorer à peu près complètement ce dont ils parlent. Exemple :

1° Selon l'article 3 de la loi votée par la Chambre des députés, en mars 1921, l'éducation physique a pour but : 1° d'assurer, par des exercices appropriés, le développement du corps et de donner à chacun le maximum de santé, de force et de résistance qu'il est susceptible d'acquérir ; 2° de préparer l'organisme à supporter les entraînements spéciaux en vue d'une fonction professionnelle, militaire ou autre.

En quoi consistent ces exercices, cette préparation, ces entraînements spéciaux ? Quelle est au juste cette fonction professionnelle, militaire ou autre ? Sans doute, quelque jour, espérons-le, un règlement d'administration publique nous l'apprendra. En attendant, nous sommes dans l'ignorance totale.

2° Selon l'article 1er de la même loi, l'éducation physique est obligatoire : pour les jeunes gens, depuis l'âge de 6 ans révolus jusqu'à leur incorporation dans les armées de terre et de mer ; pour les jeunes filles dans l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, conformément aux lois et règlements spéciaux de l'instruction publique.

Sans insister sur cette affirmation, pour le moins curieuse, qu'il existe des jeunes gens dès six ans révolus, on notera le vague concernant l'obligation de l'éducation physique

chez les jeunes filles : en vertu de leur précocité traditionnelle, gageons qu'elles seront taxées jeunes filles dès l'âge de cinq ans, peut-être quatre !

3° On parle d'unité de méthode, a dit M. Gaston Vidal ; il ne peut y avoir d'unité de méthode dans l'éducation physique. La méthode est variable suivant les régions, suivant les professions, suivant l'âge de ceux auxquels elle s'applique.

Cette loi d'adaptation, que n'ignorait point Hippocrate et que Montésquieu a longuement étudiée plus tard dans son *Esprit des Lois*, est sans doute intéressante ; mais si, au lieu d'une seule méthode, il y en a plusieurs, il serait élémentaire qu'on nous fasse savoir en quoi elles consistent... Et de cela, qui est pourtant la seule chose qui compte, il n'est encore nullement question.

4° Nous avons la volonté très nette de ne pas séparer la santé du corps de celle de l'esprit. Notre ambition est de donner à l'âme humaine un cadre sain, dans lequel elle puisse évoluer vers les cimes des progrès intellectuels, moraux et sociaux, sans être constamment menacée dans son libre essor par les défaillances du corps.

Ces paroles ailées de M. Henry Paté ne sont qu'une paraphrase, dans le style bien connu du Comice agricole de Gustave Flaubert, du *mens sana in corpore sano*. On peut louer la « volonté très nette » de l'orateur, mais on serait encore plus heureux de savoir à quel programme défini, et surtout *réalisé* elle s'adresse.

Nous pourrions, hélas ! multiplier les citations de ce genre. Et nous en trouverions d'analogues, non seulement dans les discussions parlementaires, mais dans les règlements les plus officiels : aussi le mieux est-il d'essayer de réfléchir par soi-même.

En réalité, *l'éducation physique a pour but essentiel de donner à l'homme les moyens de développer son corps conformément au type physique normal.*

Par une curieuse étrangeté, les programmes, les règle-

ments, les instructions des divers enseignement sont établis pour le développement intellectuel; ils sont à peu près muets encore aujourd'hui en ce qui concerne le développement physique. On a bien essayé de coordonner une doctrine, mais l'incertitude règne toujours en maîtresse. Gymnastique grecque ou gréco-romaine, amorosienne, allemande, suédoise, française, rationnelle, esthétique, analytique, synthétique, naturelle, eurythmique — tous les systèmes chevauchent les uns sur les autres, s'entrechoquent et se mêlent dans une lamentable confusion.

Essayons de voir clair en remontant d'abord aux sources mêmes dans un rapide historique : cela nous évitera de découvrir des choses, soi-disant nouvelles, qui existaient déjà il y a 25 siècles et davantage.

II. — L'ÉDUCATION PHYSIQUE A TRAVERS LES AGES

Un officiel convaincu, dont j'ai oublié le nom, a fait connaître le plus sérieusement du monde quelle était sa compréhension personnelle de l'éducation physique. La voici en substance : jusqu'à six ou sept ans, période des jeux ; de six à sept jusqu'à 17 ou 18 ans, période d'éducation physique proprement dite ; à partir de 17 ou 18 ans, période de préparation militaire et des sports.

Cette opinion, toute récente, n'a qu'un défaut : c'est qu'elle remonte aux temps de Platon, et même de Pisistrate et de Solon, et probablement plus haut encore. Aux ve et vi^e siècle avant J.-C., dans tous les cas, cette compréhension des exercices physiques était classique en Grèce.

1° Jusqu'à six ou sept ans, l'enfant grec ne fréquente pas l'école ; il reste à la maison, dans le gynécée, confié à sa mère où à sa nourrice. C'est l'âge des jouets : chariots, chevaux à roulettes, poupées articulées, osselets principalement ; et c'est aussi celui des amusements avec les animaux : chèvre, daim, canard, et surtout chien qui poursuit fillettes et garçons dès qu'ils ont un gâteau à la main. Des documents authentiques nous indiquent également que de leurs doigts

agiles les enfants façonnent avec l'argile des maisons et des chars, tandis qu'ils tirent du bois des bateaux primitifs, qu'ils font flotter sur l'eau avec ravissement.

2° A partir de sept ans jusqu'à 12 à 14 ans, le pédagogue apparaît dans l'éducation : d'abord, avant le v[e] siècle, il n'est question que du cithariste ; c'est lui qui apprend au jeune enfant, avec l'art de jouer de la cithare et de la flûte, les rudiments de l'écriture et de la lecture ; puis, avec le v[e] et surtout le iv[e] siècles, le maître de musique est doublé du grammairien, qui est chargé exclusivement de la lecture, de l'écriture, du calcul, des exercices de mémoire (poésies et fables à faire apprendre par cœur).

3° Entre 12 et 14 ans, jusqu'à 17 ou 18 ans, — époque de la puberté, — le professeur de gymnastique, ou pédotribe, commence l'éducation physique de l'enfant : à la formation de l'âme, à l'aide de la musique et de la grammaire, selon le mot des philosophes grecs, vient s'adjoindre dorénavant la formation du corps à l'aide de la gymnastique. Ces exercices corporels ont lieu dans la palestre, annexée ou non à l'école intellectuelle, sous l'œil attentif du pédotribe à la baguette fourchue. Les exercices auxquels sont entraînés les sujets sont très variés : mouvements d'assouplissement, avec ou sans haltères ; exercices avec la pioche, avec le cerceau poussé au moyen d'un bâton ; jeux de balles et ballon et leurs diverses variétés ; on leur apprend enfin la lutte, la course, le saut, le lancement du disque et du javelot, qui constituent les cinq exercices du pentathle, base esentielle des concours olympiques.

4° A partir de 17 à 18 ans, jusqu'à 20 ans, c'est la période de l'éphébie, ou de préparation militaire. C'est aussi la période où l'adolescent quitte définitivement la palestre pour aller s'exercer au gymnase proprement dit, qu'il a commencé à fréquenter vers la 16[e] année. L'entraînement au pentathle est plus régulier, plus sérieux qu'auparavant. Depuis l'âge de 18 ans, au moins du v[e] au iii[e] siècles, il est au service de l'État obligatoirement pendant deux ans. C'est l'époque

où les jeunes Grecs, coiffés du πέτασος, large chapeau tressé, et de la sombre chlamyde, apprennent à se servir de la lance et du bouclier, à avancer ou reculer en bon ordre, à monter à cheval et manier la rame; ils sont encore les hoplites, et constituent cette brillante cavalerie, élégante parure et gloire d'Athènes, dont Aristophane a chanté les mérites. Ce sont eux, en fin de compte, qui, au bout d'un an de préparation, campent en pleine campagne, se retranchent, construisent des baraquements, font la police, vont monter la garde dans les forts le long de la frontière; bref, sont capables, en couchant à la belle étoile et se nourrissant de peu, comme de simples paysans, de défendre et de sauver, le cas échéant, la patrie en danger.

D'une façon générale pour les Grecs— contrairement à ce qu'on croit—les enfants allaient à la palestre et au gymnase, non pour devenir des athlètes, mais pour y acquérir une santé robuste. Les philosophes, les médecins, les hommes d'État n'ont guère varié sur ce point et ont habituellement partagé les idées que Lucien met dans la bouche de Solon, quand ce dernier s'adresse au Scythe Anacharsis lors de sa visite d'un gymnase grec.

Notre principale attention, affirme-t-il, est de veiller à ce que les citoyens portent une âme vertueuse dans un corps plein de vigueur, persuadés que de pareils habitants feront fleurir la cité pendant la paix, la préserveront des ravages de la guerre et lui conserveront son honneur et sa liberté. La première éducation des enfants est aux mères et aux nourrices, aux pédagogues qui jettent dans leur âme les premières semences de la vertu. Mais aussitôt qu'ils ont acquis la connaissances des choses honnêtes, dès que la pudeur, le respect, la crainte, le désir des récompenses se sont développés dans leur cœur, dès que leurs corps plus formés et plus robustes paraissent capables de supporter le travail, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'âme, on commence à les accoutumer à la fatigue. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature : son corps et son âme ont également besoin des secours de l'éducation qui, seule, peut améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu

recevoir en naissant, et changer ses inclinations vicieuses en de bonnes qualités.

Mais le côté pratique et utilitaire a été principalement compris par les Romains. Les exercices physiques leur apparurent surtout comme un moyen de préparation au service militaire; et pendant longtemps, fidèles à l'exemple de Caton, ils s'entraînèrent au Champ de Mars : ainsi l'escrime à l'épée de bois, la course, le saut, l'équitation, la natation, les mouvements avec les haltères étaient les exercices préférés des jeunes Romains. Leur éducation athlétique, au sens des Grecs, semble avoir été fort négligée; et s'il exista jamais — ce qui n'est pas certain — des palestres pour les enfants, elles n'apparurent qu'avec la décadence ; elles furent d'ailleurs privées, closes, et très peu répandues. Comme distraction, après le bain, ou par hygiène, le lancement du disque, les jeux de balle, de ballon et de paume furent à peu près les seuls d'un usage courant. Galien les conseillait, et l'on sait que Jules César, Auguste et Alexandre-Sévère furent des joueurs de paume passionnés.

Au VIe siècle de notre ère, au temps du poète Ausone et de son petit-fils Paulin, le jeu de balle est toujours en honneur — même à Bordeaux — et fait partie des amusements qui doivent entrer dans l'éducation des fils de famille. Paulin raconte dans sa confession: « Je voulus un beau cheval avec un plus riche harnais, un écuyer de haute taille, un chien agile, un bel épervier, une balle bondissante et dorée envoyée exprès de Rome pour servir à mes jeux, un vêtement plus recherché et souvent renouvelé et parfumé des douces senteurs de l'Arabie. J'aimais à courir, porté toujours sur un coursier rapide (1). »

Ainsi, au moment où vient de se terminer l'histoire politique de Rome et où la période du moyen âge s'annonce, l'éducation athlétique, telle qu'elle était comprise par les Grecs, et telle qu'elle paraît encore exister à cette époque (les jeux Olympiques n'ont cessé d'avoir lieu qu'en 394 de

(1) Cité par Camille Jullian, *Histoire de Bordeaux*, p. 59.

l'ère chrétienne), n'a pas fait école. Les Romains, même de la décadence, n'en ont jamais accepté pour eux le rôle de formation éducative : du jour où ils eurent une armée de métier, l'importance militaire elle-même de ces exercices diminua, et ils n'en retinrent que le côté purement récréatif. Les peuples de la Gaule, soumis à leur influence, semblent, à ce point de vue, avoir adopté leurs idées, mais en y ajoutant un caractère local, essentiellement original, qui fait prévoir déjà, avec l'intéressante citation du petit-fils d'Ausone, les goûts particuliers de la société féodale des siècles prochains.

Le chevalier du moyen âge est surtout instruit physiquement, lui aussi, dans le sens militaire : ce qui est alors de première nécessité ; mais il l'est encore dans le sens de divertissement : le vieux mot français *desport* — d'où les Anglais ont tiré plus tard *sport* — signifie précisément « divertissement » et s'applique à tous les jeux de distraction physique ou d'émulation corporelle. Jusque vers sept ans, dès l'âge le plus tendre, le futur chevalier joue à la paume, à la raquette, à la pelote ; à partir de dix ans, il s'exerce à monter à cheval ; puis il apprend l'escrime à la lance et à l'épée, le maniement de la masse d'armes, la chasse et le tir — exercices de fauconnerie et de vénerie qu'il perfectionne comme écuyer avant d'être sacré chevalier vers la vingtième année. Les joutes et pas d'armes, la quintaine, même la lutte font également partie, suivant les époques, de son éducation.

Mais si les chevaliers et plus tard les nobles font des exercices physiques de façon intensive et même parfois si exagérée que notre vieux poète Eustache Deschamps leur reproche, au XIVe siècle, de ne pas s'occuper suffisamment de la culture de leur intelligence, leur nombre est, somme toute, petit par rapport à l'ensemble de la société qui les entoure.

Or cette société, même celle qui est instruite, sous l'influence grandissante du clergé, ignore à peu près totale-

ment l'éducation physique. Dans les écoles, qui commencent à paraître au XIIIe siècle et dont l'importance et le chiffre ne cessent de croître de siècle en siècle, les exercices physiques ne figurent point sur les programmes. Malgré la Renaissance et la reprise prodigieuse des idées de l'antiquité, les écrits de Rabelais et de Montaigne, même les traités spéciaux en faveur de la gymnastique — tel celui de Mercuriali — les collèges sont muets à leur sujet. Au temps de Montaigne, les élèves se lèvent à 4 heures et se couchent à 8 ou 9 heures, selon la saison : ils ont 2 heures de récréation (de 7 à 8 et de 2 à 3) : on leur donne cependant à Paris, le mardi et le jeudi, une demi-journée de liberté, qu'ils utilisent en promenades et en jeux (au Pré-aux-Clercs ou dans les champs de la rive gauche). En fait d'exercices physiques, ils sont frappés de verges ou du fouet, et roués de coups par des maîtres sévères et brutaux.

On peut bien dire que cette méthode éducative n'a pas beaucoup changé jusqu'à la Révolution. Sans doute, certains exercices physiques ont été plus ou moins à la mode selon les époques : ainsi il est parfaitement exact qu'aux XVIe et XVIIe siècles le jeu de paume jouit d'une immense vogue ; les Français y sont maîtres, ce qui explique le mot de l'Anglais Robert Dollington, en 1604 : « qu'ils naissent une raquette à la main » ; alors les « balles de Paris », comme celles de Rome jadis, sont les plus répandues dans toute l'Europe. Mais, en réalité, il s'agit d'un divertissement, surtout pratiqué chez les riches, et non d'éducation physique véritable.

D'ailleurs, au XVIIIe siècle, même dans les classes aisées, les exercices au grand air sont de plus en plus délaissés, malgré les conseils des philosophes et des médecins : d'Alembert et Diderot, Rousseau, Dr Andry, abbé Coyer. Et à part les jeunes gens, surtout nobles, qui se destinent à la carrière des armes et qui continuent, fuyant les collèges, à suivre les cours des Académies et des Ecoles militaires, et par conséquent à pratiquer les exercices du corps, —

la jeunesse de France ignore de plus en plus l'entraînement physique.

Son rôle purement utilitaire revient au premier plan avec les guerres de l'Empire ; mais, là encore, comme les armées ne sont nullement démocratiques et ne se recrutent que dans une faible partie de la nation, la culture physique n'a rien de général.

Le grand mouvement provoqué de 1830 à 1848 par Amoros en faveur de la gymnastique semble lui-même n'avoir eu qu'une influence superficielle et passagère. Il n'en constitue pas moins un effort intéressant. Contrairement à ce qu'on a prétendu, il n'est point une simple copie du système de l'allemand Jahn (de Berlin). Ce *Manuel d'éducation physique, gymnastique et morale* (plus de 1.000 pages en 2 volumes) est un véritable compendium de tout ce qui a été fait sur la gymnastique depuis les Grecs jusqu'à l'époque où il a paru : l'influence française, notamment celle des Encyclopédistes et d'Andry, y est certainement prépondérante ; on y retrouve jusqu'à des figures du célèbre ouvrage l'*Orthopédie*, d'Andry.

« La Gymnastique, dit l'auteur dans son avant-propos, est la science raisonnée de nos mouvements, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos mœurs et le développement de toutes nos facultés... Le but de la gymnastique doit être de développer les facultés morales aussi bien que les facultés physiques. »

La gymnastique générale comprend : des exercices élémentaires avec mouvements gradués et chants ; marche, saut, art des équilibres (portique, barrières, murs, fossés, etc.) ; lutte, assaut, natation, port de corps pesants ; jeux de paumes, balles, ballons ; art de lancer; tir, escrime, équitation et voltige, danses.

Il y a plusieurs gymnastiques spéciales : civile et industrielle ; terrestre et maritime ; scénique, médicale enfin, comprenant elle-même la gymnastique hygiénique ou prophylactique, thérapeutique, des convalescents, orthopédique.

L'auteur voulait que chaque sujet ait sa « feuille physiologi-

que » d'examen et en donne un modèle ; il indique également le cours de « physiologie gymnastique » professé, à cette époque, par Casimir Broussais et qui comprend 14 leçons élémentaires d'anatomie et physiologie avec des exercices d'application ; il insiste en dernier lieu sur l'importance capitale de la musique et des chants pour l'exécution des mouvements.

On voit par ce rapide aperçu que les agrès, qu'on a tant reprochés à la méthode d'Amoros, ne jouent qu'un rôle plutôt effacé dans l'éducation physique préconisée par lui ; en revanche, l'importance qu'il donne au chant prouve que la gymnastique respiratoire lui était *pratiquement* connue (1).

Evidemment, ce sont surtout les Sociétés de gymnastique, — dont le mouvement a commencé à se manifester en France par l'Alsace à Guebviller en 1860, puis a gagné Reims en 1867, Paris en 1868, et s'est brusquement décuplé après la guerre de 1870, — qui ont utilisé les agrès avec une certaine exagération : encore est-il équitable de dire que les gymnastes faisaient aussi des exercices sans agrès, et que le mal dont on les a tant accusés n'a certainement pas été aussi considérable qu'on l'a prétendu.

Ce sont elles, reconnaissons-le sans parti pris, qui ont préludé à la renaissance contemporaine de l'éducation physique. Mais l'essor véritable a suivi la publication du livre célèbre de Paschal Grousset, *La vie de collège en Angleterre*, surtout quand l'auteur, continuant son apostolat en menant une campagne énergique en faveur des jeux scolaires, fonda, en octobre 1888 à Paris, la *Ligue nationale de l'éducation physique*.

A la même date, en octobre 1888, Philippe Tissié, aidé de quelques amis dont Maurice Martin, créait à Bordeaux la *Ligue girondine de l'éducation physique*, dont le premier président fut Addison, professeur d'anglais au lycée

(1) Et Rabelais n'a-t-il pas dit que Gargantua « pour s'exercer le thorax et les poulmons crioit comme tous les diables : je l'ouy une fois appelant Eudemon depuis la porte Sainct-Victor jusques à Montmartre... » ?

de Bordeaux, et qui doit être considéré comme un des plus ardents précurseurs du mouvement actuel.

Soulignons une fois de plus que la plupart des exercices physiques et des sports, si prisés aujourd'hui, ont pris naissance ou trouvé leur apogée dans la région du Sud-Ouest, qu'il s'agisse de vélocipédie, d'aérostation ou d'aviation, de luttes, de foot-ball, de boxe ou de simples exercices gymnastiques, ou bien d'éducation physique scolaire — cette dernière implantée énergiquement dans l'université de Bordeaux et son ressort académique par l'actif et regretté recteur Couat.

Si l'initiative de Couat, puissamment secondé par Tissié, a été arrêtée en 1903 par la suppression des lendits scolaires, il n'est pas moins certain qu'elle aura joué un rôle considérable dans l'histoire moderne de l'éducation physique.

Certes, depuis, la méthode de Ling, mieux connue en France à la suite des missions de Tissié en Suède, a montré que les méthodes jusqu'à présent préconisées n'étaient pas parfaites. Sous l'influence de critiques sont nées d'autres méthodes : éclectique naturelle, rationnelle, etc..., mais il n'existe pas encore de corps de doctrine bien net ; le choix n'est pas fait et demain, quand l'éducation physique sera déclarée obligatoire, on peut se demander sur quelles bases on s'appuiera pour assurer cet enseignement.

En tous les cas, à l'heure actuelle, ce n'est encore qu'un projet ; n'oublions pas que depuis 1852 — c'est-à-dire depuis bientôt 70 ans, — la gymnastique est enseignée dans les lycées et les écoles ; mais, en réalité, elle ne figure sur les programmes que pour la forme (une demi-heure environ par semaine) et nous en sommes toujours, à peu de chose près, au même point qu'au moyen âge. Voilà le fait brutal qu'une réforme totale, presque une révolution dans l'enseignement sont seules succeptibles de changer. Or, fera-t-on vraiment cette révolution ? Toute la question est là.

III. - L'ÉDUCATION PHYSIQUE DE DEMAIN

Cette revue de l'éducation physique à travers les temps nous montre qu'au point de vue pratique, malgré les progrès effectués dans ces trente dernières années, nous n'en sommes pas encore arrivés à l'éducation physique véritable — telle qu'elle a existé en Grèce, où les enfants du peuple comme ceux des riches allaient l'apprendre à la palestre et au gymnase.

Tout le monde parle en France d'éducation physique; beaucoup de personnes de tout âge et de toute condition pratiquent les exercices gymnastiques et les sports; mais l'exercice physique ne saurait être considéré comme faisant partie de l'éducation moderne. Il ne suffit même pas de voter une loi qui déclare l'éducation physique obligatoire pour qu'elle le soit nécessairement : tout dépend de la façon dont l'application en sera faite.

L'essentielle condition de réalisation effective est de modifier radicalement les programmes d'enseignement actuel; il faut courageusement supprimer un certain nombre d'heures d'étude dans les matières purement intellectuelles et les remplacer par l'enseignement de données théoriques et surtout pratiques consacrées à l'instruction physique.

Je n'aime pas beaucoup à tracer des programmes : je l'ai dit bien souvent, surtout dans nos milieux latins, c'est un pur jeu d'esprit. Plus un programme est brillant, séduisant, plus celui qui l'a proposé s'en contente en rêve et moins il s'empresse de le réaliser, de crainte, sans doute, d'en détruire la magnifique ordonnance et l'idéale beauté. Dans le cas particulier, je n'ai malheureusement pas d'autre moyen d'exposer mon opinion. Voici donc comment, en quelques mots, je conçois ce programme en partant de la définition donnée au début, à savoir : *L'éducation physique a pour but essentiel de donner à l'homme les moyens de développer son organisme conformément au type physique normal.*

Un programme d'études envisagera nécessairement un

enseignement théorique (écrit et oral) et un enseignement pratique.

1° L'enseignement théorique devrait comprendre l'étude du corps humain avec des notions élémentaires d'anatomie, de physiologie, d'hygiène. Ces notions pour les jeunes enfants seraient de plus en plus complètes au fur et à mesure qu'ils graviraient l'échelle des classes.

Je n'entre pas dans le détail, mais je remarque simplement que dans les matières de l'enseignement primaire et surtout secondaire l'étude du corps humain est à peu près complètement sacrifiée. En revanche, on y apprend beaucoup plus de zoologie, botanique, minéralogie, etc. N'est-ce pas absurde quand on y réfléchit ? N'est-il pas plus utile que notre jeunesse soit instruite de la forme, de la constitution et de la physiologie du cœur de l'homme que de celui du poulet ou de l'amphioxus ?

Il serait indispensable qu'il y ait un enseignement de la croissance, des divers âges de la vie, en insistant en particulier sur la puberté, cet âge ingrat si important et capital dans l'évolution humaine. Par rapport à l'âge, on envisagerait le développement physique, poids et taille, mensurations thoraciques, indices et coefficients. On y adjoindrait des notions d'alimentation et de régime, d'hygiène de la toilette et des vêtements, des notions aussi sur les exercices musculaires et jeux récréatifs, sur la discipline corporelle générale.

Ainsi à l'étude du développement progressif intellectuel correspondrait l'étude du développement progressif physique. Cet enseignement théorique (écrit et oral) devrait demander une heure par jour, il serait obligatoire et pris évidemment sur le temps consacré actuellement aux matières des programmes scolaires — qu'il *remplacerait*.

2° Cet enseignement théorique serait doublé d'un enseignement *pratique*. Il faudrait établir, par rapport à l'âge et au développement de l'enfant, du jeune homme ou de la

jeune fille considérés, des exercices de difficulté progressive d'éducation physique.

Quelles méthodes préconiser ? — Je ne veux pas envisager ici ce côté du problème. Les conditions générales d'adaptation sont d'ailleurs reconnues par tous les éducateurs selon les principes suivants : à l'enfant jusqu'à six ou sept ans, les jeux maternels ; au collégien ou au primaire jusqu'à la puberté, les exercices de perfectionnement et de souplesse, c'est-à-dire l'éducation physique proprement dite ; à l'adolescent et au conscrit, l'éducation physique militaire complétée par des exercices de force, d'athlétisme et de sports.

Nous en revenons une fois de plus à la vieille formule grecque ; mais avec des données beaucoup plus scientifiques. La gradation dans les exercices pourra se faire aujourd'hui en se basant sur des notions d'anatomie et de physiologie plus exactes, et en tenant compte de facteurs mieux déterminés.

Les jeux ou certains exercices particuliers ne développent que certains muscles ou certaines fonctions organiques. Il faut, pour arriver au développement harmonique des formes et surtout pour leur faire donner le meilleur rendement utile, entraîner avec soin tous les muscles et groupes musculaires associés, surveiller de près les viscères thoraciques (cœur et poumons), le système nerveux, l'appareil digestif, les émonctoires (reins en particulier). A ces conditions seules on pourra rapprocher le physique du sujet considéré du canon physique humain idéal correspondant à l'âge donné.

Un travail de synthèse dans les méthodes actuellement appliquées paraît s'imposer. Ce que j'ai vu est peu encourageant. L'école de Joinville commande, mais les maîtres changent et les exercices avec eux ; il ne semble pas y avoir encore d'unité de méthode bien établie. Les maîtres et instituteurs en sont plus ou moins réduits à suivre leur inspiration et à choisir au petit bonheur les mouvements à

exécuter parmi les innombrables exercices indiqués dans les manuels mis à leur disposition. Les exercices ainsi imposés aux enfants sont peu nombreux, extrêmement variables d'une école à l'autre; s'il y en a quelques-uns bien réglés, la plupart sont inutiles, beaucoup sont ridicules. L'éclectisme est la note dominante, ce qui nuit à l'ordre et à la discipline d'une méthode bien comprise. Mon impression nette est que la méthode suédoise devrait être à la base de la rénovation des exercices physiques ;mais je ne suis pas toutefois de ceux qui la considèrent comme un article de foi, en dehors de laquelle il n'y a point de salut.

De toute façon, quelle que soit la méthode employée, le temps consacré à l'éducation physique appliquée est actuellement dérisoire : ce n'est pas avec une demi-heure par semaine qu'on arrivera à un résultat. Il faut compter, là encore, une heure par jour, qu'on peut prendre, en partie, sur les récréations ; en plus, les après-midi des jeudi et samedi devraient être exclusivement utilisées dans ce but. Le dimanche devrait être jour de repos, aussi bien pour l'enseignement physique que pour l'enseignement intellectuel.

J'indique les réformes indispensables et facilement réalisables sans bouleversement total des études françaises; mais le mieux serait encore de s'inspirer nettement du règlement scolaire suédois qui prévoit les heures de classe le matin jusqu'à concurrence de cinq heures (en y comprenant 10 à 15 minutes de repos par heure), c'est-à-dire pour les élèves de 6 ou 7 à 10 ans. Les heures d'études supplémentaires, pour les écoliers plus âgés, se font entre 16 et 19 heures. En somme, même pour les élèves à la veille de passer des examens sérieux, la plus grande partie de l'après-midi est consacrée à l'éducation physique. Il s'agit, bien entendu, d'exercices corporels de délassement pour lesquels il importe d'éviter la fatigue. Car la pratique des exercices sportifs, par l'émulation qu'elle provoque, est souvent préjudiciable au développement de l'individu.

IV. — LE ROLE DU MÉDECIN EN ÉDUCATION PHYSIQUE

L'éducation physique ne saurait se concevoir sans médecin. Et c'est là encore une observation qui n'avait pas échappé aux Grecs. En dehors du pédotribe qui surveillait les exercices des enfants et des jeunes gens, il y avait un médecin qui dirigeait leur entraînement et les empêchait de se fatiguer. Galien fut médecin du gymnase de Pergame.

Cette direction éclairée n'a pas beaucoup besoin de s'exercer dans les première et deuxième enfances et même une partie de la 3e enfance, c'est-à-dire jusqu'aux approches de la puberté. Plus l'enfant est jeune, moins il dépasse les forces dont il peut disposer. Il est trop instable, versatile, changeant. Ce qui fatigue, c'est la continuité dans l'effort, dans le même effort. Or, ce n'est guère avant douze à quinze ou seize ans que ce phénomène de volonté, d'esprit de suite apparaît réellement. Et c'est pourquoi le surmenage, aussi bien physique que psychique, ne se montre guère que vers la puberté, période critique à tous les points de vue.

A ce moment, par suite des transformations considérables qui se produisent dans l'organisme, certaines maladies ou difformités font leur apparition : la colonne vertébrale se dévie latéralement (scoliose) ou se courbe en avant (cyphose) ; les os et le périoste s'enflamment (ostéites, ostéomyélites de croissance) ; les articulations souffrent (coxalgie, rhumatisme) ; la tuberculose pulmonaire augmente de fréquence ; le cœur s'hypertrophie et se dilate ; les troubles digestifs s'accentuent (gastralgie, dyspepsie, ulcère de l'estomac) ; le sang perd fréquemment sa coloration et ses qualités normales (anémie, chlorose des jeunes filles) ; souvent l'albuminurie accuse des troubles du côté des reins. Le système nerveux est particulièrement éprouvé ; les maux de tête, les névralgies, les crises convulsives, les tics, la danse de Saint-Guy, l'épilepsie, la neurasthénie sont parmi les réactions morbides de cette époque les plus habituellement observées.

On conçoit, par ces exemples, l'influence fâcheuse que peut

avoir l'éducation physique, mal dirigée, sur le développement de toutes ces misères ; on en saisit d'autant mieux le rôle considérable du médecin.

Et cependant, si sa tâche est ingrate, elle l'est encore relativement moins qu'à l'âge suivant de l'adolescence. A la rigueur, en effet, on peut avoir une action sur le pubère : se sentant mal à l'aise, troublé, fatigué, désorienté, il s'en remet, pour une part, aux conseils qu'on lui donne ; mais l'adolescent, plus âgé, a retrouvé son équilibre ; entre 18 et 25 ans, particulièrement, il n'écoute plus personne ; fréquemment cet état d'indépendance dure même plus tard. C'est pourquoi les vrais surmenés physiques se rencontrent principalement à partir de 18 à 20 ans jusqu'à 25, 30 ans et au delà.

Mon expérience personnelle est caractéristique à ce point de vue. Les études que j'ai poursuivies pendant de longues années sur les joueurs de foot-ball, les lutteurs, les coureurs, les cyclistes, les athlètes de façon générale, prouvent combien sont fréquents chez eux les signes de fatigue, surtout cardiaque. Dans nos recherches sur le mal des aviateurs — que nous avons les premiers décrit en 1911, avec René Moulinier — nous sommes arrivés à des conclusions sensiblement identiques.

Certes, ces constatations ne sont pas nouvelles. Les Anglais ont signalé depuis cinquante ans le surmenage physique de leurs athlètes (rameurs, nageurs, footballeurs, coureurs, etc.) ; en France, ces faits ne sont pas ignorés non plus, depuis surtout que les exercices physiques sont revenus en vogue. Mais ils ont été mentionnés depuis bien plus longtemps par les Anciens eux-mêmes. Les Egyptiens, selon Diodore de Sicile, avaient déjà remarqué que les exercices de la palestre, loin de fortifier la santé des jeunes gens, ne leur procuraient qu'une énergie factice et passagère. Euripide, Plutarque ne sont pas tendres non plus pour les athlètes. Galien principalement, sans doute parce qu'il était médecin et les avait examinés de plus près, en parle avec encore moins de ménagement.

Il accuse les exercices athlétiques d'accroître l'embonpoint, de rendre le corps moins robuste que massif et visqueux. Les uns, dit-il, perdent la voix, les autres meurent d'apoplexie pour avoir violenté la nature. Maintes fois il s'est trouvé lui-même beaucoup plus fort que certains athlètes de réputation, ayant remporté des prix. Ces athlètes ne peuvent résister ni aux fatigues d'un voyage ni à celles de la guerre, ni aux travaux agricoles.

Leur voracité était proverbiale, surtout pour la viande — et même les gâteaux (Théocrite a cité notamment le cas de l'athlète Egon qui absorba goulûment à la file 80 gâteaux — et ce n'était pas de minuscules gâteaux comme ceux de nos jours). Ils étaient grands dormeurs, engourdis, paresseux. « Un gros ventre, écrit Galien à leur propos, ne rend point l'esprit délié... Comme les bêtes, ils savent à peine s'ils ont une âme, bien loin de soupçonner que cette âme soit raisonnable et d'avoir quelque idée des biens de l'esprit. »

Sujets aux vertiges et aux maladies, ils étaient presque toujours très pâles ; et Galien dit qu'il était rare de trouver un athlète en qui la même vigueur se soutînt plus de cinq ans.

Nous avons aujourd'hui des moyens de pousser plus loin encore que les anciens les observations fort judicieuses qu'ils avaient faites ; nous pouvons non seulement noter les signes de la fatigue, mais parfois même les prévoir et, par conséquent, les empêcher. A ce point de vue, les recherches biologiques et les expériences de laboratoire nous ont rendu de précieux services. L'examen des urines, les rayons X, les renseignements fournis par le pouls et la tension artérielle, enfin l'utilisation du critère oscillométrique, introduit dans la pratique par le professeur Pachon (de Bordeaux), ont permis de faire des progrès indéniables.

Ces études ne sont, d'ailleurs, qu'à leur début ; et l'on comprend qu'on ait annexé aux écoles de Joinville, de Lorient et dans tous les centres militaires régionaux d'éducation physique un laboratoire de recherches avec tous les instruments de physiologie, de psychologie, de chimie, de mécanique et de clinique générale susceptibles de faire progresser l'éducation physique. C'est, en effet, dans ce sens,

que doit se faire l'orientation, et non inversement, comme l'essai est en train d'être tenté à la Faculté de Médecine de Paris. Pas plus, en effet, en éducation physique qu'en n'importe quelle partie de la médecine, le laboratoire ne doit manœuvrer l'observation clinique ; il doit être manœuvré par elle. L'éducation physique ne peut donc pas être transportée dans une Faculté, même de Paris, et confiée à un physiologiste — aussi savant qu'il soit ; c'est la Faculté avec son laboratoire et son physiologiste qui doit s'adapter et être annexée à un enseignement physique beaucoup plus étendu et général. Je ne voudrais pas qu'on puisse croire que je suis l'ennemi des laboratoires ; il y a longtemps que j'ai montré combien nous étions en retard à ce point de vue, sur les pays étrangers (1) ; et j'en ai réclamé énergiquement la création ; mais j'ai toujours protesté en même temps contre l'importance vraiment exagérée et anormale qu'on leur donne, surtout en Allemagne, où le bon sens médical, le seul guide sûr, a fini par complètement sombrer dans des discussions théoriques brumeuses et des interprétations de la plus abracadabrante obscurité.

En conclusion, la pratique de l'éducation physique offre des difficultés, présente des dangers ; c'est principalement aux médecins qu'est dévolu le soin de veiller jalousement sur elle et d'écarter les écueils qui se dressent à chaque instant sur son chemin ; mais pour aboutir, nous venons d'en montrer les raisons, il faudra aux réformateurs une volonté inflexible et une persévérance durable.

Bien que dans la loi sur l'éducation physique obligatoire votée par la Chambre, par une étrange constatation, il ne soit question nulle part du médecin, il est forcé qu'on ait recours à lui si on veut en assurer le régulier fonctionnement.

Et il ne s'illusionne pas sur les durs obstacles qu'il aura

(1) R. Cruchet, *Les Universités allemandes au début du* XXe *siècle*. Armand Colin, éditeur, avril 1914.

à surmonter. Non seulement les pouvoirs publics l'ont accoutumé à l'attitude indifférente qu'ils professent à son égard, quand elle n'est pas agressive ; mais il sait qu'il aura à lutter contre les préjugés séculaires de la jeunesse elle-même.

Les jeunes gens sont peu enclins à écouter les conseils qu'on leur donne. D'autre part, beaucoup d'instructeurs d'éducation physique, et même de médecins, veulent formuler des conseils sans avoir aucune compétence pour se faire écouter. Ceci encore n'est point nouveau, témoin cette appréciation que je relève aussi dans Galien :

« Le sort réservé, écrit-il dans *Le bon médecin est philosophe*, à la plupart des athlètes qui, tout en aspirant à remporter la victoire dans les jeux olympiques, ne veulent rien faire pour l'obtenir, attend également la majorité des médecins ; ces derniers, en effet, louent Hippocrate, le regardent comme le premier dans l'art de guérir, mais ils font tout, excepté ce qu'il faudrait faire, pour lui ressembler. »

La sévérité du jugement de Galien nous montre quel est notre devoir réciproque. Que ceux qui sont décidés à profiter des ressources de l'éducation physique veuillent bien écouter les bons conseils ; d'autre part, que les médecins et, d'une façon générale, tous ceux qui ont quelque prétention à diriger, développer ou enseigner l'éducation physique, s'efforcent de faire l'apprentissage indispensable et nécessaire pour que leurs conseils soient les meilleurs et les plus sûrs.

Dr RENÉ CRUCHET.
Professeur à l'Université de Bordeaux.

LA GRANDE INQUIÉTUDE DES HOMMES

—

Cette pensée qu'il ne connaîtrait pas les circonstances et les suites de sa mort devint insupportable à M. Boule.

Il décida de procéder à des recherches qui lui permettraient peut-être de les établir, et il fit l'achat, pour commencer, d'une carte des cinq parties du monde, qu'il étudia.

La question du lieu se posait la première. Oui, mais où diriger ses recherches parmi tant de points du globe?

M. Boule réfléchit cependant que s'il se résignait à ne pas quitter la France dorénavant, la certitude se formait qu'il trouverait la mort dans son pays natal. A la ville qu'il habitait : Paris, il appliqua cette déduction ; et à son quartier : les Champs-Elysées. Il abandonna la carte, et il fixa comme but à ses recherches la partie des Champs-Elysées susceptible d'être le théâtre de son agonie. Il ne possédait pas l'optimisme des gens heureux qui éloignent comme impossible toute supposition d'accident ou de crime. Un taxi-auto pouvait fort bien l'écraser, estimait-il, autant qu'un apache l'assassiner.

M. Boule repéra donc les coins de son quartier les plus propices à favoriser le virage imprudent d'une limousine ou le revolver sans pitié d'un drôle. Il interrogea les familiers de la rue : agents, marchands des quatre-saisons, garçons de café, filles publiques et camelots. Il redouta de le faire auprès des wattmen et des surineurs eux-mêmes, et se rattrapa en consultant certaines statistiques du commissariat de police — cette indiscrétion grâce à de sérieuses influences politiques. Un plan de l'arrondissement à la main, il mar-

qua au crayon bleu les endroits où s'étaient produits plus particulièrement, au cours de l'année, les accidents et les crimes.

Mais il se disait bien que les uns et les autres s'exerceraient demain en tel endroit jusque là réputé tranquille, et il se lassa de traverser en mille et un sens un arrondissement qu'il avait toute la vie pour fréquenter.



M. Boule, célibataire, et sans domestique quoique fortuné, s'ouvrit de ses recherches à un camarade, qui répondit simplement :

— Si tu tiens à être fixé, suicide-toi, et laisse par testament le règlement des instants qui succéderont à ta fin volontaire.

— C'est trop facile, protesta M. Boule.

— Alors, paie un bourreau qui te tuera, et qui...

— Pas davantage. Ai-je le droit d'intervenir en ma destinée? Je lui appartiens. Elle seule détient le secret de l'ultime étape de ma vie.

— Interroge les tables tournantes.

Mais M. Boule ne croyait pas aux esprits.

— Consulte une voyante.

Mais M. Boule ne croyait pas au marc de café.

—Alors, conclut son camarade, bois, mange, ris, dors, aime, bref : vis, et laisse là ta curiosité.

—Je ne peux pas, gémit M. Boule. Cette curiosité est en réalité le reflet de la grande inquiétude des hommes. L'angoisse de l'individu et des foules se synthétise dans la pensée dont je souffre. Je suis une victime.

Et il baissa la tête.

— Tu devrais voir un médecin, conseilla le camarade.

M. Boule congédia cette âme simple. Il s'adonna de nouveau à ses recherches. Le mieux était de constituer des dossiers de plusieurs lieux parmi lesquels il élirait celui qu'un surcroît de recherches l'autoriserait à préférer.

Il nota : croisement des rues A.... et L... (accident), la cité S.. (crimé), qui portaient chacun dans leur genre le maximum de morts violentes, et il ajouta, fruits des recherches intérieures qu'il cueillit spontanément sous la poussée d'un élémentaire instinct : mon lit (maladie), le fauteuil de ma salle à manger (indigestion).



Les jours passant, il étouffait sous le fardeau de sa hantise, lorsqu'il rencontra, à l'Alcazar d'Eté, une certaine Blanche-Camille dont il fut naguère l'amant. Elle habitait à deux pas. Elle l'invita à venir la voir, et bientôt il sonna à sa porte. Elle l'accueillit avec tendresse, et dans son sein M. Boule s'épancha. Elle ne comprit pas grand'chose à son discours, mais elle l'accabla d'attentions. Avec belle humeur, M. Boule accepta de goûter, d'un doigt de thé et de deux petits fours, et n'évoqua pas pour cela la mort par empoisonnement, preuve de la distraction de son cerveau. Il prêta volontiers un billet bleu à Blanche-Camille, qui se plaignait des embarras inhérents au coût de la vie, et il la quitta non sans promettre qu'il reviendrait.

Allègre et béat, il posait le pied sur l'avant-dernière marche de l'escalier, lorsqu'il buta, tomba et s'évanouit.

Quand il revint à la compréhension, les concierges qui le relevèrent et le couchèrent sur leur matelas, le docteur qu'ils mandèrent et Blanche-Camille qu'ils prévinrent, surprirent que ce blessé paraissait bien heureux.

— N'ai-je pas manqué me tuer ? demanda M. Boule, de qui la pensée avait travaillé dans les brumes de l'évanouissement.

— Si fait, répliqua le chœur.

Et le docteur expliqua :

— Vous vous en tirez avec une insignifiante entaille, mais votre front a heurté le sol de telle façon qu'à un millimètre près vous aviez la tempe ouverte.

Blanche-Camille poussa d'affreuses clameurs, provoquées

par ses nerfs. M. Boule les attribua à son amour. Il la flatta de la main, et s'adressant aux concierges :

— Mais à quoi dois-je imputer ma chute ?

— Hélas ! monsieur, s'excusa le mari, c'est à une ouverture de l'avant-dernière marche de l'escalier. Le bois a joué, et la pointe de votre pied s'engagea tout naturellement dans l'ouverture coupable. Chaque pied de chaque personne qui descend l'escalier est victime de cette ouverture, même celui des locataires — n'est-ce-pas, madame Blanche-Camille? — même le mien. Heureusement, jusqu'à ce jour l'on en fut quitte pour parvenir un peu trop vite au bas de l'escalier. Je ne sais pas comment il se fait que pour vous ç'ait été pire.

— La Science nous l'apprend ! intervint le docteur.

Et il prouva par un raisonnement digne d'un calculateur éminent que les proportions du corps de M. Boule l'entraînaient mathématiquement à faire une chute grave.

M. Boule souriait. Ah ! qu'il souriait, M. Boule ! Son visage s'assombrit pourtant lorsque le concierge parla de remédier d'un coup de rabot au défaut de la marche.

— Mais, dit-il, et M. Boule reprit son sourire — cette maison est l'objet de chicanes entre deux candidats à sa propriété, et tant que la loi n'en donnera pas jouissance à l'un ou à l'autre, nul ne sera en droit d'y apporter des réparations pourtant utiles. A toucher cette marche, je risquerais d'encourir une amende.

— Parfait, parfait... acquiesça M. Boule. Et les assistants ne doutèrent pas qu'au contact du sol il eût perdu de son intelligence.



Ainsi donc, monologuait M. Boule une fois dans la rue, la destinée me découvre son secret. Je suis certain de mourir par la faute d'une marche d'escalier; je sais le lieu, les circonstances. Il ne me reste plus qu'à tenir la date, et les suites.

Car il ne doutait pas qu'ayant échappé à la mort dans des conditions quasi miraculeuses, il ne lui échapperait pas une seconde fois. A un millimètre de la tempe !

Sa conscience gronda. Puisqu'il savait le danger inhérent à l'avant-dernière marche d'escalier, il ne tenait qu'à lui de l'éviter. S'il ne l'évitait pas, il recherchait la mort, et c'était le suicide, ce moyen que récemment il repoussait comme trop facile.

M. Boule essuya les difficultés d'un débat tout intérieur, certes, mais passionné, avec sa conscience.

Il sortit triomphant, disant :

— Il n'y a pas là suicide, mais destinée. La destinée m'a placé sur le chemin de ma fin. Je dois suivre ce chemin — c'est-à-dire descendre l'escalier.



Chez lui, il mangea d'un fort bon appétit, à l'aise dans le fauteuil de la salle à manger où il savait qu'aucune indigestion ne l'immobiliserait. Puis il consulta son calendrier, afin d'examiner à quelle date il décéderait.

— Demain est trop tôt... après-demain aussi... je ne serais pas prêt... Jeudi?... Heu ! j'ai rendez-vous avec mon ami Ulysse Patacoque ; je ne lui refuserai pas la partie de billard à laquelle il m'a convié ; d'ailleurs, je le reverrai volontiers une dernière fois, ce bon Ulysse. Par exemple ! je ne lui révélerai rien. C'est un sentimental. Il se jetterait à mes genoux en plein café, devant tout le monde. Vendredi? Blanche-Camille sort chaque vendredi, m'a-t-elle dit : elle va en visite chez son vieil oncle. Oh ! cela ne l'amuse guère. Mais elle a le respect de la famille, l'exquise petite !... Samedi? veille de fête... pas bon... Dimanche, je n'en parle pas. C'est jour de repos, on croirait que je l'ai fait exprès... Lundi, alors?... Hé, oui ! va pour lundi ! On m'enterrera le mercredi.

Et M. Boule répéta plusieurs fois cette date dont la netteté l'éblouissait :

— Lundi 24 mars.

Il la souligna d'une croix. Ensuite il alla se mettre au lit, en ce lit qui décidément ne deviendrait pas son premier tombeau.

Les jours qui suivirent, M. Boule fut très occupé.

Il rédigea son testament, instituant Blanche-Camille sa légataire universelle, à charge pour elle d'assurer à ses concierges une petite rente.

Il détruisit les lettres d'amour qui encombrèrent les postes restantes au cours de sa jeunesse, quelques photographies et mèches de cheveux adéquates, et le manuscrit de vers galants qu'il avait écrit sans prétention littéraire, et qu'à la différence des auteurs à la veille de classer leurs œuvres posthumes il soustrayait à la postérité.

Libre de rompre le cadre qu'il s'était fixé lors du début de ses recherches, maintenant qu'il portait la certitude du lieu précis de sa fin, il visita plusieurs de ces vastes jardins que les morts se partagent avec les fleurs, apprécia les ombrages de celui-ci, la situation de celui-là, se détermina à un troisième à cause que le romarin y abondait et que M. Boule aimait le romarin.

Mais il voulut être renseigné sur le confortable du lieu, et il avisa le gardien.

— Ça va, chez vous ?

Le gardien répondit, sans s'étonner :

— Ça ne va pas mal.

— Tant mieux, mon Dieu ! On y est heureux ?

— Comme je vous dis.

M. Boule désigna du geste deux tombes qui voisinaient sans beaucoup d'espace :

— Un peu à l'étroit, cependant ?

Le gardien, du menton, montra la petite maison qu'il habitait.

— Sans doute. Mais on s'arrange.

— Ah ! on s'arrange ? dit M. Boule, qui flairait quelque

liberté administrative préjudiciable à l'isolement des corps. Comment cela?

— Ben! je couche les petits avec le plus grand.

— Sacrilège ! s'exclama M. Boule, sacrilège!

Le gardien le toisa avec méfiance.

— Qu'allez-vous chercher? répliqua-t-il. Deux gosses peuvent très bien tenir au dodo avec un troisième sans avoir de mauvaises pensées pour cela! Les voilà, tenez!

Trois beaux enfants sortaient de la petite maison; ils dévoraient des tartines de pain à la confiture, témoignant ainsi qu'ils étaient pleins de vie.

M. Boule n'osa insister, et revenant à celui des jardins qu'il avait remarqué pour sa situation en rapport avec tous les moyens de communication connus, il donna à un gardien indifférent des précisions sur l'endroit où il désirait d'être inhumé.

— Vous comprenez, dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Lui savait ce qui arriverait, précisément. Mais il jouissait de ce mensonge, savoureux dans sa bouche.



De là, il se rendit aux bureaux de la Maison Bourru et Cie (spécialité pour enterrements).

Un employé le reçut. C'est la question de la bière que M. Boule aborda la première. Il trouva d'excellent goût d'indiquer un bois assorti à celui de l'escalier qui provoquerait sa fin.

Au sujet des dimensions :

— Tout juste les miennes, dit M. Boule.

— Votre malheur est pitoyable, monsieur, remarqua l'employé. Vous avez perdu un frère jumeau ?

— Je naquis fils unique, dit M. Boule.

Il commanda une seconde classe... Il remit le texte de la lettre de faire-part, et il conclut :

— Je vais vous régler tout de suite.

— Nous attendrons, monsieur, protesta l'employé avec une parfaite courtoisie.

— C'est que je ne peux pas attendre, voyez-vous.

Doucement, il caressa de l'index son nom calligraphié sur la lettre de faire-part :

— Je suis M. Boule lui-même.

L'urbanité de l'employé s'effaça pour laisser place à une familiarité sans borne.

— Farceur! s'écria-t-il. Et sa dextre sonna sur l'épaule de M. Boule.

Celui-ci insista pour connaître le montant de sa note. L'employé riait aux larmes. M. Boule, impatienté, cueillit dans son portefeuille un billet de mille francs; il le déposa dans la main de l'employé, qui gloussait :

— Elle est bonne! elle est très bonne!

Avec un surcroît de rire, il dit :

— Si vous devez quitter bientôt ce monde, monsieur, est-ce la peine que je vous rende votre monnaie?

C'était sa manière de collaborer à ce qu'il appelait une blague. Mais, sans rancune, M. Boule répondit :

— Je vous en prie.

Alors l'employé s'arrêta de se tordre. Il pleurait maintenant d'abondance, il jurait que M. Boule était le meilleur des hommes, et que lui tirerait un chagrin inconsolable de sa mort.

Il implora de ce grand citoyen l'honneur de lui serrer la main, et affirma entre deux sanglots qu'il se ferait un devoir d'organiser les obsèques de son bienfaiteur, et certes! d'y assister. La cérémonie par ses soins aurait l'éclat d'un chef-d'œuvre de grand style.

— Comptez sur moi, monsieur. Vous serez content.

Et lorsque M. Boule se retira :

— Bonne chance, dit l'employé.



Aux saintes gens de l'église où il commanda une messe,

M. Boule, par respect de l'endroit, ne révéla pas que cette messe serait la sienne. Mais à l'issue d'une confession où il n'omit rien de ses faiblesses, il implora le prêtre de bien prier pour le repos de son âme. Le prêtre pensa que ce repenti anticipait, mais il promit, pour ne pas entraver ce qu'il croyait être une extase.

M. Boule passa chez la fleuriste, à laquelle il commanda des roses rouges disposées en couronne. Il ne résista pas au plaisir de dicter cette formule : « A moi-même, bien sincèrement », tant il se découvrait de sympathie pour sa propre personne. Il confia sa tête aux mains expertes d'un coiffeur ; il se plut aux délices d'un bain complet. Et il alla retrouver Ulysse Patacoque devant le tapis vert. Il gagna toutes les parties de billard.

— Je ne t'en veux pas, disait le vaincu, car tu es un bon ami, Boule.

A cette déclaration si cordiale, M. Boule demanda :

— Et si je venais à mourir, cela te ferait-il de la peine ?

— Bien de la peine, Boule.

— Merci. Suppose que lundi soit mon dernier jour, et que le surlendemain on célèbre mon enterrement. Irais-tu ?

— J'arriverais avant tout le monde, Boule ! s'écria spontanément Ulysse Patacoque.

Mais il corrigea aussitôt :

— Tiens, non... le surlendemain serait un mercredi, et j'ai loué un fauteuil pour une matinée qu'une troupe polonaise donne à l'Eldorado, et qui sera très amusante, dit-on.

M. Boule éprouva le peu de fidélité que portent les hommes à leurs amitiés ; son bonheur se nuança d'une pointe de malaise. Et brusquement :

— Adieu, dit-il.

Ce mot, sur ses lèvres, prenait tout son sens.



Lundi, 24 mars.

M. Boule mit quelque lenteur à se lever. Il eût prolongé volontiers son repos.

— Je me rattraperai avec le repos éternel, pensa-t-il.

Il n'en regretta pas moins la tiédeur des draps. Lorsqu'il eut bu à lentes gorgées son chocolat — quel délicieux chocolat ! — il en savoura un second, et à la petite cuillère.

Dehors, il se sentit possédé de multiples désirs. Il eût voulu embrasser toutes les femmes, et respirer toute la Nature.

— Voici donc s'écouler l'ultime journée de ma vie, soupira M. Boule.

Car M. Boule, devenu mélancolique, soupirait. Il interrogea sa montre, compta combien d'heures le séparaient de l'après-midi — il s'accordait jusqu'à l'après-midi pour se rendre chez Blanche-Camille et descendre l'escalier — puis reporta ses yeux sur une horloge pneumatique. Sa montre avançait de quatre minutes. Il apprécia ce détail, et ramena ses aiguilles à une plus juste estimation du temps.

Mais le temps passe. Qui ne l'a remarqué ? Sur les trois heures, M. Boule était dans la loge des concierges.

— Monsieur ne se ressent plus de son accident ? s'enquirent ces braves cœurs.

— Du tout. Mais....

Et avec effort :

— Je vais chez Mme Blanche-Camille. Au quart de trois heures, je redescendrai l'escalier.

— Faites bien attention, surtout ! s'écria le concierge. Vous tomberez, c'est sûr. Au moins n'allez pas donner de la tête sur le sol. Dégagez patiemment le pied, et vous n'aurez rien qu'un peu de froissement dans la cheville.

— Vous oubliez ce qu'a dit le docteur, répliqua sèchement M. Boule. Mes proportions, mon poids...

Le concierge l'interrompit :

— Un tourneur de phrases, ce docteur ! Moi, je vous répète qu'il vous suffira d'être prudent.

— Je mourrai, reprit M. Boule. Oui, je mourrai, la destinée l'exige. M'entendez-vous ?

Le concierge regarda sa femme comme pour signifier : « Le pauvre homme est resté marteau, depuis sa chute ! » Mais pour ne pas contrarier M. Boule, il demanda :

— Et que ferai-je de votre dépouille ?

— Aidé de votre femme, vous la déposerez, avec tout le respect qu'on doit aux morts, chez Mme Blanche-Camille.

— Le pourrai-je ?

— Une récompense, comptez-y, vous sera remise.

— Oh ! il ne s'agit pas de cela, monsieur. Je réfléchissais que la loi ordonne, sauf erreur de ma part, que quiconque trouve la mort autre part que chez lui soit transporté à la Morgue.

En était-il convaincu ? Il espérait surtout ramener M. Boule à plus de bon sens.

Ma foi, M. Boule frissonna à cette évocation.

Mais il dit, superbe d'aplomb :

— Vous répondrez que vous m'avez cru blessé, voilà tout, et que la logique s'imposait de me conduire chez Mme Blanche-Camille, qui est de mes relations.

— Parfaitement, dirent les concierges, résignés.

M. Boule monta l'escalier.



Blanche-Camille lui ouvrit avec aménité. Elle aussi s'inquiéta de son bobo.

— Laissons cela, dit M. Boule. J'ai à vous entretenir de choses graves. Vous rappelez-vous notre conversation touchant certaine hantise ?

Et il lui dévoila tout son plan.

— Tendre ami, murmura Blanche-Camille, vous vous ressentez encore d'être tombé la tête en avant. Il faut prendre des cachets, et transpirer.

M. Boule protesta qu'il avait toute sa raison. Elle s'accrocha alors à son vêtement, et elle le supplia de renoncer à son plan, avec des cris, avec des larmes.

— J'oubliais de vous dire, reprit M. Boule, que je vous ai proclamée par testament ma légataire universelle.

Blanche-Camille se moucha et se tut.



M. Boule, seul, commença de descendre l'escalier. Il ne se hâtait pas. Il trichait plutôt avec les marches.

Comme les étages se succédaient, comme il descendait le tout dernier, il sentit qu'une sorte de frayeur le glaçait. Il avança, cependant, toujours plus lentement. Il parvint à la marche qui précédait la marche fatale.

Il ferma les yeux. Connaître les circonstances et les suites de sa mort lui suffisait. Il ne voulait pas les *voir*.

Sur l'avant-dernière marche il posa le pied.

Des tableaux empruntés à son enfance, puis à sa jeunesse, luirent de leurs séduisantes couleurs dans l'obscurité à laquelle M. Boule se condamnait. Un vent de détresse, surgi de l'intangible, souffla dans son âme.

— Est-ce déjà l'au-delà ? marmotta M. Boule.

Ses oreilles toutefois n'avaient point perçu le fracas de sa chute. Il distingua le bruit de la porte qu'ouvrait Blanche-Camille, toute prête à recevoir le corps que les concierges lui amèneraient. Le pied en avant, M. Boule attendit de mourir.

Il attendit plusieurs secondes. Son pied alors s'anima, puis l'autre pied.

Quand M. Boule rouvrit les yeux, il était au bas de l'escalier, debout.

Les concierges apparurent.

— Vous avez raboté la marche? s'écria M. Boule.

— Non pas, dit le concierge. Les candidats à la propriété de la maison continuent leurs chicanes. Mais, ajouta-t-il, que vous avez donc d'adresse, monsieur! Votre pied ne buta pas même, tant vous le maniez avec précaution.

— Avec précaution..., répéta M. Boule.

Alors, seulement, il découvrit que l'instinct l'avait emporté sur la volonté.

— Et j'ai de moi-même échappé à ma mort! constata M. Boule.

Les concierges offraient le spectacle de leurs bonnes figures. Blanche-Camille, qui survint, lui parut une bien jolie créature. La rumeur de Paris, du dehors, battait de sa houle la loge, l'escalier. Tout disait la joie de vivre.

M. Boule ne fréquentait pas les salons où l'on danse. Pourtant il esquissa un pas de gigue dont plus d'un connaisseur sérieux eût admiré le bel entrain.

GASTON PICARD.

POÉSIES

—

PETITS POÈMES LOINTAINS

I

Laissons chanter les vers comme de verts roseaux
et laissons-les bondir comme de blanches lames ;
le canot caraïbe, au rythme gai des rames,
ô charme, nous porte au loin vers l'Ile-des-Oiseaux.

II

Sous le ciel merveilleux qui sans fin se déploie
nous aurons, je le sens, d'incomparables jours ;
ah ! dans le grand désert sauvage de l'amour
il est des oasis adorables de joie.

III

Que le grand vent qui souffle aux quatre coins des cieux
emporte aux portes d'or des étoiles mon rêve,
je veux le voir monter à l'horizon des grèves
vers les hauts archipels des astres lumineux.

IV

Les oiseaux de l'aurore annoncent la lumière ;
la clef d'or du soleil brille au portail du jour,
le feuillage est heurté d'une brise légère,
je m'éveille et je vois vos yeux, mon jeune amour !

V

Quand nous allons tous deux écouter sur la grève
les complaintes du flot et les lyres du vent,
je sens mon cœur chargé d'un bonheur émouvant ;
les îles de vos yeux sont douces à mon rêve.

VI

J'aime les clairs de lune où miroitent les âmes,
mais préfère les nuits où voltigent vos feux,
lucioles, berçant à l'heure du silence
vos douces lampes d'or dans les grands arbres bleus.

VII

La vérandah laissait rentrer l'heure laiteuse
et la lune dorait l'île de sa clarté ;
toute la claire nuit nous avons écouté
ton frais roucoulement, tourterelle amoureuse.

VIII

Montagne couronnée et de lune et de rêve,
c'est vers vous cette nuit que voyagent mes vœux ;
non point pour vos splendeurs qu'on voit de cette grève,
mais parce que vos bois me cachent ses yeux bleus.

IX

Mille parfums de fleurs annoncent que le miel
sera bientôt porté vers les ruches ardentes,
et plus de cent essaims d'abeilles bourdonnantes
de leurs voyages d'or éblouissent le ciel.
Mon esprit, travaillez loin des sombres demeures
devant le beau visage étincelant des jours,
pour qu'en vers lumineux comme les rayons lourds
vous condensiez l'essence impalpable des heures.

—

LE CHANT BLEU DU RUISSEAU

L'eau d'un ruisseau vert
courant vers la mer
disait ce chant dans la lumière.

Et plus pur qu'une voix automnale d'oiseau,
plus frais que le soupir des flûtes de roseau

m'a semblé la chanson rapide de cette eau
qui voyageait vivante et claire.

« *Je suis lasse d'avoir changé plus de cent fois,*
vapeur ou rosée, averse ou nuage,
d'être le miroir flou du paysage,
de bondir, de heurter les racines des bois.
Je suis lasse, parmi les forêts monotones,
d'être toujours en plein exil ;
je fus aux nuits d'hiver le givre au pâle fil
et la pluie aux soirs de l'automne.
Serpent vert des prés lumineux,
blanche crinière des cascades,
je descends vers les golfes bleus
où sont les thons et les dorades.
J'ai jailli d'une source en face du matin,
j'ai coulé sous de noirs ombrages,
j'ai traversé mille villages,
je suis au bout de mon destin.
Encor quelques heurts, encor quelques bonds
et ce sera la plaine unie,
la grande plaine infinie.
Par un matin vibrant et léger, loin des monts,
où j'ai gémi durant d'inexorables lieues,
je verrai tout à coup mon grand pays : la mer ;
et joyeuse, mirant ta coupole, ciel clair,
vague je danserai parmi les vagues bleues !

—

L'OISEAU LOINTAIN

Par ce soir de mélancolie,
quel est l'oiseau qui chante au loin,
qui chante si bien
au cœur de la forêt fleurie ?
Charme étrange et mystérieux,
quel est l'oiseau délicieux

dont la flûte grave module
des notes d'or au crépuscule ?...
Que t'importe ;
écoute le chant
qui vient mourir devant ta porte,
à l'heure du soleil couchant.
C'est peut-être la flûte de Pan,
c'est peut-être la voix du printemps.

—

LE SOUVENIR

Je veux encor aller revoir la mer changer
de couleur, rire,
comme en délire,
et mourir, vague molle au pied de l'oranger.
Je veux aller revoir la maison blanche
au bord des flots,
où jadis le chant bleu des mers et leurs sanglots
se mêlaient au cantique adorable des branches.
Je serai seul sur le rivage harmonieux ;
et dans la brise,
sur la mer grise,
des vols d'oiseaux seront comme de noirs adieux.
Ah ! ce n'est plus le temps fleuri de la jeunesse !
vous m'étiez chers,
soirs bleus, soirs verts,
vous étiez beaux,
soirs si nouveaux,
où chaque flot chantait un hymne d'allégresse.

DANIEL THALY.

L'AME NOIRE

—

L'ORGANISATION SOCIALE

LA TRIBU, LE VILLAGE, LA FAMILLE

—

LA TRIBU

Cette classification des races africaines en familles, peuplades ou tribus perd chaque jour de sa signification à mesure que les subdivisions démographiques du sol africain cessent de correspondre à des groupements ethniques rigoureusement circonscrits et purs de tout mélange. Seules ont encore conservé une autonomie relative les familles assez puissantes pour ne se point laisser entamer, puis disloquer par les courants migrateurs ou celles dont les mœurs et le caractère farouche ont découragé toute velléité de fusionnement chez les envahisseurs. Tel a été le cas pour les A'Zandés, les Mondjimbos, les M.Fangs. Encore, parmi ces trois grandes familles, une seule, la tribu des A'Zandés, avait pu demeurer, jusqu'à ces dernières années, un groupement homogène, un bloc compact, grâce à l'autorité de chefs intelligents et énergiques : les sultans Rafaï, Mopoï, Semio et Tamboura.

Je trouve dans un copieux travail de compilation dû à l'administrateur des colonies Bruel (1) la proposition suivante :

> Depuis des siècles, mille forces centripètes agissent sur nous, alors qu'au Congo ce sont les actions centrifuges qui se sont fait sentir.

(1) Bruel : *L'Afrique équatoriale française*, Laroze, éditeur, 1918, p. 303.

La première partie de cette proposition renferme implicitement une conclusion qui me paraît, tout au moins, contestable,en ce sens que les prétendues forces centripètes n'ont été,dans notre vieille Europe,que les résultantes de combinaisons politiques, d'ambitions éphémères, arbitraires groupant des éléments disparates qui hurlent de se trouver assemblés.Par contre, il est parfaitement exact que les familles africaines primitives n'ont jamais cessé d'être soumises à des influences dissociatrices innombrables.

Il faut faire intervenir en première ligne : les courants de migration qui ont sans cesse entraîné et entraînent encore, pour des motifs divers, des groupements importants d'un point vers un autre du continent noir. Ces migrations ne se sont jamais produites par grosses masses d'invasion se jetant brutalement sur des populations plus faibles et se substituant à elles après les avoir exterminées ou asservies. Ce processus violent qui a été celui des grandes invasions européennes aurait, du moins, laissé subsister une certaine cohésion parmi les peuples envahisseurs. Ici,au contraire, par suite du manque d'unité de direction,ce fut un mode de cheminement lent par infiltrations partielles et progressives, soit que le sol devînt impuissant à pourvoir à leur subsistance, soit qu'elles dussent reculer sous la poussée d'agglomérations plus fortes, soit enfin qu'elles cédassent à des suggestions mystérieuses qui hantent sans trêve les cervelles noires,des peuplades ou des fractions de peuplades se sont déplacées, souvent, sans aucun but préconçu. Elles ont cheminé, à l'aventure, essaimant tout le long de leur trajet, combien capricieux, des noyaux d'agglomérations qui marquent les étapes successives de ces lents cheminements, les hésitations,les obstacles par quoi leur cours à été modifié...

C'est ainsi qu'en parcourant une région habitée par une tribu on est tout surpris d'y trouver un village, plusieurs villages appartenant ethnologiquement à un autre grou-

pement souvent très éloigné. Et ces déplacements d'importance variable se renouvellent assez fréquemment pour que, malgré l'absence de tradition écrite, il soit presque toujours possible, par les témoignages oraux, de fixer la date relativement récente à laquelle une collectivité indigène est venue se fixer dans une région.

Au demeurant, notre occupation a singulièrement favorisé cet émiettement des différentes peuplades. Avant notre arrivée en ce pays, les rivalités féroces entre tribus, entre villages, l'état d'insécurité de la brousse ne laissaient la possibilité de semblables migrations qu'à des groupes assez nombreux pour se défendre. La terreur que s'inspiraient réciproquement les indigènes les maintenait prudemment dans les limites de leur tribu ou de leur village. Lors de notre exploration entre le Chari et la Sanga, en 1900, nous trouvions sans trop de difficultés des guides qui consentaient à nous accompagner sur leur propre territoire. Mais, dès que nous abordions la zone inculte, *le No man's land* de trois ou quatre kilomètres d'étendue nous séparant de la peuplade voisine, notre homme nous faussait compagnie régulièrement, malgré nos plus alléchantes promesses. On conçoit que, dans ces conditions, les déplacements individuels ou limités à quelques unités étant, pour ainsi dire, impossibles, il en résultait, pour chaque groupement, un état de relative fixité de sa personnalité ethnique. Cela d'autant mieux que, pour les mêmes raisons, les cas d'exogamie étaient, quoi que l'on puisse prétendre à ce sujet, exceptionnels.

Notre occupation a profondément modifié tout cela. Grâce à la présence de compagnies de tirailleurs ou de forces de milice dans chaque colonie, grâce à la discipline instituée par notre administration, les indigènes peuvent maintenant circuler librement en dehors du territoire de leur tribu, sans courir le risque d'être pris comme esclaves ou mangés. Il subsiste bien quelques villages Mondjimbos qui se réapprovisionnent, aux dépens les uns des autres,

en captifs et en chair humaine. Il existe bien encore, dans certaines régions forestières, des peuplades impénétrées sur lesquelles notre action est à peu près nulle. Mais ce sont là des cas d'exception. Or, il faut connaître le caractère vagabond, la monomanie ambulatoire des nègres pour se rendre compte des modifications profondes qui devaient se produire et se sont produites, sous ce nouveau régime, dans la constitution des diverses agglomérations.

C'est maintenant un chassé-croisé ininterrompu d'individus se rendant d'une tribu à l'autre, quand ce ne sont pas des groupements entiers qui émigrent avec la même facilité. Si l'on ajoute à cela les mariages maintenant fréquents entre indigènes d'origine différente, on concevra que l'homogénéité de ces tribus centre-africaines ait été singulièrement altérée par un semblable régime.

Par contre, notre intervention n'a en rien modifié leur organisation administrative ou politique, de tout temps inexistante. A l'exception des peuplades A'Zandés constituées en sultanats, aucune tribu n'était pourvue d'un pouvoir centralisateur groupant sous son autorité les collectivités secondaires. Il n'existait pas, à proprement parler, de chefs de tribus, car on ne saurait raisonnablement donner ce titre à deux ou trois roitelets Gabonnais ou Batékés abrutis par l'ivrognerie et sans aucune autorité. Il y avait si peu de cohésion entre les éléments constitutifs de ces groupements familiaux que les membres d'une tribu n'étaient pas toujours très exactement renseignés sur l'importance numérique et les limites territoriales de cette tribu. La seule unité administrative et politique était le village, chaque village réglant ses propres affaires comme il l'entendait, à ses risques et périls, ne faisant appel qu'exceptionnellement à ses voisins. En un mot, la tribu constituait une unité ethnique, mais non pas une unité politique. Elle ne constitue même plus maintenant un rameau authentique d'une famille déterminée. Les croisements incessants avec d'autres peuplades tendent

de plus en plus à adultérer ses caractères distinctifs et à fausser sa formule anthropologique infiniment variable suivant les individualités. Il n'est plus possible de dire maintenant, par exemple : « La robuste et intelligente tribu des Banziris. » Cette appréciation ne vaudra que pour quelques individus considérés en particulier ou, peut-être encore, pour leurs congénères appartenant au même village et partageant les mêmes conditions d'existence. D'autres indigènes de cette même peuplade choisis dans des localités différentes présenteront souvent des caractères tout à fait opposés. D'ailleurs, en tout état de cause, la fragilité de la constitution physique et psychique du nègre si aisément influençable par les conditions de climat, d'habitat, d'alimentation et de milieu recommande la plus grande circonspection quand on est appelé à les apprécier : nous en avons la preuve chaque jour à l'occasion des opérations de recrutement.

§

Toutefois, il subsiste encore, pour une même tribu, de vastes étendues de son territoire primitif qui sont demeurées comme le *Sol national* de la tribu. Lorsqu'on parcourt le *pays Bakongo*, on y rencontre une foule d'indigènes appartenant à des peuplades différentes, mais ce sont les Bakongos qui constituent l'élément dominant ; ce sont leurs traditions et leurs coutumes qui ont présidé à l'organisation de tous les villages. Ceci nous amène à la très curieuse et très significative constatation que voici. Quel que soit le manque d'homogénéité de ces tribus, quelle que soit l'absence de cohésion, de relations entre les divers groupements qui les forment, on n'y retrouve pas moins les mêmes croyances, les mêmes coutumes religieusement conservées. L'âme collective de la race les suit partout, immuable, maintenant entre eux, à travers le temps et l'espace, un indissoluble lien. Une poignée d'émigrants égarés au milieu d'une peuplade y reconsti-

tuent comme une réduction de la tribu originelle, sans rien emprunter au nouveau milieu. Il en est de même d'un émigrant isolé que l'on ne verra jamais prendre part aux cérémonies cultuelles, aux réjouissances ou aux tam-tams avec les habitants du nouveau village. Il se considère, pourrait-on dire, comme le dépositaire de l'âme ancestrale et lorsque, d'aventure, des voyageurs appartenant à un village quelconque de sa tribu traversent sa résidence, il les accueille avec enthousiasme, même sans les connaître, et leur offre la plus large hospitalité. Nous avons constaté l'absence totale de cohésion entre les divers groupements faisant partie d'une peuplade. En revanche, ces mêmes individus manifestent un esprit de caste et des sentiments de solidarité très développés dès qu'ils se retrouvent en présence sur une terre étrangère. Il est à remarquer que nous trouvons en France, parmi la caste la moins intellectuellement développée, chez les paysans, le même antagonisme de sentiments : d'une part, un individualisme poussé à ses dernières limites, d'autre part, un développement extraordinaire de l'esprit familial de terroir. Il n'y a pas de Français plus éloigné des principes mutualistes que le paysan: chacun vit par soi et pour soi sur sa terre ! Que, par contre, deux paysans du même département, du même village gascon, normand ou breton se retrouvent dans un régiment uniquement composé de Parisiens ou de Bourguignons, la rencontre est émouvante jusqu'aux larmes. Le plaisir d'un ouvrier ou d'un intellectuel reconnaissant, dans les mêmes conditions, un ancien camarade d'atelier ou de collège n'est pas comparable à la joie délirante d'un paysan découvrant un *pays*. Il semble que la terre dégage de mystérieux effluves unissant indissolublement tous ceux qui communient en elle.

Peut-être aussi est-ce là, dans notre vieille Europe, une des dernières manifestations de la solidarité, qui est un sentiment instinctif de défense collective tendant à s'affaiblir à mesure que progresse la civilisation et que

chaque individu s'exagère l'importance de sa personnalité. Le paysan, à tout prendre, n'est pas plus férocement égoïste que le bourgeois, mais il l'est plus ouvertement, plus naïvement.

Chez les employés, les ouvriers, les intellectuels eux-mêmes, les sentiments apparents de solidarité, dont la plus forte expression est le syndicalisme, ne visent, en dernière analyse, qu'à assurer la prééminence d'une classe sociale cherchant à écraser les autres. C'est là moins une généreuse explosion de solidarité désintéressée qu'une brutale manifestation d'égoïsme collectif.

Mais je reviens à nos tribus de l'Afrique Equatoriale qui ont cessé d'exister, en tant qu'unités politiques, perdent, chaque jour, de leur homogénéité, au point de vue ethnique et ne subsistent plus guère qu'à l'état de familles spirituelles, grâce à la persistance des traditions et des coutumes ancestrales. Le morcellement de ces collectivités en petits groupements ne dépassant pas l'importance du village est dû, en grande partie, à l'apathie de ces noirs primitifs. Il est dû surtout à l'absence d'un levier puissant soulevant toutes ces forces isolées qui s'ignorent. Les millions de Musulmans avec qui le monde chrétien doit compter aujourd'hui n'étaient, avant la déflagration de l'idée religieuse, avant Mahomet, que des millions de pauvres hères aussi isolés et impuissants que nos fétichistes actuels. Le jour approche où ces derniers, grâce à notre influence éducatrice et civilisatrice, grâce aussi à de rapides moyens de communication facilitant les relations entre les tribus, les villages les plus éloignés, commenceront à prendre conscience de leur nombre et de leur force. La docilité de ces nègres et leurs sentiments de confiante affection à notre égard nous sont un sûr garant qu'ils ne resteront pas moins nos collaborateurs fidèles. Cela dépend uniquement de la fermeté, de la prudence, de la modération que nous apporterons dans l'accomplissement de notre mission de civilisateurs.

LE VILLAGE

Le *village* est maintenant, en Afrique centrale, la seule unité politique et administrative, en attendant que notre système compliqué de circonscriptions, de subdivisions soit entré dans les mœurs des indigènes. Chacun de ces villages forme une petite république indépendante bien close, réfractaire à toute ingérance étrangère dans l'organisation de sa vie intérieure. Nos administrateurs, dans le but de faciliter la collection de l'impôt, ont bien essayé de grouper plusieurs villages sous l'autorité d'un *Chef de terre*, mais il ne semble pas que cette tentative de centralisation ait été favorablement accueillie par les indigènes. En raison de la pauvreté du sol que les cultivateurs ne savent ni fumer ni amender, il est impossible de concentrer une agglomération importante sur un même point. Aussi, chaque village doit-il se fractionner en plusieurs hameaux, parfois assez éloignés les uns des autres, placés respectivement sous la direction de sous-chefs qui dépendent, eux-mêmes, du chef du village.

L'autorité des chefs, même dans ces collectivités minuscules, est à peu près nulle, la cèssation presque complète des conflits armés entre villages tendant à leur enlever de plus en plus de leur importance. Ils n'en sont pas moins les agents responsables de l'agglomération. Mais, le plus souvent, le chef, mis en cause pour une faute commise par les gens de son village lève les bras au ciel en s'écriant : « Ce n'est pas ma faute ! Ils ne veulent pas m'obéir ! » Il sait bien, d'autre part, que s'il essaie d'éviter les sanctions de l'administrateur en faisant exécuter ses ordres, il sera en butte aux fureurs autrement redoutables du féticheur, des sorciers et des vieillards qui ont la rancune tenace et le poison facile. Aussi, n'hésite-t-il pas à braver la colère du Blanc dont les interventions sont d'ailleurs assez rares, en dehors de la perception de l'impôt. Partout et toujours, en Afrique, le féticheur a été le prin-

cipal détenteur de l'autorité qu'il exerce sans contestation et sans appel au nom des *Génies*. Son influence est toujours prépondérante, qu'il s'agisse des déplacements de la collectivité, de l'instruction des crimes, des relations avec les villages voisins, des mesures à prendre contre les maladies épidémiques, les agressions des lions et des panthères, la sécheresse, les inondations et autres calamités menaçant le groupement. Il ne reste plus guère aux chefs de village, en dehors des relations officielles avec l'administration européenne, que l'initiative des mesures de détail concernant l'existence matérielle du village.

Le régime de la propriété foncière indigène a suivi les progrès de l'évolution de chaque agglomération. Chez les plus primitives, le régime exclusivement en vigueur est le collectivisme. Les terres appartenant au village sont cultivées par tous les habitants. Les récoltes sont partagées entre les familles par les soins du chef de village et de vieux notables. Le chef en est, en quelque sorte, le gestionnaire ; les individus qui, pour diverses raisons, n'ont pu contribuer aux travaux d'entretien des plantations doivent lui remettre, sous une forme quelconque, une indemnité déterminée, s'ils veulent participer au partage des récoltes.

Chez les autres peuplades plus civilisées, le régime collectiviste n'a pas tardé à succomber sous l'influence de divers facteurs, qu'il est particulièrement intéressant d'étudier, parce qu'ils sont la démonstration des inconvénients et des impossibilités qui sont à la base d'un semblable système, dans un milieu civilisé. Le premier facteur réside dans l'affaiblissement des sentiments de solidarité intimement liés à l'instinct de conservation collective, à mesure que les individus libérés de la craintive ignorance de l'état primitif sortent de leur isolement farouche pour rentrer en contact plus intime avec les agglomérations voisines et s'élèvent, à leur suite, dans la hiérarchie humaine. Chacun d'eux prend conscience de sa personnalité

en tant qu'organisme complet capable de réaliser, par lui-même, son développement normal, indépendamment des autres membres de la collectivité. Cette tendance à l'autonomie individuelle, à l'égoïsme ne fait que croître avec le développement intellectuel. Elle s'hypertrophie à ce point chez les peuples complètement civilisés que cette manifestation transcendante de l'esprit de solidarité, le patriotisme,s'assoupit,en temps normal,dans la pénombre du subconscient de chaque individu pour ne se réveiller qu'à l'occasion de circonstances exceptionnellement graves mettant en danger l'existence de la collectivité.

Nous savons, d'autre part, que les primitifs encerclés dans l'étroit horizon de leur milieu ancestral, asservis aux seuls besoins naturels, ne connaissent rien, ne désirent rien que la nature ne soit en état de leur fournir abondamment. Tous sont également pauvres, également riches et également heureux. Rien, autour d'eux n'est susceptible de provoquer l'éveil du sentiment de la propriété individuelle. Mais l'idéale félicité de cet âge d'or s'est évanouie le jour où, entrant en relations avec leurs voisins plus civilisés, puis avec nous, leur convoitise a été excitée par des objets, jusque-là inconnus, dus au génie créateur de l'homme et que la savane ou la forêt voisines ne pouvaient plus leur fournir. Alors, pour se les procurer, ils ont pensé à les échanger contre des produits leur appartenant et dont ils pourraient disposer sans l'assentiment de la collectivité. Alors, l'exemple de leurs voisins aidant, leur est apparue la nécessité et a germé en eux le besoin de *posséder*. Ce sentiment de la propriété individuelle s'est d'abord limité à ces objets de peu d'importance faciles à acquérir : des animaux domestiques, des armes, des instruments, des ornements en cuivre ou en fer. Puis, insensiblement, les besoins augmentant, il s'est étendu jusqu'à la terre et le régime collectiviste a cessé de vivre. Enfin, à mesure que les individus s'éloignaient de l'état

primitif et se familiarisaient avec le sentiment de la liberté individuelle ont germé dans leurs âmes des ferments contre la lourde discipline inséparable du régime collectiviste.

Leur instinctive paresse y a aussi puissamment contribué. Chaque individu, dès qu'il a eu la libre possession de son coin de terre, s'est empressé d'en imposer la culture à ses femmes, se bornant, lui, à bénéficier des récoltes. Mais, à un degré d'évolution plus avancé, les femmes, à leur tour, prenant conscience de l'importance de leur rôle dans la collectivité et favorisées, au surplus, par leur supériorité intellectuelle, ont revendiqué la juste rétribution de leur travail et arraché aux hommes la propriété de la terre et de ses produits.

Qu'est devenu le rôle du chef de village à la suite de ces transformations successives de la propriété ? Il se borne, de plus en plus, à servir d'intermédiaire entre ses congénères et notre administration. C'est lui qui perçoit et remet à l'administrateur le montant des impositions incombant à son village. C'est lui qui préside aux transcriptions commerciales entre le village et les commerçants européens. Et c'est tout. Il n'est pas à plaindre pour autant. Ces deux fonctions suffisent à lui assurer de beaux bénéfices. Je voyais récemment, dans un pauvre village complètement ruiné, le chef retirer d'une cassette amplement garnie des liasses de billets et les remettre à mon interprète avec mission de lui rapporter des factoreries de Bangui tout un assortiment de marchandises somptueuses : complet de toile, chapeau de paille, eau de Cologne, savonnettes, etc... Cet obscur magistrat nègre nourrissait, sans aucune éducation préalable, dans son âme primitive, des sentiments de fermier général. Ces prélèvements illicites punis par nos lois n'émeuvent pas les indigènes qui n'ont jamais vu opérer différemment depuis que l'on collecte l'impôt. Ils considèrent cela comme un des avantages normaux de la fonction et qui en constitue tout le prix. Mais il me tarde

d'en finir avec l'exposé fastidieux de l'organisation administrative de ces bourgades pour étudier la vie intime des indigènes dans les villages, passer en revue leurs occupations et leurs plaisirs.

§

La disposition des villages situés, en général, le long d'un cours d'eau varie suivant les tribus. Mais tous sont protégés par un rempart de brousse épaisse derrière lequel, en cas d'alerte, la population entière s'évanouit, à l'exception des vieillards impotents et des malades. Les habitations entourées de barricades en branchages sont entassées sans ordre ou, au contraire, alignées par doubles rangées bordant des avenues encombrées d'immondices dont l'enlèvement est laissé aux bons soins des chiens et des vautours. Au milieu du village s'étend une place ombreuse ornée, suivant les croyances, tantôt d'arbustes fétiches couverts de gris-gris, tantôt de petits édicules en chaume consacrés aux Génies. C'est l'agora, le forum, le temple religieux, le parlement, le tribunal, le marché, le bal champêtre et la pointe aux blagueurs. Là, résident à la fois l'âme, le cerveau et le ventre de la collectivité. Les cases diffèrent de forme et de dimension suivant les milieux : coniques, rectangulaires, demi-cylindriques, très vastes dans les régions chaudes, étroites et basses dans les régions froides, partout enfumées et puantes. Les meubles sont en harmonie avec l'immeuble : des lits faits de nervures de palmiers superposées ; parfois une simple natte, le mortier à mil, un tam-tam, des marmites en terre, des victuailles corrompues puissamment malodorantes, des quantités de choses innommables qui croupissent là, de génération en génération.

Il est six heures du matin. L'aube se lève. Les vautours en chasse poussent leur plainte brève, les chiens errants se battent et hurlent sur les tas d'ordures, des cabris cabriolent et bêlent ; les coqs chantent, des enfants pleu-

rent, le village s'éveille. Eveil lent, laborieux, le nègre ayant le sommeil très lourd et recouvrant sans hâte l'entière possession de ses facultés. Il met le nez à la porte de sa case, étroite ouverture infranchissable par les fauves, à peine suffisante pour permettre à un homme de se glisser, en rampant, au dehors. Pour peu que le temps soit froid ou pluvieux, il rentre bien vite chez lui, tel l'escargot se recroquevillant au fond de sa coquille. Si, au contraire, la journée s'annonce radieuse, notre homme, à plat ventre, émerge de sa case et, encore assoupi, ahuri par la brusque clarté du jour, s'attarde longuement, accroupi sur ses talons, devant sa demeure. Cependant, plus alertes, les trois ou quatre femmes que possède tout honnête homme sortent, à leur tour, de leurs cases respectives, traînant après elles un cortège de bambins tout nus et tout heureux de revivre. Peu à peu, avec l'invasion de ces petites meutes glapissantes, le village reprend son animation, sa physionomie normale, mais pour quelques instants seulement.

Entre le lever et le coucher du soleil, ces bourgades africaines désertées par les habitants offrent l'aspect de nécropoles silencieuses. Il n'y reste plus que les infirmes ou les vieilles barbes empoignées par quelque palabre passionnant. La population valide s'égaille aux alentours, sollicitée par des impulsions diverses. Les femmes, grevées de la plus lourde part de travaux et de responsabilités, ne se déplacent jamais qu'en vue d'une tâche ou d'une mission déterminées. Les hommes, au contraire, sans occupations régulières, se laissent guider par les caprices de leur inspiration. Les uns vont, dans un hameau voisin, évoquer une fois de plus un palabre en suspens depuis vingt ans, ou tout simplement bavarder. D'autres se promènent, errent dans la brousse, indolents et rêveurs, insouciants de la fuite des heures qui s'envolent. D'autres encore s'égarent dans le bosquet de palmiers le plus proche, escaladent un arbre en cours de consommation et se

gorgent de vin de palme jusqu'à complète ivresse. Il arrive parfois que les tout jeunes hommes, cédant à de pressantes sollicitations, consentent l'effort de se rendre à la pêche ou à la chasse. Mais encore convient-il de préciser le sens que j'entends donner ici aux termes : pêche et chasse. Il y a bien, le long des cours d'eau poissonneux, quelques noirs poussés par le besoin qui pêchent activement, de jour et de nuit, soit à l'épervier, soit au harpon. Mais, le plus souvent, la pêche consiste tout simplement à aller recueillir le poisson, capturé pendant la nuit dans de vastes barrages interceptant presque complètement toute la largeur d'une rivière.

Il en est de même de la chasse. Antérieurement à notre occupation, les indigènes, au nombre de plusieurs centaines, cernaient à grand renfort de tams-tams un fourré contenant un troupeau d'une centaine d'éléphants et incendiaient la brousse tout à l'entour : pas un de ces infortunés pachydermes ainsi conservés dans un cercle de feu n'échappait au massacre. Quelques autres, plus adroits et plus braves, attaquaient hardiment l'éléphant à la sagaïe. Mais, en dehors de ces cas exceptionnels, la chasse consistait et consiste encore à aller chercher dans la brousse les bœufs, sangliers ou antilopes pris aux pièges.

Quoi qu'il en soit des occupations ou des longues flâneries de ces nègres disséminés par les savanes et par les bois, tous s'empressent de rentrer prudemment au logis à l'heure crépusculaire où sortent de la profondeur des fourrés les fauves affamés et où rôdent les âmes inquiètes des trépassés. A ce moment le village libéré de l'écrasante chaleur du jour est dans son animation. Devant les cases, dans l'intérieur des cours, pétillent de grands feux clairs au-dessus desquels bouillonnent les marmites en terre contenant la soupe d'herbages ou le ragoût à l'huile de palme. Les femmes, affairées, s'agitent à l'entour et glapissent à tue-tête. Les bambins, eux aussi, très excités, font chorus

en hurlant éperdument : chiens, moutons, cabris en quête de quelque aubaine bêlent, jappent, détalent en des steeples effrénés, bondissent au milieu des foyers, renversent les marmites, culbutant les petits négrillons effarés. Et, dominant ce tumulte, c'est le bruit sourd, régulièrement rythmé des lourds pilons de bois broyant le manioc au fond de troncs d'arbres évidés. De loin en loin, sur le seuil d'une case, une guitare indigène gémit une mélopée plaintive qu'accompagne une voix traînante et molle, attristante jusqu'aux larmes.

Tous les gestes ordinaires de la vie s'accomplissent ainsi au grand air, hors de la case qui n'abrite guère ses hôtes que pendant leur sommeil et quand il pleut. C'est dans les petites cours entourant les habitations, en intimité avec les porcs et les volailles, que les femmes font le ménage, procèdent à l'agencement compliqué de leur chevelure, lavent et épouillent leurs rejetons. C'est là que l'on reçoit les visiteurs, que l'on fabrique les marmites et les jarres en argile, que l'on tisse les pagnes en rafia. C'est là que l'on mange. Bien que l'alimentation se retrouve à la base de toutes les préoccupations du nègre et soit le pivot de son existence, ce nègre n'est pas gourmand, encore moins gourmet.

Les repas ne constituent pas pour lui, comme pour nous, une impressionnante cérémonie comportant une mise en scène appropriée, des attitudes savantes, un jeu d'appareils étranges et incommodes qui nécessitent, pour l'accomplissement de cet acte naturel, toute une éducation préalable ; ce n'est pas non plus une jouissance raffinée que l'on s'ingénie à prolonger en l'assaisonnant de propos vifs et enjoués ; ce n'est pas davantage l'occasion de proclamer, entre deux chenilles grillées, en brandissant une calebasse de vin de palme, la fraternité des tribus et de souhaiter des jours heureux à un grand chef voisin. Les repas des noirs sont simples et rapidement expédiés, les convives accroupis sur leurs talons autour du

ragoût de porc faisandé où chacun puise démocratiquement, avec ses doigts. La seule sensation recherchée est la sensation de plénitude obtenue à l'aide d'aliments choisis moins par leur saveur que pour leur valeur nutritive révélée par l'instinct. La plupart des indigènes ne font qu'un repas par jour, le soir, avant la nuit. Par contre, aux jours de réjouissances publiques, la partie la plus intéressante du programme est l'engloutissement ininterrompu, pendant plusieurs jours, de viandes diverses copieusement arrosées de bière de mil ou de vin de palme. Mais pas plus à l'occasion de ces fêtes publiques qu'au cours de la vie normale, l'élément féminin n'est admis à participer aux repas des hommes. Les femmes mangent avec les enfants près de la case qui leur est affectée; aussi ne voit-on pas dans cet exposé de l'existence ordinaire du nègre primitif la part faite à ce que nous appelons : la vie de famille. Il reste encore la nuit ; mais alors intervient cet objet de l'unique passion du noir : le *tam-tam*.

Paresseux et mou tout au long de sa vie monotone, le noir africain semble réserver toute son activité pour la danse qui, avec la musique et l'alcool, possède la propriété de l'exciter. Peut-être, ces indigènes, en général inactifs, recherchent-ils là instinctivement une dépense d'énergie nécessaire à leur développement physique. J'ai voulu voir en outre, dans ces danses naïvement réalistes, une tendance au rapprochement des sexes. Mais, dans certains cas, les danses exécutées par des individus de même sexe ne présentent plus rien de lascif et ne sont pas moins prisées, pour autant. Par contre, elles comportent toujours un ensemble de gestes, fussent-ils indéfiniment répétés, fussent-ils obscènes, qui sont représentatifs d'une émotion, d'un désir, parfois d'une idée. C'est déjà une supériorité sur la polka, le fox-trott ou le boston.

Quoi qu'il en soit, le tam-tam rentre dans la catégorie des tendances innées du nègre et de ses besoins. Les tout

petits enfants assistent, béats d'admiration, aux scènes de tam-tam, reproduisent tous les gestes des danseurs avec une gravité comique, empoignés par le rythme, la musique, et les chants. Car il y a de tout cela dans le tam-tam et nous savons que les nègres, dépourvus de tout sens esthétique, montrent, par contre, d'étonnantes dispositions pour la musique. Des porteurs, harassés par une longue étape, retrouvent encore une réserve d'énergie pour danser entre eux pendant une partie de la nuit. Les femmes, astreintes, chaque jour, aux plus durs travaux, sont encore, le soir, les plus ardentes au tam-tam. Quelques-unes, venues là comme simples spectatrices, leur nourrisson en croupe, sont bientôt possédées par la *furia* chorégraphique et entrent dans la danse sans égards pour le pauvre gosse horriblement secoué, comme emporté par une cavale en furie. Le vin de palme aidant, la danse commencée au déclin du jour se poursuit de plus en plus ardente, enfiévrée, jusqu'à l'heure où les derniers rayons de la lune disparaissant à l'horizon par delà les cimes des grands arbres font place à l'aube naissante. Alors, chaque noir regagne sa demeure, suivi par ses femmes encore frémissantes, grisées par les danses et les chansons. Pendant toute cette journée qui commence, les indigènes terrassés par l'alcool et la fatigue demeureront plongés dans un lourd sommeil, un silence profond que troublent seuls les bêlements des chèvres haletant sous la chaleur torride et la plainte aiguë des grands aigles roux tournoyant lentement au-dessus du village désert.

§

Telles sont, dans les villages primitifs, les occupations habituelles des noirs, tel est le bilan de leur activité. Ne croyez pas pour autant que ces longues journées de flâneries sans préoccupations ni soucis au bord du fleuve ou dans la brousse laissent place à l'ennui : les nègres ne connaissent pas l'ennui. Je me trompe, d'ailleurs, en disant

qu'ils n'ont ni préoccupations ni soucis. Ils se sont déchargés, il est vrai, des graves responsabilités matérielles sur les femmes, sur le chef de village et sur le féticheur dont c'est l'affaire d'enrayer les maladies, la sécheresse et la disette, en intervenant comme il convient auprès des Génies tout puissants, Mais il leur reste, pour les occuper et les passionner, tout le précieux stock des *palabres* en suspens qu'ils laissent s'éterniser, beaucoup par indécision, mais peut-être beaucoup aussi parce qu'ils seraient complètement désorientés s'ils n'avaient plus cette hantise familière de tous les jours qui ne nécessite plus aucun effort et qui suffit comme ration d'entretien au faible potentiel mis en circulation par le rendement minimum de leur cerveau. Ils ont encore de petites haines, de petites rancunes, de petites combinaisons d'envoûtement, d'empoisonnement en collaboration avec le sorcier. Ils ont enfin, comme tous les grands désœuvrés, cette inestimable faculté d'hypertrophier les incidents les plus insignifiants et d'y trouver matière à s'intéresser indéfiniment. C'est ce qui explique que, malgré la monotonie de leur vie et la pauvreté de leur imagination, deux nègres en tête à tête causent pendant toute une nuit, manifestent par des éclats de rire ou une mimique extrêmement active les émotions successives que ce passionnant entretien éveille dans leurs âmes : il s'agit de la fuite éperdue d'une antilope rencontrée dans la brousse ou d'un rapt de nourriture perpétré par un chien.

§

De cet exposé succinct de l'existence normale des nègres les plus primitifs ressort une des composantes les plus caractéristiques de leur mentalité : je veux parler de leur tendance à s'extérioriser, de leur instinctive aversion pour la solitude. Ils n'utilisent leur demeure que pour y dormir. Mieux encore : dans plusieurs tribus, les hommes n'éprouvent même pas le besoin de posséder une

habitation personnelle et,la nuit venue, vont reposer dans la case d'une de leurs femmes... Ils vivent, autant qu'ils le peuvent, mêlés à leur groupement, en communion intime avec lui.

L'adoption du régime collectiviste par toutes les peuplades sauvages est une claire manifestation de l'incapacité de ces noirs à vivre et à se suffire à eux-mêmes par leurs propres ressources, mais elle a aussi pour effet d'exagérer encore cette propension à l'effacement de la personnalité, à sa résorption complète dans le sein de l'agglomération. La communauté des biens et la limitation de la propriété individuelle à quelques objets sans importance affranchissent déjà chaque indigène de toute initiative individuelle, de tout effort de réflexion, de détermination et de volition. D'autre part, le complet abandon des enfants à la mère jusqu'au jour où ils sont affranchis et admis à prendre rang parmi les hommes du village, le libère des moindres soucis familiaux. Il ne cesse, depuis son enfance, d'être en tutelle, ne sortant des bras de sa mère que pour être nourri par ses femmes et s'abandonner comme un corps inerte à la tyrannie de son groupement. De plus, il se produit en lui, par suite de l'abolition de la vie intérieure autonome, par suite de son immersion permanente dans la collectivité, une complète inhibition de sa constitution mentale propre amalgamée au creuset de la mentalité collective. Il n'est pas, enfin, jusqu'à son caractère, cet élément pourtant le plus stable des individualités, qui, en se réduisant, à son tour, au type convenu, ne confirme le définitif annihilement de sa personnalité. Il arrive à ne plus pouvoir se singulariser et se différencier de ses semblables que par certains signes extérieurs : ornements divers, tatouages, etc..., auxquels il attache une importance considérable.

Seuls, peuvent échapper à cette inéluctable déchéance les féticheurs et sorciers, redevables à une hérédité particulière, à leurs fonctions, d'un esprit plus indépendant et

d'une certaine supériorité intellectuelle, mais encore tournant toujours dans le même cercle de traditions et de coutumes séculaires. Aussi bien, leur nombre est trop infime et leur mentalité trop routinière pour qu'ils puissent exercer, dans ce cas particulier, une influence appréciable. Nous nous trouvons donc, parmi ces peuplades sauvages centre-africaines isolées, jusqu'à ces dernières années, au fond de leurs forêts, sans contact avec aucun élément civilisé, nous nous trouvons, dis-je, en présence de groupements humains doués d'une constitution mentale parfaitement homogène et chez qui la pérennité d'une âme collective immuable n'a jamais été menacée par aucune réaction individuelle dissidente. Chacun des individus composant les diverses agglomérations est comme l'atome qui est l'exacte représentation des corps qu'il constitue.

Connaissant cette fusion totale des individualités dans l'âme collective enchaînée elle-même étroitement par les traditions et les coutumes ancestrales, nous comprenons maintenant comment les primitifs, ayant, une fois pour toutes, pourvu à leurs besoins essentiels, se sont ensuite immobilisés pendant des siècles dans le même état de torpeur intellectuelle sans plus progresser dans la voie de leur évolution. Ils suivent depuis une époque extrêmement reculée les mêmes errements établis par de lointains ancêtres et transmis intégralement de génération en génération. Malheureusement, ce lourd héritage, cette parfaite homogénéité de la constitution mentale collective exclusive de différenciations individuelles confère à la race un caractère d'immuabilité profondément préjudiciable à son perfectionnement ultérieur. C'est pourquoi alors que nous pouvons espérer, grâce à l'extrême docilité de nos protégés, obtenir le développement relativement rapide de leurs facultés intellectuelles n'existant actuellement, pour la plupart, qu'à l'état latent, ce ne sera, par contre, qu'après plusieurs siècles indispensables à la

transformation du caractère de la race qu'ils pourront prétendre à une assimilation complète avec nous.

—

LA FAMILLE

C'est surtout ici qu'il importe de ne pas considérer les milieux indigènes à travers le prisme déformateur de notre mentalité et de notre affectivité. Nous allons faire des constatations en opposition complète avec nos idées et nos conceptions. Le régime collectiviste, qui a été à la base de l'organisation sociale primitive de tous les groupements centre-africains, tend nécessairement à l'effacement, à la désagrégation des familles au profit de la grande famille représentée par la collectivité tout entière. Il devait donc inévitablement, en connexité étroite avec l'infériorité sociale de la femme, avoir la plus grande influence sur les relations entre l'homme et ses épouses ou ses sœurs, entre le père et ses enfants. Aussi, le sentiment de la famille, qui a évolué diversement suivant les milieux, est-il redevable au régime collectiviste d'une tare indélébile, caractérisée partout, à des degrés variables, par un amoindrissement considérable de l'affectivité.

A travers toutes les évolutions qu'a pú subir le sentiment de la famille chez les indigènes de toutes les races, il est un facteur demeuré immuable : l'amour maternel, l'attachement passionné, indéfectible de la mère pour sa progéniture, partout et toujours. La mère a, seule, la charge de ses petits pendant leur première enfance et sa sollicitude les suit pas à pas jusqu'à l'âge où ils peuvent voler de leurs propres ailes. Et encore ne cesse-t-elle pas, pour cela, de veiller sur eux et de les protéger, de les consoler quand la vie leur est trop dure. Il existe encore quelques villages perdus au fond des forêts et affranchis de notre domination où les enfants assez vigoureux pour travailler sont achetés comme esclaves par les tribus voisi-

nes. Seule, leur mère intervient pour les défendre, et si la résistance demeure vaine, elle n'hésite pas à les suivre en esclavage. Dans toute l'Afrique fétichiste, la mort de la mère laisse les enfants en bas-âge dans une situation matérielle effroyable, abandonnés par le père et toute la famille; sans aucun soutien, sans abri, encore incapables d'exploiter les ressources du sol ou de la forêt voisine, ils vivent, comme les chiens errants, de ce qu'ils trouvent sur les tas d'ordures. J'ai entendu condamner récemment à Fort-Crampell une brute de nègre convaincue d'avoir enterré vivant un orphelin de cinq ans qu'il accusait de lui avoir jeté un mauvais sort et d'avoir ainsi causé la mort d'une de ses chèvres. Dans cette sombre Afrique, où les faibles sont sans défense contre la brutalité du plus fort, où la pitié est inconnue, la mère est l'ange capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices, la femelle farouche prête à défendre ses petits au péril de sa vie. Par contre, nous allons avoir ici la preuve que l'affection paternelle, essentiellement inconstante et variable chez les primitifs, est loin d'être un des sentiments primordiaux de l'humanité.

Chez les êtres les plus primitifs, chez les Quarrés, par exemple, vivant isolément, par famille, dans les profondeurs des forêts, on retrouve encore un peu de l'instinct de l'animal qui veille sur sa progéniture et assure sa subsistance. Mais cet instinct est déjà très affaibli. Où le lion se fait tuer auprès de ses petits, le Quarré, dès que le danger devient trop pressant, abandonne femme et enfants pour fuir plus rapidement et leur conserver un père. Sa sollicitude cesse de se manifester dès que le jeune rejeton est en état de subvenir à ses besoins ; alors même, sans transition, il exploite cette jeune force pour se faire nourrir à son tour. Puis, l'enfant devenu adulte disparaît un beau jour, emmenant avec lui une femme rencontrée, épousée la veille au creux d'un fourré, et jamais plus ne reparaît.

Il en est à peu près de même de beaucoup d'indigènes vivant à l'état grégaire. La mère est l'unique soutien des enfants. Le père ne les considère, les filles en particulier, que comme capital en herbe négociable seulement à l'époque de la puberté. En attendant, il s'en remet entièrement à la mère du soin de les nourrir et de les soigner. Parmi les enfants mâles, seul, le fils aîné de la première femme, l'héritier présomptif, l'intéresse, dans les tribus qui admettent le principe de la propriété individuelle et de l'héritage en ligne directe. Le sort de ses autres fils le laisse à ce point indifférent qu'il n'en connaît pas toujours le nombre exact. J'ai conté ailleurs l'aventure de ce jeune administrateur qui, ayant tué, par mégarde, un enfant juché dans un arbre et qu'il avait pris pour un singe, s'acquit, grâce à une légère indemnité, la reconnaissance éternelle du père de la victime.

Il existe, par contre, de grandes tribus, les Fangs, les Bavalis, les Bandas, les A'Zandés, qui ont conservé le culte des ancêtres et chez lesquelles le père semble bien mériter le titre de chef de famille dans le sens que les Gréco-Romains attachaient à ce vocable. Il exerce effectivement son autorité sur le groupement familial comprenant les femmes, les enfants et les esclaves. Il en est aussi le chef religieux : chaque famille a ses fétiches particuliers auxquels il adresse des requêtes et fait des offrandes, en de certaines circonstances, au nom de tous les siens. Dans certaines régions africaines difficilement accessibles aux courants d'invasion et bénéficiant d'une sécurité relative qui permet la constitution de très faibles groupements, chez les Dinkas du Bahr-el-Ghazal, par exemple, chaque famille isolée sur son coin de terre constitue un petit état dont le père est le chef souverain, armé de tous les pouvoirs. Mais, dans ces deux cas, toujours en raison de l'empreinte collectiviste, chaque groupement familial est moins une famille qu'une raison sociale dont tous les membres, depuis la première des femmes, depuis l'aîné

des fils ou des filles jusqu'au dernier des esclaves, ne sont, entre les mains du père, que des instruments dociles courbés sous sa domination et travaillant pour lui. De semblables associations, quelque domination qu'on leur donne, sont édifiées beaucoup plus sur l'intérêt que sur des sentiments d'affection réciproques. Si j'ajoute que les enfants mâles employés, en dehors du domaine paternel, par des étrangers sont tenus de rapporter fidèlement au père la totalité de leurs salaires et que celui-ci trafique de ses filles nubiles au même titre que de vulgaires marchandises, on ne pourra manquer de voir dans cette conception de la famille autre chose qu'un esclavage déguisé. Partout, en Afrique, où le père peut encore user de droits paternels, ce n'est que pour en bénéficier avec une âpreté sordide. Nous voici loin, je crois, de notre conception de la paternité ne comportant que des devoirs et des sacrifices.

Abordons maintenant les tribus encore soumises au régime collectiviste. Ici, les enfants mâles, laissés à la charge de la mère jusqu'à l'âge de sept ans, sont incorporés à partir de ce moment à la collectivité. Ils sont armés de sagaies, d'arcs et de flèches et accompagnent à la chasse ou à la pêche les hommes de la tribu. Les fréquentes périodes de disette qui désolent le pays ont fait entrer dans le programme d'éducation de la jeunesse la connaissance de toutes les ressources vivrières que recèlent la forêt et la savane : racines, feuilles, fruits, reptiles, insectes. Et, pendant les soirées sans lune peu propices aux ébats chorégraphiques, les vieux du village, entourés d'un cercle de gamins attentifs, leur racontent les traditions et les légendes qui permettent de reconstituer l'histoire de la tribu. Enfin, certains adolescents, choisis par le Grand Féticheur, sont initiés aux mystères religieux et aux danses rituelles.

Entre la mère, qui a la charge de l'enfant pendant ses premiers ans, et la collectivité qui s'en empare dès l'âge

de sept ans, le rôle du père apparaît considérablement simplifié. Il se console d'ailleurs facilement de la perte de ses droits sur ses fils qui ne peuvent plus lui être, pratiquement, d'une grande utilité, puisque la collectivité pourvoit à ses besoins matériels. Mais il n'en est pas de même de ses filles, qui représentent, au même titre que les animaux de sa basse-cour, une valeur mobilière sur laquelle le village n'a aucun droit. Pendant leur enfance, elles ne l'intéressent qu'autant qu'elles représentent, avec ses femmes, sa part de collaboration aux travaux de la communauté : il n'a, au fond, pour elles que la sollicitude de notre paysan pour un jeune pommier qui ne doit donner ses fruits que dans un avenir encore lointain. La voix du sang chante, pour la première fois, allègrement dans son cœur le jour où un épouseur dûment agréé franchit le seuil de sa demeure en portant sur le dos ou en traînant après lui le montant de la *dot*, représenté par des animaux et des marchandises diverses. Le sentiment paternel apparaît déjà réduit ici à sa plus simple expression. Nous allons le voir s'évanouir complètement en même temps que les mobiles intéressés qui en étaient, jusque-là, le principal soutien.

Voici, en effet, que dans un grand nombre de tribus représentant une population extrêmement importante, les droits et les devoirs de l'homme à l'égard des enfants qu'il a procréés deviennent complètement inexistants. Les vocables de paternité avec la signification que nous leur prêtons en Europe ne répondent plus à aucune entité et n'ont pas de synonymes dans les dialectes de ces tribus. Le rôle du père se borne uniquement à féconder la mère. Cet acte accompli, il ne s'occupe plus de sa progéniture en aucune circonstance, est dépouillé de tous droits et affranchi de toutes obligations à son égard. Ses rejetons ont échappé à sa possession en même temps et au même titre que les autres biens matériels.

Dans ces groupements indigènes, les hommes sont par-

venus à un tel degré de paresse et d'indolence qu'après avoir refusé toute participation aux travaux agricoles et avoir, en revanche, abdiqué tout droit de propriété sur les terres entre les mains des femmes, ils ont encore reculé devant les dernières obligations qui pouvaient leur incomber : les devoirs de la paternité et renoncé à leurs droits paternels. L'institution du mariage se borne, pour le mari, à prendre, moyennant un prix convenu, une femme qui devra en échange, pendant tout le temps que durera leur union, assurer sa nourriture quotidienne et se prêter à la satisfaction de ses besoins sexuels. La femme possède en toute propriété les terres qu'elle cultive ; le mari garde par devers lui les bénéfices qu'il peut réaliser de son côté. Aucune communauté de biens, aucun lien entre eux. Le mari ne fait pas plus partie de la famille de sa femme que celle-ci ne fait partie de la famille de son mari. Les enfants issus du mariage appartiennent exclusivement à la mère, et, en cas de décès, à sa famille.

Cette conception négative du sentiment de la paternité, commune, je le répète, à plusieurs tribus africaines primitives, n'est, en somme, que la confirmation de ce que nous n'avons cessé de noter tout au long de ce chapitre concernant la fragilité de ce sentiment. Ce qu'il en subsistait parmi les autres tribus était si bien subordonné au seul intérêt personnel que nous l'avons vu, ici, s'évanouir complètement dès que les femmes ont pu s'approprier les avantages matériels qui s'attachent à la possession des enfants.

§

La mentalité et les coutumes de ces primitifs, nos ancêtres, soulèvent notre réprobation indignée dès qu'elles sont en opposition avec notre propre mentalité et nos propres coutumes, parce que nous les considérons au travers de notre sensibilité hypertrophiée de civilisés au lieu de les étudier avec notre seule raison. Il est logique (abs-

traction faite de l'amour maternel) que les sentiments familiaux, dérivés secondaires de l'instinct de conservation collective, s'effacent devant l'intérêt personnel, émanation directe de l'instinct de conservation individuelle. Ainsi s'expliquent, en ne tenant compte que du seul point de vue de l'intérêt personnel, les transformations successives des liens affectifs unissant le père à ses enfants et aussi la dépossession du père de ses droits paternels au profit de la mère et des frères de celle-ci. Nous savons que la femme représente surtout pour le noir soit une marchandise d'échange, soit un capital négociable par la voie du mariage. Il était naturel qu'à l'occasion de chaque opération commerciale de ce genre les frères de la jeune épousée tressaillissent de douleur fraternelle en voyant ce capital sortir de la famille pour devenir la propriété d'un étranger, il était naturel qu'ils s'ingéniassent à conserver des droits de possession, sinon sur leur sœur elle-même, puisque son mari en avait acquitté le prix, du moins sur ses enfants. Et c'est ainsi que, dans beaucoup de tribus, les enfants issus d'un mariage appartiennent non plus au père, mais à la mère et à sa famille. Le mari, de son côté, a dû renoncer assez aisément à ses droits paternels, puisqu'il lui restait la ressource de récupérer sur ses propres sœurs ce qu'il perdait sur ses filles. De là également l'origine de la substitution très fréquente chez les noirs de l'héritage collatéral à l'héritage en ligne directe.

Ces immondes trafics exercés aux dépens des femmes quelles qu'elles soient, épouses, sœurs ou filles, impliquent déjà, à eux seuls, en dehors de l'incapacité passionnelle de l'homme, l'impossibilité de tout lien d'affection entre les deux sexes. L'homme ne peut aimer cette créature faible, reléguée par la tradition au rang des esclaves et qu'il n'apprécie qu'au point de vue des bénéfices qu'il en peut retirer. Elle n'arrive à prendre de l'empire sur lui et à le dominer que par la crainte née de sa supériorité intellectuelle. Mais il n'y a de place, il ne peut y avoir de

place entre eux pour aucun sentiment tendre, quel qu'il soit. La femme, à son tour, épouse, sœur ou fille, n'a pu être, pendant des siècles, dédaignée et tyrannisée par le mâle sans qu'aient germé en son âme de puissants ferments de haine aggravés de tout le mépris que lui inspirent l'infériorité intellectuelle de cet homme, sa mollesse et sa couardise. Plus passionnée, plus sensuelle que lui, elle peut être sujette à des crises passionnelles intermittentes, exaspérées par l'appétit sexuel ou la jalousie, mais à l'exclusion de toute affection sincère et durable. Il est dès lors facile de concevoir la nature des sentiments qui peuvent exister entre les frères et les sœurs, alors que n'intervient même plus le puissant facteur de l'attirance sexuelle.

Par contre, j'ai trouvé dans toutes nos possessions africaines, aussi bien au Sénégal qu'à la Côte d'Ivoire et même au Congo, de fréquents exemples d'affections fraternelles sincères, sinon toujours durables. Le noir primitif, incapable d'éprouver un sentiment passionnel, inaccessible à la pitié, n'est pourtant pas complètement dépourvu de sensibilité affective. L'amitié entre indigènes, éphémère, il est vrai, et basée, le plus souvent, sur des échanges de services, n'est pas rare. Alors, à plus forte raison, ce primitif peut-il et doit-il, en dehors même de toute intervention de ce que l'on dénomme vulgairement la *voix du sang*, s'attacher à ceux de ses congénères avec lesquels il a vécu, en une constante intimité, sa première enfance. En outre, les rares manifestations de la sollicitude paternelle, l'insignifiant appui que peut leur prêter la mère, après leur émancipation, doivent inconsciemment inciter ces enfants à s'unir et à s'entr'aider.

Quoi qu'il en soit, autant il est rare d'entendre un nègre primitif parler de son père, autant il est fréquent de recueillir les manifestations de son attachement à un frère, surtout quand il peut légitimer son affection par cet argument décisif : « *Nous deux, même père et même mère.* » Cette

précision est, d'ailleurs, loin d'être superflue. La polygamie et l'inconstance féminine aidant, la grande majorité des frères et des sœurs n'ont de commun qu'un seul ascendant. Il existe aussi des indigènes qui se proclament grands frères ou petits frères d'individus auxquels il ne sont unis par aucun lien de parenté.

Tout récemment, au cours d'une halte en forêt, mon attention était attirée par les bruyants sanglots et les chants funèbres d'un de mes porteurs effondré au bord du sentier et hurlant sa douleur à tous les échos d'alentour. Je m'enquis affectueusement de la cause de son chagrin :

— C'est — clama-t-il entre deux hoquets — grand frère pour moi y en a crevé !

Ce grand frère si malencontreusement passé de vie à trépas était un nègre d'un village voisin complètement étranger à sa famille et qu'il connaissait uniquement pour avoir dormi auprès de lui, lors de son dernier passage en ce pays. Je ne fus d'ailleurs aucunement surpris de voir, l'instant d'après, ce même porteur riant et jouant avec ses camarades, son grand chagrin déjà complètement oublié.

Il me reste enfin à parler des *frères de sang*. Un beaut jour, deux individus appartenant à des familles différentes, mais attirés l'un vers l'autre par une communauté d'intérêts ou de mystérieuses affinités, se font sur le bras ou la poitrine une légère incision et boivent mutuellement de leur sang. Ils se considèrent désormais comme aussi étroitement unis que s'ils avaient une commune ascendance ou que s'ils étaient nés, tout au moins, du même père. Le rôle du père se bornant à contribuer, d'un peu de sa substance, d'un peu de son sang, à la naissance d'enfants dont il n'a ensuite que peu ou pas souci, il est assez naturel que deux individus estiment, de bonne foi, avoir accompli l'équivalent de cette formalité physiologique et

créé entre eux des liens tout aussi légitimes en s'inoculant réciproquement un peu de leur sang.

§

Ce tableau descriptif de la famille africaine primitive serait incomplet si je n'y faisais rentrer les esclaves. Je ne parle ici, bien entendu, que des esclaves de cases, les seuls qui subsistent uniquement encore dans quelques tribus à peine soumises. Ce sont soit des fils d'anciens esclaves, soit de nouveaux captifs achetés ou pris dans une tribu voisine ou qui deviennent la propriété d'un village ou d'une famille. A l'exception de quelques détails de toilette insignifiants : légères cicatrices, bonnet à poil ou queue de panthère en sautoir, rien ne permet de les distinguer des hommes libres dans le cours normal de la vie collective. Ils n'en constituent pas moins une main d'œuvre parfois surmenée à laquelle incombent les travaux pénibles que les hommes libres se refusent à accomplir. Ce sont eux qui supportent le plus lourd fardeau des corvées imposées par les Européens : le portage, en particulier. Ce sont eux encore qui sont régulièrement désignés pour absorber le poison d'épreuves et être offerts, comme victimes expiatoires, aux Génies en vue d'écarter quelque imminente catastrophe. Ils font partie de la famille collective, mais, tout de même, à titre de parents pauvres, de boucs émissaires du village.

§

En résumé, parmi l'ensemble des sentiments familiaux du nègre primitif africain, qu'est-il resté de constant, d'immuable, au cours des phases successives de son évolution ? L'amour maternel ; pilier unique, rempart ultime de ce temple branlant, précairement édifié sur l'intérêt personnel qu'est la famille au pays noir. Je pense ne pas blesser nos admirables mères françaises en proclamant

que les merveilleux trésors d'énergie et de tendresse contenus dans leur âme n'ont jamais été surpassés que par le dévouement maternel des femmes noires primitives, qui participe encore de toute la violence farouche de l'instinct.

DOCTEUR LOUIS HUOT.

UN OUBLIÉ
FRANCIS POICTEVIN [1]

—

Au mois de mars 1920, M. Pierre Lièvre publiait dans *les Marges* un article remarquable consacré à M. Robert de Montesquiou et à son œuvre. Au cours de cet article, il se demandait si le poète des *Hortensias bleus* avait servi de modèle pour le des Esseintes d'*A rebours*. Une lettre de M. Guy Lavaud suivit, également dans *les Marges*, l'article de M. Lièvre et l'auteur de cette lettre racontait une anecdote qui ferait pencher pour l'affirmative.

M. de Montesquiou aurait bien réellement servi de modèle à J.-K. Huysmans.

Comment se fait-il qu'aucun de ceux qui ont jusqu'ici agité cette question du prototype de des Esseintes n'ait encore nommé Francis Poictevin ? Des amis intimes de J.-K. Huysmans m'ont affirmé que, beaucoup plus exactement que M. de Montesquiou, Poictevin avait été portraituré par le maître d'*A rebours*.

Je ne me charge pas de résoudre la question dont l'intérêt est secondaire. Je crois simplement que plusieurs personnages de l'entourage de Huysmans ont été utilisés par lui et seulement quant à leurs excentricités, car les manières de penser et de critiquer du baudelairien Floressas sont, avant tout, celles de Huysmans lui-même.

Mais il y a une conclusion à tirer de cette histoire, c'est

(1) Je dois à Mme Poictevin la communication de précieux détails biographiques. M. Maurice Barrès et M. Georges Landry ont bien voulu répondre à mes questions concernant Poictevin. Enfin, Mme Paul Adam m'a très particulièrement aidé en m'adressant les carnets inédits. Je les prie de vouloir bien agréer mes respectueux remerciements. R. M.

que Francis Poictevin est, hélas ! peu lu et trop oublié. Et c'est une injustice étrange, car les meilleurs critiques de son temps ont parlé comme il fallait de Poictevin et de ses livres.

M. Gustave Kahn fait débuter son ouvrage *Symbolistes et Décadents* par un chapitre où l'art de Poictevin est très complètement expliqué et analysé. Une note de M. Kahn, précédant l'article, dit,ceci en 1902, *qu'on oublie trop Poictevin,* juste avertissement dont on n'a guère tenu compte depuis dix-huit ans.

Remy de Gourmont, dans *le Livre des Masques*, a, lui aussi, écrit, à propos de Poictevin une de ses pages les plus exquises :

Il est très difficile, dit-il, de persuader à de certains vieillards — vieux ou jeunes — qu'il n'y a pas de sujets. Il n'y a, en littérature qu'un sujet, celui qui écrit, et toute la littérature, c'est-à-dire toute la philosophie, peut surgir aussi bien à l'appel d'un chien écrasé qu'aux exclamations de Faust interpellant la nature.

N'était-ce pas proclamer, chez celui dont il traçait la silhouette littéraire, la distinction et la rareté de la forme ?

Ces qualités n'ont pas suffi pour faire accorder à Poictevin la place qui lui était due, une des premières assurément, entre Huysmans et Mallarmé.

Il était né à Paris en 1854 et fit ses études à Louis-le-Grand. De très bonne heure, il se singularisa par des dépenses que lui permettait sa fortune et que nécessitaient son amour de l'art et son exceptionnelle générosité.

Il avait un tuteur qui pourtant s'en effrayait et entreprit avec Francis Poictevin de fréquentes luttes où le poète eut assez souvent le dessus, à propos d'achats de livres, de tableaux ou de gravures. Rembrandt avait ses préférences ; il en possédait les eaux-fortes en exemplaires magnifiques.

Son grand amour des pauvres était encore, pour Poictevin, l'occasion de discussions avec l'homme sévère qui gérait ses biens. Cet amour ne se traduisait pas seulement

par des dons, mais aussi par une politesse exquise et une singulière déférence.

Francis Poictevin était un excellent homme qu'on accusa souvent d'exagération, parce qu'il était sensible, et, pour la même raison, d'égoïsme raffiné : le mot est de J.-K. Huysmans et n'était peut-être qu'une taquinerie.

A vingt-deux ans, Poictevin écrivait déjà ; à vingt-quatre il voulait publier un roman. Ses premières admirations sont pour E. de Goncourt, A. Daudet et Zola ; mais s'il les considère tels que des maîtres, il ne se joint pas aux naturalistes, ne fréquente ni le Grenier, ni Médan. Aussi ne débute-t il pas à la manière de Huysmans pour rompre quelques années plus tard avec son groupe. Dès son premier livre, il est le mystique Poictevin de ses futures œuvres.

La Robe du moine, paru en 1882, montre son inaptitude à construire un roman. Le sujet est l'histoire du P. Hyacinthe Loyson, de ses démêlés et de sa rupture avec l'Eglise. On dit que Poictevin eut à cette époque des relations suivies avec l'ex-dominicain.

Il y a du Goncourt dans *la Robe du moine*, mais cela forme la partie la moins attrayante du roman. Poictevin y a décrit l'essentiel, laissé voir l'attrait qu'ont pour lui la liturgie et l'ornement religieux.

Il connaît alors J.-K. Huysmans et déjà la similitude de leurs goûts est frappante ; elle se développera dans l'avenir et bientôt ils s'inspireront l'un et l'autre, de leurs conversations et de leurs communes recherches.

P. 116 de *La Robe du moine*, il y a une de ces descriptions de songe dont Huysmans multipliera les effets dans plusieurs de ses livres. Le prochain auteur d'*A rebours* observe son ami ; et les méditations subtiles de Poictevin me semblent avoir contribué à l'évolution de Huysmans.

La Robe du moine est dédié à Alphonse Daudet qui avait accueilli Francis Poictevin avec bonté et l'encourageait sans le deviner :

Vous avez, lui écrivait-il, une sacrée tarabiscote qui emportera votre talent...

E. de Goncourt fait à Poictevin le même reproche :

Vous avez un tempérament d'écrivain, peut-être avec un désir et une recherche trop aigus de la petite bête, mais, avec le temps et la production, l'équilibre se fera et, avec l'équilibre, l'artiste tout à fait maître de lui.

Il faut noter que ces observations sont faites à propos de *Ludine*, le second ouvrage de Poictevin, qui, d'après ses correspondants, ne doit pas être aussi prometteur que le précédent. Je n'ai pu me procurer *Ludine*, épuisé depuis longtemps. Verlaine, après l'apparition de *Ludine*, fit entrer Francis Poictevin dans les *Hommes d'aujourd'hui* de chez Vanier. Il dit, dans cette très courte biographie, que l'imitation de Goncourt est, dans *Ludine*, trop apparente, et ce mot de Verlaine est encore confirmé par Léon Bloy qui, avec un article du *Chat Noir*, intitulé « L'extrémité de la queue », éreinta *Ludine* : « C'est à croire, écrit-il, que l'auteur de *La fille Elisa* est devenu son propre séide et qu'il s'assied sur ses propres genoux pour se féliciter lui-même d'avoir pris un pseudonyme... »

Et. Léon Bloy avoue, dans le même article, avoir admiré *La Robe du moine*.

Avec *Songes*, le style de Francis Poictevin se dégage des influences ; avec *Seuls* et surtout *Paysages*, paru en 1888, il devient tout à fait personnel.

L'amitié de Poictevin et celle de Huysmans ont grandi pendant toute cette période qui contient *A rebours*. Les deux écrivains se voient alors très régulièrement deux fois par semaine. Ils avaient de longues conversations sur la peinture et la philosophie, aimaient Spinoza, admiraient les Primitifs et, parmi les modernes, Gustave Moreau.

Poictevin goûtait mieux que Huysmans la musique ; il détestait la mélodie italienne ; ses compositeurs préférés étaient Schumann et Schubert.

C'est peut-être en se souvenant des goûts musicaux de

Poictevin, que Huysmans fit admirer à des Esseintes *Les plaintes de la jeune fille*. En lisant leurs livres, il est d'ailleurs assez difficile de déterminer auquel des deux écrivains appartient tel point de départ d'une admiration et d'un choix, car leurs goûts s'avèrent identiques.

Poictevin a dans ses œuvres peu de ces observations cocasses auxquelles se complaît si souvent J.-K. Huysmans et encore moins de descriptions caricaturales ; et cependant les rares passages où il a voulu amuser révèlent une pareille manière de regarder et une tentation d'employer les mêmes procédés, avec moins de dureté et plus de finesse.

Il faut lire dans *Paysages*, après l'avoir lue dans *Certains*, la description du tableau du Louvre « La vierge de Bianchi » pour découvrir leurs entretiens fréquents et leurs échanges d'idées.

A propos de *Paysages*, Georges Rodenbach écrivait à Francis Poictevin :

... Vous n'avez pas la maladie du mot, comme les myopes pourront dire, vous avez l'amour du mot et l'enragement pour lui du collectionneur ébloui de sa quotidienne trouvaille. A côté de cela une *foi informulable*, comme vous l'avouez vous-même, et qui est plus des yeux que de l'âme...

Et quand Remy de Gourmont écrira, vers le même temps, à propos de Huysmans : « Le mysticisme lui est entré plus avant dans l'œil que dans l'âme », on peut conclure. L'analogie entre les deux artistes est, si différentes que soient leurs façons de s'exprimer, certaine.

Je ne crois pas que Huysmans ait jamais révélé à Poictevin qu'il avait songé à lui en créant des Esseintes, peut-être parce que Poictevin, tout en admirant *A rebours*, n'aimait pas le héros du livre. Les audaces dans l'immoralité lui répugnaient. Lorsqu'ils en discutaient ensemble, la discussion finissait toujours par cette exclamation de J.-K. : « O Poictevin, vous êtes un naïf ! »

Quoi qu'il en soit, et malgré la vie simple et le caractère

sociable de Poictevin, sa sensibilité excessive en fit assez souvent un excentrique.

Lié avec tous les écrivains de son temps, il était avide d'une critique de ses livres et l'implorait de la manière la plus singulière. Il se présentait le matin, pour être plus certain de le rencontrer, chez un maître du roman, Goncourt ou Maupassant, et c'était à genoux qu'il lisait les passages qu'il voulait que l'autre jugeât. Puis il s'écriait du ton le plus implorant : « Oh ! dites, dites-moi... ce que vous pensez !... »

Il usait, du reste, avec beaucoup de circonspection des conseils qui lui étaient donnés et fort heureusement, car ce ne sont pas les naturalistes qui, comme je l'ai dit plus haut, l'ont compris.

Quand Villiers de l'Isle-Adam, au contraire, lut les *Paysages*, il ne reprocha pas à Poictevin de chercher la petite bête, mais le définit d'un mot : « C'est, dit-il, d'un dilettante qui sait écrire. »

Et ce mot de dilettante fait encore penser à des Esseintes.

Verlaine, à propos du même livre, fit à l'auteur une confidence littéraire.

Hôpital Broussais, 4 mars 1888.

Cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre hier soir.

J'avais lu vos *Paysages* et me disposais à vous en témoigner toute mon admiration pour l'infinie perfection de rendu intellectuel et comme cordial des aspects de la nature.

Aussi pour les quelques figures humaines d'une vérité mille fois plus amusante que si elles se mouvaient dans la frénésie ou la longueur d'une action arbitraire.

J'eus dans le temps une idée aussi de paysages purs et simples, d'un *Robinson* sans Robinson ni Vendredi.

C'eût été en vers et s'est appelé l'*Ile* sur des derrières de couvertures.

J'ai abandonné ce projet, mais votre livre me l'a magistralement rappelé, presque comme un devoir. Car, n'est-ce pas, vive

la nature de Dieu toute belle — et toute bonne à le bien prendre.
Mille sympathies, mon cher confrère,

P. VERLAINE.

Paysages avait paru à la *Revue indépendante* en un gracieux volume orné d'un portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche.

Le portrait, une des meilleures œuvres du maître, c'était l'avis de Degas, est charmant et ceux qui ont le mieux connu Poictevin l'affirment très ressemblant.

Il était juste que la physionomie inquiète de Francis Poictevin précédât ce volume, qui n'est que le prélude d'une série de chefs-d'œuvre, mais qui les annonce et en fait prévoir le type. Aux *Paysages* s'ajoutent, dans le même volume, quelques chapitres, *Nouveaux songes*, d'une perfection que l'auteur ne dépassa que rarement depuis. Ce mot de *Songes* est en somme le titre véritable de son œuvre. Poictevin le sait ; aux *Songes* succèdent les *Nouveaux songes*, puis viendront les *Derniers songes* et son livre inédit s'intitule *Songes posthumes*.

Les Derniers songes montrent l'auteur tout à fait à l'aise dans ses notations, dédaigneux de toute composition, de liaison même, cherchant des impressions fugaces, des sensations envolées ; il saura retenir un frisson, une secousse nerveuse, sûr de lui pour formuler l'imprécision de l'effet qu'il a ressenti, exemple :

Mon pantalon cette nuit m'a inquiété, resté jeté sur un fauteuil. J'avais rallumé la bougie.

Ces jambes : déviation, affaissement, vertige factice non pas tant peut-être de mes personnelles jambes disparues que d'une forme différente se dénaturant, déséquilibrée, imprécisément suggestionnée (1).

Double parut en 1889. Remarquer l'analogie lointaine des titres de Poictevin avec ceux de Huysmans, et *Double* donne, plus qu'aucun autre livre, raison à Villiers. Si un

(1) *Derniers songes*, p. 69 de l'éd. or.

dilettante, des Esseintes par exemple, écrivait, on ne serait pas étonné de trouver sous sa plume des phrases comme celle-ci :

Dans un magasin de vin, la voix de la marchande me semblait sentir le bouchon et concorder à la peau terne de cette bourgeoise de quarante ans assez soignée.

ou encore :

Ecoles d'Italie du xv[e] siècle. Des sourcils recourbés, point touffus, assez longs, abritant le regard dardé, du nez aquilin, vraiment praedal, dont les ailes accentuent leurs cernes, on reste moins surpris, en face de ce puissant crâne hypertrophiquement inaltéré de vieillard, que de la barbe non pareille. Elle entrelace de filamenteuses cornes, elle les tresse quasi, non sans netteté dans une sorte de blondeur grise. Et elle s'étale magnifique sur le manteau à plis amples d'où exsurge cette tête survivante.

C'est à propos de *Double* que M. Maurice Barrès écrivait à l'auteur :

Je suis depuis longtemps grand admirateur de votre inquiétude d'artiste qui vous livre parfois des sensations d'une rareté telle que là vous êtes unique — et qui toujours vous fait si intéressant pour des nerveux.

Tous les maîtres se rencontrent dans une commune admiration pour l'artiste et le définissent d'un mot qui rappelle ou l'observateur inquiet ou le dilettante amoureux d'épithètes rares.

Toujours le même délice, mon cher Poictevin, lui écrit Mallarmé, œil ingénu que vous êtes sur des choses et les laquant de vision...

Le peintre Eugène Carrière montre à quel point l'auteur de *Double* sait donner une âme aux plus petites choses qu'il a vues et qu'il décrit :

Tout remue par vous dans un paysage, écrit Carrière, et je crois que rien ne donne plus l'idée qu'il n'y a pas de natures mortes, dès qu'un être vraiment pénétré est présent, que vos livres...

Ajoutons que pour le subtil artiste que fut Poictevin une pensée toute philosophique s'anime aussi facilement qu'un paysage ; voici un curieux extrait de *Presque :*

L'abstrait nous fuyant de sa nudité pourtant toute renfermante, il resterait à découvrir un emblème selon l'unité universelle. Extrême tangente non refondue encore dans l'essence. Des bords de lune mortuairement féminisée par Odilon Redon seraient d'une étrangeté élargissante, mais même cette célébration astronomique de l'infécondité finale paraîtrait trop précise. La forme à la fois diffuse et exiguë que je suppose filtrerait vitreuse en une immobilité mensongère ; en cette profondeur abstruse se concevrait l'initiale vie revoilée, larveusement spirante. Et il semblerait que ce point infime à l'infini doive garder à jamais dans sa prunelle une trace du dérangement qu'il cause à l'immuable. L'indéchiffré moment continu de la création se syncrétiserait dans cette goutte trouble baignant en l'inexorable bleu d'ombre (1).

J'avoue préférer de beaucoup les livres du genre de *Presque*, qui n'est en réalité qu'un journal d'une forme absolument personnelle, qu'il s'agisse de l'écriture ou de la qualité des observations, aux romans, tels que *Seuls*, où l'affabulation et l'histoire apparaissent inutiles.

Comme l'a justement dit M. Kahn

L'historiette qui fait le fond du roman est, en général, quasi superflue et Poictevin arrive en ce livre *Paysages* à la supprimer et se fier à la juxtaposition des sensations pour évoquer, par leur série, le symbole d'une année de vie sans incidents autres que les déplacements de Paris à divers littorals (2).

Francis Poictevin était grand voyageur. Il aimait la mer et, tous les ans, il passait quelques jours ou quelques semaines à Saint-Malo, excursionnait à la Chesnais, à Mordreux, à Dinan, connaissait toutes les chapelles et tous les villages de la France, vivait des instants de ravissement

(1) *Presque*, p. 59.
(2) G. Kahn, *Symbolistes et décadents*, p. 76.

dans la rade de Solidor, dont le charme tout intime le pénétrait.

Quoique le mot de Remy de Gourmont : « Il n'y a pas de sujets... » soit plus vrai pour Francis Poictevin que pour tout autre, il ne faudrait pas en conclure que cet observateur s'arrêta indifféremment à des sujets quelconques, sûr toujours de ramener l'intérêt par sa vision ou ce que cette vision lui pourra suggérer.

Il discerne, au contraire, avec un rare bonheur, les coins séduisants et les êtres dignes d'attention.

Dans *Presque*, il a su réunir en une page tout l'intérêt de Solidor, tout ce que contient la vieille rade bretonne, depuis les géraniums et les mimosas qui bordent les terrasses, jusqu'aux curiosités historiques, sans oublier le personnage principal, M. Malard, qu'il n'a point nommé, mais que reconnaissent tous les habitués du faubourg maritime d'il y a trente ans, s'ils lisent Poictevin.

Et de ce que l'excursion à la Souaitié lui causa une désillusion, il n'y supplée en aucune façon par des réflexions que sa mentalité de mystique lui fournirait volontiers et à point.

Non, il note ce qui l'a déçu, sans en rien omettre, avec une exactitude digne d'un naturaliste expert et clairvoyant.

Avec les livres qui suivent, *Tout-Bas* (1892), *Heures* (1892), *Ombres* (1894), Poictevin, sans rien perdre de son génie d'écrivain, devient de plus en plus mystique.

Ce ne sont plus des notations, mais des méditations qu'il écrit : « Le seul mérite de mes pauvres livres, dit-il à un ami, sera d'avoir été une offrande adorante à Dieu. »

Il ne lit d'ailleurs que les mystiques : sainte Hildegarde, sainte Thérèse, sainte Catherine de Gênes, le bienheureux Suzo. Chaque matin, il assiste à la messe et le plus souvent à Notre-Dame. Mais il est moins *en route* que Huysmans. La piété de Poictevin ne va pas encore sans un panthéisme qui fait sa prière, quoique fervente, tout intérieure.

Et cependant Huysmans est alors le seul ami qu'il ait, du

moins parmi les gens de lettres, car il connaît aussi M. Landry, auquel il écrit affectueusement.

Paris, 9 octobre, après-midi.

Mon cher monsieur,

Je ne sais comment vous bien exprimer ma joie intime de votre très belle missive. Vous aimez mon ami le vieillard de Menton ! C'est pour moi, cet homme, une des douces présences si rares de ma pauvre vie.

Je constate là heureusement, de vous à moi, un courant manifeste d'âme, courant caché que, dès la première fois que je vous ai vu chez Huysmans, j'ai pressenti.

Je regrette au fond, tout de même, cette lettre de vous, en ce sens que son amabilité si particulière me fait penser combien votre coup de sonnette à ma porte eût été bienvenu. Enfin, cette lettre est un lien nouveau entre nous, bien cher monsieur. Il faudra nous rejoindre avant peu. Et puis que vous êtes donc gracieux de vous souvenir de mon désir très vif des « arabesques d'un tapis » de d'Aurevilly l'admirable !

Votre touché,

FRANCIS POICTEVIN.

Et encore, ces lignes écrites longtemps après, de Menton :

Ce mardi matin.

Mon bien cher Landry,

Votre lettre reçue hier soir nous a charmés, Alice et moi, et ce matin, au réveil, je reprenais mon Baudelaire, pour relire cette *mort du pauvre* que si bien vous vantez. Merci de m'avoir fait retoucher admirativement le grand poète des « ivresses funèbres », car je ne lis guère plus que les livres purement théologiques et métaphysiques. J'ai tant hâte de me rendre non trop indigne de la grande comparution mystique devant Dieu. Vous savez combien mon unique désir est la *bonne mort*, afin de rejoindre mes chers Nazaréens dans ces sentiments à peu près où se passait la vie contemplative, à Béthanie. Causez quelquefois de moi avec le cher Huysmans, dont j'attends impatiemment le livre nouveau sur Verlaine, de si précieuse et endolorie mémoire.

Mon respect à madame votre femme et de la part d'Alice et de la mienne un fervent souvenir !

Votre affectueux et pieux,

FRANCIS POICTEVIN.

A partir de 1893, Francis Poictevin séjourna de plus en plus à Menton. Il continuait de correspondre avec Huysmans, qui lui écrivit des centaines de lettres, que leur caractère confidentiel m'interdit de reproduire.

En voici une, purement documentaire et qui répond d'une façon qui ne surprendra point à ce désir de la mort exprimé plus haut dans la lettre à Landry, désir dont Poictevin entretenait également Huysmans :

Paris, 14 août.

Mon cher ami,

Je vous écris deux lignes avant mon départ pour Lourdes où je retourne passer une quinzaine.

Lourdes est une ville mystérieuse et qui a des antécédents au moyen âge à quelques lieues d'elle. Je suis une piste des itinéraires de la Sainte-Vierge — là et ailleurs. — C'est prenant et suggestif en de longues rêveries. — A prendre depuis N. D. des Victoires à Paris, en passant par la Salette et en notant dans les Pyrénées les mêmes faits passés il y a quelque cent ans — bergère — source — miracles, c'est affolant les villégiatures de la Madone en France.

Vous parlez du désir de la mort. Il n'est permis, je crois, qu'après des fournaises d'épuration subies par quelques saints. Hors de là il ne faut pas en avoir la convoitise, mais la préparation — la hantise craintive tempérée par beaucoup d'espoir en la miséricorde — *quis ne sustinebit ?*

La vie est suffisamment grossière, suffisamment embêtante pourque nous la gardions — sa prolongation, si nous suivons les effets de la grâce, est notre meilleur passe-port pour l'au delà.— Laissons-la timbrer par le cachet douloureux des années. Résignons-nous, ne désirons rien et prions — c'est la sagesse.

J'espère qu'Alice est en bonne santé, je prie en tout cas pour elle et ne vous oublierai pas à Lourdes.

Bien affectueusement à tous deu .

J.-K. HUYSMANS.

Dans les dernières années de sa vie, Poictevin rencontra une nouvelle amitié et un nouvel admirateur.

Un des écrivains les plus lus au moment où s'accentuait chez l'auteur de *Tout-bas* ce goût du mysticisme qui de-

vint bientôt exclusif, Paul Adam, entreprit avec lui une correspondance suivie.

On sait le charme qu'exerçait Paul Adam auprès de ceux qui eurent le bonheur de le fréquenter. Cet homme vraiment bon était le plus séduisant des maîtres.

Quand Poictevin le connut, il était à l'apogée de sa réputation ; c'était au moment du succès de son roman *La Force*, qui venait, après le *Mystère des foules* et *La bataille d'Uhde*, affirmer ses qualités d'écrivain militaire, qualités qui n'étaient qu'une des faces de ce génie aux conceptions multiples, et on verra plus loin, dans une lettre de Paul Adam, que les préoccupations mystiques de Francis Poictevin pouvaient non seulement l'attirer, mais devenir pour lui une occasion d'études passionnées.

Comme Poictevin, il était de ceux pour lesquels il n'y a pas de sujets, non qu'il lui ressemblât par ailleurs, plus attentif au déploiement des masses, au fonctionnement des psychologies diverses, qu'à l'arrangement des mots rares et au raccourci délicat des phrases.

Je veux citer de Paul Adam quelques lettres charmantes, toutes adressées à Poictevin :

Mon très cher ami,

J'ai été vivement ému en recevant votre bonne et indulgente appréciation sur mon *Enfant d'Austerlitz*. Vous êtes l'homme que j'admire le plus, qui avez su fixer en des phrases lapidaires le passage de la sensation à la conception, de l'objectif à l'hyperphysique, le lien entre le monde des faits et le monde des idées, qu'ils figurent ici-bas. Heureux suis-je d'avoir pu retenir un instant votre attention précieuse.

Je vais étudier les saintes que vous me recommandez. Cela fut toujours dans mes desseins d'écrire une vie mystique d'élue. Puisque vous me désignez la personne glorieuse, je vais penser plus étroitement à cette tâche. Merci de me l'avoir facilitée.

Je vous adresse mes vœux de santé, de bonheur en vous priant de ne m'oublier pas auprès de madame Poictevin.

Fidèlement à vous,

15 avril 1902.

PAUL ADAM.

Mon bien cher et admiré ami,

Que vos lettres admirables donnent à mon esprit une nourriture fortifiante et suave, vous n'en doutez point, n'est-ce pas ?

Au milieu de mes rudes besognes, un mot de vous, une réflexion, une pensée, ce sont des clartés et des joies sans ombres.

A votre souhait de l'an nouveau mon souhait s'allie bien fervemment.

Esclave de la vie je ne puis, hélas, suivre les voies salutaires, mais rien ne me vaut de la paix comme le spectacle d'un esprit qui comprend ainsi que vous les subtilités des rapports entre notre monde, notre nature et les puissances de l'inconnaissable harmonie qui nous régissent. Je veux que cette année nouvelle vous donne toute la somme de félicités dignes de votre foi et de votre mentalité sans égale.

De grand cœur à vous

décembre 1902.

PAUL ADAM.

Mon cher ami,

Que vos belles lettres lues souvent en comité nous ravissent tous! Votre admirable imagination religieuse nous invite à tout essayer pour savoir le suprasensible et le divin. J'envie votre soif héroïque de l'infini, votre goût du par delà, que votre sensibilité perçoit de façon tellement subtile et sûre ! Merci de votre bon salut presque quotidien et qui me donne la joie de causer avec votre esprit très sublime, très subtil et très fort.

A votre dévotion ; votre reconnaissant,

mars 1903.

PAUL ADAM.

Cher et admirable ami,

Si j'ai tant tardé à vous écrire, c'est que je ne sais point, comme vous, mettre dans un message un trésor d'idées rares et somptueuses. Il m'est impossible de rivaliser avec vous sur ce point. Chaque semaine je reçois ici dans mon coin de Bretagne, devant la mer ineffable et changeante, le précieux verbe de votre pensée qui peut être lu dans ce décor infini de l'océan et du ciel, qui doit être lu seulement là, si l'on veut en pénétrer tout le sens et toute la force.

Votre immense désir d'infini m'est une admirable leçon que

j'aime entendre, puis méditer de longues heures. Je conserve toutes vos lettres comme je conserverais celles d'un nouveau Pascal par qui seront instruites les âmes futures ; j'aurai du moins été bon à cela, de garder religieusement vos notations.

Comment vous dire notre félicité en parcourant la lettre où vous parliez si délicatement de Mme Paul Adam et de moi entrevus sur la photographie reproduite dans un magazine. Merci pour les moments heureux que je vous dois et que nous vous devons. Que ce mot vous trouve en élicité. Qui pense comme vous ne peut plus souffrir.

Je vous admire et je vous envie.

Votre

Le Pouldu, août 1903.

PAUL ADAM.

Cher et admirable ami,

Vous savez avec quelle piété je recevrai le dépôt précieux de vos pensées, avec quelle religion j'en prendrai connaissance, avec quelle dévotion je vous servirai en cela. Aucune preuve de sympathie ne pouvant m'être plus glorieuse ni plus chère. Je respecterai scrupuleusement vos volontés et tout sera comme vous voulez bien me l'ordonner. Merci toujours, merci davantage pour les flambeaux que vous faites luire dans ma pauvre nuit de labeurs vains. Et comme je vous envierais si je n'étais heureux de votre bonheur mental.

Septembre 1903.

PAUL ADAM.

Le dépôt précieux auquel Paul Adam fait allusion est une suite de vingt-quatre petits carnets, écrits entièrement au crayon, suite de réflexions d'un caractère presque absolument mystique, que Poictevin confiait à son ami pour qu'il s'en imprégnât, sans doute dans l'intention de la vie de sainte dont Paul Adam avoue plus haut le projet.

En marge du dernier carnet, comme s'il était certain que ce fût là son dernier livre, Poictevin a écrit *Songes posthumes*, indiquant ainsi le titre qu'il voulait et la publication possible de cet ouvrage digne des meilleurs qui l'ont précédé.

Osons espérer que des circonstances plus favorables permettront à Mme Poictevin d'ajouter ce livre posthume à l'œuvre de son mari.

Puissent aussi les lettres que j'ai publiées ici montrer en quelle estime Francis Poictevin fut tenu par les maîtres écrivains de son temps et aider à la réparation de l'injustice que fut le long silence autour de cette œuvre extraordinaire. Francis Poictevin mourut à Menton en 1904 ; il avait cinquante ans et était devenu tout à fait catholique romain après un long stage dans une sorte de panthéisme qui le ferait ressembler par la pensée seulement à cet autre amoureux de la nature que fut Maurice de Guérin.

Le dernier mot prononcé par Poictevin fut celui de Gœthe : « De la lumière ! »

Toute sa vie fut entièrement consacrée à la littérature ; il ne s'interrompit d'écrire que les huit dernières années, encore est-ce pendant cette période de souffrances qu'il écrivit les vingt-quatre carnets que Paul Adam avait pieusement gardés.

Je crois que la prose de Poictevin est d'un intérêt sans égal dans l'histoire du symbolisme et que nulle autre, même celle de Mallarmé, ne contient autant de science, d'originalité et de charme.

Ce que j'ai cité et les appréciations de ses amis forment un ensemble de critiques suffisant pour la définir.

Et, puisque j'ai commencé par rappeler les pages de Remy de Gourmont, c'est par lui que je finirai. Les lignes qui suivent synthétisent complètement l'art de Francis Poictevin :

Oui, écrit de Gourmont après une citation, que c'est subtil et pourquoi ne pas écrire « comme tout le monde » ? Hélas ! cela lui est défendu — parce qu'il est un mystique, parce qu'il sent entre l'homme et les choses et Dieu des rapports nouveaux et parce que, voilé de la douloureuse perfection d'une forme où la grâce se perle en minutie, M. Poictevin est un spontané. Que de choses, sans doute, il n'a pas transcrites, n'osant pas, doutant

d'avoir trouvé l'expression vraie, la seule, la très rare, l'inédite...

Et j'entends la voix de des Esseintes indigné et criant : « Ça ne m'amuse pas, moi, les plaisirs des autres ! » Ajoutons que si Poictevin n'a pas transcrit toutes choses, il en a transcrit beaucoup, assez pour mériter l'admiration des plus difficiles et des plus délicats.

RENÉ MARTINEAU.

LE GRAND SAIGNEUR [1]

—

VII

La croyance aux *vampires* humains, c'est-à-dire à la survie animale des cadavres... *mal morts*, si on peut s'exprimer ainsi, remonte à la plus haute antiquité.

Presque toujours une légende repose sur un mystère animal ou une aventure inexplicable que la crédulité populaire explique à sa façon, qui n'est pas toujours la bonne. Les sirènes furent des femmes-poissons et sont encore des poissons; le lamentin, par exemple, le plus doux des phoques, a des yeux ombragés de longs cils qui lui donnent l'air de la plus rêveuse des jeunes filles, n'étaient ses formes un peu lourdes. Les faunes furent des hommes aux pieds de chèvre, et, aux temps des naïvetés sexuelles, quelques créatures eurent des faiblesses coupables pour un bouc ou, simplement surprises, qui mirent au monde le dieu chèvre-pied. Quant aux centaures, il put y avoir d'assez bons cavaliers faisant corps avec leur cheval et... illusion !

Pour le *vampire* animal, c'est une grande chauve-souris, de l'espèce dénommée : *roussette.* Le corps est de la grosseur d'un gros rat, mais les ailes atteignent jusqu'à soixante-quinze centimètres d'envergure. Cette bête, fort paisible, que l'on rencontre dans l'Amérique tropicale et les Indes, d'apparence complètement endormie le jour, se réveille la nuit et fait la chasse aux insectes, aux petits animaux, quelquefois, *très rarement*, s'attaque aux hommes qu'elle trouve plongés dans le sommeil et leur

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 560 et 561.

fait de petites plaies, relativement insignifiantes, par lesquelles on s'imagine qu'elle peut sucer leur sang. En réalité, dans les pays très chauds, ces plaies s'enveniment et déterminent ou une grave infection ou la mort. La légende s'est emparée d'une très ancienne histoire de reine, enterrée encore vivante dans un de ces tombeaux souterrains comme on en trouve sous les Pyramides, une jeune reine qui put se traîner hors de sa couche funèbre et que l'on découvrit baignant dans son sang, alors vraiment morte, ayant été saignée *à l'orteil* par un vampire qui habitait aussi sa chambre funéraire. L'oiseau, que l'on guetta, probablement, revint chercher le corps et on le vit se remettre à son hideux festin, en éventant la pauvre suppliciée de ses ailes; mais il eut vite fait de s'apercevoir que le sang ne coulait plus et que la décomposition commençait. Ce qui fit croire, sans doute, que le vampire d'Egypte aime le sang des jeunes filles encore capables de ressentir les souples caresses de leurs ailes.

Un vampire aime normalement le sang de n'importe quel individu, pourvu qu'il puisse être encore *chaud*, et on a vu un animal de ce genre éventer de ses ailes silencieuses une simple génisse endormie qu'il mordit à la cuisse, et dont il suça une quantité relativement énorme de sang tout en agitant ses ailes au-dessus de la bête passive pour l'étourdir ou la maintenir dans un état d'agréable sommeil.

M. de Gasparin prétend que dans les pays désolés par le vampirisme (?) on devient *vampire* en mangeant de la viande que les vampires ont infectée et il ajoute... que le vampirisme est contagieux. Ici nous entrons en pleine superstition et il ne serait pas mauvais de faire remarquer, aux lecteurs soucieux de s'instruire, que le mot : *vampire* nous vient d'Allemagne, malgré que le *vampirisme* remonte, en tant que croyance populaire, beaucoup plus haut et plus loin que la nation allemande. La supers-

tition allemande, bien allemande celle-là, veut, en outre, que certains morts *mâchent comme des porcs* dans leur tombeau et qu'il est facile de les entendre grogner quand ils sont en train de dévorer. Cette croyance était si généralement établie, qu'au siècle dernier, deux Allemands, très érudits, comme ils le sont tous, publièrent chacun un *traité sur les morts qui mangent dans leur sépulcre*. Ils prétendent que la voracité de certains morts (?) va jusqu'à se dévorer eux-mêmes ; aussi dans quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met une motte de terre sous le menton.

(Il serait peut-être de très mauvais goût d'insister, ici, sur la goinfrerie de nos ennemis, qui les porte naturellement à... rêver qu'ils mangent encore, même durant leur sommeil éternel !)

Certainement les gens enterrés vivants (et il en est, hélas, de tous les pays !) et qui dans leur désespoir avaient dévoré un de leurs membres ont pu donner naissance à cette croyance populaire.

Le *vampire spectre* (mammifère) est d'un brun roux et a la tête allongée du rat, mais beaucoup plus grosse. La feuille sus-nasale, propre aux phyllostomes, est ovale et creusée en entonnoir. Les dents canines sont fortes. L'aspect de l'animal est hideux, mais c'est à cause de l'étrange mélange d'animalité et d'humanité qui le caractérise. La chauve-souris n'est répugnante que parce qu'elle est à la fois un oiseau et une souris. De tous les temps, les êtres de complexion hybride firent mauvaise impression. Mais, lorsqu'on examine attentivement l'animal soyeux et silencieux qu'est le *vampire spectre*, on lui découvre une grâce à nulle autre pareille; ses yeux, profondément enfoncés sous leur fourrure frisée, sont d'une merveilleuse luminosité, car ils concentrent la clarté du jour pour s'en servir la nuit et parfois leur cri, guttural, s'adoucit jusqu'à la plainte amoureuse. Un chasseur, qui tua, de jour, un de ces animaux, lui vit croiser ses ailes sur sa

poitrine *comme deux voiles de deuil* et des larmes véritables coulèrent de ses yeux d'une admirable nuance d'or et qui passèrent en un instant, par toutes les couleurs du prisme ou du spectre solaire. Les femelles portent souvent leurs petits accrochés à leurs ailes, intérieurement, et quand elles les ouvrent, on peut apercevoir ces minuscules réductions de la mère pendues autour d'elle, comme un étalage de poupées sur un manteau.

Maintenant, il ne sera pas inutile de lire un extrait du célèbre ouvrage de Don Calmet : *Le traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires.*

Auguste Calmet, 1672, théologien et historien, professeur de théologie, entra chez les bénédictins à Moyen-Moutier 1698, passa plusieurs années à Paris 1706-1714, fut prieur de Nancy. C'est un érudit consciencieux, mais qui voit, naturellement, les choses comme on les voyait de son temps. En tous les cas, il nous renseigne avec une redoutable précision sur les faits et gestes des vampires humains, qu'il désigne ainsi : « Mort qui sort de son tombeau, spécialement la nuit, pour tourmenter les vivants, le plus souvent en les suçant au cou et d'autres fois en leur serrant la gorge au point de les étouffer.» Il paraîtrait que du temps de don Calmet, l'Illyrie, la Pologne, la Hongrie, la Turquie et une grande partie de l'Allemagne (qui n'existait pas en qualité d'Allemagne) étaient infestés de ces vampires humains ayant été de leur vivant mordus par un vampire animal ou par une personne ayant mangé de la viande infectée par la morsure du vampire animal. Nous laissons la parole, et toute responsabilité, au prieur de Nancy :

Il y a environ cinq ans qu'un certain heïduque, habitant de Medieiga, nommé Arnold Paul, fut écrasé par la chute d'un chariot de foin. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement et de la manière que meurent, suivant les traditions du pays, ceux qui sont molestés par les vampires. On se ressouvint alors que cet Arnold Paul avait souvent raconté

qu'aux environs de Cassova, et sur les frontières de la Serbie turque, il avait été tourmenté par un vampire turc (car il croit aussi que ceux qui ont été vampires passifs pendant leur vie le deviennent actifs après leur mort, c'est-à-dire que ceux qui ont été sucés sucent aussi à leur tour), mais qu'il avait trouvé moyen de se guérir, en mangeant de la terre du sépulcre du vampire et en se frottant de son sang ; précaution qui ne l'empêcha pas cependant de le devenir après sa mort, puisqu'il fut exhumé quarante jours après son enterrement et qu'on trouva sur son cadavre toutes les marques d'un archi-vampire. Son corps était vermeil ; ses cheveux, ses ongles, sa barbe s'étaient renouvelés, et ses veines étaient toutes remplies d'un sang fluide et coulant de toutes les parties de son corps sur le linceul dont il était environné. Le hadnagi (bailli du lieu), en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert dans le vampirisme, fit enfoncer, selon la coutume, dans le cœur du défunt Arnold Paul un pieu fort aigu, dont on lui traversa le corps de part en part, ce qui lui fit, dit-on, jeter un cri effroyable, comme s'il était en vie. Cette expédition faite, on lui coupa la tête et l'on brûla le tout. Après cela on fit la même expédition sur les cadavres de ces quatre autres personnes mortes de vampirisme, crainte qu'elles ne fissent mourir d'autres personnes à leur tour. Toutes ces expéditions n'ont cependant pas pu empêcher que vers la fin de l'année dernière, c'est-à-dire au bout de cinq ans, ces funestes prodiges n'aient recommencé et que plusieurs habitants du même village n'aient péri malheureusement. Dans l'espace de trois mois, dix-sept personnes de différent sexe et de différent âge sont mortes de vampirisme, quelques-unes sans être malades et d'autres après deux ou trois jours de langueur. On rapporte, entre autres, qu'une nommée Stanoska, fille du heïduque Jotuctzo, qui s'était couchée en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, en faisant des cris affreux et disant que le fils du heïduque Millo, mort depuis neuf semaines, avait manqué de l'étrangler durant son sommeil. Dès ce moment elle ne fit que languir, et, au bout de trois jours, elle mourut. Ce que cette fille avait dit du fils de Millo le fit d'abord *reconnaître* pour un vampire, on l'exhuma et on le trouva tel. Les principaux du lieu, les médecins, les chirurgiens, examinèrent comment le vampirisme avait pu renaître après les précautions qu'on avait prises auparavant. On découvrit enfin, après avoir bien cherché, que le défunt Arnold Paul avait tué non seulement les quatre personnes dont nous avons parlé, mais aussi plusieurs bestiaux dont les nouveaux vampires avaient mangé et

entre autres le fils de Millo. Sur ces indices, on prit la résolution de déterrer tous ceux qui étaient morts depuis un certain temps. Parmi une quarantaine, on en trouva dix-sept avec tous les signes les plus évidents du vampirisme. Aussi leur a-t-on transpercé le cœur et coupé la tête et ensuite, on les a brûlés et jeté leurs cendres dans la rivière.

Après le *vampire*, pur et simple, si on peut dire ! dont il vient d'être question, existe, au seul point de vue superstitieux, un autre *vampire* d'une espèce plus compliquée parce que touchant de plus près la croyance religieuse et par conséquent plus sacrée, sinon plus consacrée. Il s'agit du : *broucolaque.*

Les Grecs modernes ont désigné les vampires sous le nom de *broucolaques*. Les Grecs sont persuadés que les excommuniés ne peuvent se putréfier dans leur tombeau, qu'ils apparaissent la nuit comme le jour, et que leur rencontre est très dangereuse. Un voyageur du XVIe siècle affirme que, dans l'île de Chio, les habitants ne répondent que lorsqu'on les appelle deux fois, persuadés que les broucolaques ne peuvent les appeler qu'une seule fois. Quand un broucolaque appelle une personne vivante et que celle-ci répond, le broucolaque disparaît, mais celui qui a répondu meurt au bout de quelques jours. Il n'est qu'un moyen de se garantir des broucolaques, c'est de les déterrer et de les brûler après avoir récité sur eux des prières: le corps ainsi réduit en poussière ne reparaît plus jamais. Un voyageur qui parcourut le Levant dans le XVIIe siècle rapporte l'anecdote suivante : un homme étant mort excommunié fut enterré sans cérémonie dans un lieu écarté et non en terre sainte. Les habitants furent bientôt effrayés par d'horribles apparitions, qu'ils attribuèrent à ce malheureux. On se décida à ouvrir son tombeau, et l'on trouva le corps enflé, mais sain et bien dispos. Ses veines étaient gonflées du sang que le vampire avait sucé. On reconnut, à n'en pas douter, que c'était un broucolaque. On délibéra sur ce qu'il y avait à faire et l'on résolut de couper ses membres et de les faire bouillir dans du vin, moyen employé depuis un temps immémorial contre l'influence des broucolaques. Les parents obtinrent, à force de prières qu'on différerait l'exécution ; et ils envoyèrent en hâte à Constantinople demander au patriarche l'absolution du défunt. Pendant ce temps, le corps fut mis dans l'église, où l'on faisait tous les jours des prières pour son repos. Un matin, pendant

le service divin, on entendit tout à coup une forte détonation dans le cercueil ; on l'ouvrit, et l'on trouva le corps dissous, comme doit l'être celui d'un mort enterré depuis sept ans. Tournefort raconte, dans le récit de ses voyages, un incident tout à fait semblable dont il fut témoin dans l'île de Mycone, avec cette différence que le broucolaque ne fut pas si traitable, qu'il fallut le déterrer un nombre illimité de fois, et que pendant plus d'un mois les habitants furent obligés de déguerpir de leurs maisons dans lesquelles le spectre se permettait mille licences, excepté toutefois dans celle du consulat, où logeait Tournefort.

Les Grecs et les Turcs s'imaginent que les cadavres des broucolaques mangent pendant la nuit, qu'ils se promènent pour faire leur digestion, en un mot qu'ils se nourrissent réellement. Ils racontent qu'en déterrant ces vampires on leur trouve un coloris vermeil, que leurs veines sont gonflées de la quantité de sang qu'ils ont sucée et qu'on n'a qu'à les ouvrir pour le voir couler aussi frais que celui d'un jeune homme de 20 ans.

Toutes ces superstitions, ou ces phénomènes d'hallucination, répandus par des érudits de différentes croyances religieuses ou scientifiques, ont été bien capables de laisser dans l'âme humaine, toujours crédule, une place pour le désir, sinon la terreur de la *survie* animale. On a connu des malades, doués d'une imagination trop vive, qui, frappés par une violente commotion cérébrale, ne concevaient plus l'acte d'amour que sous l'empire de l'idée fixe de voir couler du sang et devenaient des *sadiques*, malgré leur propension à la plus romanesque des pudeurs.

VIII

Marie Faneau demeura plusieurs jours comme prostrée sous une menace affreuse. A quel genre de mystification appartenait-elle, cette menace ? Qui était cette espèce d'homme remplaçant les caresses par les morsures ? Et qui, n'ayant jamais imploré d'elle aucune privauté, jusqu'à un certain point permise entre deux fiancés complètement libérés des préjugés de la famille, osait un tel baiser de fiançailles, le premier, le plus tendre, le plus chaste ?

Elle ne parlait pas, faisait mettre, dans un coin obscur, d'où leurs parfums ne pouvaient pas venir la troubler, les bouquets merveilleux qu'elle continuait à recevoir chaque matin et elle essayait de terminer une commande pour un album de collection absolument comme si elle eût eu le plus pressant besoin d'argent.

D'autre part, les couturières, les modistes, les marchands de meubles, les bijoutiers en renom venaient, dès son petit lever, l'assurer de leur bonne volonté à recevoir ses ordres et elle était souvent obligée de calmer les colères de la pauvre Ermance, personne économe, qui criait, en bas, de sa cuisine :

— Quand on vous dit qu'on n'a plus besoin de rien ! Vous nous mangeriez le vert et le sec, vous autres.

Ah ! si Marie avait pu recevoir la visite du marchand d'oubli et lui en acheter pour le restant de ses jours !...

Ce fut un soir, devant le pastel achevé péniblement et dont elle était mécontente, qu'elle se mit à pleurer, l'orage crevant en elle, la livrant sans défense à toutes les hallucinations d'un cerveau surmené.

Son frère, debout, derrière elle, comprit qu'il leur fallait enfin se confier l'un à l'autre, s'expliquer :

— Marianeau, murmura-t-il très ému, j'attendais ça. Rends-moi cette justice : je n'ai pas provoqué l'explosion, mais j'en suis content, parce que ça doit te faire du bien. Tu n'es pas tendre, toi, et tu ne peux pleurer que si tu te le permets.

Elle se renversa en arrière, se tordant les bras :

— Michel, je suis à bout de force. Je deviens folle !

— Veux-tu que nous tâchions de raisonner ? Moi, c'est entendu, je ne vaux pas grand'chose, mais c'est justement pour ça que je peux arriver à te prouver qu'il n'y a pas de quoi perdre le nord.

Elle se leva, jeta fiévreusement ses crayons dans la boîte ouverte près d'elle où ils se brisèrent en mille mor-

ceaux et courut se réfugier dans l'ombre du divan, suivie de Fanette, qui pleurait aussi.

Michel s'assit près d'elle :

— Mon Marianeau, je crois que le plus sage, si tu as peur de cet homme, or, il y a de quoi, c'est de rompre. Ça fera le scandale que ça voudra, tant pis !

— Michel ! Je suis hantée par la plus atroce des idées. Ça ne s'analyse pas et tu peux me faire enfermer si tu veux...Je m'imagine... ça me tourmente la nuit, obstinément, parce que je ne dors plus, je m'imagine que cet homme *est mort.*

Michel éclata d'un rire un peu forcé.

— Allons, bon! Nous voici dans l'occultisme jusqu'au cou ! Comment, toi, Marie,la plus raisonnable et la plus courageuse des grandes sœurs, toi, mon aînée en sagesse et en force, tu vas nous raconter des histoires de l'autre monde ?

— Oui, je sais bien que ça ne souffre pas l'examen. C'est une obsession... Mais il sort, lui, du livre des *revenants.*

— En effet ! Il revient... de la guerre. C'est tout dire.

— Suppose que le bouleversement de cette immense catastrophe ait produit de nouvelles lois, que tant de jeunes chairs immolées en pleine puissance de passions et de volontés aient enfin essayé de réagir, de se révolter en découvrant le secret d'une espèce de végétation, d'une autre vie, et qu'*il* ne distingue plus l'amour de la souffrance, qu'il ait pris l'appétit de la douleur comme on aurait l'appétit de la chair. Ou mort vraiment, ou privé de cœur...

— Ma pauvre Marianeau, tu déraillles, et le pire, c'est que tu l'aimes encore, puisque tu lui cherches des excuses.

— Non, je ne l'aime pas. J'en ai peur.

— C'est bien ça, Marianeau. L'amour sincère, c'est la peur, car on n'aime que celui qui vous domine, vous jette à genoux sans même la possibilité d'imposer son désir...

Et il n'y a qu'un moyen pour secouer ça... seulement, il n'est pas à la portée des femmes honnêtes !

— Michel, pourquoi sais-tu des choses que j'ignore et parles-tu ainsi tristement, toi, le mauvais sujet ?

Elle souriait d'un sourire navré, le regardant de ses yeux clairs, pourtant aveugles.

— Ah ! Marianeau, soupira le jeune garçon dont le joli visage de fat se convulsait de rides subitement creusées, je ne souhaite pas que tu le comprennes maintenant, ni jamais ! Je crois que tout peut se réaliser... à la condition de ne pas être amoureux. Ton Monsieur n'est qu'un habile prestidigitateur qui a besoin de t'amener, de jongleries en jongleries, jusqu'à devenir son esclave, parce que tu lui représentes ce qu'il il y a de plus parfait dans la beauté féminine : la santé, la simplicité unies à une indomptable énergie. Maintenant, il y a un excellent procédé pour te prouver qu'il existe, c'est de le crever d'un bon coup de couteau entre les deux épaules ! Quant à me mesurer avec lui au pistolet ou à l'épée, merci bien ! Il en est à son cinquième duel, et Janou, le dessinateur qui fréquente les salles d'armes, prétend qu'on ne la lui fait pas à ce jeu-là. C'est un friand de la lame, comme ils disent dans leur vieil argot. Il va à la Grande Roue pour un oui et pour un non. Le bruit court que ça l'amuse et que les questions d'honneur ne sont pas les principales pour lui. Rien ne transpire que ces légendes, car plus il y a de légendes et moins on débrouille la vérité. Il y a surtout, hélas, l'argent, sa très réelle fortune qui lui permet d'étouffer tous les scandales, de payer tous les dommages et de passer haut la tête dans un monde chic où le plus riche est toujours le plus libre. Ajoute à cela qu'il est un authentique aristocrate et qu'en France, à Paris, en pleine République vénale, on a le respect de ces nobles, qui font sourire dans la purée, parce qu'ils ne savent rien fiche, mais qui reprennent tout leur prestige dès qu'ils ne tripotent que leurs cartes ou leur politique. Il va donc s'ef-

frir la grande ouvrière que tu es pour l'unique plaisir, bien sadique, de lui casser, moralement, les deux bras.

Marie Faneau songeait, ne pleurant plus.

— Pourquoi n'est-il pas revenu, *ce revenant ?*

— Peut-être parce qu'il commence à avoir peur de toi... ou de moi... crainte qui serait, pour lui, le commencement de la sagesse.

— Que faire, Michel ?

— Il n'y a que deux façons d'en sortir, Marie... La seconde, c'est de l'épouser, puisque tu l'aimes.

— Je t'en prie, ne plaisante pas. La première ?

— Que j'aille le trouver, ce que je voulais faire sans te le dire, et que je lui propose un pacte : je ne quitterai jamais ma sœur, parce que *je sais tout.* Arrangez-vous comme vous voudrez. Amant ou mari, vous aurez toujours un témoin, dans la mesure des circonstances... et de la pudeur. Remarque bien, Marianeau, que je ne sais rien, au fond, de positif, à part ce que j'ai vu. Je m'en fie au vieux dicton : trop poli pour être honnête. Et puis, il y a son meilleur ami, ce jeune docteur méditatif. Celui-là, je m'en souviens, a laissé échapper un tel mouvement de réprobation vers la fin de la fable de l'oiseau nocturne que je voudrais le questionner. Encore un Breton, un renfermé. Où le joindre ?... Je ne m'abuse pas sur mon premier moyen. C'est une espèce de chantage intellectuel.

Marie, soudainement attendrie, passa ses deux bras au cou de son frère.

— Ce n'est pas du chantage, cela, Michel. C'est presque du dévouement, car, toi, tu as ton avenir à faire, et l'existence du manoir de Pontcroix ou la course perpétuelle en auto, les fameux voyages dans tous les pays lointains, dont il parle sans cesse, ce n'est peut-être pas le rêve pour un jeune homme de ton âge qui aime le plaisir et n'a pas du tout l'envie de comparer le mystère des légendes bretonnes aux féeries parisiennes.

— Tu oublies que je partagerai, que je partage déjà le

luxe de ce Monsieur, ton luxe de fiancée ou ta fortune de femme légitime ! Va, mon rôle n'est pas beau, mais j'ai le cynisme de l'accepter avec une réelle tranquillité d'âme. Je ne crois guère aux beaux rôles désintéressés dans cette comédie de l'existence. (Il ajouta, plus bas, noyant ses lèvres dans les cheveux fauves de sa sœur :) Je ne crois qu'aux passions qui, bonnes ou mauvaises, font de nous d'inconscients héros.

Ils se levèrent, les mains dans les mains :

— Va donc le voir, mon Michel, et décide pour moi. Je ne sais plus ni ce que je veux, ni ce que j'aime. Je suis étonnée qu'on veuille m'épouser pour m'éloigner de tout. Je te donne plein pouvoir. N'importe quelle solution, mais pas devenir folle ! Ah ! Ça fait trop de mal ! Je n'ai pas l'habitude, moi, d'avoir peur. Si je te disais que, la nuit, je commence à regarder ma fenêtre pour y guetter le fameux oiseau qui... évente les femmes avec ses ailes !...

Pendant que le jeune homme descendait de l'atelier pour aller s'habiller, il murmura :

— Ça... ou les coups ! On ne les a qu'avec ces deux systèmes, très peu perfectionnés ! Et ma sœur, cette merveille, ne vaut pas mieux qu'une autre devant l'amour ! Ce Monsieur-là va me payer cher cette vérité. Du diable si je n'étrangle pas cette brute ! Moi aussi, je vois rouge.

Au *Majestic*, Yves de Pontcroix habitait un appartement d'un luxe banal de grand hôtel, en attendant le mariage qu'il avait fixé au printemps pour aller passer leur lune de miel, soit au château breton, soit en un voyage aux pays lointains : l'Asie ou l'Amérique.

Dès qu'on lui annonça la visite de son futur beau-frère, il ordonna de le faire entrer.

Le salon, attenant à sa chambre à coucher avait un aspect de bureau ministériel, d'un confortable sobre, destiné à produire une impression de gravité, sinon de froideur, vous maintenant à distance.

Le marquis, resté assis devant une table chargée de

papiers, en veston de chambre fort simple, semblait un peu souffrant, l'œil fiévreux et les traits tirés, mais il fut immédiatement affable, quoique sans tendre la main. Presque aussi maître de lui que de coutume, il lui dit de sa voix sourde :

— Je vous attendais, Michel. J'étais bien sûr que vous viendriez me faire des excuses... de cet inconcevable moment d'oubli. Vous êtes si drôlement mal élevé, mon cher enfant !

— Je ne suis pas un enfant, monsieur, et je ne viens pas m'excuser, car, le moment d'oubli, ce n'est pas moi qui l'ai eu, avouez-le.

Cela débutait mal.

Yves se dressa, les yeux lumineux comme ceux d'un fauve qu'on réveille.

— Prenez garde, Michel. Souvenez-vous que vous ne pouvez être protégé contre moi que parce que vous êtes son frère.

— Je le sais bien et je me propose d'en abuser, monsieur de Pontcroix : ma sœur n'a plus l'intention de vous épouser, voilà ce que je suis venu vous dire.

Il s'assit sur le fauteuil de cuir en face de la lourde table-bureau, calculant que c'était là une barrière suffisante à la violence de certains gestes.

Pontcroix se croisa les bras en jouant machinalement de son index droit sur sa manche gauche.

Seul, ce petit mouvement fébrile indiquait la tension de son esprit.

Il aspira fortement l'air et demanda, très naturel :

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit ou écrit cela elle-même, monsieur ?

— Simplement parce qu'il est plus convenable que je vienne vous l'apprendre.

— Ah ! Vous savez au juste, vous, ce qui est convenable ou non ?

— J'ai l'habitude de me fier à ma fantaisie ou à mon

instinct, cher monsieur. Moi je ne suis pas un grand seigneur... je suis libre.

Pontcroix tressaillit, car ce que son adversaire venait de lui dire là était une incontestable vérité. On n'est jamais libre quand on a accepté le joug de la naissance et qu'on peut craindre le scandale. Il se rassit, examina longuement le blond visage pâle qui ressemblait tant *à l'autre*, à celui qui dominait la situation, et murmura, tout à coup câlin, de cette étrange câlinerie qui déroutait après ses cruautés de langage ou de mouvements :

— Michel, avez-vous déjà aimé sincèrement une femme ?

— Oui, répondit Michel, dont la voix sombra. Je l'aime encore et je sais jusqu'où on peut aller sur ce terrain-là.

— Michel, j'aime sincèrement votre sœur. Je veux l'épouser parce qu'il me la faut pour toujours. Je vous assure que je suis incapable de lui manquer de respect. Ce qui s'est passé n'était incorrect que... parce que vous l'avez vu et que nous nous trouvions dans le monde... ou à peu près. Elle est très belle, très réservée. Elle a surtout pour moi cet attrait de la grande artiste, d'une sorte d'idole qu'on ne peut approcher qu'avec l'encens des grandes phrases, et, à la fin d'une soirée où l'on a des nerfs parce qu'on a un peu trop respiré l'odeur de certaine chevelure, raconté des histoires funèbres qui, vous le saurez peut-être un jour, sont un piment effroyable joint au champagne, il arrive qu'on ne mesure plus ses actes, qu'on a envie de mettre les morceaux doubles et pour aller plus vite, prouver davantage *tout en ne cessant pas d'être correct*...

— On se conduit comme...

Pontcroix l'interrompit d'un geste furieux.

— Taisez-vous ! Ne répétez pas cela ou je ne réponds plus de ma patience !

— Moi aussi, monsieur, je vais aller plus vite et prouver davantage : vous n'épouserez pas ma sœur, parce

qu'elle a peur de vous et que je ne vous le permets plus.

— Michel, cria Pontcroix perdant toute mesure, vous êtes venu ici pour me poser vos conditions. J'accepte tout d'avance ; je ne peux pas aimer votre sœur sans l'épouser... c'est impossible. Je la veux entièrement.

— C'est-à-dire, cher monsieur, qu'il vous la faut loin de tout secours, dépouillée de toutes garanties sociales, sans défenseur, sans témoin et surtout consentante, vous aimant assez pour sauver l'honneur du nom, s'il y avait lieu, ce dont elle est fort capable ?

Pontcroix se pressa les tempes de ses deux poings :

— Vos conditions ? fit-il sans daigner protester, parce qu'il ne pensait qu'à la profonde immoralité de son ennemi.

— La très simple promesse que, devenu son amant ou son mari, vous ne me séparerez pas d'elle.

Il leva un peu ses yeux, férocement durs :

— Cent mille? gronda l'homme pris au piège par un gamin.

— Non, monsieur de Pontcroix. Son luxe, le vôtre, le ménage à trois, mais, parfaitement, très purement correct. Moi aussi j'aime la correction dans le vice ! Car je ne suis que le frère, et ma sœur est une très honnête fille qui vous aime. Je refuse toute fortune en dehors de la sienne. Je ne suis à vendre qu'en qualité d'esclave, le sien.

Yves de Pontcroix couvait le jeune homme de son regard fixe et brûlant.

S'il comprit, il ne voulut rien en laisser paraître, car il dit, subitement très affectueux, de son ton redevenu câlin, attendri :

— Vous êtes un frère vraiment très dévoué. Je n'aurais jamais deviné cela de votre part en vous voyant danser l'autre soir avec toute la grâce canaille d'une demoiselle des Folies-Bergères ! Comme on se trompe ! Mais, mon cher ami, qui vous a raconté que je veux vous éloigner de notre ménage ? Ne m'empêchez pas d'arriver à

le former... même à trois ! Nous pensions tout naturel, Marie et moi, de vous rendre votre liberté de jeune homme, au moins durant notre voyage de noces, mais, puisque vous désirez nous suivre, j'en suis ravi. Elle a peur de moi ? J'ai été trop hardi après avoir été trop timide, je le confesse. Je me suis trop complu à une imagination poétique, soit. Tout est remis dans l'ordre, ou le sera par ma promesse formelle de vous admettre chez moi, aussi longtemps qu'il vous plaira d'y rester... ou qu'elle consentira à vous admettre elle-même. Les nouvelles mariées sont si différentes, souvent, des anciennes fiancées ! Ne redoutez-vous point que ce puisse être elle qui vous trouve un jour un peu ridicule... dans ce rôle de... gardien du sérail ?

Michel Faneau se leva, à son tour, souriant :

— Oh ! fit-il avec une farouche insolence, le bon droit reste toujours au plus fort dans votre monde, c'est une puissance brutale que je ne conteste pas, mais il n'est pas prouvé que votre force, à vous, soit celle de l'amour. Nous allons donc savoir qui aimera le mieux, du mari vainqueur ou du frère prisonnier. Un bon conseil, marquis ! Tâchez de faire votre cour plus simplement, car... tout est à recommencer. Vous êtes allé trop loin... ou pas assez. Une femme qui a peur n'est heureuse que si on la rassure par des moyens naturels.

Le marquis reconduisit le jeune homme en riant.

— Vous êtes le garçon le plus intelligent que je connaisse. Nous deviendrons les meilleurs amis du monde, Michel. Voulez-vous prévenir Marie, ma chère fiancée, que je l'attends au Ritz, tout à l'heure, pour le thé ? Amenez-la-moi, nous dînerons n'importe où cela lui agréera, en public, avec toutes les lumières, tous les témoins, toute la musique. Ce sera charmant ! Et n'oubliez pas que je suis à votre entière disposition pour tout ce qu'il vous plaira de me demander, *mon frère.*

Il appuya sur le mot.

Mais ils ne se tendirent pas la main. Ni l'un ni l'autre n'en ayant réellement envie.

Marie Faneau n'en revenait pas ! C'était une transformation complète ou... la mystification qui continuait, mais combien plus agréable! Yves de Pontcroix était tendre, d'une tendresse absolument respectueuse. Il avait su demander pardon. Il embrassait les mains qu'on lui abandonnait avec un très visible effort pour ne pas les mordre ou les tordre ; cependant il y arrivait, et quand ses yeux brillaient de leur terrible luminosité fixe, il les éteignait en baissant les paupières à propos. Cette partie de l'époque des fiançailles fut un rêve nouveau pour Marie, car le grand oiseau noir s'était envolé de devant sa fenêtre et il ne demeurait plus, de son souvenir néfaste, que le doux froissement d'éventail de ses ailes ou, mieux, l'illusion de l'avoir absolument apprivoisé.

Michel n'avait pas parlé de son entrevue orageuse qui lui avait laissé, à lui, un léger trouble. Il avait joué pour gagner le bonheur du moment et non pour s'assurer un avenir plus sérieux. Et amateur du *qui vivra verra* il n'insistait pas sur les moyens à employer pour donner au jour le jour le plus de chatoiements possibles. D'ailleurs, quel est le terrible pécheur que l'amour ne convertit pas ?

Marie se laissait conduire par l'expérience un peu spéciale de son frère qui semblait connaître toutes les fatalités des mauvaises passions et ne lui prêchait pas précisément la morale. Assez femme pour désirer être aimée, pas assez femme pour savoir très bien comment, elle ne dirigeait plus sa vie, parce qu'elle était un peu fatiguée. Sous la conduite de ce chevalier servant, très ingénieux, aussi jaloux que le fiancé, elle ne sentait pas le besoin de l'isolement avec l'être préféré, ne sachant plus de quel côté était le véritable amour ou le véritable danger.

On allait de fête en fête, négligeant le travail d'art et le métier. Se couchant tard, il n'était pas facile de se mettre à l'ouvrage de bonne heure. Si Marie touchait encore vo-

lontiers à ses pinceaux, Michel perdait complètement de vue son atelier et étonnait les camarades par le luxe princier de ses habitudes. Yves de Pontcroix déclarait ne plus pouvoir vivre sans lui. Il l'envoyait chercher chez Fusard avec l'auto, et quand on ne l'y rencontrait point, le chauffeur avait l'ordre de se rendre cour de Rohan, d'où on le ramenait presque toujours avec la fiancée.

Déjeuners au Bois, promenades si le temps le permettait, goûters dans les thés en renom et dîners dans les restaurants fastueux (toujours pleins malgré le renchérissement scandaleux des denrées) et rendez-vous aux théâtres où l'on rencontrait la cour habituelle de la reine : Gompel, Henri Duhat, de la Serra, souvent ce brave notaire breton qui, en sa qualité de vieux beau, ne dédaignait point les parties fines. L'éducation du fiancé, son titre et son argent faisaient disparaître le genre un peu bohème de Michel sous un aspect d'originalité amusante. On finissait même par ne plus très bien distinguer si c'était le grand seigneur qui déteignait sur le petit mauvais sujet ou le contraire. Michel, du reste, savait maintenant s'arrêter à temps dans une plaisanterie... et ne fumait plus devant sa sœur, parce que le marquis de Pontcroix ne prenait jamais cette licence.

— Ne trouves-tu pas que nous abusons ? questionna un jour Marie Faneau en retirant le très beau manteau de fourrure, présent de la corbeille, qu'elle avait consenti à mettre sur ses épaules parce qu'elle comprenait, maintenant, pourquoi les femmes pauvres s'enrhument quand elles se permettent le décolletage.

— Abuser... de quoi ?

— De ses largesses, car, enfin, je ne suis pas encore sa femme et nous vivons sur un tel pied que c'est tout comme. J'ai horreur de porter des vêtements qui ne m'appartiennent pas. C'est terriblement lourd...

— Pour qui veux-tu qu'il dépense son argent, sinon pour celle qu'il aime ? Ne sommes-nous pas toute sa fa-

mille ! Lourd ? Marianeau, sage Marianeau, si tu étais franche, tu avouerais que tu crains de t'y habituer.

— Eh bien, oui. Je n'aime plus le froid simplement parce que je ne sais plus me lever tôt.

— Marianeau, nous te pervertirons... mais j'espère que tu retrouveras toute ta vertueuse vaillance quand il te faudra affronter ce cher marquis... déchaîné.

— Justement. Si un soir je devais me fâcher pour tout de bon, Michel ? Ni pour une couronne, encore moins pour une fortune, je ne céderais à un fou. Je ne l'aime que parce que je le crois sain, quoique violent.

— Oh ! tant que je serai là...

Et Michel acheva sa pensée en faisant claquer ses doigts comme, la nuit des fiançailles Yves, avait fait claquer les siens pour rappeler son médecin à l'ordre.

Les promenades en auto étaient surtout un enchantement pour Marie, qui avait eu une première jeunesse un peu sédentaire. Elle y glissait dans un songe délicieux lui rappelant la course au pont de Saint-Cloud, si étrange, dans la nuit profonde, avec ces deux buées blanches comme le souffle d'un dragon fantastique l'emportant au pays des chimères... dont elle ne voulait plus revenir !

— Et bientôt nous irons voir Pontcroix, Marianeau, disait le marquis gaîment, car il la nommait, lui aussi, Marianeau, unissant au petit nom, un peu simple, de la jeune femme le diminutif de sa signature d'artiste.

— Les travaux marchent ?

— Je crois. Mais je veux la tour mise en état, les terrasses très fleuries, la chapelle restaurée et le dîner possible dans la grande salle des gardes, quand nous sortirons de la cérémonie parisienne.

Ils devaient se marier à Paris, bien entendu, dans tout l'éclat d'une pompe mondaine dont Gompel disait d'avance toutes les splendeurs. On commençait à les recevoir dans la colonie américaine où personne ne pouvait s'étonner de rencontrer une jeune fille avec son fiancé, même si

elle n'eût pas été accompagnée par son frère. Michel devenait le flirt de toutes ces demoiselles raffolant de tangos endiablés, et assez souvent on invitait ce grand fauve un peu taciturne pour avoir ce singe amusant, son meilleur ami, un faiseur de tours des plus sympathiques.

— Michel, confia Marie, rentrant une nuit très lasse et très heureuse. Je voudrais te voir fixer ton choix pour plus tard ; je veux te doter, avec la permission d'Yves qui m'en a déjà parlé, et te faire épouser une belle miss. Tu as le goût de tous les luxes. Maintenant, toutes les ambitions te sont permises. Tu fais la noce à corps perdu, *ça, nous le savons* ! Il vaudrait mieux songer à t'établir convenablement... pour la vie.

Il se mit à rire, d'un rire douloureux :

— Qui t'a renseigné sur ce genre de noce que je fais en dehors de la noce mondaine ?

— C'est Yves qui prétend que tu brûles ta santé. Il devrait te suffire de nous suivre partout où l'on s'amuse convenablement sans y ajouter les aurores non vertueuses des rentrées à cinq heures du matin... Tu finiras par tomber malade. Tu ne dors jamais. Tu me ramènes ici et tu ressors... ce n'est pas normal.

— Plût à Dieu que tout le monde fût aussi normal que ton serviteur, Marianeau !

— Tu ne vas pas lui en vouloir parce qu'il s'inquiète de ta santé !

— Non, certes, mais dis-lui donc, de ma part, que je n'ai ni envie de me marier ni envie de rester chaste. Moi, les gens trop vertueux me dégoûtent ! Après moi le déluge de larmes, si tu daignes me pleurer !

— Ce que tu es méchant !

Elle était en train de lui préparer une tasse de tilleul, pour ne pas réveiller la bonne Ermance.

— Je mets deux cuillers de ta potion, Michel, et tu vas dormir chez toi, en te couchant. Je te défends de t'endormir ici, tout habillé. Ce n'est pas sain.

— Je préfère m'échouer ici que risquer de t'éveiller quand je rentre... à des heures louches. Nous sommes en bas trop près l'un de l'autre ; je t'entends rêver... ou la chienne se met à te prévenir, c'est agaçant.

— Mon Dieu, que tu es donc scrupuleux... tout ça pour pouvoir m'échapper facilement, beau masque!

— Oui, Marianeau, te fuir... Va-t'en vite avec ce chien qui m'exaspère de ses caresses. Il n'y a plus de feu et tu vas t'enrhumer, toi aussi, décolletée comme tu l'es.

Il se tournait contre le mur, le front dans les coussins, toussant ou sanglotant, on ne savait pas bien. Brusquement, il la rappela.

— Marie, répète-moi cette phrase: *Nous le savons.* Comme tu as bien dit ça ! Tu n'as donc plus peur de cet homme ? La bête est domptée, hein, elle ne mord plus ?

— Michel, ne plaisante pas sur ce qui m'a fait tant de mal !... Mon fiancé a eu un instant d'égarement. Il m'a demandé pardon et m'a avoué même qu'il était content de votre discussion à mon sujet, parce que cela lui a permis de te mieux apprécier.

— Ah ! Ah ! Il m'apprécie... à ma juste valeur ? Mon silence ou ma complicité, combien cela peut-il valoir? T'a-t-il dit un chiffre ?

— Voyons, Michel, ne t'emballe pas. Encore ta fantaisie outrancière qui s'en mêle. Ni lui, ni moi, ne voulons aliéner ta liberté ! Tu es fou ! Notre maison sera la tienne et notre fortune aidera le plus loyalement du monde à faire ta fortune. Tu pleures? Mais non, tu as la fièvre. Tes mains sont brûlantes.

— Marianeau, Marianeau la vertueuse, tu aimes follement, ingénument un homme que tu ne connais pas ! Prends garde à toi ! Je n'y serai pas toujours. (Puis, il ajouta, ivre d'un chagrin mystérieux:) Va-t'en ! Laisse-moi dormir ici... Moi non plus, tu ne me connais pas.

IX

— Ce rêve est tellement beau, cher monsieur, pour ma sœur et pour moi, que je trouve assez naturel de m'en étonner, avec modestie, au moins de ma part.

Henri Duhat fumait silencieusement son cigare en attendant son client qui s'habillait, là-haut, chez lui, et il faisait les cent pas dans le hall du *Majestic* pendant que Michel, renversé sur un fauteuil, le suivait des yeux, ne perdant pas une expression de sa physionomie.

— Mlle Marie Faneau mérite tous les bonheurs et tous les honneurs, monsieur Michel.

C'était respectueux pour la sœur, mais un peu sec pour le frère.

— Marianeau est en effet une de ces créatures d'élite qui appellent les grandes passions. Je déplore qu'elle puisse demeurer si enfant, malgré son intelligence. Ma parole, elle est envoûtée par le marquis. Ne m'a-t-elle pas déclaré, un soir, qu'elle le prenait pour ... un *revenant*, un mort !

Le docteur Duhat tressaillit, s'arrêta, secoua sa cendre d'un doigt nerveux et regarda Michel.

— Les femmes ont des intuitions déconcertantes.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien... que faire une réflexion médicale, cher monsieur.

— Souvenez-vous de l'histoire du *vampire* et de cette étrange façon de concevoir l'amour d'outre-tombe !

— Oh ! simple entraînement d'imagination ! Le marquis, que je connais depuis notre enfance, est un contemplatif, un poète à l'occasion, puisqu'il exagère volontiers. Je lui en ai entendu raconter bien d'autres.

— Alors, pourquoi cette brutalité de gestes, cher docteur ? J'ai, par hasard, assisté à une scène rien moins que poétique dans un... dancing où une certaine jeune per-

sonne très empanachée a reçu certaine leçon de *jiu-jitsu* qui lui a beaucoup rapporté.

— Ah ! vous étiez là ? Je comprends vos inquiétudes. Yves est un peu vif. Il a un réel mépris pour ce genre de femmes. Songez donc ! Élevé dans la sévère morale catholique par des professeurs très au-dessus des idées charnelles, il n'admet aucune privauté.

— Oui, oui, je conçois ça... Moi-même, j'ai été fort bien élevé. J'ai fait aussi ma première communion et vous voyez ce qu'il en reste !... Votre marquis, au lieu de les prendre avec des gants, les prend avec des pincettes ! Ça lui coûte cher, malgré qu'il ne regarde pas à la dépense. Monsieur Duhat, répondez-moi franchement : vous trouvez ça drôle ?

— Non, répondit laconiquement Henri Duhat, comme ayant peur de donner une appréciation motivée.

— Et si cela lui arrive souvent, ne craignez-vous pas qu'un jour il aille plus loin que le poste ?

— Ça ne lui arrivera plus, monsieur Michel, parce que je crois que mon ami est trop sérieusement épris pour s'égarer chez les filles.

— Hum ! Et les autres histoires... de femmes ? Car enfin vous n'imaginez pas que votre chaste breton n'a rudoyé que celle-là ?

— Vous savez l'autre histoire ? murmura Duhat en se rapprochant de Michel, parce que des étrangers venaient de s'introduire dans le hall.

— Bon ! pensa Michel. Il y a d'autres aventures et je m'en doutais. (Il reprit, tout haut :) Dès qu'un grand mariage est annoncé, il pleut des prospectus et des lettres anonymes. J'ai coupé la communication avec ma sœur pour les lettres anonymes et j'ai appris des détails fort scabreux, ma foi... et des noms... presque propres.

Michel s'arrêta pour étudier l'effet produit par sa phrase sur le jeune breton *renfermé*. Celui-ci lui fit un signe lui enjoignant de baisser la voix.

— J'ai toujours redouté pour l'avenir les esclandres de cette sorte. D'abord parce que les prétendues victimes amplifient, ensuite parce que l'argent est quelquefois inutile à la réparation. Vous voulez parler de Lucette Gerval ?

— Justement.

Henri Duhat commanda deux Porto à un garçon d'hôtel qui passait et les deux jeunes gens s'isolèrent devant une petite table.

— Écoutez-moi, Michel Faneau, et ne vous indignez pas, car cela non plus n'en vaut pas la peine. Je ne veux pas déprécier le caractère de mon meilleur ami, qui m'a rendu d'inoubliables services. Nous sommes du même pays où ma famille fut, jadis, au service de la sienne. Moi, je ne suis pas *envoûté*, mais j'ai pour Yves un profond attachement. Je le plains beaucoup plus que je ne le blâme. Chacun entend sa vie d'amour à sa façon. J'ai dû faire quelques observations à mon client, que j'ai soigné depuis la guerre pour ses fièvres, qui l'ont fait réformer, sans aucun dommage, veuillez le croire, pour l'intégrité de ses mœurs ; mais il est évident qu'il est dangereux pour lui, sinon pour sa femme, de se marier. Vous êtes très intelligent, Michel, et vous cherchez à mieux connaître votre futur beau-frère, parce que vous n'avez jamais habité le même monde et qu'une barrière, en s'ouvrant, ne nivelle pas deux terrains. Ça n'est pas très grave. Laissez-moi remettre les choses au point, je vous en prie ! Lucette Gerval a grand tort de continuer à se plaindre, surtout en face d'un mariage. Elle est toujours vierge, donc on ne lui a causé aucun préjudice. On lui a donné à elle et à sa famille tout ce qu'elle a exigé. On ne lui doit plus rien... puisqu'elle s'est laissé condamner pour chantage... alors ?

— Lucette Gerval ! répéta machinalement Michel, ahuri par la tournure que prenait cette confidence. Et qu'est-ce que c'est, comme valeur morale ?

— Mon Dieu, la petite bourgeoise de province s'émanci-

pant à Paris pour y lutter contre la vie chère. Elle était dactylo ou demoiselle de magasin, je ne me souviens plus trop. Un soir, elle a suivi le grand ténébreux, l'élégant flâneur, ce Monsieur qui possède le moyen d'enjôler toutes les petites filles d'aujourd'hui parce qu'il les fait monter dans la très belle limousine, le carrosse de la féerie moderne, et elle est revenue, plus tard, chez ses parents, toute en larmes. Et elle a raconté des blagues comme elles font toutes pour se disculper ! Devant le juge, elle s'est rétractée, déclarant qu'elle était amoureuse folle et qu'elle ne se rappelait plus rien. Elle est sans doute encore amoureuse, puisqu'elle écrit des lettres anonymes ou les fait écrire. Je préviendrai discrètement le marquis.

— Non, docteur. Je désire m'occuper de cela moi-même, puisque c'est à moi qu'on s'adresse.

— En ce cas, un conseil : prenez garde aux parents. Ils sont bien plus enragés que la petite.

— Elle demeure encore chez ses parents ?

— Mais oui. Ces gens-là sont tous venus de leur province pour... se jeter dans la gueule du loup, de ce même loup que leur fille avait vu... Et à présent, ils vivent tous de leurs rentes.

Michel, dans un mouvement de vivacité dont il ne fut pas le maître, renversa son verre de Porto en se levant.

Yves de Pontcroix entrait dans le hall. En habit, sous sa pelisse ouverte, il avait tellement l'apparence d'un homme comme il faut, malgré la dureté de son masque et le triomphe sauvage de ses yeux, que Michel se demandait, avec un léger effroi, lui, si sceptique, s'il n'était pas la victime d'un autre envoûtement ? Cette silhouette élégante lui devenait non seulement sympathique, mais encore il cédait peu à peu à ce besoin d'admirer la force qui est inné chez tous les faibles. Ah ! s'il n'y avait pas eu sa sœur, la belle Marianeau, la meilleure force, la puissance de la bonté et de la beauté réunies, comme il s'en serait moqué des prétendues victimes !

— Que tout ceci demeure entre nous ! murmura Michel. Vous êtes médecin et un peu confesseur, monsieur Duhat.

— Il y a le secret professionnel, monsieur Faneau, répondit avec une certaine naïveté Henri Duhat.

— Oh ! votre secret professionnel ! Est-ce qu'il devrait exister devant un mariage menaçant l'avenir d'une femme ? gronda le jeune homme impatienté. Alors, quoi ? C'est un malade, votre client ?

— Non, mon cher. Il est guéri, puisqu'il aime. Il brise volontiers tout ce qu'il touche pour s'amuser... Ce fut un soldat superbe, il est encore un orgueilleux... j'attends, pour prononcer un dernier diagnostic, que l'amour en fasse un homme, un homme qui ne joue plus !

Et un sourire mélancolique erra sur les lèvres d'Henri Duhat, le Breton fataliste.

Les trois jeunes gens réunis, il ne fut plus question que de la fiancée.

— Nous n'allons pas la chercher ? interrogea le marquis.

— Ma sœur vous prie de l'excuser ce soir, déclara Michel, qui prenait sur lui ce refus. Elle est un peu souffrante et moi je suis obligé d'aller à un rendez-vous... que je n'ai pas fixé moi-même, hélas !

— Quel mauvais sujet incorrigible ! soupira Pontcroix contrarié, mais indulgent.

— Je vous jure que ce n'est pas un rendez-vous agréable, mon cher futur beau-frère ! Il s'agit d'une demoiselle qui se plaint de vous. J'espère qu'il ne va pas falloir la consoler à votre place !

Et vire-voltant sur ses talons, absolument comme s'ils eussent été rouges, Michel se retira, bien résolu à courir chez tous les commerçants parisiens pouvant employer une demoiselle du nom de Lucette Gerval.

Le flegme de ce médecin l'exaspérait.

— Puisque nous venons de rouler celui-ci, pensait-il,

nous roulerons les autres ! Je veux tout savoir ! Il est peut-être encore temps.

— Que signifie ? demanda péremptoirement Yves de Pontcroix, quand Michel eut disparu.

— Pas grand'chose. Il a reçu quelques menaces anonymes, des racontars sans importance. Vous vous y attendiez.

— Je m'attends à tout... mais il n'empêchera rien. Remontons chez moi, voulez-vous, Duhat, pour pouvoir y téléphoner tranquillement ?

Une fois chez lui, Pontcroix prit l'appareil et se fit donner la communication avec son cercle.

— Les deux Messieurs qui sont venus vers deux heures ont-ils dit pourquoi ?

Après les tergiversations de rigueur, on répondit que ces Messieurs avaient demandé l'adresse personnelle du marquis, mais que, selon l'usage de la maison, on ne l'avait pas donnée à deux inconnus.

— Envoyez-les-moi, s'ils reviennent ! ordonna Pontcroix.

Puis, quittant son pardessus, ôtant ses gants, il jeta des cartes sur une table de jeu placée près de son lit.

— Henri, tenez-moi compagnie en attendant. Car ils viendront. Maintenant, je sais. Tant mieux. Je commençais à m'ennuyer.

Et il se mit à fumer rageusement.

Henri Duhat ne risqua aucune objection.

Rien qu'à le voir manier les cartes, en des gestes fébriles et expérimentés, on devinait que le pauvre garçon retrouvait, lui, la seule distraction capable de lui faire oublier les soucis inhérents à sa qualité de médecin bien mondain. Pontcroix ne s'intéressait pas énormément à ce qu'il faisait et il causait, entremêlant son récit de termes rituels qui le dénaturaient le plus bizarrement du monde :

— Ça date d'hier soir, chez les Legoff. J'y ai rencontré

un dessinateur, un artiste que je ne connais pas du tout, un de ces farceurs amenés par la princesse Lucie Norat, qui traîne ces gens-là pendus à ses jupes. On a parlé de mon portrait et on a célébré le talent de Marie Faneau — vous en voulez, mais je refuse—seulement, on a déblatéré sur le frère en déclarant qu'il avait des mœurs douteuses — oui, toute la couleur que vous voudrez.—Moi, je n'ai pas voulu entendre, car ces gens ignoraient ma qualité de fiancé — je marque le roi. — Mais, en y réfléchissant, ces deux Messieurs sont envoyés par l'artiste en question parce que... — je prends tout — l'ayant rencontré au vestiaire je lui ai envoyé je ne sais plus quoi à la figure. Cet après-midi, ça ne me disait rien. Ce soir, j'ai envie de me battre pour ce garçon qui ne sait pas tenir une épée et qui doit être lâche comme une couleuvre. — Votre revanche quand vous voudrez.

Henri Duhat laissa tomber les cartes.

— Vous voulez vous battre pour Michel ? Quel étrange caractère vous avez. Moi qui croyais que vous le haïssiez ? Je m'y perds, positivement.

— Oui, vous avez perdu ! fit Pontcroix riant de son rire cruel. On perdrait toujours avec moi si je n'étais pas beau joueur ! Et puis, il faut bien tuer le temps, surtout quand il devient insupportable comme ce soir.

— Voulez-vous que nous allions la retrouver ensemble? Vous avez promis à Michel de ne pas forcer la consigne, mais je puis remplacer le frère, au moins pour vous permettre de demander de ses nouvelles.

— Non, je ne profiterai pas de l'occasion... pour le trahir. Nous attendrons les témoins.

Et il éclata d'un rire terrible, se mit à marcher de long en large, ivre d'une impatiente fureur.

— Je vous en prie, mon cher Yves, calmez-vous, murmura le médecin, très inquiet, surtout depuis qu'on ne jouait plus. Songez à tout ce que vous accumulez de dangers sur votre tête. Si encore la publicité ne s'en mêlait

pas... Tout concourt à vous signaler à l'attention. Un nouveau scandale et vous sombrez. Yves, puisque vous l'aimez tant...

— De quoi vous a-t-il parlé, Michel ? interrompit Pontcroix. Est-ce qu'il vous a dit que nous nous étions disputés ?

— Non. Il ne fait que votre éloge, au contraire. Il me paraît très jaloux de la bonne réputation de sa sœur. Ne risquez pas... certaines tentations. Des lettres anonymes, c'est sans importance. Quand on est le marquis de Pontcroix et qu'on possède votre fortune, on ne se marie pas impunément. Cela rallume des rivalités, des appétits. Ah ! Yves, à votre place je ne me serais pas marié.

— A ma place ? Vous oubliez, mon cher, qu'entre nous, il y a des *différences*.

Le malheureux joueur savait probablement très bien à quelles *différences* on faisait allusion, car il tordit nerveusement son paquet de cartes.

— Vous êtes un ami généreux, Yves, seulement je me demande si pour vous rendre service, aujourd'hui, je ne devrais pas vous empêcher... d'aller à je ne sais quelle catastrophe. Cette jeune femme n'est pas une femme ordinaire.

— Elle m'aime. Son frère lui raconterait... qu'elle ne le croirait pas, au moins sans preuves à l'appui. Elle aime beaucoup son frère... Elle l'abandonnera pour me suivre... oui, quand je voudrai.

— Elle vous aime ? Alors, Yves, je souhaite . . sa guérison par la vôtre... car au-dessus de vous il y a, en effet, la nature.

Et le docteur Duhat, avec un soupir de lassitude, se remit à cartonner.

Les deux Messieurs inconnus vinrent, le soir, après dîner et ce fut Henri Duhat qui les reçut en leur apprenant que son client avait constitué deux autres témoins. Cette affaire s'arrangerait sans doute, aux environs de Paris,

à l'entière satisfaction de tout le monde. Un témoin essaya bien de démontrer que, depuis la guerre, le duel était mal porté et qu'il semblait antédiluvien de se mesurer pour des querelles purement individuelles, mais quelqu'un déclara, non sans raison, que la victoire générale ne suffisait pas à venger les injures particulières.

Pendant ce temps, Michel cherchait Mlle Lucette Gerval, qu'il ne découvrit pas et à laquelle il renonça, parce que les événements se chargèrent de lui prouver que les femmes, comme les nations, finissent toujours par adorer leurs bourreaux.

Marie Faneau attendait son frère pour aller rejoindre son fiancé et se mourait d'inquiétude. Le grand garçon si fort et si singulièrement insensible était alité, disait son dernier pneumatique, avec un peu de fièvre : « Voulez-vous, grande Amie, venir me voir ? Mon médecin, Henri Duhat, autorise une heure de conversation et il craint des complications morales si vous me refusez cette joie. » Marie ne tenait plus en place. Lorsque son frère arriva elle lui montra le pneumatique tout en achevant sa toilette.

— N'attendons pas son auto. Partons tout de suite, je t'en supplie.

— Il est blessé ou vitriolé ! Est-ce que, par hasard, il y aurait une providence ? dit Michel, qui commençait à avoir assez de son rôle de personnage en tiers dans une comédie aussi dramatique.

Dans la très somptueuse chambre à coucher du *Majestic* Yves était étendu sur une chaise longue, le bras droit en écharpe. On avait baissé les stores et un flatteur demi-jour atténuait la dureté de son visage. Il semblait plus calme, surtout plus gai. Deux jeunes gens serraient les mains du médecin se retirant devant la visite de la fiancée, lui laissant discrètement le champ libre après avoir arpenté l'autre champ, selon toutes les lois du code de l'honneur.

Michel risqua une plaisanterie de mauvais goût :

— Vous avez l'air d'une marquise! Il vous manque des mouches !

— Celle qui m'a piqué pour vous, cher ! lui jeta dédaigneusement Pontcroix en se soulevant pour baiser la main de Marie.

Il ne voulut pas en expliquer davantage, au moins lui-même.

Marie était navrée. Encore un mystère ! Le médecin consentit à la rassurer :

— En effet, une piqûre insignifiante, Mademoiselle. Ne vous alarmez pas. Le pauvre adversaire ne s'en tirera pas si bien, d'autant moins bien qu'il manque d'habitude.

D'un commun accord, Michel, qui espérait en savoir davantage et Henri,qui avait l'ordre de lui en dire un peu plus, passèrent dans le salon d'à côté.

Marie avait une robe de printemps, un voile de soie bleu sur un satin plus clair, et un immense boa de plumes d'autruche de deux tons azurés l'entourait en faisant ressortir sa tête pâle de rousse sous un large chapeau de velours uni. Elle était toute septième ciel ! Ses yeux fleurissaient, derrière sa voilette de tulle, comme deux fleurs tendues vers la lumière. Elle osa s'asseoir sur le bord de la chaise longue.

— Yves, murmura-t-elle, vous n'avez donc aucune pitié de votre amie,puisque vous la bouleversez ainsi sans lui faire la grâce du mot de l'énigme ?

— Chérie, je suis tellement heureux de vous revoir que j'ai tout oublié.

Il serrait ses poignets avec toute la vivacité de quelqu'un qui n'a pas perdu énormément d'énergie.

— Je ne peux pas connaître le motif de ce duel ?

— Une discussion ridicule à propos... de sport.

— Ou d'une dame ? fit-elle timidement.

— Non, pas tout à fait.

Et il rit, puis il se mit plus près d'elle, l'enveloppant de son bras resté libre.

— Marianeau, fit-il de sa voix sourde, tout à coup passionnée, je gagne à ce coup d'épée la joie de vous avoir un peu toute à moi. Vous n'avez pas peur parce que je suis blessé. Ces sortes de situations attendrissent les plus sévères et moi je ne crains pas de vous... froisser, car je suis fatigué, pas ma blessure, Dieu sait que j'en ai reçu d'autres, mais parce que j'ai dû me lever de bonne heure et j'ai horreur de ça... (Il lui baisa les mains.) Marianeau, vous êtes belle dans vos soieries célestes, mais vos cheveux sentent l'enfer ! Non, ne vous révoltez pas. Je resterai très doux. Je voudrais me blottir dans vos jupes comme Fanette, que vous me préférez. Aussitôt guéri, dans une semaine, je vais en Bretagne pour voir où en sont les travaux. Maître Mahaut m'écrit que tout se termine lentement parce que... journées de huit heures et incapacité. Comme il est regrettable que nous ne puissions revenir au bon temps où l'on ne bâtissait pas une tour ou un rempart sans d'abord murer un ouvrier dedans, histoire de donner une âme à la pierre ! Marie, ne protestez pas, je plaisante ; seulement, jadis, c'était sérieux... Ma chérie, aimez-vous toujours les fleurs que je vous envoie ? Puis-je cueillir à votre ceinture cette rose rouge ? Vous commencez à aimer cette couleur, dites ? Aimez-vous aussi ces fraises qui sont venues d'Espagne et sont presque aussi rouges que les œillets de ce pays?... Marie, je suis heureux, mais je suis impuissant à vous plaire, parce que je ne sais pas me plier à l'amour humain. (Il ferma un instant les yeux, comme prêt à se trouver mal.) Et tu attends de moi l'amour humain. Tous ceux qui t'approchent doivent en rêver, de cet amour qui donne la vie. (Il semblait vraiment sur le point de s'évanouir et déchirait la rose pourpre sous ses ongles. Elle eut la sensation qu'il souffrait, mais que ce n'était pas physiquement.) Non, non, ne m'embrasse pas. J'ai le

dégoût de tous les baisers! Souviens-toi que tu as livré tes lèvres à un autre. Tu as beau me plaire, je ne l'oublie pas. Crois-tu donc que je puisse te pardonner ?... Je ne pardonne jamais rien. Non, l'absolu ce n'est pas cela.

Elle se leva, désolée.

— Vous avez encore la fièvre, monsieur de Pontcroix ?

— J'ai toujours la fièvre. (Il ajouta plus bas, comme un aveu :) Mais ce matin, chérie, j'ai vu la vraie couleur du sang ; ce n'était ni la rose, ni les fraises, ni ta bouche, c'était quelque chose comme le torrent de tes cheveux que j'aurais voulu arracher à la blessure de cet homme.

— Oh ! Yves, qui êtes-vous ? Il n'est pas possible de penser tout cela sans avoir le cerveau malade, je vous assure...

Il se redressa et lui mit les mains sur les épaules en la regardant droit dans les yeux :

— Je ne suis pas plus fou que ceux qui songent à l'amour tel qu'on le parle en votre langue humaine, Marie. Osez donc y songer un seul instant, là, dans mes bras, en me regardant bien en face !... (Marie Faneau, interdite, demeura immobile, son teint se colora, sous son regard brûlant, sa pudeur, malgré elle, monta jusqu'à ses joues, venant du plus profond de son être. Comment se faisait-il que ce fou furieux, qu'elle n'aurait pas dû écouter, ni daigner contredire, la tenait sous le charme effrayant de certaines phrases qu'elle finissait par admettre, sinon comprendre ? Elle entendait cela comme un chant indistinct, sans parole...)

— Oui, je sais, tu voudrais bien appeler ton frère pour te garer de mes divagations... en écoutant les siennes ! Il t'aime bien, ton frère, et c'est pour cela que je l'aime aussi. Marie, tu seras ma femme, et nous serons trois, la plus étrange des trinités passionnées. Tout ce que la terre peut porter de plus ardent et de plus inouï. Je veux tout ce que tu voudras et je m'incline d'avance devant ta douceur de belle résignée. (Il la jeta irrésistiblement à ses pieds, la

faisant tomber sur les genoux du seul effort de sa main demeurée libre.) Voilà ! Tu ne peux même pas résister à un homme blessé. Maintenant, tu vas pleurer, ce qui me consolera, me guérira, car, enfin, tu m'aimes... et que m'importe de quel amour !

— Non, Yves, je ne pleurerai pas. J'ai seulement une peine infinie à vous voir si malheureux, vous si fort. J'ai entrepris de vous guérir de vos vertiges et j'y parviendrai en vous aimant... comme il vous plaira que je vous aime. Je supporterai tout, parce que je crois que vous m'aimez à votre manière. De tout votre cerveau, sinon du cœur que vous n'avez plus. Qui donc m'a volé votre cœur, Yves, mon fiancé ?

Il la respirait, ravi, les yeux clos, la tenant par les deux poignets d'une seule main, sans essayer de lui faire du mal.

— Quand je pense que je pourrai peut-être la convertir à ma religion ! murmura-t-il.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Vous croyez en Dieu, Yves, et vous vous imaginez, naturellement, que je suis une païenne parce que je suis une artiste ?

— Je crois, moi, en un Dieu qui n'est pas le bon, petite fille trop tendre et trop simple. Je crois, et la guerre, et surtout la paix d'aujourd'hui autorisent cette croyance au ciel renversé, que la seule puissance qui gouverne le monde est une puissance mauvaise, détruisant ou corrompant tout ce qu'elle honore de son attention. Je crois que c'était peut être Gilles de Rais qui avait raison. Malheureusement, on ne laisse pas aux inventeurs ou aux savants le temps de mettre leur invention au point. Le seigneur de Laval n'a pas fait plus de vivisection que nos sombres tourmenteurs des laboratoires modernes, s'il était plus riche et plus élégant. Je voudrais bien savoir pourquoi une matière vivante et innocente serait plus innocente ou plus vivante qu'une autre ? Il n'y a que la réalisation de l'absolu qui compte. Pauvre Marianeau, à qui je ne peux pas

parler le langage humain et qui m'écoutes! Ah! Marianeau, tes cheveux, tes cheveux couleur de sang... que j'aurais tant voulu arracher de la poitrine de cet homme que j'ai failli tuer ce matin et que je ne connais pas!

Marie échappa vivement à son étreinte pour aller faire signe à Henri Duhat, qui la rejoignit sur la pointe des pieds.

— ... De la fièvre ? Vous croyez ? C'est bien possible, chuchota-t-il anxieux. Étant donné votre présence, oui, car le médecin trop doux envenime la plaie. Alors, chère mademoiselle, je vous donne congé. Quant à Michel, calmez-le à son tour. Lui aussi est fort ému.

L'auto les attendait devant l'hôtel pour les reconduire chez eux. Marie, en y montant, dit, tremblant encore :

— Est-ce que tu as appris la vérité, mon petit ?

Celui-ci s'écria, transporté :

— Ton fiancé est le plus chic type que je connaisse. Il est de toute évidence que c'est un détraqué, mais je le tiens pour un homme tout à fait gentil... je veux dire : un vrai gentilhomme. Il s'est battu parce que cet imbécile de Janou, le dessinateur, a prétendu, dans un salon, que j'avais des mœurs douteuses ! Des mœurs douteuses ! (Et Michel pouffa.) Mais je n'ai jamais eu de mœurs du tout ! Ton fiancé me donne là une très bonne leçon de politesse et je ne m'occupe plus de sa vie privée. Ah ! Marianeau, c'est tout de même épatant de clouer la langue des gens avec une épée pour les faire taire !

— Jusqu'au jour où l'autre vous cloue le cœur avec la sienne! Je ne serai plus tranquille, maintenant. Il a raison, il faudrait fuir... le langage humain.

— Comme tu l'aimes !

— Michel, c'est malgré moi, c'est plus fort que moi... et que toi.

X

Yves de Pontcroix, parfaitement guéri de son insigni-

fiante blessure, parlait de ce voyage en Bretagne avec une étrange ardeur :

— Puisque vous ne trouvez pas convenable de venir chez moi avant notre mariage, soit, je me résigne, mais donnez-moi au moins votre frère pour m'y accompagner ! Il connaît vos goûts, vos habitudes et me dira ce que je peux avoir oublié dans ma liste envoyée à Me Mahaut. Là-bas, il n'y a que des domestiques tellement ordinaires... et si vous alliez vous y déplaire de toutes les façons ?... Puisque vous devez y vivre avec moi !... Voyons ! Consentez à venir vous-même, je vous en conjure ! Nous irons tous les trois.

Il tenait ses mains, les pressait convulsivement, ne la quittait pas de son regard noir et dur qui étincelait.

— Non ! Non ! je n'irai là-bas que votre femme. N'insistez pas. Même avec mon frère cela pourrait sembler un peu hardi aux voisins.

— Il n'y a pas de voisin.

— Alors, au personnel.

— Le personnel est à cent lieues de nos existences de mondains ou d'artistes. Il ne voit ni n'entend et conserve la bonne habitude des gens de jadis. Il se croit né pour obéir.

Michel, qui se roulait, avec la petite Fanette, dans l'atelier, interrompit leur dialogue pour déclarer :

— Moi, j'en suis. Marianeau, je vais savoir si l'atelier de la Tour Prends Garde sera aussi bien que celui de la cour de Rohan.

Il rampa jusqu'aux genoux de sa sœur, les entoura de ses bras et dit, tendrement :

— Pourquoi ne veux-tu pas venir ? Nous resterons à peine huit jours et tu seras de retour pour l'ouverture des Salons.

— Non, Michel. (Elle ajouta, gracieusement :) J'aurai la surprise complète, puisque, tous les deux, vous m'y préparerez tout le bonheur de notre futur foyer.

— Oh ! si tu te mets à faire des phrases, toi aussi, c'est que tu es très vexée d'avoir à me laisser y aller seul. Tant pis pour toi ! Marquis, quand partons-nous ? En chemin de fer ou en auto ?

Yves eut un sourire presque aimable :

— Demain, si vous voulez .En auto, bien certainement. J'ai horreur de me mettre aux ordres d'un chauffeur de train. Votre heure sera la mienne.

— Comme dans les duels de la *Comédie Française ?*

— Oh ! je t'en prie, Michel, qu'on ne me reparle jamais de duel ! fit Marianeau de mauvaise humeur, sans savoir pourquoi.

Et, dès ce soir-là, refusant de sortir avec eux pour aller dîner au restaurant,elle s'occupa de la valise de son frère, criblant Ermance de recommandations maternelles au sujet des vêtements, des menus objets et surtout des nombreuses potions à ne pas oublier.

—LaBretagne,au printemps, ce doit être froid. Iltousse la nuit et s'obstine à courir les rues. Ce qui me console, c'est que,là-bas, il se couchera de bonne heure, puisqu'on n'y voit personne.

Le lendemain, Yves amena Henri Duhat pour le présenter comme nouveau garde du corps à Marie Faneau.

—Je mets mon meilleur ami à vos ordres, ma très belle, et j'espère que vous n'en aurez nul besoin ; mais si vous ne m'écriviez pas, lui me donnerait de vos nouvelles tous les jours, il l'a juré.

Elle se mit à rire.

— Pourquoi ne vous écrirais-je pas ?

— Vous avez tellement peur de vous compromettre ! fit-il ironiquement.A propos : je prends la limousine parce qu'elle peut être conduite de l'intérieur et que nous voyagerons du soir au matin. Je vous laisse le petit coupé avec Lucot, gaillard qui n'a pas les yeux dans sa poche et à qui vous pouvez vous fier en toutes circonstances. Même si l'envie vous prenait de venir nous rejoindre... Mainte-

nant, je vous supplie de vous distraire... absolument comme si je n'étais pas là.

— Je vais donc enterrer ma vie de garçon ? railla-t-elle, osant le taquiner pour essayer de le forcer à rire.

Il l'attira tendrement contre lui :

— N'oubliez pas que je suis atrocement jaloux. Ma jalousie est peut-être ma meilleure manière d'aimer.

Elle l'embrassa très courageusement parce qu'il y avait chez elle deux autres hommes qui souriaient et qu'elle aurait eu peur de le faire en dehors d'eux, seule avec lui qui ne souriait pas.

Pontcroix fut relativement gai au dîner, puis il partit, abandonnant Michel aux petits soins de sa sœur, pour aller chercher l'auto.

— Tiens tes cigarettes, Michel. Inutile de dissimuler que tu fumeras dès que je n'y serai plus.

Elle lui tendit la petite boîte de métal, sa provision de *Muratti's*.

— Merci, chérie. Je suis content. On n'aura pas le temps de s'endormir, car je pense que le marquis va mener ça d'un train d'enfer. Non, Ermance, pas de couverture de laine et encore moins de pardessus ! J'ai toutes les fourrures de mon beau-frère, ça suffira bien. Au revoir, ma petite Fanette. Reste ici. Là-bas il y a des chiens-loups qui te casseraient les reins... d'une façon ou d'une autre. Dis donc, Marie, faut-il que je m'occupe sérieusement de la tour au point de vue de l'atelier futur ou crois-tu qu'il t'empêchera de travailler ?

— De travailler, non. De gagner de l'argent, oui. Il permettra tout, pourvu que je ne fasse plus de portrait. Or, j'ai une envie folle d'étudier le paysage. Après tout, l'art n'a pas qu'une corde à son arc.

— Hum ! fit Michel. Lui n'a qu'une flèche au sien, mais elle pique terriblement ! Marie, je te fais mes adieux. Je crois, moi, que ce n'est pas la peine d'installer ma cham-

bre là-bas. Tu me mettras sûrement à la porte quand tu seras marquise.

Elle faillit se fâcher. Il la serra très fort en l'embrassant :

— Je ne peux pas vivre sans toi, Marie, tu le sais bien, et je sais aussi bien que tu ne te passerais pas de mes sottises.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, car il ne se séparait jamais d'elle, il bondit comme un clown vers l'escalier et disparut dans le déhanchement de son fameux pas espagnol.

Marie songeait :

— On se demande quel est le plus fou des deux ! Et cependant, je préfère... l'autre folie. On n'épouserait tout de même pas Michel.

La traversée des rues de Paris se fit assez lentement. C'était l'heure des théâtres et Pontcroix, malgré son assurance qui égalait celle d'un professionnel,redoutait, ou semblait redouter les accidents au milieu de cette cohue de voitures de toutes provenances, de piétons bourdonnant comme les mouches de tous ces coches.

Michel,installé sur les coussins du fond,fumait, béatement heureux de cette randonnée au clair de lune. Il faisait beau et doux. Dès qu'ils eurent dépassé l'octroi et qu'ils furent sur la route, Yves parla de l'itinéraire :

—Nous allons à Quimper, ou mieux à Pontcroix, par Alençon. Vous me suivez, Michel ? Allumez donc votre lampe pour voir la carte, si cela vous intéresse. Nous serons, vers minuit,dans l'Orne... et nous prenons là une bien jolie route qui monte en corniche,domine un torrent et redescend dans les bois. C'est très pittoresque, le jour. Nous y verrons poindre l'aurore. Est-ce que vous savez dormir en auto ? Je vous préviens que nous ferons du cent. La nuit, avec de bons phares, on est libre.

— Je ne sais plus dormir nulle part, depuis quelque temps. J'adore me promener la nuit, surtout être mené,

parce que j'ai la peur de toute espèce de responsabilité. Marie prétend qu'elle trouverait cela plus amusant si elle conduisait. Elle aime à connaître son but. Moi, je m'en fiche. On arrive toujours. Cette course aux abîmes est délicieuse.

Ils n'étaient séparés que par les dossiers des sièges de devant et Michel s'appuyait sur le drap gris perle qui feutrait leur voiture, une somptueuse limousine pourvue de tout le confort désirable.

Yves de Pontcroix portait une lourde veste de fourrure noire. Tête nue, ses cheveux lui faisaient comme un bonnet d'une autre fourrure plus lisse, plus noire encore. Par instant on voyait briller ses yeux qu'illuminait la lueur fuyante d'un bec de gaz. Ses mains, gantées de clair, tenaient le volant avec le calme que donne une volonté que rien n'entravera, unie à la force physique, cette force qui lui procurait la sensation d'être toujours le maître de la situation.

— Vous n'avez jamais eu d'accident ? demanda Michel.

— Si. J'ai failli m'écraser contre un arbre en conduisant des vivres du côté de Verdun. (Il se mit à rire de son rire sourd.) Ce n'était pas pour mon plaisir comme ce soir, je vous l'assure. J'ai dû faire une terrible embardée sous des éclats d'obus et j'ai perdu les deux camarades accrochés au marche-pied, plus toute une caisse de... confiture ! On faisait tous les métiers en ce temps-là. Je n'étais pas là pour ça, mais le conducteur expirait, basculé par-dessus le volant. Or, conduire un camion en course... c'est impossible. La confiture, de la groseille, je crois, ruisselait de tous les côtés à travers la bâche et les entrailles des pauvres diables coulaient le long des roues d'avant. On ne savait pas ce qui paraissait le plus rouge de toute cette marmelade.

— Et vous ? questionna Michel dans un frisson nerveux qu'il ne put réprimer.

— Moi, j'ai continué. Je suis arrivé au poste de ravi-

taillement couvert d'une liqueur qui poissait vraiment trop... et on m'a offert ma première citation. Entre nous, ce n'était pas la peine.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aime le rouge, fit laconiquement le marquis.

— Oui, je sais. En ce moment, vous parlez la langue verte, je veux dire l'argot, plaisanta Michel. Une terreur de barrière ne s'exprimerait pas autrement pour dire qu'elle aime le sang !

— Je n'ai pas encore fréquenté chez les terreurs de barrière et j'ignore l'argot. Toutes mes excuses.

Michel éclata de rire.

— Ah! que vous êtes donc susceptible! mon cher frère. Tout de même ne racontez pas cela le soir de vos noces à Marianeau. Et c'est toujours parce que vous aimez le rouge que vous vous êtes battu pour moi, Yves ? ajouta d'un ton plus bas le jeune homme en rallumant sa cigarette.

Chose étrange, le marquis, à cette question, se tourna brusquement, malgré sa prudence de chauffeur émérite, comme attiré par le regard un peu trouble de son interlocuteur. Cela suffit pour faire obliquer la voiture du côté d'un abreuvoir qui stagnait entre deux petits murs de pierre.

On entendit un fracas de vitre ou de métal.

La voiture s'arrêta dix mètres plus loin.

— Vous venez de nous rendre louches ou borgnes. Un de nos phares est brisé. Nous ne voyagerons plus que d'un œil et de travers, fit-il agacé. Et il eut encore son rire sourd, son inexplicable raillerie *en dedans* qui lui donnait l'attitude de quelqu'un qui se moque aussi de lui-même.

— Je suis désolé, murmura Michel.

— Oh ! ce n'est pas de votre faute... si je me suis battu pour vous sans vous le dire et sans vous prendre à té-

moin d'une affaire d'où, vraiment, l'honneur n'avait pas grande chance de sortir très brillant, je tenais à vous prouver que le frère de ma femme ne peut pas déchoir, au moins devant moi.

Il reprit son volant et la voiture fila, dardant un œil unique sur une route blanche qui devenait presque neigeuse bordée d'arbres noirs.

Michel, si bavard, n'avait plus envie de causer. Ce diable d'homme le glaçait en dépit de toute la courtoisie de ses manières. Il n'en avait plus peur pour sa sœur, car il le sentait, le croyait sincèrement apprivoisé, dompté par l'amour, mais il aurait bien voulu percer les ténèbres qui environnaient tous ses actes.

Un froid singulier s'emparait maintenant du jeune névrosé. Il remonta les fourrures autour de lui, s'efforça de s'endormir.

La route semblait se précipiter sur lui, entrant par le grand pare-brise d'avant, droite, unie comme un ruban d'argent qui s'enroule autour d'une énorme bobine. La puissante machine l'avalait, littéralement. Les murs ou les arbres s'écartaient ou se rejoignaient en une interminable sarabande. Par moment, la perspective, dans une forêt, montrait les branches cernant, à perte de vue, une espèce de colonne, une pyramide en marbre qui atteignait le ciel noir, et cela était si fantomatique, si réellement irréel, si fatigant, que l'on pouvait s'imaginer à chaque seconde qu'on allait se briser contre elle.

Michel voulut fermer les yeux, surtout pour ne plus voir. Il laissa tomber sa cigarette dans le porte-cendre et, bercé par les roulements presque silencieux de la voiture, peut-être finit-il par s'endormir...

Il fut réveillé en sursaut par le brusque arrêt de l'automobile.

La voix de son compagnon de route lui sembla plus sourde, plus *morte* que jamais. Est-ce qu'on lui parlait en rêve ou était-on enfin arrivé ?

— J'ai dormi ? Vous croyez, Yves ? Mon Dieu, comme tout est noir ici ! Où sommes-nous ?

— En face d'un ravin de l'Orne. Et il est bien dommage qu'il fasse encore nuit, car l'endroit est merveilleux. Je suis obligé de m'occuper un peu de ce qui se passe dans ma machine. Il y a quelque chose qui ne marche plus.

— Vous savez ce que c'est ?

— Je m'en doute. Un chauffeur doit toujours connaître son métier... surtout quand ce n'est pas son métier.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Non, puisque vous n'y entendez rien.

Michel sauta sur la route à son tour et sentit, au sortir des fourrures qui l'enveloppaient, glisser sur ses épaules comme un linge mouillé. Une bise humide soufflait, on percevait le murmure d'une eau qui coulait très bas, très loin, au pied d'une montagne boisée dont les arbres touffus empêchaient de distinguer le cours, fleuve, rivière ou torrent.

Le phare, leur unique phare s'éteignit.

— Comme l'autre est brisé, nous n'avons plus que ma lampe de poche pour trouver la réparation qu'il faut entreprendre. Vraiment, Lucot a-t-il négligé ce détail, lui, si consciencieux ? gronda l'automobiliste déçu.

Le marquis de Pontcroix, comme un simple conducteur de taxi, avait ouvert le capot et examinait l'intérieur fumant de sa machine. Il sortait de là des vapeurs brûlantes qu'il recevait en plein visage sans s'en émouvoir autrement. Cet énorme monstre mécanique, en face de cet autre monstre humain, couvert d'une sombre peau d'ours comme un habitant des cavernes de la préhistoire, faisait de plus en plus l'effet d'un cauchemar à Michel, qui se mit à claquer des dents.

Très petit garçon devant l'austérité nocturne de la nature qu'il ne connaissait pas et intimidé par cette espèce de haut fantôme aux yeux luisants, dont il ne voyait guère que la main gantée de clair qui plongeait dans les flancs

de la bête, il eut une impression d'horreur irraisonnée.

Où était-on ?

Pourquoi ce presque soudain silence et cette effarante obscurité ?

— Pourquoi ne rallumez-vous pas le phare ? cria-t-il involontairement. Cette nuit sans lune et cette voix mystérieuse de l'eau qui pleure, c'est à vous donner des nerfs.

— Vous êtes décidément très femme ! fit le marquis en refermant son capot d'un geste brutal. Remontez donc dans la voiture, hein, et tâchez de vous y rendormir tout à fait. Moi, j'y vois la nuit. Je n'ai pas besoin de lumière pour savoir où nous en sommes.

Michel obéit passivement, glacé par une terreur superstitieuse. Il avait peut-être eu tort de mettre sa confiance en ce personnage énigmatique *aimant le rouge.*

Et des réflexions bizarres l'assaillaient, malgré son caractère léger, son allure de frondeur qui croit que la plaisanterie est l'essence même de sa raison de vivre.

Pourquoi était-on parti sans Lucot ? Pour le laisser, avec le coupé, à Marie ? Oui, certainement. Mais pourquoi marchait-on, maintenant, tous les phares éteints ? Parce qu'on en avait brisé un au départ, était-ce une raison pour que l'autre s'éteignît ? Peut-être ! Et surtout, pourquoi s'arrêtait-on dans un site merveilleux qu'on ne pouvait pas contempler, puisque la lune était couchée et qu'il n'y avait pas moyen d'allumer des lanternes ?

Il pressa le bouton de la lampe électrique du plafonnier qui ne fonctionna pas.

Le moteur marchait toujours, mais au ralenti. On ne distinguait qu'une sorte de râle étouffé alternant avec celui de la rivière invisible. Vaguement, il put s'apercevoir aussi que la voiture n'était plus dans le sens normal de la route. Elle se trouvait placée en travers, ses roues d'arrière accotées à la montagne. Il sentait, par la portière ouverte, l'odeur sauvage des fougères naissantes et des herbes formant un rideau derrière elle.

Devant, c'était la route large, un drap blanc étalé, puis une ligne très sombre, un talus de mousse, un garde-fou la séparant de l'abîme.

Quel abîme ? La nuit ? Les arbres de la forêt ? Et sûrement, au bas de la pente boisée, le torrent qu'on entendait mugir, donnant l'idée lancinante d'un grand vide, d'un trou profond d'où montait l'intolérable plainte.

Halluciné par son habituelle nervosité, Michel Faneau s'y abandonna, comme il s'abandonnait toujours tout entier à ses impulsions bonnes ou mauvaises. Il fouilla fébrilement dans ses poches pour y chercher sa boîte de cigarettes et son stylo. Alors, péniblement, à tâtons, il écrivit sur le papier qui enveloppait les *Muratti's*, juste au-dessus de l'inscription en anglais : « *Young Ladies Gold Tipped* », trois ou quatre mots...

C'était un acte insensé. Pour rien au monde il n'aurait voulu crier cela, ni demander la moindre explication à son futur beau-frère.

— Comme il se moquerait de moi, ajouta-t-il mentalement, s'il pouvait se douter de ma frayeur ! C'est pour le coup qu'il ne me prierait pas de lui servir de témoin !

Il remit plus tranquillement le stylo et les *Muratti's* dans ses vêtements, s'enroula de ses couvertures, très calme, à présent, parce que le marquis de Pontcroix lui criait :

— Fermez donc votre portière, nous repartons.

Il obéit en poussant un soupir de bien-être. Quand même, il avait confiance dans cette force, lui le faible. Singulier cauchemar que ce doute abominable ! Ah ! oui, se rendormir et tout à fait, cette fois, au milieu de l'exquise tiédeur des fourrures......

... Alors, l'énorme limousine glissa, démarra doucement. Il n'eut que le temps de voir passer devant lui, encadré par la glace de la portière, droit et noir, immobile comme le tronc d'un arbre, le marquis de Pontcroix qui, lui, demeuré sur la route, venait de lancer sa voiture dans le ravin.

La limousine exécuta un bond formidable, fit d'abord un tour complet sur elle-même, puis, brisant les branches, déracinant les arbustes, broyant des rochers, renversant tout, elle alla s'écraser à trente mètres au delà de la rivière. Il y eut un bruit effrayant de moteur éclatant, rugissant, de machine hoquetant comme pour hurler à la mort du puissant animal de fer et tout se tut peu à peu.

Aucun cri, aucune plainte humaine, pas une parole de douleur ou de désespoir ne sortit du gouffre. Seul, le cours d'eau continua de sangloter, très loin, de son même sanglot, monotone, indifférent.

L'homme, penché sur cet abîme, les deux poings crispés au garde-fou de la route, guetta un moment, qui dut lui paraître long ! Ses yeux, qui voyaient la nuit, fouillèrent les ténèbres d'où pouvait surgir un spectateur de ce drame, c'est-à-dire l'ennemi. Quand l'écho, répercutant le fracas de la chute, se fut apaisé, l'homme se rassura. Il n'y avait personne dans la campagne. Pas de lumière au flanc des collines. Pas de maison à proximité. L'endroit était admirablement choisi.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à descendre par le chemin que ce bolide venait de tracer... par le même chemin, pour ne pas laisser d'autre trace ! Et de son pas souple et en se traînant souvent sur les genoux, s'accrochant aux arbres brisés ou les escaladant, il descendit. La terre paraissait nivelée comme par un gigantesque rabot et la pente était si raide que, par place, il glissait avec les pierres et les racines tordues ; mais, au bout d'une heure de ces exercices vertigineux, il se trouva tout près de la rivière, qu'il entendait couler rapidement, ce qui indiquait qu'elle était peu profonde.

La voiture, relancée par un mur, une falaise de rocs, y avait pratiqué une large brèche et était allée se fracasser de l'autre côté, dans une sorte de prairie, de clairière, au milieu des arbres. Il n'hésita pas, entra dans l'eau, qui ne vint même pas jusqu'au bord de sa veste, la traversa

sans perdre pied, puis il atteignit enfin cette masse plus noire que la nuit, le monstre réduit en miettes, répandant une atroce odeur d'essence, d'huile chaude et de caoutchouc crevés, mais qui ne flambait pas.

— Michel ! appela-t-il à voix basse en s'approchant de l'endroit où il voyait dépasser un lambeau de fourrure.

Le silence était absolu.

Il tira sur ce lambeau ; le corps vint à lui, tellement aplati qu'il ne le reconnut pas. Il n'y avait plus ni figure, ni tête ! Rien qu'une effigie, ressemblant, dans cette ombre du ravin, à une de ces silhouettes fabriquées avec des échalas sous des vêtements percés, qu'on met dans les champs pour effrayer les oiseaux. Michel Faneau, le joli pantin des bazars de Paris, le joyeux danseur de l'atelier Fusard, était mort, bien mort, plus que mort, vide !

— Pauvre diable, murmura le marquis de Pontcroix, il n'a pas eu le temps de souffrir !

Il s'assit à côté de lui et alluma machinalement un cigare. Il savait qu'il aurait à attendre vraisemblablement la pointe du jour avant de voir venir quelqu'un, paysan ou garde forestier.

Ce qui le préoccupait c'était... *qu'il n'y avait pas de sang*. Michel avait dû être broyé entre les deux parois de la carrosserie, se soudant pour ainsi dire sur lui, puis s'ouvrant ensuite dans les bonds successifs pour le laisser rouler, exsangue, hors de son linceul de fourrures.

Le jour parut. Pontcroix, fatigué de sa veille, s'étira longuement. Il avait envie de dormir comme un fauve qui revient de la chasse ! Un peu grelottant de froid, parce que ses habits mouillés commençaient à lui coller à la peau, il tira tout à fait les couvertures de voyage pour s'en envelopper à son tour ; mais, alors, ses yeux se dilatèrent, plus luisants, ses mains, dégantées, se convulsèrent de douleur ou de joie : les fourrures secouées rendaient le sang qu'elles avaient bu ! Et l'aurore, qui pénétrait jusqu'à cet horrible amas de ferrailles, révélait le mas-

sacre, en faisant éclater la couleur vermeille, toute la pourpre du crime.

Le marquis, comme pris de folie furieuse, se jeta sur cette pourpre dont il fit son lit.

Le passant qui, du haut de la route, aperçut ces deux hommes, les crut morts tous les deux. L'un, petit, mince, étalé, face au ciel, les bras en croix, avait bien l'air d'un martyr. L'autre, plus grand, ne bougeait pas davantage, couché sur le ventre, le visage enfoui dans une mare de sang, évanoui ou dormant, tel un second cadavre.

Les secours furent très longs à organiser. Le plus proche hameau ne possédait ni poste, ni médecin. Des ouvriers, employés à une scierie voisine de la route, apportèrent des échelles et des cordes. On fabriqua deux brancards, et par un chemin plus facile quoique beaucoup plus détourné, on se rendit sur le lieu de l'accident, en amenant le garde champêtre de la localité.

On fut bien étonné, en pénétrant dans la clairière, d'y retrouver l'un des deux morts debout, le plus grand. A la vérité, celui-là leur parut *très frappé*, tellement ses yeux brillaient singulièrement. Quand on lui demanda s'il pouvait marcher, il se mit à rire, d'un rire sourd qui leur fit peur :

— Je peux même l'emporter dans mes bras, si vous voulez, car il ne pèse pas lourd !

Respectueusement, on l'examina. S'il ruisselait de sang, il n'avait rien d'apparemment cassé. Ses façons mirent tout le monde à ses ordres. On pensait qu'il pouvait en être devenu fou, mais qu'il avait sûrement l'habitude de commander.

— C'est du monde cossu. Faut s'attentionner à ce que l'on fait ici, déclara le garde champêtre, solennellement.

On renonça à fouiller les restes de la voiture et on se borna à l'arroser copieusement de l'eau de la rivière pour qu'elle n'eût pas l'idée de brûler encore de l'essence.

— Un morceau pareil, dit sentencieusement le méca-

nicien de la scierie, ça va, aujourd'hui, dans les soixante mille !

Parvenu au sommet de l'autre versant, Pontcroix, remis d'aplomb par l'air pur, eut tout le loisir de répondre aux questions d'usage.

Son nom et son titre, surtout ses billets de banque, produisirent leur effet habituel sur la police rurale, le médecin de campagne et les quelques braves paysans qui avouèrent avoir engrangé leur plus belle récolte en ramassant ce grand Monsieur tombé du ciel dans leur champ.

On le laissa rédiger en paix le télégramme qu'il devait adresser à Marie Faneau :

« Ma pauvre chérie, nous avons été précipités dans un ravin avec la voiture dont les phares ne fonctionnaient plus.

« Je regrette de ne pas être mort... aussi. »

En disant tout, cette phrase pouvait laisser entrevoir un état grave pour lui-même. Marie, le lisant, n'eut qu'un cri, le cri de l'amour, ce royal égoïste :

— Vivant ! Il est encore vivant, lui !

A l'éclair de cette passion, la pauvre Ermance se signa, comprenant bien que l'autre était mort...

RACHILDE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Noël du Fail : *Propos rustiques*, Introduction et notes de Jacques Boulenger, Bossard. — Julie Berliet : *Les amis oubliés de Port-Royal*, Dorbon aîné. — Jean Hankiss : *Philippe Néricault Destouches, l'Homme et l'Œuvre*, Hegedüs et Sändor, Debreczen. — Alfred Berthier : *Xavier de Maistre*, Libraire Catholique, Emmanuel Vitte.

Les hommes de ce temps qui n'acquerront point une culture littéraire seront véritablement répréhensibles, car jamais peut-être les éditeurs ne leur en ont fourni tant de moyens. De toutes parts affluent les réimpressions. Celles des grands écrivains pullulent, et beaucoup parmi elles sont excellentes. Et voici que l'on met peu à peu sous presse les œuvres des écrivains mineurs qui se signalèrent à l'attention par la singularité de leurs idées ou le pittoresque de leur style. C'étaient généralement les plus difficiles à rencontrer à cause de leur rareté et de leur cherté. Désormais elles fourmilleront. Ne nous en plaignons pas. Lisons : c'est le plus ineffable plaisir de la vie.

Parmi ces écrivains de second ordre, Noël du Fail mériterait de tenir une place meilleure. Peu de gens le connaissent en dehors des spécialistes du XVIe siècle. Son nom ne figure même pas dans les dictionnaires. On a retrouvé peu de renseignements sur sa vie. On sait qu'il naquit aux environs de Rennes entre 1520 et 1528, qu'il fut à Paris un écolier turbulent, en Italie un fantassin sans gloire, dans diverses universités un élève plus habile à faire des dupes qu'à méditer Cujas. En 1553, il se maria richement et, peu après, acheta une charge de conseiller au présidial de Rennes, puis de conseiller au Parlement de la même ville. Il recueillit et publia les « arrêts notables » de ce Parlement, prit ensuite sa retraite, partagea ses loisirs entre la ville et les champs et mourut le 7 juillet 1591.

C'est en pleine maturité d'esprit, et bien avant d'avoir abandonné la tâche judiciaire, que Noël du Fail écrivit ses *Discours d'Eutrapel* et ces délicieux **Propos rustiques**, dont M. Jac-

ques Boulenger vient de nous restituer le texte d'après l'édition originale de 1547 en l'accompagnant d'une agréable Introduction, de notes historiques et philologiques. Noël du Fail procède directement de Rabelais, dont il continue, mais en l'édulcorant, la verve pittoresque et la belle gaieté. D'un style allègre, il met en scène, dans leurs diverses manifestations de vie, les paysans de son pays natal. Rien ne lui a échappé de leurs coutumes. Ses divers chapitres, pleins d'animation et de bons propos, sont calqués, avec une étonnante maîtrise, sur la réalité. Point de poésie, mais une connaissance admirable des choses rustiques, un sens aigu de l'observation, un naturel de conteur qui plaît et qui enchante. Sous cette plume, deux villages d'autrefois ressuscitent à nos yeux. Un récit, entre autres : *La Grande bataille de ceux du village de Flameaux et de ceux de Vindelles où les femmes se trouvèrent* nous montre, avec une particulière netteté, que les haines collectives de bourgade à bourgade existèrent de tout temps. Ce récit est traité d'une manière remarquable.

Chez ces vieux maîtres, nos écrivains contemporains auraient intérêt parfois à chercher des méthodes et surtout à étudier par quels moyens on parvient à exprimer le sentiment de la vie. Les historiens de la littérature croient à tort que leur rôle consiste à aligner des faits et non point à ressusciter des images. Ils veulent à tout prix rester dans le domaine de la science et ils répudient l'art au lieu d'allier l'un à l'autre. Sans doute fort souvent n'ont-ils point ce pouvoir de synthèse qui rend l'histoire si captivante.

Mme Julie Berliet aurait, par exemple, rendu singulièrement plus sympathiques ses **Amis oubliés de Port-Royal**, si elle s'était efforcée de leur rendre la vie. Elle connaît bien, et elle vénère surtout, ce milieu où règnent tant d'idées étouffantes de dogmatisme. Avec quelque peu d'émotion artistique elle aurait pu en traduire l'atmosphère de douloureuse et extatique béatitude. Son style habile à formuler des nuances le lui eût permis. Elle ne l'a point voulu.

Son livre est un fragment d'une étude de plus grande portée. On y trouvera des détails, surtout empruntés à des correspondances imprimées, sur les relations qu'entretinrent saint François de Sales et la mère Angélique, la mère Angélique et sainte Jeanne de Chantal, sainte Jeanne de Chantal et M. de Saint-Cyran. Ces relations sont tout imprégnées de religion, d'ascétisme, et, chose

étrange, d'une amitié qui prend maintes fois pour s'exprimer le langage de l'amour.

Mme Julie Berliet ne se défend point de combattre en faveur de ces élus injustement attaqués à son avis par des gens de parti pris. Elle les voudrait laver de la cruelle accusation d'avoir suscité, sous le nom de jansénisme, une hérésie au sein du catholicisme. Elle a entrepris là une tâche bien ingrate et, au surplus, presque inutile. Mais son goût pour la famille Arnauld l'incite à la lutte. Espérons qu'en étudiant davantage ces Arnauld, dans leur vie plutôt que dans leurs œuvres (la mère Angélique exceptée), elle s'en désillusionnera. L'abbé Henri Arnauld eut sérieusement besoin de changer d'âme pour occuper avec fruit un siège épiscopal. Simon Arnauld, le carabin, était un homme bien futile et qui termina sa vie marié à une notable gourgandine. Et quant à Antoine, le grand Arnaud, c'est pour lui que Boileau eût écrit avec une justesse certaine le vers fameux :

> Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

N'essayons pas de convaincre Mme Julie Berliet. La lecture de son livre nous a laissé quelque langueur dans l'âme. Nous aurions eu besoin, pour nous délivrer de cette langueur, de nous plonger dans un sujet plus souriant. Malheureusement les publications du moment ne le permettent guère. M. Jean Hankiss, professeur hongrois, nous a adressé, de son université de Debreczen, un lourd volume sur **Philippe Nericault Destouches**. L'absorber n'est pas une médiocre tâche.

C'est un ouvrage synthétique où l'auteur apporte une consciencieuse érudition, beaucoup de méthode et de soin, de la minutie même, le souci de dégager la vérité de la légende et d'étudier plutôt l'œuvre que l'homme. Le style en est clair, sans prétention, émaillé, malheureusement, de-ci de-là, de quelques fautes de français et l'impression de nombreuses coquilles. Aucun document inédit ne nous est offert en partage.

Il faut néanmoins savoir gré aux écrivains hongrois de s'intéresser si favorablement à notre littérature. Plusieurs déjà ont produit, sur divers sujets du XVIe et du XVIIIe siècles, des travaux largement dignes de soutenir la comparaison avec ceux que publient nos professeurs de Sorbonne. Le *Destouches* de M. Jean Hankiss, malgré les critiques que nous lui adressons, mérite toute notre attention.

La vie de l'auteur comique est traitée en une soixantaine de pages nourries de faits. M. Hankiss donne son opinion sur la question controversée de Destouches acteur dans un théâtre nomade. Il lui paraît indubitable, d'après des lettres fort claires, qu'à l'origine de sa carrière Destouches endossa les hardes du comédien. Son existence fut traversée par maints déboires. C'est seulement dans sa jeunesse, à l'époque surtout où il batifola parmi les fols qui entourèrent, à Sceaux, la duchesse du Maine, et dans sa vieillesse qu'il travailla pour le théâtre. Son rôle de diplomate en Angleterre est très bien étudié dans des pages nettes et précises.

M. Jean Hankiss fait de Destouches le disciple le plus convaincu et le plus respectueux des classiques. De fait, cet auteur ne se trouva vraiment dans son élément que lorsqu'il écrivit des comédies de caractère. Il disposait de peu de verve et de peu de vivacité. Son esprit était enclin à l'observation et à la méditation. On ne connaît guère de lui, à notre époque, que le *Glorieux ;* mais le *Philosophe marié*, parmi ses autres bonnes pièces, intéresserait bien davantage, par ses qualités d'originalité et de fraîcheur, les curieux de notre ancien théâtre. En somme, Destouches fut un moraliste. Il finit d'ailleurs sa carrière en théologien, combattant les philosophes et leurs doctrines.

Si M. Alfred Berthier ne s'était consacré, en bon Savoyard, à exalter les gloires de sa petite patrie, il eût aimé, nous en sommes convaincu, reconstituer une image vraie de Destouches ; car Destouches, par sa vie, sinon son œuvre, ressemble comme un frère à ce **Xavier de Maistre** dont il vient de publier, d'après d'abondants documents inédits tirés d'archives publiques et privées, une excellente biographie.

On ne peut guère reprocher à M. Alfred Berthier, écrivain pittoresque, plein d'humour, que son exubérance. Il enveloppe trop souvent son héros de mille faits et observations qui interrompent, en l'allongeant inutilement, son récit, mais il faut l'en excuser. M. Alfred Berthier révère la Savoie et les Savoyards qui l'illustrèrent. Il écrit en sympathie sur un milieu sympathique. D'où ses digressions qui ont la Savoie pour objet ou pour prétexte.

Nul, d'ailleurs, parmi les historiens locaux, n'excelle, mieux que lui, à reconstituer l'ambiance et l'atmosphère où vécurent ses personnages. Toute l'enfance de Xavier de Maistre, dans son livre, est embaumée par ce doux parfum de terroir retrouvé à travers

les textes et les estampes. Le séjour de Xavier à Turin, où fut écrit *le Voyage autour de ma chambre*, est aussi un beau tableau de la vie de garnison en Piémont au XVIIIe siècle.

M. Berthier, avec raison, ne commente pas les événements politiques dont le royaume de Sardaigne fut le théâtre à cette époque. Il suit en exil, en Russie, son héros qui y retrouve peu après son frère, le comte Joseph de Maistre. Il nous tient, au jour le jour, une chronique fort intéressante de leur existence souvent tourmentée par la misère et les calomnies. Le mariage de Xavier, interrompu par des expéditions guerrières contre la Perse, fournit de curieuses pages au biographe.

L'histoire de l'œuvre côtoie l'histoire de la vie. L'une n'est pas moins étonnante que l'autre, quand on connaît le caractère de Xavier, éternel flâneur, dilettante forcené, esprit d'ailleurs presque universel, passionné autant pour les sciences que pour les arts. La littérature ne fut pas pour lui une vocation, mais un moyen de formuler des idées, des sentiments, des images longtemps comprimés dans son cerveau et dans son cœur. De là, cette maigre production, charmante par endroits, mais, en général, peu profonde. Les circonstances stimulaient l'écrivain. Le *Voyage*, le *Lépreux*, la *Jeune Sibérienne* ont bien vieilli, autant certainement que *le Voyage* de Sterne, qui, à l'origine, servit de modèle à Xavier.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

André Lang : *Le responsable*, Albin Michel. — Maurice Dehobra : *Hamydal, philosophe*, Renaissance du livre. — Francis Jammes : *Le livre de saint Joseph*, Plon. — François-Guillaume de Maigret : *Le Club du bonheur*, Grasset. — Marcel Ormoy : *La Conquête*, Grasset. — Marc Elder : *Thérèse ou la bonne éducation*, Albin Michel. — Marcel Boulenger : *Marguerite*, Albin Michel. — Alexandre Arnoux : *La Nuit de Saint-Barnabé*, Albin Michel. — Charles Derennes : *Le Renard bleu*, Albin Michel. — G. Réval : *Cœur Volant*, Ernest Flammarion. — Gaston Leroux : *Les Aventures de Chéri-Bibi*, Pierre Lafitte. — Louis Pergaud : *Les Rustiques*, Mercure de France.

Le Responsable, par André Lang. Le jeune auteur de ce roman a fait parler de lui dans la presse au sujet de « *ses voyages en zigzags dans la république des lettres* ». Ayant questionné des poètes dramatiques qui, en leur qualité d'idoles du public, ne peuvent jamais se tromper ni dévoiler autre chose que le fier sentiment de leur personnalité, il a rapporté, un peu malicieusement, leurs discours et, n'ayant pas pris la précaution de

leur faire signer leurs petites déclarations, il s'est vu renier plusieurs fois par ceux que... la liberté des propos embarrasse. J'ai fait, jadis, ce métier de reporter, en des conditions plus modestes, et j'en ai conçu une telle horreur que je suis pleine d'indulgence pour celui... qui en est la victime. Ou le visiteur, ou le visité, souvent les deux, sont aux prises avec l'envie de risquer certaines audaces, de se montrer dans un abandon piquant la curiosité qui relèvent un peu leur plat du jour d'un piment nouveau. Il en résulte un désordre voulu, lequel n'est pas toujours un effet de l'art. Mais, très régulièrement, quand ça ne va pas, on s'en prend à celui qui questionne; il est jeune, entreprenant, il vient pour accomplir, coûte que coûte, sa mission ; c'est lui l'ennemi et il a bon dos !

Le Responsable est une étude assez cruelle de l'amour contre nature sous toutes ses formes, allant de l'amitié louche des collages de collèges à l'inceste. Je me hâte de déclarer que ce n'est pas pour faire l'éloge du vice et en démontrer la possible excuse que l'auteur en a réalisé la synthèse. Il a étudié la terrible question de l'atavisme, pesant de tout son poids sur l'enfant qui, déjà capable de s'analyser, ne peut arriver à réagir contre l'espèce de maléfice charrié par son sang. Coupable ? Est-on coupable de vivre ? Pourquoi celui-ci apporte-t-il au monde une infirmité physique et celui-là une infirmité morale ? Aucun médecin, digne de ce nom, ne condamnerait, dans un jury, le criminel reconnu cérébralement taré. Peut-on condamner, au nom d'une morale supérieure, la morale inférieure d'un individu déséquilibré ?... Ces différents problèmes exposés dans *le Responsable* me semblent beaucoup plus intéressants à examiner que l'habituelle intrigue, plus ou moins galante, le roman ordinaire où le *couchage* fait tous les frais de l'aventure. Un monsieur. Une dame. Survient un autre monsieur et une autre dame. Il s'agit d'agiter avec plus ou moins de violence, avant de les... servir. Non, ce n'est pas suffisant pour intéresser le lecteur, lorsqu'il cherche à deviner si vraiment vous en savez plus long que lui. L'auteur du *Responsable* est un jeune. Il a une écriture déjà solide, a l'air de connaître son sujet, et si son étude va un peu loin, parfois, on sent que ce n'est pas qu'il y mette la complaisance d'une perversion littéraire. Certaines pages de ce livre sont assez douloureuses pour émouvoir, heureusement, toute autre chose

que les sens du lecteur. En outre, il y a certaine satire de l'éducation des mâles qui s'adresse aux éducateurs, anciens et modernes, pour laquelle satire seule il vaudrait la peine de lire *le Responsable* d'André Lang.

Hamydal, philosophe, par Maurice Dekobra. Ce fils... de bonne maison grandi dans le sérail et en connaissant trop les détours est bien l'histoire la plus joyeuse du monde ! Cet enfant trouvé au fond d'une armoire ayant plusieurs mères et encore plus de pères, mais ne pouvant pas se dire le citoyen d'un pays libre, parce qu'il est né dans celui du libertinage cloîtré, est peut-être la plus triste des mésaventures sociales ! Il faut avoir l'esprit de Maurice Dekobra pour pouvoir jongler avec tant... de maux, et de mots ! Hamydal se forge tout un système philosophique, ne manquant pas de clarté, c'est-à-dire qu'à peu près aussi obscur que les autres systèmes, il ne pèche au moins jamais par l'hypocrisie : le chameau et le chat y sont nommés par leur propre nom. L'humour de l'auteur est de la meilleure qualité. C'est un Rabelaisien tendre ! Il ne tient pas du tout à scandaliser les gens. Il dit les choses avec une aisance naïve qui lui ferait tout pardonner, même les pires inconvenances. Mais ce qui permet le pardon, c'est la philosophie, une très réelle philosophie, qui n'est pas seulement celle d'Hamydal.

Le livre de saint Joseph, par Francis Jammes. Je ne saurais trop féliciter le poète d'avoir cherché à réhabiliter ce saint ! Réhabiliter un saint paraît une anomalie, et cependant, en France, pays où l'on déclare toujours ridicule l'homme trompé, il est malheureusement certain que saint Joseph n'eut jamais une bonne presse. Avec sa délicatesse matoise, sa tendre familiarité envers Dieu, sa docilité filiale vis-à-vis de la vierge, l'auteur a entrepris cette œuvre et l'a réussie ! A la suite du bon saint il rend visite aux pauvres de ce monde, surtout aux déshérités intellectuels et aux simples d'esprit, il devine les grandeurs cachées des petits, leur rend la place qui leur est due. Par l'atmosphère sacrée d'une vie intérieure il leur restitue la vie supérieure. Cela sent bon la nature, la pure église du couvent où les nonnes innocentes ornant l'hôtel de feuillage frais et de lis blanc, se répètent l'une à l'autre, devant sa triste statue de vieux saint : « Comme il a l'air d'un brave homme ! »

Le Club du bonheur, par François-Guillaume de Mai-

gret. Satire de la société contemporaine ? Peut-être. De tous les temps, les dirigeants de la société, pour se faire pardonner leur suprématie, ont recherché le moyen pratique de rendre heureux leurs esclaves. Ils ont prêché le travail, parce que la masse, bien entraînée, doit produire. Se réservant la rêverie ou les arts, les jeux qui sont tous les sports, ils ont établi des castes où travailler doit être un plaisir et d'autres élites où s'amuser commence à devenir la plus dure des corvées. Ce chapelier phrénologue, qui étudie tous les crânes qui passent à sa portée pour savoir de quel couvre-chef on l'ornera, n'est pas sans savoir que les protubérances d'une tête décrivent ou ses vertus ou ses vices. C'est fort ingénieux, patient et compliqué comme une distribution sur table d'échecs, mais quand la redoutable anglomanie ne sévit pas trop, c'est intéressant comme le serait un problème ardu de la meilleure métaphysique. Que les dames se rassurent ! Il y a pourtant de l'amour.

La Conquête, par Marcel Ormoy. Ce roman s'ouvre sur le drame étrange des bombes de la Bertha. Un Paris calme, triste, éclairé d'un soleil qui semblait une ironie cruelle. Personne n'avait peur, simplement parce que ceux qui étaient restés volontairement étaient les braves et que ceux qui ne pouvaient s'en aller demeuraient naturellement les résignés. Cet immense défi jeté à l'humanité par la trajectoire fabuleuse d'une bombe inconnue tombant d'un ciel immuablement pur ne scandalisait plus personne. C'est en cela que la vie normale semblait à jamais désaxée. Sur un thème de détonations sourdes, le drame se noue : deux hommes entreprennent la conquête de la même femme pendant que d'autres hommes, leurs frères, s'efforcent de repousser les conquérants envahisseurs. Eux aussi, alternativement, vont essayer de recommencer la lutte. Le plus sage ou le plus raisonnable des deux succombe et il ne reste plus que le plus fort, celui qui se laisse aller à l'emportement. Et ainsi la France est sauvée et la femme est prise, parce que la véritable puissance, en amour et en guerre, est une chose qui ne se raisonne pas. Ce roman de début est une œuvre bien menée. Quand le style de son auteur se sera un peu dégagé de certains tours de phrase naturalistes, il sera plus apte à former le poème vraiment romanesque.

Thérèse ou la bonne éducation, par Marc Elder. La vie de province où l'on va du salon de sa mère ou de sa belle-mère

à certains salons d'accès plus facile, ce qui met en jeu toutes les facettes du prisme cérébral de ces Messieurs les prétendus. Les pauvres filles à marier n'ont guère le choix, et elles savent toujours où l'on va après leur avoir fait la cour le plus respectueusement du monde. Des types curieux d'une aristocratie pauvre et des parents égoïstes. Thérèse finit par devenir une bonne mère, mais je crois avoir compris que ce n'est peut-être point grâce à son mari légitime.

Marguerite, par Marcel Boulenger. Il s'agit d'un officier juif doué de l'instinct soviétique ou révolutionnaire qui n'exécute pas les ordres qu'on lui donne de bombarder des usines durant la guerre et il arrive que cette... humanité le poursuit inhumainement. Cependant, combien de fois les capitaines résistant aux ordres des généraux gagnèrent, au contraire, la bataille ? Ce roman est dominé par un vieil adultère bien mondain, l'homme père naturel contre le père légitime et le supplice d'une affection contrariée. Marguerite épouse le Juif, plus ou moins coupable, qui meurt tué dans une émeute et tous ces gens, d'apparence très unis, souffrent mort et passion parce que, mon Dieu, un adultère n'est jamais récompensé. Ce qui étonne toujours, c'est de rencontrer ces paternités excessives dans les gens les moins faits pour les comprendre et qui reportent tout simplement leur sensualité dévoyée ou empêchée sur l'enfant de la faute.

La nuit de Saint-Barnabé, par Alexandre Arnoux. Une délicieuse fantaisie à propos de la vie bien moderne se passant dans les rues de la Cité entre les enfants qui raisonnent et parlent un peu comme les hommes. On a mis à leur portée des jouets mécaniques qui sont des autos, des aéros et des exercices physiques qu'on appelle des sports, consistant principalement en application de formidables coups de poings inutiles. Leurs songes sont féériquement impressionnés par les gestes des films. L'enfance n'a plus d'ogre, car il y a eu la guerre, et le cabinet noir, devenu le métro, lui sert simplement à rejoindre le jour en passant par la nuit.

Le Renard bleu, par Charles Derennes. Les aventures sentimentales d'un soldat auxiliaire dans une petite ville du midi. Inutile d'analyser et d'essayer de démêler ces différentes intrigues. C'est ondoyant, caressant, un peu bien libre, mais très humain. Les mères, dans ce pays des amoureux, y sont aussi jolies

que les filles, et les femmes de nos amis sont si peu leurs femmes qu'on peut tromper son meilleur camarade sans qu'il en résulte un grand dommage ni même un remords. C'est la vie méridionale, paresseuse, un brin débraillée, mais sentant bon à force de soleil.

Cœur-Volant, par Gabrielle Réval. Un roman de cape et d'épée se passant sous le règne de ce despote qui dispute la belle La Vallière au fastueux Fouquet. *Cœur-Volant* est une héroïne du genre de la grande Mademoiselle, dont elle paraît descendue sur le panache bleu de son grand chapeau. Elle est plus honnête et incapable d'oublier, elle est surtout un guerrier, un cœur volant à la défense de ses amis. On nous montre un Fouquet nouveau, tendre, inconstant, mais malheureux, pour lequel, amoureux volage, Cœur-Volant se fait tuer. De belles images, de beaux duels et de très purs sentiments. De curieuses scènes chez les précieuses du temps. Il y a un maladroit foudre de guerre, le frère de l'héroïne, qui est amusant par sa fureur jalouse et ses bonds désordonnés.

Les Rustiques, par Louis Pergaud. En lisant la préface de Lucien Descaves, qui, seul, connut très bien Louis Pergaud, on saura tout sur l'homme et l'œuvre et il me paraît inutile d'y rien ajouter.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre du Vieux-Colombier : *Le mariage de Figaro* (25 octobre) : *La fraude*, drame en 4 actes de Louis Fallens (10 octobre) ; *Au petit bonheur*, pièce en un acte de M. Anatole France (10 octobre). — Théatre Sarah Bernhardt : *La gloire*, pièce en 3 actes en vers, de M. Maurice Rostand (12 octobre). — Marigny : *Qu'en mariage seulement*, comédie-vaudeville en 3 actes de MM. Mouézy-Eon, Nancey, Pierrefeux, etc. (24 octobre). — Maison de l'Œuvre : *La Danse de mort*, pièce en 3 actes de Strindberg (21 octobre). — Théatre Antoine : *Le dieu d'Argile*, pièce en 4 actes, de M. Edouard Schneider (27 octobre).

La vie a du bon. S'il est vrai qu'un critique doit sans cesse poursuivre la justification de ses écrits, et singulièrement de ceux qui firent scandale, il me fallait trouver celle de mon récent article sur la Comédie-Française. Je l'ai trouvée et complète.

Le soir du 25 octobre, j'assistais à la représentation du **Mariage de Figaro** donnée par le Vieux-Colombier. Les spec-

tateurs qui m'entouraient n'étaient ni des professionnels du théâtre, ni des snobs affamés de surprises, ni des ouailles de l'église coispellique, ni des ennemis avérés de nos comédiens officiels. C'étaient d'honnêtes Parisiens, qui avaient payé leur place pour entendre une comédie classique, et qui, durant les entr'actes, faisaient des comparaisons. Elles n'étaient point à l'avantage de la Comédie-Française. Que cela fâche Mme Dussane, que cela enrage M. Poizat, que cela suffoque tous les « amis de Molière », j'en suis sûr ; mais qu'y puis-je ? On a grand tort, en général, de tenir les censeurs pour des gens passionnés. Cela s'explique par la colère des gens que l'on écorche ; ils ne peuvent s'imaginer qu'on leur veut du bien. Si l'on dit aux vieux Œdipes et aux antiques Célimènes : « Ça se voit trop, allez-vous-en ! » ce n'est pas pour la joie sadique de faire pleurer des vieillards. Si l'on s'attaque aux choix du comité de lecture, ce n'est pas pour contrister les auteurs encore émus d'avoir attendri M. Fenoux et embrasé Mlle Sorel. On écrit ce qu'on pense, et ce n'est pas toujours aussi avantageux que d'agir à l'inverse. On répète ce que tout le monde dit, et ce n'est pas le fait de l'écrivain sans probité ni crânerie. Il n'est, d'ailleurs, pour en douter, que les libellistes à gages, et je dis cela pour certain pauvre valet de lettres à qui plusieurs sociétaires, attachés aux souvenirs de l'ancien régime, paient d'un dîner, d'un écu et d'un fauteuil la rédaction d'une brochure dont ils dédommagent par surcroît l'imprimeur.

Ces mœurs de ruelle, justement, me ramènent au *Mariage de Figaro* et à l'opinion des bons bourgeois qui, dans la soirée du 25 octobre, remplissaient l'humble foyer du Vieux-Colombier et s'exprimaient sans ambages. Leur opinion était que les petits moyens de M. Copeau servent mieux la gloire de Beaumarchais que ne le sauraient faire, avec tout leur équipage, les comédiens de l'illustre compagnie. C'est la vérité. Assurément la jeune troupe de la rive gauche n'est point sans défauts ; certes, on peut chicaner sur le détail de la mise en scène, mais force est de dire que, pour les « caractères et habillements de la pièce », c'est rue du Vieux-Colombier et non point rue de Richelieu qu'il faut aller chercher le respect des indications si précisément données par l'auteur de la *Folle Journée*.

Pourquoi M. Copeau a-t-il repris le *Mariage de Figaro* ? On le devine. C'est peut-être, de tout le répertoire français, l'ouvrage

qui doit le mieux enchanter ce connaisseur de textes. Sans compter que Beaumarchais, luxueux et frondeur, doit plus que tout autre atteindre le cœur de ce libertin mal entré à Port-Royal, qui se débat contre sa propre componction. Que ce concert, ce gala, ce ballet verbal, ce cliquetis de quolibets doivent donc séduire M. Copeau et les siens ! L'autre soir, je pensais : ils n'ont fait leur théâtre que pour jouer cela, que pour essayer de nous rendre, dans sa hardiesse, cet éternel ouvrage d'avant-garde, avec ses lumières, sa fièvre, ses mascarades nocturnes, sa variété de lanterne magique, son jeu de phrases rapides, sa course d'images, ses raccourcis en flèche et son dévergondage de fin de régime ! Et, par-dessus tout, ce qui demeure nôtre, n'est-ce pas l'air de fête, la grâce dansante qui font d'un pareil théâtre le « ballet russe » du XVIIIe siècle ? Cela revient à Diderot, dit-on, comme on disait à l'auteur de *Stello* que, ses grâces, il les devait à Beaumarchais. On n'en finirait pas de descendre cette échelle. Tenons-nous donc à l'avis du vieux La Harpe : « Ce qui est à Beaumarchais, c'est d'avoir substitué aux fadeurs et aux bouffonneries qui sont tout l'assaisonnement des anciens canevas espagnols et italiens un dialogue plein de saillies et une hardiesse satirique d'autant plus piquante que personne ne s'attendait qu'on osât jamais en ce genre aller jusque-là. »

M. Jacques Copeau a fort exactement habillé la pièce. Sa compagnie l'a bien jouée, seulement un peu trop vite. Puisque j'en suis aux critiques générales, je dirai qu'à l'école professionnelle du Vieux-Colombier l'on fera bien de donner grand soin aux classes d'articulation. Il n'est rien de tel qu'un texte bien nourri pour accuser le mauvais débit des acteurs. Certains, l'autre soir, ont avalé les répliques les plus aiguës, et certaines ont disparu comme des sabres. C'est fâcheux, c'est très fâcheux ; et il ne l'est pas moins que les uns et les autres aient « accroché » de-ci de-là un texte qu'ils semblaient pourtant bien posséder. Autre critique, enfin, et concernant le seul M. Copeau : il eût pu, sans inconvénient, couper une partie de l'interminable — et combien inactuel ! — monologue de Figaro au cinquième acte : l'histoire de « la comédie dans les mœurs du sérail », celle du *Journal Inutile* sont au public d'à présent non moins énigmatiques que les nouvelles du gazetier Cuirassé ; la phrase, si longuement préparée : « *Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits* » est un trait de saison ; de même la boutade aux « trois censeurs ». Ils ne

furent, l'un et l'autre, insérés dans la pièce qu'au bout des quatre ans de lutte qui précédèrent la représentation ; on assure qu'ils décidèrent les « supérieurs » et leur arrachèrent l'autorisation de jouer. Nous vivons sous Léon Bérard, qui n'en demande point tant.

Le rôle de Figaro est pesant aux jeunes épaules de M. Vitray. (Sait-on que cet emploi servit de début à Constant Coquelin, en juillet 1862 ?)

Il y faut un comédien puissant, agile et dont l'expérience n'a point tari la verve. Qu'il y ait, dans la nature de M. Vitray, cette pétulance et cette vivacité que réclame l'emploi des « grands valets de répertoire », je le crois, j'en suis sûr. Mais Figaro, c'est autre chose. « Postillon de gazette, jockey diplomatique », oui. Mais, aussi bien, il incarne le ferment d'un siècle ; domestique raisonneur en qui bout le citoyen furieux de 93. Figaro, c'est l'homme des tournebrides, né d'un soufflet ou d'une mauvaise parole, et qui, dans l'ombre des grands, marche en bouffonnant vers la place de la Révolution. Figaro, depuis la Régence, suit ce chemin-là ! Il est frère de Jean-Jacques et cousin de Damiens... M. Vitray a fait vivre sous nos regards un Scapin moins bâtonné et plus insolent que l'autre ; il nous a rendu l'homme, non le politique : « Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb... » M. Vitray a dit cette phrase avec une sombre ardeur qui est d'un acteur de race. Mais l'esprit du rôle, qui, sans doute, ne lui a point échappé, me semble au-dessus de ses moyens. Le défaut de la belle Mlle Teissier, qui jouait Suzanne, c'est le désaccord d'un jeu mesuré et d'un débit pressé. Elle devrait, je pense, jouer plus lestement et parler moins vite. C'est, d'ailleurs, j'y reviens, l'erreur de toute la compagnie. A cela près, Mlle Teissier fut excellente avec des instants admirables. Beaumarchais disait du rôle de la Comtesse : « Rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au talent de mademoiselle Saint-Val cadette. » Il fait grand honneur aussi à Mme Blanche Albane ; elle a conduit magnifiquement le second acte, cette « machine compliquée » où chacun, depuis cent trente-huit ans, se fournit de rouages dramatiques. M. Œttly serait pleinement louable en comte Almaviva, s'il sacrifiait un peu d'une voix, d'ailleurs belle et prenante. Ce comédien a fait des progrès surprenants ; il ne lui reste qu'à se

montrer moins vain de ses avantages naturels ; il est assez beau et sonore pour en négliger la preuve. Mme Barbieri est fort bonne en Marceline et Romain Bouquet est au-dessus du rôle, ici sacrifié, du docteur Bartholo. Pour la première fois nous entendons un homme dans le rôle de Chérubin. Faut-il s'en louer ? Beaumarchais entendait que l'emploi fût donné « à une jeune et très jolie femme ». Mais, sans doute, l'auteur cédait-il à des préjugés plus généralement admis en son temps qu'aujourd'hui. M. Carette ne joue point avec assez de légèreté le rôle du charmant polisson. Mais il y apporte cette intelligence qui, au Vieux-Colombier, confère à toutes choses — même aux erreurs — un air prémédité qui finit par vous satisfaire en dépit de vous-mêmes. MM. Savry, Baqué, Galland, Vermeil, Blancard, Mlle Fernay sont de très intelligents comédiens.

Quelques jours plus tôt, le Vieux-Colombier jouait un drame : **La Fraude**, de M. Louis Fallens. C'est une pièce médiocre, mais qui ne méritait point la sévérité d'une critique d'habitude ouverte aux pires complaisances. Le même jour, M. Copeau inscrivait à son répertoire un acte de M. Anatole France, écrit dans cette langue vive, nette et pure, qui, pour reprendre un mot de M. Pawlowsky, « ne s'adresse plus à personne ». Les deux pièces furent très bien jouées. Au premier acte de *la Fraude*, M. Jouvet, qui est ici le maître des lumières, réussit un lever du jour tout à fait remarquable.

§

Les fils d'écrivains célèbres sont-ils à plaindre ? Il paraît que la célébrité paternelle est amère aux enfants. C'est à le croire que nous convie M. Maurice Rostand, auteur de **La Gloire** et reeton d'académicien. Sa pièce, qui est en vers, nous montre le désespoir d'un jeune homme en train de mourir de folie et de chagrin, parce que son père accapara toute la publicité du nom. La plupart des critiques ont trouvé cela sublime, et je ne parle pas du fretin des générales, qui positivement bavait d'extase, d'attendrissement et d'envie. Tous ont trouvé que la rivalité de Wisburn et de son fils Clarence n'était ni plus ni moins qu' « un drame éternel » et que ce drame mettait à nu le cœur des artistes. Quelle idée se font-ils donc des artistes, ceux qui ne voient, dans l'art, qu'une aspiration à la célébrité ? Possible que ce soit l'idéal de M. Maurice Rostand et de ses admirateurs ; possible que l'ar-

mée des critiques — laquelle mobilise presque uniquement des auteurs — se batte uniquement pour le succès. C'est plus que possible ; c'est probable. Et il est certain que M. Maurice Rostand n'assigne point d'autre objet à un labeur constant et par ailleurs méritoire. C'est un droit pour chacun de choisir ses aspirations. Mais c'est aller un peu vite que de nommer idéal ce qui n'est en définitive que le contraire de l'idéal. Il faut être, comme on dit, bien parisien, pour s'émouvoir d'une semblable plainte. Elle est, aux souffrances des artistes véritables, ce que les conflits de cocus, où excelle M. Bataille, sont à la vérité des soucis humains. Justement, cette ressemblance donne l'explication d'un triomphe qui fut complet. M. M. Rostand a très naturellement écrit la pièce artificielle et emphatique attendue par une assemblée qui hait autant la nature que la poésie. Toutefois, ce succès même dément la thèse de l'ouvrage, en ce sens que si M. Maurice Rostand s'appelait Maurice Dupont, ou Maurice Martin, il n'eût pu trouver à Paris, ni dans la banlieue, un seul directeur qui, ayant lu *la Gloire*, n'en eût point recommandé l'auteur au zèle de ses factionnaires. Mais cela pourrait m'entraîner à peser les avantages que trouvent, à leur berceau, les héritiers des hommes célèbres. Faire la balance de ces avantages et des inconvénients que déplore l'héritier de Cambo, c'est discuter *la Gloire*. Quitte à passer pour envieux, j'aime mieux m'en tenir à une abstention mêlée d'un peu d'écœurement. Je pense que la carrière des lettres c'est autre chose que cela. Mais cette opinion ne saurait toucher les dandys, fils, gendres et neveux de gloires officielles ; c'est l'opinion d'un écrivain dont le père n'était qu'un pauvre boulanger décoré du mérite agricole. Je ne tire point vanité du ruban de mon père ; mais j'avoue que ma carrière n'en fut ni servie ni gênée.

§

On se demande comment l'habile épicier du théâtre qui colla son étiquette sur le vaudeville : **Qu'en mariage seulement**, joué à Marigny, ne vérifia pas d'abord la qualité de la marchandise. Dans une très basse contrefaçon de la *Dame de chez Maxim*, un collaborateur empoté introduisit une figure de prêtre landais, crédule, touchant et généreux. Cet ecclésiastique promène sa soutane chez les cercleux et chez les filles. Toutefois, les auteurs (connus et inconnus) de cette drôlerie ne se sont pas

rendu compte que leur Bridaine à rebours ne servait qu'à ralentir le mouvement de leur pièce. Il le ralentit jusqu'à une allure d'obsèques. Et ce brave curé ne sera pas venu du Midi pour rien ; c'est lui qui enterrera le dernier vaudeville des établissements Mouezy-Eon and C°. Ceci servait de rentrée à l'agaçante Mlle Cassive, auprès de qui l'on voit à regret se démener un grand artiste tel que M. Jean Perier.

Le théâtre des Deux-Masques a repris la **Main de Singe**, que nous vîmes autrefois jouer par Antoine. Cette fois, le rôle est donné à Mevisto. La pièce demeure, à quinze ans d'espace, ce qu'elle était : poignante et simple. Elle est au surplus bien montée et bien jouée. Je n'aime pas le reste du spectacle.

Je parlerai, dans un prochain feuilleton, de la pièce de Strindberg, **la Danse de Mort**, qu'interprète M. R. Fauchois sur la scène de l'Œuvre. L'ouvrage, aussi bien, que sa réalisation, veulent un commentaire nombreux.

De même pour la très noble pièce de M. Edouard Schneider : **Le Dieu d'Argile** ; bornons-nous d'abord à noter l'accueil que firent à ce haut ouvrage les gens qui acclamèrent, au théâtre Sarah-Bernhardt, ce qu'ils croyaient être une « pièce d'idées ». Il fallait les voir, écoutant le poignant conflit de la solitude et du succès, l'autre soir (27 octobre), c'était à pouffer. Ils bâillaient à s'avaler les yeux ; on eût dit un concile de saumons écoutant la lecture du Coran. Je dois dire que je vis la pièce malgré la direction du théâtre Antoine, qui m'a retiré mes services. Un ami m'offrit un coupon ; assis aux côtés de cet obligeant confrère, j'ai pu voir mon fauteuil occupé par un restaurateur. Fort bien. Je n'ai pas à me plaindre. L'auteur, paraît-il, ne put obtenir une place pour M. de Curel, dont il est l'ami. Plusieurs critiques sont restés sur le trottoir.

Est-ce pour cela que le ministre des Finances exonérera les répétitions des taxes légales ? Il serait temps, au contraire, de frapper tous ces oisifs chers à certains directeurs. Si vraiment vous avez besoin d'argent, en voilà une source, intarissable comme la sottise et profonde comme la vanité. La reprise **d'Amants** au Gymnase m'inspire des réflexions analogues. J'aurais bien voulu revoir le chef-d'œuvre de M. Donnay ; toutefois le secrétaire de M. Rothschild n'a pas assez de places pour les banquiers coreligionnaires de son maître, qui aiment bien le théâtre, mais n'ai-

ment pas payer taxes et billets. Seuls les sots se figurent qu'on a inventé les « cartes rouges » pour permettre aux critiques d'exercer leur profession.

HENRI BÉRAUD.

SCIENCES MÉDICALES

Les derniers travaux sur l'épilepsie. — L'anaphylaxie. — Dr Cabanès : *Le costume du médecin en France, des origines au XVIIe siècle*, Longuet, éditeur. — Dr Bienvenu : *Les goutteux célèbres.* — Dr Henri Codet : *Essai sur le collectionnisme*, Jouve, éditeur, 1921.

La guerre, par le nombre des accidents convulsifs qu'elle a créés, a mis l'épilepsie à l'ordre du jour. Le Congrès des aliénistes et neurologistes qui s'est tenu à Luxembourg du 1er au 8 août a longuement discuté un rapport du docteur Béhague ; au début d'octobre, le 30e congrès de chirurgie, de Strasbourg s'est occupé, à la suite de MM. Billet et Lenormant, du traitement de l'épilepsie consécutive aux traumatismes craniens.

La question, limitée aux troubles convulsivants de guerre, s'est suffisamment élargie pour avoir fait comme une mise au point de nos connaissances actuelles sur la redoutable névrose. Il faut mettre au tout premier plan les travaux des professeurs Claude et Sécard et les nombreuses publications du docteur Paul Hartenberg. Ce dernier, par une étude extrêmement précise et brillante, dont les points essentiels ont porté sur l'examen du liquide céphalo-rachidien, de la pression artérielle, de la température, du rôle de la strychnine, a montré d'une part que l'épilepsie n'est ni héréditaire ni incurable — ce qui avait déjà été soutenu par Maurice de Fleury, Pierre Marie, Babinski, Comby, — d'autre part qu'elle est due, non à l'excitation de l'écorce cérébrale, mais à une abolition paroxystique des fonctions de cette écorce. C'est un trouble par arrêt et non par excitation. Le cerveau supérieur étant inhibé ne réfrène plus les centres moteurs sous-corticaux et médullaires qui se déchargent et fonctionnent de façon désordonnée. La perte de connaissance et l'amnésie sont la signature de l'interruption passagère de la vie mentale.

Toutes les transitions existent entre l'épilepsie traumatique de guerre et l'épilepsie dite « essentielle », dont l'étiologie nous échappe souvent. Tout traumatisme cranien ouvert et fermé, limité ou étendu, est capable d'engendrer, à plus ou moins bref délai,

des accidents épileptiques. Cette « épilepsie traumatique » déclenchée tend à l'aggravation progressive pour en arriver à l'état de mal et la mort, après affaiblissement progressif de l'état mental du blessé. Neurologistes et chirurgiens discutent encore pour savoir si elle est justiciable d'un traitement chirurgical. Les derniers estiment, pour la plupart, avec Billet et Lenormant, que l'opération (ouverture du crâne) est indiscutablement légitime dans de nombreux cas, car elle est « peu dangereuse, souvent utile, rarement tout à fait curatrice, exceptionnellement nuisible ».

Quant à l'épilepsie dite essentielle, je me suis personnellement arrêté à la ligne de conduite suivante : 1° essayer d'abord le *bromure*, qui est encore le médicament-roi ; 2° quand le bromure n'agit pas, ou donne très rapidement du bromisme, recourir tantôt au *tétraborate de soude* associé au *véronal*, tantôt au *gardénal*. *a*) J'emploie le tétraborate de soude associé au véronal dans les cas d'épilepsie surtout « organique ». En tenant compte que l'estomac de quelques malades ne peut absolument pas le supporter, je lui dois d'excellents résultats, en particulier chez des épileptiques très fortement intoxiqués par le bromure et chez qui l'association du tétraborate, du véronal et des toniques a permis de diminuer parfois considérablement le nombre et l'intensité des crises et de relever l'état général. *b*) Je donne le *gardénal* aux épileptiques surtout « psychiques », en particulier à ceux qui ajoutent à leurs crises convulsives de l'anxiété, de l'insomnie, de l'irritabilité. Ce médicament semble prendre l'avantage sur le précédent. *c*) J'ai obtenu toujours de moins bons effets de la combinaison des trois thérapeutiques, si bien que je crois que l'épileptique est si spécifiquement sensible à l'un ou l'autre médicament, que le mélange ne fait que gêner l'action de celui dont le malade a, pour ainsi dire, la vocation. C'est cette « vocation » qu'il faut chercher.

§

L'anaphylaxie, découverte par le professeur Charles Richet, est la sensibilité que confère, vis-à-vis d'une substance déterminée, l'absorption préalable d'une quantité inoffensive de cette même substance. A la suite d'une première injection, la vulnérabilité de l'organisme devient telle, que l'inoculation seconde d'une dose minime suffit à déchaîner des accidents redoutables aux-

quels on a donné le nom de « choc anaphylactique ». L'anaphylaxie joue un grand rôle en pathologie humaine ; d'une part, elle gêne certaines thérapeutiques, d'autre part elle explique bien des accidents d'origine alimentaire. MM. le professeur Fernand Widal et ses élèves, Pierre Abrami et Pasteur, Vallery-Radot, le lyonnais Péhu, ont consacré au Congrès de médecine de Strasbourg (octobre 1921) deux importants rapports à l'*antianaphylaxie*, c'est-à-dire à l'examen des moyens que l'on peut mettre en œuvre pour faire cesser dans l'organisme l'état d'hypersensibilité et pour prévenir ou pour combattre les accidents de choc. Ce domaine est à peine défriché, mais des voies nouvelles s'ouvrent sans cesse aux chercheurs. L'anaphylaxie gêne souvent le médecin dans le traitement d'une maladie par les sérums ; elle explique les hypersensibilités individuelles à certains aliments tels que les œufs, le lait et d'autres substances dont le rôle est parfois insoupçonné. Il faut la rechercher dans certaines manifestations respiratoires, dans le rhume des foins, l'asthme, dans quelques affections cutanées, dans l'épilepsie, l'éclampsie, la migraine. On peut éviter les accidents ou améliorer tels ou tels de ces syndromes morbides: *a*) soit en faisant subir à la substance perturbatrice des modifications physico-chimiques qui suppriment son influence nocive sur l'organisme ; *b*) soit en réaccoutumant progressivement le patient aux effets du poison, en lui inoculant, selon la méthode de Besredka, des doses « subintrantes », d'abord minimes, puis progressivement plus importantes. Par ce moyen on réalise une antianaphylaxie véritablement « spécifique », durable. Dans ce groupe peuvent être rangées les méthodes d'injections au malade de son propre sang ou du sérum qui en est extrait (autohémo ou autosérothérapie). Parfois on tente d'obtenir la désensibilisation par une substance protéique dont les effets se rapprochent beaucoup de ceux de divers poisons alimentaires : ainsi la peptone est ordonnée avec succès contre certaines migraines qui ont pour point de départ une auto-intoxication d'origine intestinale.

§

L'infatigable docteur Cabanès consacre une jolie plaquette au **Costume du médecin en France**, des origines au XVIIe siècle.

« L'Histoire, telle qu'on l'a écrite dans l'antiquité, dit-il avec

A. Monteil, telle qu'on ne cesse de l'écrire encore, c'est l'histoire des rois, des prêtres, des guerriers ; ce n'est pas l'histoire des paysans, des artisans, des marchands qui forment presque toujours la nation ; ce n'est pas l'histoire des divers états ; *ce n'est pas l'Histoire.*» En attendant, comme il en a l'intention, d'exposer, dans un travail d'ensemble, quelle fut la situation occupée dans la société par le médecin aux diverses époques et dans différents pays, il expose quelle fut la marque distinctive de notre profession, avant qu'une plate uniformité ait confondu toutes les classes et « que le pittoresque ait été sacrifié à notre manie égalitaire ».

Dans les **Goutteux célèbres** nous reconnaissons si bien sa manière qu'il se peut que le docteur Bienvenu soit un de ses très proches parents. C'est une originale application de la médecine historique à l'histoire médicale. Le mot *podagre*, infiniment antérieur au mot « goutte », et qui se rencontre déjà dans des manuscrits composés au ve siècle avant notre ère, ne méritait pas le discrédit dans lequel il est tombé, car son étymologie stricte (πους, pied et ἄγρον, surprise) indique bien, en effet, la rapidité avec laquelle survient l'attaque de goutte. Ce mot désignait tout d'abord le piège servant à prendre les bêtes à la chasse.

Son application à une affection morbide sera probablement née des circonstances ; un chasseur, pour désigner un mal nouveau pour lui, se sera écrié, « ποδαγρω », je suis pris par la patte, et *podagre* aura vu le jour.

La goutte a joui longtemps d'une mauvaise réputation. Ambroise Paré ne l'appelait que « *catarre*, parce que le nom de goutte (*sic*) est odieux, principalement aux jeunes gens ». Au temps de Mme de Sévigné, il en était encore ainsi. C'est qu'on croyait alors, dit Cabanès (pardon ! Bienvenu), que la goutte était, dans tous les cas une conséquence de la débauche, et c'est pourquoi l'on disait des individus de mœurs relâchées qu'ils étaient des *goutte-prenants*. Il y a, incontestablement, du vrai dans cette étiologie ; elle n'avait que le tort d'être trop exclusive.

Hiéron, tyran de Syracuse de l'an 478 à 467, peut revendiquer l'honneur d'être le premier goutteux de marque signalé par les annalistes. « Si la Sicile ne fut pas la patrie originaire de la goutte, on ne peut contester qu'elle fut pour celle-ci un lieu d'élection. Parvenues à la richesse plus tôt que les villes de la Grèce proprement dite, les cités siciliennes connurent plus tôt aussi la

décadence morale et les maladies que le luxe engendre et entretient. » *Ennius*, qui fut centurion en Sardaigne et était logé aux frais de la République, fut atteint de la goutte. Il en rougissait si peu qu'il prétendait y puiser son inspiration. *Nunquam poeta nisi podager*, disait-il. Petit, bedonnant, chauve, et par surcroît frileux et irascible, parmi ses nombreux maux, *Horace* a compté la goutte. Vénus et Bacchus le punirent et il n'était vraiment heureux que quand il revenait au logis trouver son plat de poireaux, ses pois chiches et ses beignets. L'empereur *Auguste* présenta de nombreux « tophi » et mourut d'une maladie d'entrailles après avoir toute sa vie souffert de prurit et de diverses rigidités musculaires. *Ovide* chercha en vain à combattre les accidents douloureux qui le rendaient parfois impotent et n'en fut que plus sceptique à l'égard de la médecine. La *Tragopodagra* de *Lucien* (de Samosate) n'est si pittoresque et ne possède un sens si juste de la vérité clinique que parce qu'elle a été écrite par un malade.

A Constantinople, qui avait hérité des grandeurs et des vices de la Rome impériale, la goutte frappa presque tous les empereurs. En France, les *Médicis* et les *Bourbons* ont été deux dynasties de goutteux. Citons encore Condé, Colbert, Turgot, Maurice de Saxe, Turenne, Conrart au « silence prudent », Saumaise, Denis Papin, Leibniz, Sydenham, Calvin, Montaigne, Lamartine, Chateaubriand, William Pitt, Rubens, La Rochefoucauld, Jules Janin, etc... Voici une salade tournée sans souci des dates et des professions, où chaque goutteux pourra, pour sa consolation, trouver des noms qui ennobliront ses douleurs. Je rappelle, en terminant, que j'ai, dans une de mes précédentes rubriques, indiqué la « cure Guelpa » des accidents de la goutte.

§

L'Essai sur le collectionnisme, du docteur Henri Codet, a frappé l'œil de beaucoup de journalistes. Ecrit par un psychiatre, il n'a pas été tout à fait compris, car on a reproché à l'auteur d'avoir considéré tous les collectionneurs comme des anormaux en marge ou dans la psychologie morbide. En réalité, ce livre, très clair et très savoureux, est avant tout une bonne étude psychologique et sociale d'un type extrêmement répandu et qui n'a rien de pathologique. Ce n'est que dans les deux derniers chapitres que l'auteur décrit les cas morbides sous les titres

« collectionnisme monomaniaque, « collectionomanie », « collectionnisme des aliénés, pseudo-collectionnismes ». Ce travail est à la fois très simple et très complet, et j'ai été très heureux de le trouver débarrassé de tout le jargon prétentieux qui alourdit les travaux des psychiatres.

Les traits psychologiques *primitifs* communs, constants, parmi les innombrables variétés individuelles sont, d'après Codet : le désir de possession, le besoin d'activité spontanée, l'entraînement à se surpasser et la tendance à classer en ordre. L'esprit de propriété est mis en évidence par ces bibliomanes qui tiennent leurs livres cloîtrés dans un cartonnage, au fond d'une bibliothèque verrouillée, d'où ils ne les font, en pratique, jamais sortir. Veulent-ils en lire le texte, qu'ils utilisent un exemplaire banal et sans agrément. Le collectionneur agit uniquement pour sa satisfaction personnelle, non par intérêt, ni ostentation — du moins le collectionneur pur. Son activité spontanée n'est jamais saturée, car une collection n'est jamais achevée, un collectionneur jamais satisfait. — L'entraînement à se surpasser explique que l'un d'eux ait pu mourir de dépit à connaître un exemplaire plus parfait que le sien qu'il croyait unique. — Enfin, la tendance au classement est une des tendances caractéristiques qui servent à différencier la passion normale du collectionnisme pathologique.

Le désir de compléter un groupement ne tient guère compte des qualités réelles de l'objet. Il faut et il suffit qu'il soit présent : La Bruyère fait dire à Démocède, le collectionneur d'estampes : « J'ai *tout Callot*, hormis une seule qui n'est pas, à la vérité, un de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir ; cela est bien rude ! » Cette tendance à la complétude entraîne la négligence et le mépris complet pour tout ce qui n'est pas la spécialité. Chacun connaît cet auteur, dit Codet, bibliophile judicieux, qui s'attache tout spécialement à réunir les diverses éditions de *Paul et Virginie*. La rareté donne un prix particulier aux objets. Le point le plus élevé où elle puisse atteindre est constitué par l'*exemplaire unique* et Codet cite ce bibliomane qui acheta et détruisit un livre ancien identique à l'ouvrage qu'il possédait, pour que celui-là restât seul.

Je lui sais gré d'avoir insisté comme il convient sur l'*extension passionnelle* que prend l'esprit de collection. Il en a montré les

paroxysmes obsédants, la véritable « toxicomanie », l' « égocentrisme » parfois extraordinaire, isolant l'individu du monde extérieur. Il cite comme exemple le fait suivant : le cortège d'un souverain étranger descendant les Champs-Elysées, et son passage n'attirant pas l'attention des collectionneurs, absorbés par leurs échanges à la Bourse aux timbres-poste. Il fait le rapprochement classique du collectionnisme et de la passion amoureuse. Le premier a l'avantage sur cette dernière d'être généralement agréable. On y retrouve « la même tendance au lyrisme pour exalter son bonheur, célébrer les charmes de sa passion, la même naïveté dans l'appréciation de ses mérites, les mêmes enthousiasmes, la même tendance au mystère, la même propension orgueilleuse à la déclarer supérieure à toutes les autres ». Cette passion est aussi exigeante que l'amour. Bonnaffé, dans son excellente *Physiologie du curieux*, écrit : « Ne lui parlez pas de contemplation pure, de platonisme; il veut posséder à tout prix. » Dans les ventes publiques le désir est tel qu'il éclipse souvent le jugement et « le fait n'est pas exceptionnel d'un amateur surexcité, couvrant sa propre surenchère, dans l'instant qui précède l'adjudication définitive ».

Il y a, à mon avis, plus que de la coloration amoureuse dans la passion du collectionneur. Elle tire si bien tout son dynamisme du sexe que chez beaucoup elle finit par l'abolir. J'ai connu des cas de ce genre sur lesquels je m'étendrai peut-être un jour, si les minutes après lesquelles je m'essouffle courent moins vite. Hier encore une dame, dont le mari est particulièrement fidèle, se désolait sur la passion que ce dernier a pour les pigeons. Il en possède un exemplaire d'à peu près toutes les races, il en perd le manger, il se lève chaque nuit. Je dis à la dame, sans essayer de la consoler : « Vous êtes, dans Toulouse, une des rares femmes sûres de ne pas être cocufiées. » C'est un avantage sérieux.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Deherme: *Un Maître : Auguste Comte. Une Direction : le Positivisme*, Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin. — J.-L. Proudhon: *Du principe fédératif*, Edition Bossard. — Charles Cestre: *Production industrielle et justice sociale en Amérique*, Garnier. — Jacques Bardoux : *L'ouvrier anglais d'aujourd'hui*, Hachette. — Mauvezin: *Avant de choisir son métier ou sa profession*, Bordeaux. — Memento.

Ce sont deux grands noms en sociologie que ceux de Comte et

de Proudhon, et il faut savoir gré à M. Deherme et à M. Charles-Brun de rappeler l'attention sur eux.

Le livre de M. Deherme, **Un Maître : Auguste Comte. Une Direction : le Positivisme**, est écrit avec cette fougue généreuse qui enflammera les uns et impatientera les autres. Que Comte soit un très puissant cerveau et qu'il constitue avec Aristote et saint Thomas d'Aquin la triade des grands « synthètes » de l'esprit humain, c'est ce que l'on peut très bien admettre, mais le déplacer de là pour le situer entre Zoroastre, Moïse, le Bouddha, Mahomet, etc., c'est autre chose. D'autant que M. Deherme ajoute à cette liste d'autres noms encore, un surtout, « Un que nous ne nommerons pas, comme dit Carlyle, qu'un silence sacré médite cette matière sacrée » ! Mais remis à sa juste place, Comte est un maître incontestable et dont il sied d'écouter l'enseignement avec respect. Avec respect, mais aussi sans fétichisme ; il a d'ailleurs été assez sévère pour la pédantocratie de son temps, pour qu'on se garde d'instituer en son nom une pédantocratie nouvelle et le pouvoir spirituel que rêvent certains de ses disciples ne serait pas autre chose. On peut juger des effets néfastes que produirait le nouveau papisme quand on voit M. Deherme avancer sans sourciller que le bolchevisme est supérieur à notre régime constitutionnel. En vérité, c'est un poison bien dangereux que l'esprit d'autorité, et l'on frémit en apercevant de quoi il vous rend capable. Le vieux Tibère le disait à ses amis qui le poussaient à gouverner, gouverner, gouverner : *Nescitis quanta bellua est imperium.*

Proudhon n'est certainement pas de la taille de Comte, mais il a sur lui cette supériorité de comprendre la liberté, d'aimer la liberté et de prôner la liberté. Or, en matière humaine, le facteur humain l'emporte sur tous les autres, et ce facteur est essentiellement libre. Comte, qui haussait, paraît-il, les épaules au mot liberté de conscience : Est-ce qu'il y a une liberté de conscience en science ? n'était, socialement parlant, qu'un affectueux autoritaire qui, en dépit de son affectuosité, aurait été insupportable à tous les siens, et qui probablement l'a été, tandis que Proudhon, bien que bourru, violent et parfois dangereux, a toujours été sympathique aux autres hommes, parce qu'il les respectait et les honorait. La réédition que M. Charles-Brun a faite de son livre **Du principe fédératif** montre combien il avait foi dans les forces libres et

combien son socialisme, dont s'effaraient nos pères, se trouvait différent de la machine à comprimer et décerveler les pauvres bougres qu'est le marxisme. Au fond, Proudhon était, en dépit de ses fureurs contre les bourgeois, un libéral individualiste, et, en dépit de ses colères contre les plébiscites bonapartistes, un démocrate : il était notamment très décentralisateur et très fédéraliste, et par ceci il ne pouvait que plaire à M. Charles-Brun, apôtre du régionalisme, qui lui a consacré une préface aussi pénétrante que compréhensive. Ah ! si nos socialistes pouvaient abandonner ce cuistre méchant et ignorant de Karl Marx, père très légitime de Lenine, et revenir au vigoureux, laborieux et consciencieux Proudhon !

Le livre de M. Charles Cestre, **Production industrielle et justice sociale en Amérique**, est un des meilleurs qui aient été consacrés à l'organisation du travail. L'exemple des Etats-Unis est ici tout à fait précieux pour montrer ce qu'on peut attendre de l'évolution d'un pays démocratique comparée à toutes les contraintes bolchevistes, kaiseristes ou syndicalistes. Par l'organisation scientifique de son industrie, l'Amérique anglo saxonne est arrivée à augmenter de la façon la plus étonnante le produit du travail de l'ouvrier. Par l'humanisation de son industrie, elle est parvenue à donner au travailleur la santé, le confort, le goût et le respect du labeur, le sens de la concorde sociale et de la synergie patronalo-ouvrière. Enfin, par la démocratisation de son industrie, elle est arrivée à donner satisfaction à ces besoins obscurs mais puissants que tous les hommes ont de se conduire eux-mêmes et de savoir pourquoi et pour qui ils travaillent, besoins qui ont légitimement déterminé autrefois les révolutions politiques et qui non moins légitimement aujourd'hui provoquent les progrès moraux et sociaux qui sont le meilleur antidote des poisons terroristes. A la base de ce triple mouvement, il y a des qualités morales sans lesquelles tout avorterait, la laboriosité, la sobriété, la dignité personnelle et le respect de la dignité d'autrui. *Self respect, self reliance, self-help*, tous ces mots si difficiles à traduire en français, bien que nous ne soyons pas étrangers à ce qu'ils signifient, caractérisent à merveille l'âme américaine très individualiste et très synergique à la fois, et imbue plus encore que la nôtre de l'esprit de liberté, d'égalité, de fraternité. Sans doute, qu'il y ait en tout ceci quelques réserves à faire de

temps en temps, qu'on ait exagéré les mérites du taylorisme et les vertus des conseils d'usines, c'est très possible, mais l'ensemble ne peut qu'être approuvé. Il convient notamment de louer sans réserves ces *employments managers*, qui, dans l'industrie des Etats-Unis, soignent le facteur humain comme leurs confrères soignent le facteur machine ou le facteur capital. Ces spécialistes-là, nous ne les ignorons pas d'ailleurs en France, et je crois même que c'est nous qui les avons créés ; dès l'Exposition universelle de 1889, le grand économiste Cheysson, disciple de Le Play, préconisait ses *ingénieurs sociaux* dont les *employments managers* ne sont que la transposition américaine ; mais chez nous les idées autochtones n'ont de chance de réussir que quand elles nous reviennent de l'étranger ; espérons donc que, grâce à l'étiquette américaine, nos ingénieurs sociaux seront adoptés par nos grands usiniers et que notre industrie s'orientera dans la voie libérale et démocratique, amenant la concorde, en dehors de laquelle il n'y a que contrainte, révolutionnaire ou réactionnaire, mais toujours tyrannique.

§

Du livre précédent on peut rapprocher celui de M. Jacques Bardoux : **L'Ouvrier anglais d'aujourd'hui**, qui nous donne une vue moins méthodique, mais aussi vivante du facteur humain de l'industrie britannique. L'auteur, qui avait déjà étudié avec une perspicacité singulière ce milieu ouvrier anglais dans ses *Essais de psychologie sociale*, nous donne ici des études moins collectives et d'autant plus frappantes sur des types du mouvement prolétarien d'outre-Manche, le tailleur de pierres de Mosston, le mineur-poète Skipsey, l'immigrant Duckershoff, le chaisier George Meck, les députés ouvriers Grayson et Stanley, le grand propagandiste de l'idée révolutionnaire Robert Blatchford. Qu'on ajoute à ces brèves mais lumineuses monographies des études d'ensemble sur la crise révolutionnaire d'avant guerre et celle d'après guerre, ainsi que sur les efforts d'éducation ouvrière faits en Angleterre par le Ruskin College si différent, en dépit de la communauté de but, de nos Universités populaires d'il y a quinze ans, et on se rendra compte de l'intérêt que présente le livre de M. Jacques Bardoux pour celui qui désire se faire une idée de ce nouveau monde prolétarien anglais, dont ni Taine ni Boutmy n'auraient pu soupçonner la soudaine violence. Les doctrines

ne sont jamais que des abstractions, quelquefois du verbiage, qu'elles soient échafaudées par un Karl Marx, un Proudhon, un Stirner ; ce sont les hommes qui importent, et une personnalité comme celle de Robert Blatchford ou de l'anonyme *stonesman* de Mosston est plus importante à connaître que tous les catéchismes individualistes ou socialistes du monde ; on l'a dit : il y a dans un philosophe ce qu'il n'y a dans aucune philosophie, un homme! Et c'est cette connaissance justement des individus qui permet de ne pas désespérer de l'avenir ; un bolchevisme anglais, s'il pouvait triompher, ne serait jamais le même que le bolchevisme russe, parce que l'ouvrier anglais, sobre, travailleur et consciencieux, n'a rien de commun heureusement avec le moujik russe, ivrogne, paresseux et mystique; comme le dit avec raison M. Bardoux, le frein social dans le Royaume-Uni n'est pas d'ordre économique, mais d'ordre psychologique, mais il n'en est que plus efficace dans sa souplesse. De ceci nous pouvons tirer leçon pour nous-mêmes ; développons partout la santé physique et morale, et tous les poisons sociaux perdront de leur virulence.

Pour n'être qu'un tout petit livre, les *Conseils aux enfants* (*garçons et filles*), *aux parents*, *aux éducateurs*, que M. Mauvezin intitule **Avant de choisir son métier ou sa profession**, n'en contiennent pas moins de très fines notations psychologiques dont s'honoreraient de gros traités de sociologie. Il n'est peut-être pas absolument prouvé, comme le dit l'auteur, que sur 100 personnes 2 exercent leur métier d'une façon remarquable, 20 d'une façon passable et que toutes les autres auraient mieux fait de choisir une autre voie ; mais ce qui est certain, c'est que l'orientation professionnelle qui, dans d'autres pays, comme les Etats-Unis, est si étudiée, est laissée en France dans la négligence la plus absolue. Il serait pourtant bien facile d'organiser dans chaque arrondissement, ou même dans chaque canton, une petite commission itinérante composée d'un agriculteur, d'un commerçant, d'un médecin désignés par leurs Chambres ou Syndicats respectifs, et qui iraient de commune en commune examiner, questionner et conseiller, avec l'aide du maire, de l'instituteur, du curé, etc., de chaque village, les enfants en âge de sortir de l'école primaire. Ces commissions auraient, d'ailleurs, moins à détourner les enfants du travail de la terre ou de l'usine qu'à leur apprendre la façon de tirer un bon parti de ce travail, car à ce

point de vue les 80 o/o de médiocres dont parlait plus haut M. Mauvezin n'auraient peut-être pas mieux fait dans une autre voie que dans celle où ils se sont engagés. Les conseils que donne cet auteur n'en seront pas moins très précieux. M. Mauvezin, directeur de la Chambre de métiers du Sud-Ouest, a publié déjà sur ce sujet des tracts qui ont été distribués par centaines de mille et il prépare un vaste « traité d'orientation professionnelle » intitulé *La Rose des Métiers*, qui facilitera ce travail si important d'organisation économique et sociale ; c'est dire qu'il est aussi compétent qu'homme peut l'être. Ses directives se réduisent d'ailleurs à quelques principes de bon sens et de sens moral : apprendre un métier manuel, le choisir proportionné à sa santé, l'exercer loyalement et vaillamment, et pratiquer les vertus courantes de sobriété, d'économie et de bonne humeur. Je note, un peu au hasard, quelques-unes de ses remarques : « Les jeunes gens sacrifient autant à la mode dans le choix de leurs métiers que les femmes dans la coupe de leurs vêtements. » C'est très exact et l'encombrement de certains métiers, ainsi que les déceptions qui en résultent viennent souvent de là ; depuis qu'on a monté dans les écoles primaires quelques ateliers spécialisés du fer et du bois, les enfants de ces écoles ne voient plus d'autres professions que celles d'ajusteur-tourneur et de menuisier ébéniste. — « Aucune occupation ne met aussi sérieusement l'homme à l'abri de la misère qu'un métier manuel. » « Oui, et comme un métier manuel ne s'apprend que jeune, concluons-en que tous les jeunes gens, même les futurs bacheliers, devraient en savoir un ». — « Celui qui pense qu'il en fait toujours assez pour le salaire qu'il reçoit sera toujours un subalterne, jamais un chef. » — « Veux-tu que ton patron te fasse une situation dans sa maison ? Rends-toi indispensable. » — « Moins d'ingénieurs et surtout de demi-ingénieurs et de quarts d'ingénieurs, et plus de bons ouvriers ! » — « Veux-tu savoir la valeur de l'argent ? essaie d'en emprunter. » Tout ceci, encore une fois, est très juste, et ni Karl Marx, ni Lenine n'ont dit des choses aussi exactes et aussi utiles. Je finis par un mot très sage qui montre que M. Mauvezin n'est pas un vendeur d'orvietan : « L'orientation professionnelle n'aura toujours qu'un intérêt très relatif pour les médiocres. » Oui, et comme, hélas, les médiocres sont très nombreux.... N'importe, orientons !

Memento. — *Le Producteur* publie dans son dernier numéro les résul-

tats d'une très intéressante enquête sur le Crédit intellectuel. Proudhon avait bien vu que le nœud de la question économico-sociale n'est pas tant une affaire de propriété qu'une affaire de crédit, mais le dit nœud n'en est pas plus facile à dénouer. D'abord le crédit intellectuel n'est qu'une forme du crédit personnel qui ne sera jamais que d'exception, et ensuite il n'est possible que pour les professions intellectuelles qui peuvent devenir rémunératrices, ce qui n'est pas le cas de toutes. La seule solution du problème, c'est le travail ; que le métaphysicien polisse des verres de lunette comme Spinoza, que l'apôtre tisse des tapis comme saint Paul et que le rimailleur se fasse journaliste ou bureaucrate comme tant de nos contemporains. — *L'Ordre français*, journal de discussion du docteur Pineau, propose une solution, à discuter, en effet, de la question des chemins de fer : tous les réseaux étant déficitaires seraient mis en liquidation de faillite et leur administration serait confiée à une nouvelle compagnie n'ayant que des actions de 100.000 fr. que prendraient les Départements, Villes, Chambres de Commerce, Syndicats, etc., chacun de ces groupements répartissant alors parmi ses membres son action en coupures de 500 fr. ou de 100 fr. Soit ! Mais cette nouvelle Cie sera-t-elle maîtresse absolue de ses tarifs ? et si elle doit les faire approuver par l'Etat, celui-ci ne sera-t-il pas moralement lié envers les nouveaux actionnaires comme il l'est envers les anciens, qu'il y ait faillite ou non ?

HENRI MAZEL.

INDUSTRIE

L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport. — On peut dire que les engins de transport des hommes et des marchandises sont restés sensiblement les mêmes depuis la civilisation romaine jusqu'au début de XIXe siècle, tandis qu'ils ont prodigieusement progressé sous tous les rapports depuis cent ans.

En vérité, un certain progrès s'était manifesté antérieurement aux chemins de fer, notamment du jour où les forgerons ont été assez habiles pour munir les voitures de ressorts ; mais si les diligences de Charles X allaient environ deux fois plus vite que celles du Roi Soleil, cela tient surtout à l'amélioration du sol des routes par suite de l'invention du macadam, plutôt qu'à un progrès dans les méthodes de construction des véhicules.

Il nous a paru intéressant d'étudier l'influence de l'esprit de routine issu de cette longue période de stagnation sur l'invention des engins de transport modernes.

Relativement à ces inventions on peut faire deux constatations :

1°) Toutes les fois que le nouvel engin comporte une adaptation d'un mode de transport préexistant, la forme parfaite et définitive du nouvel engin a mis très longtemps à se libérer des procédés et des méthodes du passé et les progrès ont été très lents.

2°) Si, par contre, l'engin est entièrement nouveau et sans précédent, la forme définitive et adéquate au nouveau mode de transport s'est très rapidement dégagée pour arriver à une quasi perfection.

En retraçant rapidement la genèse des inventions des moyens de transport modernes, nous allons vérifier ces deux constatations.

CHEMINS DE FER. — On sait que les chemins de fer ont eu des débuts très difficiles. Bon nombre d'hommes, par ailleurs fort instruits et avisés, niaient l'importance de la découverte et ceux-là mêmes qui y croyaient ne se rendaient pas du tout compte de la révolution que les chemins de fer apporteraient dans la vie moderne. Les promoteurs eux-mêmes n'ont pas « projeté » la découverte dans l'avenir et ils ont conçu le chemin de fer comme une route spéciale sur laquelle circuleraient des voitures ordinaires, munies toutefois de roues *ad hoc*, et attelées au nouveau tracteur inventé par Stéphenson. Pour eux, la nouveauté consistait uniquement dans le mode de traction, le reste n'était qu'une adaptation de procédés connus. Ils n'ont pas vu, aveuglés par l'esprit de routine, que le mode de traction nouveau devait entraîner des solutions complètement nouvelles pour le matériel roulant. Toute leur ingéniosité s'est reportée sur le tracteur, et c'est seulement lorsque celui-ci a été mis au point qu'on s'est aperçu de la défectuosité du matériel roulant et de son insuffisance.

Aussi la locomotive est-elle arrivée assez rapidement à sa forme définitive. Dès 1855, sa vitesse et son rendement étaient très acceptables. Les plus gros progrès réalisés depuis cette époque ont porté sur la puissance des machines qui s'est considérablement accrue et sur le rendement qui a été amélioré par l'emploi des cylindres compound.

Mais on peut dire qu'entre la locomotive de 1855 et les machines modernes il n'y a pas de différence de principe, mais seule-

ment des différences d'exécution et des perfectionnements de détail (1).

Par contre, les créateurs du matériel roulant ont été fortement influencés par les méthodes et les procédés employés dans la construction des véhicules à chevaux.

Les wagons n'ont été au début que des berlines montées sur roues à bandages. Il suffit de voir des vieilles lithographies de 1840 pour s'en rendre compte. A telles enseignes que, sur certaines lignes encores inachevées (comme sur la ligne de Lyon à Bourg), les wagons étaient, en ce temps-là, de simples plateformes sur lesquelles on hissait les diligences, qui, au point terminus, continuaient le voyage par la route.

La forme et l'agencement des wagons ont mis très longtemps à se dégager de cette routine. Il n'a pas fallu moins de 50 ans pour s'apercevoir qu'un wagon de voyageurs n'était pas une diligence et qu'à un mode de transport nouveau il fallait un engin nouveau. Les grands wagons-lits modernes, les wagons à couloir, les soufflets d'intercommunication des voitures, le montage des caisses sur boggies sont des progrès relativement très récents.

On a mis encore plus longtemps à comprendre que les portières — cause de la majorité des accidents de route — étaient dangereuses dans les compartiments et que l'accès des wagons devait se faire par le couloir à l'aide de 4 portières faciles à surveiller.

Dans mille détails de construction cet esprit de routine s'est manifesté. Pendant un temps immémorial, les loqueteaux des portières ne pouvaient se manœuvrer que de l'extérieur, ce qui est éminemment incommode et dangereux. On a paru longtemps redouter que les voyageurs n'ouvrissent les portières en route, si les loqueteaux se trouvaient à l'intérieur! Vieille méfiance de l'autorité qui traite toujours le public en petit garçon. On sait, d'ailleurs, qu'au début, les portières étaient verrouillées et il n'a pas fallu moins que la mort tragique de Dumont d'Urville pour en laisser l'ouverture à la disposition des voyageurs.

Aujourd'hui encore, les portières s'ouvrent à l'extérieur (cause d'accidents), au lieu de coulisser, comme dans le métro. Les stores, les châssis de vitres, les capitonnages sont calqués sur

(1) Il y a d'ailleurs encore en service des locomotives antérieures à 1870.

ceux des berlines antiques. La disposition même des compartiments ne révèle pas une grande ingéniosité. Aucun perfectionnement de détail n'a été apporté, sauf peut-être celui qui permet, en première classe, d'élargir la banquette pendant la nuit. Seuls les wagons-lits s'adressant à une clientèle de luxe ont à peu près rompu avec les traditions du passé.

Le chauffage à la vapeur, connu cependant depuis longtemps, n'a remplacé que tout récemment les antiques bouillotes de nos pères. (Pourquoi pas de la paille comme au XVIII[e] siècle ?) Faut-il parler de l'absence des cabinets de toilette, dont la création est toute moderne ?

L'éclairage des wagons a bien suivi à peu près les progrès des découvertes récentes, mais avec un prudent décalage. Une récente catastrophe vient de démontrer les dangers de l'éclairage au gaz des wagons alors que depuis vingt ans au moins on eût pu adopter l'éclairage électrique.

Evidemment, à ces points de vue, l'esprit de routine n'a pas eu d'autre conséquence que de retarder les progrès dans le confort et la sécurité des voyageurs. Mais il en a eu une autre, infiniment plus grave et qui pèsera toujours sur l'avenir des chemins de fer. Nous voulons parler de la largeur de la voie. Quelles sont, en effet, les raisons qui ont poussé les promoteurs des chemins de fer à choisir le chiffre fatidique de 1 m. 44 ? Pourquoi pas 1m.50, 1 m.60 ou plus ?

Tout simplement parce que la largeur de 1 m.44 correspondait sensiblement à la voie d'une diligence ordinaire. Nous sommes bien certains que l'on ne s'est même pas posé la question. Pour nos grands-pères, un wagon c'était toujours une voiture et comme depuis vingt siècles les roues d'une voiture avaient toujours à peu près le même écartement (1), il n'y avait pas de raisons pour le changer.

Or, cet écartement est important, car de la largeur de la voie dépend le gabarit et par conséquent la dimension des wagons. Certes, des raisons de construction et de traction s'opposaient à ce que l'on fît choix d'une largeur trop grande. Mais il est à peu près certain que si la voie des chemins de fer était un peu plus large,

(1) Cet écartement avait été lui-même déterminé par l'espace en largeur qu'occupent deux chevaux côte à côte, si bien qu'en somme la largeur des voies de chemin de fer a été fixée par la dimension de la croupe d'un cheval.

l'exploitation serait plus économique. Tout d'abord le coût de l'infrastructure et du matériel roulant n'aurait pas augmenté dans le rapport des largeurs de voie. Tous ceux qui ont fait des travaux savent que le coût d'un ouvrage quelconque croît bien moins vite que ses dimensions.

Nous n'avons pas la prétention, dans cette courte étude, d'indiquer quelle aurait dû être le meilleur écartement de voie à adopter C'est là un problème assez ardu. Mais, à titre d'exemple, on peut aisément voir les conséquences d'un accroissement de 0 m.36 qui aurait porté la voie normale à 1 m.80.

A priori, l'augmentation de la largeur dans ces conditions n'aurait guère accru les frais de premier établissement que de 10 à 15 o/o au plus. Or la voie de 1 m. 80 aurait permis de porter la largeur extérieure du gabarit des wagons, qui est de 3 m.20 environ actuellement, à près de 4 m. avec la même stabilité. La capacité de transport des voyageurs aurait été accrue de 30 à 40 o/o et, conséquence plus importante, le poids mort par voyageur aurait diminué dans une sérieuse proportion (1). On sait, d'ailleurs, que ce poids mort, qui est actuellement de 350 à 700 kilos par voyageur, suivant les classes, est la principale cause du déficit de l'exploitation en ce qui concerne le transport des voyageurs. En effet, pour ces derniers, le rapport du poids mort au poids utile transporté est de 3/1 à 7/1, alors qu'il est de 1/2 pour les marchandises.

La capacité utile des wagons de marchandises eût été également augmentée dans les mêmes proportions pour une même longueur de wagons. Or, la tendance a toujours été d'accroître le plus possible, pour le transport des matières de peu de valeur, la capacité unitaire des wagons, afin de réduire les frais de chargement et de manutention. C'est cette raison qui a poussé à construire, ces dernières années, des wagons de marchandises de 50 tonnes sur boggies.

Est-il besoin de dire que, tant qu'il y aura des chemins de fer, la largeur de la voie ne changera pas? Le capital que représentent les voie ferrées est tellement important que l'on ne peut songer à une modification quelconque à ce point de vue. Mais ceci

(1) Ce calcul n'est donné qu'à titre d'exemple. Il est possible que, pour les conditions actuelles d'exploitation, une largeur supérieure ou inférieure à 1 m. 80 eût été préférable.

prouve que l'application à une invention nouvelle d'une conception du passé peut avoir les conséquences les plus néfastes.

AUTOMOBILE. — Des réflexions du même ordre peuvent être faites à propos de l'invention des automobiles.

Alors que toute la partie mécanique de l'auto a évolué en somme très rapidement pour atteindre, 7 ou 8 ans après l'apparition des premières voitures, une perfection qui ne s'accroît aujourd'hui que dans des détails (1), la partie « carrosserie » a subi et subit encore l'influence de la carrosserie hippomobile.

Le même phénomène que nous avons constaté pour les chemins de fer s'est produit : on a commencé par mettre un moteur sur une voiture à chevaux. Peu à peu, et péniblement, on a adapté la carrosserie au châssis en lui donnant une forme plus adéquate au nouveau mode de transport. Cette évolution est loin d'être terminée. S'il y a aujourd'hui une carrosserie vraiment « automobile », les procédés de construction sont restés, à peu de chose près, ceux employés par nos pères. L'esprit de routine s'est manifesté longtemps chez les carrossiers d'une façon extravagante (2). La guerre a cependant porté un rude coup à ces procédés désuets, et, lorsque l'équilibre économique sera établi, il faudra bien innover en cette matière si on veut produire en série des carrosseries à des prix acceptables.

L'histoire de la motocyclette est aussi typique. On a mis vingt ans pour comprendre que la motocyclette était en réalité une automobile en miniature à deux roues et qu'il ne fallait pas se contenter d'adapter plus ou moins bien un moteur sur une bicyclette. Le side-car n'est que le déguisement du cycle-car à 3 roues et le scooter, le dernier né, représente évidemment la motocyclette de l'avenir, la seule qui survivra.

Par contre, la bicyclette, qui n'avait aucun ancêtre (la draisienne était un jouet et le bicycle un engin d'acrobate), a évolué vers sa forme définitive avec une extrême rapidité, dès que le pneumatique, adjuvant indispensable, a été inventé.

(1) En effet, dès 1909, le moteur d'automobile avait atteint sa forme actuelle. Les progrès, depuis cette date, ont porté surtout sur le rendement, l'accessibilité des organes, le silence, etc.

(2) Il y a cinq ou six ans nous avons visité des ateliers de carrosserie qui ne comportaient presque pas de machines-outils. On perçait les trous dans le bois de la carrosserie avec un fer rougi tout comme chez les charrons au village.

TRANSPORTS EN COMMUN. — Voyons, maintenant, ce qui s'est passé pour un engin de transport bien démocratique : le tramway électrique. Comme toujours la partie mécanique et électrique du tramway a trouvé très rapidement sa forme définitive. On a à peine hésité sur le choix du courant, sa tension, la forme des lignes de contact et du trolley, etc. En quelques années tout a été mis au point.

Par contre, la carrosserie des tramways a été longtemps et reste encore souvent celle des omnibus à chevaux. On n'a pas vu, dès le début, que le tramway électrique était un engin totalement différent du tramway à chevaux et que sa carrosserie devait présenter des dispositions spéciales pour assurer le plus vivement possible la montée et la descente des voyageurs. L'augmentation de la rapidité du transport doit être acquise, en effet, non seulement par la vitesse propre du véhicule, mais encore en utilisant sa faculté d'arrêt et de démarrage rapides. Si, par des dispositions vicieuses, on perd du temps à chaque arrêt en ralentissant la montée et la descente des voyageurs, on perd une partie du bénéfice acquis par les qualités du nouveau mode de traction.

On a mis vingt ans pour modifier (et encore à Paris seulement et dans quelques rares villes) la position des voyageurs assis en brochette sur des banquettes longitudinales, et exposés au double martyre des pieds écrasés et des courants d'air, et pour adopter la disposition des voitures à plate-forme centrale et compartiments à banquettes en équerre formant couloir de circulation. Cette disposition permet en outre d'isoler facilement le wattman des voyageurs. Mais c'est bien tout ce que l'on a fait pour ce malheureux. Lorsqu'on a construit les premières voitures, on a trouvé commode de mettre le « contrôleur » verticalement à l'avant et de placer le wattman debout à côté de lui. On l'y a laissé. Pourquoi ne pas le faire asseoir comme son confrère le conducteur d'autobus ? Tout simplement parce que les automotrices sont encore munies de l'antique frein à manivelle que l'on ne peut manœuvrer commodément que debout. Il ne manque pourtant pas de systèmes de freins à levier ou à pédales tout aussi puissants (1). Mais la routine est la plus forte.

(1) On commence pourtant à munir les voitures de tramways électriques de freins à air comprimé.

Il est remarquable de constater qu'un seul engin de transport en commun fait exception à cette règle. C'est le métro. Il a été conçu, en effet, vers 1895, c'est-à-dire à un moment où les transports en commun n'avaient pas, et de loin, l'ampleur qu'ils ont aujourd'hui.

D'autre part, à cette époque, l'industrie électrique venait à peine de naître. Il faut admirer une œuvre si largement conçue qu'après plus de vingt ans d'existence elle suffit encore aux besoins de la circulation de Paris. On peut y noter quelques solutions heureuses et nouvelles qui devraient être depuis longtemps appliquées dans les chemins de fer ; portières coulissantes et automatiques, quai au ras de l'entrée des wagons, bonne disposition des wagons qui permettrait une rapidité encore plus grande d'entrée et de sortie si les voyageurs voulaient bien se discipliner et ne pas sortir par la porte réservée à l'entrée.

Cependant on retrouve des traces de l'esprit de routine dans l'agencement des gares. Nous voulons parler de la largeur des escaliers de sortie. L'architecte qui a conçu les gares du Métro a certainement calculé la dimension de ses escaliers en pensant à ceux qu'il établissait pour des immeubles à circulation intense mais continue. Il leur a donné une largeur qu'il a estimée suffisante sans prévoir que la circulation s'y ferait par à coups à chaque débarquement de trains. Il en résulte que, dans toutes les stations importantes, les voyageurs qui sortent piétinent les uns derrière les autres dans un escalier qui serait suffisant pour les évacuer en deux ou trois minutes, mais qui est beaucoup trop étroit pour permettre un dégagement complet dans le temps normal de 20 ou 30 secondes. Il suffit de descendre à la station de la Porte-Maillot, par exemple, aux heures d'affluence, pour vérifier la justesse de cette réflexion (1).

CONCLUSION. — Ces leçons du passé ne doivent pas être perdues. Sachons en profiter à l'heure où partout, en France, on reconstruit et où les projets d'avenir sont à l'ordre du jour. Une loi récente oblige les municipalités à dresser des plans d'extension et d'embellissement. Il serait désirable que ces plans tinssent non seulement compte des besoins présents, mais encore des besoins à venir. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir l'imagination d'un Wells,

(1) Nous devons dire que les escaliers du Nord-Sud sont en général mieux compris que ceux du Métro.

mais seulement du bon sens. Sans renier le passé où nous devons puiser des leçons de beauté, il faut en oublier les formules désuètes et transposer cent ans en avant le projet que l'on étudie.

Ce n'est pas impossible. D'autres avant nous ont vu clair et loin. Il suffit de se souvenir de l'œuvre admirable de Tourny à Bordeaux et d'Haussmann à Paris. Le plan de la cité future ne sera jamais trop hardi.

PHILIPPE GIRARDET.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

En Suisse. — En Angleterre. — En Belgique. — En Suède.

En Suisse. — La question du suffrage des femmes a agité ces temps derniers la jolie ville de Genève. Le referendum sur les droits politiques accordés aux femmes dans le canton de Genève a eu lieu le 16 octobre; remarquons, en passant, que ce referendum ne comprend que la voix des hommes et que, par conséquent, il n'est pas plus le suffrage universel que le nôtre. Donc, en tenant compte de ce fait et de la quasi-indifférence où s'enlizait, en Suisse, jusqu'ici la question du vote des femmes, on ne peut qu'être très satisfait des résultats du referendum.

Par 14.000 « non » contre 6.000 « oui » Genève s'est prononcée contre le droit des femmes, mais ces 6.000 voix sont de bon augure pour l'avenir. Cette minorité imposante, parmi laquelle on compte des hommes tels que l'écrivain D. Baud-Bovy, les compositeurs Jaques-Dalcroze et Gustave Doret, permet de ne considérer l'échec du 16 que comme une étape vers le but qui ne peut manquer d'être atteint.

La lutte a été âpre, un comité de femmes genevoises anti-suffragistes s'insurgea violemment par voie de presse et voie d'affiches contre des droits qu'on n'est pas, hélas ! à la veille de leur octroyer. Chose curieuse! ces femmes refusaient leurs droits politiques voulant, disaient-elles, réserver leur temps et leur intelligence aux devoirs de la famille et aux problèmes d'ordre moral, éducatif, économique et social, ne comprenant pas que les problèmes éducatifs, économiques, sociaux sont étudiés et souvent solutionnés par les assemblées où les femmes n'ont aucun moyen de se faire entendre, et qu'en refusant leurs droits politiques les fem-

mes semblent se désintéresser de ces problèmes auxquels elles prétendent se consacrer.

En Angleterre. — En effet, à peu d'exceptions près, le programme d'une femme candidate, dans les pays où elles sont citoyennes, est un programme d'éducation et de réformes sociales. Mrs Wintringham, la seconde femme élue membre de la Chambre des Communes, en remplacement de son mari décédé, ne manque pas à ce programme.

Mon programme ? disait-elle avant les élections : travailler pour la Ligue des Nations et le désarmement, pour la santé publique, la protection des enfants, l'égalité de salaire des femmes et des hommes pour un travail égal, étudier les questions d'éducation. Voilà mon programme !

Mrs Wintringham est élue ; sa collègue, Lady Astor, bien que d'un parti politique opposé, se réjouit et l'a sincèrement félicitée : Mrs Wintringham est un renfort pour l'obtention des réformes sociales désirées et qui sont la base des programmes féminins.

En Belgique. — Le roi a nommé bourgmestre une femme, Mlle Keignarts, qui s'est occupée activement de la reconstruction de son village, Gheluvelt, qu'elle administre à présent ; mais la Chambre a repoussé le texte du Sénat accordant le droit de suffrage aux femmes dans les élections provinciales ; d'où conflit entre les deux assemblées.

En Belgique, les socialistes sont hostiles à l'extension du vote féminin ; en Suisse, les socialistes votent en sa faveur. Il serait difficile de tirer de ces indices une conclusion sur le danger clérical ou le danger bolcheviste que nous ferait courir le suffrage féminin.

En Suède. — La première femme députée au Riksdag suédois, Mlle Kersten Hesselgren, libérale, a été élue, en septembre, à Gothenburg.

THÉRÈSE CASEVITZ.

QUESTIONS COLONIALES

Le congrès pan-noir. — Je suis assez peu curieux d'anticipations, bien convaincu que je suis de l'identité éternelle de l'homme toujours même, psychologiquement, ce qui seul importe, à travers les lieux et les temps. Si, par aventure, cependant, l'humanité se transformait dans les siècles à venir, je pense que le

spectacle de notre époque ne laisserait pas de la surprendre quelque peu. Nous finissons, tant notre entraînement est intensif, par ne plus en avoir conscience, mais la plus grande partie de notre activité, tout au moins intellectuelle, s'épuise en congrès, en manifestations oratoires, ceci dans le nouveau comme dans le vieux monde, du Maroc à l'Alaska et de l'Irlande au Japon. Chose curieuse, qu'il s'agisse des séances de la Société des Nations ou d'une réunion de vétérinaires, chacun sait, par expérience, que ces manifestations sont totalement inutiles. Carlyle l'a clamé sur tous les tons, il y a bien des années. Chacun sait que ce sont là parades préparées, échanges de mots et non d'idées et que jamais une décision n'est sortie de *cela*. Chacun le sait et chacun continue cependant à s'informer des réunions du jour, à en suivre le compte rendu et à en méditer les vœux qui emplissent les colonnes des *Diurnales*. Les hommes de toutes les nations ont adopté les mœurs des Bandar-log, et ce n'est plus aujourd'hui que le héros d'Alphonse Allais pénétrant dans le PALAIS DES CONGRÈS pourrait sérieusement s'étonner de n'y point trouver des anguilles de mer évoluant en de vastes bassins. Aux congrès de toute espèce qui se sont réunis ces derniers temps, y compris ceux qui délibérèrent longuement sur la famine russe et les moyens d'y remédier, cependant que femmes et enfants mouraient par milliers aux rives de la Volga, à ces congrès est venu s'ajouter au début de septembre dernier le **congrès pan-noir**, qui tint ses assises à Bruxelles et à Paris. L'annonce de ce congrès, déclara M. Blaise Diagne (1), député du Sénégal, son président, « avait été accueillie sinon par des clameurs d'indignation, du moins avec un certain émoi. Des noirs, venus de toutes parts et se réunissant en congrès, cela ne devait rien présager d'heureux, pensait on. Pour justifier cette opinion, certains journaux signalaient, en effet, la propagande d'un de nos congénères d'Amérique, M. Marcus Garvey, originaire de la Jamaïque, qui défend et lance l'idée d'une Afrique noire rendue totalement à la race, pour qu'elle y soit seule l'arbitre de ses destinées. D'aucuns, plus inquiets encore, dénonçaient nos congénères américains venus au congrès comme les émissaires de l'Allemagne, à côté de Garvey, adepte de Moscou.... »

« Toutes ces informations, conclut M. Diagne, n'ont pas résisté

(1) *Dépêche coloniale* du 9 septembre 1921.

u spectacle même de nos réunions qui viennent de se terminer ar des résolutions heureuses. Nous avons dit les imperfections des ystèmes sociaux qui pèsent sur la race noire ; nous avons indiqué es solutions qui apparaissent les mieux appropriées au développe-nent rationnel de la masse noire ; nous avons enfin proclamé notre if désir que notre évolution se fasse dans la plus franche et troite collaboration des races. Toute autre voie conduirait à la fail-ite de l'humanité consciente. Que l'opinion publique, en France t en Belgique, notamment, ait eu son attention retenue par nos fforts vers la lumière et la raison, grâce au concours de toute la resse, c'est déjà là le signe certain que le congrès pan-noir a eu ne réelle importance. Il a, en effet, redressé des erreurs sur l'état l'esprit de l'élite mondiale de la race dans sa très grande majo-ité, et a mis les gouvernements en face des responsabilités qui eur incombent au regard même des tendances exclusivistes de la ninorité rangée en Amérique, derrière Garvey... »

Je ne saurais donner ici le compte rendu détaillé des séances lu congrès qui se tinrent successivement à Bruxelles et à Paris. out ce que je puis dire, c'est qu'à les diriger et à prévenir les di-ersions dangereuses le président Diagne employa une remarqua-le habileté. Mais, ce que je veux surtout retenir, ce sont les ter-nes de *l'appel au monde*, du manifeste, adopté et lancé par le ongrès. Il contient, en effet, des passages intéressants qui valent l'être cités. Cette entrée en matière d'abord :

L'égalité absolue des races au triple point de vue physique, politique et ocial est la pierre d'achoppement de la paix mondiale et du progrès hu-nain. Personne ne nie qu'il y ait de grandes différences de dons, de qua-ités et de connaissances entre les individus des diverses races, mais la cience, la religion et la politique utilitaire sont unanimes pour nier 'existence de races naturellement et forcément inférieures.

Que, dans le cours des âges, une collectivité d'hommes se laisse de-ancer industriellement et intellectuellement par une autre collectivité, ue cette dernière réussisse à conquérir une place éminente par ses pen-eurs, par ses hommes d'action, par les buts qu'elle poursuit, tout cela rouve moins la coexistence de demi-dieux et de singes de force virile ue la richesse fondamentale et la variété de la nature humaine. La doc-rine de l'égalité des races n'est pas incompatible avec la liberté indivi-uelle, elle la complète. Et de tous les préjugés qui sévirent dans le passé armi les races humaines, il n'en est pas de plus stupide que celui qui

se base, pour apprécier la valeur des hommes, sur la nature des cheveux ou le teint de la peau...

Le manifeste reconnaît ensuite *le fait* de la domination blanche :

Dans quelle mesure, note-t-il, les progrès de l'humanité dépendront-ils de la pénétration mutuelle des races ? Nous ne le savons pas. Mais il est certain que ce sont les blancs qui ont généralement imposé par la force leur domination aux noirs et que ceux-ci, réduits dans les cas les plus favorables à une sorte de servitude, ont eu à subir l'emprise de leurs dominateurs.

Le joug doit-il être secoué ? Selon les conceptions prêtées à Marcus Garvey, faut-il expulser les Européens et restituer l'Afrique aux noirs ? Voici qui répond diplomatiquement à la question :

« S'il était établi qu'une séparation absolue doive, à l'avenir, intervenir à travers le monde entre les hommes de couleur et de traditions différentes, soit ! En réalité, une telle solution serait absurde. Parmi les hommes, les ressemblances l'emportent sur les différences, nous avons besoin les uns des autres dans le labeur manuel comme dans les spéculations intellectuelles, comme dans l'ébauche des rêves d'avenir. Tout cela n'est cependant possible que si, traité sur un pied d'égalité, chacun bénéficie des mêmes garanties de justice et de mutuel respect. Ne sont les véritables amis de la Paix que ceux qui travaillent sincèrement et par des moyens pacifiques à atteindre ce but...»

Le manifeste passe ensuite en revue les puissances coloniales, dont certaines, dans leur attitude vis-à-vis des noirs, ont délibérément méconnu leurs justes revendications et composé avec leur propre conscience. Voici d'abord pour notre bonne amie l'Angleterre, qui, hypocritement et dans des fins utilitaires, comme je l'ai établi jadis, combattit à grands cris l'indigénophobie *chez les autres*, s'en fit une arme et combina industrieusement l'alliance de la Bible et du *business*.

Malgré toute sa *Pax britannica*, constate le manifeste, malgré ses cours de justice, son commerce établi, bien qu'elle ait apparemment reconnu les lois et les coutumes des indigènes, l'Angleterre a toujours favorisé l'ignorance parmi ces derniers ; elle les a asservis et, en les asservissant, elle s'est toujours refusée à les instruire dans l'art de se gouverner eux-mêmes, à reconnaître les civilisés noirs comme des civilisés ou à accorder à ses colonies noires les droits qu'elle accorde si facilement aux blancs...

Quant à nos autres amis, les Etats-Unis, dont le commis-voyageur en illuminisme, le faux prophète Wilson, est le grand responsable de la mauvaise Paix dont nous pâtissons en ce moment,

après avoir asservi brutalement des millions de noirs, ils les ont soudainement émancipés. Ils ont commencé leur éducation, mais sans plan nettement conçu, jetant ces affranchis dans le pays sans leur donner ni argent ni terre. Ils les assujettissent en même temps à la loi de Lynch, les livrent à l'illégalité, les soumettent à des mesures humiliantes, leur rendent, en un mot, la vie intolérable. Pour sauvegarder leur gouvernement menacé, ils donnèrent, à un certain moment, le droit électoral aux nègres ; le danger écarté, ils permirent que des centaines de milliers de noirs instruits et civilisés fussent privés du même droit et considérés comme une caste à part. Et pourtant, en 1776, en 1812, en 1861, en 1897, en 1917, il acceptèrent que des milliers de noirs fissent le sacrifice de leur vie à leur pays qui les méprisa et les méprise.

Détail piquant, le manifeste rend hommage au Portugal et à l'Espagne

qui n'ont jamais pratiqué dans les lois de distinction entre les blancs et les personnes à qui il advient d'être d'origine nègre.

Malheureusement, remarque-t-il en ce qui touche le Portugal,

les concessions industrielles de l'Afrique portugaise sont presque entièrement entre les mains de grandes Compagnies, pour la plupart étrangères, que le Portugal ne peut ou ne veut pas contrôler, qui exploitent la terre et les travailleurs et qui rétablissent, en pratique, le travail servile.

Vient enfin un tribut d'éloges à la France coloniale :

Seule, la France, de toutes les grandes puissances coloniales, s'est efforcée de mettre ses citoyens noirs sur un pied d'égalité absolue au point de vue légal et social avec ses citoyens blancs en leur donnant des représentants dans sa législature la plus élevée. Dans ses colonies, elle a organisé l'instruction nationale. Il faut que ce début éclatant soit complété par l'élargissement des bases politiques des gouvernements locaux avec la collaboration des indigènes, par la restitution des terres là où il y a eu spoliation, par la protection du travail indigène, par l'octroi de droits politiques...

Tout ceci était intéressant à noter, et ce jugement des Noirs sur eux-mêmes et sur leurs dominateurs a sa valeur documentaire. Quant aux dangers éventuels d'un bolchevisme noir en Afrique,

dont les incitateurs seraient Marcus D. Garvey et M. Johnson, maire de Monrovia. M. Diagne n'a pas eu de peine à en démontrer, pour le moment du moins, l'inanité. M. Diagne a même pu justement remarquer que Garvey et Johnson avaient réclamé le concours de M. Harding, président des Etats-Unis, à qui ils adressèrent un respectueux message : « Cela me suffit, a écrit le député du Sénégal, pour voir à quelle singulière plaisanterie se réduisent les manifestations Johnson-Garvey, qui, au lieu de protester hautement contre les ignobles traitements infligés en Amérique aux noirs, en arrivent à faire appel aux bourreaux contre d'autres nations dont toutes les tendances cherchent, au contraire, à élever la race noire (1). »

A la vérité, en 1921 comme en 1907, époque à laquelle je la dénonçais dans mon *Essai sur la colonisation*, l'hypocrisie utilitariste des Anglo-saxons les portera toujours à exploiter le côté humanitaire de la question noire en vue de buts pratiques et politiques. Je ne veux pas revenir là-dessus. Les faits sont là. Il est bon, toutefois, que des manifestations comme le Congrès pan-noir viennent, de temps à autre, opérer une mise au point sur la manière dont les diverses puissances coloniales s'acquittent de leur tâche civilisatrice. L'expérience de la guerre a montré, à cet égard, la solidité de l'œuvre française. Les doléances justifiées des congressistes américains de race noire, les troubles violents qui secouent l'Inde et l'Egypte anglaises sont de nature à inspirer de sérieux doutes sur la valeur des méthodes anglo-saxonnes.

Quoi qu'il en soit à cet égard, M. Candace, député noir de la Guadeloupe, a trouvé, au cours des séances du congrès la meilleure réponse aux suggestions de Marcus Garvey tendant à rendre l'Afrique aux Africains, quand il s'est écrié : « Redevenir *nègre* d'Afrique ! J'aime mieux rester Français ! »

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Congrès théosophique. — L'enquête de *l'Opinion* sur le spiritisme. — Memento.

Si, comme le veulent les théosophes, un début est, mystiquement, la plus grande des choses, nous devons attribuer une grande

(1) *Dépêche coloniale* du 21 septembre 1921.

importance. — importance réelle, en fait comme en date, — à ce premier **Congrès mondial de la Société Théosophique** qui s'est réuni à Paris, du 23 au 28 juillet dernier; — le premier Congrès également, notons-le, qui se soit efforcé de rapprocher les nations naguère en lutte les unes contre les autres. Un peu plus de treize cents délégués y prirent part, dont les deux tiers seulement étaient Français.

La grande-prêtresse actuelle du nouveau culte, — nouveau seulement dans l'ordre chronologique, — M[me] Annie Besant, était venue tout exprès des Indes pour présider ce Synode. Ses soixante-quatorze ans — mais il semble que les années ne lui ont laissé que leurs printemps et la gravité souriante de leurs automnes, — supportèrent sans faiblir les multiples fatigues du voyage et de cette fiévreuse semaine de conférences : deux au Théâtre des Champs-Elysées et une, solennelle, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sans préjudice de nombreuses réunions conventuelles à la maison familiale du square Rapp.

Curieuse et passionnante figure que celle de cette grande animatrice, vénérée à l'égal d'une Sainte par ses fidèles, et illuminée, au meilleur sens du mot, par cette flamme d'apostolat qui spiritualise certains êtres, les transporte dès ce monde sur un nouveau plan de vie et qui, à défaut de la conviction, entraîne à tout le moins le respect.

D'origine irlandaise, comme tel grand confesseur de la primitive Eglise, elle perdit la foi pour avoir épousé sans élan un pasteur au dogmatisme trop zélé, mais, avant la trentaine, reconquit sa liberté et recouvra l'enthousiasme par le bienfait du divorce. Toute sa vie n'est que l'évolution en raccourci des épreuves exemplaires et des affranchissements successifs que la doctrine promet à ses élus. C'est en tâtonnant, en trébuchant par le douloureux sentier des renoncements et des mécomptes qu'elle s'est acheminée, d'un dessein intrépide, vers la sérénité. Rien, dans ses attitudes, d'apprêté ni de théâtral. Drapée dans la blanche tunique des apôtres, inoubliable pour ceux qui ont eu la bonne fortune de la voir et de l'entendre, elle possède cette double vertu de la beauté et de la grâce, qui exerce son attrait même et surtout sur des théosophes, la distinction qui enchante, l'érudition qui passionne et, par-dessus tout, l'éloquence qui captive ; joignez à cela la suavité d'un sourire qui verse sa lumière spirituelle, une

douceur de tendresse, et comme un reflet d'absolu sur tous ces dons. Elle est véritablement l'Inspiratrice et l'Inspirée.

Deux journées furent employées à discuter et définir pratiquement la mission de la Société Théosophique, au double point de vue de l'action individuelle et sociale.

La vie, dans son sens le plus large, est à l'origine et à la base de tout. Elle est la représentation de l'éternel, et tout être est une parcelle de l'éternel vivant, un moment, un reflet de la vie universelle. Mais la vie se répartit sur des plans différents, le plan inférieur restant celui sur lequel nous nous mouvons présentement. La mort terrestre, qui n'est qu'une transgression, nous achemine vers d'autres plans. Nous avons vécu d'autres existences terrestres, nous en revivrons d'autres ; car les âmes n'accèdent pas du même essor aux plans supérieurs. L'inconscient, par malheur, nous dérobe nos origines et obnubile notre souvenir. C'est l'œuvre de la théosophie de nous dégager de ces limbes, de raccorder notre vie présente à nos destins révolus et aux existences à venir. La réalisation de soi, par l'œuvre incessante du perfectionnement individuel, et la connaissance approfondie de la science du divin : telle est la première tâche du théosophe. Il lui en reste une autre, non moins importante, à remlir. Métaphysique sans système préconçu, religion sans dogmes et science sans exclusion, puisqu'elle admet tous les genres de recherches, la théosophie ne se donne pas seulement pour objet de dégager dans l'âme d'un chacun l'étincelle divine, par laquelle l'homme participe au grand foyer de spiritualité qui est l'âme du monde. Elle prétend en même temps jouer un rôle social utile, voire prépondérant, en aidant à la réalisation de la conscience universelle, par l'abrogation de ces ferments de haine qui corrompent l'organisme des nations comme celui des individus. Elle veut mettre tous ses soins, par une propagande bien entendue, à rallier tous les esprits de tous les peuples au culte et à la discipline de cette grande loi de solidarité et de fraternité humaine,qui n'est que le corollaire de la grande loi de réincarnation. Réviser et poursuivre sans relâche dès à présent le programme d'éducation des enfants à la lumière de ces principes ; entraîner les hommes, par une inlassable prédication et une gymnastique incessante, dans la voie du progrès illimité vers le bien ; spiritualiser les découvertes de la science, trop matérialiste, en

les rattachant rationnellement aux grands enseignements théosophiques ; spiritualiser, de même, tous les élans intellectuels, tous les mouvements sociaux, en évitant toutefois de s'inféoder à un parti et de se laisser embrigader sous le mot d'ordre étroit d'une doctrine; rester la source pure qui ruisselle des cimes, à qui, dans la vallée, usines et industries empruntent leur énergie, mais qui ne se souille point de leur contact ; actualiser, en un mot, les lois théosophiques, en leur donnant pour base démonstrative les progrès sociologiques et scientifiques, mais sans jamais amoindrir leur éternelle portée : telles sont les conclusions, adoptées d'enthousiasme par le présent Congrès sous l'inspiration de sa Présidente, — elle-même inspirée, de son propre aveu, par les « génies supérieurs ».

« La théosophie est la pierre angulaire des religions futures », s'est écriée orgueilleusement Mme Annie Besant, en annonçant pour 1928 l'ouverture du prochain Congrès et, du même coup, d'une ère de rénovation extraordinaire parmi les hommes. Pourquoi faut-il que la nouvelle foi, si belle, parce que si tolérante et si humaine, ait déjà, comme les autres religions, ses petites sacristies et ses sectes, ses Luther et ses Zwingle? Je ne parle pas seulement de Rudolf Steiner, que d'aucuns, et ils sont nombreux, regretteront de n'avoir pu saluer parmi les orateurs du Congrès. Mais pourquoi ces « Ordres » et ces « Branches », aux appellations puériles d'Enfants de Marie et de Confréries du Sacré-Cœur : « Ordre de l'Etoile d'Orient » ; « Ordre de la Table-Ronde »... ? A quoi bon ces « Eclaireurs bleus et de la Chaîne d'or », enfants de chœur d'une messe au-dessus de leur âge, et qui se donnent, si j'en crois certains comptes rendus, de fâcheuses allures de *boy-scouts* ? Qu'est-ce que ces « escouades » et ces « sections », ces « avant-garde » et ces « quartiers généraux », qui semblent empruntés à la baroque stratégie de l'Armée du Salut ; et ces « branches », éparpillées à la douzaine : branche *Agni*, branche *Aurore*, branche *Silence* qui affirme sa venue à l'existence par l'annonce de dix conférences pour les mois qui vont suivre ?... Bimbeloterie mystique, que l'on aimerait à voir balayer des alentours austères du Temple du Renoncement.

Exception faite, toutefois, je veux bien l'admettre, pour cet Ordre de l'Etoile d'Orient, fondé, ces derniers temps, en vue de

préparer le retour du Messie, messager des grandes puissances invisibles, et qui ne serait autre, selon la révélation théosophique, que le jeune Hindou Krishnamurti, surnommé Alcyone, l'enfant-prodige. Cet adolescent, nous assure-t-on, a vécu trente vies terrestres, prélude nécessaire de l'accomplissement de sa mission. Sa première existence remonte à 22.600 ans avant J.-C. et c'est un Atlante *redivivus*. Promu tour à tour homme et femme, à l'image du divin Tirésias et selon le rêve du divin Renan, il s'avère aujourd'hui, au dire de Mme Annie Besant, « le plus grand des mahatmas de sagesse et de compassion ». Toutefois, ce sage de vingt mille ans, qui, au regard de la loi temporelle, ne possède que les prérogatives d'un mineur, a bien failli décevoir les espérances de ses fidèles, son père ayant invoqué l'assistance de la justice pour le ramener à la maison. Tout s'est arrangé néanmoins, puisqu'il a pu, le 28 juillet dernier, présider la conférence donnée en son honneur au théâtre des Champs-Elysées. Il se trouvera plus d'un sceptique, sans doute, pour sourire de ces avatars et contester les pouvoirs du nouveau Messie...

Cependant ne s'est-il pas aventuré une première fois dans le monde sous les espèces d'un enfant, qui irrita les Docteurs avant de les confondre, et ravit en extase, comme il arrive présentement, l'âme des simples bergers aussi bien que des Mages ? Si le Messie doit revenir, — et pourquoi, mon Dieu, ne reviendrait-il pas ? et pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien que demain l'heure propice à son retour ? — il est à présumer qu'il réapparaîtra de la sorte et sans esclandre, sous les grâces et l'aménité d'un enfant, plus vraisemblablement que sous le smoking un peu strict d'un homme du monde, la redingote d'un notaire, ou le frac à soutache d'un académicien, fût-il plein de verdeur.

Pour âmes pressées, **l'Enquête** ouverte voilà quelques semaines dans « **l'Opinion** » par notre confrère Paul Heuzé, sur les phénomènes qu'il a résumés un peu hâtivement, sous le terme commun de « spiritisme ».

C'est le défaut de ces enquêtes de presse, si probes soient-elles, — et celle de *l'Opinion*, au moins dans ses intentions, est parfaitement sincère — de ne pouvoir éviter ce double écueil, signalé par Descartes, de la *précipitation* et de la *prévention*. Le journaliste le plus impartial — et c'est ici le cas, bien que M. Paul Heuzé

ait pris soin, dès le début, de nous faire prévoir ses conclusions négatives, — est fonction inconsciemment des doutes et des préjugés de son temps : d'où la *prévention*. Et il est, par devoir professionnel, voué à la *précipitation*. Comment en une enquête, même poursuivie pendant trois mois, faire tenir les données, d'une part, d'une croyance qui remonte, suivant ses adeptes, à l'origine des âges, — d'autre part, d'une science qui n'en est encore qu'à ses débuts, et, comme dit Maeterlinck, à la période du déballage et de l'installation? Si le spiritisme, pris en soi, est vieux comme le monde, la métapsychie, en revanche, n'a que quelques années d'existence. N'est-ce pas bien tôt pour lui demander des confidences et, à plus forte raison, des certitudes déductives? Autant eût valu demander à Galvani, aux premiers soubresauts de ses grenouilles, une description de la dynamo ou la longueur d'émission des ondes hertziennes. Sa mission, nonobstant, et l'impatience de son public obligent l'enquêteur à fournir, coûte que coûte, des conclusions. Il y a donc, dans le principe même de l'enquête, un élément qui en vicie les résultats. L'informateur est tenté, malgré lui, ou bien de demander à la science supra-normale beaucoup plus qu'elle ne peut lui donner ; ou de sous-estimer ce qu'elle lui donne. Etat d'esprit qui est, au demeurant, celui du public, dont la presse n'est que le reflet, — le médium à incarnations, peut-on dire. Etat d'esprit que caractérise assez bien cette déclaration d'un psychiste, à l'assemblée générale annuelle de la S. P. R. de Londres, et que nous rapporte la *Revue Spirite* : « Le public a, en général, la conception la plus fausse des travaux qui composent l'étude des sciences psychiques. Ou bien il les critique maladroitement, ou bien il se moque, ou bien il se crée dans son ignorance une idée extravagante des possibilités des recherches poursuivies. Il éprouve un vif désappointement en constatant que les expérimentateurs ne proclament pas *urbi et orbi*, et ne démontrent pas par des résultats concluants la survie, la validité des messages des morts et la réapparition du Messie. *Nos travaux portent en eux leur infortune, en ce sens qu'ils se trouvent inextricablement mêlés avec les terreurs et les espérances humaines...*

Ces réflexions nous semblent justes. La hâte est contraire à l'esprit scientifique, et la science, même psychique, ne peut aller que lentement et à coup sûr. Laissons donc à nos savants le

temps d'organiser les positions conquises, et de ne s'aventurer qu'à bon escient. L'homme a la rage de conclure. Est-ce que la nature, elle, conclut jamais ? Si, donc, une enquête sur les recherches psychiques, à l'heure actuelle, est de toute première actualité et d'excellent journalisme, elle est d'un déplorable rendement, au point de vue scientifique.

D'autant que nombre des savants consultés, et des plus qualifiés pour exprimer un avis, se sont trouvés dans l'obligation, après coup, d'adresser à leur « médium » d'importantes rectifications.

Si les esprits des vivants ont tant de peine à se faire entendre, de quelle circonspection doivent humblement se prémunir ceux qui ont pris à tâche d'interpréter, sinon la pensée des morts, du moins l'intelligence obscure et les voix secrètes de la nature ? En tout cas, quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard de l'hypothèse spirite ou des recherches métapsychiques, il semble bien prouvé que nul n'a plus le droit de les traiter, l'une ou les autres, comme quantités négligeables.

Memento. — *Le Voile d'Isis* : « De la transplantation des maladies », par le Dr Vergnes. Etudes curieuses et documentées de folklore occulte. — « Le Soufisme », par M. Bruneteaux; notes sur la mystique musulmane. — « Le Voile de l'avenir et de la destinée », par H. Rem ; intéressant essai sur la divination populaire. — « Cagliostro à Lyon », par Johann Bricaud.

Le Symbolisme (4, Square Rapp) : « L'Organisation des Chevaliers de Colomb », par Diogène Goudeau.

Revue théosophique (*Lotus Bleu*) : « Une vérification historique », par Archytas ; parallélisme des théories de Leadbeater et d'Annie Besant avec celles exprimées dans le traité de Plutarque : *De la tardive vindicte de la divinité*, où l'on trouve également esquissée toute la théorie de l'*Aura* et du plan astral.

Psychic Magazine : « Le Cinématographe et les phénomènes psychiques », par A. Bernard, où est exposé un intéressant projet d'enregistrement par le cinématographe de toutes les manifestations des phénomènes supranormaux.

Psychica ; « Psychologie animale », par L. Chevreuil. Série d'études passionnantes sur les manifestations psychiques de nos « frères muets ».

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

Méditations sur Remy de Gourmont (Le Gaulois, 15 octobre). — *L'art gothique est français* (Le Journal, 18 octobre). — *La littérature et les journaux de province* (La République de l'Oise, 2 et 10 septembre, 2 octobre).

Le mois dernier a vu revenir la date anniversaire de la mort de Remy de Gourmont, 28 septembre 1915. « Cela vaut bien une méditation », note M. Legrand-Chabrier dans **le Gaulois**. Remy de Gourmont, écrit-il, fut un de nos maîtres d'hier. Et il peut le rester aujourd'hui :

Certes, il eut un esprit souple et sceptique, flattant toutes les théories et en lequel, par suite de ce tempérament encyclopédique, on peut trouver une actualité perpétuelle. Mais ce n'est qu'une apparence, et selon des détails. Elle le rend accessible. Elle nous conduit à l'âme même de l'homme et de l'œuvre, qui est une ferme et savante conviction en la doctrine de l'humanisme.

Or, n'estimez-vous pas qu'un humaniste est un type d'homme dont la mentalité est assez précieuse et exemplaire pour ne point la laisser méjuger par les impatientes jeunes générations, trop sûres d'elles-mêmes et trop impétueuses en leurs actes ?

C'est un témoin de civilisation. On le retrouve à toutes les époques de l'histoire. Il renaît sans cesse. Il y aura d'autres Remy de Gourmont, comme il ne fut pas le premier. Mais il ne faut pas rompre cette chaîne spirituelle. Leur énumération nominale en la littérature française sonnerait clair, litanie d'activité cérébrale, d'observation judicieuse et malicieuse, de propos plaisants, de morale tolérante, d'intelligence déliée. Leur commun esprit est celui de l'honnête homme, tel qu'on l'entendait par cette expression au dix-septième siècle, et aussi, il faut bien le dire, du libertin, mais encore au sens tout spirituel du grand siècle.

Ouvert à toutes les constatations comme à toutes les conceptions, par volonté, il ne se limite dans sa curiosité générale que par un goût de maîtrise de soi, qui l'avertit sur le point de devenir le prisonnier de telle curiosité particulière. Par tactique, il cultive la méthode de la contradiction et du paradoxe, qui peut devenir le remède. Il craint à la fois le mysticisme et le naturalisme, qui sont, à son opinion, des signes de tyrannie sentimentale ou corporelle. Il se juge susceptible d'avoir un avis sur tout et ne se fait point faute de le donner. Il demeure, par son attitude, l'expression la plus sympathique de l'individualisme.

La fréquentation d'un Remy de Gourmont nous aide à comprendre la qualité d'un esprit de ce genre et à nous donner les preuves de sa

nécessité dans un monde qui n'a point encore divorcé d'avec l'intelligence... du moins le devons-nous espérer.

§

Il ne faut pas douter, écrit M. Georges Le Cardonnel, dans le **Journal**, que notre propagande fasse des efforts pour détruire la légende imaginée par l'Allemagne, qui la représente comme la terre d'élection de l'art roman et de l'art gothique. Cependant les Français et les étrangers qui visitent le Louvre peuvent toujours contempler dans notre palais national une mosaïque qui prétend personnifier les grandes nations artistes des temps modernes, et qui enseigne exactement le contraire.

Achevée vers 1896, cette mosaïque orne, si l'on peut dire, non loin de la *Victoire de Samothrace*, des voûtes qui n'auraient d'ailleurs rien perdu à demeurer nues. On y voit une femme sans grande grâce qui a la prétention d'être une figure symbolique de la France et qui tient un modeste émail de Limoges, tandis qu'une autre femme à l'allure puissante, qui prétend être l'Allemagne, porte sur sa main une cathédrale de ce style qu'on appelle improprement gothique, et qui serait qualifié plus exactement de français.

Pendant la guerre, on s'était rappelé l'existence de la fâcheuse mosaïque et on s'était naturellement indigné. M. Emile Mâle a écrit à ce sujet, dans l'avant-propos de son ouvrage : *l'Art allemand et l'art français du moyen âge* : « Voilà comment, il y a une vingtaine d'années, on comprenait, chez nous, l'histoire de l'art. L'Allemagne restait pour les imaginations françaises la terre d'élection de l'art roman et de l'art gothique. Est-il bien sûr qu'il en soit autrement aujourd'hui ? Il n'y a rien de plus difficile à détruire qu'une vieille erreur. »

Nous nous en apercevons. Le Louvre a dû demeurer fermé pendant des années, durant lesquelles les Allemands se sont acharnés sur les merveilles de Reims et les chefs-d'œuvre de Soissons ; il a depuis la paix rouvert ses portes, après avoir modifié son aménagement et accru ses richesses, mais la fâcheuse mosaïque est restée à sa place. Elle attribue toujours à l'Allemagne la création de l'art gothique. La même femme, qui prétend représenter notre ennemie d'hier, tient toujours sur sa main une de ces cathédrales de France, dont l'Allemagne n'a jamais créé le style, mais qu'elle a rêvé de brûler. Aussi des milliers de gens venus de tous les coins de la France et du monde, et qui croient sans doute en entrant dans notre Louvre qu'ils vont visiter un palais de haute éducation artistique universelle à force d'être pour nous un palais de haute éducation artistique nationale, peuvent encore le quitter persuadés que c'est l'Allemagne qui a bâti les premières cathédrales.

Comment pourraient-ils en douter, puisque nous le connaissons, officiellement, par l'image, dans notre plus grand musée national ?

Or, la légende de l'Allemagne créatrice de l'art roman et de l'art gothique est aussi fausse que celle qui représente l'épopée du moyen âge comme étant d'origine germanique, et dont Joseph Bédier a fait justice comme d'une mystification. Des Français avaient malheureusement contribué à accréditer ces légendes dans lesquelles un certain romantisme trouvait à se satisfaire en célébrant le génie barbare qu'il croyait retrouver dans l'art du moyen âge. On entendit Courajod parler à l'école du Louvre du barbare libérateur de la tyrannie de Rome et de l'art romain. On avait alors chez nous un peu trop de tendresse pour le génie germanique : « C'était dans le temps, comme l'a écrit très justement M. Emile Mâle, où l'œuvre de Wagner se révélait à nous, peu à peu transfigurait la barbarie, lui donnait un sens. » Tout cela faisait partie d'un système historique et esthétique qui ne résiste plus à la réalité des faits. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est inadmissible qu'en plein Louvre une mosaïque puisse encore accréditer de telles erreurs.

Quand les Allemands entreprirent de faire croire que l'église romane est une création du génie germanique, ils nous parlèrent des premières cathédrales du Rhin : celles de Spire, Worms, Mayence. On eût pu leur répondre qu'au neuvième siècle, la Rhénanie, c'était encore la Gaule, et qu'il y a, selon l'expression de Maurice Barrès, un génie du Rhin qui n'est pas tout à fait germanique. Mais il n'est pas besoin de se servir de cet argument quand il s'agit de l'art roman de la vallée du Rhin, puisque ce qui a pu faire son apparente originalité lui était venu de nos abbayes carolingiennes ; c'est ainsi que l'abbaye de Saint-Riquier, près d'Amiens, qui fut construite en l'an 800 sous le nom d'abbaye de Centula, et qu'un précieux dessin nous a montrée telle qu'elle était encore au XIe siècle, avec ses quatre clochers, ses deux transepts, ses deux tours centrales, ressemble en tout point à une miniature de la première cathédrale de Cologne, qui fut construite soixante-treize ans plus tard. Enfin, nous savons que, dès le cinquième siècle, l'évêque de Clermont fit élever une église à deux absides, c'est-à dire antérieurement aux églises à deux absides d'Allemagne.

Pour ce qui est de l'art gothique il serait encore moins soutenable, si c'était possible, qu'il est d'origine germanique, bien que Michelet et les poètes romantiques aient omis, quand ils ont voulu célébrer le moyen âge, de citer les cathédrales de Chartres et de Reims, mais n'aient point oublié celle de Cologne. Depuis les travaux de Viollet-le-Duc, la science allemande a dû elle-même, néanmoins, s'incliner. L'art dit gothique est bien un art exclusivement français. Les premières croisées d'ogive apparurent dès les premières années du XIIe siècle dans les églises de l'Ile-

de-France ; l'église de Saint-Denis, élevée en 1140, fut le plus ancien monument gothique ; ensuite vinrent Sens, Noyon, Senlis, Notre-Dame de Chartres. L'Alsace connut les croisées d'ogives avant l'Allemagne ; on en vit d'abord à l'église de Murbach, qui date de 1150 et dépendait de l'abbaye de Cluny ; elles atteignirent le Rhin seulement à la fin du douzième siècle ; la cathédrale de Mayence reçut la première une voûte gothique en 1191 ; puis ce fut celle de Worms, ensuite celle de Cologne à la fin seulement du treizième siècle. C'est de la Bourgogne que le style ogival s'étendit, sans doute, ainsi peu à peu à l'Alsace pour gagner les bords du Rhin.

Ainsi c'est bien la France qui devrait sur la mosaïque du Louvre tenir sur sa main une cathédrale gothique ; l'Allemagne a tout au plus le droit de porter sur la sienne une cathédrale en flammes, en souvenir de Reims et de Soissons.

C'est dans ce sens, conclut M. Georges Le Cardonnel, qu'on voudrait pouvoir espérer une prompte réfection de la fâcheuse mosaïque. On comprendra mieux l'insistance et l'indignation de M. Le Cardonnel, si l'on sait que l'un de ses aïeux fut un des bâtisseurs de la cathédrale de Coutances, une des plus pures merveilles de l'art gothique.

§

C'est souvent dans les journaux de province que l'on rencontre les plus sérieux articles de critique littéraire. Voici **La République de l'Oise**, dirigée littérairement par M. Raoul Aubaud, et qui trouve un public pour aimer et suivre des chroniqueurs indépendants comme Philéas Lebesgue et Marcel Coulon. Ce dernier, sous le pseudonyme de Marc Testis, vient de donner dans ce journal une série d'études remarquables sur l'art et la concision de La Fontaine; mais aussi d'autres articles sur de plus récents auteurs comme Remy de Gourmont, Jean Moréas, Verlaine, Baudelaire, Rachilde, Rouveyre, Ernest Raynaud, Louis Dumur, Ajalbert, et encore d'autres pages sur les questions les plus subtiles de la psychologie littéraire. On est alors un peu humilié, en ouvrant certains grands journaux dits d'information, de n'y rien trouver comme aliment intellectuel. Les Directeurs de ces feuilles se font vraiment une idée bien pauvre de leur public, puisqu'ils ne le croient pas capable de s'intéresser à des questions de littérature ou de philosophie. Certes, le gros public auquel s'adressent ces feuilles d'information (qui pourtant entretiennent de simili-directeurs littéraires) — est d'une mentalité assez médiocre, mais les

directeurs exagèrent. Voici, par exemple, que l'on nous donne en première page du *Matin* la photographie gigantesque et peu réjouissante d'un nommé Eugène Nief, marchand d'asticots, uniquement parce que ce pauvre homme aurait vu passer, sur l'Esplanade des Invalides une dame Simonet, soupçonnée d'être « la femme sans tête ». C'est vraiment se moquer du public : c'est l'insulter. Dans ce même journal M. Louis Forest croit sans doute représenter le bon sens « français » et être en outre très spirituel en intitulant « les violeurs d'Ingres » un articulet où il met en parallèle le portrait de la princesse de Broglie par Ingres (portrait qui nous semble maintenant une vulgaire photographie) et un portrait de femme par Picasso. Je voudrais croire que le public a donné raison à Picasso contre ces admirateurs cristallisés d'un passé mort. Un Directeur de journal intelligent devrait éduquer son public, lui faire comprendre les choses nouvelles au lieu de l'en dégoûter. Que ceux que cette question de peinture moderne intéresse lisent dans *l'Esprit nouveau* d'octobre 1920, l'article d'André Salmon sur Picasso : ils comprendront que si les premiers dessins de Picasso s'inspirent d'Ingres, l'élève a dû, pour se trouver lui-même, dépasser la manière de son maître. Et ceci sans classification ni palmarès. En avant par delà les tombeaux et les musées !

A côté de ces pauvretés, c'est dans des feuilles de province comme le *Courrier du Centre*, de Limoges, que l'on pourra lire tel article de Georges Le Cardonnel sur la « critique », article qui serait mieux à sa place dans un journal comme le *Temps* que tels autres : « Le danger que présente un critique qui n'est pas un créateur, un artiste, écrit Georges Le Cardonnel, c'est qu'il aura tendance à se placer, pour juger, de points de vue complètement étrangers aux Lettres, à l'égard desquelles il lui arrivera même de nourrir une rancune secrète, sans qu'il s'en doute toujours. » Il y a, en effet, de la critique qui n'est que de la politique royaliste ou radicale-socialiste.

Mais revenons à *la République de l'Oise*, où M. Marcel Coulon, à propos d'un « Florilège », écrit :

Que sont donc les amazones ? Demandez à leur exterminateur Thésée. Il n'a pas jonché de leur race entière les rives sanglantes du Thermodon.

Deux échappèrent au massacre, Sapho, la grande Sapho ! et cette

Diotime, dont le Socrate du *Banquet* se déclare l'humble élève. L'une de ces immortelles s'est réincarnée dans René Vivien, la grande Renée Vivien ! L'autre, dans Natalie Clifford-Barney, génie non pas lyrique, mais philosophique et qui n'a pas trouvé en Gourmont — car c'est elle la destinataire des *Lettres à l'Amazone* — un admirateur moins enthousiaste que Socrate.

« Elle était savante en amour et en beaucoup d'autres choses... Je tiens d'elle, tout ce que je sais de l'amour », — dit Socrate de Diotime. C'est de la métaphysique ou plutôt de la sociologie de l'amour que les *Pensées d'une Amazone*, en ce qu'elles ont de supérieur, nous entretiennent. Elles portent le féminisme sur son terrain primordial, essentiel. Murés dans notre égoïsme ancestral, nous ne doutons pas encore que la façon dont le mâle traite sa compagne depuis l'âge des cavernes ne répond plus au progrès de la culture féminine. Tranquillement, sans scrupules ni amertume, sans le moindre grain de cette notion du péché et du remords qui alimente, qui purifie (chrétiennement parlant) la poésie de René Vivien, Natalie Clifford Barney dessille nos yeux. Elle parle avec la liberté que lui apportent l'intelligence, la beauté, l'opulence et sa qualité d'Américaine. « Amazone, je baise vos mains avec une terreur sacrée ! » lui écrit Anatole France. Et l'on sait qu'Anatole France ne s'effraie pas aisément, même quand un cubiste le portraitise...

R. DE BURY.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La première édition française du « Neveu de Rameau ».— Dumas père et ses continuateurs. — Sur le Symbolisme.

La première édition française du « Neveu de Rameau ». — De même que les *Mémoires* de Casanova, dont on ignore encore le texte original, la célèbre satire de Diderot ne fut d'abord connue en France, il y a un siècle exactement, que par une re-traduction de l'allemand. Gœthe, qui en avait eu le texte original, ou tout au moins une excellente copie entre les mains, à lui transmise par Schiller à la fin de 1804, en avait publié, dès l'année suivante, une traduction allemande très fidèle, et qui ne diffère qu'en de rares passages des meilleurs textes donnés par les éditeurs modernes.

On verra, je l'espère, d'après mon travail, que je m'y suis livré de toute mon âme ; la publication suivit, mais elle ne pouvait vraiment intéresser le public allemand. Les événements militaires répandaient partout l'inquiétude, l'invasion française rendait inopportune, voire impossible, la publication projetée de l'original. La haine soulevée contre les enva-

hisseurs et leur langue, la longueur d'une époque pleine de tristesses empêchèrent de mettre ce projet à exécution ; Schiller nous quitta et j'ignorai d'où était venu le manuscrit qui lui avait été rendu.

Gœthe ajoute que, lorsqu'on voulut publier, en 1818, les Œuvres complètes de Diderot (à Paris), on donna, faute de ce texte original, quelques fragments du *Neveu* retraduits en français, « non sans bonheur ». C'était Depping qui avait ainsi, le premier, révélé aux Français le dialogue inconnu, dans le septième volume de l'édition Belin, paru en 1819.

On ne voulut d'ailleurs pas considérer le dialogue comme un chef-d'œuvre, mais on le trouva digne cependant de la plume originale de Diderot.

En novembre 1821, parut enfin, chez « Delaunay, Libraire, Palais Royal, Galerie de Bois n° 243 », une première édition intitulée : *Le Neveu de Rameau. Dialogue. Ouvrage posthume et inédit. Par Denis Diderot.* Après l'épigraphe : *Vertumnis quotquot sunt, natus iniquis* (Horat., *Liber II*, *Sat. VII*), les traducteurs anonymes ajoutaient : « (La scène se passe au Palais Royal et au café de la Régence.) » Un portrait, fantaisiste, en frontispice, représentait Rameau le neveu, un violon sous le bras gauche, la main droite brandissant l'archet, dans un geste théâtral.

Aucune note n'indiquait que les traducteurs, le vicomte de Saur, maître des requêtes au Conseil du roi, et son ami de Saint-Geniès, eussent paraphrasé plus encore que traduit ce dialogue de l'allemand. Néanmoins, quelques journaux, *l'Abeille*, *le Miroir*, notamment, en reconnurent la valeur et y virent indubitablement le faire de Diderot.

Quelques variantes et contresens, ainsi que quelques interpolations des traducteurs, dit encore Goethe, pouvaient malaisément y être découverts. On crut longtemps posséder l'original.

Ce ne fut, en effet, que deux ans plus tard, en 1823, qu'un nouvel éditeur des œuvres de Diderot, Brière, donna, d'après un manuscrit français, une édition moins fautive.

Il est assez curieux de comparer le texte des traducteurs-arrangeurs de Gœthe avec la traduction allemande et avec celui des textes modernes, presque toujours conformes à celle-ci. En voici quelques spécimens, qui montrent comment on avait entendu présenter le dialogue inédit de Diderot aux lecteurs français :

Texte de Diderot	Texte de Saur
Un après dîner, j'étois la,...... lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ces pays où Dieu n'en a pas laissé manquer.	Une après-midi..... je vis entrer dans le café un des êtres les plus étranges que la France ait jamais produits.
.... et vous le prendriez au peu près pour un honnête homme. Il vit au jour la journée. Triste ou gai selon les circonstances.	.... vous diriez un petit maître allant au rendez-vous. Cet homme vit au jour le jour ... suivant les circonstances qui sont pour lui plus souvent tristes que gaies.
... après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude. Ou il regagne à pié un petit quartier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef ; ou il se rabbat dans une taverne du faubourg où il attend le jour.....	... Le dîner trouvé, nouveau sujet d'inquiétude, où soupera-t-il ? et lors même qu'il a réussi à dîner et à souper, tous les soucis de la journée ne sont pas épuisés. Il faut se coucher quelque part. Heureux, cent fois heureux, lorsque, regagnant à pied sa modeste hôtellerie, il a pu rentrer dans la petite chambre au septième étage, qu'on lui a louée sans information, et que la maîtresse de l'auberge, lasse d'attendre ses six francs d'un mois de loyer, ne lui a pas déjà redemandé sa clef. Quand cet accident lui arrive, il se jette dans un estaminet de faubourg, où il attend le retour de l'aurore...
Quand il n'a pas les six sols dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours soit à un fiacre de ses amis...	.... les six sols indispensables pour être abrité la nuit dans notre ville hospitalière, il s'adresse à un fiacre.....

Les deux arrangeurs ne semblent pas très au fait des expressions musicales, et les lignes suivantes, relatives au grand Rameau : « pourvu que les cloches de la paroisse, qu'on sonnera pour elles, continuent de resonner la douzieme et la dix septieme tout sera bien », deviennent : « ..., et qu'en faisant entendre le duodécime et le septodécime (!) elles ne blessent son oreille musicale par aucune dissonance (!) ».

Plus bas, parlant de soi-même, le neveu dit :

...tu lirois dans l'histoire des *Trois siècles* que tu es un grand homme;	...*les Trois Siècles littéraires*, à la lettre R, que tu es un grand homme;

Quelques pages plus loin (53-54), de Saur et de Saint-Geniès ajoutent cette note de leur crû, que rien ne justifie :

Ici, il y a une lacune dans le manuscrit; le lieu de la scène est changé, et les interlocuteurs sont allés dans une maison près du Palais-Royal.

Les noms propres subissent parfois des modifications, intentionnelles ou non : Rebel devient Rewbel, et le danseur Javilliers est remplacé par Abraham. Enfin, après mille interpolations ou développements aussi inutiles que fantaisistes, les arrangeurs terminent le dialogue par une absurdité. Après que le philosophe et le musicien se sont quittés et dit adieu, Diderot invite son interlocuteur à dîner !

De Saur et Saint-Geniès ne devaient pas s'en tenir à l'adaptation du texte même de Diderot traduit par Gœthe. Exploitant jusqu'au bout l'ouvrage allemand, ils mirent à contribution les *Remarques sur les personnes et les choses auxquelles il est fait allusion dans le dialogue : le Neveu de Rameau*, remarques souvent très fines, sur l'art, la littérature, la philosophie du XVIIIe siècle, classées par Gœthe alphabétiquement à la suite de sa traduction. De ces matériaux réunis par Gœthe ils firent, en les distribuant dans un autre ordre, un volume intitulé : *Des hommes célèbres de la France au XVIIIe siècle, et de l'état de la littérature et des arts à la même époque*, par M. Gœthe; traduit de l'allemand par MM. de Saur et de Saint-Geniès ; et suivi des notes des traducteurs, destinées à développer les idées de l'auteur. Paris, chez Antoine Renouard, 1823.

Gœthe se montra aussi indulgent pour cette compilation que pour l'arrangement du *Neveu de Rameau*. « La traduction elle-même est très libre, dit-il, en partie abrégée, en partie paraphrasée; malgré cela, elle est tout à fait dans l'esprit de l'original qu'ils ont suffisamment pénétré ; aussi de cette façon le texte se laisse lire facilement. »

Mais lorsque l'édition Brière parut, en 1823, d'après une copie française, il ne put qu'accorder son *satisfecit* à ce dernier, qui cherchait naturellement à faire oublier — et ce n'était pas difficile, — l'œuvre des précédents arrangeurs. Gœthe répondit à la lettre que Brière lui avait adressée le 27 juillet 1823 :

Très honoré Monsieur.

Vous m'avez fait beaucoup de plaisir par votre envoi important; car si j'ai, il y a tant d'années, traduit l'admirable dialogue de Diderot avec sympathie, voire avec passion, je n'ai pu lui consacrer que peu de temps, mais sans pouvoir jamais confronter depuis lors mon travail avec l'original.

Vous me donnez maintenant l'occasion de le faire, et je n'ai aucun scrupule à exprimer ma conviction que *le Neveu de Rameau* imprimé par vous est d'une importance égale à la copie d'après laquelle j'ai fait ma traduction. J'en ai ressenti l'impression dès la première lecture, impression qui devient une certitude plus grande encore en trouvant, après si longtemps, par la comparaison de l'ouvrage français avec ma traduction, de nombreux passages qui me permettront de donner à mon travail une plus grande valeur, lorsque je le corrigerai d'après (votre édition).

Cette déclaration me paraît satisfaire à votre but, que je puis volontiers encourager, parce que, comme je l'ai dit, vous m'avez rendu à moi-même un service important en découvrant et en publiant l'original.

Weimar, le 16 octobre 1823.

J.-G. PROD'HOMME.

§

Dumas père et ses continuateurs. — Les admirateurs du père Dumas — inutile de dire qu'ils sont innombrables des deux côtés de la Manche — n'ont pas seulement l'habitude des « suites », mais en ont une soif inextinguible. L'appétit vient en mangeant, c'est le cas de le dire, et cet appétit-là ne s'assouvit qu'avec la mort du héros (ou des héros) ou de l'héroïne. Les « suites » que nous envisageons ici sont des suites de romans, où l'un ou plusieurs personnages reparaissent, à une période ultérieure de leur existence, bien entendu, comme dans les romans de notre auteur. Les romans de Balzac ou de Zola ne sont guère dans le même ordre d'idées : les mêmes personnages y reparaissent plus ou moins souvent, mais il n'est pas toujours question de l'ordre chronologique, et la plupart du temps les divers ouvrages sont complets et distincts l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, ce sont des romans du père Dumas seulement dont nous voulons parler, et des suites de ces romans écrites par d'autres.

Les suites dont la paternité est attribuée à Dumas père sont

bien connues ; il n'est pas besoin d'y revenir ; mais tout le monde n'est pas au courant des travaux de ses continuateurs. Témoin une question posée il y a quelques années dans le périodique anglais *Notes and Queries*, qui est l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* anglais. On demandait si Dumas avait écrit une suite au *Comte de Monte-Cristo* ou, sinon, si une autre personne l'avait fait ; c'est cette question qui m'a fait songer à rédiger ces quelques remarques. Naturellement, la réponse à la première partie de la question est négative; néanmoins, une suite et même plusieurs existent. Chacun sait que la fin de ce roman n'est pas une fin ; le rideau tombe non sur un dénouement, mais sur une disparition. Une continuation était tout indiquée. M. Jules Lermina a donc imaginé *le Fils de Monte-Cristo*, « suite du célèbre roman d'Alexandre Dumas ». Cet ouvrage parut en 1881, et fut suivi d'une seconde suite en 1885, *le Trésor de Monte-Cristo*. Plus tard a paru, aux Etats-Unis, une traduction anglaise en deux volumes, intitulés respectivement : *The Wife of Monte-Cristo* et *The Son of Monte-Cristo*. L'édition française actuellement en vente est en trois volumes, dont les titres sont : *Le Fils de Monte-Gristo*, *le Secret de Monte-Cristo* et *la Mort de Monte-Cristo*.

En 1887, aux Etats-Unis également, a paru un ouvrage anonyme portant le titre *Monte-Cristo and His Wife*. Selon toute apparence, ce n'est qu'une traduction d'un ouvrage français, dont jusqu'ici il m'a été impossible de trouver l'original. Peut-être quelque Sherlock Holmes parmi les lecteurs du *Mercure* pourrait m'y aider.

M. J. du Boys, inspiré par l'idée génératrice du roman de Dumas, a publié en 1869 *La Comtesse de Monte-Cristo*. Comme il le dit au commencement de l'ouvrage (dans l' « Envoi (*sic*) à mon cher maître Alexandre Dumas »), « Dantès est un païen... et son code ne contient qu'une loi : Le Talion. J'ai voulu, moi, que le code de mon Dantès féminin ne contînt qu'un mot : Miséricorde ».

En ayant terminé avec le *Comte de Monte-Cristo* — l'ouvrage de M. Lermina le suit jusqu'à sa mort, — jetons un coup d'œil sur les célèbres suites des *Trois Mousquetaires*, à savoir : *Vingt ans après* et *Le vicomte de Bragelonne*, qui paraissent tout à fait complets. Cependant, on se le rappelle, Dumas n'y tue pas le

quatrième mousquetaire, Aramis. A-t-il oublié de le faire ou faut-il supposer qu'Aramis soit mort de sa belle mort ? Quoi qu'il en soit, M. Paul Mahalin, en 1883, a donné *Le Fils de Porthos* en deux volumes : I. *A la recherche d'un père*; II. *Le Mari de la Favorite*, qui se terminent avec la mort d'Aramis. Il nous faut admettre tout d'abord que Porthos avait un fils. Peut-être est-ce un enfant posthume, car, dans le dernier volume du *Vicomte de Bragelonne*, le testament de Porthos, lu après sa mort, dit : « J'ai vécu sans avoir d'enfants et il est probable que je n'en aurai pas, ce qui m'est une cuisante douleur. » Ceci n'est pas fait pourtant pour faire regimber les admirateurs des *Trois Mousquetaires* : et, étant donnée l'existence de cet enfant, il n'y a plus d'objections à faire. On pardonnera un plus grand crime que cela à l'auteur qui a parachevé pour nous l'histoire d'Aramis. M. Blavet a dramatisé *Le Fils de Porthos*.

Le testament de Porthos continue : «Je me trompe cependant, car j'ai un fils en commun avec mes autres amis ; c'est M. Raoul Auguste-Jules de Bragelonne, véritable fils de M. le comte de La Fère. » Peut-être est-ce cette phrase qui a motivé un drame burlesque de « Cami », intitulé *Le Fils des Trois Mousquetaires* (1). Non content d'avoir imaginé *Le fils de Porthos*, M. Mahalin a écrit *Le filleul d'Aramis* (1895), qui se termine aussi avec la mort d'Aramis. Pour n'avoir pas été tué par son créateur, on l'a fait mourir deux fois, ce qui n'arrive pas au commun des mortels.

Et s'il existe des lecteurs difficiles à contenter, qui se plaignent du long intervalle s'écoulant entre *Les Trois Mousquetaires* et sa suite (*Vingt ans après*), la lacune est remplie par le roman de M. Mahalin, *D'Artagnan*, « grand roman historique, remplissant la période de la vie du célèbre mousquetaire qui s'étend de *la Jeunesse des Mousquetaires* à *Vingt Ans après*, les deux romans d'Alexandre Dumas » (1890). Tout récemment (en 1914), M. Paul Féval fils nous a donné *Le Fils de d'Artagnan*, « suite des *Trois Mousquetaires* ».

Il y a encore un autre personnage qui tient une grande place dans la sympathie des lecteurs de Dumas père, c'est le bouffon

(1) Paru dans *Le Journal*, à partir du 10 décembre 1911, et plus tard (en 1919) en un petit volume, « avec illustrations de l'auteur », à *l'Edition française illustrée*.

Chicot (voir *La Dame de Monsoreau* et *Les Quarante-cinq*). Sa mort, ou, pour être exact, la mort de son maître Henri III, nous est racontée dans le roman de M. Mahalin : *La fin de Chicot.*

Si l'on veut suivre les aventures du célèbre charlatan Cagliostro après ce qu'on nous en dit dans *La Comtesse de Charny*, on peut le faire en lisant *les Véritables mémoires de Cagliostro*, par Catulle Mendès et Richard Lesclide (1892). Notons que *La Comtesse de Charny*, le dernier roman de la série *Joseph Balsamo*, etc. (dont la période s'étend de 1770 à 1790 : Cagliostro mourut en 1795 à l'âge de 52 ans au château Saint-Ange, à Rome) a paru en 1853-5, tandis que *les Aventures de Cagliostro*, par M. Jules de Saint-Félix, datent de 1854.

Pour conclure, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer ces quelques remarques d'un professeur anglais bien connu, M. Georges Saintsbury (*Essays on French Novelists: Dumas*):

For a novelist who is so prodigal of incident, Dumas is remarkably indifferent to a regular or cunningly entangled plot. In many of his works, indeed, there is really no particular reason why they should begin or end at the precise points of their beginning and ending. They are emphatically chronicles, slices from the history of the world or of certain individuals, the dimensions of which are determined merely by the arbitrary will of the carver. This is why they lend themselves so admirably to continuations, and why Dumas is one of the very few writers whose second parts do not disappoint us (1).

EDWARD LATHAM.

§

Sur le Symbolisme. — On nous écrit :

Paris, le 25 octobre 1921

Mon cher Vallette,

De passage dans la capitale, où depuis près de douze ans je ne réside plus que par intermittence, et feuilletant par hasard les revues chez

(1) Pour un romancier si prodigue d'épisodes, Dumas est remarquablement indifférent à une action régulière ou habilement enchevêtrée. En effet, il n'y a guère de raison pour que beaucoup de ses ouvrages commencent ou finissent aux points actuels de leur commencement ou de leur fin. Ce sont incontestablement des chroniques, des tranches de l'histoire du monde ou de la vie de certains personnages, dont la dimension est déterminée par la volonté arbitraire du découpeur. C'est pourquoi elles se prêtent si admirablement aux continuations, et pourquoi Dumas se trouve parmi le nombre si restreint d'écrivains dont les « suites » ne nous procurent pas de déceptions.

un libraire, je tombai, les premiers jours d'octobre, sur le *Mercure* du 1er. J'y lus la lettre de M. André Fontainas dans laquelle j'étais cité à propos du Symbolisme et de débats dont j'ignorais le premier mot.

Je n'ai le temps, malheureusement, de lire les revues que d'une façon très irrégulière. Aussi l'article de *la Vie des Lettres* (juillet 1921) m'était inconnu, puis celui de Fontainas dans le *Mercure* du 1er septembre, puis la réponse de M. Gaston Sauvebois dans votre numéro du 15 septembre. Si je comprenais que la mise au point de Fontainas, le 1er octobre, était entièrement justifiée, je n'arrivais pas à comprendre qu'on pût s'autoriser d'une ligne de moi pour une interprétation du Symbolisme aussi contraire à mon sentiment et à la réalité des faits que celle avancée par M. Sauvebois.

Soucieux d'appuyer Fontainas comme de ne pas laisser travestir mes écrits et ma pensée, je dus donc attendre d'avoir en mains toutes les pièces du débat. M. Fontainas ni vous ne possédiez plus *La Vie des Lettres*, et les libraires ont eu toutes les peines du monde à la retrouver en des adresses successives. Telle est la cause du retard apporté à la rectification présente : elle n'en sera que plus précise.

Ainsi, d'après M. Gaston Sauvebois, « les symbolistes déclarèrent péremptoirement qu'avant eux il n'y avait rien » et, dans sa lettre publiée par le *Mercure* du 15 septembre, il « assure n'avoir rien affirmé à la légère », puis il s'appuie pour le démontrer sur quelques pages d'*Où nous en sommes — La Victoire du Silence*, livre écrit pour la fondation de *Vers et Prose*, qui parut ensuite chez Floury (1906).

Remontons donc à la source, à l'article de M. Gaston Sauvebois intitulé si inconsidérément *Les Progrès (?) de la poésie* d'après le rapport de Théophile Gautier en 1867 sur *Les Progrès de la Poésie française depuis 1830*. Suivant l'auteur, la période qui va de 1900 à 1914 serait en quelque sorte comparable pour la « décomposition du symbolisme » à celle que Gautier embrasse dans son rapport pour le romantisme. Après son apogée en 1830, le romantisme n'aura plus qu'à « s'éteindre », bientôt le « successeur » viendra : le Parnasse.

(A remarquer, en passant, les erreurs de telles assimilations, puis, pour le romantisme et le parnassisme, la fausseté patente d'un tel résumé, le romantisme *lyrique* étant bien loin d'avoir achevé son essor en 1830 — il n'est même pas terminé encore — et le parnassisme, pour qui Hugo était toujours « le père », n'ayant jamais prétendu succéder (dans le sens de « remplacer ») au romantisme que simplement il condensait. La critique historique a presque toujours une notion du temps très imparfaite, d'où des coupures à des dates aussi conventionnelles pour les mouvements littéraires que pour les mouvements artistiques. Ils commencent généralement beaucoup plus tôt et ils finissent beaucoup plus tard, en che-

vauchements perpétuels d'ailleurs les uns sur les autres, comme toutes les vibrations de la vie dans toutes les formes de la nature).

C'est en partant de cette idée trompeuse de la « décomposition » du symbolisme de 1900 à 1914, comme soi-disant le romantisme de 1830 à 1867, que M. Gaston Sauvebois a écrit : « Plus généreux que ne devaient l'être les symbolistes qui déclarèrent péremptoirement qu'avant eux « il n'y avait rien », il (Gautier) reconnaissait que le Romantisme avait été précédé de quelque chose. » Telle est la phrase littérale et complète.

On sera frappé d'abord que l'auteur place « il n'y avait rien » entre guillemets. Serait-ce une citation ? Cependant dans sa réponse à M. André Fontainas il ne s'arme point de cette expression textuelle prise à un symboliste quelconque. On observera ensuite l'adverbe « péremptoirement », c'est-à-dire que cette déclaration des symbolistes serait considérée par eux comme décisive, catégorique. N'oublions pas, en effet, que « péremptoire » et « péremptoirement » viennent de « péremption », terme de jurisprudence qui signifie l'annulation d'une procédure trop tardivement poursuivie. Le jugement des symbolistes vis-à-vis de leurs aînés aurait donc pris la forme d'une annulation pure et simple, absolue.

Or, par quels textes M. Gaston Sauvebois légitime-t-il l'assertion de cet arrêt judiciaire? par des considérations *sur la nature de la poésie en soi*. Il n'y a aucun rapport entre ces textes et la négation « péremptoire » qu'il impute aux symbolistes. L'affirmation même de Saint-Pol-Roux (que je n'ai pas vérifiée) eût-elle été exacte : « Le symbolisme n'est pas une renaissance, c'est une naissance », en quoi impliquerait-elle la négation du passé? Ne naît-on pas toujours de quelqu'un ? Mais une renaissance, du plus au moins, est nécessairement une *réplique*. Le symbolisme s'est uniquement défendu de rien répéter ; il s'efforça de « naître » réellement, et par conséquent de s'affirmer dans le développement de la substance la plus poétique en réserve chez nos pères.

Que les lecteurs du *Mercure* se reportent à la citation faite par M. Sauvebois d'*Où nous en sommes*, il est impossible de lui donner un autre sens : on tâcha de créer du lyrisme à l'état pur, et avec tout le meilleur du passé même.

Au surplus, ce fut la belle ambition du XIXe siècle dans sa seconde partie, et c'est toujours celle du XXe que de chercher cet état pur pour chacun des arts. Les poètes n'agirent pas autrement que les musiciens, les peintres, les sculpteurs et même les architectes. Pour y parvenir, ils s'appuyèrent autant sur les œuvres vraiment originales du passé, qu'ils rejetèrent les faux chefs-d'œuvre d'une imitation trop extérieure.

Ce qu'il y a de plus curieux est que M. Gaston Sauvebois, dans son article de *La Vie des Lettres*, attribue aux « progrès » de 1900 à 1914 ce qu'ont voulu et réalisé en partie les symbolistes : il fait gloire à la plus jeune poésie de cette période d'« *abandonner l'expression discur-*

sive (c'est moi qui souligne) des idées, des sentiments ou des sensations, pour se constituer en acte véritable de création »... Puis plus loin : « La principale préoccupation des jeunes poètes durant cette période, et qui commande d'ailleurs leurs recherches prosodiques de toute sorte, c'est de constituer authentiquement la poésie en soi, ou plutôt *d'en dégager la pure essence des éléments étrangers à sa nature qui y étaient encore mêlés* (c'est moi qui souligne), et d'en faire un art particulier, conforme à la vérité universelle et servi par ses seuls moyens » (je ne dis pas autre chose dans la citation que donne M. Sauvebois d'*Où nous en sommes*). Des paragraphes suivent d'une extrême confusion, dans lesquels tantôt les symbolistes, tantôt leurs « successeurs » sont avantagés des mêmes idées et principes.

Mais ce qui fausse particulièrement les textes que m'emprunte M. Sauvebois pour soutenir son assertion, est qu'ils sont tirés d'un livre où je ne cesse pas de démontrer l'admiration des symbolistes pour leurs aînés et leurs aïeux, de le prouver rien que par les pièces avec leurs références, uniquement par une critique que j'appelais de « presse-papiers ». Il va sans dire que cette admiration faisait un choix : sa valeur n'en était-elle pas plus grande ?

M. Gaston Sauvebois a réédité gratuitement, avec des textes contraires sous les yeux, une contre-vérité manifeste. Je suis blasé depuis longtemps, pour les avoir plus exactement dénombrées que mes confrères, sur l'arsenal d'erreurs à notre égard dont elle fait partie. Mais je comprends l'indignation qu'elle a suscitée chez André Fontainas. Quand on a conscience, comme l'ont les symbolistes, d'avoir eu tous les scrupules, scrupules intellectuels et scrupules moraux, on ne peut point ne pas trouver « infâme » que recommencent en 1921 les mêmes calomnies cent fois réfutées.

La vérité est que la grande marque des symbolistes fut et reste leur indépendance : indépendance en face des réputations officielles, indépendance vis-à-vis les uns des autres, indépendance laissée entièrement aux cadets. Le plus sincère désintéressement en était la base, désintéressement qui alla pour certains jusqu'au renoncement, plutôt que de se plier au mercantilisme contemporain et à un travail de stratégie incompatible avec la création d'art. Il faut le dire et le redire, puisqu'on le conteste devant l'évidence de leur vie et de leurs œuvres. Ils ne furent pas un *groupe* d'aide mutuelle s'attachant à une célébrité influente de la génération qui les précédait (de là sans doute leur soi-disant irrespect des aînés), ils ne furent pas une *école*, tenant de l'académie et de la coopérative doctrinale comme nous en voyons surgir tous les jours (de là sans doute leur soi-disant individualisme excessif). Toute œuvre vivante essentielle échappe selon eux au groupe et à l'école. Le symbolisme fut et demeure un *mouvement*, déterminé par une simple tendance, d'au-

tant plus féconde qu'elle est large, qui peut susciter les principes et les œuvres les plus opposées, principes et œuvres ne signifiant que l'artiste. Aussi, comme le rappelle très bien Fontainas, personne ne se reconnaissait le droit de parler *au nom* de ses confrères. Dans le premier numéro de *Vers et Prose*, j'eus soin qu'*Où nous en sommes* fût précédé d'un avertissement pour dire que j'exposais seulement mes propres idées, quand je ne me bornais pas à rassembler les opinions des uns et des autres. Il se trouve que ces opinions furent convergentes sur la nature du poème et de l'œuvre d'art : ces convergences sont la caractéristique d'un *mouvement* dans les arts et les lettres : c'est ainsi que le mouvement symboliste présente la même vaste courbe que le mouvement romantique, — longues paraboles qui ne s'achèvent pas en deux ou trois générations.

Dès l'origine de la poésie, classicisme, romantisme, symbolisme répondent à trois points de départ fondamentaux, tantôt en actions et réactions continues, tantôt en pénétrations réciproques.

Aujourd'hui, toute expression par l'art de vie directe ou transfigurée tend de plus en plus au Symbole, c'est-à-dire *à la signification qui dépasse la chose signifiée.* Le symbole pénètre partout, souvent d'une manière fâcheuse ou maladroite — comme au cinéma par exemple. Cet été, dans un article, M. Jules Romains, s'imaginant qu'il n'était pas symboliste, constatait cet envahissement avec ironie et regret. Il a bien tort : sans un public attendant chaque jour davantage des poètes des suggestions qui l'élancent du sens littéral comme d'un tremplin, il ne pourrait guère être suivi dans ses bonds « unanimistes ». Ce public a encore d'ailleurs beaucoup de champ à prendre pour pouvoir franchir les quatre sens superposés du Dante...

Aussi est-il permis de sourire avec tranquillité lorsqu'on voit des critiques comme M. Gaston Sauvebois enterrer le symbolisme en 1900, malgré toutes les belles œuvres nettement symbolistes parues depuis. Ce mouvement n'est pas une mode littéraire, cela va beaucoup plus profond. C'est témoigner d'une singulière étroitesse de vues que de le ramener à quelques formes plus impressionnistes que constructives et à lui opposer ces dernières. Dans la guerre des deux pôles, que certains voudraient commencer, lequel est le plus symboliste de M. Paul Valéry ou de M. Paul Claudel ?

Strictement, en remontant aux seules sources historiques les plus immédiates, la poésie d'aujourd'hui continue à développer les courants de Rimbaud, Laforgue et Verlaine, à côté du courant de Mallarmé.

Veuillez excuser, mon cher Vallette, la longueur de cette lettre, mais le débat entre MM. Sauvebois et Fontainas outrepassait de beaucoup la nécessité d'une simple rectification personnelle.

Je vous serre bien cordialement les mains.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La Suisse et les Habsbourg. — La dernière fugue du successeur de François-Joseph atteste qu'il se résigne mal à rester devant l'histoire le dernier des Habsbourg de même qu'à voir creuser le tombeau de sa race dans ce sol helvétique où elle prit naissance.

Cependant, depuis son éclosion, cette dynastie n'a cessé d'avoir avec la Suisse des rapports nombreux et divers, même très opposés, puisque c'est dans ce pays, dont en aucun temps elle ne se résigna véritablement à reconnaître l'indépendance, qu'elle devait chercher son refuge aux jours de disgrâce — ce qui est un autre moyen de la reconnaître.

C'est en effet du haut du Wulpelsberg, colline çà et là rocheuse, boisée ou festonnée de vignes, érigée au cœur de l'Argovie, dominant les ruines de la cité romaine de Vindonissa, près du confluent des grands cours d'eau de la Suisse centrale et du Rhin, que s'est « envolée l'aigle à deux têtes », selon l'expression de Victor Hugo. Au surplus, le nom donné à cette colline n'était-il pas prédestiné ? Planant sur les vallées de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat, elle avait été choisie pour y élever des autours (*habicht burg* = citadelle des autours) destinés à la chasse des petits oiseaux.

On a dû juger par la suite si le choix du site avait été propice à l'éducation des rapaces. Bâti au xe siècle par Radbord, dont le frère Werner était évêque de Strasbourg, le château, duquel on visite toujours les vestiges accrus par des adjonctions plus ou moins modernes, notamment par un restaurant exploité au bénéfice de l'Etat argovien, son propriétaire actuel, était déjà petit proportionnellement aux terres patrimoniales de ce seigneur et de sa parenté. Avec l'argent de son frère l'évêque, Radbord gagna de nombreux vassaux, des vallées environnantes, puis substitua à son nom primitif d'Altenburg celui de sa nouvelle résidence. Grâce à une politique habilement conduite et à un système de mariages assidûment préparés, les Habsbourg ne cessèrent de prospérer en empiétant sur les maisons seigneuriales de l'Helvétie centrale. De là la source de leurs démêlés avec les cantons primitifs. Les historiens Zurlauben et Jean de Muller ont mis au jour les tentatives premières des Habsbourg pour se substituer aux

empereurs. Ainsi, lorsque Conrad le Salique eut remplacé Henri II mort sans postérité, il leur ordonna en vain de restituer les terres que Werner, avoué d'Ebersheim en même temps qu'évêque de la Basse-Alsace, avait prêtées à ses frères au détriment de ce couvent. Mais, comme *ces seigneurs exerçaient sur la frontière une grande autorité par leur esprit et leur puissance, l'empereur Conrad fut réduit à dissimuler sa colère.* L'oiseau de proie persévérait. Maître de la vallée inférieure de la Reuss, il compta planer sur les merveilleux paysages du lac des Quatre Cantons sur Lucerne, sur les fraîches vallées de Schwytz et d'Unterwald comme sur les âpres défilés d'Uri et du Saint-Gothard. Ici, toutefois, son aile se brise à la ténacité des habitants. L'histoire ou légende bien connue de Guillaume Tell et tous les épisodes des origines de la Confédération suisse attestent, en même temps que les moindres sites de ce lac romantique et de ses environs, l'opiniâtreté des premiers empereurs de Habsbourg pour y dominer, et la puissance de résistance de ces rustiques peuplades pour sauver leur liberté. Avec Rodolphe, aîné de la dynastie, les Suisses primitifs s'accommodèrent plutôt aisément du joug ; c'est pourquoi nous voyons figurer au nombre des vassaux de cet empereur les noms des plus illustres héros des guerres pour l'indépendance des Confédérés : au sud de ce lac, au pied du Pilate et du Seelisberg, voici les Winkelried, dont un rejeton s'immolera sur les bords du lac de Sempach pour chasser l'Autrichien ; dans un vallon retiré de l'Argovie, qu'égaye le petit lac de ce nom, les Hallwyl, qui eux aussi combattront contre l'Autriche à Morgarten, à Sempach et dont le descendant le plus illustre abattra le Téméraire à Morat. Quelque bien qu'on en ait pu dire, Rodolphe n'en poursuivit pas moins la tradition familiale par ses moyens divers. Sa bravoure ne devait être dépassée que par les intrigues matrimoniales dont il usa et abusa pour lui-même et pour ses filles. Elu roi en 1273 par les principicules allemands, son premier soin fut de conquérir l'Autriche, d'en faire un duché pour sa famille et d'être couronné empereur. Moins initié déjà aux mœurs et au caractère des Suisses, son fils et successeur Albert — qui du reste avait délaissé le castel d'Habsbourg — se contenta de leur envoyer des gouverneurs tels que le fameux Gessler.

A la suite de ces faits et surtout des guerres qui en résultèrent,

la destinée de la dynastie pénétrait dans la grande Histoire. De plus en plus délaissé, le château, duquel la tour primitive est encore une sorte d'observatoire pour les visiteurs de cette région admirable de la Suisse septentrionale, devait passer successivement aux chevaliers de Wohlen et de Wildegg, puis aux Bernois et, enfin, depuis la liquidation des droits féodaux, en 1804, à l'Etat d'Argovie.

Ceci n'allait toutefois pas couper court aux prétentions de l'Autriche sur la Suisse et, bien qu'en 1474, c'est-à-dire à la veille de ses guerres contre le Téméraire, l'empire se fût réconcilié avec les Confédérés par le traité de l'*Union héréditaire*, conclu sous les auspices du roi Louis XI, pas plus loin de seize ans après, l'empereur Maximilien Ier prétendait encore les traiter en sujets.

Vous êtes des membres indociles de l'Empire, aurait-il dit en apostrophant leurs délégués à Innsbruck ; il faudra sans doute que je vous visite un jour le fer à la main.

Le monarque oubliait trop vite que les guerres de Bourgogne n'étaient pas perdues dans le souvenir des Confédérés. Ils se chargèrent de le lui rappeler par cette réponse :

Nous prions humblement votre Majesté de se dispenser d'une telle visite ; les Suisses sont grossiers et ne respectent pas même les couronnes (1).

Allait-il en être toujours ainsi depuis ? Je ne le jurerais pas volontiers. Mais passons. Si ce fut là la dernière tentative ouverte de la part de l'Autriche, de s'attribuer quelque droit sur sa voisine de l'Ouest, des faits bien postérieurs devaient se charger d'attester que les Habsbourg ne se résignaient pas ou se résignaient mal. Sans remonter aux temps qui suivirent de près les conflits entre Zurich et Schwyz ou la guerre dite de Souabe, on trouverait d'innombrables exemples des efforts faits par les descendants de Rodolphe en vue de désunir les cantons. Et quoique la Réformation, qui devait détacher la plus grande partie de la Suisse de l'Eglise romaine, eût jeté devant les pieds de l'Autriche une formidable pierre d'achoppement, ces prétentions ne cessèrent de se trahir de loin en loin. Elles se retrouvèrent au lendemain des guerres de Napoléon, lors du rétablissement partiel des antiques oligarchies ; elles transpirèrent au congrès de Vienne, par l'appli-

(1) Tschokke, *Histoire de la Nation suisse*, p. 160.

ation aux Cantons de constitutions d'une bizarrerie qui décelait les préoccupations provisoires; elles s'abritèrent sous divers masques à l'époque du Sonderbund (1840-47) par la fourniture d'armes et de munitions aux cantons séparatistes.

Aujourd'hui que ces prétentions ont perdu toute importance, le Habsbourg actuel a reconnu de plein gré à la Suisse sa qualité de nation étrangère et indépendante par le simple fait de son exil. Aussi y aurait-il pu couler de longs jours de calme et de paix si, plus conscient des réalités de l'heure, il avait eu la simple sagesse d'un roi d'Yvetot, celle de se tenir coi. Car les sites mis successivement à la disposition du petit ex-empereur comptent parmi les plus enchanteurs dont dispose ce pays si riche en splendeurs de la nature et en souvenirs historiques.

Le 21 mars 1919 des officiers délégués par l'autorité fédérale recueillaient au bord du lac de Constance l'ex souverain pour le conduire au château voisin de Wartegg. Cette résidence, d'un fort bel aspect, de style renaissance germanique, entourée d'un grand parc dominant dans sa plus grande largeur la vaste nappe où le Rhin montagnard apporte ses eaux grises pour s'en échapper limpide et accomplir sa longue et magnifique étape à travers Schaffhouse, Bâle, Strasbourg et les contrées où le troupier allié flirte à cette heure avec Loreley, cette résidence eût pu, à elle seule, lui sembler un petit royaume héréditaire. Car, après avoir appartenu, vers la fin du moyen âge, aux seigneurs de Wartensee et être passé de mains en mains dès 1557, il était resté, depuis cinquante-cinq ans, entre celles du dernier prince régnant de Parme, le duc Robert, lequel l'avait fait restaurer, puis aménager par étapes au gré des nécessités de sa multiple descendance dont l'ex-impératrice Zita est une des dix filles et des dix-sept enfants.

Non seulement le nouvel exilé aurait eu là le privilège de se sentir comme chez lui, mais, en plus, celui de toiser d'un regard apitoyé, sur la même côte, certaine autre résidence impériale d'aspect plus discret quoique tout aussi bien située, ce château d'Arenenberg qui, acheté par la reine Hortense pour son fils, devait passer rapidement à son petit-fils, puis à l'impératrice Eugénie.

Là, cet autre empereur avait passé la grande partie de son enfance et de sa jeunesse. De là, la reine l'avait conduit à Einsiedeln pour y faire sa première communion ; de là encore il avait,

comme ressortissant suisse, été faire ses premières armes sous les ordres du général Dufour au camp de Thoune. Là aussi, gisent encore, aujourd'hui, après la disparition de la nonagénaire Eugénie de Montijo, de nombreux souvenirs intimes de la splendeur et des infortunes du second Empire : meubles, tableaux, armes, etc., avec surtout les voitures qui avaient promené Napoléon III sur les champs de bataille de 1870 puis hors de France après l'effondrement du trône des Tuileries.

Pourquoi Charles de Habsbourg a-t-il préféré s'éloigner de ces lieux, si propices à la méditation ? Est-ce la vision des monts du Vorarlberg qui, par delà le delta du grand fleuve, l'aurait trop obsédé ? Ou plutôt le rapprochement de Wartegg et d'Arenenberg qui lui aurait présagé un sort égal à celui du dernier Bonaparte régnant, avec la brève échéance de la destinée de sa longue dynastie ?

Car, en dépit de certaines apparences, ce ne serait pas l'autorité de la Confédération suisse, alors pleinement confiante et même émue de ses déceptions politiques, qui tenta de l'en éloigner. Mais il paraît qu'il faut des échelons à la descente des grandeurs et Charles, qui disposait encore d'une suite plus ou moins nombreuse, prétendit dès son débarquement sur la côte suisse que Wartegg ne suffirait jamais à loger tous ses hôtes.

La retraite enchantée, alors peut-être idéale à ses yeux, en laquelle il pensa peut être couler les jours qui lui resteraient à vivre, était à l'autre extrémité de la Suisse, sur l'autre grand lac, le Léman, entre Lausanne et Genève. C'était là que, par une persistante ironie du destin, l'attendaient de nouveaux souvenirs des souveraines déchéances.

Il s'agit de s'entendre quand on parle du château et de la villa de Prangins, que confondent beaucoup de gens. Le premier représente le centre de l'antique terre féodale de ce nom, citée depuis Uldric, qui vivait à la fin du XIe siècle. Dans ses grands murs d'aspect moderne aussi bien que dans des villas voisines ont logé des hôtes illustres parmi lesquels M. de Voltaire, qui erra, comme on le sait, tout le long de ces rives. C'est de là qu'en 1755 il écrivait à Mme Fontaine sa nièce :

Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève ; il y en a qui pèsent plus que vous et qui sont aussi grasses que vous et moi. Je n'ai pas un château aussi beau que M. de Prangins ; cela est

impossible, c'est la maison d'un prince. Le palais de Prangins et ma maison sont dans la plus belle situation de la nature...

Je ne sais si c'est pour avoir lu cela qu'en 1814 Joseph Bonaparte acheta le château, de Charles Guiger, moyennant 95.500 francs de Suisse et qu'il en accrut l'importance et l'agrément par l'acquisition d'autres espaces alors négligés des deux côtés de la Promenthouse, petite rivière tombée du Jura par le versant sud de la Dôle et du col de Saint-Cergue et qui, en ce lieu, élargit par degrés son estuaire vers le lac. Cependant, en ces temps, les messieurs de la Restauration n'hésitaient guère à intimider la Suisse sitôt qu'elle accueillait un proscrit et il n'avait pas suffi au frère aîné de Napoléon qu'il se fît appeler comte de Survilliers pour dépister les émissaires concertés des Metternich et des Villèle. Vendu en 1827 pous 345.000 francs de Suisse, le domaine fut par la suite subdivisé et le château amputé de la plus grande partie de ses dépendances qui avoisinaient le lac. En 1859, ces fraîches pelouses, conquises sur les grèves, et qui de leur destination primitive ont conservé le nom de « Bergerie », passèrent en la possession du prince Jérôme-Napoléon, qui y faisait édifier sa « villa de Prangins », de laquelle les événements de 1870 allaient le contraindre de se dessaisir en sa principale partie. Toutefois, grâce à des transactions plus ou moins compliquées, il devait sauver la « Bergerie » proprement dite où vint s'ériger une seconde villa, qui est aujourd'hui propriété du prince Louis, son fils, et qui s'aperçoit aisément du large du lac avec ses vastes prairies étalées sous les frondaisons des grands arbres bordant la grève et l'estuaire de la petite rivière. C'est donc l'ancienne villa, dite de Prangins, décorée encore de l'aigle de France que le destin réservait au nouvel aiglon Charles d'Autriche. Les parties détachées du domaine actuel des Napoléon ont appartenu ou appartiennent aux Say de Paris, aux Clarke d'Angleterre, aux Pernod de Pontarlier et même à Paderewski, le grand virtuose qui devait présider un instant aux destinées de la Pologne renaissante, sans que pour cela Mme Paderewska, la plus illustre éleveuse des volailles de Suisse, se résignât à priver un instant ses gloussantes élèves du spectacle du roi des Alpes et de ces bords enchantés.

Quelle pensée a pu induire le rejeton du plus illustre des empires à se venir fourvoyer ainsi parmi les grands parvenus de la haute industrie et de l'art musical ?

Serait-ce peut-être qu'entre la villa du prince Jérôme et les services de sa maison il existe toujours un passage souterrain aisé à fermer, de manière à isoler les faiseurs de complots ? Ce qu'on sait est que tant que dura le séjour de Charles à Prangins — et même après — sa retraite fut rigoureusement consignée et que si jamais quelqu'un parvint à s'y glisser ce fut uniquement par surprise.

Ce séjour avait duré exactement deux ans, lorsque éclata, le 29 mars dernier, la nouvelle de son arrivée à Budapest.

On n'a certainement pas oublié l'empressement que mit la Suisse à l'accueillir de nouveau, en dépit même du refus opposé par le gouvernement du canton de Vaud à sa rentrée à Prangins. Cette fois, les Vaudois, que beaucoup tiennent pour les plus opportunistes et les plus « aubergistes » des Suisses, démentaient leur légende. Peut-être étaient-ils justement froissés que l'on pût préférer à leur ciel celui du Danube.

Dès lors, le « petit empereur », provisoirement fixé à Lucerne, qu'il lui fut interdit de quitter jusqu'à nouvel avis, prit bientôt asile dans le voisinage de cette ville, à Hertenstein, sur un cap du lac des Quatre Cantons, au pied du Righi, en face du Burgenstock, cette sorte de Gibraltar insolemment dressé sur le défilé central du lac, où naguère M. Barthou, président du Conseil des ministres français, venait braquer sa lunette de pilote vers les horizons alpestres.

Mais il y a mieux que cela à contempler de cette côte ensoleillée de Weggis et de Vitznau, resserrée entre la rive et les pentes abruptes du Righi. On n'y perçoit pas que les golfes, aussi féconds en truites que l'estuaire de la Promenthouse. On y perçoit le Pilate, les douces vallées de l'Unterwald, les coudes capricieux où se brisent les ondes d'azur. On y découvre, non moins que sur les plages plus molles du Léman, mille souvenirs de promeneurs et d'exilés illustres : Chateaubriand élevant des poules ; Gœthe en quête d'un sujet de tragédie dont il léguera généreusement le thème à son émule Schiller, parfaitement ignorant de l'Helvétie ; le père Dumas, en quête de facéties ; Guillaume II débarquant théâtral sur les quais lucernois, jeune encore, galonné, chamarré, décoré, pimpant, rayonnant, triomphant. Mais on a aussi, à chaque pas, l'évocation d'un autre Guillaume, celui qui, là-bas, à un certain contour du rocher et du lac, abattit cette ty-

rannie, dont lui, le petit Autrichien, n'est après tout qu'un innocent joujou, manié par le Prussien éperonné qui passa là en 1893, au retour d'Italie.

Mais, au fait, c'est à la naïveté populaire qu'il appartient de faire ces sortes de rapprochements, puisque ceux-là seuls qui auraient quelque enseignement à en retenir n'en ont cure. Ont-ils simplement le bon sens d'y réfléchir le jour où, pris dans leurs propres filets, ils implorent le secours ou l'hospitalité des petits peuples jusque-là si hautement dédaignés ? Il y a plutôt apparence que non.

Quoi qu'il en soit, l'envolée du dernier des Habsbourg, fermant derrière lui la porte d'un des rares pays susceptibles de le recueillir, vient d'arrêter la balance du compte ouvert entre la dynastie d'Autriche et les Suisses dès le jour où Radbab apparut parmi les oiseaux de proie au sommet de la colline qui sépare l'Aar et la Reuss.

L'aigle à deux têtes est décidément abattue. Et le pis n'est-il pas que nul n'ose même se réjouir autour de sa dépouille, tant est puissant le sentiment de pitié pour cette chute des profondeurs suprêmes des airs !

LOUIS COURTHION.

RÉGIONALISME

Lyon. — En ce clément automne, ô surprise, la ville honore la mémoire de ses peintres. Hommage officiel à Louis Carrand, rétrospective Jacques Martin, c'est, une fois de plus, le spectacle comique et triste d'un public défilant chapeau bas devant les œuvres qui, vingt ans plus tôt, assumèrent la charge de subir ses plus franches rigolades.

On a posé une plaque commémorative à la maison de Louis Carrand. Celui-ci, mort en 1899, est à peu près inconnu hors de sa ville natale. Les revues citent parfois Ravier, parfois Vernay ; le nom de Carrand reste toujours ignoré. Il décrivit en peintre ému, tendre, confidentiel, jamais bavard, les saisons brumeuses et brûlantes des campagnes lyonnaises ; il n'émettait point de théories et ne se souciait guère de procédés nouveaux ; mais comme il découvrait tout seul et peu à peu le ciel, la lumière et les horizons, il finit par aboutir aux plus troublantes audaces techniques. Telles pochades de sa main, des aubes argentées, des so-

leils couchants, des profils d'arbres dissous dans le brouillard, sont des chefs-d'œuvre initiateurs.

Une justice posthume devrait inscrire son nom à la suite de ces maîtres secondaires et précieux du paysage français qui se succèdent tout au long du siècle, Georges Michel, Chintreuil, Boudin, Hervier, Jongkind....

M. Bergeron, curé de Charbonnières, a réuni près de 500 toiles de Carrand dans son presbytère, et cet admirable petit musée, qu'il faut signaler, mérite une visite de tous les amateurs d'art.

Jacques Martin, mort en 1918, fut une grande figure de peintre, au physique comme au moral. Il restait à la fin de sa vie le même superbe athlète qu'il avait été dans sa jeunesse. Crinière blanche, profil busqué, œil aigu, grande taille, gestes brusques, propos nourris, il fut pour nous le maître infatigable et jamais désarmé dont les truculentes colères contre le bourgeois, à la manière de Flaubert, charmaient notre jeunesse. Ce fut un grand lyrique de la couleur. Sa rétrospective à Paris semblerait un défi paradoxal aux théories du jour. Draperies pourpres, fruits vermeils, chairs vives, fleurs arrachées du sol et jetées en fouillis, chaos et tumultes des lumières, ses panneaux caressent l'œil et illuminent les salles. On peut nier le but de cet art : nul n'en contestera la splendeur. Et Renoir, dont Jacques Martin fut l'ami, et Puvis de Chavannes qui encouragea ses débuts ont aimé cet homme et son génial instinct.

Les lecteurs du *Mercure* connaissent Henri Béraud, critique dramatique. Il me sera donc permis de faire connaître ici que c'est Henri Béraud, critique d'art, qui lutta dix ans pour le succès des bons peintres à Lyon. La gloire locale de Jacques Martin est son œuvre. Il prépara le public en combattant avec sa verve et son courage les barbouilleurs d'école qui se partageaient l'admiration de ses concitoyens. A la suite d'efforts répétés, il imposa des morts, Carrand, Vernay, et fit valoir, outre son grand aîné Martin, quelques vivants, Philippe Pourchet, Charles Sénard et d'autres... Il poussa en même temps nombre de ses amis plus jeunes à suivre son exemple ; immédiatement avant la guerre, ceux-ci bataillaient dans la plupart des journaux conquis ou créés pour les besoins de la cause ; tous étaient bons : feuilles bien pensantes, gazettes mondaines, revues sportives, hebdomadaires intermittents... Les coups portèrent si bien qu'en 1914,

lors de l'Exposition Internationale, les peintres officiels reculèrent et laissèrent place libre à tous les nôtres; et fauves et cubistes entrèrent à leur tour par la brèche que nous avions ouverte sans que l'opinion publique murmurât. C'était un résultat dont la guerre seule vint affaiblir la portée.

Aujourd'hui le calme est revenu. Les mêmes artistes subsistent et travaillent en silence. On parle un peu moins d'eux, voilà tout. Parmi ces isolés, nommons Philippe Pourchet, contemplateur de la nature, qui expose au Salon d'Automne de très beaux *Nocturnes*. Hors de toute classification, ce peintre absolument inconnu a mis au point quelques-unes des recherches des impressionnistes. Mais à la sensation transitoire de Monet il oppose le souvenir qui coordonne et cristallise ; aux inquiétudes de la minute éphémère il substitue l'amour du paysage vu sous un caractère d'éternité. Attentif aux présences révélatrices des formes dans l'atmosphère, il produit leurs aspects essentiels aux lieux qui les entourent et par là, s'évadant de la représentation physique, il nous fait subir l'empreinte morale d'une heure de solitude, de silence et de paix. Il faut voir en son œuvre l'aboutissement d'un art d'effusion et de sensibilité, discipliné par la connaissance profonde des lois d'une peinture qui recule le paysage à l'horizon et s'enivre de ciel et d'espace.

Disons de cet art encore : « On peut contester son but, on ne peut en nier les poignantes réalisations. » On vient rêver devant ces surfaces transparentes et lisses où les choses se reflètent comme dans un miroir. Paysages au delà de la plastique, on pourrait les appeler des poèmes visuels. Il est difficile de commenter des toiles que le lecteur n'a jamais vues. Que cette confuse littérature me soit donc pardonnée. Il s'agit du labeur de toute une vie. On peut chercher en quelques lignes à donner une impression d'ensemble.

Les jeunes peintres revenus de la guerre reprennent la lutte avec plus de cohésion et de cran que leurs aînés. Participant pour la plupart à ce Salon d'Automne, ils se sont en outre groupés sous le titre énigmatique de Ziniar et, deux fois par an, ils exposent leurs travaux qui réussissent encore à scandaliser quelques personnes. Ils créent par leurs propres moyens un mouvement décidé vers un art ultra-moderne, Derain et Fernand Léger ont été leurs invités, et le récit de leurs efforts dans une ville provin-

ciale comme Lyon serait une contribution documentée à l'histoire des jeunesses qui s'insurgent. Tirant eux-mêmes les épreuves, ils publient des albums de bois et de gravures au pochoir, à des prix ridicules de bon marché : cinq ou six francs, et le produit de la vente sert à couvrir les frais des expositions. Plaçons ici une anecdote qui classe une fois de plus le bourgeois lyonnais. Le premier album Ziniar ayant eu du succès fut recherché ; les exemplaires devinrent rares et leur prix doubla à l'exposition suivante. Or un certain officiel du Salon d'Automne, fort riche, qui avait négligé d'acquérir l'album au début, eut le front de le vouloir obtenir ensuite à l'ancien prix — cent sous — en qualité de mécène bien connu des artistes. Il lui fut répondu : « Pour vous, monsieur M..., ce sera quinze francs ! » Cette petite histoire court les ateliers. Si les amateurs sont de ce calibre, jugez de la générosité des indifférents !

Les peintres du groupe Ziniàr ne sont pas tous des inconnus. Louis Bouquet, Etienne Morillon envoient au Salon des Indépendants. Adrien Bas fut remarqué à la Galerie des Feuillets d'Art. Pierre Combet-Descombes est un inquiétant dessinateur de la femme dont André Salmon préfaça la dernière exposition de monotypies. Le sculpteur Marcel Gimond a travaillé chez Maillol; il put terminer quelques semaines avant la mort de Renoir le dernier buste du vieux maître. Jacques Laplace, Ponchon, Leriche, Tresch, Roblin, sans oublier Emile Didier, le premier et le dernier des cubistes lyonnais, sont tous des peintres intéressants dont nous suivrons les efforts. En dehors du groupe Z niar, Brouillard, Touchagues, Curnier, Mlle Morel sortent de la foule des exposants du Salon d'Automne. Enfin signalons le céramiste Beyer, qui est un chercheur et presque un inventeur, puisqu'il apprit seul son métier. Ses vases aux formes nues, sans décorations, tirent toute leur beauté d'une matière dense et lourde où le feu a mis la patine des vieux métaux. Il les montrera prochainement à Paris.

MARIUS MERMILLON.

LETTRES ANGLAISES

Harold Nicolson : *Paul Verlaine,* Constable. — Sidney Herbert : *The Fall of Feudalism in France,* Methuen. — John Russell : *Where the Pavement ends,* Butterworth.

Les frontières et les langues sont des barrières que les peuples

supportent en essayant par tous les moyens de les franchir : les esprits ne peuvent être claquemurés, non plus que les idées clôturées et encagées par elles. Deux et deux font quatre dans tous les pays du monde, depuis qu'on a commencé à compter et, sans doute, tant qu'on éprouvera le besoin de le faire, et jusqu'à ce qu'on arrive à le faire dans le même idiome, lorsque les moyens de transports multipliés et accélérés au delà de toute imagination actuelle auront mélangé peuples, nations et races dans une activité universelle, jamais malveillante ni hostile. En attendant la réalisation de ces utopies, il faut bien admettre que les peuples vont les uns chez les autres et s'empruntent les produits de l'esprit, idées, pensées, conceptions, théories, doctrines, qui ne sont marchandables que pour le prix du papier imprimé qui les exprime, mais qui fécondent les intelligences sans souci des langages différents ni des frontières politiques. De même qu'on va ici, là et ailleurs chercher charbon, fer, cuivre, coton, laine, cuir, blé, fruits et fleurs, de même aussi va-t-on chercher des inspirations différentes chez les peuples, dont le caractère et l'intelligence peuvent les donner.

Or, de tout temps, entre la France et les Iles Britanniques les relations intellectuelles furent étroites et profuses. L'Ecosse, l'Irlande sont liées à la France par une tradition séculaire, toujours vivace. Mais le commerce des esprits proprement anglais avec leurs voisins français n'est ni moins ancien ni moins abondant, au contraire ; seulement, on perçoit moins son importance dans le vacarme des discordes, dans le fracas des armes, dans la clameur des chicanes. Malgré tout, dans le domaine de l'esprit, l'intimité la plus pénétrante, la prédilection la plus fervente existent entre Anglais et Français.

Il n'est pas de pays au monde où les études anglaises aient atteint un niveau plus élevé qu'en France. Il y a quelques années, pendant la guerre, j'eus à l'expliquer au Congrès de l'Enseignement à Londres, et l'énumération sommaire que je fis au cours de ma conférence dut se transformer, pour la publication dans le Bulletin, en une véritable bibliographie ; j'avoue que je fus surpris du résultat.

Pour prendre une autre forme, la connaissance de la littérature française en Angleterre n'en est pas moins approfondie. Depuis près de vingt-cinq ans que je fais ici ces chroniques, j'ai

eu l'occasion d'en signaler maints exemples. En voici un nouveau, et l'un de ceux qui marqueront dans la longue liste des études de littérature française. C'est une biographie critique de **Paul Verlaine** par Mr Harold Nicolson. Travail délicat et difficile, pour l'accomplissement duquel il fallut plus que de l'application et de l'érudition, qui exigeait des qualités rares de discernement, un tact subtil, une sagacité pénétrante, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature françaises. Mr Harold Nicolson a prouvé qu'il les possédait. Il y a en tête du chapitre VII, comme introduction à un examen de la « position littéraire de Verlaine », une page qu'il faut citer :

De toutes les races civilisées, dit l'auteur, les Français sont peut-être les mieux doués, comme ils sont certainement les plus charmants ; mais ils ont un défaut essentiel : ils n'ont aucun sens de l'infinité. Ils possèdent, à vrai dire, toutes les qualités du cerveau et de l'âme, mais ils les possèdent d'une manière si brillante, si personnelle, si précise qu'elles n'ont aucun espace pour se déployer : il n'y a pas de gradations. Ainsi ont-ils le patriotisme, mais pas d'esprit public ; la prévision, mais pas la vision ; l'esprit, mais pas l'humour ; la personnalité, mais pas l'individualisme ; la discipline, mais pas l'ordre. Ils sont logiques sans être conséquents, constants sans être continus, généreux sans libéralisme. Ils n'ont rien de notre intuition qui se fourvoie sans perdre sa bonne humeur. Bref, les Français sont une nation sérieuse et intellectuelle, parfois capable et souvent brillante, qui ne peut avancer que par des chemins tracés. Dans les affaires pratiques et objectives, comme la grande guerre européenne, cette adaptation particulière du génie français fonctionne admirablement. Dans les affaires plus subjectives, comme la littérature et la politique, il risque d'être conventionnel et à courte vue, il est porté à penser à ce qu'il fait, ce qui, dans le domaine à la fois de l'imagination et de la diplomatie, est généralement fatal. C'est pour cette raison qu'aucun Français ne peut réellement comprendre la littérature anglaise, de même qu'aucun Anglo-Saxon ne peut pleinement apprécier la littérature française ; c'est pour cette raison qu'il est impossible de les traduire, sinon dans leurs phases premières, avant que le caractère national se soit cristallisé ; c'est pour cette raison que, bien que nous puissions admirer et même aimer les Français, nous ne pourrons jamais les comprendre ; c'est pour cette raison que, bien que de leur côté ils puissent parfois nous tolérer, ils ne pourront réellement jamais nous pardonner d'être ce que nous sommes.

Voilà une opinion que les Français feront bien de méditer. Lorsqu'un ami — Mr Harold Nicolson en est un — a la franchise de

dire si nettement ce qu'il pense, il convient de l'écouter sans irritation et de procéder à un sérieux examen de conscience avant de discuter son jugement. Mais ce n'est pas tout :

Au-dessus de ces aspects secondaires du tempérament national se dresse la qualité essentielle du génie français, comme un glacier altier, lucide et froid. L'esprit français est par-dessus tout architectural de caractère : il est délibéré, prudent, équilibré et terriblement exigeant quant aux proportions, à la stabilité et à la signification de l'œuvre en main. Il répudie l'improvisé; il répudie presque l'inspiré. Il aime savoir non seulement quel but se propose le créateur, mais il veut avoir la certitude que le créateur perçoit lui même nettement où il veut en venir. Il aime la thèse et l'école; il aime les programmes, les manifestes, les plans, les devis et les étiquettes; il aime mesurer, classifier, annoter; il aime savoir où il en est. De tout ceci provient cette rigide discipline sous laquelle la littérature française prospère et se propage ; il y a toujours la mesure-étalon transmise par héritage, de laquelle le moindre écart devient une hérésie, une révolte ou une révolution. Si l'écart réussit, on l'appelle un mouvement, qui à son tour devient une doctrine et une école, avec tous ses canons, ses dévots et ses hérétiques éventuels ; s'il ne réussit pas, il tombe dans l'oubli comme un incident regrettable, ou si l'échec est trop retentissant pour être ignoré, on le met de côté avec l'étiquette « indépendant ».

Tout cela n'est pas mal; peut-être un peu trop catégorique, sinon même doctrinaire; c'est brillant, logique et net comme un jugement de Français. Mais il n'y a rien en ce monde qui soit jamais aussi strictement déterminé, heureusement. Son intimité avec la pensée et l'esprit français ont décidément déteint sur Mr Harold Nicolson. Il généralise à l'excès. Toute sa diatribe, ailleurs, contre le romantisme provient de ce qu'il a acquis du tempérament français et de son traditionalisme rigide. Il en reviendra, souhaitons-le-lui.

Pour cette fois, il a fait de cette qualité — ou de ce défaut — un usage remarquable. A coup sûr, sa biographie critique de Verlaine est un des meilleurs ouvrages de critique étrangère qui ait paru en Angleterre. La vie et l'œuvre de Verlaine sont étudiés simultanément, sujets inséparables, dans six chapitres intitulés « la jeunesse », « le mariage », « Arthur Rimbaud », « Sagesse », « l'âge mûr » et « la dernière phase ». L'auteur y fait preuve d'une perspicacité remarquable, d'une pénétration psychologique rarement en défaut : l'explication du mariage, par exemple, est très fine et très

juste, comme aussi la justification que le critique en donne à ses lecteurs.

A l'esprit anglo-saxon il peut paraître ridicule et invraisemblable que Verlaine soit ainsi tombé amoureux d'une pensionnaire qu'il n'avait vue que quelques minutes. Il peut, aux yeux de certains de nous, passer pour légèrement grotesque qu'il ait désiré tout de suite traduire en action définie et irrémédiable un choc émotif aussi vague. Ce serait mal connaître la psychologie française en général et l'étrange tempérament de Verlaine en particulier. Pour le Français l'amour est une chose plus répandue, plus cérébrale et en vérité beaucoup plus idéalisée que pour nous, hommes du Nord plus sensuels. Pour les Français, l'amour est un but fixe et une occupation incessante ; il est désirable dans l'abstrait ; il est de toute importance comme habitude totalement impersonnelle ; il est perpétuel et non intermittent ; il est la couronne et la gloire viriles ; il est l'ensoleillement de la vie ; il est la seule expression possible de l'action de grâce physique. Le Français naît amoureux de l'amour et il suffit de la plus petite étincelle pour l'enflammer. Sous cet aspect, du moins, Verlaine était Français. « J'ai la fureur d'aimer ! » s'écrie-t-il. « Qu'y faire ? Ah ! laisser faire. »

Je n'ai pas le loisir de consacrer à chacun de ces chapitres un examen qui risquerait d'entraîner une discussion sur beaucoup de points de détail. Disons brièvement que les relations avec Rimbaud sont traitées avec une délicatesse et un tact qui n'excluent ni l'intelligence ni la franchise. Cependant Verlaine disparaît un peu trop dans ce chapitre, qui devient une sorte de biographie de son compagnon aventureux.

Dans le dernier chapitre, Mr Harold Nicolson s'efforce de définir la place que Verlaine occupe dans la littérature de son époque, et il le fait fort bien, avec sympathie et avec respect. Peut-être ne donne t-il pas à l'œuvre du poète toute la valeur qu'elle comporte. Sans doute, cette œuvre contient trop de fatras, mais il en reste cependant assez d'une pureté parfaite pour justifier la prophétie d'Anatole France : « C'était le meilleur poète de son temps. » Très justement, après une savante analyse de la prosodie verlainienne, le critique ajoute :

Les vers de Verlaine, avec leur musique enveloppée, peuvent se goûter d'instinct et sans recherche... L'essence de ses facultés lyriques élude inévitablement l'analyse. Elle restera toujours intuitive en proportion de sa sincérité.

L'œuvre de Verlaine ne peut être comprise sans une connais-

sance intime de l'homme et de sa vie. Mr Harold Nicolson a accompli le tour de force ; Anglais, il juge de son point de vue anglais, avec sa mentalité et sa formation d'Anglais, et il a écrit, pour des Anglais, sur Verlaine et son œuvre un ouvrage qui sera compris par l'esprit anglo-saxon. En outre, à l'encontre des habitudes britannniques, cette biographie est courte, nette, ébranchée d'inutilités, bien construite et bien proportionnée. C'est une œuvre qui marque parmi les travaux critiques parus depuis longtemps et l'on peut dire de son auteur que, pour un coup d'essai, il n'est pas loin d'avoir réussi un coup de maître.

§

Certains éléments de l'opinion étrangère sont encore fort ignorants ou mal informés des véritables événements qui constituent la Révolution Française. En général, la Révolution est traitée surtout d'un point de vue politique, ce qui est très insuffisant. Aussi faut-il être reconnaissant à Mr Sidney Herbert de l'avoir étudiée dans des conséquences qui ne peuvent manquer d'intéresser les lecteurs anglais. Il explique qu'en dehors de ses effets politiques, le mouvement de libération qui se déclancha en 1789 eut des répercussions profondes dans l'ordre économique et social. Les cahiers de doléances des baillages, villes et sénéchaussées, marquent nettement que le peuple de France, ou tout au moins ce qu'on appela le tiers état, savait nettement ce qu'il voulait et que les jours du bon plaisir royal étaient comptés. Dans **The Fall of Feudalism in France**, pour démontrer que la Révolution fut l'aboutissement d'une lutte contre les privilèges économiques de la féodalité agraire, il examine surtout les soulèvements paysans, leurs causes et leurs conséquences, et il s'est entouré de toute la documentation nécessaire. Peut-être certains historiens spécialisés trouveraient-ils là matière à discussion, mais le livre est clair, bien conçu et bien construit, d'un style aisé et nul doute que le lecteur ne prenne à sa lecture autant de plaisir qu'il y trouvera d'instruction.

§

Sous le titre de **Where the Pavement ends**, Mr John Russell a rassemblé une série de nouvelles qui se déroulent dans le décor magique des Iles de l'Océan Pacifique. Il y célèbre la puissance de vouloir et sa philosophie se résume en cette for-

mule : Aux forts, la Victoire. Les événements se déroulent rapidement et le décor est dépeint d'une façon très évocatrice. Les personnages, hommes et femmes, blancs ou de couleur, entremêlent leurs passions et contrastent leurs caractères avec une force réelle. C'est un recueil très captivant, d'une lecture entraînante, qui laisse dans l'esprit le plaisir d'avoir parcouru des contrées qui ne sont pas celles de la vie quotidienne.

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Otto von Bismarck : *Erinnerung und Gedanke* (*Gedank und Erinnerungen, 3er Band*), Stuttgart, J. C. Cotta. — M. Martens : *L'Esthonie*, Armand Colin. — L. Auriant : *L'Egypte, la proie de ses métèques*, M. Delesalle. — Marcel Mirtil : *Et l'Italie ?* La Renaissance du Livre. — Général Comte de Montgelas : *Sur la question des responsabilités*, Société nationale d'édition.

J'ai déjà rendu compte du tome III des **Pensées et Souvenirs de Bismarck** dans le *Mercure* du 1-II-21, d'après les fragments qui venaient d'être publiés par plusieurs journaux étrangers. Son importance légitime d'ajouter quelques observations suggérées par la lecture du volume tout entier.

Bismarck y expose d'abord comment il a été congédié, puis termine par des considérations générales. Un sentiment de *rancune perfide* l'inspire d'un bout à l'autre du livre. Il y condamne sans cesse « l'absolutisme » et y décrit impitoyablement les faiblesses de tout genre des monarques prussiens. Les deux premiers volumes étaient consacrés à l'apologie de l'auteur, le tome III l'est à condamner ses adversaires gouvernementaux. Bismarck ne peut pardonner à ses collaborateurs de ne s'être point sacrifiés pour empêcher l'empereur de le renvoyer : Bœtticher, Rottenburg, Herrfurth, Marshall, et en général tous ceux qui avaient participé au pouvoir avec lui, sont l'objet d'une même condamnation. Nulle part Bismarck n'avoue que ses manières bourrues et sa nervosité, quand Guillaume II lui présentait une objection amenèrent leur rupture. Il ne se rend pas compte le moins du monde du contraste entre l'intransigeance dont il faisait preuve dans ses relations avec le Parlement quand il était au pouvoir et son attitude frondeuse après sa démission. Au moment de celle-ci, il était depuis longtemps en froid avec les conservateurs, hostile aux antisémites, en guerre avec les catholiques et préconisait

une répression à outrance contre les socialistes. C'est même cette situation qui permit à Guillaume II de se débarrasser de lui sans rencontrer la moindre opposition.

Une fois congédié, Bismarck fit appel à l'opinion publique et rompit tout commerce avec l'Empereur, ce qui força les fonctionnaires et les gens de la cour à s'abstenir de tout contact avec la famille Bismarck. Mais, malgré ses mauvais sentiments, l'ex-chancelier fut d'abord inoffensif: l'immense majorité des hommes politiques étaient trop heureux d'en être débarrassés. Ce n'est que lorsque les luttes sur les traités de commerce et sur les réformes sociales eurent rendu les conservateurs hostiles à Caprivi que l'opposition de Bismarck put devenir un danger. Guillaume le comprit et renvoya Caprivi, qui n'avait fait qu'obéir à ses suggestions.

Ce qui nous intéresse surtout chez Bismarck et Guillaume II, ce sont leurs plans en ce qui nous concerne. Mais ce n'est pas par les *Souvenirs* de Bismarck qu'on apprend les siens, mais par ceux de Bœtticher (*Mercure*, 1-VI-1920). En revanche, ce tome III fait connaître ceux de Guillaume II; le 10 mai 1888 (36 jours avant de devenir empereur), il écrivit à Bismarck:

V. E. a conclu à tort que je suis devenu un adversaire de sa politique jusqu'à présent pacifique et expectante ... Mes notes marginales indiquaient seulement que les conceptions politiques et militaires sur la nécessité ou l'utilité de la guerre étaient différentes, et que les secondes avaient leur raison d'être.

Je suis complètement de l'avis de V. E. : même en cas de guerre heureuse contre la Russie, nous ne réussirons pas à détruire complètement ses ressources militaires ; cependant je pense qu'après une guerre malheureuse, son état intérieur réduirait ce pays à une bien plus grande impuissance qu'aucun autre Etat européen, y compris la France. Après la guerre de Crimée, pendant 20 ans, la Russie est restée impuissante ... La France, dont les moyens de combat ne furent pas détruits, put reformer une armée contre la Commune ... Loin d'anéantir complètement notre ennemie, nous lui avons laissé la souche qui a produit les énormes forces actuelles de la République. Militairement, c'était une faute, mais politiquement, c'était juste, étant donné la situation européenne.

Plus la République française s'est affermie, plus la Russie (malgré l'attitude et les intentions loyales du Tsar, et quoique n'étant lésée en rien par l'Allemagne) a montré de l'inclination à saisir l'instant favorable pour s'allier à cette République et tomber sur nous. Cette situation menaçante ne résulte pas d'une guerre conduite par nous contre la Rus-

sie, mais de l'intérêt commun des panslavistes et de la France républicaine d'anéantir l'Allemagne, rempart des monarchies. Russie et France ont dans ce but armé sur nos frontières sans être provoquées par nous à ce procédé inqualifiable, et sans fournir d'excuse.

Les alliances contractées par V.E. nous ont protégés contre les agressions de notre ennemie de l'Ouest. Votre politique a su aussi conquérir le Tsar, mais quand il perdra sa puissance (ce que beaucoup de signes semblent annoncer), il est probable que la Russie ne se laissera plus séparer de notre ennemie héréditaire et qu'elles dégaineront dès que leurs préparatifs leur paraîtront suffisants pour nous anéantir sans danger pour elles.

Dans ces circonstances, l'importance de nos alliés croît, mais une partie d'entre eux est d'origine romaine et pourvue d'organismes de gouvernement dont la sûreté absolue n'est pas aussi garantie que celle des nôtres. On ne peut donc compter sur la durée de l'alliance, et la guerre qu'elle doit empêcher ou à laquelle elle doit aider doit donc être faite plus tôt que tard.

Nos ennemis essaieront d'exploiter nos fautes pour nous enlever nos alliés... Protéger le Battenberg en serait une : l'Autriche y verrait une violation de son intérêt spécial... La *furor teutonicus* manquerait dans une guerre pour le Battenberg... Cette politique hâterait, il est vrai, le danger de guerre... mais le rechercher est loin de mon intention... Seulement, comme la guerre dans l'ouest (V.E. l'a fait ressortir) promet plus d'avantages que celle dans l'est, les autorités militaires seraient particulièrement reconnaissantes à une politique qui, dès que la guerre sera reconnue pour inévitable, en assurerait la conduite dans l'ouest.

Je suis aussi d'avis que si nous devons avoir la guerre sur deux fronts et si nous la commençons à l'est, la France ne s'abstiendra de dégainer qu'en cas de crise... En revanche, il est impossible de prévoir si, en cas de guerre avec la France, la Russie restera neutre.

En tout cas, en cas de crise comme celle de l'automne dernier, le chef de l'état-major doit vous dire franchement le point de vue militaire... Les autorités militaires allemandes et autrichiennes durent alors faire remarquer que les circonstances étaient favorables.

Quand Guillaume écrivit cette lettre, il avait déjà 28 ans. Elle contient l'embryon des idées qui le firent agir en 1914.

ÉMILE LALOY.

§

Comme bien d'autres publications de cette rubrique, le volume de M. M. Martens : **L'Esthonie**, *les Esthoniens et la question esthonienne*, publié à l'occasion des conférences sur la Paix et

la Société des Nations, est un plaidoyer *pro domo*. L'auteur a pris à tâche de faire connaître son pays, l'activité, la vitalité dont il fait preuve, surtout depuis qu'il s'est séparé de l'Empire Russe, devenu l'immense pétaudière du bolchevisme, — et, en somme, revendique son droit à l'indépendance. Après quelques pages sur la géographie, la description et l'état du pays, la population et sa composition sociale, il bat en brèches la thèse des Allemands, qui ont revendiqué l'Esthonie, bien qu'ils n'y constituent qu'une infime minorité. C'est le débat sur la population étrangère et autochtone, la noblesse et le clergé allemands, — que soutenait d'ailleurs l'ancien gouvernement des Tsars — et où l'on voit se manifester l'antagonisme des deux races. — La conquête du pays remonte aux chevaliers Teutoniques dont les privilèges durèrent jusqu'à l'époque actuelle. Ils ont constitué l'armature de la caste allemande, dont les intérêts se trouvent sans cesse en opposition avec ceux des Lithoniens et Lettons, qui sont les habitants indigènes. Le volume de M. Martens donne quelques aperçus historiques avant de parler de l'organisation sociale du peuple esthonien et de son état de civilisation, de sa mise, si longtemps, hors du droit politique, et pour lequel il revendique le droit de se gouverner lui-même. Suivent des aperçus sur les conditions de la propriété foncière, le développement matériel de la classe paysanne, la question agraire en Esthonie ; sur la culture balte, les hautes classes allemandes, la question des écoles professionnelles, l'art et la littérature, — à propos de quoi, il a pu indiquer l'extrême abondance de la littérature populaire. Concernant l'instruction donnée aux enfants, il fait d'ailleurs remarquer que, même avant l'institution des écoles primaires, l'Eglise, en Esthonie, exigeait des femmes devant se marier qu'elles sachent lire, — et si la civilisation se mesurait réellement au degré de culture, nul doute que le peuple esthonien ne puisse revendiquer d'ici peu un des premiers rangs. M. Martens parle cependant de la fidélité au Tsar, de la noblesse balte, d'un projet d'Etat des Junkers, comme de l'orientation politique du peuple esthonien. Avec la guerre, qui avait amené l'occupation du pays, il y aurait bien des épisodes à citer, comme des profanations de cadavres à Reval, des réquisitions, emprisonnements, etc... Avec la fin de cette période, ce fut la guerre contre les bolcheviks, l'invasion, le régime de la terreur, enfin l'action défensive de l'Esthonie, la lutte contre la

« Landeswehr » balte. Le volume est terminé par des considérations sur le gouvernement esthonien et la défense nationale, — le gouvernement provisoire, l'Assemblée constituante, la réforme agraire, etc. Ce fut là proclamation enfin de l'indépendance de l'Esthonie. — « Les événements ont été si rapides, dit le prospectus du volume, que la relation de la conclusion de la paix n'y figure pas. Mais la confirmation apportée à la thèse de M. Martens est la meilleure preuve de son bien fondé. » Le dernier chapitre du livre expose d'ailleurs les principales revendications du peuple esthonien à la conférence de la paix. — Des publications comme celle de M. Martens ont toujours de l'intérêt, d'ailleurs. Elles aident à mettre au point nombre de données curieuses, mais souvent éparses sur des peuples éloignés, ayant vécu à part jusqu'alors et dont les revendications surprennent ; et peut-être devra-t-on dire qu'un des meilleurs résultats du conflit récent et des négociations dont il aura été le point de départ sera surtout d'engager nombre de nos contemporains à s'occuper un peu de la géographie et de l'histoire de l'Europe.

L'Egypte, la proie de ses métèques est une thèse pour « le retour à la tradition de ses Khalifes », par M. L. Auriant.—L'histoire du pays durant la période moderne est en somme curieuse, et c'est surtout celle de l'élément arabe, car la population indigène, les fellahs, ne paraît guère susceptible d'en prendre charge. Avec Méhémet-Ali, l'Egypte arabe s'est orientée vers l'Europe, dont elle a surtout fait une mauvaise imitation. L'influence française date de l'expédition de Bonaparte ; même après l'évacuation, ce fut l'organisation militaire française qu'on rechercha ; Méhémet-Ali, du reste, réforma l'administration de l'Egypte surtout à son profit ; mais la faillite de son entreprise en 1840 vint démontrer une fois de plus qu'on n'improvise rien,— que la civilisation d'une race adoptée par une autre n'est jamais qu'une mauvaise imitation. Le pays fut la proie depuis lors de toute une racaille de faiseurs et de mercantis, d'une juiverie cosmopolite, de trafiquants arméniens et grecs — tous voulant s'enrichir, faire rapidement fortune, prêts à n'importe quel métier. La mentalité des petits trafiquants, drogmans et cireurs de souliers, qui se trouvent à la base de ce système social, était donnée autrefois sur les quais de Port-Saïd, — les choses n'ont peut-être pas beaucoup changé depuis ! — par ces marchands de photographies

obscènes, qui en exhibaient des rouleaux aux passagers descendus durant l'escale des Messageries en criant à tue-tête : Petites femmes, bien cochon ! — Abbas, le successeur de Méhémet-Ali, qui pensa réagir contre les agissements de certains tripoteurs, se fit rabrouer vertement, dit-on, par « nos consuls ». Avec le successeur d'Abbas, Saïd, l'influence européenne se developpa encore pour aboutir avec Ismaël à son triomphe, — le creusement du canal de Suez et la reconstruction d'Alexandrie. Ismaël, qui était venu à Paris et en gardait toujours le souvenir, favorisa bientôt la transformation du Caire, qui devint une ville d'Europe et une ville de plaisir, — avec casino, beuglants, spectacles, concerts et théâtres, — courses, roulette, etc. — tous les divertissements et les agréments des villes cosmopolites, — et sans même parler des invasions de cocottes venues pour « la saison ». — Ismaël, criblé de dettes, fut enfin déposé ; l'Egypte se trouva en liquidation, mais la grande vie comme la basse pègre continuèrent à y sévir. — L'auteur n'a pas parlé dans ce réquisitoire de l'occupation anglaise, qui s'est maintenue, — car l'Egypte détient toujours la clef du canal de Suez, c'est-à-dire de la route des Indes, — mais nous dépeint une renaissance de la race arabe, qui serait la seule convenant au pays. Il y aurait déjà un réveil de la population, — un « nationalisme égyptien », si le mot n'est pas trop fort. Tout un parti s'est mis à la besogne, — a péroré, prêché, écrit, — déterminé, nous dit-on, un mouvement qu'il faudra suivre avec intérêt ; — dont l'auteur nous décrit par avance les merveilles réalisées. Il y a eu déjà des coups, toujours est-il; l'Angleterre a promis, doit arranger les choses. Mais si les Egyptiens, auxquels on avait beaucoup promis, semble-t-il, durant la guerre, attendent son départ de bonne volonté, il faudra qu'ils aient de la patience, car je ne pense pas que l'évacuation soit pour demain.

De M. Marcel Mirtil j'ai à présenter encore un volume : **Et l'Italie** ? ou se trouvent réunies des choses publiées ici même sur la politique récente : *le Montenegro en rumeur; Tripoli après la conquête* ; *la grande désillusion de l'Italie* ; *Fiume en bataille*. — Des incidents de date récente ont ramené l'attention, après les histoires de Fiume et d'Annunzio, sur le sentiment quasi d'hostilité que nous montrent les Italiens depuis la guerre. Aussi, de ces quatre études, c'est celle sur la péninsule, je l'avouerai, qui m'a surtout retenu. — L'Italie souffre comme nous des

suites du conflit, de la spéculation qui exploite tout, — à commencer par la boustifaille, — ainsi que de la pénurie du charbon, nécessaire à l'industrie comme aux usages domestiques. L'Italie n'est pas contente du traité de Versailles, qui n'a pas compensé ses pertes en navires ni indemnisé le pays pour ses 500.000 morts, tandis qu'il donne la prépondérance aux Anglo-Saxons ; parmi les troupes mêmes il y a le ressentiment de n'avoir pas été mieux traitées lors de leur séjour en France et dans les disputes inévitables avec l'un ou l'autre sur le front de s'être entendu traiter de « macaronis ». Il y a enfin l'affaire de Fiume, qui a pris les proportions d'un événement; la question des colonies allemandes d'Afrique, que se partagèrent les alliés sans même s'inquiéter d'en offrir un morceau aux Italiens ; des froissements à cause du statut de leurs nationaux, si nombreux en Tunisie ; enfin la nouvelle politique vis-à-vis de la Papauté. « Les relations avec le Vatican nous ramènent de cinquante ans en arrière », s'écrie un journaliste du pays. — Dans tout cela — et si certaines question sauraient dû être déjà reprises de façon à donner satisfaction à nos alliés d'hier — il y a eu surtout des maladresses de notre côté comme de l'autre, une susceptibilité peut-être exagérée, — et le vieux levain des querelles de famille, qui reprennent lorsque le temps est maussade, que les interlocuteurs ont « les nerfs en pelote », et qu'on ne sait pas très bien si la porte doit être ouverte ou fermée.

La publication du général comte de Mongelas sur **la question des responsabilités** de la dernière guerre est un plaidoyer pour l'Allemagne et mérite un moment d'attention, d'autant que l'auteur est d'origine française et même savoyarde ; sa famille émigra en Bavière au commencement du XVIIIe siècle et lui-même fut sous-chef d'état-major général. D'ailleurs il ne prend pas ouvertement parti contre son pays d'origine, tout en nous envoyant quelques coups de pointe, mais plaide pour les Boches contre l'Entente, ce qui est un distinguo. Sa thèse, on peut le penser, offre bien des points à reprendre, s'il montre plutôt justement quelques travers de notre organisation. L'Allemagne, dit-il ainsi, a mis bas les armes parce qu'elle a cru pouvoir traiter. Sans doute, mais surtout elle a mis bas les armes parce que l'heure de la débâcle était venue et qu'elle était à la veille de recevoir la tripotée qui lui était due. Quant aux conditions, si dures

qu'elles aient été, elles ne sont rien à côté de celles qui nous avaient été promises en cas de victoire. Nous savons très bien, d'ailleurs, qu'elle cherche de plus en plus à les éluder, profite de toutes les occasions, chicane et ergote, pleurniche ou menace alternativement, — et ne se résigne en fin de compte que pour reprendre ailleurs ses doléances et revendiquer le lendemain ce qu'elle accordait la veille. Le général comte de Mongelas déplore les concessions territoriales faites à la France, à la Belgique et à la Pologne, comme il était à prévoir et en déclarant qu'on a voulu l'anéantissement de la Germanie, sa ruine économique et financière. Mais quel avantage a-t-on retiré des concessions faites, — lorsqu'elle a revendiqué le droit de juger ses « coupables de guerre »? car s'ils n'ont pas eu les félicitations du jury, ce fut bien juste. — Pourtant, il y a mieux, et ce sont les militaristes français et russes qui se trouvaient accusés en fin de compte de l'avoir déchaînée, — la France, Poincaré en tête, parce qu'elle voulait la revanche de 1870, la Russie pour s'emparer de Constantinople. Sans doute l'Allemagne avait eu plusieurs fois l'occasion d'attaquer la France, — par exemple au moment de la guerre anglaise contre les Boers ; pendant le conflit russo-japonais, en 1911, lors de la crise marocaine, etc... Mais si l'occasion favorable ne fut pas saisie, il faudrait peut-être rechercher pourquoi. Après le crime de Sérajevo, l'Allemagne aurait plutôt essayé de retenir l'Autriche et, lors de l'acceptation par la Serbie des conditions imposées, Berlin aurait encore conseillé la paix. Mais tout ceci n'explique pas pourquoi les Allemands avaient si bien préparé l'invasion par la Belgique, et il est peut-être excessif, de même, de voir l'auteur conclure que la grande guerre de 1914 fut imposée à l'Allemagne par l'Autriche et par les Russes. — En passant, il ne peut se tenir de houspiller quelque peu l'Angleterre, dont l'intervention fut un des déboires de cette pauvre Allemagne. Mais je savais bien que la « perfide Albion » aurait son compte et finirait par payer les pots cassés.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Eugène Chartraire : *La Cathédrale de Sens*. Avec 43 grav. et un plan ; Laurens. 3 50

Jean Virey : *L'Abbaye de Cluny*. Avec 40 grav. et 2 plans ; Laurens. 3 50

Abou Yousof Yakoub : *Le Livre de l'impôt foncier* (Kitab El-Kharadj) traduit et annoté par E. Fageran ; Geuthner. » »

Art

John Charpentier : *La Peinture anglaise* ; Renaissance du livre. 4 »

Louis Réau : *L'Art russe des origines à Pierre-le-Grand*, avec 104 planches, 4 cartes et un lexique ; Laurens. 40 »

Esotérisme

Bhagavan Das : *La Science des émotions* ; Libr. théosophique, Bruxelles. 6 »

Mautfaucon de Villars : *Le Comte de Gabalis ou entretiens sur les sciences secrètes*, précédées de *Le roman de Montfaucon de Villars et l'histoire de la « Rôtisserie de la Reine Pédauque »* d'Anatole France, par René Louis Doyon, et *L'Esotérisme de Gabalis*, par Paul Marteau ; la Connaissance. 30 »

Albert Monthoux : *La France mystérieuse : Dante et Rome* ; Chemla. Tunis. » »

Georges Muchery : *L'Adultère devoilé à tous par les mains*, avec de nomb. illust. ; Edition astrale illustrée. 5 »

Pasteur Wiétrich : *Aux écoutes d'un monde invisible. Le Psychisme*. Edit. astrale illustrée. 1 »

Ethnographie

Maurice Delafosse : *Les Noirs de l'Afrique*, avec 4 cartes ; Payot. 4 »

Histoire

Alfred Franklin : *Paris et les Parisiens au seizième siècle* : Emile-Paul. 12 »

Mouffle d'Angerville : *Vie privée de Louis XV*, publiée et annotée par Albert Meyrac ; Calmann-Lévy. 12 »

Maurice Vaussard : *L'Intelligence catholique dans l'Italie du XX[e] siècle*. Préface par Georges Goyau ; Lecoffre. 7 50

Littérature

Joseph Anglade : *Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen âge, des origines à la fin du XV[e] siècle* ; Boccard. 12 »

Louis Cario et Charles Régismanset : *La Pensée française*, anthologie des auteurs de maximes du XVI[e] siècle à nos jours ; Mercure de France. 12 »

Capit. Maurice Garçot : *Réflexions sur le courage* ; Chapelot. 3 50

Remy de Gourmont : *Lettres à Sixtine* ; Mercure de France. 6 50

J.-K. Huysmans : *Le Drageoir aux épices* ; Crès. 6 »

Alfred Jarry : *Ubu-Roi*, drame en 5 actes, d'après les éditions publiées du vivant de l'auteur et les documents icono-bio-bibliographiques qui s'y rapportent. Préface de Jean Saltas ; Fasquelle. 10 »

Jean-Bernard : *La Vie de Paris, 1920* ; Lemerre. 6 75

Marie de France : *Les lais*, V-XII, avec glossaire ; Heitz, Strabourg. 1 50

Pierre de Nolhac : *Ronsard et l'Humanisme* ; Champion. 35 »

Charles Perromat : *William Wycherley, sa vie, son œuvre* ; Alcan. 20 »

Edmond Pilon : *Figures françaises et littéraires*. Lettre-préface de René Boylesve ; Renaissance du livre 4 »

Michel Serlander : *Le Livre d'amitié* ; Payot. 3 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Emile Clermont : *Le Passage de l'Aisne*. Cahiers verts, n° 5 ; Grasset. 5 »

Capitaine de Mazenod : *Dans les champs de Meuse*, souvenirs d'un commandant de batterie, 1914 ; Plon. 7 »

Georges Virrès : *A côté de la Guerre ;* Dewit, Bruxelles. 5 50

Pédagogie

M. Bérot-Berger : *Science de l'enfance et du foyer pour le développement général des tout petits ;* Maloine. 5

Philosophie

Gustave Belot : *Etudes de morale positive*, I ; Alcan. 15 »

Dr Sigm Freud. : *Introduction à la psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch ; Payot. 18 »

Dr Georges Poyer : *Les Problèmes généraux de l'hérédité psychologique* ; Alcan. 15 »

Woodrow Wilson : *Etre humain*, suivi de *Quand un homme se trouve lui-même*, traduit par P. Chavannes ; Payot. 3 »

Poésie

J. Emile Barbier : *L'atavisme ;* Messein. 5 »

Maurice Pierre Boyé : *Les Reposoirs au pays de Chevreuse*. Préface de Charles Grandmougin ; Maison franç. art et édition. 5 »

Diane de Cuttoli : *Le Cœur vibrant*. Préface de Gustave Kahn ; Maison franç. art et édition. 5 »

Henry Deberly : *L'arc en ciel ;* S. n. édit. » »

Gabriel Doche : *Un peu d'amour, beaucoup de lune ;* Maison franç. art et édition. 5 »

Cap. Maurice Dubled. : *Vers pour elle ;* les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Emile Faguet : *Chanson d'un passant*, introduction par Joseph Ageorges ; Flammarion. 7 »

Henri Forclaz : *Mon Amour triste et beau* ; Jouve. 3 50

Paul Forgeoux : *La Chanson du retour* ; Imp. de l'Argus Soissonnais, Soissons. » »

Marcel F. Grillet : *Le Rêve pendant l'orage* ; Maison franç. art et édition. 3 »

Raoul Hautier : *La Volonté d'espérance* ; édit. du Fauconnier. » »

Henri de Régnier : *Vestigia Flammæ*; Mercure de France. 7 »

Ed. Spalikowski : *Aux Vents de mon pays* ; Defontaine, Rouen. » »

Robert de Souza : *Mémoires* ; Crès. » »

André Veideaux : *Les Halles de la route* ; Maison franç. art. et édition. » »

Politique

E. Altiar : *Le Problème de Cilicie et l'avenir de la France au Levant*. Préface de F. Jean-Desthieux ; Leroux. 3 »

S. Cosmin : *Diplomatie et presse dans l'affaire grecque, 1914-1916 ;* Soc. mut. édition. 6 »

Yann M. Goblet : *L'Irlande dans la crise universelle, 1914-1920 ;* Alcan. 20 »

Armand Lebrun : *La Dictature du prolétariat, les ravages du bolchévisme en Hongrie*, avec des illust. ; Alcan. 5 »

Léon Maccas : *La Question gréco-albanaise*, avec une carte ; Berger-Levrault. 10 »

Questions médicales

Dr Pierre Boulan : *Les Agents physiques et la physiothérapie ;* Payot. 4 »

Questions militaires

Général Douchy : *Le Grand-état-major avant et pendant la guerre mondiale*, analyse et traduction de l'ouvrage du général von Kuhl, avec 4 cartes ; Payot. 6 »

Colonel F.-L.-L. Pellegrin : *La Vie d'une armée pendant la grande guerre*. Préface du général Mangin, avec 4 croquis, 3 cartes, un plan et 4 photogr. aériennes ; Flammarion. 8 50

Roman

Albert-Jean : *La Ville de joie ;* Renaissance du livre. 6 »
Albert Bailly : *Au Service de la France*; Jouve. 6 »
Octave Charpentier : *Mabrouka ;* Marpon 6 »
Alex. Coutet : *Le Miroir de l'invisible ;* Renaissance du livre. 6 »
Claude Farrère : *Contes d'Outre et d'autres mondes ;* Dorbon aîné 15 »
Ernest Foissac : *Fatum ;* Crès. 6 »
Anatole France : *Les Contes de Jacques Tournebroche ;* Calmann-Lévy. 6 75
Marion Gilbert : *Celle qui s'en va ;* Férenczi. 6 75
Comte de Gobineau : *Les Pléiades ;* Sans Pareil. » »
Comte de Gobineau : *Ternove ;* Avant-propos de T. de Visan ; Perrin. 7 »
Gabriel Gobron : *Yan fils de Maroussia ;* Berger-Levrault. 8 »
Gustave Guiches : *La Tueuse ;* Férenczi. 6 75
Georges Imann : *Les Nocturnes* ; Grasset. 6 75
Selma Lagerlœf : *Le Charretier de la mort*, traduit du suédois par T. Hammar, avec un portrait de l'auteur ; Perrin. 6 50
Eveline Le Maire : *L'homme au gant ;* Plon. 7 »
Louis Léon-Martin : *Tuvache ou la tragédie pastorale ;* Grasset. 6 75
Anna Marliani : *Le sourire de Saint-Jean ;* Maison française art et édition. 5 »
Jean Montargis : *La Carrière poétique d'Irene Pigeonnet ;* Renaissance du livre. 6 »
Marcel Ormoy : *La Conquête ;* Grasset. 6 75
Sada Ouvek : *Le Roman d'un sans nom ;* Jouve. 7 »
Martial Piéchaud : *La Dernière auberge ;* Grasset. 6 75
Jules Renard : *Nos Frères farouches* ; Crès. 6 »
Maurice Renard : *L'homme truqué ;* Crès. 6 »
Noel Sabord : *Le Buisson d'épines ;* 6 75
Marcel Schwob : *Vies Imaginaires* ; Crès. 6 »
Voltaire : *Candide ou l'optimisme.* Avec 26 compositions dessinées et gravées sur bois par Gérard Cochet ; Crès. 7 50

Sciences

Paul Appell : *Eléments d'analyse mathématique à l'usage des candidats au certificat de mathématiques générales, des ingénieurs et des physiciens ;* Gauthier-Villars. 65 »
A.-L. Marchadier et A. Goujon : *Les poisons méconnus ;* Flammarion. 7 50

Sociologie

Prosper Gervais : *L'exportation des vins ;* Payot. 4 »
H. Gonzalve-Menusier : *Après la rafale ou la IVe république* ; Maison française art et édition. 5 »

Théâtre

Pierrre Albert-Birot : *L'homme coupé en morceaux*, drame comique en 3 actes pour acrobates, jongleurs et équilibristes ; Sic. » »
Louis Fallens ; *La Fraude*, drame en 4 actes, *Les Deux Amis*, drame en 2 actes ; Nouv. Revue française. 4 »
Jacques Heugel : *Andromède*, poème dramatique en 3 actes et un épilogue ; Calmann-Lévy. 3 50
P. Lothier : *Rêves de Lorraine*, drame en 3 actes ; Gastein-Serge. 4 »
Claude Villiers : *Le bourgeois mal marié*, fantaisie en 2 actes en vers. Décors et dessins par Jean Carlu. Préface de Nozière ; Sirven. » »

Varia

Albert Bouckaert : *Les Journaux de Braine-le-Comte* (*1832-1921*) ; Lamberty, Bruxelles. » »

MERCVRE

ÉCHOS

Avis à nos abonnés de l'étranger. — Nos nouvelles tables annuelles. — De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres. — Le monument de Flaubert par Clésinger. — Le centenaire d'H. . Amiel. — De quelques épitaphes. — A propos du voyage du prince de Galles. — La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban, le Fort La-Garde. — Le souvenir de Laurent Tailhade. — Les Amis de Hodler. — Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. — D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange. — « Dieu n'est pas là ». — Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam. — A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. — Sur le même sujet. — Les héroïnes de M. Pierre Benoit. — L'identification des morts de l'Artois. — Fondation américaine pour la pensée et l'art français. — Publications du « Mercure de France ».

Avis à nos abonnés de l'étranger. — Les prix d'affranchissement étant doublés en 1922, nous avons dû modifier comme suit notre tarif étranger :

Un an, 75 fr.; six mois, 40 fr. ; trois mois, 21 fr.

Ce tarif n'est applicable qu'aux abonnements et réabonnements étrangers *commençant* en 1922. Les abonnements non terminés le 1er janvier ne seront, bien entendu, grevés d'aucun supplément jusqu'à leur expiration, et les abonnements nouveaux et réabonnements partant d'une date *antérieure* à janvier 1922 sont reçus au tarif de 1921.

Nous signalons à nos lecteurs qu'en ce qui concerne les abonnements pour l'étranger certains pays ont adhéré à une convention postale internationale offrant de tels avantages que, dans la plupart des cas, les abonnements postaux coûteront moins cher en 1922, malgré l'augmentation de tarif, que les abonnements directs en 1921. Ceux de nos abonnés résidant à l'étranger qui désireront en bénéficier devront se renseigner à la poste de ces pays, qui sont : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Egypte, Finlande, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Maroc, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, République de Saint-Marin, Sarre, Serbie-Croatie et Slovénie, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie, Turquie, Uruguay.

On voit que les pays qui n'ont pas adhéré à l'arrangement facilitant les abonnements aux journaux et publications périodiques font partie du groupe des nations à change favorisé; mais pour nos abonnés résidant en ces pays la valeur de leur monnaie rend bien légère la nouvelle charge que les circonstances nous obligent à leur imposer. Nous ne saurions d'ailleurs trop les mettre en garde contre des intermédiaires qui, sous les prétextes les moins justifiables ou sans aucun prétexte, leur font payer une somme qui représente en *francs français* un prix supérieur à ceux de nos abonnements. Il leur suffira, dans ce cas, de nous expédier directement en mandat, chèque ou valeur à vue *sur Paris*

une somme produisant au cours du change le montant de l'abonnement en *francs français*.

§

Nos nouvelles Tables annuelles.— Nous publiions jusqu'à présent en fin d'année, incorporées à notre numéro du 15 décembre, une *Table des Sommaires*, une *Table alphabétique par Noms d'Auteurs*, une *Table alphabétique de la Revue de la Quinzaine*, cette dernière ne reproduisant aucun titre d'article et n'indiquant que la tomaison et la pagination. Il est ainsi malaisé de retrouver, parmi les textes si denses de la Revue de la Quinzaine, les articles auxquels on désire se référer. Aussi avons-nous décidé, malgré des difficultés de plusieurs ordres, de remplacer la table de chiffres succincte que nous dressions par une *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine par ordre alphabétique des Rubriques*, qui reproduit tous les sommaires de toutes les rubriques de l'année. Cette table paraîtra dans notre numéro du 15 décembre proc ain.

Nous avons songé, d'autre part, à une amélioration de notre *Table alphabétique par Noms d'Auteurs*. Cette table n'indique que le tome et la page; si on veut connaître le numéro qui contient l'article cherché, ce qui est utile à tous ceux qui ne font pas relier la revue, il faut, à l'aide de ces deux références, se reporter à la *Table des Sommaires*. Nous donnerons désormais en tête de la *Table alphabétique par Noms d'Auteurs* un *Tableau de concordance entre les Tomes, les Dates des numéros, les Numéros et la Pagination*.

§

De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres.—Louis-Numa Baragnon, homme de lettres, chroniqueur judiciaire, anecdotier et gourmet disert, est mort le 18 octobre dernier à la Maison Dubois.

De vieille famille nîmoise (il était le fils de l'ancien sénateur du Gard et sous-secrétaire d'Etat qui servit en partie de modèle à Alphonse Daudet pour *Numa Roumestan*), L-N. Baragnon avait été tour à tour avocat à Nîmes, directeur du *Soleil* et de la *Correspondance nationale*, chef du bureau politique du Duc d'Orléans, rédacteur judiciaire au *Matin*.

Un de ses derniers articles, il le consacra au nouveau Nonce du Pape, car il était de complexion catholique ; son dernier compte rendu judiciaire, il le fit à Clermont-Ferrand, pour l'affaire de Vingré, car il resta journaliste jusqu'à sa dernière minute ; son dernier repas fin, il le fit en compagnie d'Henri Béraud, autre gourmet, devant une bouteille de Chanturgue et, le lendemain, il se proposait de conduire son hôte sur une des tours de la cathédrale de Clermont-Ferrand, d'où l'on aperçoit les vignes qui produisent ce vin estimable, lorsqu'il s'alita pour ne plus se relever.

Cet homme obèse jusqu'à l'infirmité était le plus lettré, le plus fin, le plus averti des publicistes. Son savoir embrassait tout, depuis les plus subtiles questions de théologie jusqu'aux problèmes culinaires les plus ardus, de ceux où avait échoué la science du baron Brisse et de M. Prosper Montagné.

Un croyant ratiocinant sur la doctrine, un nouvelliste au courant de tous les potins, un enthousiaste, un lyrique vous déclamant, et avec quel art ! toute une scène de l'*Iphigénie* de son cher Jean Moréas ou la *Chanson du mal aimé* de Guillaume Apollinaire, un truculent compagnon, riche de bons mots, de quatrains licencieux, d'anecdotes galantes sur la Cour et la Ville, un « Tillemont mêlé de Grammont », sans doute, il était tout cela et bien d'autres choses encore ! Mais les belles-lettres avaient ses préférences...

Son ami Antoine Albalat nous a montré en Louis-Numa Baragnon un habile pasticheur, un érudit qui s'était si bien approprié la manière de Bossuet que, parfois, ses idées prenaient, à son insu, la forme naturelle au grand orateur. De même les *Mémoires inédits et imprévus de Saint-Simon* publiés par la *Revue Blanche* témoignent de la maîtrise de leur auteur dans l'art de s'assimiler la tournure et jusqu'aux tics d'un écrivain.

Il n'y a que certains esprits très ornés pour atteindre à cette compréhension pénétrante de textes. Comprendre à ce point c'est bien parfois égaler...

Un jour, au Palais, dans la Galerie Marchande, à propos de ses pastiches, il nous disait :

« D'une façon générale, quand j'étais jeune, toute lecture qui m'impressionnait, j'étais tenté de la pasticher ; si mes pastiches valent quelque chose, c'est par leur « passivité » : une passivité de jeune homme. Ce n'était pas un amusement laborieux. Je rendais tout naturellement ce que j'avais lu — (parlant d'auteurs aimés, naturellement, et après plusieurs lectures). Certains auteurs, — les classiques surtout, — créaient en moi une forme de sensibilité. Sans vouloir faire une théorie générale, je crois que le meilleur pastiche doit être involontaire, c'est comme les amours :

Car les plus grands sont les moins volontaires... »

D'aucuns se demandent, devant des hommes comme L.-N. Baragnon :

— « Ont-ils rempli tout leur mérite ? »

Eh oui ! toujours...

Ils sont de ces individus remarquables qui, d'eux-mêmes, se classent plus volontiers parmi les « amateurs » que parmi les professionnels de lettres. « Professionnels », cela leur répugne un peu. Les amateurs authentiques sont plus rares... Ils sont des amateurs dans le sens élevé de ce mot, dans son acception qui porte la marque du XVIIIe siècle : l'ama-

teur étant l'homme qui cultive les Lettres ou les Arts sans en faire profession, sans gloriole, sans intérêt d'argent.

Comme l'amateur hollandais cultive ses tulipes et comme Baragnon cultivait Saint-Simon.

LÉON DEFFOUX.

Le monument de Flaubert par Clésinger. — *Le Mercure de France* a été le premier à reproduire (tome II, 1891, p. 257) le buste de Gustave Flaubert par Clésinger, buste que l'on va ériger à l'occasion du Centième anniversaire du maître, au Luxembourg, à l'extrémité de l'allée qui part de la fontaine Médicis pour aller vers l'Ecole des Mines.

Une notice de Remy de Gourmont accompagnait la reproduction du buste de Clésinger. Cette page offre un réel intérêt documentaire et nous croyons devoir la reproduire ci-dessous *in extenso*.

Notice sur le buste de Gustave Flaubert par Clésinger. Quelques mois après la mort de l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine*, un comité Flaubert se forma — avec, entre autres, MM. Tourguéneff, d'Osmoy, de Goncourt, de Maupassant, pour faire exécuter un buste de Flaubert et l'offrir à la bibliothèque de la ville de Rouen. La famille du romancier s'était, paraît-il, adressée à M. Guillaume, lequel abandonna ce projet pour se consacrer à la création — toujours attendue — du chapeau de Napoléon Ier. A ce moment, Clésinger proposa au Comité un buste qu'il achevait de modeler. Malgré les efforts de M. de Maupassant (1), il ne fut pas donné suite à ce projet, et le Comité — se perpétuant jusqu'à nos jours — ne sortit que récemment de ses hésitations en commandant à M. Chapu la chromolithographie en bas-relief qui s'inaugura à Rouen, l'été passé, sous une pluie salutaire.

Depuis, l'œuvre de Clésinger, énergique et de haut idéal, — ce portrait d'un Flaubert compagnon de Rollon et dévastateur des vieilles rhétoriques, — est restée en les mains de personnes qui l'ont conservée comme souvenir.

Telle est l'origine de ce buste que le *Mercure de France* est spécialement et uniquement autorisé à reproduire.

(1) Il écrivait à Clésinger :

« Sartrouville, 26 avril, 38, quai de Seine. — Je n'ai pu malheureusement obtenir du Comité pour le monument de Flaubert ce que j'aurais voulu. J'ai expliqué à Madame ... où les choses en étaient : le buste du maître ayant été commandé à M. Guillaume par la famille, je pensais que le Comité ne ratifierait pas ce choix, et, dès lors, il devenait facile de vous prier de vous charger d'exécuter ce buste.

Tourguéneff, à qui j'en avais parlé, a proposé au comité de nommer quelques-uns des membres qui se rendraient en votre atelier, mais la crainte d'amener des complications pénibles, de soulever des difficultés de toutes sortes, a décidé la majorité à accepter le fait accompli et à ratifier le choix fait par la famille.

J'ai été fort ennuyé de cette résolution.

Je m'empresserai, Monsieur, de me rendre à votre invitation et d'aller causer avec vous et vous apporter mes souvenirs sur mon cher et grand ami. »

§

Le Centenaire d'H.-F. Amiel. — Genève a commémoré dans une atmosphère pieuse et douce le centenaire d'Henri-Frédéric Amiel. Dans les grisailles mélancoliques de l'automne, des séances solennelles ont déroulé leurs discours. La presse a consacré des gerbes entières d'articles au philosophe, à l'homme et à sa gloire. Sur la tombe d'Amiel, au cimetière de Clarens, plusieurs manifestations éloquentes se sont succédé.

Plus d'un fidèle a fait en ces journées émouvantes, à Genève, le pèlerinage de la Ville Haute pour revoir, au nº 13 de la rue Verdaine, la maison qu'Amiel habita. Il a retrouvé la solitude calme des vieilles demeures grises étagées le long des pentes qui conduisent à la cathédrale. Il a jeté un regard furtif aux frêles jardinets qui longent les murailles hautes du Collège et sur lesquels s'ouvrait la fenêtre du philosophe. Dans cet air triste et reposant que rien ne trouble et ne disperse, il a senti, plus proche qu'ailleurs, la songerie d'Amiel le frôler de son souffle.

Le jeu étrange des destinées a voulu que deux jours à peine après cet anniversaire mourût à Genève la dernière survivante du petit groupe de confidentes spirituelles dont Amiel prenait plaisir à s'entourer. Mlle Célestine V. Benoit (en littérature Berthe Vadier) eut un rôle en vue dans les lettres genevoises. Le philosophe avait loué une chambre dans le logis de Berthe Vadier. C'est là qu'il passa ses dernières années et qu'il mourut. Berthe Vadier fut pour lui l'amie fervente des jours d'épreuves. Toute sa vie, elle conserva le culte d'Amiel. La chambre de ce dernier était demeurée telle qu'il l'avait laissée. Elle s'embrumait de silence et de passé, comme un oratoire du Souvenir, où brûleraient les lampes éternelles de la sympathie et de la vénération. Sans doute les mille choses familières qui y étaient conservées seront-elles dispersées au gré du hasard ? Consolons-nous en pensant que le plus bel héritage d'un écrivain ne réside pas en ces reliques fanées que le temps émiette, mais qu'il est tout entier dans la pensée vivante que nous transmettent ses livres. — E. M.

§

De quelques épitaphes. — Les premiers jours de novembre, avec la commémoration des trépassés, ramènent invariablement la résurrection de quelques épitaphes curieuses.

Il n'est que de se promener au Père Lachaise, par exemple, pour en lire de nombreuses qui pourraient constituer un recueil de « mots pour rire », si semblable titre pouvait être donné à un pareil sujet.

Pourtant la mort ou, si l'on veut, la fin d'une vie n'est pas toujours prétexte à méditations mélancoliques.

N'est-ce pas Gay, le poète Gay qui a voulu, par exemple, qu'on gra-

vât sur son tombeau, aujourd'hui dans l'abbaye de Westminster, ces deux vers :

> La vie est une plaisanterie, et tout le montre bien,
> Je le pensais jadis, mais maintenant je le sais.

On peut rapprocher de ce texte l'épitaphe de Benjamin Franklin écrite par lui-même :

Le corps
de
BENJAMIN FRANKLIN
imprimeur
(Comme la couverture d'un vieux livre
dont les feuilles auraient été arrachées
et dont on aurait enlevé le titre et les dorures)
Repose ici, nourriture pour les vers.
Et cependant l'œuvre elle-même ne sera pas perdue,
Car elle reparaîtra une fois de plus
Dans une nouvelle
Et plus belle édition
Corrigée et amendée
par
l'Auteur.

Dans une veine un peu différente l'Arétin écrivit :

> Le temps par qui tout se consume
> Dans cette pierre a mis le corps
> De l'Arétin de qui la plume
> Blessa les vivants et les morts;
> Son encre noircit la mémoire
> Des monarques, de qui la gloire
> Est vivante après le trépas.
> Et s'il n'a pas contre Dieu même
> Commis quelque horrible blasphême,
> C'est qu'il ne le connaissait pas.

En tout cas, la mort amène bien avec elle l'apaisement des passions et John Dale, chirurgien barbier à Bakewell, en Angleterre, mort après les deux femmes qu'il avait successivement épousées, voulut reposer avec elles dans la tombe et de cette réunion il tira ces considérations philosophiques :

> Voilà ce qui dans la vie n'eût pas manqué de provoquer des scènes [de jalousie.]
> Ils sont réunis tous les trois ici.
> Mais les baisers, ici, sont sans saveur.
> N'en est-il pas de même et des joies et des douleurs humaines?
> Ici Jean n'entend plus les reproches de Sarah (prénom de la seconde femme [de ce Figaro anglais)]

Et Sarah ne redoute plus les errements du vieux Jean.
La fin est venue de leurs vies agitées.
Le bonhomme est tranquille — tranquilles sont ses deux femmes.

Conçue dans un tout autre esprit est cette épitaphe qu'on peut lire sur la tombe d'un bébé qui ne véeut qu'une heure :

Il s'éveilla, goûta à la coupe de la vie,
Elle lui parut amère.
Doucement il la repoussa loin de lui
Et se rendormit.

Quand Thackeray enterra Pendennis, « médecin éminent, magistrat éclairé, propriétaire bienveillant, charitable pour tous », et qui donna par surcroît son nom à l'un des chefs-d'œuvre du romancier, son créateur inscrivit tous ces titres sur le marbre de son tombeau, il y grava en outre les armoiries du défunt avec sa devise: « *nec tenni penna* ».

Et maintenant, puisque nous sommes en Angleterre, si nous allons dans le Sussex, à Ashurst, et que nous gagnions la petite église avec son toit bas, loin du village, où on arrive par un chemin étroit, nous trouverons sous les sapins qui l'entourent une simple croix de bois sur les bras de laquelle une inscription s'efface déjà :

Oh ! combien je t'aimais !

Et en dessous :

† R. I. P. †
Margaret Fairless Dowson
Agée de 33 ans
Décédée le 24 août 1901.

C'est là que dort l'auteur d'un livre posthume, *The Road Mender*, qui rencontre actuellement chez les peuples anglo-saxons un succès incomparable ; Margaret Fairless repose au pied de ces sapins « qui m'attendent », a-t-elle écrit quelque part, loin de la gloire qu'elle ne soupçonna guère. — L. D.

§

A propos du voyage du prince de Galles. — Le prince de Galles Edward-Alfred vient de s'embarquer pour les Indes.

Il vogue vers la terre des Fakirs, des temples prestigieux et des Bouddhas, vers le pays mystérieux dont un jour il sera l'Empereur. Il va visiter son futur royaume, accomplissant ainsi le traditionnel voyage d'un prince de Galles. Traditionnel ? Non, peut-être, car son père, le roi George, n'a jamais mis le pied sur le sol hindou.

Bien qu'il ait fait de longs voyages, qu'il ait visité l'Australie, — dont il inaugura le premier Parlement, — le Sud-Africain, le Canada, George V ne connaît des Indes que l'île de Ceylan, mais peut-on dire que Ceylan fasse partie de l'empire des Védas ?

Le roi George a voulu que son fils aîné reprît la tradition inaugurée par son grand-père le roi Edouard VII.

C'est Edouard, en effet, qui le premier visita les Indes que la Couronne d'Angleterre, depuis 1858, avait entrepris de gouverner, transformant en gouvernement de droit ce qui depuis tant d'années était un gouvernement de fait.

Le 20 mars 1875 fut officiellement annoncé le voyage du prince de Galles et un crédit de 60.000 livres sterling fut demandé.

Ce voyage avait été, depuis longtemps, recommandé par le vice-roi, Lord Canning. Il ne rencontra pas cependant une approbation unanime.

A la Chambre des Communes, Fawcett et Hanker protestèrent contre les dépenses qu'il allait entraîner et un grand meeting de protestation eut lieu à Hyde-Park le 17 juillet.

Disraéli, alors premier ministre, emporta les objections. Il prononça à cette occasion un éloquent discours, traça de l'Inde un tableau merveilleux, insista sur la nécessité d'accorder les crédits demandés, se basant notamment sur l'obligation pour le Prince d'offrir selon l'usage de l'Orient des présents à ses hôtes.

Ces arguments — qui témoignent de l'éclat que le Gouvernement voulait donner à cette visite, la première d'un prince anglais aux Indes — levèrent les hésitations et les crédits furent votés.

Entre temps, le prince s'était plongé dans l'étude du pays et de l'histoire des peuples qu'il allait voir.

Quand il partit, le 11 octobre, accompagné de la princesse de Galles qui le quitta à Calais seulement, une foule enthousiaste et nombreuse le salua à la gare de Charing Cross. Il emmenait avec lui une suite nombreuse où se trouvait William Howard Russel, qui pendant la guerre franco-allemande de 1870-71 avait été chargé par le *Times* de suivre les opérations et qui alors avait pour mission d'écrire le récit du voyage du Prince.

De Calais à Brindisi, Edward voyagea incognito. C'est à bord du *Sérapis* qu'il gagna les Indes, après un arrêt de quelques jours en Egypte, où il avait remis au fils du khédive l'ordre de l'Etoile des Indes, et à Athènes.

L'arrivée à Bombay avait été calculée de manière à impressionner les populations. On avait songé d'abord à faire monter le Prince sur des éléphants merveilleusement caparaçonnés, mais on se décida finalement pour des voitures que traînèrent des chevaux amenés par le *Sérapis*. Mais, redoutant des incidents, on avait eu soin pendant plusieurs semaines de conduire chaque jour ces chevaux des écuries de Marlborough House — résidence habituelle du Prince de Galles — au Jardin Zoologique, espérant ainsi les accoutumer à la vue des animaux qu'ils allaient rencontrer.

Il fut reçu par le Gouverneur de Bombay, lord Northbrook, et ce fut aux Indes qu'il célébra cette année son anniversaire de naissance.

La cérémonie fut splendide. Malgré la chaleur, le Prince et sa suite avaient revêtu leurs uniformes les plus somptueux, mais aussi les plus lourds.

Le Prince s'assit sur un trône d'argent, où il reçut la visite d'innombrables rajahs, dont le premier, le rajah de Kholapur, était un enfant de 12 ans, qui étonna tout le monde par sa maîtrise de soi.

Le Prince charma ses hôtes, témoignant à chacun qu'il n'ignorait rien des hauts faits de leurs ancêtres. Il leur rendit par la suite leur visite et séjourna ainsi à Baroda, à Goa, à Madras, à Calcutta, à Bénarès où il visita les fameux temples et où il reçut du maharajah de Rammagar le cadeau le plus précieux que puisse faire un Hindou, celui de sa canne. Il visita pareillement Delhi, Ceylan, chassa le tigre et l'éléphant et s'embarqua enfin le 5 février 1876 pour rentrer en Europe, confessant que ses espérances avaient été dépassées par ce qu'il avait vu.

S'il avait visité les Indes non en qualité de représentant de la Reine Victoria, mais comme héritier présomptif, son voyage de 17 semaines n'avait pas été moins fécond. N'est-ce pas en effet à la suite de ce voyage que la Reine Victoria assuma le titre d'Impératrice des Indes, titre dont héritèrent ses successeurs et qui sera quelque jour celui aussi du jeune prince Edward-Alfred, dont le voyage sera peut-être aussi salutaire en un temps où le nationalisme hindou cause tant d'inquiétude à la couronne de Grande-Bretagne? — L. D.

§

La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban : le Fort-La Garde. — A la destruction impie des belles fortifications de Bayonne, qu'a signalée le *Mercure* du 15 octobre, il convient de dénoncer un autre abus, dont, cette fois, c'est l'Administration des Domaines qui est responsable. Il s'agit du Fort-la-Garde, qui commande la vallée du Tech à Prats-de-Mollo, à une altitude de 856 mètres. Anneau de la chaîne redoutable tendue par Vauban le long de la frontière d'Espagne, au temps où cette puissance était une menace constante pour la France, il n'est plus aujourd'hui, certes, qu'un témoin du passé ; mais quel attrait constitue-t-il pour les nombreux touristes qui, chaque an, viennent excursionner dans cette fraîche vallée du Tech, en notre accueillant Roussillon ! Or, c'est au moment où le malheur des temps rend chez nous les belles constructions un souvenir d'autrefois, qu'une Administration irresponsable et béotienne met en vente — cette mise en vente aux enchères est signée de M. Ravisé, Directeur des Domaines — un de ces joyaux de notre vieille architecture militaire. La Commission des Monuments historiques, en se refusant à classer le Fort-la-Garde — il faudrait pour cela un décret ministériel — est,

cependant, indirectement responsable de ce nouvel acte de vandalisme. A-t-on donc oublié en bonne place le précédent de Dujardin-Beaumetz, qui sauva le fort d'Amélie-les Bains ? — C. P.

§

Le Souvenir de Laurent Tailhade. — A l'occasion du deuxième anniversaire de la mort de Laurent Tailhade, ses amis se sont réunis le 1er novembre au cimetière Montparnasse et ont fleuri la tombe du poète.

Cette cérémonie de stricte intimité avait réuni, autour de Mme et de Mlle Tailhade, MM. Ernest Raynaud, F.-A. Cazals, P.-N. Roinard, Louis de Gonzague-Frick, André Gayot, Fernand Desprès, etc.

§

Les Amis de Hodler. — L'exposition triomphale, organisée à Berne en souvenir du maître de *Marignan*, vient de déchaîner à sa suite un véritable mouvement hodlérien. Un enthousiasme inattendu a concentré tous les regards sur l'œuvre du peintre disparu. On a compris enfin la leçon puissante qui se dégage de cet art formidable et tenace qui s'est développé durant plus de quarante années de labeur et qui a pleinement accompli sa destinée. Autour des fervents de la première heure, une foule toujours plus vaste est venue se masser. Dans les salles mêmes de l'exposition, le statuaire James Vibert, confident et intime de Ferdinand Hodler, a résumé en une causerie les traits essentiels de son inspiration et de son caractère. Après lui, d'autres conférenciers ont continué ce culte du souvenir, analysant les périodes successives de son évolution et commentant le sens du grand élan esthétique qu'il inaugura.

Ces manifestations ont mieux su dégager la persévérance victorieuse et la signification profondément suisse du talent de Hodler. Et voici que, pour couronner cette sympathie un peu tardive, mais d'autant plus constante et sûre, un groupe vient de se former, se donnant pour tâche de conserver fidèlement le souvenir du maître et d'agrandir le cycle de sa renommée.

De même que nous avions déjà les Amis de Verlaine, nous venons d'apprendre la fondation des « Amis de Ferdinand Hodler ». Cette élite travaillera à faire connaître toujours mieux l'œuvre du peintre suisse. Elle suscitera des cérémonies annuelles ; elle commémorera sa gloire et fera toujours mieux ressortir son influence prépondérante sur notre art moderne. Le groupe des Amis de Hodler vient d'élire à sa tête un comité composé du statuaire James Vibert, président, du peintre Cuno Amiet, et de M. W. Russ-Young, le savant collectionneur hodlérien. — ÉLIE MOROY.

§

Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. — C'est d'Allemagne qu'elle nous vient, de cette Allemagne où jamais

la pseudo « science occulte » n'a été autant de mode qu'à l'heure présente. Les occultistes scientifiques, eux, savent qu'à côté de cette littérature à l'usage d'un public dénué de sens critique il en est, en Allemagne, une autre, et que des livres comme celui du Dr Max Kemmerich : *Prophezeiugen* (Munich, 2e édition, 1916) et celui de Max Dessoir : *Vom Jenseits der Seele* (Stuttgart, 1917), méritent l'attention. Mais, pour nous en tenir à l'objet strict de cet *écho*, le nouvel exégète du prophète de Salon répond au patronymique de Loog et son grimoire, qui en est actuellement à sa 3e édition, a vu le jour chez l'éditeur Johann Baum, à Pfullingen en Wurtemberg, sous le titre (que nous abrégeons) : *Die Weissagungen des Nostradamus*. Loog prétend avoir découvert le procédé selon lequel Nostradamus aurait brouillé l'ordre, primitivement chronologique, de ses fameux quatrains ! Malheureusement, il se garde bien de publier cette prétendue clef, de même qu'il se garde de reconstituer la soi-disant chronologie desdits quatrains. Son livre pèche plus gravement encore que par sa méthode, qui rappelle le cabalisme de ces fanatiques de Francis Bacon de Vérulam, sacré auteur des drames de Shakespeare. Il lui manque l'exacte connaissance de la si embrouillée bibliographie des œuvres de Nostradamus et ce vice fondamental en infirme ce qui eût pu lui rester de sérieux.

Le meilleur connaisseur de la bibliographie nostradamienne en Allemagne, le comte C. von Klinckowstroem, l'a parfaitement démontré dans un article inséré au numéro d'octobre 1921 des *Psychische Studien*, revue paraissant depuis près d'un demi-siècle et dont l'éditeur est O. Mutze à Leipzig (1). Chez nous, depuis qu'un croyant de Nostradamus a publié, peu avant la guerre, un grimoire dont la *Revue des Langues Romanes* a, en 1914, montré la non valeur, il n'y a guère eu que M. A. Delmar-Latour, qui, dans des divagations intitulées : *Nostradamus et les événements de 1914-1916*, ait tenté, en pleine guerre, de rajeunir une matière définitivement abandonnée par les gens de sens rassis, depuis la mort de cet ineffable Torné-Chavigny, dont M. Grasilier a donné une si curieuse notice en février 1916, colonnes 168-170 de *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*. — C. P.

§

D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange.

Monsieur le Directeur,

Dans les « Echos » de votre numéro du 1er novembre, page 853, vous publiez un écho intitulé « Encore un Anniversaire » au sujet du Centenaire de l'Inventeur du parapluie que les Anglais vont célébrer. Men-

(1) L'article de M. Klinckowstroem est intitulé : *Prophezeiungen, Eine Kritische Betrachtung* (*Prophéties, Considération Critique*) et occupe les pages 580-585 des *Psychische Studien*. P. 585, un erratum fait parler à l'auteur d'une réimpression de Lyon des *Centuries* de 1857. C'est : 1557 qu'il faut lire.

tionnant le *Journal de Liège*, l'auteur de l'article écrit : « Il (le parapluie) disait peu de choses aux Grecs, aux Romains, parce que s'accordant mal avec leurs vêtements. »

Je vous avouerai que, jusqu'à ces derniers temps, j'ignorais, ainsi que probablement pas mal de vos lecteurs, que les Grecs fissent usage du parapluie, lorsque j'achetai, il y a quelque temps, un lécythe attique, probablement du IVe siècle, représentant une femme tenant de la main gauche un alabastre et s'appuyant de la droite sur un objet ayant tout à fait l'aspect d'une ombrelle, mais une ombrelle d'un genre tout particulier, l'étoffe déployée à demi, d'un seul côté du manche. Si vous désirez faire reproduire ce vase dans la Revue, je le mets à votre disposition.

Puisque j'ai l'occasion de vous écrire, permettez-moi de vous entretenir d'un sujet d'ordre tout différent. C'est une coquille parue dans un ouvrage de Stendhal, que je suis bien surpris de n'avoir jamais encore vu relever, en ces jours de culte stendhalien ! A la page 106, 7e ligne de ses *Promenades dans Rome* (édition Michel Lévy de 1883), il écrit : « Les deux statues de Michel-Ange, qui sont au Musée *d'Angoulême*, feraient comprendre le grandiose du XVe siècle. »

Fort intrigué, je consultai les plus anciens catalogues de ce Musée et ne trouvai nulle part de statues de l'illustre sculpteur ! De guerre lasse, je demandai à M. André Michel s'il avait connaissance de ces statues, — pensant que peut-être les deux chefs-d'œuvre auraient pu y trouver un refuge en 1815. Michel me répondit que jamais ces statues n'avaient quitté notre Musée National ! Alors ! D'où diable Stendhal a-t-il pu tirer son information?

G. PICARD.

§

« Dieu n'est pas là... ». — Sur l'un des bras de la Seine, près du pont Saint-Michel, une péniche est amarrée : rien ne la distinguerait de ses voisines si son « rouf » n'était surmonté d'une petite croix et d'une grosse cloche. On lit sous la croix : « Chapelle nautique » ; un autre écriteau plus petit indique que « l'on peut visiter ».

C'est dans cette chapelle que Mgr Plateau, camérier du Pape, directeur interdiocésain, célèbre la messe, dit les vêpres et, entre temps, enseigne aux enfants des mariniers le catéchisme et l'alphabet. La semaine dernière, il y présidait le congrès de l'Œuvre des Mariniers dont il est le promoteur.

Un journaliste en quête d'un papier à faire s'en vint trouver Mgr Plateau pour lui demander des renseignements sur son œuvre. La péniche ne comporte point de salon; ce fut dans la chapelle que le prélat introduisit le journaliste.

Un paravent séparait le chœur de la nef, une estrade était dressée où Mgr Plateau prit place, puis, très obligeamment, il commença pour son

unique auditeur l'exposé des questions étudiées au cours du Congrès.

On était aux premiers jours de froid. Mgr Plateau était prolixe et le journaliste frileux. Désagréablement surpris par le vent qui soufflait à travers la coque mal jointe de la péniche et n'osant se couvrir dans un lieu consacré, il releva le plus discrètement possible le col de son pardessus.

Mgr Plateau vit le geste :

— Mettez votre chapeau, monsieur, dit-il, en souriant avec bonhomie, nous ne sommes pas dans une chapelle ; c'est actuellement un lieu de réunion, une salle de conférence. Vous pouvez rester couvert. Pour l'instant, *Dieu n'est pas là.*

Souligné comme nous le présentons ci-dessus, ce mot n'a-t-il pas l'air de sortir d'un conte de Villiers de l'Isle-Adam ?

Mais, littérature à part, le simple petit catéchisme ne dit-il pas : « Dieu est partout, invisible et présent » ?

§

Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam.

2 novembre 1921.

Cher ami,

Chacun, n'est-il pas vrai, apporte sa petite pierre à l'histoire littéraire.

Dans vos derniers échos, une lettre, intéressante, sur la maison natale de Villiers de l'Isle-Adam à Saint-Brieuc.

Mais le nom n'est pas breton. D'où venait-il ? Incontestablement de l'Ile de France, où on le retrouve çà et là à quelques exemplaires.

Dans mon *Sceptique loyal*, édité en 1895, trois pages pourraient servir de préface aux études que le *Mercure* a publiées de G. Maurevert sur la prétendue noblesse et les généalogies fabuleuses. J'y narguais la *particule* sans parchemins qui s'arroge le titre fallacieux, et rappelais que de grands noms, même historiques, ne confèrent aucune « noblesse » *légale*.

J'y signalais, entre autres, un *de Villiers de l'Isle-Adam*, mécanicien. Le susdit habitait, autant qu'il me souvienne, rue de la Folie-Regnault dans le XIe arrondissement (où j'étais alors commis aux archives de l'état civil, à la mairie) et avait une nombreuse progéniture.

Cette famille possédait-elle quelque lien avec celle de l'auteur d'*Axel*? J'en doute. Cependant il serait intéressant de le savoir.

Bien cordialement vôtre

LÉON RIOTOR.

§

A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. — Le chiffre de 173 trillions d'êtres humains postulé par l'arithmétique de l'auteur de « Généalogies fabuleuses et véridiques » a surpris bien des lecteurs,

quoique depuis la guerre on soit porté à faire du milliard l'unité de dénombrement.

Ceux qui ont contesté ce chiffre absurdement excessif ne paraissent pas lui avoir substitué un chiffre approximatif plus acceptable ; cela me semble cependant bien facile.

On admet qu'il y a actuellement à la surface de notre planète 1.500 millions d'êtres humains.

Si l'on accepte le taux de 4 générations par siècle, on obtient un nombre de 6 milliards d'individus et pour 100 siècles 600 milliards d'êtres. Encore faudrait-il admettre qu'il y a 10.000 ans la population de la terre égalât celle de notre xxe siècle ! Nous sommes bien loin des 173 trillions cotés plus haut, quand même.

Si nous considérons maintenant une famille de 12 enfants, fait sans doute assez fréquent dans les Sociétés primitives, cette famille suppose non pas 24 géniteurs, comme le veut l'auteur des « généalogies fabuleuses », mais 2 seulement ; et si les père et mère de ces 12 enfants sont aussi sortis d'une famille semblable, 4 géniteurs et non 48 auront été nécessaires pour mettre au monde ces 24 enfants.

Il me semble que là réside l'erreur fondamentale du calcul fautif de l'auteur.

Il est clair aussi que ce chiffre de 600 milliards d'individus apparus sur la terre depuis 10.000 ans est très supérieur au chiffre réel : car, sans en référer à Malthus, il est sage de penser que plus on remonte dans le passé, moins y fut dense la population humaine. Il fut même un temps où l'humanité fut réduite au premier couple procréateur.

Nous sommes donc en présence d'une progression dont nous connaissons deux termes : 2 et 1.500.000.000. Il me semble qu'en appliquant à cette progression les taux de doublement tirés de la démographie de l'histoire, de l'actuarisme, etc., on pourrait approximativement déterminer combien de siècles se sont écoulés depuis l'apparition de l'homme sur notre globe. Je suis trop étranger aux choses de la mathématique pour oser même entrevoir la réalisation d'un pareil calcul. Il me suffit qu'il me paraisse possible pour tenter un algébriste. Je ne serais pas surpris que le résultat ne cadrât point avec les hypothèses fantasmagoriques de beaucoup de géologues sur une prodigieuse antiquité de l'homme. — DOCTEUR FORTUNÉ MAZEL.

§

Sur le même sujet.

Mon cher ami,

A la suite d'un écho récent du *Mercure*, permettez moi de vous envoyer cet extrait d'un article que j'ai publié il y a deux ans. C'est, par avance, plus qu'une adhésion à l'opinion émise dans l'écho.

...Prenez un homme, quel qu'il soit. Cet homme a eu un père et une mère, au

minimum. Donc, à la génération précédente, cet homme, unité, était représenté par deux unités. Donc, mettons il y a trente ans, ou quarante, il y avait deux habitants sur la terre, là où il n'y en a qu'un aujourd'hui. Mais chacune de ces deux personnes a eu un père et une mère. Donc, il y a soixante ou quatre-vingts ans, il y avait quatre habitants sur la terre, pour un qu'il y a aujourd'hui. Et ainsi de suite. Le nombre des habitants double mathématiquement tous les trente ou quarante ans, en remontant. J'ai pris la peine de faire le calcul sur un tableau noir, avec de la craie. Et pour être sûr que je ne m'étais pas trompé, j'ai ensuite fait la preuve, en recommençant l'opération avec de la craie noire sur un tableau blanc. Le résultat est effrayant.

Il résulte de ce calcul que, simplement à l'époque de Nabuchodonosor, le nombre des habitants de la terre était tel que, non seulement ils couvraient toute la surface du globe, y compris les mers, — en comptant quatre personnes, par mètre carré, — en chiffre rond, — mais encore qu'au-dessus de cette première couche s'en élevait une seconde, et ainsi de suite, tout autour du globe. Et cela formait une épaisseur telle que la série de ces couches humaines concentriques arrivait jusqu'à la lune et la dépassait d'autant....

L'Humour, 22 août 1919.

Croyez, etc.

GABRIEL DE LAUTREC.

§

Les héroïnes de M. Pierre Benoit. — A-t-on remarqué que les héroïnes principales des romans de M. Pierre Benoit portent un prénom commençant par la lettre A ? *Aurora* dans *Kœnigsmark*; *Antinéa* dans l'*Atlantide*; *Allegria* dans *Pour don Carlos*; *Annabel* dans le *Lac Salé*. Faut-il voir là un fétichisme particulier ?

Non, l'auteur veut simplement répondre ainsi à un critique qui lui avait reproché, après l'*Atlantide* — ce qui alors n'était qu'un hasard, — de donner des prénoms commençant par un *A* à ses héroïnes.

— C'est bien, décida M. Pierre Benoit, désormais le principal personnage féminin aura *toujours* dans mon roman cette caractéristique.

§

L'identification des morts de l'Artois. — L'association du Monument de Notre-Dame de Lorette a pris une initiative qui mérite d'être signalée. Elle fait dresser la liste des morts récemment identifiés dans la région de Lorette, avec l'indication précise de l'endroit où les corps avaient été inhumés et celle des pièces et des objets qui ont permis d'en faire l'identification, ainsi que la liste des morts exhumés dont l'identification n'a pu encore être faite, mais pourrait l'être à l'aide soit des renseignements recueillis touchant le point d'inhumation, soit des pièces trouvées sur le corps.

On peut, pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat du Comité de Lorette, 4, rue des Fours, à Arras.

§

Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art Français. — Dans l'intérêt des jeunes écrivains et artistes nous rappelons que la Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art français décerne tous les deux ans 12 bourses de 12.000 francs chacune, réparties comme suit :

Littérature 2, Peinture 2, Sculpture 2, Gravure 1, Musique 1, Arts Décoratifs 4.

Ces bourses fondées par Mme George Blumenthal avec l'appui des plus grands noms des Etats-Unis et placées sous le patronage du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, seront attribuées au printemps 1922 par des Jurys français dont fait partie l'élite de nos artistes.

Les candidats (femmes et hommes) qui doivent avoir moins de 35 ans peuvent dès maintenant faire valoir leurs titres par lettre au Secrétariat de la Fondation, 15, Boulevard de Montmorency, XVIe.

On trouvera d'autres détails sur cette fondation dans un écho que nous lui avons consacré dans le *Mercure* du 1er décembre 1920.

§

Publications du « Mercure de France ».

VESTIGIA FLAMMÆ, *poésies*, par Henri de Régnier. Vol. in-16, 7 fr. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.625 ex. numérotés de 629 à 2253, à 12 fr.; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré et numéroté de 1 à 628 à la presse 628 exemplaires sur Hollande, à 30 fr.

LETTRES A SIXTINE, par Remy de Gourmont. Vol. in-16, 6 fr. 50. La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 338 à 1412, à 12 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré et numéroté de 1 à 337 à la presse 337 ex. sur Hollande, à 25 fr.

LA PENSÉE FRANÇAISE, *Anthologie des Auteurs de Maximes du XVIe siècle à nos jours*. Vol. in-8 écu, 12 fr. Il a été tiré 100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 100, à 25 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

FLAUBERT ET L'OPINION

—

Célèbre dès la publication de son premier livre, Flaubert fut de ce moment et toute sa vie passionnément discuté. La mort, qui pour tant d'écrivains n'est qu'une définitive entrée dans l'oubli, ralluma au contraire les discussions autour des romans écrits par le maître de Croisset. En 1880, il est vrai, personne ne doutait plus, comme certains en 1856, que son œuvre ne fût viable ; mais quand même, dans le concert des éloges se distinguaient quelques sons discords. A de courts intervalles, la publication des œuvres posthumes : *Bouvard et Pécuchet*, d'abord, puis des fragments inédits, *Par les Champs et par les Grèves*, les *Lettres à George Sand*, les cinq volumes de la *Correspondance*, et enfin les *Œuvres de Jeunesse* et les *Notes de Voyage*, fit croître le nombre de ses admirateurs dans le même temps que disparaissaient un à un ses anciens adversaires.

Cependant de nouvelles écoles littéraires s'étaient formées, qui semblaient, au premier abord, devoir répudier l'esthétique de Flaubert. Mais bien qu'elles ne se pliassent point aveuglément aux règles par lui établies, les jeunes générations ne manquaient pas de s'émouvoir en découvrant à leur tour ces livres qui avaient troublé leurs aînées. Le moment venait, pourtant, où les détails de son œuvre pouvaient se révéler caducs comme ces objets déjà démodés mais qui n'ont point encore pris le charme que le temps donne aux vieilles choses, et qui courent le risque de ne

point vivre assez pour en être jamais revêtus. C'est, pour les livres comme pour les visages, l'âge où paraissent les rides. Parfois la sérénité de la vieillesse estompe les rides, et le recul donne aux vieux livres une saveur nouvelle ; mais c'est l'exception. A cette épreuve, la plus terrible, puisqu'un petit nombre seulement en triomphe, Flaubert résistait si bien qu'il en sortait, en définitive, grandi. Il prenait place parmi les quelques élus dont la production jouit d'une jeunesse éternelle, parmi ceux qui, par delà la tombe, continuent de participer à la vie, grâce à l'action qu'ils ne cessent pas d'exercer.

Et si la critique reconnaissait en lui l'un des maîtres de la prose française, ce n'était point par un de ces jugements froids comme une épitaphe, consacrant ce que Flaubert appelait une *idée reçue*, admise par tous, mais dont personne ne se soucie de vérifier le bien-fondé. Au contraire, peu d'auteurs continuaient d'être aussi lus du grand public, aussi commentés, et aussi discutés dans les cercles littéraires.

Même, à l'approche du centenaire de sa naissance et près de cinquante ans après sa mort, de nouvelles polémiques s'engagèrent dont il fut le sujet. D'abord les uns déclarèrent usurpée sa réputation de styliste impeccable. Avec quelques exemples choisis non sans habileté, ils essayèrent de prouver que ce « puriste » était coupable d'inadvertances assez fâcheuses et même de fautes de syntaxe assez grossières. Reprenant un paradoxe de Faguet, ils tâchèrent à démontrer que Flaubert « écrivait naturellement assez mal ». Ils proclamèrent la faillite de ces efforts démesurés, l'inutilité de ces « affres » légendaires du « martyr de la phrase ». Tant de peine, et si stérile, en somme, n'aboutissant qu'à un résultat contestable, ne pouvait qu'être le signe d'une sorte d'impuissance. Flaubert acharné à poursuivre les génitifs, les répétitions, les *qui* et les *que*, reste aveugle devant les *comme* ; l'abus des comparaisons, dont quelques-unes sont douteuses et la plupart inutiles, alour-

dit sa phrase et rend monotone un style un peu trop guindé déjà, et que l'on souhaiterait plus coulant et surtout plus naturel.

D'autres critiques ressuscitèrent un vieux grief et s'en prirent à son « impassibilité ». L'objectivité, poussée jusqu'où l'a menée Flaubert, devient de la froideur ; le livre cesse d'être humain et perd du même coup le pouvoir d'émotion sans lequel aucune œuvre d'art, si parfaitement exécutée soit-elle, n'est vraiment complète. L'observation méticuleuse des hommes et des mœurs, l'analyse aiguë des passions ne suffit pas. L'auteur ne saurait se borner à copier servilement la réalité. C'est beaucoup d'y réussir, mais ce n'est rien s'il est incapable de recréer la vie. Flaubert, penché sur les spectacles de son temps, n'en a voulu voir et retenir que les laideurs. Avec une joie un peu sadique il a cultivé la bêtise qui le faisait pourtant souffrir. Il s'en est délecté en la contemplant, et finalement il en a été lui-même la victime. Bouvard et Pécuchet ont pris sur lui leur revanche.

Voilà le procès que l'on a fait à Flaubert.

§

Il est bien permis de préférer un auteur à un autre, de mettre Balzac ou Stendhal, par exemple, fort au-dessus de Flaubert, et même, tout bonnement, de n'aimer point ce dernier. C'est affaire de tempérament et d'affinités personnelles. Mais, pour prononcer un jugement critique équitable, ne convient-il pas de se dégager en quelque sorte de sa propre personnalité, au moins de ne pas se laisser duper par ses propres penchants et, surtout, par certains courants d'idées qui créent, en littérature comme en toutes choses, une espèce de *mode?* Il semble bien que le dénigrement des maîtres du précédent siècle, et de Flaubert en particulier, ait été, ces derniers temps, et pour une grande part, affaire de mode (1). Comme toutes les autres, celle-ci

(1) M. Jean de Pierrefeu, constatant la nouvelle faveur du roman d'aventure, écrivait récemment : « Un tel roman conquiert droit de cité chaque fois que le

est née sans doute d'un besoin de nouveauté parfaitement justifié et même salutaire, à condition toutefois que la réaction ne soit pas systématique, mais ordonnée et appuyée d'arguments. L'art est une religion dont le *Credo* ne saurait être fixé par nul concile. L'artiste a besoin cependant d'un credo. Il lui appartient de le formuler. Mais le critique ne doit pas oublier qu'il n'y a pas de dogmes artistiques universels, indiscutables et éternels, hors desquels il n'est point de salut.

Flaubert, en son temps, a lui-même été un novateur. Il est juste que d'autres, réagissant contre les doctrines qui furent celles du réalisme et de l'*art pour l'art*, apportent à leur tour dans le domaine de la pensée « quelque chose de nouveau ». Mais il ne serait pas plus légitime de condamner Flaubert au nom des dogmes d'une esthétique nouvelle qu'il ne le serait de rejeter, au nom de Flaubert, toute nouvelle esthétique et toute forme nouvelle.

La littérature est une chose vivante. Elle ne peut, sous peine de mort, se cristalliser dans une formule d'expression une fois pour toutes adoptée, et il n'était pas plus raisonnable de concevoir que le style de Flaubert fût plus définitif que ne l'a été celui de Bossuet, celui de Voltaire ou de Chateaubriand.

Mais, justement, n'est-ce pas énorme, déjà, que ce style semble à ce point représentatif qu'il soit tout naturellement l'exemple choisi par qui veut défendre ou combattre une certaine forme d'art correspondant à l'expression de la sensibilité française au milieu du XIXe siècle ? S'en prendre ainsi à Flaubert, c'est reconnaître implicitement le rôle qu'il a joué, la place qu'il tient dans l'histoire de la langue, au même titre et sur le même plan que les grands classiques,

public apparaît incapable de goûter les qualités littéraires d'une œuvre, c'est-à-dire les fines analyses, la peinture des caractères, les descriptions nuancées, les pensées subtiles ou profondes, et réclame uniquement qu'on l'amuse. C'est le cas plus que jamais aujourd'hui.» (*Journal des Débats*, 11 mai 1921.) « Plaignons, ajoutait M. de Pierrefeu, les écrivains obligés, pour être lus, de sacrifier l'élément intellectuel. »

— en étendant le sens de ce mot, comme il convient, aux grands romantiques.

Mais avant de discuter le style de Flaubert et de le juger, une précaution serait nécessaire : si l'on peut, pour s'éclairer, faire état, dans une certaine mesure, des théories que Flaubert a formulées dans sa correspondance, on ne saurait, au contraire, appeler en témoignage le style de cette correspondance. Cette précaution, les derniers censeurs de Flaubert n'ont pas toujours convenu de sa légitimité. Et pourtant, comment oublier que Flaubert n'eût jamais consenti qu'une seule ligne de ses lettres fût publiée ? S'il est une correspondance de caractère strictement privé, c'est bien celle qu'il échangea avec Louise Colet. N'oublions pas non plus que nous ne possédons de ces lettres que des fragments très arbitrairement découpés et choisis, et que les fautes de lecture et de copie fourmillent dans les deux éditions qu'on nous en a données (1).

Ces réserves ne veulent pas dire qu'il eût mieux valu, par respect pour les idées de Flaubert, ne pas imprimer sa correspondance, mais que Flaubert eût certainement jugé la question d'un point de vue tout différent de celui auquel nous nous trouvons placés. Peu soucieux de nous renseigner sur ses états d'âme, ni même sur ses théories, il eût tout simplement souffert, et de manière très cruelle, à la pensée d'être livré tout entier aux curieux, tout entier mis à nu, et son intransigeante pudeur morale en aurait été révoltée. Il n'en reste pas moins que cette correspondance est l'une des plus fertiles en enseignements parce que des plus riches en idées, et, par surcroît, des plus émouvantes qui aient jamais été imprimées.

(1) Il en est de si flagrantes que le lecteur, selon le cliché, les peut « rectifier de lui même ». Ainsi, on a imprimé (tome II, p. 289, édition Charpentier ; p. 332, édition Conard : « Michel Ange était de son temps reconnu pour un grand homme, il *frappait* les puissants... ». C'est : il *frayait avec* les puissants, qu'il faut lire. Dans le même tome, p. 307, dernière ligne, édition Charpentier et, p. 352, édition Conard : « Il y avait quelques fortes bottes à l'écuyère, *royalistes* chaussures... » Il faut lire *robustes*. On pourrait multiplier à l'infini ces exemples.

Précisément parce qu'elle est ainsi dépouillée de tout apprêt, la *Correspondance* devrait être laissée de côté par ceux qui critiquent le style de Flaubert. Envisagée sous cet angle, elle échappe au jugement au même titre qu'un carnet de notes rédigées à la manière télégraphique pour plus de commodité et en vue d'une utilisation personnelle. Mais, évidemment, le jeu n'en est que plus facile. Voici un auteur qui a dit et redit qu'écrire est un tourment. Et voici des centaines et des centaines de pages écrites par ce même homme au courant de la plume, sans qu'il ait jamais pris la peine de les relire (les mots passés, les fautes d'orthographe, même, en font foi sur les autographes). L'occasion est trop belle, n'est-ce pas, de confronter l'écriture très réfléchie de ses livres à son écriture toute spontanée, à la forme de primesaut de sa pensée. Ou bien on trouvera une différence profonde — et c'est la conclusion des observateurs superficiels — et l'on en déduira sans indulgence, en vertu du principe : *le style c'est l'homme même*, que le véritable style de Flaubert est celui de ses lettres, et que l'autre, celui des livres, est artificiel, et, partant, qu'il a tous les défauts de ce qui violente la nature. Ou bien la différence sera plus apparente que réelle, elle s'évanouira si l'on pousse l'examen profondément. Et c'est bien, en effet, ce que l'on constate quand on y regarde d'un peu près : alors, on aperçoit une surprenante unité entre le style de la correspondance — dès que Flaubert se trouve entraîné, dès qu'il aborde certains sujets longuement médités — et le style de ses livres. C'est comme deux états d'une même gravure. En dépit des répétitions de mots, des négligences ou des incorrections, cette unité se révèle, chose étrange, dès que Flaubert lâche la bride à son lyrisme si soigneusement refoulé et comprimé par ailleurs, et comme si ce lyrisme prenait sa revanche d'avoir été trop contenu. (« Je suis né lyrique, et je n'écris pas de vers (1). ») C'est bien la même plasticité, la même coupe, la même plénitude, la même

(1) *Correspondance*, II, p. 344 (éd. Charpentier) ; p. 389 (éd. Conard).

sonorité de la phrase, le même rythme de la période, la même construction et la même ordonnance du paragraphe. Et comme cette identité ne pouvait échapper aux censeurs avertis, à quoi bon, ont-ils dit, tant d'efforts, à quoi bon ces « affres », puisque le style des lettres n'est pas si différent de celui des livres ? Pourquoi s'être torturé pour un aussi mince résultat ?

Mais pourquoi, si ce n'est pour justifier certain laisser aller bien à la mode, faire grief à Flaubert d'avoir cherché la perfection, d'avoir fait honnêtement son métier d'écrivain, d'avoir *travaillé*, en un mot ? Il n'a fait que suivre la loi commune à tous ceux qui furent vraiment dignes du nom d'artistes. Il l'a fait plus scrupuleusement qu'aucun autre et on lui reproche même d'avoir péché par excès de scrupules. Sa doctrine, a-t-on dit, conduit au dessèchement, aboutit à une espèce de malthusianisme littéraire. Mais depuis quand, en littérature surtout, la quantité compte-t-elle pour quelque chose au regard de la qualité ? On ne voit pas ce que les lettres perdraient le jour où ne prendraient la plume que les seuls écrivains ayant vraiment quelque chose à dire et s'efforçant à le bien dire, et où les autres, — tous ceux qui se contentent d'un profit d'argent et d'un succès aussi bruyant qu'éphémère — garderaient le silence et renonceraient à tirer dix ou vingt moutures d'un même sac.

S'il demeure dans l'œuvre de Flaubert quelques taches, s'il a parfois, pour supprimer une répétition, laissé passer une négligence, c'est que nulle œuvre humaine ne saurait être parfaite. Pourquoi lui reprocher de s'être montré si difficile envers lui-même ? : « Cette scène... j'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter (1). » Oui, ne rien escamoter... N'est-ce pas une chose coupable, en effet ? Quel grand exemple que cette conscience chez un écrivain qui avec moins de peine est encore très grand, puisque le

(1) *Correspondance*, II, p. 133, éd. Charpentier ; p. 158, éd. Conard.

style de ses lettres écrites sans effort est encore le style d'un grand maître et que certains de ses détracteurs comme certains de ses admirateurs déclarent le préférer ! Il a chéri ces efforts qui faisaient son tourment : « Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant ! Je m'en désole tellement, que ça m'amuse beaucoup. J'ai passé aujourd'hui une bonne journée, la fenêtre ouverte avec du soleil sur la rivière et la plus grande sérénité du monde ; j'ai écrit une page, en ai esquissé trois autres, j'espère, dans une quinzaine, être enragé, mais la couleur où je trempe est tellement neuve pour moi, que j'en ouvre des yeux ébahis (1). » Il a, comme Cézanne le disait de lui-même, selon le mot que rapporte Joachim Gasquet, travaillé jusqu'à l'extase et jusqu'à la douleur. Et cela n'a pas été en pure perte, puisque son œuvre vit, que l'on continue de la lire et de la discuter autant et plus qu'aucune autre. Ces douleurs et ces extases nous ont, de surcroît, valu les meilleures pages de la *Correspondance*, des pages comme celle-ci :

Ma vie, du moins, n'a jamais bronché, depuis le temps où j'écrivais en demandant à ma bonne les lettres qu'il fallait employer pour faire les mots des phrases que j'inventais, jusqu'à ce soir où l'encre sèche sur les ratures de mes pages, j'ai suivi une ligne droite, incessamment prolongée et tirée au cordeau à travers tout. J'ai toujours vu le but se reculer devant moi, d'années en années, de progrès en progrès. Que de fois je suis tombé à plat ventre au moment où il me semblait le toucher. Je sens pourtant que je ne dois pas mourir sans avoir fait rugir quelque part un style comme je l'entends dans ma tête et qui pourra bien dominer la voix des perroquets et des cigales (2).

Perroquets et cigales ne le lui ont pas pardonné.

§

Il y aurait beaucoup à dire sur les différences de style

(1) *Correspondance*, II, p. 62, éd. Charpentier; p, 77, éd. Conard.
(2) *Correspondance*, II, p. 115, éd. Charpentier ; p. 145, éd. Conard.

qui séparent *Madame Bovary* de l'*Education Sentimentale* ou du *Cœur Simple*, — pour ne comparer que des œuvres de même ordre. Elles révèlent une évolution continue tendant à la simplification, et c'est la marque du génie.

C'est surtout à *Madame Bovary* que les détracteurs de Flaubert ont demandé des exemples ; et ce n'est pas parce que *Madame Bovary* est le plus connu des ouvrages de Flaubert, mais sans doute parce que c'est dans ce roman qu'il est le plus facile de trouver des arguments.

Il serait absurde, pour défendre Flaubert, de dire que *Madame Bovary* étant son premier livre doit bénéficier de cette sorte d'indulgence que l'on réserve aux productions d'un jeune auteur. D'abord, solliciter l'indulgence pour une œuvre de cette taille-là serait une impertinence assez puérile. Et puis si *Madame Bovary* est bien le premier livre publié par Flaubert, c'est que les scrupules de Flaubert (ou de ses amis) l'ont empêché d'imprimer les *Mémoires d'un Fou*, *Novembre*, la première *Education Sentimentale*, la *Tentation de Saint-Antoine* de 1849, *Par les Champs et par les Grèves* — c'est-à-dire à peu près l'équivalent en volume sinon en qualité de ce qu'il produisit pendant le reste de sa vie. (Et ces productions de sa jeunesse par lui dédaignées eussent suffi pour assurer à Flaubert une place particulière parmi les prosateurs de son temps). Mais, en outre, *Madame Bovary* fut écrit entre la trentième et la trente-sixième année de son âge ; âge où un écrivain, surtout quand il s'appelle Flaubert, est bien en pleine possession de ses moyens.

Cela semble indéniable et ce l'est.

Mais si, entre les années 1851-1856, Flaubert, au retour du voyage en Orient, est déjà libéré de l'influence de Du Camp, il subit encore celle de Bouilhet (il ne s'en affranchit jamais tant que celui-ci vécut). Il y est si bien soumis que, pour lui, tout plie devant Bouilhet. Personne même n'est son ami, s'il n'est également celui de Bouilhet (1). Il n'en-

(1) Voir dans la *Correspondance*. (II, p. 78, éd. Charpentier, p. 97, éd. Conard.)

treprend rien sans consulter Bouilhet, n'écrit pas une ligne sans la lui lire, ne fait pas une correction sans la lui soumettre... et, s'il y a tant de comparaisons, tant de *comme* dans *Madame Bovary*, c'est bien la faute de Flaubert, mais c'est aussi celle de Bouilhet, grand ami de la métaphore et qui n'aimait rien tant

> Que de polir des mots le tour ingénieux
> Et de tordre la phrase avec sa fantaisie
> *Comme* un serpent marbré dont un jongleur d'Asie
> Roule autour de ses flancs et déroule les nœuds (1).

Or, la correspondance nous montre à tout instant Bouilhet impatiemment attendu par son ami, plein de doutes sur certains passages de *Madame Bovary*, qu'il vient d'écrire; Bouilhet arrive et l'oblige à recommencer des chapitres entiers : « Voilà trois fois que Bouilhet me fait refaire un paragraphe (lequel n'est point encore venu)... (2) ». Comment expliquer que ce censeur trop respecté et si pointilleux laisse passer des comparaisons telles que celle-ci : «... l'on voyait sur la rivière de larges gouttes grasses, ondulant inégalement sous la couleur pourpre du soleil, comme des plaques de bronze florentin, qui flottaient (3) »? Il est vrai que la couleur et le reflet, seuls, sont comparés au bronze, et que la virgule est placée de manière qu'on ne se méprenne point. Mais, tout de même... si Bouilhet n'a point vérifié l'aloi de ce bronze florentin, c'est peut-être bien parce que c'était lui-même qui en avait fait présent à son ami, lequel admirait aveuglément tout ce qui venait du poète.

Au surplus, cette querelle byzantine sur le style de Flaubert ne signifie pas grand'chose. Ceux qui l'ont engagée

la fureur de Flaubert contre Sainte-Beuve, coupable d'avoir « engagé Bouilhet à ne pas ramasser les bouts de cigares d'A. de Musset ». Flaubert fut très long à pardonner à Sainte-Beuve. Il prit en aversion Barbey d'Aurevilly, qui avait osé dire à propos de *Melaenis* que Bouilhet n'était « que le clair de lune de Musset ». Et malgré l'article très pénétrant que Barbey écrivit sur *Madame Bovary*, Flaubert ne lui pardonna jamais de n'avoir pas loué Bouilhet. (Cf : R. Descharmes et R. Dumesnil : *Autour de Flaubert*, I, pp 73-77.)

(1) *Melaenis*, p. 4 (éd. M. Lévy, 1854).

(2) *Correspondance*, II, p. 321, éd. Charpentier ; p. 362-3, éd. Conard.

(3) *Madame Bovary*, 3e partie, début du chapitre III.

auraient bien fait de méditer ce conseil, par quoi débute la *Préface aux dernières Chansons :*

On simplifierait peut-être la critique si, avant d'énoncer un jugement, on déclarait ses goûts ; car toute œuvre d'art enferme une chose particulière tenant à la personne de l'artiste et qui fait, indépendamment de l'exécution, que nous sommes séduits ou irrités. Aussi notre admiration n'est-elle complète que pour les ouvrages satisfaisant à la fois notre tempérament et notre esprit. L'oubli de cette distinction préalable est une grande cause d'injustice.

Mais les livres de Flaubert ne sont pas de ceux qui ne doivent leur intérêt qu'au style — en est-il, d'ailleurs, qui soient ainsi ? Et n'est-ce pas Flaubert lui-même qui a dit en confidence à Louise Colet : « Les très grands hommes écrivent souvent fort mal, et tant mieux pour eux » — après avoir remarqué très justement que

ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création, car ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux. Est-ce qu'on ne croit pas à l'existence de don Quichotte comme à celle de César (1) ?

Et ne croit-on pas également à l'existence d'Emma Bovary, de M. Homais, de Frédéric Moreau, de Mme Arnoux et de Félicité, la servante d'*Un Cœur simple ?* Pour les faire vivre, ces personnages, Flaubert a créé un style qui convient admirablement à l'expression de la sensibilité moderne et qui est bien « ce style rythmé comme le vers et précis comme le langage des sciences », dont il avait rêvé.

Mais encore, rabaisser Flaubert styliste, cela ne l'empêche point d'avoir su créer des types, comme Balzac et comme Stendhal, — et que n'a-t-on pas dit de leur style, à ceux-là, sans parvenir à les diminuer !

§

Passons au second chef d'accusation : l'impassibilité et

(1) *Correspondance,* II, p. 138, éd. Charpentier ; p. 162, éd. Conard.

la froideur. Au fond, c'est la vieille querelle de l'*art pour l'art* ressuscitée. On la modernise simplement en abandonnant le point de vue moral, trop difficile à soutenir, pour la transporter sur le terrain de l'esthétique, car les temps ont changé et l'on n'oserait plus faire le procès de *Madame Bovary*, accuser Flaubert, comme si l'adultère n'eût pas existé avant qu'il eût pris la peine d'en exposer les effets. Mais on dit que la littérature a mieux à faire qu'à s'attacher à la peinture de pareils sujets, on fait, en somme, le procès des romans d'analyse, ou du moins des œuvres « objectives ». Là encore il conviendrait de méditer la phrase déjà citée de la *Préface aux dernières Chansons*.

Si Flaubert a fait de l'objectivité la règle fondamentale de sa poétique, c'est être absolument dupe des mots que vouloir en déduire qu'il s'est condamné par là à ne jamais s'émouvoir et que son œuvre, en conséquence, se trouve assez pauvre en intérêt humain. Pareille accusation ne peut naître que d'une méprise : Flaubert n'intervient jamais pour souffler au lecteur ce que celui-ci doit penser, mais il le suggère, et sa prétendue impassibilité n'empêche point sa sensibilité de se manifester partout dans ses livres. Seulement, il n'interprète pas le conseil d'Horace : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*, à la manière des auteurs qui étalent devant le public leur propre personnalité quand ce n'est leur propre souffrance. Il blâme Louise Colet de se mettre elle-même dans ses œuvres, car ce qui importe c'est de montrer les choses, de les éclairer, de les ordonner dans leur vrai plan, de ne fausser ni rapports ni proportions, de telle sorte que tout concoure à faire apparaître le sentiment. C'est une tâche plus difficile que d'intervenir personnellement, de tirer le lecteur par la manche à tout instant pour l'avertir que tel acte ou telle parole est émouvant, coupable ou ridicule. C'est au lecteur de s'en apercevoir lui-même, et, s'il ne le peut, c'est que le livre est mal fait :

Le relief, écrit-il, vient d'une vue profonde, d'une *pénétration*

> *de l'objet* (c'est Flaubert qui souligne), car il faut que la réalité extérieure entre en nous à nous en faire presque crier pour la bien reproduire ; quand on a son modèle net devant les yeux, on écrit toujours bien (1).
>
> Rappelons-nous toujours que l'impersonnalité est le signe de la force ; absorbons l'objectif et qu'il circule en nous, qu'il se reproduise au dehors sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse. Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres (2).

Et encore :

> Il n'y a rien de plus faible que de mettre en art des sentiments personnels. Suis cet axiome pas à pas, ligne à ligne... Refoulé à l'horizon, ton cœur l'éclairera du fond au lieu de t'éblouir sur le premier plan ; toi disséminée en tous, tes personnages vivront et au lieu d'une éternelle personnalité déclamatoire, qui ne peut même se continuer nettement faute de détails précis qui lui manquent toujours, à cause des travestissements qui la déguisent, on verra dans tes œuvres des foules humaines. Si tu savais combien de fois j'ai souffert de cela en toi, combien de fois j'ai été blessé de la poétisation des choses que j'aimais mieux à leur état simple (3) !

Cette objectivité de Flaubert est bien tout l'opposé de la sécheresse et de l'impassibilité : elle est si expressive, au contraire, qu'elle rejoint toujours un sentiment dont elle donne la forme sensible (4), et, par là, elle nous livre presque toujours l'émotion intime de l'auteur, et plus sûrement que ne l'auraient fait n'importe quelles déclamations. Qu'on relise, à la fin de *l'Education Sentimentale*, la dernière entrevue de Frédéric et de Mme Arnoux, et que l'on prétende, après cela, que l'impassible Flaubert est exempt

(1) *Correspondance*, II, p. 268, éd. Charpentier ; p. 310, éd. Conard.
(2) *Correspondance*, II, p. 348-9, éd. Charpentier ; p. 394, éd. Conard.
(3) *Correspondance*, II, p. 75, éd. Charpentier ; p. 94, éd. Conard.
(4) On pourrait citer de très nombreux exemples de cette espèce de transposition ; c'est elle qui fait écrire à Flaubert, parlant de Rosanette : « Elle mentait à son rôle enfin, car elle devenait sérieuse, et même, avant de se coucher, *montrait toujours un peu de mélancolie, comme il y a des cyprès à la porte d'un cabaret.* » (*Education Sentimentale*, 3e partie, ch. IV.)

de tendresse et de pitié! Impitoyable et impassible celui qui sut écrire des phrases aussi profondes que celle-ci: «Tous les deux ne trouvaient plus rien à se dire. Il y a un moment dans les séparations où la personne aimée n'est déjà plus avec nous! » C'est-à-dire que nul, avant lui, n'avait pénétré davantage le mécanisme des passions, n'en avait su faire vibrer chez autrui, par la magie des mots, les intimes résonances, et que nul cœur, plus que le sien, « n'avait été bon à sentir celui des autres ».

Et si *Bouvard et Pécuchet* ont un jour pris leur revanche, ce n'est pas dans le sens où l'entendent ceux qui croient, en l'affirmant, nuire à Flaubert. Peut-être arriva-t-il, en effet, qu'à son insu Flaubert finit par éprouver quelque sympathie pour ses deux bonshommes. De fait, c'est un problème de démêler si les deux copistes, à la fin du livre, font un choix d'inepties et en composent un recueil, parce qu'ils sont attirés par la sottise et qu'elle est leur élément, ou bien parce qu'ils font preuve de sens critique et discernent ce qu'il y a d'inepte dans les phrases qu'ils choisissent. Le roman est inachevé et le plan ne livre pas la solution de ce problème. Flaubert a bien écrit: «Par leur curiosité leur intelligence se développa. Ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrance. » Puis, dans le chapitre VIII, cette indication: « Une faculté pitoyable se développe dans leur esprit: *celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer...* Ils sentaient peser sur eux toute la lourdeur de la terre (1). » Peut-être donc, un beau jour, Flaubert les a-t-il élevés jusqu'à lui, en leur prêtant son propre sentiment. Mais, à coup sûr, ce n'est pas lui qui s'est abaissé jusqu'à leur niveau.

L'inquiétude morale de *Bouvard et Pécuchet* est identique au mal d'Emma Bovary, de Frédéric Moreau, de tous les personnages de Flaubert. C'est le tourment de Flaubert lui-même et de l'Humanité tout entière. Il vient de ce pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est et

(1) René Dumesnil: *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ?* (*Mercure de France*, 16 juillet 1914.)

que, très justement, M. Jules de Gaultier a nommé le *bovarysme*, pour mieux rendre hommage à Flaubert d'avoir mis en lumière ce ressort secret de l'âme humaine.

Mais en même temps Flaubert a trouvé un remède à ce mal. Seulement ce remède ne vaut que pour les forts : *sibi constat*. Cherche bien quelle est ta nature, conseille-t-il à Le Poittevin, et sois en harmonie avec elle.

Si les buts sont illusoires, dit M. Jules de Gaultier, l'effort approprié ne l'est pas... L'illusion consiste à croire que le bonheur réside dans la possession d'un résultat. Il importe seulement de savoir découvrir sa vocation spéciale et de l'adopter, de chercher sa loi et de l'accomplir (1).

C'est dans l'accomplissement de sa tâche littéraire que Flaubert, suivant le conseil du sage, a trouvé le moyen d'être en harmonie avec soi-même.

§

Alors, ce serait donc un « maître d'erreurs », l'homme qui nous a laissé, outre ses livres, l'exemple d'une vie entièrement vouée au travail le plus noble et le plus désintéressé, à la poursuite d'un idéal de perfection, une correspondance, enfin, qui pourrait servir de bréviaire à tous ceux qui font métier d'écrire? Car il est loisible, encore une fois, de discuter son esthétique et de la rejeter ; mais comment ne pas lui rendre grâce de nous avoir enseigné, mieux qu'aucun autre ne l'avait fait avant lui, la joie de l'effort, les élans de tout l'être tendu vers un but, le renoncement à tout ce qui n'est pas ce but, et ce dédain des profits immédiats qui sont la monnaie de la célébrité? Il a dit : « L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu (2). » Ce n'est pas par son soin que nous sommes renseignés sur sa vie ; et quelle maxime est donc plus belle que cette affirmation de la nécessité pour l'auteur de s'effacer devant son œuvre ? Est-ce donc une erreur que cela ?

(1) Jules de Gaultier : *Le génie de Flaubert*, p. 285.
(2) *Correspondance*, II, p. 77, édition Charpentier ; p. 93, édition Conard.

Mais la plus grande injustice, et qu'il eût été bien facile cependant d'éviter, c'est de lui reprocher d'avoir été lui-même et non un autre, c'est-à-dire d'avoir été réaliste et fidèle à la théorie de *l'art pour l'art*. Cela revient à reprocher à Racine de n'avoir pas été Shakespeare, à Bossuet de n'être pas Voltaire, ou bien à Wagner de n'être pas Rameau, et c'est absurde, tout simplement. L'admiration de Racine n'implique pas la condamnation de Shakespeare; on peut aimer à la fois le *Rouge et le Noir* et *Dominique*, *le Curé de Village* et *Madame Bovary*, *Servitude et grandeur militaires* et *l'Education Sentimentale*. Pourquoi la littérature ne serait-elle pas aussi diverse que l'humanité ?

Flaubert a été un grand écrivain selon sa nature, et il n'eût probablement rien fait qui valût en se forçant pour être autrement : *Sibi constat*. Car c'est une erreur de croire qu'il se soit forcé pour écrire *Madame Bovary* plutôt que *Salammbô*, l'*Education sentimentale* plutôt que la *Tentation de Saint Antoine*, *Un Cœur simple* plutôt qu'*Hérodias*. Il s'est discipliné, et ce n'est pas du tout la même chose.

Pourquoi donc sont-ce justement quelques-uns des admirateurs les plus ardents de la discipline classique, et qui voient en elle le triomphe de l'esprit français, qui se montrent les plus acharnés à reprocher à Flaubert d'avoir, un demi-siècle avant eux, mis en pratique leurs maximes? Ne voient-ils pas que Flaubert est un pur classique, et pour les mêmes raisons que Boileau, « qui vivra — c'est Flaubert qui le dit — autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait » (1)? Et c'est précisément la raison qui assure à Flaubert l'immortalité. Peu importe que son œuvre plaise ou ne plaise pas à tous, mais lui aussi a « su faire ce qu'il a fait. »

Il est vain de prétendre que la discipline de Flaubert ait été néfaste, et qu'enseignant par son œuvre « un esprit mortel à l'enthousiasme », il ait été un « maître d'erreurs ». Affirmer cela, c'est le rendre responsable des exagérations commises par ceux qui, l'ayant mal comprise, n'ont su rete-

(1) *Correspondance*, II, p. 132, éd. Charpentier; p. 138, éd. Conard.

nir de sa méthode que la lettre, au lieu de se pénétrer de son esprit. La lettre tue et l'esprit vivifie. On ne fait pas une œuvre d'art, mais seulement de mauvais pastiches ou de plates imitations, en appliquant des recettes ou des formules. Celles de Flaubert ne valaient que pour lui. Mais ce qui vaut et garde une valeur vraiment universelle, ce qui reste toujours vivant dans l'enseignement donné par son exemple, c'est la recherche d'une parfaite harmonie entre l'idée et son expression, c'est, en un mot, l'honnêteté dans le travail. Et cette discipline ne saurait étouffer l'éclosion d'une œuvre originale. Elle convient à tous les tempéraments et à toutes les écoles.

Il est vain également de considérer Flaubert comme une sorte de phénomène unique, une sorte d'exception dans la littérature, un maître qui a pu réussir quelques tours de force, mais dont l'exemple ne saurait susciter que des œuvres sans avenir et stériles comme les fruits de rejetons dégénérés. S'il y a dans Flaubert quelque chose d'exceptionnel, c'est la qualité de ses scrupules et l'opiniâtreté de son labeur, c'est sa conscience. Mais son œuvre envisagée dans ses rapports avec l'histoire littéraire n'apparaît pas du tout isolée, hors de toute tradition comme un produit spontané issu de théories plus ou moins contestables. Flaubert a reçu des mains défaillantes de Balzac le flambeau, qu'à leur tour ses mains défaillantes tendront à Maupassant. Ainsi se relie-t-il parfaitement au passé et à l'avenir. A Constantinople, en novembre 1850, au cours de son voyage avec Du Camp, il apprend la mort de Balzac, et il écrit aussitôt à Bouilhet :

Pourquoi la mort de Balzac m'a-t-elle si vivement affecté ? Quand meurt un homme que l'on admire, on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. Oui, c'était un homme fort et qui avait crânement compris son temps. Il est mort... quand la société qu'il savait a commencé son dénouement. Avec Louis-Philippe s'en est allé quelque chose qui ne reviendra pas. Il faut maintenant d'autres musettes (1).

(1) *Correspondance*, II, p. 12, édition Charpentier ; p. 15, édition Conard.

Flaubert rend justice au génie qui anima la *Comédie Humaine*. Il tient à Balzac par des liens de toutes sortes, et ces liens, il les avoue ; seulement il veut surpasser son devancier sur un point au moins, celui du style. « Quel livre, dit-il à propos de *Louis Lambert*, comme il me fait mal, comme je le sens ! » Et quand il découvre dans le *Médecin de campagne* (qu'il n'avait pas encore lu) une scène identique à la visite à la nourrice qu'il vient alors d'écrire dans *Madame Bovary*, il n'en est pas autrement surpris.

Ce sont mêmes détails, mêmes effets, même intention, à croire que j'ai copié, si ma page n'était infiniment mieux écrite, sans me vanter. *Louis Lambert* commence comme *Bovary* par une entrée au collège, et il y a une phrase qui est la même : c'est là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre Posthume* (1).

Il y aurait bien d'autres rapprochements à faire entre Balzac et Flaubert. Le Docteur Larivière n'est-il pas un émule de Desplein (2) ? La fête chez la Maréchale ne ressemble-t-elle pas étonnamment à l'orgie chez Taillefer, dans la *Peau de chagrin* ? Et surtout, l'étude des milieux, la notation des propos, la justesse des allusions aux événements politiques, peuvent être mises en parallèle chez Balzac et chez Flaubert. « Je n'ai jamais tant pensé à Balzac qu'en vous lisant », écrivait Léon Gozlan à l'auteur de *Madame Bovary* après avoir reçu le roman. Et il ajoutait :

Nous vous aurions lu ensemble [Balzac était mort en 1850], sous les ombrages des Jardies, notre bosquet d'Académus. J'aurais entendu de beaux éloges que je vous aurais rapportés encore chauds et colorés de son immortelle parole (3).

(1) Roman de Maxime du Camp, publié chez Lecou en 1852.— *Correspondance*, II, p. 165, édition Charpentier ; p. 193-194, édition Conard.

(2) Le portrait de Desplein, dans la *Comédie Humaine*, est celui de Dupuytren. Celui de la Larivière, dans *Madame Bovary*, est celui du Docteur Flaubert, père du romancier, et élève de Dupuytren. Le Docteur Flaubert a laissé la réputation d'un chirurgien d'une valeur morale et d'une habileté égales à celles de son maître.

(3) Lettre de Gozlan à Flaubert, reproduite dans *Autour de Flaubert*, par René Descharmes et René Dumesnil, tome Ier, p. 50.

De Flaubert à Balzac, il ne s'agit pas de réminiscences, encore moins de simples rencontres de hasard. Mais, bien plutôt, ces rapprochements sont le signe d'une « juste filiation ». Flaubert parvient à ce point, atteint avant lui par Balzac, où « l'induction vaut la déduction, où tout ce que l'on invente est vrai, et où l'on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme ». Et il peut s'écrier : « Ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois à cette heure (1) », — absolument comme Balzac eût eu le droit de dire : Dans vingt villes de province mon Lucien de Rubempré *brille* dans le salon d'une Mme de Bargeton ; dans vingt villages un Soudry, un Gaubertin et un Rigou trament leurs machinations pour se procurer les terres qu'ils convoitent ; dans vingt bureaux de ministères, un Dutocq espionne ses collègues pour renseigner quelque des Lupeaulx.

Pourtant, c'est par des voies presque opposées que Balzac et Flaubert sont arrivés l'un et l'autre à ce carrefour où ils joignent la vérité. Les avenues qu'ils ont suivies ont chacune leurs charmes propres, et les points de vue qu'elles ménagent, chemin faisant, sont bien différents. En choisissant sa route, Flaubert, obéissant à sa nature, l'a voulue tout autre que celle que Balzac avait prise. Il s'est attaché davantage à la forme : « Quel homme, dit-il, eût été Balzac, s'il avait su écrire ! » Mais il ajoute aussitôt : « Mais il ne lui a manqué que cela ; un artiste [et il faut entendre par ce mot : un *styliste*] n'aurait pas tant fait, n'aurait pas eu cette ampleur (2). » Et c'est la sagesse même. Que le style de Balzac — encore qu'il y ait dans la *Comédie Humaine* bien des pages que rien ne gâte au point de vue du style — ne soit pas toujours d'une admirable pureté, c'est vrai sans doute, mais Flaubert, tout féru de style, se garde pourtant de faire le dédaigneux devant cette œuvre d'un génie immense, profond et touffu comme la vie même.

(1) *Correspondance*, II, p. 284, édition Charpentier ; p. 327, édition Conard.
(2) *Correspondance*, II, p. 159, édition Charpentier ; p. 186, édition Conard.

Car, reprocher à Balzac de n'avoir pas le style de Flaubert, à Flaubert de n'avoir pas l'abondance de Balzac, — d'être un écrivain « d'imagination courte », quoi de plus vain ? Cela fait songer à ces rêveries d'archéologues : « Si l'on prenait le portail de Chartres, la nef de Saint-Ouen de Rouen, le chœur de Beauvais, quelle merveille n'aurait-on pas ! » Voire... à moins que la merveille composite ne fût une monstruosité.

Ah ! comme il avait raison, le vieux Flaubert, de s'étonner que toujours l'on s'acharne à « demander des oranges aux pommiers » !

RENÉ DUMESNIL.

LE PACIFISME ET LE PROBLÈME DU PACIFIQUE

> Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.
>
> SAINT MATTHIEU, X, 34.

C'est au milieu des prières, des congratulations et des discours humanitaires, sous l'invocation de la justice et de la paix éternelle, que s'est ouverte la Conférence de Washington, dont le prétexte et le dessein théorique, comme en font foi les retentissantes propositions de M. Hughes, seraient la limitation des armements dans le monde. Les grands mots ont la vertu de dissimuler ce que les réalités peuvent avoir de trop brutal, d'exalter les illusions et d'égarer l'esprit incertain et versatile des foules.

A considérer la situation sous la lumière crue de la vérité, on aperçoit, derrière le cliquetis et le clinquant des mots, qu'il s'agit non point de Justice, mais de Force, que ce sont des impérialismes qui se heurtent et que, sous le masque trompeur de la paix et du désarmement, c'est, une fois encore, la guerre qui prépare son entrée sur la scène du monde.

Il ne faut jamais perdre de vue que la lutte ouverte des champs de bataille est toujours précédée d'une phase plus ou moins longue de lutte diplomatique ; on recourt à la ruse et au marchandage avant de recourir aux armes. Chacun s'efforce d'imposer d'abord sa volonté, — qu'on baptise

la juste cause, — par des moyens pacifiques avant de recourir à la contrainte et à la violence.

Le peuple et le gouvernement des Etats-Unis comme le peuple et le gouvernement japonais, réciproquement forts de leur *bon droit*, sont résolus à le défendre par tous les moyens en leur possession et à le faire triompher coûte que coûte. Le malheur est que, le bon droit des uns contredit au bon droit des autres, et que, finalement, si les forces sont disproportionnées, le bon droit du plus faible s'incline devant le bon droit du plus fort ; si la balance des forces est sensiblement égale, ce sont les armes qui décident. En ces matières il ne faut point être dupe, comme le sont généralement les peuples qui s'affrontent, des prétextes fallacieux qu'on invoque à plaisir. Non point que je veuille soutenir qu'il n'entre décidément en ligne de compte, dans le cas qui nous occupe, que ces bas intérêts qu'on qualifie d' « économiques » ; non, ce sont, de part et d'autre, mus par des passions formidables, des idéals antagonistes, des conceptions du monde qui s'opposent et se portent défi. Les intérêts économiques n'en sont que les supports et comme la manifestation matérielle. Quant à la Justice, cette entité mystérieuse, elle est partout ou, si l'on préfère, ce qui, finalement, revient au même, nulle part.

§

Quelque temps avant l'ouverture de la Conférence, M. Frank Simonds publiait dans le *New York Herald* un article, où il précisait à la fois le sentiment et le point de vue américain. Il y disait notamment :

Si ridicule que cela puisse paraître à l'étranger, il est absolument certain qu'on estime généralement en Amérique que la conférence de Washington va mettre fin pour toujours aux guerres en amenant toutes les nations à désarmer. L'ouverture de la conférence de Washington sera accompagnée de prières publiques dans tout le pays. Une propagande intense sera faite dans tout le territoire, comme cela a eu lieu pour la prohibition de l'alcool, et l'administration de M. Harding sera vivement criti-

quée si elle ne réussit pas à provoquer le désarmement mondial. On est, en effet, convaincu, dans certains milieux, que nous pouvons convaincre le monde à désarmer si nous y mettons toute notre énergie.

Et, cependant, ajoutait M. Frank Simonds, nous allons droit à une guerre avec le Japon. En effet, nous avons décidé que le Japon devait quitter la Chine et la Sibérie. Nous ne consentirons à aucun compromis. Il faudra que le monde entier, et en premier lieu le Japon, accepte notre point de vue.

Le pacifisme américain de 1921, j'ai regret à le constater, ressemble comme un frère au « pacifisme » allemand d'avant 1914, il emploie les mêmes arguments. Le peuple allemand, disait-on alors, est sage, puissant, et, fort de son bon droit à se développer librement et pacifiquement, il entend que chacun s'incline devant ses légitimes volontés ; si on lui résiste, ce qui ne peut être qu'injustice, il se verra contraint, bien à regret, de faire prévaloir son bon droit en recourant aux armes.

Le peuple américain est convaincu que le gouvernement des Etats-Unis est à même de *contraindre* le monde à désarmer en y mettant toute son énergie. Mais il apparaît nettement que le désarmement, ou plus exactement la limitation des armements, n'est conçu que comme la conséquence et le corollaire d'une proposition principale qui réside dans l'acceptation intégrale des plans américains dans les questions litigieuses du Pacifique et de l'Extrême-Orient. Les Etats-Unis d'Amérique feront cadeau de la paix au monde, à condition que le monde abdique toute volonté entre leurs mains. Sous ces formes excessives on voit percer le vif orgueil d'un peuple jeune et hardi, confiant et sûr de lui, persuadé que l'idéal qu'il défend est à la fois le plus noble et le plus humain qui soit. On ne peut nier qu'il n'y ait là de la grandeur, mais on voit aussi paraître avec quelque inquiétude, à côté des décombres encore fumants et mal éteints du pangermanisme vaincu, un panaméricanisme juvénile et tout battant neuf.

Au moment où l'américanisme tente de prendre son essor à travers le monde, il vient se heurter à un obstacle formidable : l'impérialisme japonais. Le conflit encore latent entre ces deux puissances s'aggrave du fait que, sur les rivalités de tous ordres dont il est la résultante, vient se greffer un antagonisme irréductible de race.

Tandis que l'Amérique se pose comme le champion de la race et de la civilisation blanches sur le champ de bataille du Pacifique, le Japon a conscience de défendre sur cet océan les destinées de l'Asie.

Il faudrait, dans ces circonstances redoutables, que les hommes qui sont réunis à Washington pour discuter fussent des demi-dieux, ayant à leur disposition les trésors d'une sagesse surhumaine, pour qu'on pût espérer qu'ils apportent à l'humanité une solution satisfaisante, réelle et durable des problèmes qui se posent à eux.

Si la guerre ne sort pas immédiatement du grand convent pacifiste de Washington, on se trouvera dans une période plus ou moins longue de trêve, que chacun mettra nécessairement à profit pour s'armer jusqu'aux dents en vue des éventualités futures. Il est à prévoir que le résultat le plus clair de la conférence dite du *désarmement* sera une course éperdue aux armements.

Pour l'instant la question préjudicielle à toute discussion sur la limitation des armements — question préjudicielle qui est certainement la question capitale aux yeux des promoteurs de la Conférence, le Président Harding et le secrétaire d'Etat Hughes, — est celle de l'acceptation intégrale du point de vue américain en ce qui concerne la position du Japon vis-à-vis de la Chine, voire même de la Sibérie.

Or, le jour même où paraissait dans le *New York Herald* l'article de M. Frank Simonds, dont j'ai cité un fragment plus haut et où se trouve précisé avec tant de netteté le point de vue américain, un délégué japonais, le prince Tokougava, débarquait à Vancouver et déclarait notamment qu'il

espérait bien que les questions qui sont pendantes entre la Chine et le Japon ne seraient pas discutées au cours de la conférence. « Il est préférable, en effet, disait le prince japonais, de laisser aux deux pays intéressés le soin de les résoudre directement. »

Dès l'abord, comme on le voit, la thèse nippone et la thèse américaine sont en opposition radicale ; tandis que la grande République semble décidée à imposer sa volonté, l'Empire du Soleil-Levant paraît déterminé à n'en faire qu'à sa tête. En dépit des déclarations, des discours, des propositions en apparence si « pratiques » et si « nettes » du Secrétaire d'Etat Hughes, et de toutes les fioritures de l'éloquence, c'est sous les auspices d'un antagonisme irréductible que s'ouvre la Conférence de Washington. Derrière les somptuosités de la façade officielle, le jeu secret et subtil des diplomaties consistera, pour parer au plus pressé, à user d'expédients et à agencer de telle façon la balance des forces, que les adversaires en présence se voient contraints de faire des concessions de forme qui permettront du moins de « gagner du temps » et, selon une expression chère aux Chinois, de sauver la face. Après quoi, la conférence ayant *réussi*, les événements suivront leur cours fatal.

Tant au point de vue strictement juridique qu'au point de vue de la morale et, si l'on peut dire, de la logique internationales, la position des Etats-Unis est singulière et paradoxale. Elle ne se justifie qu'en regard d'une notion de souveraineté mondiale qui est bien actuellement l'idée-force qui caractérise la psychologie du gouvernement et du peuple américains.

Sous la présidence de M. Wilson, les Etats-Unis, après de longues hésitations, sont entrés dans la guerre aux côtés des Alliés, contre les puissances centrales ; ils ont participé à la victoire. Le président Wilson a, par la suite, joué un rôle capital dans l'élaboration de la paix, qui porte la marque visible de son mysticisme humanitaire. Pour faire triompher ses vaines et nuageuses conceptions, le président

puritain et moraliste se laissa aller à sacrifier quelque chose des intérêts américains ; car, grisé de toute-puissance, il avait perdu contact avec le sol américain et même avec le sol tout court.

Lorsqu'il eut pompeusement apposé sa signature sur le parchemin de Versailles, le président s'en retourna à Washington, convaincu que la majorité du Sénat, qui lui était hostile, s'inclinerait devant le fait accompli et ratifierait en rechignant, mais ratifierait tout de même le Traité de paix. Or, en dépit de tous ses efforts, le Sénat infligea un désaveu formel au chef de l'Etat et se refusa systématiquement à ratifier quoi que ce soit de ce qui avait été signé. L'élection présidentielle vint fournir l'occasion d'un véritable appel à l'opinion du pays ; le président Wilson et ses partisans furent nettement battus.

Il en résulta la situation suivante : par déférence pour les Etats-Unis et par reconnaissance, certains Alliés s'étaient vus contraints d'accepter un traité tout enveloppé de brumes et farci de pièges et de chausse-trapes ; un déplorable traité, mais par ses tares bien wilsonien. Les Etats-Unis, plus réalistes encore que mystiques, se refusèrent seuls à souscrire à ce monument d'incohérence et se retirèrent au sein d'un splendide isolement, bien décidés à traiter de la paix par eux-mêmes et sans s'encombrer de discussions oiseuses avec les associés de la veille.

L'outrageant désaveu infligé au président Wilson par son pays repose sur deux ordres de considérations absolument contradictoires.

En premier lieu, on reproche au président d'avoir, en violation du principe de Monroë, accepté de signer un traité de garantie au bénéfice de la France, qui impliquait l'intervention des Etats-Unis dans les affaires d'Europe.

En second lieu, on reprocha au président d'avoir consenti au Japon des avantages qui lésaient les intérêts américains en Asie.

On blâme en un mot M. Wilson de s'être trop mêlé des

affaires européennes et de ne s'être point assez mêlé des asiatiques.

Valable face à l'Atlantique, le principe de Monroë perd toute valeur face au Pacifique.

Les Etats-Unis se refusent catégoriquement à tout engagement dont le but serait de garantir éventuellement la sécurité et l'intégrité de la France; les Etats-Unis se refusent également à assumer un mandat sur l'Arménie et toute obligation de défendre et de maintenir sauf ce malheureux pays ; par contre, ils se posent en champions de la liberté et de la sécurité chinoise, voire même sibérienne, et accepteraient sans hésiter un mandat sur quelque terre de l'Extrême-Orient. Comme dit Pascal : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Il est bon d'ajouter que l'idéalisme pacifiste et tumultuaire de la démocratie américaine se satisfait aisément de ces contradictions.

§

Si le gouvernement de Washington fait preuve d'un beau désintéressement en ce qui concerne les obligations et les conséquences funestes du Traité de Versailles relatives aux affaires européennes, il n'en va pas de même pour ce qui touche à l'Asie et au Pacifique.

Le but principal — non point certes le but avoué, mais le but pratique et certain — de la conférence de Washington vise à obtenir, d'accord avec ses signataires et au bénéfice des Etats-Unis, la révision du Traité de Versailles dans ses dispositions relatives à l'Extrême-Orient.

De la part des puissances européennes et particulièrement de la part de la France, ce serait créer un précédent

extrêmement dangereux et grave que d'accepter sur ce point la thèse américaine, bien qu'elle ne soit pas formulée avec netteté. Consentir à la révision du traité en ce qui concerne les droits concédés au Japon, c'est ouvrir la porte à toutes les revendications futures. Le traité est déjà si médiocre et précaire qu'on risque de le ruiner complètement en consentant à ce que chacun, selon ses intérêts égoïstes, puisse le modifier sur tel ou tel point. L'Allemagne vaincue ne poursuit point une autre politique.

Sans doute, les Etats-Unis n'ont-ils point ratifié le Traité de Versailles, dont les dispositions ne sauraient en conséquence les engager, mais elles engagent l'Empire Britannique, l'Italie, le Japon, elles engagent même, dans un certain sens, toutes les puissances qui ont donné leur adhésion à la Société des Nations, dont le Traité de Versailles est la charte constitutive.

Du fait que presque tous les pays du monde se trouvent plus ou moins directement garants du pacte de Versailles, les Etats-Unis se trouvent rejetés dans un splendide isolement et se verraient contraints de pratiquer une redoutable politique de solitude. La grande République pourrait sans doute, parvenue au faîte de sa puissance, tenter de régler seule à seul et en champ clos son litige avec le Japon. Mais ce dernier pourrait se trouver justifié d'en appeler aux cosignataires d'un Traité qu'il prétend observer, en les requérant de s'unir à lui pour faire respecter par autrui des dispositions acceptées et dûment signées. Les Japonais ne réclament rien que le respect d'un traité dont les Etats-Unis poursuivent diplomatiquement la révision à leur bénéfice.

§

Le 14 août 1914, l'empire du Soleil-Levant envoyait à l'empire d'Allemagne un ultimatum et, quelques jours après, l'état de guerre étant déclaré, l'armée et la flotte nippone occupaient le Chantoung et investissaient Tsing-Tao, la « capitale » de la concession allemande en Chine. Le 7 no-

vembre Tsing-Tao tombe aux mains des Japonais, appuyés par une troupe anglaise de 1.500 hommes.

Les buts intéressés du Japon, son désir égoïste de recueillir en Chine l'héritage allemand ne sont pas contestables ; mais il ne faut pas considérer cependant la chute de Tsing-Tao et l'élimination complète de l'Allemagne des pays d'Extrême Orient comme un résultat sans importance pour la cause des Alliés. La baie de Kiao-Tcheou eût certainement fourni une base navale de premier ordre aux Allemands pour la guerre de course qu'ils ont menée quelques temps dans le Pacifique et les mers australes et qui eût été bien plus préjudiciable si elle avait été assurée d'un port d'attache de la valeur de Tsing-Tao.

On peut aussi se demander ce qui serait advenu en Asie si les Allemands avaient gardé une base solide en Extrême-Orient lors du coup d'état bolcheviste en Russie. S'appuyant sur les bolcheviks, les Turcs et certains éléments chinois, les Allemands auraient certainement entrepris une action asiatique de grande envergure et l'eussent conduite avec l'énergie qu'on leur connaît. La puissance japonaise neutralisait d'avance toute manœuvre asiatique de grand style. Nous n'avons, du reste, pas à examiner ici le rôle du Japon dans la Grande Guerre, il nous suffit de savoir que, par une série d'accords secrets passés en février et mars 1917, la Russie, la France, l'Italie et l'Angleterre lui reconnaissaient le droit de prendre la suite des intérêts allemands dans le Chantoung. Le Traité de Versailles, signé par M. Wilson, mais non ratifié par le Sénat américain, vient confirmer ces accords et déclare : « *L'Allemagne renonce, en faveur du Japon, à tous ses droits, titres et privilèges, spécialement en ce qui concerne le territoire de Kiao-Tcheou, les chemins de fer, les mines, les câbles sous-marins acquis par le traité qu'elle a signé avec la Chine le 6 mars 1898 et tous les arrangements relatifs à la province du Chantoung.* »

Par le Traité de paix, le Japon a acquis, avec l'acquies-

cement des Alliés, une position absolument prépondérante dans la Chine du nord ; les événements l'ont, d'autre part, servi en Sibérie orientale ; et de fait sa situation dans le Pacifique est en passe de devenir formidable. C'est à quoi les Etats-Unis ne sauraient consentir à aucun prix et c'est pourquoi, sous le beau prétexte de limitation des armements, la conférence de Washington fut convoquée. La manœuvre diplomatique des Américains vise à séparer le Japon de ses alliés et à l'isoler. Il s'agit tout particulièrement pour les Etats-Unis, sinon de se ménager l'appui effectif des Anglais — ce qui serait l'idéal, — du moins d'obtenir de leur part une attitude de neutralité bienveillante en cas de conflit. Les Dominions : Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, redoutent les Japonais et sont évidemment très sympathiques au point de vue américain.

La limitation des armements, qui n'est, à tout prendre, qu'un prétexte invoqué pour justifier la réunion d'une conférence internationale, apparaît comme un lointain corollaire et suppose préalablement le renoncement volontaire de l'Empire du Soleil-Levant à ses ambitions, son abdication comme chef de file des puissances d'Asie.

Il est douteux que le gouvernement du Mikado consente à jouer ce rôle de guillotiné par persuasion. Si la situation mondiale, à la fin de la conférence, lui paraît absolument défavorable, il s'inclinera en vue de gagner du temps. Mais il ne peut s'incliner trop ni trop longtemps sans déchoir aux yeux de l'Asie.

On peut donc considérer la guerre entre les Etats-Unis et le Japon comme inéluctable ; les deux adversaires sont puissants, décidés, irréductibles ; les idéaux et les intérêts en jeu sont formidables, et finalement cette conférence de Washington, théoriquement si pleine de pacifique bénignité, apparaît comme une sorte de veillée des armes, inquiétante et grandiose ; elle servira à scruter et à déterminer les possibilités et les intentions de chacun.

§

Nul ne s'avisera de nier que le problème du Pacifique ne soit, quant à ses conséquences lointaines, l'un des plus redoutables qui se soit jamais posé à l'humanité. Nul ne s'avisera non plus de nier qu'il impose aux Etats-Unis comme au Japon des responsabilités que seuls peuvent assumer de grands peuples pleins de foi et de volonté de puissance. Au lieu d'envelopper le débat de Washington dans les voiles d'une phraséologie humanitaire et grandiloquente, ne serait-il pas à la fois plus digne et plus noble de discuter en toute franchise et en toute clarté? S'il existe une chance de parvenir à quelque résultat durable — ce qu'on n'aperçoit guère, — ne risque-t-elle pas de s'égarer dans le dédale des formules hypocrites et mielleuses? N'est-on pas en droit de préférer le pessimisme altier, la rude franchise d'Alceste aux caresses perfides et venimeuses de Tartuffe? N'est-on pas en droit de trouver profondément irritant et malséant l'étalage des beaux sentiments de moralité nationale et internationale auxquels on croit nécessaire de faire appel? Les tragiques réalités sont moins horribles que les grimaces menteuses des orateurs et des diplomates.

Que les Américains évoquent l'impérialisme japonais et le péril jaune, que les Japonais répliquent en évoquant l'impérialisme yankee et ce que l'un d'entre eux a stigmatisé et dénommé le désastre blanc, rien de plus légitime, car rien de plus vrai.

On serait alors à même de contempler les deux faces de la vérité. Mais, au sens courant des mots, les principes, la moralité, la justice n'ont que faire ici, dans des questions de puissance où le seul droit qui intervienne est le droit de la force.

Pour qui connaît un peu l'histoire, le subit amour, si tendrement protecteur, que portent les Etats-Unis à la Chine est doucement plaisant. L'intégrité de la Chine, cela signifie, en langage réaliste, le droit des Américains à y pro-

mouvoir leurs affaires jusqu'à les rendre prépondérantes, leur droit de contrecarrer les Japonais, ou tels autres, par tous les moyens. Lorsqu'au principe de Monroë, qui se résume dans ce cri : « L'Amérique aux Américains », les Japonais opposent un principe qui se résume dans le cri : « L'Asie aux Asiatiques », la logique n'est-elle point de leur côté ? Le principe de Monroë n'est pas issu du libre consentement de tous les peuples des deux Amériques, c'est un principe imposé à l'ensemble du continent américain par les Etats-Unis, et dont toute la valeur repose sur la force de la grande république du Nord. Les Etats-Unis protestent contre l'occupation japonaise au Chantoung, en Mandchourie, dans certaines parties du domaine sibérien, mais n'ont-ils pas eux-mêmes annexé jadis les îles Hawaï, n'occupent-ils pas les Philippines, qui sont un morceau d'Asie ?

Lorsque les Allemands se sont installés à Tsing-Tao, du seul droit de la force, les Etats-Unis n'ont proféré aucune protestation ; pourquoi protestent-ils aujourd'hui contre le fait que le Japon a pris la suite de l'Allemagne? Les Américains eux-mêmes, à la suite d'une guerre victorieuse, n'ont-ils pas pris la suite des Espagnols aux Philippines? Lorsque, en 1840, les Anglais entreprirent contre la Chine la fameuse guerre de l'opium, dans le dessein de contraindre le gouvernement chinois à laisser empoisonner ses ressortissants par les marchands d'opium qui faisaient fortune en cultivant le pavot aux Indes, que firent les Américains ? Quelle fut leur protestation?

Après que la Grande-Bretagne victorieuse eut contraint la Chine à signer le traité dit de Nankin, par où les Chinois s'obligeaient non seulement à se laisser librement empoisonner, mais encore à céder Hong-Kong aux Anglais, à leur ouvrir cinq ports et à payer vingt et un millions de dollars tant pour l'opium saisi que pour les dépens de la guerre qu'on leur avait faite, de protestation des Etats-Unis au nom des grands principes humanitaires il ne fut

même pas question. Le 24 février 1844, des plénipotentiaires américains débarquaient à Macao et entraient en pourparlers avec la Chine pour obtenir *les mêmes avantages* que l'Angleterre. Un traité dans ce sens fut signé à Wanghien le 3 juillet 1844 et les ratifications échangées à Canton le 31 décembre 1845. Les Américains réalisaient politiquement une habile opération, pratiquement une bonne affaire, mais la moralité ni la justice n'ont rien à voir en cette question.

L' « intégrité » de la Chine et le « régime de la porte ouverte » — la porte ouverte à toutes leurs ambitions — intéressent aujourd'hui les Etats-Unis à un double point de vue : l'expansion de leur propre commerce et l'opposition à toute expansion japonaise.

C'est un fait d'observation constante en matière de politique d'expansion et de politique coloniale que, lorsqu'un ou des pays s'instituent les défenseurs et les garants de l' « intégrité » d'un territoire, cela signifie qu'ils entendent être présents au jour du partage, et, si l'on ose dire, *fortement* présents. De même c'est une formule courante en ces matières que toute annexion se fait à contre-cœur et par nécessité. La politique d'intégrité est souvent le prélude d'une politique de partage.

Tout ceci ne signifie point que les Etats-Unis n'aient pas de bons, voire de grands motifs pour agir ainsi qu'ils tentent de le faire aujourd'hui en s'opposant au Japon ; je voudrais simplement indiquer que les prétextes qu'on invoque, pour moraux et humanitaires qu'ils prétendent être, n'ont que des rapports fort lointains avec les motifs véritables. Les Japonais tentent eux aussi de maquiller leur action et d'invoquer des motifs sans valeur réelle. Mais si les Nippons restent maîtres en fait de dissimulation silencieuse, ils n'ont pas encore acquis la maîtrise des puritains en matière de moralisme pratique à masque humanitaire.

Aux heures troubles du destin, on dirait que les chefs épouvantés, pris de vertige en face des immensités qu'ils

découvrent, où s'agitent les puissances élémentaires de la fatalité, s'efforcent, pour se rassurer eux-mêmes et pour cacher les gouffres à ceux qu'ils ont charge d'éclairer et de conduire, à traduire les mots et les phrases des tragédies de l'histoire qui se fait, en un pauvre et faux langage qui semble emprunté à cette littérature dite des ouvrages « qu'on peut mettre entre toutes les mains ». Peut-être cette langue du moralisme est-elle indispensable aux grands meneurs de foules ; il faut convaincre les hommes de la « justice » d'une cause pour qu'ils consentent à se faire tuer pour elle. Sans doute, est-il plus aisé pour chacun de croire à cette « justice », concept vide, mais d'une magnifique sonorité, que de concevoir la noblesse d'une cause en dehors de toute considération de morale universelle.

Si les réalités sont froides et hautaines, les belles phrases sont comme un alcool qui réchauffe les cœurs. Il peut arriver cependant et il arrive fréquemment que les illusions donnent naissance aux désillusions et que les grands mots engendrent les grands maux.

§

Si l'on veut comprendre la portée réelle et profonde de la conférence de Washington il faut laisser de côté, avec les proclamations pacifistes dont on l'enveloppe, tous ses buts avoués. La question n'est pas de savoir si l'on restreindra les armements, ni même dans quelle mesure et comment se règleront les questions relatives aux zones d'influence et aux intérêts économiques des Etats-Unis et du Japon.

Le problème capital, brûlant, inexorable que la conférence a charge de résoudre, celui dont on ne parle pas, mais qui domine, invisible, toutes les discussions, parfois même à l'insu de ceux qui discutent, c'est celui de la destinée des races. Qu'on le veuille ou non, ce qui est mis en question c'est la primauté de l'homme blanc (1), son droit depuis

(1) J'entends ici l'homme blanc, l'Européen, dont l'Américain n'est qu'une variété ; celui qui participe de la civilisation occidentale moderne.

tant de siècles incontesté à diriger le monde selon son gré, à lui imposer despotiquement ses volontés, à l'exploiter au bénéfice exclusif de sa race et de ses intérêts, à le modeler selon son idéal ou son caprice. Parfois menacé, l'homme blanc a toujours fait face et triomphé, il est celui qui conquiert, domine et asservit, l'homme de race royale parmi les races sujettes. Il a soumis l'Afrique, conquis et peuplé les deux Amériques et certaines terres australes, il gouverne l'Asie, souverain absolu en quelques lieux : les Indes, l'Indo-Chine, l'Insulinde, les archipels malais ; tuteur exigeant en d'autres : Perse, Turquie...

Grâce à sa force, grâce à sa ruse, à son génie inventif, à ses qualités d'initiative hardie et d'activité intrépide, l'homme blanc est devenu le despote qui gouverne égoïstement la planète; l'autocrate parmi les populations bigarrées de la terre.

Il semblait bien, dès le milieu du XIXe siècle, que sa puissance bien assise et sa domination resteraient pour toujours incontestées.

Or, l'homme blanc a rencontré, au cours de ses campagnes aventureuses, le Japonais, qui s'est mis en travers de sa route et qui menace dangereusement l'avenir de sa suprématie.

Prométhée d'entre les peuples voués à la servitude, le Japonais a percé le secret de la force blanche, il s'est emparé de cette civilisation matérielle, instrument formidable qui assurait aux hommes blancs leur toute-puissance.

§

Je ne puis songer à retracer ici, même sommairement, l'histoire des relations du Japon et des puissances occidentales, du XVIe siècle jusqu'à nos jours, mais la connaissance de cette histoire est indispensable à ceux qui s'efforcent de saisir dans son ampleur le problème du Pacifique. L'avènement d'une nation asiatique au rang de grande puissance

est un phénomène surprenant auquel, familiers des changements vertigineux, nous nous sommes aisément accoutumés, au point de le trouver aujourd'hui banal et normal, perdant le sentiment de tout ce qu'il révèle d'inouï et de prodigieux. Sommes-nous au début d'une ère nouvelle de l'humanité ?

Est-ce le crépuscule de l'âge des Blancs qui commence ?

Pour la compréhension du présent, il importe de préciser rapidement quelques points. Les rapports directs du Japon avec l'Europe datent du milieu du XVIe siècle. Vers 1542, les hasards d'une tempête poussent vers les côtes nippones le vaisseau du navigateur portugais Mendez Pinto. Admirablement accueilli, ce marin entreprend de commercer avec le Japon ; il est bientôt suivi d'autres aventuriers attirés par l'appât du gain.

Dès 1549, des missionnaires débarquent pour tenter de convertir le pays au christianisme. Aventuriers et missionnaires, naïvement fiers de leur supériorité, s'imaginant toujours débarquer chez les « sauvages », furent frappés de l'état de civilisation qu'ils découvrirent au Japon. « Ils étaient émerveillés par la finesse d'une civilisation très supérieure par les mœurs à la leur. » Saint François-Xavier n'hésitait pas à déclarer que « les Japonais dépassent en vertu et en probité tous les peuples jusqu'ici connus. Ils sont, ajoutait-il, d'un naturel très doux, incapables de fourberie, et l'honneur pour eux est le plus grand des biens... »

Les bienfaits de la « civilisation occidentale » ne tardèrent pas à se faire sentir :

... Le commerce avec l'Europe se développa et la pénétration du pays se fit selon le rythme normal : l'Occident apportait avec sa foi, ses sciences, ses arts, les armes à feu, la syphilis, la traite des esclaves. La civilisation occidentale se propageait avec rapidité. On exportait par milliers des esclaves japonais, achetés à bas prix dans ce pays désolé par un siècle de guerre et de misère. On réalisait, en exploitant la naïveté des Japonais, qui ignoraient la valeur de l'or, d'énormes profits. Le Japon devint le

paradis des aventuriers, des pirates, des marchands sans foi ni loi, dont les querelles, les rixes sanglantes, les débauches scandalisaient et troublaient les villes où ils étaient établis et où ils constituaient un danger grandissant (1).

Contre ce danger la réaction ne pouvait guère tarder ; moins d'un siècle après avoir pris contact, de manière si confiante, avec les hommes blancs, par instinctive réaction et par mesure de défense le Japon se ferme hermétiquement à toutes les ingérences étrangères. Pendant près de deux cent cinquante années il va vivre replié sur lui-même.

Du temps que les Japonais commerçaient avec les Européens quelques-uns d'entre eux s'en furent voyager en Occident et en rapportèrent leurs observations.

Ce qu'on apprenait à Edo... c'était l'histoire de la conquête du Mexique et du Pérou, l'expulsion des derniers Maures d'Espagne, les massacres entre catholiques et protestants, les bûchers allumés par Calvin et par l'Inquisition, les guerres de religion en France, aux Pays-Bas, et les débuts de la guerre de Trente Ans, tous les souverains sans cesse dressés les uns contre les autres, les hostilités ouvertes, les interventions chez les voisins, les manques de foi : tout cela nonobstant cette loi chrétienne que les religieux venaient prêcher au Japon. Est-il surprenant que les hommes qui avaient rétabli l'ordre, qui voulaient faire vivre l'Empire en paix, qui avaient montré un esprit de tolérance, un respect des devoirs internationaux également inconnus à l'Europe, est-il surprenant qu'ils se soient détournés et aient cherché par tous les moyens à écarter la contagion ? La clôture du Japon est un jugement sur la moralité politique de l'Europe d'alors (2).

Grâce à des circonstances historiques qui permirent le développement de cette politique de rigoureux isolement, le Japon évitait le *Désastre Blanc*, et entrait dans cette ère des Tokougawa, durant laquelle sa civilisation propre allait atteindre ces sommets qui la placent aux premiers rangs des grandes civilisations humaines.

(1) Emile Hovelacque, *Le Japon*, Paris, 1931, p. 152.
(2) Maurice Courant, *Deux époques de la politique extérieure du Japon*, Lyon, 1918, p. 17.

Sur cette ère des Tokougawa, qu'on me permette de rappeler ici, rapidement et sans ordre, quelques appréciations de Lafcadio Hearn :

La paternelle rigueur de la loi de Tokougawa servit à développer et à accentuer surtout ce qu'il y avait de plus séduisant dans le caractère national. De longs siècles de guerre n'avaient pas, jusque-là, favorisé la culture des qualités les plus délicates de ce caractère : le raffinement, la bienveillance ingénue, la joie d'être, qui, plus tard, prêtèrent un charme si rare à la vie japonaise. Mais pendant deux siècles de paix, de prospérité et d'isolement national, le côté prenant et gracieux de cette nature s'épanouit enfin...

Pendant deux cent cinquante ans ce règne maintint la paix et encouragea l'industrie. Bien que la civilisation nationale fût contenue, élaguée et taillée de mille façons, elle fut aussi cultivée, raffinée et consolidée.

La longue paix répandit dans tout l'empire un sentiment de sécurité encore inconnu...

Les mœurs conduisaient donc au bonheur général comme la prospérité universelle. En ce temps-là, « la lutte pour la vie » n'existait pas, du moins au sens moderne. Les besoins étaient faciles à satisfaire...

Ce fut surtout pendant l'ère de Tokougawa que le sentiment de la beauté commença à tout animer dans la vie ordinaire. Ce fut aussi alors que se forma l'art de l'illustration, et qu'apparurent pour la première fois ces merveilleuses estampes en couleur, — les plus belles que l'on ait jamais vues à aucune époque ni dans aucun pays... La littérature cessa comme l'art d'être un plaisir réservé aux classes supérieures : elle va revêtir une multitude de formes populaires. Ce fut l'âge des romans populaires, des livres à bon marché, du drame, des contes pour les jeunes et pour les vieux. L'ère de Tokougawa fut certainement la période la plus heureuse de la longue existence de la nation japonaise. L'augmentation de la population et de la richesse le prouverait, en dehors même de la floraison artistique. Ce fut un temps de joie populaire, et aussi de culture générale et de raffinement social... (1)

(1) Lafcadio Hearn, *Le Japon*, Paris, 1914, pp. 325, 334, 335, 338, 339.

Tandis que le Japon vivait ainsi replié sur lui-même, dans une paix splendide, créant, dans le sens le plus large et le plus noble du mot, de la *beauté*, l'impérialisme blanc, à travers les vicissitudes de cent guerres et de mille rivalités, créait de la *puissance*, asservissait la matière, captait et domptait les forces naturelles et les enchaînait à ses machines. Possédé d'une activité fébrile, ingénieux, inassouvi toujours, l'homme blanc étendait sur toute la terre le réseau de sa domination.

De l'âge esthétique qui dans l'Europe moderne atteint son apogée au temps de la Renaissance on passait à l'âge économique ; la fièvre de l'industrie, du commerce et des affaires dévore les populations lentement et progressivement nivelées par les progrès de la démocratie. Avec l'ère des machines et le règne des masses on voit surgir les villes énormes, les usines énormes, les armées et les flottes énormes, les empires énormes, les fortunes énormes, les guerres énormes et la misère énorme des foules. Tout est à l'échelle du gigantesque, fors la beauté qui ne saurait oncques s'en accommoder.

Il était fatal qu'au cours de leur expansion mondiale les hommes blancs finissent par retrouver et par jeter leur dévolu sur ces îles fortunées d'Extrême-Orient où vivaient dans l'isolement des hommes à peau jaune, d'une race dite *inférieure*, incapables de faire valoir et d'exploiter industriellement et selon les règles de l'économie moderne les richesses de leurs contrées. Il était nécessaire de faire rentrer dans le grand courant « civilisateur » du XIXe siècle ces malheureux insulaires qui croupissaient « en marge de la civilisation », il fallait, de gré ou de force, les embaucher au service de cette civilisation : vapeur, chemins de fer, électricité, télégraphe,... au service de la race blanche, en faire des producteurs de matières premières et des acheteurs de produits manufacturés, des « avaleurs de pacotille ».

Le Japon était menacé de servitude.

§

Par une ironie singulière du Destin, c'est aux Etats-Unis qu'incombe la responsabilité d'avoir fait le premier geste pour contraindre le Japon à sortir de son isolement et à reprendre contact avec la civilisation occidentale, dont il gardait une juste méfiance, fondée sur d'amers souvenirs.

Le 7 juillet 1853, le commodore Perry, de la marine américaine, à la tête d'une flotte composée des frégates *Susquehanna* et *Mississipi* et des corvettes *Plymouth* et *Saratoga*, vint jeter l'ancre devant Uraga, petite localité à l'entrée de la baie de Yedo. Le commodore était porteur d'une lettre du Président des Etats-Unis adressée à l'empereur du Japon réclamant la signature d'une convention dont les stipulations devaient être les suivantes :

Arrangement à conclure pour la protection des navigateurs et des navires américains jetés par le naufrage sur les côtes japonaises ou forcés par le mauvais temps de se réfugier dans les ports du Japon ;

Permission aux navires américains d'entrer dans les ports du Japon pour y faire des provisions d'eau et de charbon et des choses nécessaires à la vie, ou pour y faire les réparations nécessaires en cas d'avaries ;

Autorisation d'installer un dépôt de charbon sur quelque île, grande ou petite ;

Permission aux navires américains de faire le commerce et l'échange des marchandises dans un ou plusieurs ports de l'Empire.

Après de longues hésitations, les autorités japonaises décident de gagner du temps en accordant au commodore Perry les facilités demandées, mais en éludant toute réponse définitive.

Le commodore, en acceptant cette solution provisoire, annonça qu'il reviendrait chercher une réponse définitive l'année suivante. Il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Bien que fort désireux de se soustraire au contact des étrangers, renseigné sur leur puissance ou la pressentant, le Japon,

à son corps défendant, accepta de conclure un traité qui fut signé le 31 mars 1854.

Les ports de Shimoda et de Hakodate étaient ouverts aux vaisseaux américains; certains règlements concernaient les naufrages; la nomination d'un consul américain à Shimoda était prévue, dans le cas où cela serait reconnu nécessaire. Les Américains triomphaient; ils avaient rouvert le Japon aux pays d'Occident; la même année, en effet, l'amiral anglais Stirling, avec une escadre, mouillait dans la baie de Yedo et signait également un traité (1).

Comment les rapports avec les Blancs se firent plus nombreux et plus étroits, quelles vicissitudes ils traversèrent, je ne puis m'attarder à le dire ici; le résultat final seul importe.

Ce résultat, c'est que le retour offensif des « barbares étrangers » fut le point de départ d'une fabuleuse révolution qui aboutit à la restauration effective de l'autorité de l'Empereur, qui avait été confisquée par les chogoûns; à une réforme religieuse qui se manifesta par la renaissance du shintoïsme, religion purement nationale et nationaliste; à une refonte complète de toutes les institutions politiques, sociales et juridiques du Japon; à l'adoption de la civilisation matérielle des hommes blancs. Cette prodigieuse révolution, ou plutôt cet ensemble de révolutions n'alla pas sans quelques heurts ni sans quelques troubles de guerre civile. Il est un point cependant sur lequel les Japonais étaient unanimes, c'était sur la nécessité de résister à l'emprise des barbares étrangers. On ne différait que sur les moyens : les uns, s'imaginant qu'il n'y avait, comme jadis, qu'à rejeter les barbares à la mer et à refuser obstinément de leur ouvrir le pays; les autres, mieux informés de la puissance irrésistible sur laquelle s'appuyait l'impérialisme occidental, ne voyant le salut que dans une réforme radicale de toutes les institutions japonaises et dans un gigantesque

(1) Dautremer, *Chez nos alliés japonais*, Paris, 1918, p. 88.

effort d'adaptation de la volonté de vivre du Japon aux forces qui constituaient tout le secret de la puissance des Blancs.

La révolution japonaise de 1860, dirigée par le Mikado lui-même, représente l'effort le plus sublime qu'ait jamais fait un peuple pour faire face à une catastrophe et pour se sauver de la servitude. Car c'est le peuple entier unanime qui a si prodigieusement réagi ; comme l'écrit Lafcadio Hearn :

... la révolution japonaise paraît l'œuvre et le triomphe de quelques esprits supérieurs. C'est qu'on oublie que ces esprits supérieurs mêmes étaient les produits de leur époque, et que tout changement rapide de cet ordre représente tout autant le travail d'un instinct national ou d'un instinct de race que l'opération de l'intelligence individuelle. Les événements du Méiji mettent en lumière, de façon frappante, l'action de cet instinct en face du péril, et la réadaptation des sentiments et des idées en présence du brusque changement d'ambiance. La nation s'aperçut que son vieux système politique ne suffisait plus à des circonstances nouvelles : elle transforma ce système. Elle se rendit compte que son organisation militaire était incapable de la défendre : elle réorganisa son armée. Elle comprit que sa méthode pédagogique ne répondait pas à des nécessités imprévues : elle remplaça cette méthode en mutilant en même temps la puissance du bouddhisme, qui aurait pu opposer une résistance aux nouveautés indispensables.

En cette heure de grand péril, l'instinct national se retourna vers la doctrine morale à laquelle il pouvait le mieux se fier, — la doctrine de son ancien culte, la religion de l'obéissance implicite. En se reposant sur la tradition shinto, le peuple se rallia autour de son chef, le descendant des anciens dieux, et se soumit à sa volonté avec le zèle invincible de la foi. Il était certain que seule l'obéissance absolue aux ordres de l'empereur pouvait écarter le péril.

Et l'empereur ordonna seulement que la nation essayât de se rendre, par l'étude, l'égale intellectuelle de ses ennemis. Il ne m'incombe pas de dire à quel point cet ordre fut fidèlement obéi.

ni de quel secours fut, à la race japonaise, sa vieille discipline morale (1).

Lorsqu'on veut examiner impartialement les graves problèmes de l'heure présente, il ne faut jamais oublier que c'est l'impérialisme occidental qui a placé le Japon dans cette alternative : nation sujette, peuple esclave, ou grande puissance. Avec une détermination et une énergie farouche, les Nippons ont choisi. Peut-on leur en faire grief ? peut-on ne point les en admirer ? C'est pourtant ce reproche inexprimé de l'homme blanc à l'homme jaune qui refusa de s'incliner, qui domine tous les débats de la Conférence de Washington. Les Etats-Unis se trouvent avoir joué le rôle de l'apprenti sorcier dans la ballade de Gœthe.

Peut-on lire aujourd'hui sans un sentiment presque douloureux d'ironie ces réflexions, écrites en 1906, que j'emprunte à l'excellent ouvrage du professeur Archibald Cary Coolidge, de l'Université Harvard : *Les Etats-Unis, Puissance Mondiale* :

Le Japon s'ouvrit au reste du monde à la suite de la célèbre expédition du commodore Perry, en 1854. Cette expédition était forte, et son chef était un homme de résolution. De plus, on sait aujourd'hui, — ce que Perry ignorait, — que l'archipel japonais était mûr pour une révolution, qui se serait produite tôt ou tard, et que le vieux système de l'exclusion des étrangers était irrévocablement condamné. Mais ceci n'ôte rien à sa gloire. Il eut, d'ailleurs, le grand mérite d'accomplir sa délicate mission avec beaucoup de tact, et d'arriver à ses fins sans user de violence ; les Américains et les Japonais ont tout lieu de lui en savoir gré. Loin de se sentir humiliés au souvenir de la contrainte qu'il ont subie, les Japonais, en face des progrès qu'ils ont faits depuis lors, regardent l'arrivée des Américains comme le début de leur renaissance, et en font l'une des grandes dates de leur histoire. Ils l'ont montré lorsqu'en 1901 ils érigèrent à Perry un monument, auquel l'empereur et beaucoup de personnages considérables avaient souscrit (2).

(1) Lafcadio Hearn, *op. cit.*, pp. 358-359.
(2) A.-C. Coolidge, *Les Etats-Unis, puissance mondiale*, Paris, 1908, pp. 380-381.

§

De 1854 à 1906, sauf une courte tension en 1898 au moment de l'annexion des îles Hawaï par les Etats-Unis, on peut dire que les relations de l'Amérique et du Japon « ont été marquées d'une cordialité très réelle et assez peu commune ». Les relations entre les deux pays se sont développées d'année en année de la façon la plus favorable. Lors de la guerre sino-japonaise, contrairement à l'avis intéressé des commerçants yankees établis en Extrême-Orient, l'opinion publique aux Etats-Unis applaudit aux succès japonais. Il en fut de même durant la guerre russo-japonaise. Le colosse russe ayant été obligé de céder et de reculer, on ne tarda pas à s'apercevoir que l'Empire du Soleil-Levant commençait à prendre figure de concurrent et qu'il pourrait bien devenir un rival, à bien des points de vue, plus redoutable que les Russes.

Dès lors, les relations américano-japonaises entrent dans une nouvelle phase. Le maître s'effraye des progrès de l'élève.

Vainqueur de la Chine, vainqueur de la Russie, allié de la Grande-Bretagne, entraîné par la puissance de l'impulsion qu'il s'est donnée en affirmant sa volonté de vivre, et maintenant esclave lui aussi des forces aveugles qui traînent à la remorque la civilisation industrielle et tumultuaire qu'il a empruntée aux hommes blancs afin de leur résister, le Japon est devenu l'adversaire redouté des Etats-Unis.

Aux îles Hawaï, en Californie, l'émigration japonaise ne tarde pas à apparaître comme une sorte d'offensive, pacifique sans doute, mais inquiétante quant à ses conséquences possibles.

Travailleurs et sobres, les Japonais viennent faire concurrence à la main d'œuvre blanche jusque dans ses fiefs. Ce n'est point par ses vices ni par ses défauts, mais par ses fortes vertus que l'émigrant nippon s'est rendu insupportable en Californie.

L'avènement du Japon comme grande puissance, avec son corollaire l'expansion japonaise, lance les Etats-Unis au milieu d'un réseau de paradoxes politiques et de complications inextricables.

Outre sa politique continentale en Asie, sur laquelle nous allons revenir, l'Empire japonais mène dans le Pacifique une politique de développement économique dont l'instrument est l'émigration. Les travailleurs nippons, à la recherche de terres sous des climats favorables, vont constituer à l'étranger des « noyaux de japonisation », une série de petits Japons nouveaux, et le commerce suit les émigrants, et l'argent économisé retourne enrichir le pays natal. Enfin, protégé par la double cuirasse de sa race et de son nationalisme vigoureux, le Japonais ne s'assimile nulle part, il reste japonais et transporte sa patrie avec lui sur les terres lointaines.

Dans l'Amérique du Nord, les Etats riverains du Pacifique, Californie, Canada, s'élèvent tour à tour contre le danger que présentent ces invasions paisibles, ils crient au péril jaune et recourent à des mesures d'exception pour s'en défendre. L'Empire japonais, revendiquant son caractère d'Etat civilisé que nul ne peut aujourd'hui lui contester, prend fait et cause pour ses émigrants et revendique avec une grande force logique et une inlassable ténacité l'égalité des races.

A l'heure actuelle, en raison des difficultés qui sont faites aux émigrants du Japon dans le nord du continent américain, l'effort des Nippons s'est porté sur l'Amérique du Sud où les colonies de travailleurs sont de jour en jour plus nombreuses, plus prospères et mieux organisées. Les Etats-Unis qui, au prix d'une guerre civile sanglante, ont délivré les noirs du joug blanc, les Etats-Unis qui ont proclamé si haut l'égalité de tous les hommes sans réserve de nationalité, de religion ni de race et qui ont fait de dix millions de nègres des citoyens *théoriquement* égaux des blancs, se voient aujourd'hui dans l'obligation de dénier l'égalité aux

jaunes, infiniment supérieurs à tous les points de vue, aux descendants des esclaves noirs qui, au contact des Blancs, ont contracté tous leurs vices sans acquérir aucune de leurs vertus. La gravité de la question noire aux Etats-Unis n'a pas été sans jouer un rôle déterminant sur la politique de race vers laquelle incline le gouvernement. Ces noirs, dont on a fait inconsidérément des citoyens, sont considérés moins comme des hommes que comme des nègres, depuis qu'ils ont quitté la *Case de l'Oncle Tom*.

Les questions asiatiques viennent mettre définitivement en défaut l'un des principes essentiels de l'américanisme qui repose sur une idée théorique de l'assimilation de tous les hommes qui viennent s'établir sur le territoire de l'Union, quelles que soient leurs origines ou leur provenance.

Les Etats-Unis, qui réclament le régime de la porte ouverte en Chine et qui s'instituent aujourd'hui les protecteurs de l'intégrité du Céleste Empire, refusent à l'ensemble des Asiatiques, qu'ils soient Chinois, Hindous ou Japonais, le bénéfice de ce régime. Sur l'une des rives du Pacifique la porte ouverte, sur l'autre la porte fermée.

Les mesures qui ont été prises contre les Japonais à l'instigation de l'Etat de Californie répondent aussi à des raisons d'ordre économique, mais dans ce sens elles risquent fort d'être inopérantes. La frugalité, l'esprit d'épargne qui font du travailleur jaune un concurrent redoutable pour le travailleur blanc, et qui constituent sa véritable supériorité, exerceront indirectement leur effet. Exclus des Etats-Unis, les émigrants japonais se sont donc rabattus sur l'Amérique du Sud et tendent de plus en plus à s'y implanter. Grâce à leur concours, la production s'intensifiera nécessairement dans les Républiques Sud-Américaines et les exportations des Etats-Unis en subiront une diminution; d'autre part les échanges entre Sud-Amérique et Japon ont tendance à se développer très rapidement. Si l'on ajoute à ces brèves indications que, d'une part, dans l'Amérique du Sud, peuplée d'un très grand nombre de métis, on n'a

aucunement le préjugé des races de couleur au même degré que dans le Nord, mais qu'au contraire on en souffre plutôt, que d'autre part on s'y inquiète des tendances impérialistes du panaméricanisme yankee, on comprendra que l'expansion des Etats-Unis se heurte sur le continent américain même à des difficultés qui ne peuvent qu'être profitables à la politique du Japon dans le Pacifique.

L'Empire du Soleil-Levant, dont l'excellente marine marchande se développe constamment, porte déjà la lutte économique à travers l'océan jusqu'aux rivages américains et obtient d'incontestables succès dont s'irritent les Etats-Unis qui ont tendance à les trouver non seulement préjudiciables, mais presque vexatoires et injurieux.

La politique des intérêts économiques est une petite politique à courte vue, car les manifestations économiques ne sont que la surface et comme le signe des choses. Tant que l'ouverture du Japon au commerce occidental est apparue comme une bonne affaire pour eux, les Américains ont été ardemment « japonophiles », mais dès l'instant que le Japon est apparu comme un concurrent et comme un rival dangereux, ils sont devenus d'enragés « japonophobes ».

Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on commence à s'apercevoir que, derrière le Japon, il y a l'Asie, et que le commodore Perry avec ses deux frégates et ses deux corvettes n'a pas été seulement l'initiateur d'une bonne affaire devenue mauvaise, mais peut-être l'annonciateur d'un âge nouveau du monde. Alors que les hommes d'Etat devraient s'efforcer à considérer les choses de haut, il semble que le mercantilisme et le maquignonnage, mêlés aux faux-semblants de l'humanitarisme, jouent encore le premier rôle à la Conférence de Washington, dont les deux *leitmotive* semblent être : *pacifisme* et *consortium*.

§

Les grands problèmes pratiques qui se posent d'emblée à la Conférence sont ceux relatifs à la Chine et aux affaires chinoises.

L'effondrement de la Russie, l'héritage allemand en Extrême-Orient, l'excellence de sa position géographique, tout concourt à faire de l'Empire Japonais une puissance prépondérante dans le Céleste Empire, ou plus exactement dans la Céleste République, qui représente aujourd'hui un chaos de désordre et d'anarchie. Inquiets des ambitions et des progrès de la pénétration japonaise, les États Unis réclament, sous prétexte d'intégrité chinoise, voire sibérienne, et de régime de la porte ouverte, un règlement nouveau des affaires d'Extrême-Orient. Ce qu'exigent les Américains, c'est que le Japon soit moralement abaissé, ce qui compromettrait sa situation en Asie, et qu'une large part soit réservée à leurs capitaux, à leurs industriels et à leurs commerçants dans l'exploitation rationnelle de la Chine. La situation de fait et même les droits acquis par l'Empire japonais avec l'acquiescement des Alliés sont contestés par l'Amérique et remis en question.

En se plaçant sur le terrain de l'intégrité chinoise, les Etats-Unis devraient logiquement exiger que tous les avantages acquis par les Occidentaux en Chine depuis un siècle soient annulés; en fait, leur revendication se limite aux avantages acquis par le Japon. Par exemple, on ne demande pas aux Anglais, dont on cherche à se concilier les bonnes grâces et qu'on voudrait voir dénoncer leur pacte d'alliance avec le Japon, de renoncer à Hong-Kong, ce Gibraltar d'Asie.

Confiants dans le libre jeu des forces économiques formidables dont ils disposent aujourd'hui, les États-Unis ont besoin de la paix pour s'assurer ces conquêtes et pour affirmer leur suprématie, sous la condition qu'ils trouvent le champ libre devant eux et des territoires ouverts. Aux yeux des puissances mercantiles, la Chine est un immense domaine fort riche et presque inexploité encore qui renferme une population de 400 millions d'habitants dont on pourrait faire 400 millions de clients. Les Américains entendent rester fidèles à l'attitude traditionnelle de l'Occidental à l'égard

des peuples indigènes. Car comment l'homme blanc s'est-il présenté devant les autres peuples de la terre ?

Il est arrivé chez eux avec l'ambition d'y trouver des champs à exploiter, des concessions à découper, des ouvriers à recruter. Il a cherché souvent à détacher les indigènes de leur économie traditionnelle pour les annexer à la sienne. Il ne visait pas à développer leur bien-être ni à élever le niveau de leur vie ; il voulait les transformer en consommateurs pour les articles qu'il leur vendrait et en producteurs pour les denrées qu'il leur achèterait (1).

Que cette attitude soit souvent profitable, nul ne saurait le contester ; quant à ce que rapporte cette tutelle de l'Occidental aux pays exploités, nul homme sincère et impartial ne refusera de souscrire à ce que dit M. Demangeon :

Tutelle parfois fatale ; car, en développant la culture des produits commerciaux, on sacrifie les cultures alimentaires et l'on provoque des famines. Tutelle néfaste encore à d'autres égards ; car l'Européen manufacturier considère les sociétés indigènes comme les débouchés naturels de ses objets fabriqués ; il cherche à tuer toute initiative industrielle afin de ne pas se créer à lui-même des rivaux et il maintient, tant qu'il peut et tant qu'il y trouve intérêt, le pays hors de l'évolution moderne (2).

Les desseins du Japon ne sont sans doute pas moins entachés d'égoïsme que ceux des Occidentaux, et particulièrement des Américains, mais si l'on tient à se placer au point de vue de l'intérêt des indigènes, il est permis de supposer que les Japonais, dont la mission historique est désormais d'organiser l'Asie pour la libérer de la tutelle des hommes blancs, feront un effort dont les résultats ont chance d'être humainement plus favorables aux Asiatiques.

Avec le régime de la porte ouverte la Chine ne tardera pas à n'être plus qu'une masse amorphe, impuissante et tumultuaire, taillable et corvéable à merci, une poussière

(1) A. Demangeon, *Le Déclin de l'Europe*, Paris, 1920, p. 261.
(2) *Id.*, pp. 263-164.

d'hommes, tourbillonnant à tous les vents, vouée à l'esclavage et finalement à la destruction.

Les Japonais qui s'appliquent de toute la force de leur indomptable volonté à forger une âme et une conscience à l'Asie ont, sans doute, des exigences sévères, une poigne fort rude et des procédés souvent brutaux : du moins apportent-ils aux peuples indigènes une espérance et un idéal.

Le Japon seul, chef impérial, a quelque chance de pouvoir un jour libérer l'Asie ; livrée à elle-même, la Chine est désormais incapable d'action.

Car qu'est-ce donc que la Chine, énigme et enjeu des problèmes d'Extrême-Orient ?

... La Chine n'est géographiquement, ethniquement ni même historiquement, une nation, mais une simple fédération de populations aux intérêts particuliers... (1)

... Dans son ensemble, le peuple chinois semble incapable de cette manifestation de l'esprit national que nous appelons patriotisme (2).

... Le Chinois demeure, en général, profondément indifférent aux questions de politique, politique intérieure tout aussi bien que politique extérieure. Courbé sur sa charrue ou appliqué à ses comptes, il reste étranger aux questions de régime ; et les échos des compétitions internationales ne parviennent pas jusqu'à ses oreilles (3).

Pour le moment c'est l'anarchie, le gâchis, les emprunts dilapidés inutilement pour le pays qui reste sans armée, sans marine, sans voies de communication que celles qu'ont installées les compagnies étrangères, sans outillage économique, sans industrie nationale, sans rien, en un mot, de ce qui est indispensable non seulement pour atteindre au rang de grande puissance auquel il aspire, mais encore pour résister aux convoitises européennes intéressées à sa perte (4).

Il devient de plus en plus évident que la masse amorphe du pays assiste avec indifférence aux luttes des politiciens, que toute

(1) Georges Maspero, *La Chine,* Paris, 1918, p. 437.
(2) *Id.*, p. 437.
(3) *Id.*, p. 438.
(4) *Id.*, p. 439.

cette meurtrière agitation, cette anarchie tempérée par l'assassinat, est entretenue par un petit groupe d'ambitieux qui se disputent des prébendes (1).

... Le pays, au fond, se désintéresse des questions intérieures autant que des problèmes extérieurs. Toutes ces agitations, qui de loin sont les seules manifestations de sa vie, ne sont que de superficiels remous à la surface du grand océan immobile chinois. Sa véritable vie continue à peu près inchangée sous cette écume. Ce qui le montre, c'est, dans cette population de 400 millions, le chiffre négligeable des combattants. Toutes ces opérations à grand fracas sont conduites par de petites armées où défilent toujours les mêmes soldats, et les protagonistes de ces luttes militaires ou politiques sont toujours les mêmes. Une poignée d'ambitieux mène la Chine inerte à l'abîme (2).

La Chine ne se maintient encore que par ses coutumes ancestrales et son droit coutumier : le peuple est excellent, mais l'administration est pourrie ; jalousie de fonctionnaires les uns contre les autres, rivalités personnelles, compétition de toutes sortes, ambition démesurée, corruption sans égale, profonde ignorance, manque de désintéressement, absence d'idéal, patriotes plus bruyants que sincères, voilà ce que nous présente la nouvelle Chine... (3)

Ces quelques témoignages, que nous aurions pu multiplier facilement, empruntés à des écrivains d'une science et d'une compétence indiscutables, prouvent que la Chine d'aujourd'hui est tout simplement une proie offerte à toutes les ambitions.

La rhétorique puritaine, pacifiste et humanitaire n'a vraiment que faire dans ces affaires de Chine où il n'entre en jeu que des questions de puissance.

Les Etats-Unis pourraient dire : Nous possédons la force et nous voulons défendre nos intérêts, soutenir notre expansion. Les uns approuveraient, les autres réprouveraient, mais chacun comprendrait.

Les Etats-Unis pourraient encore proclamer, non sans jus-

(1) Emile Hovelacque, *La Chine*, Paris, 1920, p. 256.
(2) *Id.*, p. 258.
(3) Henri Cordier, *La Chine*, Paris, 1921, p. 132.

tesse et vérité : La primauté des hommes blancs est menacée, l'Asie s'éveille, il est indispensable d'entreprendre une croisade pour sauver l'Occident. Chacun comprendrait encore.

Les Américains tentent au contraire de mener une politique très réaliste tout en persistant à s'égarer dans les brumes de la mystique démocratique dont les arguments et la phraséologie tournent au détriment de ceux qui les emploient.

N'est-ce pas au nom de la liberté, de l'égalité, du libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes que les populations d'Asie aujourd'hui, demain les populations d'Afrique commencent à se dresser contre l'hégémonie des Blancs ?

N'est-ce pas au nom du principe de Monroë, palladium de la politique extérieure des Etats-Unis, principe qui fut *imposé* par les hommes de Washington à l'ensemble du continent américain, que le Japon réclame l'Asie pour les Asiatiques ?

C'est essentiellement contre ces applications logiques, légitimes, mais désagréables, des principes sacro-saints que les Etats-Unis s'élèvent aujourd'hui à la conférence de Washington.

§

Le problème du Pacifique comporte tant de données et d'éléments divers, il présente un tel enchevêtrement, que j'ai dû multiplier les indications pour donner une idée de son inextricable complexité.

Tandis que le Japon se présente comme le champion de l'Asie, les Etats-Unis apparaissent incontestablement comme les champions de l'Occident, mais leur jeune impérialisme aspire inconsciemment à une sorte d'hégémonie dont ne saurait se satisfaire l'unanimité des Blancs. Les particularismes restent puissants, les peuples tiennent, à juste titre, à maintenir leurs caractères d'indépendance et d'originalité, et finalement, ce qu'on pourrait appeler le patriotisme de race n'est encore qu'une notion bien inconsistante et vague.

Derrière le Japon, l'Asie n'est encore qu'une sorte d'immensité amorphe qu'éclaire à peine une vague lueur de conscience ; derrière les Etats-Unis, les nations occidentales sont hésitantes et divisées.

Le différend entre les Etats-Unis et le Japon n'est encore qu'un prélude à la grande lutte des races pour la liberté et la domination.

Pour l'instant les intérêts égoïstes et médiocres ont encore le pas sur les immenses problèmes dont l'histoire de demain requerra la solution.

La Conférence de Washington a pour but précis d'obtenir en faveur des Américains une refonte complète du Traité de Versailles, en ce qui concerne les points où leurs intérêts se trouvent atteints ; quant aux autres, on s'en désintéresse.

La conférence de Washington a pour objectif immédiat la reconnaissance, contre les intérêts nippons, du reste admis par les Alliés, de l'intégrité de la Chine et du régime de la porte ouverte dans l'Asie orientale.

La Conférence de Washington apparaît comme une manœuvre qui permettrait aux Etats-Unis de faire l'économie d'une guerre incertaine et redoutable. Le programme américain, pour autant qu'on en peut juger à l'heure actuelle, vise à l'humiliation, à l'écrasement moral, à la diminution matérielle du Japon.

La condition première, pour que ce planait quelque chance de se réaliser, c'est de briser l'alliance qui lie l'Empire Britannique à l'Empire du Soleil-Levant. Le minimum que réclame l'Amérique, c'est qu'on lui laisse les mains libres pour régler seule à seule ses affaires avec le Japon.

Quelle sera l'attitude de la Grande-Bretagne? Tel est le secret de la Conférence.

Si quelque chose peut prouver le manque d'expérience et l'inhabileté des Américains en matière de politique étrangère, c'est bien ce fait que les Anglais, en se rendant à la Conférence, sont les arbitres absolus de la situation.

Il paraît extrêmement probable que ces Anglais, qui ont

de la tradition et qui sont de vieux routiers de la politique étrangère, se tiendront au-dessus de la mêlée et garderont une neutralité bienveillante à l'égard des deux partis ; cette attitude promettant d'être particulièrement fructueuse pour eux.

Si la guerre éclate entre les Etats-Unis et le Japon, quelle qu'en soit l'issue, l'Empire Britannique a les meilleures chances d'en sortir affermi et grandi. Tandis qu'Américains et Japonais seront occupés à se battre, il rétablira sa situation économique et financière, et même sa situation intérieure en pourvoyant, à grand bénéfice, de toute la puissance de ses usines et de ses flottes au ravitaillement des deux adversaires, en armes, en munitions et en matériel de guerre.

Pour qui ne veut considérer que le plus proche avenir, il est indubitable que l'Angleterre a intérêt à voir éclater la guerre entre l'Amérique et le Japon, à condition de garder une prudente neutralité. Elle conserverait ainsi la maîtrise des mers, aurait les mains libres partout et saurait s'en servir, et, quand le moment serait venu, elle arbitrerait le conflit.

§

Je me suis efforcé, dans les pages qui précèdent, d'étudier le conflit du Pacifique en fonction de ses deux principaux protagonistes, l'Amérique et le Japon, en m'essayant à mettre en lumière les grandes idées générales qui dominent de haut tout le débat.

Une étude plus approfondie nous eût amené à examiner de près la politique impériale de l'Empire Britannique, qui joue ici un rôle déterminant, tant dans le passé que dans le présent ; et surtout à insister sur le rôle historique de la Russie en Asie. Empire immense, à cheval sur deux continents, habité par des races diverses et mêlées dans la même unité, la Russie était comme un pont jeté entre

l'Europe et l'Asie. Ce pont est aujourd'hui coupé et probablement à jamais pour le malheur de l'humanité.

Si, comme on peut le prévoir, la conférence de Washington, après de longs débats et d'obscurs et âpres marchandages, se sépare sans découvrir aucune solution définitive, mais seulement quelque arrangement de façade, qu'adviendra-t-il ?

Ceci, sans doute, qu'un concile pacifiste aura servi, une fois de plus, à préparer une guerre. Et cette guerre n'opposera pas seulement les peuples aux peuples, mais les races aux races : l'Asie qui s'éveille à l'Occident....

GEORGES BATAULT.

UGUA LONGA

—

Au sortir de la consultation, dans la rue tiède, sous le soleil de cet après-midi d'hiver tendre et joyeux déjà comme un soir de printemps, Ruigi Bolamente s'en fut au hasard, d'une marche incertaine et machinale, la tête vide, les jambes molles. Ces paroles du petit homme, là-haut, ces mots réticents qui se voulaient habiles le battaient de leur bruissement comme la vague encercle le rocher. Leur musique se formulait indéfiniment en lui-même, ses lèvres les répétaient, ses yeux les lisaient partout, aux devantures des boutiques comme au flanc des véhicules dont fuyait la course rapide :

— Soyez courageux ! Il n'y a plus d'espoir... aucun espoir...

Chaque fois nouveau, le sens de cette phrase s'imposait à son esprit, l'écrasant de son poids horrible : aucun espoir ! ...Et des images tressautantes, comme à travers une sorte de brume, apparaissaient à ses yeux : la veillée mortuaire dans le reflet des bougies, le convoi funèbre, l'assistance vêtue de noir, la théorie des voitures suivant au petit pas...

Aucun espoir !...

Négligeant de cambrer son torse, il obliqua par une rue transversale, débattant un instant l'idée d'aller voir l'enfant, comme il l'avait promis. Irait-il ?... Une lâcheté l'en détourna, coutumière en lui chaque fois qu'il s'agissait d'accomplir quelque devoir, de s'imposer une contrainte.

— A quoi bon ?...

A ces heures, toujours il éludait la corvée. Il en fut cette fois-ci comme des autres :

— J'irai demain, oui, demain matin...

Qu'y pouvait-il du reste ? Et cette visite, qu'eût-elle changé ?...

Il éprouva le besoin de fuir toute compagnie, d'être seul avec soi-même, pour réfléchir, envisager son destin. Bientôt s'accomplirait l'événement capital de sa vie. Aucun espoir !... l'autre ne l'avait-il pas dit ?...

Il s'en alla au long d'une avenue de faubourg. Des entrepôts la bordaient, des maisons misérables, puis des terrains vagues enclos de planches. Elle se perdait bientôt dans la campagne, circulait à travers des champs d'artichauts et de pommes de terre : ces potagers où les villes déversent leurs immondices et qui rendent en échange des carottes, du persil et des choux. Des lessives séchaient sur des cordes.

Campagne mixte, gaie tout de même, à cause du soleil. Plus loin, au pied d'une colline, des soldats faisaient l'exercice. Il les regarda déployés par longues files sinueuses, puis, se couchant et se relevant, se précipiter dans un simulacre d'assaut. Dans un maigre bouquet d'arbres, une école de clairons, sans trêve, reprenait la même sonnerie belliqueuse.

Ruigi passa, d'une allure traînassante et lasse. Une idée s'interposait entre son attention et la vision qu'il avait du monde, une idée qu'il poussait devant lui comme un écran interceptant le spectacle extérieur : l'idée de sa malchance présente, de ce coup du sort, qui le frappait à l'improviste, en pleine sécurité.

Huit jours, huit jours aujourd'hui et tout était bien ! L'enfant prospérait, vigoureux, talisman du père, otage et sauvegarde contre les possibilités de désastre que recélait la santé précaire de la femme, ce mal incurable qu'elle traînait et dont elle allait mourir. Et voilà ! le destin s'était prononcé, ou presque. Sans que rien l'eût fait prévoir, hérité d'elle, tout d'un coup le même mal terrassait l'enfant. Il allait mourir ! Et la mère ensuite, dès qu'elle saurait... Ah ! misère !

La porte de la ville franchie, inopinément, sans qu'il eût gardé conscience du chemin parcouru, il fut sur le pont de la Seybouse, accoudé au parapet et regardant couler l'eau limoneuse. L'idée fixe s'y planta comme un filet solide que les flots battront sans le déplacer. A mi-voix, plaintif, écrasé par l'inclémence du sort, il disait sa stupeur devant le désastre, son épouvante incrédule :

— Quand même, quand même !...

Ses jambes l'entraînèrent par la route. Sur une colline verte, piédestal d'herbes et d'arbustes, se dressa la basilique de Saint-Augustin. Il pensa à Dieu, à Dieu dont il s'était assez peu soucié jusqu'ici. Le miracle, qui sait ?.. Mais l'espérance fut brève, l'incroyance fut plus forte d'être vieille, aussi vieille en date que son enfance qui n'avait su de la religion, du culte, de la foi que ce qu'un enfant de chœur peut chiper de vin, obtenir de sous et de bonbons. Il se désola, se sentit débordé, roulé comme un bouchon à la fantaisie de la tempête.

L'idée était trop cruelle : un bloc où il n'entrevoyait aucune fissure. D'être sa proie sans conteste, ce sentiment le fit revenir avec précipitation, plein du désir des endroits coutumiers et des choses familières.

Ce fut le retour, la perspective de la ville écrasée par la masse de l'Edough, montagne énorme, carapace puissante et chagrine, sillonnée de vallées minces, à distance, comme des rides.

La ville délégua vers sa peur, vers sa peur pesante comme la montagne, une rue de faubourg longue et triste, bordée des mêmes maisons basses, des mêmes terrains vagues, que pointillaient de taches blanches les formations d'exercice de tirailleurs. Les clairons répétèrent leur fausse joie guerrière, ils se turent et, à l'unisson du silence, Ruigi Bolamente retrouva quelque calme.

Il s'intéressa au mouvement de la rue, incapable de porter longuement une pensée, un souci quelconque. Ne pouvant vaincre l'idée, il composa avec elle, toléra sa présence,

l'accepta, pourvu qu'elle lui laissât quelque répit. Il la surveillerait de l'œil, voilà tout ! Et peut-être le sort se détendrait-il, comme un ennemi qui n'est plus sur ses gardes, peut-être laisserait-il apparaître le défaut, la fêlure par où empoigner l'adversité.

Des passants le croisèrent, des charrois, des hommes accomplissant le labeur de chaque jour. Il atteignit le cours Astolp, large comme un boulevard de Paris, avec un trottoir central, planté d'arbres, un kiosque à musique. Il s'assit à la terrasse d'un café, las, désireux d'éluder de quelques instants encore sa rentrée chez lui.

Le soir était insensiblement venu, et, avec lui, l'heure de la promenade ; la rue se peuplait ; aux passants d'abord rares, aux flâneurs discourant par groupes succédait la lente passée d'une foule où les toilettes claires des femmes dessinaient des taches mouvantes. De sa place, Bolamente pouvait suivre l'interminable va-et-vient accompli d'un pas mesuré, langoureux, égal, ce pas qu'impose la chaleur des étés. Deux courants contraires s'y marquaient, l'un montant, l'autre redescendant et les regards ayant ce prétexte qu'ils se croisaient pour se pénétrer, se chercher ou se fuir au passage. Là, dans la lumière bleuâtre des reverbères qu'on allumait s'amorceraient les intrigues, nombreuses dans cette ville coquette, posée au fond d'un golfe calme, entre la mer joyeuse, la vallée chaude, la montagne sévère et retirant de ces voisinages un caractère de volupté gaie, féline et âpre à la fois.

Cette griserie pesait sur la foule, chairs fiévreuses et pour elle câlines, cette ruse plissait le visage mobile et bruni des gens du peuple, cette avidité de jouir, cette volonté d'être riche et puissant que Bolamente portait dans son cœur comme une bête en cage, il pouvait la lire aux yeux de tous ceux qui passaient là.

Et aux approches de la nuit, de cette foule aux mouvements sinueux et doux, de la plaine tiède, de la mer proche, cette Méditerranée vieille comme la civilisation des

hommes, comme d'un parfum capiteux saturé d'aventures, d'exils et de départs nostalgiques s'émettait un désir de joie intense, un appétit de vivre tel qu'il redressa Bolamente, la poitrine haute.

— Qui sait ?...

Il se reprit à l'espoir, accueillit le doute dont les subtils cheminements effritent la certitude, horrible certitude qu'avait énoncée l'autre, cependant qu'ils étaient devant la fenêtre ouverte sur le port : aucun espoir !...

— Les médecins, peuh !...

La foule s'écarta. Il y eut des rires joyeux, un remous. Un groupe de travestis coupa la chaussée, des masques : clowns, pierrots et colombines. Sous la soie des costumes, des formes féminines se révélèrent. Et à la terrasse du café, Bolamente s'absorba, intéressé par ce qui se décelait de ces femmes au rythme de leur marche. Elles avaient des chairs jeunes et fermes, des cheveux flottants, l'allure vive, le geste gamin, le rire léger.

Elles disparurent. De suite, par contraste, Bolamente songe à cette autre femme qui était sa propre épouse.

— Isabella... Bella, oui, vraiment, le nom mensonger !... Tristement maigre, de peau flasque, de ligne anguleusement roide, ah ! l'insipide créature !

Près d'elle, sans doute, il avait trouvé la sécurité de la fortune, ce qu'elle donne de confort à un voluptueux, d'oisiveté à un nonchalant, mais sans aucune des compensations dont il s'était promis de se rattraper par ailleurs pour racheter son sacrifice.

Elle était jalouse autant que laide, jalouse au delà de toute mesure, décourageant ses intentions d'entreprendre, l'incitant à l'inaction afin de mieux le garder. Aucune occasion de s'affranchir, de se donner un peu d'air sous prétexte d'affaires, d'obligations professionnelles, de transactions, de voyages... Depuis deux ans il était sa chose, astreint à l'existence fastidieusement régulière d'un écolier, surveillé, contrôlé, espionné. Depuis deux ans, oui, l'avait-

il payée cette fortune dont il ne profitait point, somme toute, et qu'il était menacé de perdre aujourd'hui ! Alors revenaient les mots passant condamnation, les mots terribles : aucun espoir ! Et il hésitait. Après tout, mieux ne valait-il pas la liberté du chien maigre ? Oui ?... non ?...

Une silhouette apparue le redressa de son affaissement. Une bouffée de sang vint colorer ses joues, il bomba le torse, palpa sa cravate où quelques secondes s'étala l'ongle de son petit doigt, cet ongle qu'il tenait pour original de conserver très long, taillé en griffe.

Une jeune femme avançait, qu'il avait croisée souvent et toujours, malheureusement, alors qu'il était en compagnie de son épouse. Troublé étrangement, il la dévisagea tandis qu'elle passait, la tête haute, indifférente, ne paraissant même pas l'apercevoir. Il débattit le projet de la suivre.

A quoi bon ?... la sévérité de l'attitude le déconcertait visiblement. Cette femme était étrangère à la ville, étrangère au pays. Parisienne, il en jurait, Française en tout cas. Elle avait une élégance plus fine, plus sobre, plus enlevée que les filles du pays. Il la regarda s'éloigner, du regret plein son être. Que n'était-il libre ! Du fond du café, la glace qu'il chercha refléta son image, « beau garçon » brun à peau mate, des yeux veloutés comme une pulpe de fleurs, un nez droit, une moustache gaillarde et des cheveux crépelés : un apollon féminisé. Et il se souvint qu'il avait eu des succès amoureux, avant la tyrannie d'Isabella. Et sans ce cerbère vigilant, il en connaîtrait d'autres, parbleu !... Cette petite-là, s'il avait été libre, il l'aurait conquise... Sûrement... Et tout de même, il se pencha, la suivit des yeux, dans l'espérance qu'elle tournerait la tête. Cela l'aurait décidé à la suivre.

— Je te pince, hein ? ... Ah! diocane ! tu fais de l'œil aux poupées ! ...

Une main lui frappait l'épaule. Il se retourna:

— Silicattino ! ...

Un visage s'épanouit, du rire aux yeux, du rire aux lèvres, des mains se tendirent.

— Assieds-toi donc ! ...

Silicattino : un vieux camarade d'enfance, un compagnon du temps qu'il était pauvre et joyeux ; Silicattino : un garçon large et déjà ventru, grisâtre par le vêtement comme par la peau, vaste visage fendu d'un vaste rire.

— Que bois-tu ? ... Ah ! sacré Silicattino !...

Depuis son mariage, depuis ces deux ans qu'Isabella le tenait sous son joug, il ne l'avait revu que rarement, de loin en loin, dans un bonjour cordial, un échange de phrases pressées. D'abord sa femme n'aimait point ce garçon-là, ce coureur, ce débauché ...

— Alors, vieux camarade ? ...

Ils étaient heureux de se retrouver, la face lumineuse, comme à revivre leur jeunesse. Mais ils ne surent se dire que des choses simples :

— Alors, ça va comme tu veux ? ...

— Ça va, ça va... Et toi ? son regard le fouillait, aigu. Diocane ! toujours à la hauteur, tant mieux ! ...

Ainsi Silicattino le félicitait de sa vie confortable, de son mariage avec Isabella, la fille de Caratella le maçon enrichi, il le félicitait sans envie, cordial et sincère, joyeux de cette chance qui se continuait.

— Et toi ?

Il haussa les épaules, modeste et résigné :

— Oh, moi ! toujours pareil... Je vais, je viens... Hier Philippeville, demain Constantine, après-demain ailleurs... Je me débrouille...

Son clin d'œil signifiait qu'en somme tous les métiers sont bons, lorsqu'on sait les faire; la face brave, les yeux vifs de gouaille, il était de mise simple, quelque peu débraillé.

— Tu ne te maries pas, toi ?...

Il protesta :

— Jamais de la vie ! ...

Oriental embrasé, vaguement levantin par ses origines, il avait des maîtresses, des connaissances, des amies dans toutes les bourgades qu'il visitait dans ses tribulations de placier en comestibles. Sans préjudice des rencontres accidentelles, des passades, des « occases ». Tout son argent s'usait à ce jeu-là.

Il lui frappait sur l'épaule :

— Sacré Ruigi, qu'est-ce que je t'ai fait que tu veuilles mon malheur ? Me marier, pourquoi faire ?...

Ils rirent, puis évoquèrent des souvenirs communs.

— Ah ! diocane, tu te rappelles les poupées !...

Diocane : l'interjection exclamatoire du pays. Et les poupées, le terme dont l'argot à la mode désignait les femmes, un mot léger, établissant aussitôt que l'amour n'était point chose sérieuse, mais seulement ébat récréatif, un sport. Et le souvenir évoqué du passé joyeux, des fêtes, des bombances et des plaisirs pris en commun, Silicattino disait à brûle-pourpoint :

— Tu viens au véglione, ce soir?...

— Au véglione?...

C'est vrai, la mi-carême ! Ruigi l'avait oublié. Que lui eût servi de le savoir, du reste?

— Eh oui... Avec Bernard, Schembri et un autre, on a fait quatre costumes, une idée, mon vieux ! Des squelettes, des têtes de mort. Une broderie blanche sur du satin noir, pour imiter les os... mais chic, tu sais... Et tu parles d'un effet !... Au dernier moment, Bernard s'est cassé la jambe : Trois mois au lit... Alors le costume est libre, si ça te dit ?...

Ruigi s'étonnait...

— Un squelette ?...

A la réflexion, lui aussi trouvait l'idée séduisante, originale au moins.

— Oui, une tête de mort... Nature !... Bien faite, propre, riche...

Ruigi souriait. Puis sa bouche se pinçait, il arrivait bien, celui-là, avec sa proposition :

— Et ma femme ?... je suis navré, moi... D'abord elle est malade...

Malade ?... diable !

— Oh rien, tu sais, un bobo.

Il n'aimait point se confier. Quel besoin d'exposer sa situation à ce brave Silicattino, lequel s'en moquait au fond... Et puis, nos propres histoires n'intéressent que nous, n'est-ce pas?... les autres, oui, les autres, l'air apitoyé, la sympathie officielle des suiveurs d'enterrement, mais l'indifférence, après tout... Inutile d'étaler ses petites misères...

— Oh rien, un bobo.

Il s'interrompit, l'œil braqué sur la jolie fille de tantôt. Elle allait passer devant eux.

— Regarde...

Elle s'éloigna souple et rapide.

— Tu la connais ? demanda Bolamente.

Au juste non... Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'appelle Claire... Je l'ai entendu nommer ainsi, une fois qu'elle était au café avec des types du théâtre. C'est riche, tu sais...

— Claire..., disait Bolamente.

Ses lèvres chuchotaient ce nom avec un mouvement de baisers. Claire!... Ça lui allait bien, rose, les yeux limpides, les boucles blondes, l'air espiègle, doux, décidé. Soudain, l'idée lui apparaissait plausible qu'elle fût là-bas, ce soir. Justement, avec l'accent de la certitude, Silicattino poursuivait :

— On la verra au bal...

— Tu crois ?...

Il affirmait. Elle y serait. Quelle raison aurait-elle de ne pas y être?...

— Ça noce, ça. La combinaison, je peux te la dire sans presque me tromper : un vieux qui fait les frais, des béguins... Elle serait travestie, mais on la reconnaîtrait...

— Tu crois ?...

— Bien sûr!

Il clignait de l'œil. La reconnaître! Entre dix mille, Bolamente était certain de ne pas s'y tromper. Et il fut mordu du désir de la revoir, de l'approcher; ce fut une petite fièvre, les yeux brillants, du rouge aux oreilles. Il lutta, perdant pied à mesure.

— Et ma femme, dis?...

— Oh! ta femme, ta femme!... En truquant, non?...

Il donna des formules, énuméra des procédés; l'autre tout à coup se décida, le cœur chaud de cet espoir : retrouver la jolie fille!

— Ecoute, j'essayerai... Attends-moi, même si je tarde un peu... Je filerai en douce, tu comprends?...

S'il comprenait! Parbleu! Une distraction extra-conjugale, de temps en temps, cela ne fait que fortifier la vie maritale...

— De toutes manières, attends-moi, disait Ruigi.

— Chez ma mère... Près de la caserne des tirailleurs. On s'habille là... Diocane! on va s'amuser. Tire-toi des pattes, mignio... Ta femme, ta femme!...

Son geste s'élargissait, sa main montée à la hauteur de sa face mimait le geste d'abandonner quelque chose au vide, par-dessus l'épaule, avec impatience :

— Laisse-la tomber!...

Bolamente se levait :

— Pas un mot, hein...

Rusée, joyeuse, la face bistrée de Silicattino se coupait d'un sourire complice. Un signe de tête et un clin d'yeux renforçaient la promesse :

— N'aie pas peur...

Sacré Silicattino! pensait Bolamente se dirigeant vers sa demeure. Du rire plissait sa bouche à la pensée de ce bon compagnon, puis sa face se rembrunissait :

— Quelle scie d'être marié!...

A son existence misérable d'être si quotidiennement monotone, il comparait la vie de Silicattino. Libre, celui-là,

libre comme l'air, à travers mille aventures renouvelées. Ainsi, après l'avoir quitté, il dînerait dans quelque brasserie, il prendrait son café, il fumerait un cigare et se rendrait chez sa mère s'habiller pour le véglione. Là-bas, il s'amuserait jusqu'au petit jour, à moins qu'il n'allât finir la nuit en joyeuse compagnie. Et tous ces gestes, cette joie, cette fièvre, alors que lui-même resterait chez lui, en proie à l'ennui nauséeux, feignant des attentions et des sollicitudes hypocrites, car il ne pourrait y aller, au véglione, lui, sûr...

Il serait encore cloué, encapuchonné à cette créature geignarde. Il ne pourrait y aller... Et les mots lui revenaient, cet arrêt fatal qu'avait exprimé le docteur, la face professionnellement triste : aucun espoir, aucun espoir !

Il s'arrêta, les jambes coupées.

Aucun espoir !... C'était bien vrai, pourtant ! Et dans quelques jours il serait réduit au dénuement, rejeté au pavé, l'enfant, l'enfant qui était sa sauvegarde, l'héritier par qui, d'être à lui comme par un maillon, se serait léguée la sécurité de la fortune, la fatalité avait décidé qu'il mourrait le premier. Pas de testament, imbécile, pas de testament !...

Il repartait d'une marche rageuse :

Et, pourtant il n'y avait point de sa faute. Il avait fait tout ce qu'il était possible... Souvent, dans le feu des caresses et la quiétude comblée qui leur succède, il avait amené cette discussion délicate d'un testament, d'une donation au dernier vif. Même à ces moments, l'acariâtre Isabelle restait malicieuse et futée, énigmatique. Elle éludait toute réponse, feignant de ne point comprendre... Il ne pouvait tout de même la prendre à la gorge !... Un moyen de plus, en somme, dont elle usait pour l'asservir, le conserver à sa passion jalouse...

Il réfléchissait. Non, cette distraction projetée ne pouvait être pour lui. Personne n'en saurait mot, certes, et cette recherche de l'oubli, cette recherche d'une récréation

dont il avait besoin ne changerait rien au destin, mais quand même, quand même, non, il ne pouvait pas !...

Il remonta le cours Astolfi. Le soir bleuissait les arbres et les visages des hommes et des femmes tournant sans lassitude, continuant la promenade, les yeux plus hardis, dans l'ombre venante. Des pêcheurs remontaient du port et, tels des bêtes qui retournent à la tanière, des portefaix arabes allaient par bandes, rapides, un sac sur le dos en manière de caprice. Peaux-rouges imprévus, fardés de la poussière brillante du minerai, tout le jour chargé sur le port. Des Siciliens fumeurs de pipe s'interpellaient à pleine voix, avec des jurons, comme s'ils se fussent trouvés au large de la mer déserte :

— Ohé ! Carminel !...

De l'ombre violette, entre les fûts des hauts palmiers, s'érigea la statue de Jérôme Astolfi, le grand homme, la gloire locale. Fils d'un savetier, sorti à onze ans de l'école communale, puis saute-ruisseau chez un avoué, vers la trentaine sa fortune s'était fondée sur la mort brusque, inexplicable, d'un de ses amis, grand propriétaire terrien. La curatelle qu'il exerçait à cette occasion le nantissait de quelque argent. Alors il se ruait à la conquête des millions et de la puissance publique. Rusé, doué d'une inflexible volonté, et animé du seul désir de parvenir, il n'avait jamais hésité sur le choix des moyens. On pouvait le tenir pour le représentant le plus notoire et le type le plus accompli du politicien colonial.

Despote, prévaricateur, maquignon d'électorat, maire, conseiller général, député, marchand de places, distributeur de faveurs, il avait vendu, acheté, autorisant ses courtages et ses gabegies des amitiés qu'il possédait, des services qu'il avait su rendre. Dans toutes les affaires suspectes, dans toutes les spéculations de mines, de terres, de banque, on retrouvait son nom. Au parlement, du temps qu'il était député, on l'avait mis en accusation, mais toujours de puissantes interventions le lavaient des inculpations trop pré-

cises. Sur son compte, dans son pays même, circulaient d'effroyables histoires.

Une fois, il avait abusé d'une fillette et, dans toute la ville on n'avait trouvé de docteur qui consentît à certifier le forfait, tellement Astolfi inspirait de terreur.

Des gens disparaissaient, d'autres étaient assassinés inexplicablement. Astolfi ! disait la rumeur publique. L'autorité se trouvait dans sa dépendance, du premier des magistrats au dernier des sergents de ville. Aussi n'avait-il cessé de s'élever, de croître en fortune et en puissance. Politicien de petites zones, sans doute, sans éloquence ni véritable intelligence, il était fort de son innombrable clientèle, de ses bandes. Grand électeur, qui tenait toute la contrée dans sa main, renseigné sur tout et sur tous, il possédait l'oreille des puissants et la considération très haute de l'administration coloniale. Député à vie d'un bourg pourri, élu par des majorités telles qu'il n'avait plus un concurrent, dans la circonscription voisine, il faisait élire Fradin, son comparse, sa créature, en faisait un ministre, abritait ses tripotages multiples de l'autorité de ce nouveau personnage. Un jour, après mille exploits dont le moindre avait été d'usager les fonds communaux à construire des routes à travers ses domaines, riche fastueusement, possesseur d'olivettes, de vignobles, de pépinières, de mines, d'immeubles et de navires, il se retirait brusquement, jouait au mécène et au bienfaiteur. A sa mort, il laissait quarante millions. Et depuis on vénérait son souvenir. Il avait sa statue ; une rue et un nouveau centre de colonisation portaient son nom. Il avait été la force qui réussit, le crime qui se monnaye, et maintenant ce forban figurait l'exemple coulé en bronze pour l'enseignement des générations à venir. Il se donnait dans l'attitude de l'orateur politique, à bras tendu, du geste qu'on voit à Mirabeau, sur les gravures des histoires de France, lors de sa réponse au marquis de Dreux-Brézé : « Nous sommes ici... » A ses pieds, prise dans une vague de métal, le sculpteur avait modelé l'étrave d'une

barque. De là, des marins levaient vers le bienfaiteur des faces admiratives. Des lettres en épigraphaient l'allégorie : A Jérôme Astolfi... Le tout de grandeur naturelle, de grandeur humaine, très humaine.

L'âme de Ruigi alla vers lui, tout entière dans un élan :

— Donne-moi de ta force !...

Car il faut savoir agir, car au cours de son ascension continue, dans plus d'une circonstance difficile, celui-ci n'avait vaincu qu'à force d'énergie.

— Donne-moi de ta force !... Jérôme, inspire-moi !...

Ainsi Ruigi Bolamente fouettait-il sa volonté d'implorations, car il y avait de ces volontés qui ne peuvent aller droit au but, dont c'est la loi intime qu'elles se hâtent constamment et n'avancent, de façon saccadée et imprévue, qu'agrippées à quelque appui extérieur. Ces sortes de volontés décèlent communément des âmes noires et redoutables, leurs défaillances qui se reprennent n'étant dues qu'à la peur de réaliser un dessein trop horrible. Celui-ci, souvent, ne leur apparaît point. Sa figure est celle de l'idole, monstrueuse et difforme, mais souveraine, vers quoi les âmes obscures gravitent dans l'ignorance. Chaque étape accroît la puissance de l'attrait inconnu, la puissance de l'invite au crime primitif. Et c'est l'incubation de l'acte fatal, l'effroi de l'engrenage pressenti qui font ondoyer dans leur route ces âmes aux désirs impitoyables.

Ruigi Bolamente pensa que les circonstances le servaient. Sa chambre est la première, dès l'entrée, celle de sa femme à l'autre bout du couloir. Ils ont sinon des appartements séparés, du moins des chambres distinctes. Elle se meurt dans un véritable laboratoire, parmi des fioles, dans une atmosphère piquante d'éther et de valérianate. Il a tout de même obtenu de faire lit à part, au nom des usages, pour la durée plus longue de l'amour.

Est-ce l'invocation à Astolfi, ou la rancœur de rejoindre la triste épouse qui emporte sa volonté, obtient d'elle une promesse irrévocable ? Elle satisfera un désir quelconque,

modeste, banal, qui mêlera les frasques du mari à l'escapade du collégien. Peu de chose ! à peine une scène de vaudeville.

— Ce soir, dès qu'elle sera couchée, je file au véglione.



Dans son lit, à la voix de son mari lui lisant le journal, Isabelle s'était assoupie. Au bord du sommeil, elle avait senti ses mains prévenantes border la couverture, sa lèvre effleurer son front dans un souhait de bonne nuit. Preuves insolites d'affection ! Sans doute la câlinait-il parce qu'elle avait ressenti une violente crise cardiaque pendant son absence, dans l'après-midi, sans doute !... L'angoisse de savoir son enfant malade, et de ne pouvoir le soigner, de ne pouvoir le défendre, la brisait, elle, sans force, sans résistance aux attaques de son propre mal... Mais Ruigi avait apporté les assurances les plus certaines de la guérison, l'enfant allait mieux ! cela l'avait calmée. Aussi, d'un trait, elle avait dormi son premier sommeil.

Elle avait eu un cauchemar ensuite. Au bout d'un bras démesuré passé au travers de la fenêtre, une main cherchait à l'atteindre. Elle, elle essayait de fuir. En vain. Et quand les phalanges, armées de griffes, allaient se refermer sur sa chair tremblant dans l'air obscur, cette main devenait une tête, une tête coupée qui traversait la salle, flottait, horrible, pleurant des gouttes de sang, la regardant de ses yeux hagards aux prunelles dilatées comme celles des oiseaux de nuit. Son aspect changeait : de l'ombre tapissait les orbites, un sillon âpre cernait les yeux, la peau se rétractait sur les méplats, sur les mâchoires, sur les tempes qui s'excavaient, une plaie noire rongeait le nez, et toute chair disparue dans un vaste sourire où sautillaient les dents, s'offrait la Mort. Puis la main revenait : un fuseau d'ossements, une griffe tendue.

Elle se contracta pour échapper à l'étreinte effroyable, lutta, se débattit. Elle restait encore sous l'étreinte qu'elle

pensait, comme il arrive parfois : « Je suis éveillée, c'est un rêve!...» Mais elle n'avait pas cette joie du réveil après le cauchemar, cette sensation de délivrance palpée avec les draps, cette joie perçue par les oreilles qui entendent, par les paupières qui s'ouvrent et se referment, s'ouvrent encore en présence de la vie reconquise. Non, le spectre horrible demeurait, cette main se tendait toujours vers elle, et la lutte continuait, cette fuite inutile où l'on s'exténue. Enfin le réveil venait, gagné peu à peu, comme en se traînant vers une porte, et alors il lui sembla qu'elle râlait, que sa vie s'en allait d'elle, dans une sueur glacée. Elle se réveilla dans l'angoisse : une crise cardiaque la prenait.

Dans l'ombre, ses doigts tâtaient le marbre de la table de nuit, les allumettes, la lampe; la lumière faite, vivement elle saisit une bouteille, se la plaqua sous les narines. Comme une bielle folle, le cœur sautait dans sa maigre poitrine, le cœur précipitait sa cadence incohérente et sonore, battait des coups dont elle vibrait tout entière, qui lui martelaient le crâne, semblait la pulsation même de l'univers. Il multiplia son mouvement, ce fut comme une charge de cavaliers dont la charge se rapproche, surgit, se rue...Elle étouffait, sa bouche avide tendue vers l'air. Et de ses mains crispées, elle comprima ce tumulte. Alors le cœur défaillit, il se fit rare, brut, imperceptible, et alors ce fut atroce cette sensation d'être suspendue entre la vie et la mort, ce silence, cette attente du rythme revenant dans laquelle elle se figeait, sa bouche pleine d'un remugle amer, implorant l'air, les cheveux décollés par une lame froide, semblait-il. Enfin le cœur reparut, il fut lointain, distant, perçu comme à travers des reculs infinis, puis proche, pressé, actif, déchaîné. Il se rua à nouveau, frénétique, sonore. Encore retentit l'insensée galopade des chevaux furieux, cette trépidation haletante d'une mécanique privée de ses freins, déclanchée à toute allure. Pilonnant la misérable cage, le cœur déferla follement, puis sa menace décrut, s'espaça, s'éloigna.. la crise passait.

Elle avala une vaste mesure de sa potion, un amalgame de valériane et d'urotropine, qui empesta la chambre d'une odeur d'urine et dont le goût ignoble la secoua d'un frisson. Elle se dressa à demi, s'étaya d'une pile d'oreillers.

Il était tard, plus de minuit. Le silence s'apparentait à une vaste plaine, où à petits pas, bonhomme, minuscule allait le bruit menu de la pendule clapotante sur la cheminée. La lumière la rassura, elle monta la lampe, par peur de se retrouver dans l'ombre en proie à ce cœur dément, à cette bête rouge dont la colère s'atténuait, mais qui demeurait en elle comme un ennemi dans la maison.

Elle s'occupa de réfléchir à des choses qu'elle rapportait à sa maladie, carrefour vers quoi tout convergeait : le tic-tac du cartel dont le battement régulier évoque le cœur normal — une bonne machine ! — le silence, ce complice exécrable où l'on s'affole à mieux entendre les coups furieux du cœur malade. Soudain, elle s'effraya d'être seule ou presque, ce Ruigino dormant dans sa chambre, là-bas, mari égoïste. Elle regretta de n'avoir retenu la servante. Enfin elle songea à l'enfant, l'enfant malade qui allait mieux. Qu'il soit sauf au moins, qu'il n'ait point la maladie de sa pauvre mère, fasse le Ciel ! Sans pouvoir le résoudre, elle formula le problème redoutable : Etait-ce héréditaire ?...

L'oreiller soutenant ses reins, le dos maigre, voûté, où pointaient les vertèbres, elle penchait sa pauvre figure blémie davantage par cette couronne de papillotes vers quoi son snobisme semblait pointer. Ouverte tantôt par sa main peureuse, la chemise dévoilait un peu de son corps minable, les épaules pointues, la gorge plate, la peau grisâtre.

Etait-ce héréditaire ?...

Mais la crise renaissait. Du fond des reculs infinis, le cœur reparut, lent d'abord, de plus en plus pressé. Elle fut dans l'attente horrible, négligeant toute pensée qui ne serait cela : son cœur malade. Toute la force qui produit le raisonnement abandonna son office, se préposa à la défendre contre son cœur, et dans sa conscience il n'y eut

plus que cette sensation de lutte imminente. Le cœur n'osa pas l'attaquer, l'aide de la science se manifesta : dans la chambre, écœurante et douceâtre, âcre et nauséabonde, l'éther et le valérianate combinèrent leurs senteurs.

Ce fut le silence, le silence nocturne qui grimpait comme une menace derrière le bruit de la pendule.

— J'ai peur... pensa-t-elle. Pour couvrir le silence, elle parla d'une voix où il y eût des lèvres, des balbutiements.

— J'ai peur.

Elle se levait, allait jusqu'à la porte pour appeler Ruigino. Elle poussait sa porte, le soir, par prudence. Aussi elle pouvait croire qu'il n'y avait plus rien derrière cette barrière de bois, le monde extérieur étant abstrait d'où peut venir le danger, plus terrible d'être imprécis. Du seuil, dans le noir du couloir, elle héla son mari :

— Ruigino !...

Derrière elle, pris par un souffle d'air, les rideaux se gonflèrent comme pour dissimuler une présence. Toujours elle avait eu peur des rideaux : c'est là qu'on se cache, qu'on se ramasse pour bondir brusquement. Pressée entre cet inconnu du couloir ténébreux et cet inconnu qui hantait sournoisement les rideaux, elle n'osa bouger, appelant encore :

— Ruigino !...

Sa voix grinça dans l'aigu, messagère peureuse elle aussi, dépêchée vers l'homme, là-bas, pour quérir la force qui protège les faibles femmes craintives dans l'ombre et dans la solitude; à cause des nuits des temps primitifs où la sécurité était précaire, quand rôdaient les monstres aux yeux phosphorescents.

— Ruigino !...

Ce fut le silence encore, plus compact derrière le grignotement tic-taquant du cartel, faible comme un palpitement d'insecte. Elle revint vers son lit, s'écroula, sans force pour repousser la porte, rabattre ces rideaux vivants.

Le cœur frappa contre sa cage à coups profonds, espacés, rares, et il n'y eut plus que ce pilonnage, pendant ce

temps, jusqu'à ce qu'un autre bruit, extérieur, celui-ci, puissant, divin, soit venu vaincre le silence effrayant, la faire sursauter : le bruit claquant de la porte qui se refermait. L'épouvantail se rabattit : c'était des rideaux, rien que des rideaux !...

Elle se raisonna, pensant tout haut : « C'est stupide ! »

Sous son nez, fleurant son parfum piquant, l'éther la pacifiait.

— Et ce Ruigino qui ne bouge pas !... Ah ! je peux bien mourir comme un chien !...

L'idée de ce sommeil de brute dormi là-bas l'irrita.

— Oui, je peux bien mourir...

Tant d'égoïsme l'indignait. Et sa colère croissait :

— Ah ! çà, il se fiche de moi ?...

Elle se leva, ferma la fenêtre, ouvrit la porte, s'engagea par le couloir la lampe en main. La lumière fut l'arme antique contre la peur. Elle glissa le long du couloir, accrochant des luisances sur les plinthes vernies, à l'angle des cadres. A son approche, l'ombre se dispersa, s'enfuit, se rassembla derrière elle. A la venue de la lampe, elle s'embusqua dans la chambre de Ruigino, se dissimula dans les recoins, se coula sous l'armoire, la toilette, le lit vide.

— Oh ! fit-elle, oh !

Le lit était vide, oui, vide, rigide et dur comme une pierre tombale, avec ses couvertures tirées, son oreiller où nulle tête ne s'était posée. Pressé par un cendrier, un papier griffonné au crayon était posé sur la table de nuit :

— Je sors, je me rends auprès de l'enfant, ne t'effraye pas, ne m'attends pas, je te dirai tout à ma rentrée, demain...

Elle tourna la feuille entre ses doigts.

— Le petit... Le petit !...

Assise sur le lit, les jambes coupées, elle relisait :

— Je sors, ne t'effraye pas... Je te dirai tout...

— Comment ? que se passait-il ?...

Péniblement, ses idées s'ordonnaient. Elle comprenait,

elle avait peine à comprendre. S'il était ainsi mystérieusement sorti, c'est que l'enfant était bien malade... s'il ne lui avait rien dit, c'était par charité... et le billet c'était pour le cas improbable où elle viendrait, où elle s'apercevrait...

Mais pour rester toute la nuit dehors, veiller, c'est que le petit... le petit...

Elle pensa le mot terrible, le mot qui défait l'espoir, elle ne le prononça pas, mais le regarda s'inscrire devant ses yeux, avec ses modes : agonie, agoniser, agonisant...

Elle parcourait le feuillet. Demain ?... Comment savait-il qu'il reviendrait le lendemain?

— Le petit... le petit !...

L'ombre s'était tapie, reprenant ses embuscades patientes, maintenant que la lumière s'immobilisait ; elle s'amoncelait sous le lit, à la place où la peur situe le malfaiteur classique; elle se dissimulait derrière les rideaux encore, ces rideaux qui se gonflaient comme les autres, se mouvaient doucement, la redressaient d'une détente :

— Oh !...

Alors elle s'en allait d'une fuite éperdue, cédant la place à l'ombre, et, derrière elle, comme à sa poursuite, le billet de Ruigino glissait dans un souffle d'air.



Après minuit, comme il s'y ennuyait lugubrement, Ruigi Bolamente sortit du véglione, pressé de gagner quelque ruelle où dépouiller, sans risque d'être reconnu, le masque dont il s'était affublé — jolie trouvaille vraiment ! — qui lui tenait chaud, l'étouffait, l'emprisonnait comme une manière de carcan.

Franchi le péristyle où les globes électriques épandaient leur clarté dure, franchi le cercle de lumière, sinistre d'être désert, de ne s'accompagner d'un brouhaha joyeux de foule, son feutre rabattu, le col de son pardessus remonté pour cacher cette tête de mort dont il redoutait que s'étonnât

par trop le maigre rassemblement des gamins arabes, des noctambules et des cochers de fiacre, il se retrouva dans l'ombre protectrice des arbres, sous la statue de Jérôme Astolfi, le grand homme.

D'un tournemain, il dépouilla l'oripeau macabre. Dans sa poche, le chiffon qui figurait une face squelettique voisina ceux qui simulaient les os des pieds, les phalanges des mains décharnées. Le pardessus soigneusement boutonné dissimula le reste du travestissement.

— L'idiot costume !

En allé par les rues silencieuses, il lui attribua l'insuccès de sa soirée, la lourde monotonie qui l'avait écrasé là, dans ce bal dont il s'était promis de tirer amusement par le moyen d'une aventure. Ah ! il la retenait, l'idée de Silicattino ! Encore un malin, celui-ci ! Car les femmes, dont on proclame le goût secret pour ce qui les effraye, avaient fait mentir la légende. Leur carré de squelettes s'était heurté à tous les refus féminins que pouvait contenir cette salle de spectacle. A leur passage, on se taisait, on s'écartait, ils n'avaient point suscité le rire, au contraire, ils avaient déterminé le malaise, une sorte de gêne, d'effroi. La désapprobation unanime les avait isolés. La première déception, la plus forte, avait été de ne pas retrouver Claire. Entre dix mille, il l'aurait reconnue, aux cheveux à la légère, au battement qui lui eût fait sauter le cœur. Elle n'y était point. Le dépit l'avait chaviré. Plus tard, décidé à se distraire, à ne point tout à fait perdre sa nuit, il avait essayé de se procurer l'agrément de quelque compagnie féminine : rouge colombine, marquise à boucles, bébé, clown, étoile. Toutes l'avaient écarté, n'appréciant point cette audacieuse figuration de la mort, que vulgarise le squelette humain, pourtant sympathique bonhomme, bien qu'un peu maigre, plaisant par ce vaste rire où apparaissaient, au vrai les trente-deux dents réglementaires...

Du reste, la société était très mêlée, il y avait des filles là-dedans, de la populace...

— Ma parole, j'ai cru reconnaître Carmelle, ma domestique. Et puis, c'était plein de grues ! ...

Et, coléreusement, il renâclait la rebuffade que lui avait infligé une bergère, plus grossière de lui crier, sous ce déguisement d'idylle, avec une voix de perruche : « Eh ! trompe-la-mort, va faire peur à ta femme !...

Il avait blêmi. Sa femme, pourquoi sa femme ?... l'avait-on reconnu ?... A la réflexion, il se convainquait qu'elle avait dit cela comme autre chose, au petit bonheur, sans intention particulière ; le timbre éraillé, le geste canaille révélait la professionnelle.

Assailli de cet ennui spécial des fêtes où l'on ne s'amuse pas et qui est plus pénible de venir immédiatement après l'espoir, il avait erré quelques instants, dans l'intervalle des danses, puis il s'était décidé à partir, à quitter les autres qui s'obstinaient à la poursuite d'une intrigue improbable.

— Je te rapporterai ça... demain.

L'air de la nuit caressait sa face d'une sensation de serviette mouillée. A mesure, se dissipait cette migraine prise à s'étouffer sous le masque. Il glissait d'une marche rapide, songeur. Comme elle était attristante à distance, cette grosse joie des gens qui riaient là-bas ! Et comme cela avait changé !... les végliones d'autrefois, ah ! les végliones d'autrefois !...

Il ralentit l'allure, s'apercevant qu'il était devant la porte de son logis, tira sa montre, repartit.

— Trop tôt ! Pas deux heures encore... Pour ne pas dormir, tourner, retourner... J'ai bien le temps.

Il se souvint du billet laissé pour expliquer son absence, au cas où Isabelle s'en apercevrait.

Pour expliquer son absence !... Il avait inventé le premier prétexte qui lui était venu à l'esprit et qu'elle ne songerait pas à discuter : l'enfant. Bien peu de chances, du reste, qu'elle se fût aperçue de sa fugue... A moins d'une vraie guigne, ou d'un miracle. Si elle avait trouvé, pourtant, quelle inquiétude !

— Bah ! elle doit dormir ! Moi, j'ai promis de ne rentrer qu'au petit matin... Continuons !...

Du temps qu'il était garçon, il avait aimé ces promenades accomplies par les belles soirées africaines, dans l'ombre bleuâtre, sous la splendeur des cieux étoilés. Pour ainsi dire, il ne se couchait jamais avant deux heures du matin, prenant plaisir à bavarder par les rues vides.

En avait-il échangé, alors, des projets d'avenir, d'un avenir heureux et facile ! Et comme les possibilités apparaissaient multiples d'accéder à cette fortune vers quoi tendait sa vie misérable et bornée ! Le pour et le contre, le noir et le rouge, l'un après l'autre les termes de l'alternative venaient à lui, se donnaient simplement, sans complication. D'un côté, la pauvreté, veuve de joies, douloureuse, morne, seulement peuplée d'angoisses ; de l'autre, la fortune abondante en plaisirs, sans vicissitudes : une fête, les deux panneaux du dess n populaire : le gras et le maigre, celui qui vend au comptant, celui qui vendit à crédit. Combien simplistes, ces vues juvéniles ! Et comme l'expérience les avait amendées ! Car, sans doute le bien-être s'était donné, mais plein d'embûches, n'engendrant que fatigue et lassitude. Il le possédait, le bien-être, à quel prix ! Peut-être, l'ancienne pauvreté lui eût-elle laissé la liberté du cœur ?

Et où était-il, le bonheur ?...

Il allait par les rues noires, sa maison loin déjà. Il redisait sa plainte, revenait à son angoisse : Aucun espoir !... Non ! il n'avait pas de chance et décidément le sort l'avait piqué, il ne lui avait donné la sécurité que moyennant la servitude et le poison de l'âme, un bon fauteuil, avec le visage d'Isabelle en vis-à-vis. Ce visage lui gâtait tout, et ainsi postés, elle et lui prenaient quelque chose de l'attitude conventionnelle et ambiguë que revêtent les personnages en plâtre, sur les cheminées, de chaque côté de la pendule. Et voilà que, malgré le sacrifice, le sort allait le rendre à la gêne première, plus cruelle maintenant qu'il avait goûté au bonheur d'être riche.

— Tout de même ! ... répétait-il, tout de même !...

Toujours sa protestation, sciemment inutile, machinale, élevée contre la rigueur des circonstances : un coup de poing contre un mur, donné pour la forme et qui ménage sa force, sa force étant impuissante. Quand même, comme tant d'autres, il aurait pu trouver l'amour et l'argent. Quand même, il aurait pu tout au moins garder l'argent, s'en remettant au temps de façonner du bonheur à venir : une Claire jolie et rose avec des frissons d'or sur un cou blanc !...

Ces chaudes pensées et cette flânante désolation, il les portait sous un ciel lointainement calme, par des rues vides, où des réverbères posent leur lueur résignée. L'air coulait doux et pacifique. Des scintillements d'eau s'étalèrent à ses yeux : comme une carapace d'un métal mêlé de lumière, le ruissellement de la Seybouse.

— Déjà ! Comme je m'écarte !...

Vers le ciel de satin bleu que les étoiles créaient au-dessus de la terre obscure, se dressa la basilique de Saint-Augustin. Au pied du monument, face à la Méditerranée bleue, dans un des sites les plus fastueusement beaux du monde, la tombe de l'illustre père s'entourait de fleurs charmantes et sauvages.

Saint Augustin ! Ruigi avait lu son histoire, retracée dans un livre que l'inquiétude contemporaine avait bien accueilli, que lui-même avait parcouru distraitement. Certains détails méritaient pourtant qu'on les retînt, tant de précision situait le personnage. Celui-ci avait chassé sa maîtresse, presque sa femme, dont il avait un fils et qui l'aimait.

Il l'avait quittée après les années d'une longue union, délibérément, sur l'ordre intimé de sa mère et qui lui destinait une femme riche. Le même désintéressement inspirait ses actes ultérieurs, tous ses actes. Et pourtant les hommes l'érigèrent en sainteté et vénération, c'est avec respect que tous prononcèrent son nom : Saint Augustin ! et dernière-

ment, un historiographe l'avait exalté d'avoir ainsi agi pour gagner le ciel. Comme si l'égoïsme avait été différent, atténué d'être d'une essence supérieure, d'une utilité moins immédiate. Le ciel n'était-il point son intérêt, sa récompense enviée, son salaire marchandé, son but à lui, arriviste céleste ?...

— Je n'y crois pas au ciel, moi... disait Ruigi. Ce n'est pas le même, c'en est un autre.

Il pensait à son paradis, modeste, presque transitoire.

Le chemin montait. L'odeur des orangers en fleurs s'exhalait des jardins. Il l'aspira de toutes ses forces, grisé. Le parfum fut dans sa bouche, goûté comme une liqueur sirupeuse, tant il était doux et puissant. Dans la profondeur, jusqu'à l'eau dormante du golfe, la ville se dispersait sous la lune. Devant lui la basilique creusa ses poutres d'ombre, étincela de ses marbres ; autour d'un bassin des arbres érigèrent leur profil immobile, violâtre dans le rayonnement diaphane qui emplissait la nuit ; l'arôme violent des orangers l'exaspérait d'une langueur sourde.

Claire !... Ah ! par cette tiède nuit printanière, dans des jardins semblables, peuplés de silence et d'une coulée de lumière magique, aimer librement celle-là et puis une autre, une autre, indéfiniment, pourvu qu'elles fussent belles, aimer parce qu'on a le cœur avide, un cœur qui prend et ne se donne pas. Sans doute... sans doute, mais la fortune, l'argent qui permet qu'on soit maître ... Pourtant si le destin faisait grâce ?... O chance, chance divine, assiste-moi, donne-moi la richesse qui donne tout !...

Le destin voudrait-il ?... Dans cette ville peu lointaine dont se dispersaient jusqu'à la mer les maisons cubiques, se débattait, en un jeu funèbre, une course à la mort dont le résultat restait aux mains du sort. Lequel mourrait le premier de la mère ou de l'enfant ?... Si c'était elle pourtant ! ... L'espoir énorme lui coupa le souffle, le laissa chancelant. Puis il se fit horreur.

— Pauvre ! ... Voilà ce qu'il lui souhaitait !...

Il discuta logique. Pourtant elle devait mourir. La fatalité l'avait commandé. Elle mourrait infailliblement, de la mort de l'enfant, foudroyée, le fil ténu de ses jours rompu brutalement. Et lui ne pouvait rien modifier à ce dénouement lugubre. L'amour qu'il lui témoignait par feinte, elle n'y croyait qu'à moitié, avertie d'instinct. De là donc ne pouvait découler le miracle. Pour la survie, l'enfant disparu, à quoi se raccrocherait-elle ?... Elle mourrait quoi qu'il fît, nécessairement, dans un délai proche. Une question d'heures !... Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard... La question se formula de nouveau :

— Si elle mourait avant l'enfant ?... De quelques minutes, de quelques secondes, mêm ... Alors, celui-ci hériterait ; par lui, jusqu'au père se transmettrait la fortune. O chance, notre dieu plus antique, et toi aussi, fortune secourable, vieille trinité, demi-vierge en trois personnes que les hommes sollicitaient au passé le plus lointain des âges, secours Ruigi Bolamente qui halète sous les lourds parfums des orangers en fleurs, presse son front brûlant, crispe ses mains au risque de casser l'ongle griffu dont une coquetterie fortuite orna son petit doigt !...

La nuit développe son silence dans le travail acharné des étoiles, ce cillement continu qui peuple le ciel. Nul bruit, un calme profond, à peine au loin le bruit sourd de l'eau qui tombe dans les citernes de Julien. Tant d'années et sur cette colline la civilisation s'est prouvée par le renoncement d'amour d'un saint, le reniement de foi d'un empereur ! Et sur cette colline flottent ces deux souvenirs, sur cette colline vieille comme la fausseté humaine.

Il songe à la maison du garde, auprès des citernes, une maison parée de géraniums et de chèvrefeuilles, face au soleil levant : l'asile du repos pour un sage, une demeure fleurie, une belle famille, des âmes simples, presque sans désirs. Et il s'achemine pour le retour, et comme il revient sur ses pas, Ruigi Bolamente raille le rêve bucolique aussi difficile à réaliser qu'un songe doré...

Ce qui l'attend, lui, bientôt, c'est la terne existence de l'employé, la besogne mercenaire, fastidieuse, mal salariée, les chiffres qu'on aligne sur des registres, dans un bureau grillagé comme une cage, puis le costume qui s'effiloche, les chaussures qui s'éculent, les repas mélancoliques qui sentent le graillon, sur une nappe suspecte, avec une serviette qui fleure encore le savon, puis la cuvette exiguë de la chambre meublée où l'on prend des bains fragmentés par des prodiges d'hydrothérapie ; c'est l'argent de poche ménagé avec parcimonie, les plaisirs pris au compte-goutte, la perspective de vivre sous un ciel d'après la mort, dans un demi-jour blafard, glacial et terne.

Alors, ce temps venu, quand un quidam l'interrogerait sur sa situation, vantard et affairé, il répondrait :

— Peuh !... Je m'occupe en attendant qu'on exploite l'Ouenza... J'ai une promesse en poche, une place de sous-directeur : vingt mille pour commencer ...

Et le quidam dodelinerait de la tête, parce que cent autres Ruigi Bolamente, à mine pareillement misérable, l'auraient époustouflé de la même hâblerie. Et lui souhaiterait qu'autour de la mine durât encore la bataille des requins, longtemps, le plus longtemps possible, pour se gargariser du mensonge, lequel, à la longue, l'invincible besoin d'espérer aidant, se transformerait en mirage, puis en certitude mal définie, puis en certitude maniaque.

Pauvre Ruigini !... Quand même !... Encore faudrait-il qu'il trouvât un emploi. Il ne savait rien faire, en somme, hormis un peu de comptabilité. Et sans doute, il avait une belle écriture, mais ce n'est point suffisant, cela...

Imbécile !... Pourquoi ne l'avait-il astreinte à rédiger un testament, cette Isabelle ! Il fallait user d'influence, insister, ne point se payer de mots vagues, ne point reculer toujours devant l'explication nécessaire, comme un cheval qui se dérobe devant l'obstacle, par lâcheté ... N'était-il trop tard, maintenant ?... Eh oui ! Il était trop tard !

Par quelle préparation savamment cuisinée l'amènerait-il

décider ce geste ? Il ne saurait pas dire les mots néces-
aires et sa tentative n'aboutirait qu'à lui révéler l'imminen-
e du danger. Et puis ne lui jouerait-elle pas le tour ? Après
out, elle ne l'aurait qu'égoïstement pour elle ... Et lui ne
aurait pas, non. A la rigueur, il aurait pu se résigner à bien
es choses, mais ces boniments lucratifs, cette mendicité !...
lé de Sicilien de Palerme, mû par l'instinct atavique, par
xemple, il aurait pu tenir sa place dans une partie de cou-
eaux, tuer, assassiner ... Mais hors la ruse simple et la
iolence, il n'avait pas d'invention verbale, ni d'imagination
onstructrice, ni de ténacité dans le mensonge exprimé.
ette habileté qui lui faisait défaut, il la prisait fort chez les
utres. Nul n'y avait excellé autant qu'Astolfi. Incapable de
atience et de dissimulation, lui, avait séduit Bella sans
rands frais, avec sa figure de joli homme ; malgré ses
ères, malgré sa famille, sa famille qui prendrait bientôt sa
evanche en le jetant au pavé, il était devenu l'époux de la
iche héritière. Il marchait, sur sa tête s'arrondissait la voûte
'un ciel blanchâtre où s'épanouissaient de pâles étoiles. Sur
es maisons confuses, sur la mer plate, la coulée de la lune
osait un tapis d'ineffable sérénité. Puis, une lente brise
ouffla de la mer, annonciatrice du matin proche, une lente
ndulation de l'air, dont frémirent les verdures, au bord du
hemin. Et dans ce murmure, tout à coup, il retrouva l'into-
ation des paroles entendues. C'était dans ce véglione, tout
l'heure ... Il entendait, il entendait d'une manière nou-
elle ! Penché sur lui, vaste et blême comme la nuit, un
émon les répétait, ces mots ! C'était comme s'il venait de
nanger le fruit, d'acquérir la connaissance du bien et du
nal, tellement elles étaient lourdes de sens, tellement elles
'éclairaient, ces paroles, tombées d'une bouche sarcastique,
rincées par une voix de perruche, vomies par l'exutoire
l'une bouche grossière ...

Il s'arrêta, repartit vite, vite, d'une marche saccadée,
l'une marche qu'on aurait dit une fuite.

La rue avait tourné. Il repassait là même où il était passé

tantôt. Tout retourne au point de départ, tout déplacement boucle la boucle... Le fil idéal qu'on a tracé de ses pas, qu'on promène et qu'on renferme sur l'espace, parfois comme un filet, ramène une proie lourde : une idée qui gisait au fond de l'âme obscure comme une bête difforme et répugnante dans la vase profonde des océans...

Il y eut un homme qui marchait vite, tête baissée et que le destin invisible accompagnait depuis peu, depuis cet angle de rue...

Il y eut un homme, dans une avenue paisible, qui rentrait chez lui, ouvrait sa porte doucement, doucement pour n'éveiller personne et parce que le silence est contagieux...



Sa chambre refermée, Isabelle Bolamente était retombée au creux des draps, sans force, les jambes défaillantes, l'esprit en déroute. Ce billet de Ruigino avait ruiné sa confiance en la guérison de l'enfant. Tantôt, au dîner, son mari n'avait-il pas affirmé avec la plus naturelle des certitudes qu'il était hors de danger ? Elle restait affaissée dans une stupeur morne après avoir fui la peur de la chambre hostile où les rideaux se gonflaient pour le guet d'ennemis redoutables, elle avait fui, courant d'instinct au refuge de son lit, pris des remèdes qui combattent le cœur rouge.

Celui-ci lança sa charge, comme une horde de cavaliers par une plaine immense. Ce fut d'abord un battement sensible qui s'accrût : tac... tac... tac... ; le trot qui se masse, se groupe, frappe l'air d'un bruit continu : tac, tac, tac... le galop pressé dont la terre retentit, qui déferle, se précipite : tactactac... tactactac...

Elle fermait les yeux, le nez collé à l'inutile flacon. Et la ruée frénétique arriva dans un élan vertigineux. Quelques secondes, ce fut l'anéantissement, la suffocation, puis les cavaliers décrurent : le galop qui s'éloigne, tactactac... le trot qui se fait rare, tactac... le pas qui meurt, tac... Elle fut pareille à un soldat qui gît, les yeux fermés, que la joie

de vivre encore préserve de sentir ses blessures et qui écoute s'éloigner l'ennemi.

A la bouteille même, elle avala une rasade de la potion. Le cœur ne se laissa pas dompter. Il lui semblait qu'une main féroce l'étreignait là, une main aux doigts rigides, à la torsion lente et impitoyable, dans une lutte horrible et silencieuse qui la fit se redresser, les yeux dilatés d'épouvante, la bouche ouverte pour une aspiration qui la fuyait.

Elle vainquit pourtant, la main desserra son étreinte, la douleur s'atténua, disparut, le cœur se remit à battre doucement. Elle resta immobile, craignant de réveiller l'ennemi, puis s'abandonna au creux des oreillers, avec précaution.

Autour d'elle, le silence montait, traître qu'on accueille en ami par peur de cette tempête qui soulève le cœur rouge dans la prison des côtes. Mais le silence menaça à son tour. Il se fit plus profond, tel, qu'elle s'en inquiéta. Sur la cheminée, la pendule s'était arrêtée, cette cadence minuscule, ce clapotement léger qui défend quand même, qui est comme une présence amie. Elle n'eut pas le courage de se lever pour faire revivre le mécanisme, demeura sur son lit, maigre et jaune, la tête auréolée de papillotes. Un nouvel ennemi intervint alors. Après la peur, le cœur et le silence, l'obsession vint qui entrecroisa la trame de ses fils :

— Le petit, mon Dieu !...

Elle ne pensait plus à son nom, ce nom gentil qui lui faisait une personnalité, bien qu'il ne fût qu'un paquet de chair encore, le petit !... Elle n'a que lui, dans le monde hostile. Est-il possible qu'il soit si malade, si malade ?... Alors elle doute. Non, cela n'est pas possible !... Et quelle urgence quelle nécessité sa présence là-bas ?... Elle doute, avec des mots mauvais, des ricanements. Une escapade, oui, un prétexte pour donner libre cours à son vice dégoûtant !... Elle hésite : A moins que... une consultation ?... Elle en avait soumis l'idée à son mari, par défiance de Morchetti, ce docteur qu'elle suspectait d'insuffisance... Une consultation à minuit ?...

Elle fit un effort pour se remémorer l'attitude de Ruigino pendant le dîner. Il paraissait heureux, il avait décrit avec minutie sa visite chez le docteur : c'est une question de jours, la guérison est acquise ! Puis son trajet jusqu'à la Colonne-Randon, ce faubourg proche où demeure la nourrice : Je lui ai donné de quoi s'acheter une mantille avec les épingles à boules dorées tellement j'étais content !... Il avait même fait des projets d'avenir : quand ils seraient guéris, elle et l'enfant, ils s'en iraient tous trois, — il avait besoin de se remettre de toutes ces peurs, de toutes ces angoisses, lui aussi — ils s'en iraient tous trois à Vitrioll Mare, la bourgade italienne où le père Bolamente vit de la pension qu'ils lui servent. Le beau voyage que cela serait ! Et là-bas, l'enfant deviendrait superbe !...

— Ce n'est pas possible..., chuchotait-elle, ce n'est pas possible... Mentir à ce point, non ! le petit va mieux !...

Elle se parlait à demi-voix dans la chambre muette, et le bruit l'effrayait et la rassurait à la fois. Elle glissa peureusement ses regards de droite à gauche du lit, vers les rideaux, flasques maintenant. Puis, le tourment de l'idée chassa la préoccupation de cette comédie, ces gestes d'une peur qui se rassure par le son de la voix, l'examen de l'alentour.

— Alors, pourquoi cela ?... Certes, Ruigino est un comédien. Il excelle à cacher ses sentiments. Mais à la fin du repas, elle se souvenait maintenant, il avait l'air absent, préoccupé. Cela ne l'avait pas frappée, tout d'abord, engourdie qu'elle était par le flux de ses premières paroles... Le petit allait-il mieux ?... Sans doute, mais n'était-il pas possible qu'une consultation eût été nécessaire ?... Une consultation de Morchetti et d'un autre docteur qui fût très pris pendant la journée ?... Une consultation ?... A minuit ?...

Elle abandonna cette idée trop folle, décidément. Et l'obsession tramait ses fils, l'optimisme d'abord. Il avait menti, certes... Cette fois comme les autres... Il était allé retrouver quelque fille, quelque maîtresse, par là, en quelque hôtel... Elle préférait... Lui, elle savait à quoi s'en te-

r, elle était fixée, ah Dieu ! qu'il y avait longtemps !...
Le désespoir ensuite : pourtant, si c'était vrai ?...
Elle se débattait, comme si le sort de l'enfant eût dé-
endu de la valeur de ses arguments.

— Je n'ai que lui, se lamentait-elle, je n'ai que lui... Qui 'aimera, moi que personne n'aima jamais, pas même ma ère ?... Ruigino, ce menteur égoïste ?...

Elle suppliait :

— Faites qu'il guérisse, Seigneur, faites qu'il guérisse !...

Pieuse par tradition, bien qu'elle ne pratiquât que noncha-mment à cause de sa mauvaise santé, elle promettait des ons, des neuvaines, des offrandes. Elle irait à Alger, en èlerinage, porter sa reconnaissance à Notre-Dame d'Afri-ue, la vierge noire...

Cette idée, d'une intercession divine, la calmait. Elle fut sse. A quoi bon veiller, s'obstiner à l'attendre, puisqu'il e viendrait pas ? N'aurait-il pu la prévenir au lieu de lais-er possible — et arrivé — le soin de lui révéler sa sor-e ?... Elle aurait dit à Carmelle de demeurer. Etait-ce pru-ent de la laisser seule, malade, avec ses crises horribles ?... ans compter que des malfaiteurs pouvaient venir. Quand n habite au rez-de-chaussée, malgré les barreaux des enêtres...

Dans l'obscurité qui avait reconquis la chambre, la lente ttente pour un sommeil qui ne venait pas, l'ennemi se pré-isa que l'ombre avait longtemps caché, qu'elle avait habillé e formes vagues et de contours mystérieux. Du silence ndéterminé et de la nuit diffuse, la peur prit corps.

— Des barreaux aux fenêtres, oui, mais quand même... Iieux aurait valu s'installer au premier. C'était mon inten-ion... mais les hommes... Il est vide, maintenant, le pre-nier... ça nous a servi, oui...

La peur fut précise, exacte, délimitée. Il ne s'agissait pas le fantômes, de monstres, de fantasmagories issues d'un auchemar ; la peur fut corps, elle lui montra l'assassin qui gorge, le cambrioleur qui s'insinue, saccage les tiroirs, tue

pour s'assurer l'impunité. Cette idée non encore envisagé du premier étage inhabité la glaça de terreur :

— Je suis seule, dans la maison, alors ?..

D'être dans une ville, entre des murs épais, sous la pro tection de forts et de barreaux, cela ne la rassurait pas. Le villes fourmillent de gens sans aveu, les murs étouffent le cris, prohibent la fuite. Des récits de crime lui revenaien en mémoire, lus dans les journaux, étalés complaisammen dans les gazettes, avec des détails menus, des précision circonstanciées...

— Je suis seule...

Elle tendait l'oreille, se pelotonnait au creux du lit. O pouvait venir par le jardin, par le toit, par les cheminées des bandits mystérieux, des apaches avec un masque d velours noir sur le visage, comme au cinéma, des Arabes savait-elle ?...

La peur prit forme, elle s'incarna dans l'ombre imprécis et vague.

Elle se relevait, refaisait la lumière. Il y a un moment à passer, effroyable, angoissant, celui où la clarté se subs titue à l'ombre, celui où va peut-être apparaître, avec la vision reconquise, la silhouette vivante de l'assassin qu braque son arme, se ramasse pour bondir.

En allée en pénombre claire, la lumière ne dévoila rien que d'habituel, les choses familières qui donnent confiance.

Et la lumière se heurta contre la porte, la porte dont c'est la fonction de barrer le mystère, d'intercepter l'inquiétant inconnu.

— Je vais chercher ce billet... ce billet de Ruigino... Il est tombé là-bas... J'ai mal lu peut-être... Et puis, je fermerai à clef, oui, à clef... j'aurais dû...

Et elle pousserait le verrou. Car, la porte, elle la souhaitait bardée de fer jusqu'à ce que le jour parût.

Sa forme blanche auréolée de papillotes s'en fut jusqu'à la porte. Là elle s'arrêta, figée d'horreur...

La poignée, elle l'avait vu bouger, bouger distinctement,

ouger comme si quelqu'un la tournait sans bruit. Elle re-arda le bouton de porcelaine blanche, les yeux ronds, un uissellement de glace au long de l'échine. Il y pointait es grains lumineux que la lampe reflétait sur sa surface olie. Et ces grains de lumière bougèrent, et le bouton de a porte, elle le vit, cette fois, elle le vit...

En elle, une voix qu'elle ne connaissait pas hurla l'im-ninente arrivée de la grande peur : la vraie peur, la peur ncarnée en homme.

Elle recula... Par saccades sèches. Le bouton de la porte ourna tout à fait, resta immobile.

Elle, ses lèvres tremblaient. Elle recula vers le lit. Dans sa poitrine, le cœur sautait d'une danse sauvage. Elle n'était plus qu'une chose molle qui s'écroule, une pauvre chose mi-vivante, mi-morte qui dressait une tête rigide, prête à se soumettre au destin pénétrant par cette porte. En elle, pâle comme une étincelle sous la cendre, ne sub-sistait qu'une volonté de vivre qui s'obstinait, qu'une voix qui se préparait à supplier, des mains qui allaient se tendre, du geste qui avoue la défaite, une ombre de pensée qui formulait, qui répétait pour que la voix sût dire promp-tement, pour que la voix trouvât la force de dire :

— Ne me faites pas de mal... ne me faites pas de mal !...

Le cœur battait follement, il avait brisé sa prison rouge, il bruissait dans chaque artère, dans chaque veine, il était vaste comme l'infini, il fluait dans sa chair par vagues brûlantes et vagues froides.

La porte s'entrebâillait. Lentement... lentement... Elle s'ouvrit tout à fait. La lumière pénétra l'ombre, révéla ce qui se dressait.

— Horreur, la Mort !...

La Mort, oui !... La prière expira au bord des lèvres, les mains qui se levaient pour implorer s'abattirent sur les draps, le cœur houla furieusement, râla, disparut...

Dans la lumière jaune et triste il y eut alors une tête qui s'avança, se balança vers le lit, s'approcha : une tête de

squelette où la peinture noire, sur fond ivoirin, figurait l
trous de la désincarnation, la plaie du nez, le cerne profon
des yeux sans prunelles, un squelette qui se montra enf
tout à fait, ne fut plus qu'un simulacre infâme et grotesqu
maintenant qu'elle était morte, sans que l'ongle long se f
seulement écorné, maintenant qu'elle était morte, que Rui
Bolamente dévêtait fébrilement l'oripeau lugubre, l'enfoui
sait dans un tiroir dont il retirait la clef, avant d'all
s'habiller pour quérir des amis, du monde, n'importe qui.

LECOQ-HAGEL.

LE LIVRE DE L'IMMORTELLE AMIE

LUMIÈRE DANS LA LUMIÈRE

—

Je te surprends, ma mie, au bord de l'onde et nue.

Je ne vois pas tes traits, mais je t'ai reconnue
Au rythme de ton corps, à l'ambre de ta chair
Qu'eût peinte Titien au seuil d'un matin clair
Et qui semble au soleil une grappe dorée.
Non, ne fuis pas, demeure ainsi, mon adorée,
Dans la vierge nature où ta grâce jaillit
Comme un miracle ardent, et blond, et recueilli.
Je veux te contempler dans ta beauté plénière
Avec des yeux d'enfant tendre et audacieux,
Comme je t'ai rêvée et que t'a faite Dieu,
Dans le triomphe et l'oraison de la lumière.

Dresse ta ligne altière en l'orgueil de l'été
Qui penche sur ton corps vibrant la volupté
De ses odeurs, de sa feuillure et de ses violes.
Plonge ton front dans le soleil qui l'auréole,
Cambre ton buste et ta jeunesse, et la fierté
De tes seins, où le vol des rayons s'émerveille
Et fait, comme aux fruits d'or dans le soleil sculptés,
Un nimbe haletant d'idéales abeilles.
Creuse félinement la courbe de tes reins
Dont la souplesse impérieuse veut des mains
La caresse ondoyante et la dirige presque,
En un geste subtil d'amoureuse arabesque,
Du cygne de ton cou svelte et prompt
A l'aube épanouie où s'incurve et se fond,

Dans les langueurs de tes deux hanches,
Ta grâce harmonieuse où les rayons s'épanchent.

Et lève maintenant tes bras, et laisse choir,
Non comme un voile impie à ta beauté de femme,
Mais comme un flot encor de lumière et de flamme,
Sur ce ruissellement d'aube, tes cheveux noirs.

Oh! cette chute d'ombre où le soleil flamboie!..,
Oh! mon désir et mes mains jointes! Oh! ma joie!

Eblouis-toi, soleil, éternelle clarté,
Eblouis-toi, soleil jaloux, flamme éternelle!
Dans la fougue des fleurs où brûlent tes étés
Ma fleur vivante est la plus belle!

Fleur de ciel, fleur sauvage où tout mon ciel descend!
Et fleur de ma pensée ardente et de mon sang,
Vers qui toutes les fleurs s'exhalent en encens,
Vers qui tous les parfums fleurissent en prière,
Fleur qui ne garde aucun lien avec la terre,
Monte, épanouis-toi dans la pleine lumière!
Car ta corolle est un essor qui resplendit,
Ta tige n'est qu'un double lys évanoui
En un calice d'ombre et d'or et d'enivrance,
La sève de ton sang s'émeut
De tes orteils à tes cheveux,
Et l'hymne de ton corps n'est qu'une florescence!

Et tu le sais, et je le crie, et ma ferveur
N'est qu'un chant triomphal d'amour et d'allégresse,
Tout s'agenouille et s'alanguit dans la douceur
De goûter au soleil extasié qui te caresse;
Et tout devient aurore, aile et parfums pour toi,
Tout est frisson et tout exulte en mon émoi,
Tout te fait une cour d'amour et te compose
Un horizon mystique, une atmosphère, un ciel

Où, dans l'envolement d'hymnes insensuels,
Tout s'élève et s'exalte en ton apothéose !

Ah! tu peux ériger dans le cœur du soleil
Ta nudité superbe et ta magnificence,
Car l'été virginal, somptueux et vermeil,
Te revêt d'or et d'innocence !
Toutes les grandes fleurs se haussent d'un élan
Aux merveilles de ta poitrine
Et leur émoi, sur tes deux seins, sème en tremblant
La poudre de leurs étamines.
Et les petites fleurs, avec des soins d'amant,
De toute leur candeur et de tous leurs pétales
Baisent tes pieds et leur tressent très humblement
Un tapis frais, un bas fragile et des sandales...

Le soleil, tout chargé de l'angoisse des fleurs,
Ruisselant de pollens, de chants et de couleurs,
Refrène son enfer candide et ses ardeurs
Et son feu s'atténue en l'azur d'une brume ;
Et le voici courbant son faste à tes pieds blonds
Et qui te ceint, sans te toucher, de ses rayons,
Et qui s'empresse et qui fleurit, lui qui consume !
Le voici qui s'épanche en des soins délicats,
T'illuminant sans t'aveugler de son éclat,
Comme un ami dont le cœur bat,
Brûlant d'une tendresse et non plus d'une flamme ;
Te tissant d'ombre et t'estompant dévotement,
Non plus en fils de roi vêtu de diamants,
Mais en doux chevalier et très timide amant
Qui s'attendrit et qui se pâme !

Résigne-toi, splendeur du soleil frémissant,
Seul Dieu présent dans la splendeur de nos étreintes
Et qui trempe nos cœurs et coule en notre sang
L'hosanna des caresses saintes !
Tu es l'unique et l'immuable sous les cieux

Et ta pérennité nous est essentielle.
Révélateur, magicien prestigieux,
Nos songes vont fleurir à ta source éternelle !
Et devant ton éclat nous prosternons nos yeux
Et tes rayons sont l'espérance de nos veines ;
Mais tu n'es qu'un prodige inconscient, un dieu
Où ne frémit pas l'âme humaine !
Et tu sens bien, quand elle rit dans ta clarté,
Que sa grâce éblouit d'un éclair plus intense
Que ta lumière auguste, et que sa majesté
Rayonne plus que ta puissance.
Et c'est pourquoi tu n'oses pas, splendide amant,
Le geste ailé qui sollicite et qui s'impose ;
Ton ardeur ne sait pas les lents embrasements,
Les rets subtils et le frisson où meurt la rose ;
Et c'est moi qui m'en vais, éphémère passant
Dont tu pourrais d'un seul rayon brûler la flamme,
Passant obscur qui n'a qu'un cœur, mais qui le sent
Impétueusement battre en toutes les âmes,
Et qui serai demain, quand tes aubes luiront
Sur la nature radieuse,
Un peu de cendre où les racines plongeront,
Un peu d'oubli sous les yeuses,
C'est moi qui vais, soleil, sous tes feux impuissants,
Embraser sa chair tout entière,
Et c'est par tout mon rêve et c'est par tous mes sens
Que je vais boire à la lumière !

Viens ma beauté, ma force et mon ravissement,
Veins, ma douceur, fondre aux baisers de ton amant,
Mon amie et ma foi, ma sœur et mon poème,
Viens toute chaste et toute nue... je te prends !
Je te prends au soleil éperdu qui consent,
Je te prends à la vie, à l'extase elle-même,
Je te prends aux essors, je te prends aux odeurs,
Je t'arrache à l'air amoureux, au cri des fleurs ;

Et mon âme exaltant vers Dieu mon cœur en fièvre,
Sans souci de l'hostile effarement des yeux humains,
Ivre de la caresse insatiable de mes mains,
Je vais mordre à ton âme encor plus qu'à tes lèvres !

L'ostensoir du soleil rayonne de plus haut
Sur notre étreinte solennelle,
Et son ombre s'étend sur l'espace qu'il faut
A l'assomption de deux ailes !
Ton cœur bat. Du divin tombe de toutes parts
Et c'est bien l'infini qui nous possède et nous tourmente :
Ah ! suspends au baiser ton frisson, douce amante,
Ton corps doré, tes cheveux noirs et tes regards
Baignés de flamme et de prière.
Nos soupirs n'ont pas peur du ciel, pas peur du jour,
Rien n'est plus clair et plus céleste que l'amour
Qui s'offre à Dieu dans la lumière !
Nous nous aimons dans les rayons et dans les chants
Et nous plaignons les amoureux qui fuient l'aurore,
Aspirent au bonheur suprême en se cachant,
Le cœur serré, le corps tremblant, l'œil incolore,
Et s'en vont dans la nuit ainsi que des larrons,
Des criminels et des félons,
Couples d'obscurité, de honte et de mystère...

Moi, je te veux, lumière, en la grande lumière !

Et je ne serai pas cet amant ténébreux
Qui s'ensevelit dans sa gloire
Et livre son amante à l'ombre expiatoire.
La nuit aveugle, aveugle aussi les amoureux,
Et j'ai grande pitié de ces amours sans yeux ;
Et parce qu'en tes yeux je prends toute ma joie
J'aime la clarté fière où ta pudeur se noie :
La femme est un rosaire et non pas une proie !
Ton rythme est mon orgueil et ta grâce mon miel,
Je vibre à ta beauté comme à l'éclat du ciel,

Mon rêve et mon amour au soleil se confient :
La lumière est plus pure où je te magnifie !
La lumière a pour moi des troubles inconnus ;
D'une âme sensuelle et d'un corps ingénu,
J'adore le soleil où dardent tes seins nus
Et, desserrant l'étreinte où nos cœurs communient,
Me sentant avec Dieu lui-même en sympathie,

Je te dresse en mes bras dans le soleil, comme une hostie !

ERNEST PRÉVOST.

UN PROBLÈME D'HISTOIRE ET DE CRYPTOGRAPHIE

—

AVANT-PROPOS

S'il est vrai que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, cet axiome trouve encore son application en matière d'écriture. Il est des cas, en effet, où deux correspondants peuvent avoir intérêt à ce que leur prose ne soit intelligible qu'entre eux. Au texte en clair ils substitueront donc un texte maquillé, d'apparence incohérente, lisible pour celui-là seul qui en possède la *clef*.

Tel est l'art de la cryptographie ou écriture secrète, qui paraît avoir été à peu près contemporain de l'invention de l'alphabet. Nous savons que les Lacédémoniens, que Jules César en faisaient usage et, après eux, tous ceux qui ont quelque raison de travestir leur correspondance : diplomates, conspirateurs ou simples malfaiteurs.

Il va de soi que les méthodes employées ont varié dans le cours des siècles. D'abord simples et quasi enfantines, puis se compliquant au fur et à mesure, elles peuvent se ramener à deux procédés types : celui de la *substitution* et celui de la *transposition*, qui comportent chacun de multiples variantes.

Dans le procédé de substitution alphabétique, chaque lettre du texte à chiffrer est remplacée, dans le cryptogramme, par une lettre correspondante, suivant une loi conventionnelle. Quand cette loi est constante d'un bout à l'autre du texte, c'est la substitution simple : tel est celle du document qui fait l'objet de la nouvelle d'Edgar Poe,

Le Scarabée d'or, et dont la lecture permet la découverte d'un trésor.

On conçoit que ce système soit peu sûr, en raison de la facilité relative du déchiffrement, basé sur la considération des fréquences : en effet, il est de fait que, dans chaque langue, les différentes lettres de l'alphabet reviennent avec une fréquence à peu près constante pour chaque lettre, quand le texte considéré a une certaine longueur. En comparant le tableau de ces fréquences normales aux fréquences des lettres d'un cryptogramme obtenu par substitution simple, et en tenant compte de certaines caractéristiques grammaticales de la langue, on arrive aisément à établir l'équivalence des lettres du cryptogramme et de celles du texte clair.

Quand la loi conventionnelle suivant laquelle se fait la substitution est variable, suivant une périodicité, qui peut elle-même être fixe ou changeante, on est en présence de la substitution à alphabets multiples, où la considération des fréquences ne joue plus le même rôle et qui, bien employée, peut mettre à une rude épreuve la virtuosité des Œdipes.

Le système de substitution eut pendant longtemps la faveur des cryptologues : le fameux « chiffre carré » de Vigenère, avec ses nombreuses variantes, en est un exemple des plus remarquables.

Supposons maintenant qu'une phrase soit construite à l'aide de cubes successifs, dont chacun porte une lettre, comme ceux qui servent à apprendre la lecture aux enfants, puis que ces cubes soient brouillés et replacés dans un ordre conventionnel, mais inintelligible pour qui ne connaît pas la loi du décalage : nous avons l'image du système dit de transposition. A la différence du système précédent, chaque lettre conserve son identité : l'A du texte clair demeure A dans le cryptogramme. B demeure B, et ainsi de suite. La tâche du déchiffreur consiste donc, non plus à identifier les lettres, mais à les remettre à leur place : ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en possession du mot ou du nombre qui constitue la clef.

Ceux de nos lecteurs qui ont autrefois savouré les péripéties du *Mathias Sandorf*, de Jules Verne, connaissent le procédé dit de la *grille*. Il consiste à écrire le texte clair dans les fenêtres d'un carton perforé, suivant un ordre convenu et à les relever ensuite, soit telles quelles, soit entremêlées de lettres additionnelles, dites lettres nulles. Quelquefois, la grille est successivement employée sur ses deux faces et suivant les quatre orientations à angle droit qu'il est possible de lui donner. Le déchiffrement résultera des opérations inverses.

Le procédé de la grille n'est donc, en somme, qu'une transposition réalisée au moyen d'un appareil : il offre l'inconvénient de laisser entre les mains de ceux qui l'emploient un outil qui peut les trahir.

Même danger dans le système des *codes* ou *dictionnaires*, qui se définit par lui-même : chacun des correspondants est muni d'un dictionnaire dans lequel, à chaque mot, membre d phrase ou phrase entière, correspond un chiffre, un nombre, un groupe de lettres, un mot codique ou tout autre signe conventionnel, les mots les plus fréquents étant représentés par plusieurs combinaisons pour dérouter le déchiffreur autre que le destinataire qualifié.

Ce système offrirait une assez grande sécurité, n'étaient les risques de perte ou de vol des documents eux-mêmes. Néanmoins, il est généralement employé dans le commerce et dans la diplomatie.

Tels sont, sommairement décrits, les systèmes types. Ils comportent des variantes, dont l'étude ne saurait trouver place dans ce simple exposé. Il va de soi que, pour rendre le déchiffrement plus épineux et pour mieux dérouter les chercheurs, ils peuvent être combinés, c'est-à-dire qu'un texte donné peut, après avoir été chiffré à l'aide du dictionnaire, par exemple, faire l'objet d'une nouvelle transformation par l'un quelconque des autres procédés, voire plusieurs successivement. Mais n'oublions pas qu'une complication excessive peut aller à l'encontre du but : en

accroissant la difficulté, on augmente, en même temps que les chances d'erreur, la durée des opérations. Or le facteur « temps » peut, dans certains cas, à la guerre notamment, jouer un rôle prépondérant.

Tous les procédés cryptographiques que nous venons de passer en revue ont un commun défaut : les textes transformés s'avèrent par la seule apparence pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire un truquage et ils s'offrent aux tentatives des décrypteurs. Il en est d'eux comme d'un personnage qui, pour garder l'incognito, s'affublerait d'un masque ou d'un faux nez, invitant par là même les curieux à l'enlever. Mieux vaut se contenter de grimer habilement un visage qui, demeurant d'aspect normal, défie de la sorte l'investigation.

Ainsi ont raisonné certains chercheurs qui ont pensé à dissimuler un écrit secret, non pas dans un cryptogramme inintelligible, mais bien dans un texte parfaitement clair et d'apparence anodine, susceptible toutefois de deux lectures différentes : l'une destinée au vulgaire, l'autre réservée aux seuls initiés.

La suite de cette étude indiquera deux procédés basés sur cette conception particulière et donne des exemples qui paraissent susceptibles d'intéresser les chercheurs.

Les explications ci-dessus, pour ardues qu'elles fussent, étaient nécessaires pour la compréhension de ce qui va suivre. — P.-L.-R.

—

Dans son ouvrage intitulé *Advancement of Learning*, puis *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, publié tout d'abord en anglais à Londres en 1605, puis en latin à Londres et à Paris en 1623, réédité à Amsterdam en 1640, à Londres en 1730, 1740, 1765, 1835, 1857, à Paris en 1834-1835, Francis Bacon (1561-1626) donne la description d'un procédé cryptographique qui présente quelques particularités intéressantes.

Au lieu de remplacer les lettres ou mots du texte clair

par des signes conventionnels, lettres ou chiffres, comme dans la généralité des systèmes cryptographiques, le célèbre chancelier utilise des formes différentes de lettres : les cryptogrammes obtenus par son procédé ne sont donc pas constitués par des séries de lettres ou de chiffres, mais par des successions de types différents de lettres, ces lettres pouvant d'ailleurs constituer elles-mêmes des textes clairs n'ayant aucune relation avec le texte chiffré qui correspond aux formes typiques susvisées.

Appelons *a* et *b* les deux formes typiques employées.

Le nombre d'arrangements qu'on peut faire avec ces deux formes, en les groupant par cinq, est de 32 (2 puissance 5).

Francis Bacon utilise seulement 24 de ces groupes pour représenter les 24 lettres de l'alphabet anglais, dans lequel I et J étaient employées indifféremment l'une pour l'autre, de même que U et V.

Ces 24 groupes sont les suivants :

aaaaa=A, aaaab=B, aaaba=C, aaabb=D, aabaa=E, aabab=F, aabba=G, aabbb=H, abaaa=I ou J, abaab=K, ababa=L, ababb=M, abbaa=N, abbab=O, abbba=P, abbbb=Q, baaaa=R, baaab=S, baaba=T, baabb=U ou V, babaa=W, babab=X, babba=Y, babbb=Z.

Si l'on convient, par exemple, que la forme *a* est la forme majuscule et la forme *b* la forme minuscule, la lettre A pourra être représentée par une série quelconque de cinq lettres majuscules : HRVSD ou PARIS.

De même L pourra être représenté par une série de la forme HrVsD ou PaRiS.

Un mot, comme PARIS, se dissimulerait dans un texte quelconque, comme : « J'irai vous voir demain samedi », de la manière suivante :

J'iraI VOUSV oIRDE MaINS aMEDi

qu'on écrirait sans séparer les groupes de cinq formes comme suit :

J'iraI VOUS VoIR DEMaIN SaMEDi.

Il va sans dire que l'emploi de deux formes aussi nettement différentes n'est pas à recommander dans la pratique : l'attention serait évidemment attirée par l'aspect anormal d'une telle succession de majuscules et de minuscules et les personnes intéressées devineraient qu'il s'agit d'un procédé cryptographique dont elles trouveraient aisément la solution, puisqu'il se réduit en somme à une substitution simple.

Francis Bacon conseille au contraire d'employer deux formes de lettres dont les différences soient peu apparentes et ne puissent être reconnues que par les seuls initiés. Si l'on prend cette précaution, les textes apparents auront les plus grandes chances d'être considérés comme ne contenant pas autre chose que le discours clair qui les constitue et pourront ainsi échapper aux investigations des cryptologues indiscrets.

Cette idée de Francis Bacon avait été réalisée avant lu sous une forme un peu différente qui est décrite par Fre derici dans un ouvrage intitulé *Cryptographia*, publi en 1685, à Hambourg.

Au lieu de deux formes de caratères, dans le système dé crit par Frederici on en emploie trois : forme *antique a* forme *cursive c* et forme *gothique t.*

Le nombre d'arrangements qu'on peut faire avec ces troi formes, en les groupant par trois, est de 27 (3 puissance 3 Si l'on supprime les groupes AAA, CCC, TTT, il reste 2 groupes, qui sont utilisés pour représenter les 24 lettres d l'alphabet, comme suit :

aac=A, aat=B, aca=C, acc=D, act=E, ata=F atc=G, att=H, cca=I ou J, cct=K, cac=L, caa=M cat=N, ctc=O, cat=P, ctt=Q, tta=R, ttc=S, tat=T taa=U ou V, tac=W, tct=X, tca=Y, tcc=Z.

Alors que dans le système de Francis Bacon il faut u groupe de cinq formes pour chiffrer une lettre, il n'en fat que trois avec le procédé ci-dessus que nous appelleron système Frederici, bien qu'il lui soit antérieur. Les texte clairs nécessaires pour dissimuler les mêmes secrets sor

donc beaucoup moins longs dans le second système que dans le premier et c'est un avantage indiscutable. Dans la pratique, l'emploi de trois espèces de caractères introduit évidemment des causes d'erreurs qui semblent compenser l'avantage précité.

Ces deux procédés sont simplement mentionnés dans les ouvrages techniques modernes français ou étrangers et ils ne semblent pas avoir retenu l'attention des cryptologues, en raison sans doute du peu d'intérêt qu'ils présentent au point de vue de la cryptographie pure. Il est néanmoins certain que leur principe fut utilisé dans certaines circonstances et notamment par les services d'espionnage.

L'étude de documents imprimés pendant la vie de Francis Bacon, entreprise il y a quelques années par quelques spécialistes, sous la direction éclairée du Colonel Fabyan, de l'armée américaine, a permis de trouver un certain nombre d'applications intéressantes des deux procédés qui font l'objet de la présente note. Ces découvertes ont conduit à des constatations extrêmement curieuses, sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Nous allons en donner quelques exemples.

II

Voici d'abord le fac-simile de l'inscription qui se trouvait sur la pierre tombale originale de Shakespeare dans l'église de Stratford-sur-Avon et datée de 1616 :

Good Frend for Ieſus SAKE forbeare
To diGG TE Duſt EncloAſed HE!Re!
Bleſe be TE Man $\overset{T}{Y}$ ſpares TEs Stones
And curſt, be He $\overset{T}{Y}$ moves my Bones

Un œil très exercé y découvre trois formes de lettres et une étude attentive conduit à la traduction assez déconcer-

tante suivante, que nous donnons avec la correspondance des trois formes à l'alphabet de Frederici :

Goo	dFr	end	for	Ies	usS	AKE	for	bea	reT	odi
ata	tta	aat	aac	aca	ctc	cat	att	aac	tcc	aac
F	R	B	A	C	O	N	H	A	Z	A
GGT	-ED	ust	Enc	loA	sed	HER	eBl	ese	bcT	-EM
tta	acc	ttc	ctc	cat	act	aca	cca	cta	att	aac
R	D	S	O	N	E	C	I	P	H	A
anY	Tsp	are	sT-	EsS	ton	esA	ndc	urs	tbe	HeY
tta	cca	cat	aac	caa	ttc	tcc	cca	tat	att	cca
R	I	N	A	M	S	W	I	T	H	I
Tmo	ves	myB	one	s						
cat	tac	caa	tta							
N	W	M	R							

Quel peut être le sens réel de cette phrase :

« Fr. Bacon hazards one cipher in a MS within Wm R »?

De nouvelles recherches permettront peut-être de le découvrir et d'identifier la personnalité de l'auteur. Serait-ce réellement Francis Bacon qui aurait inséré un nouveau procédé cryptographique dans un manuscrit (M S) à l'intérieur du tombeau ?

Il est à remarquer que la pierre tombale actuelle ne présente pas les mêmes particularités, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la photographie récente ci-dessous :

GOOD FREND FOR IESVS SAKE FORBEARE,
TO DIGG THE DVST ENCLOASED HEARE:
BLESTE BE Y^{E} MAN Y^{T} SPARES THES STONES,
AND CVRST BE HE Y^{T} MOVES MY BONES.

II

Le deuxième exemple est encore relatif au système Frederici.

Il est fourni par l'étude de l'inscription qui se trouve sous le portrait supposé de William Shakespeare et que nous donnons ci-dessous :

Mr WILLIAM SHAKESPEARE

For ever live thy fame. the world to tell
Thy like. no age. shall ever paralell.

L'application de l'alphabet Frederici aux groupes successifs de trois formes de caractères donne le résultat suivant :

MrW	ILL	IAM	SHA	KES	PEA	REF	ore	ver	liv		
cat	act	ctt	taa	cca	aca	ctt	taa	aac	aac		
N	E	Q	U	I	C	Q	U	A	M		
eth	yfa	met	hew	orl	dto	tel	lTh	yli	ken	aag	esh
act	tta	ctc	atc	cca	tat	ctc	ctt	taa	ctc	aac	aac
E	R	O	G	I	T	O	Q	U	O	A	D
all	eve	rpa	ral	ell							
ctt	taa	ctc	aac	acc							
Q	U	O	A	D							

Traduction : « Nequicquam erogito quo ad quo ad ».

Nous laissons à l'érudit américain dont nous avons donné le nom la responsabilité de ces deux déchiffrements : nous manquons en effet de documents pour pouvoir vérifier sur d'autres exemples l'exactitude des identifications ci-dessus.

Mais il n'échappera pas aux esprits curieux qui doivent se trouver également de ce côté de l'Atlantique qu'il y a là de précieuses indications sur ce qui pourrait être cherché et découvert dans nos archives du XVIIe siècle.

III

Les deux exemples suivants sont relatifs à l'alphabet de

Ad

V. CL.

BEN. IONSONIVM,

Carmen protrepticon.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulset; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat auribus. Camænas
Cùm totus legerem tuas (camænæ
Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oscitationem,
Lectorem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipse censor,
Ionsoni, nimiùm licèt malignus,
Si doctus simùl, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiásq;
Dignas Mercurio, nouásq; Gnomas
Morum sed veterum, tuiq; iuris
Quicquid Dramaticum tui legebam,
Tam semper fore, támq; te loquutum,
Vt nec Lemnia notior sigillo
Tellus, nec maculâ sacrandus Apis,
Non cesto Venus, aut comis Apollo,
Quàm Musâ fueris sciente notus,
Quàm Musâ fueris tuâ notatus,
Illâ, quæ vnica, sydus vt refulgens,
Stricturas, superat comis, Minorum:
In mentem subijt Stolonis illud,
Lingua Pieridas fuisse Plauti
Vsuras, Ciceronis atq; dictum,
Saturno genitum phrasi Platonis,
Musæ si Latiè, Iouisq; Athenis
Dixißent. Fore iam sed hanc & illas
Ionsonî numeros puto loquutos,
Anglis si fuerint vtriq; fati.
Tam, mi, tu sophiam doces amænè,
Sparsìm támq; sophos amæna stern
Sed, tot delicias, minùs placebat,
Sparsis distraherent tot in libellis
Cerdoi caculæ. Volumen vnum,
Quod seri Britonum terant nepot
Optabam, & thyasus chorúsq; am
Musas hoc cupiunt, tui laborum
Et quicquid reliquum est, adhuc t
Seruatum pluteis. Tibi at videm
Non tàm quærere quàm parare no
Laudem, dum volumus palàm me
Tot laurus cupidi reposta scripta
Dum secernere te tuásq; Musas
Audemus numero vngulæ liquore
Gustante, vt veteres nouem soror
Et sirenibus & solent cicadis;
Dum & secernere posse te vider
Efflictìm petimus nouúmq; libru
Qui nullo sacer haùt petatur æuo
Qui nullo sacer exolescat æuo,
Qui curis niteat tuis secundis;
Vt nos scire aliquid simùl putetu
Atqui hoc macte sies, velutq; cc
Quod dijs inferium, tibi sacrem
Vt nobis benè sit, tuámq; fronte
Perfundant ederæ recentiores
Et splendor nouus. Inuident cer
Hanc tantam patriæ tibiq; (qu
Æternùm à merito tuo superbu
Anglorum genus esse poßit olim
Tantùm qui penitùs volunt am
Sublatas literas, timéntue lucem
Ionsonî nimium tenebriones.

Ad

V. CL.

BEN. IONSONIVM,

Carmen protrepticon.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulſet; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
otis, metuat Probum. Placere
doctis iuuat auribus, placere
e raris iuuat auribus. Camænas
im totus legerem tuas (camænæ
am totum rogitant tuæ, nec vllam
ui pigrè trahat oſcitationem,
ctorem) & Numeros, Acumen, Artem,
irum Iudicium, quod ipſe cenſor,
nſoni, nimium licet malignus,
doctus ſimul, exigat, viderem,
rmonem & nitidum, Facetiáſq;
ignas Mercurio, nouáſq; Gnomas
orum ſed veterum, tuiq; iuris
uicquid Dramaticum tui legebam,
m ſemper fore, támq; te loquutum,
nec Lemnia notior ſigillo
llus, nec maculâ ſacrandus Apis,
n ceſto Venus, aut comis Apollo,
uàm Musâ fueris ſciente notus,
uàm Musâ fueris tuâ notatus,
i, quæ vnica, ſydus vt refulgens,
icturas, ſuperat comis, Minorum:
mentem ſubijt Stolonis illud,
gua Pieridas fuiſſe Plauti
uras, Ciceronis atq; dictum,
turno genitum phraſi Platonis,
uſæ ſi Latio, Ioníſq; Athenis
xiſſent. Fore iam ſed hunc & illas
nſonI numeros puto loquutos,
Anglis ſi fuerint vtriq; fati.
Tam, mi, tu ſophiam doces amœnè,
Sparsìm támq; ſophos amœna ſternis!
Sed, tot delicias, minus placebat,
Sparſis diſtraherent tot in libellis
Cerdoi caculæ. Volumen vnum,
Quod ſeri Britonum terant nepotes,
Optabam, & thyaſus choróſq; amantum
Muſas hoc cupiunt, tui laborum
Et quicquid reliquum eſt, adhuc tuiſq;
Seruatum pluteis. Tibi at videmur
Non tàm quærere quàm parare nobis
Laudem, dum volumus palàm merentis
Tot laurus cupidi repoſta ſcripta;
Dum ſecernere te tuáſq; Muſas
Audemus numero vngulæ liquorem
Guſtante, vt veteres nouem ſorores
Et ſirenibus & ſolent cicadis;
Dum & ſecernere poſſe te videmur,
Efflictim petimus nouúmq; librum.
Qui nullo ſacer haut petatur æuo,
Qui nullo ſacer exoleſcat æuo,
Qui curis niteat tuis ſecundis,
Vt nos ſcire aliquid ſimul putetur.
Atqui hoc macte ſies, velutq; calpar,
Quod dijs inferium, tibi ſacremus,
Vt nobis benè ſit, tuámq; frontem
Perfundant ederæ recentiores
Et ſplendor nouus. Inuident coronam
Hanc tantam patriæ tibiq; (quantâ
Æternùm à merito tuo ſuperbum
Anglorum genus eſſe poſſit olim)
Tantùm qui penitùs volunt amœnas
Sublatas literas, timéntue lucem
IonſonI nimiam tenebriones.

Francis Bacon. Ils sont plus concluants que les précédents, car ils sont plus longs et permettent au lecteur de faire les vérifications susceptibles de le convaincre de la légitimité des déductions des spécialistes qui nous ont communiqué ces intéressants documents.

Le document ci-contre est une photographie de deux pages de l'édition originale des ouvrages de Ben Jonson (1616).

Sur la copie du même document qu'on trouvera à la suite on a souligné par un petit trait vertical les lettres de la forme *b*, celles non soulignées étant supposées de la forme *a*.

Il y a évidemment quelques indécisions et aussi des erreurs : il serait étonnant qu'un travail aussi minutieux n'en comporte pas. Mais le sens général des parties correctement identifiées permet aisément de rétablir les mots isolés dans lesquels les erreurs ou indécisions se traduiraient par des incohérences.

Il est inutile d'insister sur la nécessité d'étudier longuement, à la loupe, les caractères successifs pour pouvoir discerner des différences, qui sont extrêmement faibles. Un opérateur très entraîné et doué d'une très bonne vue est seul capable d'effectuer ce travail de classification qui constitue la partie délicate du déchiffrement.

Voici la traduction :

« Reade some plaies by our Ben's active hand. Whe' more of our stories, which had truly fill'd all of our chiefe plaies, sought more room, it was almost more then penne of one man might do to prepare such bookes, much less write them also. Soone he, publishing this famous work, afforded us this waie by which th' bilitterate may lead all our deciph'rers from bookes manie a suspecting enimie may possiblie too much note. Seeke not our chiefe of cyphers. Th cyphers (1). »

On peut se demander quel est l'auteur de cette inscription et pourquoi il a cru devoir la dissimuler de cette façon.

(1) Les signes de ponctuation ont été ajoutés par le traducteur.

Il est très probable qu'elle serait restée ignorée de la postérité si les investigations indiscrètes des spécialistes, auxquels nous devons cette curieuse découverte, ne l'avaient révélée.

Voici un autre exemple également très intéressant de l'emploi du chiffre de Francis Bacon.

The Workes of William Shakeſpeare,

containing all his Comedies, Hiſtories, and Tragedies: Truely ſet forth, according to their firſt ORJGJNALL.

The Names of the Principall Actors in all theſe Playes.

*Illiam Shakeſpeare.*

Richard Burbadge.

John Hemmings.

Auguſtine Phillips.

William Kempt.

Thomas Poope.

George Bryan.

Henry Condell.

William Slye.

Richard Cowly.

John Lowine.

Samuell Croſſe.

Alexander Cooke.

Samuel Gilburne.

Robert Armin.

William Oſtler.

Nathan Field.

John Underwood.

Nicholas Tooley.

William Eccleſtone.

Joſeph Taylor.

Robert Benfield.

Robert Goughe.

Richard Robinſon.

Iohn Shancke.

Iohn Rice.

Le document précédent est une photographie de la page de tête de l'édition de 1623 des ouvrages de Shakespeare.

Nous laisserons au lecteur le soin de chercher, si cela l'intéresse, les deux formes *a* et *b* des lettres. Pour quelques-unes, la différence des deux formes est très nette ; pour d'autres, elle est beaucoup plus difficile à reconnaître.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction :

« As I sometimes place rules and directions in other ciphers, you must seeke for the others soone to aide in writing. — FR. of VE(1). » Le signataire indiqué est Francis (Bacon) de Verulam.

IV

Les exemples ci-dessus des applications des systèmes cryptographiques de Francis Bacon et de Frederici semblent susceptibles de provoquer chez nous des recherches analogues à celles qui ont été couronnées de succès, des savants américains auxquels nous devons les documents publiés dans cette note.

Il est possible, en effet, que certaines éditions françaises présentent des textes chiffrés par les procédés décrits plus haut ou des procédés dérivés et qui ont échappé jusqu'à présent à l'attention des lecteurs.

Qui sait si des indications présentant un grand intérêt historique ou scientifique n'ont pas été dissimulées de cette façon dans des publications dont le sujet apparent n'a rien de commun avec les textes chiffrés ?

Il ne doit pas manquer en France d'éditions du XVII[e] siècle, qu'il y aurait intérêt à soumettre à un examen à la loupe destiné à révéler, le cas échéant, les formes typiques différentes qui forment la base des procédés cryptographiques sus visés.

Il est à remarquer que l'édition française de 1623 et l'édition hollandaise de 1640 de l'ouvrage « De Dignitate et

(1) Les signes de ponctuation ont été ajoutés par le traducteur.

Augmentis Scientiarum » de Francis Bacon, de même que les traductions de cet ouvrage, contiennent une reproduction du cryptogramme donné comme exemple dans l'édition originale anglaise de 1605, avec les deux formes de lettres caractéristiques ; il en est de même de l'édition française de 1834-1835 et de la traduction française de 1800-1803 : les éditeurs avaient donc fait établir ces deux types de caractères qui ont pu être utilisés, pour faire des combinaisons cryptographiques analogues à celles que nous avons données plus haut comme exemples.

D'autre part, le travail de déchiffrement, qui est élémentaire quand les alphabets de concordances sont connus, comme c'est le cas dans les exemples cités plus haut, deviendrait beaucoup plus délicat si ces alphabets, tout en comportant les mêmes combinaisons de formes, étaient arrangés avec des correspondances littérales différentes.

La dernière traduction donnée comme exemple (p. 398) pourrait bien suggérer que Francis Bacon (of Verulam) avait envisagé la possibilité d'employer d'autres chiffres (other ciphers) pour exprimer les règles et directives (rules and directions) auxquelles il est fait allusion.

Si donc un examen préliminaire révélait un emploi méthodique de formes différentes de caractères d'imprimerie et si l'application des alphabets donnés par Francis Bacon ou par Frederici ne conduisait qu'à des séries incohérentes de lettres, il y aurait lieu de se livrer à un travail de cryptographie pure pour reconstituer, le cas échéant, les alphabets de concordance utilisés.

Nous avons pensé qu'il était bon de signaler aux chercheurs français les études entreprises en Amérique et quelques-uns des résultats obtenus.

Nous serions heureux de recevoir toute communication concernant cette question et d'aider de nos conseils les amateurs qu'elle intéresserait.

Peut-être nous sera-t-il donné de publier prochainement un document de nature à jeter une lumière singulière sur

un des points les plus curieux de l'histoire de la littérature anglaise et de résoudre une énigme qui, dans ces derniers temps, a fait, dans le monde des lettres, l'objet d'un débat passionné.

H. C.

GUSTAVE FLAUBERT COLORISTE

—

A Georges Dubosc.

Pour célébrer le génie puissant de Gustave Flaubert ou pour le contester — ce qui est une forme d'hommage — la critique a fouillé, disséqué son œuvre, sans insister sur le don exceptionnel qu'il possédait de *voir en peintre*. Devant la Nature et la Vie ce sont bien, en effet, les sensations d'un *coloriste* qu'il traduit, au premier instant, en la magnificence de sa prose incomparable.

Mais, puisque nous transposons d'un art dans un autre des termes qui font image pour dire aussi d'un style qu'il a du relief, de l'harmonie, de la couleur, et prêtons aux mots eux-mêmes une couleur, il devient nécessaire d'écarter tout malentendu : au cours de ces notes il sera question non de technique littéraire, mais exclusivement de sensibilité devant les harmonies des tons et les jeux féeriques de la lumière souveraine.

Il est incontestable que Flaubert était épris de la Couleur et des couleurs — ce qui est différent. Sans qu'il y ait eu chez lui une évolution, à peu près impossible en cet ordre d'idées, la *Correspondance* trahit, des pages de jeunesse aux dernières lettres, un tempérament de coloriste dans la primitive et véritable acception du mot : « J'aime les couleurs avant tout. » — « Toutes les couleurs sont belles,il s'agit de les peindre. » — « Je rêve de tous les tintamarres de la couleur. » — « J'éprouve des sensations presque voluptueuses rien qu'à voir. » *Par les Champs et par les Grèves*, il devise avec Du Camp « des sons et des couleurs », du « tapage des couleurs ». En voyage, il admire tout à la fois la patine délicate d'un marbre antique

et les haillons pittoresques d'un saltimbanque, se « donne une bosse de peinture vénitienne », se « fiche une ventrée de couleurs comme un âne s'emplit d'avoine ». Il s'arrête à l'immonde boucherie de Jérusalem, dont la tripaille est un « arsenal de tons chauds à l'usage des coloristes », remarque avec horreur — loques verdâtres et pendantes — les mains du lépreux de Damas, ajoutant : « O coloristes, où êtes-vous donc ? »

Sans hésiter, c'est toujours et seulement par la tache colorée qu'il définit une impression spontanée :

Le Sable, les Pyramides, le Sphinx, tout gris et noyé dans un grand ton rose ; le ciel est tout bleu...

... Au soleil couchant, le Nil est tout plat, le ciel rose, la terre noire ; sur le bleu du fleuve une teinte rosée, reflet du ciel.

Le Parthénon est couleur de brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et d'encre...

Et c'est bien un coloriste qui esquissera, entre cent autres, cette rapide et charmante aquarelle de route :

... Cette colonnade (Baalbeck) a l'air d'être en vermeil ciselé à cause de la couleur des pierres et du soleil ; de temps à autre un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses, l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres....

Quelques citations vont préciser le parti que Flaubert a su tirer, pour son œuvre artistique, de cette faculté de perception manifestement neuve à son époque parmi les écrivains. Voici, découpés dans *Madame Bovary*, un sous-bois d'Yonville-l'Abbaye :

Dans l'avenue, un jour vert rabattu par le feuillage éclairait la mousse rase... Le soleil se couchait ; le ciel était rouge entre les branches, et les troncs pareils des arbres plantés en ligne droite semblaient une colonnade brune se détachant sur un fond d'or....

puis un site d'automne :

...Le ciel était devenu bleu. Les feuilles ne remuaient pas. Il

y avait de grands espaces pleins de bruyères tout en fleurs ; et des nappes de violettes s'alternaient avec le fouillis des arbres, qui étaient gris, fauves ou dorés selon la diversité des feuillages.

L'intention est formelle et ces descriptions, cependant fort concises, nous mettent en présence de véritables paysages — nous parlons Peinture — établis *par la couleur seule*, où la consonance des tons est séduisante, complète et juste sous la lumière ambiante. La tonalité générale s'affirme nette, tranchée, puissante et chaude dans le premier, reposante et discrète dans le second. L'exemple suivant est peut-être encore plus significatif :

... Le jour commençait à venir... La plate campagne s'étalait à perte de vue, et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient, à intervalles éloignés, des taches d'un violet noir sur cette grande surface grise, qui se perdait à l'horizon dans le ton morne du ciel.

Il y a là une similitude absolue de recherche avec celle du peintre qui, ayant à traiter le même motif, s'en fût tenu à cette exécution volontairement simplifiée, à l'indication des *trois seules valeurs :* ciel, terrain, masse colorée des arbres, valeurs qui seront la base de tout bon paysage et suffisent à Flaubert pour noter son impression mélancolique dans l'indécision de l'heure matinale.

La couleur, on le sait, peut se manifester en beauté sans la lumière ardente réservée aux pays du soleil. Flaubert constate que « c'est en Hollande seulement et à Venise, patrie des brumes, qu'il y a eu de grands coloristes » et lui-même sait découvrir la richesse des tons dans les harmonies assourdies, sous la lumière tamisée du pays normand. Il traitera avec autant de sobriété certains coins du *Voyage en Bretagne* et les rares paysages de l'*Education Sentimentale* où il encadre cette impression de Paris :

Derrière les Tuileries, le ciel prenait la teinte des ardoises. Les arbres du jardin formaient deux masses énormes, violacées par le sommet. Les becs de gaz s'allumaient ; et la Seine, ver-

dâtre dans toute son étendue, se déchirait en moires d'argent contre les piles des ponts.

La préocupation unique qui se retrouve dans ces descriptions et dans tous les paysages de Flaubert apparaît très claire, ses plein-air aux accords variés, lumineux ou sombres, intenses ou discrets, sont traités, de parti pris, par la couleur. Lorsqu'il sera tenté par les heurts éclatants des contrées africaines, il se préparera une tout autre palette, mais sans se départir jamais du principe arrêté et il a à cela d'excellentes raisons. Il sait que certains rapports de tons précisent avec force le caractère des choses, il sent la valeur propre de la couleur, se laisse impressionner par elle et en use, sciemment, comme du meilleur moyen d'expression pour accuser des effets vers la puissance, la violence ou vers le calme et la douceur.

« Les couleurs agissent sur l'âme.... elles peuvent y éveiller des émotions, des idées qui nous reposent ou nous agitent.... » (Gœthe).

Le sens de la couleur est indépendant des facultés de l'imagination. Mieux que nul autre Flaubert « voyait dans l'espace », mais il ne s'agit pas ici de ces représentations précises, intenses, colorées, auxquelles atteint l'imagination des grands artistes et dont nous parle Taine, citant d'ailleurs Flaubert comme exemple. L'artiste subit ces harmonies de la nature et ne les invente pas, aussi verrons-nous l'écrivain recueillir avec soin ses impressions pendant ses voyages et ses longues chevauchées d'Orient, entasser souvenirs et documents parmi lesquels il viendra puiser au moment voulu :

Delphes — ... C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige. (Corr.)

Coucher de soleil sur Medinet-Abou. — Les montagnes sont

indigo foncé; du bleu par-dessus du gris noir, avec des oppositions longitudinales lie de vin, dans les fentes des vallons. Les palmiers sont noirs comme de l'encre, le ciel rouge, le Nil a l'air d'un lac d'acier en fusion. (N. de V.)

Il conservera jusqu'à des coins, des ciels, des détails : « Les nuages marbrent le Nil en grandes plaques bleu pâle.» Une courte note suffit à nous révéler sa conscience de *l'effet* : «...c'est un incendie rose, violet, terre de Sienne; le ciel est blanc, c'est ce qu'il y a de plus pâle dans la vue.» Ou il ébauche des « préparations » déjà intéressantes :

Le soleil se levait en face de moi; toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre Océan d'un violet sombre dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon. En résumé, trois couleurs : un immense vert à mes pieds au premier plan, le ciel blond-rouge, vermeil usé; derrière et à droite, étendue mamelonnée d'un ton roussi et chatoyant, minarets du Caire, canges qui passent au loin, touffes de palmiers. (Coucher de soleil vu de la grande Pyramide.)

Mettant en œuvre les matériaux ainsi accumulés, Flaubert nous a laissé des toiles splendides qui s'imposent à notre admiration et devant lesquelles tout commentaire est inutile. Nous rappellerons le décor de Judée pour *Hérodias*, les paysages ravissants de *la Légende de Saint Julien*. On connaît, tout au début de la *Tentation*, la belle description de la Thébaïde et, plus loin, celle d'Alexandrie :

Sur l'uniformité des maisons blanches, le dessin des rues jette comme un réseau noir. Les marchés pleins d'herbes y font des bouquets verts, les sécheries des teinturiers des plaques de couleurs, les ornements d'or au fronton des temples des points lumineux, — tout cela compris dans l'enceinte ovale des murs grisâtres, sous la voûte du ciel bleu, près de la mer immobile.

Puis nous arrivons aux enchantements de *Salammbô* avec

le merveilleux décor, si connu, où se déroule le célèbre « Festin », chef-d'œuvre d'écriture mais aussi de couleur, avec les descriptions de la campagne et de Carthage, vue sous des aspects divers, sous des « effets » curieux, momentanés, moins dits, que le peintre également eût trouvés plus séduisants et eût voulu surprendre. Toutes s'imposent par une réelle entente de la composition, des oppositions heureuses, de la mise en page, un souci de ne rien laisser dans l'incertain et de *couvrir toute la toile*. Au hasard nous prendrons les suivantes :

Mais une barre lumineuse s'éleva du côté de l'Orient. A gauche, tout en bas, les canaux de Mégara commençaient à rayer de leurs sinuosités blanches les verdures des jardins. Les toits coniques des temples heptagones, les escaliers, les terrasses, les remparts, peu à peu se découpaient sur la pâleur de l'aube ; et tout autour de la péninsule carthaginoise une ceinture d'écume blanche oscillait, tandis que la mer couleur d'émeraude semblait comme figée dans la fraîcheur du matin. Puis, à mesure que le ciel rose allait s'élargissant, les hautes maisons inclinées sur les pentes du terrain se haussaient, se tassaient, telles qu'un troupeau de chèvres noires qui descend des montagnes. Les rues désertes s'allongeaient ; les palmiers, çà et là, sortaient des murs, ne bougeaient pas ; les citernes remplies avaient l'air de boucliers d'argent perdus dans les cours ; le phare du promontoire Hermæum commençait à pâlir....... (I. *Le Festin.*)

De cet effet d'aube nous pourrons passer à une symphonie nocturne qui sera complétée par l'apparition de l'esclave, montant sur la terrasse un plateau avec des charbons enflammés ; le contraste de la note lumineuse, chantante, vient donner leur valeur juste aux tonalités du discret camaïeu.

La lune se levait à ras des flots, et, sur la ville encore couverte de ténèbres, des points lumineux, des blancheurs brillaient : le timon d'un char dans une cour, quelque haillon de toile suspendu, l'angle d'un mur, un collier d'or à la poitrine d'un dieu. Les boules de verre sur les toits des temples rayonnaient, çà et là, comme de gros diamants. Mais de vagues

ruines, des tas de terre noire, des jardins faisaient des masses plus sombres dans l'obscurité, et au bas de Malqua, des filets de pêcheurs s'étendaient d'une maison à l'autre, comme de gigantesques chauves-souris déployant leurs ailes...... L'ombre des colosses s'allongeait sur les places désertes ; au loin quelquefois la fumée d'un sacrifice brûlant encore s'échappait par les tuiles de bronze...... Autour de Carthage, les ondes immobiles resplendissaient, car la lune étalait sa lueur tout à la fois sur le golfe environné de montagnes et sur le lac de Tunis, où des phénicoptères, parmi les bancs de sable, formaient de longues lignes roses, tandis qu'au delà, sous les catacombes, la grande lagune salée miroitait comme un morceau d'argent. La voûte du ciel bleu s'enfonçait à l'horizon...... (III. *Salammbô.*)

§

Les paysages de Flaubert, est-il besoin de le souligner ? — ont pour base invariable une notation sincère recueillie sur nature et avec laquelle il ne triche jamais. Nous citerons ce seul exemple : étudiant *le travail du style dans Gustave Flaubert* (« Revue bleue », 1902), M. Ant. Albalat a donné, d'après les manuscrits de *Bovary*, *six descriptions différentes* du « panorama de Rouen » ; on suit le travail de l'écrivain, sa recherche de condensation, mais l'armature obligée, arrêtée d'abord, résiste aux corrections successives, se retrouve intacte de l'esquisse primitive au texte définitif. Tels paysages qui nous paraissent purement imaginaires ont, cependant, cette assise solide, contrôlée devant la réalité et nous les sentons vrais après l'apport des détails imposés par l'archéologie ou inspirés par la fantaisie. Flaubert s'interdit la facilité, n'écoute pas le conseil... intéressé du poète de *Namouna* :

.... Allez voir pour y croire.
Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
Quelque ville *aux toits bleus*, quelque *blanche* mosquée,
Quelque tirade en vers, d'or et d'argent plaquée,
Quelque description de minarets flanquée,
Avec l'horizon *rouge* et le ciel assorti,
M'auriez-vous répondu : « Vous en avez menti ! »

Lui y « est allé voir », s'est promené sur la plage africaine pour contempler le ciel, les montagnes et les flots, pour « arriver au ton juste » des pays qu'il prétendait décrire. — Ainsi qu'il le voulait, nous avons la sensation très nette d'être, « à travers le Beau », devant le « vivant et le vrai quand même » et non devant un décor fabriqué de chic dans la solitude nocturne du pavillon de Croisset... pendant que « la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre ».

Sans nous livrer à de fastidieuses confrontations, nous savons qu'une telle méthode n'est pas celle des grands devanciers littéraires de Gustave Flaubert ni de ses contemporains marquants ; son interprétation de la Nature est et restera personnelle par l'emploi répété d'un parti aussi franchement exclusif. Avec d'autres écrivains, et non des moindres, nous sommes illusionnés par la phrase empanachée, sonore, où seuls les mots sont brillants alors que l'explication reste cotonneuse, le motif sans tonalité générale et sans vie. Le « mélange majestueux des eaux et des bois », le « chaos des ondes » ou le « hennissement des cavales siminoles », chers à Chateaubriand, laissent dans un vague absolu les décors où s'agite « le pâle René », où passe Atala, « secouant au vent des Florides les magnolias de sa chevelure » (G. Fl.); malgré leur but, l'*Itinéraire* et tant d'autres ouvrages n'évoquent guère pour nous l'Orient fastueux et lointain.

Au contraire, peignant des paysages familiers ou reconstruisant un monde antique, Flaubert impose à notre esprit des images vivantes et définitives, parce que totales en la précision et la justesse, nécessaires à la perfection artistique et qu'il poursuivait d'un effort acharné. Le « Père du Roman réaliste » a fait école et nous citerons, en passant, les « panoramas de Paris » d'*Une page d'amour*, lesquels, vingt ans après *Bovary*, furent considérés comme une tentative inédite et curieuse de la part de Zola.

Flaubert ne devait pas limiter aux paysages variés, épars dans son œuvre, sa recherche de coloriste. Il l'appliquera à ses compositions d'ensemble, maintenant en un accord ininterrompu d'effet et de couleur, pendant de longues pages, ses décors et ses personnages ; il ira plus loin, à en croire le *Journal des Goncourt :*

J'ai la pensée, quand je fais un roman, de rendre une coloration, une nuance. Par exemple dans mon roman carthaginois, je veux faire quelque chose *pourpre*. Dans *Madame Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes...

Nous verrons à leur tour les peintres s'emparer des épisodes de *Salammbô* pour y trouver des sujets : la terrasse, les lions crucifiés, le défilé de la Hache... mais Flaubert, en découvrant ou imaginant des motifs picturaux, s'est chargé de les interpréter et son exécution porte la marque impérissable de sa « patte » magistrale.

Si l'artiste a eu le souci constant de conduire ses effets littéraires en convergence vers un but unique, s'il s'est défendu de glisser des descriptions « isolées, gratuites, ne servant pas aux personnages et à l'action », s'il évite la « manie de peindre quand même, qui coupe le mouvement», il ménage tout aussi bien son effet général de coloriste. Flaubert comprend l'importanee du fond dans son rôle d'opposition, il lui assigne sa vraie place et, en conséquence, traite d'une facture large, avec les sacrifices nécessaires, les architectures, les paysages, les décors intérieurs. Et il use des deux procédés suivants, remarquablement adroits, pour maintenir toujours au premier plan les personnages, les faire *avancer* sous nos yeux : il réserve aux groupes les valeurs les plus intenses, les plus montées ; au milieu des foules de *Salammbô* nous distinguons, en masses compactes, les robes bariolées des prêtres, les points rouges « comme une tache de sang » de la tunique des matelots, le resplendissement des franges et des bijoux, les blancs éclatants des étoffes voisinant avec la peau des négresses et les noirs du

costume populaire carthaginois ; d'autre part, il réserve *la seule exécution poussée* aux personnages principaux et, par suite, est amené à traiter leur costume avec un soin particulier.

Flaubert avait, d'ailleurs, un sens extrême du costume. Dès 1845, voyageant en famille, il note déjà l'accoutrement pittoresque qu'il rencontre, en conserve la couleur comme il le fera plus tard pour le costume historique des tableaux anciens, pour le costume de toutes les races frôlées sur les chemins de Palestine, les sables d'Egypte, les routes de Grèce : « l'Arnaute en veste brodée, le Copte en turban noir, le Persan dans sa pelisse de fourrure, le Bédouin du désert enveloppé dans des couvertures blanches... » Les *Notes de Voyages* et la *Correspondance* fourmillent de croquis et de documents de ce genre :

La courtisane Ruchiouk-Hânem. — ...un grand tarbouch dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque, le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette, elle se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait...

Nous connaîtrons jusqu'au dessin du bracelet, des boucles d'oreilles et du triple collier en gros grains d'or creux.

Flaubert nous a laissé ses idées générales sur le costume (Cor. 1853). Il écrit qu'il faut « étudier quelle forme, quelle couleur convient à telle personne, *dans telle circonstance donnée* » — « il y a là un rapport de tons et de lignes qu'il faut saisir ».

N'y a-t-il pas des toilettes décentes, n'y en a-t-il pas de libidineuses comme d'élégiaques et d'émoustillantes ? De quoi cet effet-là dépend-il ? d'un *rapport exact* qui vous échappe entre les traits et l'expression du visage et l'accoutrement. Autre considération, le *rapport* du costume à l'action...

Soyons sûrs que ces principes guideront l'artiste et le coloriste plus que le souci d'archéologie qu'on lui a tant reproché !

Ailleurs, Flaubert nous donne la *Théorie du Gant* (Carnets), ou note des réflexions comme celle-ci :

La belle chose que la sandale ! N'est-ce pas un symbole ? l'art se prêtant à la nature, ne la cachant pas encore, mais s'y adaptant !

introduction à son exquise « Philosophie de la Chaussure » (Corr.), des bandelettes antiques aux bottines de la grisette, en passant par le soulier de fer des gens d'armes et le soulier carré de Boileau.

Avec un plaisir évident il « astique » — suivant son mot familier — le costume de tous ses personnages, Barbares à la rudesse sauvage, Africaines aux voilages mystérieux, bonshommes prétentieux du fameux bourg normand. Pêle-mêle, rappelons Binet, Maître Guillaumin, Catherine Leroux (*Bovary*), Mme Bordin, la voisine de Bouvard, l'amusant « pyjama » de la Maréchale (*l'Education*), tous les costumes d'*Hérodias*, avec la délicieuse Salomé :

Sous un voile bleuâtre lui cachant la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles, la blancheur de sa peau. Un carré de soie gorge-pigeon, en couvrant les épaules, tenait aux reins par une ceinture d'orfèvrerie. Ses caleçons noirs étaient semés de mandragores, et d'une manière indolente elle faisait claquer de petites pantoufles en duvet de colibri... les brillants de ses oreilles...

Il faut relire (*la Tentation*) le costume de la Reine de Saba, d'une adorable et inimitable fantaisie. Quant à *Salammbô*, il y aurait à énumérer non seulement les personnages en vedette, mais ceux de second plan et jusqu'aux intendants d'Hamilcar, jusqu'à chaque horde de Mercenaires. Entre les diverses parures de Salammbô, celle-ci est-elle la plus tentante et la plus originale ?

...Des chevilles aux hanches, elle était prise dans un réseau de mailles étroites imitant les écailles d'un poisson et qui luisaient

comme de la nacre ; une zone toute bleue serrant sa taille laissait voir ses deux seins, par deux échancrures en forme de croissant ; des pendeloques d'escarboucles en cachaient les pointes. Elle avait une coiffure faite avec des plumes de paon étoilées de pierreries ; un large manteau, blanc comme de la neige, retombait derrière elle, et les coudes au corps, les genoux serrés, avec des cercles de diamants au haut des bras, elle restait toute droite, dans une attitude hiératique.

Toutes ces maquettes témoignent d'un goût très sûr, d'un sens décoratif excellent, elles sont admirablemet composées pour accentuer le caractère du personnage, le situer dans la couleur locale et l'air de l'action, elles concourent à réaliser l'idée de l'écrivain qui voulait créer *de la couleur en mouvement* et, en même temps, apportent à l'ensemble une tache nécessaire, attendue. Très apparente en beaucoup de cas, cette intention devient parfois d'une étonnante subtilité. Ainsi, à trois moments de *Salammbô*, nous voyons arriver les Numides « couverts de manteaux blancs » et l'on peut croire de prime abord à une sorte « d'épithète homérique », employée alors au hasard et égarée, avouons-le, dans la prose de Flaubert. Or, l'explication est autre : intervenant dans des effets de demi-teinte, la « pâle clarté » du blanc fait une opposition qui met en place la valeur monochrome environnante, grisaille de la poussière et du sable, pénombre bleutée de la nuit africaine, grouillement terreux du camp barbare ; c'est un effet de couleur et non de style.

Puisque Flaubert déclarait lui-même « se moquer de l'archéologie », affirmait imaginer simplement des costumes appropriés aux pays, aux usages et aux mœurs, allait jusqu'à demander — par boutade — si l'anachronisme en fait d'art importe au sujet, certains ont eu bien tort de chicaner sur l'exactitude de ses costumes antiques. Mais nous avons, au contraire, la certitude de son érudition profonde, la preuve de sa documentation insensée ; nous sentons la valeur de ces restitutions, nettement plus apparentées à la conception scientifique moderne qu'à la concep-

tion d'une époque où peintres et illustrateurs s'en tenaient aux femmes mauresques, aux bayadères et fauconniers encore affublés, sans autre effort, des défroques périmées du Romantisme agonisant. Flaubert a « senti différemment », en son horreur du convenu et du faux, il a voulu faire oublier l' « Orient turc à sabre recourbé », l' « Orient du costume albanais » qu'il blague quelque part en connaisseur. S'attaquant à *Salammbô* il préméditait de faire œuvre de coloriste :

Moi aussi j'en ferai, de l'Orient, mais sans turban, pipes ni odalisques, de l'Orient antique et il faudra que celui de tous ces barbouilleurs-là soit comme une gravure à côté d'une peinture.

Il a atteint son ambition, ses paysages sont franchement en avance sur son temps ; quant à ses costumes, ils ne nous paraissent pas avoir subi la loi commune. Chaque âge se croit un sens historique exact et nouveau, et pourtant ces sortes de restitutions vieillissent vite. Les maquettes de Flaubert ont la soixantaine, est-il exagéré, cependant, de rapprocher la Salomé d'un Rochegrosse, Salammbô de Benjamin-Constant plutôt que de Fromentin ou Decamps ? En sa fantaisie maniérée la Reine de Saba n'évoque-t-elle pas une aquarelle... de Léon Bakst? Ferait-on aujourd'hui plus moderne et plus osé ?

Nous avons indiqué jusqu'ici l'application en ses grandes lignes du principe adopté par l'écrivain. Après avoir conçu un point de départ aussi déterminé, il a été entraîné logiquement à se constituer une technique spéciale, à transposer certaines des ressources du peintre, et cela avec une présence d'esprit et un sens artistique simplement déconcertants.

Toutefois, nous nous refusons à supposer qu'il s'est livré là à un jeu d'imitation qui le séduisait ou dont pouvait bénéficier sa production littéraire. L'honnête et fier artiste n'était pas l'homme des concessions ou des sacrifices, il s'est fié à ses propres sensations, à ses observations ré-

fléchies, et nous les a transmises en toute loyauté ; il a su *regarder* autour de lui et, parce que « penseur et créateur », il a su *reproduire.*

Avant tout il lui faut une palette et il la simplifie, telle celle des maîtres, lui donnant pour base les couleurs primaires auxquelles il accole l'épithète juste qui précisera un ton, une nuance et, de ce fait, prendra la valeur d'une image. Il transpose ainsi dans la gamme voulue le rouge, le bleu, le jaune, les juxtapose pour réaliser l'accord parfait — suivant la loi des complémentaires — et provoquer le maximum de luminosité : l'éclat bleu des cheveux d'Emma est associé à sa robe de safran pâle et aux bouquets de roses pompon, le zaïmph est à la fois « bleuâtre comme la nuit, jaune comme l'aurore, pourpre comme le soleil » —

... Soudain la ville entière se dressa ; des voiles bleus, jaunes et blancs s'agitaient dans la rougeur du soir.

... des feux verts, jaunes, bleus, violets, couleur de vin, couleur de sang, tout à coup illuminèrent la salle...

Il emploie le « contraste simultané » : encadrée par le col et la cravate blanche étalée, la figure des paysans « a la couleur du cidre doux » ; il fait voisiner le ton jaunâtre des terrains et les *ombres violettes* qui s'allongent devant le péristyle des monuments, observation qui ne tourmentait guère les paysagistes réputés vers 1860 ! Il ne néglige pas de souligner l'opposition entre le sujet et le fond sur lequel il « s'enlève » et qui lui donne sa valeur : derrière le chignon noir de Mme Bovary, le papier jaune de la muraille « fait un fond d'or ».

Pour varier ses éclairages il choisit parfois « la lourde lumière blonde » diffusée, que laissent passer les rideaux jaunes chez Rodolphe, le velarium tendu sur les convives d'Antipas. Il est attiré par les reflets inattendus : pénétrant dans la patache l'*Hirondelle*, à travers les rideaux de calicot chocolat, la lueur de la lanterne pose des « ombres sanguinolentes » sur les voyageurs assoupis ; une « grande

couleur rouge » passe sur Emma assise près du feu de l'auberge ; le reflet des vitraux fait un « tapis bariolé » sur les dalles de la cathédrale gothique... Deux passages de *Madame Bovary*, dont le rapprochement est curieux, sont remarquables par la qualité de l'observation et l'extrême sensibilité qu'ils dénotent :

L'ombrelle de soie gorge-pigeon que traversait le soleil éclairait de reflets mobiles la peau blanche de sa figure.

La neige sur le toit des halles jetait dans la chambre un reflet blanc immobile.

Flaubert est séduit par la combinaison savoureuse des éclairages naturels et artificiels, — auxquels s'attarde le peintre, qu'il provoque dans ses arrangements d'atelier : à la ferme Rouault les flammes du foyer et les premières lueurs du jour se heurtent, « en un miroitement inégal », sur la batterie de cuisine et les ustensiles de fer poli ; les lueurs blanchâtres et violacées de l'aube luttent avec l'éclat des bougies expirantes dans la chambre de *Novembre*.

Il s'empare du rayon de soleil égaré pour accrocher d'une brosse alerte un éclat lumineux, vibrant, au bouclier suspendu dans le palais obscur, au baromètre doré de Bovary, aux chenêts brillants de l'hôtel... Avec sensualité il joue des mouvements, de l'esprit des flammes, qu'il fait se refléter dans les eaux, sur la cuirasse des Clinabares, les orfèvreries des festins, les accessoires militaires de Mâtho, sur l'éperon des galères dépassant les terrasses et les globes de verre au fronton des monuments, qu'il dirige pour faire scintiller, éblouissantes, les pierreries des idoles dans la pénombre des temples.

D'autres passages, nombreux, souligneraient davantage la persistance de Flaubert à user sans répit de la couleur et nous avons passé sous silence les visions fantastiques de *la Tentation de Saint Antoine*, où son imagination surexcitée s'abandonne en liberté à l'ivresse, à la folie de la couleur en d'étourdissantes fantasias. Et cette idée finit par s'imposer

qu'il pouvait avoir en peinture une compétence marquée ; des faits prouvent le contraire.

Certes, l'artiste admire avec intelligence les Maîtres de la Forme et de la Couleur, il est amoureux des Vénitiens, « coloristes et crânes poètes », amoureux des Vierges de Murillo, de la *Psyché* de Canova, à laquelle, en grand enfant sensuel, il donne un baiser pour embrasser dans le marbre « la forme, la Beauté elle-même ». Lorsqu'il visite les musées, les palais, les ruines antiques, il commente avec éclectisme et sûreté Rubens, Holbein, Albert Dürer, Callot, les fresques d'Herculanum ou certain torse grec dont le sein, « pesant dans la main », a « des douceurs d'amour à faire mourir ». Il écrit qu'il donnerait les glaciers des Alpes pour le Vatican : « C'est là qu'on rêve ! » il est épouvanté du *Jugement dernier* et Michel-Ange lui semble « quelque chose d'inouï ». Il sait faire disserter sur le Corrège, Velasquez, Reynolds, les rapins de l'*Education Sentimentale*... mais ne sait-il pas documenter *Bouvard et Pécuchet* sur toutes les connaissances humaines ?

Pourtant, ne nous y trompons pas, seule la signification qui se dégage de l'œuvre sculptée ou peinte l'émeut, l'empoigne, il y a communion artistique, mais Flaubert ne s'aventure jamais à discuter dessin, facture, procédés, *métier* et, lorsqu'il est sollicité dans ce sens, il refuse de « faire le salon » au *Rappel*, « n'admettant pas que l'on fasse la critique d'un art *dont on ignore la technique* ». D'autre part il se constitue devant nous lentement, tardivement, un acquit personnel, nous suivons ses recherches, ses hésitations devant un rocher noir qui brille au soleil et lui apparaît blanc, devant un paysage de Palestine sec, dur, gris, malgré la lumière d'Orient : « C'est pourtant très chaud de ton, je ne sais comment cela se fait » ; nous le voyons découvrir des certitudes : « Axiome : c'est le ciel qui fait le paysage »... Flaubert, répétons-le, n'a pas emprunté à l'autre art ses moyens d'expression, il les a créés en conformité avec ses sensations et sa conscience profonde.

Et le maître de Croisset nous donnera lui-même la conclusion de cette étude.

Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde !

Réflexion en concordance avec sa profession de foi :

Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés...

Gustave Flaubert avait « l'amour ardent de la matière vivante et des formes colorées » (Em. Faguet), il a confondu sa vision de coloriste et ses facultés de penseur en un art unique — le sien — auquel, sans faiblesse, il a donné toute sa volonté, toute son âme et sa vie.

PIERRE MONNIER.

LE GRAND SAIGNEUR[1]

—

XI

Marie Faneau avait pleuré son frère en des accès de désespoir d'autant plus violents qu'elle n'avait pas eu à soigner son fiancé, absolument indemne.

A la vérité, le marquis de Pontcroix semblait plus taciturne qu'avant la catastrophe et c'était bien naturel, mais Henri Duhat, l'examinant très attentivement au sujet des possibles lésions internes, ne découvrit rien de précis, à part une recrudescence de ses fièvres coutumières.

On enterra l'enfant gâté de l'atelier Fusard au milieu d'une assistance énorme, la foule du tout Paris des arts et des lettres, et on admira la tenue, correctement affligée de cet homme sombre, d'une élégance rare, marchant seul derrière le corbillard intensément fleuri, remplaçant toute la famille absente, puisque la sœur, cette sauvage, se sentait incapable de se donner en spectacle. S'il était vivant, lui, ou paraissait tel, ce n'était tout de même pas sa faute. Il faisait bien les choses, en tous les cas, et considérait déjà ce pauvre Michel comme son propre frère, puisqu'il conduisait le deuil. Le bruit courait qu'il s'était battu pour lui, le plus fort protégeant le plus faible, sous tous les rapports !

Ce qu'il avait surtout merveilleusement conduit, c'était l'effroyable mystification de son crime, qu'on pouvait étudier à la loupe sans que le plus minime détail révélât une imprudence, un illogisme, car, si le malheureux garçon avait survécu, estropié ou râlant, il n'aurait pu arguer,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 560, 561 et 562.

que d'un pressentiment, tout au plus d'une étonnante présence d'esprit de son conducteur ayant quitté le volant ou sauté, à propos.

Il ne profitait même pas du chagrin maladif de sa fiancée pour essayer des consolations intempestives.

Non, rien ne semblait accuser le fiancé .

Il resta un mois comme accablé, lui aussi, par la commotion morale de la catastrophe. Il s'effaçait, attendant un rappel et abandonnant à son médecin, qui voyait Marie tous les jours, le soin de lui signifier ce rappel.

Marie finit par s'étonner de sa réserve et elle lui écrivit une lettre débordante de tristesse, le suppliant de la tirer de sa misère mentale.

— Je crois, lui affirma Henri Duhat, que vous pouvez revenir sans craindre de l'émouvoir davantage. Elle en est à la période de dépression où l'on commence à sombrer dans l'inertie : un genre de *coma* du cœur.

Il vint et lui rapporta les quelques souvenirs que la police de province, ayant enquêté, pour la forme, sur ce terrible accident, avait recueillis dans les vêtements de la victime, un tout petit paquet, scellé soigneusement, contenant un porte-cartes garni de quelques coupures, une montre-bracelet, émail et or, un mouchoir de soie, un stylo et une boîte de *Muratti's*.

Quand Marie inventoria ce pauvre lot de jouets ayant appartenu à celui qu'elle appelait son enfant, elle fut, de nouveau, suffoquée par les larmes, ce qui la soulagea, renouvela sa sensibilité nerveuse et lui permit de remercier follement son fiancé, avec une émotion d'amante qui retrouve l'amant, l'unique consolateur.

Henri Duhat, par un secret instinct de pitié, essaya de remplacer le vigilant gardien qu'avait été Michel pour sa sœur, mais il ne possédait pas le mobile de la jalousie et il dut obéir au regard impérieux du maître comme il obéissait toujours par une sorte de soumission reconnaissante, de veulerie amicale, peut-être aussi de fatalisme, senti-

ments auxquels il ne désirait pas encore fausser compagnie. Lui, si on ne l'avait pas voulu acheter cent mille francs, il était cependant très largement et très régulièrement payé pour ses soins de médecin particulier attaché à la maison du marquis de Pontcroix.

Les fiancés demeurés face à face eurent une minute de cruelle émotion.

— Marie, murmura Yves, me pardonnerez-vous jamais d'être revenu seul ?

— Je n'ai qu'à m'accuser moi-même de ne pas avoir eu le courage de l'accompagner.

— Vous seriez donc morts ensemble, car vous auriez été assise avec lui à l'arrière. Moi, je suis tombé à l'eau, c'est ce qui a amorti ma chute.

Il disait cela fort simplement, et c'était l'évidence, étant donné qu'on l'avait trouvé ruisselant d'autant d'eau que de sang, à côté du mort. Comment avait-il pu se traîner jusque-là ? Il avouait n'en trop rien savoir, *ce qui était exact.*

Marie, à peine levée depuis une heure, se montrait pâlie et les yeux cernés. Vêtue d'un déshabillé de dentelles blanches, elle n'avait pris aucun soin de ses cheveux roux qui croulaient sur ses épaules dans un somptueux désordre. Très faible, prostrée sur le divan, sa petite Fanette serrée contre elle, ses mains pâles caressaient alternativement ces objets fragiles, qui sentaient la mort, et la chienne, doucement vivante, qui pleurait en les flairant.

Pontcroix, respectueusement debout, s'enivrait, malgré sa résolution de garder son sang-froid, de ce tableau charmant et attendrissant, mais il ne pensait pas à son crime. Sa jalousie le hantait.

— Marianeau, fit-il, la voix tremblante, m'aimez-vous encore ou dois-je comprendre que votre frère est plus que jamais entre nous deux ? Je me retirerai et je renoncerai à ce mariage, si vous l'exigez. Je ne suis plus que votre esclave.

C'était la première fois qu'il employait un mot semblable emprunté à la phraséologie ordinaire de cet amour humain qu'il réprouvait.

— Yves, ne me tourmentez pas. Je m'en remets à vous pour tout mon avenir, mais, de très longtemps, je ne pourrai supporter une cérémonie mondaine, la foule autour de moi pour me féliciter, la même foule qui l'a suivi et vous a suivi, alors que j'ai eu la lâcheté de lui manquer! Ah! des fleurs, qui me rappelleront les couronnes entassées dans cet atelier, des compliments, des souhaits, quand lui... Oh ! non, pas de longtemps... je n'ai plus peur de vous... j'ai peur de lui.

Il s'assit à côté d'elle, éloigna d'un geste rapide les objets funèbres et prit sa tête à deux mains, telle une coupe d'albâtre où nageaient, dans l'eau pure de ses larmes, la fleur double de ses beaux yeux.

— Regarde-moi bien, dit-il de sa voix sourde. J'ai toute la peine que tu as, parce que je suis assez fort pour la porter, *avec le reste;* mais t'es-tu doutée un instant du danger qui te menaçait perpétuellement dans l'étroite intimité où vous viviez, toi et lui ?

Il fallait l'intrépide audace de cet homme pour oser une pareille question, alors qu'il n'était déjà pas sûr de ses mouvements de haine ou de jalousie. Ce qui le poussait, c'était le féroce caprice de savoir si elle avait deviné un secret que lui avait trouvé sans le chercher et dont la découverte lui suffisait amplement pour condamner un rival, un monstre d'un autre genre que lui, peut-être aussi dangereux.

Elle soupira, sans indignation et sans aucune révolte contre le fantôme de ce pauvre gamin si léger, mais si passionnément dévoué :

— Connaissait-il bien l'étendue de ce sentiment-là, lui, l'être nerveux ou névrosé par excellence, qui ne vivait qu'en bondissant d'un sujet à un autre, ne s'arrêtait à rien, s'intéressait à tout ? Et puis, une affection, dans un

être maladif, c'est à la fois tous les amours et toutes les tendresses ! On ne lui avait pas appris à mesurer ses pensées. Il était toute imagination... et si désarmé devant la souffrance ! Vous voyez trop loin, ou trop bas, Yves, mon cher bourreau ! Ne me tourmentez pas de cette autre torture : le soupçon... et puis laissez-le dormir, la mort purifie tout. Mon honneur vous est la garantie du sien.

Pontcroix respirait l'odeur délicieuse de cette femme, qui, après les larmes, comme les fleurs après la pluie d'orage, sentait meilleur l'amour. Il lui apparaissait tout à coup que la volupté humaine pouvait être désirable.

— Comme vous êtes indulgente, dit-il amèrement, pour tout ce qui est faiblesse ! Nous n'en parlerons plus. J'en ai souffert, de ce soupçon, mais, cela ne m'empêchait pas de le voir tel qu'il vous plaisait, charmant et fou... seulement, non, pas digne d'être votre frère... Ma chérie, voici ce que je vous propose : un mariage tout intime, nos témoins et les personnes que vous me désignerez, à la mairie, le matin, de bonne heure, puis, notre départ immédiat pour notre maison de là-bas. Le deuil exclut la fête et même la cérémonie. Il ne doit pas exclure l'union... ou vous ne voulez plus être à moi, ce qui est votre droit de femme peureuse ou malheureuse .

Pour toute réponse elle lui tendit sa bouche sur laquelle il se penchait.

— Non, non, fit-il se reculant effrayé. Pas ainsi, car c'est moi qui aurais peur. Tes lèvres sont trop rouges. Moi, j'ai peur du rouge. Entends-tu ? J'en ai trop vu !

Fanette grondait ; elle regardait cet homme qui tenait sa mère par la tête comme on tient les agneaux dont on tend le cou pour pouvoir les mieux égorger.

Marie roula désespérément son front sur la poitrine de son fiancé qui la serrait, malgré lui, à l'étouffer et mordait ses cheveux, ses cheveux couleur de pourpre dorée, s'en grisait à tel point qu'il finit par se coucher à ses

genoux dans une furieuse crise de sanglots. Cette fois l'amour le terrassait avant le crime.

— Ah ! Je ne veux pas vous faire du mal... ne me tentez pas ! Tout l'amour ou rien ! Ça ne me suffirait pas, votre amour à vous. C'est trop peu !

Interdite, elle se demandait comment elle pourrait le consoler, puisqu'il redoutait toutes les tentations, même les plus naturelles, lorsqu'elle entendit Henri Duhat l'appeler, derrière le grand rideau qui masquait l'entrée de l'atelier.

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de venir ? Je vous apporte l'ordonnance que vous m'aviez demandée pour vos insomnies. Je l'ai rédigée en bas, pendant que votre bonne aérait votre chambre. Mademoiselle Marie ? Je suis là.

— Venez vite ! cria Marie ne sachant plus que décider.

Il entra, hocha le front, après avoir jugé la scène d'un coup d'œil, l'aspect fort calme d'un médecin qui prévoit tous les incidents au cours d'une maladie qu'il a longuement étudiée et qu'il estime représenter un cas intéressant, unique, la véritable bonne fortune du clinicien sérieux. En dehors des cartes, Henri Duhat était un fort honnête garçon, ne se fiant pas au seul hasard pour corriger l'infortune de ses clients. Il aimait son métier et ne fuyait pas devant les plus lourdes responsabilités. Il venait de vivre dans l'intimité de cette belle jeune femme, amoureuse et triste, il aurait donné beaucoup, même la plus sûre des martingales, pour pouvoir la tirer de la boue sanglante où elle allait s'enliser. Cependant, il avait aussi conçu l'espoir de voir guérir son ami par un véritable mariage d'amour !...

— Mademoiselle, chuchota-t-il en mettant un doigt sur ses lèvres, ne vous scandalisez pas. Je suis au regret de n'être pas monté plus tôt. Mon pauvre ami succombe à une succession d'émotions violentes qui ne valent rien pour son tempérament fiévreux. Il est très fort, c'est en-

tendu, mais, après de grandes dépenses nerveuses, il déraille un peu. J'aurais voulu rester ici. Par discrétion ou éducation j'ai dû sortir. Voulez-vous vous retirer à votre tour ? Il est préférable qu'il ne puisse pas vous voir en revenant à lui.

— Il est évanoui, vous croyez, monsieur ?

Henri Duhat fit oui, du front, en glissant un coussin sous la tête de ce grand corps effondré aux pieds de la jeune femme.

Elle se pencha sur lui.

— Yves ! Mon cher Yves ! dit-elle passionnément, je ferai tout ce qu'il sera possible de faire pour vous sauver... Je vous épouserai dans les conditions que vous m'avez dites. Yves, doutez de tout... pas de mon amour ! Ma vie vous appartient.

— Il ne vous entend plus. Ayez la bonté d'envoyer chercher Lucot et le coupé. Je m'occuperai du reste. Ces crises sont plus dangereuses pour vous... que pour lui, chère mademoiselle, il faut tout de même bien que je vous l'avoue.

Elle s'enfuit, emportant Fanette et les pauvres objets, désormais sacrés pour elle, qui avaient appartenu à son frère.

— Ah ! s'écria-t-elle, lorsqu'elle fut chez elle, enfermée à double tour, qu'est-ce que c'est donc que cet homme ? Je veux bien y perdre la vie, mais je veux le savoir... et l'avoir !

Henri Duhat se promenait de long en large dans l'atelier, s'arrêtant de temps en temps pour admirer le très beau portrait de Michel Faneau par sa sœur qui l'avait pieusement installé sur un chevalet orné de roses.

Le marquis se réveilla brusquement de sa torpeur et rampa vers le divan où il s'accouda dans une pose nonchalante, les paupières closes. Il avait l'air d'un fumeur d'opium sortant de sa léthargie.

— Marie chérie, où êtes-vous ? Je ne vois plus le torrent de sang de vos cheveux !

Puis il ouvrit les yeux et s'aperçut de sa méprise.

— C'est vous, Henri ? Bon, je comprends. Vous avez bien fait de la renvoyer. Est-ce qu'elle est encore irritée contre moi ? Si elle ne veut plus de ce mariage, qu'elle le dise ! C'est fatigant de se soumettre à tous les caprices d'une femme comme il faut !

Il bâilla ; ses dents, très blanches, irrégulières comme celles des tigres, se mirent à grincer. Il se courba, ramassa le coussin, le prit dans ses deux mains puissantes et, sans avoir la mine d'un qui ferait le moindre effort, le déchira en deux. Les plumes qui le gonflaient s'éparpillèrent sur le tapis. C'était un coussin de divan, en gros velours de laine, bordé d'une ganse, doublé d'une toile résistante, un objet mobilier et non pas fantaisie.

— Vous auriez dû faire attention, objecta le médecin. Elle ne s'expliquera pas ce désordre.

— Ecoute, Henri, dit l'homme énervé de sa voix sourde, j'en ai assez ! Ça pourrait encore aller si elle ne m'aimait pas… et le grand malheur c'est qu'elle me plaît à un point que je ne puis dépasser sans y rester moi-même. Il me la faut. Pourtant je voudrais agir convenablement et j'ai pensé ceci : prends-le sur le terrain sentimental, amène-la tout simplement à moi par la révélation de la vérité ou tout au moins de ce qui peut l'éclairer au sujet de mes sentiments personnels. Je ne suis pas fou. Je suis anormal selon ton expression, ce qui n'est pas du tout la même chose, ni le même genre de danger… Tu prétends qu'elle possède une santé superbe et qu'elle pourra réagir. Combien lui donnerais-tu de temps à vivre si elle m'appartenait… complètement ?

Henri Duhat regardait son client avec la curiosité bienveillante que peut éprouver un savant en voyant l'animal de laboratoire lutter contre le nouveau poison qu'on lui a fait ingurgiter. Celui-là titubait comme l'ivrogne, mais

il n'était pas ivre. Il se débattait contre l'agonie de ce qu'il lui restait de cœur. Cela battait donc encore sous le mamelon gauche ? Vraiment, on marchait de surprise en surprise avec cette très vigoureuse bête de proie ! Il venait d'échapper, comme par miracle, au plus formidable des accidents et il parlait d'amour comme si sa destinée fût d'être amoureux !

— Mon cher ami, je ne peux rien contre cette fatalité de ta passion pour une fille digne de tous les respects et qui est la plus douce, la plus saine des créatures. Elle n'a plus personne pour la défendre et il vaudrait mieux, en effet, lui dire la vérité qui, sûrement, l'empêchera de t'épouser, si éprise qu'elle puisse être.

— Je la veux.

— Oui, pour la condamner au sort de ce coussin. Ce n'est pas très facile d'arranger cela. Moi, j'espérais que tu... t'amenderais. Il n'y paraît guère.

— Henri, tu n'es qu'un médecin. Tu ne comprends l'amour que comme un cas de clinique.

— C'est que, probablement, ta manière d'aimer... est un cas de clinique. L'amour, c'est ce qui donne la vie, ce n'est pas ce qui tue.

Yves de Pontcroix éclata d'un rire strident :

— Et quand on a donné la vie, est-ce qu'on n'a pas augmenté les chances de la mort ? Je ne pense pas que l'on fasse des soldats pour autre chose, dans le camp de nos ennemis, sinon dans le nôtre. Tudieu ! Il y a des gens de ma trempe qui ne s'y sont pas mépris. Et tous ceux qui font, bourgeoisement, des névrosés, des infirmes, des malades à bout de souffle dès leur naissance ? Ceux qui mettent au monde des *cas de clinique ?*... Et cela, pour quelques secondes de plaisir vraiment inférieur dont je ne pourrais pas me contenter, moi, dont la puissance réside dans le cerveau, c'est-à-dire est illimitée. Vous donneriez tous votre part de paradis ou d'honneur pour la possession d'une femme ! Mais que ne donneriez-vous pas si

vous pouviez être à ma place ? Vous tueriez la femme, surtout si elle se permettait de vous aimer d'une autre façon ! Fi de la volupté qui risque le plus abominable des crimes au moins dix-neuf fois sur vingt ! Le crime de forcer quelqu'un, qui n'est pas prévenu, *à ouvrir les yeux !* Henri, si tu y réfléchissais, tu avouerais que, moi, Yves marquis de Pontcroix, descendant de toute une lignée d'individus plus ou moins illustres, j'aurais le droit, si je pouvais rencontrer mon père encore vivant sur mes terres de Bretagne, de le prendre à la gorge et de lui faire cracher son nom, son titre avec tout son sang ! Réponds-moi sans te souvenir que tu fus mon vassal, toi, en la personne de tes propres aïeux, c'est-à-dire sans avoir peur !...

— Malheureux, supplia le médecin effaré ! Tais-toi ! Calme-toi ! Si elle t'entendait ...je te promets de... de la prévenir dans la mesure du possible. Et il arrivera ce qui arrivera. Je m'en lave les mains !

Pontcroix redressa son grand corps souple et d'apparence si puissant :

— Vous autres, vous ne savez bien faire que ça. En attendant, tes mains sont aussi rouges que les miennes, car tu es mon complice, puisque tu arranges les vilaines histoires... Donc, mon cher, continue.

Henri allait peut-être se révolter, lorsque Ermance annonça Lucot, le chauffeur, qui venait aux ordres.

La simple Ermance, très humble et très triste dans sa robe de deuil, car elle regrettait son petit Monsieur un peu plus qu'elle n'aurait peut-être regretté le fiancé, s'arrêta perplexe devant le coussin fendu.

— C'est-y Dieu possible que ces Messieurs viendraient de plumer une poule ici ?

— Ramassez ! fit Pontcroix en riant, malgré ses rages récentes. Nous avons trouvé ça dedans, ma bonne femme. C'était une poule aux œufs d'or... ou de papier.

Il jeta un billet de banque sur le tas de duvet.

— Alors, fit gravement la servante, ce n'est ni à vous

ni à moi, c'est à Mademoiselle, parce que le coussin lui appartient.

Et elle fit de *la propreté*, selon son expression, après avoir posé religieusement le billet sur un coin de la table. Lucot entra.

— La voiture ?

— Elle est en bas, monsieur le marquis.

— Non, pas le coupé. Celle que je veux acheter pour remplacer *l'autre ?*

— Je suis en affaire, au nom de Monsieur, avec le chauffeur de M. le comte de la Serra, qui veut vendre sa grande limousine que Monsieur connaît. Sept places, carrossée en voiture de tourisme, conduite intérieure. Ça vaudrait mieux que les nouvelles marques, ça tient la route. Ah ! si Monsieur le marquis avait eu celle-là...

— C'eût été exactement la même chose ! fit pensivement le marquis en regardant le portrait de Michel qui lui souriait de son sourire à la fois pervers et puéril.

Il y eut un silence pénible.

Le chauffeur tremblait encore à l'idée qu'il aurait pu conduire *l'autre*.

—... Mais oui, Lucot, ajouta durement M. de Pontcroix, parce que vous auriez oublié de visiter les phares.

Lucot baissa le front. Avec un patron du genre de cet aristo il ne fallait pas s'aviser de vouloir discuter. D'ailleurs, ils avaient tous remarqué, dans son personnel, que jamais il ne réprimandait : il renvoyait simplement. Or, puisque Lucot était encore là et qu'on le chargeait de négocier au sujet de l'autre voiture, c'est qu'il y *avait du bon*.

Et le marquis de Pontcroix, prenant son médecin par l'épaule, descendit pour regagner son coupé, sans insister davantage.

Marie Faneau consentit à sortir un peu avec le médecin qu'on lui envoyait pour la conduire au Bois. Ce garçon respectueux, toujours calme, conservant toutes les élé-

gances de manières des mondains qu'il soignait, assez agréable de sa personne et dans sa conversation, quand il dissimulait le scientifique, ne lui déplaisait pas et elle pouvait parler avec lui de son chagrin ou de son amour. Ce qu'il avait à lui dire, de son côté, semblait si difficile à énoncer qu'il reculait le plus possible le moment de cette confidence. Il savait que cette amoureuse demeurait une vertueuse et il se doutait que tout ce qui passerait par sa bouche à lui n'aurait pas la puissance d'enchantement de celui qui évoquait si bien les légendes bretonnes.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de l'entendre, un matin, elle la réservée, la très forte, lui demander :

— Monsieur Duhat, je dois me marier dans quinze jours. Nous serons à Pontcroix le soir même de nos noces. Oserai-je vous prier, puisque vous êtes notre médecin et notre ami, de vouloir bien nous accompagner jusqu'à notre maison, d'y accepter l'hospitalité ? Je ne me sens plus le courage de voyager seule, en auto, avec M. de Pontcroix.

— Mais, mademoiselle, Yves m'avait justement permis de... voyager de mon côté. Pas en auto, mes moyens ne me donnant pas cette licence, en chemin de fer, jusqu'à Quimper, d'où je me tiendrai à sa disposition, et, naturellement, à la vôtre, tout en respirant l'air natal.

— Monsieur Henri, ne me refusez pas votre appui ni votre présence, je vous en prie... *au nom de mon frère.*

Ils étaient tous les deux dans l'atelier. Marie faisait un croquis de fleurs de Nice, arrivées le matin, un panier mi-ouvert d'où s'échappait, en un joli désordre, des narcisses et des jacinthes. Penchée sur son travail, elle semblait se passionner pour la recherche des tons et, fébrilement, cassait souvent des pastels sous ses doigts nerveux.

Très embarrassé, Henri tordait une tige qu'elle venait de jeter sur le tapis.

— Vous me prenez au dépourvu, mademoiselle. Je ne voudrais pas vous refuser ce... service... pourtant...

— Pourtant il est ridicule, n'est-ce pas, qu'une nouvelle

épousée n'aspire pas au tête-à-tête conjugal ! Vous savez combien j'aimais votre ami et cela vous étonne ? Vous croyez au retour de ma faiblesse nerveuse devant ses étranges attitudes à mon égard ? J'ai beaucoup trop pleuré en effet. Je ne pleure plus. Si M. de Pontcroix m'a posé des conditions, que j'ai acceptées, je lui en pose à mon tour, et je vous charge de les lui transmettre. Il me veut, il m'aura... et *je l'aurai aussi*, soyez tranquille.

Pendant qu'elle lui parlait, le jeune médecin essayait de la voir, parce que son visage lui échappait complètement et qu'il se sentait très frappé par son accent.

Cette belle fille saine, robuste et superbement douée pour être une vraie femme était en train de lui donner l'impression d'une autre créature qu'il ne connaissait pas. Une mystérieuse exaspération la dressait subitement devant un obstacle. Elle faisait front et peut-être allait-on s'apercevoir que le grand fauve en rencontrait un aussi fort que lui.

Elle portait, ce matin-là, délaissant les trésors de la corbeille de noces, cette blouse noire qu'elle avait le jour où elle avait crié son amour au marquis de Pontcroix et elle paraissait toute aussi vivante, toute aussi fière dans sa simplicité d'artiste qui n'a que son âme à offrir.

Marie Faneau se leva, secoua sa blouse poudrée de poudre multicolore, s'essuya les doigts, vérifia des mesures, des perspectives en plaçant un miroir en présence des fleurs qu'elle venait de créer, puis elle se tourna vers l'homme... qui recula. Marie Faneau était effrayante ! Ses prunelles flambaient noires dans ses yeux ordinairement si doux, comme phosphorescents, un cercle de bistre rejoignait ses sourcils d'un brun luisant, enfonçant le regard dans un puits d'ombre. La pâleur de son teint, qui devenait si facilement rosé, tournait au jaune ivoire et des veines bleues saillaient aux coins de ses tempes. Tout était si régulier dans ses traits que la moindre contraction les changeait. Elle devait avoir reçu la plus affreuse

des commotions cérébrales pour en conserver ainsi une marque d'épouvante et d'horreur.

— Oh ! mademoiselle, qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? Etes-vous malade, blessée ? Vous êtes certainement très souffrante ! Un médecin ne peut pas s'y tromper. Ayez confiance en moi, je vous en supplie. Dites-moi ce qu'il y a ? Yves est-il venu ici, sans que je le sache... répondez !

Marie Faneau alla vers l'entrée de l'atelier pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre. Elle revint à ce garçon, qui frissonnait malgré son flegme, et de ses lèvres séchées par une nuit de fièvre, elle proféra cette phrase brutalement :

— Je m'adresse, en effet, au médecin, qui, je l'espère, n'est pas le complice, s'il est l'ami, et qui a le devoir du secret professionnel : *Yves de Pontcroix a tué mon frère.*

Henri Duhat leva les deux poings, chancela :

— Vous êtes folle !

— Non. J'en ai la preuve, autant qu'une preuve morale puisse être admise en justice, car le bandit a pris toutes ses précautions pour établir son innocence, lui. Il s'est même battu en l'honneur de sa victime. C'est un crime bien fait.

Elle alla chercher, sur une étagère, derrière une petite statuette chinoise, une boîte de métal : c'était les *Muratti's*.

Ils s'assirent tous les deux, se penchant sur cette chose banale, cette vignette coloriée, où souriait une jolie miss bien aguichante, fumant le mince rouleau à bout doré. Marie ouvrit la boîte et souligna de son ongle, quelques brisures de papier enveloppant les cigarettes. On déchiffrait là des mots, mal tracés, écrits au stylo, hachant les lettres, comme ayant tâtonné et troué çà et là le papier fragile, mais cela pouvait parfaitement se lire et nul autre au monde que Michel Faneau n'avait pu les écrire :

« *Marianneau, il va me tuer !* »

Il avait dû crier cela dans l'ombre, au moment même où ce qui le menaçait allait s'accomplir. Il avait senti pas-

ser la mort sur lui et, comme un pauvre nerveux maladif qu'il était, au lieu de se défendre ou d'essayer de fuir, il avait crié inutilement au secours !

Henri Duhat demeurait immobile, ses poings fermés retombés sur ses genoux, accablé par cette révélation.

— Comprenez-vous, maintenant, monsieur ? On est parti sans chauffeur et sans témoin. On connaissait très bien la route, parcourue cent fois, et on put choisir l'endroit, bien désert et bien dangereux. Lui, a-t-il eu, dès le départ, cette idée de meurtre planant sur lui ? Il était si gai, il dansait ! Ou, au cours du voyage, lui a-t-on fait une injure, l'a-t-on brutalisé ? Comment a-t-il eu le temps d'écrire cela, certainement dans les ténèbres, et pourquoi n'a-t-il pas pu s'échapper? Nous l'ignorerons toujours. Mais, Michel a crié vers moi. Je l'entends, je le vois, et il a pensé à moi, en se croyant perdu, car personne ne pouvait avoir l'idée trop simple, du moment qu'il n'y avait aucun soupçon, de fouiller dans une boîte de cigarettes ! Sur un carnet, dans un portefeuille, un porte-monnaie, oui. Dans les *Muratti's*, ce n'était pas possible et, du reste, c'est le marquis lui-même qui est venu me rendre ces différents objets qu'on a trouvés sur le corps de mon frère, dont on a, d'ailleurs, tenu compte dans un procès-verbal *déclarant l'accident*, constatation que l'assassin ne pouvait ni ne désirait effacer... parce que le hasard exige terriblement sa part dans le calcul des assassins, monsieur !

Henri Duhat l'écoutait, médusé. Elle parlait comme un juge d'instruction et c'était bien le juge implacable qui se levait dans la belle amoureuse.

Toute la nuit, Marie Faneau, penchée sur le problème, l'avait étudié, pleurant toutes ses larmes, lés dernières, et, à présent, elle ne pleurait plus : elle agissait.

— Hier soir, avant de m'endormir, en regardant l'heure à sa montre-bracelet, j'ai eu l'envie de compter ses cigarettes pour savoir combien il avait eu le temps d'en fumer avant de... Je le faisais quelquefois pour le gronder et lui

défendre d'en abuser... pauvre petit ! Et j'ai vu ! Ah !... (elle se prit les tempes à deux mains) j'ai cru que je l'entendais hurler à mon oreille, de là-bas, du ravin, de toutes ses forces :

« Marianeau, il va me tuer ! »

Et moi, moi, je n'étais pas là, moi, j'avais refusé de l'accompagner, ce qui l'avait condamné.

— Une observation, interrompit le médecin, qui sentait que son client était condamné aussi, pourquoi, selon vous, Yves de Pontcroix l'aurait-il tué ?

— Parce que mon frère lui avait signifié son intention formelle de vivre avec nous, après notre mariage. C'est aussi pour... la même raison que je vous supplie de remplacer mon frère. Rassurez-vous, M. de Pontcroix n'aura pas envie de vous tuer. Au moins, a-t-il confiance en votre aveugle amitié, monsieur.

— Mais cela ne durera pas longtemps, car je me refuse, moi, à rester dans la maison d'un assassin, s'il m'est absolument prouvé que je ne suis pas en présence d'un fou !

— Cela n'a pas besoin de durer longtemps, monsieur, seulement jusqu'à ce que j'aie pu venger mon frère, car, vous ne pensez pas que je veuille informer la justice de ce que je sais ?

Il la dévisagea, stupéfait.

— Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que ce serait le plus simple et le plus loyal, si vous êtes convaincue. On l'arrêtera d'abord, sur votre dénonciation, cela est certain, et c'est à souhaiter pour vous comme pour tout le monde, et on éclaircira ensuite tout le mystère de cette abomination.

— Vous oubliez, monsieur, que j'ai aimé cet homme, répondit Marie Faneau, dont la voix s'étranglait dans sa gorge.

— Et qu'elle l'aime encore ! soupira le jeune homme, qui connaissait peut-être, maintenant, toute la puissance d'un amour inavouable.

XII

— Tu dis que Marie veut que tu viennes avec nous ? C'est inouï, mon cher! Mais elle va au-devant de mes secrets désirs, la pauvre belle ! Je n'aurais jamais espéré tant de sa docilité. Elle est unique, cette femme !

Henri Duhat, très honteux du rôle qu'il jouait entre ces deux êtres, formidablement ennemis l'un de l'autre, quoique liés par une passion non moins cruelle que la haine, se demandait comment il se délierait, lui, du fameux secret professionnel qui lui pesait lourdement sur la conscience, l'entraînait même dangereusement à sa propre perte.

— Oui. Je n'en suis pas plus fier. Toi, tu vas certainement à un scandale énorme, Yves. Je lui ai parlé, à mots couverts, de... névroses, pour être poli, et elle n'a pas très bien compris ce que je voulais dire. J'y renonce. Qu'elle devine, si elle l'ose. Tout ce que je puis faire, c'est soutenir le plus faible, le cas échéant.

Le marquis se promenait, tel un fauve en cage, dans son bureau du *Majestic* et il y était entouré de merveilleux cadeaux destinés à la fiancée : œuvres d'art, bibelots curieux, bijoux, dentelles, jusqu'à un coussin de soie rouge où il avait fait broder, par une ouvrière émérite, le dernier bouquet peint par la charmante pastelliste, afin de remplacer celui qu'il avait si cavalièrement fendu en deux.

— Je sais où je veux aller, Henri. Pourquoi cette divine créature ne me guérirait-elle pas, surtout depuis que son frère est mort ? Tu ne peux t'imaginer combien ce garçon-là était encombrant. Il l'aimait vraiment trop.

Duhat, les yeux baissés, n'osait pas répondre à cette nouvelle supposition. Un trouble grandissant s'emparait de lui en présence de l'assassin, car il n'y avait guère moyen de douter de sa culpabilité. Supprimer la vie humaine, *qui n'a pas d'importance*, c'était tellement dans ses manières... de voir.

— Ce pauvre garçon me paraissait plutôt frivole, courant les dancings et s'amusant très loin de l'affection raisonnable que tu lui prêtes, Yves.

— Affection raisonnable ? Alors, tu as fait toutes tes études de clinique pour aboutir... aux affections raisonnables ? Tu crois à la raison de l'humanité, quand l'homme est dépravé et la femme séduisante, qu'ils vivent tout près l'un de l'autre dans la plus entière des libertés ?

Duhat eut le frisson. De quel genre de morale aurait-il pu parler, maintenant ? Il ne lui en fallait pas connaître davantage des imaginations de son farouche client, pour être convaincu... Ce qu'avait dû lui coûter ce crime ? Une voiture de soixante mille francs à lancer dans un ravin et pas une hésitation mentale, car il conservait les bras tout chauds d'avoir brassé les œuvres de guerre, là-bas, dans la grande cuve où bouillaient toutes les chairs pantelantes des plus nobles humanités. Or, faire la guerre pour soi, c'est se débarrasser de son ennemi particulier; moins qu'un jeu pour Yves, qui ne concevait point qu'on pût tuer pour voler (peut-être parce qu'il n'avait pas besoin d'argent !) mais qui n'admettait pas que quelqu'un se mît en travers de sa route. Un lobe de son cerveau était engourdi. Il n'était pas fou, seulement privé de sensibilité. Une chose quelquefois bien gênante, la sensibilité. Henri Duhat s'en apercevait tous les jours !

Yves de Pontcroix reprit, le ton décisif :

— Il n'y aura donc qu'un faire-part dans les journaux et, à ce propos, tu iras voir Gompel qui te rédigera ça le mieux du monde. Moi, je ne veux pas revenir à Paris et je suis ravi de ne pas avoir à m'y créer un salon... qui serait celui de ma femme que l'on courtiserait sous mes yeux, naturellement. J'en ai assez. Pontcroix ou un yacht sur la mer. Elle n'a pas besoin de gloire et de toutes ses combinaisons louches. C'est Gompel, le marchand de tableaux, qui m'a présenté à elle. Il lui en présenterait d'autres. Non ! Fuir !... La marquise de Pontcroix n'a plus

à se soucier de son existence. Elle m'appartient. Oui, fuir... et très loin. J'ai tellement soif de solitude.

Henri Duhat s'occupa des derniers préparatifs *du sacrifice* pour épargner le plus possible les entrevues pénibles à la fiancée. Sans cesse dérangée par les couturières ou les bijoutiers, Marie vivait emportée dans une espèce de tourbillon où les objets lui semblaient tous teints d'un pourpre sinistre, depuis les fleurs jusqu'aux meubles. Elle ne regardait plus ni les écrins, ni les toilettes. Elle vivait en dedans pour écouter une voix lointaine, lamentable, lui crier : « Au secours ! Il m'a tué ! »

Le mariage se fit très simplement et civilement, un matin, de très bonne heure, selon les formelles volontés de Marie Faneau. Il n'y eut que l'assistance réglementaire des témoins, ce qui scandalisa le maire lui-même à cause de la qualité des époux. Le deuil récent expliquait le manque de cérémonie, mais point qu'on lui eût interdit le discours en lui adressant dix mille francs pour les pauvres de l'arrondissement. Ces grands noms sont d'un sans-gêne qui frise l'impertinence.

Marie abandonnait momentanément son atelier (qu'elle gardait comme pied à terre permis par le marquis) à la brave Ermance, dont les larmes ne tarissaient plus.

Avant de monter en voiture, Mme de Pontcroix, furtive et toute tremblante, vint embrasser la pauvre femme, lui recommander sa chère petite Fanette, qu'elle lui laissait en attendant de leur faire signe à toutes les deux. Ah ! les reverrait-elles jamais ?

— C'est bien pis que l'enterrement ! hoquetait Ermance, que la grosse augmentation des gages ne consolait pas et qui retenait Fanette, hurlant à la mort de toute sa petite voix suraiguë.

Lucot, le chauffeur, avait reçu des ordres sévères pour couper au plus court et ne traverser, sous aucun prétexte, les pays par où était passée l'*autre* voiture.

Henri Duhat ne prononça pas un seul mot durant tout

le voyage. Il assista au déjeuner, dans un immense et sombre hôtel de province, en refusant tous les plats sous prétexte d'une migraine causée par le vertige de la vitesse. Il déclara, d'un ton dur qu'on ne lui connaissait pas :

— Vous voudriez nous faire tuer que vous ne vous y prendriez pas autrement, mon cher Yves.

— N'es-tu pas là pour nous sauver ? répliqua le marquis, absolument sans inquiétude, probablement parce qu'il ne conduisait pas lui-même, cette fois.

Il prenait souvent la main de sa femme et roulait, sous son index impatient, l'anneau d'or, très lourd, qui la faisait sa prisonnière. Une étrange langueur s'emparait de lui, quand, par hasard, la ronde épaule de Marie heurtait la sienne.

Elle non plus ne parlait pas, mais ce n'était point pour étonner ce grand taciturne... qui redoutait tant le langage de l'amour humain. Elle se bornait à lui sourire, d'un sourire trop résigné pour être franc.

Malgré sa rapidité, le voyage lui semblait interminable ; un supplice inédit qu'elle ne supporterait peut-être pas jusqu'au bout. Arriverait-on jamais ? Et ne valait-il pas mieux être précipités tous dans n'importe quel ravin que s'échouer dans le ténébreux abîme de la nuit nuptiale ?

Enfin, au soleil couchant, l'auto roula, plus doucement, sous la voûte d'une avenue d'ormeaux centenaires.

— Chérie, dit son mari, de sa voix sourde qui s'altérait un peu, voici Pontcroix. Le port et la ville sont loin. Nous sommes en plein désert, mais, vous le savez déjà, c'est un conte de fée que ce château, et puisque la fée y est venue, j'espère tous les miracles.

Elle répondit, très naturellement, cette phrase qui fit tressaillir Henri Duhat :

— Tous les miracles... excepté celui qui ressuscite les morts ?

Le château avait un aspect presque religieux avec son calvaire situé juste en face de la porte principale. Entouré

de landes en fleurs, il se dressait tout gris, d'un gris de lichen et de mousses argentées, sur un pan de roches dont quelques-unes affectaient des formes de moines. Des vaches à clarine et des petits moutons bruns broutaient paisiblement, gardés par des bergères en coiffes aux ailes mouvantes. On ne voyait presque pas de croisées du côté de ce calvaire, mais, de l'autre côté, vers le chenal qui blanchissait les fonds du paysage, le bordant d'un nuage tombé, il y avait les plus larges ouvertures, des galeries toutes à jour, festonnées de plantes grimpantes.

La limousine s'arrêta devant un perron où se trouvaient, dévotement rangées, comme à l'église, trois femmes en costumes du pays, pailletés de belles broderies au corsage, et trois hommes, d'air extrêmement sérieux sous leurs grands chapeaux. Cela formait trois couples qui étaient nés dans les dépendances du manoir, s'y étaient mariés et voulaient bien y mourir. Les femmes firent une révérence d'autrefois, les hommes se découvrirent, en agitant vigoureusement les rubans de velours de leurs chapeaux, puis, discrètement, les gens de Pontcroix se retirèrent sans même qu'on eût à leur demander leurs noms, parce qu'ils faisaient partie des pierres de cette demeure seigneuriale. Ils en étaient l'âme, qu'on ne devait pas voir.

En gravissant le grand escalier, Marie aperçut, par les ogives, le plus ravissant des jardins suspendus. Un fouillis de fleurs, d'arbustes, des orangers, des buissons ardents, des lilas blancs, des roses rouges y formaient une couronne touffue sous laquelle disparaissaient un petit préau monacal et une chapelle, dont toutes ces floraisons parfumées, forcées en serres ou poussées librement, formaient les encensoirs. La cour intérieure était dallée de marbre jaune et prenait un air italien aux reflets du couchant.

— Mon Dieu, bégaya Marie, un instant isolée avec Duhat sur la galerie d'où l'on pouvait contempler les merveilles de ce jardin éblouissant au sein de cette nature

sauvage, quel crime ai-je donc commis, moi, malheureuse fille, qui n'ai jamais rêvé rien d'aussi féerique, même le pinceau à la main, pour être condamnée à voir cela sous des voiles de deuil... et peut-être en mourir ?

Duhat s'inclina. Il semblait harassé de fatigue.

— Madame, je vous laisse ici. Je n'en peux plus. Ayez pitié de vous, sinon de lui, et souvenez-vous que je suis le plus humble de vos serviteurs, quoi qu'il arrive. Il a fait de Pontcroix, que j'ai connu le plus froid des monastères, un palais des mille et une nuits. Puissiez-vous y vivre en oubliant.

Elle dut visiter, son mari lui tenant le coude pour la soutenir dans les passages obscurs, tous les appartements meublés avec un luxe inouï, salons anciens ou boudoirs modernes, et elle finit par tomber, brisée d'émotion, sur le divan bleu de la chambre nuptiale, toute azurée comme un ciel de printemps, ronde comme un immense nid. Les deux larges fenêtres se commandant, le jour semblait traverser, de part en part, la fameuse tour de la légende. D'un côté, c'était le jardin terrasse aux parfums enivrants, de l'autre, la lande vaste et unie, l'horizon splendide qui ne se terminait que par la frange d'écume de la baie.

— Marianeau, fit Yves de Pontcroix, debout devant elle entre ces deux merveilles, haut et sombre, mais bien chez lui, effaçant enfin tous les souvenirs du monde nouveau pour ne rappeler que le seigneur ancien, maître absolu d'une destinée de femme, je suis heureux de vous recevoir ici, parce que le cadre est digne de vous. Ma belle chérie, vous êtes fatiguée, je vous laisse. Nous dînerons vers huit heures, n'est-ce pas ? Vous avez une heure encore pour vous reposer un peu. Si vous avez besoin des femmes que vous avez vues en arrivant, il n'y a qu'à les appeler. Il y en a une qui sait coiffer... Donnez-moi vos mains ! Oui, vous êtes très fatiguée ? Vous êtes triste ? Vous ne m'aimez plus ?

— A quoi bon ! soupira-t-elle accablée.

— C'est un peu vrai. Si vous m'aimiez encore, vous me feriez croire en Dieu et, alors, il me faudrait entrer dans les ordres.

Il avait dit cela d'un ton amer, non comme une ironie, mais comme la conclusion logique du drame intérieur qui le hantait.

Marie aurait voulu dormir ou se cacher, fuir dans l'inconscience ou courir vers une gare, prendre un train. Elle n'était pas chez elle, ni à sa place chez lui !

Elle sonna les servantes qui lui préparèrent un bain et l'aidèrent à revêtir une robe de soieries blanches qu'elle voila d'une écharpe noire, dès qu'elles furent parties. Ces femmes discrètes eurent la touchante attention de ne pas voir qu'elle pleurait. Sans un bijou, sans une fleur, elle avait relevé haut ses cheveux, en casque de guerrière pour ne rien abandonner aux surprises des caresses, puis, courageusement, parce que c'était l'heure et qu'elle ne voulait pas faire attendre, elle descendit dans la grande salle d'en bas, où elle se sentit toute petite, comme à jamais perdue.

Elle y retrouva son mari, en élégant costume d'intérieur, la boutonnière fleurie d'un bouton de rose. Henri Duhat l'écoutait, stupéfait, sous son flot de paroles étourdissantes. Il devinait cet homme criminel tellement détaché de tous les mondes civilisés qu'il en paraissait plus grand, moins coupable, hors du temps et de la réalité. Certainement, il n'avait aucun remords, était enfin très heureux, ou croyait à l'impunité ou touchait à la plus complète félicité de sa vie d'amour... et il y avait derrière lui le cadavre du frère de sa femme, de cette femme qu'il adorait !

Tous les trois ils mangèrent, ou firent semblant, dans une superbe vaisselle d'argent timbrée d'un très vieil écusson fleurdelisé, et ils burent un vin couleur de topaze brûlée dans des hanaps dont la hauteur fit un instant sourire la pauvre Marianeau.

Elle demanda de l'eau pure, car elle avait la fièvre.

Les servantes, timides, malgré leur costume rutilant de princesses de comédies, contemplaient à la dérobée la belle dame de Paris dont la chevelure d'or pourpré représentait toute la fortune.

Mais c'était la maîtresse. Il n'y avait rien à dire, sinon qu'elle était trop triste pour tant de bonheur.

Puis les deux hommes allèrent fumer un moment sur la galerie festonnée de lierre, se saluèrent correctement en échangeant la plus cordiale poignée de mains, et chacun rentra dans son appartement.

Marie attendait le fauve, en proie à une terreur sans nom. Il avait acquis tous les droits sur elle et elle devenait sa propriété légitime, une des statues de ce château où l'on rencontrait des dames de marbre aux beaux yeux morts ! Il l'avait d'ailleurs royalement payée, lui ayant fait dire, par son notaire breton, qu'elle serait l'héritière de toute sa fortune, de tous ses biens, s'il venait à s'en aller le premier, *selon l'usage*, même, avait ajouté maître Mahaut, toujours précis, dans le cas *où elle ne lui donnerait pas d'enfant.*

La chambre était calme,tellement bleue qu'elle se perdait dans le ciel d'azur sombre qui baignait la tour et la pénétrait par ses deux fenêtres ouvertes. Du midi montait l'odeur exquise des corbeilles fleuries et, au nord, on voyait la lune radieuse faire neiger le flot lointain de la baie. Ah ! la belle nuit d'amour, si on avait pu oublier l'horreur de la haine ! Etait-ce bien vrai, cette folie du meurtre ? Cela ne pouvait-il se reléguer dans l'antiquité de la légende ? Le cauchemar n'allait-il pas replier ses ailes noires pour laisser planer, enfin libre, le beau rêve couleur d'or et de saphir ? Ne vivrait-on pas entièrement le conte de fée qu'il avait évoqué lui-même en lui faisant les honneurs de sa maison, la vieille et religieuse maison des ancêtres qu'il transformait pour elle seule en un temple des voluptés païennes ?

Il frappa très doucement. Elle sauta sur une petite lampe d'opale dont elle alluma l'électricité, parce qu'elle redoutait cette caressante clarté de la lune inondant la chambre de ses rayons couleur de miel.

— Entrez! dit-elle, mise debout surtout par son irrésistible envie de fuir.

Son cœur battait à se rompre. Elle espérait bien que sa vie s'arrêterait là, devant le désespoir de ne rien oser tenter pour venger le mort. Que pouvait-elle, qui ne serait pas odieux ? Ce à quoi elle pensait la révoltait, mais lui laisserait-il le temps, voudrait-il regarder autre chose qu'elle-même ?

Il s'avança de son pas souple.

— Marianeau, fit-il, d'un ton relativement affectueux, vous êtes très fatiguée par ce dur voyage, tellement rapide qu'il vous a coupé le souffle. Je vous en prie, ne respirez pas en haletant comme si vous étouffiez. Tenez ! Vous tremblez si fort que vous allez tomber. (Il l'enveloppa de son bras et la fit se rasseoir auprès de lui.) Qu'est-il donc arrivé de plus que ma laideur ou ma brutalité pour vous éloigner de moi ? Il y a autre chose que votre frayeur de petite fille devant l'ogre ? Que vous a-t-on dit ? Vous n'imaginez pas ce que peut être le tourment d'un jaloux tel que moi. Allons, un peu plus de courage ! Avouez que vous continuez à me craindre... malgré que vous m'ayez permis toutes les audaces.

Il essayait de plaisanter de son irritante façon, très courtoise et très cruelle parce qu'elle dénotait une maîtrise au moins singulière de son tempérament passionné. Il faisait ce qu'il voulait de sa force et n'en était dominé que dans certaines occasions, heureusement très rares :

Marie répondit, d'une voix à peine disctincte :

— C'est nerveux. Je ne sais plus pourquoi j'ai peur. Je vous en fais mes excuses, monsieur, car je devrais pouvoir mieux vous remercier.

Il eut son habituel rire sourd.

— Monsieur ? Eh bien, *madame*, il va falloir que je vous fasse la cour, puisque nous ne nous reconnaissons plus !

Il jouait avec sa main et lui ôta son alliance qu'il mit à son petit doigt. Puis il gronda, entre ses dents :

— Comme leur amour, leur sale amour détruit toute la confiance et fait perdre la notion de l'absolu aux pauvres créatures qui en furent les victimes ! Marie, vous souvenez-vous que je vous ai dit un jour : Je vous aurai consentante... ou je vous tuerai ?

— Vous me tuerez, Yves, je n'implore plus que cette dernière grâce de votre part.

Elle venait de crier, malgré elle, son nom, car elle ne se souvenait que trop.

— Ma chérie ! Mais c'est vous qui êtes effrayante ! (Il glissa vivement à ses pieds, lui serra les genoux, et la regarda, un moment, silencieux :) Et pourquoi ne te ferais-je pas la cour, Marianeau ?... Oui, tu es très belle et tu me plais infiniment, mais ce que j'aime le plus en toi, c'est que tu es d'une race égale à la mienne en force, quoique bien différente... J'aime ta peau qui a la douceur de la fleur et ton sang qui coule dessous en lui donnant le reflet de l'aurore. J'aime tes yeux qui sont ouverts larges à toute lumière, d'une indéfinie couleur comme celle de la mer changeante. Sont-ils gris, sont-ils bleus, sont-ils verts ? Où sont-ils simplement, tes yeux, le plus beau regard du monde ? Tiens ! Je suis si doux et si heureux, ce soir, que je resterais enchanté, enchaîné à tes pieds toute la nuit ! Nous sommes seuls dans l'immensité, Marie. C'est l'heure unique, celle qui ne revient jamais, et nous avons le droit, tous les droits d'en profiter. Marie, je veux que tu m'aimes encore, moi. Je veux te reconquérir... Abandonnons un peu la terre et notre époque. On a tout détruit et tout tué, oui. Il ne reste plus que nous, rois d'un monde nouveau... que nous ne repeuplerons pas !... Marie, j'ai été violent, grossier, cela est possible. Je ne

m'en souviens plus du tout et vous l'oublierez parce que la vie commence aujourd'hui. Vous m'aimerez, tu m'aimeras, parce que tu m'as vu tel que je suis, ou que je veux être, quand mon masque est tombé. Pourquoi ne me comprendrais-tu pas, toi, qui peux si facilement reconstituer un visage d'après ses apparences ? Pourquoi aurais-tu le dégoût de celui qui t'a voulue tout entière, légitimement, pour ne pas t'offenser ou te désespérer ? Je ne suis pas fou, Marie, et mon amour, à moi, est d'une essence un peu plus rare que celui des humains, parce qu'il ne finit pas. La satiété ne le menace pas. Il n'a pas le but ridicule de la procréation. Il faut laisser ce soin à nos domestiques. La procréation est un usage de basse-cour ou d'étable, et elle fournit assez d'esclaves pour que les gens libres ne s'en occupent pas. Je ne crois pas que, maintenant, ceux qui sont doués de la faculté de réfléchir puissent songer à préparer, le plus sérieusement possible, de nouvelles hécatombes. Il n'y a pas d'autre raison aux grandes guerres que... le surpeuplement. Quand ces idiots-là sont trop, ils s'entretuent, ou tombent les uns sur les autres, parce qu'ils ont faim. C'est une illusion dangereuse qu'espérer de l'homme normal un sentiment normal de sa vraie force, qui serait de jouir de la vie telle qu'elle est, et elle est bonne quand on est le maître de sa volonté !... Il faut avoir vu le massacre de près pour se rendre compte que... les meilleurs chefs sont ceux qui savent sacrifier le plus d'esclaves et qui déblaient le terrain devant eux pour arriver le plus rapidement au but. (Il rêva, un instant.) Non, Marie, la vie humaine ne vaut pas la peine qu'on se donne pour la défendre, ni, surtout, celle qu'on prend pour la perdre. Une chose compte, puisque c'est sur cela que repose la loi de la vie : la volupté. Or, la volupté n'est belle qu'à l'état pur. Marie, je vous adore. Je ne veux être pour vous ni un maître, ni un esclave. Est-ce que Henri Duhat vous a dit ce que j'attendais de vous ?

Penchée sur lui, elle écoutait, affolée, buvant ses paroles

comme on boirait un poison enivrant, et dans cette atmosphère qui avait à la fois le goût de la fleur et celui du sel de l'océan, elle ne savait plus trop, en effet, si elle était encore de ce monde ou si le cauchemar, le rêve l'emportait dans une contrée d'affreuse solitude ou de divine joie.

— Non, fit-elle d'une voix étranglée par les larmes, votre médecin ne m'a rien dit. Je ne lui aurais pas permis une telle injure. Et lui, n'a pas osé.

Il éclata d'un rire franchement jeune :

— Une injure? Et comment appelles-tu les recommandations de la mère à la nouvelle épouse ?... Comment faut-il nommer toutes les plaisanteries permises sur la robe blanche de la jeune mariée qui ne doit la mettre qu'une fois ? Vraiment, vous qui êtes, vous l'avez avoué, une femme et non pas une ignorante, comment appelez-vous tous les usages bien mondains qui tendent à inventorier les cabinets de toilette des gens qui s'aiment ? Tudieu, ma chère, je trouve enfin excessive cette pudeur, votre plus grand charme, je l'avoue, qui ne résiste pourtant pas à votre désir de vouloir être heureuse ! Vous êtes la plus jolie femme que je connaisse, mais vous êtes la plus naïve des amoureuses, si vous reculez toujours devant la force. Que signifient donc tous ces roucoulements, ces serments et ces promesses de folie, si nous ne jouons pas franc jeu le jour, pardon, la nuit des noces ? Marianeau, je vous aime assez, moi, pour ne pas vous imposer mon amour qui ne ressemble pas tout à fait à *l'autre*, mais, tout de même, rendez-moi cette justice, c'est que j'ai le droit pour moi. Sang pour sang ! J'ai le plein pouvoir de l'époux qui réclame celui d'une virginité !

Marie s'arracha, d'un mouvement violent, des bras qui la serraient. Elle se redressa, tremblante, mais bien décidée à rompre le charme féroce qui l'enveloppait. Son cerveau éclatait. Elle ne suivait plus le sens des mots. Tout tournait autour d'elle. Quelle était donc cette spéciale

espèce de meurtrier qui réclamait une virginité, ou le sang d'un nouveau meurtre ?

— Allons, fit-elle, en laissant tomber sur lui un regard de mépris horrifié, continuez ! Avouez ! Quelle victime vous faut-il encore et de quelle façon très lâche ou très ignoble désirez-vous tuer cette nuit ?

Il se leva à son tour, les mains crispées dans sa robe qu'il déchirait sans le savoir.

— Pourquoi parlez-vous de tuer ? Vous ne risquez la mort que si vous m'irritez par une résistance trop prolongée. Vous disiez m'aimer assez pour tout souffrir de mon amour ? Je vous ai crue... et qui sait si vous ne seriez pas devenue mon égale ? Qui sait si ce n'eût pas été vous qui eussiez fini par dominer? J'avais mis, moi, toute ma confiance en vous !... Et puis, non, il y a autre chose ! Ne mentez pas ! Ah ! mon médecin n'a pas osé vous le dire ? Encore un timide amoureux qui tremble devant vous, n'est-ce pas ? Appelle-le donc à ton secours, ma très belle furie ! Personne, ici, n'entend jamais rien, les murs sont trop épais, la chambre est trop haute et tu es dans la tour de Brelande, la femme infidèle, celle qui est morte de faim. Ah ! non ! leur pudeur !... C'est édifiant !... Si seulement je t'avais dévêtue, si j'avais fait tous les gestes les plus ridicules de vos jolies petites passions honnêtes, je m'expliquerais tes airs très indignés, ça vaudrait la peine. Ouvre-moi ton corsage, là, seulement, au-dessus des seins, sans plus... (Et il ajouta, la voix frémissante, les yeux tout à coup lumineux :) Maintenant, j'ai soif. Je ne veux pas te défigurer ni toucher à ta bouche, parce que je tiens à la merveille de ton visage pâle, mais ne me mets pas en colère, dis !

Par un miraculeux effort de ses nerfs, Marie put répondre, froidement :

— Soit ! j'accepte. Mais j'ai sur la poitrine, en ce moment, tout près du cœur, une chose à laquelle je tiens beaucoup. Une lettre. Je l'avais cachée là, justement,

parce que, connaissant votre effroyable jalousie, je ne pensais pas que vous pourriez la trouver... puisque vous me laissiez... la liberté de ma personne.

— Une lettre ? Tu as caché une lettre d'amour dans ton corsage, toi ? Ce n'est pas vrai ou tu veux me rendre fou !

— Regardez vous-même.

Elle s'approcha de la petite lampe d'albâtre et, lentement, chastement, les yeux rivés à ses yeux, le tenant encore sous le magnétisme de la femme qui sacrifie même sa vie à sa volonté, elle lui désigna, collée à sa chair par la moiteur de la fièvre, un frêle morceau de papier, pas une lettre, un lambeau de lettre certainement.

Yves de Pontcroix se rua sur elle, prêt à mettre en pièces la femme avec la lettre.

— Lisez ! ordonna-t-elle en rattachant son corsage.

Il plaça sous la lampe ce lambeau de papier, le lissa, de son index rageur, le déchiffra, recula, puis répéta, d'un ton guttural comme le cri d'une bête blessée :

« *Marianeau, il va me tuer !* »

— C'est l'écriture de mon frère. Vous la connaissez.

Il y eut un lourd silence.

— Oui, dit-il de sa voix redevenue sourde, c'est bien l'écriture de votre frère !

— Vous avouez ?

— J'avoue quand il me plaît, madame, vous le savez bien.

Elle fut forcée de s'asseoir sur le divan, où elle parut si pâle, si morte, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Comme vous devez souffrir, Marie !

Elle ferma les yeux, mais ne pleura pas. Elle ne pouvait plus pleurer.

— Alors, fit-il d'un accent devenu subitement très doux, c'est pour cela que vous ne m'offriez plus vos lèvres ? Si je pouvais vous prouver que je n'ai pas tué votre frère, me les donneriez-vous encore ?

Elle répondit, tout bas, suffoquée par la passion qui débordait en elle :

— Oui.

Il prit sa main, y reglissa l'anneau d'or qui la refaisait sa prisonnière.

— Au revoir, Marie, dit-il reprenant son ton railleur et glacé d'homme du monde qui prend congé. Vous êtes fatiguée. Moi aussi... et nous avons toute la vie devant nous. A demain.

Et de son pas souple, nonchalant, il se retira.

Dans le corridor, sorte de pont couvert qui reliait la tour aux autres bâtiments, il rencontra son médecin qui errait comme une âme en peine, s'efforçant de calmer sa fièvre à la brise nocturne dont les parfums, au contraire, l'exaspéraient.

— Que faites-vous donc là, mon cher ? demanda le marquis souriant. Il est au moins deux heures du matin ! Vous n'êtes donc pas fatigué, vous, comme tout le monde, ici, de cette course aux abîmes ?

— Non, Yves, j'étais un peu inquiet.

— Ah ! quel cœur sensible vous avez depuis quelques mois ! Cette Marie Faneau, quelle enchanteresse ! Elle apprivoiserait un tigre... et même un médecin. Rassurez-vous (et il lui frappa durement sur l'épaule). Personne n'a besoin de vos services. Je suis guéri, mon cher ! (Il ajouta d'un ton très confidentiel :) Entendez-vous bien ? Me voici redescendu au rang de simple mortel, Henri. Réjouissez-vous. Il y a un imbécile de plus sur la terre. Je n'ai plus besoin de voir du sang pour être heureux ! Non, en vérité, je n'ai jamais été plus heureux que cette nuit ! A demain ! J'ai laissé dormir la marquise. Qu'on ne la réveille pas trop tôt, surtout.

Il mit un doigt sur sa bouche et s'éloigna de son pas élastique, peut-être un peu plus lent.

Le lendemain, vers midi, un domestique entrant chez son maître, car la marquise déclarait ne pas l'avoir vu, le

découvrait étendu, tout habillé, sur un fauteuil, le front troué d'une balle.

Il avait écrit ceci, pour sa femme :

Marianeau, *je n'ai pas tué votre frère.* Le pauvre névrosé m'avait montré ce papier, un jour que nous nous étions disputés à votre sujet, et, poursuivi par une de ces idées baroques hantant souvent les monomanes de la persécution, il m'avait dit, en riant : Si vous vouliez me supprimer, voilà qui empêcherait ma sœur d'être à vous.

Le malheur, c'est que, moi, je ne lui ai pas demandé de supprimer le papier, après notre réconciliation. Je n'y ai même pas pensé.

Tout mon amour.
Adieu.

Le médecin qui, le premier, lut la lettre, laissée ouverte sur un bureau, murmura, bouleversé :

— Si elle peut croire cela, et c'est possible, elle l'aimera toujours. Il vient de recréer *le vampire.*

RACHILDE.

3 septembre 1921.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres intimes* (Edouard-Joseph). —Emile Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux* (Emile-Paul) — Jean Epstein : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence* (Editions de la Sirène). — François Mauriac : *Petits essais de psychologie religieuse* (Société littéraire de France). — Henri d'Almeras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature* (Albin Michel).

Voici des **Lettres intimes** de Jules Barbey d'Aurevilly, recueillies et classées par Mlle Louise Read, l'amie fidèle à la mémoire du grand écrivain normand. Ces lettres, qui s'espacent d'octobre 1844 à décembre 1880, sont le résumé de toute une vie qui se déroule devant nous comme un film cinématographique où les images cruelles sont plus nombreuses que les triomphantes. Livre émouvant jusque dans les détails de la vie quotidienne, de ce labeur quotidien dont Barbey demeura l'esclave orgueilleux ou hautainement résigné. « Je suis à ma forge », dit-il, et cette métaphore nous le montre bien, en effet, devant la forge où il martelait ses traits et ses flèches. Il écrit à son ami, le poète Saint-Maur : « *Du lundi au jeudi*, désormais, je lirai et j'articlerai...

« C'est assez gros qu'un article à faire quand on lit comme moi tout ce dont on rend compte, avec points et virgules, et quand on ne se contente pas de la table et de la préface, *comme d'aucuns.* »

On lui a fait espérer un héritage de famille qui l'eût libéré de quelques besognes littéraires, mais on l'a oublié dans la distribution des largesses posthumes, et Barbey explique avec simplicité : Moi « je ne l'avais *cramponné* que par un peu de gaîté, *le temps que j'étais là* ».

Maintenant, il ne m'est plus permis de compter sur *un autre que moi*. Votre amitié pour moi, écrit-il à son amie Elisabeth, de Saint-Sauveur, avait des espérances que je n'ai jamais partagées : mais on a beau être sagace, l'espérance, que l'esprit qu'on a repousse, est une

diablesse de couleuvre qui se glisse encore par-dessous la porte la plus hermétiquement fermée de nos cœurs... et on n'écrase pas facilement, sous son talon, la tête de ce reptile-là !

Il ajoute avec noblesse : « Il faudra mourir les armes à la main, c'est-à-dire la plume à la main, et c'est ainsi que je mourrai. Je n'aurai jamais eu de gagne-pain que mon cerveau, et le talent que j'ai n'est pas assez bas pour être une fortune, car le succès, la popularité, *la fortune*, n'appartiennent qu'aux *talents bas*, — au niveau de ceux qui les paient. » Il faut encore citer la fin de cette lettre, une des plus belles du recueil, parce qu'elle est de la plus intime et profonde sincérité :

Rien ne changera plus dans ma vie. Le travail ! Le travail, et encore le travail ! Cela ne m'épouvante pas, ma chère Elisabeth. Dieu m'a donné une si fière santé que je puis encore passer beaucoup de nuits ! Qu'il soit béni pour ce qu'il m'accorde et béni encore (quoique je le dise avec moins de reconnaissance) pour ce qu'il m'a refusé !

Puis les années passent emportant ceux et celles qu'il avait aimés, et il écrit à son amie Elisabeth : « Ma *dernière* amie de ce pays où je n'ai plus rien, ni personnes, ni choses : quelle solitude, il faut avoir du bronze sous la peau pour n'en pas devenir fou, mais, Dieu merci, j'ai un peu de ce bronze-là ! » Toutes les âmes qu'il a connues et qui sont parties dans l'absence ou dans la mort se pressent et s'accumulent autour de lui, et c'est ainsi, dit-il, « que l'invisible m'emplit le *visible* et donne un charme amer aux éternels paysages qui ne meurent pas, eux ! et qui n'ont pas bougé depuis ma jeunesse. Diable de domination exercée sur moi par ce pays, je ne l'aime plus, comme tant de choses qui furent aimés, mais j'y reviens et je crois bien que je n'en guérirai jamais, car c'est une espèce de mal que ce sentiment que j'ai pour lui. Cela ressemble à du désespoir ».

C'est encore à Paul Bourget qu'il écrit de l'Hôtel Grandval-Caligny, à Valognes, le 19 décembre 1877 :

Je m'apprends ici à vivre seul. Amère éducation ! que, cette année, je me suis terriblement donnée, dans cette ville *morte*, dont les pavés sont les tombes de mes premières folies de cœur et de mes souvenirs.

Mais le catholicisme de Barbey lui est une force et une forteresse dont la muraille le protège contre le désespoir. Ce catholicisme brandi comme une épée de combat, cette orthodoxie nuisirent, il

faut bien l'avouer, à sa critique des idées et des hommes, mais on doit aimer les écrivains pour leur sincérité, et il y a au moins une belle et orgueilleuse image, par exemple, dans cette critique qu'il adressait à Taine, dans une de ses lettres :

J'ai beau me monter la tête en vous lisant, votre Adam-loup ou singe, à qui la civilisation tond le poil et gratte la peau pour en faire un homme, ne ressemble pas du tout au mien, à qui on n'a pas appris à marcher progressivement sur ses pieds de derrière, et qui (peut-être pour cela) est tombé de toute sa hauteur, l'imbécile, et resterait par terre si la religion ne le remettait pas sur ses pieds.

Ces belles citations valent mieux que tout commentaire.

§

M. Emile Magne nous donne aujourd'hui d'après des documents inédits : **La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux**, et ce livre est aussi amusant que les « Historiettes » elles-mêmes de Tallemant. M. E. Magne nous fait pénétrer à la suite de son héros dans l'intimité de ce XVIIe siècle encore si mal connu, et on découvre avec lui, une fois de plus, que le siècle de Louis XIV ne fut pas un siècle guindé et solennel, mais vivant et passionné. La vie elle-même de Tallemant est déjà très romantique. Mais à cette époque on s'intéressait davantage aux êtres qu'aux choses et aux paysages. Il est curieux de constater, avec M. Magne, qu'en son voyage en Italie, Tallemant ne s'attarde pas à contempler et à décrire les merveilles qui l'environnaient. Huguenot, écrit M. Magne, Tallemant ne se plaisait point dans les églises où resplendissaient les fresques des Giotto, des Orcagna, des Fra Angelico. « Visita-t-il au moins la galerie des Médicis où vivaient les toiles des Titien, des Raphaël, des Corrège et reposaient d'incomparables antiques ? Cela est improbable. » Et Retz, son compagnon de voyage, « ne se préoccupait nullement, myope comme une taupe, de contempler ce qu'il ne pouvait voir sans lunettes». Sur son séjour à Rome, des Réaux ne relate, dans son œuvre, que des faits d'ordre burlesque. Il parcourut, par exemple, l'hôpital des fous : on lui montra, parmi les ensoutanés, toutes sortes d'aigrefins, dont le R. P. Bagnareo, augustin adonné à l'astrologie judiciaire, célèbre par ses friponneries et qui devait terminer sur un gibet son édifiante vie. Des Réaux, avide d'amusements, constate M. E. Magne, recherchait sans doute la rencontre de ces grotesques. Il se souciait peu — et d'ailleurs on ne

s'en souciait guère de son temps — d'accomplir des pèlerinages archéologiques : « Les gens de Rome, toute cette société cosmopolite au milieu de laquelle tant d'escroqueurs vivaient largement, attiraient, davantage que les ruines des monuments antiques, sa curiosité. » J'insiste sur cette nuance de la sensibilité au XVIIe siècle : elle nous aide à en comprendre la littérature plus psychologique que picturale. Peut-être parce qu'à cette époque tout le lyrisme s'était réfugié dans l'architecture, qui était une chose trop vivante pour que l'on puisse sentir la poésie des pierres mortes. Aujourd'hui, un voyageur de la qualité de Tallemant oubliera plutôt de pénétrer dans la vie intime de la société que de contempler et de décrire les vestiges du glorieux passé de Rome. Mais je pense que Tallemant, reçu à Rome, bien que huguenot, chez le cardinal Antoine Barberin, frère du pape Urbain VIII, dut emporter une image plus précise de la société romaine que tel voyageur actuel qui se contente de visiter les monuments et les musées, sans songer à interroger l'âme des hommes... et des femmes. Bien des années après ce voyage, examinant le passé, Tallemant écrivait mélancoliquement : « Je me divertis bien en Italie.... C'est belle chose que jeunesse. »

M. E. Magne nous montre Tallemant s'élevant par son intelligence et sa finesse ; il avait acquis droit de cité à l'Hôtel de Rambouillet.

On ne se souvenait plus de ses origines bourgeoises et qu'il était issu de ces financiers retors qui pressuraient les taillables et tenaient maintes fois le roi en tutelle

Graduellement, continue M. Magne, des Réaux qui nous apparaît dans cette maison, en dehors de l'intimité, comme un spectateur silencieux, découvrit les mille intrigues qui s'y nouaient et dénouaient. Il nous en a laissé l'histoire. Mais ici M. Magne y a ajouté l'historiette de Tallemant lui-même, en notant son roman vécu avec Marie Le Goux et son mariage avec Elisabeth Rambouillet.

Des Réaux n'avait pas rompu avec Marie Le Goux, il portait, comme le châtiment d'un forfait, le poids de cette liaison et cependant il ne pouvait se détacher d'une femme qui lui procurait, l'ayant vaincue après des combats acharnés, d'incomparables heures de félicité. Il achetait cruellement son fugace plaisir et peut-être était-ce la raison pour laquelle il y tenait davantage.

— Le moyen que les autres vous résistent, disait-elle, si je ne vous ai pu résister.

Elle l'accusait perpétuellement de la tromper et lui reprochait même de commettre d'ignobles incestes avec ses propres sœurs.

— Oui, lui criait-elle, courroucée, je ne voudrais pas jurer que même vous épargniez vos tantes !

— Mais, répondait des Réaux, comment est-ce donc que je fais? car vous savez que je vous sers assez bien.

— Ah ! répliquait-elle, il n'y a jamais rien eu de si brutal, de si animal que vous ; vous avez une sensualité infatigable...

Et quant à sa jeune fiancée :

— Vous aurez beau faire, moi seule suis votre femme, criait-elle, la petite Rambouillet ne sera jamais que votre garce ...

§

La Poésie d'aujourd'hui, un nouvel état de l'intelligence. Cette étude de M. Jean Epstein est sans doute la première où l'on ait tenté scientifiquement et philosophiquement une explication de la nouvelle poésie. Cette nouvelle poésie, on l'a appelée « cubiste » par analogie avec la peinture nouvelle, et ce qualificatif, quoique inexact et peut-être absurde, est celui qui lui restera et celui qui la caractérise le mieux. Il y a, en effet, chez les nouveaux poètes, comme chez les peintres cubistes, un même effort intellectuel pour se méfier de l'intelligence. Ils suivent tous le même courant anti-intellectualiste de la philosophie bergsonienne. Cette illusion de plonger dans les profondeurs sous-marines de l'instinct ou de la sensibilité, ou... (peu importe le mot, puisqu'il ne représente rien de précis) — est une suggestion qui peut être très excitante, au point de vue de l'art. C'est M. Cocteau qui a trouvé la formule de cette suggestion : « sentir avant de comprendre ». Car (l'homme en a toujours eu l'intuition) c'est l'intelligence qui gâte tout ; c'est notre raison qui, au réveil, démolit le palais des images de nos songes, en les classant et en les disciplinant. Mais les mots sont déjà de la sensibilité cristallisée, sont déjà de l'intelligence, et une vraie poésie de sensation pure ne serait qu'une succession de cris et de hululements. Les images de notre subconscient sont semblables à l'homme invisible de Wells : nous ne pouvons les percevoir qu'habillées, et leurs habits sont les mots. Une image nue est inexistante ou invisible.

Il y a, écrit M. Epstein, des traces de torpeur cérébrale dans ces notations d'apparence décousue de la poésie moderne. Cette apparence de torpeur, explique-t-il, « peut être voulue dans le but de reproduire l'engourdissement intellectuel parfois délicieux » . Je pense aussi que cette torpeur est une sorte d'état nirvanique cherché et voulu pour chasser les mauvaises mouches de la raison, de l'intelligence et de la logique, les trois Parques de la poésie. Mais M. Epstein examine encore l'illogisme des lettres modernes dans ses formes et dans ses causes : la suppression de la composition et la suppression de la grammaire.

Pour s'évader de la logique, il fallait donc s'évader de la grammaire. C'était une fuite difficile. L'usage de la syntaxe est une si vieille habitude que beaucoup ont reculé devant le divorce... La phrase une fois amorcée, l'intelligence se trouve prise dans l'engrenage de la syntaxe, qui, quoi qu'on fasse, est toujours logique.

Il me faudrait de nombreuses pages pour exposer ici, chapitre par chapitre, la savante étude de M. Epstein. Que l'on comprenne déjà que les nouveaux poètes ont voulu échapper à l'engrenage mécanique de la grammaire et de la syntaxe, à ces meules traditionnelles qui broient toujours le même froment. Et j'écoute Blaise Cendrars qui déclare avec un bel orgueil elliptique, à la fin de ce volume : « Brisure nette. Nouveau départ direct sur ligne d'acier. »

§

Je veux signaler ces **Petits Essais de psychologie religieuse** de François Mauriac où le jeune poète des *Mains jointes* s'est penché sur le cœur inquiet de quelques écrivains tels que Lacordaire, Maurice de Guérin, Baudelaire, Amiel et Stendhal. Dans chacune de ses méditations, l'auteur précise ce que chacun de ces poètes (sauf Stendhal) a de chrétien ; et, au nom de la chrétienté, il les revendique : Verlaine nous appartient, dit-il, et Baudelaire : « Je ne suis point si désintéressé que les chrétiens qui ne voient aucun sujet de joie dans le prosternement des inspirés. »

Et il nous conte cette jolie histoire d'un prêtre catholique danois, débarquant à Paris, et s'inquiétant d'abord de découvrir les tombes de Verlaine et de Baudelaire « afin de s'y mettre à genoux ». Comme je m'en étonnais, écrit M. Mauriac, cet étranger s'étonna de mon étonnement.

Les catholiques français ont chassé Baudelaire et Verlaine de leurs bréviaires : ils ne récitent que les hymnes et motets de M. Henry Bordeaux.

§

En une étude psycho-physiologique, M. Henri d'Almeras traite de **La Femme amoureuse dans la vie et dans la littérature**. Son livre est à la fois une étude sur la femme et le soldat, l'amour et le mariage pendant la dernière guerre, et une sorte de pamphlet où l'auteur s'indigne de ce que les femmes aient dansé, court-vêtues, pendant la guerre et n'aient pensé qu'à l'amour. Et il découvre chez les femmes une obsession sexuelle qui semble bien être de tous les temps. Ce côté satirique me gâte un peu cet ouvrage, par ailleurs fort bien composé et documenté de M. d'Almeras, et dont un des chapitres : Ribaudes et autres femmes suivant les armées, m'a beaucoup amusé. Nous voyons ces ribaudes, à l'époque des croisades, traverser les mers et les déserts, non pour conquérir le Saint-Sépulcre, mais pour exercer leur profession.

Dans l'armée envoyée par Philippe II sous le commandement du duc d'Albe, contre les Flamands révoltés, il y avait « quatre cents courtisanes à cheval, belles et braves comme princesses, et huit cents à pied, bien en point aussi » (Brantôme). M. d'Almeras nous apprend encore que le maréchal Philippe Stozzi, sous prétexte que ces ribaudes étaient trop nombreuses dans son armée, en fit jeter huit cents du Pont de Cé et elles se noyèrent toutes.

Ce fut Carnot qui réclama du comité de salut public qu'on débarrassât l'armée de ces catins qui la suivent, « et tout ira bien, disait-il ».

Nos marraines de guerre ont avantageusement remplacé les ribaudes.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri de Régnier : *Vestigia Flammæ*, « Mercure de France ».

Un soir de sagesse amère et de renoncement, le Poète tisonne au coin de l'âtre, et il voit, au jeu des flammes, s'élever, se confondre, tomber les souvenirs de sa jeunesse, ses élans d'amour,

si purs, si frais, les édifices de son ambition et de ses orgueils, les illusions de sa foi et de ses espérances sans cesse renouvelées.

Qu'est-il au bout du compte? N'est-ce pas vanité de se croire le front ceint d'un laurier éternel? Cette gloire même n'est-elle bien futile, au demeurant, et mensongère comme les autres?

Il se sent alourdi de déceptions et de lassitude. Le miraculeux mirage dont l'éclat décevant jadis provoquait sa ferveur et son essor ne le séduiront plus désormais; ses yeux ne retiennent plus la lueur des aurores prometteuses, sa bouche est amère d'avoir goûté à tant de fruits dépourvus de saveur; les tisons de son foyer s'éteignent dans la cendre, et jamais plus un être divin ne descend s'asseoir à ses côtés. Il est las, il est seul, désabusé, et sans espoir, pareil, en dépit de ces incursions magnifiques par les domaines de la terre, de la mer et du ciel, par les royaumes réels et imaginaires, à quiconque n'a rien pu saisir dans ses mains vaines, et qui de son passé désert se détourne désormais en pleurant, sachant « ce que fut vivre »,

> Quand on n'est rien de plus que l'un d'entre les hommes.

Certes, M. Henri de Régnier ne nous a point accoutumés à ce ton de résignation et de renoncement. Jusqu'ici, même lorsqu'il désespérait, lorsque le trophée que ses doigts avaient cueilli désenchantait ses désirs et son élan, mille hauts emblèmes de vie un peu rêveuse apparaissaient encore comme en un songe dont la latente ardeur le vivifiait, et l'amertume de n'avoir pas saisi toute la grappe ou d'avoir goûté à des raisins moins qu'il ne se l'était figuré regorgeants de lumière et de beauté, ne l'empêchait pas de se tendre encore vers le vertige hallucinant de quelque trésor d'amour et de surhumaine grandeur.

Maintenant il regarde mourir la flamme. Ses regards ne palpitent plus aux frissons de l'avenir. La flamme meurt. Il remue du bout du tisonnier dans le foyer muet les cendres qui s'éteignent, **Vestigia flammæ**, et qui ne répandent autour de lui qu'une âcre fumée et qu'une odeur de mélancolie.

Il ne sied pas que l'on cherche en ce recueil nouveau la trace d'une composition savante comme en maints recueils de M. Henri de Régnier. Le courage lui a manqué. Nous ne sommes en présence ni de *Tel qu'en Songe*, ni de la *Cité des Eaux*, ni de la *Sandale Ailée*, ni de cette suite harmonieuse et fière de poèmes d'un même ton altier et sensible dont se lisent les reflets dans le

Miroir des Heures. Non, le poète, cette fois, accomplit, semble-t-il, d'un geste nonchalant, presque résigné, le geste suprême ; il ouvre son tiroir : voilà ce qui me reste, regardez, ce ne sont que vestiges, hélas ! d'une flamme qui se meurt.

Le titre sous lequel dans la première partie de son volume se rangent les poèmes traduit cette attitude d'abandon qui croit renoncer à soi-même : est-il vrai que ce ne soient ici que des *Poèmes divers*, sans lien visible, sans parenté spirituelle ? Non : mais M. Henri de Régnier dédaigne, cette fois, d'en établir de lui-même la portée et le sens. Il nous les présente l'un après l'autre, peut-être même au hasard, insoucieux de savoir s'ils acquièrent d'être ainsi rapprochés un complément de force et de signification. C'est à nous, lecteurs, de l'établir, si nous le pouvons.

Ce n'est qu'un leurre. Les thèmes des chants se succèdent sans être fort différents de ceux que M. Henri de Régnier a de tous temps préférés. Il a beau proclamer d'un ton déçu qu'il ne sied pas d'écouter la voix qui appelle, ni de répéter sans cesse le mot : *Encore*, alors qu'il suffit de répondre : *Assez*, car

> Le Bonheur est un Dieu qui marche les mains vides
> Et regarde la Vie avec les yeux baissés,

il ne peut s'empêcher d'attacher à son pied la Sandale ailée, et, sans attendre le soleil, sans attendre le jour, de s'élancer « d'un vol pur dans le ciel de l'Amour » ! Il y contemple « les exilés » qui s'acheminent, farouches, dans la paix du péché divin ; il retrempe son ardeur aux flammes de l'été qui a su faire une ville d'Orient de la ville banale où brûlent les places d'ombre et luisent des fontaines, et, malgré l'absence, il s'exalte dans la contemplation frémissante, par la vue, par l'odorat, le toucher et l'ouïe, de Celle qui lui est Psyché, de Celle qui, une dans sa pensée, dans sa foi, dans son amour, lui présente, avec le laurier de gloire, le souvenir ardent de sa beauté pure, tantôt proche, tantôt voisine, tantôt lointaine, selon les heures. Dans le décor d'art qui lui plaît, parce qu'il s'y souvient de Venise et des splendeurs du mystérieux Orient, il revoit la jeunesse de Celle qui lui a tout donné, il songe à ce qu'il a chéri, aux hommes admirables à côté de qui il a vécu, à la rive de Valvins où il écouta, avec Elémir Bourges, un jour, la voix de Mallarmé ; il apporte à Moréas l'hommage de stances qu'il lui dédie et de quatrains limpides et pensifs, — et, cependant, il se reproche de n'avoir pas donné au « beau laurier luisant » tous

les soins de sa vie, de n'avoir pas vécu uniquement à son ombre, et de n'avoir pas droit que l'amer feuillage s'enlace à son front, trop heureux si, dans ses faibles mains, en tombe en aumône une feuille, ô Laurier!

Certes, tandis que d'autres le regardent avec envie et convoitent le bonheur, que les dieux lui ont accordé, d'être né sous un signe favorable, d'avoir, dans une coupe étincelante, bu à toutes les fontaines, d'avoir, vivant, étant de ceux dont les ailes de Pégase éventent le visage, conquis l'immortalité refusée si souvent à ceux-là mêmes qui la recherchent sans défaillance, et de marcher de jour en jour plus certain de soi par la route éblouissante, il se peut bien que, lui, taciturne et désolé, renferme en soi-même le secret de son cœur douloureux. Du moins il est de ceux, non *qui sont ce que sont tous les hommes*, ce qu'est l'un d'entre eux au hasard, mais le soutien, le guide héroïque et constant de ceux que tente la lumière; il est aussi celui qui prépare les voies de l'avenir et qui entend les confidences du passé.

La voix harmonieuse de M. Henri de Régnier est séduisante à l'exaltation des hommes de son âge, mais elle possède ce prestige qui est le signe des grands et des sûrs artistes de la parole, du rythme, de l'image : on y entend à la fois résonner l'éternelle musique où se fondent la pensée et le rêve des plus hauts poètes d'autrefois et celle qui prépare pour les poètes à naître dans l'avenir la substance fondamentale et la plus certaine de leurs chants. Oui, la lignée claire s'éternise. Par des particularités de son temps non moins que de sa personne, M. de Régnier diffère de Pierre de Ronsard, d'André Chénier, de Lamartine, de Victor Hugo, mais le lyrisme des vers qui sont de lui continue et prolonge leur lyrisme, le trésor inépuisable du lyrisme français, et en transmet la tradition ardente, le frisson limpide et sacré à ceux qui doivent venir après lui, et qui viendront.

C'est pourquoi il n'est point véritable que M. Henri de Régnier ne soit qu'un quelconque parmi les hommes. Il est né de tous les poètes du passé comme les poètes des temps futurs fatalement vont naître de lui ; c'est pourquoi encore il n'est point véritable que les poèmes du présent volume ne forment que les vestiges suprêmes d'une flamme qui s'éteint parmi les cendres. La magie du lyrisme est en lui. Il a beau être las, ce ne saurait être pour plus d'une heure. Qu'il le veuille ou non, il est voué à

chanter. Il chantera : c'est à jamais, inexorable, fatal, providentiel, son destin ; jusqu'au dernier jour il l'accomplira.

Il l'accomplit, peut-être sans qu'il s'en doute, même lorsqu'il suppose qu'il se détourne du lyrisme sacré vers la prose. Qu'est-ce que ses romans où se reconstitue l'idée qu'il se forme de la vie au XVIIe siècle finissant, au XVIIIe siècle, ou, de nos jours, dans les *calli* et les *rii* de sa mystérieuse et éclatante Venise ? Et ses critiques mêmes, ses rêveries et ses réflexions au sujet des grands ancêtres et des contemporains qu'il a aimés, que sont-ce, sinon des poèmes, dont l'armature et le chatoiement musical se dissimulent peu aux yeux les moins clairvoyants ? Ce sont de fiers poèmes dont il soutient avec une maîtrise souveraine et amusée le paradoxe merveilleux au long de tant de pages.

Il chante toujours, il est lyrique partout, son œuvre est un bienfait des dieux. Ne croyez pas qu'il lui soit loisible de renoncer. Au surplus, mieux encore que ne s'enchaînent les poèmes dans la première partie de *Vestigia Flammæ*, le volume se complète d'autres parties où la continuité du chant s'ordonne de façon plus apparente, si bien que le poète n'a pu être dupe, dans son désespoir momentané : ce ne sont plus des poèmes pris au hasard dans des cartons d'autrefois, il les a écrits selon un dessein concerté et pour un but d'art très nettement défini.

Ce qu'ils m'ont dit, où le poète emprunte la douleur et l'ivresse de ceux qu'il n'a point connus, où il provoque et adopte leurs mots secrets et leurs paroles tendres, jusqu'à se substituer magnifiquement à leurs émois et à eux-mêmes, jusqu'à faire passer dans ses stances l'accent et la couleur, à son gré, des strophes baudelairiennes. Qu'on entende ceci en bonne part : il a décrété de se sentir, une heure, l'héritier sacré de Baudelaire ; il ne le pastiche ni ne le parodie ; il le continue ; il est lui, Baudelaire, sans cesser d'être Henri de Régnier, et il réussit cette merveille :

> Je veux chanter tout bas, ô beauté taciturne,
> Le silence divin de tes beaux yeux fermés
> En choisissant, parmi notre passé nocturne,
> Les instants que ma vie aura le mieux aimés...

Et ce n'est pas non plus simple jeu de virtuose, car l'émotion de ce poème est profonde ; c'est un prolongement au delà des temps du son baudelairien, c'est témoignage de compréhension prodigieuse, hommage très humblement et farouchement res-

pectueux, non d'un disciple à son maître, mais d'égal à égal.

Léon Dierx, pour honorer, à l'heure de sa mort, Théophile Gautier d'avoir été le poète uniquement, d'avoir été le prêtre pour qui ne frémit que la suprême gloire de la beauté, lui adressait cet éloge fervent et pieux :

Salut ! tu peux parler d'Hélène au grand Vieillard.

Henri de Régnier compte parmi ceux qui peuvent et pourront dans l'éternité parler d'Hélène au grand vieillard Homère.

Certains lui ont fait reproche, après avoir contribué à habituer nos oreilles à la cadence relâchée ou plus subtile des vers qu'on a appelés libres, d'être revenu à l'emploi exclusif de l'alexandrin classique ou de l'octosyllabe. N'a-t-il point souri lorsqu'il a écrit comme au temps lointain des *Jeux Rustiques et Divins* ces gracieuses, fraîches et ondoyantes *Odelettes* qui prouvent que, quoi qu'il en prétendît jadis, il n'a point brisé entre ses doigts la flûte de roseau, où son loisir méditatif s'était si longuement complu ? Il peut *feindre* toujours *que les dieux lui ont parlé !* La divine harmonie s'exprime diversement et sûrement par ses livres, soit qu'il revienne, par la série neuve de *Sonnets*, à la forme affectionnée dès ses débuts, dans *Les Lendemains*, dans *Apaisement*, dans *Sites* et dans *Episodes*, comme, plus tard, dans les *Médailles d'Argile* ou dans les *Passants du Passé* ; soit qu'il se retrempe à nouveau dans le silence fiévreux de Venise familière, éblouissante, dont le décor, le silence, la tristesse et le souvenir parfument de tendresse et de fraîcheur son âme farouche et songeuse. Il y retrouve, précédant les siens, la trace des pas de Gautier qui aima et célébra de Venise le même spectacle mouvant et durable qui lui est cher. Ah ! les beaux vers d'intelligence fraternelle et de chaleureuse ferveur qu'il lui dédie ! Et comme cela vaut mieux, écouter s'élever la voix du poète judicieux et frémissant, que de s'emplir l'oreille de ces rumeurs de dénigrement et d'absurdes dépréciations dont, depuis des années, Gautier est la victime de la part d'artistes qui ne le valent pas et de critiques qui ne l'ont pas lu.

M. Henri de Régnier ne méconnaît pas les œuvres ou les artistes qui ont enflammé son imagination d'un sursaut de joie, de pensée ou d'un élan héroïque. Il a arrêté son rêve à méditer devant les toiles illustrées de beauté peintes par les coloristes ou les dessi-

nateurs d'à présent ou de naguère. Ses *Médaillons de Peintres* rehaussent les pages du catalogue admirable où ils commentent les trésors d'une collection particulière. Plusieurs en ont été, pour notre délectation, heureusement extraits. Des visages d'autrefois, familiers et sensibles, y apparaissent, que plusieurs d'entre nous ont connus : Eugène Carrière, Paul Cézanne, Edgar Degas, Gauguin, Manet, Monticelli, Berthe Morisot, Odilon Redon, Renoir, le divin Seurat et Toulouse-Lautrec. Pourquoi a-t-il omis les trois quatrains consacrés au si délicat, au si séduisant et délicieux Henri-Edmond Cross, que nous trouvons ailleurs ?

Devant le vaste paysage
Avec son ciel et ses lointains,
Ses eaux, ses herbes, ses feuillages,
Tu regardes, peintre, et tu peins !

Sans pinceaux, une cigarette
Se consumant entre tes doigts,
Dans ta mémoire se concrète
La forme de ce que tu vois.

Toi qui fixes, avant que dure
Son prestige mystérieux,
L'éternité de la nature
Dans l'instant qu'elle offre à tes yeux !

Les amis délaissés depuis douze années déjà par le départ douloureux du charmant Cross seront reconnaissants à Henri de Régnier d'avoir en mots frêles et vrais évoqué si bien son attitude et caractérisé si finement son art. Après cela, le poète dira pourtant que ce médaillon ne lui paraît pas être un de ceux qu'il ait le mieux réussis. Soit ! car il y a autant de grâce vraie et plus de maîtrise dans le sonnet *Ingres et le Sphinx* ou *le Nu au Cavalier* (*Maurice Denis*), *l'Espagnole* de Matisse, dans les médaillons d'*Albert Marquet*, de *K. X. Roussel* surtout, qui, non moins que le poète, a senti que

Les dieux ne sont pas morts puisque l'homme est vivant

et qui, dans l'aurore où le crépuscule surprend leur foule apparaissant parmi les feuillages et disparaissant presque aussitôt, les Naïades, les Faunes, le Centaure au détour du hallier.

Enfin Henri de Régnier consacre au superbe vétéran de la lutte

impressionniste, Claude Monet, un tribut d'éloges parfaitement justes et déférents.

Tel ce livre, véhément, nostalgique, éclatant et tendre que M. Henri de Régnier nous offre. Il enrichit précieusement la collection de ses œuvres. Il prend place à côté des plus beaux, de ceux qui nous incitent le mieux à saluer en lui le plus sûr et le plus haut des poètes de notre âge.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉÂTRE

THÉATRE EDOUARD VII : *Jacqueline*, pièce en trois actes tirée par M. Sacha Guitry d'une nouvelle de M. Henri Duvernois (3 novembre). — THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *Robert Macaire et Cie*, drame burlesque en 5 actes de M. Maurice Landay. — Incidents. — Memento.

Tout le monde est content de M. Sacha Guitry, tout le monde et son père et lui-même, qui, nous le savons, ne fonda jamais ses vertus sur l'humilité. On le dit ainsi fait que le blâme l'horripile tandis que nul éloge ne dépasse son espérance; on le dit, je le crois volontiers. Et tant mieux ! Cela, justement, permet de flatter sans calculs cet homme si décidé à ne point faire le départ de la franchise et de la flagornerie. M. Sacha Guitry tient naturellement pour certain que **Jacqueline** est une très bonne pièce et sans doute il n'aimera pas à entendre dire que c'est une pièce meilleure que la plupart de ses autres pièces. Cela ne nous empêchera point de dire cette vérité, qui n'a du reste rien d'offensant. Allons plus loin, et disons à M. Sacha Guitry que, s'il obéit à sa nature, le dramaturge en lui se substituera bientôt à l'auteur comique.

Jacqueline est un drame, tiré d'une nouvelle de M. Henri Duvernois. J'ai dit ici (1) ce que je pense de cet écrivain abondant et choisi. M. Duvernois connut tôt le succès. Cela lui valut de trouver à l'aurore de sa carrière un beau concert de ricaneries et de grincements de dents. Il eut la sagesse précoce de comprendre que ce n'était point là seulement l'expiation de son bonheur. Certes, il est juste et conforme à la bonne marche de la société que le succès paie rançon. A y bien réfléchir, le contraire seul serait injuste. Cependant M. Henri Duvernois, chose admirable et peut-être sans exemple, ne fit point litière de critiques manifestement dictées par l'envie. Il comprit que leurs outran-

(1) *Mercure* du 1er novembre.

ces pouvaient n'être, après tout, que le grossissement de critiques bien fondées. C'est ainsi qu'il puisa la force de se renouveler dans une aventure où la plupart des écrivains n'eussent trouvé qu'un prétexte à leur obstination et des excuses de leur découragement. Je crois fermement que la haine des sots *avertit* M. Duvernois, et qu'il doit ses meilleurs ouvrages à l'animosité des brasseries littéraires. Et je pense que sa nouvelle : *Morte la bête*, dont M. Sacha Guitry tira *Jacqueline*, compte parmi ses réussites les plus parfaites.

Il y a, dans le public de la pièce, deux publics : celui qui a lu la nouvelle de Duvernois et celui qui ne l'a pas lue. Je ne pense point qu'ils reçoivent, l'un et l'autre, la même impression. Ce qui est certain, c'est que l'intervention de M. Sacha Guitry est si adroite, si ingénieuse, si subtile que, menant l'intrigue de la pièce dans les voies mêmes de l'affabulation romanesque, il parvient à attacher les lecteurs de M. Duvernois. Il y a mis une espèce de piété ; au point que les répliques dont il orna l'ouvrage ont la juste résonance du style de la nouvelle. J'en veux retenir une qui fut saluée, le soir de la première représentation, par les applaudissements du public : « Le bonheur est un courtisan, le malheur est un maître. »

Voici la pièce. Au premier acte, nous voyons M. Lucien Guitry, qui représente un homme sérieux, banquier, assez bon, massif, autoritaire, un personnage qui semble tout à une pièce et qui est fort compliqué, enfin un homme comme on en rencontre dans la vie, un « vrai homme ». Nous le trouvons inquiet. Sa femme, Jacqueline, n'est pas rentrée pour dîner. Cela n'arrive jamais... Que se passe-t-il donc ? Nous le savons bientôt. Jacqueline a été assassinée par une femme jalouse. Un commissaire de police, que nous ne voyons point, apporte cette nouvelle. M. Lucien Guitry, qui l'a reçu dans une pièce voisine, rentre en scène. Il est calme, dur, orgueilleux : « Quelle honte, dit-il, et quel débarras ! » Il fera acquitter la meurtrière ; et sa sérénité révolte un brave homme de peintre, son ami, qui s'en va en criant : « Vous êtes un homme abominable. Quand vous aurez besoin de pleurer, faites-moi chercher ! » Nous voyons ensuite M. Lucien Guitry dans une chambre d'hôtel, au bord de la Méditerranée. Une petite prostituée l'accompagne, qui a peur de lui. Elle veut s'enfuir et elle lui dit pourquoi, elle lui dit tout : les femmes ne peuvent aimer

un homme qui ne respecte ni la pudeur des femmes, ni leur fragilité : « Il y a quelque chose qu'on ne t'a peut-être jamais dit, c'est que tu fais l'amour comme une brute. On aurait envie de crier, de te gifler, de te mordre, de te tromper surtout ! ah oui ! de te tromper avec quelqu'un de gentil et de délicat (1)... » La femme ayant ainsi parlé se sauve : « Ma pauvre petite Jacqueline ! » dit M. Guitry. Nous le retrouvons dans son appartement à Paris. Il est changé. Il a fait venir le brave homme de peintre, qui, tout ému, lui apporte un pastel qu'il fit autrefois de la morte. La scène est belle, très haute, très dénuée des trémolos qu'un Bataille, par exemple, se fût bien gardé de nous épargner... Et voici la fin : une dame se fait annoncer ; c'est la meurtrière de Jacqueline : « Je la recevrai », dit M. Lucien Guitry. Il la reçoit. Elle vient le remercier de son témoignage au procès ; elle parle de « l'incident » avec aisance ; son air est douteux, pour ne pas dire suspect... mais oui ! c'est bien ce que l'on pense : elle vient s'offrir. Mais une colère de gros homme jette le sang aux yeux de M. Guitry. Colère, douleur, regrets, il a exprimé tout cela rien qu'en baissant la tête, le grand comédien. Et nous l'avons vu saisir au cou l'élégante meurtrière, la secouer « comme une sorte de mannequin à la mode, avec un chapeau ridicule qui basculait, des mèches éparses sur un visage si fardé que les affres de l'étranglement n'en modifièrent point la couleur rose (2)... » J'ai mal raconté la pièce et ne suis point seul à l'avoir trahie de la sorte. Cela, c'est le sort des bons ouvrages dramatiques, Voltaire l'a dit bien avant nous. La pièce est jouée par M. Lucien Guitry, avec des silences de fauve en embuscade et une encolure de taureau. On peut dire qu'il a foudroyé un public qui venait pour l'admirer et qui ne regretta point le voyage. Je dirai de cet acteur que le temps n'use point ce que Barbey d'Aurevilly disait de Frédérick Lemaître : « Il remplit ou vide la scène française quand il y paraît ou qu'il en sort. »

Le souvenir de Frédérick nous mène à l'*Auberge des Adrets* et à la Porte Saint-Martin. Sous le titre *Robert Macaire et Cie*, on y joue une sorte de mélo d'une bassesse et d'une imbécillité tellement inqualifiables que les critiques eux-mêmes en ont pris le mors aux dents. Je ne fais point mystère de mon goût pour le

(1) *Morte la bête* (Œuvres Libres, I, p. 347).
(2) *Morte la bête*, p. 356.

mélodrame. Il m'arrive d'aller l'entendre aux Gobelins ou à Montparnasse, et je suis de ceux qu'une reprise de l'*Auberge des Adrets* eût enchantés. Je pense au surplus que ce genre de résurrections s'adresse moins à la foule qu'à un public assez restreint de curieux, qui vont chercher au théâtre un plaisir analogue aux dilections d'un amateur d'imageries populaires. C'est ce qu'avait fort bien compris M. Poiret, qui, l'autre été, rendit une éphémère vie au beuglant de nos pères. Je doute que M. Hertz poursuive un dessein si délicat. Il a dû se contenter d'évaluer les recettes possibles d'une entreprise qui devait prolonger sur son théâtre un succès légendaire. Les directeurs sont gens fort occupés ; il n'ont point de temps à perdre dans l'étude de l'évolution des jeunes dramaturges : telle pièce, disent-ils, a toujours *fait de l'argent*, pourquoi n'en ferait-elle plus ? Ce raisonnement en vaut un autre, étant admis que le théâtre est une industrie.

Pour revenir, on eût pris une sorte de plaisir historique à revoir Macaire, le vrai, celui qui, des moulinets de sa canne, se faisait autour de la tête un nimbe de crapule et d'effroi. C'était un « type de passage », comme Jérôme Paturot et comme Giboyer. Ces types justement exhalent un mélancolique et attachant parfum d'époque.

Mais il faut nous les rendre tels qu'ils furent. C'est une absurdité sacrilège que de maquiller les momies. Cela n'arrêta point l' « auteur » de ce *Robert Macaire et Cie*, qui conçut le projet saugrenu de faire pérorer un coquin louis-philippard sur des vices propres à notre temps. Il nous l'amène en diligence pour faire la satire de l'âge où chaque malfaiteur roule auto. C'est proprement la conception « esthétique » du tailleur qui, pour sa réclame, vêt l'Apollon du Belvédère en boxeur américain. Mais je me laisse emporter. Tant d'insanité défie la critique. Le fait que l'on ait pu jouer cela de bout en bout sans provoquer un cyclone de protestations nous montre moins la turpitude de *Macaire* que la bassesse de *et Cie*. Après cela on viendra se moquer de Sarcey, de son temps et de son école !

On a dit que cette reprise, ou plutôt ce rapetassage avait pour but de donner un rôle à M. Max Dearly. Cela ne pouvait servir d'excuse, mais c'était une acceptable explication. Le fâcheux est que M. Max Dearly a déçu notre attente. De ce fantaisiste, qui n'a d'autre égal à présent que l'acteur anglais George Robbey,

nous espérions une ample caricature, un Daumier vivant, quelque chose de sinistre, de burlesque et de singulier. Il nous a donné une pâle lithographie, où des tons plombés couvrent mal un dessin plein d'emphase. Il eut certes des « instants ». Un comédien tel que Max Dearly ne saurait composer rien de médiocre. Ses moyennes sont faites de meilleur et de pire. Mais M. Dearly est comme les autres : il lui faut un texte, et, s'il lui arrive de nous amuser avec des incohérences, il faut du moins que ce soient des incohérences voulues. C'est aux fureurs de Melpomène et de Thalie que M. Landais, l'auteur, doit le grossier comique de cette pièce ingénument définie : « drame burlesque ».

§

Incidents. — M. Yves Mirande écrit, dans un journal hebdomadaire, que « les ratés et les envieux » seuls ne furent pas éblouis par les rayons de la *Gloire* que vous savez. Il fallait s'attendre à ce que cela fût dit. Mais il est tout à fait heureux que ce soit par l'auteur du *Chasseur de chez Maxim*. Nous voilà fixés sur le sens de certains mots et d'autant plus qu'en matière de probité littéraire le nom de M. Yves Mirande fait, comme chacun sait, autorité.

— Vingt-deux candidats briguent, à l'Odéon, la succession de M. Gavault, qui se retire après fortune faite. On dit que M. Léon Bérard hésite entre deux hommes dont il pèse les mérites dans une balance ministérielle. Mais l'un deux, Gémier, écrase le plateau. Cela ne veut pas dire qu'il sera jugé plus lourd. Antoine a dit là-dessus tout ce qu'il fallait.

— Rouveyre publie chaque lundi, dans *Comœdia*, d'admirables portraits de comédiens.

Memento. — Gymnase : *Amants*, pièce en 4 actes, de Maurice Donnay (reprise), 26 octobre. — Déjazet : *Ernest et son loupiot*, vaudeville en 3 actes de M. Bertal (4 novembre). — Bouffes Parisiens, *Dédé*, opérette en 3 actes de M. Willematz (5 novembre). — Maison de l'Œuvre : *Représentation de M. Alfredo Sanctis* (10 novembre et jours suivants). — Art et Action : Essai de mise en scène composé par Mme *Lara sur le Partage de Midi*, de M. Paul Claudel (12 novembre). — Nouveau Théâtre : *Le Val l'Evèque*, pièce en 3 actes de M. A. Ruffenach, traduction de M. L. Moussinac (9 novembre). — Théâtre des Mathurins, le *Verbe aimer*, pièce en 3 actes de M. Pierre Mortier.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Urbain : *Les Disciplines d'une Science ;* La Chimie ; Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences, Encyclopédie scientifique, G. Doin. — Michel Pétrovitch : *Mécanismes communs aux phénomènes disparates*, Nouvelle Collection scientifique, Félix Alcan.

Dans mon récent livre, *le Mouvement biologique en Europe* (voir ma dernière chronique), j'ai essayé de montrer les dangers de la spécialisation en science. Ainsi les chimistes, absorbés par l'apprentissage et la pratique d'une technique compliquée, n'on guère le temps de penser aux problèmes de l'univers. Ce sont des *spécialistes*, et en tant que spécialistes, ils ont rarement exerc une grande influence sur le mouvement des idées. Il y a pas ma de réactionnaires parmi les chimistes : des finalistes, des spiritualistes, des croyants en des pouvoirs ou forces surnaturels, de esprits à culture restreinte, et la chimie elle-même en pâtit.

Mais ceci ne s'applique pas, bien au contraire, à M. George Urbain, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Paris Savant, philosophe, artiste, M. Urbain est un esprit des plu curieux, et le livre qu'il vient d'écrire, pour inaugurer la *Biblio thèque d'histoire et de philosophie des sciences*, **les Disci plines d'une Science**, est destiné à avoir beaucoup de re tentissement, même en dehors des sphères scientifiques.

Dans ma jeunesse, dit M. Urbain, je me proposais d'être un savan comme d'autres se proposent d'être prêtres. J'étais en quête de perfec tion et d'absolu. L'idéal scientifique d'alors exerçait sur mon espr une attraction irrésistible et religieuse. Le laboratoire me paraissait u temple où la science était Dieu. Mes idées ont changé depuis. Il faudrait pas croire que la science elle-même m'ait déçu. Elle m'intéres et je l'admire plus que jamais, mais d'une autre manière. Ce que j'e pense aujourd'hui me paraît être très supérieur à ce qu'on m'en ava dit autrefois, et c'est la conscience de ce progrès qui m'a décidé à écri ce livre.

M. Urbain s'efforce de communiquer aux autres son amour d la science, et il y réussit. Trop souvent, elle nous apparaît sècl et rebutante. Si on la connaissait mieux, on l'apprécierait dava tage, et on ne tarderait pas à s'apercevoir qu' « un savant d déployer au moins autant d'imagination qu'un artiste ou un poè pour faire une œuvre durable ».

L'œuvre de science, comme l'œuvre d'art, évoque des images. Ell les mêmes droits à la beauté.

Les savants, du moins ceux qui font des découvertes, sont souvent en même temps des artistes ; et, si les poètes n'ont guère d'aptitude pour les sciences, c'est que leur imagination est trop impulsive.

Elle est souvent charmante, parfois sublime, toujours *indisciplinée*. On ne se figure pas plus Banville ou Verlaine pesant le bien fondé de leurs perceptions que Lavoissier ou J.-B. Dumas prenant des troncs d'arbres pour des loups-garous.

Certes, sans imagination, il ne saurait y avoir de recherches scientifiques.

Supprimer l'hypothèse, c'est paralyser l'intelligence ; c'est condamner l'esprit à ne donner aucun corps aux sensations ; c'est dessécher l'imagination sans laquelle on ne peut prévoir. C'est tuer la science non seulement dans sa partie théorique, mais encore dans sa partie expérimentale. C'est condamner l'homme à une irrémédiable déchéance.

Mais, le savant doit apprendre à *discipliner* son imagination ; or, il n'est pas aisé de contenir la fougue d'une pensée constamment en quête d'avenir.

La recherche scientifique est déterminée par la passion de l'inconnu, qui engage le chercheur à brûler les étapes et à se détourner des saines méthodes qui exigent une parfaite maîtrise de soi.

La science expérimentale apparaît à M. Urbain comme « une adaptation de nos moyens intellectuels aux données sensibles de l'Univers ». L'expérimentateur, subissant la *discipline* des faits, doit y soumettre son imagination toujours prompte à s'égarer dans le domaine incertain du probable et du possible.

M. Urbain se montre plein d'enthousiasme pour Lavoisier, et déplore qu'on ait eu si souvent à le défendre contre les critiques des esprits malveillants. Ce grand esprit était un grand théoricien, un grand expérimentateur, un grand philosophe ; sa pensée scientifique, ignorant toute barrière, était réellement libre ; de vastes espaces étaient nécessaires au vol de cet aigle. Il faut lire le *Discours préliminaire* que Lavoisier a mis en tête de son *Traité de chimie*. Ce discours est pénétré des idées de Condillac ; l'illustre novateur expose l'application de ces idées à la science chimique, et cite ce philosophe pour débuter et pour conclure. Lavoisier est un grand homme, non seulement parce qu'il a établi le principe de la conservation de la matière et qu'il a sub-

stitué à la doctrine métaphysique du phlogistique la théorie positive des combustions, mais encore et surtout parce qu'il a introduit dans la chimie une « admirable *discipline* », discipline intellectuelle d'abord, expérimentale ensuite.

M. Urbain exprime le regret que les sciences physiques ne disposent encore que d'un petit nombre de disciplines théoriques. Les plus grands savants sont ceux qui ont doté les sciences de nouvelles manières de penser, et une science aussi riche de contingences que la chimie doit nécessairement admettre différents corps de doctrines et se montrer hospitalière.

Il n'y a pas longtemps, les chimistes se partageaient encore en deux écoles rivales, les écoles atomique et énergétique. Celles-ci sont toutes deux florissantes, et « ce serait mutiler la science que de sacrifier l'une pour l'autre ».

La *théorie* présente deux aspects. Sous l'un, elle est belle et austère comme la Minerve antique. Sous l'autre, elle est pimpante, et jolie comme une coquette de Watteau. Austère ou pimpante, elle mérite d'être aimée. Les savants grecs l'auraient divinisée et lui auraient dressé des temples. Les savants contemporains ont trouvé le moyen de honnir au moins l'un de ses aspects. Ils n'ont construit en son honneur que deux petites chapelles où chacun s'efforce de pontifier. L'une, sévère et hautaine, s'appelle l'Energétique ; l'autre, souriante et gracieuse, s'appelle l'Atomisme. Les fervents de l'une et l'autre se battent entre eux sous le regard intéressé des philosophes.

M. Urbain remarque que les atomistes les plus ardents qu'il a connus étaient tous épris de beauté littéraire.

Un des chapitres du livre est consacré aux *origines de la théorie atomique*, un autre à *l'énergie chimique et l'idéal comtien*. Le jeune professeur de la Sorbonne, admirateur de Condillac, paraît très versé dans la littérature philosophique, et avoir médité l'œuvre d'Auguste Comte. Dans les milieux scientifiques, il n'est plus guère de mode de parler d'Auguste Comte, mais M. Urbain n'est pas un homme à suivre la mode ; d'ailleurs, il ne se montre guère respectueux vis-à-vis du fondateur du positivisme et il pense qu'« il vaut peut-être mieux avoir des idées métaphysiques que de n'avoir aucune idée ».

M. Urbain n'hésite pas à s'attaquer aux opinions régnantes. En ce qui concerne le *déterminisme* il fait des réserves : est-ce vraiment la loi intransgressible de l'Univers physique (p. 14-15) ?

M. Urbain ne rejette pas les *approximations* et les *généralisations outrancières*. Il est préférable de savoir à peu près ce qui peut se passer que de rester dans une ignorance systématique et complète. N'assiste-on pas à la renaissance et au rajeunissement de certaines idées d'alchimistes ? M. Urbain ne craint pas de scandaliser les esprits sages, de semer des doutes. Et il a raison, car seuls les esprits inquiets sont capables de faire des découvertes vraiment neuves.

Mais, il y a tant de faits et d'idées dans le livre de M. Urbain qu'il m'est impossible d'analyser les divers chapitres ; de la matière même du livre je ne puis dire que quelques mots.

Après avoir poursuivi durant vingt-trois ans des recherches sur le groupe des Terres rares, groupe que les chimistes persistent à ignorer, M. Urbain est arrivé à des vues très originales sur la systématisation des propriétés physico-chimiques, et à la notion d'homéomérie. L'étude des rapports entre les propriétés physiques des corps et leurs propriétés chimiques se présente sous des aspects nouveaux et prend de plus en plus d'importance, comme en témoigne un récent travail de M. P. Pascal. Pour M. Urbain, la distinction entre propriétés physiques et chimiques est arbitraire ; c'est la chimie physique qui est la science de l'avenir.

§

M. Michel Pétrovitch, professeur à l'Université de Belgrade, lui aussi, n'est pas un spécialiste ; esprit ouvert et original, il s'intéresse aux diverses manifestations de l'activité humaine : non seulement aux mathématiques, mais encore à la physique, à la chimie, à la biologie, à la psychologie, à la sociologie, aux questions économiques.... Dans son livre, **Mécanismes communs aux phénomènes disparates**, il cherche à édifier une « phénoménologie », et il semble bien que cette branche encore jeune de la philosophie nouvelle permettra de prévoir des faits, de suggérer l'explication de faits inexpliqués, de conduire à des expériences, à de nouvelles recherches.

M. Petrovitch passe en revue toute une série de phénomènes disparates : phénomènes électriques, action photochimique de la lumière, formation et coagulation des colloïdes, réactions chimiques normales homogènes, transposition des éléments dans des composés chimiques, ondulations d'excitabilité des diverses parties

de l'organisme, d'évolution une maladie, variation de la pression et de la vitesse dans la circulation du sang, variations périodiques de l'intensité du parfum des fleurs, périodicité vitale de certains organismes marins (d'après mes propres travaux), retours périodiques des crises agricoles, multiplication rythmique des espèces organiques, oscillations des phénomènes économiques, processus de production des actes volontaires..... Puis il cherche à dégager les analogies phénoménologiques, analogies d'abord qualitatives et ensuite quantitatives, et il fait intervenir ce qu'il appelle les « noyaux d'analogie ».

Voici un exemple (p. 231). D'après la loi généralisée de Gibbs et Le Châtelier, la modification produite dans un système à l'état d'équilibre par la variation de l'un des facteurs d'équilibre est de telle nature qu'elle tend à s'opposer à la variation qui l'a déterminée. Or, la loi de Lenz, qui régit les phénomènes d'induction électrique, n'est qu'un cas particulier de cette loi générale : le courant induit a toujours un sens tel qu'il tend à s'opposer à la variation du flux inducteur. D'autre part, un certain nombre de phénomènes biologiques présentent la même particularité. Ainsi les recherches expérimentales de Richet et Broca sur l'excitabilité des centres nerveux chez les chiens choréiques ont mis en évidence l'existence dans la substance grise cérébrale d'un processus physiologique donnant des impulsions réactives de sens toujours inverse à celles qui produisent l'influx nerveux, s'opposant à celles-ci et ramenant rapidement à l'équilibre le système quand l'excitation qui a produit la rupture d'équilibre cesse. Moi-même, dans le cas des animaux qui se déplacent guidés par la lumière, dans celui des plantes qui croissent, j'ai constaté que la loi de Gibbs et Le Châtelier s'appliquait. Enfin, dans les phénomènes d'économie politique, on attribue la rupture de la production à un fait analogue aux précédents : toute hausse du prix courant au-dessus du prix d'équilibre stimule un accroissement de la production qui finit par déprimer le prix ; tout avilissement du prix courant provoque un ralentissement de la production qui finit par faire remonter le cours.

M. Pétrovitch a beaucoup d'imagination ; il saisit et met en évidence des ressemblances, souvent curieuses, entre phénomènes qui paraissent très éloignés les uns des autres. Ainsi l'analyse du processus de la production des actes volontaires fait ressortir

l'analogie du phénomène psychologique avec les péripéties d'un combat de deux armées opposées.

Les deux assemblages de causes impulsives et dépressives, représentées dans le phénomène psychologique d'un côté par les tendances motrices rattachées à divers états de conscience et passant à l'acte, de l'autre par des tendances antagonistes rattachées particulièrement à des éléments affectifs de la conscience et s'opposant au passage à l'acte, peuvent être assimilés à deux armées ennemies mises en présence, l'une d'offensive, l'autre de défensive.

M. Pétrovitch montre l'intérêt théorique et pratique des analogies. Ainsi les analogies mathématiques ont facilité l'édification de diverses théories de la Physique mathématique ; elles ont conduit à la découverte de faits, de phénomènes nouveaux. Les analogies constituent des guides pour les chercheurs. Mais il ne faut pas abuser des analogies, il faut s'en méfier. « Comprendre un phénomène, a dit sir William Thomson, c'est pouvoir établir son modèle mécanique. » En émettant cet aphorisme, le grand physicien avait surtout en vue les phénomènes physiques. A vouloir l'étendre littéralement à des phénomènes *quelconques*, on ferait penser aux grossiers automates de Vaucanson, imitant les animaux vivants avec des combinaisons de ficelles et des morceaux de bois, ou bien aux iatro-mécanismes à la mode chez les médecins du XVIIe et du XVIIIe siècle, où les muscles étaient des ressorts et les viscères des fibres. M. Pétrovitch a su éviter de tomber dans de pareilles erreurs. Chez lui, l'imagination est tempérée par l'esprit critique.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Robert Chauvelot : *L'Inde mystérieuse*, Chapelot. — Charles B. Maybon : *Histoire moderne du pays d'Annam*, Plon. — Id. : *Le Tonkin et la Cochinchine de M. de la Bissachère*, Champion. — Dominique Durandy : *Mon pays*, Van Oest. — André Maurel : *L'art de voyager en Italie*, Hachette. — Id. : *Paysages d'Italie*, ib. — Pierre Denis : *La République Argentine*, Armand Colin. — Jules Humbert : *Histoire de la Colombie et du Venezuela*, Alcan — Jean Thévenet : *Trois villes, Trois âges, Trois esprits*, Emmanuel Vitte, 5, rue Garancière. — Dr A. Pannetier : *Au cœur du pays Kmer*, Fayot.

L'Inde mystérieuse, c'est le titre qu'aurait aimé prendre autrefois un roman de Jules Verne. C'est aussi un intéressant récit de voyage de M. Robert Chauvelot et qui promène le lec-

teur à travers les régions souvent curieuses du grand empire anglo-indien. L'auteur débarque à Bombay, la ville des Parsis, — avec ses tours du silence, — des rotondes basses où ils déposent leurs cadavres que viennent dévorer les vautours, — les Parsis n'inhumant pas leurs morts de crainte de souiller la terre, tandis que pour se purifier ils absorbent « de l'urine de taureau délayée dans de l'eau puisée au clair de lune ». Après Bombay, nous visitons les célèbres grottes d'Ellora, au nombre d'une trentaine, — quelques-unes lugubres avec leurs sculptures taillées à même le roc et qu'empoisonnent partout des excréments de vampires. C'est ensuite le pays Rajpoute avec Jeypore, bariolée de couleurs tendres, et la ville morte d'Amber, — des palais de féerie, des ruines, des décombres, des quartiers urbains envahis par la verdure. En passant, le récit s'occupe du sort lamentable des veuves hindoues, ainsi que de la destinée des femmes selon la loi de Manou et les usages du pays. Puis ce sont de curieuses études sur les personnages divers des Radjahs, certains vivant à l'européenne dont ils importent jusqu'à l'architecture et l'ameublement, tandis qu'ils maintiennent les coutumes de la féodalité. On assiste aux prodigalités d'un *durbar* à Kapurthala et, lors d'un second passage de l'auteur, à des cérémonies d'épousailles. Le voyage continue cependant jusqu'à la frontière afghane, en passant par Amritsar, Lahore, Peschawar, où défilent d'interminables caravanes. C'est ensuite le rocher de Gwalior, Agra et Delhi; une petite ville pittoresque, — Mistra-la-Sainte, — puis des souvenirs de la grande insurrection de 1857 ; des aspects de Bénarès et du Gange avec ses bûchers funéraires ; des excursions dans l'Himalaya, vers Darjealing et ses bonzes thibétains, le Gaurisankar, enfin à Haiderabad et Golconde. On peut signaler ensuite des notes sur les débris de l'Inde française avec Pondichéry, Mahé ; sur la côte de Coromandel en passant à Tanjorec, Trichinopoly, Sri-Ragham — avec un temple peuplé de 20.000 brahmes; la côte de Malabar, où l'on visite Madura et sa grande pagode, — après quoi M. Robert Chauvelot raconte un passage rapide à Ceylan, à Java et au Cambodge.

D'ailleurs les descriptions se trouvent souvent écourtées dans son récit et il donne plutôt des commentaires sur l'art religieux de l'Orient, le régime des castes aux Indes, le rôle à la fois profane et sacré des bayadères, les crémations du Gange, les

curieux et énigmatiques personnages que sont les fakirs, etc. En passant il a fait de même quelques réflexions sur l'« inconfort » des voyages dans le pays. Mais il faut savoir ne pas trop demander. Les merveilles de l'Inde existent ; elles n'ont pas été surfaites, mais sont parfois déroutantes, et de même on doit les rechercher au prix d'un effort souvent pénible et coûteux ; et il faut non seulement les découvrir, mais les comprendre, — ce dont bien peu de voyageurs, en somme, se donnent véritablement la peine.

§

Chez Plon, M. Charles H. Maybon publie une **Histoire moderne du pays d'Annam** (1592-1820), ouvrage abondant et puisé aux meilleures sources, qui donne d'abord une nombreuse documentation, puis raconte la suite des faits concernant la dynastie de Lê, avec les luttes des seigneurs du nord et du sud (1620-1674) ; l'arrivée des missionnaires jésuites, les Missions étrangères, les relations commerciales établies au XVIIe siècle ; l'histoire d'Annam de 1674 à 1775 sous les Trinh au Tonkin, les Nguyen en Cochinchine et au Cambodge ; les Missions au XVIIIe siècle ; les entreprises et projets de commerce des nôtres ; la révolte des Tay son ; l'histoire de l'évêque d'Adran de 1787 à 1789 ; le triomphe des Nguyen et la fondation de la dynastie ; enfin le règne de Gia-Long (1802-1820). En appendice sont donnés des documents divers et deux cartes.

M. Charles B. Maybon encore a fait paraître à la librairie Champion la **Relation sur le Tonkin et la Cochinchine** *de M. de la Bissachère, missionnaire français (1807)*, qui eut des vicissitudes curieuses et nous arrive maintenant précédée de notes biographiques et bibliographiques. En appendice, du même auteur, c'est un « Récit abrégé de quelques circonstances de la conquête du Tonkin par le cy-devant roy de la Cochinchine » ; d'autres « notions sur le Tonkin », etc. L'ouvrage se termine par un précieux lexique « des noms et des expressions annamites contenus dans le texte ».

§

Nous avons présenté avec plaisir naguère un volume de M. Dominique Durandy sur la région de Nice, auquel fait suite maintenant une deuxième série, d'ailleurs sous le même titre : **Mon pays**, *villages et paysages de la Riviera*. C'est d'abord l'acro-

pole niçoise, le château où s'élevait la cathédrale Sainte-Marie-de l'Assomption, — château dont il n'est resté que des tours et des murailles croulantes, mais dominant la côte ensoleillée, — la ville pleine de jardins et qui ne s'occupe que de luxe et de plaisirs. Il en subsiste la tour Bellegarde — restaurée — ainsi que le donjon devenu une terrasse-belvédère et d'où l'on a une vue admirable, — tandis qu'en bas grouille le vieux Nice, plein de vestiges précieux et de coins pittoresques. A côté c'est le mont Boron, avec le Montalban, ouvrage fortifié qui date de Vauban, — dont se complète le décor et d'où l'on découvre un immense panorama; plus loin la colline de Saint-Roman-Bellet, Aspremont.. Mais la région abonde en coins curieux, et ce sont d'anciennes cités guerrières comme Saorge, qui est un véritable décor de théâtre, avec ses églises, les ruines du castel de Malamort juchées sur un roc et celles du châtau des Salines au sommet du village; Biot, Bonson, Tourettes-Levens et Tourettes-du-Château; Mougins, ancien refuge de la peuplade ligure des Oxidiens, qui occupait la région; la station romaine d'Auribeau, Sainte-Agnès; des villes féodales, qui s'appellent Levens, Saint-Césaire, Coaraze, Châteauneuf-de-Grasse, Villars, Berri-les-Alpes, Châteauneuf-des-Comtes; enfin des coins et sites pittoresques comme Saint-Vallier, Isola-de-Tinée, Saint-Jean-Saint-Hospice, le village trinitaire de Valdeblore et le fantastique paysage de Peillon. — Tout le volume de M. Dominique Durandy est à lire, en somme; il aime le pays qu'il nous raconte et en a recueilli patiemment les légendes, les traditions, la chronique comme les anecdotes. C'est une bonne contribution à l'histoire régionale en même temps qu'une agréable promenade.

§

De M. André Maurel, dont nous avons eu déjà nombre de publications sur la péninsule, voici encore un volume sur **l'art de voyager en Italie** où il raconte les pérégrinations de Rabelais et la Rome qu'il a connue; de Gœthe, avec l'influence du pays sur son œuvre; de Ruskin, qui ne comprit rien à la Renaissance et accumula bien des erreurs; de Stendhal, écrivain toujours curieux, mais plutôt sec, dont l'œuvre, d'ailleurs, marque réellement une époque. — Il indique ensuite aux lecteurs de bonne volonté la manière dont il faut visiter Rome, et les curiosités des environs, — à Tivoli, Frascati, Ostie, etc ; puis c'est le pittoresque et le grouillement du port de Naples, Pompéi, la promenade de Sa-

lerne à Sorrente, qui est un enchantement; Florence avec ses musées, les excursions à faire dans la région; enfin Venise avec le Lido, le Grand Canal, les îles, etc... — Malheureusement, la période que nous traversons est peu favorable aux déplacements, sans parler de l'état d'esprit qui règne actuellement en Italie, le prix des chemins de fer, le change, les difficultés de la vie sont des calamités générales en Europe, et qui ne sont pas pour agrémenter et favoriser les déplacements, — surtout à distance.

Un autre volume de M. André Maurel, dans la série des *Paysages d'Italie*, mène le touriste **de Trente à Trieste** par le lac de Garde, Bolzano, Merano, les Dolomites, Pieve di Cadore qui fut la patrie de Titien, Bellune et Bassano, Udine et Cividalé, Gorizia, Aquiléa, etc. Tous ceux qui ont suivi l'auteur dans ses précédentes excursions tiendront à lire ce nouveau livre qui les mène dans une région intéressante, malheureusement remise d'actualité par la dernière guerre.

§

Sur **la République Argentine**, M. Pierre Denis a écrit un ouvrage abondant et qui parle des régions naturelles du pays; des oasis du nord-ouest et de la vie pastorale dans la brousse; des grandes cultures industrielles; de l'exploitation des forêts. C'est ensuite la Patagonie et l'élevage du mouton; la plaine pampéenne, les routes et voies ferrées, les cours d'eau, la population aux types très divers sur un territoire qui a six fois l'étendue de la France; « bûcherons des régions forestières, cultivateurs des oasis irriguées dans les Andes désertiques, bergers des steppes patagoniennes, éleveurs de bœufs de la brousse, marchands de mules parcourant avec leurs convois les vieilles routes espagnoles ont des mœurs particulières et que l'histoire et la géographie contribuent à expliquer. — Le volume de M. Pierre Denis est illustré d'une série de cartes qui contribuent à élucider le texte. Mais on peut surtout indiquer que c'est de ces régions de l'Amérique du Sud que viennent les conserves de viande, que les troupiers appellent communément du *singe*, et dont le déballage dans divers quartiers de Paris a plutôt fait faire la grimace.

De M. Jules Humbert on peut signaler encore une **Histoire de la Colombie et du Venezuela**, régions dont on nous décrit l'aspect physique; la population indigène avec les Caraïbes, les Goajires, les tribus de la Colombie. C'est ensuite l'his-

toire de la conquête, les expéditions à l'intérieur, l'établissement des Européens au Venezuela ; la colonisation à la Nouvelle-Grenade, dans la province de Caracas, à la Guyane. Puis vint la période révolutionnaire avec Miranda et Bolivar, Miranda et Monteverde, l'indépendance de la Nouvelle-Grenade, de longues luttes et enfin la victoire. Dans la Colombie on vit également la libération du territoire, et là aussi ce fut la dictature de Bolivar, mais qui se trouva bientôt exilé et peu après mourut. Ce fut aussi la séparation du Venezuela et de la Colombie. Deux chapitres enfin s'occupent de la période contemporaine. — Une carte de la région accompagne l'ouvrage, en tête duquel on trouve également un portrait du héros, le libérateur Simon Bolivar, qui n'est pas sans rappeler notre Charles X.

§

Trois villes, trois âges, trois esprits, par M. Jean Thévenet, est un curieux livre de notations et concernant des civilisations aussi différentes qu'incompatibles. Avec Pompéi retrouvé sous les cendres du Vésuve, — ses rues étroites, ses maisons dont il ne reste parfois que des vestiges, son forum, ses temples, ses théâtres et arènes, — c'est le cadavre pétrifié d'une ville antique, Pise, où se retrouve le moyen âge italien, se survivant avec sa cathédrale, son baptistère, sa tour penchée, son Campo Santo, en un coin abandonné qui est presque un cimetière; Florence, enfin, est présentée comme une ville mystique,— mais restée bien vivante et encore qu'on la puisse voir sous bien d'autres aspetsc. Or, de la physionomie si différente des trois cités, l'auteur, qui paraît connaître abondamment l'Italie, a donné le commentaire plutôt que des descriptions —et bien qu'il y ait des pages, sur Pompéi par exemple, qui en évoquent non seulement l'aspect, mais jusqu'à la couleur, l'atmosphère, l'ambiance,— tant que le volume apporte une curieuse note d'art et mérite d'être signalé parmi les bonnes publications de ces derniers mois.

Au cœur du pays Kmer, par le Dr A. Pannetier, conte un séjour au Cambodge, la population, les fonctionnaires indigènes et coloniaux, la question chinoise, traite de questions économiques et sociologiques, etc... Des notes sont données en appendice sur la civilisation du pays, l'art, la religion, l'éthique, les lois ; traitent de questions sociales, — prestations réquisitions, esclavages,— de l'opium, de l'alcool. — Le volume du Dr A Pannetier

offre d'intéressantes observations. Comme médecin, il fut appelé ainsi nombre de fois à soigner des indigènes et constate que, lorsqu'il se présentait au moment d'un repas, il devait en attendre la fin pour donner sa consultation. C'est que, pour les indigènes, le repas est une fonction sacrée ; le tonnerre lui-même, pensent-ils, respecte celui qui mange.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Card. Dominique Ferrata : *Mémoires*, 3 vol., Desclée.

Dans l'usage ordinaire, le mot diplomatie n'est pas synonyme de loyauté, de franchise, de sincérité. Comme on ne veut accorder ces qualités ni à Bismarck, ni à Talleyrand, ni encore moins à Machiavel, on est peu disposé à les regarder comme inhérentes à la profession de diplomate.

Les **Mémoires** du Cardinal Ferrata nous apprennent qu'une diplomatie peut être très forte, très influente, et marquer une empreinte profonde dans l'histoire, tout en restant simplement loyale, sincère, et en ne mettant au service de la vérité et du droit que les armes de la logique, de la persuasion, de la force morale, et en y ajoutant l'étude attentive des faits et des caractères. Il est vrai, ces armes de la justice et de l'honnêteté, au service de la Curie Romaine, n'ont pas les triomphes rapides qu'obtiennent parfois les armes matérielles. Elles ont besoin d'efforts persévérants et pénibles pour imprimer la vérité et le droit dans la conscience des hommes d'Etat et des citoyens d'une nation. Mais du moins les résultats acquis sont solides, et demeurent aussi durables que peuvent l'être des combinaisons politiques dans la vie perpétuellement mobile de nos sociétés modernes.

On trouvera dans ces Mémoires une véritable école de diplomatie. Les règles de conduite et les méthodes que l'Eglise applique aux nations parlementaires et démocratiques s'y trouvent présentées de la façon la plus claire et la plus apparente. Nulle dissimulation. Franchise et clarté d'un bout à l'autre.

Et ces Mémoires serviront de préface à la diplomatie du nouveau Nonce à Paris. Le Prélat éminent dont Benoît XV a bien voulu se séparer pour nous l'envoyer s'inspirera sans doute des principes et des méthodes suivis par l'ancien Nonce vis-à-vis du gouvernement français. C'est ce que Benoît XV prend soin de sou-

ligner d'ailleurs dans l'approbation signée de lui et imprimée en tête de ces trois volumes : « Ils serviront de guide et d'exemple aux Ecclésiastiques appelés à la carrière diplomatique. »

Je me propose de rappeler ici les règles politiques tracées par Léon XIII à son représentant en France, et de signaler de quelle façon magistrale Mgr Ferrata comprit la diplomatie qu'il avait à réaliser.

§

Mgr Ferrata, archevêque de Thessalonique, arrive à Paris le 16 juillet 1891, à l'âge de 44 ans, pour une mission qui devait durer six ans. Ce n'était pas un inconnu pour le monde diplomatique et politique. Ses négociations avec la Confédération Helvétique et sa nonciature en Belgique l'avaient signalé à l'attention. Ancien collaborateur et confident intime de Mgr Czacki à la Nonciature de Paris, ancien secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, il avait noué des relations précieuses avec les personnalités les plus influentes.

Les instructions qu'il apportait à Paris n'étaient pas sorties, pour ainsi dire, d'un seul jet du cerveau de Léon XIII. Elles avaient été longuement élaborées. On peut dire que Mgr Czacki en avait été, sinon l'initiateur, du moins l'un des inspirateurs les plus intelligents et les plus habiles. Plus tard, Mgr Ferrata, dans les fonctions qu'il remplissait à Rome, à la Secrétairerie d'Etat, avait fourni à Léon XIII la plupart des éléments dont le Souverain Pontife avait eu besoin pour formuler ses décisions définitives.

Le problème politique et diplomatique, posé entre la France et le Saint Siège par l'avènement du parti républicain et par le déchaînement des passions anticléricales, était angoissant et souverainement délicat. En octobre 1879, Mgr Ferrata, alors auditeur à la Nonciature, l'exposait tel qu'il se présentait à Mgr Czacki : de par ses fonctions, le Nonce devait être, en quelque sorte,

le directeur ou, du moins, le modérateur de l'opinion catholique. Et il devait représenter le Pape auprès du gouvernement républicain. La situation paraissait inextricable, fausse par définition. Il semblait que, nécessairement, le Nonce dût être en conflit avec lui-même, qu'il dût avoir comme deux consciences, l'une pour satisfaire les catholiques, l'autre pour satisfaire le gouvernement.

Au milieu de cette lutte qui paraissait sans issue, entre deux

adversaires également irréductibles, le Saint-Siège pouvait opter, — et il avait le droit d'hésiter, — entre deux lignes de conduite :

Attendre de pied ferme l'assaut des républicains ; organiser partout, à leur encontre, une résistance religieuse étroitement coalisée avec l'offensive des partis monarchiques ; rendre au pouvoir laïque, systématiquement, menaces pour menaces, hostilité pour hostilité ; créer ainsi dans tout le pays un conflit aigu et en affronter d'avance toutes les conséquences, c'était une première politique que d'aucuns pouvaient trouver opportune.

Mais en se laissant rattacher et presque identifier à la fortune des anciens partis,

la cause religieuse courait le risque d'être gravement compromise. On élargissait ainsi le terrain de la lutte : en cherchant contre le gouvernement républicain des alliances antirépublicaines, on s'exposait à aigrir le conflit et surtout, ce qui était plus fort encore, à en faire oublier la vraie portée, comme il arrive, en général, quand on confond les intérêts spirituels et transcendants avec les intérêts politiques, qui sont, par définition, contingents et secondaires ; on s'engageait enfin sur un terrain glissant et, devant l'opinion de la France et de l'Europe, une sérieuse responsabilité pèserait sur l'Eglise, et l'on pouvait lui reprocher d'être une perturbatrice de la paix.

Dès 1879 le Saint-Siège ne jugea pas opportune une telle politique.

En prenant une attitude de provocation, l'Eglise eût paru s'insurger contre les deux Chambres, puisqu'il ne restait, à la Chambre des députés, qu'une centaine de conservateurs, et que, même au Sénat, ils avaient perdu la majorité.

A cette raison s'en ajoutait une autre, d'ordre international, qu'il est bon de souligner aujourd'hui :

Si l'on avait pu faire retomber sur l'Eglise la responsabilité de la guerre religieuse, son rôle eût donné lieu à de vives attaques. On lui aurait reproché d'affaiblir et de discréditer une nation catholique qui, malgré ses errements, avait toujours bien mérité de l'Eglise, et cela, au moment où des nations protestantes, ennemies de Rome, pouvaient seules profiter de cet affaiblissement et exploiter ce discrédit. Le Saint-Siège ne voulut pas être complice de certaines hostilités, qui guettaient des troubles en France.

Il fallait donc essayer d'une autre politique. On la pourrait définir ainsi :

En ce qui concerne les principes, garder cette fermeté que la dignité commande, mais, tout ensemble, observer une attitude avisée, prudente, patiente, modérée dans la forme ; attendre avec quelque longanimité,

que le moment le plus critique fût passé, en escomptant ces brusques résipiscences de l'opinion, qui souvent se produisent en France, aider tout doucement ce noble pays, dont les Missionnaires et les Sœurs de Charité entretiennent dans l'univers entier un ferment de christianisme, à sortir de la crise où il se débattait, au lieu de le lancer, de gaieté de cœur, dans une guerre religieuse plus âpre encore ; épier les changements de maximes auxquels forcément ses gouvernants seraient peu à peu conduits par les événements, par la réflexion, par le sentiment des responsabilités du pouvoir, essayer tous les moyens de conciliation, avant d'arriver à une lutte religieuse d'une implacable acuité.

Toute la finesse d'esprit, toute la séduction de caractère de Mgr Czacki ne réussirent pas, de 1879 à 1882, à surmonter les obstacles que les partis monarchiques d'une part et les passions antireligieuses d'autre part opposèrent à sa mission diplomatique. Il fallait que le temps apportât d'autres enseignements ; que les catholiques se rendissent compte du préjudice causé à la religion par leur union avec les partis anticonstitutionnels et que le pays commençât à se fatiguer de la persécution religieuse. Il fallait surtout que Léon XIII, par des actes décisifs, eût engagé à fond le Saint-Siège dans une affaire qui affectait si profondément les sentiments les plus respectables des monarchistes catholiques français. Il fallait aussi façonner l'organe de cette diplomatie difficile. Et c'est à la Nonciature de Paris, à la Secrétairerie des Affaires ecclésiastiques extraordinaires que cet organe éminent et, on peut le dire, admirable de la diplomatie pontificale en France se forma peu à peu, de 1879 à 1894, dans une collaboration assidue avec Léon XIII. Ce grand pape eut tout le mérite de l'avoir préparé lui-même à la mission de premier ordre qu'il devait lui confier au moment choisi par la Providence.

Quelques mois après son arrivée à Paris, le matin du 19 février 1892, l'Encyclique *Inter innumeras sollicitudines*, adressée à tous les Evêques catholiques de France, paraissait dans tous les journaux religieux de Paris. Ce document a été trop souvent reproduit, analysé, pour que nous ayons besoin de le commenter longuement. L'Encyclique avait deux parties : l'une déplorait le complot organisé contre l'Eglise de France et les mesures qui avaient porté un préjudice si grave aux intérêts religieux. L'autre était d'ordre doctrinal et rappelait les principes qui dirigent l'Eglise à l'égard des formes de gouvernement, que les catho-

liques doivent reconnaître, quelles qu'elles soient, quand leur acceptation est réclamée « par la nécessité du bien social qui les a faites et qui les maintient ». Elle indiquait aussi la distinction que les catholiques doivent faire entre « les pouvoirs constitués et la législation ». Reconnaître le premier n'implique pas le devoir d'accepter la législation les yeux fermés. Ne restait-il pas aux catholiques le moyen de lutter par la presse et par l'agitation électorale, pour envoyer au Parlement des hommes qui pussent modifier les lois contraires à la religion ?

Une lettre de Léon XIII adressée, le 3 mai 1892, aux Cardinaux français, en les félicitant de leur adhésion filiale aux directions de son Encyclique, constatait avec tristesse, mais sans découragement, les difficultés angoissantes d'une attitude qui se heurtait aux oppositions acharnées des partis de droite et de gauche : les unes plus ou moins dissimulées sous les dehors de la courtoisie, les autres plus ou moins violentes et haineuses.

L'opposition de la droite était souvent la plus dangereuse, car, tantôt elle combattait, confondue avec les catholiques, tantôt elle s'alliait ouvertement aux anticléricaux de gauche.

Entre les deux camps, les alliés de la politique pontificale étaient rares et peu unis entre eux. La tâche assumée par Mgr Ferrata exigeait un courage vraiment héroïque et une ténacité indomptable. Malgré la simplicité du récit et l'objectivité des observations recueillies le long des Mémoires, on doit reconnaître, — pour être juste, — ce que sa position avait de véritablement dramatique.

Si l'on veut bien comprendre la suite des négociations diverses auxquelles il fut mêlé, il faut se rendre compte qu'il reste constamment fidèle à deux règles de conduite, qui ne sont énoncées nulle part dans ces Mémoires en termes formels, mais qui se dégagent cependant avec une netteté parfaite de la ligne politique tenue par lui.

La première consistait à voir la France telle que l'histoire des deux derniers siècles l'ont faite et pour longtemps. La France n'est pas catholique en tant qu'État, elle ne veut pas l'être. Il y a en elle deux camps irrémédiablement ennemis l'un de l'autre, avec des intervalles de paix et de guerre, de compromis et de sourdes dissensions. En matière de gouvernement surtout, avec une susceptibilité extrême, elle est rebelle aux influences reli-

gieuses. Cette susceptibilité s'est manifestée à différents degrés sous tous les régimes politiques qu'elle a traversés.

Il s'en faut de beaucoup que ce fait fondamental fût admis par les catholiques de France. Ils s'imaginaient volontiers que, si la partie était perdue pour eux, on verrait bientôt la fortune se retourner en leur faveur. — Et beaucoup plaçaient leurs espérances à une échéance rapprochée.

Une politique avisée et prudente devait faire bon marché de ces préjugés. — Le nonce avait à traiter avec les républicains au pouvoir comme avec une puissance établie et décidément dominante. Ce n'est pas que le catholicisme en France ne fût pas aussi une puissance, mais ses forces étaient dispersées, ses partisans habitués à la défaite sous le drapeau des partis politiques. Elle avait à se reconstituer sur des organisations toutes nouvelles, auxquelles la politique du Saint-Siège offrait un plan et des méthodes.

Ce plan et ces méthodes existent. L'Eglise, qui est une puissance réaliste, autant qu'elle est un pouvoir doctrinal, les a tracés et appliqués depuis longtemps dans les Etats protestants, neutres ou païens, partout où elle a rencontré la liberté, déjà établie, partout où elle l'a conquise. Et c'est précisément le sentiment de son admirable souplesse d'organisation qui, depuis le Pontificat de Léon XIII, lui a attiré tant de sympathies de la part des républiques et des démocraties, et, depuis la guerre de 1914-1918, de tant d'Etats ayant des minorités catholiques. — Les Mémoires de Mgr Ferrata sont la démonstration victorieuse de cette puissance d'adaptation de l'Eglise aux mœurs et aux idées des démocraties et des Etats le plus étrangers à la religion catholique.

§

Avec un gouvernement composé d'hommes, éloignés pour la plupart du catholicisme, quelle attitude un négociateur avait-il à prendre? C'est ici que nous admirons avec quelle sûreté Mgr Ferrata applique une méthode diplomatique, qui paraît toute nouvelle en France. — Il va à ces hommes d'Etat avec toute la simplicité de sa loyauté et de sa droiture. Il ne leur demande pas d'être des amis de la religion, mais il réclame d'eux qu'ils respectent les droits des catholiques ; il plaide pour la justice envers tous les Français ; il montre les préjudices que certaines mesures et certaines lois apportent à l'influence de la France dans le

monde. — Toujours courtois, souvent très ferme, quelquefois même quelque peu vif, il traite des intérêts qui lui sont confiés avec une richesse d'arguments, avec une fertilité d'idées et une souplesse de caractère qui conquièrent l'assentiment et, souvent, forcent l'admiration de ses interlocuteurs.

Qu'y avait-il de nouveau dans ces procédés ? Ceci, qui était alors très important : il traitait avec des républicains, même francs-maçons, souvent sectaires, comme avec *des hommes dont la loyauté doit être présumée jusqu'à preuve du contraire*, et dont les vues politiques méritent d'être discutées avec autant de sérénité d'âme que de modération dans la forme.

Tout cela était nouveau, car le parti pris vis-à-vis des personnes et les préjugés à l'égard des idées avaient toujours dominé jusqu'ici en France dans les relations entre les catholiques et les républicains au pouvoir.

Mgr Ferrata s'était imposé pour règle de saisir toutes les occasions de s'entretenir avec les personnages ayant une influence sur les affaires publiques. Il faisait bon marché de sa santé quand cet intérêt professionnel était en jeu. Il faut lire attentivement ses conversations avec les Présidents de la République, Carnot, Casimir-Périer, Félix Faure, avec les ministres et présidents du Conseil, Freycinet, Ribot, Loubet, Dupuy, Brisson, Combes, Poincaré, Spuller, Hanotaux, Bourgeois, Berthelot, etc... On sent, à travers les notes, très brèves et très sobres, laissées par le Nonce, une compréhension nette et juste des caractères, un sens très sûr de la mesure à garder vis-à-vis de chacun de ces personnages, si diversement impressionnés par la politique nouvelle du Saint-Siège. On se rend compte ainsi que le Nonce, si ouvert, si intelligent, si plein de tact, attirait singulièrement la sympathie de ses interlocuteurs, Brisson et Combes non exceptés.

M. Combes, dès le premier entretien, me parut accessible à certaines considérations d'ordre général et élevé. Il parla avec respect du Saint-Père.

Il convint avec moi, que

pour la nomination des évêques, le critérium à suivre par les deux pouvoirs devait être de choisir des sujets de grande valeur intellectuelle, morale et administrative, afin qu'ils ne fussent dominés par personne et capables de diriger les diocèses avec sagesse et prudence.

En somme, bien qu'il fût notoirement imbu de principes sectaires, il

ne se départit jamais, dans ses rapports avec le Nonce, de manières correctes et même courtoises (III, 297).

Un intérêt mutuel semble avoir attiré l'un vers l'autre M. Bourgeois et Mgr Ferrata. M. Bourgeois, intelligent, cultivé et déjà habitué à compter avec les difficultés et les exigences qu'entraîne la direction des affaires publiques, était personnellement plus conciliant et plus raisonnable que ses collègues et amis radicaux, et plus accessible aux idées d'ordre, d'équité et de justice.

Un doute pourrait surgir : le Nonce s'est-il laissé duper par des paroles courtoises et des apparences loyales dans ses relations avec des hommes qui, notoirement, menaient la guerre contre ce qu'ils appelaient le « cléricalisme », en réalité contre les intérêts, souvent les plus vitaux, de la religion catholique ?

Les Mémoires dissipent entièrement cette inquiétude. Voyez ce passage (III, 302) :

Je ne pouvais oublier que ces hommes étaient le plus souvent esclaves de la secte et de leur parti, et se laissaient ordinairement pousser plus loin qu'ils ne l'auraient voulu eux-mêmes.

Parcourez ces argumentations fermes, ardentes, incisives, par lesquelles il répond aux conceptions politiques des ministres les plus anticléricaux, comme Berthelot, comme Ricard, les plus « ondoyants et divers », comme Ribot.

Qu'on lise ses appréciations sur Casimir-Périer :

Je dois déclarer que, sous le ministère Casimir-Périer, j'eus à passer des moments très pénibles, et, si j'ai conservé de bons souvenirs de l'homme, toujours courtois et de la meilleure éducation, j'en ai conservé de moins bons du ministre des Affaires Etrangères et Président du Conseil. Sous les apparences d'un caractère ferme et décidé, il me parut, dès les premiers entretiens, faible et hésitant, extrêmement sensible aux attaques des radicaux et souverainement dominé par la crainte de passer pour clérical.

Ses négociations relatives aux suppléments des catéchismes (II, 158), au monopole des Pompes Funèbres (II, 336), à la loi des Fabriques (II, 428), à l'impôt sur les Congrégations (III, 53), témoignent de sa ténacité et de son énergie.

Grâce à ses efforts, des résultats sont obtenus ; la loi sur les Associations est ajournée de session en session parlementaire, le budget des Cultes et celui de l'Ambassade auprès du Vatican sont votés par des majorités de plus en plus compactes, de bon-

nes nominations épiscopales sont obtenues, l'apaisement religieux se produit dans une partie du Parlement autrefois hostile et dans les journaux naguère réfractaires à la politique du Saint-Siège. — Plusieurs événements, tour à tour, semblent récompenser ses efforts et fonder la paix religieuse.

Le 3 mars 1894, M. Spuller, ministre des Cultes, déclare à la Chambre qu'un esprit nouveau doit désormais régner en France :

Oui, dans ces questions religieuses, un principe supérieur doit nous dominer, le principe de la tolérance, non pas de la tolérance au sens étroit du mot par opposition à la liberté, mais du véritable esprit de la tolérance éclairée, humaine, supérieure, qui a son principe non seulement dans la liberté de l'esprit, mais dans la chaleur du cœur. Il est temps de lutter contre tous les fanatismes et contre tous les sectaires. Vous pouvez compter sur la fermeté avec laquelle nous continuerons la politique conforme aux traditions de ce pays, celle de l'indépendance du pouvoir civil dans son domaine, vis-à-vis de l'Eglise, et aussi sur ce que j'appelle « un esprit nouveau », l'esprit qui tend, dans une société aussi profondément troublée que la nôtre, à ramener tous les Français autour des idées du bon sens, de la justice et de la charité.

Ces idées de « bon sens, de justice et de charité » sont des éléments indispensables à une société qui veut vivre régulièrement ; elles ne peuvent être, dit Mgr Ferrata, considérées comme une nouveauté, moins encore comme une offense aux principes d'un régime démocratique. Mais la démocratie établie en France n'était pas encore mûre pour les accepter.

Les changements, d'ailleurs, ajoute Mgr Ferrata, ne se produisent pas en un instant dans la vie d'une nation. Les idées mûrissent lentement, et quand les nouvelles se rencontrent avec les anciennes, il se manifeste nécessairement un conflit qui peut durer de nombreuses années.

Un autre fait paraît un instant donner une stabilité meilleure aux principes évoqués par M. Spuller :

Autour de Casimir-Périer, nommé Président de la République par une coalition de modérés, des espérances se sont groupées ; on attend de lui l'énergie nécessaire pour « défendre, sous la forme du gouvernement constitué, les principes sans lesquels, de son aveu, un gouvernement ne pouvait subsister. La France, sans distinction de partis, ne demandait pas autre chose ».

Mais c'est un « roseau peint en fer », et il se montre inégal à sa tâche.

L'élection de Félix Faure, par 430 voix contre 361 à M. Brisson, ranime un instant les espérances de la Nonciature.

C'est un républicain de vieille date, de tendances modérées et conservatrices, et qui, dans certaines circonstances, avait eu le courage de voter contre la majorité républicaine. Les catholiques n'avaient pas oublié qu'il s'était prononcé contre la loi sur le divorce et contre la taxe d'accroissement.

Mais il commence par faire appel à un ministère Bourgeois, malgré le sentiment unanime de ses électeurs, et le Nonce ne trouve pas en lui la fermeté de caractère qui est une qualité essentielle aux hommes d'Etat, comme elle est indispensable aux négociateurs.

Cependant, au bout de six ans, le représentant du Saint-Siège à Paris est arrivé à un double résultat, que ses adversaires comme ses amis reconnaissent : *il a contribué à raffermir le pouvoir établi en France, et c'est ce que lui reprochent les monarchistes. Il a entravé et paralysé tous les projets violents de séparation et consolidé l'Eglise dans la position concordataire que les lois et les traités lui ont faite depuis un siècle, et c'est ce que lui reprochent les radicaux sectaires.* Sur ces deux points, le négociateur avait répondu à l'attente de Léon XIII.

Mais sa santé était usée, ses forces déclinaient, et il aspirait à un repos bien mérité. Léon XIII accède à son désir, et le Cardinal Rampolla, en lui faisant connaître sa prochaine promotion au Cardinalat, se réjouit « de voir ainsi rémunérés les longs services qu'il avait rendus au Saint-Siège avec autant d'intelligence que de zèle », et il tient à constater « combien il avait souffert de la pénible gestion de cette Nonciature ».

§

Il me reste à conclure. Voulant éviter les longueurs, j'ai laissé de côté tout ce que les Mémoires nous apprennent des divers moyens employés par Mgr Ferrata pour agir sur l'opinion publique française. Un diplomate accrédité auprès d'un gouvernement étranger est tenu à une certaine discrétion dans l'emploi de ces moyens d'action. Mais ils ne sont pas à négliger, étant de plus en plus nécessaires dans nos démocraties modernes. Un diplomate doit les manier avec la plus grande loyauté ; on trouvera la mesure la plus parfaite et la franchise la plus absolue dans les

agissements du Nonce à Paris, vis-à-vis de la presse (voyez en particulier le procès Plessis-Bellière, III-256), et l'Encyclique sur le ralliement II-203). Je n'ai rien dit non plus des relations de Mgr Ferrata avec les Evêques de France et avec les Congrégations.

Je me suis surtout étendu sur la mission du diplomate. Elle peut se résumer en deux mots : Mgr Ferrata a réussi, comme je l'ai dit plus haut, au bout de six ans, à relever, aux yeux du gouvernement de la République, le prestige de l'Eglise catholique et du Saint-Siège, et à grouper étroitement autour du Pape les catholiques français.

En second lieu, et ce point est de la plus grande importance, cette politique, à mesure qu'elle s'accrédite en France, réhabilite nos institutions républicaines en Europe. En même temps qu'elle excite la jalousie et le mécontentement de l'Allemagne et de l'Autriche, elle modifie les sentiments de la Russie. Nicolas II venant s'allier à la France ne cache nullement les raisons nouvelles qui l'attirent vers l'Etat républicain et lui inspirent confiance (III, 386).

Et cependant, beaucoup de Français ne comprennent pas l'utilité d'un Nonce à Paris.

Les uns, parmi les meilleurs catholiques, ont des préventions singulières vis-à-vis de la Nonciature. Ils ne voient pas que les principes absolus sur lesquels est bâtie l'Eglise catholique ont besoin d'une diplomatie, c'est-à-dire d'une méthode de diffusion et d'appropriation délicate et laborieuse. Ils croient volontiers qu'il leur suffit d'exister, pour s'imposer à la conscience des peuples. Ils ne sentent pas tout ce qu'il faut d'efforts, de luttes, de démarches, et de peines pour créer un courant d'idées favorables à l'acceptation de ces principes absolus et éternels qui forment la mission de l'Église. Les Mémoires du Cardinal Ferrata le leur apprendront aussi clairement qu'il est possible.

Les autres, les ennemis de l'Eglise, n'aiment pas sentir la présence à Paris d'un représentant du Saint-Siège. A quoi bon posséder en France et recevoir avec égards « le représentant officiel de l'imposture » ? (III, 295.)

Il serait difficile de chercher à modifier ces sentiments profonds d'antipathie. Mais ces Français et ces républicains ne sauraient oublier la leçon des faits : l'autorité morale de la France a besoin

de s'appuyer sur des relations amicales avec l'Eglise catholique et le Saint-Siège. Après l'alliance russe, fruit de ces relations, la guerre, qui nous a donné la victoire, mais une victoire dure à conserver, nous offre des possibilités d'alliances avantageuses pour lesquelles ce concours de l'Eglise est encore nécessaire.

Il y a plus : la justice dans les transactions politiques, l'honnêteté dans les mœurs publiques sont indispensables à une démocratie. Sa force morale et son prestige au dedans et au dehors dépendent de ces règles de conduite. Dans cette société française, de plus en plus démocratique, par ses conceptions intellectuelles et son gouvernement, où les intérêts matériels et les jouissances de la vie menacent et débordent l'ossature de nos disciplines morales et sociales, une puissance spirituelle, qui ne s'appuie pas sur les intérêts de ce monde, mais dont le royaume propre est celui de la conscience, est une alliée nécessaire : Démocratie et Papauté ne peuvent vivre désunies. Sous le régime établi depuis la dénonciation du Concordat, qui fait de ces deux puissances des Etats séparés, la France démocratique a tout intérêt à se pénétrer largement des idées de justice et d'équité qui émanent de l'Eglise et de fortifier ses vertus civiques au contact des principes qui sont les éléments constitutifs de la conscience catholique. Une nonciature est indispensable pour organiser pacifiquement, progressivement cette transformation spirituelle.

ABBÉ CHAPTAL.

Curé de Notre-Dame du Travail de Plaisance.

LES REVUES

La Connaissance : M. Frantz Jourdain conte un beau trait d'Alphonse Daudet. — *La Revue de France* : Edmond Rostand, d'après Mme de Noailles et M. Henri de Gorsse. — *La Revue hebdomadaire* : Rodin et M. Anatole France parlent de la beauté menacée de Paris. — *L'Aube* : poème de M. J. Delteil. — *La Revue de l'Afrique du Nord* : naissance. — *La Revue de la Semaine* : M. Paul Bourget parle du roman. — Memento.

La Connaissance (octobre) publie un « Alphonse Daudet » de M. Frantz Jourdain, qui est un bien joli portrait. Nous en détachons cette historiette qui montre une belle action du tendre auteur de *Jack* et du maître de *Sapho :*

Pendant que j'étais en visite, rue de Bellechasse, une lettre d'Arles annonça que T... était gravement malade, presque perdu. T... était le vieil ami chez lequel, dans sa jeunesse, Daudet avait écrit les *Lettres de mon Moulin*. Riche et garçon, brouillé à mort avec son frère, son

unique parent, il avait l'intention de laisser sa fortune au compatriote illustre dont la notoriété le flattait et qu'il aimait comme un fils. « Diable, fit Alphonse, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut que je file à Arles afin de tout arranger. » Le voyage fut décidé pour le soir même et le valet de chambre courut à la gare retenir un coupé. Compatissant à l'inquiétude de Mme Daudet, qui ne pouvait aussi brusquement abandonner sa maison et ses enfants, Lucien et Edmée, encore fort jeunes, et qui voyait avec angoisse partir seul son mari dont l'état de santé était déplorable, je m'offris à accompagner le voyageur et, le soir, nous prîmes le train. Mon pauvre ami passa, en wagon, une nuit atroce, tellement inquiétante que je fus sur le point de tirer la sonnette d'alarme pour solliciter du secours. Mais le patient me supplia de n'en rien faire et, comme lui, de prendre courage. Au petit jour, la crise s'apaisa, et mon compagnon recouvrit sa sérénité. « Touchez-moi la main, me dit-il, et laissez là cette vilaine figure ; je ne souffre plus, c'est fini. »

Au premier arrêt, je descendis acheter des fruits assez ordinaires qu'il déclara merveilleux et tels qu'on n'en voit pas de pareils à Paris. Son pays le reprenait. Au fur et à mesure que le train avançait et dépassait Valence, puis Tarascon, ses traits altérés et douloureux se détendaient.

Malgré l'affreuse nuit passée sans un moment de sommeil, Daudet courut, en descendant du train, chez son ami T... qu'il me présenta et que je laissai seul avec lui, par discrétion.

Je ne sais comment il s'y prit et quels arguments il employa pour éteindre ces farouches haines de petite ville que la parenté semble exacerber; mais, le soir même, le testament qui faisait d'Alphonse Daudet un légataire universel était déchiré et les deux frères ennemis étaient réconciliés...

§

On a beaucoup médit d'Edmond Rostand, même certains qui n'avaient lu ni vu jouer son œuvre. Un grand nombre de censeurs n'avaient point approché l'homme parfait qu'il fut, et, cependant, ils le critiquaient.

Une femme, qui est un des grands poètes de ce temps : Mme la comtesse de Noailles, a renseigné M. Joseph Bédier sur Rostand, son prédécesseur à l'Académie Française, par une lettre admirable que publie **La Revue de France** (1er novembre). C'est, en prose, un poème d'une pureté de forme, d'inspiration et d'intelligence, dont on n'a peut-être pas d'exemple. Ces citations le prouvent :

J'ai souvent pensé, dans la calme maison d'Arnaga, que ne vient

réveiller aucun chant du coq, — où l'aube et l'aurore se lèvent silencieusement, apportant seulement un muet ouragan de lumière qui tombe dans des stores orangés, que rien ne permettait d'y concevoir la création du grand poème humain de *Chantecler*. Quelle puissance de rêverie active suppose cette composition minutieuse et frénétique, née dans une demeure paisible, protégée contre toute rumeur, et qui fait songer à un voilier nonchalant, voyageant imperceptiblement sur l'azur chaud d'une mer du Sud !

..... sa gloire était involontaire, elle s'était organisée autour de lui sans son concours. Combien cela est vrai ! C'est parce que je lui parlais d'une de ses poesies charmantes des *Musardises*, avec de vives louanges, simples et sincères, que notre amitié faillit être rompue dès l'abord. Il ne croyait pas et n'admettait pas immédiatement qu'on l'admirât, ou du moins, pour le convaincre individuellement de ce sentiment que l'univers lui avait si abondamment apporté, fallait-il chaque fois briser en lui une douloureuse et fière résistance. On ne parvenait à l'amitié qu'après avoir feint d'oublier sa prodigieuse célébrité. Il en fuyait les témoignages, et elle ne le touchait que noblement, par exemple chez les humbles, les malheureux, chez les soldats blessés, à l'hôpital, où je le vis ému du ravissement que sa présence suscitait, de ce je ne sais quoi de *pas possible* qui apparaissait parfois dans les regards incrédules, qui le contemplaient sans certitude, et situaient déjà sa personne dans la légende.

Dans la même revue, M. Henri de Gorsse, l'auteur dramatique, qui fut l'ami d'enfance de Rostand et, certes, le plus ancien, le plus enthousiaste, le plus fraternel de ses admirateurs, — évoque le poète à l'âge des premiers jeux, jusqu'aux premiers rayons.

Voici, d'après ce témoin précieux, le fait qui décida de la vocation d'Edmond Rostand :

Parmi les hôtes du Luchon d'été, il en était deux dont la gloire, à nos yeux, éclipsait celle de tous les autres : Pedro Gailhard, futur directeur de l'Opéra, et Victor Capoul, qui promène aujourd'hui, sur les Quinconces, ses extraordinaires quatre-vingt-deux ans, et qui tournait alors les plus jolies têtes de femmes de l'époque.

Tous les matins, nous courions à la piscine de l'Établissement thermal, où nos idoles, tout en barbotant dans l'eau opalisée par le soufre, chantaient à plein gosier leur répertoire, ne se refusant jamais à « pousser », notamment, à la requête des baigneurs, ce duo du *Chalet* qui était leur triomphe. Nous étions beaucoup plus leurs amis que ne le supposaient nos parents. Cette amitié nous procura une de ces joies qui comptent dans des vies d'enfants.

Un jour, en effet, le bruit se répandit qu'au Guignol du tout récent

Casino une représentation unique dans les annales de ce menu théâtre allait être donnée. Au programme : *Carmen,* poème de Meilhac et Halévy, musique de Georges Bizet, l'opéra-comique si âprement discuté depuis cinq ou six ans. Comme machiniste actionnant les poupées, un journaliste de quelque renom, Edouard Philippe, dont le Théâtre de Cluny joua *les Boussigneul.* Le clou, enfin, comme chanteurs : Heilbronn (la créatrice de *Manon* plus tard), Carmen ; Victor Capoul, Don José ; Pedro Gailhard, Escamillo ! Nous ne vivions plus !...

Or, à la bienheureuse piscine des Thermes, Edmond Rostand et moi, nous entendons Capoul dire à Gailhard : « Cherche donc des gamins pour chanter le chœur du un ! » Ensemble, nous joignons les mains : « Prenez-nous ! » Les deux artistes font quelques difficultés : « Vos parents n'y trouveront-ils rien à redire ?... » Nous nous faisons forts d'obtenir toutes les autorisations d'usage. En réalité, notre parti est pris. Nous ne livrerons pas une si belle aventure à l'arbitraire familial.

Le grand jour venu, sans remords, nous entonnions, d'une voix claire, le chœur célèbre : « Avec la garde montante... Comme de petits soldats !... » Certes, comme de petits soldats, radieux d'avoir réussi un coup de main, sans mandat de l'autorité supérieure !

Cette assertion peut paraître aventureuse, mais je la tiens pour très véridique : c'est de ce jour-là qu'Edmond Rostand, — et, ma foi, moi aussi, — nous fûmes voués au théâtre par un destin malicieux. Après avoir figuré dans la troupe occasionnelle d'un si illustre Guignol, notre pauvre guignol privé ne pouvait nous intéresser qu'à condition d'être envahi d'une vie nouvelle. Nous ne pouvions plus nous satisfaire des bluettes, si souvent ressassées, de notre librettiste de bazar. « Sois tranquille, me dit Edmond Rostand. Désormais, c'est moi qui ferai nos pièces ! »

§

M. Paul Gsell rapporte, dans **La Revue hebdomadaire** (29 octobre), une conversation entre Rodin et M. Anatole France, à la table du sculpteur, à Meudon, devant une gibelotte de lapin. Les deux grands hommes déploraient les enlaidissements de Paris. Parmi les projets qui menacent, est le prolongement de la rue de Rennes qui doit éventrer le quai Malaquais, une des merveilles de Paris par ses beaux hôtels, l'hôtel, notamment, du Maréchal de Saxe, condamné par les démolisseurs. Si la parole des artistes compte pour un peu encore, que l'on entende la voix de Rodin et celle de M. Anatole France :

Rodin. — On a oublié que l'architecture, comme la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, est un langage de l'âme. Le goût se

meurt. Et le goût, c'est l'esprit d'un peuple exprimé dans sa vie quotidienne, c'est son caractère rendu sensible dans ses costumes, ses foyers, ses jardins, ses places publiques. Notre société déteste l'esprit. Elle tue le rêve.

Il poursuivit.

Ne parle-t-on pas de substituer, devant le Louvre, à la légère passerelle des Arts un énorme pont de fer ?

C'est à hurler ! En face du Palais des Rois, il ne faudrait que de la pierre.

Cet amas de ferraille, dont on nous menace, enjamberait le fleuve tout près de la pointe du Vert-Galant, paraît-il.

On gâterait ainsi le prodigieux paysage composé par les deux berges de la rivière, le Louvre, le Palais Mazarin, la Monnaie, la verdoyante proue de l'île de la Cité et le Pont-Neuf majestueux comme une tragédie de Corneille ou une toile de Poussin.

Si cet ensemble est parfait, c'est que, de génération en génération, les Parisiens se léguèrent le devoir de l'embellir. Comme les accords de la lyre d'Amphion soulevaient les pierres dociles qui d'elles-mêmes formaient de divins monuments, une secrète mélodie a groupé dans un ordre irréprochable tant de rayonnants édifices autour de la Seine où tremble leur image.

Et tout à coup, on veut saccager ce large chef-d'œuvre !

France.— Utilité pratique, dit-on. Mais y a-t-il rien de plus utile pour une nation que le charme d'une ville où se traduit visiblement son esprit sociable, hardi, bien équilibré, clair et allègre ? Voilà une leçon qui, dans la vie d'un peuple et pour son avenir, vaut mieux que tous les ponts de fer, je pense !

§

L'Aube, « organe de la Société Littéraire et Artistique de 'Ouest », publie ce joli poème de M. Joseph Delteil :

LE SOUVENIR D'EUROPE

Qu'importe que ce soit à la Jamaïque ou
Au Zambèze ? Ton âme est couleur d'indigo.
Elle est menue en toi comme un grain de café.
Tu t'en iras un soir d'été,
Sur la frégate Capricorne.
Et tu verras un jour s'avancer vers ta vie
Des pays de palmiers, de thés et de girofles.
Qu'importe que ce soit à la Jamaïque ou
Au Zambèze ? Il y a ton âme au bord de l'eau
Qui cultive du rêve et de la cochenille.
Et sur le quai, près d'elle, il est trois jeunes filles

Qui regardent la Mer vierge comme leurs cœurs.
Elles ont les seins bruns et des yeux de langueur.
Elles attendent, leurs fronts pâles ornés d'algues,
Le vaisseau qui devant elles fera escale;
Et le beau capitaine en les voyant si minces
Et si roses, sous leurs chapeaux, leur offrira
Pour toujours un souvenir d'Europe et son cœur.

§

La Revue de l'Afrique du Nord, publiée par « l'Association des Ecrivains algériens », a paru pour la première fois le 1er novembre, sous la direction du colonel Godchot. Adresse : 14, rue de Constantine, Alger. Périodicité : mensuelle. Objet :

Nous voulons *servir la France* d'abord, puis *l'Afrique du Nord*, et toutes deux ensemble, puisque, maintenant, notre chère France se prolonge naturellement, au delà du *Lac Méditerranée*, depuis la frontière de Tripoli jusqu'après Agadir.

La France est là! Son drapeau flotte glorieux, seul en Algérie, protecteur en Tunisie et au Maroc; et de ses plis tombent sur les trois *Provinces françaises* la civilisation, la liberté et la fraternité.

C'est une proclamation plutôt qu'un programme. Ce qui vaut mieux : le premier sommaire est excellent. On y trouve de très bonnes choses. M. Octave Depont, entre autres, y commence un récit de « l'Insurrection en Algérie », en 1916.

§

La Revue de la semaine (28 octobre) a invité M. Paul Bourget à lui donner « quelques notes sur l'avenir du roman français et le service qu'il peut être appelé à rendre ».

M. Bourget écrit des choses fort justes. Il a toujours été un critique supérieur à ses propres romans. Ces lignes, sous sa plume, sont particulièrement intéressantes :

Balzac n'a pas écrit un seul *roman à thèse*. Son œuvre, tout entière, n'est qu'un immense *roman à idées*. La différence est radicale. Le romancier à thèse est celui qui part d'une conviction à priori et qui organise sa fable en vue d'une démonstration; le romancier à idées est celui qui part de l'observation et qui, par delà les faits, dégage les causes. Il aboutit ainsi « à ces décisions sur les choses humaines » dont parle le maître. C'est dire que tout grand roman devient par définition un roman social. L'analyse psychologique est le procédé par excellence pour ce dégagement des vérités profondes. On ne saurait trop désirer que les romanciers contemporains pratiquent ainsi leur art. Ce

dont la France actuelle a le plus besoin, c'est d'éducateurs de sa pensée, je n'ai pas dit sermonneurs. La prédication n'a rien à voir avec la littérature d'imagination. Mais cette littérature, qui n'imagine bien que ce qu'elle observe bien, a le droit, disons mieux : le devoir, de suggérer des hypothèses sur les faits humains qu'elle a enregistrés. Ces hypothèses, elles-mêmes, sont des suggestions pour le lecteur à qui elles apprennent à mieux comprendre son pays. Voilà notre *service* à nous. La *Comédie humaine*, à laquelle il faut toujours revenir, est là pour nous prouver que ce *service* est compatible, qu'une telle manière de comprendre l'art du roman, non seulement n'est pas une diminution de la puissance de l'artiste, mais qu'elle en est une exaltation.

Memento. — *Le Monde Nouveau* (octobre) : M. Jean Finot : « Le nivellement des races et l'avenir du monde ». — M. A. de Bersaucourt : « Le théâtre chinois et notre théâtre ». — M. Jean Héritier : « Le lyrisme féminin. »

L'Europe Nouvelle (29 octobre) : « Les confessions de Strindberg », par M. Dominique Braga.

L'Opinion (29 octobre) : Germanicus : « Hugo Stinnes et la presse ». — « Un plaidoyer pour le Français », par M. Jacques Boulenger.

Les Marges (15 octobre) : « Les derniers jours d'A. Jarry », par M. le Dr Saltas. — « Trois poèmes », de M. Ph. Chabanneix. — « La comtesse de Noailles », par M. Pierre Lièvre. — (15) : « Les Voleurs de livres », par M. A. de Bersaucourt. — « La fête de Jacquot », par Marmouset. — « Dumollard ou le Spiritisme », par M. P. Billotey.

L'Action nationale (25 octobre) : M. J. Norel : « Le conflit du Pacifique et les flottes cuirassées ».

La Revue de Paris (1er novembre) : « Opinions littéraires », inédits de Victor Hugo. On y trouve cette belle maxime : « La poésie, pas plus que l'amour, ne connaît le trop. » — « Renan au Séminaire », par M. Pierre Lasserre. — La fin du beau roman de M. Gilbert de Voisins : « La conscience dans le mal ».

La Revue des Deux Mondes (1er novembre) : « Edmond Rostand et la Provence », par M. Emile Ripert. — « Ondine Valmore », par M. Edmond Pilon. — « Impressions et fantaisies », par Mme Gérard d'Houville.

Pour le Plaisir (15 octobre) : « Petit Poème », par M. Tristan Derême. — « Vol plané », par M. Fagus. — « L'annonce à Paris », par M. A. Thérive.

Choses de Théâtre (novembre) : « Cahiers mensuels », très vivants et combatifs : « Se maquiller », par M. Gabriel Signoret. — « L'idée et le verbe dramatique », par M. Henri-Marx. — « Le cas Lenormand », par M. René Jeanne.

Je sais tout (15 octobre) : d'une consultation sur « la plus grande force du monde », il résulte que cette force peut être l'une des suivantes : Conscience ; Intelligence ; Amour ; Travail ; Bon sens ; Volonté, Bonté ; Inertie ; Bêtise ; Peur ; Argent ; Orgueil ; Nature ; Démocratie ; Science ; Evolution ; Puissance créatrice. — Remarquons que personne n'a nommé Dieu, ni le Mal, qui, par exemple, peuvent produire la Guerre, ni la Mort, laquelle domine toutes les forces nommées. M. José Germain invite les lecteurs à choisir d'entre ces dernières celle qui est, vraiment, la plus grande. Il y a 34 prix.

Le Progrès Civique (22 octobre) : « L'or bolchevik en France », par MM. F. Delaisi et R. Chenevier.

Le Correspondant (25 octobre) : « Le cardinal Mathieu », par M. Ed. Renard. — « G. Papini », par M. Paul Guiton.

Le Crapouillot (16 octobre) : « Opinion sur la rentrée », par M. Henri Falk. — « Courteline aux Champs », par M. Claude Roger-Marx. — « Le « Joffre » d'Hanotaux », par M. J. Galtier-Boissière. — (1er novembre) : « Le Salon d'Automne », par M. L. Léon Martin.

L'Amour de l'Art (octobre) : « La Prescience de Tintoret », par M. Elie Faure. — « Daumier », par M. André Fontainas. — « René Durey », par M. Louis Vauxelles. — « Vermeer de Delft », par M. T. Klingsor. — « Cézanne à l'atelier », par Joachim Gasquet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Congrès international d'histoire de l'art. — Conférences gratuites au Musée du Louvre. — La donation Edward Tuck au Petit Palais. — Vente des Rembrandt de la collection Youssoupoff, du *Blue Boy* de Gainsborough et de la *Mrs Siddons* de Reynolds. — Memento bibliographique.

Le **Congrès international d'histoire de l'art,** qui, sous les auspices de la Société de l'histoire de l'art français, s'est tenu à Paris du 26 septembre au 5 octobre sous la présidence d'honneur de M. Henry Lemonnier et la présidence effective de M. André Michel assisté de MM. Raymond Koechlin, Paul Durrieu et Emile Mâle et où; sauf l'Allemagne, toutes les nations, même l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie et la Turquie, avaient été conviées, aura eu pour notre pays les plus heureux résultats : aucune propagande n'aurait mieux réussi à nous faire connaître tels que nous souhaitons l'être. Au lendemain du formidable bouleversement dont notre pays a tant souffert, au moment où la France est si méconnue par les uns, si injustement calomniée par les autres — parmi lesquels, à côté de nos anciens ennemis, quelques-uns de nos chers « amis » alliés — il était bon et même

nécessaire de montrer à tous ceux qui devaient répondre à son invitation (et il en était venu jusque de la Chine et du Japon) son vrai visage, de la présenter avec l'auréole glorieuse de son passé — et cela fut réalisé par des visites à Chartres, à Reims, à Chantilly, à Fontainebleau, aux châteaux de Vaux et de Courance, à l'hôtel Lambert à Paris — et sous son aspect actuel, avec son application au travail, sa vaillance à reprendre, malgré ses blessures, les œuvres de paix. Et il était juste en même temps — il n'est pas inutile de le dire en réponse aux regrets de certains congressistes « neutres » — que la nation qui a brutalement interrompu il y a sept ans ces travaux de la paix, qui a, par ses méthodes sauvages, fait rétrograder le monde à une barbarie dont il n'est pas près de sortir, qui, dans l'impudent manifeste des Quatre-vingt-treize, a érigé le mensonge à la hauteur d'un principe, ait été exclue pour l'instant de ces *templa serena* où elle ne devrait pouvoir rentrer qu'après avoir rétracté le monstrueux factum, si contraire à toute méthode scientifique, qui l'a déshonorée devant le monde. C'est à ce sentiment sans doute qu'obéissait le délégué de la Belgique, applaudi par la grande majorité de l'assemblée, lorsque, dans la séance de clôture, il proposait à ses confrères de fixer le lieu du prochain Congrès à Bruxelles — où, certes, les approbateurs des incendiaires de la Bibliothèque de Louvain, des destructeurs des Halles d'Ypres ne sauraient se présenter sans avoir fait due et complète amende honorable.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des nombreuses communications qui furent faites au congrès (1); seules, d'ailleurs, nous intéressent ici celles de la section « Muséographie et Enseignement ». Plusieurs lectures intéressantes y furent faites : par miss Edith R. Abbott, du Metropolitan Museum de New-York, et M. Lybbey, sur les méthodes d'enseignement employées dans les musées américains; par M. Jean Capart, des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, sur celles des musées belges; par miss Spiller sur les promenades dans les musées, particulièrement au point de vue de leur utilité pour les enfants; par M. René Schneider, de la Faculté des Lettres de Paris, sur l'enseignement de l'art moderne dans l'Université, et par M. Giraud-Mangin, conservateur de la Bibliothèque municipale de

(1) On en trouvera l'énumération à peu près complète dans le compte rendu détaillé qu'a donné la *Chronique des Arts* dans son numéro du 15 octobre.

Nantes, sur l'enseignement de l'histoire de l'art en province ; par M. A. Joubin, conservateur de la Bibliothèque d'art et d'archéologie de Paris, sur la composition de cette précieuse bibliothèque, qui rend tant de services aux travailleurs ; par M. Marcel Aubert sur le si utile *Répertoire d'art et d'archéologie* publié par ce même établissement; par M. F. Courboin, conservateur du Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale, sur les instruments de travail de ce dépôt; par M. Van Puyvelde, professeur à l'Université de Gand, sur la mesure dans laquelle il convient de restaurer et de nettoyer les tableaux anciens, à quoi M. Gratama, conservateur du Musée de Haarlem, ajouta des remarques sur le récent nettoyage des Frans Hals dont il a la garde et sur le résultat de ses recherches dans cet ordre d'idées, etc. Mais trois questions méritent d'être mentionnées tout particulièrement : celle des répertoires de catalogues de ventes d'art et de photographies; celle de la restauration des œuvres et des monuments artistiques; celle de l'enseignement de l'histoire de l'art. La première, traitée par M. Fiérens-Gevaert, conservateur en chef du Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles, M. Seymour de Ricci, M. André Joubin et M. Frits Lugt, a donné lieu au vote par le Congrès d'un vœu tendant à la création d'un répertoire bibliographique complet et détaillé (les catalogues publiés par G. Duplessis, M. Louis Soulié et M. Jean Schemit en constituent déjà une partie), dressé soit par pays, soit simplement par ordre chronologique, des catalogues de ventes d'art jusqu'à ce jour (on n'en compte pas moins d'une cinquantaine de mille, et la Bibliothèque d'art et d'archéologie de Paris en possède, pour sa part, plus de moitié) avec l'indication des bibliothèques où sont conservés des exemplaires annotés donnant les prix d'adjudication et les noms des acquéreurs. On voit tout de suite de quel intérêt et de quelle utilité serait pour les historiens d'art un pareil répertoire qui permettrait d'établir un *pedigree* des œuvres d'art au cours des derniers siècles. Non moins désirable serait l'établissement d'un autre répertoire général des photographies d'œuvres d'art existant dans le monde : c'est continuellement que les historiens et les critiques se demandent où trouver la reproduction d'un tableau, d'une sculpture, d'un objet d'art célèbres; aussi le Congrès a été bien inspiré en émettant cet autre vœu que dans chaque pays

soit créé un office de renseignements sur les collections de cli chés existants, les organisations capables d'en établir, et en invi tant la Société d'histoire de l'art français à se mettre en rappor avec ces offices étrangers pour centraliser toutes leurs indications (Ouvrons ici une parenthèse pour déplorer qu'au moment où s trouve ainsi proclamée l'utilité pour les travailleurs de pareille collections de matériaux un organisme comme notre Servic photographique des Beaux-Arts — transformation heureuse d l'ancien Service photographique de l'armée — qui s'était pro posé d'exécuter des clichés non seulement des richesses de no musées nationaux, mais encore de toutes les œuvres conservées ou plutôt enfouies dans nos musées de province et avait, sou l'active direction de M. Ratouis de Limay, commencé à mener bien cette tâche, se soit vu privé, par un vote du Sénat, lors de l discussion du dernier budget des Beaux-Arts, de la subventio qui lui avait été allouée l'année précédente et soit ainsi condamn à périr dès sa deuxième année d'existence du fait de l'ignoranc ou de l'insouciance de nos hommes politiques).

A la suite des communications dont nous parlons plus haut su la remise en état des tableaux anciens et d'une autre de M. Fa-brizi sur les règles à suivre dans la restauration des édifices his-toriques, — ce qui donna lieu à une assez vive discussion entr certains membres partisans d'une restauration franchement mo-derne et ceux qui, à bon droit selon nous, estiment que le rôl des architectes des Monuments historiques doit se borner à entre-tenir et consolider ces monuments, — le Congrès émit un autr vœu en faveur de la réunion prochaine d'un Congrès destiné à éta-blir une entente internationale sur ces questions de restauration, de protection et de conservation des œuvres d'art et des monuments anciens.

Enfin, en ce qui concerne l'enseignement de l'histoire de l'art, le Congrès émit les vœux suivants : 1° qu'il soit donné à l'art moderne, à tous les degrés de l'enseignement, un rang équiva-lent à celui qui est donné à l'enseignement des arts antique et médiéval ; 2° qu'à tous les degrés de l'enseignement, c'est-à-dire même dans les écoles primaires, l'histoire de l'art soit introduite et professée avec les garanties de compétence nécessaires; 3° que les pouvoirs publics favorisent les sociétés créées dans le but de développer chez la jeunesse le goût du beau sous toutes ses for-

mes, et que les États et municipalités subventionnent des cours d'histoire générale de l'art et de promenades-conférences qui seraient créées partout où des personnalités qualifiées pourront en assurer la direction; 4° que dans les séminaires soient organisés des cours et conférences sur l'histoire de l'art, et que, dans ce but, il soit fait appel aux évêques pour inculquer aux jeunes ecclésiastiques le goût de notre art national, afin qu'ils contribuent à la conservation des œuvres d'art se trouvant dans les églises.

§

Ce vœu en faveur de la diffusion de l'enseignement de l'histoire de l'art vient de se trouver réalisé de façon notable par une nouvelle et heureuse initiative de la direction des Musées nationaux : à côté des cours de l'École du Louvre, qui ont pour but de former des érudits et des spécialistes, à côté des conférences-promenades instituées l'an dernier, qui guident les amateurs et les travailleurs dans les salles du Louvre et de Versailles, M. d'Estournelles de Constant a voulu fournir au grand public, empêché par ses occupations quotidiennes de se donner le luxe de semblables études et désireux cependant de connaître l'histoire de l'art, la possibilité de se procurer cette instruction, et, avec l'aide généreuse de Mlle Rachel Boyer, présidente-fondatrice de l'Union des Arts, il vient de créer une suite de **conférences gratuites au Musée du Louvre** qui, en trente leçons faites par des spécialistes, archéologues éminents, attachés des Musées nationaux, élèves diplômés de l'École du Louvre ou critiques d'art autorisés, feront, avec l'aide de projections, défiler sous les yeux du public toute l'histoire de l'art depuis les peintures des grottes préhistoriques et les gravures de l'âge du renne jusqu'aux plus récentes tentatives de nos « fauves » et de nos « cubistes ». Le succès a été tout de suite très vif : dès la première semaine, plus de 1.200 demandes d'inscription étaient parvenues au secrétariat des Musées nationaux, et actuellement plus de 2.500 cartes ont été distribuées, ce qui a obligé à répéter quatre fois chaque conférence (les dimanche matin, mardi, jeudi et samedi soir). C'est, comme toujours, la classe moyenne et le public intellectuel qui forment cet auditoire, et aucunement la classe populaire et les artisans auxquels on avait songé. Savent ils, d'ailleurs, l'existence de ces cours ? Et puis, le peuple tient-il à s'instruire autant que certains l'imaginent et ne préfère-t-il pas, la plupart

du temps, le café-concert et le cinéma au Théâtre-Français et aux conférences littéraires ou artistiques, même mises à sa portée? L'échec des Universités populaires, sur lesquelles on fonda jadis tant de beaux espoirs, autorise à cet égard tous les scepticismes.

Quoi qu'il en soit, le résultat est heureux, et ce succès a donné l'idée au directeur des Musées nationaux d'étendre le bienfait de cet enseignement à la province : des tournées auraient lieu dans les principales villes pour répéter ces mêmes conférences avec leur accompagnement de projections. C'est là un projet plus louable encore que l'essai qui se poursuit en ce moment au Louvre : la nourriture intellectuelle, on le sait, n'abonde pas en province. Puisse donc la tentative y être bien accueillie et réussir !

Qu'on nous permette maintenant d'exprimer deux souhaits : le premier, c'est que les conférenciers sachent mettre clairement leur science à la portée du public — comme l'ont fait, par exemple, M. Pézard en parlant de l'art en Chaldée, en Assyrie et en Perse, et M. Théodore Reinach en parlant de l'art grec et de l'art romain — sans s'embarrasser de détails de pure érudition ; le second, c'est qu'on améliore le système des projections : on a cru devoir renoncer aux anciens clichés sur verre pour leur substituer un nouvel appareil dû à un ingénieur, M. Dussaud (application d'une vieille invention faite chez nous au XVIIIe siècle par le physicien Charles et que l'Allemagne a reprise ces temps derniers) qui a l'avantage de pouvoir, par un système de miroirs, projeter directement sur l'écran des photographies, des gravures, des cartes postales et les objets eux-mêmes quand ils sont de petite dimension, sans recourir à l'intermédiaire coûteux des positifs sur verre ; mais, les dimensions de cet appareil étant assez réduites, on ne peut jamais voir un édifice, une statue ou une peinture dans son ensemble : des Pyramides on nous a montré d'abord la base, puis le milieu, puis le sommet ; du *Scribe accroupi* nous n'avons vu que la tête et le haut du corps, etc. ; quand on veut faire passer l'œuvre entière sous les yeux des auditeurs, on est obligé de glisser la photographie ou la gravure à droite, à gauche, en haut, en bas ; l'intérêt est considérablement diminué, et ces opérations successives occasionnent une perte de temps que doivent déplorer les conférenciers eux-mêmes, obligés de faire tenir en une heure l'histoire de toute une civilisation. Nous demandons qu'on revienne à l'ancien système des clichés sur verre et qu'on réserve

l'appareil Dussaud exclusivement aux menus objets (tels les bijoux égyptiens) dont il a l'avantage de faire apprécier non seulement la forme, mais les couleurs. Une innovation plus heureuse a été l'emploi du cinématographe pour la projection des sites et des monuments : dans les conférences sur la Grèce on nous a montré des vues de l'Acropole et de divers édifices antiques auxquels le décor vivant, arbres mouvants, couchers de soleil, ciels nuageux, ajoutait encore plus de charme et de beauté.

§

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** vient de bénéficier de nouveaux dons importants : de riches Américains, amis fervents de la France, M. et Mme Edward Tuck, qui avaient réuni une importante collection d'œuvres d'art d'une valeur considérable, ont eu la générosité de l'offrir à la Ville, mais en s'en réservant la jouissance jusqu'en 1931. Cette réunion d'œuvres, presque toutes de premier ordre, savamment constituée par des amateurs de grand goût, comprend des spécimens de tous les genres et formera au Petit-Palais comme le pendant de la collection Dutuit. On y admire une série de tapisseries aussi précieuses par leur beauté qu'importantes pour l'histoire de cet art ; en premier lieu, deux pièces hors ligne, tissées à Beauvais d'après les cartons de Boucher : *Psyché conduite par Zéphyre dans le palais de l'Amour* et *Psyché montrant ses richesses à ses sœurs* ; puis sept autres Beauvais non moins séduisants appartenant aux séries des *Pastorales* de J.-B. Huet et Boucher ; un mobilier orné des tapisseries des *Jeux russiens* de J.-B. Leprince ; un autre, également orné de Beauvais d'après Boucher, et plusieurs autres meubles de choix, entre autres une chaise à porteurs d'un modèle rare avec panneaux de Jean Bérain en vernis Martin, exécutés par Mlle de Chartres, nièce de Louis XIV. Viennent ensuite des tableaux : un Cima da Conegliano, un Cranach, un Mostaert, et surtout deux exquis panneaux du peintre tournaisien du XVe siècle, Jacques Daret : *L'Adoration de l'Enfant Jésus* et *La Présentation au Temple* ; puis la *Belle Jardinière* de Boucher, deux scènes galantes de Fragonard, et un admirable Greuze : le *Portrait de Benjamin Franklin*, dont un beau buste en terre cuite par Houdon reproduit également la physionomie. La collection se complète par une importante série de porcelaines de

Chine, de Sèvres et de Saxe d'une qualité exceptionnelle et par une réunion de montres émaillées composée de quarante-sept charmants joyaux allant du règne de Louis XIV à la fin du XVIIIe siècle.

Au même musée M. Joseph Duveen — dont ce n'est pas la première générosité — avait donné précédemment une toile significative d'Alfred de Dreux (1) représentant, sur un fond de forêt, la célèbre écuyère Kippler montant une jument noire, et deux œuvres modernes : la *Nausicaa* de M. Lucien Simons et *Floréal*, peinture décorative de M. Jaulmes.

§

Une des principales collections privées de Pétrograd, **la collection du prince Youssoupoff**, contenait trois Rembrandt, dont deux comptaient parmi les chefs-d'œuvre du maître : les portraits, peints vers 1662, d'un homme coiffé d'un haut chapeau et de sa femme tenant un éventail de plumes. Leur possesseur, qui fut, comme on sait, le meurtrier de Raspoutine, ayant réussi à les emporter avec lui en quittant la Russie, les a vendus dernièrement à un des principaux collectionneurs américains, M. J. Widener, de Philadelphie, pour la somme de 7 millions et demi de francs.

D'autre part, on annonçait en même temps la vente, en Angleterre, par le duc de Westminster, à MM. Duveen, pour la somme de 200.000 livres sterling (soit, au cours actuel du change, 10 millions de francs) de deux autres œuvres capitales : le célèbre **Blue Boy** (**l'Enfant Bleu**) de Gainsborough et le **Portrait de Mrs Siddons en Muse tragique**, par Reynolds. La première de ces toiles est l'effigie, en costume du temps, de Van Dyck, d'un adolescent, Jonathan Buttall, fils d'un riche marchand de fer de Soho et fut peinte par Gainsborough pendant son séjour à Bath. Ce tableau a une légende. Reynolds, dans un discours, le 10 décembre 1778, avait défié le plus audacieux coloriste, se nommât-il Rubens ou Titien, d'employer le bleu comme couleur dominante, de créer, avec ce qu'il appelait catégoriquement une couleur froide, une peinture éclatante et harmonieuse. Le portrait de Master Buttal, s'il date, comme l'affirment certains, de 1779,

(1) Sur cet intéressant peintre de chevaux et de sport on lira avec fruit la très intéressante étude que vient justement de publier Mme Jeanne Doin dans la *Gazette des Beaux-Arts* (livraison d'octobre 1921).

aurait été la réponse de Gainsborough : il est, en effet, basé entièrement sur un concert de bleus allant du lapis-lazuli au bleu turquoise, et le peintre a réussi à en faire une page de couleur de la plus rare saveur, et, en même temps, une effigie d'une grâce et d'une élégance telles qu'Ernest Chesneau ne craint pas d'évoquer, pour en donner une idée, les meilleurs souvenirs de Watteau et de Van-Dyck combinés. Il existe de cette toile deux répliques, dont une, qui figure dans une collection parisienne, a été admirée à l'Exposition des portraits de femmes et d'enfants organisée en 1897 à l'École des Beaux-Arts. Quant au portrait de Mrs Siddons par Reynolds, il représente la célèbre tragédienne assise sur un trône supporté par des nuages et accompagnée des personnifications du Crime et du Remords.

Memento. — Un magnifique recueil intitulé, *50 dessins de Nicolas Poussin*, vient d'être publié par les éditeurs d'art Helleu et Sergent (in-folio, 50 pl. av. 8 p. de texte; 160 ou 200 fr.). C'est le premier d'une série consacrée aux dessins de maîtres français, et où figureront successivement : Clouet et les portraitistes du xvie siècle, Claude Lorrain, Prud'hon, Hubert Robert, David, Ingres, Delacroix, Chassériau, Puvis de Chavannes et Barye, c'est-à-dire les plus représentatifs de nos maîtres. On ne saurait trop louer une semblable entreprise qui, pour le plus grand profit des historiens et la jouissance des amateurs, met ainsi sous leurs yeux l'œuvre la moins connue d'un artiste, celle où se reflète le mieux sa pensée intime, et c'est une heureuse idée d'avoir débuté par les dessins de celui dont se sont réclamés tous nos grands peintres et qui nous apparaît plus que jamais, suivant l'expression de l'excellent connaisseur qui s'appelait Ph. de Chennevières, comme « l'homme de notre génie français, la source éternellement féconde et fortifiante, celui qu'il faudra toujours interroger en ses œuvres et en ses enseignements pour une marche en avant ». Choisis très judicieusement par M. Charles Martine, bibliothécaire de notre École des Beaux-Arts, ces 50 dessins ont été empruntés aux diverses périodes de la vie du Poussin, depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie (et nous aurions souhaité les voir ainsi classés chronologiquement au lieu de l'être par collection); 19 appartiennent au Musée du Louvre, 10 à l'École des Beaux-Arts, et 21 au Musée Condé à Chantilly. Les reproductions, exécutées dans les dimensions exactes des originaux, sont dues à l'artisan et artiste impeccable qu'est Léon Marotte, c'est-à-dire qu'elles donnent l'illusion absolue des originaux, et les excellentes et très complètes notices historiques et critiques dont les a accompagnées M. Martine aident, à leur tour, à les mieux goûter et à tirer de leur étude tout le

profit désirable. Souhaitons que le succès de ce recueil incite les éditeurs à nous donner prochainement une suite à ce premier album.

L'éditeur H. Laurens vient de publier une nouvelle édition, revue et mise à jour par le conservateur actuel du Musée céramique de Sèvres, M. Maurice Savreux, du *Guide illustré* qu'avait publié son prédécesseur, le regretté Georges Papillon (in-8°, 245 p. av. 24 planches; 15 fr.) Le Musée céramique de Sèvres n'est pas seulement une réunion des productions de la Manufacture, mais encore un musée d'enseignement qui groupe, en dehors de ces œuvres, des collections de toutes sortes de céramiques appartenant à toutes les époques, classées de telle façon que le visiteur puisse se rendre compte du développement progressif de ces arts de feu. Un excellent abrégé de l'histoire de la céramique, placé en tête de ce guide, se complète par des tableaux des principales marques de faïences ou porcelaines françaises et étrangères et par une bibliographie complète des ouvrages publiés sur la matière, tandis qu'une suite de 24 planches en photogravure donne la reproduction de quelques vitrines et des pièces les plus caractéristiques du musée.

A la même librairie vient de paraître également, dans la charmante petite collection des *Memoranda* (*Collections publiques de France*), que nous avons déjà signalée ici, un nouveau volume consacré au *Musée d'Aix-en-Provence* (in-18, 64 p. av. 52 reprod., 3 fr.). C'est un de nos plus riches musées de province et un des principaux attraits de la vieille et noble cité que son charme mélancolique et grave rend si chère aux amoureux du passé et aux artistes. Tous ceux qui l'ont visité n'ont pas oublié ses trésors : la charmante *Bacchante* antique, le *Buste de jeune femme* en bas-relief de l'école de Donatello, les bustes de *Cagliostro* et du *Bailli de Suffren* par Houdon, l'émouvant *Portrait de Rembrandt* par lui-même, *La Vierge avec l'Enfant Jésus entre saint Pierre et saint Augustin* du « Maître de Flémalle », les pompeuses effigies de *Gaspard de Gueydan* et de *Mme de Gueydan* par Rigaud et par Largillière, *le Duc de Villars* par La Tour, le *Portrait de jeune garçon* de David, les savoureuses études de Granet et son portrait par Ingres, le curieux *Jupiter et Thétis* de ce dernier, etc. On a plaisir à les retrouver dans cette jolie brochure, avec une notice historique sur le musée et un guide à travers les salles, qui dus tous deux à l'érudit conservateur de la bibliothèque Méjanes de cette ville, M. E. Aude, constituent le plus excellent des *memoranda*.

Un autre musée de province, celui de Colmar, vient, de son côté, d'être l'objet d'une belle publication : *Le Musée d'Unterlinden à Colmar*, par M. Claude Champion (Paris, « Gazette des Beaux-Arts », in-4, 20 p. av. 15 fig. et 1 planche; 5 fr.). S'il n'a pas la richesse et la variété de celui d'Aix, il est néanmoins des plus intéressants et a une importance capitale pour l'étude de l'art allemand ; il renferme, en effet, toute une série de peintures de Schongauer et de son école, d'artistes rhénans ou alsa-

ciens primitifs comme Gaspard Isenmann, et surtout il contient un joyau rare et précieux entre tous que les Allemands — qui, l'on s'en souvient, l'avaient évacué à Munich pendant la guerre, — ne se consolent pas d'avoir dû nous rendre : le retable sculpté et peint de l'ancien couvent des Antonites d'Isenheim, dont les panneaux dus à Grünewald comptent parmi les œuvres capitales de la peinture allemande. Un des officiers qui furent envoyés à Munich au lendemain de l'armistice pour en obtenir la restitution, M. le capitaine Claude Champion, chez qui le soldat se double d'un délicat écrivain, a eu l'heureuse idée de faire connaître les trésors si particuliers de ce musée dans la brochure que nous signalons. Il y analyse avant tout, avec une pénétration et un talent descriptif qui rivalisent avec la couleur des célèbres pages de Huysmans sur *Les Grünewald de Colmar*, les panneaux du maître d'Aschaffenburg, puis passe successivement en revue les plus intéressantes des autres œuvres du musée, et 16 belles reproductions, dont une excellente phototypie hors texte d'après la saisissante *Crucifixion* de Grünewald, ajoutent encore à l'intérêt de cette brochure que les historiens d'art et les touristes d'Alsace voudront tous se procurer.

Signalons aussi l'apparition d'une nouvelle édition, qu'on attendait depuis longtemps, du *Catalogue du Musée Jaquemart-André* (Paris, Bulloz, in-16, av. 1 repr., 4 fr. 50, mise au courant des récents remaniements opérés dans ce magnifique musée, qu'un volume publié à la veille de la guerre par la *Gazette des Beaux-Arts* avec le concours de spécialistes comme MM. Georges Lafenestre, le comte Durrieu, André Michel et Léon Deshairs (in-8, 139 p. av. 48 fig. et 9 pl. ; 10 fr.) permettra d'étudier plus en détail.

Notons, enfin, dans le *Bulletin de la vie artistique* du 1er août dernier, de très intéressants souvenirs de M. Tabarant sur le peintre impressionniste Caillebotte, dont une exposition d'ensemble a lieu en ce moment au Salon d'Automne et sur les discussions passionnées et les difficultés auxquelles donna lieu le legs de sa collection au Musée du Luxembourg (8 repr., dont 2 d'œuvres refusées par l'État).

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une déesse égyptienne dans « Salammbô ». — Il est certainement vain et presque sacrilège de critiquer Flaubert au nom de l'archéologie et l'on n'a que trop contesté de menus détails auxquels lui-même attachait peu d'importance. Comme il est aisé et de mœurs courantes de relever les erreurs, il est possible de découvrir, dans une œuvre aussi vaste que *Salammbô*,

de belles vérités et des exactitudes. Ce souci, plus pieux, nous a fait joie de retrouver, en un des plus beaux livres qui soient, une déesse très vénérable et semble-t-il, par les sévères critiques non reconnue. Ce n'est point dans une imagination sans secours que Flaubert a puisé les dieux de Carthage, et nous pouvons, quoique elle ne soit point punique, insister sur le caractère exact d'une divinité.

Telle est la déesse qui se trouvait dans le temple de Tanit et que Flaubert décrit ainsi :

L'appartement où ils entrèrent n'avait rien qu'une peinture noire représentant une autre femme. Ses jambes montaient jusqu'au haut de la muraille. Son corps occupait le plafond tout entier. De son nombril pendait à un fil un œuf énorme, et elle retombait sur l'autre mur, la tête en bas jusqu'au niveau des dalles où atteignaient ses doigts pointus (1).

Un critique (2), attaquant naguère l'exactitude archéologique du roman, reconnaît l'origine orientale de quelques divinités, mais ne comprend pas cette figure et la réprouve. La description est très précise, mais la déesse aveugle le mortel, archéologue et blasphémateur du temple... Cette déesse est fort ressemblante, c'est Nouit, l'Egyptienne. Nous savons que Flaubert a séjourné en Egypte, et ce voyage l'a si profondément influencé que la description du Temple de Tanit avec ses peintures murales à figures de divinités est inspirée par les nécropoles de Thèbes (3). Il n'est donc pas surprenant que l'auteur de *Salammbô* ait transporté cette figure remarquable de la vallée du Nil à Carthage. Il n'y avait pas très loin, et cette hardiesse d'artiste trouvera une justification dans les travaux de Renan, qui reconnaît dans la cosmogonie phénicienne une invasion d'idées égyptiennes (4).

Nouit ou Nout est une des déesses les plus antiques et les plus connues de l'Egypte. Son image était classique depuis les premières explorations (5). C'est une divinité du ciel et de l'espace, épouse de Seb (la Terre) et séparée de lui par Shou ; son corps est le plus souvent étoilé ; on la représente sous la forme d'une vache ou d'une femme, et dans ce dernier cas sa

(1) Flaubert : *Salammbô*, Tanit.
(2) M. Pézard : *Salammbô et l'archéologie punique*. (*Mercure de France*, 16 février 1908).
(3) Louis Bertrand : *Gustave Flaubert*, p. 58.
(4) Renan, (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1868).
(5) Vivant Denon : *Voyage en Egypte*, Atlas.

pose est telle que nous la voyons sur la muraille du temple de Tanit. Elle est figurée de même sur le couvercle des cercueils, s'étendant au-dessus de la momie qu'elle protège : les bas-reliefs et les hiéroglyphes nous en fournissent des représentations identiques (1). Dans le roman carthaginois, l'œuf qui pend de son nombril est un détail ajouté. L'auteur peignant Nouit en noir semble avoir voulu symboliser la nuit et par l'œuf un astre, la lune ou une étoile. Même ici le procédé iconographique respecte la tradition. En effet, dans la cosmogonie égyptienne, le ciel est un plafond de fer auquel les étoiles sont suspendues par des fils (2). Le hiéroglyphe de la nuit représente une étoile ainsi attachée au signe du ciel. Le soleil lui-même est parfois figuré sortant du ventre de Nouit et montant à son visage sous forme de disque (3). L'œuf joue un grand rôle dans la religion égyptienne (4) ; il est parlé dans les textes d'œuf cosmique, d'œuf du soleil (5) et d'œuf lunaire. De même dans le livre phénicien Sanchoniathon le limon originel a la forme d'un œuf. Par ces notions de divinité céleste, d'astres suspendus et d'œuf sacré, le procédé de Flaubert se justifie amplement.

Nouit à Carthage n'est point une exactitude, inutile d'ailleurs dans une œuvre d'art, mais ce n'est pas vraiment une fantaisie. La déesse étoilée n'est point déplacée dans le sanctuaire de Tanit; de tels emprunts existaient dans le monde antique et les prêtres carthaginois ne s'en seraient peut-être pas indignés. Flaubert, empruntant une déesse à l'Egypte, ne pouvait trouver ailleurs des dieux plus favorables.

Il est plus difficile de contester à un écrivain sa documentation en histoire des religions qu'en archéologie. Les croyances furent toujours matière à littérature et il est à peu près impossible de faire revivre des mythes dans leur vérité première. Les peuples contemporains déjà ne comprenaient pas les croyances de leurs voisins ; mais, hostiles ou amis, les transformaient. Ou bien ils retrouvaient partout leurs propres dieux comme les Romains ; ou bien ils prenaient pour des sacrifices humains ce qui n'était que rites inoffensifs. Les religions sont en perpétuelle genèse ; elles

(1) Pierret : *Dictionnaire d'archéologie égyptienne.*
(2) Maspero : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, tome I.
(3) Pierret : *Le Panthéon égyptien.*
(4) Lefébure : *L'œuf dans la religion égyptienne* (œuvres diverses, tome I).
(5) *Livre des morts*, ch. XVII, ligne 50 (traduction Pierret).

sont infiniment plastiques. Cette instabilité, cette imprécision fait la valeur artistique des croyances. Flaubert ne les a guère plus altérées que les anciens poètes grecs. Un écrivain, s'il est impuissant à rétablir dans leur intégrité, d'ailleurs relative, des cultes mal connus, les recrée vivants, ce qui est plus littéraire que la découverte de précieux cadavres. Les dieux sont habitués à changer de place. Isis s'est aventurée bien loin de l'Egypte, suivie d'Anubis, de Sérapis et d'autres qui se transformaient dans de nouvelles demeures. C'est peut-être une erreur analogue à celles de Flaubert qui d'Horus enfant a fait naître un dieu nouveau : Harpocrate. Car Flaubert, dans ce domaine si incertain, devait se tromper, il n'a pu éviter quelques inexactitudes telles que, dans la *Tentation de Saint Antoine*, le « cynocéphale Anubis », le « globe de la terre entre deux ailes ».

Ce qui est une science à peine formée où des autorités diverses se disputent tout le terrain ne saurait imposer des lois à l'imagination d'un artiste. Il faut dissocier l'art de la science et accepter, esthétiquement, la légende de Tanit qu'a tissée Flaubert comme plus vivante que le symbolisme de ses idoles aniconiques. Ce qui fait la force des cultes, ce sont les formules et les incantations, et si la phrase est capable d'enlacer les fidèles, soyez sûrs que sa magie est bonne et que le dieu va venir.

***

§

Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen. — J'ai colligé dans une vieille et rare collection des précis de l'Académie de Rouen l'extrait du discours de réception prononcé, en 1815, par Achille-Cléophas Flaubert (à qui on a reproché de n'avoir presque rien écrit), dans le but de faire figurer ce document au Musée de Croisset.

En voici une copie. Les lecteurs lettrés pourront apprécier s'il est admissible de pressentir en ce style académique et paternel quelque germe ancestral du style de l'auteur de *Madame Bovary*, en vertu du vieil exemple grammairien : *qualis pater talis filius !...*

G. A. LE ROY.

Conservateur du pavillon et musée Flaubert à Croisset.

DISCOURS DE RÉCEPTION
A l'Académie de Rouen
Séance du 9 août 1815
ACHILLE-CLÉOPHAS FLAUBERT (D.M.)
Extrait.

M. Flaubert, D.-M., à Rouen, admis à partager les travaux de la Compagnie, a donné lecture de son discours de réception.

Après avoir remercié l'Académie de lui avoir donné une place parmi ses Membres, notre nouveau confrère s'est attaché à établir les rapports nombreux et la liaison intime de la médecine avec toutes les branches des connaissances humaines.

« La métaphysique, dit M. Flaubert, fournit au médecin cette méthode précieuse de l'analyse, sans laquelle il devient le jouet des troubles pathologiques, comme le pilote, sans boussole et sans voile, est livré aux caprices et à la fureur des vents... La métaphysique épure le langage en rectifiant les idées ; ce n'est qu'autant qu'il marche à la lueur de son flambeau, que le médecin peut espérer de traiter avec succès les délires, les manies, l'hypocondrie, la mélancolie et toutes les maladies de l'organe pensant...

« L'étude de la morale, cette science qui nous apprend à diriger nos passions vers un but honnête, n'est pas moins nécessaire à celui qui exerce l'art de guérir. C'est elle qui lui indique les moyens qu'il doit employer contre le trouble moral qu'il a à combattre. Ici c'est un homme tombé du faîte des grandeurs qu'il faut ramener à des goûts plus simples, à des désirs plus modérés ; là c'est un ambitieux qu'il faut guérir de la passion funeste qui le dévore ; un avare dont il faut amollir le cœur et rendre sensible aux besoins de l'indigence ; des parents intéressés, stupides ou prévenus qu'il faut fléchir pour arracher à la mort une jeune fille victime d'un amour innocent ; une mère désolée, pleurant sur le tombeau de son époux, d'un fils unique, d'une fille chérie, qu'il faut plaindre et consoler en lui montrant, avec la Religion, un avenir heureux pour l'objet de ses regrets, qui déjà habite la demeure éternelle des âmes pures.

« La jurisprudence elle-même n'est pas sans influence sur l'art de guérir : elle sert à guider le médecin dans l'exercice de la médecine légale ; mais c'est surtout dans l'étude des sciences physiques que le médecin peut espérer de trouver les moyens les plus puissants que l'exercice de son art lui rendent utiles ou nécessaires.

« La géologie lui montre les changements que les inondations, les grandes catastrophes du globe ont dû apporter dans la constitution de l'homme.

« La météorologie l'éclaire sur les degrés de chaleur et de froid, de sécheresse ou d'humidité, de pression atmosphérique, nuisibles ou favorables au développement et à l'exercice des fonctions de l'économie animale.

« La statique et la dynamique lui apprennent à calculer la force des puissances musculaires.

« L'optique lui révèle les secrets de l'action de la lumière directe réfléchie ou réfractée sur l'œil, et lui fournit des moyens aussi sûrs que précieux pour remédier aux vices qui peuvent affecter cet organe admirable de la vision.

« La physique est surtout utile au chirurgien dans le traitement des chocs, des contre-coups, des fractures, des luxations ; dans la construction, le perfectionnement et l'emploi de ses instruments.

« Quel immense dépôt de connaissances la chimie n'offre-t-elle pas au médecin ? La nature et les propriétés utiles ou malfaisantes des différentes espèces de gaz, la composition de l'air commun, les qualités qu'il doit avoir pour être propre à la respiration des animaux, les moyens d'en reconnaître la pureté et d'en corriger l insalubrité, les procédés à suivre pour détruire l'effet délétère des miasmes putrides, la préparation des médicaments de toutes espèces, la nature des poisons minéraux, végétaux et animaux, leur manière d'agir, les méthodes les plus sûres pour en arrêter les pernicieux effets, les altérations que subissent les liquides ou les solides animaux, sous l'influence de telles ou telles maladies, la marche la plus certaine et la plus prompte pour s'opposer à leur progrès ou remédier aux désordres qu'elles ont déjà produits ; tels sont les objets importants sur lesquels le médecin ne peut attendre des connaissances exactes qu'en étudiant les principes de la chimie.

« La botanique se recommande à l'étude du médecin sous le rapport des secours précieux qu'elle fournit à la thérapeutique.

« La zoologie peut seule le conduire à la connaissance parfaite de l'organisation de l'homme.

« L'art du dessin sert, dans les descriptions, à offrir des détails que la parole ne pourrait rendre qu'imparfaitement : cet art devient indispensable dans les affections organiques et les monstruosités. »

Puisque le médecin ne doit être étranger à aucune des sciences, M. Flaubert conclut que s'il est appelé à observer et à s'instruire partout, c'est particulièrement au milieu des Sociétés savantes qu'il peut espérer d'acquérir des connaissances solides, soit en s'éclairant des lumières de ceux qui s'occupent à étendre le domaine des sciences physiques ou morales.

Tant d'avantages dont l'Académie l'a mis à portée de profiter, en l'appelant dans son sein, lui inspirent pour cette Compagnie une reconnaissance sans bornes et le dévouement le plus absolu.

ADDENDUM

— L'Académie doit encore à M. Flaubert trois observations dont le mérite sera senti de tous les gens de l'art.

La première est relative à une nouvelle manière de pratiquer la lithotomie chez les femmes.

La deuxième a pour objet un individu mort à la suite d'une carie à la colonne vertébrale. Cette observation est doublement intéressante et par l'étendue de la carie, et par la présence de trois lombrics de six pouces de longueur, entre le périoste et l'os.

La troisième roule sur un anévrisme de l'origine de l'artère aorte communiquant avec l'artère pulmonaire, de sorte qu'une partie du sang rouge se mêlait au sang noir contenu dans la dernière artère, et allait aux poumons.

L'Académie a délibéré l'impression de ces trois observations.

M. Flaubert a fait aussi un rapport sur un Mémoire concernant une rupture du ventricule gauche du cœur ; par J.-F.-S. Worbe, D.-M. à Dreux, (département de l'Eure.

Extrait du Précis Analytique des Travaux de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts de Rouen pendant l'année 1815.

—

1815. — Flaubert, D.-M., Chirurgien en chef de l'*Hospice d'Humanité*, membre du *Jury médical, rue de Crosne, près l'Hospice*.

(D'après le Tableau de l'*Académie* liste des membres.)

RÉGIONALISME

Les fêtes de Montpellier. — Montpellier vient de fêter le septième centenaire de sa faculté de Médecine, d'inaugurer un monument à Rabelais qui y fut écolier ès science hippocratique, cependant que les étudiants de France à qui s'étaient joints les représentants des Associations d'Europe (Allemagne exclue) y tenaient leur annuel Congrès. M Millerand, M. Bérard, un nombre imposant de politiciens, des poètes, des journalistes, des médecins, représentant les facultés françaises et de l'étranger, étaient présents.

Il y eut volonté de régionalisme. Le Midi a de ces sursauts et le deuil qu'il porte d'avoir perdu son âme cache un drapeau qu'il brandit toutes les fois qu'il le peut. Il est, du reste, tricolore et en cette occasion il l'a déployé le long des avenues, autour des places, aux fenêtres de Montpellier pour célébrer en une vaste unité Rabelais, la Médecine, les étudiants et le Président de la République.

La faculté de Médecine nous a, par la bouche autorisée de son doyen, des professeurs Vire et Forgues et du recteur Coulet, vanté ses titres de noblesse. Elle remonte au moins au XIIe siècle ainsi que l'atteste une ordonnance de janvier 1180 où Guillem, seigneur de Montpellier, permet à « tout homme, quel qu'il fût, d'où qu'il

vînt, de tenir école de physique » sans être inquiété. Au XIIIe siècle, l'évêque de Maguelone fut placé par le chef de l'Eglise catholique et romaine à la tête des écoles de médecine existantes, leur laissant une certaine autonomie, mais dans le dessein d'unifier les enseignements des très disputants maîtres ès art hippocratique. L'évêque décidait en dernier ressort du mérite des escholiers et du droit qu'ils avaient d'exercer médecine De cette salutaire organisation date le port des robes qui fit croire, l'autre jour, lorsque le cortège des professeurs se rendit de la Faculté à la Préfecture, que les très fameux médecins de l'antique Montpellier étaient descendus de leur cadre pour défiler dans la cité moderne.

Depuis le XIIe siècle, la Faculté de Médecine de Montpellier a constitué un centre d'études original, ayant le souci de ses traditions et s'adaptant progressivement aux nécessités nouvelles. Si les professeurs y portent le collet de chanoine que l'Eglise leur a octroyé en reconnaissance des soins prodigués aux pestiférés d'une date incertaine, on nous a rappelé que toutes les spécialisations modernes de la médecine s'y trouvaient représentées : études microbiologique, antirabique, antidiphtérique sont venues s'ajouter aux chaires. Des laboratoires se sont ouverts d'histologie, de thérapeutique, etc. Il était bon d'ajouter que l'antique faculté était en état de répondre aux exigences modernes et que les étudiants de tous pays qui viennent y chercher des lumières n'entrent pas dans une maison de ténèbres. Il était bon de l'affirmer au moment surtout où Marseille s'apprête à transformer son Ecole en Faculté de Médecine. Cette menace aux privilèges sept fois centenaires de Montpellier donne à la question de régionalisme une acuité nouvelle.

Aix-en-Provence oublie le siècle présent dans la méditation de ses gloires et s'est retirée de l'arène. Montpellier et Marseille se regardent comme deux lutteurs. Le sable — ce sable méditerranéen que les poètes ont chanté et que le soleil dore toujours — a grincé sous leurs pas. Montpellier a gagné la première manche, victoire plus morale que réelle, plus belle que durable. Le Président de la République l'a proclamé, M. Bérard l'a redit : Le Gouvernement s'emploiera par tous ses moyens à maintenir et à développer la Faculté de Médecine de Montpellier. Les Facultés de Paris, de Padoue, de Londres, de Barcelone, de La Haye, etc., ont dépêché vers leur aînée des personnages aussi considérables par

la robe et le bonnet que par la science. Marseille, elle-même, a envoyé vers l'aïeule un modeste représentant de son Ecole. Discours, hymnes, drapeaux... et Montpellier s'est remise au travail, pleine de confiance, le front lauré. Marseille saura attendre. Montpellier est assez forte pour se préparer à la concurrence future.

Il était naturel que Rabelais, qui fut étudiant dans la très joyeuse cité, eût sa part de gloire. M. Bérard, M. Aussel, président de l'Union générale des étudiants, ont prononcé des discours pleins de soleil et de ferveur. Le ministre de l'Instruction publique a abordé avec un esprit « moult limpide et serein » l'œuvre de Rabelais, exaltant en lui le philosophe de la mesure, ce qui était un paradoxe, et le protagoniste du bon sens, ce que chacun reconnaîtra volontiers. Il faut à une région le plus grand nombre de gloires pour justifier son existence. Sans doute est-ce pour cela que Rabelais figure désormais avec un sourire avisé sur le drapeau des étudiants de Montpellier.

Jusqu'à quel point l'Université peut jouer un rôle actif dans le régionalisme, c'est le thème que M. Bérard a effleuré dans une fine improvisation qu'il a prononcée à la Faculté de médecine. Il y a à la Faculté des lettres une chaire d'histoire du Languedoc. Il pourrait y avoir une chaire de provençal et de catalan (la région dont Montpellier veut être capitale allant jusqu'aux Albères). Mais ce n'est pas aux études désintéressées que le ministre a songé, il a visé, ainsi que M. Millerand devait le redire le lendemain, les services que la science peut rendre à la terre. Avec cette idée, nous revenons au régionalisme géographique, le plus solide, le plus gouvernemental, c'est-à-dire, dans les conditions actuelles, le seul possible. C'est pourquoi l'école d'Agriculture, bien que n'étant point rattachée au ministère de l'Instruction publique, fut de la fête. Ici, Montpellier remporte une victoire certaine. Son école d'Agriculture est admirablement située au centre des terres d'où le cep jaillit ; son domaine s'étend jusqu'aux plantes parfumées de Provence et jusqu'aux amandiers du Roussillon. A l'école ont été annexées une station d'essai de semences, une station de recherches viticoles, une station céricicole, une station de physiologie végétale, d'entomologie agricole, etc. M. Millerand a célébré le vin, « par excellence un produit français », il a vanté les travaux de l'école d'Agriculture, ses recherches du virus vaccin de la clavelée, ses études des races de vers à soie,

ses analyses des conditions climatériques intéressant toute la région.

Oui, il y eut vraiment volonté de régionalisme. Et le soleil fut plus régionaliste que de coutume ; car il noya de splendeur la ville et son jardin royal où évoluèrent les antiques symboles de la gaieté méridionale, le « chevalet », le « bœuf » de Mèze, le « loup », de Loupian, Tarasques locales que la tradition conduit au-devant des rois, des princes et des présidents qui viennent apporter au Midi l'assurance que le pouvoir central respecte son âme fervente.

Nous eûmes heureusement pour clore ces journées mémorables une manifestation d'art au théâtre. Je ne veux point parler, pour ne pas en dire le mal qu'il mérite, du ridicule gala que l'administration théâtrale offrit au président, aux ministres et à ses hôtes : un morceau de *Guillaume Tell*, un morceau de *la Favorite*, un morceau de *la Tosca*, quel plat réchauffé et indigne de Montpellier capitale! Comme je demandais à quelqu'un pourquoi cet indigeste repas de fade musique, il me fut répondu : « Il doit y avoir plusieurs contre ut là-dedans. » Mais, le lendemain, *Cassandre* fut créée sur cette même scène où tant de fois mourut Caravadossi, devant une salle comble et recueillie. L'œuvre est de Mlle Jeanne Galzy, qui publia ses premiers vers au *Mercure de France* en 1910. *Cassandre* est une belle œuvre, dont l'alexandrin ne manque pas de finesse ni quelquefois de fermeté. Elle fut jouée avec conviction par Mme Segond-Weber et une compagnie d'acteurs parisiens. L'auteur, du moins, est Montpelliéraine, ce qui peut consoler que sa tragédie ne le soit point. *Cassandre* n'est autre chose que l'aventure de cette étrange et malheureuse fille qui meurt pour avoir trahi le secret d'Apollon, son amant.

Il était bien que Montpellier terminât des fêtes régionales par une pièce apparentée à une tradition qu'illustrent noblement les demeures du XVIIe siècle et la belle ordonnance du Peyrou où chevauche Louis XIV devant l'Arc de triomphe orné d'allégories languedociennes.

JEAN CATEL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Réouvertures. — L'exposition Henri Binard au Cercle artistique. — Un poète wallon : M. Henri Simon. — La retraite de M. Jules Destrée. — Memento.

La fin des vacances coïncide, ici comme ailleurs, avec la réouverture des théâtres et des salons de peinture.

On rouvre! La ville retrouve son grand mouvement souple et paresseux des soirées inutiles, de bonne flemme, et toutes ces réouvertures (en particulier celle des huîtres que j'avais oubliée) nous conquièrent et nous plaisent, disait Jean de Tinan.

Lasses du prestige des horizons marins et de la vaste rumeur des forêts, nos âmes vont donner asile aux pauvretés des broyeurs d'ocre et au lyrisme conventionnel des auteurs dramatiques. Les poumons imprégnés d'iode et d'essences sylvestres réaspirent avec une évidente joie des relents d'huile et la poussière des fauteuils mal brossés. Tel familier des plages et des montagnes, hier encore extasié devant d'incessants mirages, se replonge voluptueusement dans la trouble atmosphère des couloirs et raille le chasseur obstiné qui néglige, en faveur d'une salubre randonnée, le spectacle absurde d'un théâtre à la mode.

Les premiers froids ont sonné le retour des plaisirs compliqués et des joies frelatées..

Après avoir tourné le dos aux fastes d'un couchant, on se presse devant un pauvre paysage, farci de recettes, et la dernière des cabotines arrache aux mains les plus rebelles des applaudissements refusés à ces deux jeunes filles — souvenez-vous-en, Grégoire Le Roy — qui, ingénument divines, dansaient, un dimanche de septembre, devant la mer du Nord.

Théâtres, concerts, cirques, music-halls et salons de peinture nous étourdissent d'un tintamarre de sons et de couleurs.

Au premier **Concert Populaire**, la « Pétrouchka » de Stravinsky déchire de son tumulte orchestral l'héroïque angoisse de la « Septième symphonie » et les grâces assourdies de la « Fantaisie sur un thème populaire wallon » de ce pauvre Théo Ysaïe.

Au **Théâtre du Parc** la belle et sobre pièce de M. Paul Raynal, « Le Maître de son cœur », fait place, après quelques représentations, à la triomphante « Bataille » de M. Frondaie, que l'ingéniosité de trois décors sauve du néant où elle rentrera demain.

Sacha Guitry, despote des élites et souverain temporaire du **Théâtre des Galeries**, entache d'inutiles cabrioles le souple dialogue de ses pièces dont il compromettrait le triomphe, si Lucien Guitry [ah ! que ce père a donc raison !] ne les ramenait, d'un geste avisé, à leur juste mesure.

Les peintres semblent, eux aussi, entraînés par une sorte de destin outrancier qui plaît aux dieux du jour.

Plus soucieux des succès immédiats que des rigueurs d'une nécessaire discipline, ils corrodent de tons exaspérés leurs hâtives esquisses et se confinent, à de rares exceptions près, dans la sempiternelle interprétation d'accessoires mal groupés ou de paysages sommaires.

Que l'un d'entre eux, fidèle au vieil idéal baudelairien,

> Là, tout n'est qu'ordre et beauté
> Luxe, calme et volupté,

se complaise dans quelque sereine contemplation, étrangère aux problèmes de l'heure, et voilà toute la meute des confrères et des critiques qui lui aboie aux chausses.

Le culte du coup de poing dans l'œil ne pardonne pas à l'amour des nuances et l'instant semble redoutable aux derniers attardés du songe.

H. Binard, qui expose au Cercle artistique une quarantaine de toiles, vient d'en faire la dure expérience.

A première vue, l'art d'Henri Binard ne gagne pas à un examen d'ensemble : chacune de ses toiles est un poème impondérable, une sorte de variation sur un éternel thème intérieur qui ne parvient pas à imposer la continuité et l'incessante perfection d'un rêve tout en vibrations et en subtilités.

La peinture de Binard semble tissée de rayons d'aube et de clair de lune.

Qu'il évoque Venise, un coin de port, des dunes sous la neige ou une nymphée, toujours Binard emprunte à son imagination une sorte de lumière spirituelle qui baigne chacune de ses œuvres d'une atmosphère enchantée.

Aussi ne trouve-t-on jamais chez lui de vision directe. La vie s'y noie dans une buée d'argent et d'or et se subordonne à ce lyrisme ineffable qui fait la gloire d'un poète comme van Lerberghe, mais que l'on interdit aux peintres, soumis, comme chacun sait, par d'inflexibles lois, à l'interprétation scrupuleuse du monde extérieur.

Aux truculences de la palette Binard oppose la souveraineté de l'esprit : son royaume n'est pas de ce monde.

Les formes n'y sont plus que visions, les paysages, mystérieuses apparences.

Tout s'y ordonne en vue du mystère, de la grâce et de la sérénité, non pas comme chez Puvis ou chez Ménard, esclaves de la

stylisation décorative, mais lyriquement, comme dans une féerie shakespearienne ou un poème des *Entrevisions*.

Sans doute est-ce cela qui vaut à Binard le dédain de ses confrères : car il y aura toujours antinomie entre la plasticité et le rêve et le coloriste habile à transposer un coin de nature ne pardonnera jamais au visionnaire, maître de son métier et capable de le surpasser de toute la hauteur de son inspiration.

Rares sont les poètes de la plume et du pinceau qui parvinrent à capter dans leur œuvre une parcelle d'infini et cette rareté stupéfierait l'esprit assez téméraire pour restreindre, par amour de l'absolu, ses curiosités et ses admirations à leur culte.

Pour avoir chanté leur chanson dans un coin familier épinglé de souvenirs et parfumé de fleurs fraîches, des peintres et des écrivains se sont acquis une juste gloire et la joie de les découvrir est d'autant plus grande que fort souvent, indifférents à la consécration du monde et préoccupés surtout de chanter pour eux-mêmes, ils se cantonnent dans une solitude d'où seul le hasard les fera sortir.

Une revue liégeoise, *La Vie wallonne*, que dirige avec un soin attentif un écrivain délicieux et trop peu connu, M. Charles Delchevalerie, vient précisément de publier une fort belle étude sur un remarquable poète de terroir, M. **Henri Simon**, dont la notoriété n'a pas dépassé jusqu'ici les frontières de Wallonie.

M. Henri Simon a écrit en dialecte liégeois des pièces de théâtre qui sont célèbres dans la cité mosane et, à la veille de la guerre, il a fait paraître un recueil de poésies wallonnes : *Li Pan dé bon Diu* (le pain du Bon Dieu), auquel M. Charles Delchevalerie rend un enthousiaste et juste hommage.

H. Simon, dit M. Jean Haust dans sa préface au *Pan dé bon Diu*, fit de solides études à l'Athénée de Liége. Horace, Virgile, Homère exercèrent sur lui une influence profonde. L'*Iliade*, en rhétorique, était son livre de chevet, ainsi que les *Epîtres* d'Horace que, dans la suite, il tentera de traduire en liégeois. De Virgile, la douce sensibilité, le parfait équilibre des qualités, la *venustas* et l'harmonie éveillaient en lui de secrètes correspondances. Il se pénétra de ces maîtres et resta toujours à leur école.

Il pensa même s'orienter vers l'étude exclusive des lettres classiques. Après l'examen de gradué, il suit un an les cours universitaires et obtient le diplôme de candidat en philosophie Brusquement, il change de voie : la peinture l'attire invinciblement. Six ans, il fréquente à Liége l'acadé-

mie des Beaux-Arts, puis il va passer un an à Rome : il y prend contact avec les chefs-d'œuvre de l'art classique et aussi avec le peuple, qui lui rappelait ses chers Wallons.

Bientôt, cependant, la nostalgie le saisit de la « douceur » wallonne et le ramène à Liége en 1884. Il ne quittera plus cette ville que pour faire des séjours prolongés à Lincésprimont, où il vit de la vie champêtre et se met définitivement à l'école de la Nature. Dans ce village, situé sur la marche de l'Ardenne, au contact des êtres simples qu'il aime par-dessus tout, il s'imprègne avec passion des senteurs, des voix et des traditions de la terre natale. L'aspect des choses se révèle à son œil de peintre et de contemplateur. Pour traduire son émotion d'artiste, il a de moins en moins recours au pinceau ; il lui faut la musique et la valeur picturale des mots. C'est ainsi qu'il devient poète de la terre : il peint plutôt qu'il ne chante cette vie rustique qui a toutes ses tendresses, où il se replonge dès qu'il le peut et dont il goûte intensément la douce gravité, la santé calme et robuste, les gestes familiers, qu'il transpose à merveille dans ses vers.

Li Pan dè Bon Diu réunit les poèmes écrits par Henri Simon de 1883 à 1909 et l'on peut y suivre, conjointement à une perfection formelle de plus en plus grande, l'évolution d'une pensée éprise, dès l'adolescence, des métamorphoses innombrables de la nature.

Requise, au début, par le trouble des premières amours, elle se lasse bientôt du spectacle d'elle-même pour se pencher vers les êtres et les choses. Se divertissant d'abord à la contemplation des sites familiers qu'elle enchâsse comme des toiles précieuses, dans le cadre rigoureux de petits poèmes tantôt narquois, tantôt émus, elle s'élargit peu à peu, en passant par l'inévitable nostalgie des souvenirs, jusqu'à la pathétique interprétation des mystères de la vie. Qu'elle chante les primes tourments amoureux, les sept jours de la semaine, les sites pittoresques de son pays, la mort de l'Arbre ou le Pain du Bon Dieu, l'inspiration d'H. Simon garde toujours une fraîcheur et une émotion sans pareilles. La Nature s'offre à son enfant élu dans sa magnificence ingénue et il en traduit les émouvantes confidences avec une filiale ferveur.

Jeune homme, il soupire aux pieds d'une éphémère bien-aimée ces stophes parfumées comme une fleur des champs.

Parmi les prés, Nanette,
Voulons-nous aller ?

C'est la saison des violettes,
Vous les cueillerez,
A votre blanche collerette
Vous les mettrez,
Et quand elles seront mortes
Vous me les donnerez.....

. . . .

Adieu donc, belle, adieu, Nanette !
Voilà nos amours bien finis.
Pour vous ce ne sera pas une grande perte ;
Elle ne sera grande que pour moi.
Partout vous pourrez dire
Que jamais vous ne m'avez considéré.
Je ne vous aurai jamais toute entière
Mais je vous aurai du moins chantée !

Pour illustrer la songerie d'une fillette (*A quinze ans*), il use de cette délicieuse trouvaille :

Quand je vois les oiseaux, s'approchant sur une branchette,
Dire leur chanson,
Mon âme s'ouvre, à pleurer je suis toute prête ....
Pourtant, je suis heureuse.

Qu'il attarde sa flânerie devant un vieux moulin à eau et voici le rondeau — ou l'aquarelle — qu'il en rapporte :

Dans la fraîche buée qui s'élève
Toute blanche entre les buissons d'aunes,
Le moulin couvert de mousses,
A califourchon sur le ruisseau, tourne.
Entendez-vous la première paire de meules qui claquette
Et l'eau de la vanne, le bruit qu'elle fait,
Dans la fraîche buée qui s'élève
Toute blanche entre les buissons d'aunes ?
Tout à coup, le soleil fait une trouée
Dans le ciel, qui s'ouvre comme une barrière
Réchauffant les fleurs, les oiseaux,
Le long de l'eau qui court en aval,
Dans la fraîche buée qui s'élève.

Mais la vision s'amplifie : *Nosse veye* célèbre la gloire paisible de l'épopée paysanne en fresques d'un intense accent :

La nuit est venue.

Le vieux censier est assis sur le pas de sa porte ; il fume sa pipe, le dos appuyé contre l'huis. Au-dessus de sa tête, la « beauté » (la lune) s'avance sur son char paisible au milieu des étoiles ; mais, lui, ne la voit

pas, il songe. Il repasse sa pauvre vie pleine de si longues peines et de si courtes joies. Et soudain, il penche la tête, laisse éteindre sa pipe et s'endort. — Et il demeurera là, tant qu'une main s'appuie sur son épaule et qu'une voix lui dise qu'il est temps. — La nuit est venue...

Il y a la terre... Il y a la vie... Il y a les ténèbres et la mort. Voici deux fragments de *Li mwert di l'Ebe* (La mort de l'arbre) :

Là sur la crête qui fait saillie entre les deux vallons telle l'échine d'un vieil animal gigantesque, l'arbre a grandi, fort et vigoureux, droit comme un i. Ses branches, comme autant de bras, ont l'air d'agripper le ciel, cependant que ses racines, pareilles à des mains de fer, écartent les roches dures pour atteindre au cœur de la terre.

. . . .

Aussi, voilà que dans le calme de la matinée on entend gémir quelque chose, lentement, comme une plainte.

Le chêne s'abat tout d'une pièce, la crête retentit et la terre tremble, cependant qu'un grondement de tonnerre, s'épandant sur les bois, va mourir dans les vallons. Et sur la campagne, le laboureur, pris comme d'un effroi, arrête ses deux chevaux pour regarder vers les collines. — A la place du géant, c'est comme un trou sur le ciel.

Ce n'est pas à tort qu'à propos de ces poèmes puissants et purs, M. Delchevalerie, à qui j'ai emprunté les traductions qui précèdent, évoque les grands noms d'Hésiode et Virgile.

Leur souvenir s'impose davantage encore à la lecture de *Li Pan dè Bon Diu*, qui a donné son titre au volume et où M. Henri Simon célèbre le miracle du blé « depuis le labourage et les semailles jusqu'au repas où la famille du campagnard s'assied autour de la table, tandis que la mère découpe en tranches le beau pain doré issu de la graine jetée au cœur de la terre généreuse. Le respect fervent des labeurs agrestes, ardus, inquiets et bienfaisants, imprègne le Cycle de poèmes qui s'enchaînent à travers l'année sous la suite diverse des soleils et des jours ». (Charles Delchevalerie.)

Les grains d'or, grésillant hors de la main qui les lance,
s'abattent en jaillissant sur la terre qui les attend et
tressaille de retrouver les enfants qu'elle porta.

De l'heure des semailles à l'heure de la cuisson, c'est une suite d'admirables tableaux où la gravité biblique s'unit à une sorte de lyrisme populaire qui trouvent leur magnifique épanouissement dans cet épisode terminal :

La nuit est venue : on vient d'allumer la lampe dans la pièce où l'on se tient et sur la vieille table de chêne on a dressé tout pour le souper. Parmi les tasses à fleurs, le beau pain doré étale ses blanches baisures qui mettent l'eau à la bouche aux petits enfants qui en ont des envies. Aussi, c'est un ouvrage de les vouloir maîtriser! Que de fois la mère doit-elle menacer les petites mains qui pointent pour l'agripper!

Mais, tout à coup, voilà qu'on entend dans la cour un grand bruit d'attelage qui vient leur faire changer d'idée, car les voilà tous sur le seuil : C'est le père ! — Vite, il faut qu'on s'active ! La femme prend le pain, fait une croix sur la croûte avec le couteau, comme pour le bénir ; et, pendant qu'elle coupe les tranches, l'homme rentre avec ses bambins, qui se bousculent pour l'approcher. Il a trimé encore plus que ses chevaux ; il est exténué, harassé de fatigue ; il n'en peut plus ; il meurt de faim, et c'est d'un œil de consentement qu'il voit qu'on a tenu le repas prêt. Tout de même, voici qu'on est à table ! Et tandis que le pauvre censier fait sa tartine, il me semble qu'il doit songer bien loin, en se rappelant ce qu'elle lui coûte et de peines et d'échecs et de contretemps ! Pourquoi donc faut-il qu'il soit dit : « C'est à la sueur de ton front qu'il te faudra gagner ta croûte ? » Mais, jetant les yeux sur sa nichée d'enfants vermeils, forts et sains, il oublie ses idées noires ; et, avant de se mettre à manger, d'un geste tout simple et sans mômerie, d'un geste qui vient de ses aïeux, que sa mère lui enseigna et que tout le monde répète autour de lui, — il se signe, comme pour remercier le bon Dieu.

On pourra regretter que les dons merveilleux d'un poète comme M. Henri Simon se soient condamnés, malgré l'excuse de la fidélité au vieux langage du pays, à l'étroite prison d'un dialecte local.

Si des traductions bien faites, comme celles de M. Delchevalerie, font ressortir la pureté et la noblesse des poèmes d'H. Simon, elles ne parviennent pas à mettre en relief leur virtuosité rythmique et abolissent délibérément les subtilités imagées d'une forme toujours parfaite.

On imagine aisément la place qui serait dévolue à H. Simon dans l'admiration du nombre, s'il avait écrit en français, constate M. Delchevalerie à la fin de son article...

Tous les lettrés ne manqueront pas de faire leur ce mélancolique aveu.

Je m'en voudrais de clore cette chronique sans saluer au passage M. **Jules Destrée**, qui abandonne le ministère à la suite

d'un incident politique auquel il fut du reste tout à fait étranger.

Jules Destrée laissera le souvenir d'un grand ministre et son passage au département des sciences et des arts s'illustra d'initiatives marquées au coin de la plus lucide intelligence et de la plus parfaite équité.

Rangeant à l'arrière-plan de ses préoccupations les vieilles querelles de partis, il sut, par des mesures énergiques autant que sages, se concilier l'admiration et la sympathie de tous les libres esprits, à qui il ne reste, après l'absurde tourmente qui l'emporte, qu'à déplorer la perte d'un défenseur avisé et d'un parfait ami.

Memento. — *Le théâtre de la Monnaie* a inscrit à son répertoire *La Fille de Roland*, de M. H. Rabaud.

A *Sélection*, le peintre C. Permeke expose, dans de bien mauvaises conditions d'éclairage et de présentation, quelques tableaux d'un art volontairement élémentaire, mais d'un indiscutable sentiment tragique.

Au Cercle Artistique : M. Allard-L'Olivier éparpille son enthousiasme dans des toiles variées où s'avèrent surtout un amour ardent de la couleur et de louables préoccupations décoratives.

M. Fernand Lantoine a rapporté du Midi des interprétations tantôt éblouissantes, tantôt recueillies : Aiguesmortes lui a inspiré quelques vues auxquelles s'accrochent impitoyablement des souvenirs barrèsiens qui en complètent l'ardeur un peu superficielle ; Marseille, en revanche, lui livre avec générosité sa merveilleuse lumière et « le Bateau rose » est une page dont on se souvient.

Le poète Ramaeckers a repris ses mardis littéraires qui obtiennent un succès marqué.

Revues. — *Signaux* (octobre) : Alfred Jarry ou le Père Ubu en liberté, par André Salmon.

Le Thyrse (novembre) : Chroniques de Léon Chenay et d'Armand Eggermont.

La Bataille littéraire : « Aujourd'hui », par H. Vaudeputte, Poèmes d'Eugène Herdies.

La Renaissance d'Occident (octobre) : « La vérité sur le mot de Cambronne », par C. Pitollet.

Le Prisme : Hommage à A. Donnay, d'A. Fontainas, Fernand Séverin et Charles Delchevalerie. — « Elégie » de Noël Ruet. — « Introduction à la Poésie moderne », par J. Bouchary.

La Nervie (octobre) reproduit les très curieuses toiles de Foujita que l'on vit l'an dernier à *Sélection* et de fort beaux dessins de M. Masui-Castrique.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Gabriel Miro. — Dernières publications de la collection *Atenea.*

Gabriel Miro est un romancier d'une quarantaine d'années de l'œuvre, déjà nombreuse, duquel quinze pages peut-être ont été traduites en français : je fais allusion à un chapitre des *Figuras de la Pasión*, traduit par Mme B.-M. Moreno dans le premier numéro de la revue *Hispania*. C'est vraiment peu. Mais il n'a pas à se plaindre plus que n'importe quel écrivain de ses compatriotes : les traducteurs auront fort à faire lorsqu'on sera parvenu à découvrir la littérature espagnole contemporaine.

Miró, à ses débuts, suivit la voie tracée par Azorín : brisant, assouplissant la prose espagnole, enrichissant la langue de formes archaïques et de formes nouvelles. Mais il avait une sensibilité poétique, une réceptivité aux émotions des lieux et des âmes, toute originale.

Le *Libro de Sigüenza*, publié en 1917, le représente promenant sa sagesse et sa mélancolie à travers des paysages maritimes ; certaines de ces paraboles sont d'une pensée parfois inachevée et frôlant le lieu commun, mais d'autres pages sont troublantes, comme ce récit d'une visite d'un bateau norvégien où palpitent, mêlés à de légères ironies, le mystère et le charme de l'étranger. Les histoires du livre intitulé *El Angel, el Molino, el Caracol del Faro* (*L'Ange, le Moulin, le Coquillage du Phare*) me paraissent plus pleines. Quelques-unes font penser aux fables que contait Oscar Wilde : c'est la même noblesse, la même religion de la beauté, le même sentiment de la dignité de l'artiste : ainsi cette histoire de l'aigle que des bergers ont capturé et muselé, et qui s'échappe et monte dans le ciel avec sa muselière de chien. J'ai déjà parlé ici du livre intitulé *El Humo dormido* (*La Fumée endormie*), où revivent, dans les mêmes lointains, des souvenirs d'enfance et de petits villages agonisants et des personnages, fantasques ou misérables, comme rencontrés en rêve. J'en viens à une entreprise plus vaste.

Il s'agit de toute une œuvre qui s'appellera *Estampas Viejas* (*Vieilles Estampes*). Les deux premiers volumes ont paru sous le titre *Figuras de la Pasión del Señor* (*Figures de la Passion du Seigneur*). Alors qu'à Barcelone il collaborait à la confection

d'un dictionnaire religieux, Miró, entraîné par les suggestions poétiques de son travail, commença à broder autour des Saintes-Ecritures d'adorables imaginations. Ces *Figuras de la Pasión* ne sont pas un nouvel Apocryphe, mais le très respectueux commentaire d'un romancier. Un formidable effort de reconstruction à la Flaubert. Et Miró a plusieurs des qualités de Flaubert : la patience et une extraordinaire faculté de création plastique.

C'est une œuvre lente et raffinée ; mais chaque mot soulève une couleur et un parfum, et le décor est peut-être plus vivant encore que les personnages. Le ciel, les pierres et les plantes se meuvent ; la phrase est puissante de saveur terrestre, de sensualité, de concrétion, elle emporte l'objet avec elle et l'impose, la description est animée à son degré extrême d'intensité. Une science parfaite de toutes les ressources de la langue espagnole nous vaut cette merveille. Toutes les richesses, depuis les trésors traditionnels jusqu'aux hardiesses modernes, de cette langue sonore et émouvante sont utilisées. A chaque instant une invention, une association de mots simple et étonnante font de cette prose ce que Mallarmé voulait que fût l'œuvre d'art « où tout est miracle ». De sorte qu'il faut très attentivement s'appliquer si l'on veut analyser la beauté de ce style.

Après Judas, Hérodiade, Pilate, la Samaritaine, après la figure de Jésus pieusement, fervemment reconstituée, Miró nous donnera des figures de disciples, de saints, de patriarches, de moines, et ce sera comme une de ces processions d'images coloriées et précieuses, habillées de velours et de satin et rayonnantes de bijoux, qui défilent pendant les semaines saintes espagnoles, ou comme ces dramatiques joujoux de crèches dont la réapparition, à chaque nuit de Noël, nous enveloppe, selon Miró lui-même, d'une délicieuse tristesse.

C'est tout autre chose que *Nuestro Padre San Daniel* (*Notre Père Saint Daniel*) ; c'est un roman réaliste, un « roman de chapelains et de dévots ». L'action se déroule à Oleza, une petite ville cléricale. On est séduit d'abord par la bonhomie de cette atmosphère d'encens et de fumée de cierges, la lenteur de ces vies lointaines, cachées, monotones, la belle campagne, la charmante province. Puis l'humanité ordinaire de ces existences apparaît, les masques tombent l'un après l'autre, les intrigues, le mensonge et la passion se font jour. Et ce sont des drames atroces qui se

jouent dans ce calme. La maîtrise de l'auteur ici est absolue. Il manie avec une adresse égale l'horreur et l'enchantement, la poésie et la vérité. On pénètre dans des âmes obscures, fanatiques, ardentes, prêtes au sang et à la folie, comme celle de ce malheureux dont une épouvantable scène de la dernière guerre carliste a fait un idiot, peint comme les idiots de Velazquez, et dont les tremblements sauvages traversés de divinations déchirent tragiquement le recueillement et les médisances de la petite ville. Et l'on se sent petit à petit vibrer de la même angoisse qui saisit une des protagonistes de Miró, lorsque, à la dernière page du livre, elle manque de se faire enfermer pour toute la nuit, dans l'église de Saint-Daniel, dans la grande église silencieuse, hallucinante, aux pieds de l'énorme idole.

§

Les livres de Gabriel Miró sont édités par la **Collection Atenea**, que dirige M. Fedérico Cervantes. Ce sont des éditions de goût, cartonnées à l'anglaise, dont la typographie et le papiér ne laissent rien à désirer. Elles se sont augmentées récemment d'œuvres de Turró et d'Eugeni d'Ors, deux auteurs catalans qui ressortissent au jugement de notre confrère Camille Pitollet. C'est de Ramón Turró les fameuses *Origenes del Conocimiento* (*Origines de la Connaissance*), une singulière monographie psycho-physiologique de la faim qui se développe jusqu'à une philosophie de la connaissance. Cette étude, que l'on a pu qualifier de géniale, a paru d'abord en allemand et en français, et c'est Miguel de Unamuno qui en préface l'édition castillane. Quant au livre d'Eugeni d'Ors dit *Xenius*, c'est *El Valle de Josafat* (*La Vallée de Josaphat*), traduit en espagnol par R. Marquina, qui prit aussi le soin de traduire *La Ben Plantada*, cet évangile du Catalanisme. *La Vallée de Josaphat* est une série de médaillons de grands hommes, et l'on retrouve dans le texte espagnol la perfection brillante et concise et la hauteur d'âme de ce très grand écrivain.

A part ces auteurs autochtones, la collection *Atenea* continue son effort de diffusion d'œuvres étrangères, en publiant des traductions de Dostoïevski, Gide, Ch.-L. Philippe, Stevenson, Wells, Hardy, D'Annunzio, etc... Il semble que les Espagnols n'aient jamais autant lu d'auteurs étrangers : outre la collection *Atenea*, il est des maisons d'édition, comme *Calpe*, qui se sont consa-

crées presque entièrement à publier des traductions, — surtout de romans français.

JEAN CASSOU.

LETTRES BRÉSILIENNES

Graça Aranha et l'esthétique de la vie. — Tout homme qui pense (cela arrive à peu de gens) revit pour son compte, en raccourci, la tragédie de l'esprit humain. Tout à côté de la merveilleuse contrée de rêve qu'est l'enfance, il trouve un pays d'épouvantes et de douleur. C'est le royaume dualiste de la conscience opposée à l'univers. Une goutte d'eau a été séparée de l'Océan. Elle le sait, en souffre, et veut y rentrer. Tous les profonds courants de l'âme tendent à ce retour, les ruisseaux comme les grands fleuves. L'extase amoureuse ou musicale, l'ivresse de l'alcool ou de l'action, toutes les ivresses, tant mondes qu'immondes selon la hiérarchie consacrée, nous mènent au nirvana, à l'oubli de la personnalité, à l'abolition de la conscience. Les systèmes religieux et philosophiques ne sont guère que des compromis entre celle-ci et le cosmos. Ils placent la réunion dans la mort ou l'après vie. La pensée esthétique s'efforce vers une harmonie supérieure, la communion dans la vie.

Il règne encore là-dessus toute sorte de malentendus. Il y a la confusion de la religion et de la morale, celle-là un instinct humain initial, celle-ci une utilité policière et transitoire, souvent opposée à l'autre. Il y a aussi le malentendu de l'art social, vraie inversion des données philosophiques. La plupart des esprits en vivent à l'heure qu'il est. Ceux qui le font dans l'inconscience sont heureux. Les autres en souffrent, mais s'y accommodent. Ils subissent les œillères de la convention, et suivent en geignant les trottoirs civils. D'aucuns, ne pouvant ni accepter ni corriger les choses, restent de vains revoltés. Il en est finalement qui connurent la libération et découvrent le monde esthétique et volontaire, où une nouvelle création remplace le paradis perdu. Pour ceux-là, tout converge vers l'unité esthétique et l'art. Le désir, l'imagination, le mysticisme, la philosophie, tout mouvement ressortit de l'art. Chaque manifestation cherche la re-création, la formation d'une atmosphère génératrice où l'esprit renaît adapté et lucide, redevenu à la fois enfant et sage, c'est-à-dire

dieu. Là il ne souffre plus de la séparation et il flotte, heureux et familier, comme la cellule vitale dans l'eau marine.

L'activité critique est, pour de tels penseurs, un travail préparatoire, un chantier intellectuel qui façonne les blocs dont sera bâtie l'œuvre synthétique et harmonieuse. Ceux-là savent que l'art est le but, et non pas le moyen. Ils ne tiennent pas de Tolstoï, mais de Gœthe.

Mon ami Graça Aranha est chez nous un admirable exemple de cette mentalité émancipée. Il est à la fois analyste et constructeur, chose fort rare en ces temps de spécialistes, surtout parmi notre littérature où domine souvent la pure sensibilité sentimentale et imprécise. Chez Graça Aranha la finesse de la pensée critique ne nuit nullement à l'imagination créatrice. Il est un grand poète, malgré qu'il n'ait jamais écrit qu'en prose. Plus soucieux de penser que d'imprimer, il n'a publié jusqu'ici que trois livres. Ce sont trois maîtres livres. Ils illustrent son évolution des tourments de la conscience dualiste à la sérénité esthétique. Le premier en date, *Chanaan*, fut composé sous la règle sociologique. Les deux autres en liberté.

Dans *Chanaan* il pose un problème social, qu'il tâche de résoudre en homme de goût, sans prêcher, simplement en mettant aux prises deux partisans hostiles et raisonneurs. Mais cela, malgré la valeur intellectuelle du dialogue, c'est la moindre partie du livre. Ce qui en fait la beauté durable est du ressort de l'art pur et désintéressé : l'imagination magnifique, l'évocation lumineuse du paysage, l'émotion simplement humaine, la précise notation de la vie. C'est une superbe succession de tableaux, comme il n'y en a pas de plus riches de ton ni d'un dessin plus ferme dans notre littérature. L'émerveillement du voyageur devant le fleuve ensoleillé, le sacrifice propitiatoire du vieux cheval sur le sol vierge, le calvaire de la fille-mère et sa transfiguration nocturne par la magie des vers-luisants, les reflets de la vie dans l'âme poétique et obscure du faune indigène, chanteur et danseur — sont autant de visions inoubliables.

Vint ensuite *Malazarte*, poème dramatique. Là, plus de débats sociologiques, mais bien la tragédie de l'âme humaine. Edouard est l'esprit qui prend conscience de la réalité par douleur, mais qui ne réussit pas à la transformer en joie supérieure. Il représente l'humanité moyenne, sensible et mal-

heureuse. Sa libération ne s'achète qu'au prix de la violence et du désespoir. Par contre Malazarte (de son vrai nom Malasartes, *mala artes*, les males arts, le lutin joueur de mauvais tours des forêts brésiliennes) est le symbole de l'inconscience et du changement, de la vie elle-même, subtile et élémentaire. A la mort de son père, dans un sombre deuil domestique, Edouard se réfugie dans un amour puéril et chaste. Mais la douce enfant qu'il aime disparaît, attirée par l'eau mystérieuse, car, sur la margelle du puits, lui est apparue l'Uyara, la Mère de l'Eau, la sirène fluviale qui mène l'homme à la mort par son chant. Elle est Dionysia, l'amour vainqueur et tragique. Mais toutes les eaux vont à la mer, et l'Uyara fatidique, évanouie en emportant la vierge sacrifiée, va reparaître au bord de l'océan, comme Aphrodite. Edouard veut tout quitter pour la suivre, car en elle il sent inclus et ses regrets et ses désirs d'amour. Il ne l'appelle pas en égal vainqueur, mais en révolté forcené et trouble. C'est pourquoi la femme, qui aime l'affirmation et veut être dominée, lui préfère Malazarte, Malazarte le joyeux diable, antérieur et étranger à la conscience morale, menteur et enchanteur, créateur de mirage vital, ne regardant jamais en arrière. Au dénouement du drame elle abandonne Edouard pour s'enfuir avec Malazarte sur la mer libre.

M. — Viens, Dionysia, tu seras la voix de la mer.

D. — Je serai sa voix éternelle .. je serai le murmure infini de l'amour et du désir .... O joie! si Dionysia mourait .....

M. — La voix de la mer chantera éternellement.

Ce sont les derniers mots du poème, dont ils renferment le sens. La joie consciente n'est qu'un éclair, mais qui se sait immortel dans les choses mouvantes. La goutte d'eau, diamant d'un matin de soleil, rentre finalement dans la mer divine.

Ce poème est écrit avec une grandeur et une simplicité antiques. Il détonne presque parmi la littérature encombrée de nos jours. Une chaîne de symboles clairs le traverse, d'une beauté marine, à la fois lumineuse et mystérieuse, et qui en font une œuvre méditerranéenne, de la famille bleue de l'Odyssée et des Lusiades.

Après avoir donné ces deux livres d'art pur, Graça Aranha a voulu nous faire en quelque sorte le commentaire de son œuvre, en expliquer les symboles et nous proposer sa philosophie pra-

tique. C'est le volume qui vient de paraître sous le titre *Esthetica da Vida*. Cette esthétique de la vie se compose de plusieurs essais de métaphysique et de critique. Ils font théorie, étant tous reliés par une idée conductrice et tous répétant le motif principal, à savoir l'unité universelle de la conscience esthétique du monde. Dans des pages attachantes sur la Fonction psychique de la Terreur, sur la Religion, il examine longuement les troubles de l'homme devenu conscient, et par là différencié de l'univers, voyant celui-ci en ennemi terrible, se sentant abandonné parmi des formes d'épouvante ; sur quoi, poussé par la terreur, il s'est ingénié à trouver des combinaisons propitiatoires capables de lui rendre la sérénité, en rétablissant une communication métaphysique avec le mystère menaçant. Alors est née la religion, la première et la plus profonde parmi les créations de l'âme.

Si on dressait la carte morale de la religion, on verrait le fétichisme irréductible chez les peuples les plus scientifiquement outillés pour dompter la nature....

Cet élan mystique, cette soif sentimentale de communication métaphysique, est devenu effort intellectuel expérimental. De la religion est née la philosophie, tout d'abord dualiste, consacrant l'opposition de la conscience et du cosmos. L'expérience est fragmentaire, préparatoire. En combinant les résultats séculaires de ces expériences scientifiques spécialisées, le philosophe a pu en venir à opposer au dualisme, pessimiste par définition, ce que Graça-Aranha nomme le radieux monisme esthétique, seul capable de nous donner, avec une explication empirique de l'univers, la sérénité morale que recherche toute philosophie. Mais il y a loin de là au vieux monisme bouddhiste, plaçant la communion dans le renoncement et la mort. Il faut la réaliser dans la vie, car, remarque l'auteur, la passivité est en contradiction avec la nature elle-même, qui est action perpétuelle. Au surplus, la notion de l'unité une fois acquise, le sens de la mort en est renversé, celle-ci n'étant plus envisagée comme destruction, mais comme changement, mutation de formes, prolongement et aboutissement de l'identification déjà obtenue dans la vie, du fait de la conception esthétique. Par là on détruit la terreur métaphysique.

Cette manumission de notre esprit, la libération de la douleur et de l'Allégresse, nous l'obtenons lorsque ce concept philosophique se transforme en sentiment .... *Beatus quia in natura unus.*

Celui qui a éliminé la terreur du cosmos et qui fait de l'anéantissement de la vie une raison de beauté, celui-là vit dans la perpétuelle allégresse.

Je voudrais transcrire cette page de *la douleur perpétuelle et la perpétuelle allégresse*, sorte de litanie philosophique, à la façon de Zarathoustra, laquelle clôt ces chapitres comme un beau commentaire musical et synthétique.

Naturellement, une philosophie esthétique doit faire la part de l'art, la plus grande.

Le sens esthétique étant inné dans l'homme, l'art ne saurait être moral ou amoral, utile ou social.

Avant la société il y a l'esprit de l'homme, avec ses forces mystiques, indépendantes et désintéressées.

Graça Aranha nous avertit aussi qu'il faut dissocier l'idée d'art de celle de beauté. Il tient ce vieux malentendu pour nuisible à l'intelligence du sentiment esthétique. Il voit l'essence de l'art dans ces vagues sentiments de l'unité universelle transmis par les contacts sensibles, et qui ne sauraient se restreindre au concept abstrait du beau. Là-dessus je dois dire mon impression personnelle, qui m'éloigne un peu des paroles de l'auteur, quoique au fond nous soyons certainement d'accord. Affirmer que l'idée de l'art tient à celle de beauté ou qu'elle s'en éloigne, c'est présumer une définition de la beauté. Or celle-ci est fort mal définie. Il est évident, si on se renferme dans les formes consacrées, que l'art tantôt implique la beauté et tantôt l'ignore. La Vénus de Milo, la Danaé du Titien seraient des images de beauté. La Leçon d'Anatomie, telle nature morte de Chardin ne le seraient pas. Or, ce n'en est pas moins là du grand art, et comme tel il possède une beauté.

L'art, c'est la création, la fixation ou l'évocation des formes changeantes de la vie. C'est une immortalité. C'est pourquoi il semble toujours raisonnable d'attribuer le sens artistique à ce trop plein de vie, à ce débordement d'énergie, qui nous fait jouer, danser, aimer, et qui veut se réaliser en de nouvelles formes de vie. L'art et l'amour sont frères.

Or il est clair que, ce faisant, l'homme obéit à un besoin de sa nature, que sa sensibilité y trouve son compte, car cette création l'entoure d'une fantasmagorie favorable, produisant des états de volupté, y compris la volupté mystérieuse et subtile de la douleur

et de la peur. Ceci posé, on pourrait serrer de plus près le concept de beauté, et, du même coup, l'élargir. La beauté n'est pas que cette promesse de bonheur qu'a bien vue Stendhal, incomparable psychologue. Elle est cela et bien plus. Elle est en soi-même un bonheur, le bonheur dans la contemplation, le contentement esthétique plénier, désintéressé et suffisant dans sa projection infinie. C'est le moment divin, la minute heureuse que le docteur Faust a voulu arrêter, la trouvant bonne, tout comme le Seigneur avant lui. Cette beauté-là déborde la notion classique de la forme. C'est la beauté de la *Raie Ouverte* et de la *Leçon d'Anatomie*, la beauté indéfinie de la vie et de la création. Elle peut tenir même dans une certaine laideur, dans quelque chose de sombre et d'étrange, et qui recèle la beauté comme les nuages cachent le soleil. Alors l'art, qui est création esthétique, rejoint la beauté dans sa définition. Il est la beauté, ou une promesse de beauté.

Je remarquerai en passant que l'association de l'idée d'art à celle d'harmonie me semble la plus légitime, pourvu que l'on considère celle-ci non point comme une convention géométrique, mais en tant qu'économie physique, équilibre des parties. Alors elle est inséparable de l'idée même de création, de forme, partant de l'idée d'art. Tout poursuit l'harmonie pour se réaliser. Elle est la danse circulaire de la nébuleuse cherchant la sphère, comme la danse humaine cherche la plénitude de l'extase. Le corps féminin, qui sera toujours le grand régulateur de beauté et le perpétuel motif d'art, parce que l'objet du plus grand désir, est une harmonie de surfaces courbes et de leurs prolongements. Tant qu'il y aura des hommes et que vivra Eros, dont le but est surhumain, la géométrie anatomique et l'eurythmie du monde équilibré se rejoindront et rejoindront l'art.

Et j'ajouterai que l'idée d'harmonie appuyée sur l'esprit géométrique de la Grèce semble, psychologiquement, on ne peut plus juste. Si c'est un artifice que la droite euclidienne, sa norme logique répond selon toute apparence au profond besoin constructif de notre sensibilité, soumise partout aux mille mouvements des courbes. La merveilleuse droiture de la colonne est incluse dans des courbes subtiles.

D'ailleurs, ces sentiments vagues, dont l'expression concrète est, selon Graça Aranha, la substance de l'art, constituent bien l'élan de l'informe vers la forme, le désir de l'image, de la réalisation

spectaculaire. Or, dès que cette réalisation contente notre sensibilité et nous procure une joie désintéressée, j'estime qu'il y a beauté. Et c'est à quoi travaille l'art. Et il n'est pas jusqu'à la définition métaphysique en termes esthétiques, base de la philosophie de l'auteur, qui n'implique cette association essentielle.

Donc il faudrait, à mon avis, entendre l'opportune remarque de mon ami dans ce sens qu'on doit dissocier l'idée d'art, concept de beauté immuable et classée. On ne saurait la confondre avec la vraie laideur, laquelle est quelque chose de négatif, de vide et de sans espoir.

Dans ce domaine de l'art, qui est infini, Graça Aranha, qui est un grand artiste, développe certaines pensées riches et rares qui élargissent la notion courante de l'artiste et du rôle de l'art dans la vie.

La vie est une perpétuelle et intégrale création artistique... L'homme peut cesser d'être l'animal religieux; il ne cessera jamais d'être l'animal artiste.

L'œuvre d'art est une création qui représente la vie, mais l'interprétation de l'œuvre d'art en est une autre.

Dans l'art il y a toujours le secret de l'artiste ... Ce que l'art exprime clairement est comme un pont entre deux mystères, celui qui vit profondément dans l'âme de l'artiste et celui qui vient à la suite de l'œuvre d'art et qui n'a pas de fin.

Pour l'artiste, les sons musicaux de la nature, le murmure du vent, le bruissement des arbres, le chant des oiseaux, la musique des eaux sont aussi suggestifs d'émotions intellectuelles que les harmonies d'un orchestre.

Graça Aranha signale avec joie ce retour à la nature, ce panthéisme artistique qui est le propre de notre âme contemporaine.

Dans la Grèce il y avait les dieux, à la Renaissance l'homme, aujourd'hui la nature

A propos de l'amour, il va plus loin que le génie de l'espèce. Il se souvient du symbole de l'Androgyne, dont il suit la projection cosmique. Non seulement l'individu sent le besoin de se fondre dans un corps aimé, mais cette soif dépasse les limites de la forme humaine. A travers l'amour nous subissons la nécessité de nous perdre dans l'unité universelle.

Esprit infiniment varié, Graça Aranha, créateur de synthèses

hardies, se double d'un observateur minutieux et lucide, et tel que nous n'en avons pas de plus fin.

Il étudie la psychologie brésilienne, dans laquelle il voit la marque d'une *implacable sensibilité*, le reflet de la prodigieuse nature tropicale agissant sur l'esprit portugais, issu d'un petit pays héroïque et nostalgique, tenté par la mer.

Dans les yeux, doux et tristes des femmes portugaises, on voit encore le regret des caravelles.

Or, cette mélancolie celtique, et qui déjà noyait dans les brumes océaniques la tranquillité forte de l'esprit latin, a été affolée par la grandeur inhumaine de la nature tropicale. C'est pourquoi les travaux de l'homme pour lui résister et pour la dompter ont été admirables et silencieux. Et c'est pourquoi Graça Aranha avertit avec justesse qu'après l'avoir conquise matériellement, l'homme doit la dominer spirituellement, en substituant à la métaphysique délirante, qu'elle lui avait imposée, la possession esthétique où il trouvera la joie de la communion dans l'incomparable lumière.

Le Brésil cessera d'être une atmosphère d'élégie pour inspirer les accords de l'hymne dionysiaque à la force, à la beauté, à cette joie de naître qui y sourit partout dans l'irrépressible germination de la vie merveilleuse.

Je voudrais citer toutes ces pages, d'excellente observation, et qui sont en même temps un beau chant à la louange de la lumineuse nature brésilienne, où « *tout est magie dans le silence vert* ».

Graça Aranha aime le paysage du Brésil, il l'aime physiquement selon cet amour auquel il trouve « *la saveur capiteuse d'une voluptueuse union* ». Et il y entre aussi un peu de nostalgie, à cause de la distance, de cet éloignement sans séparation, lequel est comme la gravitation harmonieuse d'un satellite, et remplace tous les accidents de la présence assidue par le pieux regret.

Faute de cette communication intellectuelle avec le milieu, certains des nôtres en sont encore à manipuler péniblement une littérature livresque, que le critique accuse d'être une littérature de pédants, *tournée de façon étrange et maladroite vers le classicisme « barbare » des Portugais.*

Il n'y voit d'exception que chez Machado de Assis (j'en connais

d'autres, pour ma part, et d'admirables, dont Graça Aranha lui-même). Machado de Assis aurait renoncé à refléter le milieu physique pour n'avoir pu s'allier la nature et la faire servir à des fins d'art. Intelligence au-dessus des compromis de l'art social, Assis a pourtant manqué de cette sensualité extra-humaine, de cet amoureux panthéisme qui en eût fait un artiste plastique. Il a été notre moraliste, au sens où l'on entendait ce mot aux âges de pensée, c'est-à-dire un homme qui ne moralisait jamais et qui s'amusait des hommes. Mais Graça Aranha voit encore très bien les restrictions qu'ont imposées à la vision du maître son parti pris pessimiste et son mirage féminin. C'est qu'au fond il était artiste, et qu'il regrettait la vie et l'amour, que sa trop grande attention aux hommes lui avait cachés. Sa vitalité n'était pas assez riche pour tout embrasser. C'est pourquoi il n'a pas laissé une création synthétique, ce qui, dit Graça Aranha, échut à José de Alencar, dont « *l'éclair de génie que fut « Garany » a fixé le cycle de la formation nationale du Brésil, au point de ralliement de l'âme portugaise et de l'âme tropicale* ». Il fut, selon la juste remarque du critique, l'écrivain foncièrement américain, car Gonçalves Dias ne faisait que soumettre des thèmes indiens au rythme classique de son esprit.

Graça Aranha nous donne de fines impressions sur des choses d'Europe, sur la *tristesse des naturalistes*, à laquelle il oppose le retour à la joie, au paganisme, qui remplit l'œuvre de Renoir, de Monet, de d'Annunzio; sur le réalisme de Velasquez, de race portugaise, en contraste avec l'exaltation mystique et tourmentée de la peinture espagnole; sur Rabelais, le grand individualiste, qui a montré aux génies de la foule l'entrée du château de l'art; sur Flaubert, qu'il tient avec Gœthe pour un créateur incomparable. Mais il oublie Shakespeare. C'est une trinité. Il nous parle de la mort de Renan, mais il y va tout de même un peu fort, ce me semble. Renan est-il bien mort? Le philosophe, le pseudo-savant, soit, auquel Graça Aranha reproche avec raison le virtuosisme intellectuel, se complaisant à des questions surannées. Mais il y a encore l'artiste, le moraliste. Il est certain qu'il subit une éclipse. Nous vivons des jours terriblement pragmatistes et affirmatifs, où il n'y a guère de place pour des attitudes critiques telles que la sienne. C'est d'ailleurs le sort de la plupart des écrivains. La clarté des esprits est une sorte de clarté lunaire, dont le cycle

comporte des temps d'absence et presque d'oubli parmi les hommes. Renan n'est pas celui de l'heure, mais les heures changent. La sensibilité humaine est tournante. Il y a chez lui un humanisme, une grâce aimable devant la vie, une harmonie d'expression qui l'empêcheront de disparaître.

Je trouve mon ami aussi dur pour Nietzsche, qu'il assimile vraiment trop à cette épaisseur germanique dont le créateur de Zarathoustra a si bien noté les défauts. Il s'en faut qu'il ait réussi à secouer toute poussière nationale. Mais si un peu du lourd sol borusse s'attache à ses pieds, n'oublions pas qu'il a su voler bien haut avec.

Graça Aranha n'est pas tendre pour M. de Curel, à qui il en veut d'être *le génie des demi-cultivés et des demi-savants*.

Les conclusions éthiques de Graça-Aranha s'accordent avec celles de Spinosa. Comme lui, il prêche l'Allégresse, cet *état supérieur de l'âme*. Il sait que dans l'allégresse il y a la sympathie, laquelle rapproche les hommes pour les mener à l'unité. La sociabilité est un aspect de l'eurythmie totale. C'est une morale noble. Le jour où les esprits atteindront à l'harmonie, l'homme n'aura plus besoin des lisières dont il s'appuie dans notre vallée de confusion. Il aura le pied ferme et marchera sur des sommets. Telles sont les déductions normatives de la philosophie esthétique.

L'œuvre de Graça Aranha est bien le reflet de son attitude envers le monde, la fleur et le fruit de son panthéisme cordial. La critique chez lui est positive, exempte de scepticisme et de malice, et s'il montre les fautes, c'est pour en indiquer le remède avec confiance. Ses travaux sont pleins de suggestions heureuses, et ils obéissent au *grand amour*, que réclamait le génie du *Gai Savoir*. Son style, d'une aimable gravité, a la force, l'invention, l'expression. Il suffit de parcourir quelques pages de lui pour rencontrer une de ces périodes précieuses, voire une simple phrase, qui sont comme le prix lapidaire de longs efforts silencieux. Je le tiens un esprit génial. Je n'en connais pas d'autre, parmi notre littérature actuelle, qui soit doué d'autant de force créatrice. Du point de vue de l'art d'écrire,on pourra lui trouver des inégalités, de l'inachevé, comme du reste à presque tout ce qui porte beaucoup de vie nouvelle. Mais le tourbillon de sa pensée jaillit de sources profondes et monte très haut dans le ciel. Souvent il s'épanche amoureusement sur la terre, où il nous fait voir des

formes claires et douces. Il est original, tumultueux, parfois volcanique, doué d'une jeunesse perpétuelle. Il garde l'enthousiasme, la possession divine. C'est un dionysiaque, à la façon de Nietzsche, et, comme lui, un penseur musical. Il fait danser au soleil les myriades de molécules intellectuelles qu'il entraîne. Il ne saurait contenter tout le monde. Il a chance de mécontenter quelques-uns. Mais j'estime qu'il sera toujours une joie magnifique pour les libres esprits et pour les artistes.

TRISTAO DA CUNHA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Bernard Lavergne : *Le Principe des Nationalités et les Guerres*, Alcan. — Stuart Henry : *Villa Elsa*, New-York, Dutton. — Oliver M. Sayler : *The Russian Theater under the Revolution*, Boston, Little Brown. — William Roscoe Thayer : *Theodore Roosevelt*, Boston, Houghton Mifflin. — Agnes Repplier : *William White M. D.*, Boston, Houghton Mifflin.— H. C. Wallace : *Discours*, Plon.

En commençant son livre, **Le Principe des Nationalités et les guerres**, M. Bernard Lavergne fait remarquer que ce principe est toujours demeuré inétudié, et que c'est en somme pour une formule qui n'a jamais été tirée au clair que des flots de sang ont été versés pendant quatre ans. D'où son désir très louable de rendre ce principe « saisissable au raisonnement ».

Il est exact qu'aucune grosse monographie savante n'a été consacrée, ni chez nous, ni ailleurs, au principe des nationalités ; toutefois, on voit assez clairement les deux tendances opposées qui se sont fait jour sur sa conception, la tendance française qui, avec Renan et Fustel de Coulanges, fait reposer la nationalité sur la volonté d'en constituer une, et la tendance allemande qui la fonde sur la réalité objective et historique, donc en somme sur la force. M. Bernard Lavergne, tout en se rattachant, bien entendu, à la première, a voulu pousser l'analyse plus loin que ceux qui se contentent de reproduire la thèse renanienne : *Qu'est-ce qu'une nation ?* et après avoir distingué la forme active de la théorie des nationalités (cas d'une nationalité opprimée qui veut renaître, comme la Pologne) de sa forme passive (cas d'une partie de nation détachée de l'ensemble qui veut s'y rattacher, comme l'Alsace-Lorraine) il précise les conditions auxquelles lui semble subordonné le droit pour un groupe d'hommes de s'ériger en nation.

Ces conditions sont, à son avis, au nombre de cinq : 1° que le groupe veuille former une nation ; 2° qu'il ait une indiscutable formation historique originale ; 3° qu'il possède la capacité de se gouverner ; 4° que son indépendance politique et économique soit assurée par une population, un territoire et des richesses naturelles suffisantes, et enfin 5° qu'il dispose d'une certaine culture scientifique moderne.

Or, je crains bien qu'en voulant très loyalement élucider la question, M. Bernard Lavergne l'ait au contraire obscurcie, ou, ce qui revient au même, permis de l'obscurcir à ceux qui ont intérêt à le faire. Ses cinq conditions permettraient à la thèse allemande de se réveiller dans toute son arrogance et je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux s'en tenir au critère, quelque sentimental et subjectif qu'il soit, de Fustel ou de Renan, quitte à lui apporter certaines réserves de détail, comme on a toujours droit de le faire en matière de science sociale où les principes doivent être entendus avec l'esprit de finesse et non avec l'esprit de géométrie.

Il me semble excessif, par exemple, d'exiger qu'une nation ait une indiscutable formation historique originale ; les « insurgents » d'Amérique, quand il ont fondé les Etats-Unis, les créaient de toutes pièces et leur création n'en a pas moins été très légitime ; de même ce n'est pas parce qu'elles n'ont jamais formé d'État indépendant qu'on peut refuser à l'Ukraine ou à l'Irlande le droit de demander leur liberté ; l'Irlande, au surplus, a été bel et bien indépendante jusqu'au XIIe siècle ; quant à l'Ukraine, si elle voulait vraiment constituer un Etat à part, je ne vois pas au nom de quel principe on l'anathématiserait, mais j'ajoute tout de suite que cette volonté paraît très douteuse, et que l'ukrainisme semble n'avoir jamais été qu'une manœuvre d'aventuriers faisant le jeu des Allemands ou des Austro-Polonais.

Non moins exagérées sont les autres exigences que la future nation ait une culture scientifique moderne, dispose d'un territoire peuplé et pourvu de houille ou de pétrole, et justifie d'une capacité suffissante de se gouverner : il serait si facile à un Etat puissant de déclarer que ses voisins sont trop mal gouvernés, pour les gouverner, lui ! Ce que l'auteur dit de la Finlande, qu'elle ne pourra jamais avoir que l'illusion de l'autonomie, semble bien sévère, et la Finlande pourra toujours dire : Et si je m'en contente ?

En réalité, pour qu'une nation ait droit à l'existence, il faut et il suffit qu'elle veuille sérieusement l'avoir. Si l'Ukraine ne le veut qu'à moitié, qu'elle se contente de l'autonomie dans le grand Etat russe, mais si la Finlande le veut tout à fait, ou l'Esthonie, ou la Lettonie, ou la Lithuanie, qu'elles se séparent, comme elles l'ont fait, du grand corps russe ! C'est donc la thèse française, conforme à la démocratie et à la liberté, qui est juste, et toutes les exigences autres que ladite volonté sérieuse sont à rejeter.

Tout ceci en principe, et sauf les réserves de détail dont je parlais. Non seulement l'Etat, aux dépens de qui une nation nouvelle veut se former, a le droit de vérifier si cette volonté est bien sérieuse (ainsi l'Espagne aurait droit de vérifier le sérieux du séparatisme catalan, ou la Belgique le sérieux du séparatisme flamingant), mais encore cet Etat aurait le droit de s'opposer à cette naissance si la volonté de naître, tout en étant générale et profonde, était pourtant immorale, tel le cas d'une ville qui voudrait se séparer du reste du pays pour ne pas payer d'impôts tout en jouissant des avantages ambiants, ou pour remplacer ses impôts par le produit d'une maison de jeu à l'imitation de Monaco, ou pour conserver des institutions contraires à la liberté humaine comme les Etats sudistes. Et ceci, je le reconnais, soulève bien des difficultés, mais poser un principe très net n'est pas nier la complexité des dérogations possibles. Une région n'a pas le droit de se séparer du reste du pays pour conserver l'esclavage, mais n'aurait-elle pas ce droit pour supprimer chez elle cet esclavage ? (ce qui aurait pu se faire, aux Etats-Unis, s'il n'y avait eu que deux ou trois Etats abolitionnistes), ou pour se soustraire à un véritable esclavage ? (tel serait le cas de l'Ukraine et de la Sibérie cherchant à se libérer du joug bolcheviste), ou pour échapper à une domination étrangère que le gros du pays accepterait ? ou pour se délivrer d'un gouvernement trop tyrannique ? (ainsi un séparatisme vendéen, lyonnais ou toulonnais en 1793, qu'il serait bien difficile de condamner si on approuve le séparatisme belge de 1830 ou norvégien de 1900). Et que dire des petits séparatismes locaux, celui des éléments allemands à l'intérieur de la Bohême, ou des éléments anglo-écossais à l'intérieur de l'Irlande ? Faut-il admettre que l'Ulster soit un énorme Gibraltar anti-irlandais ? que les avant-postes allemands soient en plaine tchèque couvrant la citadelle des montagnes ? M. Bernard Lavergne doit être ras-

suré s'il craignait que l'application du principe de la volonté des peuples fît méconnaître la complexité du problème, elle la maintient tout comme l'application de son principe mixte, à lui, qui le fait aboutir à des solutions discutables. Pourquoi, s'il refuse à l'Italie le droit d'occuper des *presidios* dalmates, lui reconnaît-il celui d'occuper le glacis tyrolien, jusqu'à la ligne de partage des eaux ? Pourquoi, s'il permet aux Autrichiens de chercher à se rattacher à l'Allemagne, interdit-il aux Irlandais de se détacher de l'Angleterre, ou aux Albanais de se constituer en pays indépendant ? Aucun principe ne permettra de résoudre toutes les difficultés de détail.

De l'application de la théorie des nationalités au problème colonial, que traite aussi l'auteur, je ne dis rien, la question ressortissant ici à mon ami Carl Siger, mais sur le pacte de la Société des Nations, je dois noter en terminant que le silence gardé par le pacte sur le principe des nationalités ne semble pas avoir l'importance que dit l'auteur ; il y a des guêpiers où il vaut mieux ne pas mettre le pied, et le meilleur moyen de s'entendre, entre gens loyaux bien entendu, est de ne pas trop chercher à le faire. Essayer de constituer un sur-Etat, même sans armée ou police sur-nationales, eût été le meilleur moyen de tout compromettre. C'est d'ailleurs la menace de ce sur-État qui a fait renâcler les Etats-Unis et M. Bernard Lavergne a peut-être raison *sub specie juris* de les condamner ; mais, en fait, les États-Unis n'avaient pas tort de vouloir réserver leur pleine liberté. La Société des Nations n'a chance de réussir qu'à la condition d'être une société spirituelle, une Eglise cordiale, sans bras séculier et avec un syllabus aussi bref que possible ; qu'elle cherche d'abord le royaume de Dieu, c'est-à-dire ici la paix, la concorde et le respect du droit d'autrui, et tout le reste lui sera donné par surcroît.

HENRI MAZEL.

§

Stuart Henry, l'auteur de **Villa Elas**, est un Américain qui a fait de longs séjours en France et en Allemagne, de sorte qu'il connaît bien les deux pays. Quand la guerre éclata, ses sympathies allèrent à la France ; le moment de la paix venu, il tourna un regard critique du côté de l'Allemagne afin d'expliquer quelles furent les causes de ses erreurs. Ce volume se présente sous la

forme d'un roman, « une histoire de la vie d'une famille allemande », ainsi que nous informe le sous-titre, mais c'est en réalité un réquisitoire, un sévère réquisitoire contre la mentalité prussienne. « Je sais ce dont je parle », me dit un jour, M. Henry, et M. Emile Boutroux fut si frappé du caractère de ce volume qu'il attira sur lui l'attention de ses collègues dans une des réunions du jeudi de l'Académie.

L'ouvrage de M. Sayler, **The Russian Theater under the Revolution**, est aussi une œuvre littéraire, mais avec un fort caractère politique. Ce sont des notes personnelles et critiques sur les théâtres de Moscou et de Pétrograd durant l'hiver 1917-1918, pendant les mois qui succédèrent à la révolution bolchevik, prises par un critique américain, et où on lit : « Malgré le chaos social et politique, j'ai trouvé des conditions à peu près normales dans le théâtre russe. » Même, la situation fit sur lui une si favorable impression, qu'il déclare sans hésitation : « Le théâtre russe occupe la première place dans le monde entier. »

Deux amis si chauds de la France, feu Théodore Roosevelt et William Roscoe Thayer, l'historien américain, ne pouvaient se trouver associés dans une biographie, l'un comme sujet de l'ouvrage, l'autre comme auteur, sans que ces pages soient hérissées de notes politiques, surtout en ce qui concerne la Grande Guerre. **Theodore Roosevelt** n'est donc pas seulement « une biographie intime », ainsi que l'exprime le sous-titre, mais une analyse qui éclaire puissamment et souvent avec des lumières nouvelles la transformation de l'opinion publique américaine pendant les premières années de la guerre, passant d'une neutralité impatiente à l'hostilité ouverte envers les Etats centraux. « Les vues de Roosevelt sur la guerre sont aussi mes vues, m'écrit M. Thayer ; j'ai donc été en pleine sympathie avec le sujet de mon livre. » Ce fait ajoute de la valeur à ce volume, car nous trouvons là les opinions de deux esprits supérieurs sur les questions du jour.

Une autre biographie excellente d'un excellent Américain, un célèbre chirurgien cette fois, a été écrite par miss Agnes Repplier, écrivain d'origine française. La devise même qui accompagne le titre, prise dans la *Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, nous prépare à la saveur toute française de **William White**. On n'est donc pas surpris de l'opinion du docteur White sur les *poilus* qu'il soigna à l'hôpital militaire américain de Neuilly pour lequel

il recueillit des fonds s'élevant à plusieurs milliers de dollars.

Je n'ai jamais vu un groupe d'hommes aussi plein d'espoir, aussi souriant de satisfaction. Certains d'entre eux étaient à demi démolis par des balles, et jamais un murmure ou une plainte. C'est merveilleux. Leur principal désir semble être de retourner au front.

Après un vol en avion avec des autorités militaires françaises, le Dr White écrivit dans son journal :

Si je pouvais laisser tomber quelques bombes sur les ponts du Rhin, les usines Krupp, Potsdam et Unter den Linden, ce serait pour moi une joie délirante.

Ces rapports du docteur White avec le service aéronautique français firent sur lui une si profonde impression, qu'il me déclara un jour chez moi, à Passy, que dès son retour aux Etats Unis, il était décidé à pousser le côté aéronautique de l'effort militaire américain, dont on commençait seulement à sentir tout l'effet au moment de l'armistice. Que de remercîments, à ce point de vue, nous devions à l'énergie et à l'enthousiasme de cet homme remarquable, il est difficile de l'estimer.

THÉODORE STANTON.

§

Mr Warrington Dawson publie les **Discours** de Mr Hugh C. Wallace, qui fut ambassadeur des Etats-Unis en France de 1919 à 1921. Tous ceux qui sont conscients que le premier principe de notre politique extérieure doit être de maintenir l'intimité de nos relations avec nos alliés lui en seront reconnaissants. Les discours de Mr Wallace « cristallisent sa pensée pour la France ». Son but était « d'établir les relations les plus amicales possibles » avec nous... Collaborateur et porte-parole de Wilson, « il n'a jamais trouvé son patriotisme et l'esprit de ses ancêtres américains incompatibles avec son amour pour la France ». Ce beau volume est le fruit d'une souscription des amis de Mr Wallace ; ils ne pouvaient mieux trouver pour montrer combien leur admiration pour lui est justifiée.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

L. Capello : *Per la Verità*, Milano, Treves. — L. Capello : *Note di guerra* vol. II, Milano, Treves. — L. Cadorna : *La Guerra alla fronte italiana*, Milano, Treves, 2 vol. — Léon Bocquet : *Courages français*, Payot. — Michel

Georges-Michel : *Le Bonnet rose*, l'Edition, 4 rue de Furstenberg. — R. A. Reiss : *Lettres du front macédono-serbe*, Edit. d'art Boissonnas, à Genève. — Commandant Henri Carré : *La véritable histoire des Taxis de la Marne*, Chapelot.

Le général Cadorna, dans **La Guerre sur le front italien**, rend compte de son activité comme chef d'état-major de l'armée italienne de 1914 au 9 novembre 1917. Le tome I des **Notes de guerre** du général Capello allant jusqu'à l'armistice, on possède maintenant pour la guerre sur le front italien deux relations dues aux hommes les plus à même d'en parler. Résumons ce qu'ils disent pour la période du 11 août 1916 au 9 novembre 1917.

On a vu (*Mercure* du 15-VII-1921) que le 11 août 1916 fut arrêtée l'offensive qui avait amené la prise de Goritz. Elle avait prouvé que « le succès positif ne s'obtient qu'au delà de la dernière tranchée ennemie. Les réseaux défensifs étant généralement organisés en compartiments étanches entre lesquels l'ennemi essayait de contenir l'attaquant », il fallait en enfoncer d'un coup plusieurs pour conduire l'action à fond.

Malheureusement, la diminution des moyens et des effectifs ne permettait pas d'attaquer sur un large front. Et pourtant, il fallait profiter de la répercussion morale de la victoire de Goritz et donner satisfaction aux Alliés. De là les trois poussées (14 septembre-4 novembre) sur le Carso. Contrariées par le mauvais temps, elles n'aboutirent qu'à une avance de 8 kilomètres. La centralisation excessive de l'artillerie avait aussi rendu son action moins efficace.

L'hiver 1916-17 fut consacré à l'exécution de travaux énormes pour résister aux intempéries et à la préparation d'une nouvelle offensive. M. Lloyd George préconisait d'en faire l'offensive principale des Alliés, mais les états-majors anglais et français ne l'acceptèrent pas. 300 bouches à feu furent cependant offertes, mais sous conditon de restitution en avril 1917, époque où l'offensive était impossible. L'offre ne put être acceptée. Pourtant, de mai en septembre, « quelques belles et puissantes batteries » furent envoyées. Elles contribuèrent au succès des deux offensives de 1917.

La première commença le 12 mai. L'armée de la « zone de Goritz » (Capello, 4 corps d'armée dans Goritz et plus au nord jusqu'à Bodrez-Loga) devait, d'après le plan primitif, attaquer

sur tout son front, prenant à revers les défenses ennemies à mesure qu'elle progresserait. Mais quand on se rendit compte qu'elle ne disposait que de 441 compagnies contre 360, l'action de son aile nord fut restreinte à une diversion de 2 bataillons qui traversèrent l'Isonzo à Bodrez-Loga dans la nuit du 15 au 16 et se retirèrent pendant celle du 18 au 19.

L'action de l'aile sud avait commencé par l'attaque du Monte Santo ; il fut pris par un bataillon dans un premier élan, mais les renforts n'ayant pas suivi en temps, ce bataillon fut entouré et capturé à son tour. Deux attaques subséquentes échouèrent. Plus au nord, le IIe corps réussit, le 15, à occuper le Kuk et, le 24, le Vodice.

L'attaque dans la zone de Goritz n'avait pu être continuée, faute de munitions, et parce qu'une notable partie de l'artillerie de cette zone devait être envoyée à la 3e armée. Celle ci, qui attaquait plus au sud, avança de 4 kilomètres et parvint jusqu'au pied de l'Hermada, mais ne put conserver ses avantages contre une attaque des troupes autrichiennes renforcées d'éléments rappelés du front russe. Pour la première fois, un affaiblissement grave de l'esprit de résistance se manifesta dans la troupe ; trois régiments se rendirent presque sans combattre. Les pertes avaient d'ailleurs été grandes, en partie parce que « l'infanterie italienne ne savait que mal manœuvrer et marchait à l'attaque en formations denses » (Capello).

Après ce demi-échec, Cadorna proposa des attaques partielles, mais le duc d'Aoste et Capello les déclarèrent inopportunes. Il fut donc décidé de les fondre dans la future offensive générale.

Celle-ci devait être effectuée de Tolmino à la mer par 46 divisions avec 1.700 pièces de moyen et gros calibre. Pour la première fois, les projectiles à gaz asphyxiants allaient être employés largement et après de minutieuses études sur leur emploi. La partie la plus originale de l'attaque fut le 19 août le passage de l'Isonzo sous les yeux de l'ennemi dans la région où (entre Anhovo et Rouzina) il coule dans une gorge profonde que les tranchées italiennes dominaient complètement. Le feu précis de la ligne italienne et des nuages de fumée permirent d'effectuer le passage au centre, mais la destruction de son matériel de pont par l'éclatement d'une bombarde entrava plus au nord l'action du XXVIIe corps, d'ailleurs mollement conduit par le général Bado-

glio. Il fut forcé de passer plus au sud sur les ponts du XXIVe et son action se trouva fort gênée. La tête de pont de Tolmino ne put par suite être enlevée. Au centre, le XXIVe corps, énergiquement poussé en avant, enleva d'abord le vallon de Vhr, puis s'empara du Kobilek. Le Monte Santo, étant ainsi tourné, fut abandonné par l'ennemi, mais le San Gabriele, d'abord enlevé par le VIe corps, fut reperdu le 26. La prise du Volnik, le 28, marqua la fin des succès, car si le plateau de Bainsizza était conquis, et si l'on combattait désormais en rase campagne, la difficulté de faire suivre l'artillerie et l'épuisement des réserves empêchèrent de poursuivre l'ennemi, d'ailleurs renforcé du front russe.

Au sud de Goritz, la 3e armée avait enlevé quelques positions, mais les reperdit le 4 septembre et les jours suivants.

Les Autrichiens avaient conservé le Carso. Capello croit qu'on les aurait forcés à l'abandonner si, au lieu d'attaquer partout du Mrzli à la mer, on avait renforcé davantage les troupes qui s'étaient emparées de Bainsizza. Quoi qu'il en soit, Cadorna revint à son plan d'attaque directe du Carso. Capello dut donc faire attaquer le San Gabriele et le San Daniele. Enlevés d'un premier élan, ils furent reperdus aussitôt, les renforts ayant encore suivi trop lentement. Un bombardement méthodique exécuté ensuite allait, d'après Capello, les faire prendre, quand l'ordre vint de suspendre ce combat, une grande offensive ennemie étant à craindre.

Celle-ci, comme celle du Trentin en 1916, fut annoncée avec précision par des déserteurs. Capello voulait y parer par une contre-offensive partant du plateau de Bainsizza quand l'ennemi sortirait du bassin de Tolmino. Cadorna ordonna la défensive pure. Il prescrivit aussi des substitutions de batteries qui diminuèrent l'efficacité de l'artillerie. Sauf sur ces deux points, Capello et lui furent d'accord sur les mesures à prendre, et là où elles ne le furent qu'incomplètement, il semble que la faute en fut due aux commandants de corps d'armée. Capello souffrait d'ailleurs d'une néphrite en octobre et dut même être remplacé du 20 au 23 au matin.

Les forces en présence étaient à peu près égales sur la portion du front italien qui allait être enfoncée. Les Italiens avaient même une supériorité indéniable si, tenant compte des réserves, on considère tout le front de la 2e armée commandée par Capello.

Celle-ci comptait au milieu d'octobre 488.776 rationnaires.

Dans son cours moyen, l'Isonzo fait deux grands coudes à Saga et à Tolmino. Dans le coude nord, celui de Saga, sur la rive gauche se trouvait la tête de pont italienne du Monte-Nero; dans le coude sud, sur la rive droite, la tête de pont autrichienne de Santa-Lucia Santa-Maria. Le plan allemand était de couper la ligne italienne dans la tête de pont du Monte-Nero à plusieurs endroits et par ces trouées d'aller en toute hâte occuper les points de passage de l'Isonzo par où les troupes de la tête de pont auraient pu retraiter ou par où on aurait pu venir à leur secours. C'était un plan qui devait donner de grands résultats, s'il réussissait, mais qui semblait irréalisable, trois ou quatre lignes italiennes situées sur des hauteurs escarpées s'appuyant l'une l'autre et prodigieusement fortifiées devant être percées avant de pouvoir combattre en rase campagne. Malheureusement, près de Tolmino, les lignes italiennes étaient si rapprochées qu'on pouvait toutes les battre simultanément des lignes autrichiennes (Cadorna).

Le 24 octobre, à 2 heures du matin, le bombardement austro-allemand commença, « moins violent qu'on ne l'avait prévu, sauf en quelques secteurs choisis pour la trouée. Vers 4 heures, il se ralentit, puis vers 6 heures 30 reprit le caractère « tambourinant ». La neige rendait impossible aux Austro-Allemands l'observation de leur tir, mais ils purent constater après la victoire qu'il avait été bien repéré. Pendant ce temps-là, l'artillerie italienne, malgré les ordres de Cadorna, restait presque inactive, en particulier sur le front du XXVIIe corps (Tolmino). Il semble que, n'ayant pas reçu l'ordre d'agir spontanément contre des objectifs désignés d'avance, elle attendit en vain les ordres de tirer, que la rupture des fils et l'impossibilité de traverser les terrains bombardés l'empêchaient de recevoir.

L'attaque d'infanterie commença de 6 heures 30 à 9 heures, selon les points; conduite avec une grande vigueur, elle perça. « L'apparition à l'improviste de nos colonnes à travers la neige qui tombait, dit la *Gazette de Francfort*, bouleversa et déprima les impressionnables Italiens... Fantassins et artilleurs, sauf de rares exceptions, se rendirent sans combattre. » En beaucoup de points, de simples patrouilles ennemies purent percer les lignes et leur apparition sur son flanc décida le défenseur à se retirer ou même à capituler. Les obus à gaz asphyxiants avaient aussi fait beau-

coup de victimes parmi les artilleurs, dont les cadavres furent retrouvés en tas sur le Monte Nero et le Krad Vrh. Enfin, au moins sur deux points, on vit briller l'explosion de mines.

L'attaque principale était celle de la division Lequis, qui, partant de Tolmino, remontait l'Isonzo. Elle « l'effectua sans se soucier d'une attaque de flanc qui aurait dû venir », a écrit Cramon, et qui ne vint pas, quoique une brigade eût été mise en réserve au point d'où il était le plus facile de la déclancher et le VIIe corps fut tout entier à portée de la soutenir. Lequis atteignit sans combat Caporetto, coupant ainsi la retraite aux 43e et 46e divisions, qui furent capturées presque entièrement.

Plus au sud, d'autres troupes avaient attaqué et pris les trois lignes fortifiées du Monte Jeza, tête de la vallée du Iudrio, où une voie carrossable descend vers Cividale. Une partie de la nombreuse artillerie de cette région semble avoir été abandonnée par les artilleurs, faute d'armes pour se défendre quand elle fut tournée.

Des positions attaquées refluaient des masses d'hommes qui, en général, avaient abandonné leurs armes, mais gardé soigneusement leurs masques. Ils ne tardaient pas à rencontrer des colonnes de mulets et de voitures qui refluaient aussi. Le fleuve humain qui se formait ainsi empêchait l'arrivée des renforts et les démoralisait. « C'est la paix », disaient les fuyards. Ils marchaient paisiblement. Ni la honte, ni le désespoir ne se lisaient sur leurs visages tranquilles. Aucun indice d'indiscipline. Il n'y avait pas désertion concertée, mais lassitude générale. « Le désir de bien vivre ayant paralysé toute ardeur » chez beaucoup de chefs, ils manquaient d'ascendant sur la troupe (Capello). Il y eut d'ailleurs quantité d'actes de dévouement.

Sans s'être concertés, Cadorna et Capello décidèrent que l'armée devait tenir ferme sur la ligne des monts Maggiore, Stol, Le Zuffine, Janer, Juanes, Craguenza, Madlessena, Purgessimo, Castel del Monte, Korada, Sabotino, Santo (soit un recul de 15 à 20 kil.). Sur le plateau de Bainsizza, on reculerait sur la 2e ligne.

Le 25, avant même la pointe du jour, les Allemands reprirent l'attaque. Les Italiens réussirent cependant à reprendre le Golobi où 11 canons de 105 avaient été abandonnés la veille. Mais, au sud-est de celui-ci, la brigade Arno se laissa surprendre sur le Kolovrat, et plus au sud, la brigade Roma, « sourde aux appels

et invocations des chefs », laissa enlever Auzza et le bataillon qui le défendait. La retraite de Bainsizza était ainsi compromise. Un peu plus tard, le Globocak et le Matajur tombèrent entre les mains de l'ennemi. La défense du Stol faiblissait. Toute l'artillerie des IVe et XVIIe corps était perdue.

La santé de Capello ce jour-là redevint mauvaise. Le soir, il se fit transporter à Udine et « exposa avec calme à Cadorna son opinion : il s'était produit une chute du moral à laquelle il était difficile de remédier ». Il fallait battre en retraite sur le Torre ou mieux sur le Tagliamento. « On devait faire le vide d'abord, la crise inévitable [du revirement moral] suivrait et alors on ferait l'attaque de flanc [à gauche par le Fella]. Au concours de ces éléments avait été due la victoire de la Marne. » Cadorna donna l'ordre de la retraite. Capello retourna à Cividale et le communiqua à son état-major. « Ayant ainsi dégagé le chemin » pour son successeur, il quitta le commandement. Quelle est sa responsabilité dans les événements du 24 ? Deux fautes lui ont été reprochées. 1° D'après Cadorna, il n'aurait pas exécuté complètement l'ordre de retirer le plus possible l'artillerie en arrière ; 2° Il avait placé les réserves trop en arrière. Il répond qu'il les avait placées aux croisements de route d'où elles pouvaient le plus facilement se porter aux points menacés. Il semble cependant qu'après les avis des déserteurs sur l'intention de l'ennemi d'agir par Plezzo et Tolmino, il eût dû garnir davantage le défilé de Saga. Ses réserves étaient trop du côté de Bainsizza où, à vrai dire, un échec eût eu des conséquences terribles.

Le soir du départ de Capello, un envoyé de Cadorna arriva à la 2e armée. « L'ordre de repliement fut changé en ordre de résistance à outrance. Les dernières réserves furent jetées dans le gouffre... Ce fut indubitablement une erreur. Les dernières brigades (non engagées) et les divisions (de renfort) qui rejoignirent, employées en chipotant et successivement, ne fournirent qu'un nouvel aliment à l'incendie. » (Capello.) Le 26, au soir, la division autrichienne Edelweiss enleva le Maggiore. Cadorna se décida alors à reculer jusqu'au Tagliamento. Mais, le 27, avant que les Italiens eussent battu en retraite, leur ligne fut enfoncée plusieurs fois. Ils ne purent tenir non plus derrière le Tagliamento et durent reculer jusqu'à la Piave.

ÉMILE LALOY.

§

Il semble toujours qu'on en a fini avec les histoires des prisonniers de la grande guerre et il reste toujours à dire, à raconter des aventures et des épisodes, — des évasions le plus souvent dramatiques comme celles que nous apporte le volume de M. Léon Bocquet, **Courages français,** qui en met en scène un certain nombre et raconte les misères, la détresse des malheureux contre lesquels s'acharna la lâcheté allemande. C'est le calvaire des détenus envoyés « en représailles », — en représailles de quoi? — ou forcés aux durs travaux des mines; les persécutions organisées contre ceux qui n'ont pas voulu s'y rendre, malgré quinze jours de « mise au piquet », — le soldat Duchâtelet, par exemple, dont on nous raconte les aventures, et la fuite. Il se proposa « pour le rabot, — menuisier; — quand on demanda des volontaires il réussit à déguerpir bientôt avec un camarade, mais dut traverser des régions marécageuses, aux terrains détrempés, spongieux, fut repris et jeté dans un cachot. Ramené au camp, il ne songea qu'à recommencer, en attendant quoi, il dut travailler dans une mine de sel, dans des conditions atroces. Une seconde tentative le conduisit près de la frontière, mais échoua encore. Chaque fois la captivité se faisait plus rigoureuse. Duchâtelet essaya encore de s'enfuir, avec un petit fantassin belge. Il fut de nouveau repris et roué de coups quand il réintégra la mine. Avec deux compatriotes qui se trouvaient dans une ferme des environs il fit un quatrième essai ; mais l'un, malade, dut abandonner en route ; le deuxième renonça également bientôt et Duchâtelet seul parvint enfin à franchir la frontière de Hollande. — La place me manque pour analyser les autres histoires que contient le livre de M. Léon Bocquet, à commencer par les aventures du lieutenant Chaigneau, qui entreprit de simuler la folie après diverses tentatives d'évasion, joua longtemps et courageusement son rôle, et se fit rapatrier enfin, — après quarante et un mois de captivité. C'est encore l'histoire du prisonnier alsacien Schœnenberger, en service chez des fermiers, et dont les aventures forment un long chapitre ; les évasions d'Antoine Buffet; de Papoul et Tascher qui réussirent à gagner les cantons helvétiques, mais dont un compagnon se noya dans le Rhin; enfin le roman de l'aviateur Bordeaux, qui se présente avec un actif de onze évasions, cent vingt-huit nuits de marche et près d'un demi-millier de jours d'arrêts et de sé-

vices, et qui finit par être interné en Suisse, après avoir organisé une société pour favoriser les évasions, juste 48 heures avant l'armistice qui allait lui rendre la liberté. — Chacune de ces histoires est, en somme, un véritable roman d'aventures. Mais l'auteur, s'il en a collectionné d'intéressantes, n'a pu que faire un choix parmi les documents qui traitent des évasions de prisonniers. En effet, on en a compté 16.000 dans les camps d'Allemagne, malgré la surveillance, les fils barbelés, les sévices divers, — qui d'ailleurs excitaient plutôt les détenus à prendre le large sitôt qu'ils trouvaient l'occasion favorable. Il reste toujours que M. Léon Bocquet a publié un livre « édifiant » en somme, — et si l'on voulait le prendre en bonne part, j'irais jusqu'à dire que très volontiers je le mettrais sur une liste d'ouvrages à donner en prix dans les Ecoles ou dans la librairie d'étrennes, — pour ceux qui ne veulent pas absolument offrir à leurs fils de simples amusettes. C'est bien, en effet, un tableau du courage français, et devant lequel nous ne devons jamais oublier ce que fut, dans la plupart des cas, la lâcheté et la méchanceté de l'Allemand.

Le Bonnet Rose, *Carnet d'une Comédienne,* que publie M. Michel Georges-Michel, est une sorte de journal des années de guerre (1914-1918), mais qui ne parle que de choses, de faits qui se sont passés à côté, de personnes ou de personnages qui en furent les simples spectateurs et qui ne pouvaient le plus souvent en comprendre l'importance et le caractère tragique. C'est le désarroi du « monde chic » devant la perspective du conflit ; la cohue et les criailleries sur les boulevards à la nouvelle de l'agression allemande, et tandis qu'on défonce quelques boutiques ; puis les dames se lamentent parce qu'elles ne pourront pas aller mettre leurs robes neuves à Deauville ; certaines se présentent comme infirmières, mais au moment de la bataille de la Marne encore, la plupart n'étaient occupées que de robes, de toilettes, — de même que longtemps elles se désolèrent parce qu'on éteignait à dix heures et que Paris rentrait dans le noir. On voit passer un moment le falot personnage de Trotzky et l'auteur donne un bien amusant portrait de M. Bergson ; ensuite c'est le déménagement à Bordeaux, la noce et la spéculation sur les fournitures de guerre ; la « belle Société » poursuit ses potins et ses grimaces à Arcachon comme sur la Gironde et pousse même jusqu'à Saint-Sébastien, dont nous avons la physio-

nomie curieuse pendant le séjour du roi Alphonse. Mais le « Tout Paris » revient, se réinstalle dans la capitale, reprend ses occupations, ses habitudes, ses bavardages. C'est l'invasion des étrangers et l'on rouvre les théâtres, à commencer par l'Opéra ; on nous transporte sur la Riviera, puis à Rome, avant de revenir à Deauville. Ailleurs, il est question de la mort d'Octave Mirbeau comme du tsar des Boulgres ; du voyage de Paul Adam en Russie, de Raspoutine, de la rentrée des Chambres et de la nouvelle offensive de la politique ; de Maurice Barrès, et, ailleurs, de Gabriele d'Annunzio, de la mort du Dr Doyen et même de la mort de La Jeunesse. J'en ai passé, on peut le croire. Mais il y a surtout des histoires du peintre Henry de Groux qu'on peut retenir, — sans toutefois qu'en soient autrement surpris ceux qui le connaissent. La plus amusante de ces histoires est sans doute celle du banquet offert par Bartholomé aux artistes belges réfugiés en France et dont de Groux fut chargé de faire les invitations. Il en désigna quarante-huit ; mais, le soir du banquet, au Grand Hôtel, lorsqu'il pénétra dans la salle, il n'y trouva que Bartholomé avec le grand cordon de la Légion d'honneur, sa femme et sa fille en grande toilette et qui attendaient les convives avec le personnel de la maison. De Groux avait bien préparé les lettres d'invitation, mais elles étaient restées dans ses poches. — On peut d'ailleurs indiquer qu'il est assez peu question de théâtre dans ce « Carnet d'une comédienne », et seulement comme c'est la guerre, on voit divers particuliers se promener en des costumes militaires avec lesquels ils paradent. Une remarque encore doit être faite concernant ce livre qui donne les idées, les mœurs, les travers d'une certaine classe de la population. On montre surtout des gens qui fréquentent les restaurants, les cafés « chics » ; c'est le monde où l'on s'amuse, le Paris fêtard des acteurs, des journalistes, des peintres, des politiciens, des grandes et petites cocottes, — mais un monde factice qui vit entre soi, aux lumières, dans des endroits spéciaux ; ce n'est pas la population qui a tout de même d'autres goûts, d'autres préoccupations, — une autre tenue, — et qui resta dans Paris, tandis que l'Allemand, à deux reprises, arrivait jusque sur la Marne et arrosait la ville des obus monstrueux de ses Berthas.

Dans ses **Lettres du front** (*Macédoine-Serbie, 1915-1918*), M. R.-A. Reiss, attaché suisse, et qui accompagnait les armées

d'Orient, a voulu montrer le grand rôle joué par les armées franco-serbes sur cette partie du front, dans la débâcle finale et définitive de l'ennemi. De fait, la lutte fut longue. Il en raconte la préparation à Corfou et Salonique, où vinrent rejoindre quelques Grecs du parti de Vénizelos sur lesquels il se fait quelques illusions. La Grèce, en effet, devait ensuite nous montrer, on peut dire avec cynisme, de quel côté se trouvait son cœur. Bientôt, d'ailleurs, ce fut l'assaut des troupes franco-serbes qui chassèrent les Bulgaro-Allemands de Monastir et ensuite de toute la Serbie. Les troupes du roi Pierre avaient enlevé d'abord le Kaïmaktchalan, après six jours de combats, et l'auteur décrit le champ de bataille qu'il traverse, encore couvert de morts et d'épaves. Monastir-Bitolj est bientôt occupé, — après quelques jours de lutte ; mais les Bulgaro-Allemands restés dans les montagnes prochaines la bombardent avec rage, — comme il arriva sur notre front pour Reims et Arras. Après l'hiver de 1916-1917, la lutte recommence ; M. R.-A. Reiss raconte une nouvelle visite à Monastir, toujours sous les canons de l'ennemi ; puis l'incendie de Salonique, qui fut un spectacle terrifiant, mais splendide ; les combats de 1918 et la dévastation du pays, etc. Mais on arrivait au dénouement. Il ne manque que quelques pages à ce livre, intéressant d'ailleurs. Mais on sait ce que fut la débâcle de ce côté, la capitulation de la Bulgarie qui voulait éviter la dévastation de son territoire et préféra crier : Camarade ! — préparant ainsi la fin de la grande guerre qui avait mis à feu et à sang une grande partie de l'Europe.

La Véritable histoire des taxis de la Marne, que raconte le Commandant Henri Carré, était jusqu'ici un épisode presque légendaire ; on les voyait embarquant en hâte les troupes de l'armée de Paris que le général Gallieni jetait sur le flanc de l'armée d'invasion et qui culbutaient les divisions de von Kluck, tandis qu'au sud-est le général Foch arrêtait une autre armée allemande qui s'enlisait dans les marais de Saint-Gond. — L'ennemi, toujours est-il, dut rétrograder et ne se reprit qu'au nord de l'Aisne. La vérité, en somme, est assez peu différente de la légende. Les taxis réquisitionnés par le gouverneur de Paris eurent à transporter des troupes et principalement 6.000 hommes, jetés par groupes de cinq dans les voitures à Gagny-Villemomble et qui furent dirigés du côté de Nanteuil-le-Haudouin. Ce furent les

troupes qui attaquèrent de flanc les colonnes allemandes. L'ennemi dut rétrograder, faire face à l'ouest tant qu'on se battit depuis Boissy-Betz (9 septembre), mais principalement du côté du bois de Montrolle, de Bouillancy, Etavigny, Rouvres, comme plus bas du côté de la Marne, vers Barcy, Etrepilly, Puisieux, — à la frontière du Meldois et de la Goële, et l'âpreté de la lutte a été indiquée par ce fait que la brigade marocaine de la VI[e] armée perdit 2.000 hommes en 36 heures et la 55[e] division à peu près autant. Mais l'ennemi fut arrêté dans la marche triomphale qu'il poursuivait depuis Charleroi et la frontière de Belgique. Les taxis qui avaient été utilisés pour le transport rapide des troupes — qu'on n'osa pas risquer par chemin de fer, dans l'incertitude où l'on se trouvait de l'état de la voie — furent d'ailleurs ramenés en triste état après cette randonnée des 6,7 et 8 septembre, si les chauffeurs qui avaient contribué à la victoire, en somme, se trouvèrent justement félicités. Les vivres avaient fait défaut, ou s'étaient trouvés insuffisants, et la plupart ne s'en étaient tirés qu'au petit bonheur. Nombre de voitures, détraquées, étaient restées sur les routes, et il y eut même un moment deux colonnes de véhicules, les uns montant vers le front avec des troupes, les autres redescendant à vide. L'embouteillage se produisit bientôt, certains ayant voulu passer devant, gagner de vitesse, si bien que tout finit par s'arrêter. Mais les aviateurs de l'ennemi signalèrent sur ce point une forte agglomération de matériel et des forces avec lesquelles il faudrait compter. Encore le 7 septembre, d'ailleurs, on continuait à Paris la réquisition des autos pour envoyer de nouvelles troupes à la rescousse. Mais l'ennemi s'était retiré au nord de l'Aisne et il fallut entreprendre la guerre de siège qui devait si longtemps durer.— Le retour à Paris des taxis-autos, plutôt éreintés, couverts de la poussière des routes, provoqua, d'ailleurs, une certaine curiosité et plus d'un chauffeur eut à raconter ses exploits. Certains aussi étaient restés dans les lignes, où ils s'occupaient du transport des éclopés, et, avec le goût des aventures, on a même cité le chauffeur Germain, qui eut à conduire après la bataille un « client » au delà de l'Aisne, d'où il fut envoyé encore prendre des blessés près de Tracy-le-Mont. Attaqué par une patrouille allemande, il put cependant ramener sa voiture, qui se trouvait criblée de balles, et fut cité à l'ordre de l'armée.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

VERS UN NOUVEAU GOUVERNEMENT. — Au moment où ces lignes paraîtront, le résultat des élections générales aura été proclamé depuis une huitaine de jours. Ce n'est point dire que la crise ministérielle sera dénouée. Elle peut durer aussi longtemps que celle qui précéda la constitution du Cabinet Carton de Wiart : la confusion des partis, née du coup de Lophem, est arrivée, en effet, à un point si grave qu'il touche à la paralysie.

Le parti le plus divisé est le parti catholique, qui, de 1884 à 1914, gouverna la Belgique. Une lourde faute pèse sur sa majorité, à qui, sous le rapport de la gestion financière, des initiatives sociales et de la prospérité nationale d'antan, on ne saurait marchander des résultats, réellement trop tangibles pour être discutables. Cette faute est d'avoir négligé les questions extérieures, de s'être trop longtemps et si profondément assoupi sur le mol oreiller de la neutralité que l'entendement des masses du parti catholique demeura hostilement fermé, durant des lustres, aux problèmes de la Défense nationale, jusqu'au moment où M. de Broqueville s'efforça courageusement, mais, hélas, un peu tard, de remonter ce funeste courant. Et cependant les avertissements ne firent pas défaut au gouvernement, ni de la part du feu roi Léopold II, dont la tenace volonté parvint à imposer la construction des forts de la Meuse, sans lesquels notre petite armée se fût trouvée impuissante à accrocher pendant quelques jours la ruée allemande devant Liége, ni de la part des vieux libéraux, dont ce sera l'honneur historique de n'avoir cessé de proclamer, en dépit de l'impopularité qui s'attachait à leur virile et clairvoyante campagne, la nécessité de sérieuses précautions militaires.

Si, dans le cours des tragiques journées d'août 1914, l'armée belge s'est trouvée hors d'état de prolonger son héroïque résistance, il n'est pas injuste d'en faire retomber la responsabilité sur le parti catholique pris en bloc, encore qu'au sein de cette majorité se soit trouvé un noyau assez important de protestataires recrutés dans l'élite.

Mais la tactique dominante du parti catholique obéissait à un souci bassement électoral en même temps qu'un obscurantisme épais dégradait son esprit. Il combattait le service militaire non

seulement pour conserver à ses électeurs paysans ou fermiers la main-d'œuvre de leurs fils, mais aussi dans la crainte qu'en entrant à la caserne les jeunes gars n'échappassent à la tutelle des petits vicaires ignares et fanatiques, qui pullulent dans les Flandres où ils constituent actuellement les cadres de l'activisme flamingant. Dans le même dessein, il s'opposait à la diffusion de l'instruction et à celle de la langue et de la pensée françaises, instruments maudits, à ses yeux, d'affranchissement intellectuel.

Il se trouve malheureusement des hommes instruits, cultivés, comme MM. Poullet, Helleputte et Vandevyre, mais déformés par la politicaillerie au point de flatter et d'encourager les « aspirations » de cette tourbe; et M. Henri Jaspar, notre actuel ministre des Affaires étrangères — chargé, ô ironie, de resserrer les liens de notre alliance avec la France, — y sacrifiait en 1907, alors que simple « clérical amateur », éloigné encore des hautes ambitions gouvernementales où devait le mener la puissante protection du financier Francqui, grand animateur du coup de Lophem, il prononçait à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles une rétrospective, ardente et injuste diatribe contre la domination française, qui, après les batailles de Jemappes et de Fleurus, ouvrit pour la Belgique, de l'avis de la majorité des historiens, une ère de prospérité et la fit sortir de la sombre léthargie où l'avaient plongée des siècles d'oppression espagnole et autrichienne. Tant il est vrai que les hommes les plus intelligents ne se soustraient pas aux pires concessions et abdications de pensée quand ils cherchent à faire figure de partisan. Le geste, d'ailleurs, ne fut pas perdu : quand le francophile M. Carton de Wiart, au moment de la constitution de son gouvernement, voulut prendre le portefeuille des relations extérieures, les journaux belges nous apprirent qu'il se heurta au double veto du groupe obscurantiste et du groupe internationaliste ; prenant ombrage l'un et l'autre de l'admiration professée par M. Carton de Wiart pour la France de la Marne et de Verdun, et aussi certainement des amitiés politiques françaises — elles eussent pu cependant devenir d'une grande utilité pour la Belgique — que cet homme d'Etat avait contractées pendant son passage au gouvernement du Havre, ces dignes ou véhéments messieurs de l'Obscurantisme ou de la Sociale-Démagogie entassèrent objections sur objections, exprimant notamment leur crainte de l' « impérialisme » français et d'une

« portugalisation » éventuelle de la Belgique, si bien que, finalement, ils parvinrent à imposer aux Affaires étrangères M. Henri Jaspar, qui, de sa vie ne s'était jamais occupé de politique extérieure, mais « leur » apparaissait, nonobstant, comme le seul homme présentant des garanties suffisantes ! Il est vrai que, outre le discours un peu lointain de 1907, M. Henri Jaspar avait acquis à leur estime des titres plus récents en protégeant de son autorité de ministre de l'Intérieur du cabinet Delacroix, tombé de la veille, les manifestations antifrançaises des flamingants, en défendant devant la Chambre la loi dissolvante sur l'emploi des langues et en s'opposant au passage par la Belgique des munitions destinées à aider notre alliée, la France, à sauver son alliée, la Pologne, de l'étreinte bolcheviste.

Je crois opportun de rappeler ces souvenirs au moment précis où l'homme politique, investi de la confiance du chef de l'Etat, procède à la constitution d'un nouveau ministère et revise, en même temps que nos directives politiques, l'attribution des portefeuilles. Dans l'intérêt de nos bonnes et saines relations avec la France, il est indispensable qu'aucune équivoque ne puisse planer sur le passé et les sentiments intimes du chef de notre diplomatie, en des contacts avec le parti hostile à la France. Qui pourrait prétendre qu'une telle solution de netteté ne serait préférable aux démarches un peu honteuses par lesquelles l'ambassade de Belgique, agissant vraisemblablement sur les instructions du ministre des Affaires étrangères, s'efforce, malgré une série d'insuccès peu reluisants auprès du Quai d'Orsay et des directeurs de certains grands journaux parisiens, de faire pression sur les publicistes qui se permettent de critiquer M. Jaspar ou même plus simplement, tel M. Gauvain, l'éminent rédacteur des « Débats », d'indiquer les conséquences de la confusion que produisit pour la Belgique le coup de Lophem, sans lequel, évidemment, M. Jaspar ne serait pas né à la vie gouvernementale ? Une autorité morale ne se fabrique pas artificiellement.

— Un fait à noter, à cause de sa signification, c'est que quelques-unes des plus effervescentes associations sur lesquelles s'appuie l'Obscurantisme viennent de répudier l'étiquette de catholique pour s'en tenir à celle de chrétienne. Entendons par là qu'elles entendent rejeter l'universalité d'ordre, de mesure et de raison introduite dans l'Eglise par le génie romain et qu'elles

rêvent l'instauration d'une petite chapelle flamingante, intransigeante, ignorantine et démagogique. Tout de même, le christianisme, c'est autre chose ... et ces manœuvres sentent le schisme ou l'hérésie.

Heureusement pour mon pays, le catholicisme y compte de plus distingués, voire de plus éminents représentants, et si je n'ai pas la foi, ce n'est pas sans fierté que, dans les milieux éclairés de Paris, j'entends célébrer notre grand patriote, le cardinal Mercier, comme le restaurateur du thomisme et l'une des intelligences philosophiques les plus élevées de notre époque. On conçoit donc la haine que lui porte l'Obscurantisme, haine d'autant plus vive que le Primat de Belgique est d'origine wallonne et compte parmi les meilleurs écrivains français. Aucune compromission n'était possible entre les catholiques flamingants, qui cherchent à diviser le pays, et les catholiques traditionnels, parmi lesquels, du reste, de nombreux flamands, qui veulent maintenir l'unité nationale. Dans de nombreuses circonscriptions, ces frères ennemis présentent des listes séparées. Il ne paraît cependant pas impossible que, dans l'ensemble, les catholiques ne gagnent un certain nombre de sièges.

Quant au socialisme, qui constitue aussi une sorte d'Eglise, ayant ses dogmes, ses conciles et sa gnose, il est pareillement divisé en socialistes nationaux et en socialistes marxistes, qui placent la chimérique Internationale au-dessus de la patrie. On s'attend en conséquence dans ce parti à une déperdition de quelques sièges.

A moins d'un extraordinaire revirement du corps électoral, que rien ne fait prévoir, aucun parti ne disposera d'une majorité suffisante pour assumer le pouvoir.

Il est donc probable qu'on en reviendra au système du gouvernement des trois partis. Les fauteurs du coup de Lophem prétendent qu'on leur doit cette formule de gouvernement. Rien n'est moins exact. Dès le début de la guerre, le catholique M. de Broqueville, qui disposait de la majorité parlementaire, fit largement appel à la collaboration des libéraux et des socialistes. Tous les esprits sensés, y compris les adversaires les plus énergiques de la politique de Lophem, souhaitent que continue la participation des socialistes au pouvoir. C'est la garantie des réformes sociales réclamées par les ouvriers belges et qui leur sont dues,

dans la limite où elles ne strangularaient pas l'industrie belge qui est surtout constituée en vue de l'exportation.

Mais cette participation n'est possible que sur un programme précis et sous un Président du Conseil assez ferme pour ne pas se laisser déborder. Tel ne fut pas assurément le cas du ministère de Lophem, où s'étaient introduits des hommes sans passé et sans expérience politique, qu'aucune compétence particulière ne destinait au gouvernement du pays, qui étaient possédés d'une phobie du bolchevisme, et qui avaient fini par devenir de simples jouets entre les mains de M. Vandervelde.

On parle également d'un ministère de techniciens appelé à redresser les erreurs et les abus du ministère soi-disant « tripartite », mais qui réunissait à merveille toutes les conditions nécessaires d'indécision et d'incohérence pour être retenu par l'histoire comme un ministère Triplepatte.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Tristan L. Klingsor : *La peinture*, avec 24 pl. hors texte (L'art français depuis vingt ans) ; Rieder. 8 »

André Michel : *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. Tome VI : *L'art en Europe au XVIIe siècle*. Avec de nombr. reproductions ; Colin. 50 »

Quelques toiles de Charmy, quelques pages de Colette ; Galerie d'art ancien et moderne. » »

P. Ratouis de Limay : *Les artistes écrivains*. Avec 16 planches ; Alcan. 10 »

Esotérisme

G. Bourniquel : *Les témoins posthumes*. Préface de Jean Finot ; Leymarie. 6 »

Henri Durville : *Voici la lumière* ; Durville. 8 »

Paul Heuzé : *Les morts vivent-ils ?* Enquête sur l'état présent des sciences psychiques ; Renaissance du livre. 6 »

Histoire

Prince de Bismarck : *Pensées et Souvenirs*, tome III ; Impr. Strasbourgeoise. 12 »

Henri Cordier : *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue* ; Geuthner, 4 vol. 100 »

Edouard Driault : *Les leçons de l'histoire* ; Alcan. 8 »

Louis de Launay : *Une famille de la bourgeoisie parisienne sous la Révolution* ; Perrin. 10 »

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. Tome VIII : *L'évolution de la 3e république*, par Ch. Seignobos ; Hachette. 30 »

Souvenirs du général Comte de Rumigny (1789-1860), publiés par R. M. Gouraud d'Ablancourt ; Emile-Paul. 12 »

Littérature

Serge Barraux : *La petite ville qui dormait*; Le Passant. » »

Bourdaloue : *Sermons sur l'impureté, sur la Conversion de Madeleine et sur le retardement de la pénitence*. Introduction et notes de Gonzague Truc. Portrait gravé par Ouvré; Bossard. 12 »

René Cabannes : *Tableautins*; Libr. du Populaire. 1 »

Louis Cario et Ch. Régismanset : *La Pensée française*, anthologie des auteurs de maximes du XVIe siècle à nos jours; Mercure de France. 12 »

Abbé Gaston Dartigues ; *Le traité des études de l'abbé Claude Fleury, 1686*; Champion. 20 »

Divers : *Poésie française 1850-1920*, publiée et annotée par Kr. Nyrop; Gyldendalske, Copenhague. » »

Charles Dolfus : *En regardant vivre les hommes*, pensées et fragments précédés d'une introduction par M. René Berthelot; Fischbacher. 6 »

Cécile Douard : *Impressions d'une seconde vie*; Sand, Bruxelles. » »

André Gide : *Morceaux choisis*. Avec un portrait de l'auteur; Nouv. Revue franç. 7 50

Victor Giraud : *Ecrivains et soldats*; Hachette; 12 »

J. Annette Godin : *Au pays du myrte*; Lemerre. 6 75

Remy de Gourmont : *Lettres à Sixtine*; Mercure de France. 6 50

Paul Gsell : *Propos d'Anatole France*; Grasset. 6 75

Gérard de Lacaze-Duthiers : *La tour d'ivoire vivante*. Introduction par Marcel Clavié; Alcan. 15 »

Jean de La Fontaine : *Adonis*, Introduction de Paul Valéry; Devambez. » »

Camille Mauclair : *Paul Adam, 1862-1920*. Avec 3 portraits; Flammarion. 7 »

Ronsard : *Sonnets pour Hélène*. Introductions et notes de Roger Sorg, portrait gravé par Ouvré; Bossard. 12 »

Maurice Talmeyr : *La nouvelle légende dorée*; Perrin. 7 »

Musique

Georges Edgar Bonnet : *Philidor et l'évolution de la musique française au XVIIIe siècle*; Delagrave. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Jean Galtier-Boissière : *Loin de la Rifflette*; Crès. 5 »

Georges Gaudy : *L'agonie du Mont-Renaud*, mars-avril 1918; Plon. 7 »

Comt Laure : *Au 3e bureau du troisième G. Q. G. 1917-1919*. Préface du général Buat. Avec 9 cartes; Plon. 9 »

Louis Lefebvre : *Poulot en Italie*; Renaissance du Livre. 6 »

Philosophie

Bouglé, Bréhier, Delacroix et Parodi : *Du sage antique au citoyen moderne*; Colin. 7 »

Poésie

Elvire Bricout : *Une vie et la vie*; La Nervie, Belgique. » »

Fagus : *La guirlande à l'épousée*; Malfère, Amiens. 7 50

André Fontainas : *L'allée des glaïeuls*; Libr. de France. 2 50

Tristan Klingsor : *Humoresques*; Malfère, Amiens. 7 50

Francis Jammes : *Le Tombeau de Jean de La Fontaine* suivi de *Poèmes mesurés*; Mercure de France. 6.50

Francis Jammes : Œuvres, Tome II. Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de Feuilles; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »

Paul Labbé : *L'oubli de l'heure*, Lemerre. 6 »

Théo Martin : *Sur un vieux thème*; Revue des Indépendants. 5 »

Fernand Mazade : *L'ardent voyage*; Libr. de France. 2 50

Henry Mustière : *La nouvelle Franciade ou le Pou bolchevik*; Malfère, Amiens. 7 50

Gabriel Paris ; *Prémices*; Lemerre. 5 »

Aurèle Patorni : *Le feu*; S. n. d'édit. » »

Pierre Richard : *Fleurs héroïques*; Art et littérature. 3 »

Jean de Servières : *Les sœurs retrouvées*, poème dramatique suivi d'un poème, *Au soldat inconnu*; Revue de Marseille, Marseille. » »

Politique

Jacques Bourcart : *L'Albanie et les Albanais*. Avec 19 photogr. et une carte ; Bossard. 12 »
Serge de Chessin : *L'apocalypse russe* ; Plon. 7 »
Maurice Lecat : *Relations intellectuelles avec les Centraux* ? Chez l'auteur, Louvain, Belgique. 10 »
Dmitri Mérejkowsky : *Le règne de l'antéchrist*. Z. Hippius : *Mon journal sous la terreur*. D. Philosophoff : *Notre évasion*. Traduits du russe ; Bossard. 4 50

Questions militaires

F. Noray : *La bataille continue* ; Figuière. 6 50

Questions religieuses

Charles Guignebert : *La vie cachée de Jésus* ; Flammarion. 4 50
Lanoé-Villène : *Les sources de la symbolique chrétienne* ; Fischbacher. » »
Abbé de Margon : *Lettres sur le confessorat du P. Le Tellier* avec une introduction et des notes sur *la Politique des Jésuites et l'Oratoire* par I. de Récalde ; Libr. moderne. 5 »

Roman

Henri Amic : *Un bon garçon* ; Calmann-Lévy. 4 90
Henry Asselin : *Rapetisse ton cœur* ; Perrin. 7 »
André Bregeault : *Vers le dernier secteur* ; L'Effort, Nîmes. 0 50
Paul-Emile Cadilhac : *L'Héroïque* ; Férenczi. 6 75
Jacques Chardonne : *L'épithalame* ; Libr. Stock, 2 vol. 11 50
Léon Daudet : *L'entremetteuse* ; Flammarion. 7 »
Georges David : *Bérangère*. Bois gravés par André Lavenin ; Les Humbles. 3 »
Alfred Détrez : *L'Eternel* ; Libr. franç. et étrangère. 8 50
Martial Douël : *Le charmeur de serpents* ; Boccard. 6 75
François Duhourceau : *Un homme à la mer*. Préface de Maurice Barrès ; Bodiou, Bayonne. 6 50
Albert Dulac : *La danse aux enfers* ; La Sirène. 7 »
Raymond Escholier : *Cantegril* ; Renaissance du Livre. 6 »
Charles Foley : *La folie de l'or* ; Férenczi. 6 75
Claude Gével : *Une femme, une ville* ; Flammarion. 6 90
Giraud-Mangin : *Ceux de jadis* ; Renaissance du Livre. 6 »
Georges Imann : *Les nocturnes* ; Grasset. 6 75
Octave Joncquel et Théo Varlet : *Les Titans du ciel* ; Malfère, Amiens. 7 50
E. de La Guérinière : *Le Grand d'Espagne* ; Grasset. 6 65
Maurice Level : *L'ombre* ; Flammarion. 7 »
O. J. A. Lebry : *Les provinciaux* ; Berger-Levrault. 6 75
André Lorulot : *Chez les loups*, mœurs anarchistes ; L'idée lib. e.
Pierre Mac Orlan : *La cavalière Elsa* ; Nouv. Revue franç. 7 »
Dmitri Mérijkowski : *Quatorze décembre*, traduit du russe par Michel de Grammont ; Bossard. 6 50
Guy Palut : *Noël Mens* ; Jouve. 6 50
Ernest Pérochon : *Le chemin de la plaine* ; Plon. 7 »
G. Réval : *La Bachelière* ; Flammarion. 7 »
Georges Spitzmuller : *Poil de brisque* ; Férenczi. 5 »

Sciences

Marcel Boll : *L'électron et les phénomènes chimiques* ; Hermann » »
Capit. Stéphan Christesco : *La relativité et les forces dans le système cellulaire du monde*. Avec 10 fig. et 4 tableaux ; Alcan. 12 »
Marcelin Dubroca : *Quelques illusions des sens et leur explication* ; Gauthier-Villars. » »
A. S. Eddington : *Espaces, Images et gravitations*. Traduit de l'anglais par J. Rossignol. Introduction de P. Langevin ; Hermann. 28 »

Sociologie

Georges Valois : *D'un siècle à l'autre*, chronique d'une génération, 1885-1920; Nouv. librairie nat. 7 »

Théâtre

Nozière : *La cour mauresque*; Messein. » »

MERCVRE

ÉCHOS

Le Centenaire de Flaubert. — Société des Amis de Verlaine. — Le Prix Nobel de littérature pour 1921. — Clésinger jugé par Remy de Gourmont. — Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». — Les deux voyages du roi George V aux Indes. — Le serment d'Hippocrate à Montpellier. — La peinture primitive portugaise retrouvée. — La Bibliothèque de la ville de Paris. — Les optimistes et Remy de Gourmont — La complainte de Landru. — La « Ruche » et son miel. — Lettre d'une abeille. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — Errata. — Publications du « Mercure de France ».

Le Centenaire de Flaubert. — Les Comités de patronage et d'initiative du Centenaire de Gustave Flaubert ont été ainsi constitués :

Président, M. Edmond Haraucourt, Président de la Société des Gens de Lettres.

COMITÉ DE PATRONAGE. — MM. Autrand, Préfet de la Seine ; Maurice Barrès, de l'Académie Française ; Louis Barthou, de l'Acad. Française ; René Bazin, de l'Académie Française ; Louis Bertrand ; Léon Bonnat, de l'Institut ; Henry Bordeaux, de l'Académie Française ; Léon Bourgeois, de l'Institut, Président du Sénat ; René Boylesve, de l'Académie Française ; Paul Bourget, de l'Académie Française ; César Caire, Président du Conseil municipal ; Alfred Capus, de l'Académie Française ; Henry Céard, de l'Académie Goncourt ; André Chevrillon, de l'Académie Française ; Romain Coolus ; René Doumic, de l'Académie Française ; Léon Daudet, de l'Académie Goncourt ; Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt ; Maurice Donnay, de l'Académie Française ; Edouard Estaunié ; Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française ; Robert de Flers, de l'Académie Française ; Anatole France, de l'Académie Française ; Gustave Geffroy, de l'Académie Goncourt ; A. Giraud, de l'Académie Royale de Belgique ; Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française ; Léon Hennique, de l'Académie Goncourt ; Abel Hermant ; Gustave Lanson ; Henri Lavedan, de l'Académie Française ; Gustave Le Bon ; Georges Lecomte ; Charles Le Goffic ; Lescouvé, Procureur Général de la République ; Pierre Loti, de l'Académie Française ; Pierre Mille ; Raoul Péret, Président de la Chambre des Députés ; Raymond Poincaré, de l'Académie Française ; Marcel Prévost, de l'Académie Française ; Henri de Régnier, de l'Académie Française ; Jean Richepin, de l'Académie Française ; J.-H. Rosny, de l'Académie Goncourt ; Camille Saint-Saëns, de l'Institut ; J. et J. Tharaud ; G. Vanzype, de l'Académie Royale de Belgique ; M. Wilmotte, de l'Académie Royale de Belgique.

COMITÉ D'INITIATIVE.— Mmes Ed. Adam ; Alphonse-Daudet ; Franklin-Grout ; Gyp ; Gérard d'Houville ; Lauth-Sand ; Delarue-Mardrus ; Comtesse de Noailles ; Baronne de Pierrebourg ; Colette Yver ; Emile Zola.

MM. Antoine Albalat ; André Billy ; Adolphe Boschot ; Adolphe Brisson ; Comte Louis de Blois ; René Descharmes ; René Dumesnil ; Pierre Dupuy ; J. de Gaultier ; Jean de Gourmont ; H.-A. Hébrard ; H. de Jouvenel ; Lafond ; Henri Lapauze ; Arthur Meyer ; E. de Nalèche. Docteur Pennetier ; Marcel Proust ; Comte G. de la Rochefoucauld ; Gaston Rageot ; Jean Revel ; Henry Simond ; Paul Souday ; Marquis de la Soudière, secrétaire ; Eugène Fasquelle, trésorier.

Enfin, la COMMISSION DU MONUMENT est ainsi composée :

MM. Paul Léon, Directeur des Beaux-Arts ; Falcou, Directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris ; Bartholomé, Président de la Société Nationale des Beaux-Arts ; Frantz Jourdain, Président du Salon d'Automne ; V. Laloux, Président de la Société des Artistes Français.

§

Société des Amis de Verlaine. — Le projet de transformer en une société régulièrement constituée le groupement bénévole des « Amis de Verlaine» est réalisé. La déclaration de la Société des Amis de Verlaine a été faite à la Préfecture de Police le 17 mai 1921, sous le nº 160 224, et la publication légale a paru au *Journal officiel* en date du 10 juin 1921.

Voici le texte intégral des statuts de la société.

I. But et composition de la Société.

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite *Société des Amis de Verlaine* a pour but de grouper tous ceux qui, s'intéressant au Poète et à ses œuvres, veulent célébrer ou servir sa mémoire.

Elle a son siège à Paris.

ARTICLE II. — La Société se propose notamment d'organiser, sous l'invocation et aux anniversaires de Verlaine, des fêtes de la Poésie, d'éditer un bulletin, d'entreprendre ou d'appuyer toutes manifestations relatives à Verlaine et à la Poésie.

ARTICLE III. — L'Association se compose de membres adhérents, qui doivent être présentés par deux membres et agréés par le conseil d'Administration. Ils acquittent un droit d'inscription de 5 francs. Pour être membre adhérent, il faut payer une cotisation annuelle de 5 francs ou faire un versement unique de 50 francs.

ARTICLE IV. — La qualité de membre de l'Association se perd :

1º Par la démission ;

2º Par la radiation prononcée par le conseil d'Administration.

II. Administration et fonctionnement de la Société.

ARTICLE V. — La Société est administrée par un conseil composé de 12 membres élus pour quatre ans et rééligibles.

Le Conseil choisit parmi ses membres un Bureau, composé du Président et du Secrétaire-Trésorier.

ARTICLE VI. — Le Conseil d'Administration se réunit deux fois par an, et chaque fois qu'il est convoqué par son président ou sur la demande du tiers de ses membres.

Les délibérations du Conseil d'Administration ne sont valables que lorsque six de ses membres au moins sont présents. Si cette condition n'est pas remplie, la décision sera valablement prise, quel que soit le nombre des membres présents, dans une seconde réunion convoquée sur le même ordre du jour.

Il est tenu un procès-verbal des séances.

Les procès-verbaux sont signés par le Président et le Secrétaire-Trésorier.

ARTICLE VII. — Les fonctions de membre du Conseil d'Administration et du Bureau sont gratuites

ARTICLE VIII. — L'Assemblée générale se compose de la totalité des membres de la Société. Elle se réunit une fois par an et chaque fois qu'elle est convoquée par le Président.

Elle peut délibérer valablement, quel que soit le nombre des membres présents.

Son ordre du jour est réglé par le Conseil d'Administration.

Son bureau est celui du Conseil.

Elle entend les rapports sur la gestion du Conseil d'administration, sur la situation financière et morale de l'Association.

Elle approuve les comptes de l'exercice clos, vote le budget de l'exercice suivant, délibère sur les questions mises à l'ordre du jour et pourvoit au renouvellement des membrès du Conseil d'Administration.

Le rapport annuel est adressé chaque année à tous les membres et déposé selon la loi.

ARTICLE IX. — Les dépenses sont ordonnancées par le Président. La Société est représentée en justice et dans tous les actes de la vie civile par le Président. Le représentant de la Société doit être en pleine possession de l'exercice de ses droits civils. Le Président peut toujours se faire suppléer par un membre du Conseil choisi par lui.

III. Ressources de la Société.

ARTICLE X. — Les recettes de la Société se composent :

1° Des cotisations de ses membres ;

2° Des subventions qu'elle pourrait recevoir, soit dans un intérêt général, soit avec affectation spéciale ;

3° Des libéralités qu'elle serait autorisée à accepter après la demande en déclaration d'utilité publique, si le bureau formule cette demande.

ARTICLE XI. — Tout fonds de réserve est placé soit en banque, soit en bons du Trésor, et doit porter intérêt.

IV. Modification des statuts et dissolution de la Société.

ARTICLE XII. — Les statuts ne peuvent être modifiés que sur une proposition du Conseil d'Administration. L'assemblée extraordinaire, spécialement convoquée à cet effet, ne peut modifier les statuts qu'à la majorité des deux tiers des membres présents ou représentés. L'assemblée doit se composer du quart au moins des membres de la Société. Si ce quorum n'est pas atteint, les décisions

seront valablement prises, quel que soit le nombre des membres présents, dans une seoncde réunion convoquée sur le même ordre du jour.

ARTICLE XIII. — L'Assemblée générale appelée à se prononcer sur la dissolution de la Société doit comprendre au moins la moitié plus un des membres en exercice. Si cette proportion n'est pas atteinte, l'Assemblée est convoquée à nouveau, mais à quinze jours au moins d'intervalle, et, cette fois, elle peut valablement délibérer, quel que soit le nombre des membres présents. Dans tous les cas, la dissolution ne peut être votée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ARTICLE XIV. — En cas de dissolution, l'Assemblée générale désigne un ou plusieurs commissaires chargés de la liquidation des biens de la Société. Ses délibérations sont adressées sans délai à l'autorité compétente.

Le premier conseil d'administration est ainsi composé : Président honoraire, M. Georges Izambard; Président, M. Gustave Kahn; Secrétaire-Trésorier, M. Elie Vidal; Secrétaire adjoint, M. Pierre Izambard. Membres : MM. Jean Bourguignon, F.-A. Cazals, Fernand Gregh, A.-Ferdinand Herold, Charles Houin, Ernest Raynaud, Alfred Vallette, Valmy-Baysse.

Les adhésions sont reçues chez M. Elie Vidal, Secrétaire-Trésorier, 9, rue du Havre, Paris-VIIe.

Ainsi que les « Amis de Verlaine » l'avaient naguère décidé, la Société des Amis de Verlaine reporte aux premiers beaux jours de l'année, en mai, la cérémonie commémorative annuelle.

§

Le prix Nobel de littérature pour 1921. — Nous avons déjà signalé plusieurs fois les informations fantaisistes auxquelles donne lieu l'attribution du prix Nobel de littérature. Cette année la fantaisie a été particulièrement piquante.

Dans les premiers jours de novembre, tous les journaux reproduisaient une dépêche de l'Agence *Est-Europe*, datée de Stockholm, 30 octobre, et où il était dit :

Stockholm, 30 octobre. — L'institut Nobel s'occupe activement de l'attribution des prix littéraires pour l'année 1921.

La commission littéraire vient de terminer son rapport.

Elle met en première ligne l'écrivain anglais Thomas Hardy; en deuxième Henry Bergson, et en troisième M. Emile Boutroux.

L'aréopage littéraire de l'institut Nobel a examiné aussi les titres d'Anatole France, mais d'une façon très désobligeante pour le grand écrivain qu'il considère comme « indigne » d'une telle distinction.

Le 11 novembre suivant, le prix Nobel de littérature pour 1921 était officiellement attribué à M. Anatole France.

§

Clésinger jugé par Rémy de Gourmont. — Comme suite à l'écho que nous avons donné dans notre précédent numéro sur le buste

de Flaubert par Clésinger, nous jugeons intéressant de reproduire ici *in extenso* la préface que Remy de Gourmont publiait en 1903 en tête d'un catalogue des œuvres du fameux sculpteur :

Dans l'histoire de la Sculpture française au XIXe siècle, Clésinger est un nom; et plus, une date ; et plus encore, une époque.

Il personnifie, comme tailleur de marbre, l'Art romantique.

En est-il le Victor Hugo? Nul statuaire du siècle ne fut un Hugo. L'Alexandre Dumas? Cela et quelque chose de plus, car avec la perpétuelle fécondité Clésinger eut le perpétuel style. Il fut mauvais, souvent, mais avec fougue, avec folie.

Pour maîtres, Thorwaldsen et (par l'intermédiaire de son père, sculpteur provincial) Bosio, deux classiques ; pour maîtresses, l'Italie, Rome, et toutes ces pierres de jadis éparses au Vatican et chez les Cardinaux et chez les Princes : l'élève devint maître à son tour le jour où, toutes les traditions niées, il façonna cette *Femme Piquée*, neuve et « moderne », vision exaspérée et pourtant douce d'une volupté supérieure et royale. Le marbre dur ployait comme du jonc, la femme blanche aux yeux clos mourait sous les impérieuses caresses de l'amant suprême, Oxvaroc, un tout petit serpent, joyau roulé au bras de Cléopâtre..

Cette femme piquée par un serpent, si elle n'est pas vraiment Cléopâtre, évoque la reine : Clésinger compléta l'évocation par ce pur marbre polychrome clairement dit, cette fois, *Cléopâtre devant César*, et qui offre au maître du monde la fleur de l'oubli : inoubliable merveille de grâce et d'amour.

Persée et Andromède — avec cette mélancolie on aura dit trois grandes œuvres de gloire. La tête de Persée est belle, belle et triste; elle ne parle pas, elle songe, muette, à l'inutilité des délivrances, au fardeau que l'héroïsme impose à l'épaule du héros. Trouvée en des terres de labour par un paysan de Délos, recueillie sur un velours rouge dans un Louvre, cette tête justifierait des pèlerinages ; — mais Kléomène oublia de la signer.

J'ai écrit, là, mon goût et peut-être pas toute la vérité, ni toute la pensée, car il faudrait de plus longs sillons que ceux que je veux creuser, — et je sens l'inutilité de refaire personnellement le catalogue chronologique que l'on va lire, cette page tournée. Mais il faut dire, pourtant, la victorieuse beauté des *Taureaux*, la baudelairienne philosophie de *Hibou et Crâne*, la pleine grâce de *Phryné*, la décorative grandeur d'*Ariane sur le Tigre*, de *Nessus et Déjanire*, et la sévérité de tous ces bustes impérieux qui vous regardent avec le dédain naturel à la beauté, — et cette Cléopâtre morte, dont le bras si doucement s'allonge vers l'infini.

Rude, Clésinger, Carpeaux, voilà, parmi les morts, les trois grands derniers sculpteurs français. REMY DE GOURMONT.

§

Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». — Sous ce titre M. E. Leroux donnait, à l'occasion des fêtes de Flaubert à Rouen, dans le *Messager de Darnétal* du 21 mai 1921, d'intéressants détails sur les personnages du roman. Flaubert avait eu une double raison d'en reconstituer l'intrigue : l'histoire du suicide d'Emma l'inté-

'essa quand elle lui fut racontée à Ry, canton de Darnétal (Seine-Infé-
'icure), où il venait assez souvent voir les amis qu'il y avait, puis il
ıvait connu Charles Bovary, qui avait été à Rouen l'élève et le pro-
égé de son père.

Charles Bovary, de son vrai nom Eugène Delamare, était né en 1811 Mesnil-Esnard, canton de Boos. Ses parents devaient aller se fixer nsuite à Catenay, canton de Buchy, d'où partit l'étudiant pour faire sa nédecine à Rouen. Etabli officier de santé à Ry, il avait épousé en prenières noces Louise Mutel, son aînée de quatre ans, qui mourut le 12 no-'embre 1837. Deux ans plus tard, il épousa Emma — en réalité Del-hine Couturier — née à Ry en 1821. La noce décrite par Flaubert eut ieu à la ferme des Berteaux, à Blainville-Crevon, où s'étaient fixés les arents de la fiancée.

Delphine, jolie brune de dix-huit ans, avait une sœur et deux frères; 'un est mort tout jeune, l'autre s'est, par contre, marié deux fois, la econde avec une receveuse des postes qui prit sa retraite à La Bouille.

Le ménage du médecin s'installa dans la maison, aujourd'hui dispa-ue, où avait vécu la première Mme Delamare ; plus tard seulement il lla habiter l'immeuble occupé présentement par une pharmacie.

Nous ne reviendrons pas sur l'aventure d'Emma Bovary. Flaubert l'a mmortalisée. N'osant citer les patronymes exacts de Léon, le clerc de otaire, et de l'élégant Rodolphe, dont il existe des descendants, I. Leroux s'est borné à en divulguer les initiales : Léon était un M. B.., t Rodolphe un sieur Louis C...

Delphine avait, en 1842, mis au monde une fille Alice, qui a été ıariée à Rouen et y est morte. Elle avait été placée en nourrice ; sa ıère, qui tenait à conserver les apparences, l'allait voir d'abord et, près l'avoir embrassée, prenait le sentier la menant à la Huchette, ujourd'hui propriété d'un Américain, où elle retrouvait Louis C...

Après une rupture suivie de l'intermède du clerc de notaire, elle evint à son premier amant ; le désir de lui plaire et de le conserver emble avoir provoqué les dépenses exagérées qui amenèrent la cata-trophe. Menacée de poursuites par un marchand de nouveautés de Ry, elphine s'adressa en vain à Louis C..., et au notaire Leclerc ; affo-e, elle résolut alors de mourir et s'empoisonna à l'aide d'arsenic érobé à la pharmacie Jouanne, patronyme réel de M. Homais.

Devant les effets du poison, Charles Delamare appela en consultation on ancien maître — le docteur Larivière n'est autre que le docteur laubert — et le docteur Mille, de Croisy-sur-Andelle. Les soins furent npuissants, et la désespérée mourut le 7 mars 1848, à cinq heures du ıatin.

L'inhumation de Mme Delamare eut lieu un samedi, après le marché. lle fut enterrée religieusement, ayant reçu les sacrements de la main

de l'abbé Party. Le père d'un épicier de Ry, M. Ducrocq, qui, comme enfant de chœur, portait l'eau bénite à la cérémonie, a même fourni ce détail singulièrement macabre : la fosse n'étant pas assez longue pour le cercueil, on le dut enterrer avec une assez forte inclinaison, les pieds seuls touchant le fond de la fosse. Jusqu'en 1887, on put lire dans le cimetière, désaffecté au lendemain de cette inhumation, cette inscription sur la pierre tombale d'Emma Bovary : « Ci-gît le corps de Delphine Couturier, épouse de Delamare, médecin, décédée le 7 mars 1848. Priez Dieu pour Elle. » Cette pierre a depuis disparu.

Charles Delamare, dans la réalité comme dans le roman, survécut peu à sa femme ; il mourut l'année suivante et le bruit courut qu'il s'était également empoisonné.

La notoriété que leur valut le chef-d'œuvre de Flaubert ne semble d'ailleurs avoir porté fortune à aucun de ses personnages. Ruiné, Louis C..., l'irrésistible Rodolphe, mourut à Paris, à l'hôpital ; tout juste si on ne parla pas également d'un suicide. Ayant acheté, dans l'Eure, une étude de notaire, Léon fut terrassé à Beauvais, en pleine rue, par une embolie ou une congestion.

Ainsi qu'il a été indiqué, M. Homais s'appelait Jouanne ; seul il survécut aux héros du drame, et, ayant cédé son officine à son fils, se retira à Rouen, où il mourut en 1874. La maison qu'occupait la pharmacie, à Ry, est habitée aujourd'hui par M. Ernest Leconte. M. Jouanne aurait, paraît-il, mieux valu que l'inoubliable Homais dont il a fourni le type à Flaubert ; fouriériste, il se serait plu à discuter avec l'abbé Party, mais n'aurait pas été le sectaire étroit du roman, monument de sottise et type inoubliable de primaire à peine supérieur.

Les personnages épisodiques, non moins vrais, avaient également été dessinés d'après nature ; leur souvenir est demeuré et on retrouve la trace de leurs maisons. Démolie, l'auberge du voiturier, le père Thérin, mort à quatre-vingt-dix-sept ans, est devenue l'Hôtel de Rouen, cependant que, en la maison où s'alignaient les cartons du notaire, vient de s'ouvrir un magasin de chaussures. — PIERRE DUFAY.

§

Les deux voyages du roi George V aux Indes.

Courbevoie, le 15 novembre 1921.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de vous signaler que l'écho publié dans votre numéro d'aujourd'hui (page 279) *A propos du prince de Galles*, si parfaitement documenté qu'il soit sur le voyage d'Edouard VII aux Indes en 1875, est tout à fait erroné en ce qui concerne George V.

Celui que les Anglais ont surnommé le roi-marin, le « sailor-king », et dont le principal mérite est d'avoir, premier de tous les souverains anglais, visité toutes les parties de son empire, aurait eu cette incroyable

négligence de ne pas visiter le plus peuplé, le plus fructueux, le plus attirant de ses domaines ! Il aurait fait escale à Ceylan, sans plus ! Vraiment, ç'eût été faire un étrange voyage que d'aller insulter l'Inde chez elle ; lui refuser sa visite n'eût pas été moins. Non, les Anglais font plus de cas et des traditions et de l'Inde. Le précédent établi par Edouard a été déjà suivi deux fois, et amplement surpassé.

Non seulement le Prince George a visité toute l'Inde en 1906, de Ceylan au Népaul et de Calcutta à Bombay, mais il y était accompagné de la Princesse Mary. Et le moment de sa visite fut choisi. Le Bengale, centre du *Swadeshi* (exact équivalent du *Sinn Fein*), venait d'être brutalement coupé en deux provinces par Lord Curzon. Calcutta, création des Anglais, mais aussi ville d'élection des « babous », marchande, bavarde et turbulente, était profondément humiliée par cet acte de force. On espérait que la visite du prince ramènerait la confiance et la concorde.

Il n'en fut rien. Les Anglais, peu d'années après, décidèrent d'en finir avec les prétentions et les ingratitudes de Calcutta, et de rendre à l'Inde sa capitale historique, Delhi, ville des Mogols. Calcutta, hindoue et marchande, était découronnée ; l'Inde musulmane et militaire retrouvait sa gloire ancienne. Pour mieux marquer ce changement d'orientation, George, devenu roi en 1910, se faisait couronner empereur des Indes à Delhi, le 12 décembre 1911. A son tour, il créait un précédent ; il est le premier prince régnant d'Angleterre qui ait mis le pied sur le sol hindou.

Si je me permets de rappeler ces quelques détails de l'histoire indo-britannique, c'est parce que l'Inde « agit » l'Angleterre, et par elle le monde, depuis deux cents ans. Ce qui s'y passe n'intéresse pas que les Anglais. C'est contre Dupleix, au fond, que l'Angleterre s'alliait à Frédéric II. Napoléon aux Pyramides, c'est l'Inde en péril ; l'assassinat de Kléber permet la paix d'Amiens. La prise de Sébastopol par Mac-Mahon, c'est la route de l'Inde barrée aux Russes. Et si Constantin vient de retrouver un trône et de faire tuer quelques nouveaux milliers d'hommes, c'est encore parce que l'Empire Turc est trop voisin de Suez et de l'Inde. J'exagère ? Peut-on exagérer le rôle dans la vie d'un peuple, d'un territoire aussi fabuleusement fécond, peuplé de 310 millions de serfs ? Un homme sur cinq est Hindou. Que ne ferait pas l'Ile brumeuse pour conserver l'Inde ? Que deviendrait-elle si elle la perdait ? « Les Anglais sans l'Inde », qui nous donnera ce livre ?... La réalité tarderait peu à en fournir les éléments, le jour où un prince de Galles, en route vers l'Australie, bornerait ses curiosités et ses devoirs à visiter Colombo...

Comme boursier de voyage autour du monde, j'ai visité, il y a quinze ans, tout l'Empire Britannique (1), et si l'Echo de votre collaborateur m'a

(1) Voir *Mercure de France*, 1910, nos 319-320.

si vivement surpris, c'est que j'étais à Calcutta précisément au moment de l'arrivée du prince. J'eus même l'avantage de lui être présenté, certain soir, au Palais du Vice-Roi, avec divers membres de la colonie française de Calcutta. Déjà alors (tel nous l'avons revu sur le front français) il semblait gauche, malheureux d'être là, prisonnier de son rôle, combien différent de sa toute royale moitié, et de leur intelligent et alerte héritier...

Veuillez agréer, etc. EM. SAILLENS.

§

Le serment d'Hippocrate à Montpellier. — Les lecteurs des écrits d'Hippocrate dans l'édition de Littré accompagnée d'une traduction française et parue de 1839 à 1850 se souviennent-ils du fameux « serment d'Hippocrate » qui y fut donné en 1844 ? Le voici :

Je jure par Apollon, médecin, par Hygie et Panacée, par tous les Dieux et toutes les Déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants :

Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours. Je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur apprendrai sans salaire, ni engagement.

Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par un engagement et un serment, suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice.

Je ne remettrai du poison à personne, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion. Semblablement je ne remettrai à aucune femme de pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille ; je la laisserai aux gens qui s'en occupent.

Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves ; quoi que je voie ou entende dans la société pendant l'exercice, ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire !

Et voici maintenant le serment qu'en l'an de grâce et de victoire sur les forces du passé 1921 on prononce, quand la Faculté de Médecine, à Montpellier, qui conserve sous vitrine la « robe de Rabelais », a jugé digne du grade de docteur un jeune morticole :

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant

l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui lui seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respecteux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de nes collègues, si j'y manque !

Ces choses-là seraient touchantes, si elles n'étaient galéjade pure et idicule anachronisme ! Mais il importe de ne point oublier que ce fut à Pézenas que certain comédien du Prince de Conti, de son nom Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, eut vent du grotesque cérémonial usité à Montpellier et en tira le parti que l'on sait dans l'intermède qui termine le *Malade Imaginaire*.

§

La peinture primitive portugaise retrouvée. — En écho au écent Congrès de l'histoire de l'Art qui vient de réunir à Paris les somnités du monde entier en matière de critique d'art, il convient de rappeler une grande découverte effectuée quelques années avant la guerre par M. José de Figueiredo, Directeur du Musée National d'Art ancien Lisbonne. Par ses efforts assidus fut révélée une œuvre de premier rdre, jusqu'alors complètement ignorée, celle du peintre portugais uma Gonçalves, qui vécut au xve siècle et qui nous a transmis les figu-es de quelques-uns des personnages les plus marquants de son époque; n certain nombre de reproductions fidèles, placées dès 1910 sous les eux du public, montrèrent que l'on était en présence de véritables chefs-'œuvre et l'attention de la critique dut ainsi se tourner de façon toute articulière vers la peinture primitive du Portugal.

Malheureusement, il est certain que des images de premier ordre font icore défaut, alors que les connaissances exactes des chefs-d'œuvre e l'Art primitif portugais s'imposent désormais à tous ceux qui étudient istoire de la Peinture.

L'Art est toujours une manifestation supérieure de la vitalité d'un uple. Or, si l'Art a fleuri surtout au Portugal durant les xve et xvie ècles, qui furent, en effet, la grande époque de cet admirable pays, il laissa pas de briller en des temps plus voisins de nous. Les manistations de cet art, généralement ignorées, vont prendre place à côté s chefs-d'œuvre importés dont le Portugal est resté le gardien, en i recueil vraiment digne de leur beauté et de leur intérêt d'art ou histoire. — P. L.

§

Les Bibliothèques de la ville de Paris.

Mâcon, le 17 novembre 1921.

Monsieur le directeur,

La lettre de M. Ernest Coyecque sur les Bibliothèques municipales de la ville de Paris m'aurait fait un vif plaisir si, répondant à la mienne, il avait bien voulu ne pas se contenter d'écrire : « Peu importent pour l'instant les inexactitudes et même certaine erreur fondamentale de M. Rougerie. »

Mais, au contraire, il importe beaucoup de savoir si ce que j'ai écrit est exact ou est faux, et j'ai lieu de croire que, dans le second cas, M. Coyecque aurait consenti à s'attarder sur mes « inexactitudes ».

Mais, voilà le diable ! c'est que ma critique constructive, si je puis dire, était basée sur des chiffres fournis par M. Albessard, collaborateur évident de M. Coyecque, et sans doute « cher camarade », chartiste, comme lui, veux-je dire.

Quant à ma critique qui n'était pas chiffrée, j'eusse été très heureux d'avoir la preuve qu'elle est fausse, car depuis le temps que j'ai définitivement quitté Paris pour m'installer à Mâcon, j'aurais su que des améliorations avaient été apportées aux errements anciens.

Depuis un certain temps quelques bibliothécaires de la périphérie m'avaient documenté et m'avaient prié de faire une campagne contre la mauvaise gestion des bibliothèques de la ville ; mais, outre que je n'en avais pas les moyens pratiques, ça ne m'intéressait que médiocrement.

Sans doute n'aurais-je jamais dit ce que je savais, et j'en sais plus que je n'en ai dit sans l'article de M. Albessard, paru dans le *Mercure* du 15 août.

Impatienté de voir crier misère par des gens que j'étais autorisé à croire de médiocres administrateurs, de les voir faire des comparaisons évidemment défavorables aux bibliothèques de la ville, sans s'être préalablement demandé si, avec les crédits actuels, il ne leur aurait pas été possible de faire mieux qu'ils ne faisaient, j'ai pris ma plume, et j'ai écrit ma critique à laquelle j'ai le regret de voir que M. Coyecque n'a pas répondu.

Recevez, etc... ROUGERIE.

§

Les optimistes et Remy de Gourmont. — Une note communiquée aux journaux annonce que « la Société des optimistes, qui compte parmi ses membres les personnalités les plus parisiennes de la médecine, de la littérature et du barreau, après avoir vu son optimisme recevoir de rudes coups durant sept années, renaît aujourd'hui plus optimiste que jamais ».

Bien entendu, les optimistes manifesteront leurs sentiments par un banquet.

Bravo. Mais...

Mais leur servira-t-on les meilleurs mets, les meilleurs vins, dans la meilleure salle à manger?

Auront-ils avec eux les plus spirituels hommes d'esprit, les plus jolies femmes ?

Auront-ils les meilleurs estomacs, les meilleurs palais?

Ces questions furent posées aux optimistes, le 7 mai 1913, dans *la France*, par Remy de Gourmont.

Les optimistes se gardèrent bien de répondre.

C'est qu'ils savent peut-être, comme leur disait Gourmont, « qu'optimisme et pessimisme ne dépendent pas des impressions ni des sensations. Ce sont des états d'esprit, et souvent volontaires, et souvent de bravade... »

§

La Complainte de Landru. — Comme toutes les formes populaires de la poésie, la complainte a souvent été traitée par des lettres; il suffit de consulter le recueil de Leroux de Lincey pour s'en convaincre, et Louis Veuillot professait que la complainte est l'équivalent de la parodie pour les pièces à succès.

Or, il est bien certain qu'aucune pièce n'a obtenu, ces temps-ci, autant de succès que l'affaire Landru.

C'est pourquoi sans doute M. Jacques Dyssord, le poète du *Dernier chant de l'Intermezzo*, s'est diverti à chanter les lamentables aventures des victimes du sire de Gambais, lequel apparaît, en ces termes, au 5e couplet ;

Né l'année avant la guerre
Mil huit cent soixante-dix,
Il était, dit-on, le fils
D'un très honorable père
Qui, chauffeur, gagnait son pain
Dans les forges de Vulcain.

Bien entendu, il y a une « morale » :

De cette histoire funeste
Oublions toute l'horreur
Et que se gardent nos cœurs
Comme de la malepeste
Des barbus entreprenants
Et des chauves trop ardents.

La complainte de Landru comporte vingt quatre couplets tous également dignes de figurer dans les Linceys de l'avenir. — L. DX.

§

La « Ruche » et son miel.

Monte-Carlo, Villa des fleurs.

Cher ami,

Moi aussi, je la connais, cette *Ruche*, où bourdonnent des Abeilles dont le féminisme exaspéré pique rageusement le sexe faible (le nôtre); toujours péremptoires, elles s'avèrent parfois faiblement documentées, telle *Pépée* qui conseillait à *Toi et moi*, naguère : « Lisez *La Vagabonde*; c'est un livre de Willy (*sic*), édité par Albin Michel (*resic*)... » Chérie, va !

Haute Savoisienne, dont parle votre numéro du 1er novembre, prôneuse de l'ami Béraud, me semble une des rares Avettes de bon sens et d'esprit qu'enferment les cellules de cet asile. J'en dirai autant de *Genovieffa*, Russe toute jeunette (Mlle Nadège d'Arsens) dont les récentes exécutions de Chopin ont séduit les mélomanes de la Côte d'Azur toujours contents de laisser venir à eux les petites virtuoses ; elle juge la littérature aussi sainement que la musique ; bien que les productions de Chantepleure soient, par *Madschouna*, étiquetées « exquises », elle s'en écarte avec horreur (un bon point) ; elle trouve l'auteur de la *Maîtresse du Prince Jean* très inférieur à Pierre Louys (deux bons points) ; elle déclare que la *Môme Picrate* ne vaut pas un roman de Paul Adam (trois bons points).

Comme esprits lucides on peut citer également *la Fauve*, une originale qui juge Loti « un imbécile », mais, d'habitude, voit juste ; puis la poétesse admiratrice d'Henri de Régnier, *Tzigane* (Mlle R. del Noiram) auteur de strophes élégantes : *Accords sur le luth*. C'est à peu près tout.

Dans les derniers numéros, j'ai recueilli à votre intention quelques appréciations savoureuses : *Mousette du golfe* ne peut lire Bourget qu'étendue sur la plage « quand le souffle du large vient attiédir la grève ». *Abeille d'Avril*, elle, faute de s'être couchée au bord de la mer pour feuilleter Marcel Prévost, trouve ses écrits « bien documentants » — oui — mais révoltants, ce qui me semble dur pour les demi-vierges abonnées à la *Ruche*. Plus encore que Peyrebrune dont raffole *Aimer et se taire* Pierre de Coulevain rafle les suffrages. « J'ai pour lui une admiration adorative » (hé ! hé !) avoue *Coralyne*, qui bave d'extase, révérence parler.

La littérature avancée a pour porte-parole *Orberose*, encombrante mouche à m...iel qui se targue de fréquenter la *Sirène*, appelle France « le bon vieux papa Anatole » (ô ces artisses, ma chouère !), compare le *Jardin de l'Infante* à un « carré de légumes » et opine que Rosny dont elle stigmatise « l'uniformité de sécheresse », écrit « avec un poignard », — pour son compte elle préfère le rasoir.

Chanson (que vous appelez *Charme*) *des yeux* dévore, insatiable, *les aventures de la famille Fenouillard*. Quant à *J'écoute en frémissant*

elle clame : « Rien au-dessus d'Yvonne Brisson, née Sarcey ». Je frémis en écoutant.

Et voilà. Comme disait feu Maugis : Le regretté Jules César lui-même n'ajouterait point de Commentaires.

Truly yours.

WILLY.

§

Lettre d'une abeille.

14 novembre 1921.

Monsieur le Directeur,

Veuillez me permettre de vous remercier de la touchante sollicitude que vous témoignez aux *Abeilles* dans votre *Echo* du 1er novembre. Le stylo de M. Béraud ne distillant ni l'hydromel ni « l'ivresse d'une amitié qui ne coûte rien à la vertu » (!), le Diable nous préserve d'ardentes passions aussi intempestives que... déçues.

L'ineffable Polonaise que vous citez appartenait à un siècle évidemment romanesque où les grandes dames avaient du temps à perdre. Que « l'idole » d'argile humaine nous fasse l'honneur de ne pas éternuer si notre encens lui monte au nez. Notre admiration ne peut pécher que par excès de discrétion. Et si dans notre usine à miel j'ai apprécié l'acide de ce spirituel pamphlétaire, si *La chanson des yeux* s'est animée joyeusement en constatant mes goûts pareils aux siens, ne doutez pas que ce ne soit là une gourmandise très prononcée et bien française pour tout ce qui sent « la fronde ». — Les cailloux de M. Béraud visent juste et claquent bien.

Je ne suis encore ni assez vieille ni assez sotte pour ne savoir à qui dédier « les penchants de mon cœur », — et M. Béraud ni *La chanson des yeux* ne sauraient que faire d'une « exultation » qui dégénérerait en exaltation... !

J'ai mis en doute l'impartialité des critiques, chacun jugeant selon on état d'esprit, ses aspirations, ses opinions ; un critique résumant arement l'avis d'une chambrée, moins encore l'impression des lecteurs l'un ouvrage, et les visées de M. Béraud étant particulières : ai-je tout fait tort ?

L'attention des *Femmes de France* pour le *Mercure* ne peut être ue louée et encouragée ! Le chic n'exclut pas l'intelligence, que je ache, et si j'en crois celle qu'habille le tailleur de votre critique draatique... et celle que vous n'avez pas manqué de découvrir dans *La uche* de notre Journal de Modes !

Croyez, Monsieur, etc.

H. et S.

§

Le mystère de la « Marie-Céleste ».

Paris, 10-XI-21.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie la solution de la *Marie-Céleste* (1). Elle vous sera

(1) Voir l'écho : *Les Mystères de la Mer*, dans le numéro du 15 octobre.

peut-être agréable. Si je puis en retrouver la source, je tâcherai de faire un résumé plus précis pour vos lecteurs.

HISTOIRE DE LA MARIE-CÉLESTE

La femme et la fillette du capitaine l'avaient accompagné. Il fit construire à l'avant, un peu en surplomb sur la mer, une légère plateforme de bois. La fillette pouvait y jouer sans gêner la maneuvre. Dans les leçons, par une mer d'huile et calme plat, les officiers eurent l'idée d'une course à la nage autour du navire. A un certain moment, tous ceux qui étaient restés sur le pont se trouvèrent réunis d'un côté de la plateforme, qui céda et fut précipitée à l'eau avec son chargement humain. Personne ne put remonter sur le navire et tous périrent, à l'exception d'un jeune matelot, qui fut recueilli presque sans vie, accroché à quelques débris, par un bateau faisant voile pour l'Australie. Il ne revint à la raison et à la santé que longtemps après et ne put raconter son histoire. Pendant plus de vingt ans, il parcourut les mers du Sud. A son retour en Argentine, il laissa par écrit, avant de mourir, le récit de son aventure dûment certifié.

Je me souviens qu'on avait demandé à un certain nombre d'écrivains anglais d'imaginer une solution du mystère. Les réponses étaient intéressantes, celle de Wells entre autres.

Veuillez agréer, etc. ANGELLOZ-PASSEY.

§

Errata. — Dans l'article de notre collaborateur Marcel Coulon sur l'*Œuvre d'Ernest Raynaud*, p. 603, dernière ligne, au lieu de :

Un qui de Moréas suivit les pas pieux

lire : « le pas pieux » et, p. 621, l. 20, au lieu de :

Avec un peigne en diamants dans les yeux,

lire : « dans les cheveux ».

§

Publications du « Mercure de France ».

LE TOMBEAU DE JEAN DE LA FONTAINE, *suivi de* POÈMES MESURÉS, par Francis Jammes. Vol. in-16, 6 fr.50. La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 280 à 1354, à 12 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré 279 ex. sur Hollande, numérotés à la presse de 1 à 279, à 25 francs.

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES (*Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'Automne. Tableau d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-8 sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 fr.; 25 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 40 à 564, à 25 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

LA MORALITÉ ESTHÉTIQUE

Les préceptes moraux ne refrènent pas toujours les vices qu'ils condamnent. Ils attestent toujours, par leur intervention, que ces vices existent. Pour les naturalistes de la morale, un Montaigne, un La Rochefoucauld, un Vauvenargues, ils sont de sûrs indicateurs. En quête, non de réformer l'homme, mais de connaître ses mœurs, comme seraient les propriétés de quelque corps chimique, ceux-ci, à la façon des pêcheurs cherchant anguille sous roche, scrutent les anfractuosités de la conscience à tout endroit où se formule quelque précepte moral. Ils piquent toujours, de leur croc acéré d'analystes, quelque vice dont ils font étinceler aux facettes des maximes les vivantes couleurs.

Tu ne tueras point — signifie que le meurtre compte parmi les possibilités de la nature humaine. Tu ne prendras pas le bien d'autrui — atteste qu'il y a des voleurs parmi les hommes. Ainsi les poteaux indiquant que la mendicité est interdite sur le territoire de la commune avertissent surtout le voyageur qu'il sera en butte aux sollicitations des mendiants. N'en est-il pas de même dans le domaine de la médecine, par tant de côtés limitrophe à celui de la morale, et les mesures contre la tuberculose dans les pays où elles sont le mieux appliquées ne témoignent-elles pas surtout des ravages que le fléau y exerce? Où est le médecin, la santé n'est pas. Où se rencontre la morale, la moralité n'est pas et c'est

dans les pays peut-être où la morale se promulgue avec le plus de rigueur et d'ostentation que les instincts dangereux pour la collectivité ont conservé la plus grande violence. La force coercitive du frein s'y proportionne à la force impulsive des passions. Dans notre aversion à l'égard du rigoriste et du puritain peut-être entre-t-il un instinct divinatoire et secret de moralité. Il nous détourne d'un type d'humanité chez lequel les instincts brutaux n'ont pas encore été mis au point de l'état social et exigent l'emploi d'une telle camisole de force.

Cette constatation d'une antinomie entre la moralité et la morale n'implique pas condamnation de la morale. La morale conserve sa valeur. Elle nous enseigne que la vie sociale, qui est le cadre de la vie humaine, nécessite chez les individus qui y participent certaines manières d'être, certaines conditions que la société s'est efforcée de provoquer. Elle nous fait apparaître la moralité comme une condition d'existence. Elle nous instruit en même temps dans une certaine mesure de ce que les hommes tiennent pour cette condition. Quand on consulte en effet l'expérience morale de l'humanité sous toutes les formes diverses où elle s'est manifestée pour ne retenir que ce qui est commun à toutes ces formes particulières, ce fond commun se résume en ce précepte de la sagesse païenne — *neminem lœde, imo omnes quantum potes juva*, — dont l'essentiel se retrouve dans la morale chrétienne aussi bien que dans celle de l'Islam, dans la morale de Confucius aussi bien que dans la morale bouddhique.

Les maximes prohibitives que l'on relatait plus haut : — Tu ne tueras pas. Tu ne prendras pas le bien d'autrui, — ne sont que des applications particulières de cette maxime générale. Si, après cela, on recherche, à la façon des naturalistes de la morale, sous la prohibition dans sa teneur la plus générale, l'instinct, sous sa forme aussi la plus générale, auquel elle s'applique et qu'elle entend refréner, ce que l'on découvre, en fin de compte, c'est, sous ses formes

extrêmes, l'instinct possessif, la cupidité, le désir de satisfaire par la possession de certains objets des passions qui ne sont le plus souvent que l'exagération d'un besoin.

I

L'exagération d'un besoin. Telle est sans doute la première manifestation du pouvoir d'imaginer dont l'apparition inaugure dans le monde, par delà le règne animal, le règne humain. L'homme a le pouvoir d'exagérer et d'affiner ses besoins. C'est sur ce pouvoir que va se développer le phénomène par lequel l'homme se distingue des autres animaux, — la civilisation.

La civilisation et non la Société. D'autres espèces animales réalisent la société qui paraît être pour elles le moyen d'atteindre la fin biologique : vivre. Parmi ces espèces, quelques-unes, les fourmis et les abeilles, à se placer strictement au point de vue de l'utilisation sociale à la fin biologique, paraissent même supérieures à l'homme. Mais elles se montrent impuissantes à raffiner sur les besoins qui répondent à la fin biologique.

Si les circonstances les favorisent, elles se multiplient, elles essaiment, fondent de nouvelles colonies. Elles n'imaginent rien au delà de la fin biologique et des besoins qui y pourvoient. L'homme imagine et désire au delà. Cultivant par l'image les sensations auxquelles ses besoins sont liés, il les amplifie, comme on fait d'un muscle par l'exercice, et développe avec elles le besoin par delà la fin biologique qu'il avait pour objet d'assurer. C'est là le commencement de la civilisation — qui est vraiment le propre de l'homme. Commencement humble encore et plein de périls. En inventant au delà des formes normales du besoin une modalité nouvelle qui ne répond plus à la fin biologique désormais dépassée, l'homme témoigne qu'après avoir réalisé cette fin biologique, — vivre, — il demeure en possession d'un excédent de force. C'est de cet excédent de force comme d'un

capital amassé que pourra sortir la civilisation. Mais pour que ce fait d'une nouveauté absolue, caractéristique du règne humain, s'accomplisse, il faudra qu'un événement nouveau surgisse, réalisant un second emploi de l'excédent demeuré au pouvoir de l'homme.

En tant qu'il applique cette surabondance de sa force à l'amplification et à l'affinement du besoin l'homme ne s'élève pas au-dessus de la sphère du besoin. Il continue de ne jouir des choses que par les sensations qu'elles éveillent directement en lui. Il faut qu'il possède les choses pour en tirer de la joie. Manger plus et mieux, être mieux vêtu, posséder des demeures plus confortables, tel est le thème général sur lequel se développe cet emploi de sa puissance. Ce développement d'ailleurs est gros de conséquence. Il implique une action sur le monde extérieur et une transformation du décor. Il comporte création d'objets destinés à la satisfaction du besoin et ces inventions sont propres à tenir un rôle considérable dans l'état de choses nouveau que sera la civilisation. Mais il est gros d'un danger auquel succombera la société dans laquelle il se manifeste, si l'autre événement ne survient.

Il reconnaît en effet pour origine la nature indéfiniment élastique du besoin au delà de la fin biologique. Défini, limité, constitué en réalité objective tant qu'il est le moyen de la fin biologique, le besoin témoigne au delà d'un caractère en quelque sorte hystérique. Ne tendant plus vers un but où il trouverait sa raison d'être, il exige du corps social, aux dépens duquel il se nourrit, une production d'objets toujours plus intense, dont il n'y a pas à espérer qu'elle puisse l'assouvir jamais. Il détermine ainsi parallèlement à sa propre exagération une exagération de ce sens possessif où l'expérience morale a reconnu une menace pour la vie sociale. Il attise entre les hommes d'un même groupe des sentiments d'envie, de convoitise et de haine et entre les peuples des compétitions qui, à la suite d'une période plus ou moins longue de concurrence économique, aboutissent à

ces grandes luttes et à ces catastrophes par lesquelles l'homme ajoute aux fléaux naturels un fléau humain.

§

A présenter ces développements dans le cadre d'actualité où ils ont pris naissance je rappellerai seulement qu'au cours de deux études publiées dans le *Monde nouveau* (1) j'ai situé les causes de la situation critique où la guerre a fait apparaître notre civilisation non dans la guerre elle-même, qui n'est qu'une conséquence, mais dans le développement excessif, au cours des cinquante années qui ont précédé la guerre, d'une fièvre économique, où le phénomène général dont l'évolution vient d'être décrite sous un jour théorique a reçu la confirmation la plus cruelle et l'illustration la plus tragique.

Il semble, en effet, qu'atteignant la dernière phase d'un lent développement au sein de notre civilisation européenne l'activité du besoin au delà de sa fin biologique ait produit brusquement ses dernières conséquences. Manifestant son indépendance et s'érigeant elle-même en fin pour tout le reste, elle a suscité, comme un moyen de satisfaire sa virtualité sans limite, une croissance sans précédent de l'activité industrielle. Par une inversion paradoxale, l'industrie, qui avait été jusque là le moyen de procurer à des besoins réels des objets propres à les satisfaire, a commencé de fabriquer des objets pour des besoins qui n'existaient pas encore, mais que d'habiles excitateurs, instruits de la nature élastique du besoin et de sa virtualité indéfinie, eurent pour mission de développer. Interprètes de la volonté collective, les gouvernements ont transposé dans le domaine international les convoitises individuelles. L'industrie qui fabrique les objets réclamés par le besoin, ayant pris les devants sur les besoins qui réclament ces objets, la compétition entre nations ne s'est plus exercée seulement à l'égard des

(1) *La Guerre et les Destinées de l'Art*, numéro d'août 1920. *Art et civilisation*, numéro de février 1921.

régions riches en matières indispensables à la fabrication des objets. Elle s'est faite non moins âpre à l'égard de toute région propre à assurer la consommation de ces objets : ainsi de tout territoire peuplé de ces êtres chimériques à souhait à qui l'on peut persuader que ce qui leur est inutile leur est indispensable, dans l'imagination desquels on peut cultiver le désir et le muer en besoin. Il est malaisé de considérer la genèse de cette évolution singulière dont les phases se sont développées parmi tous les peuples de notre civilisation occidentale et de méconnaître que la guerre mondiale en a été la conséquence logique. La conséquence mais non le dénouement. Bien plutôt le nœud où le phénomène a consolidé sa force pour un nouvel élan. Car le cataclysme a laissé les hommes en proie aux mêmes besoins qui avaient été auparavant excités en eux, mais exaspérés par le défaut ou la rareté des objets propres à les satisfaire, dont la guerre a réalisé une consommation effroyable et prêts à se disputer plus âprement les sources où de nouvelles richesses pourraient être recueillies.

§

Il n'y a pas à insister sur des développements qui ont trouvé place dans les deux études précédemment relatées. Il m'a paru utile cependant d'évoquer ces proches événements historiques présents dans la mémoire de tous, pour colorer de leur éclat cette énonciation abstraite que je veux seule retenir : l'excédent de force demeuré au pouvoir d'un groupe humain au delà de la satisfaction du besoin sous ses formes biologiques, cet excédent de force amassée qui contient le germe de toute civilisation, s'il est développé sur le thème unique de la sensation et du besoin, aboutit à la formation d'une société purement économique qui implique, en son essence propre, avec la croissance illimitée du sens possessif, la cause de sa ruine. Il arrive alors que l'homme, après avoir témoigné d'assez de force pour contraindre la nature à le nourrir et à subvenir à ses be-

soins, développe en lui-même une seconde nature plus terrible, la nature humaine, qui a raison de l'humanité, justifiant selon son sens pessimiste la maxime du tragique grec : l'homme est la plus grande des forces de la nature.

II

Si toutefois l'histoire témoigne que l'humanité, à différentes époques, a été près de sa ruine totale et qu'à maintes reprises de hautes civilisations se sont effondrées ne laissant enfouies dans les profondeurs du sol que quelques vestiges propres à attester leur grandeur, elle témoigne aussi que ces civilisations s'étaient d'abord perpétuées à travers des siècles. Elle nous donne par là à penser que les hommes assemblés en société ont trouvé des moyens de combattre cette exagération du sens possessif, de la refréner et de la mettre au point où elle permet l'existence sociale.

Ces moyens, il est du plus haut intérêt, pour une humanité parvenue à l'âge de la pensée réfléchie, de les connaître. Or il est aisé de distinguer tout d'abord qu'ils s'expriment, en tant qu'ils semblent volontaires et conscients, dans les religions, dans les morales et dans les lois. Religions et morales ont réagi de concert en vue de refréner la convoitise qu'engendre chez les individus l'excès des sentiments possessifs. Toutes, elles ont fait des vertus de la tempérance, de la sobriété, de l'abnégation. Elles ont inventé de grandes images propres à exercer sur l'esprit des hommes, par les espérances et par les craintes qu'elles suscitent, une action efficace. Elles ont prescrit des impératifs sous forme de prohibitions et, pour le cas où ces impératifs seraient transgressés, elles ont promulgué des sanctions, les unes à échéance posthume de l'ordre pur des images, les autres nanties d'un pouvoir actuel de réalisation par la force exécutoire que la loi civile prêtait aux doctrines magiques ou religieuses.

Morales et religions sont des attitudes d'utilité par lesquelles les groupes sociaux réagissent contre les excès du

sens possessif. Dans la mesure où elle engendre au sein d'elle-même ces attitudes une société s'immunise contre les dangers qui résultent de ces excès. Elle manifeste son aptitude à vivre. A qui considère quelles étapes franchit un groupe humain avant d'atteindre les états que nous connaissons de nos jours, les services rendus par les religions et les morales ne paraissent pas pouvoir être prisés trop haut. A l'époque normale à laquelle elles apparaissent au cours de la formation du groupe elles se montrent comme une réaction naturelle à laquelle les enseignements de l'expérience n'ont point de part, parce que l'homme n'est pas encore en possession de ce moyen d'orientation dans la conduite de la vie sociale. Elles sont comme des décisions spontanées de la physiologie au cours d'une maladie, alors qu'il n'est pas de science médicale.

Est-ce à dire qu'elles vaillent encore au temps des civilisations avancées qu'elles ont contribué à former ? que l'homme moderne soit bien venu à se contenter de ces moyens primitifs, qu'il ne doive rien ajouter à l'outillage transmis par ses plus frustes ancêtres ? Quand il a remplacé la hache de silex, la massue et la fronde par les armes savantes que l'on sait, accomplit-il à l'égard de lui-même les actes de préservation sociale indispensables, lorsqu'il se contente dans le domaine de la moralité des épouvantails de jadis ?

Les religions et les morales, accomplissant une démarche parallèle à celle qui a pourvu l'animal humain du pouvoir d'imaginer, ont pris ce nouveau pouvoir pour point d'appui de la résistance même qu'il lui fallait opposer pour adapter l'homme aux conditions de l'existence en commun. Aux images trop vives des plaisirs qui excitent les hommes à en faire naître indéfiniment les occasions, ils ont opposé des images menaçantes. Mais l'efficacité de tels freins est liée à un état de sensibilité aux images, à un état de vivacité de ces images qui fait que l'homme primitif les distinguait avec peine de ses perceptions. Cette disposition engendrait dans l'ordre mental une crédulité qui le mettait au

pouvoir des images inventées par les religions et les morales. Mais, comme dans les mots, dont Remy de Gourmont a distingué d'une vue si pénétrante qu'ils sont des images usées, les images se sont affaiblies également dans la sensibilité des hommes. Elles ont pâli au point de se différencier nettement des tons crus de la perception. Elles ne se dressent plus devant l'esprit avec leur caractère terrifiant de réalités intérieures. L'homme se laisse moins aisément enfermer avec des images comme avec des bêtes féroces aux souterrains de sa conscience.

« Il n'est pas nécessaire, a dit Nietzsche, que quelque chose soit vrai, mais il est nécessaire que quelque chose soit cru vrai. » Or le degré de crédulité n'est plus atteint de nos jours, auquel il faut que la sensibilité soit échauffée, pour que les images suscitées par les religions et les morales agissent sur les déterminations et sur la conduite des hommes. Nous en sommes au point où, ainsi que l'on en faisait la remarque au début de ces pages, le précepte moral décèle l'existence d'un vice, plutôt qu'il n'y porte remède, où l'intervention de la morale ne signifie plus que l'absence de la moralité. Faut-il donc penser, si la moralité conditionne la vie sociale, que l'existence humaine, conditionnée par la vie sociale, ait été limitée à la durée d'une croyance illusoire que l'évolution de l'intelligence devait nécessairement dissiper ? N'est-il pas plus vraisemblable de supposer que les morales, avec leurs prohibitions et leurs préceptes, ne sont que le signe annonciateur d'une réalité plus profonde ? Que conclure si, fondées sur le pouvoir d'imaginer, elles n'étaient qu'une première phase de ce pouvoir, une phase d'apprentissage au cours de laquelle il se développe et grandit pour donner naissance enfin à un instinct positif où il manifeste son autonomie et son essence véritable ? Guidés par cette hypothèse, n'allons-nous pas découvrir au nombre des instincts qui ont leur source dans l'*ego*, dans le moi humain, un instinct où se manifeste ce jeu autonome du pouvoir d'imaginer, un instinct qui réussisse en même

temps par la vertu de son propre développement à refréner les excès du sens possessif et à conjurer le péril où il induit la civilisation ? L'instinct esthétique répond à cette double exigence. Religions et morales n'évoquent les images que comme des menaces et des promesses et qui ne valent que par leur réalisation dans le monde de la sensation et du besoin. La possession des choses qui assouvissent le besoin reste le but. Elles constituent une tentative d'organisation du monde du besoin ; elles ne s'élèvent pas audessus. Le pouvoir d'imaginer y est, à vrai dire, l'objet d'une culture intense, mais il est le moyen d'une fin étrangère à lui-même. Il demeure fonction du besoin. Avec l'instinct esthétique l'homme devient capable de tirer de la joie, non plus des choses elles-mêmes et des sensations que leur possession détermine, mais des seules images des choses. Par delà le sens utilitaire lié à la possession des objets il acquiert le privilège, lié à leur seule contemplation, de jouir de la beauté des choses. Dans l'instinct esthétique le pouvoir d'imaginer réalise sa propre tendance, atteint sa propre fin. Mais cet événement a dans le milieu social un retentissement considérable. Il conjure le danger qu'y développait l'exagération du sens possessif. Au besoin, évoluant au delà de la fin biologique et déterminant cette croissance indéfinie, comme d'un cancer, du sens possessif, il propose, par delà précisément la fin biologique, une fin nouvelle, une fin humaine, la sienne propre, la joie esthétique. Toutes les inventions d'objets, toutes les métamorphoses du décor, tous les conflits, tout cet ensemble d'événements économiques et moraux qui ne pouvaient trouver en eux-mêmes une fin qui les satisfît, trouvent dans la joie esthétique leur justification. Ils s'incorporent à titre de moyens dans une réalité dont ils concourent de la façon la plus directe à accomplir la destinée. Ils se montrent comme des modèles pour le fait de représentation qui, par la sensation de beauté qu'il engendre, par la joie plénière qu'il suscite, donne seul un sens à la vie.

Sans l'intervention du sens esthétique, l'activité économique et morale développe, en même temps que les phases diverses de son progrès, avec la cupidité insatiable d'où elle jaillit comme d'une source intarissable, les causes qui détermineront sa ruine. Le sens esthétique apparaît-il ? et cette exubérance captée et recueillie dans toutes les formes de l'art manifeste aux yeux de tous la beauté de l'univers et que le bonheur, cherché dans l'entreprise paradoxale, d'assouvir l'insatiabilité du désir, trouve à tout instant du monde sa réalisation intégrale et absolue dans la sensation de beauté. Si, d'ailleurs, le sens esthétique, en assignant une fin à l'activité qui se développe par delà la fin biologique la justifie, l'implique dans un ensemble et conjure le danger que faisait courir à la vie sociale cette force déchaînée, il atteint le même résultat par une conséquence plus directe. Il se manifeste dans chaque individu qui l'acquiert comme un instinct et cet instinct n'engendre pas une impulsion moins violente ni un moindre désir de se satisfaire que ne fait chez les autres individus le sens possessif. Il est comme les autres instincts un appétit de l'*ego*. Il se développe aux dépens du même foyer d'activité égoïste auquel les autres instincts empruntent aussi leur énergie. C'est aussi au même excédent de force accumulée au delà de la fin biologique qu'il puise, comme les instincts possessifs eux-mêmes, les éléments de sa réalisation. Dans la mesure où il grandit, il est nécessaire que les autres instincts s'affaiblissent et la civilisation, signe caractéristique du règne humain, s'affermit et se perpétue aux points d'équilibre, instable d'ailleurs et qui comporte des oscillations d'une certaine ampleur, que compose l'antagonisme des instincts possessifs et de l'instinct esthétique.

III

L'apparition du sens esthétique est donc l'événement dont, au début de ces pages, et sans l'identifier encore, je notais qu'il était indispensable, pour que la civilisation,

ébauchée par le pouvoir d'imaginer sur le thème de l'amplification et de l'affinement du besoin, dépassât l'âge critique, pour qu'elle réalisât les conditions de sa plénitude et de sa persistance à travers la durée. Evénement d'une grandeur inappréciable, de l'ordre des miracles naturels et dont on ne saurait surfaire l'importance, mais dont on évoquera peut-être une des harmoniques en le comparant à ce que fut, dans l'évolution de la matière, avec la formation des nerfs optiques, la possibilité pour des corps vivants de connaître des corps au delà des sensations de contact immédiat.

Le moins que l'on puisse formuler de cet événement c'est qu'il consacre, avec l'apparition d'un sens nouveau, la naissance d'une espèce nouvelle. Mais, sans doute, faut-il prendre à la lettre et non comme une métaphore cette proposition et concevoir que la faculté de tirer de la joie des seules images des choses, indépendamment de leur possession, est liée à des conditions physiologiques, dont l'étude du système nerveux et du cerveau précisera quelque jour la nature.

§

C'est cette faculté *spécifique*, ce pouvoir de jouir des choses sans être réduit à les posséder, qui différencie l'instinct esthétique de tous les autres instincts et lui attribue le caractère de moralité que je me suis proposé ici de mettre en lumière. Fondé sur l'égoïsme comme les autres instincts, en tant qu'il consiste en un plaisir ressenti par l'*ego*, il ne détermine pas chez ceux qu'il enflamme, comme les autres instincts, — cette conséquence résulte de sa définition même, — la nécessité de se disputer entre eux les objets de leur émotion. Ces objets restent entiers après que chacun a puisé en eux l'aliment de sa contemplation, comme s'ils se multipliaient à mesure que croît le nombre de ceux qui s'approchent d'eux nantis du pouvoir de les saisir. Les contours de la terre qui composent un beau paysage natu-

rel n'excitent ni ne satisfont davantage le sens esthétique de celui qui possède la terre qu'ils ne soulèvent l'émotion du touriste ou du vagabond. Leur beauté se révèle à l'un et à l'autre et les comble, indépendamment des titres de propriété, en raison et selon le degré de leur seule aptitude à la percevoir. Les objets qui affectent le sens esthétique ne sauraient donc engendrer entre ceux qui les contemplent la haine ni l'envie. Qu'il s'agisse des objets de la nature ou de ceux créés par l'art humain, quelque chose de la ferveur soulevée par l'objet de beauté rejaillit sur ceux qui en éprouvent ensemble la sensation merveilleuse. La sensation de beauté, à la différence de toutes les autres qui exigent pour se satisfaire la possession des objets, est entre les hommes un principe de rapprochement et de sympathie.

§

La morale, a-t on formulé, est l'ensemble des prohibitions par lesquelles les hommes, au cours de l'expérience historique, se sont efforcés d'exercer sur eux-mêmes et sur leur propre conduite une action de nature à rendre possible la vie en société. Le sens esthétique n'édicte aucune prohibition; mais, dès qu'il se développe dans un individu ou dans un groupe humain, il y engendre, par le jeu naturel de sa propre tendance, *par la poursuite égoïste de sa propre fin*, un état de fait qui se confond avec la moralité en tant précisément que la moralité est pour la société une condition d'existence.

§

Ainsi le sens esthétique atteint, en visant une fin différente, la fin visée par la morale : la moralité.

En visant une fin différente. Cette proposition incidente ne saurait être accentuée avec trop de force. Elle implique que, dans la mesure où il se détourne de sa fin propre pour se charger d'intentions morales, le sens esthétique, cessant d'être lui-même, cesse de réaliser la moralité. C'est le

cas de l'artiste qui introduit dans son œuvre le souci de démontrer quelque chose, de faire prévaloir une opinion. Car, en s'efforçant de démontrer que quelque chose est bon ou mauvais, il néglige de montrer que quelque chose est beau. Au lieu de déterminer chez les hommes par les sortilèges de son art les conditions propices à l'apparition de la beauté, il excite en eux un état de combativité, dont les évaluations morales, politiques et sociales, qui toutes ont trait au besoin et au sens possessif, sont les ferments les plus violents. Il les laisse ou les transporte dans le domaine de la lutte pour des intérêts, pour des croyances et pour la Vérité qui, de la présomption de son universalité, fait un principe de fanatisme dont elle échauffe sans distinction la diversité des opinions les plus contraires.

La morale est une opinion. La moralité est un état de fait. C'est l'état de fait qu'il importe de susciter. La mère qui veut calmer son enfant, pour empêcher qu'il ne crie, ne lui tient pas de longs discours, qu'il n'entend pas encore, mais elle lui montre quelque objet qui brille ou qui remue sur lequel l'attention de l'enfant se fixe tout entière. L'art, de même, fait voir. Devant l'esprit émerveillé de l'homme il fait apparaître le Réel, mais non sur le plan où le réel est un objet de convoitise ou de crainte, commande des actes, des décisions, des réactions appropriées, mais le réel sur le plan de la représentation; le réel comme un spectacle. Et dans l'instantané de cette apparition il fait tenir tout le sens de la vie. Tandis que les philosophes cherchent, anxieux, parmi la subtilité des dialectiques, parmi la trame enchevêtrée des analyses et des synthèses, parmi la multiplicité et les contradictions des systèmes, quelle peut être la fin, la justification, la raison d'être de ce phénomène étrange et douloureux qu'est l'existence, l'artiste prend, ici ou là, quelque fragment de l'existence, le transfigure et le montre disant : voici. Et, avec l'apparition qu'il dresse au-devant des regards, éclate, dans la joie enthousiaste du spectateur, la justification de l'extraordinaire, de la transcendante Aven-

ture. Et si l'artiste est grand, s'il a nom Flaubert ou s'il a nom Shakespeare, il justifiera par la beauté de la vision la cruauté et l'horreur des événements les plus tragiques, toute la douleur, tout le délire et jusqu'à la laideur du monde. Il montera en joyaux étincelants le drame psychologique d'une Bovary déchirée par le conflit des instincts et des images, le supplice sanglant d'un Matho, les tourments d'un Othello, la misère sombrée dans la folie d'un vieux roi trahi et d'un père abandonné, ou le crime d'un Macbeth inégal à son action et écrasé par son forfait.

Si l'on cherche à pénétrer la raison de la joie plénière, différente en nature de toute autre, que soulève l'œuvre d'art, je pense qu'on la découvre en effet dans la justification métaphysique de l'existence qu'elle implique. Les choses se passent comme s'il apparaissait à l'artiste visionnaire dans une brusque révélation, que toutes les péripéties et tous les événements du monde, fictifs en leur essence, se produisent seulement comme des modèles en vue d'une représentation qui, réalisée dans l'œuvre d'art, épuise leur raison d'être, en même temps qu'elle justifie leur apparition sur l'écran du rêve humain. D'un tel point de vue, l'acte visuel de l'artiste, qui tranche la chaîne des causes où l'événement semblait engagé et abolit ses conséquences, se révèle selon sa valeur suprême. Car c'est lui qui restitue à la réalité, avec son caractère spectaculaire, la sérénité de son innocence.

Qu'une telle illumination soit d'ailleurs la révélation de ce qu'est en son essence la réalité du monde, qu'elle soit la lueur éclatante d'une illusion magnifique, elle n'en manifeste pas moins la sensation de béatitude qui est attachée à l'état esthétique, par où il détourne ceux chez qui il se manifeste à quelque degré de la lutte pour la possession des choses et réalise chez eux, par cette seule conséquence, la moralité.

§

Sous ce jour, et par la façon dont il détermine cette réalisa-

tion, le sens esthétique montre encore qu'il diffère radicalement de la morale. La morale ne s'oppose à l'expansion d'un instinct que pour permettre à cet instinct de s'exercer avec plus de sûreté dans les limites et dans les conditions compatibles avec la vie en société. Elle appartient donc essentiellement au monde des besoins dont elle est l'organisatrice intelligente. Elle se développe comme un organe perfectionné du sens possessif. Offrant d'autre part à l'égoïsme, en échange d'une privation immédiate, un avantage seulement éventuel et futur, rarement aperçu par celui qui en bénéficiera, elle emploie le plus souvent pour le déterminer la contrainte et la menace. Elle se fonde donc plus ou moins directement sur la crainte, sur un sentiment qui ne manque pas d'efficacité, mais diminue celui qui l'éprouve.

Le sens esthétique ne commande aucun renoncement, mais il offre au contraire à l'égoïsme de celui chez qui il se développe une jouissance immédiate plus forte que celle dont le sens possessif le pourrait gratifier. C'est donc par un choc conforme à son désir et où s'exalte chez lui le sentiment de puissance que celui-ci délaisse une joie inférieure pour une volupté plus forte.

La morale suppose que la moralité n'est point.

Le sens esthétique exclut la morale, parce qu'il réalise la moralité.

IV

Dans les études antérieures, déjà rappelées, au cours desquelles je me suis préoccupé du sort fait par la guerre aux écrivains et aux artistes, j'ai pu, me fondant sur des considérations analogues à celle-ci, dénoncer en leur faveur le caractère bienfaisant, mal connu des sociologues, de leur action sociale. Ils sont, en effet, à ce point de vue, des initiateurs et des excitateurs. Ils développent dans les milieux sociaux auxquels ils sont mêlés le sens esthétique, ce pouvoir de jouir de la beauté des choses qui apporte un tempéra-

ment au progrès indéfini de la convoitise et qui est, de ce fait, une condition d'existence pour les groupes sociaux et pour la civilisation à laquelle ils participent.

Du point de vue sociologique auquel je me suis placé au cours de cette étude, il y a d'autres conséquences à tirer des quelques idées qui y ont été assemblées et liées en système. Si, en effet, la morale ne paraît plus apte à engendrer parmi les hommes la moralité nécessaire au maintien de la vie en société, il semble que l'humanité ayant échangé la puissance magique de sa crédulité contre un pouvoir d'analyse compensateur soit actuellement en possession d'un moyen peut-être efficace d'agir sur ses propres destinées.

Si, comme l'a énoncé M. Lévy-Bruhl (1), il n'y a qu'une seule φυσις, une seule nature, dont la nature humaine fait partie, — et c'est sur cette proposition qu'il fonde la légitimité d'une science des mœurs, — il apparaît que, dans la mesure où l'homme réussit à s'objectiver à sa propre vue et à parler de lui-même, à la façon de Montaigne, « comme d'un arbre », il peut, dans une certaine mesure, agir sur ce fragment de nature *qu'il est* lui-même, comme il a su agir, en dehors de lui sur d'autres fragments de cette nature. Pour exercer sur un phénomène cette action d'un caractère scientifique, il suffit d'en connaître le déterminisme et d'être à même de le modifier. Or, on pense avoir fixé, au cours de ces analyses, quelles sont les causes productrices de la moralité, entendue comme l'ensemble des conditions d'existence de la société humaine. On a situé ce déterminisme en une relation d'une élasticité définie, entre les instincts possessifs fondés sur la culture du besoin et l'instinct esthétique fondé sur la culture des images. On a constaté d'autre part que notre civilisation était mise en péril actuellement et depuis un demi-siècle par l'exagération croissante des instincts possessifs. Il reste donc, la morale s'étant montrée impuissante à conjurer le danger, à tenter d'agir conformément à la science des mœurs et, pour rendre à la moralité

(1) Lévy-Bruhl : *La Morale et la Science des Mœurs*, Alcan.

sa force, à modifier dans un sens opportun la relation entre les deux groupes d'instincts où elle se forme. Il reste à susciter dans le milieu social les circonstances propres à favoriser la croissance du sens esthétique. Or, si les écrivains et les artistes, par les œuvres qu'ils produisent, peuvent favoriser cette croissance, s'il est donc opportun de faire en sorte qu'ils puissent vivre et prospérer dans le milieu social, ils ne révèlent que la manifestation la plus voyante du sens esthétique. Je me suis appliqué à montrer dans *les Raisons de l'idéalisme* en quelques pages du sixième chapitre (1) que le sens esthétique, sous des formes plus humbles, est mêlé aux manifestations les plus primitives de la vie humaine et qu'il y joue un rôle d'une importance insoupçonnée. Ce sont ces formes primitives du sens esthétique qu'il importe de rechercher. C'est par leur étude approfondie qu'il sera possible de déterminer ce qu'est en son essence la sensibilité esthétique. Ceci, qui est l'œuvre encore du philosophe, mettrait au pouvoir du législateur et du politique les éléments du travail de transformation qu'il lui serait alors réservé d'accomplir pour faire jouer utilement le mécanisme de la causalité dans le sens de la production de la moralité.

JULES DE GAULTIER.

(1) *La fin esthétique et le sens spectaculaire* in *Les Raisons de l'Idéalisme*, Mercure de France.

MAURICE MAETERLINCK

ET LE GRAND SECRET

—

Depuis vingt ans, M. Maurice Maeterlinck a entrepris ıne revue à vol d'abeille — à la fois de haut et de près, nais à toutes ailes et en pleine clarté, — de toutes les royances et connaissances humaines.

A se pencher naguère, au fond de son verger méditerra-éen ou de son parc normand, sur l'activité grésillante des uches, les alertes butineuses, dont il a surpris le labeur ıtelligent, la saine politique et la stricte morale lui ont gué le secret de leur probité ailée et de leur opiniâtre fort. Elles l'ont entraîné à leur suite dans le royaume ıarmant des parfums et des nuances, parmi le peuple ıigmatique et souriant des fleurs. Divinateur attendri des ésors des humbles et subtil animateur de féeries, il s'est êlé à leur vie obscure et chatoyante. Sous la rosée des ıbes et des soirs, il a senti battre leur pouls délicat, fré-ır l'humanité naissante de leurs instincts et de leurs ıours, rêver ou se souvenir leur petite âme ardente parmi grâces captives de leurs corps immobiles. La monarchie nstitutionnelle et spartiate des abeilles, la république ıénienne et libertaire des fleurs ont eu en lui tour à tour ır Lycurgue et leur Tyrtée, leur Aristote et leur Solon. D'autres fleurs, plus altières et plus rares, ont attiré son l : ces âpres fleurs de la spéculation pure et de la sa-sse, qui ne croissent que sur les sommets, parmi la pier-lle des siècles, les éboulis grandioses des temples ense-is. Il en a distillé la sève amère, converti en miel rafraî-ssant les parfums envolés et les vertus abstraites.

Eprise à la fois de mystère et de clarté, de mouvement et d'harmonie, de turbulence et d'ordre, l'abeille platonicienne s'est laissé emporter aux grands souffles de l'incertain qui violentent les cimes, moins sereines que tourmentées, de la pensée humaine. Elle s'est donné tout ensemble pour volupté et pour tâche d'affronter l'inconnu qui nous bloque de toutes parts, déborde le temps et l'espace par delà la fête enchanteresse des couleurs et des formes. Avide e circonspecte, elle s'est aventurée à la miellée parmi ce halliers de l'insondable, ces éblouissantes ténèbres d l'infini, où les rêveurs, les philosophes de profession et le saints eux-mêmes ne se hasardent qu'en tremblant.

Ce grand abîme de la mort que Pascal voyait à chaqu pas se creuser devant lui, et dont, malgré l'énergie de s recherche anxieuse, il détournait le regard, Maeterlinc l'aborde délibérément, résolu à le scruter à fond, à en repé rer méticuleusement les aspérités secourables, à en jauge aussi exactement que possible la capacité et la noirceur. se jette hardiment, quoique prudemment, à cette ascensio en profondeur. S'il en subit le vertige, — car nulle âme, entraînée qu'elle soit, n'y échappe, — ce sera, du moins un vertige clair : le même qu'éprouvent, dans leurs labo ratoires aériens, les affronteurs des astres.

Plaisir du risque intellectuel, dont Guyau nous défini sait naguère l'impérieux attrait. Dilettantisme supérieu d'un lyrisme qui se range à la froide lucidité du savan mais d'un savant qui se souvient d'avoir été poète pou mieux dispenser à autrui et éterniser en beauté l'illumina tion de ses trouvailles. Joie du guide spirituel qui, apr avoir exploré pour son compte, — en égoïste qui ne song qu'aux autres, — les sentiers, oubliés ou méconnus, voi inaccessibles de la montagne, tend la main charitableme à ceux, moins expérimentés, qui halètent ou s'effarent p les durs escarpements de la montée. A jamais ébloui p le resplendissement des sommets, le probe explorateur pouvait de sitôt redescendre vers les plaines. Enhardi

vivifié par ce clairvoyant tête-à-tête avec la mort, il poursuivait sa route, le redoutable seuil franchi, vers le désert sans mirages, mais d'autant plus attirant, de l'infini, à travers l'effrayante solitude de ce vide éternel, dont le silence naguère épouvantait Pascal.

L'Hôte inconnu, les Sentiers dans la montagne, et, aujourd'hui, *Le Grand Secret* — en attendant l'œuvre qui reste le secret de sa pensée de demain, — sont les étapes marquantes de cette exploration méthodique à travers l'insondable, tentée par l'un des plus passionnés, des plus aventureux, des plus lucides et des plus doctes penseurs de notre temps.

Course fiévreuse et flegmatique d'un inconnu à l'autre de a destinée, — le double et angoissant incertain de l'avant-naissance et de l'après-mort. Poursuite hallucinante et judicieuse des suprêmes vérités, à travers ce Sahara sans bornes, battu par les piétinements, lents ou précipités, des caravanes millénaires : désert aux oasis perpétuellement défleuries et inlassablement reverdissantes, où se réfugie sans ssue et d'où repart sans trêve notre imagination altérée ; olitude éperdue, dont les échos ne répercutent à l'infini que es lamentations des défricheurs égarés, des éclaireurs déçus, a grande plainte inconsolable de la raison humaine, acculée l'impossible...

Tragédie émouvante entre toutes que cette lutte sans cesse ecommençante, depuis soixante ou cent siècles, de l'homme ontre l'inconnaissable. Nous allons voir se dérouler devant ous, évocation saisissante sous le sortilège d'un incompaable magicien, les cent actes divers de ce drame eschylien, lont le dénouement demeure en suspens depuis les origines u monde. Légende des siècles, aussi grandiose, mais plus éridique hélas ! et plus poignante que l'autre... Car ce 'est pas seulement dans l'espace et le temps, mais dans otre propre cœur, dans la chair souffrante et tourmentée e notre esprit que le drame se joue.

§

Première vérité de toutes, en date comme en importance le caractère inconnaissable de la cause sans cause de toute les causes. Immense aveu d'ignorance, que révèlent les livre sacrés de l'Inde, dont la découverte et l'interprétation remontant à moins d'un siècle, constituent l'événement l plus remarquable, comme aussi le plus inaperçu, depuis l christianisme. Bible la plus ancienne du monde, fixant un tradition orale qui remonte aux origines de l'histoire e n'est peut-être elle-même que l'écho affaibli d'enseignement plus sublimes, de cette pensée atlantéenne que les occultiste proclament la plus haute et la première de toutes, et qu Platon évoquait dans les troublantes pages du *Timée*.

Plus les textes sont anciens, et plus ce qu'ils révèlent es pur et grandiose.

Il n'y a de création, nous enseignent les Védas, que pou nos yeux de chair, faits pour se repaître d'illusions. Appa rition et disparition ne sont que les réveils et les repos d l'Etre immuable, à la fois néant et totalité, dont le nom es « Non », qui est tout ensemble l'absolu et le non-être, l caché des cachés, quelque chose qui n'est rien tout en étan tout. Cet univers est lui. Il vient de lui. Il retourne en lui La vie n'est qu'une émanation, la mort une résorption. Tou est indestructible, puisque tout n'est que la substance d l'Etre suprême, qui lui-même n'a ni commencement ni fi dans l'espace et le temps.

Vérité primordiale, qui forme l'armature profonde d toutes les philosophies, de toutes les religions du monde Le « cela » hindou, c'est le « Noun » inconnaissable d l'Egypte, l'Esprit flottant sur l'abîme de la Genèse, dont l premier mot est « tohu-bohu », — premier mot qui est peut être aussi le dernier mot de tout... C'est le « Dieu noir » et inaccessible dont l'ombre se profile sur les mystère de la Grèce, à travers la Kabbale et les rêveries des gnosti ques, sous les cryptes du christianisme primitif et les té

nèbres où, de siècle en siècle, tâtonnent les hermétistes. L'énigme sans chiffre de l'inexplicable, énoncée par les livres de l'Inde, est la seule explication en fin de compte que puisse accepter notre raison. Force nous est d'y revenir aujourd'hui, par delà tant de siècles et de labeur gaspillés, après tant d'erreurs criminelles et de tribulations.

Ce qu'est Dieu et ce qu'il veut, impossible de le savoir. Mais étant partout et étant tout, il est dans l'homme et il est l'homme. D'où ce mythe universel de l'incarnation, qui divinise l'homme en humanisant Dieu. Nouvel aveu détourné de l'agnosticisme fondamental... Saut dans l'absurde de la raison qui, désespérée de se buter au néant, le peuple de formes anthropomorphiques de la cause inconnue, extirpe de l'indéfinissable des dieux définis, enferme dans une prison de chair le divin qui la fuit. Sous le symbole de l'incarnation palpite cette grande vérité que toutes les lois divines sont humaines, qu'en l'homme saigne et languit le seul Dieu que nous puissions atteindre. C'est le fond de la pensée védique et, laïques ou consacrées, de toutes les religions qui en dérivent. « Cherche le Moi caché dans ton cœur », dit le *Mahabharata*. Et la théosophie moderne : « Notre premier devoir est la recherche de notre Moi transcendantal. » Vérité vieille de milliers, sinon de millions d'années, et la seule qui ne soit pas illusion. Point d'appui, deviné par Socrate, glorifié par Jésus, retrouvé par Descartes, de toute foi morale, religieuse ou scientifique. Pouvons-nous jamais espérer en découvrir un autre ? À la mort, le dieu qui réside en l'homme retourne à son origine. Encore faut-il qu'il se purifie avant de rentrer en lui-même. D'où la morale hindoue des réincarnations successives dont une spiritualisation intensive réduit les étapes; la doctrine du Karma, filtrage progressif de l'âme jusqu'à la sublimisation du Nirvana : non point l'annihilation dans le néant du grand Tout, mais l'adhésion à l'inconnaissable et l'illumination tranquille de l'absolu.

Si l'on entre dans le détail, c'est par myriades que pul-

lulent, dans les livres de l'Inde, les intuitions, les certitud
que nous reconquérons à peine. Et que d'autres promis
aux chercheurs à venir ! L'évolution darwinienne est to
entière dans les Védas et le livre de Manou. L'*Akasha* hi
dou, source unique et vibratoire de tous les êtres, n'est-
pas, en plus subtil, l'éther, recours suprême des physicie
aux abois, avant que les théories d'Einstein ne vinssent r
voquer en doute leur conception ? L'apparition des form
de la vie est consignée dans les Védas suivant l'ordre mê
que leur assigne la paléontologie. La loi de la gravitatio
la radio-activité de la matière répondent à l'hypoth
grandiose du double mouvement à l'infini de contracti
et d'expansion du Cosmos. Miracle qui nous confond
ces théogonies de l'Inde, source et substance à travers
âges de toutes les formes de l'occultisme, trésors d'ex
rience et de sagesse devant lesquels il n'est encore aujo
d'hui qu'à s'émerveiller et s'incliner humblement.

« Osiris est un Dieu noir » ... Mots redoutables, ré
lation suprême chuchotée à l'oreille des initiés égyptie
Dieu inconnu, Dieu inconcevable, mais en nous accessib
Dégager ce Dieu, enseveli dans le sépulcre de la cha
par une intense purification de l'être ; dompter et ass
vir la matière, seul obstacle à la divinisation de l'espri
c'est toute la morale égyptienne, où resplendit, jusq
dans les moindres détails, l'humilité rayonnante de nos v
tus chrétiennes. « Nous sommes le devenir de Dieu. Que
fatigue ! » disait Villiers de l'Isle-Adam. Mais aussi q
stimulant ! Et quel espoir de n'avoir à convoiter d'au
ciel et appréhender d'autre enfer qu'en nous-mêmes...

Au-dessous de l'âme immortelle qui devient Dieu, en
elle et le corps périssable, selon les Egyptiens, végét
le *double*, qui ressemble étrangement au corps astral
occultistes : « l'*hôte inconnu* dont l'existence, encore d
cutée quand il s'agit des morts, n'est plus guère cont
table en ce qui concerne les vivants ». Des faits troubla
l'attestent, dont seule l'interprétation manque de val

lécisive. Fantômes mal débarbouillés du limon terrestre, ncapables de dépouiller leurs haillons de chair,— ce qui xpliquerait, dans l'hypothèse spirite, la pauvreté et l'inohérence de leurs messages. Toutefois, la religion égypienne ne préjugeait rien de la destinée de l'âme après la nort. Prudence dont pourrait s'inspirer, au témoignage le Maeterlinck, l'hypothèse spirite bien présentée...

Reflet du védisme, le zoroastrisme a tenté de résoudre 'énigme du Mal en le divinisant. Le christianisme, qui lui a mprunté ce dualisme, plus apparent que réel, des prinipes qui se disputent la possession du monde, lui doit galement l'admirable notion de la conscience et la mysérieuse et poétique évocation des anges.

Le peu que nous savons de la théogonie chaldéenne ar les inscriptions de Ninive et de Babylone et les fragnents de Bérose nous offre une anticipation curieuse des héories darwiniennes au sujet de l'origine des espèces, et otamment cette hypothèse de l'Homme-Poisson, premier ade du développement humain, que semble confirmer embryologie.

Rebelle au grand aveu d'ignorance primitif, le génie rec fera un effort surhumain pour secouer la tyrannie de inconnaissable, tenter d'expliquer l'inexplicable aux seules imières de la raison. A force de diviser l'indivisible, d'éietter l'absolu en parcelles de clarté, il se targuera d'avoir ndu intelligible le tout. Révolte émouvante de l'esprit ntre l'oppression du mystère, — illusion qui revit aux sais et au dogmatisme orgueilleux de maint de nos vants. Mais quel désenchantement déjà dans les aveux Xénophane sur le « Dieu immuable, auquel on ne peut nner que des caractères négatifs » et sur la relativité de s connaissances : « Arrivât-il à quelqu'un de rencontrer vérité absolue, la rencontre demeurerait par lui-même norée... » Tous les métaphysiciens de l'ancienne Grèce, ii vont au bout de leur pensée, se heurtent à l'inexplible. Orphiques et pythagoriciens attestent, comme les

initiés de l'Inde et de l'Egypte, le cycle sans fin de l'éte
nel Devenir. Ce déni fondamental de la raison paraît avo
été, parmi d'autres traditions orales, le secret des hiéro
phantes et la grande inspiration des mystères grecs, no
tamment ceux d'Eleusis, demeurés impénétrables.

Les adeptes s'y entraînaient aux moyens de réaliser, d
cette vie, l'union divine, l'immersion dans le tout-néant pa
l'extase. Mise en œuvre plus étendue que la nôtre des force
du subconscient. Puissance d'action empruntée aux énergie
inconnues de la nature, et que nous ne pouvons que soup
çonner. Il est tout probable que les prêtres égyptiens con
naissaient l'électricité, en tiraient un parti que nous igno
rons. Voyez les tours surprenants, et qui ne sont pas uni
quement de jonglerie, des derniers initiés de l'Inde, fakir
et yoghis. Tout n'est peut-être pas chimérique dans ce
secrets que les initiés des religions d'Orient se sont fla
tés de tout temps de posséder: *mash-masket* des Atlante
force intra-moléculaire libérée, *vril* vibrateur capable d
réduire à néant des villes entières et des foules. Pouvoi
supra-terrestres dont il est étrange, au demeurant, qu'ils n
se soient pas servis quand l'occasion s'en offrait...

Témoin, voilà dix-sept ans, l'invasion du Thibet, cita
delle réputée inaccessible de l'hermétisme, fief du Dala
Lama, treizième incarnation de la divinité et pape d
l'Eglise occulte. Le jour où les Anglais occupèrent Lhass
les théosophes et leurs mages nous prédirent d'effroyable
catastrophes. Il ne se passa rien. A moins que les soulève
ments d'Irlande et des Indes ne soient pour les envahis
seurs le commencement de l'expiation, en attendant qu
d'autres mécomptes viennent attester la vengeance à lon
terme du Dalaï-Lama, et de la divinité profanée par le
basses spéculations de l'intérêt....

Les écrits des gnostiques, des néoplatoniciens et la Kab
bale, clé de l'occultisme médiéval et actuel, ne nous ap
prennent rien au sujet du grand secret qui ne se trouv
dans les religions antérieures. Au Jehovah anthropomorph

de la Bible, le Zo'har, le second livre de la Kabbale, substitue l'En-Sof, le mystérieux parmi les mystérieux, dont le seul nom est Qui ? — un point d'interrogation dans le néant, — et dont la principale émanation est Adam Kadmon, l'homme primordial supérieur qui représente l'univers. Doctrine panthéiste, et dont toute la morale tient, comme les précédentes, dans le triomphe progressif de l'esprit sur la matière. Mais doctrine affublée d'un appareil mystérieux, par précaution contre l'Eglise et sa phobie sanguinaire des hérétiques. L'alchimie? Ecran derrière lequel les véritables initiés cherchent le secret de la vie. La pierre philosophale? Pur symbole qui voile la poursuite du divin dans l'homme, les efforts pour retrouver l'or rayonnant des vérités perdues. Tâtonnements traversés d'intuitions, dont plus d'une s'accorde avec les données de nos expériences actuelles. L'œuvre de Paracelse, de Jacob Boehme, de Pasqualis, de Claude le Saint-Martin, de Fabre d'Olivet, se résume dans celle l'Eliphas Lévi, ce dernier templier de l'occultisme moderne. S'il poursuivit l'impossible tâche de concilier sa doctrine avec le dogme catholique, il eut du moins, et sut nspirer à ses disciples et continuateurs directs, Stanislas de Guaita, et le Dr Encausse, plus connu sous le nom de Papus, le juste pressentiment de l'orientation actuelle métapsychiste.

Théosophie et métapsychie sont les deux formes les plus récentes de l'hermétisme. La *Doctrine Secrète*, l'œuvre de Mme H.-P. Blavatsky, l'énigmatique fondatrice de la Société théosophique, et dont les écrits font foi plutôt que la vie, d'une sainteté qui prête trop souvent à la controverse, — est la Bible grandiose et désordonnée de la croyance théosophique. Croyance que mord depuis peu la fissure d'un schisme. Si les fidèles de la première heure retrouvent dans les enseignements impressionnants de Mme Annie Besant et du savant Leadbeater la rigidité, bien qu'édulcorée, de la doctrine canonique, d'autres sectateurs se laissent éblouir aux lumières troublantes de l'é-

rudit visionnaire Rudolf Steiner. Plotin de l'alexandrinism moderne et gymnasiarque de l'extase, Steiner a transpos mystiquement la doctrine de l'intuition bergsonienne. L sens de l'univers se révèle dans l'âme, selon lui, par illu mination. Il est en nous comme il était dans le Christ, l seul homme devenu Dieu qui sut s'approprier — faut- dire inéquitablement ? — le monopole de la divinisatio A nous de rebourgeonner en quelque sorte ces pouvoi atrophiés, de dépêtrer de ses langes notre Moi transcer dantal, de réveiller le Dieu séculaire qui dort en nous. O peut y parvenir mécaniquement, par des exercices spiritue appropriés, accéder sportivement au plan supra-physiqu où nous percevrons les entités réelles des êtres et de choses. Lavater de l'Astral, Steiner nous révèle l'existenc aux abords du larynx, du cœur et de la rate, d'organe spéciaux, méconnus des physiologistes, qui nous metter en communion avec les énergies profondes disséminée dans l'âme de nos semblables, dans celle, fraternelle, de animaux et des plantes. Entraînement inoffensif, qui do se poursuivre toutefois sous la direction d'un maître. To ces enseignements sont inclus dans l'*Initiation ou la con naissance des mondes supérieurs* (traduction Jules Sauer wein), véritable traité de l'extase, chaîne de visions pa lesquelles l'érudit théosophe, moins dégagé peut-être qu' ne voudrait le croire des entraves de la réminiscence et de illuminations captieuses du subconscient, rejoint en tous ca les hautes spéculations des religions primitives.

Pour les métapsychistes, les plus récents tâcherons d l'occultisme, il ne s'agit plus d'interroger l'inconnaissabl de décréter de prise de corps l'insolvabilité de l'absol Leur ambition est plus modeste, si leur labeur n'est pa moins ardu. Humbles chercheurs, cantonnés dans le relati et brancardiers secourables des faits abandonnés, au mépr de toute humanité, par la science officielle, ils s'appliquer à recueillir ces faits, à les traiter aux lumières habituelle et selon les procédés de cette science. En les assujettissar

aux formalités usuelles, en les passant méticuleusement au crible de l'analyse et de l'expérimentation, ils espèrent leur constituer un état-civil acceptable et leur faire délivrer leurs lettres de naturalisation dans la grande famille des connaissances positives. L'existence des phénomènes supranormaux, leur véracité et leur fréquence, ne sont plus de ces choses que l'on puisse mettre en doute. Il semble prouvé qu'il y a dans l'homme une force spirituelle, autre que celle qui émane de son cerveau matériel et conscient, et qui ne dépend pas uniquement de sa constitution physique. Pour les uns, cette force est due exclusivement à l'action inconnue ou mal connue du subconscient, — et c'est l'hypothèse animiste. Pour les autres, il faut y voir, — et c'est l'hypothèse spirite, — l'action d'entités invisibles, qui ne sont pas, ne sont pas encore, ou ne sont plus des hommes. Si l'on a vu de purs savants, tels sir Oliver Lodge, et, tout récemment, le professeur Crawford, admettre pour véridique cette seconde hypothèse, d'autres savants tiennent fortement pour la première, et nombre se contentent, comme l'a prouvé l'enquête instituée par notre confrère *l'Opinion*, de réserver jusqu'à plus ample informé leur décision.

A quelque parti que l'on s'arrête, un fait est certain : la nouvelle science a droit de cité dans la science. Une autre constatation est non moins évidente : elle est encore dans tout le désordre du « déballage » et de l'installation. Un inventaire s'impose, et un accord préalable sur les questions précises de méthode et de contrôle. Il serait logique, propose Maeterlinck, de commencer par le commencement, de démontrer d'abord que la pensée peut exister sans cerveau, et existait en fait avant qu'un cerveau ne fût né. « Si l'on y réussissait, l'existence posthume et les phénomènes attribués au subconscient deviendraient presque naturels, et, en tout cas, explicables. »

Et, négligemment, en paraissant résumer simplement des arguments déjà produits, en rassemblant quelques précisions empruntées aux affirmations les moins contestées de

la science positive, Maeterlinck dresse péremptoirement ce faisceau d'argumentation préalable, offre aux métapsychistes les pierres d'assise de leur construction scientifique, la base robuste propre à soutenir leurs recherches et édifier logiquement toutes leurs espérances.

Pas de pensée sans cerveau... C'est la grande objection des matérialistes. Ou, si l'on préfère une formule d'ordre plus générale : la matière est la condition de l'esprit...

Or, esprit et matière apparaissent de plus en plus, au regard de la science, comme les deux états différents d'une même énergie. La matière inerte n'existe point. Le plus humble caillou, comme l'ont prouvé les expériences du Dr Le Bon, est doué d'une activité intra-moléculaire fantastique, parcouru de tourbillons intérieurs capables, libérés, de soulever des montagnes.

Qui a commencé ? La matière ou l'esprit ? Les faits eux-mêmes répondent. Avant l'apparition de l'homme, la nature intelligente avait réalisé, dans le monde des plantes, des poissons, des insectes, la plupart des inventions merveilleuses devant lesquelles nous nous extasions encore. Il y avait donc un esprit qui fonctionnait sans organes, et des idées qui se réalisaient sans cerveau. C'est nous qui puisons dans l'immense fonds d'intelligence de la nature toutes nos inventions. Nos pompes ne sont qu'une copie de l'appareil cardiaque ; nos bielles, un succédané de nos articulations ; notre appareil photographique et notre télégraphe, un plagiat de la chambre noire de notre œil et de notre système nerveux. Et tout le reste à l'avenant. Combien de miracles, mécaniques ou sociaux, naturels, dont l'humanité n'a pas encore su tirer parti ! Etrange désincarnation et transmutation des chrysalides, dont le docteur Geley a mis en lumière la troublante similitude avec les formations ectoplasmiques des matérialisations... Emprunts mystérieux de l'activité des insectes aux énergies ambiantes, que l'entomologiste Fabre, après Paracelse, nous a révélés... La science, qui se rapproche si complaisamment parfois de la

Magie, témoigne que la pensée existe partout sans cerveau, indépendante de la matière et antérieure à celle-ci. N'est-ce pas, au propre, une pensée sans cerveau que celle de nos ancêtres et de nos descendants, concentrée en chacun de nous, selon les lois démontrées de l'hérédité ? Les constatations scientifiques de ces dernières années rejoignent, par-dessus des millénaires, les affirmations anciennes des religions et des occultistes. Les études médicales sur l'hypnotisme et les fonctions nerveuses ont singulièrement élargi le domaine de l'inconscient. Notre vie cérébrale n'est qu'une bluette de clarté, pétillant sur l'immense brasier de vie de nos souvenirs. Toute une énorme partie de notre moi nous échappe, dont nous ignorons l'existence et l'utilisation. L'« Hôte inconnu » ne représente pas seulement tout notre passé, mais tout notre avenir. Il est admis qu'il préexistait à notre moi présent. Est-il donc si improbable qu'il lui survive ?

Toute une cohorte de savants indépendants, — qui ont fait trop longtemps figure de parents pauvres parmi les augures officiels, appelés à sanctionner les progrès de nos connaissances, et hostiles délibérément à tous ceux accomplis en dehors d'eux, — ont, par des expériences réitérées, constaté, analysé et rigoureusement établi certaines manifestations physiques des facultés de l'inconscient. La plus probante semble être jusqu'ici celle de ce fluide vital, effluves indéfinissables qui émanent sans interruption de notre être, et non seulement de l'homme, mais des animaux, des plantes, des minéraux, — de la nature entière, comme l'ont dit les occultistes de tous les temps. Nous avons rapporté ici même, d'après M. René Sudre, les expériences toutes récentes du professeur W.-J. Kilner, venant après celles de von Reichenbach, de Carl du Prel et du colonel de Rochas, démontrant matériellement l'existence et les propriétés de l'*aura*. Les mêmes radiations fluidiques expliqueraient les manifestations spirites, et interviendraient plus que probablement dans les expériences de matérialisation poursuivies

avec une rigueur indiscutablement scientifique à l'Institut Métapsychique, par le docteur Geley et ses assistants. Ces expériences attestent, en attendant mieux, que notre être est beaucoup plus immatériel, plus mystérieux et plus puissant, et sans doute aussi plus durable qu'on ne nous le laisse croire.

Les expériences menées dans les laboratoires de nos métapsychistes qui, suivant les tendances naturelles de la science, visent à se spécialiser, ouvrent un champ illimité aux découvertes de détail. Mais le véritable laboratoire aux trouvailles n'est-il pas en nous-mêmes ? Il y faut peut-être des forces plus spirituelles que celles de notre esprit, une concentration que seuls possédaient les prêtres et les mages des anciennes religions, qui, en même temps que de purs savants, étaient d'admirables saints.

Maeterlinck justifie ainsi l'existence de la théosophie à côté des recherches métapsychiques, en même temps qu'il ressuscite le prestige, cher à son cœur, inégalé et sans doute inégalable, des vieilles religions du monde, qui s'aventurèrent si avant dans la pénétration de tous les secrets, — hormis du grand secret, à jamais dérobé aux yeux des mortels, et même des Dieux.

Ainsi donc, l'esprit, source de toute clarté comme de toute vie, est l'unique certitude, la seule réalité éternelle. Et c'est dans l'homme seul que l'on peut saisir Dieu. Tels sont les deux grands principes demeurés vivaces à travers la prodigieuse végétation des religions, des philosophies et des mythes, — à travers la ligne droite de l'occultisme, qui ne fut jamais, sans excepter l'heure présente, que la protestation de la raison humaine contre les affirmations arbitraires, les prétendues révélations et l'étroitesse des dogmes, que ce fussent ceux de la foi confessionnelle ou, plus simplement, de la science. Aveu d'ignorance totale et invincible qui mène à une conception spiritualiste de l'univers, suscite la plus haute, la plus désintéresssée, la plus pure des morales.

Le grand secret de l'humanité, caché avec tant de soin sous la complicité sacrée des silences ou des rites, n'est que cette ignorance sans espoir et cette négation sans bornes. Nous nous retrouvons, après tant d'efforts, au point d'où sont partis et où ont abouti, en désespoir de cause, nos grands instructeurs. Le grand secret, c'est qu'il n'y a pas de grand secret. Le seul secret, c'est que tout est secret. Et la seule divinité que nous puissions espérer de connaître, c'est au plus profond de nous, mais en nous seuls, qu'il faut la découvrir.

§

Avec une ironie un peu aisée, des esprits superficiels, — car ils n'ont vu, en effet, que la surface de son œuvre, — ont raillé Maeterlinck d'avoir pris tant de peine, suivi tant de détours pour en arriver à cette conclusion négative. Puérile satisfaction de vanité pour les critiques au jour le jour, les penseurs à la petite semaine, qui ont une fois pour toutes ressemelé à leur pointure la devise du philosophe, ce « Que sçay-je ? » indolent qui avait au moins le mérite de la modestie, — de se dire qu'ils possédaient infuse, et sans se donner autrement de peine, la science approfondie des augures, et qu'ils pourront désormais, le cœur léger et l'âme limpide, vaquer en paix à leurs petits passe-temps. Leur angoisse philosophique, s'ils en furent jamais tourmentés, se ramène à cette boutade du bon Théophile Gautier, boutade un peu cavalière, à la façon des romantiques, quand, par hasard, ils avaient le désenchantement gai :

> Rien ne sert à rien.
> Et, d'abord, il n'y a rien.
> Cependant tout arrive....
> Mais cela est bien indifférent.

Les Homais de la métaphysique, adeptes assermentés de ce grand initié de l'exotérisme séculaire qui a nom Ye-Men-Fou, les Bouvard et les Pécuchet des lettres et des sciences, ne manqueront point, — ne se sont pas privés, déjà, — de

louer, en termes mesurés, l'auteur du *Grand Secret* d'avoir une bonne fois coupé les vivres à l'illuminisme et mis en garde les âmes crédules contre les tours de passe-passe de la charlatanerie.

Des esprits plus perspicaces, et certainement mieux informés, restitueront à cette œuvre toute sa valeur positive et son admirable portée. Ils éprouveront qu'il n'y a point de lecture plus exaltante et plus inspiratrice, plus remontante et justificatrice de toutes les espérances, que celle de cette étude, dont toutes les avenues semblent confiner au néant et à l'impossible, à l' « A quoi bon ? » des grands désespérés.

Certes, la magie de la forme est bien pour quelque chose dans cet enivrement. Ce serait abuser d'une vérité, muée depuis beau temps en lieu commun, que d'en redire toute la grâce et toutes les grâces, tout le lyrisme convaincant, toute la lumière démonstrative sous le prisme chatoyant des mots. A l'exemple de l'admirable Guyau, naguère, Maeterlinck professe, avec combien de raison, et prouve surabondamment qu'on peut être grand métaphysicien sans cesser d'être grand poète. Jamais la pensée ne fut plus pénétrante sous le scintillement des nuances ; jamais elle ne descendit si profondément au cœur des choses, sous la nonchalance des digressions, le bondissement des aperçus, le coup d'œil en analyse aiguë des généralisations, l'audace et la largeur d'un regard qui embrasse tout et n'omet rien. Et jamais non plus œuvre de synthèse, sans rien céder de cette hauteur abstraite, de ce caractère d'universalité auquel se mesurent les grandes œuvres, ne fut plus du moment, et surtout du lendemain.

Je ne saurais mieux pressentir son action probable sur la pensée philosophique actuelle, qu'en évoquant le sérieux d'enthousiasme avec lequel les générations qui précédèrent l'ère bergsonienne — en attendant l'hégire d'Einstein, — saluèrent les ouvrages de Guyau et la célèbre thèse du bon Lachelier sur le *Fondement de l'Induction*. Les premiers

furent la Bible, et l'autre le bréviaire de nos méditations. L'œuvre de Maeterlinck — le *Grand Secret* et ses deux aînés — restera comme la Vulgate de l'Inconnaissable. Ce sera demain l'Epître et l'Évangile de tous les desservants de l'occultisme, de tous les officiants de la métaphysique et du culte élargi de la recherche scientifique.

Quiconque ouvre son âme sincère aux ferveurs de notre âge y retrouvera avec délices — surgeon vivace de l'ironie socratique et de la grande critique cartésienne — ce *doute passionné*, qui est une des formes d'esprit, sinon la plus caractéristique, de notre temps.

Résolution par laquelle l'intelligence, excluant tout parti pris et renonçant à faire bande à part, octroie libre pratique aux exigences du sentiment et aux sourdes aspirations de l'instinct, écho profond du subconscient, renverse les barrières qui réprimaient son élan, bouscule les dogmes surannés des religions officielles et des sciences d'Etat, pour se baigner hardiment, baptême revivifiant, dans l'effervescence sous toutes ses formes, les remous attirants et le magnifique tumulte de la vie. Fièvre dont on sent le frémissement jusque dans la forme haletante et comme précipitée des chapitres du livre ; — roman cinématographique de l'inconnu, comme anxieux à tout instant d'avancer et de retenir tout ensemble sa course vers le but ; message métaphysique qui semble écrit en ondes hertziennes...

Sans doute manque-t-il à ce grandiose exposé l'esprit de système qui, dans les constructions dialectiques de naguère, tenait solidement indépendantes, selon un plan initial, toutes les parties constituantes de l'édifice. Constructions philosophiques qui allaient de pair avec les constructions religieuses, au temps où il existait un positisvime de la foi comme de la raison. Cathédrales tout d'un bloc, et dont la masse à elle seule faisait autorité et commandait l'adhésion. On ne bâtit plus aujourd'hui de cathédrales ni de systèmes massifs. Le livre de Maeterlinck — prototype des ouvrages philosophiques de demain, — donne plutôt l'image d'une

de ces cités sporadiques du Nouveau-Monde, — mieux encore, de ces corons qui s'élargissent en ordre dispersé, et sans cesse en voie d'expansion aux abords de la mine, de la fosse obscure et laborieuse d'où s'extrait, par dures parcelles le minerai de l'effort humain. Vision qui comporte autant de noblesse et de grandeur que l'autre.

Aujourd'hui, l'on n'ose plus conclure... Non par infirmité, mais par vivacité et par exactitude d'esprit; par ce juste pressentiment que toute conclusion est provisoire et partant entachée d'erreur, tout acte de foi voué à l'incertitude fondamentale qui est à la base de toutes les certitudes admises. En même temps, l'on ne veut abandonner aucune des vérités professées, aucune facette des affirmations séculaires, parce qu'on sent qu'elle éternise, dans la seconde où elle brilla, un moment, un reflet de l'introuvable vérité. Que valent nos garanties les plus décisives, alors qu'un Einstein, d'une génération à l'autre, peut bouleverser scientifiquement les certitudes les plus essentielles, les principes les plus infaillibles de toute science et de toute foi? Un autre Einstein viendra demain révoquer en doute les théories du premier. Ainsi de suite, à mesure que les coureurs de l'inconnaissable se repasseront le flambeau... Aussi bien, toutes ces flambées de l'intelligence au long des siècles, que sont-elles, que des feux-follets, des étincelles fugaces, des illuminations vacillantes, sous l'éblouissement desquelles le grand mystère transparaît chaque fois plus compact et plus impénétrable?

Ces incertitudes, projetées dans le passé, ces flux et ces reflux de jadis transposés dans le présent. donnent à la pensée de Maeterlinck le saisissant reflet de la pensée de l'heure et de ses fluctuations. Libre à certains critiques, extrémistes de la tradition et de la raison pure, de lui reprocher, au nom de la logique, ces alternatives et ces retraits, qui affleurent parfois la contradiction. C'est par là justement que son effort, poussé jusqu'aux extrêmes limites de la hardiesse spéculative, est vivant et humain, son irrésolution univer-

selle et actuelle. Le mouvement d'une pensée a autant que son contenu de valeur probative et d'intérêt substantiel. Survolant, sans rien perdre de sa sérénité, toutes les anxiétés et tous les contrastes, se passionnant à tous les élans, malgré qu'ils se contrarient, l'intelligence du poète est la plus compréhensive parce que la plus mobile, la plus précise quoique la plus flottante, la plus proche de nous tout en restant la plus haute...

En constatant l'impénétrabilité finale de la grande énigme, l'immuabilité irrévocable du grand secret, à l'extrémité comme au seuil de nos explorations pensantes, Maeterlinck ne prétend pas — tout au contraire — restreindre notre poursuite spirituelle, réduire à néant l'irrésistible impulsion qui nous chasse vers l'inconnu.

« Il n'y a pas de grand secret » équivaut à cette affirmation évidente que tout est secret, que tout est mystère, que tout est profondément et divinement attirant, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand.

Aujourd'hui comme autrefois triomphe cette notion du divin, « que l'homme découvrit et fixa une fois pour toutes au plus haut de lui-même ». Nos ancêtres accordaient leur créance à l'existence de la divinité. Nous croyons de préférence aujourd'hui à la divinité de l'existence. Sous des formules dissemblables, c'est toujours la même foi — faut-il dire la même illusion ? — dans laquelle communient avec une égale ferveur dévots et mécréants.

Agnosticisme irréductible ou panthéisme illuminateur : ce sont les deux pôles entre lesquels a toujours oscillé, évoluera toujours apparemment la pensée humaine la plus haute. La conclusion de Maeterlinck, — bien qu'il se soit abstenu de nous dire quel est, à lui, son grand secret, — ne saurait s'éloigner de celle du *Yadjour-Veda* :

« Quand l'homme sait voir tous les êtres dans le suprême Esprit, et le suprême Esprit dans tous les êtres, il ne peut plus dédaigner quoi que ce soit. »

Divinité de l'existence toute simple, et du miracle d'être

parmi les êtres. Enchantement merveilleux de la vie la plus humble, qui est toujours la plus belle. C'est par là que le Maeterlinck du *Grand Secret* rejoint celui des abeilles et des fleurs.

Lui aussi serait prêt à confesser — toute question confessionnelle mise à part — comme notre pauvre Léon Bloy : « Tout ce qui arrive est adorable ». Et je suis bien sûr qu'il souscrit d'avance, de toute la ferveur de sa pensée, à cette haute vérité — dont il porte lui-même témoignage, de toute la sérénité et la puissance de son génie, — vérité énoncée par un sage (1) qui fut en son temps aussi un illuminé de la grâce :

« On peut trouver une éternité réelle dans le beau, le divin rêve de la vie. »

PAUL OLIVIER.

(1) Eliphas Lévi.

LE DROSERA CANNIBALIS

Je ne sais dans quel but on essaie de mettre en doute la mort du célèbre professeur Hartenstatter ; moi, je suis particulièrement qualifié pour établir la vérité : le grand botaniste n'est pas simplement disparu ; il est bien mort ; je l'ai vu mourant, puis mort, et j'ai été un des deux témoins qui ont signé son acte de décès, tandis que j'étais mobilisé, en novembre 1918.

Il ne saurait donc exister aucun doute sur sa disparition finale. Le mot finale est nécessaire, s'appliquant à un original que plusieurs fois on avait dit mort, alors qu'il n'était que disparu ; il était coutumier de ces disparitions mystérieuses de deux ou trois ans, durant lesquelles il vivait, perdu dans les forêts vierges de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud, à la recherche de plantes inconnues, dont la découverte et la classification avaient fait de lui le plus grand botaniste contemporain.

Le drame où il a perdu la vie a été si abominable que la censure avait interdit aux journaux mêmes d'imprimer le nom de Hartenstatter; il ne fallait publier aucune information capable de surexciter l'émotivité déjà bien trop hypertendue du public.

Vous vous souvenez que Hartenstatter s'était passionné à étudier les plantes carnivores et qu'il était arrivé à donner à quelques-unes d'entre elles un développement monstrueux.

Dans la grande serre de douze mètres d'élévation qu'il avait construite près de sa villa de Rothmunster, et où personne, pas même son domestique, n'avait le droit de

pénétrer, son *drosera longifolia*, notamment, atteignait près de trente pieds de hauteur et l'illustre professeur prétendait pouvoir obtenir encore un accroissement de plus de moitié en moins de deux ans.

Sur le carnet où Hartenstatter résumait ses observations quotidiennes j'ai relevé des notes absolument fantastiques, écrites avec l'inconscience d'un chercheur penché sur son scalpel; on le sent préoccupé uniquement, en dehors de toute considération de pitié, d'humanité, de morale, d'arriver à arracher un secret à la Nature, un maître bourreau torturant son patient pour lui arracher un aveu.

Hartenstatter a noté tous les faits et gestes des droseras, doués, comme chacun sait, de la faculté de saisir les mouches, les insectes qui se posent sur leurs feuilles ; ces plantes se referment sur ces victimes immédiatement engluées et en quelques heures les digèrent, grâce à une abondante sécrétion d'une pepsine extrêmement active, les absorbent sans qu'il en subsiste aucune trace, aucun déchet.

Dès longtemps Hartenstatter s'était appliqué à exciter, à développer particulièrement l'appétit d'un drosera géant, spécialement entraîné et devenu un arbre aux tiges énormes, capable progressivement de dévorer des sauterelles, des cobayes, des souris, des lapins, des agneaux.

Il y a dans le cahier d'Hartenstatter des descriptions faites, on le sent, avec une joie presque sadique, de cette lente et totale absorption d'animaux par ces végétaux monstrueux, cruels peut-être, puisque leur pourvoyeur note qu'ils dévorent avec plus d'appétit — c'est son propre terme — les êtres vivants que les morts.

Et quel triomphe lorsque le savant est arrivé à avoir la preuve que ces plantes sont douées de la *faculté de voir* !

Oui, il le démontre : *les plantes voient* ; la mort ne lui a pas laissé le temps de découvrir où sont les organes de vision et comment ils fonctionnent ; mais il relate cette expérience qu'il a faite plusieurs fois, de placer une souris ou un cobaye sous une cloche de cristal, derrière un écran ; le drosera n'a

pas bougé, aucun instinct, aucune divination ne lui ont révélé l'existence d'une proie à portée de ses tentacules ; mais ils se sont agités et lentement tendus vers elle, dès que l'écran a été enlevé et que les organes de la vision ont donc été émus.

Les plantes, chacun l'avait remarqué, poussent leurs rameaux dans la direction de la lumière; elles l'apprécient, elles l'aiment ; mais Hartenstatter a démontré par ses droséras qu'elles *regardent*, et, de plus, qu'elles ne voient pas dans l'obscurité, car sa même expérience répétée la nuit n'a pas eu le don de les émouvoir.

J'ai la preuve, écrit-il dans son carnet, que les plantes regardent et voient, et je le démontre aussi nettement que Sir Jagadis Chunder Bosc a démontré, à Calcutta, grâce à son ingénieux crescographe qui multiplie le moindre mouvement par dix millions, que la plante est une petite personne impressionnable, agitée de mouvements divers et incessants. Sir Jagadis Chunder Bosc a *démontré* avec l'aiguille de son appareil que les plantes ne sont pas telles le jour que la nuit, qu'elles ont des positions diverses, qu'elles s'installent pour dormir ; je confirme ses découvertes en disant : les plantes voient durant le jour, mais elles ne voient plus la nuit ; les plantes sont sensibles, oui, elles ont des sens ; depuis longtemps déjà nous savions qu'elles avaient un sexe.

Cette activité générale démontre le lien qui unit les végétaux aux animaux et confirme la thèse géniale de Claude Bernard qui a proclamé *la communauté de toutes les choses vivantes.*

En notant que son drosera semble mieux dévorer les animaux vivants que les morts, Hartenstatter ajoute que les victimes ne paraissent pas souffrir jusqu'à la minute où la vie les abandonne ; elles ne semblent même pas se rendre compte de leur situation, alors qu'elles ont déjà commencé d'être absorbées.

Et chaque engloutissement par le monstre, qui paraît insatiable, amène, dans les deux ou trois jours une augmentation dans la circonférence du tronc et la longueur, la robustesse des rameaux et des feuilles.

Un jour, Hartenstatter se décide à orienter ses recher-

ches dans une voie nouvelle et, de l'hôpital militaire où il se rend chaque matin à son service médical, il rapporte la main d'un blessé, dont il vient de faire l'amputation, et qu'il a habilement subtilisée dans le baquet des débris chirurgicaux destinés au four crématoire.

Et le carnet porte que son *drosera gigantis* a complètement absorbé cette main en cinq heures 48 minutes.

Alors qu'un poids triple de nourriture fournie par la dépouille d'un lapin, la semaine précédente, n'avait augmenté le tronc du drosera que d'un demi-millimètre, la chair humaine cette fois l'a développé de deux tiers de millimètre.

Le docteur Hartenstatter triomphe ; il a découvert la plante anthropophage : le *drosera cannibalis* !

A partir de ce jour l'horrible docteur emploie toute son astuce à se procurer de la chair humaine et ses fonctions ne lui rendent son approvisionnement que trop facile.

Mais une hantise pointe dans une note du carnet, au bout de quelques semaines ; puisque le drosera préférait les animaux vivants et en tirait un profit bien plus considérable n'en serait-il pas de même avec la chair humaine vivante ?

Horreur ! à la date du 2 janvier 1917 Hartenstatter rapporte chez lui un bébé de deux mois qu'il a volé dans la campagne !

Le carnet note que le drosera a, plus rapidement que de coutume, englué sa « nourriture » ; Hartenstatter n'a pas osé écrire : l'enfant ; mais pas de doute, car il décrit le bâillon qu'il a mis sur la bouche de sa victime, qui ne paraît pas souffrir, et qui, cinq heures après avoir eu les jambes saisies par le monstre végétal, a encore assez le goût de vivre pour téter le biberon que l'abominable savant lui met dans la bouche, afin de prolonger l'existence du patient et la durée des observations du savant.

Hartenstatter, sa loupe à la main, suit toutes les phases de l'infernal repas ; elles sont notées, toutes les quinze minutes.

Malheureusement, il manque beaucoup de pages à son carnet que j'ai retrouvé, sauvé par hasard, dans les ruines de son habitation saccagée et brûlée par un peuple furieux, lorsque ses expériences épouvantables et ses rapts d'enfants furent découverts.

Mais les pages qui ont subsisté sont effroyables, en même temps que pleines d'aperçus hardis, fous, qui, peut-être plus tard, seront confirmés et alors déclarés géniaux.

Peut-on lire sans frémir un aveu aussi cynique :

12 mai 1918. — Les imbéciles qui s'émeuvent de la vivisection ! Ah bien ! qu'est-ce que c'est que la disparition de *neuf* marmots (il en était là, seize mois après son premier crime !) quand on veut arracher un tel secret à la Nature? N'est-elle pas impitoyable elle-même, la Nature, notre Mère, notre Marâtre !

Mes expériences, dépourvues de souffrance, sont moins cruelles, au fond, que celle de sir Jagadis Chunder Bosc, qui asphyxie des fleurs ; sa description de la lente agonie d'un mimosa sous sa cloche à chloroforme est plus cruelle que *l'assimilation* lente et inconsciente de tous ces embryons d'humanité.

Pas plus que les autres, celui-ci ne dénote aucune souffrance, aucun malaise et pourtant le tiers de son corps a déjà disparu et à présent les tentacules enserrent les épaules, la tête seule émerge libre ; comme pour les autres c'est lorsqu'un tentacule enserrera le nœud vital que la vie psychique disparaîtra.

C'est autrement beau et plus propre que l'engloutissement d'un être par un boa ou une pieuvre.

. . . .

21 novembre 1918, 7 heures. — Mon expérience est aujourd'hui magnifiquement probante ; les enfants de quelques mois que mon *drosera cannibalis* a absorbés jusqu'alors étaient de la chair humaine sans intelligence ; mais celui-ci, qui a sûrement plus de trois ans, comprend, doit comprendre qu'il est absorbé, qu'il disparaît ; or ses yeux ne traduisent aucun effroi, il n'a pas une plainte ; ce n'est pas de la résignation, ce n'est pas de l'anesthésie non plus, puisque tout à l'heure il a senti la piqûre d'épingle que j'ai essayée sur son cou ; il n'y a pas d'agonie.

Je peux conclure que *l'assimilation au « végétatisme »* est

une phase normale, bien entendu sous une forme inconnue jusqu'à ce jour, mais qui vient à l'appui de ma thèse de *l'asservissement final* du règne animal sous le règne végétal.

Le premier peut être anéanti demain sur notre planète et la Vie continuera, quelque temps au moins ; c'est presque enfantin de constater, une fois de plus, que si le règne végétal venait à disparaître subitement, le règne animal mourrait quelques jours après.

Et je crois qu'une destinée parfaitement consciente dirige l'idéal de la vie des végétaux vers ce but, plein d'une abnégation mystérieuse, de devenir, par leur transformation, des éléments nécessaires au règne animal. L'Homme, qui se croit le roi de la Nature, n'est qu'un des principaux esclaves du Végétatisme, il n'en est que le tâcheron plus ou moins laborieux. Les végétaux, les arbres le dominent et leur inamovibilité ne les empêche pas de le conduire, de l'inspirer.

Le véritable *animateur*, c'est le règne végétal dont les racines, les antennes vont recueillir sous la terre, non seulement des agents purement chimiques, mais des émanations, des radiations, des inspirations, des vibrations, des ondes qui par leur activité extirpent du grand réservoir mystérieux, dont nous ne connaissons rien encore, la matière psychique qui alimente nos cerveaux ; elle n'est pas à demeure dans l'air, dans l'atmosphère, où elle ne réside que provisoirement en suspens ; elle est dans la Terre où vont la puiser les végétaux.

Et dans l'apaisement des nuits, durant l'engourdissement du cerveau par le sommeil, le règne végétal, dominateur conscient ou préposé, insuffle au règne animal, particulièrement à l'Homme, les grands courants de pensée qui changent peu à peu la face du Monde, qui fermentent plus ou moins dans tel ou tel cerveau, ravageant à leur fantaisie notre libre arbitre; par le règne végétal nos esprits reçoivent les idées qui nous ouvrent les paradis des enthousiasmes ou nous plongent dans les ténèbres de l'inquiétude et du pessimisme.

S'il n'existait pas des grands courants d'idée, comment expliquer ce vent de folie qui a amené la guerre, cette absurdité raisonnée ?

Avec leurs allures de protecteurs, ces grands arbres ce sont des tyrans, des despotes qui jouent avec nos destinées.

. . . .

Si le docteur Boernstein a démontré que la Terre respirait, absorbant de l'air pendant 10 ou 11 heures et le rendant pendant les 13 ou 14 heures de jour, moi je démontrerai que les végétaux vont chercher, bien plus loin que leurs racines, les éléments de l'*enveloppe matérielle* de notre planète, car l'atmosphère contient certainement une *matière*, *toute autre chose qu'un fluide*, qui se renouvelle non par l'extérieur, mais vient de la profondeur de la terre.

C'est par le règne végétal, qui nous domine de toute son impassibilité, que s'opère le renouvellement du milieu vital. C'est le règne végétal qui fait respirer la terre.

Et, je le répète, ce n'est pas dans l'air que se forme la Matière psychique dont nos cerveaux font des pensées ; c'est dans la terre où vont la puiser les végétaux qui la jettent dans la circulation, où des antennes cérébrales, plus ou moins puissantes, vont la saisir.

Demain, les chercheurs nous révéleront la vie *réelle* et non pas inerte des minéraux ; car déjà Becquerel, Curie ont surpris le secret de quelques-uns, tels que l'uranium, le baryum, le radium qui engendrent, ou restituent de l'électricité, de la chaleur, de la lumière.

La durée de la matière, si elle n'est pas immortelle, elle est incalculable ; et en admettant qu'elle ait, avec ses transformations, l'immortalité, Weissman n'a vu qu'une partie de la vérité : oui, notre enveloppe, *soma*, est promptement périssable ; mais, si, d'après lui, notre *germen* est immortel, c'est qu'il est fonction du règne végétal.

21 novembre 1918, 17 heures 20. — Le regard de l'enfant semble changer d'expression, il est fâcheux que je ne comprenne rien à ses paroles ; ce doit être un enfant de réfugiés flamands.

Il est étrange qu'après avoir pleuré pendant les deux heures d'auto de mon voyage de retour, il se soit tranquillisé à ce point, depuis qu'il est au pouvoir du drosera.

22 novembre 1918, 4 h. 40. — J'ai dû m'endormir pendant quelques instants, depuis 27 heures ininterrompues que je veille, car voici qu'une tige du drosera dévore à présent l'œil gauche, tout à l'heure encore hors de portée.

La résistance au sommeil a des limites et Hartenstatter

devait en faire la dangereuse expérience ; car, lorsque chargé d'une mission de réquisition, je pénétrai à midi, seul dans sa grande serre, malgré l'opposition de son personnel effaré, je trouvai le docteur Hartensttater la tête happée, comme dans un étau, par trois énormes tiges de son drosera ; le monstre végétal avait de plus glissé sous la chemise deux tentacules qui enserraient et « s'assimilaient » sans doute les épaules du savant, surpris évidemment pendant son sommeil ; il était à présent éveillé, lucide et en pleine conscience du danger qui le menaçait.

J'avais aperçu en même temps ce qui restait du cadavre du pauvre petit, à peine la moitié d'un visage exsangue, et connaissant les nombreuses disparitions d'enfants dans la région, je compris d'un seul coup le drame atroce dont le savant était l'auteur, puis la victime.

Aussi, quand le docteur me supplia de couper en hâte les tiges du drosera avec mon sabre, mon indignation me dicta de laisser le châtiment suivre son cours.

Fidèle à la consigne militaire, qui est en toutes choses de faire un rapport, je rédigeai ce que j'avais surpris et je sortis, emportant la clef de la porte, fermée par mes soins, pour aller en référer à mes supérieurs.

Malheureusement, pendant les quelques instants que me prit cette démarche, un domestique, plus curieux, moins discipliné, était entré, je ne sais comment, dans la serre ; il avait appelé au secours et un peuple furieux avait assommé à coups de bâton le savant pris dans l'étau du monstre, son élève, saccagé la serre, arrosé de pétrole et brûlé, brûlé vif, le *drosera cannibalis*.

Dans les décombres je trouvai ces quelques pages de son carnet déchiré, aux trois quarts consumé malheureusement, car sa lecture entière eût été passionnément intéressante.

Qui donc à présent pourra mettre en doute la mort du professeur Hartenstatter ?

RENÉ MOROT.

SOUVENANCES

—

QUARTIER LATIN

Vingt ans ! Avoir vingt ans et fouler ton asphalte,
Boulevard Saint-Michel, pour la première fois,
S'avancer, soutenu par d'invisibles ailes,
L'œil brillant des ardeurs d'un cœur provincial,

Songer, dans les cafés, au sort de Paul Verlaine
Et de Jean Moréas, lorsque des jeunes gens
Allumaient autour d'eux ce halo que la gloire
Fait descendre plus tard au front de ses élus,

Bondir, suivre les flots joyeux, mêlés de femmes,
Qui passent en chantant et montent vers Bullier
Sous le tremblotement des lunes électriques,

Quelle ivresse ! Pourtant, rien de cela ne vaut
La minute où l'on sent remuer dans son âme
Le souci maternel qui pleure et qui sourit.



FANTOMES DANS LE JARDIN

Calmes après-midi passés sous tes ombrages,
Jardin du Luxembourg, plein de fleurs et d'enfants,
Silences, entretiens, serments et rêveries,
Et vous, troupes d'amis, qu'êtes-vous devenus ?

Sur la terrasse, ici, je revois Signoret,
Avec sa barbe d'or et ses gestes de flamme,
Et le sombre Golberg dont la bouche, parfois,
Semblait s'être brûlée au charbon des prophètes.

Lorsque je viens m'asseoir, dans l'ombre, sur ce banc,
A l'heure où le clairon au couchant se marie,
C'est ton cher souvenir qui me prend par la main.

Les derniers promeneurs, m'entendant murmurer,
Mais n'apercevant pas ton front sur mon épaule,
Croient que je parle seul lorsque je te réponds.



COTES NORMANDES

Lorsque revient Juillet, père des nonchalances,
La rumeur de la ville est lourde aux cœurs meurtris
Qui soupirent après la musique des vagues
Dont le collier vivant danse au cou de l'été.

Ce matin, je sens battre, au fond de ma mémoire,
Nos départs de jadis : les pays de l'Ouest,
Avec leurs bois feuillus, leurs eaux et leurs prairies,
Défilent à travers le panache du train.

Nous sortons d'un tunnel et, sur une colline,
Je vois un laboureur entouré de corbeaux
Et des troupeaux de bœufs qui paissent sous les pommes.

Puis, tout à coup, paraît, au bord d'une échancrure,
Un faucheur dont la faux coupe des fleurs de feu
Dans un immense pré qui tremble et qui scintille.



AUX OISEAUX MIGRATEURS

Vous qui passez, nappes d'oiseaux, comme un nuage,
En tournoyant dans le matin ou le soir bleus,
Que ne puis-je, avec vous, aux premiers jours d'automne,
Gagner le pays clair où l'été ne meurt pas !

Lentement, sûrement, votre triangle avance
Au-dessus des labours et des bois dépouillés,

Au-dessus des jardins flétris de la grand'ville
Loin desquels mon regard nostalgique vous suit.

Comme vous, une force invincible m'aspire,
Elle arrive du fond de l'espace et du temps
Et réveille l'instinct endormi dans mes veines.

Comme vous, je voudrais, pluviers, canards sauvages,
M'élever des marais et chercher vers le sud
D'une aile infatigable un nid dans la lumière.

PAUL SOUCHON.

LES TROIS
TENTATIONS DE SAINT ANTOINE

—

La première version de la *Tentation de saint Antoine* vient de paraître, et nous voici en possession des trois états de cette colossale gravure visionnaire, des trois refontes de cette œuvre qui restera une des plus glorieuses productions de la littérature française et même de l'esprit humain.

La première c'est l'œuvre de jet original, puissante et bouillonnante, que Gustave Flaubert écrivit d'un trait, en quinze mois seulement, du 24 mars 1848 au 12 septembre 1849, en pleine force de jeunesse, il avait 27 ans, en pleine conscience de son génie littéraire et philosophique que personne encore ne connaissait et que ses meilleurs amis d'ailleurs méconnurent. C'est en effet cette première version que Flaubert lut à Louis Bouilhet et Maxime du Camp et que, d'après celui-ci, l'un et l'autre déclarèrent impubliable.

La seconde, c'est la même œuvre, mais condensée, élaguée, réduite de moitié environ (1), avec un bouillonnement moins tempétueux mais avec une force pourtant accrue. Flaubert l'établit en 1856. Il était, à ce moment, déjà célèbre par *Madame Bovary* et par le procès qui s'en était suivi. Le manuscrit était tout prêt pour l'impression. Pourquoi, au dernier moment, se ravisa-t-il ? A cause, dit-on communément, de ce procès même. Certains passages de cette seconde Tentation, même atténués, étaient encore

(1) La première tient en impression 340 pages de 38 lignes petit texte ; la seconde 246 pages de 31 lignes gros texte. La différence est plus sensible encore dans les manuscrits : 541 pages pour la première, 193 pour la seconde.

d'une violence énorme ; il aurait eu peur de nouvelles poursuites et aurait rentré son manuscrit. C'est possible. Mais peut-être aussi eut-il l'idée, à ce dernier moment, d'une revision plus profonde, d'une refonte complète, et c'est alors pour laisser mûrir l'idée qu'il se mit à écrire *Salammbô* et à reprendre une autre œuvre de jeunesse, l'*Education sentimentale* dont la première version est antérieure même au premier jet de la *Tentation*.

La troisième c'est cette refonte, l'œuvre reprise complètement, par moments amplifiée mais le plus souvent réduite encore ; imprimée dans le même type, cette édition définitive serait plus courte d'un cinquième environ que la seconde, donc des deux tiers que la première ; réduction matérielle qui n'est rien d'ailleurs en comparaison de la transformation de fond et de forme faisant de l'esquisse démesurée et confuse un chef-d'œuvre de proportions parfaites.

Bien que les analyses soient toujours un peu arides, il est nécessaire, pour mettre cette transformation en lumière, de dire en quoi les deux *Tentations* diffèrent.

La première (version primitive de 1849 et version condensée de 1856) se subdivise en trois parties. Celle du début pourrait s'intituler : *Les Péchés capitaux et les Hérésies* ou seulement *les Hérésies*, car celles-ci restent à peu près seules dans la revision de 1856. Celle qui suit serait alors : *Les Péchés et les Animaux fantastiques*. Enfin la troisième pourrait être dite : *Les Dieux*. *Les Péchés* reparaissent d'ailleurs dans cette troisième partie, et à dire vrai, ils forment le lien continu de la tentation. Ce sont leurs voix qui parlent dès le début, avant que leurs formes se soient précisées et ce sont leurs appels qui ferment le livre en se fondant dans le ricanement du Diable. Les épisodes se distribuent un peu au hasard; la Reine de Saba voisine avec le Sphinx et la Chimère, et ceux-ci s'éloignent de la Mort et de la Luxure. Il y a des redites, innombrables dans la version de 1849, fréquentes dans

celle de 1856. L'ensemble est confus, monotone, et par moments vulgaire. Le cochon de l'ermite joue un grand rôle, surtout dans le premier jet original ; on sent que le bon Flaubert s'était dit qu'il en tirerait de merveilleux effets, et il s'était complu à opposer au saint homme son gros et gras compagnon à la queue en tire-bouchon ; même en 1856 il n'avait pu se résoudre à s'en séparer.

La Tentation définitive n'est plus une trilogie un peu lourde, c'est une galopade d'apparitions, effrénée, tourbillonnante, les visions s'enchaînant et s'engendrant à l'infini, et qui aurait pu se poursuivre sans arrêts de la première à la dernière page ; toutefois, pour permettre au lecteur de reprendre haleine dans cette course aux abîmes, Flaubert a coupé en sept stades son Rêve d'une nuit diabolique.

Tant que les premières Tentations n'étaient connues que de quelques privilégiés ayant été admis à jeter un regard sur les manuscrits de Mme Grout, il était de bon ton de les déclarer très supérieures à celle que, seule, le public connaissait. Flaubert avait publié celle-ci un peu âgé, à 53 ans, déprimé par les dures épreuves de la Guerre et de la Commune, affaibli aussi par une maladie que nous aurions connue même sans les indiscrétions de Maxime du Camp ; on avait beau jeu à opposer à une architecture, qu'on pouvait qualifier de froide, l'entassement embrasé de sa cyclopéenne œuvre de jeunesse.

Mais, vraiment, quelque admirable de fougue juvénile que soit cette première version, quelque reconnaissance que nous ayons pour ceux qui nous en ont révélé les deux jets successifs, c'est à la *Tentation* définitive que nous devons réserver notre acclamation suprême. Elle seule est le chef-d'œuvre et les deux premiers états du manuscrit, en nous montrant les étapes par lesquelles a passé l'ouvrage, des ébauches en définitive, n'en font qu'illustrer la grandeur. Publiée en 1849 ou même en 1856, la *Tentation* n'aurait été qu'une sorte d'*Ahasverus* et serait

probablement aussi vieillie aujourd'hui que l'œuvre demi-géniale, demi ratée d'Edgard Quinet. Refondue en 1874, la *Tentation de saint Antoine* reste un des livres les plus colossaux du XIXe siècle et digne d'être mis sur le même rang, sinon plus haut, que le *Faust* de Gœthe. Vraiment ceci réhabilite un peu Bouilhet et Maxime du Camp ; leur sévérité, ou si l'on veut leur incompréhension, nous ont valu un chef-d'œuvre !

En suivant pas à pas cette version définitive, on voit combien elle dépasse les versions originelles. Dans celles-ci les abstractions foisonnent, ce ne sont que Péchés, ce ne sont que Doctrines ; les exposés interminables succèdent aux discussions infinissantes ; comme si ce n'était assez des froides interventions de la Gourmandise ou de la Paresse, une insupportable entité, la Logique, vient partout mettre son discours qui vous réconcilierait avec les grognements du Cochon ; au milieu de toutes ces dialectiques, saint Antoine n'est là que pour donner la réplique quand Dame Logique est sur le point d'avoir tout dit, d'où rebondissement des discussions. Tout cela, incontestablement, distille l'ennui. Rien ne vit, pas même le compagnon du bon ermite.

Quelle différence dans la vraie Tentation, celle de 1874 ! Dès les premières pages saint Antoine vit d'une vie naturelle et intense, ce n'est plus la simple mécanique à questions et réponses, c'est un pauvre homme d'anachorète, de son temps et de son lieu, qui se souvient de sa mère, et de sa sœur, et de cette petite Ammonaria dont la tunique flottait au vent et qui courut si longtemps après lui quand il quitta la maison, malgré les injures du vieil ascète qui était venu le prendre.

Le premier stade de cette Tentation définitive situe justement saint Antoine dans sa cabane du Désert et dans son temps du IVe siècle. Nous le voyons distinctement, avec sa longue barbe, ses grands cheveux, et sa tunique en peau de chèvre, dont les versions antérieures ne

parlaient pas. Il travaille pour fuir l'ennui de la solitude, la terrible *acedia* des cloîtres, et ce sont les souvenirs d'enfance qui, en s'éveillant, déclanchent la longue chaîne de ses épreuves ; il pense à ses premières années d'ascétisme, à ses luttes contre les Ariens , à une martyre d'Alexandrie, dont l'image rejoint celle d'Ammonaria. Le vent tourne devant lui les pages du Livre saint, et tour à tour ce sont des versets qui passent sous ses yeux d'où naîtront ses tentations prochaines, la nourriture de l'apôtre Pierre, le carnage des Amalécites, la pompe de Nabuchodonosor, le trésor d'Ézéchias, la visite de la reine de Saba au roi Salomon. Les images et les souvenirs s'accentuent, se multiplient, tourbillonnent, des voix se croisent et le Diable paraît. En moins de 20 pages, Flaubert a posé son ermite avec une autre puissance que dans les 50 ou 100 premières pages des versions antérieures, et lui aussi, il a surmonté la tentation redoutable, celle de faire refigurer le cochon ; un simple chacal lui suffit pour souligner la solitude de l'anachorète ; le chacal s'enfuit et l'ermite soupire : « Quelle solitude ! quel ennui ! » Ennui qui est presque un péché pour l'homme, en effet, car c'est de lui que naissent, et vont naître pour le saint toutes ses épreuves.

En effet, au second stade, ce sont les premières tentations, les plus humaines, celles que nous appelons les Péchés capitaux, qui vont venir assaillir le pauvre ermite, mais sous des apparences vivantes et non par homélies bavardes. Plus de ces froides abstractions raisonneuses, la Gourmandise, l'Envie et leurs sœurs prenant tour à tour la parole en d'interminables insinuations ou objurgations avec cette aggravation, intervenant à tout coup, de la Logique. Flaubert a compris que tout cet attirail scolastique était le contraire même de la vie et de l'art et il a courageusement sacrifié la moitié de son texte de 1849, le quart de son texte de 1856. La Gourmandise, dans celui de 1874, c'est une simple vision de table chargée de

mets somptueux, comme l'Avarice, c'est le mirage d'une coupe d'or et de gemmes. Les autres péchés suivent, symbolisés par des scènes vivantes aussi, la Colère, une émeute dans Alexandrie, ruée des anachorètes orthodoxes contre les hérétiques ariens ; l'Envie, le palais impérial où Antoine s'entretient familièrement avec Constantin pendant que les pères du Concile de Nice croupissent dans l'ordure, l'Orgueil, Nabuchodonosor dans toute sa gloire, et la Luxure, la reine de Saba dans toute sa séduction. Il ne manque, on ne sait pourquoi, que la Paresse ; est-ce simple oubli ? ou Flaubert n'a-t-il pas trouvé d'épisode assez truculent pour la personnifier ?

En effet, dans toutes ces apparitions fugitives et brillantes, rien n'est phraseur, tout est vivant, et tout aussi est œuvre d'art, préparé par les versets bibliques et spiritualisé par le souci du pittoresque ou du subtil. A peine se doute-t-on à la lecture que la reine de Saba représente la Luxure. Même, dans la première version, elle ne la personnifiait pas du tout ; c'était une simple fantasmagorie, et innocente en comparaison des esprits de fornication, la Femme crépue et tant d'autres, où s'était complue la verve « hénaurme » du bon Flaubert ; dans la version définitive à peine si elle indique discrètement ce qu'elle représente. Dans la *Tentation* de 1849 il ne semble pas non plus que la vision de Babylone représentait spécifiquement l'Orgueil ; elle servait de prétexte à un chant un peu puéril de « Poètes et baladins » qui a eu raison de disparaître, et faisait suite à deux scènes, le « double » d'Antoine chez la courtisane, et la rencontre du pasteur et de la femme voilée qui relèvent bien du péché de chair, comme les trois apparitions immédiatement précédentes, mais qui n'ont aucun rapport avec le voisinage, le Sphinx et la Chimère et les Animaux fantastiques. Flaubert a vraiment bien fait de mettre de l'air et de l'ordre dans tout ce chaos ; rien dans ce qui a disparu n'est à regretter, pas même la Diane chasseresse se baignant avec ses com-

pagnes nues, tableau qui ne pouvait vraiment pas venir à l'esprit de saint Antoine comme les autres souvenirs personnels, ou reminiscences bibliques, et tout dans ce qu'il a ajouté est à louer sans réserves, les scènes d'Alexandrie comme celles de Constantinople.

Le plus heureux des sacrifices est celui du Cochon. Même dans la version de 1856, où son importance avait été fort diminuée, on devait subir, de loin en loin, ses plaisanteries vulgaires, avant comme après l'épisode de la courtisane, et avant comme après le défilé des Animaux fantastiques. Flaubert a tout biffé et heureusement ; l'admirable dialogue du Sphinx et de la Chimère ne gagnait rien à se clore sur le mot du pourceau «Miséricorde : ces vilaines bêtes vont m'avaler tout cru ! » ni les apparitions de la Licorne et du Basilic à être interrompues par son radotage plaintif et obscène, ni la résistance finalement victorieuse du saint homme à être soulignée par sa réjouissance à lui : « Ah quel bon soleil ! j'avais si peur dans la nuit ! » En relisant plus tard son manuscrit allégé, Flaubert a dû se rendre compte que tout cela était niais ou vain, et il a carrément tout supprimé ; le Cochon n'est même pas nommé dans l'édition définitive, tandis que les Péchés capitaux subsistent vaguement, « leurs têtes grimaçantes se laissent entrevoir confusément » sous les ailes du Diable qui les couve « comme une chauve-souris gigantesque allaitant ses petits ».

Le troisième stade est caractérisé par l'apparition d'Hilarion qui remplace ici, et très heureusement, l'insupportable Logique des premières versions. Hilarion n'est autre, bien entendu, que le Diable, mais l'apparence qu'il prend du disciple le plus cher de saint Antoine, accentue le caractère vivant de l'épisode. Celui-ci est bref, d'ailleurs, Hilarion n'intervient que pour annoncer le grand tableau des Hérésies qui va suivre.

C'est le quatrième stade de la Tentation, le plus considérable, puisqu'il tient une centaine de pages, près du

tiers de l'œuvre. Il n'est que le développement de quelques reparties aiguës d'Hilarion, et par conséquent se relie étroitement au fonds même du livre, au lieu de constituer, comme on l'a dit, une digression vaine. D'une part, l'ermite a avancé que le Nouveau Testament rayonnait d'une lumière pure, et le Diable le convaincra du contraire par le défilé tourbillonnant des hérésies, d'autre part il a avoué vouloir connaître le secret des choses humaines et divines, et le Diable va le lancer dans la ronde vertigineuse des systèmes. Ce n'est pas un défilé comme le sera la théorie des Dieux, c'est une assemblée, une foule grouillant dans une basilique immense au milieu de laquelle Hilarion, que tous saluent, entraîne le pauvre ermite. Dans les premières versions le grouillement était confus et le mélange des Hérésies et des Péchés encombrant les abords de la cabane du saint soulignait le caractère abstrait des apparitions. Dans le texte définitif la cohue s'ordonne et les tableaux d'action succèdent aux discours et disputes, visions successives, que localisent tour à tour, basilique, chambre basse, prison, forêt, montagne...

La basilique est immense et la foule des hérésiarques l'encombre. Dans leur cohue grouillante, quelques figures, çà et là, se précisent ; Manès beau comme un archange, et assis sur un trône d'or qu'entourent quatre-vingt-quinze disciples tous frottés d'huile, maigres et très pâles ; Tertullien, en manteau carthaginois, brandissant son paquet de lanières ; Montanus, nègre en manteau noir fermé par deux os de mort, et surtout les vieux Ebionites, qui ont connu le Fils du charpentier. La chambre basse est celle où les adorateurs de Knouphis offrent le pain sacré au serpent : « Veloce qui cours sans pieds, capteur qui prends sans mains. » La prison est celle où les chrétiens condamnés aux bêtes attendent le martyre. La forêt fournit le bois sur lequel le gymnosophiste indien va se brûler vif. Et dans la montagne apparaîtront successivement Simon de Samarie et Apollonius de Thyane.

Ces deux épisodes, plus détaillés, font contraste avec les premiers grouillements des manichéens, des gnostiques, des mille sectes hérétiques, mais même ceux-ci, quoique déchaînés en ouragans de fantômes, ne sont ni confus ni fatigants ; les paroles sont brèves, les notations rapides ; même les plus grands hérésiarques, Manès, Arius, Montanus, ne prononcent que quelques mots au lieu des interminables exposés de la première Tentation. D'ailleurs tout cela vit, Tertullien fouaille ses adversaires, Antoine se débat sous la ruée des faux prophètes, il s'attendrit aux souvenirs souriants des vieux Ebionites et s'évanouit d'horreur à la vue du Python monstrueux que ses fidèles disent Verbe et Christ.

C'est assurément pour accentuer et varier ce tourbillon de doctrines que Flaubert y a introduit les martyrs du cirque et le fakir indien. Mais celui-ci n'aurait pas dû, en bonne règle, figurer parmi les hérétiques et quant aux condamnés aux bêtes, épisode inconnu de la première version, on se demande pourquoi Flaubert ne les a pas rattachés aux donatistes, dont la soif de martyre avait été regardée comme excessive par les orthodoxes ; à défaut de ceci, leur présence parmi les hérétiques ne se comprend pas.

En comparaison, le même tableau dans les premières versions est épuisant de longueur et de monotonie. Ce sont des deux et trois pages qu'il faut aux sectes pour exposer leurs doctrines, et quelles doctrines abstruses et absconses ! Rien ne vient varier cet interminable défilé de dogmes, et les dires des Péchés ou de la Logique, qui se mêlent, à intervalles réguliers, à la poulie grinçante des credos, accusent encore le caractère mort de toute cette scolastique. L'épisode de Simon et d'Hélène lui-même se dessèche au contact de toutes ces froideurs, et celui d'Apollonius et de Damis, quelque prodigieux qu'il soit, est gâté par la rentrée en scène de ces exaspérantes abstractions. En supprimant toutes celles-ci, en réduisant de

moitié ou des deux tiers les exposés dogmatiques, en versant partout le mouvement et la vie, Flaubert a fait d'une vaste mais confuse esquisse un tableau achevé éclatant de force et de lumière.

Le tourbillon des Divinités fait suite, actuellement, à celui des Hérésiarques. Dans la première Tentation, ce défilé des Dieux accompagne le duo de la Mort et de la Luxure et n'est qu'une sorte de Danse macabre des Dieux, tous sombrant l'un après l'autre sous le fouet de la Camarde qui à chacun vocifère sa poussée. Flaubert a eu raison de supprimer cette hurle impatientante et de ne plus faire intervenir l'impitoyable Logique : « Puisqu'ils sont tous passés, le tien... » Dame Logique raisonnait d'ailleurs mal ici, puisque certains ne sont pas passés, comme Jéhovah qui a toujours son peuple élu. Il a eu raison, également, de condenser toutes les tirades, de supprimer Zoroastre, qui n'est qu'un prophète, et d'y ajouter tous les dieux asiatiques que saint Antoine devait, en effet, plus particulièrement connaître. Quand il s'irrite contre Isis, le Diable lui souffle : « C'est la déesse de tes aïeux, tu as porté ses amulettes dans ton berceau. »

Tel qu'il se déroule dans l'édition définitive, le défilé des Dieux, flamboiements d'apparitions croulant dans les ténèbres sous l'œil sarcastique du Diable, a une autre portée philosophique. Plus de ces réflexions banales dont étaient prodigues la Mort, la Logique, la Luxure. Mais quand le Diable, toujours sous la figure d'Hilarion, parle, c'est pour jeter tous les troubles dans l'âme du pauvre anachorète ; si celui-ci rit des faiseurs de pluie : « Pourquoi fais-tu des exorcismes ? » s'il s'indigne de telle représentation sexuelle de la Divinité : « Tu l'imagines bien comme une personne vivante ! » Quand le Bouddha paraît, le Diable lui signale toutes ses analogies avec le Christ. Et si le saint homme gémit en pensant à toutes les âmes perdues par ces faux dieux, le Tentateur lui murmure : « Ne trouves-tu pas qu'ils ont, quelquefois, comme des res-

semblances avec le vrai ? » Rien de tout cela ne se trouve dans la première version où la Camarde se contente de précipiter au néant tous les Dieux, tandis que le Cochon se réveille pour gémir : Horreur ! Horreur ! quand il entend parler de sacrifices de ses congénères.

Comme œuvre d'art, aussi, le défilé de la Tentation dernière est bien supérieur. Rattaché tout naturellement à un mot que vient de prononcer Apollonius de Thyane : « La terreur qu'il a des Dieux l'empêche de les comprendre » et précisé historiquement par un souvenir de l'ermite, les Dieux des Nomades du Nil qu'il avait vus jadis « portés dans leurs bras comme de grands enfants paralytiques », il est autrement équilibré, varié et balancé que la puérile danse macabre de la première version.

Voici d'abord les idoles d'avant le Déluge, les fétiches dont s'irrite saint Antoine à mesure qu'ils se rapprochent du type humain, puis les Dieux de l'Inde, simples visions que le Diable commente, coupant court ainsi à leurs anciennes divagations interminables ; le Bouddha, au contraire, parle, et assez longuement, tandis qu'il ne paraissait même pas dans le premier texte : « Tu viens de voir, lui dit lentement le Diable, la croyance de plusieurs centaines de millions d'hommes ». Ensuite ce sont les Dieux d'Asie, Oannès, Belus, Ormuz, Artemis, Atys, Isis, tous nettement caractérisés, et dont les brèves paroles se vivifient aux tableaux qui les accompagnent, la frise des Dieux indiens qui monte jusqu'au ciel, la tour aux sept étages de Chaldée, les vierges qui se prostituent à la Déesse dans les jardins de Babylone, les funérailles d'Atys sur qui se courbent les pleureuses. Dans la première Tentation aucun de ces tableaux prestigieux, mais de fatigantes élucubrations des dieux indiens, persans ou égyptiens.

Maintenant c'est au tour des Olympiens. Dans la Tentation définitive, ils apparaissent en montagne de splendeurs qui arrache des cris d'admiration à l'ermite lui-même, et les paroles du Diable se font splendides elles

aussi : « Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées... » Antoine, pour lutter contre elles, récite les formules souveraines du *Credo* au son desquelles l'Olympe frémit, et tous les Dieux, l'un après l'autre, s'éteignent. Au lieu de cela, dans la première Tentation, d'interminables plaintes des Dieux sous le fouet de la Mort qui les souligne niaisement et par moments a des mots justes : « Quels bavards que tous ces Dieux ! » Les trente pages petit texte de ce premier jet se trouvent condensées en une quinzaine au plus dans le dernier, mais combien plus puissante dans son raccourci est cette évocation de l'Olympe qui s'écroule !

Enfin ce sont les derniers Dieux qui paraissent, les Dieux du Nord, les Dieux de l'Etrurie, les dieux du Latium, petites divinités indigètes, d'une humble rusticité, après qui on n'est pas surpris d'entendre venir le dieu Crepitus, mais Crepitus n'est là que pour le contraste, Jéhovah paraît dans un éclat de tonnerre, et c'est sur sa lamentation grandiose et terrible que se termine le défilé. « Tous sont passés ! » dit saint Antoine et le Diable lui répond : « Il reste moi ! » C'est ici que prend fin la Tentation dans la conception primitive, et ce dénouement à la Marlowe ne manque pas de grandeur pathétique : « Tu es à moi ! » lui répète le Diable en lui énonçant la venue prochaine de l'Antéchrist : « Mais tu es à moi ! tu es à moi ! dis-le donc ! avoue-le ! dis-le ! dis-le ! » Saint Antoine continue à prier, et comme le jour paraît, c'est lui qui est vainqueur. Le Diable, qui n'a pu surmonter sa résistance, s'éloigne dans une dernière menace : « Sais-tu où il se trouve, le véritable enfer ? Là ! Les péchés sont dans ta poitrine... Je reviendrai... Je reviendrai... » C'est ainsi, en effet, que devait se terminer le fabliau populaire de la Tentation telle que Flaubert l'avait d'abord conçue. Mais une grande fresque symbolique de l'humanité ne doit pas se clore sur une note moitié comique moitié effrayante. La vanité des théologies n'est qu'un détail dans

l'évolution de l'esprit humain. Que les panthéons nationaux subsistent ou disparaissent, peu importe, le grand problème est ailleurs. Dans la Tentation définitive, à la demande d'Hilarion : « Veux-tu voir le Diable ?» Antoine, pensant s'en débarrasser par un excès d'horreur, répond oui, et c'est un nouveau stade de la Tentation qui s'ouvre.

Le sixième. Antoine vole à travers les espaces stellaires porté sur les ailes du Démon qu'il ne voit pas : « Peut-être, dit-il, que je suis mort et que je monte vers Dieu. » Les comètes passent, les soleils tournent, l'ermite se parle à lui-même et la réponse du Diable « lui semble un écho de sa propre pensée ». C'est toute la philosophie profane qui maintenant mène la charge ; l'infini s'oppose au fini, le Dieu pantocrator au Dieu providence, la conscience éclate sous la dilatation du néant, et le Diable tire soudain la conclusion : « Adore-moi donc, et maudis le fantôme que tu nommes Dieu ! » Antoine refuse en silence et le Diable l'abandonne. Le tableau est court, une dizaine de pages à peine, et il est nouveau. Les deux Tentations primitives ne le faisaient pas pressentir. A elles seules ces quelques pages suffiraient à attester l'immense supériorité de la Tentation définitive (1).

Et c'est le septième et dernier stade qui commence, la physique après la métaphysique, l'arbre de science constituant la tentation suprême. Ici les abstractions peuvent paraître ; après tant d'apparitions, tant de fantômes demi réels, demi vivants, nous ne serons pas étonnés de voir, mêlés aux Animaux fabuleux, même la Mort et la Luxure. Ce sont, d'ailleurs, les seules entités abstraites qui subsistent de la Tentation primitive, et la vaste place qu'elles occupaient dans ces premières versions va se réduire à quelques répliques, d'ailleurs d'une singulière puissance. Sont-ce même des abstractions ? Antoine vient

(1) On remarquera que Flaubert dit toujours le Diable et ne dit jamais Satan. Est-ce voulu ? ou n'est-ce qu'un souvenir de la Tentation primitive, souvenir de la légende populaire ?

de penser à sa mère et à la petite Ammonaria, et les deux femmes qui paraissent à ses yeux, l'une vieille, l'autre jeune, sont aussi bien les chères créatures qu'il a connues que le Squelette et la Goule qu'elles deviennent.

Antoine comprend, à leurs hymnes conjugués, que c'est le Diable encore sous son double aspect d'esprit de fornication et d'esprit de destruction, et il réfléchit : « Si la Substance est unique, pourquoi les Formes sont-elles variées ? » Et encore : « Si on pouvait connaître les figures primordiales dont les corps ne sont que les images, on saurait le lien de la matière et de la pensée et l'essence même de l'Etre ». Alors c'est le troisième grand défilé qui commence, celui des Animaux fabuleux qui, dans les premières versions, précédait celui des Dieux, et qui, dans une pensée plus profonde, ici le suit; en ouverture l'admirable duo du Sphinx et de la Chimère, puis toute la création qui se déroule comme à rebours, d'abord les demi-hommes Nisnas, Blemmyes, Pygmées, Sciapodes (1), puis les hommes-singes, Cynocéphales, ensuite les animaux fantastiques, Ceux de la terre, du Sadhuzag à la Licorne, ceux de l'air, ceux de la mer, et les monstres primitifs, les animaux qui sont des végétaux, les plantes qui se confondent avec les pierres, les atomes, et Antoine délirant s'écrie : « O bonheur, j'ai vu naître la vie... Je voudrais pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, être la matière ! » C'est bien le péché suprême, c'est l'Arbre de la science qui va triompher du saint, mais sa longue résistance lui vaut sans doute la Grâce, le jour paraît, la face du Christ rayonne dans le soleil, Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières. Le Diable est vaincu et la Tentation finie.

Ce n'est pas seulement comme conception mais aussi comme exécution que l'œuvre d'art définitive est supé-

(1) Pourquoi Flaubert a-t-il placé ici au début le groupe des Astomi, « un peu plus que des rêves, pas des êtres tout à fait », au lieu de le mettre à la fin, avec les atomes ? On ne sait. Peut-être pour faire transition entre les abstractions et les monstres viables.

rieure. A vrai dire, il n'y a rien de comparable entre la rhétorique trop souvent banale de la première Tentation et la pleine substance forte et colorée de la troisième. Non, certes, que cette première soit sans mérite, puisqu'elle contient déjà les plus beaux épisodes, la Reine de Saba, Apollonius de Thyane, le Sphinx et la Chimère ; mais, même ces épisodes, comme ils gagnent à être repris, condensés, vivifiés ! Ici il faudrait étudier chaque page l'une après l'autre, noter ce qui est ajouté ou supprimé, comparer les changements, les glissements. Tel mot qui se trouve d'abord dans la bouche du Sphinx : « La nuit, quand je marche dans les corridors du labyrinthe... » est mis avec plus de justesse dans celle de la Chimère. « Je galope dans les corridors du labyrinthe... » Le Sphinx doit rester immobile. Telle attitude de Mars, incompréhensiblement couarde dans la première Tentation, est redressée dans la troisième, Mars doit « finir comme un brave » et après quelles paroles mâles ! « Ils marchaient au son des flûtes en bon ordre, d'un pas égal, respirant par-dessus les boucliers... » Telle réflexion un peu niaise de Damis : « Mais je n'approuve pas ces amusements, il en pourrait résulter des malheurs », est coupée avec raison au troisième mot.

Mais c'est surtout dans les condensations que le cachet de grand art s'accentue ; les techniciens du style savent combien un développement gagne à être élagué et qu'il suffit parfois de retrancher la moitié d'un morceau pour transformer un exercice d'écolier en page de maître. Telle lamentation prolongée des Dieux du nord, d'un coloris un peu monotone devient, résumée en quelques lignes par Hilarion, une évocation d'une puissance magique :

Ils mangeaient le foie de la baleine dans des plats de cuivre battus par des démons, ou bien ils écoutaient les sorciers captifs faisant aller leurs mains dans les harpes de pierre.

Qu'on compare encore le même passage dans les deux

versions. Voici, dans le texte définitif, le récit d'un des voyages d'Apollonius :

Nous avons rencontré, sur le bord de la mer, les Cynocéphales gorgés de lait qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane. Les flots tièdes poussaient devant nous des perles blondes. L'ambre craquait sous nos pas. Des squelettes de baleine blanchissaient dans la crevasse des falaises. La terre à la fin se fit plus étroite qu'une sandale, et après avoir jeté vers le soleil des gouttes de l'Océan, nous tournâmes à droite pour revenir.

Or, voici maintenant le premier jet :

Et nous continuâmes vers l'Océan. Sur le bord, nous rencontrâmes les Cynocéphales gorgés de lait qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane, et nous vîmes avec eux la Vénus indienne, la femme jaune et blanche qui dansait toute nue au milieu des singes. Elle avait à la taille une ceinture de petits tambourins d'ivoire et elle riait d'une façon démesurée. Les flots tièdes apportaient des perles sur le sable, l'ambre craquait sous nos pas, et des fucus comme des cèdres gisaient déracinés tout à l'entour. Des squelettes de baleine blanchissaient au soleil dans la crevasse des falaises et des oiseaux suspendus à leurs côtes évidées se balançaient dans de grands nids d'herbes vertes. La lumière du jour était rouge, la terre allait se rétrécissant en pointe. Quand elle ne fut plus large que de la largeur d'une sandale, nous nous arrêtâmes, et après avoir, avec nos mains, jeté vers le ciel des gouttes d'eau de la mer, nous tournâmes à droite pour revenir.

On remarquera que Flaubert n'a ajouté qu'un mot et qu'il s'est borné à supprimer des détails, d'ailleurs pittoresques parfois, mais ce simple travail d'élagage suffit à transformer la narration rhétoricienne en un tableau de peintre prestigieux.

Je crois donc que M. Louis Bertrand, l'éditeur de la Tentation de 1856, s'est trompé quand il a avancé dans sa préface que le plan de la version définitive n'était guère meilleur que celui de la version primitive, que la psychologie du personnage central restait tout aussi nébuleuse, et que Flaubert, s'il avait vécu, aurait repris une

quatrième fois son œuvre pour en tirer quelque chose de tout à fait différent. Cette dernière hypothèse ne tient pas compte de ce fait qu'il n'avait voulu publier ni son premier jet ni son second, et qu'ayant publié sa troisième refonte, il ne l'a jamais reniée. Quant à la comparaison des deux œuvres, on vient d'essayer de dire combien la dernière est supérieure, et comme plan, et comme écriture ; il est impossible, notamment, d'accorder que le style de la Tentation définitive est plus sec et plus froid que celui de l'originelle ; où voit-on de la froideur et de la sécheresse dans cette tourbillonnante chevauchée d'images, d'idées, de passions ? C'est dans le premier fabliau que le bon ermite a quelque chose de nébuleux, dans le dernier texte il vit d'une vie précise. Voir dans la version de 1849 une confession personnelle et dans celle de 1874 une œuvre objective est également faire fausse route ; pour le contre-coup des visions et des objections, Flaubert s'est aussi bien substitué au premier saint Antoine qu'au second, mais le second vit entre sa mère et son amie d'enfance, entre ses disciples et ses adversaires, tandis que le premier n'est qu'une serinette à gémissements.

La méprise sur le caractère religieux ou irréligieux de l'œuvre définitive est plus grave. On a admis, à la suite de M. Louis Bertrand, que l'accent religieux, présent dans la première Tentation, était absent de la seconde, et que cette élimination de tout élément mystique était voulue. La vue n'est pas exacte. D'abord les deux Tentations se terminent par la défaite du Diable, et si cette défaite était toute naturelle dans le premier fabliau, elle pouvait être supprimée dans la grande fresque spéculative. Qu'après son vœu impie, « être la matière », Antoine fût tombé évanoui au lieu de se remettre en prière, et toute la signification de l'œuvre était changée. Si Flaubert ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas eu l'intention de faire de son livre une machine de guerre contre la religion. En réalité, et tenu compte du fait qu'une Tentation ne peut rien dissimu-

ler des armes du Tentateur, le chef-d'œuvre de Flaubert n'a rien d'irréligieux, et même dans le rapprochement du dieu Crepitus et de Jéhovah on aurait tort de voir de l'irrespect. Après avoir subi les trois grandes attaques de la sensualité, de l'impiété et de la curiosité scientifique, le saint ermite se trouve récompensé de n'avoir jamais douté de la Grâce divine, et il fait le signe de croix sans que le Diable, qui n'a pas paru de tout ce septième stade, reparaisse comme dans la version primitive, et ne s'éloigne qu'avec des ricanements et des menaces : Je reviendrai ! Je reviendrai ! En vérité, cette fin de la Tentation définitive est bien plus sereine et plus chrétienne que les autres.

Rien donc ne s'oppose à ce que la *Tentation de saint Antoine* soit adoptée par les esprits religieux comme par les esprits irréligieux, à qui il sera facile de biffer les dernières lignes où « les nuages d'or, comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, en s'enroulant à larges volutes, découvrent le ciel ». C'est une œuvre d'une synthèse immense et où tous les esprits trouveront leur nourriture. Mais, de plus, c'est une œuvre d'art d'une perfection absolue sous sa forme dernière, et une œuvre philosophique qui ne le cède à nulle autre dans aucun pays ni aucun temps. Le centenaire du *Faust* de Gœthe (1774) ne pouvait vraiment être mieux célébré que par la *Tentation* de Flaubert (1874).

HENRI MAZEL.

L'ANNÉE DE DANTE

—

Le 14 septembre 1920 a commencé en Italie l'année consacrée à la célébration du sixième centenaire de la mort de Dante Alighieri et, pendant toute cette année, qui est bien près de finir, le nom de Dante a été célébré de mille façons et dans tous les milieux sociaux, malgré la guerre civile qui semait la terreur et la mort dans plusieurs régions de l'Italie. A Milan, on a institué des cours populaires sur Dante, qui ont été et sont fréquentés par le peuple et la petite bourgeoisie, avides d'entendre la parole du Poète divulguée par les plus illustres maîtres ; à Ravenne, de grands honneurs ont été rendus à son tombeau et toutes les communes de l'Italie y ont pris part ; à Florence, à Or San Michele, ainsi qu'à Rome, à la Casa di Dante, les meilleurs commentateurs de la *Commedia* se sont succédé pour en illustrer les chants immortels ; enfin, on peut dire que les mêmes honneurs lui ont été rendus partout où existait une société intellectuelle ou même seulement une initiative privée. Et pendant tout le mois de septembre dernier, d'un bout à l'autre de l'Italie, dans les grandes villes comme dans les humbles bourgades, sans divisions de classes, sans préjugés de partis, par le soin des administrations communales, des académies, des Universités populaires et prolétaires, le peuple italien entier à célébré avec un recueillement ému la mémoire du divin poète qui, s'il n'a pas donné à l'Italie une conscience unitaire et n'a pas été le prophète de l'Unité de la Péninsule, a cependant forgé sa langue, ce qui n'a pas été la moindre cause de son réveil politique.

Or, si le peuple a fait preuve, pour le nom de Dante, d'un culte si fervent, on peut imaginer que celui des érudits n'a pas été moindre, et non seulement de ceux qui se sont particulièrement voués à l'étude de l'époque et des œuvres du grand poète, mais aussi de tous ceux qui consacrent leur intelligence au culte de la beauté éternelle et de la pensée. Voici pourquoi, cette

année surtout, à côté de la célébration oratoire, nous avons vu se succéder une série de nouvelles éditions des œuvres du poète, et que bon nombre de publications, d'études et d'exégèses lui ont été consacrées.

§

En procédant par ordre, il nous faut commencer par les nouvelles éditions des œuvres de Dante, parmi lesquelles la première place, de par son importance critique et son caractère presque définitif, appartient à : *Le opere di Dante nel testo critico della Societá Dantescà Italiana* (Bemporad, Florence). Tous ceux qui s'occupent de littérature dantesque savent que, peu avant la guerre européenne, le Parlement italien avait donné son appui officiel à une édition nationale des œuvres de Dante, entreprise par la *Società Dantesca Italiana*, à laquelle on travaillait depuis plusieurs années. Cette édition critique et définitive n'a pu paraître à cause de la guerre, et sera d'autant plus retardée que l'importance de l'œuvre ne permet pas d'en hâter la publication au détriment de son caractère sérieux.

En attendant de pouvoir publier cette édition monumentale, la *Società dantesca italiana* célèbre le sixième centenaire de la mort de Dante par cette édition qui, quoique de moindre importance, peut être cependant considérée comme la première qui soit complète des œuvres du poète, répondant aux exigences de la critique moderne et au besoin des études. Elle contient le même texte que celui qui sera publié dans l'édition nationale avec toutes les améliorations qu'il sera possible d'y apporter. Cette édition du centenaire a été soignée par M. Michele Barbi, un de nos plus illustres commentateurs de Dante,qui est l'âme de la Société dantesque. C'est aussi aux soins particuliers de ce dernier que nous devons la reconstruction du texte de : *La vita nuova* (dont M. Barbi avait déjà publié l'édition critique en 1907) et celle du : *Canzoniere ;* tandis que MM. E. G. Parodi et F. Pellegrini se sont occupés de la reconstruction du texte du *Convivio*, M. Pio Raina de celle de : *De Vulgari eloquentia* (dont il nous avait donné l'édition critique dès 1895-97) ; M. Enrico Rostagno de celle de *Monarchia* ; M. E. Pistelli de celle des *Epistole, Ecloghe* et de *La Quaestio de aqua et terra* ; M. G. Vandelli de celle de la *Divina Commedia*. M. Mario Casella, enfin, a compilé une diligente table des matières des noms et des choses prin-

cipales, ce qui permet une consultation rapide et rationnelle du volume. Dans sa claire préface, M. Barbi nous informe de la méthode suivie pour la reconstruction de chaque texte; nous les considérerons somme toute définitifs dans la leçon de cette édition, fruit de longues années d'études, de comparaisons et de recherches patientes et intelligentes, auxquelles se sont livrés nos meilleurs commentateurs de Dante. J'ajouterai que toutes les œuvres en prose, en plus de leurs divisions principales en livres et en chapitres, ont été fort opportunément enrichies de minutieuses subdivisions marginales qui, nous le souhaitons, seront reproduites sans altération dans toute future édition, pour que les érudits puissent citer avec précision les passages de Dante d'après la même numération. Cette édition est donc excellente sous tous les rapports, autant au point de vue critique que typographique, et constitue le meilleur et le plus sérieux monument élevé à la gloire de Dante par la Societé dantesque et par le pays qui a le très grand honneur de lui avoir donné le jour.

Je ne puis en dire autant de l'édition : *Tutte le opere di Danti Alighieri nuovamente rivedute con un capiosissimo indice di esse.* (IIa ediz. Barbera, Florence). Cette édition des œuvres de Dante publiée pour la première fois en 1919 (afin de donner à l'Italie une édition semblable à celle, excellente pour l'époque, publiée en 1895 par le regretté Docteur E. Moore) est née sous une mauvaise étoile. Confiée d'abord aux soins d'un excellent érudit en la matière, le professeur Andrea Della Torre, elle n'a pu être malheureusement terminée par lui et a été, après sa mort, finie à la grâce de Dieu. Dès qu'elle parut, toutefois, on ne manqua pas de faire remarquer les incorrections qu'elle contenait, les incertitudes dans la reconstruction du texte, etc. (cf. *Bollettino della Società Dantesca*, N.S. XXIV. 105 et XXV, 188) et les éditeurs auraient pu et dû en tenir compte en publiant la deuxième édition. Voici cette édition achevée juste pour l'année du centenaire, mais il nous faut déplorer, outre les imperfections du premier tirage, d'autres encore qui s'y sont ajoutées, car si on n'a pas rectifié là où il le fallait, on a corrigé mal à propos le texte correct. Cette malheureuse édition de la librairie Barbera contient aussi le *Fiore*, œuvre fort discutée par ceux qui s'occupent de littérature dantesque, dont quelques-uns attribuent la paternité à Dante, tandis que d'autres la lui refusent. Voilà pourquoi la

Societá Dantesca publiera à part, avec raison, cet ouvrage comme volume d'appendice à l'édition louée plus haut.

M. le professeur Umberto Cosmo a eu l'excellente idée de nous procurer une nouvelle édition revue et corrigée de: *La divina Commedia con le note di Nicolò Tommaseo* (3 vol., Unione Tip. Edit. Torinese, Turin), qui est venue faire partie de l'excellente collection des « *Classici italiani con note* », dirigée par M. G. Balsamo Crivelli. La première édition avec notes de Tommaseo avait été publiée à Venise en 1837 et, ainsi que la dernière publiée à Milan en 1869, était pleine d'erreurs typographiques. Le commentaire de Nicolò Tommaseo à la *Divina Commedia* compte parmi les plus beaux et les plus importants que possède la littérature italienne et avait été injustement laissé dans l'oubli pendant tant d'années par une critique se préoccupant beaucoup plus du fait extérieur que de la beauté esthétique du poème dantesque. A cet égard la nouvelle édition ne pouvait être plus appréciée, soit à cause de l'excellent commentaire, mis ainsi à la portée de tous les érudits qui pour la plupart ne pouvaient le consulter que dans les bibliothèques, soit parce qu'elle fait connaître un commentaire apparaissant comme une nouveauté littéraire pour avoir été si longtemps ignoré. A louer la préface de M. Cosmo, qui est vraiment très bien faite, il serait injuste aussi d'omettre de signaler le nouveau commentaire à la *Commedia* par M. Carlo Steiner (3 vol., Paravia, Turin), commentaire qui s'adresse surtout aux étudiants, mais qui ne saurait être lu sans profit même par les érudits, tant il est clair et précis ; il se préoccupe bien plus de faire goûter l'esprit et la lettre du poème que d'éblouir le lecteur par un déploiement d'érudition presque toujours mécanique et purement extérieure.

A côté de ces éditions dantesques il nous faut citer au moins deux des éditions monumentales de la *Divina Commedia*, publiées à l'occasion du centenaire. A Turin, l'Unione Tipografica Editrice Torinese est en train de publier en livraisons une *Divina Commedia nella figurazione artistica e nel secolare commento a cura di Guido Biagi*. Quoique l'ouvrage n'ait pas encore paru en entier, nous pouvons voir, d'après les premières livraisons, que la leçon, souvent totalement reconstruite, du texte des commentateurs est diligemment revue par M. Guido Biagi d'après les sources puisées aux manuscrits. Le choix des commentaires a été fait

avec beaucoup d'intelligence et de discernement, de façon que, sous l'œil du lecteur, se succèdent les exégèses les plus profondes et les plus subtiles de vingt-trois commentateurs qui, à partir du fils de Dante, Jacopo (xive siècle), en passant par Bambaglioli, Selmi, Jacopo della Lana, etc., arrivent jusqu'à Cesari, Tommaseo, Andreoli. L'édition est, de plus, très bien imprimée, ornée de vignettes, d'initiales, d'en têtes et de culs-de-lampe d'après d'anciennes miniatures, et enrichie de nombreuses gravures diligemment reproduites d'après les codes manuscrits conservés en Italie et à l'étranger, et d'après les plus précieuses éditions du poème.

A Milan, par contre, la librairie Ulrico Hoepli a publié en une admirable édition de seulement 350 exemplaires numérotés : *Il codice Trivulziano 1080 della Divina Commedia, riprodotto in eliocromia sotto gli auspici della Società Dantesca Italiana con una introduzione del Prof. Luigi Rocca* ; ce code, appartenant à la bibliothèque Trivulzio, est le plus ancien des codes toscans de la *Commedia*, et c'est lui surtout qu'on a pris pour base pour reconstruire le texte du poème, ce qui rend cette publication très utile surtout pour ceux qui désirent la consulter directement n'ayant pas le moyen de voir l'original. Il est à regretter que l'édition en ait été restreinte à un si petit nombre d'exemplaires qui iront pour la plupart finir entre les mains de gens incompétents disposant de grands moyens, plutôt qu'en celles d'érudits qui en auraient tiré un réel profit.

§

L'actuel centenaire dantesque a amené, comme déjà celui de 1865, la publication de quelques nouvelles biographies de Dante, œuvres de divulgation, se proposant de tenir compte des résultats des dernières recherches sur la vie du poète et d'en informer le gros public. Ces publications, comme le fait finement remarquer M. Barbi (*Studi Danteschi*, III, 158), en plus du but pour lequel elles ont été écrites, témoignent combien la bonne érudition dantesque est répandue, combien vif est le sentiment de la vie moyenâgeuse, combien profonde la connaissance des œuvres de Dante. Malheureusement les « Vies » qui ont été publiées à l'occasion de ce centenaire ne nous ont qu'à moitié satisfait.

M. G.-L. Passerini avec *Dante (1265-1321), Note biografiche*

e storiche (R. Caddeo et Cie Milan), témoigne évidemment d'une connaissance approfondie de la littérature dantesque, mais son ouvrage se borne à nous conter simplement la vie extérieure du poète ; œuvre aride et qui ne dépasse en rien l'autre petit volume du même auteur : *Il ritratto de Dante* (Istituto di Edizione artistiche, fratelli Alinari, Florence), où M. Passerini rendait compte, d'une façon diligente et intelligente, de tous les portraits existants de Dante qui y sont reproduits en 50 admirables planches. L'ouvrage de M. Vittorio Turri, *Dante* (G. Barbera, Florence), est bien supérieur à celui de M. Passerini. M. Turri ne s'est pas arrêté à la vie extérieure du poète, il étudie le Dante comme homme, comme penseur, comme poète, comme homme politique et construit son volume sur des bases solides. Tout en étant parfois un peu trop superficiel, son ouvrage constitue un guide excellent à consulter pour la connaissance de Dante, d'autant plus utile qu'il possède une très bonne table alphabétique où sont indiqués les noms des personnages, des faits et des lieux contenus dans le volume et dans les chants de la *Commedia*, ce qui en complète les notices. M. Alarico Buonajuti fait preuve de louables intentions avec son : *Dante mostrato al popolo* (Treves, Milan), mais son insuffisante préparation littéraire, son manque de connaissances exactes, ses doutes sur trop de lieux et de questions, gâtent son livre et en faussent la tentative d'exégèse du sentiment et de l'art du poète. M. Arturo Pompeati ne parvient pas à s'élever au-dessus de la moyenne par son ouvrage intitulé *Dante* (A. Battistelli, Florence), qui ne sort pas de la médiocrité malgré quelques pages d'heureuse interprétation du monde dantesque.

Nous voulons enfin parler d'un livre de bien autre envergure, tel que *La vita di Dante* par M. Tommaso Gallarati-Scotti (Istituto Editoriale per il libro del popolo, Milan). Ce dernier, tout en s'adressant au gros public, a composé la plus belle biographie de Dante qu'ait occasionnée le centenaire. M. Gallarati-Scotti, qui sait qu'une biographie est une histoire de l'homme, du milieu où il vit et des drames de sa pensée, est parvenu à synthétiser admirablement la vie extérieure et la vie intime de Dante, sa pensée et sa poésie, ses aspirations et son œuvre concrète et à les fondre en un tout indissoluble ; il a parfaitement réussi, grâce à sa profonde connaissance de la littérature, à nous représenter un Dante qui

sort vivant de ces pages dans toute sa personnalité d'homme et de poète agissant.

Tandis que les biographes dont j'ai parlé plus haut ne nous avaient servi que d'arides et froides énumérations des résultats réunis avec effort par la critique moderne, M. Gallarati-Scotti, qui a assimilé d'une façon claire et exacte la matière traitée, a su faire revivre d'une façon originale la personnalité du poète : ce qui fait que nous adoptons en bloc sa biographie, malgré quelques divergences d'opinion sur certains détails.

M. R. Murari, qui nous donne : *Dante, l'opera e il Monito, nel sesto centenario della morte dell'altissimo pota* (Zanichelli, Bologna) ; M. Giuseppe Lipparini, avec sa : *Storia di Dante narrata al popolo* (Bemporad, Florence), et Giorgio Piranesi : *La vita di Dante e le sue opere, cenni ad uso del popolo italiano* (Bemporad, Florence) s'adressent, ainsi que M. Gallarati Scotti, au gros public, mais ils lui sont bien inférieurs dans leurs résultats pratiques. Parmi ces derniers, M. Murari s'est proposé surtout un but patriotique, mais il est trop sommaire et parfois inexact. M. Lipparini a pour objet la divulgation de l'œuvre de Dante en considération surtout de l'époque où il a vécu, et M. Piranesi explique au peuple la vie et les personnages dantesques. M. Ettore Janni enfin, par son livre « *In picciolctta barca, libro della prima conoscenza di Dante* (Edizioni Alpes, Milan), s'adresse surtout à la jeunesse pour lui faire connaître la vie du poète. Nous souhaitons que les jeunes gens n'apprennent pas à connaître le Dante à travers le livre maniéré et factice de M. Janni, dont se dégage une image du poète *ad usum delphini*, l'auteur ayant joint à un style à l'eau de rose, à la De Amicis, le laisser-aller d'un feuilletonniste.

§

En chroniqueur diligent des publications occasionnées par le centenaire (quoique cette fois il ne s'agisse pas d'une publication d'occasion), je ne puis me passer de signaler, surtout aux étrangers, la collection *Lectura Dantis*, qui paraît déjà depuis plusieurs années chez l'éditeur G.-C. Sansoni, de Florence, le savant fondateur d'une des plus sérieuses librairies d'Italie. « Lectura Dantis » réunit au fur et à mesure, en d'élégantes brochures, les plus importantes lectures du poème qui se tiennent à Florence,

dans la salle de Dante, à Or san Michele, qui est, on peut dire, le temple où brûle perpétuellement la lampe du culte de notre plus grand poète. Lorsque, il y a de cela plusieurs années, l'éditeur Sansoni entreprit cette collection, M. E.-G. Parodi, un de nos meilleurs connaisseurs de Dante, disait d'elle avec raison, dans le *Bullettino della Società Dantesca Italiana*, VIII, 90 : « Voici un commentaire, « sui generis », de la *Commedia*, qui sera utile à chacun. Laissant de côté les petits détails, il donnera aux lecteurs une idée générale du poème, des conceptions et de l'art desquels il s'inspire. » Et, en réalité, « Lectura Dantis », qui constitue désormais avec les derniers volumes parus cette année, un nouveau et singulier commentaire aux cent chants de la *Divine Comédie*, répond aux désirs de M. Parodi. Ce commentaire, qui est l'œuvre de maîtres compétents, n'est jamais pédant, mais plein de vie et d'animation et n'isole jamais des autres chants du poème le chant commenté qui est ainsi toujours en contact avec l'œuvre entière. Il réussit, en somme, à faire goûter à ses auditeurs d'abord, à ses lecteurs ensuite, la beauté éternelle, la source perpétuelle de poésie qui animent la *Commedia*. Ce commentaire nous paraît indispensable à tout esprit cultivé, il lui facilitera la compréhension du poème en le conduisant, pour ainsi dire, par la main, à travers le monde dantesque. Nos plus illustres professeurs en sont les auteurs, MM. Isidoro Del Lungo, Pio Raina, Michele Barbi, E.-G. Parodi, G. Pistelli, G. Marzoni, G. Albini, M. Zingarelli, etc. Bien entendu les commentaires des divers chants ne sont pas tous de la même envergure, mais la collection est dans son ensemble assez homogène et le sera toujours plus. Plusieurs chants ont été commentés par deux ou trois personnes et, si l'on écoute l'excellent conseil de M. Barbi (*Studi Danteschi*, I, 166), les meilleures lectures d'Or San Michele feront bientôt partie de la collection, même si elles ont déjà été publiées ailleurs.

L'éditeur Sansoni prend soin d'ailleurs chaque jour de compléter la collection. Voici pourquoi, à côté de la collection principale, et dans le même format (maintenant que le volume unique est épuisé), il a fait imprimer les conférences faites dans la même salle sur : *Le opere minori* de Dante, par de savants professeurs tels que MM. Albini, Flamini, Raina, Rossi, Semeria, Torraca, Zingarelli et par les regrettés d'Ancona, Novati et Picciola, dont quelques-uns ont consacré une bonne partie de leur vie à

l'étude de l'une ou de l'autre des œuvres mineures de Dante. M. Sansoni a recueilli aussi les *Conferenze varie* tenues à Or San Michele, et celles tenues à la Casa di Dante, à Rome, de façon que « Lectura Dantis » avec ses annexes constitue une documentation de premier ordre sur le culte de Dante de nos jours.

§

Le 14 septembre 1921, M. Benedetto Croce, alors ministre de l'Instruction Publique, a inauguré l'année du centenaire à Ravenne, par un discours, lu dans la salle de Dante de cette ville et qui vient d'être publié dans une brochure de « Lectura Dantis » (Sansoni, Florence), sous le titre : *Il sesto centenario dantesco e il carattere della poesia di Dante.* M. Croce a aussi inauguré la série des essais critiques avec son volume, *La poesia di Dante* dont la dernière édition revue et corrigée vient de paraître (Laterza, Bari). Le discours de M. Croce a été l'un des plus vigoureux de ceux qui furent prononcés sur Dante en ces derniers temps et sert en quelque sorte de préface polémique à son volume. Dans ce discours, après avoir, en traits rapides, tracé un portrait de Dante, il invitait les Italiens à se rapprocher de leur poète et à faire en sorte que « notre culture qui est un moyen pour comprendre plus aisément, ne se change pas en obstacle, en se mettant en travers entre nos yeux et l'œuvre du poète ». Dans son volume M. Croce, en ne cachant pas sa désapprobation pour une bonne partie du travail accompli en pure perte par les commentateurs de Dante, met en garde contre le danger que constitue la culture, pour la compréhension de l'œuvre dantesque et cherche à individualiser la poésie de Dante. Nous partageons sur plus d'un point l'opinion de M. Croce, et les idées qu'il expose dans l'introduction de son volume ; nous sommes du même avis aussi sur la distinction qu'il fait entre le Dante des premières années et celui de la *Commedia*, mais nous déplorons que de si fermes propos n'aboutisssent qu'à une exposition froide et purement scolaire du poème, où la poésie de Dante, bien loin de se dégager lumineusement, périt sans remède. M. Croce, armé d'excellentes intentions, n'a pas su les effectuer, ainsi que l'avait fait l'illustre maître dont M. Croce poursuit l'œuvre admirable. Je veux parler de Francesco De Sanctis, le plus grand critique italien du siècle dernier, dont, à l'occasion du centenaire dan-

tesque, on publie par les soins de M. Laurini une claire et admirable : *Esposizione critica della Divina Commedia* (Morano, Napoli). De Sanctis est encore le critique le plus fin et le plus profond de Dante, l'interprète le plus puissant du monde dantesque ; on en a la preuve en relisant ses écrits sur les œuvres de Dante, qui, détachées de ses beaux volumes : *Storia della letteratura italiana* et *Saggi critici*, ont été réunis ces jours-ci en un seul volume, diligemment compilé par M. Paolo Arcari et publié par la librairie Fratelli Trêves, à Milan, sous le titre : *Pagine dantesche.*

M. Vittorio Spinazzola suit les traces de M. Croce ; il a réuni en son volume : *l'Arte di Dante* (Ricciardi, Naples) trois belles conférences sur : *Gerione, Manfredi* et *Il processo santo*, où il met en évidence l'art de Dante et nous montre à quel point le poète a su donner la vie aussi bien à des créations imaginaires qu'à des personnages historiques et à de profondes spéculations de la pensée. L'ouvrage de M. Spinazzola nous fait vraiment goûter l'art du poète. Résultat que n'atteint pas, malgré les meilleures intentions du monde, M. Pietro Niccolini, qui s'y était essayé dans son volume : *l'Amore e l'arte di Dante* (Taddei, Ferrare), où il publie, avec un discours sur Dante amoureux, son essai d'un commentaire artistique des premiers cinq chants de l'*Enfer*, essai qui dénote de bonnes qualités de critique, mais qui est loin de la finesse d'analyse de M. Spinazzola.

M. Piero Misciatelli se montre excellent interprète de la pensée dantesque par son volume : *Pagine dantesche* (Giuntini-Bentivoglio, Siena) où se trahit un esprit religieux, capable de comprendre la beauté artistique. Nous pouvons en dire autant de M. Ezio Levi, qui, avec : *Piccarda e Gentucca, studi e ricerche dantesche* (Zanichelli, Bologne), illustre et commente d'abord magistralement le chant XXIV du *Purgatoire*, et complète ensuite son commentaire par d'intéressantes recherches historiques sur ces douces images de femmes, et de M. Enrico Corradini qui dans son volume : *Tre canti danteschi* (Le Monnier, Florence), s'est mesuré avec les personnages de Françoise de Rimini et d'Ulysse et témoigne d'une bonne connaissance psychologique gâtée par une surabondance oratoire. M. Corradini, en commentant le vers « Perché una gente impera ed altra langue », dénature le Dante par des préjugés politiques nationa-

listes et, à cause de ces mêmes préjugés, il voudrait faire du Dante le précurseur des velléités nationalistes italiennes.

Un volume qui n'est pas non plus privé d'intérêt est celui que nous offre M. Corrado Ricci (qui s'est voué depuis longtemps aux études dantesques), intitulé : *Ore e Ombre dantesche* (Le Monnier; Florence). Il comprend plusieurs écrits et discours déjà connus, ainsi que deux nouveaux essais qui, tout en étant parfois obscurs, ne sont pas sans profondeur. La clarté est, par contre, la principale qualité de M. Eugenio Donadoni, dont viennent de paraître les : *Scritte e Discorsi letterari* (Sansoni, Firenze), sur lesquels je reviendrai dans une chronique non consacrée à Dante. Nous trouvons dans ces *Scritti e Discorsi letterari* trois excellents discours d'une vigoureuse clarté sur le sixième centenaire de la vision dantesque, sur les trois femmes de la *Commedia* et sur les acteurs surhumains de la *Commedia* même.

M. Giuseppe Zuccante nous donne avec : *Figure e dottrine nell' Opera di Dante* (Trèves, Milan), une œuvre solide où il a réuni cinq essais ayant déja paru çà et là et formant dans leur ensemble un tout qui pourrait très bien servir d'introduction à une œuvre complète sur la pensée philosophique de Dante dont M. Zuccante se montre particulièrement bon interprète. Mais le volume qui domine toute la littérature critique italienne parue à l'occasion du centenaire et même celle qui l'a précédé est celui de M. E.-G. Parodi : *Poesia e Storia nella Divina Commedia* (Perrela, Florence). M. Parodi est l'un de nos meilleurs érudits en la matière; il joint à une grande érudition la plus subtile pénétration critique et une exquise sensibilité artistique lui permettant de comprendre en même temps l'art d'un auteur et la pensée dont il est issu. M. Parodi a donc réuni dans son volume, et il en était temps, une partie de ses essais dantesques, choisie parmi le très grand nombre qui avaient été publiés par-ci par là et qui lui semblaient aptes « à être lus sans difficulté par toute personne cultivée, parce qu'ils n'ont pas pour objet les moindres détails de philosophie ou d'érudition, mais l'art du Dante, sa pensée et ses sentiments en relation avec l'histoire de son époque à laquelle il voulait contribuer ». Le volume de M. Parodi mériterait qu'on s'en occupât longuement à part, ce qu'il m'est impossible de faire ici. Je ne puis donc que signaler aux savants cette œuvre d'une importance capi-

tale, due à l'homme que nous regardons à bon droit comme le plus grand interprète de l'âme de Dante que possède l'Italie aujourd'hui. Ses essais, sur Françoise de Rimini, sur le chant de Brunetto Latini, sur Farinata (le seul qui soit inédit du volume), sont des interprétations dantesques de la plus haute valeur, qui égalent et à certains points de vue dépassent même celles de De Sanctis, tandis que l'essai sur la Rime dans la *Commedia* (qui n'est pas autre chose que l'introduction à l'admirable mémoire sur la rime et les mots en rime du poème paru dans le troisième volume du *Bulletin de la Société Dantesque*) et celui sur le Comique dans la *Commedia* ouvrent de nouveaux horizons à la critique dantesque. Il en est de même pour l'essai sur les origines dantesques et sur Matilda, et surtout pour celui, vraiment fondamental, sur la date de la composition et sur les théories politiques de l'*Enfer* et du *Purgatoire* qui jette des lumières sur bien des points obscurs du traité *Monarchia*. C'est en un mot un excellent ouvrage de critique dantesque, d'un intérêt toujours soutenu, même si, dans l'essai sur le Dante poète national, nous ne partageons-pas toujours les idées de l'auteur.

Un autre très bon ouvrage à signaler est celui de M. Arturo Farinelli, le savant professeur de philologie comparée de l'Université de Turin : *Dante in Spagna, Francia, Inghilterra, Germania* (Bocca, Turin). M. Farinelli a réuni dans cet ouvrage une série de ses essais qui expliquent le succès de la poésie de Dante à travers les quatre littératures indiquées par le titre du volume. Il a fait précéder cette série par un admirable discours sur l'influence de Dante à travers les siècles, qui synthétise le contenu du volume, et l'a faite suivre par un parallèle très subtil entre le genre de la poésie de Dante et celui de Gœthe. M. Farinelli est, depuis longtemps, passé maître dans ce genre d'études et nous lui devons entre autres le très intéressant ouvrage : *Dante e la Francia*, qui a paru il y a environ quinze ans. Guidés par le volume de Farinelli, on peut suivre le succès qu'ont eu les œuvres de Dante, à travers l'Europe Occidentale et Centrale; ce livre vient juste à point en ce moment où tout le monde civilisé se réunit pour célébrer la mémoire du divin Poète.

A côté des livres de M. Parodi et de M. Farinelli, celui de M. Ezio Flori : *Dell'idea imperiale di Dante* (Zanichelli, Bologne), fait piètre figure. M. Flori est un nationaliste et son but

est surtout de prouver que Dante a été le prophète de l'Unité italienne. D'après cette supposition il recherche — à travers de doctes investigations juridiques — les bases sur lesquelles est fondé l'impérialisme de Dante pour en conclure à un impérialisme arbitraire et, partant, fort discutable. Il étudie ensuite quelle place tenait l'Italie dans la conception politique de Dante et, là aussi, il tire des conclusions fort arbitraires, en interprétant d'une façon contraire à l'histoire la prophétie du poète sur la mission de Rome et enfin il étudie la morale de Dante eu égard au pouvoir temporel des Papes. M. Flori prouve la connaissance de son sujet, quoique il le traite sans largeur d'idée et d'une façon fort superficielle, mais les conclusions sont absolument dépourvues de fondement et d'une fantaisie qui égale le sans-gêne avec lequel il traite d'illustres maîtres comme M. Arrigo Solmi. Puisque j'ai fait allusion au volume de M. Flori je signale aussi une très médiocre traduction de *Monarchia* par M. A. Nicastro (la Tipografica, Prato), traducteur plein d'incertitudes, et ne possédant aucunement l'érudition nécessaire pour reconstruire la leçon latine du texte dantesque sans laquelle il n'est pas de traduction possible. L'ouvrage de M. Sebastiano Scadura : *De Monarchia di Dante Alighieri e suoi tempi* (Orario delle Ferrovie, Acireale), ne vaut pas mieux, il nous prouve seulement que les centenaires ont le tort de réveiller les velléités littéraires de beaucoup de monde, qui ferait mieux de s'occuper d'autres choses, surtout quand, pour traiter un sujet, ils commencent par en ignorer le titre véritable. M. Nicastro, aussi bien que M. Scadura, semble ignorer apparemment que le titre du traité en question n'est pas *De Monarchia*, mais *Monarchia*.

M. Ermenegilde Pistelli a écrit une belle et émouvante défense sur le : *Firenze di Dante* (Sansoni, Florence) et à cette même *Firenze di Dante*, deux historiens, MM. Luigi Dami et Bernardino Barbadoro, ont consacré un excellent volume. orné de magnifiques gravures (Istituto di Edizioni Artistiche fili Alinari, Florence). Entreprise fort louable, qui reconstruit la vie florentine de l'époque de Dante, dans ses coutumes, dans les luttes de ses partis en y mêlant la vie de Dante jusqu'à son exil. Le texte et les illustrations, d'après des photographies, des dessins, des codes, des volumes ignorés même de bien des personnes cultivées, nous présentent une vision exacte de la ville, telle qu'elle était au

temps du poète. M. Giovanni Livi, en poursuivant les recherches qu'il avait commencées avec son ouvrage *Dante suoi primi cultori, sua gente in Bologna* (Cappelli, Bologne), nous offre maintenant un *Dante a Bologna, nuovi studi e documenti* (Zanichelli, Bologne), rempli d'intérêt et de choses inédites, qui témoigne que Bologne a eu la préséance dans le culte de Dante, nous prouve l'existence à Bologne d'une famille Alighieri et Aldighieri et qui illustre quelques personnages de la *Commedia* tels que Maestro Adamo, les comtes Guidi da Romena, etc.

Mme Elisabetha Cavallari a dirigé ses recherches sur : *La fortuna di Dante nel Trecento* (Perrella, Florence), gros volume qui témoigne de bonnes qualités chez son auteur qui nous paraît cependant impuissant à dominer la matière qu'il traite, par un manque de recherches approfondies par son évaluation trop superficielle des faits et qui laisse en même temps le lecteur avec le désir inassouvi d'une œuvre complète et consciencieuse sur l'influence dantesque dans le premier siècle après sa mort. Sous cet aspect le volume de M. Piero Chiminelli, qui nous permet de clore avec satisfaction cette liste déjà trop longue (1) : *La fortuna di Dante nella cristianità riformata* (Bilychnis, Rome), est bien supérieur, surtout dans la première partie, qui a trait aux Italiens de la religion réformée, tandis que la seconde, con-

(1) La librairie Fratelli Treves, de Milan, a commémoré le centenaire par un volume comprenant : *Dante : la vita, le opere le grandi città dantesche, Dante e l'Europa.* Comme tous les recueils il contient des essais excellents, à côté d'autres médiocres ou pires. La partie qui se réfère à Dante et l'Europe laisse particulièrement beaucoup à désirer, surtout après les excellentes études de M. Farinelli sur le même sujet. Dans son ensemble cet ouvrage peut être utile aux personnes cultivées qui y trouveront résumés, — parfois par d'illustres maîtres tels que M. Del Lungo, Parodi, Pellegrini, Raina, Vandelli, Migin, Toynbec, etc.) les résultats obtenus par la critique dantesque moderne. Un autre volume utile et recommandable est celui de M. Guido Falorsi : *Le concordanze dantesche introduzione analitica a un commento sintetico della Commedia* (Le Monnier, Florence), où sont groupés en chapitre les endroits du poème qui se réfèrent à un des arguments essentiels, afin que le chercheur puisse se rendre compte facilement de la pensée et de la doctrine du poète en relation à chacun d'eux. Tandis que : *La Luce di Beatrice* par Mme Carla Cadorna (Treves, Milan), n'est qu'un oiseux bavardage, — ce que l'on peut dire aussi du volume de M. E. Pappacena : *Discorso sulla grandezza di Dante* (Autoedizione, Bari et de celui de M. Arturo Insinga : *La tensione intellettuale dell'immagine nell'Inferno Dantesco* (Libreria Moderne, Palermo). — Les ouvrages de M. E. Correa d'Oliveira : *Dante et Beethoven* (Caddeo, Milan) et M. Lorenzo Vigo-Fazio : *Il canto primo del Paradiso* (Muglia, Catania), mieux construits, se laissent lire avec intérêt.

M. Michele Barbi, que j'ai déjà nommé plus haut, dans l'idée de propager une

sacrée aux réformés étrangers, laisse à désirer une plus grande abondance de détails. Dans son ensemble, toutefois, le volume est intéressant et témoigne du sérieux et de la culture de son auteur qui reste toujours maître de son argument.

GEROLAMO LAZZERI.

solide culture dantesque, ou du moins de montrer la nécessité de cette culture, a fondé, il y a environ un an, une excellente publication périodique : *Studi Danteschi* éditée avec luxe par la librairie Sansoni à Firenze. Les trois premiers volumes ont déjà paru et les autres suivront dans la mesure d'au moins deux par an. Les : *Studi Danteschi* porteront la trace de la personnalité si marquée de M. Barti, qui a exposé le programme de cette publication en un article qui, plus qu'un exposé de bonnes intentions, est un véritable essai de méthode de critique dantesque. A remarquer surtout, dans le premier volume : M. Barbi: *La questione i Lisetta*, M. Zingarelli : *Le reminiscenze del Lancelot* ; M. Barbi : *Guido Cavalcanti Dante di fronte al governo popolare* ; dans le deuxième, le très important essai de M. B. Barbadoro sur : *La condanna di Dante et le fazioni politiche del suo tempo*, ainsi que : *La questione dell'andata di Dante a Parigo*, par M. Pio Raina ; M. Barbi : *Per un passo dell'epistola all'amico fiorentino*; dans le troisième sont particulièrement importants ; V. Crescini : *Il bacio di Ginevra e il bacio di Paolo* ; Pio Raina : *Il casato di Dante* ; M. Barbi : *l'Ufficio di Dante per i lavori di via S. Proculo*. Il y a en outre dans chaque volume d'intéressantes « gloses et notes variées ».

Cette publication, je le répète, est vraiment excellente et dirigée par un maître des études dantesques, qui met à la portée des érudits une publication nouvelle, complète, vivante et indispensable.

LA ZONE DANGEREUSE

—

... Il doit y avoir dans les mots une merveilleuse puissance d'apaisement pour que tant d'hommes leur aient demandé de servir à leur confession.

CONRAD.

I

Quand, en novembre 1914, je partis de Laon, occupé par les Allemands, j'étais munie d'un sauf-conduit de la Commandantur, et d'une lettre de recommandation du capitaine von Kiessen. Je n'emportais avec moi qu'un petit sac contenant quelques bijoux de peu de valeur et trois billets de mille francs.

Il faisait très beau. J'atteignis rapidement les dernières lignes allemandes, car, le long du parcours, des chauffeurs m'acceptaient volontiers sur leurs voitures. Je leur adressais un gentil sourire, en agitant la main d'un air éploré, du bord de la route. Ils s'arrêtaient, descendaient, faisaient le tour de leur camion comme pour voir si tout était en ordre, mais c'était plutôt pour s'assurer si rien ne menaçait aux environs. Ils me disaient de monter vite : — *schnell! schnell!* Le plus souvent ils me prenaient à bras le corps et me hissaient. Je souriais toujours et ils m'embrassaient au passage. Je devais leur plaire avec mon teint jeune et frais, parce que, très blonde comme une Gretchen, je suis, par-dessus le marché, petite et vive comme une Française; or, c'est la vivacité et l'élégance naturelle des Françaises qui charment le plus les Allemands. Le capitaine von Kiessen me le disait souvent à Laon.

Mais il faut que je raconte ce qui m'arriva dans cette ville et comment il me fut donné d'en sortir.

Le jour où les troupes allemandes entrèrent à Laon, je sortis dans la rue, et, du bord du trottoir, je les regardai passer. Il y avait, parmi ces soldats, de beaux hommes, bien tournés et bien habillés. Ils me remarquaient et m'envoyaient des baisers. Cela me gênait un peu parce que c'étaient des ennemis contre lesquels se battait mon mari, adjudant au ... d'infanterie et que les voisins, partout malveillants, m'espionnaient certainement pour imputer ensuite à mal le moindre de mes gestes. Mais je ne sais pourquoi je n'arrivais pas à détester ces Allemands comme il aurait été convenable. Ne sont-ils pas, en effet, des hommes comme les autres, bien que, pour la plupart, grossiers physiquement et moralement, et n'est-ce pas par ordre de leur Empereur, vrai potentat du Moyen Age, qu'ils sont partis en guerre contre nous ? Tout de même, je souhaitais qu'ils fussent battus, puisque la France est ma patrie, et que mon mari, militaire de carrière, est patriote acharné. Seulement, pour l'instant, j'étais à Laon, ancienne garnison d'Edmond ; les Allemands y étaient aussi et en maîtres. Il fallait donc m'arrranger pour y vivre et surtout n'être pas molestée par eux en me montrant trop rétive.

Ils n'étaient pas commodes : très exigeants, très durs et menteurs. On ne pouvait avoir confiance en aucune de leurs promesses. Bientôt toutes sortes de réglements vinrent successivement rendre la vie plus difficile. Par-dessus le marché, le prix des vivres augmenta rapidement et je prévis le moment où mon pauvre argent, — il me restait deux ou trois cents francs, — serait épuisé et où je me trouverais sans un sou, incapable, d'ailleurs, de travailler à cause de la peau fine de mes mains si blanches, que j'ai toujours soignées jusqu'aux ongles, frottés tous les matins avec de la poudre rose.

Ma bonne chance voulut que je n'en arrivasse point à cette extrémité. En effet, le soir même de l'entrée des Allemands à Laon, on sonna à ma porte. J'habitais, seule,

une toute petite maison en retrait et précédée d'un jardinet. Un officier se présenta, suivi d'un soldat portant ses bagages. C'était un grand garçon, très blond, aux yeux bleus et d'allures très distinguées. Sa moustache avait sa forme naturelle, c'est-à-dire point coupée en brosse à dents, mode que je fus bien étonnée de rencontrer depuis, chez les officiers français. C'est si laid et cela rend le moindre baiser si rude !

Cet officier se montra extrêmement poli et très discret. Je le logeai au rez-de-chaussée, dans la chambre de ma belle-mère, tandis que moi-même je m'installai au premier étage. Ma belle-mère s'était sauvée avec ma petite fille de quatre ans, peu après la déclaration de guerre. Elle disait en avoir eu assez des Allemands en 1870 et qu'elle ne voulait plus les revoir. Je lui laissai emmener ma fille, jugeant qu'ainsi, en tous cas, la vie serait plus facile pour moi. J'étais donc seule. L'attitude de mon hôte me rassura tout de suite. Il n'avait pas l'air boche du tout, à l'encontre de ses camarades, de vrais soudards. On ne disait pas encore boche à ce moment-là, mais ce mot rend si bien leur grossièreté que je l'emploie dès le début de cette histoire. Il parlait bien le français ; son accent allemand n'était pas dur comme celui de ses hommes. Un jour, il m'expliqua que sa mère était Autrichienne et qu'il avait hérité d'elle son parler doux. Il en avait aussi hérité ses jolies manières et beaucoup de tact.

Je vis bien, dès le premier jour, que je lui plaisais. Mais il n'en laissa rien paraître, ni moi non plus, bien entendu. Il s'arrangeait cependant pour me rencontrer souvent. Je ne le fuyais pas ; et, chaque fois, il me disait quelque chose d'aimable, me parlant de son petit garçon, de sa femme qu'il appelait *frau Gräfin*. Je crus, d'abord, que *frau Gräfin* était un nom de baptême; je compris ensuite que cela voulait dire Mme la Comtesse et que l'officier était noble. J'aurais dû le deviner à ses manières. Moi, je l'écoutais en lui marquant beaucoup d'attention et lui

racontais à mon tour des histoires sur ma petite fille. J'en inventais même pour l'attendrir, car il était de mon intérêt de me mettre bien avec lui. Parfois il s'en montrait ému, et, moi, je me mettais à pleurer. Alors, il me prenait la main, m'embrassait le poignet, en me disant :

— Consolez-vous, ma petite dame, la paix va bientôt arriver et vous pourrez revoir votre petite fille.

Je lui parlais le moins souvent possible de mon mari. Cela m'était désagréable et je pensais aussi que cela pourrait l'indisposer. La seule fois qu'il en fut question entre nous, il marqua son nom et le numéro de son régiment sur son carnet.

Quand il rentrait, le soir, presque toujours assez tard, il ne faisait pas de bruit, mais une fois dans sa chambre qui se trouvait juste au-dessous de la mienne, il toussait ou remuait un meuble pour me faire savoir qu'il était là. Moi, je m'enfermais à clef, ainsi que doit le faire une femme comme il faut, mais je ne dormais pas et j'écoutais avec attention ses allées et venues. Il me plaisait d'avoir à la maison, pendant ces moments difficiles et dangereux pour une jeune femme seule, un officier doux et tranquille et qui, j'en étais sûre, deviendrait amoureux de moi, s'il ne l'était déjà. Je ne pouvais rêver de meilleur protecteur.

Son ordonnance nettoyait la maison. Avec quelques verres de vin, j'en avais fait un ami, d'autant plus facilement qu'il avait dû remarquer les égards dont son maître m'entourait. Aussi, me rendait-il beaucoup de services surtout pour les gros ouvrages.

Une semaine environ après son arrivée, le Capitaine resta au lit avec un gros rhume. Je lui fis demander s'il désirait que je vinsse le soigner. Il me répondit qu'il me remerciait beaucoup, mais qu'il n'avait besoin de rien pour le moment et que probablement son rhume serait fini dans quarante-huit heures.

Sa réponse m'impatienta. Je jugeai qu'il était vrai-

ment bien peu galant en refusant les soins désintéressés d'une aussi gentille femme que moi. Je sais que je suis jolie car, avant la guerre, des camarades de mon mari m'avaient souvent fait la cour. Edmond s'en était montré jaloux et m'avait fait des scènes désagréables où il avait montré un caractère odieux.

Je passai la journée de fort mauvaise humeur. Le médecin, des camarades, vinrent voir le capitaine von Kiessen. Mais je ne me montrai pas, observant derrière le rideau de ma fenêtre. J'étais de plus en plus vexée en réfléchissant au peu de cas qu'il faisait de moi. Je résolus enfin à l'aller voir malgré lui et à l'obliger à quelque reconnaissance, pour le moins. Aussi, le soir même, entre chien et loup, pendant que l'ordonnance était allé manger sa soupe, je préparai une tasse de tilleul bien sucrée dans laquelle je versai une forte mesure de ce bon cognac qu'aimait tant mon mari et, après avoir frappé à la porte, j'entrai dans la chambre du capitaine, le plateau à la main, un joli plateau de cristal avec une petite nappe brodée en couleur et une belle cuiller de vermeil.

Il était dans son lit, revêtu d'une sorte de veston en soie rose, avec des revers et des brandebourgs bleus, ce qui allait bien au blond doré de ses moustaches et de ses cheveux. Je remarquai, pour la première fois, combien ses mains étaient blanches, où brillaient une chevalière d'or avec des armoiries et une autre bague en platine ornée d'un gros saphir.

Il ne parut pas du tout étonné de me voir, ce qui me démonta un peu. Je m'étais imaginée qu'il allait pousser des exclamations de surprise joyeuse et m'accueillir avec ces longues phrases aimables qu'il savait si bien tourner. Point ! Il me regarda en souriant avec une expression un peu moqueuse comme si, dans ma toilette, il eût remarqué quelque chose d'extraordinaire. J'étais sûre cependant d'être à mon avantage car, avant de descendre, je m'étais minutieusement inspectée devant l'armoire à glace.

En sorte que je restai là, comme une sotte, mon plateau à la main et toute confuse, moi qu'en somme rien ne démonte, surtout quand j'ai affaire à un homme bien élevé.

Enfin, il se mit à rire doucement et me dit :

— Madame Genlis, vous ressemblez à un Chardin !

Je crus entendre qu'il me comparait à un jardin.

— Et pourquoi trouvez-vous que je ressemble à un jardin ?

Il se mit à rire tout à fait et m'expliqua que Chardin était un peintre de jadis, très célèbre, et le reste, que tout le monde sait — excepté moi, jusqu'alors. Je compris qu'il avait voulu me faire un compliment et ma bonne humeur me revint. J'avançai jusqu'auprès du lit et, disposant le plateau sur la table de nuit, je lui dis :

— Puisque vous ne vous moquez pas de moi, monsieur le Capitaine, je vous apporte une bonne tisane qui vous guérira mieux que tous vos autres remèdes !

Le Capitaine me remercia beaucoup et me pria de m'asseoir un instant. Mais je m'y refusai, prétextant qu'il me fallait remonter tout de suite pour préparer mon dîner.

— Dépêchez-vous, ajoutai-je, de boire cette tisane pendant qu'elle est chaude.

— Si vous voulez que je la boive, répliqua-t-il, vous devez vous asseoir. Je ne souffrirai jamais qu'une aussi jolie dame que vous reste debout devant moi.

Je vis bien qu'il fallait m'asseoir, ce que je fis dans un fauteuil, au pied de son lit. Je le regardais boire. Lui me regardait aussi par-dessus sa tasse. Il ne se pressait pas, et, de temps en temps, soufflait sur la buée qui l'empêchait de me voir distinctement. Enfin il remit la tasse sur la table en me disant :

— Ce philtre est exquis !

Je m'étais levée. Il me tendit la main et, comme je serrais la sienne en lui souhaitant une bonne nuit, il m'at-

tira doucement vers lui. Je compris qu'il voulait m'embrasser et je résistai. Mais il ne me lâcha pas.

— Vous savez, me dit-il, en souriant, dans mon pays on baise la main des belles dames et je ne peux faire autrement que de baiser la vôtre par reconnaissance et amitié.

La gentillesse avec laquelle il s'exprima me décida à lui abandonner tout à fait ma main qu'il baisa à plusieurs reprises. Jamais on ne m'avait ainsi baisé la main. Je trouvai cette manière très agréable. Il est probable que cela le mit en goût, car il tenta de me prendre par la taille, ce qui fit que je me trouvai un peu penchée vers lui. Ses cheveux sentaient très bon et,ma foi, j'eus, un moment, une tentation assez forte. Je ne sais pas ce qui serait arrivé, ou, plutôt, je le sais très bien, si, à ce moment, je n'avais entendu la petite porte du jardin se fermer. C'était l'heure où l'ordonnance rentrait de la soupe. Je ne voulus pas qu'il me surprît dans une attitude qui aurait pu lui donner des soupçons injustifiés sur mes relations avec son maître.

— Voilà votre ordonnance ! lui dis-je.

Aussitôt il me lâcha ; je pris le plateau et sortis tranquillement. Nous nous souhaitâmes le bonsoir comme si rien ne s'était passé.

Je montai chez moi fort contente. J'avais pris ma revanche sur l'indifférence que m'avait témoignée le capitaine et je croyais bien avoir avancé plus avant dans la sympathie de cet officier qui pouvait me rendre tant de services.

La journée du lendemain se passa tranquillement. Von Kiessen me fit prier, vers quatre heures, de lui apporter une autre tasse de tilleul. Sitôt que je fus entrée dans sa chambre, il m'annonça qu'il était presque guéri et que, dès le lendemain, il reprendrait son service. Il me dit aussi que, ce soir, il dînerait à la maison et qu'il serait très heureux et honoré si je voulais bien être son invitée.

Cette proposition me toucha beaucoup. J'étais seule, je m'ennuyais affreusement et aussi je mangeais, d'ordinaire sans appétit, une mauvaise cuisine que je préparais moi-même. A dire vrai, je me sentis très honorée de m'asseoir à la table d'un gentilhomme aussi bien élevé que beau garçon. Sans réfléchir davantage, je me laissai tenter et acceptai.

Quand je fus remontée dans ma chambre, je pensai que ce que je faisais n'était peut-être pas très bien. La femme d'un soldat français ne devait, sans doute, pas être à sa place comme convive d'un officier ennemi. Mais l'heure s'avançait, j'avais promis. Je ne trouvai aucune excuse valable pour revenir sur mon consentement. Et puis, qui le saurait ? Je me mis donc à ma toilette, que je soignai autant que je le pus, étant donné la simplicité de ma garde-robe. Mes dessous ont toujours été élégants. Ma jupe tailleur neuve, des bas de soie, mes souliers de daim gris, une jolie blouse de dentelles, une rose au corsage, la dernière du jardin, un coup de vaporisateur au Chypre sur la poitrine et la nuque, et, à l'heure dite, je descendis chez M. von Kiessen.

Il était levé, habillé d'un complet de soie rose, comme celui dont il portait le veston dans son lit, un pyjama. Il m'accueillit avec la meilleure grâce du monde, en me baisant la main très galamment. Sur la table étaient disposés les plats préparés, sur la commode un réchaud et des bouteilles de champagne et, devant le feu qui flambait dans la cheminée, d'autres bouteilles de vin cacheté.

Hélas ! ce Champagne ! Il fut véritablement la cause de ce qui m'arriva par la suite...

... Je me réveillai, vers une heure du matin, dans les bras d'Otto von Kiessen profondément endormi ! Il avait, lui aussi, bu beaucoup plus qu'il n'aurait fallu. Je me rhabillai avec hâte et sans bruit et m'empressai de gagner ma chambre. J'étais honteuse de ma faiblesse et me demandai avec anxiété si, maintenant, von Kiessen n'allait

point me mépriser et me traiter comme ces femmes de mœurs faciles que les officiers se repassaient les uns aux autres. Mais j'avais mis la main dans l'engrenage, je savais déjà qu'il me serait difficile, sinon impossible de me dégager et je restai la maîtresse de von Kiessen. Toutefois, je résolus de jouer serré, de ne point perdre la tête et, bien qu'après tout il me plut, de ne pas me laisser aller moi-même à un véritable amour.

Sa protection me fut fort utile, car il était commandant de place en second. Il me faisait apporter par son ordonnance toutes sortes de provisions et, de temps à autre, venait dîner avec moi. Cependant, je m'efforçais de cacher aux voisins notre liaison. Je peux croire que j'y parvins, car personne n'y fit jamais allusion. Je sortais de moins en moins, faisant cependant des achats suffisants pour qu'on ne pût me croire nourrie par les soins de mon hôte.

Je dois dire qu'il se montra bon et aimable. La bonté quasi-paternelle qu'il me témoignait en dehors des effusions d'amant avait endormi, je ne dis pas mes remords que je ressentais toujours dans le petit fond de mon cœur, mais le sentiment de ma déchéance. J'en étais arrivée à ne presque plus penser à la guerre, et, de moins en moins, à mon mari et même à ma fille. Je vivais une autre vie comme si j'eusse été une autre moi-même.

Tout alla à peu près bien jusqu'au jour où von Kiessen me proposa, — après bien des circonlocutions que je ne relaterai pas ici,— de faire de l'espionnage pour le compte de son service de renseignements. Comme il avait toujours évité avec moi toute allusion à la guerre, et même à mon mari depuis le jour où il avait pris son nom en note, cette proposition me surprit. Je répondis par un refus très net et avec assez d'indignation pour qu'il ne revînt pas à la charge.

Cependant, à force de réfléchir sur ce sujet, j'en arrivai à me demander si le Capitaine n'était pas déjà fatigué de

sa liaison avec moi. Qu'arriverait-il s'il me quittait en me laissant sans ressources ? Je ne possédais presque plus d'argent et, comme il me défrayait de tout, je n'avais pas osé lui en demander. J'eus ensuite l'idée qu'il pourrait, un jour ou l'autre, être envoyé au loin, ou au front de combat pour son service. Naturellement, il ne pourrait m'emmener ; et alors, de toutes façons, je serais abandonnée...

Ce résultat de mes réflexions fut qu'il m'apparut beaucoup plus sage d'accepter ses propositions afin d'avoir un moyen de rentrer en France, d'y retrouver ma belle-mère et ma fille, qui devaient être réfugiées près de Soissons chez un de nos proches parents. Mon mari, adjudant, peut-être maintenant officier, m'enverrait certainement une partie de sa solde, ce qui me permettrait de vivre honorablement. Quant à l'argent de von Kiessen, c'était autant de pris aux Allemands. Ils n'en reverraient jamais un sou ni en espèces ni en services !

J'amenai donc le capitaine à renouveler ses offres. Je lui déclarai alors, qu'en fin de compte, j'acceptais, à condition toutefois que ce qu'on me demanderait ne fût pas de la vraie trahison par laquelle je pourrais causer la mort d'un seul de nos soldats. Il se mit à rire et m'assura que ma conscience pouvait être en repos : je n'aurais qu'à me rendre à Boulogne-sur-Mer par la Hollande. Là, on me confierait des documents avec lesquels j'irais dans une ville du midi de la France, à Nice sans doute, où un second agent me donnerait d'autres instructions. En somme, je ne servirais que d'intermédiaire, de commissionnaire sans aucune responsabilité. L'affaire fut convenue. Von Kiessen me remit trois mille francs en billets de banque français. A Nice, on devait m'en remettre autant. J'en toucherais, me promit-il, encore autant si je parvenais à revenir à Laon.

Le moment de la séparation arriva, Otto von Kiessen attacha à mon poignet un bel esclavage en or du même

style qu'un collier qu'il m'avait donné au début de notre liaison. Voilà qui était d'un galant homme. Mais, au moment de mon départ viâ Hollande, von Kiessen me déclara que, pour des raisons de prudence, mon itinéraire était changé ; il trouvait bien plus simple, puisque je devais rejoindre ma famille à Soissons, que je gagnasse directement cette localité. Le prétexte, en effet, paraîtrait aux autorités françaises beaucoup plus naturel, par son imprudence même. Je devais me diriger sur les premières lignes allemandes, qu'on me ferait franchir par un secteur peu surveillé et à cette époque en repos complet des deux côtés. Une fois cette ligne franchie, je saurais bien me débrouiller toute seule avec mes compatriotes. A ce propos, il ajouta toutes sortes d'explications et de recommandations qui me furent très utiles.

J'arrivai donc, comme je l'ai raconté au commencement de ce récit, aux lignes allemandes, non sans avoir été arrêtée et interrogée par de nombreux postes de surveillance qui trouvèrent mes papiers en règle: Les Allemands sont si disciplinés que pas un ne songea à s'étonner, devant moi du moins, de l'étrangeté de ma promenade.

Enfin, au petit village de X, je fus amenée devant un officier supérieur pour lequel j'avais une lettre cachetée. Il en prit connaissance en me regardant de temps à autre par-dessus ses lunettes. Puis il appela un feld-webel, lui donna des instructions et lui enjoignit de faire partir en même temps que moi les « autres personnes en question ». Je savais assez d'allemand pour comprendre à peu près cette conversation.

Ces autres personnes étaient un jeune homme de seize ans environ et une vieille femme, sa grand'mère, sans doute.

Le sous-officier me mena par un chemin creux jusqu'à l'entrée d'un boqueteau. Il ne m'adressa pas la parole une seule fois pendant qu'il m'examinait de méchante

façon. Ce devait être un étudiant : il avait la tête toute ronde, quasi rasée sous son petit bonnet sans visière, des yeux gris et des oreilles en plat à barbe.

La vieille femme et son garçon nous suivaient. Soudain le feld-webel s'arrêta où le chemin creux se relevait au niveau du sol. Il me montra du doigt une grande ferme éloignée dont on ne voyait que le toit derrière un rideau d'arbres, en me disant « *Furt!* » d'une façon si grossière que je lui répliquai en mauvais allemand :

— Vous pourriez bien être plus poli !

Il ne répondit pas, mais, au moment où je passai devant lui, il m'allongea un coup de pied dans le derrière en maugréant une injure qui ressemblait à *Huren* ! Je manquai de tomber et fus obligée de m'asseoir tant j'étais épouffée. Mes deux compagnons me dépassèrent en riant, ce qui me vexa horriblement. Aussi, je fondis en larmes. Les plus tristes pressentiments m'agitèrent. Je me dis : — Ça commence bien ! Ah ! j'ai eu bien tort de quitter ce bon Otto von Kiessen ! Dans quel guêpier me suis-je fourrée ! Enfin, ayant réparé le désordre de ma toilette, secoué ma robe, rajusté mon chapeau, je me dirigeai droit vers la grosse ferme, mon mouchoir blanc à la main, prête à l'agiter comme un drapeau... Mes compagnons avaient disparu.

On me dit, plus tard, que j'avais risqué ma vie en traversant, comme à la promenade, cette zone entre les deux armées. Les Allemands, qui avaient sûrement reçu des ordres, ne me tirèrent pas dessus. Quant aux Français — certainement ils m'avaient examinée à la jumelle, — il est probable qu'ils furent stupéfaits par l'apparition en ces lieux d'une jolie femme ; le fait est qu'ils me laissèrent approcher. A deux cents mètres environ de la ferme, deux hommes et un gradé, sortis de je ne sais où, m'encadrèrent et se mirent à blaguer entre eux : — Tu parles d'une poule faisanne ? disait l'un. Les autres répondaient par des plaisanteries d'aussi mauvais goût. Mais ce n'était pas l

moment de me fâcher pour indisposer le monde contre moi. Ils me menèrent à la ferme.

Là, des soldats, — presque tous des vieux réservistes, qui vaquaient à diverses occupations bien tranquillement, — s'arrêtèrent de travailler et me dévisagèrent curieusement. L'un d'eux cria quelque chose en patois du Midi qui fit rire tout le monde, excepté moi. J'étais fort interloquée au contraire et près de perdre contenance quand l'officier arriva. C'était aussi un vieil homme à moustaches blanches et qui voulait paraître sévère. Il bougonnait : — N. de D. N. de D ! En voilà une histoire! en me regardant des pieds à la tête. Je ne savais pas quoi dire et, de plus, je commençais à être très fatiguée. Enfin, il m'emmena dans la cuisine qui lui servait de chambre et de bureau, me fit asseoir et m'interrogea. J'étais très émue ; mais il faut croire que ce que je lui répondis le satisfit, car il s'amadoua aussitôt. Je lui racontai qu'habitant la zone occupée, j'avais rendu quelques services aux officiers comme blanchisseuse de fin, grâce à quoi on me laissait circuler ; qu'en allant rapporter des chemises au village de X... (je nommai celui qui était en face de la ferme), j'avais feint de me promener, me baissant de temps à autre comme pour ramasser des plantes et qu'ainsi, j'avais pu gagner, sans être remarquée, un chemin creux qui me dérobait aux vues ; que tout cela s'était passé assez facilement parce que ce secteur-là n'était presque pas gardé...

— Je le sais ! je le sais bougre bien ! bougonnait le Capitaine, mais N. de D. quelle drôle d'histoire !

Alors, le voyant de bonne humeur, je lui demandai la permission de rejoindre au plus tôt ma mère et ma fille près de Soissons. Je m'informais aussi de l'endroit où pouvait être le régiment de mon mari. Il haussa les épaules :

— Ah ! là là ! N. de D ! Et comment voulez-vous que je le sache, ma petite dame, je ne sais même pas comment

s'appelle notre général ni à quelle division nous appartenons !

Puis il rendit compte à un chef par téléphone et je compris à la conversation, qu'on allait s'informer, avant toutes choses, si, réellement, j'avais des parents au village de Béloeil. En attendant la réponse, il me fit servir des confitures, du pain et du vin. J'avais grand besoin de manger. Pour un peu je me fusse évanouie. Après m'être restaurée, comme je réfléchissais les coudes sur la table, je m'endormis.

Au bout d'une heure environ le vieux capitaine me réveilla et m'annonça qu'on allait me conduire à Béloeil où j'aurai, très probablement, l'autorisation de résider. Je le remerciai avec effusion. Mais il ne savait me répondre que :

— De rien, de rien ! tout de même quelle drôle d'histoire, N. de D !

Une petite auto arriva avec un capitaine de la prévôté qui me conduisit à Soissons. Cet officier me questionna beaucoup. Je répondis bien exactement ce qu'il fallait. A Soissons, un officier d'Etat-major m'interrogea encore, mais lui me demanda force détails sur ce que je savais des troupes allemandes. Je lui dis tout ce que j'avais remarqué, bien exactement, pas grand'chose, je pense, parce que je n'avais guère prêté attention aux allées et venues des militaires. Il me questionna avec insistance sur les emplacements d'artillerie. Je n'en avais aperçu nulle part, bien que j'eusse entendu souvent tirer le canon, à vrai dire d'assez loin. Au même moment deux ou trois obus éclatèrent tout près de la maison avec un bruit terrible. J'en fus saisie et me mis à trembler. Bien que l'officier, en souriant, m'eût assuré que ce n'était rien, je restai inquiète et, finalement, je me mis à pleurer. Cela décida, sans doute, l'officier à se débarrasser de moi, car il me dit poliment :

— Rassurez-vous, madame, je vais vous faire conduire

à l'instant même à Béloeil qui n'est qu'à quatre kilomètres d'ici.

Et il donna des ordres à un planton. Peu après, on me fit monter dans une torpédo militaire. Assise dans le fond, presque étendue sur de bons coussins, j'avais l'air d'une vraie dame. On me regardait beaucoup et cela me consolait du coup de pied de cette brute de boche et du mauvais compliment du territorial.

Un quart d'heure après, j'étais à Béloeil.

II

Sur la petite place du village où l'automobiliste s'arrêta à la nuit tombée, vers six heures du soir, il n'y avait que quelques fourgons militaires dételés et, çà et là, des soldats qui se hâtaient, porteurs de paquets quelconques. Sur le pas de leur porte, des commères essayaient de me dévisager, la tête en avant, arrêtées dans leur mouvement comme des oies regardant passer un carnaval. Les croquants sont partout les mêmes !

Pour montrer aux gens que je n'étais pas la première venue, je tirai mon portemonnaie de mon sac et tendis vingt sous au chauffeur. Celui-ci, qui paraissait très pressé, les empocha sans même me remercier et démarra vivement, me laissant là plantée.

J'avisai au plus près une paysanne qui, voyant que je me dirigeais vers elle, fit lentement demi-tour et me ferma la porte au nez. Un gamin qui passait, me renseigna. M. Bontout, le charcutier, demeurait dans la grande maison au bout de la rue, après l'église. C'était à deux pas.

La boutique était ouverte. Mme Bontout, qui allumait la lampe, en m'apercevant poussa un grand cri et m'embrassa avec effusion. Puis elle se remit à crier si fort que toute la famille effarée se trouva réunie ; on se jeta sur moi, on m'embrassa ; ma belle-mère, André Bontout, sa fille Antonia et M. Bontout m'accablèrent de compli-

ments et de questions au point que je ne m'aperçus pas tout de suite que ma fille n'était pas là. Mme Genlis me dit enfin :

— T'inquiète pas, Mamarthe, Rosalinde est un peu fatiguée. Elle est restée à l'étage. Monte vite l'embrasser.

Je trouvai la petite assise dans un grand fauteuil. Quand elle me vit, elle devint toute pâle et se mit à pleurer doucement. J'étais, moi aussi, très émue de la revoir. C'était une bonne petite fille, avec un caractère très doux qui ne m'avait jamais causé d'ennuis, et jolie comme un cœur. Elle mit les bras autour de mon cou et resta la figure cachée contre ma poitrine, en répétant : — Maman, maman ! oh ! ma belle petite maman ! tout en sanglotant. Je l'embrassai bien tendrement, et, avec précaution, je détachai ses bras de mon corps, car, à la façon dont elle continuait à répandre des larmes, elle eût vite fait d'abîmer mon unique blouse de satin.

Alors seulement je remarquai qu'elle portait un gros pansement à la jambe droite. Maman Genlis, — c'est ainsi qu'on appelait ma belle-mère, — m'expliqua que la petite avait eu une sorte de mal dans l'os de la jambe, qu'on avait dû lui faire une opération, que la plaie se fermait mal, toujours suppurante et que tous les deux jours on la menait au dispensaire à Soissons quand il n'y avait ni médecins militaires ni infirmiers à Béloeil.

En regardant Rosalinde, qui avait fini par se consoler et voulait absolument me montrer ses jouets, je remarquai qu'elle avait maigri et grandi, mais aussi qu'elle était habillée d'une façon médiocre, pas tout à fait comme une paysanne, mais tout de même un peu moche. Je me promis de la vêtir plus élégamment et surtout de la coiffer un peu mieux. Pourquoi lui avoir supprimé ces jolis rubans de couleur avec lesquels je réunissais ses cheveux blonds au-dessus de sa tête ? Ma belle-mère me répondit qu'elle n'avait pas assez de sous pour s'en payer et que, d'ailleurs, des rubans, à cette heure, où voulais-je

qu'elle en trouvât ? Je haussai les épaules. Rosalinde avait un teint — comme on dit — de lys et de roses, un petit nez charmant, une bouche toute mignonne, de beaux grands yeux marrons presque noirs, ceux de son père, tandis que les miens étaient bleu-pervenche. A part cette particularité, tout le monde s'accordait à dire qu'elle était tout mon portrait.

Maman Genlis me parla d'Edmond, mon mari. On avait assez souvent de ses nouvelles. Chaque fois, il s'informait de moi, répétant que son plus grand chagrin était de me savoir aux mains des Allemands. Il s'inquiétait des mauvais traitements que j'avais dû subir.

— Au moins, ne t'ont-ils pas fait trop de misères ? me demanda maman Genlis.

J'eus un peu envie de rire, mais je lui répondis que, si la vie était difficile et chère, au fond on m'avait laissée assez tranquille. Je lui expliquai que j'avais gagné quelque argent en repassant le linge des officiers.

— Tu as donc appris ? s'enquit maman Genlis, sans intention de m'embarrasser.

— Il m'a bien fallu, répondis-je en rougissant un peu. Nécessité fait loi ! Une voisine (et je nommai, par précaution, une jeune femme qui venait de mourir et ainsi ne pourrait témoigner) M... m'a enseignée. Et puis, vous savez que je ne suis pas maladroite...

J'ajoutai que, maintenant, j'étais dégoûtée du fer et de l'empois et qu'il ferait chaud quand j'en toucherai, car ils me rappelaient de trop durs souvenirs.

Elle m'apprit encore que mon mari s'était battu dans la Marne, qu'il était ensuite remonté du côté de Compiègne et qu'enfin on le supposait maintenant dans le Nord. La dernière fois qu'il avait écrit, il comptait sur une permission prochaine. A dire vrai, je n'avais pas grande envie de le revoir. Nous nous étions assez froidement quittés après une scène de jalousie où il m'avait avec violence accusée de choses absolument fausses.

Cependant, les mensonges que j'avais dû faire à ma belle-mère ne m'avaient causé qu'une très légère confusion. C'eût été trop dangereux et bien ridicule de lui laisser soupçonner la vérité. D'ailleurs, mon flirt avec von Kiessen, je n'y songeais déjà plus, ou si peu ! Assurément, j'allais me trouver moins bien à Bélœil qu'à Laon. A Laon, j'étais bien au Capitole, mais je pouvais en être précipitée tous les jours et pour tomber dans quel abîme ! Ici, le jour où je m'ennuierais par trop, je pourrai m'en aller facilement. Donc, tout allait pour le mieux.

Sur ces entrefaites, Mme Bontout nous appela pour le dîner, pendant lequel je dus raconter au long mes aventures. On pense quelle fut ma prudence. Tout le monde me plaignit, et le cousin Bontout, qui était un bien brave homme, malgré ses manières de charcutier, me déclara :

— Et maintenant, cousine, vous voilà tranquille chez nous. Vous y resterez autant que vous le voudrez. Il n'y a pas de danger que ces cochons d'Allemands reviennent. Et si on les revoyait par ici, ils me passeraient plutôt sur le corps avant que de toucher un seul de vos cheveux ! vous ! J'espère que vous ne manquerez de rien. Faites comme chez vous. Ma femme vous demandera par-ci par-là de lui donner un coup de main pour repasser, puisque vous savez le truc et ça ira, ça ira !

A son tour, Mme Bontout m'assura qu'elle me traiterait comme sa fille. Je n'aurai à m'inquiéter de rien. Elle me donnerait tout ce dont j'aurais besoin pour mon entretien et celui de ma fille. Antonia partagerait volontiers ses nippes avec moi...

Je remerciai vivement ces bons parents, bien résolue en moi-même à ne rien emprunter à cette grosse dondon d'Antonia. Je leur confiai qu'il me restait un peu d'argent pour remonter ma garde-robe. Naturellement, je ne leur avouai point mes trois mille francs, somme dont l'importance les aurait étonnés. Je déclarai avoir encore 500 francs en poche et même je priai le cousin Bontout

de me les garder. Quant au reste, je résolus de le conserver, avec le collier et le bracelet d'or de von Kiessen, caché dans mon sac fermant à clef. Enfin, chacun s'en fut coucher très bons amis. J'eus l'impression que j'avais fait la conquête de tout le monde, même de cette pauvre bécasse d'Antonia.

Le lendemain matin, je dus aller trouver le maire pour faire ma déclaration d'arrivée dans la commune et lui demander l'allocation, laquelle Bontout m'avait dit être un droit pour chaque réfugiée. Ma belle-mère touchait déjà 1 fr. 25 pour elle et cinquante centimes pour Rosalinde. Allez vivre avec ça !

A la mairie, je trouvai tout fermé ; l'instituteur-secrétaire avait été mobilisé. L'institutrice me déclara qu'elle ne pouvait m'inscrire sans les ordres de M. le maire dont elle m'indiqua la demeure. J'avais interrompu sa classe et je vis bien qu'elle attendait avec impatience que je la laissasse tranquille. C'était une grande femme maigre, mal coiffée, mal habillée et sale. Je pense que l'élégance relative de ma toilette avait dû la choquer. Sans s'enquérir autrement de ma situation, bien que je lui eusse dit, pour m'attirer sa bienveillance, m'être sauvée de chez les Prussiens, elle m'avertit sèchement qu'elle ne recevait le monde que de 1 h. à 1 h. 1/2 et de 4 h. 1/2 à 5 heures. C'était elle qui tenait les écritures de la mairie.

— Mais, naturellement, ajouta-t-elle aimablement, je ne suis la domestique de personne !

Je laissai là cette pécore et m'en allai à la recherche du maire. Je dus traverser tout le village. Belœil était une petite commune de six cents habitants environ, tapie au creux d'une sorte de ravin, dans un massif escarpé et boisé, à trois ou quatre kilomètres de la rive gauche de l'Aisne, et tout à fait défilé des vues de l'ennemi. En sorte qu'on y vivait tranquille et qu'à peine y entendait-on le canon, bien qu'on fût assez près de la ligne de combat. L'aspect des maisons était pauvre et l'ensemble triste

en cette saison d'hiver. On devait bien s'y ennuyer ! Les gens avaient l'air maussade et personne ne me disait bonjour, au contraire. On me dévisageait comme si j'eusse été quelque chose de méprisable et d'inquiétant. De vieux territoriaux, qu'on employait à des travaux de terrassement, occupaient presque bourgeoisement quelques maisons abandonnées par leurs propriétaires qui, ayant fui l'invasion, n'étaient pas encore revenus. Je n'aurais jamais pu supposer qu'un village pût être aussi tranquille si près du front. Il y avait, paraît-il, de la grosse artillerie française sur les crêtes autour de nous, mais, pour le moment, elle ne tirait pas.

Je trouvai le maire dans sa cour, en train de faire des fagots. Un vrai paysan, presque un ouvrier bûcheron. Il était très vieux, tout ratatiné, avec de grosses moustaches blanches tombantes et une barbe de huit jours. Je l'abordai en lui demandant, le plus aimablement possible :

— C'est vous, monsieur le maire ?

— Mais oui, madame, répondit-il en ôtant son chapeau et pour mon malheur, car c'est maintenant un sacré métier ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

Quand je lui eus dit qui j'étais et de quoi il s'agissait son ton changea. Il se remit à fagoter et, tout en fagotant, me déclara qu'on n'avait pas besoin de réfugiés dan le pays, qu'on ne savait qu'en faire, qu'il n'y avait déj pas assez de quoi nourrir les habitants et que, d'ailleurs je n'étais pas nécessiteuse. Puis, il eut l'idée de me deman der mes papiers. J'eus beau lui expliquer que je ne pouvai lui en montrer, puisque je m'étais sauvée des Allemand au péril de ma vie, que je venais d'arriver à Belœil dan l'auto d'un général et que, par conséquent, je n'étais pa une vagabonde. D'ailleurs, M. Bontout, mon cousin, re pondrait de moi.

— Ah ! répondit-il, vous êtes cousine de Bontout... Voi qui m'est égal ! Moi, je ne connais que la loi. Pas de pa

piers, pas d'allocation, et j'avertirai les gendarmes... Vous pouvez aller dire ça au cousin André !

Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de ce méchant homme, je rentrai chez le cousin Bontout, auquel je racontai l'histoire. Il se fâcha d'abord, puis se mit à rire :

— Ah ! la vieille canaille ! Trop content de nous désobliger ! C'est lui qui m'a dégommé de maire et c'est moi qui le dégommerai aux prochaines élections... Rassurez-vous. Il n'y a qu'à aller à Soissons voir le capitaine de la prévôté. Ça ira ! Il me connaît. C'est un client. J'attellerai la carriole après déjeuner.

Nous allâmes donc à Soissons. Sur la route, un poste de territoriaux nous arrêta pour contrôler nos sauf-conduits. Ils s'étaient construit une maison de Robinson Crusoé avec des branches et des vieilles planches et eux-mêmes ressemblaient à d'énormes esquimaux, sous les imperméables de toutes couleurs en toile huilée, les cache-nez et les passe-montagnes dont ils s'étaient affublés, bien qu'il fît assez beau temps. Le cousin Bontout les connaissait tous : il tendit au caporal un bon morceau de charcuterie en lui disant :

— Cette dame est avec moi. C'est une nièce qui va à la prévôté pour affaire personnelle.

Le caporal, sans rien nous demander d'autre, nous laissa continuer notre chemin.

Soissons me parut bien désolé. Il n'y restait pas grand monde en fait de civils, mais, par contre, une grande quantité de soldats de toutes armes y grouillait. Il y en avait dans les maisons, dans les cours et je me demandais où pouvaient bien coucher tous ceux que je voyais dans la rue. Et s'il était tombé un obus là-dedans ? Justement le canon s'était mis à tonner. Cela roulait comme du tonnerre avec des coups de foudre tout d'un coup plus forts. Bontout devenait plus nerveux. Le maître de l'hôtel où il remisa le cheval lui fit part, en guise de bonjour, et sans ménagements, de ses appréhensions. On se battait avec

acharnement sur les positions de la rive droite de l'Aisne. Il tombait tous les jours des obus dans la ville. On s'attendait à un sérieux bombardement. L'autorité militaire ne faisait rien pour rassurer les gens. Aussi, la peu nombreuse population s'affolait et se préparait au départ, sauf les mercantis qui se cramponnaient. L'hôtelier avait déjà expédié sa femme et ses filles à l'arrière. Mon cousin parut troublé par ces confidences, il se hâta de me conduire à la prévôté où il exposa mon cas à un gros adjudant qui remplaçait le capitaine. Cet adjudant lui répondit que la chose était facile, vu qu'il était au courant, l'État-major lui ayant déjà transmis mon dossier. Il me rédigea sur l'instant un permis de séjour, y mit le cachet et l'envoya porter à la signature par un planton.

— Madame a choisi un drôle de moment, dit-il, pour venir s'installer par ici.

Et il nous expliqua longuement que les Allemands allaient donner un gros effort, — on le savait par des prisonniers — et que, si nous n'étions pas soutenus, surtout si notre secteur ne touchait pas de gros canons, nous pourrions bien être culbutés... Il ajouta qu'il serait prudent pour un chef de famille d'éloigner sa dame et ses demoiselles, les adultes surtout.

— C'est délicat de donner un conseil, conclut-il. Car il y a aussi des chances pour que nos soldats tiennent encore le coup...

Cette dernière assurance ne parut pas convaincre le cousin Bontout, qui, je le voyais bien, avait la fièvre de venette. Il prit congé de l'adjudant et, quand nous fûmes dans la rue, il me dit :

— Cousine, il se pourrait bien que nous partions bientôt tous ensemble...

J'aurais voulu entrer dans quelque magasin pour acheter un peu de linge fin et des rubans pour les cheveux de Rosalinde. Mais Bontout m'entraîna vers l'hôtel en m'assurant qu'il n'y avait plus une boutique ouverte. Le canon

continuait à tonner fortement sur les crêtes de l'autre côté de l'Aisne. Tout près de nous, les nôtres répondaient. Bontout prétendait entendre même les fusils et les mitrailleuses. Ce vacarme s'était en effet intensifié et, çà et là, dans la campagne proche, des marmites tombaient dont les explosions nous faisaient tressauter. Sur nos têtes un avion vola, — français ou allemand ? — De petites boules de fumée l'encadrèrent et restèrent accrochées dans le bleu du ciel, alors que l'avion, déjà loin, était caché à nos regards par le toit des maisons. Bontout se hâta d'atteler. Ses mains tremblaient en garnissant le cheval. Enfin nous démarrâmes au grand trot.

Au poste de la grand'route, le cousin répondit au caporal qu'il était bien pressé parce qu'il avait du travail à la maison. Il ajouta d'un ton indifférent :

— On dit que ces salauds attaquent et qu'on pourrait bien les voir par ici...

— Ça se pourrait bien, répondit tranquillement le caporal. Nous, on s'en fout. Des pépères comme nous, on n'en fait pas assez de cas pour les garder quand ça barde trop fort... on disait même hier que nous allions être relevés...

Bontout siffla entre ses dents et fouetta son cheval :

— Vous voyez, Berthe, me dit-il, il faut toujours faire causer le monde. C'est rare qu'on n'apprenne pas quelque chose d'intéressant dans le tas.

Il entra enfin dans sa cour, qu'il referma soigneusement, et, avant même de dételer le cheval en sueur, courut à la cuisine trouver sa femme et lui déclara brusquement :

— Tu sais, il va falloir décamper demain. Je ne veux pas que tu restes ici, ni ta fille, ni les Genlis.

Et il lui raconta, en l'amplifiant, ce qu'il avait appris dans la journée.

— C'est l'adjudant de gendarmerie qui me l'a dit et aussi Rendu. Il a chez lui une popote d'officiers et cause

souvent avec le commandant. Lui, a déjà fait partir ses dames. Il est resté parce qu'il y a gros à gagner. Moi, je ferai comme lui Un homme seul, ça file quand ça veut, affirma-t-il avec résolution. Demain j'attellerai les deux voitures et nous partirons pour Compiègne. Nous coucherons en route.

Cousine Flore fondit en larmes, Antonia aussi, mais elles ne firent aucune objection, tant elles avaient été, de façon foudroyante, gagnées par la peur. Ma belle-mère, elle, était résignée à tout, — c'était dans son caractère — et, moi-même, bien que je n'eusse point subi la contagion de cette frousse, je pensai qu'il était plus prudent de s'en aller. D'ailleurs, n'importe où, on s'ennuierait moins qu'ici, surtout à Compiègne, qui était une ville grande, riche et renommée pour son élégance. Je n'avais qu'une peur : c'est que Bontout changeât subitement d'avis. Je résolus donc de paraître aussi inquiète que le reste de la famille ; pour commencer, je me mis à pleurer, ce que je fais assez facilement. Le pauvre Bontout manqua suivre mon exemple et, quand il fut revenu de donner l'avoine aux chevaux, il n'avait pas changé d'avis, comme je le craignais en entendant la canonnade diminuer d'intensité.

Il fut décidé qu'on partirait le lendemain matin même sans prévenir les voisins, afin de n'être pas ennuyés par leurs conseils, leur approbation ou leur blâme.

— Chacun pour soi, déclara Bontout et ça ira ! Si tout le monde partait en même temps, les routes seraient trop encombrées.

Il avait bu quelques verres de vin pour se rengaillardir. Il s'était même mis à plaisanter. Mais personne ne riait.

La nuit se passa en préparatifs. On empila quelques matelas dans les grandes voitures, le plus de linge qu'on put, des robes, des couvertures, des casseroles. On tua quelques lapins, qu'on devait dépouiller en route. Des cages à poules furent accrochées sur les ridelles. Ma belle-mère n'avait qu'une valise et moi mon petit sac.

Le lendemain, au jour, nous nous mîmes en route, les femmes hissées au haut de ce barda. Le cousin Bontout et son jeune domestique marchaient à côté des chevaux. Nous cheminâmes ainsi très lentement jusqu'à Vic. On s'arrêtait presque dans chaque village où Bontout connaissait du monde. Lui buvait un demi-setier de vin blanc, cassait une croûte; on nous offrait du café, un petit verre d'anisette. Nous finîmes par être de très bonne humeur. Rosalinde, bien installée au creux d'un matelas, tantôt dormant, tantôt réveillée, s'amusait de tout ce qu'elle apercevait sur la route. Nous rencontrâmes quelques expéditions comme la nôtre et, surtout, des soldats, les uns cantonnés dans les villages, les autres en marche et qui chantaient parce qu'il faisait un clair soleil. Toujours quelque loustic me désignait du doigt ou Antonia, qui n'était pourtant pas jolie, en lâchant une grossière plaisanterie dont tous les camarades s'esclaffaient. Certains nous envoyaient des baisers. Des officiers nous demandaient d'où nous venions, si nous savions quelque chose de nouveau. Bontout répondait évasivement, car il avait peur d'avoir des ennuis comme propagateur de mauvaises nouvelles.

Après avoir traversé Vic, nous nous arrêtâmes dans un petit village où les Bontout avaient des parents chez qui nous devions coucher. Triste étape. Le pays était encombré d'artilleurs et nous fûmes obligés d'installer nos matelas dans la cuisine.

J'étais faite comme une voleuse avec de la paille dans les cheveux, de la boue sur ma robe, — et comme il faisait froid — j'avais sur mon dos un vieux manteau tout râpé prêté par Antonia. Aussi, me montrai-je le moins possible. Nous soupâmes chez nos hôtes. On but beaucoup et les hommes causèrent longtemps. Le canon s'entendait si peu que notre inquiétude finit par tomber. Le cousin Bontout, enfin, dit à sa femme :

— Tout de même, nous aurions mieux fait de

rester chez nous... Les voisins vont se fout' de nous !

Mme Bontout, à son habitude, ne répondit pas, elle était toujours de l'avis de son mari. Ce dernier avait trop bu et je pressentis qu'il allait faire montre d'un courage d'ivrogne. Retourner dans ce trou de Belœil ne faisait point mon affaire, ni revoir ce vilain maire, non plus que de rester exposée aux dangers du front. — Aussi, répliquai-je : si on se moque de nous parce que nous sommes partis on s'en moquera bien plus si nous revenons !

J'essayai ensuite de leur faire comprendre qu'un jour ou l'autre il leur faudrait évacuer, soit par ordre, dans les vingt-quatre heures, soit peut-être à la galope, sous le feu de l'ennemi, tandis qu'une fois installés à Compiègne, lui, Bontout, pourrait faire la navette bien posément pour déménager ses meubles tout en se ravitaillant si son commerce marchait. En cas de danger très sérieux, il nous rejoindrait facilement ; et ce qu'il perdrait en matériel abandonné serait bien compensé par les bénéfices qu'il aurait fait sans avoir exposé ni sa famille ni ses biens.

Bontout me considéra un moment :

— Marthe a raison, dit-il enfin, ça ira ! on fera comme elle a dit.

Là-dessus, on s'alla coucher chacun sur son matelas et on dormit jusqu'au lendemain matin, d'une traite.

De... (j'ai oublié ce nom) à Compiègne, le voyage se fit facilement. Le canon s'était remis à tonner derrière nous ; cela nous confirma dans la résolution que nous avions prise.

Les postes nous laissaient passer. Sans doute, avaient-ils la consigne de ne pas arrêter les évacués. C'était un bon débarras pour le front !

Après avoir traversé une belle forêt, où des équipes tendaient des fils de fer barbelés et creusaient des fossés, nous arrivâmes aux portes de Compiègne. Là, des gendarmes nous demandèrent où nous comptions aller. Ils

nous prévinrent qu'il était défendu aux réfugiés de s'arrêter à Compiègne. Bontout ne perdit pas la tête et répondit que nous allions chez des parents à Pont-Sainte-Maxence. Alors ils nous laissèrent passer.

A Compiègne, Bontout arrêta ses voitures dans la cour de l'hôtel des *Trente six Marmites* ; puis il alla en reconnaissance s'informer si la famille Pétavy, de vieux amis à lui, pourrait nous tirer d'embarras.

Par bonheur, il ne restait chez les Pétavy que la vieille grand'mère, qui n'avait pas voulu s'enfuir, en août, quand les Allemands occupèrent la ville. Son gendre et ses filles s'étaient sauvés jusqu'à Rodez et refusaient maintenant de rentrer tant que les Allemands ne seraient pas à cent kilomètres au moins de Compiègne. La bonne dame nous offrit l'hospitalité avec joie.

— Il vaut mieux, disait-elle, loger des amis à demeure que, par à-coups, de la troupe ou même des officiers qui s'en vont le matin sans balayer l'escalier qu'ils ont sali et tant d'autres choses encore !

Nous nous installâmes donc dans sa maison de la rue des Goguenettes, derrière l'hôpital civil, une jolie maison, presque une villa, meublée de façon convenable. C'était assurément mieux que le Capharnaüm aux Bontout !

Dès le lendemain, je m'empressai d'aller faire un tour en ville. On peut bien dire qu'il y en a deux, la ville centrale et commerçante et la ville vers la forêt, celle-là très aristocratique avec ses villas, ses jardins et le superbe palais des Rois et des Empereurs. Ces quartiers élégants étaient comme morts ; il n'y avait pas plus d'habitants dans les maisons que de feuilles sur les arbres des jardins et du parc. C'était lugubre. La ville bourgeoise, au contraire, présentait de l'animation. Peu de civils, mais un grouillement de militaires de toutes armes, et de voitures automobiles ou tirées par des chevaux.

Beaucoup de boutiques étaient fermées, mais, ô bonheur ! j'aperçus le magasin d'une couturière-modiste et

d'un coiffeur. Cette découverte me mit de bonne humeur. J'y fis depuis de nombreuses emplettes.

Le cousin Bontout nous quitta, bien affectueusement. Il devait revenir dans une quinzaine avec un autre chargement de meubles. Nous, nous terminâmes notre installation. Nous déballâmes nos provisions, ce qui parut enchanter la vieille dame ; il avait, en effet, été convenu que nous ferions ménage en commun. Flore et Antonia me laissèrent facilement prendre la direction. J'arrêtai une femme de journée pour la matinée et les gros ouvrages. Antonia se mit à la cuisine. Ma belle-mère s'occupa du linge et moi je me chargeai d'aller aux provisions, ce qui me permit de sortir à ma volonté.

Ma chambre, je la choisis au rez-de-chaussée où se trouvaient aussi la cuisine et la salle à manger. Je gardai Rosalinde avec moi. Je m'étais mise à l'aimer beaucoup cette petite. Elle était si jolie ! Sa jambe allait mieux depuis que je faisais les pansements moi-même. Les autres dames logeaient toutes à l'étage.

Nous n'entendions que lointainement le bruit du canon du côté de Tracy-le-Val et de Noyon, dont nous étions séparées par deux profondes forêts et le cours de l'Oise et de l'Aisne. Parfois, la canonnade s'intensifiait ; on nous disait alors que c'était une attaque ou allemande ou française... Mais ces attaques n'avaient jamais de conséquences et on finissait par n'y pas prêter grande attention. Il y avait bien la visite quotidienne du *taube* qui venait pondre une ou deux bombes sur la gare, qu'il n'atteignait heureusement presque jamais. Nous étions assez éloignées du chemin de fer et,par conséquent, assez tranquilles.

Dès notre arrivée, j'avais dû m'occuper de notre allocation. Pour ma belle-mère et ma fille qui avaient leurs papiers en règle, cela alla tout seul. Quant à moi, il me fallut aller plusieurs fois à la sous-préfecture où j'étais reçue par un grand diable d'homme poivre et sel que je

nommai tout de suite Fra Diavolo, non pas qu'il fût séduisant, mais parce qu'il avait la barbe en pointe et de gros sourcils. Il était très méticuleux et mes sourires n'avaient aucune prise sur lui. Je dus lui apporter mon livret de famille, des lettres de mon mari, que sais-je encore. Il finit par me délivrer mon permis de séjour et un mot pour la mairie où on ne fit aucune difficulté pour me donner enfin la pièce nécessaire.

Au cours de toutes ces allées et venues, j'avais pu rencontrer beaucoup de réfugiées. Elles étaient d'un peu partout. Tous les vingt jours, si le percepteur daignait se déranger, elles touchaient leurs allocations. C'étaient presque toutes des paysannes ou des gens de pauvre condition. Elles traînaient une assez misérable existence. Aucune, cependant, ne se décidait à travailler pour gagner quelques sous supplémentaires. Elles croyaient que tout leur était dû et que, d'ailleurs, d'ici peu de temps, elles rentreraient chez elles avec de très fortes indemnités. Différentes œuvres s'en occupaient, aussi ces femmes s'ingéniaient-elles à mendier successivement auprès de chacune, pour aller, le lendemain, chez les revendeurs, troquer des vêtements ou des couvertures contre de quoi boire, ou acheter des gâteaux. D'aucunes se livraient quasi-ouvertement à la prostitution. Cela me scandalisait, vraiment, de les voir s'afficher avec des soldats de passage, ivres et dégoûtants. Une famille de réfugiés de Verdun logeait en face de chez nous. Bien qu'elle parût honorable au point de vue des mœurs, je n'ai pas à me reprocher d'avoir frayé une seule fois avec elle.

J'approuvais, cependant, les réfugiées quand elles se plaignaient que l'allocation fût insuffisante. Puisque le gouvernement, disaient-elles, a décidé de faire la guerre, son devoir n'est-il pas de soutenir les populations éprouvées du fait de cette guerre et de leur donner assez d'argent pour vivre selon leur condition ? Il était, en effet, véritablement scandaleux que je ne touchasse pas plus que

la première pauvresse venue. Aussi, pour rétablir la balance, je ne m'opposai pas à ce que ma belle-mère se présentât successivement à la Croix-Rouge française, anglaise et américaine, au dispensaire et à la mairie, prendre part aux distributions de linge, vêtements, conserves, etc... Ainsi je pus monter un fond de lingerie pour ma petite famille, et une réserve pour le garde-manger.

Tous les matins, j'allais aux provisions à travers le va-et-vient des soldats, des camions et des autos militaires. C'était à cette heure qu'on rencontrait le plus de monde. Les popotes d'officiers venaient s'approvisionner chez les épiciers et les marchands de primeurs. Elles dépensaient gros. Les Ordinaires des troupes faisaient aussi de forts achats. Cela incitait quatre ou cinq marchands intelligents à s'approvisionner presque tous les jours à Paris. Malgré des difficultés inouïes de circulation et de chemin de fer, nous profitions de ce mouvement commercial, mais aussi étions-nous obligées de payer la moindre denrée un prix exorbitant.

J'allais surtout à la grande épicerie Potin et chez M. Beauvisage, revendeurs où se donnaient rendez-vous les fourriers, auxquels les commerçants consentaient de fortes remises.

Des agents de liaison en bicyclette, qu'on reconnaissait fils de famille à leurs gants en peau de chien, flânaient le plus longtemps possible dans la ville sous prétexte d'acheter des journaux ou du tabac pour leurs chefs. Vers midi, arrivaient quelques officiers en repos aux villages voisins, désireux de faire un bon repas dans un des hôtels renommés d'avant- guerre. Ils n'étaient guère élégants ces officiers, à cause, sans doute, du travail qu'ils étaient obligés de faire, tout le temps aux tranchées presque comme leurs soldats. L'un d'eux me dit un jour :

— Voyons, madame ! La boue et les fonds de culottes déchirés, ça n'empêche pas les sentiments !

Et, en effet, je m'en aperçus bien vite, c'était les fem-

mes qu'ils cherchaient tous, du fiflot au général. Ils erraient, par deux ou trois, dans toutes les rues, espérant rencontrer derrière une porte, à la fenêtre ou même dans un des très médiocres magasins ouverts, une personne aimable, sinon jolie, dont le sourire les inviterait à entrer faire un bout de causette. Mais ce devait être assez rare qu'ils rencontrassent ce qu'ils cherchaient, surtout dans la ville haute. Du côté de l'Oise, l'accueil était plus cordial, mais près des casernes encore davantage et je veux croire que les garçons bien élevés ne s'y risquaient pas. Je n'en jurerais point, pourtant, car les hommes ne sont vraiment pas difficiles dans ces occasions-là !

Peu de civils vaguaient dans les rues. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville on rencontrait certaines notabilités qui paraissaient s'y donner rendez-vous. Trois ou quatre dames de la société qui ne s'étaient pas enfuies et que m'avait nommées Mme Beauvisage, faisaient leurs courses comme de simples bourgeoises. Pourtant, elles n'emmenaient pas leurs bonnes et portaient leurs paquets elles-mêmes. Je fis comme elles, d'autant plus volontiers que j'y gagnai de l'indépendance.

Mais ce que je rencontrais le plus souvent c'était des infirmières de la Croix-Rouge, sûrement, elles aussi, des dames de la Société. J'ai su depuis qu'il y avait parmi elles des marquises et des comtesses... Elles étaient toutes habillées de même avec des robes bleu foncé, des coiffes de toile blanche, des voiles bleus, le tout recouvert par de grandes pèlerines en ratine foncée, la croix rouge au front et sur la poitrine. Bien que certaines trouvassent le moyen de se distinguer des autres par quelque détail de toilette, en somme, elles étaient assez uniformes d'aspect. Pour moi, je reconnaissais surtout leur classe sociale à la façon dont elles étaient chaussées. Ces dames traînaient peu dans les rues, qu'elles ne faisaient que traverser, car le travail était très astreignant dans les hôpitaux. En ville, elles étaient l'objet de grandes politesses et de

prévenances de la part des officiers et des civils. Un moment, je pensai à entrer à la Croix-Rouge afin de connaître ces dames, de me sortir de mon milieu si médiocre et de me pousser dans le beau monde où j'aurais pu faire figure tout comme une autre. Seulement, à ce moment, je ne connaissais aucun médecin militaire et, au fond, le métier d'infirmière me répugnait. J'ai toujours eu le cœur réversible.

... Je rencontrais assez régulièrement un caporal de zouaves qui venait faire des achats et aussi muser dans la ville. Je n'y eusse certes pas prêté attention si je n'avais deviné en lui un fils de famille. Il était tout habillé de kaki moutarde, portait une chechia ornée d'un croissant d'or soulignant le numéro du régiment, et des guêtres en cuir noir verni. Sa barbe était châtain clair, courte, taillée en deux pointes comme dans les portraits de Jésus, et lustrée à la brillantine. J'avais remarqué que, depuis quelques jours, il se promenait de long en large sur la place de l'Hôtel-de-Ville, devant la statue de Jeanne d'Arc. Quand j'arrivais par la rue Saint-Corneille, il s'arrêtait, gagnait du temps en roulant une cigarette et se trouvait toujours à point nommé sur mon passage. Il me dévisageait sans effronterie, mais bien franchement, avec comme un sourire dans ses yeux qu'il plantait droit dans les miens... Deux minutes après que j'étais entrée chez un fournisseur, il était là, derrière moi, faisant semblant d'attendre son tour pour acheter. J'affectais de ne pas trop faire attention à lui. Mais, un jour, je ne sais à propos de quoi, il trouva l'occasion de me saluer :

— Bonjour, madame. Et alors, vous êtes aux provisions ?

Naturellement, je dus lui répondre :

— Mais oui, monsieur, et vous aussi ?...

Nous continuâmes à causer, pendant que se faisaient servir d'autres clients, que je laissais, sans en avoir l'air, passer avant moi. Il finit par me raconter que, dans le

civil, il était secrétaire de préfecture en Algérie, élève préfet en quelque sorte, et que, pour le moment, il servait d'agent de liaison à son colonel, dont le poste de commandement se trouvait à Tracy. Cette fonction lui permettait de circuler en bicyclette et de venir tous les jours se distraire à Compiègne. Il parlait avec distinction et agréablement et souriait en montrant des dents très blanches. A mon tour, je glissai dans la conversation que j'étais la femme d'un officier d'infanterie. Il s'enquit aussitôt où servait mon mari et s'il y avait longtemps qu'il était venu en permission. Lui n'était pas marié, grand souci de moins en temps de guerre ; cependant, cette vie sans intérêt sentimental lui déplaisait beaucoup. Il en souffrait d'autant plus qu'il n'était pas coureur, comme tant d'autres.

A ce moment, un officier entra dans la boutique. Mon caporal se redressa, fit un large salut militaire et resta au fixe. Le capitaine lui dit en riant :

— Repos ! Sacré Lévy, toujours aux bons endroits !

Et M. Lévy, puisque tel était son nom, répondit :

— Mais oui, mon capitaine, c'est ici qu'on rencontre les meilleures primeurs !

Et il montrait les légumes et les fruits de l'étalage. Moi, je compris parfaitement que son allusion me visait, et n'en fus pas choquée, loin de là. Le capitaine cligna de l'œil et, avant de s'en aller, ajouta :

— Soyez assez bon, mon petit, pour nous rapporter des journaux... l'*Action* et l'*Echo*... et, aussi, un pot de beurre d'anchois, si vous en trouvez !...

Le capitaine parti, M. Lévy se tourna vers moi.

— Vous savez mon nom maintenant. Mon prénom est Roland ; Roland Lévy. Et vous, madame, je vous en prie ?

— Moi, monsieur ? Madame Marthe Genlis.

— Merci, petite madame Genlis... répliqua-t-il. Allons ! il est midi. Il faut que je rentre. Les chemins sont défon-

cés ; il y a de la boue et ce que ça dérape ! J'espère bien vous revoir demain, n'est-ce pas ? Oui ? A demain, donc, madame Marthe.

Et il me serra la main bien gentiment. Décidément, ce M. Lévy était un garçon plein d'esprit et très bien élevé. Un secrétaire de préfecture, presque un sous-préfet !

Je m'arrangeai donc pour aller faire mon petit marché aux heures où j'avais chance de le rencontrer. Je prenais de plus en plus plaisir à causer avec lui. Il se montrait empressé, galant, mais toujours respectueux. Il me rapportait souvent des souvenirs de guerre, des douilles de 75, une dragonne de sabre allemand et même une bague en aluminium avec un écusson de cuivre, où se trouvaient gravés un croissant et le numéro de son régiment. Très originale cette bague ! Je la mis tout de suite à mon doigt. Je lui demandai s'il ne pourrait pas me donner un casque à pointe allemand. C'était très rare, assura-t-il, mais il promit de faire l'impossible pour s'en procurer, dût-il aller le chercher lui-même chez les Boches, tant il tenait à me faire plaisir. Ce jour-là, avant de me quitter, il me pria de lui permettre de venir me faire visite, car il tenait beaucoup à embrasser ma charmante petite fille et à présenter ses hommages à Mme Genlis mère. J'aurais bien voulu exaucer sa prière, mais Mme Pétavy, en somme fort bégueule, ne se dirait-elle pas inquiétée ? Je le dis à M. Lévy ; il eut l'air désolé, mais n'insista pas.

Je le revis encore le lendemain. Puis, subitement, il ne vint plus à Compiègne. Avait-il été tué ou blessé ? Je me reprochai de lui avoir demandé un casque allemand. Quelles imprudences avait-il pu commettre pour s'en procurer un ? Ou bien avait-il simplement changé de secteur ? Je fus très attristée de ne plus le voir ; sa conversation était ma seule distraction et, dès que je le quittais, je ne pensais plus qu'à la longueur du temps qui me séparait du moment où je le reverrais. Je lui plaisais, c'est certain ; il eût fallu que je fusse une vraie cruche pour ne

pas m'en être aperçue. Quant à moi, il ne m'était pas indifférent, mais j'avais pris la résolution de ne le fréquenter, comme on dit, qu'en tout bien tout honneur. Avait-il pris de l'humeur en s'apercevant que je n'étais pas une de ces femmes dont la conquête est complète et la vertu culbutée en un clin d'œil ? Sur mon refus de le recevoir chez moi, il s'était sans doute résolu à ne pas perdre son temps et à chercher quelque conquête plus facile. Cette dernière supposition me fut très agréable. Je me promis bien, si je le revoyais, de l'inviter à venir prendre le thé chez moi, malgré Mme Pétavy, à laquelle je résolus de dire que M. Lévy était un ami demon mari. Il ne fallait pas mécontenter cette vieille dame susceptible, mais assez généreuse pour nous avoir ouvert le plus grand crédit, car elle nous croyait presque sans ressources. Je lui avais caché, ainsi qu'à ma belle-mère, l'existence de mon magot que je réservais pour quelque occasion. Laquelle ? A cette époque, je n'aurais pas pu le préciser... Mais je voulais garder cet argent pour moi toute seule, puisque je ne le devais qu'à moi-même.

Les cousines Bontout s'étaient installées au faubourg de Royallieu, dans une sorte de petite ferme où Bontout avait successivement apporté presque tout son mobilier de Béloeil. Lui n'émigrait pas encore. Il gagnait gros, ayant joint à son métier de charcutier celui de bistro, et cela sur mon conseil. Point ingrat, il m'en avait récompensée par le don d'un tonnelet de bon vin.

J'avais reçu une lettre de mon mari, en réponse à la mienne où je lui racontais mon évasion. Il se réjouissait fort de me revoir. Il m'annonçait qu'il allait sans doute bientôt passer sous-lieutenant, tous les officiers de son bataillon ayant été tués. Il se disait très fatigué. Sa promotion serait sans doute une cause de retard pour sa permission. Il en était désolé. Il terminait en me recommandant de bien me tenir, de ne jamais oublier que j'étais la femme d'un officier combattant, la mère d'une

petite fille à laquelle je devais donner l'exemple, bref, de ne pas prendre modèle sur les femmes du front dont la mauvaise conduite le scandalisait.

Cette lettre, au lieu de m'attendrir, m'agaça. Jamais ce pauvre Edmond ne pouvait dire quelque chose de gentil sans y mêler des conseils blessants et des reproches injustes.

Puisque j'écris ma vie en toute sincérité, je dois avouer que j'eusse préféré qu'il ne vînt pas alors en permission. Qu'adviendrait-il de mes charmantes relations avec M. Lévy que j'espérais, tout de même, revoir ? Et que penserait ce dernier si mon mari arrivait encore sous la capote d'un sergent alors que j'avais assuré qu'il était officier ? Je me promis d'être à l'avenir plus prudente dans mes entorses à la vérité. Toutes ces circonstances firent que je passai quatre ou cinq jours dans un vrai marasme. Ma belle-mère s'imagina que j'allais tomber malade. La pauvre chère femme était si bête que je pouvais lui faire croire tout ce que je voulais. Elle continuait à s'occuper avec passion de Rosalinde, que j'avais facilement consenti à laisser coucher dans sa chambre. Ma petite fille si gentille et si jolie m'était devenue presque indifférente depuis que j'avais fait la connaissance de M. Roland Lévy. Heureusement qu'elle aimait beaucoup sa grand'mère, avec laquelle elle avait vécu de longs mois. Je n'ai donc pas de remords d'avoir causé le moindre chagrin à cette enfant; elle était trop jeune pour s'étonner de la sorte d'abandon dans lequel je la laissais.

Enfin, après plus de huit jours, — c'était vers la fin de décembre, je ne me rappelle plus la date exacte, — j'aperçus M. Lévy qui m'attendait sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Je ne pus lui cacher ma joie. Lui-même avait l'air radieux. Je vis tout de suite qu'il avait beaucoup maigri et que son uniforme, naguère presque neuf, était devenu tout à fait minable.

— Je vous ai cru tué ! lui dis-je très émue en lui serrant la main.

— J'ai bien failli l'être, répondit-il.

Et il me raconta que son régiment avait pris part à une opération brillante sur la grosse ferme de Puysaleine, ainsi qu'à un combat dur et meurtrier à la suite d'une puissante contre-attaque boche où son régiment s'était couvert de gloire ; lui-même ayant mérité une citation, allait passer sergent et... il me rapportait un casque d'officier allemand !

— Ah ! m'écriai-je, je suis sûre que vous vous êtes exposé à de grands dangers pour vous en emparer !

— Certes, madame, je l'eusse fait avec plaisir, mais je dois vous avouer qu'on ne m'a pas demandé mon avis pour m'envoyer à l'assaut avec ma section. Je ne nie pas, cependant, que le désir de ramasser ce trophée ne m'ait pas entraîné plus loin que le simple devoir. J'étais électrisé par votre pensée ! Car c'est à vous que je pensais tout le temps au milieu des balles et des obus. M'emparer d'un casque et vous le rapporter, voilà le mobile qui m'animait et non l'appât d'une vaine gloire. Enfin, je rencontrai, au bout de ma baïonnette, la poitrine d'un grand officier blond qui lâcha sur moi un coup de revolver dont j'entendis siffler la balle. Je l'éventrai et m'emparai de son casque. Pour moi la bataille était finie et gagnée !

—Ah ! monsieur Lévy, m'exclamai-je tremblante, vous voyez bien que vous avez affronté la mort pour l'amour de moi !

Et je pris sa main que je serrai avec chaleur !

Cette conversation se passait sous les yeux de la statue de Jeanne d'Arc, témoin peu gênant, mais aussi de quelques passants dont certains nous dévisageaient en souriant. Avant tout, il ne fallait pas être ridicules. Pour rompre le cours sentimental de notre dialogue, je demandais à M. Lévy où était le casque.

— Je voulais, me répondit-il, vous l'apporter moi-

même, ce soir, chez vous. Il est impossible que vous traversiez la ville avec cette bizarre casserole à la main. Si, toutefois, vous persistez à ne pas consentir à me recevoir, je me contenterai de sonner à votre porte, comme un pauvre et de me retirer ensuite après avoir remis ce trophée à votre bonne... Mais, vraiment, serez-vous toujours aussi cruelle envers un pauvre soldat dont vous fûtes l'unique pensée à travers la mitraille, et qui n'a maintenant d'autre raison de vivre que l'espoir de vous plaire ?

Tant de délicatesse et de soumission me touchèrent jusqu'aux larmes. Roland Lévy m'apparaissait comme un de ces héros auquel une femme française ne peut rien refuser, si elle met en balance, d'un côté sa vertu, sa réputation, ses devoirs et, de l'autre, le courage militaire, l'esprit de sacrifice et l'offrande d'eux-mêmes à la mort pour l'amour de leur dame ! Roland était un vrai chevalier... Mon sein palpita. Roland s'aperçut de mon émotion. Comprenant que je consentais, il murmura ces seuls mots en plongeant ses yeux dans les miens :

— Merci, Marthe !

A ce moment, passa, à nous frôler, un officier que M. Lévy dut saluer. J'eus le temps de reprendre mon sang-froid.

— Allons, il faut que j'aille acheter une livre de boudin au « *Tout en est bon !* », déclarai-je avec une feinte gaîté. C'est au bas de la rue Solférino. Je me dépêche ; on n'en a pas tous les jours.

Roland prit congé de moi, car l'heure s'avançait. Il fut convenu qu'il viendrait me voir vers 3 heures et qu'il m'apporterait le casque, car son régiment était descendu au repos dans un village assez proche pour qu'il pût s'échapper facilement.

Je rentrai à la maison, ne me tenant pas de joie. Devant mes yeux se reformait toujours l'image de Roland, dont la figure me plaisait tant par ce mélange de douceur

et d'héroïsme que je n'avais encore remarqué qu'en lui.

Comme je l'avais déjà décidé, j'informai Mme Pétavy et ma belle-mère qu'un ancien camarade, un ami de mon mari, viendrait me rendre visite. Maman Genlis s'étonna de ne pas se souvenir de son nom. Je lui fis observer qu'elle perdait un peu la mémoire depuis quelque temps, ce dont elle convint. Quant à Mme Pétavy, dès que je lui eus assuré que M. Lévy était un garçon bien élevé et qui, certainement, s'essuierait les pieds en entrant, elle se désintéressa de la question.

Aussitôt après le déjeuner, je mis ma chambre en grande tenue, allumai un bon feu dans le poêle, et disposai le plus beau service à thé de Mme Pétavy sur un guéridon. Puis je fis ma toilette avec grand soin et, lorsqu'elle fut terminée, je me regardai dans la glace, et contemplai l'image d'une jolie petite blonde, jeune, fraîche, et fort élégante de la tête aux pieds. Un peu de Chypre impérial sur ma nuque et mon corsage et j'étais prête bien avant l'heure du rendez-vous, fort impatiente de revoir Roland. Les sentiments qui m'agitaient étaient confus. Il me semblait être sur le point de pénétrer dans un pays nouveau aux sites nobles et enchanteurs; et, cependant, une sorte d'appréhension me troublait. Jamais encore je n'avais ressenti une émotion de cette nature. Roland était pour moi un de ces paladins qui passent, s'arrêtent un moment pour aimer, repartent le lendemain braver la mort sous d'autres cieux et qu'on ne revoit plus jamais. Aussi l'attendai-je comme une esclave attend son maître.. Je sentais qu'il ferait de moi ce qu'il voudrait...

A trois heures, il sonna. J'allai ouvrir et lui recommandai tout de suite de bien s'essuyer les pieds et de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas mécontenter la propriétaire. Il avait le casque boche à la main, un beau casque à pointe avec des attributs en cuivre doré et ciselé.

Il n'eut pas de peine à s'apercevoir de mon trouble ; aussi accrocha-t-il tout de suite le casque à une patère et,

se penchant vers moi, me prit-il les deux mains dans les siennes. Il me regarda dans les yeux de telle façon que mes cils battirent et que je devins toute sérieuse. A ce moment, Mme Pétavy remua à l'étage. Nous nous séparâmes et je dis à haute voix :

— Madame Genlis, la mère de votre ami Edmond serait désireuse de vous voir.

Et, baissant le ton :

— Vous avez connu mon mari pendant les grandes manœuvres de 1913...

Ce disant, je le précédai dans l'escalier. Ma belle-mère le reçut fort bien et se mit à lui parler de son fils pendant un grand quart d'heure, sans débrider. Lévy embrassa Rosalinde à laquelle il promit une bague en aluminium. Bref, il plut beaucoup à ma belle-mère, laquelle eut enfin l'heureuse idée de se rappeler qu'elle devait emmener Rosalinde voir le renflouement des péniches coulées par les Allemands au moment de leur départ ; ces bateaux servaient de pont pendant leur occupation. Enfin, elle me laissa seule avec Roland, que je conduisis dans ma chambre pour prendre le thé.

Là, à mon grand étonnement, je me sentis toute intimidée ; lui aussi, me sembla-t-il. Il s'était assis dans le fauteuil et me considérait sans mot dire, tandis que je m'occupais à verser l'eau bouillante sur le thé. Je sentais son regard suivre chacun de mes mouvements. J'eus, soudain, le souvenir pénible de von Kiessen. Lui aussi m'avait regardée de cette façon...

Pour rompre le silence, je lui demandai :

— L'aimez-vous fort ?

— Ça m'est égal, pourvu qu'il soit très sucré, répondit-il en toussottant, comme s'il avait eu quelque chose dans la gorge.

— Nous n'avons que du sucre américain, il est bon tout de même, observai-je en passant devant lui pour atteindre le sucrier qui se trouvait sur la cheminée.

Mais, avant que j'eusse étendu le bras, Roland m'avait saisie, assise sur ses genoux et me couvrait de baisers... J'étais heureuse, mais heureuse ! Et voilà que cette assommante Mme Pétavy ouvrit, là-haut, sa porte et se mit à descendre lourdement l'escalier... Je sautai sur mes pieds, en mettant un doigt sur mes lèvres.

Mme Pétavy était entrée à la cuisine et fourgonnait dans le coffre à charbon. Je me remis au thé, tout en demandant à très haute voix :

— Vous me disiez, monsieur Lévy, que lorsque vous étiez monté à l'assaut en avant de votre section ?...

Il continua :

— Mon sergent venait d'être tué par le tir de barrage, mon lieutenant blessé, je me trouvais, de ce fait...

Un coup de sonnette retentit. Je me réjouis de ce que Mme Pétavy fût en bas, pour ouvrir la porte. Un grincement de serrure, une voix :

— Madame Genlis ? Marthe Genlis habite bien ici ?

Je me sentis vraiment défaillir ! J'avais reconnu la voix d'Edmond. La voix continua :

— C'est que je suis son mari, Edmond Genlis.

Et Mme Pétavy répondit :

— Mais oui, Mme Genlis habite chez moi. Ah ! comme elle va être contente ! Justement, elle reçoit un de vos amis, un zouave...

Je ne sais quelle inspiration me poussa. J'ouvris la porte de ma chambre, laissant là Roland qui s'était levé et paraissait indécis et m'avançai vers Edmond. Comment il était, je ne m'en rendis pas compte tout de suite. Car, à l'instant même, il me prit dans ses bras :

— Enfin, Marthe, disait-il, enfin te voilà !

De grosses larmes coulaient de ses joues sur les miennes. A cause de son émotion, il ne s'aperçut pas sans doute que l'étonnement et la contrariété m'empêchaient de lui rendre ses caresses comme il eût été naturel que je le fisse après tant de mois de séparation.

Enfin, il me lâcha et me demanda où étaient sa mère et Rosalinde. Je lui répondis qu'elles étaient sorties, mais qu'elles ne tarderaient pas à rentrer. Mme Pétavy nous regardait, souriant à notre bonheur.

Pendant que je parlais, je faisais dans ma tête un terrible effort pour trouver une raison plausible à la présence chez moi, dans ma chambre, d'un caporal de zouaves inconnu, et cela devant Mme Pétavy qui le croyait, d'après mes affirmations, un bon ami de mon mari. Mais, en quelques secondes, on ne trouve rien dans ces occasions-là, surtout lorsqu'on sait avoir affaire à quelqu'un de soupçonneux et de maladivement jaloux.

Ce fut M. Lévy lui-même qui me tira d'embarras, du moins pour le moment. Il devait être bien ennuyé de cette situation où, sans doute, il pouvait craindre un rôle difficile à soutenir. J'avais grand'peur que, courageux comme il l'était, il ne se montrât violent.

Je l'entendis soudain derrière moi qui disait :

— Mon lieutenant, j'ai l'honneur de me présenter à vous : Roland Lévy, caporal au 4e zouaves...

Et je vis qu'il tenait le casque boche à la main. Mon mari, lui, avait pris sa mauvaise figure, avec cette expression de rage en dedans que je connaissais si bien : une grosse veine gonflée sur le front, les mâchoires serrées et le menton en galoche avançant davantage... C'est seulement alors que je distinguai sur ses manches un petit galon d'or. Il était, en effet, sous-lieutenant ! Très grand, trop grand, voûté, maigre, la poitrine étroite. Ses moustaches longues et noires, tombantes et le rouge maladif de ses pommettes, faisaient paraître son teint très pâle. Il était habillé de gris bleu des pieds à la tête : plus de pantalon rouge, c'était la nouvelle tenue. Ce gris lui donnait l'air misérable, d'autant plus qu'il portait une capote en drap de soldat et que, comme les poilus, il avait accroché à son bras un gros bâton blanc à crosse. Non, vraiment,

il n'était pas distingué ! Il regardait Lévy en silence. Ce dernier, sans se laisser démonter, continua :

— Mme Genlis, que j'ai eu l'honneur de rencontrer plusieurs fois chez la marchande de légumes où je ravitaille la popote des officiers, m'a souvent rendu service en guidant mon inexpérience, car ce n'est pas à la préfecture d'Alger que j'ai pu apprendre l'art de choisir choux, céleris-raves, poireaux et salsifis. Aussi, ma reconnaissance m'a-t-elle suggéré qu'un beau casque boche, enlevé à Puysaleine, pourrait lui faire plaisir et je me suis permis de le lui rapporter.

Moi aussi, j'aurais dû parler, dire n'importe quoi, mais j'étais toute déroutée par la surprise et anxieuse de la scène qu'Edmond, pas du tout convaincu par le ton dégagé de Roland Lévy, ne manquerait pas de me faire, s'il ne passait pas tout de suite sa colère sur ce visiteur suspect. Mme Pétavy continuait à nous regarder, toute éberluée, car aucune vieille amitié ne paraissait lier les deux hommes. Elle avait pris un balai et un torchon et semblait surtout désireuse de nous voir quitter son vestibule, afin d'en enlever la boue qu'avaient apportée les chaussures cloutées de mon mari.

Celui-ci desserra, enfin, les mâchoires et répondit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre naturel :

— Ah ! vous êtes du 4e zouaves... un chic régiment ! Et vous descendez de Puysaleine ? Je sais : c'était au communiqué ... compliments ! Moi, je viens de la Somme. C'était dur, aussi. J'en rapporte ces galons...

Ce disant, il tendit ses deux bras en avant. La canne tomba. Je la ramassai prestement et la lui rendis en disant — le plus naturellement possible :

— Tiens, Edmond !

Il prit la canne, ne me répondit rien et continua en s'adressant à Lévy qui tenait toujours le casque à la main :

— Et vous avez rapporté ça ? C'est relativement assez rare... Marthe, as-tu remercié Monsieur ?

— Bien entendu, mon ami, répondis-je. Mais, ne serions-nous pas mieux dans ma chambre ?

Lévy saisit l'occasion :

— Mon lieutenant, je me sauve, dit-il. Je serais indiscret en prolongeant ma visite...

Edmond, sans protester, lui tendit la main. Lévy la serra, s'inclina, en homme qui sait vivre, vers Mme Pétavy et vers moi, raccrocha prestement le casque à la patère, remit sa chechia et disparut.

Un grand poids s'enleva de ma poitrine et ce fut presque en souriant que je dis à mon mari :

— Entre, mon chéri !

Hélas ! sur le guéridon, la théière fumait entre les deux tasses ! Edmond se renfrogna, fit semblant de ne rien voir, déboutonna lentement sa capote, poussa un gros soupir et se laissa tomber dans le fauteuil où Roland s'était assis. Je me mis à recharger le poêle et, pour rompre le silence, je demandai à Edmond s'il était fatigué. Il soupira encore et demanda :

— La petite ? Où est la petite ? Et maman ?

Je saisis la balle au bond, lui en racontai tant et plus sur notre enfant, sur sa mère à lui à laquelle j'attribuai toutes les qualités. Il parut m'écouter avec plaisir. Il alluma sa pipe, et aussitôt il se mit à tousser. Une mauvaise petite toux qui, certes, ne provenait pas d'un rhume. Sa santé avait toujours été mauvaise. Déjà, avant la guerre, le métier le fatiguait, et, s'il était resté au service, c'est qu'il n'avait trouvé aucune situation qui lui eût permis de vivre. Quand il maigrissait et se mettait à tousser, je lui rappelais toujours que le médecin lui avait défendu le tabac et conseillé de chercher un permutant dans une garnison du Midi. Alors il se mettait en colère, tapait sur sa poitrine étroite en disant :

— Le coffre est bon ! Ce n'est pas encore cette année que tu m'enterreras.

Je me gardai donc bien de lui parler de sa santé. C

pendant il fallait en finir avec le thé, le beurre et les tartines de pain grillé. Je lui demandai, comme si ce goûter eût été préparé pour lui, s'il voulait boire son thé bien chaud.

— Tout de même, me répondit-il.

J'allai à la salle à manger chercher du cognac, car il n'aimait pas la crème. Il me prit le carafon des mains et s'en versa dans sa tasse une bonne ration. Il but, mangea, reprit une seconde tasse et une deuxième ration de cognac, ralluma sa pipe. Il toussait toujours. Son grand corps se tassait dans son fauteuil. Il n'était pas beau. Je ne pouvais m'empêcher de le comparer au charmant Roland dont il avait bu le thé et, qu'en somme, il avait chassé comme un intrus. Enfin, son humeur s'adoucit. J'en profitai pour lui raconter à ma manière mon départ de Laon et toute mon histoire. Cela parut l'intéresser. Il me posa toutes sortes de questions sans, toutefois, jamais faire allusion à Lévy.

Enfin, maman Genlis revint avec Rosalinde. Ce furent des embrassades sans fin. Mon mari était transformé. Sa bonne humeur était tout à fait revenue.

Il fallut songer au dîner. Je m'en occupai avec un zèle inaccoutumé. Mme Pétavy sortit d'une cachette des confitures et une bonne bouteille de vin. Je crus remarquer qu'elle était moins aimable pour moi qu'à l'ordinaire. Edmond but beaucoup. Maman Genlis lui fit raconter toutes ses campagnes. Sur ce sujet il se montra très bavard. Il entra dans de grands détails relativement aux circonstances qui lui avaient valu ses galons. Assurément, c'était fort bien, mais, tout de même, il n'avait pas tué de sa main un officier allemand. Je n'eus guère l'occasion de parler, ce qui me permit de ne pas trahir les sentiments qui m'agitaient. J'étais toujours inquiète de l'explication que certainement il me demanderait et sur Lévy et sur le thé préparé évidemment à l'intention de ce dernier. Je savais bien que tant qu'il ne m'aurait pas fait de scène, son res-

sentiment était là qui montait en lui et que ce ressentiment ne disparaîtrait, — mais non la rancœur, — qu'après explosion. Il avait beau discourir, je sentais qu'il était furieux. Moi-même, je l'étais, certes, et peut-être plus que lui. Je regrettais le tête-à-tête interrompu avec Roland. J'en aurais pleuré de rage. Mon indifférence pour Edmond finit par se changer en aversion : Ce mari malade et odieux, je serai donc obligée de le subir pendant sa permission ! Combien de jours ?

Maman Genlis fit une fois allusion à son ami le caporal de zouaves. Je baissai le nez ; Mme Pétavy me regarda, mais Edmond évita de répondre. Mauvais symptôme. Je résolus de filer doux et d'essayer de le convaincre de l'innocence de ma conduite, — et innocente ne l'était-elle pas, en fait ? Il fallait absolument l'en convaincre si je voulais obtenir de lui cette délégation de solde dont m'avait parlé un employé de la mairie et dont j'avais d'autant plus besoin maintenant qu'il me faudrait tenir mon rang de femme d'officier...

Dans le courant de la conversation, Edmond nous informa qu'il partirait dès le lendemain. Son régiment, qui, de passage, cantonnait tout près de Compiègne, embarquait en chemin de fer, pour une destination inconnue ; on croyait l'Argonne. Ces dames et Rosalinde se mirent à pousser de telles exclamations de déception que je me dispensai d'exprimer un chagrin que je ne ressentais pas, au contraire ! J'avais, en effet, envie de rire tant j'étais contente que, de ces deux militaires, ce fut mon mari qui partit et non le caporal de zouaves. Cette assurance me réconforta. Je pris aimablement part à la conversation et, quand enfin chacun alla se coucher, je croyais bien avoir gagné la partie.

Aussitôt que la porte de la chambre se fut refermée sur Edmond et sur moi, je ne perdis pas une minute pour me jeter à son cou en l'embrassant avec les marques de la plus grande affection. Il ne me repoussa pas : au contraire

il me donna, presque aussitôt, lui aussi, les preuves d'un amour conjugal qu'il put croire partagé. Une autre que moi eût pu attribuer ces effusions à la seule force de ses sentiments. Mais je savais bien qu'une légère ébriété n'y était pas étrangère. Quoi qu'il en ait été, j'en profitai pour l'amener, en un moment opportun, à lui faire promettre la fameuse délégation de solde. Nous ne causâmes pas beaucoup plus avant, car il avait grand sommeil. J'avais tout à gagner, d'ailleurs, à ne pas laisser s'égarer la conversation sur d'autres sujets. Le casque boche était caché dans un placard derrière mes robes, afin que sa vue ne ravivât pas des souvenirs désagréables.

Le lendemain matin, le temps se trouva exécrable ; il neigeait. Je n'eus pas de peine à persuader Edmond de faire la grasse matinée. Au déjeuner, tout se passa tranquillement en conversations sur la famille, les amis, les camarades vivants, disparus ou tués, et en racontars de garnison. Edmond prit un moment sa fille sur ses genoux puis monta dans la chambre de sa mère avec laquelle il eut une assez longue conversation. Je pense qu'ils parlèrent de moi et que ces confidences — qui de la part de Maman Genlis ne pouvaient m'être que favorables — calmèrent les soupçons de mon mari s'il en avait eu encore.

Il devait partir à trois heures. Quelques moments avant son départ, il s'enferma dans notre chambre, m'embrassa avec émotion et, affectueusement, me dit qu'il espérait que je continuerais à bien me tenir, que je devais à ma nouvelle situation de femme d'officier de donner à tous l'exemple des vertus familiales et chrétiennes ; — il avait l'habitude d'employer souvent les façons de parler des curés. Il me demanda aussi en grâce de me montrer très sévère dans le choix de mes relations, lesquelles je devais dorénavant rechercher dans une classe supérieure à celle que nous fréquentions naguères... Ce fut la seule allusion qu'il sembla faire au caporal Roland Lévy. Là, il se trompait, car M. Lévy était certainement d'une société fort

au-dessus de la sienne ; mais je gardai cette réflexion pour moi et lui promis tout ce qu'il voulut, bien heureuse d'en être quitte à si bon compte. Il me recommanda enfin de lui envoyer régulièrement du linge et certaines denrées qu'il ne pouvait se procurer au front. J'en profitai pour lui dire que je n'avais pas d'argent pour cela. Il me remit alors trois cents francs en m'assurant que je recevrais régulièrement de son trésorier la somme convenue tous les mois.

Nous nous quittâmes bons amis et même tendrement. Après nous avoir tous embrassés, y compris Mme Pétavy, il s'en alla, toussant toujours, rejoindre sa compagnie par une des plus belles tempêtes de neige que j'aie jamais vue.

Maman Genlis et Rosalinde s'étaient mises à pleurer. Et moi je pensais à Roland Lévy que je désirais ardemment revoir. Ce que je jugeais maintenant impossible à la maison. En effet, Mme Pétavy semblait trop avertie ; je n'étais même pas sûre qu'elle ne communiquât un jour ou l'autre ses soupçons à ma belle-mère. Il faudra, pensai-je, être très prudente... Ces difficultés me préoccupèrent tout d'un coup si violemment que l'expression de mon visage put passer pour celle d'une profonde tristesse et que je n'eus pas de peine à fondre en larmes, moi aussi.

MARTHE GENLIS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Beaunier : *La Jeunesse de Madame de La Fayette*, Flammarion. — Memento.

Bon romancier, fort apprécié du public, M. André Beaunier n'est pas, à l'exemple de beaucoup de ses confrères, ennemi de l'histoire. Il aime même suffisamment l'histoire pour ne vouloir point qu'on la traite avec l'aide de l'imagination. Son exclusivisme, à ce point de vue, ne va pas cependant jusqu'à refuser à la science historique une alliance avec l'art, car il ne goûte guère les simples érudits, gens, à son avis, frivoles, qui se complaisent à accumuler des documents sur de petits papiers et non point à dégager les idées que ces documents suggèrent.

M. André Beaunier, qui a des idées très nettes en matière d'histoire, a abordé celle-ci voici déjà longtemps. Un jour Chateaubriand l'intéressa ; un autre, Joubert. Puis il fut capté par la singulière figure de Marie Sidonie de Lenoncourt, marquise de Courcelles. Avec cette aventurière, il entrait dans un domaine déjà plus fermé, où les enquêtes sont malaisées et les trouvailles rares. Il eut la bonne fortune de rencontrer, — conjoncture exceptionnelle dans une existence d'historien, — une personne compatissante au sort des travailleurs et qui, possédant une correspondance inédite de Mme de La Fayette et de Ménage, consentit à la lui communiquer. Ces lettres constituent un document inestimable, car elles ne sont point, par hasard, des lettres de « parade », faites pour être lues et applaudies dans les ruelles, mais des lettres intimes, des lettres vraies, reflétant au jour le jour les sentiments spontanés des correspondants.

Cette précieuse communication détermina probablement M. André Beaunier à écrire sur **Madame de La Fayette** une étude dont nous avons aujourd'hui la première partie. Pour bâtir cette étude M. André Beaunier s'est livré à des recherches modérées, se contentant de l'essentiel. Bien qu'il ne fournisse

que de très brèves références, nous discernons qu'il a utilisé, à la Bibliothèque nationale, les fiches de Rochebilière, les correspondances de Huet et de Ménage, les actes du cabinet d'Hozier; aux Archives nationales le plumitif de la Chambre des comptes et les registres des insinuations au Châtelet. Il a suivi étroitement les données de M. le comte d'Haussonville, précédent biographe de la comtesse qui connaissait tout au moins les fiches de Rochebilière. Par contre, il ne cite point le travail de Mme E. Angot: *Dames du grand siècle*, laquelle examina très attentivement les pièces du cabinet d'Hozier et en tira quelques clartés. On peut donc en conclure que M. André Beaunier a considéré, avec raison, comme un apport suffisant d'inédit la gerbe des lettres susdites.

Ces lettres ajoutent-elles des détails imprévus à la connaissance déjà acquise de la vie de Mme de La Fayette? Nous ne le croyons point. Par contre, elles illuminent singulièrement son âme. Et c'est sans doute ce qui a contraint M. André Beaunier à nous offrir une étude de psychologie rétrospective plutôt qu'une biographie ou une étude de mœurs. Hâtons-nous de le dire, cette étude de psychologie est admirablement traitée par un homme circonspect, soucieux de tout contrôler, non content du véridique, cherchant la vérité complète.

Sa sympathie et son admiration pour son héroïne sont ardentes. Souvent, avec un regret douloureux, il constate chez celle-ci des traits de caractère fort à son désavantage. Il ne nous les cache point. Il en fait l'aveu avec circonlocutions et enveloppements, mais il en fait l'aveu. Il souffre néanmoins difficilement que quelques quidams impertinents se permettent, dans le passé, de jeter, sur son élue, des ombres défavorables. Que Tallemant des Réaux, ami cependant de Le Pailleur et de Ménage, fort bien renseigné par eux sur Mme de La Fayette et, au surplus, l'ayant connue, tout au moins dans la paroisse Saint-Sulpice, où il habita longtemps, et à l'Hôtel de Rambouillet, dont il fut l'hôte le plus constant; que Tallemant des Réaux dise un mot malveillant de la comtesse, cela exaspère M. Beaunier. Et le voici qui jette le doute sur les propos de cet étonnant observateur des mœurs. Les gazetiers aussi déplaisent à M. Beaunier. Ce pauvre Loret, qui raconte sur Mme de La Fayette, alors Mlle de La Vergne, quelques anecdotes de nature à désobliger cette jouvencelle, lui apparaît comme un sot en trois lettres. Ne justifions pas Tallemant des

Réaux. Il écrivait dans l'ombre sans dessein de répandre ses écrits. Ils ne risquait que le blâme de la postérité. Mais Loret ! Loret publiait une feuille hebdomadaire circulant partout. Il la publiait à son dam. C'était l'époque où la bastonnade punissait, sans recours à la justice, la calomnie, le persiflage même. Bussy-Rabutin ne parla-t-il pas de couper le nez de Boileau soupçonné d'avoir médit de lui? Or nous ne voyons pas que Loret ait jamais été « frotté ». S'il se trompe, il l'avoue humblement dans la gazette suivante. Il n'eut point de talent, convenons-en ; mais la vérité coulait de sa « veine » naïve.

Voilà les querelles principales qu'il faut chercher, pour être juste, à M. Beaunier. Il faut lui dire aussi qu'il n'a pas assez appuyé sur le portrait de François de La Fayette, évêque de Limoges, le plus processif des hommes ; qu'il n'a pas montré une curiosité suffisante sur les raisons de ces interminables procès que Mme de La Fayette vint soutenir à Paris. (La procédure peut être aisément retrouvée dans les registres du Parlement, mais c'est un travail fastidieux.) Enfin il faut lui assurer que sa tendresse pour la comtesse l'incite à considérer trop en beauté les pédants, comme Ménage, dont cette dame fut entourée.

Est-ce tout ? C'est tout, et ce n'est pas grave. Et maintenant, disons avec la même franchise quelles délices nous avons retirées de la lecture de ce livre. Depuis la *Disgrâce de Nicolas Machiavel*, de M. Jean Dubreton et la *Vie intérieure de Lamartine* de M. Jean des Cognets, ouvrages insuffisamment loués par la critique, nous n'avions pas rencontré un volume d'histoire écrit dans un style si limpide (un peu précieux parfois), équilibré avec une plus lucide intelligence. Sans doute M. André Beaunier a-t-il emprunté à Madeleine de Scudéry son idéalisme, ce goût de peindre sous des aspects attrayants des mœurs souvent corrompues (les mœurs de la cour de Madame par exemple) ; sans doute subit-il la fascination de ce passé que Mme de La Fayette lui découvre orné de tant de charmes, mais c'est un enchantement que de parcourir ce passé en sa compagnie. M. André Beaunier a retrouvé les mots dorés de Charles Perrault et les a assemblés avec cette gentillesse, cette finesse, cette grâce dont Voiture emporta avec lui le secret. Son livre pullule de pages exquises, si délicatement tissées de phrases charmantes et ténues qu'elles ressemblent à des dentelles anciennes. Des portraits aussi, celui par

exemple de Huet, si difficile à sauver du reproche de pédantisme, sont traités avec une infinie patience, un soin rare du détail qui rend l'ensemble à la fois séduisant et frappant.

Et enfin si, dans ce travail, la vie de Mme de La Fayette disparaît un peu, car on n'en connaît en définitive que des détails peu mémorables, son esprit, son intelligence, sa valeur morale éclatent, pénétrés à fond à l'aide précisément de cette correspondance inédite, sincère, vivante, plutôt que vibrante mise ès mains de M. Beaunier. M. Beaunier la détaille par petits morceaux, la fait servir à son dessein de psychologue, en tire toute la douceur, la spontanéité, le charme, le pétillement. Ne parlons pas de ce qui, dans cette correspondance, concerne la tendresse de Ménage pour son élève dont il fut l'amoureux transi, se repaissant de fumées. Ces pages fourmillent de petits faits agréables. Parlons des mots de Mme de La Fayette, où tout d'un coup se révèlent ses sentiments, son caractère, cette incapacité d'aimer, ce sens judicieux des réalités, cet « opportunisme », cette vision pratique des faits et des gens où l'on entrevoit déjà l'énergique femme d'affaires, ce goût aussi des choses de l'esprit, cette aptitude à les comprendre et à les juger.

Tout cela, c'est du nouveau ou encore ce sont des précisions formelles sur des faits soupçonnés, entrevus. Cela embellit-il l'image de Mme de La Fayette ? Non point. Cette dame ressort de l'analyse subtile de son nouveau biographe plus réelle, plus vivante, mais aussi plus énigmatique. On la découvre soumise aux lois de l'amitié, mais fermée aux fureurs de la passion. Et l'on se demande : où trouvera-t-elle l'émotion concentrée dans la *Princesse de Clèves* ? M. André Beaunier nous dira bientôt, espérons-le, si La Rochefoucauld, vieilli, fut capable d'éveiller la torpeur sentimentale de son héroïne.

Memento. — Nous avons signalé l'heureuse et soigneuse publication, par M. H. Vaganay, de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, dont on avait tant de peine à se procurer des exemplaires complets. Le second volume de cette réimpression (livre V à VIII) paraît à Strasbourg, sous les auspices de la *Bibliotheca romanica*. — Dans la *Renommée de Montaigne en Allemagne* (Edouard Champion) M. Victor Bouillier prouve que le philosophe fut plus et mieux goûté, parmi les intellectuels de ce pays, qu'on ne l'a dit jusqu'à l'heure. C'est à partir du XVIIe siècle que la pensée du philosophe se répandit au delà du Rhin. M. Bouillier cite tous les écrivains qui s'en inspirèrent ou qui la commentèrent et parmi lesquels

on relève les noms de Jacob Brucker, Leibniz, Bodmer, Lessing, Lichtenberg, Bode, Gœthe, Nietzsche, etc...— M. André Hallays a fait, l'hiver dernier, à la Société des conférences, un cours sur *Madame de Sévigné*. Il le publie chez l'éditeur Perrin et modestement s'excuse de ne point apporter une véritable biographie, ni une étude critique sur la « divine » marquise. Son dessein est seulement d'accroître les sympathies dont l'épistolière est l'objet. M. André Hallays s'humilie trop. Son livre est agréable, surtout dans la partie concernant la vie provinciale et champêtre de Mme de Sévigné. Il connaît bien les décors de cette vie pour les avoir fréquentés au cours de ses « flâneries » ; il en reconstitue avec fidélité le dessin général et l'animation. De très beaux portraits, dont quelques-uns inconnus, parent ce livre sincère. — Au sommaire de la *Revue de littérature comparée* (oct.-déc. 1921), toujours très variée et bien informée : P. Dimoff : « Une source anglaise de « l'Invention » d'André Chénier » ; H. Tronchon : « Herder et Lamartine » ; G. Roth : « Kerke White et Joseph Delorme » ; P. Martino : « Sur deux poèmes musulmans de Leconte de Lisle ».

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *Les Hommes abandonnés*, « Mercure de France ». — Léon Lafage : *Les Abeilles mortes*, Grasset. — Jules Mauris : *Alfred Rautare ou la coupable innocence*, Albin-Michel. — Max Daireaux : *Timon le magnifique*, Albin-Michel — Jean Giraudoux : *Suzanne et le Pacifique*, Emile Paul. — Albert-Jean : *La Ville de joie* : Renaissance du Livre. — André Baillon : *Histoire d'une Marie*, Rieder. — Gyp : *Mon ami Pierrot*, Calmann-Lévy. — Sarah Bernhardt : *Petite idole*, Nilsson. — Jeanne Landre : *Le débardeur lettré*, Férenczi. — André Devens : *Le Forban*, Renaissance du Livre.— Magdeleine Chaumont : *Le roman d'un chien*, Albin Michel. — Claude Farrère : *Contes d'outre et d'autres mondes*, Dorbon.

Les Hommes abandonnés, par Georges Duhamel. Fidèle à son programme philosophique, l'auteur continue à s'occuper des déshérités de ce monde. Heureux ces pauvres d'esprits qui entrent, tout vivants, dans l'immortalité en passant par le rayonnement d'un cerveau de poète..... Il les remet debout, les fait revivre, logiquement, malgré leur apparente folie et les explique en illuminant leurs sombres dessous de toute la force de la projection spirituelle. C'est, en somme, un Dieu qui repétrit l'argile humaine et en tire une nouvelle âme. Pour juger, en dernier ressort, il faut connaître le motif des impulsions mauvaises, la cause des désespoirs secrets, le mystère qui peut muer la bonté naturelle en frénésie coupable. Toute molécule de la terre a sa place et doit justifier

sa présence. Aucun être humain ne peut échapper à une analyse bien faite. Seulement les écrivains ont une tendance à choisir des sujets connus ou trop exceptionnels pour ne pas s'imposer sans le contrôle de la raison. Georges Duhamel étudie, dans ces *hommes abandonnés*, ceux qui ne semblent pas assez intéressants ni assez criminels pour captiver le public, ce grand public qui adore le sang répandu à flots, quand il ne s'agit pas du sien ! Dans l'histoire que raconte *le voiturier* nous sommes obligés, bon gré mal gré, de concevoir à la fois la fable populaire, l'erreur judiciaire et la réalité de la conscience ou de l'inconscience du pauvre héros, si humble dans son crime et qui n'a probablement pas commis les autres. Cet homme qui tranche la gorge d'un berger, bourreau châtreur de ses bêtes, parce que c'est plus fort que lui : *ça lui paraît dégoûtant* et qu'il représente tout à coup la révolte sacrée de la nature en face de la... bestialité humaine, est tout simplement le champion d'une religion à jamais perdue. D'abord, j'avoue que c'est *mon frère...* car je n'aurais pas agi autrement que lui si je m'étais trouvée à pareille fête ! Or, je le comprends, moi, et pourtant il ne me comprendrait pas, lui ! Mais ce n'est ni un fou... ni un homme de lettres, c'est tout simplement un être relié à la vie humaine par le fil invisible de l'ancienne animalité qui subsiste en lui... comme en moi. Je raconterai quelque jour des crimes que j'ai souvent prémédités sans les accomplir, ce qui, vis-à-vis du héros de Georges Duhamel, me rend bien plus coupable que lui. On sent quelquefois dans le style de l'auteur la cruauté de la pince chirurgicale, mais c'est en manière d'avertissement... au public trop indifférent à la vérité, même littéraire et auquel il finira par en cuire. Ainsi dans *l'Epave*, ainsi dans les *Guides*. Ces hommes, presque toujours ivres, qui escaladent les montagnes tout en *guidant*, ou en se croyant les dominateurs des gouffres et n'en sont que victimes de par les mystérieux vertiges montés d'eux ! Et ces pauvres paysans bien sages et bien innocents qui, tout à coup, devant la complicité sournoise de la mer, redeviennent les antiques pilleurs d'épaves, *les naufrageurs !* Comme tout cela est bellement senti et si nettement rendu !

Les Abeilles mortes, par Léon Lafage. Pour écrire ce roman, qui est à la fois de l'histoire et beaucoup d'amour, il faut être un érudit, un ironiste et un sentimental, mais que combien joli ce mélange d'états d'âme dans le délicieux paysage peint comme

un cloisonné d'émail ! Un homme se souvient du ciel d'Orient sous lequel vécut un de ses aïeux et il va à la reconquête de ce ciel, à la suite d'un tas d'aventures où les beaux yeux des femmes de là-bas, captives ou libres, sont aussi nombreux que les étoiles des nuits chaudes. Quand il revient, hélas, les douces abeilles familiales qui bourdonnaient dans l'humble rayon de la croisée de sa gentilhommière sont mortes. En s'en allant au loin on tue toujours quelque chose, et si mourir c'est partir tout à fait, on ferait peut-être bien de vivre plus modestement en restant.. à cause des petites abeilles et de leur miel.

Alfred Rautare ou la coupable innocence, par Jules Mauris. Je ne crois pas qu'un jeune homme, fût-il le fils d'un sous-chef de bureau au ministère de l'Agriculture, officier de l'Instruction publique, puisse être si bête que ça. L'amour platonique est une chose d'une telle noblesse et d'une telle volupté, que ce petit imbécile n'a jamais pu y atteindre, même en s'imaginant le plus vertueux des hommes. Maintenant, cette aventure est fort drôle, étant donné son dénouement, qui consiste dans la recherche et aboutit à la condamnation d'une paternité illusoire. Les attendus sont fort savoureux.

Timon le magnifique, par Max Daireaux. D'un esprit rare et très fin, d'une gaîté toute *latine*, de la meilleure gaîté, le pauvre garçon, inventeur du *Polymorphisme*, qui tombe, par snobisme et surtout désœuvrement de toute vie intérieure, dans les pires excentricités, donne assez bien le goût du jour ; la veulerie devant l'outrance, d'où quelle vienne. Je ne sais pas si demain on enterrera sous une guirlande de gestes ridicules le cubisme, le futurisme et autres dadaïsmes munichois, mais ce que je sais bien. c'est qu'un Français, de bonne souche, qui emploie son talent à donner les verges à tous ces sombres pantins obscurcissant la radieuse ironie voltairienne, fait œuvre de très bon Français.

Suzanne et le Pacifique, par Jean Giraudoux. De tous les écrivains nouveaux celui-ci est un des mieux doués. Mais combien difficile à lire ! En terminant son livre je me demandais encore si vraiment la courageuse et si capricieuse héroïne avait fait physiquement ce voyage, car pour suivre tous les méandres et tout le compliqué trajet de ce cerveau, qui va du nuage qui passe à l'association d'idées qui peut en découler, il faut aller aussi vite

que l'avion intellectuel que monte l'auteur. C'est une telle succession de fantaisie métaphorique et de dilemmes posés, qu'on ressent quelquefois le terrible mal de mer vous invitant à restituer aux pieds du créateur de ce vertige... toutes les couleurs qu'il lui plaît de vous faire avaler. Ah ! si je pouvais citer !... C'est un livre où l'on trouvera toutes les belles phrases épigraphiques de l'avenir !...

La ville de joie, par Albert Jean. Imaginons la création, qui fut aussi toute artificielle, d'un nouveau *Deauville*. Firmin Lardieu, un entrepreneur et un entreprenant, met sur pied une cité de plaisir, on y joue, on y boit et on y dévalise...toutes les vertus. Un peintre parisien est prié de donner quelques retouches artistiques à ce nouvel aquarium. Il s'éprend d'une fille de pêcheur et de la femme très soumise du notaire de l'endroit. La haute et la basse ville sont en présence. On se dispute, on se bat, mais l'amour y a son instant de vive lumière, son apothéose dramatique en la chute affreuse de l'ange qui n'a pas voulu survivre à son beau rêve, un peu trop chaste pour l'homme tout autant que pour la femme. Espérons que la ville de joie sera une ville repentie et que le cinéma bien pensant fera fermer les portes du salon de jeu en nous racontant l'histoire vengeresse sur l'écran tout à fait moralisateur.

Histoire d'une Marie, par André Baillon. Je ne voudrais pas attenter au libre choix du sujet, mais, si sincères, si parfaitement poignantes que puissent être les biographies de prostituées, elles me semblent toujours un peu bien inutiles parce que je ne crois pas à la naïveté des *Dames aux Camélias* de n'importe quelle nuance littéraire. Je crois qu'on aime le vice pour lui-même et que les auteurs mâles ou femelles qui le décrivent avec autant de soin le préfèrent certainement à la vertu. Alors le point de vue moralisateur disparaît dans cet ensemble de trop bonnes dispositions pour le sujet. Il est un fait certain, et qu'il faut souligner, malgré le respect dû à celui ou à celle qui l'entoure de ses mille soins psychologiques, c'est que, depuis que le monde est monde, *Eve* a la prostitution dans la peau. Jamais un homme, si parfaitement taré qu'il puisse être, n'arrivera au degré de lâcheté physique et morale où en arrive le plus naturellement du monde n'importe quelle femme, amoureuse ou non. Il est donc très normal de rencontrer la prostituée sous toutes les latitudes et sous

tous les aspects. Maintenant, ce n'est pas la société qui est coupable en les mettant en prison... c'est celles qui se tolèrent servantes. C'est une erreur de les croire malheureuses. Pour bien connaître la question il faut avoir été Dame patronesse d'une œuvre essayant de relever moralement parlant ces pauvres filles. J'ai conservé de quelques études de mœurs que j'ai pu m'offrir à leur endroit le plus vif désir de les brûler en place de Grève à la moindre velléité de se sortir de leur spéciale condition. C'est par la pitié qu'on a cultivé l'adultère et c'est par les histoires de toutes sortes de Marie qu'on propage des tas de maux qui ne sont pas tous d'une cérébralité distinguée. Ceci dit, le livre de M. Baillon n'en est pas moins un livre fort intéressant, sauf le personnage principal.

Mon ami Pierrot, par Gyp, C'est un conte bleu, au clair de la lune conté. Pourquoi chicaner cette étincelante et douce Gyp, qui continue à croire que les petites oies blanches ont une volonté ferme en amour et que les gentils petits garçons peuvent rester fidèles à un idéal, même lorsqu'ils ne sont pas des bâtards d'une incontestable noblesse. Par-ci par-là, un mot éclate comme une fusée. Une vérité retombe en pluie d'étoiles. Et c'est assez pour que le conte bleu amuse de grands enfants, y compris ces naïfs qu'on appelle des philosophes!

Petite idole, par Sarah Bernhardt. C'est un raccourci, certainement, de l'histoire de la Grande. Mais comme nous aimerions plus de franchise et moins de décor fatal ! Nous admirons tous la femme dans l'actrice, aussi voudrions-nous la sentir plus proche de nous par l'aveu, non pas d'une faiblesse, nous l'en croyons très incapable, mais par la nervosité d'un possible qu'elle ferait passer dans nos nerfs d'humble mortelle ? Enfin, nous espérons maintenant qu'on nous donnera plus tard le secret du ressort de cette vie divine qui ne peut s'expliquer que par la plus absolue des indifférences à toutes sensations humaines.

Le débardeur lettré, par Jeanne Landre. Ce qui me gâte, justement, ce sympathique garçon c'est *qu'il en est !* Comment concevoir la sincérité de sa passion effrontée pour une artiste, puisqu'il est, lui-même, un pasticheur de tous les sentiments ? Enfin, c'est un héros de Jeanne Landre, et on lui doit le respect, mais que la bonne marraine me permette de lui dire que si j'avais jamais rencontré un Ludo quelque part, fût-ce chez moi, je l'aurais

régalé d'une série de coups de cravache, histoire de lui apprendre qu'un homme se conduisant comme une grue ne mérite que ça.

Le Forban, par André Devens. Un Monsieur de l'espèce *rasta* qui est très banal, en somme, car il finit par être amoureux de la femme comme un honnête homme ordinaire. Il y a des tableaux de mœurs politiques et des courses à la croix qui sont fort bien peints, à peine poussés au noir.

Le roman d'un chien, par Magdeleine Chaumont. C'est joli, un peu trop. On s'efforce de donner des leçons à l'humanité par l'animalité, une morale en action aussi louable que possible. Il y a aussi le roman d'un chat, *Moustic*. Mais la dame bien élevée qui a écrit cela ignore une chose, c'est que les animaux n'ont plus besoin d'être loués, il conviendrait de *les venger*. Il est temps de détruire de fond en comble l'esprit moral du monde pour le remplacer par la morale du tigre ; réduire l'homme à l'état d'esclave, de bouffon et d'aliment. Ça va devenir leur tour de se nourrir de l'être humain... et je n'ai qu'une crainte, c'est que cette sale nourritu e leur communique la peste !

Contes d'outre et d'autres mondes, par Claude Farrère. Les plus beaux bijoux littéraires de l'auteur dans un superbe écrin de l'éditeur Dorbon.

RACHILDE.

THÉATRE

Les Droits de la Critique. — Théatre Antoine : *Le Dieu d'argile*, pièce en 3 actes de M. Edouard Schneider. — Théatre national de l'Odéon : *Louis XI, curieux homme*, chronique de France, en six images, de Paul Fort. — Théatre des Arts : *Le Cousin de Valparaiso*, comédie en 4 actes de MM. Fonson et Kolb. — Théatre Albert-Ier : *Celui qui tient la lampe*, opérette en 3 actes de MM. d'Hauswyck et Rex. — Athénée : *Le Paradis Fermé*, comédie en 3 actes de MM. R. Coolus et Hennequin. — Incidents.

J'aurais volontiers assisté à la reprise de *M. de Pourceaugnac*. M. Georges Ricou, que l'Odéon soucie, a oublié le *Mercure de France*. J'aurais de même voulu dire mon mot sur le *Chemin de Damas*, de M. Pierre Wolff, pièce dont la béante vacuité donna le vertige aux plus endurcis highlanders de l'éloge ; M. Sylvestre m'a fermé les portes du Vaudeville. J'aurais eu également mon petit avis sur la comédie de M. Pierre Mortier, que l'on joue aux Mathurins et sur la revue de Rip et Gignoux que l'on joue aux Variétés et sur la *Comédienne* de M. Bousquet, qui

exerce au théâtre des Nouveautés. Les tenanciers de ces divers établissements ne m'ont point accordé le droit de regard qu'au nom d'un usage fort ancien et d'une loi très récente je réclamais à leurs employés, par les judas de leurs portes. Je pris d'abord — tant est prompt l'orgueil humain ! — ce bannissement pour une mesure particulière. Les clameurs des cuistres et des écrivassiers à qui j'enlevais la peau, les protestations des négociants, dont je m'efforçais de perturber le trafic, tout cela et le refus de serrer, dans les corridors, certaines mains habituées à porter les plats, m'aveugla d'abord sur l'évidence d'une moins flatteuse réalité.

Au vrai, le critique du *Mercure* est traité, par la gent théâtrale, de la même façon que ses confrères les critiques des grandes revues françaises. Les plus éminents comme le plus modeste subissent un sort identique. D'une manière générale, les marchands de spectacles n'accordent aucune importance aux opinions des gens qui ne s'expriment point à proximité des colonnes de publicité théâtrale. Les directeurs ont des excuses ; la meilleure consiste dans la facilité où ils sont de contredire, moyennant écus, aux avis qui les désobligent. L'an passé, le critique d'un puissant quotidien malmena le *Chérubin* de M. Wiener de Croisset. Le lendemain, une proclamation, issue du coffre-fort de M. Volterra, annonçait aux lecteurs du puissant quotidien que « tous les critiques importants » avaient trouvé le Chérubin de notre fils de preux très supérieur à celui qu'avait jadis inventé le roturier Beaumarchais. On conçoit que de telles mœurs aient pu troubler l'entendement des directeurs de théâtre et qu'ils se méfient des publications où les problèmes dramatiques ne se résolvent pas au moyen de la réglette typographique et des tarifs de publicité. Leur opinion sur ce point s'étend du particulier au général. On les voit, par exemple, donner le pas aux critiques des journaux les plus confidentiels, sur les critiques des revues les plus universellement répandues. Parlons net : M. Doumic, de l'Académie Française, qui tient les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* au courant du mouvement dramatique, ne saurait égaler en prestige (aux yeux de maints directeurs) l'Aristarque de telle gazette imprimée chaque jour pour le délice des seuls correcteurs de la rue du Croissant. C'est un fait. Je répète qu'on lui peut trouver de bonnes explications. Au surplus, les critiques et leurs associations ont en cela leur part de responsabilité. On a pu voir le plus

éminent d'entre eux, éconduit par les contrôleurs d'un théâtre, sans que leur confraternité s'exaltât jusqu'à le suivre dans la rue. Mieux : l'an dernier, M. Henry Bataille fit refuser l'entrée du Vaudeville, où l'on répétait la *Tendresse*, à tous les critiques non inscrits sur la liste de ses claqueurs ordinaires. M. Sacha Guitry en use de même, qui n'a point, lui, les mêmes raisons de craindre le blâme des gents de goût. Bref, « on invite qui l'on veut », c'est entré dans l'usage, et personne n'y trouve à redire, parce que tout le monde se figure que les directeurs agissent selon leur droit.

Tout le monde se trompe. Je vais le montrer. Pour cela, je m'adresse à M. le ministre des Finances, qui nous a fait remettre des « cartes rouges » portant la signature de M. le directeur des Contributions Indirectes et enregistrées au syndicat des directeurs de journaux. « L'objet de ces cartes est d'exempter les critiques de la taxe sur les spectacles. » Dans le fait, cette exemption s'étend à tous les spectateurs des répétitions générales. Cette tolérance — qui s'oppose à l'esprit et à la lettre des récents décrets — signifie que, dans la pensée de chacun, les répétitions générales sont moins des spectacles publics que des manifestations, en quelque sorte techniques, et réservées aux professionnels de la critique et du « courrier ». L'Etat (plus respectueux des traditions que ne le croit mon royaliste ami Lucien Dubech) ne consent à l'abandon de ses droits que pour faciliter aux critiques le libre exercice de leur profession. Que cette libéralité profite aux demoiselles à ne pas marier, aux oisifs, aux petits aventuriers, aux amants en titre des comédiennes, aux concierges d'ouvreuses et aux copains de machinistes, c'est assez exorbitant ; c'est pourtant la réalité quotidienne. J'entends bien l'objection de MM. les directeurs : les répétitions générales sont données sur invitations; ce sont des spectacles gratuits, et, par conséquent, exonérés des taxes, surtaxes et droits divers. Erreur. Les taxes, surtaxes et droits divers ne frappent pas seulement les coupons achetés au bureau, mais toutes les *entrées*. C'est le péage du plaisir dont le législateur, fort précisément, ne voulut affranchir que les seules personnes appelées au théâtre par leurs obligations professionnelles. On ne fera croire à quiconque que Mlle d'Alençon et M. Alexandre Duval vont aux répétitions générales pour travailler. Cela n'est pas davantage le cas des douze cents personnages

que, dans l'euphémique argot des coulisses, on désigne sous le nom d' « ayant-droits ». J'ai fait le compte des sommes dédaignées ainsi par nos argentiers magnifiques : il s'agit de *deux millions par an*. Assurément, ce serait faire payer cher à la nation l'entretien de ses conseillers dramatiques, même si ces conseillers y trouvaient quelque facilité dans l'accomplissement de leur mission. Mais que dire d'un pareil gaspillage des fonds publics, s'il n'est point justifié par le respect des usages qui lui servent de prétexte ?

Il est temps de songer à cela. Je m'adresse d'abord à l'excellent M. Georges Boyer, président de l'association de la critique ; il a qualité pour intervenir efficacement dans ce débat ; c'est sa tâche et je ne pense pas qu'il s'y dérobe ; je me fais fort de lui montrer que cent cinquante places suffisent à satisfaire toute la critique parisienne, étant admis que le métier de critique consiste à écrire quelque part. La cause est fort bonne. Si, par impossible, mes confrères s'en désintéressaient, je poserais moi-même la question à M. le ministre des Finances. On assure que c'est un homme très occupé. Mais deux millions valent bien cinq minutes de son temps, six mille francs par seconde ! Un boxeur même trouverait que c'est bien payé. Nous allons bien voir.

§

Des droits passons aux devoirs. Mes confrères, et en particulier les plus lettrés d'entre eux, n'ont-ils point quelque remords de la manière qu'ils eurent, l'autre mois, de traiter un jeune et probe dramaturge, M. Edouard Schneider ? Pour avoir écrit une pièce, le **Dieu d'argile**, qui pouvait déplaire, mais qui surpassait singulièrement le casuel dramatique, M. Edouard Schneider assuma toutes les railleries et toutes les remontrances des censeurs. Ces messieurs éprouvent-ils, comme on l'a assuré, la nécessité de montrer les dents une fois par mois ? Pensent-ils ménager de la sorte le bon renom de leurs rubriques et rompre le cours de leurs complaisances ordinaires ? Naturellement c'est un jeune écrivain, et, de préférence un poète, qui fait les frais du sacrifice. Certes, l'idée ne viendrait point aux grands-prêtres du goût public d'immoler un ajusteur d'adultères, un fabricant de vaudevilles ou un ravaudeur de tragédies. Il y faudrait le modeste courage d'écrire ce qui se dit au long des entr'actes. C'est peu, oui. Ce serait rompre avec une jeune, mais déjà sacrée tradition.

Voilà pourquoi le chœur des « guides de l'opinion » condamne dans les feuilles les seuls auteurs dont il célèbre le talent dans les corridors. Juste réciprocité évidemment.

Le plus beau est qu'à M. Edouard Schneider ils ont reproché des défauts qu'ils considèrent habituellement comme des qualités. Les symboles qui, en effet, alourdissent les quatre actes du *Dieu d'argile* sont idem numéro que ceux dont M. Henry Bataille gave les unanimes bataillards du feuilleton. N'ai-je point lu un peu partout qu'on faisait grief à M. Schneider de se montrer déclamatoire? Et c'étaient les panégyristes de M. Rostand II qui parlaient ainsi, au lendemain même de leur indécente apologie de *La Gloire*, si dépourvue, n'est-ce-pas? d'emphase et de redondance... Passe pour le fretin. Il n'en est plus à faire ses preuves et l'on ne doit pas se montrer surpris de voir piétiner le *Dieu d'argile* de M. Schneider après avoir vu bafouer les *Amants puérils* de M. Crommelynck. C'est dans l'ordre. Mais ma surprise est grande et aussi ma perplexité de voir M. Henry Bidou, d'ordinaire si perspicace, tenir sa partie dans ce choral de l'injustice et du parti pris. Je ne l'attendais point là et je le lui dis comme je le pense.

Le conflit que l'auteur nous propose est celui de l'indépendance et du succès ; deux hommes : l'un, Folzer, aspire au suprême orgueil de la solitude; l'autre, Pierre Lannes, auteur dramatique, est en proie à toutes les servitudes de la réussite. Quelque chose comme Zarathoustra opposé à Maurice Donnay. Entre ces deux hommes, une femme, Elisabeth, éprise de renoncement, anxieuse, pitoyable. Elle aimait l'homme de théâtre; et elle a suivi le prophète, sur sa montagne, lui dédiant une amitié « qui ne coûte rien à la vertu ». Dix ans, elle soutient l'orgueilleux dans son isolement. Mais l'homme à femmes revient; et il la reprend. Elisabeth trahit la haute amitié du solitaire, dont l'orgueil exalté par ce coup atteint à la folie. Voilà la pièce. Je conviens qu'elle ne pouvait obtenir le succès de *Tire-au-flanc* ; et je conviens que les lecteurs du *Colonel Ronchonnot* n'y pouvaient trouver aucune satisfaction, et je conviens de même que le dialogue souvent abstrait de M. Schneider devait surprendre un public habitué à des festins d'ordures ménagères et qui toujours se détournera, avec une invincible répugnance, de n'importe quelle nourriture spirituelle. Mais je m'étonne que la beauté tout à fait remarquable et très soutenue du quatrième acte n'ait point ému les dix Parisiens ca-

›ables d'absorber, sans défaillir, un peu d'air pur, un peu d'air [ue ne chargent point les aromes des prostibules. Cela est vrai, ›articulièrement, de la scène où l'auteur confronte l'ermite et le éducteur. Je pose en fait que la qualité de cela ne pouvait échap- ›er aux hommes dont je parle. Alors?... Alors je n'insiste pas. Il e peut, après tout, que M. Edouard Schneider ait été la victime 'une « vague » de mauvaise humeur. Les foules ont leurs capri- es et la foule des répétitions générales plus que toutes les autres. e m'en veux tenir à cette hypothèse, et je prends la liberté de la oumettre à l'auteur du *Dieu d'argile*. Mieux vaut croire cela que e s'en tenir à ma première supposition : à savoir que l'éreintement e M. Schneider servit de rançon aux moins pardonnables complai- ınces de la critique. M'est avis que nous verrons un jour se re- ›ver sa pièce. Elle ne sera, dans tous les cas, pas mieux jouée u'elle le fut par Mme Suzanne Desprès, M. Harry Baur et [. Henri Rollan. En l'occurrence, d'autres que moi ont félicité :s excellents comédiens. Je ne rougis point d'être presque seul à :s remercier.

§

A vous aussi, Paul Fort, je dis merci ; vous sûtes donner une ırmonieuse et vivante réalité aux ombres qui traversèrent nos ›veries d'enfants. Nous sommes allés à votre pièce, comme jadis, sant *Quentin Durward* nous allions aux pâles images roman- ques, aux portraits en taille-douce du roi pieux et retors, aux :ofils d'Olivier-le-Daim, de Tristan l'Ermite et des autres, dé- chés dans les cadres à blasons sur le fond crénelé de Péronne. n vous a reproché de vous en être tenu au gentil art de l'enlu- ineur. Plût au ciel que, reprenant godets et pinceaux, vous loriez pour nous le vélin, bel imagier. Faites-nous des estampes ; la nous changera des cartes transparentes que nous offrent, au ir tombé, cent obscènes camelots. Les trouvères et les colpor- urs passaient autrefois pour un peu sorciers ; on leur prêtait des iracles. Vous en avez fait un, vous, et véridique : vous avez concilié M. Gavault avec les artistes. Comme le bon peuple de ıris aime bien les moineaux francs, il a fêté et fête encore le ince des poètes ; **Louis XI, curieux homme**, montre son ›queton noir, ses grègues bourgeoises et son chapeau à figurines vant un Odéon débordé. Voilà bien la plus curieuse de toutes s curiosités. Cela n'empêchera point, certes, d'assurer que le

public préfère les cochons aux poètes ; cela est vrai dans bien des cas ; mais ce n'est pas toujours la faute au public...

On a querellé Paul Fort sur une scène de la pièce, où Louis XI annonce à Olivier-le-Daim (cet ancêtre méconnu de M. Pujo) que les royalistes finiraient par abattre la royauté. Je sais bien qui lui cherche cette noise ; c'est le meilleur critique de Paris, fors le cas où il parle des Juifs ou des Capétiens (Valois et Bourbons). Alors, son sang-froid l'abandonne, et c'est miracle qu'il ne perde pas l'esprit. Que Paul Fort ait peint, en Louis XI, un Français de France, crédule et sceptique, économe et madré, riant, haussant les épaules, blagueur et dur à l'adversaire, un peu sournois, fin politique, hautain avec les grands, familier avec les pauvres, un type, si l'on veut, dans le genre de Clemenceau, fait pour la popularité et la légende ; que Paul Fort ait peint cet homme, cela ne peut suffire à l'ami Dubech. Il lui faut une pièce historique, entendons : une pièce qui fasse honte aux démocrates. Allons, allons ! Paul Fort ne mérite point qu'on le tire des jardins du Luxembourg, par sa belle cravate, pour le conduire dans les « grandes réunions publiques et contradictoires » où, selon les estrades, on appelle Louis XI prince très catholique ou vieux coquin. Tenons-nous-en au « curieux homme », c'est assez.

Raconter la « Chronique » de M. Paul Fort pourrait, je pense, contrarier ses désirs. Il n'a pas voulu faire une pièce et il s'est moqué de toutes nos règles avec une belle insouciance de vagabond : « en six images », a-t-il dit. Cela ne relève ni de l'analyse ni du commentaire. Allez feuilleter l'odéonesque album ; faites comme tout le monde, bonnes gens, et prenez plaisir au trait vif, à la couleur franche de notre artisan. Après cela vous irez voir les plats clichés d'un Wolff et vous tâcherez de ne pas vous décrocher les mâchoires à force de bâiller. *Louis XI, curieux homme* est bien joué, bien habillé. Quant aux décors, j'attendais mieux de M. Emile Bertin que le succès n'améliore point.

§

Un monsieur mûrissant et sentimental aime une jeune fille aussi pauvre que tendre et faible autant que délicate. La jeune fille aime un méchant garçon de vingt ans. Vers onze heures et demie le barbon, essuyant du bout de l'index une larme lentement distillée, marie la demoiselle au coquebin. Entre temps, tout le monde est devenu riche, les parvenus affichent une muflerie u

peu révoltante et deux ou trois personnages s'expriment avec l'accent belge, ou marseillais ou chilien. Voilà la base (de tout repos) sur laquelle M. Fonson, Bruxellois de Paris, construit des comédies souvent ingénieuses et assez agréables, dont la meilleure fut, je crois, la *Demoiselle de magasin*. Le titre change, non la manière ; tel est encore le nouvel ouvrage que nous a, l'autre soir, proposé la direction du Théâtre des Arts. **Le cousin de Valparaiso** nous est, par ailleurs, une vieille connaissance. Il ressemble comme un frère au *Marchand de la Guadeloupe* de Mercier ; celui-ci revenait, lui aussi, du bout du monde et trompait sur sa fortune des parents cupides, égoïstes et fermés à la pitié. C'est une très vieille donnée, souvent portée au théâtre, et dont le bonhomme Mourguet, canut du Gourguillon, tira *les Frères Coq*, ce chef-d'œuvre du guignol lyonnais. Il faut croire que les mêmes choses amusent les hommes de tous les temps. Ceux de 1921 ont fait un bon accueil au Valparaisien jovial. M. Fonson joue, et fort bien, sa pièce, en compagnie d'acteurs inégaux, mais consciencieux.

Au théâtre Albert-Ier on joue une opérette : **Celui qui tient la lampe**, d'une teneur un peu grosse, mais assez plaisante. Chez M. Lugné-Poe, l'acteur italien Alfredo de Sanctis joue dans sa langue des ouvrages de Gorki et d'Emile Fabre.

Le **Paradis fermé**, de MM. Coolus et Hennequin, fait rire, même sourire. Ainsi fut comblé le vœu de deux auteurs plus ambitieux qu'on ne pourrait le croire. Les acteurs ont très bien joué, avec allégresse et variété.

§

Incidents — L'essai de Jacques Copeau sur la reconstruction du théâtre, que nous avons longuement commenté (1), vient de paraître, avec un long retard. Le directeur du Vieux-Colombier écrit :

Pour juger les mérites et les défauts d'une représentation théâtrale, il ne suffit pas d'être journaliste, ou littérateur, ou romancier, ou même auteur dramatique, mais il faut savoir apprécier la composition d'un ouvrage et son style, la vérité des personnages et la qualité du dialogue, le jeu des acteurs et celui des figurants, la diction, l'attitude, la chorégraphie et le costume, la plantation du décor et son éclairage, enfin l'esprit de la mise en scène. C'est ce qu'aucun critique dramatique de l'heure pré-

(1) V. *Mercure* du 15 octobre.

sente n'est capable de faire, et cette décadence de la compétence critique est pour beaucoup dans la décadence générale du goût théâtral.

En voilà pour nous tous! Si quelques-uns d'entre nous ont étudié les diverses techniques dont parle M. Copeau — et la musique par surcroît,—ce n'est pas à l'école du Vieux-Colombier. Alors cela ne compte pas. C'est bien ce que veut dire M. Copeau? Et, si je me trompe, je lui demande de nommer un critique défunt ressemblant au modèle qu'il nous trace. Etaient-ce La Harpe, Gustave Planche, Jules Janin, Barbey d'Aurevilly, Sarcey, Catulle Mendès? Je ne plaisante pas. Ou bien les « grandes époques dramatiques » eurent des critiques dignes d'elles ; ou bien la compétence critique n'est pour rien « dans la décadence générale du goût théâtral ». Je penche pour cet avis et je viens de donner mes raisons. A Copeau de nous fournir les siennes.

— M. Paul Gsell a consacré à Gémier un opuscule (1) où se trouvent incomplètement racontées les trente-trois années durant lesquelles ce grand comédien lutta contre tous et contre lui-même : « Je me sens la force de recommencer, avec la même joie », m'écrivait-il récemment. Nous le savons, cher Gémier ; à l'heure où j'écris ces lignes, ceux qui vous aiment attendent la décision de Léon Bérard ; et ils sont anxieux, car l'art que vous servîtes n'eut jamais à se louer de la politique. Si cela dépendait de notre affectueuse admiration, vous dirigeriez l'Odéon (2).

— M. Henry Lyonnet consacre (3) un ouvrage extrêmement utile et remarquable aux « *Premiers* » *de Molière*. J'aurai l'occasion d'en parler, lorsqu'on fêtera le tricentenaire du grand comique.

— Un monsieur, que l'on dit être un vieux monsieur, a publié ceci dans *l'Eclair* (22 novembre) :

N'essaie-t-on pas, en ce moment, de créer un mouvement d'admiration pour cette œuvre, d'un cerveau un peu fêlé, et qui s'appelle *Ubu roi* ? Des gens d'intelligence et de savoir affirment, sans rire, qu'il s'agit là d'un véritable chef-d'œuvre. On l'imprime couramment. C'est le triomphe de l'école de Claudel, qui est tout de même moins farce, et de Crommelynck. Tous deux sont aussi, paraît-il, des hommes de génie ; il ne faut en parler qu'avec discrétion, car ils ont tous deux des fidèles, des admirateurs passionnés. Il s'est formé autour d'eux une Ecole, c'est peu dire, un culte, ayant ses fidèles, ses prêtres et ses pontifes.

(1) Chiberre, éditeur.
(2) On sait que ces vœux sont à présent comblés.
(3) Delagrave, éditeur.

communiant dans des pensées extravagantes, exprimées en petit nègre.

O Rachilde ! Jarry, triomphateur de l'école de Claudel !.. Comment diable Emile Buré, si lettré, si informé, si fin, peut-il, à côté de ses écrits et non loin de ceux de Louis Marsolleau, laisser traîner ces paquets de sottises ? Allons ! allons ! le *Phare de Romorantin* manque de copie. Buré, laisse-lui M. Jean Bernard !

HENRI BÉRAUD.

PHILOSOPHIE

M. Esch : *Notre métier*, Notes d'un professeur, Luxembourg, Linden et Hansen. — Robert Nussbaum : *Nos fils seront-ils enfin des hommes ?* Alcan. — J. Demoor et Tobie Jonckheere : *La science de l'éducation*, Bruxelles, Lamertin. — Alexandre Murat : *L'École Nationale de Demain*, F. Nathan, 1920. — Alexandre Murat : *La Morale à l'école nationale de demain* ; F. Nathan. — Paul Lapie : *Pour la raison* (nouvelle édition), Rieder et Cie. — Mlle J.-F. Renault : *Manuel de Morale*, F. Alcan. — Jacques Maritain : *Eléments de philosophie* : P. Téqui, 1920.

« Un jour, à Munich, on représentait je ne sais plus quelle pièce dont la scène est dans un milieu scolaire. Lorsque le héros principal prononça cette phrase : « Il n'y a rien de plus grand que d'enseigner », toute la salle fut secouée d'un fou rire. » — On rirait à moins et les humoristes s'applaudiront de voir s'ouvrir une nouvelle source de comique : le comique pédagogique. Ce n'est pas que le métier d'instituteur ou de professeur prête le moins du monde à rire. Mais le contraste est vraiment trop drôle entre les exagérations d'une certaine rhétorique démocratique, les boniments sur la mission de l'éducateur d'une part, et, d'autre part, les conditions réelles faites à la carrière enseignante. La réaction fatale s'est produite. A l'engouement succède une vie de désabusement. Aujourd'hui, c'est la crise sur toute la ligne ; crise matérielle et crise morale ; crise de traitements ; crise du recrutement, crise des programmes, des examens, crise de l'instruction elle-même ; car à quoi bon se munir de ce viatique encombrant ? Les cancres deviennent ordinairement les premiers dans la vie. — Eh bien ! si stupéfiant que cela paraisse, il se trouve encore des amateurs, voire des fervents de l'éducation. Explique qui pourra cette fidélité. Survivance des bourrages politiciens, persistance d'un obscur idéalisme, d'une vague religiosité laïque dans les rangs du primaire, ce bas clergé de la République ? — Dans le secondaire, calcul ambitieux de quelques jeunes arrivistes

abordant l'enseignement comme un lieu de passage vers des destinées plus hautes et désireux d'expérimenter s'il reste vrai que l'Université mène à tout, à condition d'en sortir. Peut-être ; mais ce cas n'est qu'une exception. — Il y a aussi les natures timides, indolentes, attirées par la sécurité d'une carrière réglée comme papier à musique, coupée d'ailleurs par l'agréable relâche des vacances, cette ultime attraction d'une profession dépréciée. Tous ces motifs peu reluisants entrent en ligne de compte ; mais il en est de plus honorables. Oui ; pour quelques-uns, il y a la vocation ; osons encore prononcer ce joli mot éveilleur d'énergies et d'espoirs ; encore qu'il jure avec l'ironie gouailleuse de nos générations mercantiles et avec le scepticisme désabusé de plus d'un vieux maître. Il y a la bonne volonté obstinée de quelques hommes qui ne jettent pas le manche après la cognée, qui s'ingénient à surmonter la crise, à faire leur examen de conscience, à rectifier leurs concepts pédagogiques, à les ajuster aux exigences d'un monde bouleversé, à se réadapter à leur modeste et utile tâche scolaire. La situation n'est pas désespérée ; le meilleur signe en est le nombre et la qualité des ouvrages récents sur l'éducation.

C'est à cette élite qu'appartient M. Esch, à qui est empruntée la petite anecdote relatée plus haut. Humaniste délicat, idéaliste impénitent, il ne se résigne pas à la mort de l'esprit. Son petit livre, **Notre Métier**, n'est pas un traité didactique ; c'est un recueil de notes personnelles qui prend le ton d'une confidence et la saveur d'un Journal intime. Si quelques-unes des observations de M. Esch se réfèrent plus spécialement à la situation de l'enseignement dans le Luxembourg, nombre d'autres valent pour les autres pays et intéressent la culture dans le sens le plus élevé du mot. Admirateur de l'esprit français, particulièrement informé des problèmes relatifs aux enseignements secondaire et supérieur, des courants divers qui divisent les esprits sur ces questions : spécialisation ou culture générale ; — philologie ou enseignement littéraire ; — langues vivantes ou humanités classiques, l'auteur propose des solutions qui comportent une sage mise au point et un dosage heureux de ces éléments. En une conclusion d'une grande élévation de pensée, il évoque les destinées incertaines de notre civilisation, la menace de barbaries intérieures ou extérieures, peut-être la destruction des tables anciennes... Possible, mais en

attendant l'auteur reste partisan de « l'évolution réfléchie de la démocratie ».

Nos fils seront-ils enfin des hommes? demande M.R. Nussbaum, « éducateur spiritualiste ». — Titre bien ambitieux. Question saugrenue. Etre des hommes! il y a mille façons de l'entendre. L'auteur nous expose la sienne en la rattachant à une métaphysique passablement alambiquée. Quant à son système, il convient plutôt à des enfants de familles aisées. Fondateur d'une école privée: *l'Ecole, Foyer des Pléiades*, il estime qu'il faut que le milieu où doit opérer l'éducateur soit suffisamment isolé et simplifié pour être un milieu moralement aseptique, et tel que les effets attendus de telle cause, les résultats de tel effort ne soient pas neutralisés ou confondus par l'intervention de forces incontrôlées. L'école, située à la campagne, doit être familiale, peu nombreuse et ne recevoir que des élèves internes; les soumettre à une surveillance et à une direction éclairée, affectueuse, mais incessante. — Ce milieu artificiel, cette éducation *in vitro* ne me dit rien qui vaille. Elle peut représenter une expérience intéressante, donner lieu à des observations psychologiques qui ne manquent pas de saveur; mais cette « discipline intérieure » (?) qu'on se propose d'inculquer à l'enfant ne le laissera-t-elle pas désemparé quand il rentrera dans la vie réelle?

MM. J. Demoor et T. Jomkheere fondent leur **Science de l'éducation** sur la biologie. Seule une connaissance suffisante de la physiologie générale, de la physiologie humaine et de celle de l'enfant permettra à l'éducateur d'éviter bien des méprises et des maladresses. Un exemple: la physiologie nous apprend que la différence des sexes n'est pas localisée, qu'elle s'étend à tout le détail de la physiologie et donc de la mentalité des unités humaines. Ce simple fait suffit pour condamner l'enseignement et l'éducation mixtes, non pour des raisons de timidité, mais par égard pour des nécessités profondes, bio-pédagogiques. Des critères biologiques sont appliqués à toutes les questions de psychologie enfantine et aboutissent en général à préconiser un plus grand respect du développement spontané de l'enfant.

Les questions de laïcité et de neutralité scolaires continuent à préoccuper les professionnels, encore que M. A. Murat prenne les choses bien au tragique quand il dit que la dualité d'enseignement risque de fomenter une guerre civile... Notre jeunesse

a d'autres soucis; elle s'intéresse aux sports et aux moyens de gagner de l'argent,— comme papa,— plutôt qu'aux luttes scolaires. M. Murat distingue des degrés dans la laïcité et la neutralité. Il veut la neutralité complète, intégrale, c'est-à-dire l'enseignement non seulement areligieux, mais aphilosophique, voir apolitique. Sur ce dernier point pourtant sa pensée paraît hésitante. Il ne se résigne pas à sacrifier à la neutralité politique sa chère doctrine des Droits de l'homme et du citoyen, qu'il pose comme la charte de l'École. M. Murat oublie combien nombreux sont ceux à qui cette doctrine apparaît comme une simple fiction, une « plausibilité », comme dirait Carlyle. Même ceux dont le démocratisme est le moins sujet à caution, M. Lapie, par exemple, dans son petit livre **Pour la Raison**, reconnaissent qu'elle se réfère à des postulats philosophiques, à une « certaine opinion sur la valeur naturelle des hommes » (p. 55). Quoi qu'il en soit, M. Murat nous propose sa solution tripartite du problème de la neutralité. — Renan rangeait ses pensées en trois catégories : certitudes, probabilités, rêves. Les moralistes anciens distinguaient des devoirs parfaits et des devoirs imparfaits; les moralistes modernes distinguent des devoirs stricts et larges; les théologiens distinguent le précepte et le conseil. M. Murat paraît s'inspirer de ces modèles quand il propose son système des trois zones (comme dans l'administration douanière des tabacs). Cela s'appelle méthode des trois degrés ou méthode mixte ou alternative, c'est-à-dire tour à tour autoritaire, semi-autoritaire et libérale, selon qu'elle s'applique aux trois zones du non-neutre, du non-neutre provisoire et du neutre ou facultatif. La première zone, obligatoire, se compose des faits avérés, des vérités de bon sens, des lois scientifiques et des connaissances pratiques élémentaires; sur lesquels tout le monde est d'accord; la seconde, de résultats vrais encore, mais d'une vérité peut-être provisoire; la troisième d'affirmations hypothétiques et incapables de s'imposer.—L'auteur applique cette méthode à toutes les questions: enseignement de la physique, de l'histoire, etc. Il divise chaque leçon en trois coupes superposées. Le malheur est que le maître ne se sentira à l'aise que dans le non-neutre, c'est-à-dire le truisme. Il se verra réduit à la neutralité, c'est-à-dire au silence précisément sur les questions les plus intéressantes. Car ce qui passionne le plus les hommes et aussi les enfants, c'est l'incertain, le mystérieux, l'in-

connu. — Même au prix des plus grandes précautions sera-t-il sûr de ne froisser aucune croyance? A propos des « voix » de Jeanne d'Arc, le précepte est de « n'affirmer ni le pour ni le contre ». N'est-ce pas la définition même du doute et cela satisfera-t-il le croyant?

En morale, la partie non-neutre consiste à constater que nous sommes des êtres vivants; pur truisme. Au delà on entre dans l'incertain. La vie s'accommode passablement de la monogamie; mais aussi bien de la polygamie... Et puis la vie, comprise de quelle façon? De Schopenhauer ou de Guyau, de M. Bergson ou de Le Dantec? Tout cela est difficile. Il faut, en tout cas, savoir gré à M. Murat d'un effort sincère et louable, sinon toujours complètement heureux.

Le **Manuel de Morale** de Mlle J.-F. Renauld nous change du type de Manuel d'avant-guerre, avec la sempiternelle pétition de principe de la loi morale kantienne et de l'énumération des caractères de cette bienheureuse loi. Au lieu d'une forme vide, nous avons ici une matière riche et variée : informations et expériences recueillies au cours de voyages d'études en divers pays, notamment en Amérique; connaissance de la vie contemporaine, vision nette des réalités; le tout compose un idéal concret qui a pour substrats l'utile et le vrai, selon l'esprit des morales antiques.

Signalons, en terminant, non seulement aux candidats du baccalauréat, mais aux philosophes, les **Eléments de Philosophie** de M. Jacques Maritain, *Introduction générale* à un travail plus détaillé dont elle trace les grandes lignes. La philosophie enseignée est celle d'Aristote et de saint Thomas exposée fidèlement selon un mode de présentation moderne et en tenant compte des systèmes et des théories qui occupent la pensée depuis trois siècles. Dans la théorie de la Connaissance, l'auteur repousse d'une part le scepticisme, avec ses variétés modernes : l'antiintellectualisme et l'intuitionisme : d'autre part le rationalisme absolu (Descartes, Hegel), pour se rallier à ce qu'il appelle un « intellectualisme mesuré », c'est-à-dire faisant une place à l'expérience et à l'autorité, conformément aux principes d'Aristote et de saint Thomas.

G. PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Yves Guyot et Arthur Raffalovitch : *Inflation et déflation*, Alcan — Albert Claveille : *Nos ports*, Plon — Prosper Gervais et Paul Gouy : *L'exportation des vins*, Guyot.— Lavergne : *Ce qu'il faut entendre par principe coopératif*, Rieder. — Memento.

Il n'est pas de question plus actuelle que celle d'**Inflation et Déflation** que traitent MM. Yves Guyot et Arthur Raffalovich dans un bref volume accessible aux profanes. Chacun sait, d'ailleurs, le sens de ces vocables obsolètes : inflation c'est l'augmentation du papier-monnaie, et déflation, c'est sa diminution, et la question que se posent, paraît-il, nos gouvernants est de savoir s'il ne vaudrait pas mieux recourir encore quelque temps à la planche aux assignats, comme on a fait pendant la guerre, que d'imposer de nouveaux impôts à des contribuables qui plient sous le faix. Les questions économiques et financières, qui sont pourtant de simple bon sens, sont si ignorées qu'on entend en effet souvent parler, même au Parlement, même, ce qui est plus inattendu, dans les milieux industriels et commerciaux, de l'avantage qu'il y aurait à frapper quelques millions ou milliards de plus de billets de banque à cours forcé, et l'on insiste surtout sur la charge énorme que représenterait notre dette de 200 milliards s'il fallait en servir les intérêts en francs-or au lieu de les servir comme aujourd'hui en francs-papier, qui n'en représentent que le tiers ; mais si l'on pouvait revenir au franc-or (et ceci ne pourrait se faire que très lentement, d'où inanité de toutes les craintes exprimées au sujet d'un changement brusque), la situation générale améliorée permettrait de supporter cette transmutation, sans compter que nous y gagnerions de ne payer qu'au tiers de leur valeur actuelle notre dette extérieure qu'il faut payer, elle, en francs-or. L'autre argument qu'on donne en faveur de la monnaie avariée, que c'est une prime à l'exportation, se trouve de même balancé par la remarque contraire que c'est une barrière à l'importation ; or, aucun peuple ne peut se suffire à lui-même, et même les Etats-Unis souffrent en ce moment de ne pas pouvoir par contre-coup importer chez nous leurs produits. Au surplus, si l'inflationisme était un bien, le pays le plus heureux du monde serait la Russie, où une paire de souliers vaut 100.000 roubles. L'Allemagne, objectera-t-on, se trouve-t-elle si mal que ça de son mark tombé à quelques centimes ?

L'Allemagne se trouve bien de son travail obstiné et forcené, ce qui n'est pas la même chose, et elle se trouvera de plus en plus mal de ses finances détraquées, à quoi elle ne s'est d'ailleurs résignée que dans un dessein purement politique, celui de ne pas faire honneur à sa signature, mais les banqueroutes frauduleuses, même gendarmes mis à part, enrichissent moins souvent qu'on ne croit les banqueroutiers. Les pays qui sont au régime du papier-monnaie, (le billet de banque remboursable à vue n'est pas, est-il besoin de le rappeler ? un papier-monnaie) sont dans le même état que des tuberculeux ou des syphilitiques, ils vivent mais ne se portent pas bien, et ils sont toujours sous la menace d'une aggravation ; d'où la nécessité pour eux de se soigner et de guérir leurs finances avariées, ce qui ne peut se faire que par le retour à la monnaie saine. Or, ce retour ne peut pas résulter d'un coup de baguette magique, il faut commencer par avoir un budget équilibré, par supprimer toutes les dépenses d'Etat inutiles et par affecter une partie des rentrées d'impôts au remboursement de la dette extérieure et des avances à la Banque de France ; une fois ceci fait, qui représente une centaine de milliards, la déflation se réalisera d'elle-même et, disposant alors de monnaie saine et de finances solides, nous pourrons d'une part supporter plus aisément les charges de nos budgets grâce à la baisse générale des prix et à l'accroissement de notre production économique, et d'autre part atténuer ces charges par l'amortissement de notre dette publique et par l'assagissement de nos mœurs politiques, qui se seront complètement guéries, espérons-le, de notre manie d'étatisme industriel et commercial.

§

Le livre de M. Albert Claveille, **Nos ports**, est le mot d'adieu que cet ancien ministre a voulu nous laisser avant de mourir. Il y expose, en style sobre et mâle, ce que la guerre a fait de nos ports et ce que les ports ont fait pour la guerre. Il est certain que si nous avons fini par être vainqueurs, ç'a été en partie parce que nos ports ont pu recevoir et transmettre les secours d'outre-mer, et l'œuvre de Claveille vaudra à sa mémoire l'éternelle reconnaissance de tous les bons Français. Mais il s'agit maintenant de mettre nos ports à la hauteur de la paix comme on les avait mis (au prix de quels efforts, on le devine, si on se rappelle la terrible crise de leur embouteillage) à la hauteur de la guerre, et

de leur donner les conditions nautiques que demandent les nouveaux léviathans, les outillages perfectionnés qu'exigera de plus en plus le chargement et déchargement d'innombrables cargos, les facilités d'évacuation par voies ferrées sans lesquelles on verrait se reproduire ces embouteillages, qui, par leur contre-coup en surestaries, ruinent le commerce maritime, et enfin les rouages administratifs souples, rapides et pratiques sans lesquels tout le reste, hélas! serait vain. Le livre de M. Claveille permet de voir que ces divers problèmes sont en voie de solution ; nous faisons les sacrifices nécessaires pour donner les profondeurs suffisantes à ceux de nos ports qui ne sont pas en eau profonde, nous les dotons des quais, wharfs, docks, grues et élévateurs indispensables, nous les complétons peu à peu par les voies de desserte et d'écoulement voulues, et enfin nous venons de leur donner l'organisation qu'ils réclamaient depuis si longtemps, avec la loi du 12 juin 1920 et le règlement du 23 septembre 1921. L'histoire de l'élaboration de ce régime administratif de nos ports serait trop longue à raconter, et c'est dommage, car aucune ne peindrait mieux l'incroyable lenteur de notre machine législative et la pire résistance sournoise de notre bureaucratie technique ; il n'est même pas sûr que le nouveau règlement puisse avoir raison de la toute-puissance de notre corps d'ingénieurs ; du moins faudra-t-il que les nouveaux conseils de direction des ports autonomes veillent sur leurs droits et se gardent contre les retours offensifs du service des Travaux publics. Je note, en terminant, que sur un point M. Claveille, malade depuis plusieurs mois, n'a pas eu le temps de revoir son texte ; il expose que la loi de 1920 a consacré une grande idée décentralisatrice qui a consisté à remettre l'administration du port au Comité économique, émanation de la nouvelle région créée en temps de guerre. C'était exact de son projet de loi, mais ce ne l'est plus de la loi définitive. Le Parlement s'est contenté de demander l'avis de ce Comité régional au sujet de la création du futur port autonome, et il en confie la gestion à un Conseil d'administration où le dit Comité n'est pas représenté ; il semble d'ailleurs qu'il en soit mieux ainsi, le Conseil d'administration étant déjà très nombreux.

A la question des ports de mer se rattache celle de **l'Exportation des vins** que traitent fort pertinemment MM. Prosper Gervais et Paul Gouy, spécialistes en la matière, dans une collec-

tion, *La Renaissance agricole*, publiée par Payot. Cette exportation, qui pourrait être un des plus gros facteurs de notre commerce extérieur, se heurte presque partout à des droits d'entrée qui sont prohibitifs (avant la guerre la majoration d'un hectolitre de vin ordinaire à 35 fr. allait de 57 o/o en Belgique à 231 o/o en Russie) et c'est avec raison que nos auteurs demandent l'abaissement de ces droits et leur proportionnalité à la valeur vénale du vin. Ici, une fois de plus, on voit combien l'orientation vers le libre échange serait préférable à la politique contraire. Nos auteurs préconisent une union latine qui, au lieu d'opposer âprement les vins italiens, espagnols et français les uns aux autres, les uniraient pour leur ouvrir tous les marchés du dehors ; c'est un excellent programme et dont la réalisation ferait la fortune aussi bien des producteurs que des transporteurs.

§

M. Bernard Lavergne, professeur à la Faculté de droit de Nancy et fondateur de la *Revue des études coopératives*, commence judicieusement par se demander **Ce qu'il faut entendre par principe coopératif**, et il répond : « Celui en vertu duquel les profits réalisés sont restitués aux acheteurs ou clients dans la proportion de leurs achats. » Il résulte de ceci, d'abord, qu'il n'y a d'autres coopératives que celles de consommation, les coopératives de production tant ouvrières que syndicales n'étant que des associations ordinaires avec répartition des profits dans la proportion des apports en travail ou en capital. Et il en résulte, encore, que le principe coopératif ne semble pas recéler dans ses flancs cette force prométhéenne de laquelle certains attendent la rénovation de l'humanité. Mais ici il faut bien s'entendre. Que la coopération, dans son sens général de coeffort, de coassociation cordiale, soit bonne, nul moins que moi, prôneur de la *Synergie sociale*, ne serait disposé à le nier ; et que la coopération, sous sa forme essentielle de coopérative de consommation, ait l'excellent effet d'instruire le consommateur, de le grouper et de favoriser son action contre l'action, parfois égoïste, du producteur, c'est ce que chacun admettra également. Mais l'action du consommateur ne peut-elle pas être égoïste elle aussi ? et le profit du producteur être dans certains cas plus favorable au progrès général que celui de son client ? la question peut, du moins, être posée. En outre est-il bien sûr que la coopérative de

consommation est plus avantageuse pour l'acheteur que la production à libre concurrence ? Quand on le demande à un coopératiste loyal, il vous répond : Nous ne vendons pas meilleur marché que les grands épiciers, mais nous vendons meilleur à prix égal. C'est possible, mais le consommateur préférerait meilleur marché. En réalité, les coopératives de consommation ne sont utiles que parce qu'elles maintiennent justement cette libre concurrence, ce sont des « témoins » désintéressés qui s'opposent à toute collusion entre grands producteurs ; mais l'élément efficace alors ce n'est pas la coopérative, c'est la concurrence ! Ajoutez à cela que les profits dans une de ces organisations peuvent être non pas répartis entre les acheteurs, mais affectés à une œuvre d'intérêt général, et je crois bien que M. Charles Gide, leur patriarche, ne regarde comme œuvres vraiment coopératives que celles qui font servir une part de leurs bénéfices à la propagande ou à l'extension de la coopération. Or le terrain est glissant. Qu'arrivera-t-il si la coopérative entretient des œuvres socialisantes ou socialistes ou collectivistes ? C'est le cas du *Vooruit* de Gand et de quelques coopératives de chez nous, je crois. Mais alors ceci explique la méfiance des simples passants dont se plaint si amèrement M. Gide. Le bourgeois qui achète ses conserves chez Potin ou chez Damoy est sûr du moins que son argent ne servira pas à entretenir des machines de guerre contre la société. On voit donc que la question n'est peut-être pas aussi simple qu'elle apparaît d'abord (comme tout ici-bas) et qu'on peut à la fois être très favorable à la coopération en général et aux coopératives en particulier, comme le sont les économistes, et ne pas attendre pourtant d'elles, toujours comme eux, la palingénésie définitive ; on peut même regarder avec méfiance celles qui n'existent que pour servir, en se camouflant, les intérêts de nos Cégétistes.

Memento. — Han Ryner : *Les Artisans de l'Avenir*, 74, rue Vasco-de-Gama, Paris. Une éloquente conférence prononcée à la salle Procope, le 27 février, pour la première matinée de la Ghilde de ce nom. Le Vœu que l'humanité se nourrisse un jour du blé de la fraternité sera approuvé par tout le monde. — Th. Argence et A. Herclet : *Le contrôle ouvrier et les comités d'ateliers*. Edition de la Bibliothèque du Travail. Que les ouvriers soient tenus au courant de la gestion de l'usine où ils travaillent, rien de plus admissible, mais qu'ils contrôlent cette gestion, tout dépend de ce qu'on entend par contrôle. S'il s'agit d'une compression à la bol-

chevik, comme le veulent les auteurs, l'usine n'ira pas loin. — Pierre Durville : *Devant le dilemme de la liberté économique : Négociants ou Producteurs*, Editions de la Hampe Rouge, Mouy (Oise). Ceci est plus sérieux. L'auteur met en lumière l'importance pour la production des techniciens industriels, contremaîtres et sous-ingénieurs et ne cache pas son dégoût pour le communisme bolcheviste ; son néo-communisme à lui se restreint à la circulation (finance, assurance, commerce). Proudhon, de même, n'était socialiste que pour l'échange. Mais, au fond, la circulation est aussi peu « communisable » que la production et la consommation. — *La Revue des Etudes Coopératives*, dont le premier numéro vient de paraître, donne un ensemble d'articles des plus intéressants avec des informations sur le Xe Congrès de l'Alliance coopérative internationale de Bâle, qui confirme les réserves que j'exprimais plus haut. Voici, en effet, la résolution finale qui a été votée à l'unanimité, paraît-il, par le congrès : « Au cas où la folie des hommes déchaînerait une nouvelle guerre, sans contester le droit et le devoir de tout pays de défendre son indépendance, l'A. C.I. compte que les coopératives de tous les pays, même de ceux qui se croiraient victimes d'une injuste agression, sans crainte de braver les préjugés patriotiques et les censures officielles, sauraient s'unir dans une action unanime pour imposer aux belligérants la cessation du conflit par le recours à l'arbitrage. » En dépit des précautions oratoires, ce mot d'ordre est carrément déplorable, et chacun voit ce que, en 1916 ou 1917, il aurait donné ! — Henri Barbusse : *Le Couteau entre les dents. Aux intellectuels*, Edition Clarté. Vraiment, quand on prêche la violence, pourquoi écrire ? Discuter, imprégner, objurguer, tout cela ne vaut pas un bon coup de matraque. Le couteau entre les dents ? je comprends que l'auteur ricane, c'est dans le ventre qu'il est tout à fait persuasif.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Salaires et petits traitements : Saisie-arrêt, Cession du dixième, Dettes alimentaires. — Loi du 29 juillet 1881, sur la Presse, Calomnie et Diffamation.— Diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public, Injures, Compétence, Jury, Droit de récusation. — Outrages aux bonnes mœurs.— Affiche.

L'insaisissabilité partielle du fruit du travail a été admise par la loi du 21 ventôse an IX en ce qui concerne les fonctionnaires publics et inscrite dans l'article 580 du Code de proc. civ.

Pour le débiteur, ouvrier ou employé, il n'était, quand au dit fruit, protégé contre la saisie-arrêt que par les tribunaux. Ils décidaient, dans chaque cas, quelle partie en était indispensable à la subsistance de l'intéressé et au soutien de sa famille et ne pourrait être saisie.

La loi du 12 janvier 1895, relative à la **saisie-arrêt sur le salaires et petits traitements**, a corrigé une situation laquelle plus d'un pays étranger avait déjà porté remède.

Distinguant d'une part les *ouvriers et gens de service*, d'autr part les *employés ou commis et fonctionnaires*, les premier touchant des « salaires », les autres des « appointements » o « traitements », elle a proclamé les salaires insaisissables sauf u dixième, quel que soit leur montant et les appointements ou trai tements saisissables jusqu'à concurrence du dixième, lorsqu'il ne dépassent pas 2.000 fr. par an.

En même temps, elle a permis la cession, par le débiteur, d salaire, appointement ou traitement, jusqu'à concurrence d'u autre dixième.

La loi du 12 janvier 1895 a été incorporée dans le Code du Tra vail promulgué en 1910. Elle constituait les articles 61 à 73 d ce code.

Une loi du 27 juillet 1921 l'abroge et la remplace dans ce articles.

Plus de distinction entre les différents intéressés. Qu'il s'ap pelle salaire, appointement ou traitement (la loi conserve ce termes) le fruit du travail, s'il ne dépasse pas 6.000 francs par an n'est saisissable que jusqu'à concurrence du dixième — (art. 61)

Plus de cessibilité du second dixième. Les salaires, etc., « peu vent être cédés dans la mesure où ils sont saisissables » — (art. 62)

Quoi, s'ils dépassent 6.000 fr ? — Ils restent soumis au droi commun ; c'est aux tribunaux de dire dans quelle mesure ils se ront saisis-arrêtés.

De même que la loi de 1895, la loi nouvelle déclare ne pas s'ap pliquer aux cessions et saisies faites pour le paiement des dette alimentaires, non plus qu'à celles (ajoute-t-elle) faites en vert de la loi du 13 juillet 1907, relative à la contribution des époux aux charges du ménage — (art. 63).

Quant à la procédure de l'espèce, la loi la complique de façon à décourager, semble-t-il, le créancier le plus pressant. Pratique ment la saisie-arrêt et la cession des salaires et petits traitement devient d'un jeu qui ne vaudra pas souvent chandelle :

> Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

§

M. G. Richaud, juge d'instruction de la Seine, dont je citais

récemment une intéressante étude, a bien voulu m'écrire touchant ma glose sur le procès Desserey-Dumur, intervenu en matière de **Diffamation.**

Il est, me dit-il, « regrettable qu'un tribunal français ait été ou se soit cru obligé de donner un semblant de satisfaction à l'adversaire (même jolie fille) de l'auteur du *Boucher de Verdun*. Mais sur le fonds de l'affaire je ne me prononcerai pas, ne connaissant pas suffisamment, même après vos indications — qui ne remplacent pas la lecture du dossier, — les faits de la cause. Vieille précaution de juriste à laquelle je suis sûr que vous souscrivez. En tous cas je ne suis point de ceux qui pensent que la loi de 1881, dans son article 29, est louable ». — Et mon savant correspondant continue :

Quand il s'agit de coups portés à la personne physique, le législateur a soin de distinguer suivant que les blessures ont entraîné la mort, occasionné une infirmité permanente, une incapacité de travail supérieure ou inférieure à vingt jours, aggravant la peine en cas de préméditation, l'abaissant en cas de simple imprudence ou maladresse. N'est-il pas illogique, en n'admettant pas des distinctions analogues quand il s'agit de blessures à la personne morale ? La loi devrait punir la calomnie plus sévèrement que la diffamation et se préoccuper du mobile qui a inspiré l'écrivain : haine, vengeance, méchanceté, inadvertance, légèreté, inconscience de la gravité des conséquences, désir d'être utile au public, amour de la vérité, historique ou autre...

... Vous en convenez vous-même ; pris à la lettre et aussi, je crois, étudié dans les travaux parlementaires, l'article 29 de la loi de 1881 exigeait la condamnation de M. Dumur. D'autre part il nous répugne, du point de vue moral et social, de faire de la diffamation un délit contraventionnel. C'est pourquoi la doctrine et la jurisprudence n'ont pas suivi le législateur. A son principe que toute diffamation constitue un délit, elles ont opposé celui de l'intention de nuire, indispensable à la perpétration de tout crime ou délit, principe qui domine notre législation pénale. Timidement d'abord, présumant l'intention et mettant la preuve de la bonne foi à la charge de l'inculpé, les tribunaux n'ont jugé que cette preuve était rapportée que dans des cas tout à fait exceptionnels. Peu à peu ils se sont enhardis et ils ont subordonné l'existence du délit à l'existence d'une intention frauduleuse. La Cour suprême les a couverts de sa haute autorité. Mais une jurisprudence si constante soit-elle ne vaut pas une loi. La loi s'impose au magistrat. Il doit l'appliquer, même quand il ne l'approuve point et les efforts mêmes qu'il déploie pour en atténuer, le cas échéant, les effets ne sont légitimes, oserai-je

dire, que quand ces efforts démontrent le respect que le magistrat a pour la loi. Enfin une loi est quelque chose de stable. La jurisprudence est sujette au revirement. Et, en fait, ce n'est pas autre chose qu'une manière de revirement, le jugement de Nancy.

Donc sur cette question d'article 29 une réforme est désirable. Est-elle dans l'air? L'opinion publique la souhaite-t-elle, aujourd'hui où l'on s'efforce par tous les moyens : réhabilitation judiciaire, réhabilitation de droit, suppression du casier judiciaire, amnisties, d'empêcher la justice elle-même d'être renseignée sur les antécédents des prévenus?...

§

Encore la loi de 1881...

« Le socialisme — proclamait un édile parisien, contemporain du *Bal de l'Hôtel de ville* de Mac Nab (ou Jules Jouy.. Je ne sais plus) — ne se contente pas seulement de réprimer les abus, il se demande ce qu'il mettra à leur place. »

M. José Théry, avocat à la cour de Paris, se pose la même question quant aux dispositions de la loi qui répriment **la diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public**, et il y répond dans une étude : *la Liberté de la presse sans la liberté de diffamer*, parue dans *l'Action Nationale* du 25 septembre.

Les abus auxquels donne lieu l'obligation, pour un ministre, un parlementaire, un fonctionnaire de poursuivre devant la cour d'assises (art. 47 à 59 de la loi), trouvent chez le distingué avocat, excellent spécialiste des procès de presse, un verveux dénonciateur. *Experto crede Roberto.*

On sait ce qui se passe en la circonstance. Le journaliste a reproché à un homme politique, par exemple, d'avoir trafiqué de son mandat ; il a été injurieux, violent, mais tout en demeurant dans les généralités ; le voilà devant la cour d'assises. L'homme politique diffamé, qui, en réalité, est l'accusé, aura cependant le rôle ingrat durant tous les débats, puisque, par une fiction injuste, c'est lui qui tiendra le rôle d'accusateur. Son avocat sera l'auxiliaire, la doublure du ministère public ; toutes les sympathies iront de prime abord au journaliste assis au banc des accusés, à son avocat, à qui tout sera permis, parce qu'il est au banc de la défense.

Ne sachant au juste ce que l'on va dire contre lui, l'homme politique n'a pu faire citer que des témoins de moralité, appartenant généralement à son parti (ce qui diminuera la force de leurs témoignages) et qui ne pourront qu'affirmer qu'ils le tiennent pour un parfait honnête homme.

L'accusé, lui, ira chercher ses témoins à décharge un peu partout ; il fera redire à l'audience sous une autre forme, et sans plus de précision,

les calomnies auxquelles aucun homme politique n'échappe ; il créera, sans apporter la moindre preuve, une atmosphère défavorable à son adversaire ; puis son avocat, qui aura le dernier la parole, parlera de tout, hormis des faits qui ont occasionné les poursuites ; il fera le procès politique du plaignant, développera avec une liberté et une fantaisie sans limites les racontars dont le plaignant et son parti furent l'objet ; ensuite il chantera l'éloge de son client, vantera son désintéressement, proclamera sa bonne foi, contera les légendes les plus touchantes sur sa famille, sa vie privée et terminera en évoquant les terribles conséquences que pourrait avoir un verdict de condamnation. Ensuite, le jury se retirera dans la chambre des délibérations ; il discutera, il hésitera ; finalement il estimera que tout cela n'est pas grave, que le journaliste n'a ni tué, ni volé, que « c'est de la politique », c'est-à-dire chose sans importance, et il acquittera...

M. Théry pense qu'on couperait le mal à la racine en demandant au jury, non pas de répondre par oui ou par non à la question : « L'accusé mérite-t-il d'être condamné ? » mais en lui posant la question ainsi : « L'accusé a-t-il apporté la preuve que M. X..., tel jour, en telles circonstances, a fait telle chose ? » Il s'agit de supprimer une décision non motivée, qui se traduit par un simple « oui » ou un simple « non » et d'y substituer des réponses catégoriques sur les faits précis contenus dans l'accusation du journaliste. Alors, dit M. Théry, « les débats se termineront dans la clarté et la justice, l'un des deux adversaires en sortira condamné ».

Mais ceci suppose que l'article incriminé aura précisé le fait qu'il impute quant à sa date, au lieu où il a été commis, quant à ses circonstances essentielles, quant à son auteur. Ceci suppose que son imputation, contrairement à ce qui se passe les trois quarts du temps, n'aura pas été vague et imprécise.

M. Théry est allé au-devant de l'objection et l'a résolue d'une façon simple et juridique à la fois. On sait que la loi du 29 juillet 1881 établit une distinction entre *l'injure* et la *diffamation ;* que l'injure, simple *expression outrageante... qui ne renferme l'imputation d'aucun fait* (art. 29) est toujours de la compétence des tribunaux correctionnels. Eh bien ! il suffit que la loi nouvelle déclare que toute imputation d'un fait qui ne sera pas complètement précisé quant à la date, au lieu, à l'objet ou aux personnes constitue une injure et se trouve justiciable des tribunaux correctionels.

Déplaisante en soi, qu'elle ait ou non quelque fondement, l'injure a de plus, à notre époque de « business » et de pragmatisme, un défaut encore plus grave, nous dit à peu près M. Théry. *Elle est inutile.* « Elle ne prouve rien. » Considérons-la donc comme un délit de droit commun indigne de tout intérêt. Et laissons-le voir aux juges correctionnels, — admis comme incapables de déclarer inexistant un fait dont l'existence est établie, — le soin de la réprimer. Quant à la diffamation, elle peut être un outil de moralité et salubrité lorsqu'elle vise un homme public. Donc, soumettons-la au jury, qui pourra la punir ou l'absoudre, suivant qu'elle sera calomnieuse ou justifiée.

Aggraver les peines de la diffamation, charger de son examen une juridiction spéciale, une cour d'assises dont le jury serait composé de jurés tirés au sort sur les listes de tous les départements composant le ressort d'appel, *de façon à écarter le danger des influences locales*; restreindre la compétence *ratione loci* « au chef-lieu de la cour d'appel dans le ressort de laquelle est publié le journal et au chef-lieu de celle où le diffamé a son domicile légal », en laissant le choix au diffamé ; n'entendre les témoins que touchant le fait précis, dont la preuve est en question ; fermer la porte du maquis de la procédure, que la loi de 1881 ouvre si large. — M. Théry présente sur chacun de ces points des propositions qui me paraissent justes et pratiques... sauf en ce qui concerne la constitution de son jury.

Constituer un jury sur les listes de tout un ressort de cour, c'est d'une difficulté paperassière plus grande que le distingué avocat le suppose ; et puis, ce serait coûteux de temps et d'argent. Voyez-vous, par exemple, envoyer un juré habitant Givet siéger à Nancy ? — Si l'on tient à « écarter le danger des influences locales », — et voilà bien une chose de premier souhait aussi bien en matière de diffamation qu'en toutes matières, — la chose est simple. Il suffit d'abroger les articles 400 et suivants du Code d'Inst. Crim. et de priver le ministère public et l'accusé de leur *droit de récusation*. Voilà, n'en déplaise à l'honorable M. Mandel, une vraie mesure d'assainissement. Qu'en pense M. Théry ? S'il y tient, nous pourrions peut-être nous entendre et réduire ce droit, qui est de douze en principe pour chaque partie, à un chiffre raisonnable de deux ou de trois.

§

Egayons une chronique un peu grave et donnons un sujet d'entretien, « sous les branches myrtines », aux mânes du Remy de Gourmont des *Epilogues* et de M. le sénateur Bérenger, président, en son vivant, de la Ligue contre la licence des rues, tous deux pris ès-qualités...

Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que, le 17 février 1921, a été placardée, en divers points de la ville de Dijon, une affiche intitulée : « Les surprises d'une nuit d'amour ».

Attendu que cette affiche représente, à proximité du comptoir d'un bar, un homme debout, passant le bras autour de la taille d'une femme, que celle-ci, en toilette décolletée, est assise sur un tabouret élevé, les bras allongés, les mains serrées entre les genoux, les pieds appuyés sur un barreau, en sorte que le haut des jambes est dans une position horizontale, laissant voir des bas montants et au-dessus une partie de la chair, puis le bas des jupes ;

Attendu qu'en raison de l'apposition dans les lieux publics de cette affiche, Crossay et Catriens sont déférés au tribunal sous prévention d'avoir apposé ou fait apposer à Dijon, le 17 février, une affiche contraire aux bonnes mœurs, et que Clérice, auteur de ce dessin, est poursuivi comme complice de ce délit ;

Attendu que les prévenus reconnaissent la matérialité des faits qui leur sont reprochés, mais prétendent que cette affiche ne contient aucun outrage aux bonnes mœurs ;

Attendu que, sur l'appréciation de ce dernier point, les tribunaux possèdent un pouvoir souverain ;

Attendu que le sujet de l'affiche est par lui-même vulgaire et ne répond à aucune réalité artistique ;

Attendu que le décolletage de la femme n'est pas exagéré, que les robes ultra-courtes imposées par la mode féminine entraînent, dans la position assise, un relevé assurément excessif ; que si, en l'espèce, le retroussis des jupes a été exagéré, pour faire apparaître un morceau de chair, on ne saurait toutefois dire qu'il soit réellement de nature à éveiller des instincts pervers ou susciter des idées contraires aux bonnes mœurs ;

Attendu, dans ces conditions, que, s'il est pour le moins regrettable que l'affiche incriminée, d'un goût risqué, dépasse les limites d'une annonce absolument correcte, il n'apparaît pas au tribunal qu'elle doive être retenue comme contraire aux bonnes mœurs ;

Attendu qu'ainsi il y a lieu de relaxer les prévenus ;

Par ces motifs,

Acquitte Crossay, Catriens et Clérice et les renvoie des fins de la poursuite sans peine ni dépens ;

Déboute les parties civiles de leurs demandes respectives et les condamne aux dépens.— Trib. corr. Dijon, 4 juin 1921, *Gaz. Pal.*, 4 octobre.

« Les parties civiles ». Que l'ombre de Gourmont retienne ce mot ! J'osais plus d'une fois lui reprocher ses injustices à l'égard du ministère public et il finissait par me dire : « Peut-être que vous n'avez pas tort ! .... » Qu'il s'en prenne ici à qui de droit.

MARCEL COULON

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Espionnage. — L'aventure survenue récemment à la police spéciale de Strasbourg n'est qu'un fait divers assez banal duquel nous devons cependant tirer un enseignement.

Si, d'après les clauses du traité de Versailles, l'Allemagne est tenue de transformer en ferraille ses canons et ses mitrailleuses, rien ne peut l'obliger à limiter son service de Renseignements militaire, économique et politique.

Ce serait faire injure à son amour-propre, que de supposer un instant l'abandon d'un art, élevé chez elle à la hauteur d'une institution.

On est en droit de croire, et nos services qualifiés ne doivent pas l'ignorer, que l'état semi-anarchique dans lequel se débat l'Allemagne, depuis 1918 a été, pour le gouvernement d'Empire, une nécessité vitale de décupler à l'intérieur ses agents de l'espionnage et du contre-espionnage, sans négliger la réorganisation des services secrets à l'étranger.

L'espion Scherf, de par ses fonctions subalternes, ne pouvait détenir de secrets importants intéressant la défense nationale, ceux-ci n'étant connus que des seuls chefs de services. D'autre part, les bureaux militaires, jaloux de leurs prérogatives, n'ont pas l'habitude de communiquer leurs notes secrètes à l'élément civil, si haut placé soit-il dans la hiérarchie de la police.

Scherf n'a donc pu transmettre aux Allemands que des broutilles et les noms de quelques agents du service auquel il appartenait.

C'est encore trop. De par l'emploi qu'il occupait dans la police strasbourgeoise, cet espion pouvait être qualifié, selon la formule

commune à toutes les polices du monde en matière de contre-espionnage, de « dangereux ».

Combien de Scherf les Allemands entretiennent-ils en Rhénanie, en France, notamment en Alsace-Lorraine, au Luxembourg, en Hollande et en Suisse ?

Il ne faut pas oublier qu'au cours des hostilités l'Allemagne eut à sa solde une multitude d'espions, grassement payés, dressés tant dans les pays neutres qu'en France et en Belgique occupées.

Lorsque, en octobre et novembre 1918, les armées allemandes reculaient en désordre sous la poussée des Alliés, les agents de l'ennemi s'enfuirent au plus vite sur Francfort, Dusseldorf et les pays neutres, où ils trouvèrent un abri sûr.

Chacun sait que l'espionnage et l'intelligence avec l'ennemi sont des crimes politiques et les coupables ne peuvent être extradés.

Quelques renégats alsaciens-lorrains, agents officiels de la police allemande du contre-espionnage, suivirent en Germanie les formations auxquelles ils étaient attachés. Peut-on dire que ces individus ont conservé dans nos provinces reconquises des intelligences ? Le contraire serait surprenant et Scherf en est une preuve flagrante.

Se préoccupe-t-on de savoir ce que sont devenus les agents des empires centraux recrutés chez les neutres ? Suit-on, dans leurs déplacements, nos nationaux mêmes, hommes et femmes, qui, volontairement, accompagnèrent le Boche chez lui à l'heure de la débâcle et qui, le danger passé, rentrèrent tranquillement dans leur village ?

Peut-on admettre qu'un espion de l'envergure de cet ex-inspecteur auxiliaire de police spéciale à Verdun ait pu, après l'armistice, se procurer un emploi dans les services des régions libérées, alors qu'on le recherchait à Metz et ailleurs depuis deux ans ?

Les services d'Etat peuvent-ils trouver auprès de la Direction de la Sûreté Générale tous renseignements sur le passé du personnel employé par les divers ministères ?

Mais, au fait. Pendant la guerre, les bureaux de renseignements militaires ont eu à s'occuper d'un nombre considérable d'espions et de suspects de toutes nationalités ; les S. R. à l'étranger et ceux des armées d'opérations ont confectionné des milliers de dossiers sur ces peu intéressants personnages.

Ce travail formidable, élaboré dans l'ombre, aurait-il été mis au point pour aller pourrir dans la poussière des archives de quelque section historique du ministère de la guerre ?

Le 2e bureau de la rue Saint-Dominique a-t-il besoin de cet amas de papiers qu'il n'utilise plus, et ne pourrait-il les céder à celui de la place Beauveau, chargé de notre sécurité sur le territoire de la République ?

Les conseils de guerre et les tribunaux civils, qui ont eu à connaître des crimes d'espionnage et d'intelligence avec l'ennemi feraient œuvre utile, en communiquant régulièrement, au service centralisateur, les dossiers des individus condamnés pour trahison ou qui ont été l'objet d'une ordonnance de non-lieu et même d'un acquittement.

Nul n'ignore que, de 1914 à 1918, la « Guerre » et l' « Intérieur» n'ont pas précisément été toujours en accord parfait... Cette rivalité serait tout aussi nuisible en temps de paix qu'en période d'hostilités.

Le ministère de l'Intérieur détache dans les pays Rhénans, à la disposition du général commandant l'armée d'occupation, un certain nombre de commissaires et d'inspecteurs de police militarisés. Fort bien. Mais sommes-nous parés à l'intérieur ? Est-ce un commissaire de police qui, à la rue des Saussaies, peut s'occuper, seul, du C. E. dans toute la France ?

Qu'attend-on pour créer une brigade spéciale d'agents qualifiés rayonnant sur la métropole ? Affaire budgétaire, dira-t-on, et les commissaires spéciaux des postes frontières et des ports sont là pour faire face aux événements. Non. Sans liaison entre eux, leur juridiction se bornant au département où ils sont établis, ces fonctionnaires ne peuvent faire œuvre utile.

Nous avons une brigade des courses et des jeux, chargée de donner la chasse aux aigrefins opérant sur les hippodromes et dans les casinos des stations thermales et climatériques. Les espions seraient-ils moins intéressants que les « grecs », qui, en somme, ne font que soutirer, par avance, aux crédules, ce qu'ils perdraient indubitablement à la roulette ou au baccara ?

Une réforme de nos services de contre-espionnage s'impose.

Si les crédits font défaut, que l'on supprime les trop nombreux commissaires spéciaux inutiles dans certains départements et que l'on étende la juridiction des commissaires municipaux.

Sans bourse délier, nous pourrons alors surveiller efficacement l'espionnage militaire, politique et économique de l'Allemagne ou de toute autre puissance qui nous serait hostile.

P. L.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La question albanaise. — La conférence germano-polonaise.

On ne sait pas trop, malgré les journaux, ce qui se passe en Amérique. La conférence de Washington a un programme colossal. Les personnes qui ont dit, comme le roseau de La Fontaine : « attendons la fin », ne regrettent pas leur prudence un peu ironique. Une des intentions du gouvernement américain est évidemment de faire pièce à la Société des Nations, qui vient d'ajouter en Europe deux bonnes pages à ses annales.

Quand, il y a un an, **l'Albanie** demanda son admission dans la Société, de fortes résistances se firent sentir, mais la Grande-Bretagne comprit qu'il était maladroit de se mettre en travers d'un mouvement d'opinion publique qui tendait à s'accentuer. L'Albanie fut admise comme membre de la Société et depuis lors elle a, d'une manière générale, une très bonne presse en Occident. Deux causes principales expliquent peut-être ce phénomène, bien qu'il soit difficile de tracer entre elles une limite précise. L'Albanie semble bénéficier du dogme de la nouvelle religion qui commande que les peuples disposent d'eux-mêmes : c'est la cause sentimentale. D'autre part, plusieurs puissances prétendaient avoir des intérêts spéciaux (comme on dit) dans cette région des Balkans et convoitaient un morceau du gâteau albanais. Comme on n'arriverait pas à s'entendre sur le partage des zones d'influence, on proclama, non sans quelques arrière-pensées, le droit de l'Albanie à l'existence et l'intégralité de son territoire. C'était encore le meilleur moyen pour chacun de déjouer les convoitises du voisin : cause politique du phénomène.

Cependant l'Albanie reste peu connue. L'évêque qui la représentait à la deuxième Assemblée de la Société des Nations a pu dire que les questions les plus saugrenues sont posées aux Albanais : « Où est situé le pays d'Albanie ? Est-ce un pays africain ? Est-ce un pays américain ? » A la veille de la guerre, l'Albanie offrait encore une image fidèle de l'Europe médiévale — et cela explique bien des choses.

Les Albanais ont été divisés pendant des siècles en deux grands groupes : les Ghegs au nord et les Tosks au sud. Les deux tiers (1) des Albanais du nord sont musulmans, un tiers est catholique. Les Ghegs se subdivisent en sept tribus dont la plus importante est celle des Mirdites. Les Tosks sont musulmans et chrétiens à peu près dans la même proportion, avec cette différence que les chrétiens sont orthodoxes. Le terme « grec » a provoqué une certaine confusion, car il s'applique tantôt à la nationalité, tantôt à la religion.

La division de la population en tribus explique en partie les dissensions intérieures et les relations des Albanais avec les Etats voisins. Le délégué de l'Etat Serbe-croate-slovène a fait à la deuxième Assemblée de la Société des Nations la déclaration suivante :

La vraie guerre est celle qui se poursuit entre les Albanais eux-mêmes, guerre due à la structure sociale du pays, à la division en clans, à ses dissensions religieuses.

Malgré les différences de religion, on peut dire d'une manière générale qu'un esprit de tolérance règne dans le pays. En outre, au point de vue historique, la population albanaise a, dans son ensemble, fait preuve de cohésion et résiste à toutes les conquêtes. Depuis 25 ans environ, elle a marqué une tendance à sortir de l'ère du clan et de la tribu pour s'orienter vers une espèce de démocratie. On peut dire que l'émancipation albanaise a commencé en 1878, date à laquelle s'est constituée la Ligue albanaise pour briser la domination turque. Le mouvement a abouti à la proclamation de l'indépendance, le 28 novembre 1912.

En vertu de l'article 3 du Traité de Londres, de 1913, une commission internationale fut chargée de déterminer les frontières du pays. En ce qui concerne la frontière septentrionale du pays ce travail fut interrompu par la guerre. De 1914 à 1918, l'Albanie subit les vicissitudes de la grande guerre et fit l'objet d'arrangements provisoires et de traités secrets. En se la partageant sans vergogne, on y jeta le trouble pour plus d'une année.

La Conférence de la paix décida, le 9 décembre 1919, que les frontières de l'Albanie seraient celles de 1913. Le 17 décembre 1920, l'Albanie fut admise dans la Société des Nations, avant que ses frontières fussent définitivement fixées.

(1) Toutes les données numériques relatives à l'Albanie sont incertaines.

Depuis son admission dans la Société, l'Albanie n'a cessé de protester contre l'occupation d'une partie de son territoire par les troupes serbes. Le gouvernement serbe-croate-slovène répondit invariablement n'avoir jamais dépassé la ligne dite d'armistice. De part et d'autre, on se lança des accusations de pillage et de brigandage. Que toutes les provocations soient venues du même côté, cela n'est pas vraisemblable, mais deux ou trois faits donnèrent de la force à l'argumentation albanaise : le gouvernement de Tirane fit appel au Conseil et à l'Assemblée de la Société des Nations; il demanda l'envoi d'une commission d'enquête; enfin, il n'était certainement pas le plus fort.

Au cours de l'été 1921, la querelle serbe-albanaise s'envenima, ce qui était facile à prévoir. Reprenant à leur compte la politique de pénétration autrichienne, les Serbes suscitèrent un gouvernement en Mirditie. Insignifiant au début, ce mouvement séparatiste prit de l'importance. Une crise de croissance ou d'impérialisme poussait les Serbes du côté de Scutari, dont le lac pourrait être transformé en une rade de premier ordre.

En octobre, les journaux serbes entonnèrent des chants de triomphe : «Nos troupes avancent en Albanie». Le gouvernement britannique demanda la convocation immédiate du conseil de la Société des Nations.

L'affaire serbe-albanaise est d'origine lointaine. Elle est devenue un des épisodes de la lutte pour l'Adriatique. La Conférence des ambassadeurs a une grande part de responsabilité dans les événements de ces deux dernières années.

Les Albanais ne demandent qu'une chose, c'est qu'on les laisse tranquilles chez eux. Mais l'unité de l'Albanie n'est pas assez solide pour qu'il ne soit pas toujours possible d'y exciter le fanatisme religieux et d'y organiser des bandes. Un des arguments dont se sert la propagande étrangère consiste à dire à ces montagnards : vous êtes des gens libres et on veut vous faire payer des impôts ! Et la propagande a beau jeu dans une région sans frontière. Pendant un an, on a attendu de semaine en semaine la décision de la Conférence des ambassadeurs et, au cours de la deuxième assemblée, de jour en jour. Ce n'est que le 9 novembre, deux jours après la demande de convocation d'urgence du Conseil de la S.D.N. que la Conférence a fait connaître sa décision. Les atermoiements de la Conférence des ambassadeurs pourraient

faire l'objet d'une étude particulière, mais une question se pose : pourquoi le gouvernement britannique a-t-il mis tant de hâte à demander la convocation du Conseil, au lieu et avant de faire porter tout son effort sur une rapide fixation des frontières par la Conférence des ambassadeurs ? Peut-être a-t-il été ému par la nouvelle de l'avance des troupes serbes en territoire albanais. Une intervention lui permettait d'être agréable à l'Italie et désagréable à la France. Enfin M. Lloyd George a peut-être jugé opportun de prouver à la Conférence de Washington que la Société des Nations pouvait agir efficacement dans le domaine des réalisations pratiques.

A la demande du représentant britannique les séances du Conseil ont été publiques. L'opinion est très flattée qu'on fasse appel à son jugement, mais il ne lui a pas échappé qu'en d'autres circonstances et au cours de la même session du Conseil des sujets qui l'intéressent beaucoup ont été traités en séance secrète.

L'attitude de la Grande-Bretagne, d'abord assez cavalière, s'est montrée ensuite plus conciliante. Le représentant de la France semblait un peu embarrassé. C'est à ses exhortations qu'on doit sans doute la modération dont fit preuve le représentant de l'Etat serbe-croate-slovène. Celui-ci avait d'ailleurs une mauvaise cause à défendre. Sa réponse à certaines accusations manqua de précision. Il était visiblement gêné. Mais il releva en termes mesurés et fermes ce qu'il y avait de cavalier dans l'attitude britannique et dans celle de la conférence des ambassadeurs. Quant aux Albanais, forts de leur bon droit et des sympathies dont ils se sentaient entourés, ils dépassèrent un peu la mesure et furent agressifs en paroles, si les Serbes avaient été leurs agresseurs. Un incident se produisit. Le ton des débats devint plus vif et les passions nationales soigneusement enveloppées dans la phraséologie du tapis vert tout à coup éclatèrent. Mais le président Hymans, en quelques mots énergiques, calma les parties et le Conseil prononça sa décision.

La décision du Conseil contient une partie positive et une partie négative. Du moment que les Serbes s'engageaient à retirer leurs troupes en deçà de la frontière fixée par les ambassadeurs, le différend était réglé et l'action de la Société des Nations pouvait être considérée comme achevée. Mais pourquoi le Conseil, exclusivement préoccupé de l'avenir, a-t-il systématiquement refusé d'examiner les faits passés qui avaient motivé son intervention ? Si,

véritablement, 150 villages albanais ont été détruits (rapport du consul britannique à Durazzo), les Albanais n'ont-ils pas droit à des réparations ? Il faut espérer que la commission envoyée en Albanie par la Société des Nations fournira des renseignements précis sur cette obscure question albanaise dont la décision du Conseil a clos un chapitre.

Malgré toutes les réserves qu'on doit faire sur le fond de la question et les intrigues politiques en jeu, il est acquis dès maintenant que les Serbes ont promis de retirer leurs troupes, que Serbes et Albanais ont promis d'entretenir des rapports de bon voisinage, et que ce résultat n'aurait probablement pas été si décisif et si rapide sans l'intervention du Conseil de la S. D. N. réuni en séance publique.

Dans un autre domaine encore, la Société des Nations s'est mise à la tâche et les premiers résultats sont encourageants. La **Conférence germano-polonaise** a tenu cinq séances à Genève, du 23 au 26 novembre. Les plénipotentiaires sont partis pour la Haute-Silésie diriger les travaux des commisions techniques. Cette conférence fera l'objet d'une prochaine chronique.

PRICE HUBERT.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le Congrès de Washington et les perspectives de la Marine Française. — Par ce temps de harangues creuses, dont nous mourons, le discours inaugural du Président Harding au Congrès de Washington, le 12 novembre, a éclaté comme une manifestation de bon sens et d'honnêteté. Je ne connais, d'aucun homme politique, un morceau de plus grande élévation. Quel soulagement ! J'en ai été éberlué. C'est, peut-on-dire, l'acte d'un homme fraîchement arrivé au pouvoir et que l'exercice du pouvoir n'a pas encore corrompu, ou, si l'on trouve le mot trop gros, que les petits profits du pouvoir n'ont pas encore ligoté et réduit aux clichés de la Civilité politique, puérile et... j'allais dire, honnête.

Aussi les organes de la grande presse employèrent-ils à ce propos les termes de « coup de théâtre », d'« explosion ». C'est, en effet, une pierre de calibre dans l'eau bourbeuse de leurs mensonges quotidiens. Mais la proposition de M. Hughes al'a encore au delà. Elle apportait, pour la première fois, en matière de limitation des

armements navals, une formule claire, pratique, d'une précision parfaite et efficace. Il était impossible de se dérober ou de biaiser. Deux clauses essentielles : 1° Arrêt des constructions de cuirassés en cours ou en projet ; 2° Interdiction d'en construire pendant dix ans. Cette seconde clause, à elle seule, pourrait bien marquer la fin de ce qu'on a appelé la course aux armements. S'il arrive, en effet, que cette trêve de dix ans soit résolument adoptée, si vraiment les gouvernements des grands Etats s'engagent à l'observer, il faudra bien que les firmes de la métallurgie tournent leur activité vers un autre côté. Elles s'emploieront à construire des locomotives, des ponts, des paquebots et toutes œuvres d'art d'une utilité plus immédiate. Il se pourrait bien encore, qu'après cette période de dix ans, les industries de l'acier, habituées à trouver d'autres débouchés, se désintéressent alors complètement de la construction du cuirassé. Celui-ci, abandonné par ceux auxquels il profitait surtout, perdrait toute raison d'être. Les nouvelles générations de marins seraient orientées vers un autre type de navire. C'en serait fini de ces monstres flottants, ridicules par leur prix, ridicules par leur défaut de qualités nautiques, ridicules par leur formidable complication, par leur fragilité, par leur faible coefficient de puissance offensive, par leur défaut de rayon d'action, par leur besoin incessant de réparations et de transformations, qui les attache au rivage, ridicules enfin par le danger qu'ils présentent, non pour leur adversaire, mais pour ceux qui les montent. Il n'y a pas d'exemple, en effet, depuis leur apparition sur les champs de bataille, d'un cuirassé ayant détruit l'un de ses pairs ; mais la liste en est longue de ceux qui, à la moindre blessure, se sont retournés, comme de véritables marmites à renversement, et ont capoté, engloutissant en quelques minutes leurs états-majors et leurs équipages. Cela n'est nullement une exagération. Mais revenons à la proposition de M. Hughes.

Elle n'apporte pas de modification profonde dans la situation actuelle des grandes puissances maritimes. Elle prétend apporter des limites à leur croissance ; elle laisse subsister les rapports, les écarts de puissance qui existaient entre elles. Vraiment on ne peut faire aucune objection sérieuse contre son adoption. L'Angleterre insulaire conserve sa suprématie ; et elle restera libre d'envoyer de nouveau son immense flotte cuirassée à Scapa-Flow, pour y conserver le sceptre des mers, pendant que les autres navires feront

la véritable besogne. Les Etats-Unis se gardent à égalité ; et il reste au Japon une marge assez belle pour ses représentations diplomatiques. La proposition de M. Hughes aura encore pour effet de ventiler les budgets des marines rivales, en débarrassant celles-ci, impitoyablement, de leurs types désuets, démodés, maintenus en service pour faire nombre ou pour utiliser un personnel pléthorique.

Il a été assez divertissant d'entendre les délégués des grandes nations, après s'être ralliés d'enthousiasme à la proposition américaine, taxer de « folles dépenses » les constructions de cuirassés, qui se préparaient cependant de toutes parts. Sans le congrès de Washington, cependant, ces « folles dépenses » auraient été admises partout ; dans tous les pays, elles auraient été présentées comme des dépenses sages, nécessaires, indispensables à la sécurité et à la grandeur des nations. Cela peut donner une idée assez exacte de la fragilité et de l'insincérité de certaines théories, dont la forme doctrinale fait parfois sourire.

§

Mais que vont devenir les marines des puissances secondaires, telles que la France et l'Italie ? Il n'en a été question que pour mémoire. Les délégués britanniques ont essayé de leur donner le coup du père François, en suggérant de supprimer radicalement les sous-marins. L'amirauté britannique n'est pas encore sortie tout à fait de l'épouvantable cauchemar de la dernière guerre, où la démonstration faillit être faite de la fragilité de sa suprématie navale. Une pareille prétention revêt un caractère insupportable. Mais évitons toute acrimonie en cet instant joyeux. Quel est l'avenir réservé à la Marine française, en particulier, par les décisions qui seront prises à Washington, en admettant que soient adoptés les *deux points* de la proposition Hughes : 1° Arrêt des constructions de cuirassés en cours ou en projet ; 2° interdiction de construire pendant une période de dix ans ? A notre avis, les décisions de Washington ne changeront rien à la puissance absolue ou relative de notre flotte. On peut dire même qu'elles n'apporteront pas un retard sensible à son développement, si celui-ci devait être poursuivi dans l'état actuel de nos finances. La flotte française, quoi qu'on en dise, est encore la première parmi les flottes méditerranéennes. Elle compte sept dreadnoughts de 23.000 tonnes, qui sont sortis de la guerre intacts, et dont les

deux plus anciens, *Courbet* et *Jean-Bart*, sont entrés en service en 1913. La *France* et le *Paris* datent de 1914 ; et notre trio *Lorraine*, *Provence* et *Bretagne* a fait ses premiers pas en 1916. Les plus anciens ont donc huit ans d'âge ; les plus récents à peine cinq ans. Il n'est pas besoin d'être grand calculateur pour vérifier qu'au terme de la période des « Vacances Navales » de M. Hughes, nos cuirassés les plus anciens, parmi ceux que l'on vient de nommer, n'auront que dix-huit ans d'âge. Or, il est de principe, et celui-ci a été rappelé dans les délibérations de Washington, qu'un cuirassé doit fournir une carrière de vingt ans. C'est un principe plutôt d'ordre financier que d'ordre militaire, si l'on veut. Il n'en a pas moins été reconnu d'utilité publique, pour apporter un frein à la course aux armements et sérier en quelque sorte les constructions sur les chantiers navals. La proposition de M. Hughes, si elle est adoptée, n'apportera donc aucun retard au développement de notre puissance navale, au sens où l'entend notre marine officielle. Le remplacement de nos unités de combat démodées pourra s'effectuer en temps voulu, à peu de chose près. Mais il est à peine besoin de souligner que les projets de Washington renversent les espérances de nos grandes industries navales et de la marine de la rue Royale, qui marche étroitement avec elles.

On assiste, en effet, depuis quelque temps, à un spectacle assez divertissant pour un observateur averti et désintéressé. La marine alimente une campagne de presse, qui, si naïvement qu'elle soit conduite, finit par impressionner le public, assez ignorant en général des questions maritimes. Cette campagne de presse a pour but de montrer l'état de misère et d'abandon où se trouve la marine. Celle-ci n'aurait plus que le souffle. Pour l'un elle est « à la dérive ». Si on a voulu dire par là qu'elle est dirigée d'une manière pitoyable, on a eu raison de le dire ; mais on a voulu signifier toute autre chose. Pour un autre, elle est « en veilleuse ». L'expression est jolie ; mais elle ne répond pas davantage à la réalité. Il est vrai que nos cuirassés ont toujours été, plus ou moins, des châteaux de la Belle-au-bois-dormant. Pour M. le Contrôleur R. La Bruyère (*Revue des Deux Mondes*) la marine est simplement « rongée par un cancer épouvantable » : les arsenaux. Ce ne sont pas cependant des ouvriers d'arsenaux qui sont aux directions de la rue Royale. Si de ridicules abus sub-

sistent, la faute en est aux dirigeants et non aux dirigés. Avec un peu de fermeté et de bon sens en haut lieu la question des arsenaux serait rapidement réglée, malgré son apparente complexité. On se garde bien de le vouloir. M. Jacques Bainville, de son côté, écrivait ces jours derniers (*Revue hebdomadaire*) : « Sur mer, faute d'argent, la France n'a plus que l'ombre d'une marine. C'est une chose infiniment grave. » La bonne foi de M. J. Bainville a été surprise. Ce n'est pas l'argent qui manque à la marine. Que n'a-t-il lu M. le Vice-Amiral Darrieus dans le *Correspondant*, où cet officier général du cadre de réserve, mais hier encore en activité, affirme que les 2/3 des dépenses actuelles de la marine sont des dépenses parasites. La Marine ne souffre pas du mal de Panurge : elle est atteinte d'un mal plus grave. C'est à la tête qu'il faudrait porter les remèdes nécessaires. Mais qu'on se rassure, cela n'aura pas lieu avec nos directions actuelles. La marine, avant la guerre, avec un budget d'un demi-milliard, entretenait, en pleine activité, une flotte d'une vingtaine de grands bâtiments. Aujourd'hui, avec un budget double, elle voudrait donner à croire qu'elle peut à peine constituer une armée navale de... deux cuirassés. Elle le donne à entendre comme une révélation de son état de misère, mensonge puéril. La vérité est bien différente. Suivant le mot d'un officier général, la marine s'est livrée pendant la guerre à un gaspillage effréné, dans tous les ordres d'idées, dans tous les ordres de faits. Elle ne peut aujourd'hui renoncer à ces habitudes de gaspillage. Sans doute le luxe est nécessaire à un train de grande maison ; il y a cependant des limites. Elle fait figure de « nouveau riche », et comme les nouveaux riches, elle est insatisfaite et elle s'oppose de toute son énergie aux reprises légitimes. Mais, si l'on veut se rendre compte de son état véritable, il n'y a qu'à venir la voir là où elle travaille, si l'on peut dire, dans ses ports. On la verra alors en pleine lumière, et on pourra juger que son aspect est assez florissant. Jamais la marine n'a compté autant d'officiers généraux. Elle en a augmenté le nombre depuis l'armistice. Jamais elle n'en a compté d'aussi jeunes. Ce n'est pas un mal, je pense. Son corps d'officiers supérieurs est rajeuni, rafraîchi comme il ne l'a jamais été, et ses officiers subalternes atteignent leur troisième galon vers la vingt-cinquième année. Est-ce qu'on a une pareille aubaine dans l'armée, dont les pertes cependant ont été autre-

ment élevées ? Tout cela est-il le signe d'une décrépitude ? Non, sans doute. Tous ces officiers sont nantis, même les plus jeunes, de soldes assez belles et nous souhaitons qu'ils les gardent. Ils ont assez connu, autrefois, la gêne et l'impécuniosité. Mais qu'au moins ils donnent aux contribuables des signes d'allégresse et de reconnaissance. Enfin on pourra voir nos arsenaux travailler à pleines dépenses, sinon à plein rendement, avec ces innombrables états-majors d'administrateurs de tous grades, dont on constate avec fierté le nombre sans cesse croissant.

Enfin la marine a réorganisé toutes ses écoles, flottantes ou non, sur un pied de somptuosité qu'elle n'a jamais connu jusqu'ici. Ce sont les navires de choix, élus entre tous, où la navigation répond bien aux ambitions modérées d'une grande majorité d'officiers qui, parvenus, à un tournant de leur carrière, ont perdu à peu près complètement le goût des aventures et des longs voyages. Non, la marine n'est ni «à la dérive», ni «en veilleuse», ni à la côte, ni en train de couler à pic. On peut être rassuré. Elle est simplement en jouissance.... en attendant de faire accepter par l'opinion, en criant misère, le vote d'un programme de cuirassés de 50.000 tonnes, dont elle n'a d'ailleurs aucun besoin pour remplir sa véritable mission. Le Congrès de Washington coupe ses espérances en herbe. C'est vraiment maintenant qu'elle va aller à la dérive avant de retrouver son assiette. Espérons quand même. Les décisions prises sous l'inspiration du gouvernement des Etats-Unis ne pourront pas rester lettre morte. En marquant le déclin des marines cuirassées, elles auront un effet salutaire. Elles ramèneront en particulier notre marine vers ses anciennes traditions : l'expansion de son rôle à travers le monde, la protection de notre domaine colonial, dont elle s'est si peu inquiétée au cours de ces dernières années, où elle a cependant jeté autrefois les bases d'une œuvre durable, admirée de tous.

MEMENTO. — *Revue Maritime* (octobre) : A. Cogniet : *Essai sur la bataille du Dogger Bank*, etc. — Revue militaire française (novembre) : Camon : *La genèse du plan de guerre allemand*. — Commandant Daille : *La manœuvre de Montdidier*, etc.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

A propos du « Journal des Goncourt » (Comœdia, 1er novembre). — *Jolis et vilains noms de France* (L'Eclaireur de Nice, 17 novembre.) — *Rabelais à*

Agen et à Toulouse (Le Télegramme, 27 sept. 7 oct). — *Le philosophe Boutroux est mort* (Le Matin, 23 novembre).

M. Asté d'Esparbès, dans **Comœdia**, nous donne quelques souvenirs amusants de M. André Billy sur Marius Roux, « écrivain oublié » et ami de Zola et des Goncourt, qu'il a beaucoup connus :

— J'ai connu Marius Roux en 1902, nous dit M. André Billy. Cet étrange bonhomme avait été un ami intime de Zola. On retrouve, du reste, dans la « Correspondance » de l'auteur du *Rêve* toute une série de lettres adressées à Roux. Il avait adapté *Les Mystères de Marseille*, de Zola, qui furent représentés au Théâtre du Gymnase de Marseille, le 5 octobre 1867. Il m'avait raconté, il y a une vingtaine d'années, toutes les péripéties des aventures de cette pièce, mais depuis, hélas, je les ai oubliées.

« Marius Roux, à l'époque où je le connus, était un vieux bohème, petit, ramassé sur lui-même. Il portait une longue barbe blanche inculte, et était toujours revêtu d'un long pardessus verdâtre. Il parlait d'une voix profonde et caverneuse.

« Je le rencontrais souvent dans un petit café de la rue Saint-Honoré, *A La Tour d'Argent*, où il allait tous les soirs absorber force marcs et cognacs.

« Là, il me racontait des épisodes de sa vie. En 1902, il était employé chez une marchande de reconnaissances du Mont-de-Piété ! Ne pouvant trouver de place dans un journal — car il avait été journaliste dans le temps — il avait fini par échouer là ! Il habitait alors un misérable sixième étage dans le faubourg Saint-Honoré.

« Ayant beaucoup connu les Goncourt par Zola qui l'avait introduit au Grenier, il me parlait souvent de l'auteur de *Madame Gervaisais*, et d'Alphonse Daudet, avec qui il avait vécu de longs jours, lors de l'arrivée à Paris de l'auteur des *Contes de mon Moulin*. Il me raconta, entre autres histoires, bien avant qu'elle fût écrite, celle de « La chèvre de Monsieur Séguin ». Elle est tout à fait délicieuse.

« Je vivais alors avec Daudet, me conta Marius Roux, et comme il passait ses journées au lit, soi-disant pour se reposer le cerveau, je lui rapportais son dîner, dans mes poches, tous les soirs ! Un jour, tout de même, je voulus le décider à se lever et à travailler, le menaçant de ne rien lui rapporter pour son dîner. Devant cette cruelle pénitence, Daudet me demanda de lui acheter une rame de papier écolier et m'annonça qu'il allait écrire un conte ! Une heure après, en possession du bloc de papier, Daudet se cala dans ses oreillers et écrivit « La Chèvre de Monsieur Séguin »... L'après-midi, lorsque je revins, Daudet me lut son conte et j'en eus les larmes aux yeux.

« — Tu vas prendre une voiture, me dit-il, et faire le tour de toutes

les salles de rédaction. Place ce conte dans n'importe quel journal, mais ne le lâche pas à moins de cinq cents francs !

« Je pris donc une voiture, comme il me l'avait dit, et commençai ma tournée. Daudet n'ayant pas à cette époque atteint la notoriété, je fus mis à la porte de presque tous les journaux. Vers la fin, presque découragé, j'allai voir Villemessant. Il me reçut fort bien, lut le conte, et l'accepta. Devant le prix que demandait Daudet il essaya de protester... En raison de mon insistance, il me fit remettre les cinq cents francs demandés et me fit promettre sur l'honneur que Daudet lui en écrirait un par semaine.

« Je promis, et m'en fus, tout heureux.

« Arrivé rue de Fleurus, où nous logions, j'annonçai la bonne nouvelle à Daudet, qui se leva immédiatement. Mais, apprenant que j'avais promis qu'il écrirait un conte par semaine, il se mit dans une fureur terrible :

« — Rapporte tout de suite ces cinq cents francs à Villemessant, et dis-lui que j'aime mieux mourir de faim que de travailler sur commande !

« Devant les remontrances et les objections que je lui fis, il renonça à ce projet. Nous gardâmes le sapin et nous allâmes chercher « le Monstre vert », une amie de Daudet, qui était mannequin dans une grande maison de modes. Après une nuit passée dans de nombreux cafés et restaurants, nous rentrâmes au petit jour, fatigués, ivres-morts, et sans un sou... Les cinq cents francs de « La Chèvre de M. Seguin » avaient vécu !...

« Marius Roux allait aussi très souvent à Auteuil, chez les Goncourt. Mais comme ce pauvre diable était toujours affamé, il aimait mieux rester dans la cuisine avec Pélagie, que d'aller discuter au grenier avec les habitués, sur la littérature contemporaine !...

« Roux, pendant les longues heures passées dans la cuisine, avait eu le temps de faire le portrait de Pélagie. Un de mes amis, à qui Roux l'avait donné, me l'a confié dernièrement. Il est très beau. On dirait un Carrière !

« Voilà, nous dit en terminant M. André Billy, tout ce que je puis vous dire sur l'intéressante figure de Marius Roux. Je l'ai perdu de vue depuis dix-huit ans ; un jour, j'ai essayé de le rechercher à Montmartre, mais, après avoir été dans de nombreuses mansardes où il avait séjourné, j'ai perdu sa trace. Il a dû mourir, depuis, misérablement... C'était un brave homme !... »

Comœdia reproduit le portrait de Pélagie, la servante au grand cœur, par Marius Roux. C'est, en effet, fort beau, et c'est bien un Carrière.

Plus favorisée que nous, au bout des cinquante ans expirés, Pélagie avait lu quelques pages du journal interdit : ce qui lui plaisait c'était que M. Edmond cinglait comme il convient quelques-uns de ces flatteurs hypocrites qui espéraient se faire « coucher » sur le testamemt du vieux maître. Quel dommage que Pélagie n'ait pas laissé, elle aussi, un « journal » !

§

M. Georges Maurevert épilogue dans l'**Eclaireur de Nice**, ı propos d'une enquête de l'*Intransigeant* sur le plus joli nom ɔorté par une commune de France. Le nom de Marnes-la-Coquette est sorti vainqueur de ce jeu plaisant.

Nous nous rappelons avec M. Maurevert « les proses parfumées ɔarlesquelles Paul Fort salua tant de jolis noms de l'Ile de France : Senlis « tout sourire, tourterelles et lis » ; Nemours, « sceau d'argent sur la page de France la plus noble » ; Mortcerf, « le son du :or et tout l'automne en fresque »...

Rien n'est plus injuste et plus abominable — davantage encore ɔour un pays que pour un homme, — ajoute M. Maurevert, que le porter un vilain nom :

A côté d'appellations charmantes, dont la consultation de notre confrère parisien vous donne une petite idée, combien de noms vilains, ıffreux, voire immondes et scandaleux, sont portés par des lieux, peut-:tre délicieux, de notre glorieuse France !... Si vous n'avez loisir de euilleter à ce propos le Dictionnaire des Postes et Télégraphes, tâchez lonc de vous procurer un certain numéro du *Merle Blanc* du 8 octobre lernier : une « émouvante protestation de M. Joseph Prudhomme fils » figure, qui vous en apprendra de belles sur ce point, plus, certes, que e n'oserai, pour ma part, jamais vous en apprendre !..

Voici cette « émouvante protestation de M. J. Prudhomme fils », elle que la publia le *Merle blanc*.

Quand on est du pays de Rabelais et de Molière, on peut excuser cer-ıines gauloiseries, encore qu'elles dépassent parfois ce que permet la onne compagnie. Convenez cependant que c'est déjà bien périlleux ou umiliant pour un village de s'appeler *La Pucellière* (Eure) ou *La 'esse* (Savoie) ou *Le Cuq* (Gers), *Le Cul* (Deux-Sèvres), voire *Le Prusien* (Nord). Il n'est guère plus glorieux de répondre au nom *Les Péteux* Vosges), *Merdaze* (Haute-Garonne), *Foireux* (Savoie), *La Cochonnière* Eure et Loire-Inférieure)... Et naturellement, vous trouvez *Les Cocus* ans tout le Cher, la Gironde et la Nièvre !... Passe encore, Mon Dieu, asse encore...

Mais, vraiment, ce qui dépasse l'imagination la plus dévergondée, ce qui est positivement et désormais intolérable, ce sont d'autres vocables plus effroyables encore, ceux dont vous pouvez constater l'existence dans le dictionnaire des Postes et Télégraphes ! ...

Bien que ma modestie naturelle répugne à les transcrire, je crois de mon devoir civique de les signaler, par votre intermédiaire, à toutes les Ligues Françaises pour la Défense de la moralité publique et à M. le ministre des Postes et Télégraphes en particulier.

Que voulez-vous que l'on pense, Monsieur le Directeur, que voulez-vous que l'on pense, je vous le demande en rougissant, d'un pays qui se respecte lui-même assez peu pour laisser porter à des communes, villages, bourgs ou lieuxdits, de tels noms : *Pétasse* (Haute-Marne), *Les Vérollets* (Savoie), *Couilles* (Savoie), *La Couillauderie* (Loire Inférieure). Et que de *Queues* et de *La Queue*, Monsieur, on ne les compte plus !... Elles foisonnent dans le Loiret, la Marne, la Haute-Savoie, l'Yonne et ailleurs... Quand ce n'est pas la *Grande Queue*, dans l'Isère, que de facétieux individus rapprochent de la *Petite Motte*, dans la Seine-Inférieure ! ...

Faut-il continuer, Monsieur ? ... Continuons, toute honte bue... Comme s'il n'y avait pas assez de Cons dans la Haute-Savoie, nous avons le *Trou Pissot*, dans l'Aisne, les *Condoms*, dans la Haute-Garonne, *Congras*, dans l'Hérault, *Le Conot*, dans la Haute-Saône, *La Conarderie*, dans l'Eure, et que de *Conardières* nos plus beaux départements se disputent ! ...

Et quoi penser, Monsieur, de ce trou de *Vil-cul* qui, avec ses 52 habitants, trouve le moyen d'être à la fois *Grand* et *Petit* ?...

Vous parlerai-je encore, Monsieur, de ces quatre endroits, respectivement situés dans le Gard, la Haute-Saône, la Manche et le Puy-de-Dôme, qui répondent à l'appellation diffamée de *Bordel !* ... de *La Puterie* dans le Nord, de *La Maquerelle*, dans la Marne !... Et que dire de *La Borde à la Gousse*, dans l'Orne, de la *Gousserie*, dans la Manche, des *Foutriers*, dans la Nièvre, sans compter *La Goutte des Mineurs* sur le territoire de Belfort ! ...

Convenez, Monsieur, que pour équivoques qu'ils soient déjà, nous préférions *Mennemois-Dessous* dans l'Yonne, *Fessy-Dessous-et-Dessus* qui est un hameau de la Haute-Saône, dont les 260 habitants ne doivent pas s'ennuyer tous les jours ?...

Tous ces noms, je vous le répète, Monsieur, se trouvent dans le dictionnaire des Postes et Télégraphes, où vous pouvez vérifier leur existance et celle, sans doute, de bien d'autres encore, peut-être plus scandaleux si c'est possible ! ...

Je suis persuadé qu'il suffira de signaler ces graves inconvenances dont sont, notamment, appelés quotidiennement à souffrir ces dames et

demoiselles buralistes (l'une de mes nièces à déjà refusé d'occuper un poste d'inconcevable appellation), pour que tous ces noms épouvantables disparaissent bientôt du sol de notre patrie bien aimée.

Je suis, Monsieur le Directeur, votre serviteur très humble et très dévoué.

J. PRUD'HOMME FILS.

§

Dans le **Télégramme**, de Toulouse, M. J.-R. de Brousse consacre à Rabelais deux articles intéressants. Il pose cette question : « Entre le séjour au château de Ligugé et le séjour à Montpellier que devient Rabelais ? Et il prouve, d'après M. de Santi, que pendant une période obscure de sa vie Rabelais fit un long séjour à Agen. Mais il résulte encore d'autres documents récemment publiés par M. de Santi que Rabelais, entre son séjour à Agen et ses études à Montpellier, vint à Toulouse en 1528-1529.

A ce propos M. de Brousse dit très justement — et le conseil peut aussi s'adresser à Toulouse : c'est le cas pour Agen de donner le nom de Rabelais à une des ses rues. Agen, constate-t-il, a débaptisé jadis toutes ses vieilles rues, aux noms historiques et pittoresques, pour les affubler des noms de Diderot, Voltaire, Edgar Quinet, etc... « qui n'ont rien à faire à Agen, sinon de prouver que cette cité des gentils esprits, des humanistes et des poètes a eu des municipalités composées de Homais, de Bouvards et de Pécuchets ».

§

« Le philosophe Boutroux est mort », nous annonce **Le Matin**, qui nous donne sur la philosophie du disparu ces renseignements vraiment un peu vagues : « En même temps qu'il poursuivait ses études et son enseignement philosophique, M. Boutroux avait fait paraître de nombreux ouvrages. » Ce qui, d'ailleurs, est faux, car, ainsi que l'écrit le *Journal des Débats*, mieux renseigné : « L'œuvre personnelle de M. Emile Boutroux tient presque toute dans deux ouvrages : *De la Contingence des lois de la nature*, et *L'idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines.* »

Le seul document que nous offre *le Matin* sur la philosophie de M. Boutroux, c'est le portrait du philosophe en veston. Il eût été préférable de lui ôter son veston et de le remplacer par quelques lignes synthétiques sur son œuvre. D'autant plus que la philosophie de M. Boutroux fut une philosophie consolante, s'appuyant à la fois sur la science et la religion, et bien faite

pour un vaste public ; une philosophie admirablement adaptée à la vie, en réalité une sorte de négation de la philosophie.

R. DE BURY.

ART

Le Salon d'Automne. — Si l'histoire de l'impressionnisme était moins inconnue, les visiteurs du Salon d'Automne auraient été moins étonnés de découvrir en Caillebotte un peintre de haute valeur. Pareille surprise se manifesta lorsqu'à l'exposition préalable à la vente Rouart il apparut que Rouart n'avait pas été seulement un collectionneur avisé, mais que son œuvre picturale tenait à côté des beaux tableaux dont il s'était entouré. La brièveté de la vie de Caillebotte fit qu'ayant participé à la lutte, il ne vit pas le triomphe, et la générosité de son caractère ainsi que les dons de fortune qui lui étaient départis firent disparaître l'artiste sous le camarade et le mécène. Tout au plus lui concéda-t-on d'avoir habilement manié une technique inventée par d'autres, dont il n'était qu'un reflet amical. Sans doute des préoccupations semblables se dénotent chez tous les impressionnistes. Leur amour de la vie moderne, leur sensibilité à la vie lumineuse du monde les ont menés devant les mêmes épisodes et les mêmes modèles. L'évolution de Caillebotte n'embrasse que les premiers périples de l'impressionnisme à travers le décor parisien, à la découverte de la vie suburbaine, vers une vision présentée d'un modelé plus sûr dans une clarté plus exacte et mieux détaillée. La technique de Manet est au fond de l'art de Caillebotte ; il a étudié Degas et Renoir, et les premiers paysages de Pissarro l'ont captivé. Il a fait preuve d'idées personnelles. Il est le premier parmi les impressionnistes qui s'occupe du monde du travail. En décrivant la rue, il note le mouvement des artisans qu'elle occupe. Le peintre en bâtiments s'impose à son étude ; il regarde des parqueteurs. Caillebotte pour deux tableaux, ceux qui portèrent le plus parmi ses affirmations aux expositions du groupe, fut, au yeux de la critique, le peintre des parqueteurs. On ne lui attribua d'ailleurs que la volonté d'étonner, en traitant un sujet ingrat.

La cinquantaine de toiles réunies au Salon d'Automne prouvent la diversité de son talent. Ses portraits frappent par la variété de leur mise en page, par la souplesse de l'allure. Il réussit à tra-

duire la coquetterie florée des architectures de banlieue parisienne dont Pissarro disait si bien au même moment les jardins, dont Raffaelli interprétait toute la misère. Son *Canotier* est une belle page documentaire. Caillebotte sait noter la lumière que tamise dans un appartement la guipure des rideaux et cette lumière baigne des personnages d'un beau modelé, très vivants. Son art a de la force, de l'équilibre, de la sérénité. Certaines pages affirment un style pur et noble. Son effort est très réfléchi, égal. L'impression générale est de puissance, d'émotion et de clarté.

L'exposition d'un choix de belles épreuves de Daumier avait pour but de renseigner ceux qui pouvaient en ignorer sur sa valeur de lithographe, donc de technicien, et de démontrer qu'il n'est point simplement un caricaturiste.

C'est actuellement une opinion admise que Daumier fut un peintre de premier ordre, que son étude des ridicules humains et des déformations professionnelles a valeur de satire philosophique et que la profondeur de son humour est égale à sa fantaisie. Il a été le portraitiste d'une ploutocratie plus que le commentateur du ridicule bourgeois. Il est reconnu, mais quelle que soit l'unanimité de l'admiration qu'on lui porte, si l'on doit convenir qu'il est agréable de l'admirer, non plus, comme dit M. Delteil, « avec des exemplaires provenant de tirages prolongés au delà de ce que peut fournir une pierre »), mais sur de belles épreuves, n'oublions point que le Salon d'Automne a dû écarter, faute de place, un certain nombre de tableaux et se montrer sévère vis-à-vis de jeunes artistes.

Ce n'est point qu'il faille attacher d'importance à ce refus d'un tableau de Van Dongen, dont on a mené grand tapage. Van Dongen a pu se trouver choqué d'un procédé de ce genre à un Salon dont il est une des curiosités annuelles, mais il avait quatre toiles, suffisantes pour tenir les amateurs au courant de son évolution, et que de vitrines de marchands sont heureuses de se parer de ses œuvres !

Le Salon d'Automne prêtait son hospitalité à deux collectivités, un groupe d'artistes belges, un groupe d'artistes russes.

Ces artistes belges, qui se groupent sous la dénomination d'Ymagiers, sont loin d'être indifférents. Leur trait commun est une recherche d'archaïsme dans la forme (leur dénomination prouve qu'ils se connaissent) qui n'exclut point le modernisme du sujet.

Des influences se décèlent : Breughel et aussi les préraphaëlites anglais. M. Fabry, à travers Fernand Khnopff, songe à Watts et à Burne Jones. M. Anto Carte procède des vieux Flamands, comme M. Van de Wœstyne, le plus ymagier de tous, celui dont la peinture par la solidité et la netteté des contours, par leur indépendance dans une lumière un peu uniforme, prend l'immobilité d'une image traduite par un procédé. M. Strebelle recherche la grâce et presque le parisianisme. Des paysages de M. de Sædeler ne manquent ni de douceur ni d'intimité. Les sculpteurs sont intéressants. M. Wolfers par la fougue, M. Baudreghien par le calme harmonieux des lignes. M. Wynants est curieux. Il y a de la fougue, du caractère et du métier dans les eaux-fortes de M. de Bruyeker archéique et caractériste.

La salle russe est éclatante et variée. L'exotisme y abonde et la fantaisie ; on y trouve du conte dix-huitième siècle raconté par des orientaux à l'imagination colorée et féconde en évocations décoratives ; il y a des récits mythologiques ou chrétiens narrés par des extrême-orientaux épris de pompe et de couleurs brillantes. Il y a des ellipses un peu fortes, de l'emphase, une joie à manier les couleurs comme on déploierait des brocarts riches ou des gemmes multicolores. Il y a de l'originalité et beaucoup de virtuosité. La plupart de ces artistes sont des décorateurs. Exceptons Tarkhoff, qui s'est fait si longtemps connaître comme peintre de Paris avec de fougueuses descriptions des boulevards extérieurs. Le voici à la campagne évoquant des coqs de très belle allure ou des fleurs très vivantes. Mme Chana Orloff sculpte dans le bois. Il lui arrive de résumer à l'excès, mais ses bustes sont très vivants et elle excelle à y traduire l'intimité d'un caractère. M. Soudbinine nous donne des bois laqués, des pierres polychromées de la plus savante et de la plus séduisante harmonie de couleurs. On est étonné de l'aspect de bibelot charmant qu'il peut donner ainsi à un *Moïse* ou à un *Ange de la Douleur*, mais c'est une curieuse tentative et qui peut donner dans l'art monumental de beaux effets et imprévus. M. Jacovleff est très habile et souple. Il y a des pages intéressantes de MM. Grigorieff, Milman, Somoff, Rœrich, Soudeikine, de Mme Gontcharowa, de M. Laronow, ces trois derniers très amusants coloristes, et de belles esquisses de décor de M. Benois, somptueux et fin.

Toutes ces recherches, appuyées sur tout ce que l'art oriental ou

extrême-oriental a pu donner d'instinctif et sur les dernières méthodes de l'art occidental, offrent le plus curieux aspect d'originalité fondée sur des éléments composites.

§

Un seul des doyens de notre art pictural figure au Salon d'Automne, Jules Chéret, avec une peinture et cinq pastels dans sa manière de féerie décorative constante, de joliesse féminine et d'éclat d'attifement, bouquets délicats et nombreux de tons frais.

Parmi le groupe d'artistes en pleine maturité maîtres de leurs moyens d'expression, novateurs dans le cadre traditionnel et qui forment le noyau d'intérêt du Salon d'Automne, voici Charles Guérin avec un très beau portrait de femme, de grande proportion, de vie complète par la force du dessin, d'un métier éclatant et sobre. C'est une des belles pages de ce puissant artiste. Friesz émeut par ses visions du Havre d'une savante et sévère architecture, de profonde tonalité. Son *Grand paquebot* par la simplicité de la présentation impose une impression de grandeur.

Il est intéressant de comparer à ces toiles de Friesz, fondées sur la recherche des lignes et des tons essentiels, les notations japonisantes de Dufy, prises au même décor, en tenant compte de tout l'imprévu et le bariolé du spectacle avec un mélange de vérisme et de volonté décorative. La suavité des nus de Georges d'Espagnat s'étaie sur une science parfaite du modelé et la spontanéité des mouvements s'y encadre du plus harmonieux décor. Valtat n'a que deux petites toiles, une marine qui capte le rythme de la vague, un intérieur d'une grande intimité. L'art de Jules Flandrin excelle à des figures d'une grâce quelque peu immobile, exécutées d'un métier clair et savoureux. Les ports d'Albert Marquet sont admirablement lumineux. Laprade, à côté de fleurs d'un coloris gracile et séduisant, note des jeux de brume autour de Notre-Dame. William Malherbe peint des nus en plein air avec une singulière maîtrise. Les harmonies des chairs et du décor sont exquises. Les fonds très simples rabattent toute la lumière sur les lignes du corps. La beauté féminine est traduite avec une émouvante intensité. Cette sonorité de fête, appuyée sur un vérisme clairvoyant, c'est du grand art. Sobre, sérieux et délicat, Charlot nous montre un charmant portrait de jeune fille et des paysages de ligne sévère. Les aimables harmonies de Lebasque sertissent de

la grâce. Mme Agutte expose des fruits et des fleurs. L'ardente tonalité des kakis s'encadre de tons chauds et profonds. Les fleurs se dégagent de vases de Metthey, dont la beauté de matière est superbement transcrite. Il y a là un métier très sûr et qui se plaît aux difficultés.

De Gaudissard des fleurs très vivantes dans une belle atmosphère. Jeanès évoque les mysticités tranquilles des fonds marins. En cime de la bleuité de son tableau, au fond de l'horizon s'indique une ville de rêve, un aspect rare et magnifique de Venise baignée d'aurore. Des présences d'êtres à forme humaine et des poissons animent la nappe profonde des eaux et fournissent l'arabesque décorative qui accentue cette vision de silence et de fluidité. Art d'un peintre poète, maître d'un métier puissant, qu'il soumet à l'originalité de la rêverie. L'ambition de sa recherche et de la personnalité de son harmonie attribuent à Jeanès une place à part dans l'art actuel. Parallèlement à ses évocations décoratives, Jeanès affirme la force de son dessin dans des nus saisis en des raccourcis violents et justes, d'aspect sculptural.

Les portraits de Van Dongen témoignent d'une extrême virtuosité, d'un grand sens du modèle féminin, d'une entente parfaite de l'effet; dans aucun de ces quatre portraits l'artiste n'adopte l'allure, un peu paradoxale qu'il ne se refuse pas toujours. Cet effort à traduire la mondanité tient le plus grand compte des apparences, mais les qualités de l'artiste l'arrêtent juste au point où cela pourrait le faire glisser au convenu.

De la vie grouillante de la Kasba d'Alger André Surida extrait une page synthétique où il semble avoir voulu grouper les éléments de beauté qui en forment le décor mauresque et en dégage le caractère. La justesse de l'étude physionomique accentue la perception du rêve monotonement sensuel des personnages. Le luxe de couleur des costumes diapre une heureuse disposition des personnages dans la beauté de la lumière. Suréda est celui de nos peintres qui exprime le mieux la beauté âpre et profonde et la diversité de la vie et du décor de l'Algérie et du Moghreb. C'est un réaliste, mais singulièrement actif à noter toute splendeur qui passe devant son observation agile. Verhœven a deux belles statures de Javanaises mises en page avec tout son prestige d'harmoniste rare et détaillé, une nature morte délicate et somptueuse et un jardin extrêmement décoratif, d'une complexité de coloris d'un grand charme. C'est

d'un artiste très intéressant qui n'occupe peut-être point dans la notoriété la place dont il est digne. *L'Espiègle* affirme la belle personnalité d'Alexandre Urbain. Ce n'est point un tableau de genre. Une figure rieuse d'enfant est simplement le point central d'un tableau à quatre portraits dont elle régit le mouvement. C'est d'un art très agréable en même temps que vigoureux, de solide et éclatante harmonie, avec de la vie vraie dans la sérénité de son atmosphère. Deux paysages d'Auvergne de Victor Charreton sont imprégnés de qualités de finesse émue, d'observation détaillée, d'atmosphère captivante, de saveur naturiste qui caractérisent cet excellent peintre. Deux nus de femmes de Vallotton, d'un dessin strict, offrent une agréable harmonie colorée.

Balande, dans des paysages très frais, enserrés de lumière blonde, de lignes simples et fortes, encadre de belles visions de nus aux mouvements eurythmiques ; il sait indiquer sobrement la splendeur des horizons vastes. De grandes peintures murales de Jaulmes présentent un beau caractère d'abondance heureuse, une architecture claire de lignes et d'élégantes figures décoratives. Richard Ranft, trop rare aux expositions, pratique un art harmonieux, délicat, rebelle à toute outrance comme à toute déformation, d'un bel équilibre et de haute signification. Voici de puissants dessins rehaussés de Dethomas, elliptiques, nerveux et complets, des pages pénétrantes de Camoin, de belles notations d'Hermann-Paul, un beau tableau de Girieud, de belle conscience classique, un beau portrait de fillette de Dorignac, la loge d'un modernisme nerveux de Dusouchet, un très solide et curieux portrait de Guéroult s'enlevant sur un fond jaune très habilement traité, de bons paysages de Le Bail, de facture saine et robuste, de lumière juste, des portraits sincères et de jolie clarté, d'un art très réfléchi par Mlle Andrée Karpelès, une évocation décorative très arrêtée et de carrure violente, mais expressive de Maurice Barbey, des bords d'Yerre harmonieux de Jacques Blot, un bon portrait de paysan de Chabaud, des fleurs d'une jolie finesse de Mme Hélyonne Barbusse, un solide portrait de Mme Marguerite Herold, un vigoureux portrait du sculpteur James Vibert par Cacheux, une belle nature morte de cet artiste très sensitif, Bernard Toublanc, les bouquets et les arrangements très modernes de Mme Suzanne Bernouard, une nature morte très fine et

un nu bien modelé par Mme Lucie Caradek, les baigneuses de Mme Crissay, la neige de M. Roger Deverin, les aspects de Paris fougueusement peints par M. Gihon, les impressions agilement décoratives de M. Kousnetzoff, les fresques de Marcel Lenoir, les intérieurs de M. Borgeaud, la mosquée à Gabès de Mlle Frémont, la décoration algérienne, curieuse, mais sommaire, de M. Dabat, les gazomètres de M. Jacquemot, volontaire et chercheur.

§

Quelques peintres apparaissent, soit par un choix judicieux dans leurs envois, soit que réellement ils se soient surpassés, en plus pleine possession de leur art qu'auparavant. Il semble que Maurice Asselin soit arrivé à plus de plénitude dans ses réalisations. Ses harmonies de couleur, toujours volontairement sobres, ont acquis plus de cohésion et ses personnages plus de vie. Une lumière très douce baigne leurs lignes. Il règne dans ces scènes de vie simple un accent de vérité et d'intimité qui est de la poésie. Il m'apparaissait trouver chez Maurice Asselin, et dès les premières œuvres, certaines des belles qualités de force et de probité de Fantin et le parentage, semble-t-il, s'accentue dans la franchise et la vérité de cet art foncièrement vrai. Henry Offmann a montré une rue du Marseille populeux vue au curieux éclairage du jour finissant parmi le jeu amusant de couleur des draperies de boutiques et des étals. Sa *Plage à Pornic* est une page très séduisante où aboutissent avec certitude ses ambitions de donner de la vie exacte à des personnages en plein air dans un jeu de lignes délicates et bien modelées dans la lumière. Picart le Doux est également en belle voie, mais nous aurons l'occasion de revenir prochainement à lui à propos de son exposition. Son *Repos* est une belle œuvre solide. Jean Marchand a obtenu un des succès les plus unanimes et les mieux fondés de ce Salon. La simplicité et l'acuité d'émotion de sa *Maternité*, la puissance calme du mouvement de la jeune mère, l'émotion discrète et forte de l'œuvre sont captivantes. Deux paysages urbains donnent une très forte impression de solitude cernée de buildings. Il y a là un tragique de la grande ville qui n'avait jamais été dégagé aussi fort et avec quelle sobriété de moyens ! L'exposition de Jean Marchand chez Barbezanges, très diverse et fournie, accentue ce caractère de maîtrise que revêt l'œuvre de Jean Marchand.

La loge des Fratellini de Mme Fuss-Amoré est une toile très vivante, établie avec un grand bonheur d'arrangement pittoresque, d'un beau dessin, d'une excellente luminosité ; on y perçoit un don singulier d'animation, une particularité dans l'évocation décorative et une intéressante puissance d'unité.

L'âpre talent de Le Scouezec se plaît à traduire de rudes figures de mariniers et de buveurs d'une étonnante justesse de mouvements, d'une ligne stricte, d'une coloration truculente. Il excelle à évoquer leurs dialogues rapides, à accuser par le cambrement des corps, par la massivité des trognes la saveur probable de leurs propos. De brusques oppositions de couleurs éclairent les faces et en projettent la mentalité en apparences de vérité violente. Il a la force familière d'un Flamand et aussi des traits de synthèse à la Daumier. Il se plaît aussi à enlever sur des fonds très colorés d'un faire sculptural aigu et volontiers pessimiste des nus féminins puissamment équilibrés. C'est un caractériste très doué. M. Clairin expose une bonne figure de femme et de larges paysages. La figure de Georges Migot est d'un bon caractère et ses paysages d'une technique très sensible.

L'envoi de Ceria force l'attention. Son *Labourage en Toscane* vaut par la bonne harmonie de l'ensemble, la solidité des terrains, la vigueur de l'attelage de buffles aux reins souples, à la puissante encolure. A noter les *Dentellières de Savreux*, un portrait de belle tenue de Léopold Lévy, l'excellent graveur. Widhopff est un des maîtres de la nature morte ; ses *Rougets* sont une de ses bonnes pages, ses paysages se baignent en pleine lumière. C'est de la peinture forte et simple sans tics ni partis pris, très émouvante.

Zingg évoque avec sa robustesse coutumière des paysages d'Auvergne avec de belles silhouettes de travailleurs dans les blés ensoleillés, des gestes sobres dans des décors quasi bibliques. Rupert Bunny, très ornemental, anime d'un sens tout moderne les vieilles légendes helléniques. La Chimère de son *Œdipe* prend la vigueur d'un personnage réel. C'est une belle image que son *Eau du Styx*. Ses recherches d'éclat dans le coloris s'appuient sur le sens même de son symbolisme. Deltombe, sans renoncer aux richesses décoratives de son art, précise la construction de ses figures. Ses femmes portant un panier offrent des lignes gracieuses et leurs allures sont d'une évidente vérité. Ses natures mortes sont de bel équilibre et de très agréable couleur. Barat-

Levraux construit solidement : ses nus et ses paysages ont un bel accent vigoureux. C'est un artiste très en progrès. Les portraits de Tristan Klingsor, d'un faire un peu concentré, offrent un réel agrément esthétique, notamment un portrait de femme d'une pénétrante simplicité. Mme Mela Muller montre un excellent portrait d'homme, d'une vie mentale accentuée. Thomas-Jean a un solide portrait et de très vives notations de carrefours parisiens, et de savoureuses et fines études de M. Baignières vivent en une lumière fluide et harmonieuse. M. Ekegardh, que nous retrouverons à l'étude de son exposition, s'affirme en son originalité, Mme Ghy Lemm peint juste et spirituel.

§

Les beaux paysages sont nombreux. Altmann a deux excellentes toiles : une place Saint-Lambert très pittoresque, une île parmi les étangs qui mêle au jeu des nuages, parmi les émaux mobiles de l'eau, les reflets de ses arbres et la cime dorée de soleil de leur frondaison. Des paysages de Segonzac se dressent en belle architecture d'arbres sombres. Peské donne dans leur aspect juste et dans de jolis poudroiements lumineux des aspects de Paris et des coins de Provence. Fernand Olivier peint savoureusement les Martigues et les illustre du spectacle de la vie des pêcheurs. Mainssieux a remarquablement compris le paysage tunisien et la béatitude de son soleil. Maurice Taquoy note de larges arborescences. Le faire si particulier, la qualité de vision d'Henri de Warocquier donne à des paysages réels de lac et de villages dans la montagne des aspects de décor lyrique. Van Maldere inonde un paysage de lumière provençale et le pittoresque pierreux de Rognac surgit bien sous son pinceau. Claude Rameau est fin, délicat et ému. Les barques de Verdilhan s'accusent d'un beau relief sur des eaux un peu schématiquement traduites. Chavenon a le sentiment des larges horizons. René-Juste a de l'accent. Alcide le Beau varie ses procédés ; peinture ou détrempe, il fleurit de belles couleurs des stylisations hardies. Le paysage clair de Léopold Levy a de l'intensité, il est fort bien construit. Citons encore Peccati, Toorndyke, Vallée pour ses Montsouris joliment animés de foule souriante, Villard avec ses âpres vues de chemin de fer de ceinture, Volot, Llano Florez pour un coin de Marseille, bien vivant, Mania Mavro d'une exécution cursive, mais fiévreuse et subtile, Andibert pour des notes sur *Cassis*, de belle couleur, les paysages italiens de Mme Boyd,

dont l'exécution se fait plus ferme, le paysage de Seine, à Rouen, de Paul de Castro, les dessins de vieilles rues provinciales dont M. Cantal ressent si vivement et transcrit bien les silences vermoulus, les pages hollandaises de Debraux, Dourouze et ses aquarelles du Var, les bons paysages des Landes de Capon, les bords d'Oise et Seine de Renefer, le gouffre de Roustan de pittoresque disposition et de bonne facture, les paysages de ville et les horizons de mer d'André Wilder d'un joli frémissement, d'un art compréhensif. Burgun note alertement les bois de Clamart ; M. Fraye est un harmoniste des plus sensibles et des mieux doués.

§

Les cubistes sont peu nombreux. Gleizes, toujours hermétique et comprimant volontairement ses dons de peintre sous le poids de son esthétique en un long effort qui commande la déférence. Léger, tenté par la vie, mais l'abordant encore avec une excessive raideur. Parmi ceux qui avoisinent le cubisme ou qui en ont dérivé leur esthétique, André Lhote, dont *la Plage* et l'*Après-midi* dénotent les très belles qualités d'exécutant, contrariées par ses principes ; Tobeen, dont les qualités de volonté, de simplicité, l'art des proportions s'affirment dans des toiles d'un bel émail. Corneau, paysagiste curieux doué de relief, Bissière qui apporte un Nu et un paysage remarquables. Simon Lévy, après des tâtonnements intéressants, aboutit dans sa nature morte à une excellente facture très pleine et sonore ; Feder développe bien une procession en pays du Midi et présente harmonieusement des femmes à la fontaine. Son art se précise et se fortifie. Ortez de Zarate reprend avec bonheur le vieux sujet de la Léda et sa *Vierge de Lourdes* est d'une belle allure ; c'est en exécutant hardi qu'il reprend les thèmes de Musée. Le Fauconnier donne un vigoureux portrait de Duhamel. Favory est considéré par nombre de jeunes artistes comme l'initiateur d'un mouvement nouveau qui est, en somme, un retour à des techniques anciennes. Sa valeur de dessinateur s'impose au travers et malgré l'aspect lourd de ses harmonies colorées. Alix, artiste très doué, très préoccupé de synthèse se dégage d'année en année. Lotiron s'assombrit ; la jolie couleur de ses derniers paysages a fait place à des tons uniformes ; sa tentative de Carnaval moderne valait d'être tentée. Le paysage de Mme Halicka est large et séduisant. L'originalité de Gernez se précisera. Son *Port de Honfleur*

fait preuve de très jolies qualités. Mme Chérianne peint d'une amusante spontanéité des images claires et hardies. La violence de M. Granowsky comporte du caractère. Son *Campement de Bohémiens* fortement établi est loin d'être indifférent. Il manque à M. Gromaire de moins montrer ses préparations, c'est-à-dire de moins exagérer ses musculatures et ses proportions pour apparaître un bon et vigoureux caractériste, doué d'un sens aigu du moderne. La *Parade* de M. Gimmi est sérieusement accentuée. M. Per Krogh se cherche. M. Grunewald a de la science et de la volonté. M. Médjes dispose bien ses architectures. René Durey voit juste et détaillé. Ses natures mortes de Krémègne sont bien construites et de bel éclat. Les *Baigneuses* de Kars sont d'un artiste savant. M. Heran-Chaban peint avec solidité. M. Ben Sussan nous montre deux belles natures mortes et un fin paysage de la *Forêt de Fontainebleau*. C'est un artiste très curieux, bon peintre et qui compte parmi nos nouveaux graveurs. André Mare nous montre une scène italienne d'une très curieuse présentation et d'un jeu de colorations spirituel. André Mare est une des forces du cubisme. La puissance de ses réalisations dans les arts décoratifs est un argument excellent en faveur de la technique qu'il adopte comme peintre. La grande toile de Sabbregh est pleine de vie et de vérité. Mondzain est bon portraitiste. Gabriel Belots, dont on connaît l'art robuste de graveur sur bois, est un peintre sensible et ému et habile.

Mme Suzanne Valadon atteint au caractère dans ses portraits. Mlle Andrée Fontainas est attirée vers la peinture décorative. Les jeux de lignes sont harmonieux et les qualités d'imagination très réelles. Citons encore Oppi, Pierre Brune, Osterlinot, Mlle de Lanoa qui fait preuve de goût, Kikoine, Iser, Lagar, Loutreuil.

A noter Mlle Lloyd avec de bons portraits, Mme Thaon d'Arnoldi avec une très séduisante étude d'enfant, Mme Perdriat qui a de jolies qualités de ton. Mahn, bon paysagiste, Carlos Raymond, de vision pittoresque, les fleurs de Gaston de Villers, une très bonne nature morte de Voguet, Martin-Ferrières, bon harmoniste, Pallady une vigoureuse silhouette féminine, Madge, Oliver, Roi, Mlle Scaly, la foule espagnole de Ramond Pichot, Florot, Bertram Demeurisse, Alcorta, Maurice Marque, Morin-Jean, savant et synthétique, M. Savin, M. Lurçat.

Foujita n'est plus isolé dans nos expositions. Un petit groupe

de Japonais occidentalisants l'entoure. Le portrait de Fujita par lui-même est une étude très sérieuse; une étude de nu féminin est de bon dessin; si l'harmonie de couleur en est pâle, cela dépasse l'humour décoratif dont l'artiste avait jusqu'ici fait preuve : M. Kawashima saisit bien le caractère des paysages, parfois à travers les maîtres de son pays. L'étude de jeune fille de M. Kojima est agréable. M. Toyama Yoskio, Toyama Koyama Koyamagui méritent l'attention.

§

Au blanc et noir la prestigieuse suite de Bernard Naudin pour le *Neveu de Rameau*, et des dessins amers et tumultueux de sa série des clowns; d'Ouvré des portraits d'un art substantiel et intuitif, dont un bon Rosny aîné, les belles illustrations de Charles Guérin, les bois un peu durs, curieusement satiriques de Laboureur; de P. E. Colin, les pages de beau style de son album l'Inde en France, Gimel et ses curieux portraits de musiciens, Lespinasse, Chapront, Boussingault, Emile Bernard avec des bois remarquables pour illustrer Villon; Perrichon, Daragnés, Bruyer, etc...

§

La Sculpture. — La place d'honneur dans la Rotonde était attribuée cette année à James Vibert. Rien de plus juste que de saluer ainsi le grand labeur et la haute valeur de ce sculpteur, un de ceux qui sont actuellement les mainteneurs du grand art monumental. Parce que des groupes de James Vibert de dimensions colossales ornent les palais fédéraux de la Suisse et que leur dimension ne permettait d'en exposer à Paris que des maquettes, l'œuvre de ce bel artiste n'est pas toute familière au public de nos expositions. James Vibert est un excellent portraitiste : quelques bustes ici en font foi, dont l'admirable effigie de Mme James Vibert et ces figures de Robert de Traz, du musicien Bartholoni, du procureur général Navoz, si parfaitement expressives, si révélatrices, par la force du modelé de la mentalité des personnages. Mais le souci de James Vibert va surtout à la création des monuments, et si ses statues des palais suisses sont surtout la commémoration nationale des héros suisses, son vœu ferme est d'amener la sculpture, par le symbolisme de la mise en œuvre du thème, à une idéographie.

Rien de plus noble que cette ambition au service de laquelle James Vibert met une technique très sûre. Son groupe la *Terre*,

si nouveau en sa forme circulaire, est un épisode d'un monument : les *Astres influençant la Terre*, dont une petite maquette de plâtre donne l'idée générale.

Cette idée générale est fort plausible et la gravitation des sphères autour d'une colonne de support, représentant la spirale du mouvement universel, s'inscrit harmonieusement. Mais, pour en juger, il faut se figurer le format du monument esquissé d'après ce groupe en bronze, la Terre, dont l'évocation en petit module forme le bas de la maquette de plâtre du monument. La Terre se compose de corps humains entrelacés par la solidarité et la nécessité : le père et la mère embrassent le corps du fils qui surgit fort et vigoureux. Le difficile équilibre des apparences sculpturales est résolu, et voici enfin un effort nouveau qui aboutit, une hardiesse rythmique couronnée de succès, un chemin ouvert.

Le *buste d'enfant* de Marque, ses bas-reliefs de terre cuite pour une bibliothèque, où les jeux graciles du corps s'enchaînent dans la plus délicate harmonie, compteront parmi les œuvres les plus charmantes de ce grand sculpteur. La statue de Maillol a obtenu le vif succès que méritait la douceur et la plénitude de son harmonie, mais elle se teinte de reflets du passé et de souvenir antique.

Halou envoie des statuettes d'une élégante vigueur. L'Etude de nu d'Anna Bass (une jeune fille couchée, la tête inclinée sur l'épaule) est d'une grâce charmante. Son masque de jeune fille est expressif et harmonieux. Il y a de la vigueur dans l'effort de Mateo Hernandez avec peut-être une tendance excessive à la simplification. Un *poilu* de Bouchard est d'une belle gravité; celui de Coste a des qualités de sérénité. Un sculpteur urugayen, Mané, donne de bons bustes largement taillés. La grâce de Fernand David se déploie en lignes nobles dans sa *Femme au cygne*. Il y a de beaux envois de Desruelles, art agile, très libre, qui fait sa part à la polychromie, de Marius Cladel, de René Carrière, de Mme Céline Lepage, dont la *jeune femme* du Sous, est une jolie chose, de Mme Jeanne Bradey une figure d'une agréable polychromie, de Mlle Sonia Pavloff de Swinzinski, d'Adam Fischer robuste, de Mme Tallichet réaliste et expressive, de Vigoureux, qui a du charme, de Mme Geneviève Granger, de Indenbaum, de Dunack, de Mme Suzanne de Gourmont (un bon buste de Jean de Gourmont), Mme Marthe Spitzer : un bon buste de Debussy, une Ève de ligne élégante, de MM Heng, Lipschitz et des tentatives très curieuses de synthèse de Zadkine.

A l'art décoratif, Lenoble, avec de très belles céramiques, Marinot et ses belles verreries, de jolies verreries aussi de Daum avec la collaboration de MM. Gall et Winz, les émaux de Jouhaud, les ferronneries de Brandt et de Brégeaux. André Mare montre les plus beaux meubles, des bas-reliefs de Véra sont très heureux. Dufrène est toujours très harmonieux. Il y a une belle vitrine de Paco Dunio, des papiers peints de Burkhalter, ingénieux; d'excellentes reliures de Kieffer, du goût le plus sobre et le plus heureux, une salle à manger d'Allard avec une décoration picturale bon style de Schmidt, une chambre d'enfant de goût excellent de Mme Lucie Renaudot, des meubles subtilement imaginés par Pierre Chereau, des tapis de M. Fayet d'un très joli goût et de belle exécution, avec d'heureuses nouveautés dans l'ordonnance décorative.

§

Les dimensions d'un article sur le Salon d'Automne ne permettent pas d'y joindre l'analyse des expositions particulières qui se sont ouvertes en même temps que le Salon.

Nous analyserons au prochain article les expositions très importantes d'Angel Zarraga, de Picart le Doux, d'Ekegardh et de Ghy Lem, etc...

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande. — Dans le *Mercure* du 16-XII-1918 j'ai (seul à ma connaissance) exposé que le plan du Kaiser avait été d'envahir la Hollande pour tourner la position de Liége, si celle-ci n'était pas tombée à la première attaque. Peu après, M. Nothomb, interviewé, déclara que l'on avait appris pendant la guerre qu'en 1911, lors de l'affaire d'Agadir, les Allemands avaient préparé à Aix-la-Chapelle les bois nécessaires pour jeter un pont à Maestricht en cas d'échec et les automobiles qui devaient les y transporter. D'après M. Nothomb, l'état-major belge préparait à ce moment-là une étude sur ce sujet. Je n'ai pas entendu dire qu'elle ait paru. Mais j'ai donné des explications supplémentaires sur cette partie du plan allemand dans mon compte rendu du livre de von Kluck (*Mercure*, 15-IX-1920, p. 808-809). Elles ne trouvèrent point d'écho, et dans ses *Mémoires*, le général de Ryckel, sous-chef d'état-major de l'armée belge en 1914, déclare qu'il n'a jamais cru à une attaque des Allemands

sur Maeseyk (c'est-à-dire par Maestricht et le territoire hollandais).

Une interview de M. Rudolf Steiner, le dépositaire des *Mémoires* de Moltke, est venu prouver que j'avais vu juste. Il a, en effet, déclaré que le général de Schlieffen avait préconisé le passage simultanément par la Hollande et la Belgique et que Moltke en avait rayé la Hollande. Cette déclaration a naturellement scandalisé bien des gens ; parmi ceux qui ont protesté contre elle, s'est trouvé Ludendorff, en sa qualité de « chef de la division d'avant-garde du grand quartier-général » déjà longtemps avant la guerre. En dépit de sa protestation, je considère les révélations de M. Steiner comme décisives. Si Ludendorff n'a pas connu la décision d'envahir la Hollande, c'est que, n'étant pas employé à l'exécution de cette partie éventuelle du plan, il n'était pas nécessaire de la lui faire connaître. C'est ainsi que le gouvernement allemand a agi avés ses ministres en Belgique et en Hollande qui n'ont connu que le 2 août la décision de présenter l'ultimatum à la Belgique le soir de ce jour. L'occupation ordinaire de M. Steiner est la théosophie. Il n'eût pas su inventer l'idée d'envahir la Hollande s'il ne l'avait pas trouvée dans les Mémoires de Moltke. La modification de n'envahir d'abord que la Belgique était un perfectionnement. Il fut accepté par le Kaiser et le Chancelier. Nul autre n'avait à en être informé. L'aveu de Moltke de l'intention de son prédécesseur d'envahir la Hollande suffit pour prouver qu'il l'a eue, lui aussi, pour le cas où il n'aurait pas été possible de tourner autrement la ligne de la Meuse.

Dans mon article de 1918, j'abordais deux autres problèmes : 1° celui du retard de l'Allemagne à entrer en Belgique (ayant donné au gouvernement belge 12 heures pour répondre, elle n'a envahi la Belgique que 36 heures plus tard) ; 2° celui de l'attitude de l'Autriche après que Guillaume, sans la consulter, eût déclaré la guerre à la Russie. Je résolvais cette double difficulté en citant ce que racontait Don Fr. de Melgar. Le 1er août au soir, l'ambassadeur de Russie, par ordre de son souverain, se serait jeté aux pieds de François-Joseph, se mettant à sa discrétion et acceptant toutes ses exigences. L'empereur d'Autriche se serait rendu à ses prières, mais, le lendemain, aurait repris sa parole, Guillaume ayant déclaré la guerre à la Russie. Depuis, un personnage, à qui j'avais parlé de cette hypothèse, l'a exposée à M. Sa-

zonov et l'ancien ministre a déclaré que ce qu'avait raconté Don F. de Melgar était du pur roman. La bonne foi de ce dernier est indiscutable. Quelle est exactement la part d'erreur dans son récit, c'est ce qu'il est difficile de savoir. Les textes découverts par Kautsky résolvent en tout cas les deux problèmes.

Le premier est un memorandum de Moltke au ministère des Affaires étrangères. Il y déclare, le 2 août, qu'il doit avoir la réponse de la Belgique « au plus tard le 3 à 14 heures » et propose donc de fixer un délai de 12 heures aux Belges pour leur réponse. Le délai de 25 heures écoulé entre la réponse belge et l'entrée en Belgique a donc été rendu nécessaire uniquement par la commodité des communications entre les autorités allemandes.

L'autre texte est une lettre de Berchthold à Tschirschky du 3 août au matin.

L'ambassadeur de Russie est venu me voir en ami ce matin pour apprendre, comme il m'a dit, quelques nouvelles. Il espérait toujours que l'on réussirait par des négociations directes à arranger le conflit. Dans la situation actuelle, il serait mieux de se rendre sur un terrain neutre et Londres y semblait particulièrement approprié. Il était absolument navrant que l'Allemagne paraisse vouloir imposer la guerre. La Russie n'avait-elle pas donné à Berlin les assurances les plus nettes que ses mesures militaires n'avaient aucun caractère d'hostilité contre l'Autriche ou l'Allemagne. Sans doute, on devait à Pétersbourg continuer à insister pour que nous ne solutionnions pas notre conflit avec la Serbie sans consulter la Russie, dont les intérêts étaient en jeu sur cette question. Je ne répondis point à cet exposé de Shebeko et j'entamai avec lui une conversation amicale et non officielle sur les nombreuses folies de la politique russe dans les Balkans et lui dis qu'il y avait une bien plus large base de compromis entre la Russie et nous si l'on pouvait, au moins une fois, à Saint-Pétersbourg, ne pas faire du sort des Etats Balkaniques le pivot de l'attitude à notre égard. Shebeko me répondit également très amicalement, exposa d'une façon académique les multiples obligations de la Russie comme Etat slave et orthodoxe, rappela le caractère sentimental du peuple russe et me quitta en remarquant qu'il ne s'agissait, à vrai dire, entre la Russie et nous que d'un grand malentendu. *Immédiatement après, je reçus la visite de Dumaine, qui fit retentir des accords aussi amicaux que ceux de son collègue russe, mentionna un regret amer de la conduite belliqueuse de l'empereur Guillaume et exprima la conviction qu'une formule devait être trouvée donnant satisfaction à nos légitimes revendications*

et à l'intérêt que la Russie prenait à la Serbie ; la voie de la paix serait ainsi ouverte.

D'après des écrivains socialistes, M. Viviani aurait négligé de s'associer à des efforts de l'Autriche pour maintenir la paix : le ton railleur de Berchthold racontant les efforts franco-russes dans ce but est la mesure de ce qu'il faut penser de ce qu'ils soutiennent. Quant au retard de l'Autriche à déclarer la guerre, on l'expliqua à l'ambassadeur d'Allemagne le 3 août vers 6 heures, « par l'avantage d'effectuer le plus longtemps possible le déploiement en Galicie sans être troublé. En ne prenant pas l'initiative d'une déclaration de guerre à la Russie, on voulait éviter l'odieux d'une attaque et on se demandait si l'Autriche ne pouvait pas alléguer l'agression contre l'Allemagne comme un motif de guerre à cause de leur alliance. » Or, la cavalerie russe n'avait attaqué l'Allemagne qu'après que celle-ci avait déclaré la guerre. Mais l'Allemagne l'avait caché même à son alliée!

ÉMILE LALOY.

LETTRES ANGLAISES

Abel Chevalley : *Le roman anglais de notre temps*, Humphrey Milford.

Le roman anglais, dit M. Abel Chevalley, est une fiction en prose d'une certaine étendue, et il admet aussitôt que la définition est bien large et par certains côtés trop étroite. Toutefois, nous devons convenir avec lui qu'elle est claire et qu'au surplus, en cours de route, elle se prêtera élastiquement aux adaptations et aux classifications nécessaires. Ayant ainsi fixé son point de départ, M. Abel Chevalley a écrit tout un volume sur **le Roman anglais de notre Temps**. L'ouvrage, outre un avant-propos et une conclusion, comporte onze chapitres. Tout cela est bref, simplifié et très clair. Une vingtaine de pages lui suffisent pour traiter du roman anglais avant le XIXe, c'est-à-dire depuis Daniel Defoe, et, avec le double de peine, il expédie toute la production du XIXe siècle comprenant Dickens, Thackeray, les Bronte, George Eliot, George Meredith et Thomas Hardy. Puis, c'est en quinze pages l'esquisse de ce qu'il appelle « L'âge de Victoria et l'âge d'Edouard VII », mais il consacre un chapitre à Samuel Butler et à son influence, et un autre, plus court encore, il est vrai, à Henry James et au roman psychologqiue. Les six der-

niers chapitres, soit cent quarante pages, passent une rapide revue de ce qui constitue vraiment le roman anglais de notre temps.

C'est évidemment là un livre écrit à l'usage des lecteurs français, mais il sera non moins utile aux lecteurs anglais, car je ne sache pas qu'il existe un ouvrage semblable par un Anglais pour les Anglais. Certes, on trouvera des essais d'un genre plus ou moins approchant dus à des critiques britanniques ou même américains, mais d'exposé historique et critique aussi complet dans sa concision, il n'en existe assurément pas. C'est sans doute pour cette raison que l'ouvrage de M. Chevalley a eu une fortune assez peu fréquente. Son manuscrit, fruit de ses loisirs de diplomate, fut confié à un agent littéraire londonien qui devait s'occuper éventuellement d'une traduction, alors que l'auteur ne s'était pas encore soucié de trouver un éditeur français. L'agent remit le manuscrit à Mr Humphrey Milford, l'actif et intelligent libraire-éditeur de l'Université d'Oxford, qui, ignorant totalement la qualité de son auteur, reconnut aussitôt les mérites de l'ouvrage et se chargea de l'édition dans les deux langues. C'est ainsi que l'édition en français fut faite par les soins d'un éditeur anglais. Sur la page de titre, le ministre plénipotentiaire, haut-commissaire de la République au Caucase, ne se réclame que de sa qualité d'agrégé de l'Université. Pour les Anglais, c'est une révélation, et le nom de M. Abel Chevalley prend sa place parmi ceux des anglicisants qui s'attachent à l'étude de la littérature contemporaine. Pour nous, il n'y a pas de surprise. Nous attendions cette œuvre et nous savions qu'elle marquerait du premier coup la valeur de son auteur ; elle est un exemple de plus du degré de perfection atteint par les études anglaises en France, et désormais il n'y aura plus de bibliographie sans que ce livre y figure au premier rang. Lorsqu'ils lisaient dans les revues ces différentes études, ceux qui pouvaient en juger admiraient la pénétration et l'ampleur du jugement qu'ils y remarquaient, un sens des proportions et des valeurs relatives rarement en défaut, et un art des plus rares de formuler ses appréciations.

Entre tous les anglicisants, M. Abel Chevalley est certainement celui qui possède l'érudition la plus complète sur le roman anglais ; il l'a lu prodigieusement, il l'a retenu, classé, pesé,

jugé au plus juste, et il n'ignore rien apparemment de ce que la critique britannique a pensé et a dit de ses auteurs. Il s'appuie sur ces jugements, mais sans s'y inféoder. J'ai lu ce livre avec attention. Les premiers chapitres sont à peu près impeccables et il n'y a guère d'opinion à laquelle le plus difficile ne puisse se ranger. L'espace m'est trop mesuré ici pour que je puisse citer tout ce que j'ai noté au passage, mais le lecteur français peut se fier à M. Chevalley et s'en tenir à son jugement. Pour nos contemporains, je n'endosserais pas toujours sans réserve les appréciations du critique, non pas qu'il s'égare ou commette des erreurs de fait, mais parce que mon sentiment diffère du sien et que nous ne sommes pas émus également par les mêmes œuvres. Ses pages sur Meredith m'ont paru particulièrement justes, mais peut-être M. Chevalley n'est-il pas assez familier avec l'œuvre poétique de Meredith. C'est dans sa poésie surtout que Meredith exprime le divin qu'il découvre dans toute la création, c'est là qu'il trouve la joie de la force intellectuelle, de la vie ardente de l'âme, du fonctionnement harmonieux du cerveau. C'est bien une sorte de panthéisme, comme M. Chevalley l'observe, ce même panthéisme dont s'inspireront certains de nos poètes français, un peu plus tard, et que je ne serais pas surpris de voir apparenter à Meredith par les critiques de l'avenir. Il est certain, par exemple, que notre grand Francis Vielé-Griffin, si dédaigneux de la popularité et si méconnu aussi, va de conserve avec la tradition méredithienne. M. Abel Chevalley a mille fois raison d'insister sur l'influence sociale et littéraire exercée par Meredith ignoré du public. Ce qui satisfait le goût de la masse est amorphe ; ce que le public ne comprend pas, il n'en subit pas moins l'effet.

L'action d'un écrivain est souvent en raison inverse de sa popularité. Les idées irradient, s'infiltrent, pénètrent, et depuis cinquante ans, celles de Meredith ont secoué et façonné l'art et la moralité de l'Angleterre.

Les romans de Meredith sont conçus, composés, rédigés d'après une doctrine qui est en avance de plusieurs générations, et qui laisse l'auteur isolé au milieu de son temps. Son inspiration, ses idées, son art se retrouvent mieux chez le poète qu'il fut à un degré si prodigieux. Il est surtout poète, et plus que le romancier le poète a sa doctrine que je préfère telle qu'elle est appliquée dans ses poèmes. La clef de sa doctrine, il l'a donnée en maints endroits,

généreusement, mais nulle part mieux que dans l'*Essai sur la Comédie* qui devrait être le livre de chevet de tous les romanciers. A propos de cet opuscule, c'est à tort que M. Chevalley le date de 1897, et qu'il croit que c'est le livre de M. Photiadès qui l'a révélé pour la première fois au public français. Cet honneur revient au *Mercure de France*, qui, au cours des trente dernières années, a tant de fois signalé et présenté aux lecteurs français les manifestations originales de la pensée étrangère. L'*Essai sur la Comédie* est une conférence faite par Meredith devant la London Institution le 1er février 1877, et publiée dans le *New Quarterly Magazine* d'avril suivant. L'auteur de cette chronique le traduisit en 1897 et publia sa version dans les numéros du *Mercure* de septembre et octobre 1897, c'est-à-dire bien des années avant que ne parût le livre de M. Constantin Photiadès.

M. Chevalley fait bien ressortir que le roman est inspiré par une révolte contre la convention sociale, contre le sentiment tyrannique des majorités, contre les travers des mœurs, contre les abus des puissants, contre les injustices de l'existence sociale. Le roman qui n'est qu'un récit pour distraire ou amuser ne compte guère, seule l'œuvre, qui est une attaque, — attaque indirecte, sans doute, — peut vivre et avoir une répercusion sur les idées et sur les mœurs. Tout cela est fort juste, à condition d'y ajouter que l'œuvre durable est celle qui s'attaque non seulement aux travers sociaux et aux mœurs du temps, mais aux vices des hommes et aux imperfections de la nature humaine, tels qu'ils furent et qu'ils restent dans tous les temps et dans tous les pays, selon l'expression de Swift. A ce propos, la fin de l'ère victorienne présente un exemple sans précédent. L'hypocrisie y atteignit un degré anormal et la respectabilité y exerça une tyrannie impitoyable; l'intolérance y étouffa toutes les velléités d'indiscipline. Un scandale retentissant exacerba la tourbe hypocrite et intimida les pleutres et les pusillanimes. Le discrédit rejaillit sur la littérature, sur l'intelligence et sur l'indépendance de la pensée. La génération qui vit la fin du siècle en fut accablée, paralysée et décimée. Il sembla que tous les sujets imitaient l'inertie intellectuelle de leur disgracieuse souveraine. Ce phénomène d'étouffement collectif fut des plus curieux et il mérite d'être étudié comme un des facteurs les plus influents dans l'histoire de la littérature anglaise contemporaine.

Il est un autre élément qui, bien que tout extérieur, exerça une action considérable sur la production du roman en Angleterre. Jusqu'aux environs de 1895, les éditeurs s'obstinèrent à publier les romans nouveaux en trois volumes qui paraissaient à de cours intervalles. C'est, je crois, vers 1885, qu'une firme nouvelle risqua l'innovation du roman paraissant en une seule fois en un volume à un prix beaucoup moins élevé que les trois volumes traditionnels. Sauf leurs toutes dernières œuvres, Georges Meredith et Thomas Hardy durent se soumettre à la règle du roman à trois volumes ; à les lire on se demande bien souvent si la qualité de ces œuvres n'aurait pas gagné à être affranchie de cette routine, et l'on ne peut s'empêcher de conclure que l'obligation d'écrire un roman de cent mille mots est apparemment responsable d'un nombre de pages qui sont trop évidemment des digressions et du remplissage. Bien plus, cette obligation n'explique-t-elle pas l'habituel défaut de construction et de proportion dont souffre le roman anglais quand il ne rebute pas par une excessive longueur ?

La longueur et la confusion seront les deux défauts que relèvera souvent M. Abel Chevalley chez les romanciers de ces trente dernières années. Son tableau est magistral, brossé avec une sobriété, une exactitude, une compréhension admirables. Il y manque quelques figures qu'on se serait attendu à y voir (par exemple Mark Rutherford et Richard Blackmore, l'auteur de *Clara Vaughan et de Lorna Doone*), surtout après l'indulgence inattendue avec laquelle est traitée Mrs Humphry Ward. Cette indulgence fait regretter aussi un jugement injustement sévère à l'égard de George Moore, qui demeurera l'un des plus grands écrivains de langue anglaise, alors que beaucoup de ceux dont traite M. Chevalley seront oubliés. Mais n'anticipons pas sur la postérité. Les Français d'aujourd'hui ont désormais à leur disposition un livre précieux pour guider le choix de leurs lecteurs dans le fatras de la production contemporaine en Angleterre. Ce sera le tour des lecteurs anglais de jouir de ce privilège lorsque l'ouvrage sera traduit, et ce n'est pas un mince mérite que d'arriver à guider ainsi, avec autant de sûreté, deux publics aussi différents. Il faut souhaiter à M. Chevalley un traducteur qui ne fasse rien perdre des remarquables qualités de son texte, de la concision avec laquelle il formule ses jugements, du choix si heureux et si précis de ses mots,

de la clarté de son style et de son originalité d'une hardiesse si séduisante.

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bourcart: *L'Albanie et les Albanais,* Bossard. — Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violations du Traité de Paix,* Crès.

L'ouvrage de M. Jacques Bourcart, **l'Albanie et les Albanais**, ne peut qu'être le bienvenu à l'heure où le Conseil de la Société des Nations se trouve saisi d'un conflit entre les gouvernements de Belgrade et de Tirana.

Les études de MM. Denis et Chéradame sur les Yougoslaves, les remarquables articles que leur a consacrés M. Gauvain nous les ont fait connaître et aimer depuis longtemps déjà. Leur cause a été chaleureusement portée devant l'opinion française. C'est ainsi que se créent, en dehors des subtilités de la diplomatie officielle, des liens durables de confiance d'un peuple à l'autre.

Ces liens, cependant, ne sauraient nous défendre d'un rigoureux esprit de justice. Les peuples qui viennent de s'émanciper au nom du principe des nationalités doivent le respecter eux-mêmes, avec scrupule, chez leurs voisins.

L'auteur a séjourné trois années en Albanie et il y a exercé des charges administratives. Il enchante notre imagination en nous montrant une contrée restée toute moyenâgeuse sous le voile de la domination ottomane. Nous touchons du doigt, — avec quel intérêt! — un état social depuis bien longtemps évanoui pour nous. Les hommes loyaux, hospitaliers, superstitieux, rudes et fiers sous leurs vêtements chamarrés, toujours armés d'une carabine et prêts à venger une insulte faite à leurs familles, à leurs clans, à leur patrie, ces hommes sont tels que leurs ancêtres aux temps où la maison d'Anjou régnait sur le pays (XIIIe et XIVe siècles) et où le grand Skanderbeg le défendait contre les Turcs. Comme au moyen âge, l'Eglise catholique adoucit les mœurs et répand l'instruction. Elle a institué une trêve de Dieu, fidèlement observée, qui, certains jours de l'année, suspend les vendettas. Son influence est demeurée entière chez les Mirdites, tribu de pasteurs, autrefois sous la protection de la France, qui occupe les régions montagneuses de l'Albanie du Nord. Les orthodoxes sont nombreux sur les confins de la Grèce et l'on rencontre un peu partout

des musulmans. Il n'en reste pas moins que les Albanais appartiennent à la même race et que depuis des temps immémoriaux ils s'expriment dans la même langue. La plupart des mahométans descendent des familles autochtones converties par prudence ou intérêt à la religion de l'oppresseur. Cette unité ethnique a été sauvegardée par un système montagneux qui isole le pays de ses voisins. L'absence de routes carrossables et de voies ferrées achève d'en rendre l'accès fort difficile.

L'Albanie a été un réservoir de soldats, vaillants et fidèles à leurs chefs. Maints condottieri appartenaient à sa race. Les Sultans aimaient à s'entourer d'une garde albanaise. De 1807 à 1814 un régiment levé dans le pays servit avec honneur dans les armées de Napoléon. Qui ne se rappelle les exploits d'Ali de Tepelen, qui régna sur toute l'Albanie du Sud, soutint l'insurrection grecque et périt, en 1822, assiégé dans Janina?

Des rivalités religieuses et l'éparpillement de la population sur un sol accidenté retardèrent l'affranchissement d'un peuple d'une trempe si singulière. La révolte de 1737, soutenue par la république de Venise, fut réprimée avec cruauté. M. Bourcart nous apprend que c'est sous l'influence des petites colonies albanaises d'Italie et surtout des Etats-Unis que se reforma une conscience nationale. Comme en Serbie, les souvenirs d'un passé glorieux se réveillèrent avec la même force que s'il s'était agi d'événements récents. Il sembla aux Albanais que le cours de leur histoire avait été suspendu par la domination étrangère et ils chantèrent des hosannas pour les victoires que Skanderbeg, au xve siècle, avait remportées contre les Turcs.

Une insurrection éclate en 1912 qui oblige la Sublime Porte à reconnaître l'autonomie albanaise dans les vilayets de Scutari, Kossovo, Janina et Monastir. Mais survient la guerre balkanique. D'abord envahie par ses voisins, l'Albanie est sauvée grâce à l'intervention de l'Autriche et de l'Italie qui veulent endiguer l'essor des Yougoslaves. Elle devient un Etat indépendant et on lui donne un monarque. Mais, au début de la grande guerre, les Grecs profitent de la confusion où les maladresses du prince de Wied ont jeté le pays pour en occuper toute la partie méridionale. En 1916 les Autrichiens envahissent le nord de l'ancien royaume et l'organisent comme pour une conquête définitive.

Un contingent français vint s'installer, en 1917, pour des rai-

sons stratégiques, dans la région dont les Grecs s'étaient emparés. Il la dota de tribunaux, y assura l'ordre le plus parfait, fit percer de nouvelles routes. Cependant, sur les instigations de M. Venizelos, le Quai d'Orsay décidait, au mois d'avril 1919, que nous devions céder la place aux autorités grecques. Mais, à peine les Français partis (non sans laisser deux millions et demi dans la caisse publique, que les Grecs avaient précédemment tarie), la population s'insurgea, empêchant les Hellènes de reprendre pied dans le pays. C'était une réponse sans réplique aux allégations de Vénizelos, selon quoi, dans toute la région de Korissa, l'élément grec l'emportait sur le fond albanais.

Il existait depuis 1915 entre la Grèce et l'Italie un accord secret qui prévoyait le partage de l'Albanie entre les deux puissances. Ce traité fut divulgué, au mois de janvier 1920, par les journaux d'Athènes. Une violente indignation parcourut le pays et préluda à un soulèvement général contre l'étranger. Les Italiens furent obligés d'évacuer le territoire qu'ils occupaient, tandis qu'une convention nationale se réunissait à Tirana (août 1920).

La conférence des ambassadeurs a donné à l'Albanie des limites à peu près équivalentes à celles de 1913 et l'a élevée au rang d'Etat indépendant. Le livre de M. Bourcart nous attache fortement à ce pays, dont la résurrection est, en Europe, comme le gage d'un avenir meilleur.

Destinée — comme dans toute démocratie véritable — à influer de plus en plus sur notre politique extérieure, l'opinion publique, en France, ne doit point seulement être éclairée sur des peuples ou des Etats peu connus jusqu'ici ; il importe de lui révéler par des enquêtes impartiales les idées, les sentiments, les buts que nourrissent les grandes puissances avec qui ou contre qui la guerre a été faite. Le Dr Lucien-Graux en a ainsi jugé lorsqu'il a commencé, dès le 28 juin 1919, **l'Histoire des Violations du Traité de Paix.**

L'auteur nous rappelle dans une étude préliminaire toutes les ruses inventées par la Prusse pour échapper au paiement de l'indemnité de guerre et à la réduction des effectifs militaires que lui avait imposés Napoléon. Il écrit que « la plus complète sagesse eût été de démembrer la Prusse après le 14 octobre 1806 ». La solution évidemment eût été simple ! Mais nous ne pensons pas qu'elle aurait été conforme à la plus élémentaire idée de justice.

Napoléon fut déjà très dur pour le royaume des Hohenzollern et nous ne sommes point indignés rétrospectivement par les manœuvres auxquelles eut recours cette puissance pour éluder les obligations qui mettaient son existence en jeu. Toute autre a été la situation de l'Allemagne après la guerre de conquêtes qu'elle avait déchaînée en 1914. Ses vainqueurs furent assez magnanimes pour laisser intact le territoire germanique et ne pas prendre des gages en nature pour le paiement des réparations qu'elle devait. Bien plus, on faisait espérer à ce vaincu qui portait le poids de fautes si lourdes qu'il pourrait, dans un avenir rapproché, obtenir sa place dans la Société des Nations. L'Allemagne allait-elle donner des preuves de son repentir et se dépouiller de son esprit impérialiste ? Rendrait-elle possible un apaisement européen et la mise en œuvre d'une large coopération économique ? La pierre de touche de son bon vouloir était le pacte même qu'elle avait signé. Au premier plan venaient les obligations relatives aux réparations des dommages commis en Belgique et en France, aux divers plébiscites et au désarmement. Il y avait une sorte de hiérarchie à établir dans les articles du traité, lorsqu'on voulait mesurer la bonne foi allemande. Si les clauses secondaires ou touchant de purs événements de guerre (comme la remise des coupables) avaient à nous trouver indulgents, toutes celles, par contre, qui étaient liées au repentir de l'Allemagne, à l'abandon de son esprit de conquête devaient appeler notre attention et rencontrer notre énergie.

Pour n'avoir point fait ce classement, le docteur Lucien-Graux a enlevé de la clarté à son ouvrage et rendu sa lecture moins facile.

Il ne suffisait point, cependant, d'étudier les violations du traité suivant un ordre d'importance qui les plaçât dans un relief approprié. Un pays vaincu ne se résigne jamais, le cœur joyeux, à l'exécution de ce qu'on lui demande. Il est enclin à faire obstacle aux volontés du vainqueur, si justes qu'elles puissent être. Les passions déchaînées par la guerre sont à peine éteintes. Il faut qu'on exerce sur lui une pression qui le rappelle à ses engagements. De l'attitude du vainqueur dépendra, dans une certaine mesure, celle du vaincu ; l'une tendra à devenir le corollaire de l'autre. Or la France n'était pas seule vis-à-vis de l'Allemagne. Notre légèreté nous ayant privés de l'appui des Etats-Unis, nous

avions un partenaire qui s'inquiétait de toute autre chose que de l'honnête exécution du traité de Versailles, un partenaire qui renouvelait à notre égard toute sa méfiance séculaire et en qui l'Allemagne trouvait, assez souvent, un avocat zélé. On est obligé de tenir compte de ces circonstances pour mesurer équitablement le mauvais vouloir de cette puissance. Tous les impérialistes et les chicaneurs du Reich ne triomphaient-ils point, par exemple, des éléments libéraux soucieux d'une loyale exécution du traité, lorsque l'Angleterre, aux mois d'avril et de mai 1920, nous accusait hautement de chauvinisme ?

Le docteur Lucien-Graux n'a point mis ces faits en évidence. Il expose d'une façon toute objective les violations du traité en les isolant des circonstances qui les ont accompagnées. C'est une méthode vicieuse, qui nous fait considérer les événements d'Allemagne sous un angle trop étroit et nous éloigne des conclusions intéressantes que comporte un tel sujet.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

A L'ÉTRANGER

Russie.

Le triomphe de la mort. — Il y a juste un an, j'ai parlé dans le *Mercure de France* de la « gravitation vers la mort » qui s'est emparée de la Russie, depuis l'avènement des bolcheviks. Les tristes douze mois qui ont passé depuis ce moment-là ont, malheureusement, confirmé les constatations que je faisais à propos de la journée des morts de 1920. La situation de la Russie soviétique continue encore à empirer. La famine a frappé une quinzaine de gouvernements, soit une trentaine de millions d'habitants. Et comme le gouvernement bolchevik, bon désorganisateur des choses qui existent, n'est pas capable d'organiser les secours aux affamés (d'après les déclarations officielles de ses représentants, l'administration soviétique ne peut ravitailler que deux millions d'affamés sur trente) et comme, d'autre part, aucune action philanthropique ne peut suppléer à ce qui doit être l'œuvre de l'Etat, des millions et des millions d'hommes sont voués à mourir cet hiver, sur les bords de la Volga, dans les steppes d'Orenbourg, dans les forêts séculaires de Perm.

Les chefs bolcheviks n'ont, en général, qu'une notion très restreinte de ce qu'on appelle la *responsabilité*. L' « opinion publi-

que » ne les intéresse pas beaucoup. La morale n'est pour eux qu'un simple « préjugé bourgeois ».Mais même ces cerveaux sans notion de responsabilité s'effraient devant la grandeur de la calamité qui atteint la Russie sous leur régime et tâchent d'en décliner les responsabilités.Pour atteindre ce but ils invoquent l'action des forces naturelles, la sécheresse et d'autres circonstances ne dépendant pas de la volonté humaine.

Il est vrai que les mauvaises conditions atmosphériques et climatiques peuvent jouer leur rôle négatif en Russie de l'Est et du Sud-Est, dont les plaines sont facilement accessibles au souffle mortifère des vents d'Asie qui s'ouvrent route entre les monts Oural et la mer Caspienne. Les sécheresses y sont périodiques. Mais, même aux pires moments de l'époque impériale, avec toute son imprévoyance bureaucratique, la Russie n'a pas connu de souffrances pareilles à celles d'aujourd'hui. Et, pour en trouver des exemples dans le passé, il faut remonter au XVII[e] et au XVI[e] siècles, avec leurs grandes disettes qui transformaient des régions entières en déserts : la mort fauchait les populations ; les paysans abandonnaient leurs maisons et s'enfuyaient, et beaucoup d'années après les voyageurs qui parcouraient ces régions-là y trouvaient des villages entiers inhabités avec des izbas aux portes fermées et de l'herbe qui poussait sur les seuils.

Le tableau de la famine de l'année 1921, dans cette Russie soviétique, qui prétend être supérieure à tous les autres pays du monde, ne diffère pas beaucoup de ce que les vieilles chroniques russes racontent lorsqu'elles parlent des disettes des siècles passés. Des dizaines de milliers de paysans meurent du manque de nourriture. Des mères tuent leurs enfants (fait constaté par M. Lounatcharsky, ministre rouge de l'Instruction publique) pour leur épargner les souffrances de la faim. D'autres parents vendent leurs garçons et leurs fillettes aux marchands orientaux. D'autres abandonnent leurs petits dans les rues, devant les portes des institutions soviétiques qui ont promis au peuple le paradis terrestre et ne lui ont donné que des tortures d'enfer. D'énormes foules de paysans quittent leurs foyers (on vend parfois une izba pour un poud de farine), mettent leurs pauvres hardes sur une « telega », attelée d'un squelette de cheval, et s'en vont chercher d'autres pays, où il y a du pain. Les routes sont jonchées de leurs cadavres.

Pour revenir au problème des responsabilités, il faut dire qu'avant le régime bolchevik on prenait en Russie certaines mesures préventives pour parer aux conséquences d'une disette. Notamment on avait des magasins cantonaux de blé, où les réserves étaient accumulées en prévision d'une mauvaise récolte. Les bolcheviks les ont pillés tous sans y laisser une pincée de farine. Les réserves de blé faites par les propriétaires individuels ont subi le même sort. Cette mise à sac des biens accumulés grâce aux efforts de générations et de générations fut faite sous l'étiquette des termes les plus pompeux : on l'appelait la « socialisation », la « réquisition dans l'intérêt des masses laborieuses », etc. Mais ce ne fut, en réalité, qu'un simple cambriolage estampillé par l'administration communiste.

Le résultat est que, lorsque la famine vint, les malheureux paysans se trouvèrent devant les magasins cantonaux vides de blé.

Mais ce n'est pas tout. Avant la révolution bolchevik, la Russie avait une espèce de self-government local, connu sous le nom de *zemstvos*. Les zemstvos russes avaient développé une activité considérable et leurs services sanitaires, agronomiques, techniques avaient souvent un caractère exemplaire. Les bolcheviks déclarèrent que les zemstvos étaient des institutions bourgeoises et les supprimèrent. Mais ils n'ont pas su les remplacer par d'autres institutions meilleures ou au moins équivalentes. Le résultat est que les paysans meurent des épidémies et de faim sans soins médicaux.

Mais, le plus grave crime du pouvoir bolchevik, c'est d'avoir tué toute initiative individuelle et sociale. En 1892, lorsque la disette menaçait les mêmes régions qui en souffrent aujourd'hui, Léon Tolstoï et d'autres personnes dévouées au bien des hommes pouvaient former de fortes organisations de secours aux affamés ; des milliers de jeunes intellectuels y travaillaient ; les étudiants et les étudiantes quittaient leurs études pour se rendre dans les campagnes dévastées par la famine, le scorbut et le typhus et combattre le fléau. Le gouvernement du tsar s'inquiétait de la possibilité d'une propagande subversive, mais devant la calamité publique, même les considérations d'ordre policier étaient reléguées au second plan et la jeunesse russe avait une certaine liberté d'appliquer son énergie et son dévouement là où la misère populaire l'appelait. Les bolcheviks n'ont pas su s'élever même

jusqu'au niveau moral des policiers du tsar. L'histoire récente de la suppression du Comité public pour le secours aux affamés et de l'arrestation de ses membres le démontre. Craignant pour leur pouvoir, les bolcheviks ne veulent pas que leurs adversaires puissent s'unir même sur le terrain d'un travail purement philanthropique.

Mais, ce qui est encore plus grave, c'est que la famine actuelle n'est qu'un prélude d'autres années de famine qui viendront nécessairement si le régime bolchevik ne cesse d'exister. La vraie cause de la disette d'aujourd'hui, c'est la désorganisation générale et la ruine de toute l'économie nationale en Russie. La politique économique des Soviets y porta un coup terrible. La « suppression de la propriété », et de la liberté du commerce et du travail, les confiscations de biens, les réquisitions forcées, le manque absolu de toute sécurité personnelle ont tué dans la population laborieuse toute volonté de travailler. Pourquoi un paysan labourera-t-il son champ si demain quelques communistes armés peuvent lui enlever de force le fruit de son travail? Et les paysans restreignent le labourage et l'ensemencement de leurs terres. Ils ne produisent que le strict minimum qui leur est nécessaire pour vivre et, lorsque la récolte est mauvaise, ils se trouvent dans une situation sans issue.

D'après les statistiques officielles du gouvernement bolchevik les dimensions des terrains labourés et ensemencés se réduisaient depuis l'avènement des communistes au pouvoir, dans des proportions énormes, et on ne peut prévoir aucune amélioration avant que le régime économique et politique ait radicalement changé.

Le régime bolchevik en Russie, — les faits le prouvent, — est un régime de mort. Jusqu'à ce jour il l'emporte encore. Mais c'est la Mort qui triomphe avec lui.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jean Bonnerot : *Autun*. Avec 36 illustr. ; Laurens. 3 »

P. Cruveilhier : *Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse*; Geuthner. 7 50

Augustin Fliche : *Louvain*. Avec 3[illegible] illustr. ; Laurens. 3

Auguste Rodin : *Les Cathédrales de France*, avec un portrait de Rodin ; Colin. 12

Art

Roger Allard : *Marie Laurencin*. 26 reprod. de peintures et dessins, précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par elle-même et gravé sur bois par L. Damser ; Nouv. Rev. franç. 4 »

Bib : *Vingt têtes de Bib*, culottées par Henri Béraud ; Le Merle blanc. 1 »

Francis Carco : *Maurice Utrillo*. 27 reprod. de peintures et dessins précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait de l'artiste dessiné par Suzanne Valadon et gravé sur bois par Georges Aubert; Nouv. Rev. franç. 4 »

Paul Lorquet : *L'Art et l'Histoire* ; Payot. 10 »

Samarendranath Gupta : *Les mains dans les fresques d'Ajunta*. Traduction d'Andrée Karpelès. Avec 19 figures ; Bossard. 2 40

G. Vidalene : *L'Art norvégien contemporain*. Avec 16 pl. ; Alcan. 10 »

Esotérisme

Dr R. Allendy : *Le Symbolisme des nombres* ; Chacornac. 20 »

Alta : *Le Catéchisme de la raison* ; Le Voile d'Isis. 5 »

René Guénon : *Le Théosophisme* ; Nouv. Libr. Nat. 12 »

Histoire

Auguste Callet : *Les Origines de la IIIe République* ; Bossard. 9 60

Dr G. Contenau : *La Civilisation Assyro-Babylonienne*. Avec 30 fig.; Payot. 4 »

Professeur Eltchaninow : *Le Règne de S. M. l'Empereur Nicolas II*. Traduit du russe par Mme de Hohenfels n. Préface du marquis de Ségur, avec des illust.; Hachette. » »

P. Gachon : *Histoire du Languedoc*. Avec des illust. ; Boivin. 9 »

René Gonnard : *Histoire des doctrines économiques I : De Platon à Quesnay* ; Nouv. libr. Nationale. 10 »

G. Lacour-Gayet : *Bonaparte, membre de l'Institut*. Avec 16 illustr. ; Gauthier-Villars. 15 »

Hygiène

Dr Marcel Prunier : *L'a b c de la puériculture moderne* ; Catin. 2 50

Littérature

Henri Bordeaux : *La Vie au théâtre*, 5e et dernière série, 1919-1921 ; Plon. 8 »

Charles Chassé : *Les Sources d'Ubu-Roi*. Avec 12 illustr. ; Floury. » »

Cinq Nô, drames lyriques japonais traduits avec préface, notices et notes par Noël Péri. Bois dessinés et gravés par Jean Buhot ; Bossard. 27 »

Claude Cochin : *Henry Arnauld, évêque d'Angers, 1597-1692*. Avec un portrait et 2 facsimilés ; Picard » »

Dr Denis Dumarest : *Souvenirs et fantaisies* ; Vitte, Lyon. » »

Fables chinoises du IIIe au VIIIe siècle de notre ère, d'origine hindoue, traduites par Edouard Chavannes, versifiées par Mme Edouard Chavannes. Avec 46 dessins par Andrée Karpelès ; Bossard. 4 80

Paul Hamelius : *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique* ; Office de publicité. Bruxelles. » »

Charles Joret : *Auguste Duvau, traducteur, critique, biographe, naturaliste, 1771-1831*. Ouvrage posthume publié par le Comte A. de Laborde ; Champion. 18 »

Henry Lyonnet : *Les Premières de Molière*. Préface de M. Jules Truffier ; Delagrave. 7 »

Pierre-Jean Ménard : *La Fierté de vivre*. Préface de M. H. Bergson ; Figuière. 4 50

Perrault : *Contes*. Préface de Sylvain Bonmariage. Illust. de Gaude Roza; Figuière. 3 85

Georges Prévost : *Essai sur Jean de Gourmont* ; La belle Edition. » »

Marcel Schwob : *Œuvres*. I : *Spicilège*. (François Villon. Robert-Louis Stevenson Georges Meredith. Plangon et Bachhis. Saint-Julien L'Hospitalier, La Terreur et la Pitié. La Perversité. La Différence et la Ressemblance. Le Rire. L'Art de la biographie. L'Amour. L'Art. L'Anarchie) ; Mercure de France

(Bibliothèque choisie). . 12 »
Marcel Schwob : *Œuvres.* II : *La Lampe de Psyché.* (Mimes. La Croisade des Enfants, L'Etoile de Bois. Le Livre de Marcelle). *Il Libro della mia Memoria* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 12 »
Ernest Seillière : *La Morale de Dumas fils* ; Alcan. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Charles Baret : *Visions d'Antan* ; Carbonel, Alger. 4 »
Georges Douin : *L'attaque du Canal de Suez, 3 février 1915.* Avec 2 cartes ; Delagrave. 15 »
Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* Tome XI : *La guerre européenne, avril-décembre 1917* ; Bossard. 18 »
Le Journal de Lee Meriwether, attaché spécial de l'ambassade américaine à Paris. 1916-1917-1918. Préface de M. Edouard de Billy ; Payot. 10 »
Adolphe Laurain : *Sa Majesté l'Empereur et Roi.* Préface de M. Georges Lecomte ; Le Flambeau. 6 »

Philosophie

Jacques Chevalier : *Descartes* ; Plon. 9 »
Maurice de Gasté : *La Bêtise humaine* (Sociétés inorganisées) et *La Science de la vie* (Sociétés organisées) ; Libr. Perche. » »
Jacques Maritain : *Théonas ou les entretiens d'un sage et de deux philosophes sur diverses matières inégalement actuelles* ; Nouv. Lib. Nationale. 6 50
Jules Sageret : *La Religion de l'Athée* ; Payot. 6 »

Poésie

Gabriel Blanc : *Les Voix du Silence*; Imp. Catalane, Perpignan. » »
Capit. N. Bourdon : *Du Temps que j'étais captif.* Préface de M. Emile Baumann ; Berger-Levrault. 6 50
Jean Dars : *Les Vieux Thèmes* ; Hébras. » »
André Delacour : *La Victoire de l'Homme* ; Belles-Lettres. 5 »
Vivian Grétor : *Morts et petites Morts*; Sansot, 5 »
Paul Lieutier : *Le Dieu Caché* ; Chiberre. 4 50
Fortuné Paillot : *Les piments doux d'Hassan Malek* ; Rey. » »
Gaston Picard : *Le Cœur se donne* ; Images de Paris. 2 »
Frédéric Plessis : *La Couronne de lierre* ; Jouve. 5 »
Ernest Rieu : *Ballades du Temps présent* ; Bossard. 6 50
Thierry Sandre : *Fleurs du désert* ; Messein. » »
George Vallières : *L'Amoureuse Chanson* ; Emile-Paul. » »

Politique

Louis Eisenmann : *La Tchéco-Slovaquie.* Avec une carte ; Rieder. 5 »
Berthe-Georges Gaulis : *Le Nationalisme turc* ; Plon. 5 »
Bernard Lavergne : *Le Principe des nationalités et les guerres. Son application au problème colonial* ; Alcan. 8 »
Albert Mousset : *Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes* ; Bossard. 9 »

Questions médicales

Dr M. Brissot et H. Bourilhet ; *La Démence chez les épileptiques* ; Maloine. 5 »

Questions militaires et maritimes

G. Clerc-Rampal : *Les Navires.* Avec 92 gravures ; Hachette. 6 »

Questions religieuses

Georges Goyau : *Figurines franciscaines.* Avec 21 planches ; Laurens. 15 »
A. Lugan : *L'Enseignement social de Jésus.* I : *Les grandes directions sociales* ; Procure générale. » »

Roman

Paul Adam : *La Force* ; Flammarion, 2 vol. 15 »
Claude Anet : *Quand la terre trembla* ; Grasset. 6 75
André Beaunier : *Suzanne et le plaisir* ; Flammarion. 7 »
Gérard de Beauregard : *L'Amour dominateur* ; Albin Michel. 6 75
René Boylesve : *Le Carrosse aux deux lézards verts* ; Calmann-Lévy. 4 90
Louis Chadourne : *Terre de Chanaan* ; Albin Michel. 6 75
Benjamin Crémieux : *Le premier de la classe* ; Grasset. 6 75
Alice Decaen : *Miss Poker et consorts* ; Plon. 7 »
François-Marie Doreau : *Une de mes vies* ; Emile-Paul. » »
Gustave Flaubert : *L'Education Sentimentale* ; Nelson. 4 50
Jean de Foville : *L'Ennemie de l'Amour* ; Plon. 7 »
Edmond et Jules de Goncourt : *Germinie Lacerteux* ; Flammarion et Fasquelle. 7 »
Abel Hermant : *Le Crépuscule tragique* ; Lemerre. 7 «
Jean-Paul Hippeau : *Le Haoma ou la coupe du nouvel amour* ; Chapelot. 5 »
Hubert Krains : *Mes Amis* ; Vromant. » »
André Lamandé : *Castagnol* ; Delalain. 5 »
Victor Margueritte : *Le Petit roi d'ombre* ; Nilsson. 1 95
Albert Nouveau et Pierre Bossuet : *Boule de zinc ou l'école des bourgeois* ; Verbost. 6 »
Georges Ohnet : *Tout se paye* ; Ollendorff, 6 »
Michel Provins : *Le Fonds secret* ; Nilsson. 1 95
Albert Reggio : *Les Conclusions de Prodrome Zécas* ; Perrin. 7 50
Saint-Sorny : *Bicchi* ; Emile-Paul. 6 75
Fréderik Van Seden : *Le Petit Jean*. Traduit du néerlandais par Sophie Harper-Monnier. Avant-propos de Romain-Rolland ; Rieder. 6 75
Marcelle Vioux : *Une Repentie : Marie Magdeleine* ; Fasquelle. 6 75

Sciences

L. Mequenn : *Précis de psychologie végétale*. Avec 4 fig. Payot. 4 »
Gaston Moch : *La relativité des phénomènes*. Avec 21 figures ; Flammarion. 7 50
J.-H. Rosny aîné : *Les sciences et le pluralisme* ; Alcan. 8 »

Sociologie.

Dr Décran Aslanian : *La cinématique* ; Valéry, Constantinople. » »
Dr Décran Aslanian : *La dynamique* ; Valéry, Constantinople. » »
Henri Sée : *Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIIIe et XIXe siècles* ; Giard. 15 »
Marcel Tardy : *Le problème de la socialisation en Allemagne* ; Rivière. 5 »
René Worms : *La sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches* ; Giard. 5 »

Théâtre

Jacques Copeau : *L'Ecole du Vieux-Colombier*. Cahiers du Vieux-Colombier n° 2 ; Nouv. Rev. franç. 3 »
H.-R. Lenormand : *Le Simoun* ; Crès. 3 »
H.-R. Lenormand : *Théâtre complet* : I : *Les ratés. Le Temps est un songe* ; Crès. 6 «
André Picard et Francis Carco : *Mon homme*, pièce en 3 actes ; Férenczi. 6 75

Voyages

Dr Stéphen Chauvet : *La Normandie ancestrale*. Avec de nomb. illust. ; Boivin. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A l'Académie Française : prix Bordin contre prix Montyon. — Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat. — Au Musée de la Guerre. — « La plus grande parcimonie » en matière d'administration. — Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». — Sur deux statues de Michel-Ange. — Des lettres inédites de Mme de Staël. — Un amateur de Dickens. — La « Sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Impôts et gabelles au bon vieux temps. — Il y a quatre mille ans. — Un Anglais en France il y a deux siècles. — L'invention du parapluie. — L'heureuse ignorance. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le jury de « L'Aide aux femmes de professions libérales » a décerné à l'unanimité son prix pour 1921 à Mlle Marie-Paule Salonne, pour son volume de vers *Ma maison dans la brume.*

Le prix Lasserre a été attribué à M. Tancrède Martel, par 14 voix contre 6 à M. Victor Giraud.

§

A l'Académie Française : Prix Bordin contre prix Montyon. — Ernest Delahaye vient de recevoir de l'Académie Française le prix Bordin pour son étude très consciencieuse sur *Verlaine.* Dans la séance publique du 1er décembre, le secrétaire perpétuel juge en ces termes l'œuvre de l'ami fidèle du Pauvre Lélian : « L'Académie a décidé de donner un prix au *Verlaine* de M. Ernest Delahaye, étude très documentée et très littéraire de l'homme et de l'œuvre. Par bonheur, l'Académie dispose d'autres fondations que le prix Montyon ; autrement il eût été difficile de distinguer un livre comme celui-ci . »

§

Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. — Nous recevons de M. Louis Fabulet la lettre suivante, accompagnée de cette citation d'un journal : « La tête renversée sur le dossier doré de sa stalle, Rudyard Kipling paraît tout oreilles... Peut-être écoute-t-il les compliments qui tombent drus, solennels et grandiloquents des lèvres de M. Appell... Peut-être rêve-t-il à la magie de quelque horizon inconnu... » (Compte rendu de la réception de M. Rudyard Kipling à la Sorbonne dans le numéro de *L'Œuvre* du 20 novembre 1921.)

Rouen, le 25 novembre 1921.

Mon cher ami,

La Sorbonne n'a pas songé que je pourrais désirer voir M. Rudyard Kipling sur le siège d'or où, grâce à moi, elle l'a fait asseoir. Je m'en console, n'est-ce pas ? Et croyez bien que si j'ai adressé au Président de la République la dépêche que vous savez, ce n'est point par dépit de me voir tenu à l'écart de ce genre de fête, mais simplement pour remettre les choses au point.

C'est moi, et bien moi, et pas la Sorbonne, qui ai signalé Rudyard Kipling à la France, moi qui vous ai apporté *Le Livre de la Jungle* que venaient de refuser les éditeurs les plus réputés d'alors, et pour la traduction duquel la collabora-

tion de Robert d'Humières, sollicitée d'abord par délicatesse, puisque mention du livre dont la lecture m'enthousiasma avait été faite devant nous deux et par un de ses amis, se révéla si précieuse, comme pour les trois livres suivants et les *Histoires comme Ça*. C'est moi qui me suis vu opposer tout ce que l'on devine de la sottise humaine lorsqu'il s'est agi de présenter une nouvelle forme de beauté. C'est bel et bien moi, et pas la Sorbonne, qui ai fait lire à nos compatriotes ce qui devait retenir leur attention dans l'œuvre de l'écrivain anglais, et n'ai reculé devant nuls sacrifices pour que l'interprétation en fût de tout point parfaite. Mais M. Wells, qui, s'il n'est pas un aussi grand artiste que M. Kipling, est un tout autre penseur, a beau clamer dans *Anticipations* que l'une des forces de la France est qu'elle possède les plus grands traducteurs du monde, l'*Alma parens* n'a cure de ce genre de témoignage. Si en mon admiration pour le *Livre de la Jungle*, puis pour la plus grande partie des écrits de M. Kipling, pour *Kim*, que je fus seul à admirer, délaissé de tous, j'ai sacrifié tout autre projet à leur traduction, c'est que je sentais l'importance du sacrifice pour rajeunir et fortifier notre littérature arrivée peut-être alors à un degré dangereux de raffinement. Toute pensée autre que celle de l'art m'était étrangère, le lecteur averti peut s'en apercevoir à la qualité de mes versions. J'y ai consacré et mes années et mes ressources, mu par nulle pensée d'ordre inférieur.

Si j'ai acquis de la sorte quelque crédit auprès de mes confrères en littérature, et si l'oubli dont je viens d'être l'objet me vaut leurs lettres de sympathie indignée, il ne semble pas que jamais j'aie acquis semblable crédit auprès de l'auteur lui-même. Il se laisse aujourd'hui asseoir sur un trône d'or, mais reste totalement et on dirait avec entêtement ignorant de qui l'a fait asseoir là. N'importe quelle autre traduction, je crois, eût à ses yeux fait l'affaire, ce en quoi il s'abuse étrangement, la littérature française le sait bien ; et je ne le connais, on ne l'ignore pas au *Mercure de France*, que pour la façon toute britannique, ou plutôt le *manque de façons*, avec lequel il réclame son dû, lorsqu'il y a dû.

Toutefois, s'il faut s'étonner que la Sorbonne, au lieu de penser à moi, puisque, hélas! depuis la mort de Robert d'Humières et celle de mon ami Jackson, il n'y a plus que moi, n'ait songé qu'à tous ceux qui me faisaient opposition jadis lorsque je leur présentais *Le Livre de la Jungle*, ou *Kim*, lorsque pensant les avoir mis sur la route, je leur présentais ensuite *007*, *Le Navire qui s'y retrouve*, ou *Eux*, considérés alors comme incompréhensibles et intraduisibles, et qu'il a fallu un collaborateur comme Arthur Austin-Jackson pour m'aider à mener à bien, à tous ceux aussi, sans doute, qui depuis ont fait gloire et monnaie de son nom et de mon labeur, je m'étonne moins, pour ma part, du silence de M. Rudyard Kipling à mon égard. Il semble exister entre lui et moi une vieille guerre sourde de jungle. Je ne suis ami, Dieu merci, ni de l'argent ni de la gloire corrupteurs, et que de la seule justice. Et j'ai dû toujours opposer à son orgueil britannique ma fierté française. Il me doit cependant quelque peu, et je ne lui dois, moi, que deux choses : c'est, à titre d'artiste, je ne dis pas de penseur, d'être un de ceux que je tiens pour les plus grands du monde et que je goûte le plus, si toutefois j'exècre son impérialisme, et, à titre d'homme, de m'avoir servi, au cours de vingt années, de merveilleux sujets pour sonder le cœur des hommes et des nations d'hommes. A vous cordialement,

LOUIS FABULET.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt.

Samedi 23 octobre. — *Le Club du Faubourg* tient une réunion publique 125, rue Montmartre, pour protester contre la mise au secret du *Journal des Goncourt*. M. Lucien Descaves adresse aux organisateurs de cette réunion une lettre dans laquelle il déclare n'avoir pas été consulté pour décider ou non de l'ajournement de la publication. On donne également lecture, au cours de cette réunion, d'une longue lettre de M. Léon Deffoux, attribuant aux tergiversations de certains « académiciens Goncourt » des causes remontant jusqu'au manifeste des Cinq, en 1887,

Dimanche 30 octobre 1921. — Mme Sarah Bernhardt donne à M. André Lang, pour les *Annales*, son opinion sur l'affaire Goncourt et sur le Journal. Elle n'a aucune estime pour Edmond de Goncourt : « Je le méprise, dit-elle. Je n'ai jamais ouvert son *Journal*. Quoi ! Des jeunes pleins de respect et d'admiration venaient se confier à lui, se livrer, lui dire leurs espoirs et leurs rêves et il courait s'enfermer aux lavabos prendre des notes sur ses manchettes ! J'y suis aussi, dans son *Journal*. Je le sais bien, par ce qu'il est venu me lire ici une méchante pièce que je lui ai refusée... [La Faustin]. Quelle vilaine âme ! »

Mardi 1er novembre. — M. André Billy révèle à M. Asté d'Esparbés (*Comœdia*) qu'il a connu naguère Marius Roux, un vieil ami de Zola, (cf. *Lettres de Jeunesse*) des Goncourt et de Pélagie, la servante des deux frères. Pélagie a fait souvent ses confidences à Marius Roux. Elle n'aimait pas les amis de son maître (Edmond de Goncourt) ; elle les accusait de fausseté. « Vous verrez, disait-elle à Marius Roux, M. Edmond racontera tout ce qu'il pense d'eux dans son *Journal*. Il m'en a déjà lu quelques pages. Ce qui me plaît dans ses écrits c'est qu'il voit juste. Il en cingle quelques-uns comme il convient ».

Vendredi 4 novembre. — M. Henry Séguin met en doute, dans une lettre qu'il adresse à *Bonsoir*, l'authenticité des renseignements donnés par M. André Billy sur Marius Roux. Mais M. André Billy fournit d'indiscutables références (*Bonsoir* du 6 novembre) et, par un juste retour des choses, *le Matin* du 10 novembre met en doute l'existence de M. Henry Séguin lui-même.

Dimanche 20 novembre. — *L'Intransigeant*, après avoir rappelé que la lecture du *Journal* a été commencée à la Bibliothèque nationale, par M. Couderc, conservateur adjoint de cet établissement et Henry Céard, secrétaire de l'Académie Goncourt, le 19 août, demande si ce travail va être bientôt terminé. « M. Céard avait déclaré qu'il faudrait 90 à 100 jours pour arriver aux dernières lignes du *Journal*. Voici la fin des Cent-Jours... Quelles nouvelles ? »

Mardi 22 novembre. — Un dialogue s'engage entre M. Homolle, ad-

ministrateur général de la Bibliothèque Nationale, et un rédacteur de *l'Intransigeant* :

— Je pense, dit M. Homolle, que le délai de cent jours sera de beaucoup dépassé.

— La partie inédite est-elle importante ?

— Oui, très volumineuse.

— A-t-elle parfois, comme on l'a dit, un caractère licencieux ?

— Oui, parfois, quelque peu licencieux, m'a-t-on dit, répond M. Homolle.

Jeudi 1er décembre. — Le *Journal des Goncourt* ne paraîtra pas, ou, du moins, il ne paraîtra pas intégralement, telle est la nouvelle que donne dans sa première page *l'Intransigeant*, nouvelle qu'il publie en se basant sur l'opinion de M. Camille Couderc lui-même.

« M. Camille Couderc n'a pas encore terminé la lecture de ces mémoires ; il n'a pas encore commencé la rédaction de son rapport, il n'a donc transmis jusqu'à présent, à qui que ce soit, aucun avis « officiel » à ce sujet. Mais ce qu'il connaît du *Journal des Goncourt* inédit suffit pour motiver son opinion ; la publication intégrale en est impossible à cause des nombreux passages de caractère extrêmement licencieux qui s'y trouvent.

« Il apparaît donc certain que les contemporains ne verront pas de sitôt une édition complète du fameux journal. »

C'est la fin du premier acte de l'affaire dite du Journal des Goncourt. Rideau. La décision ministérielle et la publication du journal expurgé constitueront, dans quelques mois, le second acte de cette aimable comédie. Mais, en manière d'intermède, un « groupe de curieux » a, dit-on, l'intention de publier incessamment, en librairie, un certain *Journal des Goncours.* L. DX.

§

Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat.

Cher Monsieur Vallette,

M. Henri Béraud continue à me prendre à partie dans le *Mercure* et m'oblige ainsi à vous demander d'insérer encore cette réponse. Il tient visiblement à ramener la discussion sur mon cas personnel. Il me faut donc le suivre sur ce terrain. Je tâcherai de m'y attarder le moins possible.

Pendant une dizaine d'années, et jusqu'à 1916, M. Henri Béraud s'est dit mon ami et même mon admirateur. En 1916, il m'écrivait encore pour me recommander le livre de son camarade Paul Lintier, intitulé « Ma pièce » et qui fut, en effet, un des livres de guerre le plus lus et le plus appréciés alors. Abîmé à ce moment dans un deuil cruel qui m'ôtait toute liberté de penser, je crois que je ne répondis pas à sa lettre. Cela m'est arrivé, du reste, avec d'autres, d'autres fois, où

j'étais moins excusable. Quoi qu'il en soit, je n'avais plus entendu parler de lui depuis longtemps, lorsqu'en ouvrant par hasard *l'Eclair*, j'y lus un article, portant sa signature, où la Comédie-Française était sommée de ne plus rien me jouer. J'avoue que je ne reconnus pas l'ancien admirateur et ami dans l'auteur de cet article, que je ne sais comment qualifier et qui ressemblait fort à une agression à main armée, au coin d'un bois.

Dans ma réponse à *l'Eclair*, je demandai qui était ce Béraud et sur quelles œuvres, sur quel passé il appuyait son autorité, l'autorité de critiques, auxquelles il procédait avec la méthode bien connue de la corneille qui abat des noix. Il me sortit alors ce bout de lettre, où je lui avais prédit qu'il pourrait maintenant écrire, quand il voudrait, un chef-d'œuvre, en s'amusant. Ce mot ne prouvait qu'une chose, c'est que je n'avais pas eu le don de prophétie. Je veux bien reconnaître, si ça doit faire plaisir à M. Béraud, que je me suis trompé. Et encore! Je ne veux répondre de rien. J'attends la fin. Il est arrivé à des gens, plus sots que lui, en somme, de produire tout à coup un livre inattendu, exceptionnel et qui, par ses qualités autant que par ses défauts, arrive à être passionnant et vivace. Un Béraud, que personne ne soupçonne, qui s'ignore lui-même, peut brusquement surgir et nous ravir. Je crois que c'est dans le roman qu'il trouvera cette chance, si elle doit lui échoir un jour. C'est, du reste, à propos d'un recueil de nouvelles, qu'autant qu'il m'en souvienne, je lui écrivis les lignes qu'il incrimine.

Qu'il ne sourie pas trop du vœu ambitieux que j'ai formulé à son égard! J'appartiens à une génération de littérateurs et de poètes où tous nous avons rêvé de chefs-d'œuvre, où tous nous avons essayé d'en réaliser. Ce fut notre noblesse et nous ne nous en défendons point. Nous avons sérieusement médité, chacun à notre place, sur les lois de notre art, et si nous avons échoué, ce dont l'avenir décidera, ce ne fut pas sans avoir soulevé sur toutes les questions d'esthétique de nombreux problèmes. Ce que nous avons tenté devait être tenté, ne fût-ce que pour dégager les voies de nos erreurs possibles.

Pour ma part, j'ai cru qu'après un siècle de poésie lyrique, le genre devait commencer à être épuisé et qu'il y avait lieu de revenir aux grandes compositions en vers, aux poèmes organisés. Ainsi, moins d'un siècle après Ronsard, la poésie dramatique produisait en France ses premiers chefs-d'œuvre. Pourquoi n'y pas revenir?

Le poème dramatique, pour être réussi, doit être à la fois un drame et un poème. L'épreuve du drame, c'est la représentation. Si le public est empoigné, ému, si l'intérêt ne languit pas, on est vraiment en présence d'une œuvre dramatique et on n'a plus à demander compte à l'auteur que de la qualité de sa pensée et de sa poésie.

Mais le drame en vers ne peut être construit, écrit et dialogué exac-

tement comme le drame en prose. L'intervention du vers lui donne ses lois propres. Le drame en vers retombe sous la loi du poème et il emprunte une partie de ses effets aux moyens lyriques. Mettez en prose une tragédie de Racine et aussitôt elle devient languissante. Versifiez au contraire une comédie moderne et elle sera intolérable. Tous les traits en seront faussés.

Ce sont des genres, qui peuvent sembler parallèles, mais sont irrévocablement différents. Une pièce en prose perd presque autant à être mise en vers, qu'une pièce en vers à être mise en prose.

Cependant, depuis Augier et Dumas, nos comédies en prose sont de véritables tragédies bourgeoises, des transpositions en prose de la tragédie racinienne appliquées à des personnages médiocres. Il en est résulté un genre bâtard, dénué de grandeur et de poésie, dont les productions vieillissent et se démodent avec rapidité, mais qui, manié avec adresse, a réussi et continue à réussir extraordinairement, au point que notre théâtre moderne est devenu pour le monde entier ou à peu près le théâtre type.

Il faut conclure de ce succès prolongé que la formule dramatique de Racine était la formule même de notre théâtre français et répondait étonnamment non seulement aux lois profondes du théâtre, mais encore à notre génie national, qui, écartant tous les accessoires, va droit au conflit passionnel, dont il analyse avec sûreté tous les éléments psychologiques.

Pourquoi cette formule, qu'une longue pratique nous montre presque infaillible, ne serait-elle pas restaurée dans sa splendeur primitive, en la rendant à la poésie, pour laquelle elle fut inventée, et où elle produisit de merveilleux chefs-d'œuvre ?

La formule romantique, au contraire, n'a, en France, rien donné en vers que des œuvres d'apparence brillante mais de valeur intellectuelle très inférieure.

Hugo s'est réclamé de Shakespeare. Or, rien n'est moins shakespearien que ses drames fameux. *Hernani* et *Ruy Blas* sont puérils, comparés à *Hamlet* ou à *Macbeth*. Ils ne le sont pas moins, comparés à *Polyeucte* ou à *Britannicus*.

De plus, les adaptations en vers de Shakespeare n'ont jamais eu, chez nous, le succès des adaptations en prose. Et tout ce qu'il y a, en France, de théâtre un peu shakespearien qu'il s'agisse de Musset, de Maeterlinck, de Claudel, est en prose. Et le théâtre de Musset se raccorde à celui de Marivaux, de Beaumarchais, au théâtre en prose de Molière, à cet étonnant Scapin, à ce tragique grotesque d'Harpagon. Voilà notre veine shakespearienne, mais son expression est en prose.

Si nous suivons, au contraire, la série des belles œuvres en vers, depuis Racine, nous trouvons l'*Amphitryon* de Molière, l'*Iphigénie* de Goethe,

le Théâtre de Banville avec sa *Deidamie* et son *Esope*, les *Erinnyes* de Leconte de Lisle, la *Samaritaine* et la *Princesse Lointaine* de Rostand, l'*Iphigénie* de Moréas, le *Polyphème* de Samain, le *Tobie* de Bouchor, nous rentrons dans la royale voie classique ; nous nous trouvons en face de la vraie postérité de Racine ; nous en revenons au poème, qui est en même temps une œuvre dramatique. C'est la voie où il nous faut rentrer, si nous voulons restaurer le théâtre en vers.

Du reste, Racine s'est arrêté, découragé, en pleine évolution. Il tendait, de son propre aveu, à reconstituer la tragédie grecque intégrale, avec ses chœurs.

Adapter la tragédie grecque à notre théâtre fut l'entreprise de sa vie. Il ne s'en détourna quelque temps qu'à cause de sa lutte avec Corneille; il reprit son projet avec *Iphigénie* et *Phèdre*, puis avec *Esther* et *Athalie*.

Et n'est-ce pas la même chose que tenta Gœthe, que tentèrent, chez nous, Leconte de Lisle et Banville ?

L'*Iphigénie* de Moréas est à peine plus que traduite d'Euripide. Le *Polyphème* de Samain est tiré d'une églogue de Théocrite. Il me semble que tous ces gens sont de bonne compagnie. Or Moréas et Samain sont de mes contemporains et mon œuvre a été en partie simultanée à la leur. Comment ce qui était bien chez eux serait-il mal, dès qu'il s'agit de moi ? Serait-ce parce qu'ils sont morts et que je leur survis ? Mais, de leur vivant, je jouissais de leur amitié et de leur estime. Nous faisions partie des mêmes groupes, nous étions épris d'un même idéal. Je puis dire non sans fierté que je suis venu à la littérature du petit salon immortel de Mallarmé.

Mais je sens bien que c'est à mon humanisme que s'attaque M. Béraud, qui n'y voit que du travail de collège. Il est vrai, je fais de l'Humanisme au théâtre ; mon théâtre est un théâtre d'Humaniste, au moins pour la plus grande part; je fais de l'Humanisme, après Racine, Gœthe, Banville, Leconte de Lisle, Moréas et Samain. Mais les trois quarts de nos poétes sont des Humanistes : Henri de Régnier, Paul Fort, Paul Valéry, Samain, Moréas, Mazade, Ernest Raynaud, la Tailhède, etc., etc. Leurs poèmes fourmillent de nymphes et de faunes. Claudel lui-même a écrit un remarquable drame satyrique : *Protée*. La plupart ne jurent que par André Chénier.

Si vous supprimiez l'Humanisme, vous supprimeriez la partie la plus remarquable de notre poésie, vous en supprimeriez l'âme.

Et n'est-ce pas encore une sorte d'Humanisme, qui a amené Henri de Régnier à greffer sur le *Don Juan* de Molière sa délicieuse comédie des *Scrupules de Sganarelle?* Reprendre les sujets traités par les vieux Maîtres et en présenter de nouveaux aspects, n'est-ce pas le travail auquel je me suis efforcé, auquel je convie d'autres lettrés? J'y ai réussi avec *Circé*, si j'en crois Antoine, Lugné-Poe, Nozière, Pawlowski et nombre d'autres.

L'invention des sujets n'est rien. Nous savons aujourd'hui que la plupart des pièces de Shakespeare sont d'anciennes pièces refaites, où il a mis sa griffe. Il en est de même de Molière.

L'Humanisme est intolérable à M. Béraud, parce qu'il a un cerveau de primaire, de brillant primaire, je le veux bien, mais de primaire tout de même. Dans le primaire le plus intelligent, il y a toujours une prétention de parvenu qui étale son récent savoir, comme le nouveau riche étale ses richesses. N'est-ce pas une idée de parvenu, que celle d'avoir cherché dans son dictionnaire les prénoms ignorés de tous les méchants tragiques, auxquels il me compare ? Qui, en dehors d'un primaire, eût pu savoir qu'Arnauld fût prénommé Valentin? Et cela parce que Népomucène Lemercier, comme Casimir Delavigne, avait un prénom aussi célèbre que son nom et qui le complétait. A-t-il pris le temps de savoir que ledit Népomucène Lemercier fut un des premiers romantiques, au théâtre ?

Ce que je reproche à M. Béraud, c'est que, n'étant ni poète, ni homme de théâtre à aucun degré, il se mêle de vaticiner sur la poésie et le théâtre, deux formes d'art qui réclament un métier consommé. On ne s'improvise pas poète, même avec les plus beaux dons naturels. Un Laforgue, un Jammes n'ont pu faire de si jolis vers faux, que grâce à une science profonde du vers régulier près duquel leurs vers intervenaient comme de charmantes dissonances. Il n'y a que les sots pour l'ignorer.

M. Béraud a des idées spéciales sur la poésie et le théâtre ; qu'il les mette donc en pratique et qu'on puisse voir enfin ce dont il est capable et ce qui en sortira. Alors, nous pourrons discuter autrement que dans le vide.

D'avoir été poilu, d'avoir vécu dans les tranchées, cela lui donne le droit à certaines décorations et à certains emplois, mais cela ne le fait pas plus dramaturge ou poète que chimiste ou ingénieur des mines. Ce sont choses d'ordres différents.

Mon opinion sur son talent de journaliste ou de conteur n'a pas varié. Je lui conteste seulement toute valeur critique, car il parle à tort et à travers de choses auxquelles il n'entend visiblement rien. Quand il écrit, par exemple, que la Comédie-Française est devenue la risée de l'Univers ou qu'il raille lourdement Silvain, ce sont d'énormes sottises, qu'on pardonnerait à un tout jeune homme, mais qu'on ne peut pardonner à un garçon de son âge. Et s'il les pense, cela ne fait pas honneur à son jugement.

Pour en revenir à mon cas, je n'ai pas besoin de lui rappeler que j'ai trois pièces seulement à la Comédie-Française : 1° *Electre*, adaptée de Sophocle, qui fut et continue à être, chaque fois et partout où on la donne, un véritable triomphe. *Electre* a fait le tour du monde et a été partout acclamée. Je pourrais lui citer l'article dithyrambique

d'un grand écrivain de l'Amérique du Sud, témoignant de la stupeur admirative où l'avait plongé la révélation du génie de Sophocle. On avait joué d'autres *Electre* avant la mienne. Pourquoi avaient-elles passé inaperçues ?

2° *Sophonisbe,* dont Ernest-Charles écrivait que c'était une tragédie de Racine miraculeusement retrouvée.

3° Enfin *Circé,* dont il vient d'être parlé assez avantageusement par la plupart des critiques dramatiques et qui commence seulement sa carrière.

Je n'ai jamais été sérieusement joué qu'à la Comédie-Française, mais où joue-t-on des pièces en vers ? A l'Odéon ? Je n'y ai rien présenté. Quant à Sarah et Gémier, si je n'ai pas été représenté sur leurs théâtres, c'est que je n'ai pas voulu attendre.

J'ai préféré produire, pour gagner du temps, mes autres pièces sur de petits théâtres. Ainsi avais-je fait d'abord pour *Sophonisbe,* dont le théâtre Fémina offrit de donner, à ses frais, seize représentations. *Inès de Castro* a eu 15 représentations au Théâtre François-Coppée. *Méléagre et Atalante* fut créé à Orange, représenté à la Comédie-Française au bénéfice de Prud'hon et, fort goûté par Carré, eût pu être reçu à la Comédie-Française si la guerre ne m'eût fait changer d'avis. *Sainte Cécile* a eu de nombreuses représentations sur de petits théâtres, où *Echo et Narcisse* en eut quinze. *Inès de Castro* a été publiée par le *Monde Illustré, Echo et Narcisse* par la *Revue de Paris.* Toutes ces pièces reverront, en temps voulu, le jour de la rampe. Et je ne parle ni de *Saül,* qui triompha au Théâtre du Parc, à Bruxelles, ni du *Cyclope,* dont la représentation à Champlieu fit quelque bruit, ni d'*Antigone,* redonnée récemment au Trocadéro.

J'ai mené ma vie littéraire comme je l'ai entendu, et ne dois, sur ce point, de comptes à personne.

Certes, j'ai joué la difficulté. Tout le monde proclamait la tragédie morte et j'ai appelé bravement tragédies des pièces que j'aurais pu présenter sous d'autres qualificatifs. Les critiques n'y auraient vu que du feu. Aujourd'hui la situation est retournée. Tous les auteurs arborent fièrement pour leurs œuvres le titre de tragédies. Aussi ne parlé-je plus que de théâtre en vers. Et c'est bien, en effet, le théâtre en vers qui est menacé, le théâtre en vers, au secours duquel tous les bons poètes devraient se porter. Mais ce sujet aurait besoin d'être traité plus largement et justifierait au moins un grand article. Tous les chefs d'école devraient marquer leur passage par un théâtre de poésie. Je l'ai souvent dit à Henri de Régnier, qui aurait dû représenter au théâtre le Symbolisme, dont il fut longtemps le chef incontesté.

Mais il convient, cher Monsieur Vallette, de ne pas trop abuser de votre hospitalité.

Avec mes remercîments, etc. ALFRED POIZAT.

§

Au Musée de la Guerre. — Le Musée de la Guerre vient d'organiser dans son installation provisoire, 39, rue du Colisée, une petite exposition de documents iconographiques d'origine allemande ayant pour sujet, d'une part la satire de Guillaume II, d'autre part, la critique du traité de paix et de son application.

§

« La plus grande parcimonie » en matière d'administration. — « Il faut, disait l'autre jour le préfet de la Seine, que l'administration ait la préoccupation constante d'assurer le fonctionnement des services dont elle a la charge avec la plus grande parcimonie. » Ceci, qui était dit à propos du budget de Paris pour 1922, s'applique le mieux du monde aux affaires de l'Etat. Or voici comment un département de l'Etat entend « la plus grande parcimonie ».

On sait en quoi consiste l'expédition dite « en numéraire » des imprimés, périodiques, etc., à grand nombre, et qui est une simplification et une économie beaucoup plus pour la poste que pour les particuliers. On présente les étiquettes d'envoi, bandes ou enveloppes au bureau qui appose son timbre humide rapidement et n'importe où — trop rapidement d'ailleurs, car les timbrages sont illisibles, ce qui n'est pas sans inconvénient, et trop n'importe où, car lesdits timbrages, bien qu'illisibles, oblitèrent parfaitement une indication essentielle d'adresse, le numéro de la rue par exemple, et quand l'objet expédié revient (par hasard), il porte la mention postale ingénue et charmante : « adresse illisible » ou « adresse incomplète ». Toujours est-il que pour procéder à l'opération la poste n'a eu à manipuler qu'un paquet de menus papiers pesant quelques centaines de grammes, que le travail a duré à peine une heure, et que l'administration n'a pas fourni de vignettes. C'était trop simple. La poste nous rappelle que le contribuable doit « contribuer » en espèces et en nature, et que la moitié de son travail doit être exécutée par le public. Elle écrit que, *bien que payant le plein tarif*, les publications dont les bandes sont soumises à l'affranchissement en numéraires « doivent être triées et enliassées par départements et par bureaux de destination. Lorsque le nombre des publications à destination de divers bureaux de distribution est inférieur à 6 pour chaque bureau, ces publications sont réunies dans le paquet collectif du département en une liasse étiquetée « Bureaux divers». En outre, les publications à destination de Paris doivent être triées et enliassées par arrondissement de la Capitale. (Arrêtés ministériels des 25 juillet 1907 et 7 août 1920). « Après cela il faut remercier les signataires des deux arrêtés ci-dessus de ne pas avoir prescrit à l'expéditeur d'acquitter un droit de monopole, puis de reprendre ses bandes et de faire effectuer la distribution par ses propres moyens...

Cette procédure arrange la poste, mais dérange considérablement les particuliers, et il s'ensuit que pour échapper à tant de prescriptions tracassières et onéreuses les expéditeurs se dispensent de faire affranchir en numéraire. Comme tout le monde, ils collent un timbre sur leurs paquets et les portent au bureau. Résultat : au lieu de recevoir de légères étiquettes d'envoi, la poste reçoit de lourdes publications enveloppées, et elle doit manipuler des centaines de kilos au lieu de centaines de grammes. Le timbrage sur vignettes est beaucoup plus long, car il faut qu'il tombe — à peu près — sur la vignette au lieu de tomber n'importe où. Enfin l'administration fournit ainsi un nombre respectable de mètres carrés de vignette, et, aux prix du papier, des tirages en couleur, du perforage, de la colle même et de la main-d'œuvre, les vignettes coûtent très cher. Notons que cela ne dispense nullement la poste de l'opération de tri... Mais patience : un troisième ministre saura bien, quitte à aggraver encore les charges de l'administration, inventer quelque nouvelle manière de mécontenter le public. — A. V.

§

Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». — Notre confrère Pierre Varenne vient de faire une singulière découverte au sujet de l'échange d'amabilités qui, selon la légende, se serait produit sur le champ de bataille de Fontenoy entre Lord Charles Hay, capitaine aux gardes anglaises, et le comte d'Auteroche, lieutenant aux grenadiers de France.

Des quelques documents trouvés par notre confrère il résulte, en effet, que jamais d'Auteroche n'a crié : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Bien au contraire, connaissant l'ordinaire cautèle d'un ennemi combattu maintes fois, il donna à ses troupes ce conseil de prudence : Tirez les Anglais (comme on dit : tirer un lièvre), messieurs, les premiers ! »

Hélas ! Son ordre fut mal entendu et les Anglais exécutèrent un feu roulant qui, comme on sait, emporta notre premier rang, tout entier, y compris d'Auteroche, soit 600 soldats et 52 officiers.

Ce qui explique l'erreur des historiens, c'est qu'elle se fonde sur un document officiel qui est en même temps une impudente calomnie. Le comte d'Auteroche avait, en le marquis de C., un ennemi implacable : le marquis importunait la comtesse d'assiduités déplacées, on l'avait éconduit. Pour se venger, le jaloux, qui combattait aussi à Fontenoy, dépêcha après la bataille, de laquelle il se tira sain et sauf, deux messages, l'un au maréchal de Saxe, l'autre au Roi. Ce dernier était ainsi conçu :

> Sire,
> Le Comte d'Auteroche a trahi la cause de Votre Majesté. Avant que d'ouvrir le feu, il osa donner aux Anglais le conseil de tirer sur nous sans tarder.

Seul survivant du premier rang de votre armée, je l'ai parfaitement entendu crier : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais. » Le lâche a payé de la vie...

Suivent quelques commentaires assez désobligeants pour l'infortuné d'Auteroche.

Louis XV admit la version inexacte du marquis de C... Mais il ne voulut voir en cette prétendue trahison qu'un excès de politesse, ressortissant à l'ancien esprit chevaleresque.

Une lettre d'aveu du marquis de C..., et trouvée dans le château de Comborn en Limousin, en même temps que la copie du message adressé au roi, détruit cette légende. Le comte d'Auteroche était un brave, mais il n'était pas un sot.

§

Sur deux statues de Michel-Ange (1). — Il n'est pas douteux que le texte a été altéré. La phrase complète est (Ed. Delaunay, 1829, t. I, page 131) :

A Paris, dès l'instant que l'on est décidé à entreprendre le voyage de Rome, il faudrait s'imposer la loi d'aller au *musée* de deux jours l'un ; on accoutumerait son âme à la sensation du beau. Les deux statues de Michel-Ange qui sont au Musée d'Angoulême feraient comprendre le grandiose du xve siècle.

Il s'agit des *Prisonniers* du Louvre, qui sont, au moment où l'auteur écrit, au Louvre.

Auraient-ils été, à un moment donné, transportés à Angoulême (2), ce qui aurait pu faire naître une confusion dans l'esprit de Beyle ? C'est peu probable. Données à François Ier par Imbert Strozzi, qui les tenait lui-même de Michel-Ange, les deux statues furent offertes par le roi au Connétable de Montmorency, qui les plaça dans son château d'Ecouen. Confisquées par Richelieu après l'exécution d'Henry de Montmorency, elles n'ont plus cessé d'appartenir à la famille de Richelieu jusqu'à la Révolution. Elles sont achetées pour la Nation en 1793 et placées au Musée du Louvre.

Le mot Angoulême ne peut s'expliquer que par un lapsus ou par une erreur d'impression que Stendhal aurait laissé passer à la correction des épreuves.

Il faudrait revoir le manuscrit ; ce que fera sans doute l'éditeur des Œuvres Complètes en cours de publication.

Je vous signale dans le même ouvrage une autre inexactitude, qui paraît, celle-ci, plus vraisemblablement imputable à Stendhal.

T. II de la même édition, page 101, on lit :

J'avais un volume de Gibbon ; monté sur un de ces grands murs des Thermes de Caracalla je me suis mis à lire la vie de Vespasien.

(1) Voir *Mercure de France* du 15 novembre, page 283.

(2) Stendhal est-il allé à Angoulême ? On pourrait vérifier dans l'itinéraire de Stendhal qui a été donné ici même par M. Léautaud.

L'histoire de Gibbon commence avec le règne de Commode, qui est le huitième empereur romain après Vespasien.

Ici aussi il faudrait confronter le texte du manuscrit.

UN STENDHALIEN.

§

Des lettres inédites de Madame de Staël. — Six lettres inédites de Madame de Staël ont été mises en vente récemment chez un marchand d'autographes pour la somme de 200 francs. Elles étaient datées de 1806 et adressées à un M. Thurot, chef de pensionnat de Paris.

Toutes ces lettres étaient relatives à l'éducation du fils de Mme de Staël.

Celle-ci priait M. Thurot de la renseigner sur son enfant afin qu'elle puisse le conduire ; elle désirait qu'il pratique les exercices physiques et se plaignait des trop grands loisirs laissés aux élèves. Elle exigeait une surveillance particulière pour que l'enfant travaille avec tout le recueillement nécessaire.

Ce sera. écrivait-elle à M. Thurot, une grande gloire pour vous, au milieu de l'indifférence actuelle, d'avoir formé des jeunes gens plus purs et plus éclairés que tout le reste de leur génération. C'est le seul bien qui puisse encore se faire et c'est le plus désintéressé de tous.

Mais à quoi le destinait-elle, ce fils si cher ?

A l'Ecole Polytechnique.

Je souhaite fort qu'il y parvienne, c'est un but naturel d'émulation, et, si mon exil finit, cela peut lui servir pour une carrière française.

On sait que le fils de Mme de Staël, Auguste-Louis, baron de Staël-Holstein, sollicita vainement de l'Empereur la révocation de l'ordre interdisant à l'auteur de *Corinne* le séjour de la France.

Il n'est guère connu que par ce trait fort honorable et par un projet d'ouvrage sur la traite des nègres.

§

Un amateur de Dickens. — M. John Harrison Stonehouse, directeur de la librairie et maison d'édition Henry Sothern et Cie, à Londres, vient de faire paraître en brochure les extraits de *David Copperfield*, dont Dickens se servait pour ses lectures en public et qui font pendant à ceux déjà parus de *Sikes and Nancy*, choisis par Dickens dans le même but. M. Stonehouse est une autorité sur Dickens, et ses préfaces pour ces deux petits volumes sont aussi précieuses qu'intéressantes. M. Stonehouse a, du reste, lui-même, une biographie qui vaut la peine d'être contée. Il m'a un jour donné cette petite esquisse de sa vie :

J'ai commencé ma carrière comme marin, étant entré à l'âge de quatorze

ans et demi en qualité de mousse au service de MM. T. et J. Brocklebank, les armateurs bien connus de Liverpool. J'ai fait cinq voyages de Liverpool en Orient, trois à Calcutta, un à Manille et un à Singapoor. J'ai quitté la mer, — avalé l'ancre, comme nous disons, — en 1884, et après quelques mois passés dans la librairie Smith, j'entrai chez Southern et Cie comme associé dans la maison.

Ma curiosité pour le côté intime du caractère de Dickens date de dix-huit ans environ, quand j'achetai de première main, de l'unique fille survivante, morte depuis, de Mme Winter, les lettres qui ont servi à documenter le volume que j'ai fait paraître en 1908 à la Société Bibliophile de Boston (Etats-Unis), *Charles Dickens and Maria Beadnell*. Mme Winter, née Maria Beadnell, fut, en effet, l'original de Dora Spenlow dans *David Copperfield*, ainsi que de Flora Finching dans *Little Dorrit*.

Depuis assez longtemps je suis à l'œuvre en vue de faire paraître un ouvrage plus important qui englobera un certain nombre de choses inédites, sous le titre de *Dickens and the Women who influenced his life and writings*. Ceci, toutefois, ne sera pas prêt de longtemps.

THÉODORE STANTON.

§

La « sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Nous ne croyions, en vérité, point si bien dire, lorsque, dans le *Mercure* du 1er août, nous suggérions que les *Lettres* mettaient à avoir le dernier mot, dans le petit débat suscité par la publication de M. Altermann, une insistance digne d'une meilleure cause. Et voici qu'en effet M. Bernoville revient à la charge, dans la livraison du 1er novembre, pour reprocher au « rédacteur du *Mercure* » d'user d'une « insistance digne d'une meilleure cause » — naturellement ! — et d'employer à son endroit une dialectique peu « loyale ». C'est là une question d'appréciation, sur laquelle les lecteurs qui connaissent le fonds du débat ont jugé, et nous nous garderons d'y toucher. Mais pourquoi faut-il que M. Bernoville donne un si fâcheux exemple de sa propre loyauté, en imprimant, p. 764 de sa Revue, que nous avons écrit dans le *Mercure* que la thèse de M. Altermann était « bonne » ? Sans doute prétextera-t-il un erratum, mais, quand on entreprend de donner à autrui des leçons de méthode, il faudrait d'abord reproduire fidèlement les textes que l'on cite. Et M. Bernoville nous reproche encore de « donner un bel exemple de ce procédé de casuistique appelé *restriction mentale* et attribué faussement à ces jésuites », que, dit-il, nous ne devons pas « aimer ». Tout doux, M. Bernoville ! nous n'aurons pas le pédantisme de vous renvoyer à la *IXe Provinciale* d'un certain Blaise Pascal, car vous nous répondriez sans doute que tout cela c'est bon pour ceux qui, comme nous, n'aiment pas d'amour tendre les RR. PP de la Compagnie. Nous vous conseillerons simplement de vous faire traduire la partie de l'article dédiée par le P. Lehmkuhl, S. J., à démontrer que la res-

triction mentale continue d'être permise comme aux bons temps des bons Pères (voyez le *Kirchenlexikon* dans la réédition de Kauler, prélat du pape et professeur de théologie, t. X, colonne 1088, Fribourg-en-Brisgau, 1897); après quoi vous pourrez consacrer un quart d'heure de méditation spirituelle sur cette sentence de *l'Encyclopédie Catholique* de l'abbé Claire, Doyen de la Faculté de théologie de Paris.

L'usage des restrictions mentales est, sauf quelques exceptions, moralement et théologiquement défendu, et ces exceptions sont prises soit dans le tort que ferait la manifestation de la vérité, soit dans la disposition du droit, ou dans l'usage commun, ou dans l'usage particulier. (Article : *Restriction mentale*, t. XVI, page 600, Paris, 1848).

Nous n'aurons pas la fatuité d'espérer que M. Gaétan Bernoville puisse penser une seule fois d'accord avec nous ; sinon, nous lui dirions : « Cher Monsieur, vous dont la loyauté est si grande, n'êtes-vous pas d'avis que, venant ou non des Jésuites, cette doctrine orthodoxe renferme — pour parler XVIe siècle — tout l'art « d'éviter le mensonge lorsqu'on veut faire accroire une chose fausse », ou, comme parlerait un esprit moderne, que c'est là user d'une phrase un peu embrouillée pour déclarer la restriction mentale défendue en principe, sauf qu'il serait licite, à peu près en toute occasion, de s'en servir dans la pratique? — Décidément, Don Juan était moins compliqué.... — C. P.

§

Impôts et gabelles au bon vieux temps. — Il n'y a pas d'impôts nouveaux. Tous ceux qu'on est en train d'imaginer ont été déjà appliqués, ici ou là, il y a pas mal de temps, et d'autres encore devant lesquels hésiterait M. Bokanowski lui-même. Aujourd'hui, où il y a tant de chaudes discussions à propos de l'extension ou de la suppression des monopoles de l'Etat, on ne lira pas sans intérêt cette page extraite des si amusantes *Observations sur l'Italie*, qu'écrivit Grosley à la suite de son voyage de 1758.

Les impositions réelles et personnelles, qui n'ont point lieu dans l'Etat ecclésiastique, sont remplacées par mille petites Gabelles, qui, sans toucher à la liberté des hommes et des terres, produisent des sommes fort considérables. Les épingles, par exemple, y sont en ferme, ainsi qu'à Naples ; et les Fermiers ont attention, pour en augmenter la consommation, de ne les fournir que de la plus mauvaise qualité. Il faut cependant convenir que l'on ne trouve point à Rome ces impôts si multipliés à Venise et à Gênes, sur la consommation des auberges, et par conséquent sur les étrangers. Les Romains payent, comme eux, celui qui se lève aux portes de Rome sur les voitures et sur les valises : impôt d'autant plus singulier que les morts mêmes, loin d'en être exempts, en sont le plus important objet. Les Fermiers exigeaient mille écus romains pour laisser entrer à Rome le corps d'un Prince Borghèse, mort à Frescati ; mais la famille frauda la Gabelle, en le faisant entrer dans une voiture chargée de foin. On usa du même stratagème pour faire sortir en contrebande le

corps de la Duchesse de Saint-Aignan, qui mourut à Rome pendant l'ambassade de son mari auprès du Pape. Le tabac a été en ferme jusqu'au pontificat de Benoit XIV. Vers l'année 1750, des contrebandiers attroupés et armés, franchissant les frontières, apportoient du tabac et autres marchandises prohibées, jusque dans le cœur de l'Etat ecclésiastique. Sur les plaintes des Fermiers, la Chambre prit enfin le parti de donner la chasse à ces contrebandiers, et chargea de cette expédition le Prélat, qui était alors Préfet d'Urbin. Le Général forma une petite armée de sbires commandée par les Barigels de la ville et de la campagne ; et s'étant mis à la tête de cette armée, il tomba vers les frontières de la Toscane, sur une petite ville qui était le centre des attroupements. A son approche, tous les habitants s'évadèrent : il ne resta qu'un vieillard octogénaire et impotent, avec un homme qui, étant à l'article de la mort, n'avait pu suivre les autres. Le Prélat choisit cette ville pour son quartier général, en fit murer les portes, et travailla à se mettre à l'abri des insultes des contrebandiers, qui demeurèrent maîtres de la campagne. Ces mesures prises, il fit pendre haut et court le vieillard et le moribond : en un mot, tant fut procédé, que cette pendaison, à laquelle aboutit toute l'expédition, coûta deux cent mille livres à la Chambre Apostolique. Le feu pape Benoît XIV en fut si mécontent, qu'il supprima la Ferme, et remit le tabac dans le commerce. Depuis cette suppression, les marchands ont imaginé un mélange de foie de bœuf séché et pulvérisé, de sciure de bois et de poivre, qu'ils vendent pour du tabac, et aussi cher que le vendoit la Ferme. Il me fut impossible d'en trouver d'autre dans toute l'étendue de la Romagne, dont les habitants commencent à s'y accoutumer.

§

Il y a quatre mille ans. — Des fouilles effectuées à Kaisaryek, en Asie-Mineure, viennent de révéler que là vivait, 2400 ans avant l'ère chrétienne, une colonie babylonienne, partie militaire, partie commerciale.

Son histoire est inscrite en caractères cunéiformes sur des tablettes qu'on vient de mettre au jour et qui toutes datent de la même époque.

Elles donnent des détails curieux sur la manière dont était gouvernée cette colonie par un « prince » et un « préfet », aux côtés de qui se trouvaient une « princesse » et une « préfète », lesquelles avaient des pouvoirs et des droits absolument égaux à ceux de leurs collègues masculins.

Les droits de la femme étaient respectés, on le voit, à Burus, comme s'appelait alors la ville. De même que les hommes, les femmes y pouvaient faire du commerce, léguer leur propriété et remplir les mêmes fonctions qu'eux ; aussi les archéologues se demandent-ils aujourd'hui s'il n'y aurait pas, après tout, quelque vérité dans l'histoire des Amazones que la légende — il s'agit bien d'une légende — fait vivre précisément dans cette partie de l'Asie-Mineure.

Non loin de Burus se trouvait la « Ville des femmes », où celles-ci avaient leurs collèges et leur université. Cette université comprenait

deux facultés, celle des Lettres et celle des Arts, chacune placée sous la direction d'un principal, qui, cependant, n'était pas une femme, mais un homme.

Les tablettes découvertes ont permis en outre d'établir que bien des institutions modernes étaient alors connues.

Sur les routes, nombreuses, qui sillonnaient le pays, un facteur faisait de régulières distributions de lettres, faites en terre cuite. Si elles étaient sans enveloppes, elles n'étaient pas sans timbres et ceux-ci étaient de forme circulaire.

Dans une des lettres qui ont été retrouvées on peut lire le vœu de l'auteur qui souhaite au facteur une lune brillante et un ciel clair pour son voyage de nuit.

Dans quelques correspondances il est fait allusion à une sorte de chèque, le messager avait reçu de l'expéditeur des instructions pour recevoir du destinataire de la lettre une somme d'argent dont le montant est indiqué sur la tablette.

Bref, quelque chose comme notre chèque postal...

§

Un Anglais en France il y a deux siècles. — Un écrivain anglais, M. S. R. Roget, vient de publier, à Londres, des lettres de ses ancêtres qu'il a eu la bonne fortune de découvrir dans les archives de sa famille. Toutefois, il n'a donné de ces lettres que ce qui est de nature à nous renseigner sur les voyages de ses grands-parents.

La première de ces lettres concerne un voyage en France et en Suisse, à une époque où l'Angleterre et la France étaient en guerre. Néanmoins, le trafic entre Douvres et Calais n'était pas interrompu et même les Anglais qui débarquaient chez nous n'étaient ni molestés ni gênés. Il leur était même permis d'aller à Versailles et d'y voir la Cour.

On trouve, notamment, dans cette lettre, le récit d'une messe à Versailles.

> Aux premiers rangs des galeries étaient assises les dames de la cour, maquillées de rouge, somptueusement habillées de manière à former une partie du spectacle. Le Roi riait et épiait les dames. Même au moment de l'élévation, nul ne fit attention à l'office.

Quelques années à peine séparaient cette époque de la Révolution, et cependant, ce qui frappa le plus cet Anglais, ce fut « l'attachement profond du peuple pour ses rois ».

Traverser la Manche n'était pas alors petite entreprise. Une de ces lettres mentionne une attente de près d'une semaine à Boulogne jusqu'à ce que le vent fût redevenu favorable.

En 1802, un autre membre de cette famille était à Paris ; il se lamente du manque de trottoirs qui rend les promenades dans les rues dangereuses à moins de posséder une agilité particulière.

Les accidents sont fréquents. Les pavés sont inégaux, glissants, boueux. Les ruisseaux qui coulent au milieu « vous éclaboussent gentiment ».

Et notre Anglais ajoute ce détail : « Il est impossible à une dame et à un gentleman d'aller à pied dans les rues de Paris. »

§

L'invention du parapluie. — Dans les *Oiseaux* (pièce écrite en 414, pendant qu'Alcibiade et Nisias faisaient le siège de Syracuse), Aristophane révèle le véritable inventeur de l'ombrelle, et donc du parapluie, son agrandissement. L'inventeur n'est autre que l'antique *Prométhée*. Il invente l'ombrelle pour se *cacher de Jupiter*, son ennemi, et il ajoute : « J'aurai l'air d'escorter une canéphore. »

D'ailleurs, aux temps fabuleux, il y avait aussi les « Sciapobes », dont les pieds servent d'ombrelles.

§

L'Heureuse ignorance. — Un inspecteur d'Académie honoraire, M. B. Lamounette, fait connaître aux lecteurs du *Sud-Est Républicain*, d'après des publications pédagogiques que ne lisent que les instituteurs, les résultats d'une expérience à laquelle s'est livré récemment M. A. Belot, inspecteur primaire de la Seine, expérience qui rappelle certaine enquête sur des questions d'histoire de France, faite, vers 1900, par un commandant de recrutement à l'arrivée des jeunes recrues et qui avait donné des résultats réjouissants.

L'expérience de M. Belot venait à la suite d'une leçon sur les volcans, faite par un maître « hors ligne », accompagnée d'images, de dessins et même de vues cinématographiques.

L'inspecteur, désireux de s'assurer que les élèves avaient bien compris la phrase suivante, d'apparence bien inoffensive : « Il est probable que le centre de la terre est occupé par des matières en fusion », le soumit, quelques jours après, à vingt-cinq d'entre eux (cours moyen, 2e année, c'est-à-dire âgés d'environ onze ans), leur demandant de répondre par écrit aux cinq questions que voici :

1° Quand disons-nous qu'une chose « est probable » ?
2° Qu'est-ce que le « centre de la terre » ?
3° Que signifie dans la phrase l'expression « est occupé » ?
4° Qu'appelle-t-on « matière en fusion » ?
5° Citez quatre matières qui peuvent être en fusion.

Le résultat, dit M. Lamounette, fut déconcertant. Nous le croyons sans peine d'après les chiffres qu'il nous donne :

21 élèves — sur 25 petits Parisiens qui passent pour des esprits très éveillés — ne savaient pas, ou à peu près pas, ce que veut dire « il est probable » ; 23 n'avaient aucune idée de ce qu'est le « centre de la

terre » ; 13 ne comprenaient pas le sens de l'expression « est occupé » ; aucun élève n'a su dire qu'une « matière en fusion » est celle qui, par l'effet de la chaleur, passe de l'état solide à l'état liquide ; enfin, deux élèves seulement ont bien répondu à la cinquième question, 10 à peu près convenablement, 10 à peu près mal, et 3 ont été cotés nuls.

Parmi les réponses recueillies, l'inspecteur relève celles-ci : Une chose est probable quand « elle est certaine ». Le centre de la terre est ce qui « se trouve en rond, au milieu... » Une matière en fusion est une matière « qui renferme des gaz... » Exemple de matière en fusion : « le papier dans la cuve de la papeterie... », etc.

Ce sont là des manifestations de ce que Remy de Gourmont — dans un *Epilogue* rédigé à propos de l'enquête du commandant de recrutement, — appelait « l'heureuse ignorance ». Cela fait de l'oxygène, ajoutait-il. Et les pédagogues seront seuls à ne pas goûter l'esprit d'heureuse ingénuité qui se révèle dans cet aphorisme :

— On dit d'une chose qu'elle est probable quand elle est certaine.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE MARCEL SCHWOB. I. SPICILÈGE. (*François Villon. Robert-Louis Stevenson. George Meredith. Plangon et Bacchis. Saint Julien l'Hospitalier. La Terreur et la Pitié. La Perversité. La Différence et la Ressemblance. Le Rire. L'Art de la Biographie. L'Amour. L'Art. L'Anarchie*). Vol. in-8, de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 12 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 fr ; 550 ex. sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 40 à 589, à 25 fr.

ŒUVRES DE MARCEL SCHWOB. II. LA LAMPE DE PSYCHÉ (*Mimes. La Croisade des Enfants. L'étoile de Bois. Le livre de Monelle*). IL LIBRO DELLA MIA MEMORIA. Vol. in-8, de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 12 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 fr. ; 550 ex. sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, à 25 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

TABLE DES SOMMAIRES

1921

—

CXLV — No 543. — 1er FÉVRIER

CXLVI — No 544. — 15 FÉVRIER

CXLVIII — N° 550. — 15 MAI

CXLVIII — N° 551. — 1er JUIN

CXLVIII N° 552. — 15 JUIN

CXLIX N° 553. — 1er JUILLET

CXLIX — No 554. — 15 JUILLET

CXLIX — No 555. — 1er AOUT

CLII — N° 562. — 15 NOVEMBRE

CLII — N° 563. — 1er DÉCEMBRE

CLII — N° 564. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1921

—

Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*. — La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous :

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	541-CXLV — 1-288	1er mai	549-CXLVII — 577-864	1er sept.	557-CL — 289-576
15 janv.	542-CXLV — 289-576	15 mai	550-CXLVIII — 1-288	15 sept.	558-CL — 577-864
1er févr.	543-CXLV — 577-864	1er juin	551-CXLVIII — 289-576	1er oct.	559-CLI — 1-288
15 févr.	544-CXLVI — 1-288	15 juin	552-CXLVIII — 577-864	15 oct.	560-CLI — 289-576
1er mars	545 CXLVI — 289-576	1er juill.	553-CXLIX — 1-288	1er nov.	561-CLI — 577-864
15 mars	546-CXLVI — 577-864	15 juill.	554-CXLIX — 289-576	15 nov.	562-CLII — 1-288
1er avril	547-CXLVII — 1-288	1er août.	555-CXLIX — 577-864	1er déc.	563-CLII — 289-576
15 avril	548-CXLVII — 289-576	15 août.	556-CL — 1-288	15 déc.	564-CLII — 577-864

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

1921

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture on aura aisément la pagination à la Table de nos Sommaires On saurait immédiatement à quel tome appartient le numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CXLV
15 février, 1er et 15 mars	—	CXLVI
1er et 15 avril, 1er mai	—	CXLVII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CXLVIII
1er et 15 juillet, 1er août	—	CXLIX
15 août, 1er et 15 septembre	—	CL
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLI
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLII

AGRICULTURE

1er Mars : L'Evolution du Syndicalisme agraire. — **1er Août** : L'Enseignement agricole à l'école primaire.

A L'ÉTRANGER

ALBANIE. **15 Janvier** : La nouvelle situation de l'Albanie.—**1er Août** : La question des Frontières.

ARMÉNIE. **15 Février** : La question arménienne.

BELGIQUE. **1er Février** : Les rapports franco-belges. — **1er Mars** : La Belgique et la Conférence de la Paix. — **1er Mai** : Le gouvernement belge et l'échéance du 1er mai. — **1er Juin** : Les Conciliations de M. Henri Jaspar. — **1er Juillet** : La situation générale. — **1er Août** : La Crise socialiste.— **1er Septembre** : L'affaire des barons Coppée. — **1er Octobre** : Politique d'incohérence et de gaspillages.—**1er Novembre** : Le Scandale de Lophem.—**1er Décembre** : Vers un nouveau gouvernement.

CHINE. **15 Septembre** : La Situation politique.

ESPAGNE. **1er Avril** : D. Eduardo Dato et l'Espagne pendant la guerre.

IRLANDE. **1er Mai** : Le mouvement sinn-fein et ses sympathies.

ITALIE. **1er Avril** : Les Difficultés du ministère Giolitti.

PALESTINE. **1er Août** : L'Angleterre et la Palestine.

POLOGNE. **15 Janvier** : Le maréchal Pilsudski. — **15 Avril** : L'Entr'acte haut-silésien. Aprés le plébiscite. — **1er Juin** : La « Politique polonaise » de l'Angleterre.

RUSSIE. **1er Janvier** : Le Problème agraire.— **1er Février** : Une simple citation. — **15 Décembre** : Le Triomphe de la Mort.

SYRIE. **1er Mars** : La Pacification de la Syrie.

TURQUIE. **15 Avril** : La Conférence de Londres.

APOLOGÉTIQUE

15 Juin : Adolphe Retté : *Lettres à un Indifférent*, Bloud et Gay. Memento.

ARCHÉOLOGIE

1er Février : Alexis Forel : *Voyage au pays des sculpteurs romans*, H. Champion, F. Boissonnas (quai de la Poste, 4, Genève). Dr Skevos Georges Zerves : *Rhodes capitale du Dodecanèse*, Ernest Leroux. L. Gielly : *L'Ame Siennoise*, de Boccard. — **15 Mai** : Charles Diehl : *Salonique* ; Louis Réau : *Colmar* ; Jean Alazard : *Or San Michele*, Collect. des « Visites d'Art », Laurens. Hubert-Fillay : « *Mon Blois à moi* », édit. du « Jardin de la France », 9, Mail Clos-Haut, à Blois. Alexandre Chevalier : *Le site d'Aéria*, Jules Céas et fils, à Valence. Memento. — **1er Août** : Camille Enlart : *Manuel d'archéologie française*, Aug. Picard. Georges Cain : *Tableaux de Paris*, Flammarion. Fred. Boissonnas : *Athènes ancienne*, édit. d'art Boissonnas à Genève, G. Crès à Paris. W. Deonna : *L'archéologie*, édit. « Sonor » S. A., Genève. — **1er Novembre** : Jules de Lahondès : *Les Monuments de Toulouse*, Edouard Privat, 14, rue des Arts, Toulouse. Jean Bonnerot : *Les Routes de France*, Laurens. Marcel Aubert et Hubert-Fillay : *Menetou-sur-Chers*, édit. du « Jardin de la France », 9, rue Mail Clos-Haut, à Blois. G. Loumyer : *Les traditions techniques de la peinture médiévale*, G. Van Oest.

ARCHITECTURE

1er Juin : L'Art monumental au Salon.

ART

1er Janvier : Exposition Alexandre Altmann, galerie Bernheim Jeune. Le Salon des Jeunes, Jeu de Paume. Exposition Guillaume Dulac, galerie Druet. Exposition d'aquarelles et de dessins de M. Paul Véra, galerie Druet. Bibliographie. Victor Basch : *Le Titien*, Librairie française. Léon Werth : *Bonnard*, Crès. M. Forca : *Bonnard*, Alcan. Antoine Wicard : *La Danse Macabre*, Lyon. Dr Paul Richer : *Nouvelle Anatomie artistique*, tome II, Plon. — **15 janvier** : Exposition de la Société de la Gravure originale en couleurs, galerie Georges Petit. Exposition des Tout-Petits, galerie Georges Petit. Exposition de l'Art intime, galerie Marcel Bernheim. Exposition de la Cimaise, galerie Devambez. Exposition d'un Groupe, galerie Bernheim jeune. Exposition de dessins et d'aquarelles de M. Picart Le Doux, galerie Druet. Exposition de M. André Boll, Studio Moderne. Exposition de Mme Madge Oliver, MM. Louis Audibert, Georges Morin, galerie Druet. Bibliographie : Vittorio Pica : *Attraverso gli Albi e le Cartelle* (Série IV), Istituto italiano d'arti grafiche, Bergame. — **1er Février** : Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. Exposition Maurice Gueroult, galerie Druet. Exposition Charles Maurin, galerie Bernheim Jeune. Exposition Troubetzkoï, galerie Georges Petit. Bibliographie : Gustave Geffroy : *Constantin Guys*, librairie Crès. — **15 Février** : L'Exposition des Indépendants. — **1er Mars** : M. Denys Puech à l'Ecole de Rome. Exposition de Camille Pissarro, galerie Durand-Ruel. Exposition Jean Peské, galerie Devambez. Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. Exposition Val, galerie Marcel Bernheim. Exposition Georges Migot, galerie Marcel Bernheim. Exposition Léonce de Joncières, galerie Georges Petit. — **15 Mars** : Exposition L.-C. Breslau, galerie Brame. Quelques études de la femme, galerie Devambez. Exposition Charles Menneret, galerie Devambez. Exposition des Aquarellistes, galerie Georges Petit. Exposition d'aquarelles de M. Tony Georges Roux, galerie Georges Petit. Exposition de tableaux de Mme Martin-Gourdault, galerie Georges Petit. Exposition d'un groupe de peintres alsaciens, galerie Bernheim Jeune. Exposition de Mlle Andrée Karpelès, galerie Marcel Bernheim. Exposition André Wilder, galerie Marcel Bernheim. Exposition Mauguin, galerie Druet. Exposition H. de Warocquier, galerie Druet. Bibliographie : Louis Chancerel : *Jean-Julien Lemordant*, imprimerie Joseph Quesnel à Coutances, se trouve chez Eugène Rey, 8, boulevard des Italiens, à Paris. André Charles Coppin : *Les Eaux-fortes de Besnard*, Berger-Levrault. — **1er Avril** : Exposition Van Dongen, galerie Bernheim Jeune. Exposition Bernard Naudin, galerie Barbazange. Exposition Deluermoz, galerie Reitlinger. Exposition Marie Laurencin, galerie Paul Rozemberg. Exposition d'art contemporain (2e groupe), galerie Marcel Bernheim. Exposition Jean Galtier-Boissière, galerie Chéron. Exposition du 1er groupe, galerie Druet. Exposition René Lehman, La Licorne. Exposition Benoni Auran et Charles Sabatier, galerie du Luxembourg. Exposition Olga Bing, galerie du Luxembourg. Exposition rétrospective de Guillaumin, galerie Danthon. La Société

moderne, galerie Durand-Ruel. — **15 Avril** : Le XII[e] Salon de la Société des Artistes Décorateurs, Musée des Arts Décoratifs. Exposition Raoul Dufy, galerie Bernheim Jeune. Exposition André Lhote, galerie de la Licorne. Exposition Van Maldin, Burguin, etc., La Licorne. — **1er Mai** : Le Salon de la Société Nationale. — **15 Mai** : Exposition du 2e groupe (Charles Guérin, Dufrénoy, etc.), galerie Druet. Exposition Georges d'Espagnat, galerie Marcel Bernheim. Exposition Stoenesco, galerie Bernheim Jeune. Exposition de dessins de Vallotton, galerie Druet. Exposition Jean-Paul Dubray, galerie André. Exposition Albert Gleizes et P.-A. Gallien, galerie Povolozky. Exposition de quarante-sept peintres, café du Parnasse. Exposition Maximilien Luce, galerie Druet. Exposition d'Art Polonais au Grand Palais (Société Nationale). BIBLIOGRAPHIE : Paul Sentenac : *Guirlandes de Masques*, préface de Gustave Geffroy, de Boccard, Francis Carco : *Les Humoristes*, Ollendorff. — **1er Juin** : Le Salon des Artistes français. — **15 Juin** : Exposition Bonnard, galerie Bernheim Jeune. Exposition du Troisième groupe, galerie Druet. Exposition d'art contemporain (3e groupe), galerie Marcel Bernheim. Exposition Henry Malançon, galerie Georges Petit. Exposition Pierre de Matheu, galerie Georges Petit. Exposition d'œuvres de Camille Pissarro, galerie Nunès et Fiquet. — **1er Août** : Les sculptures d'Edgard Degas, galerie Hébrard. Exposition d'un groupe de peintres anglais, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : *Les Ecrits de James Ensor*, édition Selection (Bruxelles). M. Yone Noguchi : *Orientalia*, Londres. André Mabille de Poncheville : *Carpeaux inconnu*, Van Oest. — **15 Décembre** : Le Salon d'Automne.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

15 Janvier : Les résultats de la loi du 31 juillet sur l'exportation des objets d'art ancien : pertes appréciables pour le Trésor, ruine du marché de Paris, dépréciation de 50 0/0 de nos richesses en objets d'art ancien. Histoire de deux Primitifs et d'un lot de tapisseries. On demande un parlementaire soucieux de l'intérêt général et épris de gloire. Principales ventes : collection Roybet, collection d'un amateur rouennais, collection de Mme Rigaud, collection Alphonse Karr. — **15 Mai** : Inauguration à Nice du musée Masséna : le portrait de Masséna à trente-huit ans ; l'acte de naissance de Garibaldi ; Alphonse Karr jardinier ; un « baiser de paix » de la Renaissance ; œuvres de Primitifs niçois. Inauguration à Grasse du musée Fragonard ; la boîte à couleurs de Frago ; les souvenirs du général Gazan ; la chambre et la cuisine provençales ; les salles de Mallet et de Marguerite Gérard ; le portrait d'Elzéar de Pontevès et les cinq portraits du château de Gourdon. — **15 Juin** : Exposition hollandaise aux Tuileries : œuvres de Rembrandt, Frans Hals, Jan Steen, etc. ; œuvres modernes. Exposition Ingres, rue de la Ville-L'Evêque : peintures, dessins. Huit scènes de chasse, par J.-B. Oudry, chez Jacques Seligmann. Vente Cabruja : tableaux modernes. Vente Demont : objets du XVIIIe siècle, peintures, boîtes, meubles, tapisseries. — **1er Juillet** : Vente de la collection Engel-Gros chez Georges Petit : Tableaux modernes et anciens. Objets d'art et de haute curiosité, Tapisseries, Tapis, Manuscrits. La leçon de cette vente : injustice et absurdité de la loi du 31 juillet 1920. Collection du comte de la Bédoyère provenant du salon de Mme Geoffrin : huit tableaux par Hubert Robert et 43 médaillons par Nicolas Cochin.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Février : La première exposition internationale d'art moderne à Genève. — **15 Mars** : Pietro Chiesa à Genève. — **15 Juillet** : Publications d'art italiennes. — **15 Août** : L'art symboliste en Suisse : la peinture. — **1er Septembre** : L'Art symboliste en Suisse : la statuaire.

L'ART DU LIVRE

1er Janvier : Une enquête. Quelques livres. — **15 Avril** : Livres d'étrennes. *Les Fleurs du Mal*, Ollendorff. *Beauté, mon beau souci*, « La Banderole ». L'Art Catholique. Les Deux Collines.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Pierre Lhande : *Notre sœur latine l'Espagne*, Bloud et Gay. K Tahmazian : *Turcs et Arméniens*, H. Turabian, 227, Boulevard Raspail. E. Gé-

rard : *L'Extrême-Orient et la paix*, Payot. Lucien Souchon : *Le passifisme*, Bossard. M. T. Seleskovie : *La Serbie dans l'opinion allemande contemporaine*, Jouve. B. C. *Les dessous de l'affaire de Fiume*, Lahure. Indian Khilifat Delegation : *M. Lloyd George et la délégation indienne pour le Califat*, Bureau d'information islamique, 3, rue de Téhéran. Ib. : *Le droit d'un peuple à la vie. Le Verdict de l'Inde*, ib. — **15 Janvier** : Jacques Bainville : *Les Conséquences politiques de la paix*, Nouvelle Librairie Nationale. Z.-L. Zaleski : *Le Dilemme Russo-Polonais*, Payot. J.-J. Sederholm : *The Aland Question* ; Harald Hajrne : *Quelques points essentiels de la question d'Aland* ; Anonyme : *Trois articles sur la question d'Aland* ; *la Question des îles d'Aland au point de vue stratégique* ; *la Question d'Aland*, Helsingfors. Anonyme : *Aveux sur la Question grecque*, Edit. Atar, Genève. Bureau international du Travail : *Les conditions du travail dans la Russie des Soviets*, Berger-Levrault, 1920. Max Hoschiller : *Le mirage du soviétisme*, Payot. G. Alexinsky : *Les effets économiques et sociaux de la révolution bolcheviste*, Bruxelles, 1920. J. Honorat : *L'école bolcheviste*, Imprimerie Union, Paris, 1920. — **1er Février** : Bismarck : *Gedanken und Erinnerungen, III. Band.* — **1er Mars** : Raymond Poincaré : *Histoire politique, chronique de quinzaine* (15 *mars*-1er *septembre* 1920), Plon-Nourrit. Ambroise Got : *La contre-révolution allemande*, Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise. Ambroise Got : *L'Allemagne à l'œuvre*, Strasbourg, Imprimerie Strasbourgeoise. Paul Gentizon : *L'Armée allemande depuis la défaite*, Payot. Anonyme : *L'Aveu de la défaite allemande*, La Renaissance du Livre. Gabriel Maruel : *Où en est l'Allemagne et où va-t-elle ?* Paris, Editions et Librairie. Charles Vermant : *Comment faire payer l'Allemagne*, Perrin. — **15 Mars** : Sixte de Bourbon : *L'Offre de paix séparée de l'Autriche*, Plon-Nourrit. — **15 Avril** : Léonce Juge : *Notre abdication politique*, Editions Bossard. Etienne Fournol : *Sur les chemins qui mènent à Rome, remarques sur le rétablissement de l'ambassade du Vatican*, Editions Bossard. Dr A.-F. Legendre : *Tour d'horizon mondial*, Payot. Le Comité d'information publique des Etats-Unis : *Le complot germano-bolcheviste*, Bossard. Otto Autenrieth : *Les trois guerres prochaines*, Etienne Chiron, 40, rue de Seine. C. G. Picavet : *Une démocratie historique, La Suisse*, Ernest Flammarion. Boris Sokolov : *Le voyage de Cachin et de Frossard dans la Russie des soviets* (faits et documents), J. Povolozky, Paris. Alexandre Axelrod : *L'œuvre économique des soviets*, J. Povolozky, Paris. Simon Zagorski : *La république des soviets* (Bilan économique), Payot. Memento. — **1er Mai** : Comte de Fels : *Essai de politique expérimentale*, Calmann-Lévy. Capitaine H. Seignobosc : *Turcs et Turquie*, Payot. Léon Rouillon : *Pour la Turquie*, Bernard Grasset. Etienne Micard : *Le Vatican et la Deuxième République*, Société nouvelle d'édition. Marc Vichniac : *La Protection des droits des Minorités*, Jacques Povolozky et Cie. Justus : *France et Pologne dans les voies de l'Alliance*, Imprimerie littéraire, 12, rue Barbès, Montrouge. Dr K.-W. Kumaniecki : *Comment fut constitué l'Etat Polonais*, Imprimerie René Tancrède, Paris. Stanislas Szpotanski : *La Pologne nouvelle et son premier chef d'Etat Joseph Pilsudski*, Fischbacher. Dmitri Merejkowski : *Joseph Pilsudski*, Imprimerie René Tancrède, Paris. Maurice Pernot : *L'Epreuve de la Pologne*, Plon-Nourrit. Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*, Edition Bossard. Divers : *La Haute-Silésie.* — **15 Mai** : A.-F. Pribram : *Die politischen Geheimvorträge Oesterreich-Ungarns* 1879-1914, I. Band, Wien, W. Braumüller. — **1er Juin** : Ludovic Naudeau : *Les dessous du chaos russe*, Hachette. Henri Massis et Edouard Halévy : *La trahison de Constantin*, Nouvelle Librairie nationale, 3, Place du Panthéon. Adriaticus : *La question adriatique*, L'Emancipatrice, 36, rue de Pondichéry. Abram Andronian : *Documents officiels sur les massacres d'Arménie*, H. Turabian, 217, boulevard Raspail. — **15 Juin** : J. Loris-Mélikof : *La révolution russe et les nouvelles républiques transcaucasiennes*, Alcan. Ossip-Lourié : *La révolution russe*, Rieder et Cie. Jules Legras : *Mémoires de Russie*, Payot. William Le Queux : *La Vie secrète de la tzarine tragique*, Edition française illustrée. Henri Barbusse : *La Lueur dans l'Abîme*, Editions « Clarté ». — **1er Juillet** : Georges M. Mélas : *L'ex-roi Constantin*, Payot. — Jean Francœur : *Réflexions d'un diplomate optimiste* : I. *Je fais la guerre* ; II. *La paix sera une création continue*, 2 vol., Bossard. Charles Rivet : *Les Tchéco-Slovaques*, Perrin. Marcel Dunan : *L'Autriche*, F. Rieder. M. Sabry : *La Révolution égyptienne*, 2e *partie*, Vrin. *Rapport de la Mission Milner sur la question d'Egypte* (traduction du Comité de l'Afrique française). — **15 Juillet** : Robert Lansing : *The Peace Negotiations, a personal narrative*, London, Constable. — **1er Août** : André Tardieu : *La Paix*, Payot. — **15 Août** : Jose Carrasco : *La Bolivie devant la Société*

des Nations, Berger-Levrault. Arnold Van Gennep : *La nationalité géorgienne*, Institut Solvay, Bruxelles.—**1er Septembre :** Mémoires du Comte Witte (1849-1915),Plon-Nourrit.Francis Laur : *Le Cœur de Gambetta*, Payot. R. de Villeneuve-Trans : *A l'ambassade de Washington*, Bossard. J. Tersannes : *Le Problème autrichien*, Bossard. Herman G. Scheffauer : *Blood Money*, Overseas publishing C°, Hambourg. —**15 Septembre :** Jacques Bardoux : *De Paris à Spa*,Félix Alcan. Wladimir Woytinski : *La Démocratie géorgienne*, Alcan. Paul Gentizon : *La Résurrection géorgienne*, Leroux. — **1er Octobre :** J. von Szilassy : *Der Untergang der Donau-Monarchie*, Berlin, E. Berger. Poultney Bigelow : *Prussianism and Pacifism*,New-York, Putnam. Elisha M. Friedman : *International Commerce and Reconstruction*, New-York, Dutton. Stanley Frost : *Germany's New War against America*, New-York, Dutton. Sir Thomas Barclay : *Collapse and Reconstruction*, Boston, Little Brown. K.-K. Kawakami : *Japan and World Peace*, New-York, Macmillan. Arthur Twining Hadley : *The Moral Basis of Democracy*,New-Haven, Yale University Press. —**15 Octobre :** Pierre Gilliard : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, Payot. H. von Eckardstein : *Die Isolierung Deutschlands* (3. Band der Lebenserinnerungen),Leipzig, P. List. — **1er Novembre :** Raymond Poincaré : *Chronique de quinzaine.Histoire politique, 15 septembre* 1920-1er *mars* 1921. Plon-Nourrit. Alfred Frachon : *Les opinions allemandes sur la reconstruction du Droit international*,Editions de la « Vie Universitaire ». J.-L. Puech : *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*, Garnier. A. Lugan : *Un précurseur du bolchévisme, Francisco Ferrer*, Procure générale. — **15 Novembre :** Otto von Bismarck : *Erinnerung und Gedanke (Gedanken und Erinnerungen, 3er Band)*, Stuttgart, J. C. Cotta. — M. Martens : *L'Esthonie*, Armand Colin. — L. Auriant : *L'Egypte, la proie de ses métèques*, M. Delasalle. — Marcel Mirtil : *Et l'Italie ?* La Renaissance du Livre. — Général Comte de Montgelas : *Sur la question des responsabilités*, Société nationale d'édition. — **1er Décembre :** Bernard Lavergne : *Le Principe des nationalités et les Guerres*, Alcan. Stuart Henry : *Villa Elsa*, New-York, Dutton. Oliver L. Sayler : *The Russian Theater under the Revolution*, Boston, Little Brown. William Roscoe Thayer : *Theodore Roosevelt*, Boston,Houghton Mifflin. Agnes Repplier : *William White M. D.*, Boston, Houghton Mifflin. H. C. Wallace : *Discours*, Plon.—**15 Décembre :** Jacques Bourcart : *L'Albanie et les Albanais*, Bossard. Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violations du Traité de Paix*, Crès.

BIBLIOTHÈQUES

15 Août : Les Bibliothèques municipales de la Ville de Paris. Parallèle entre Londres et Paris. Réformes à accomplir. — **15 Octobre :** Les Bibliothèques municipales.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Le nouveau ministère. L'abbé Moeller et Durendal. Charles de Sprimont. Jules Bordet et le Prix Nobel. Les Conférences de Paul Fort en Belgique. Pierre Mille à Bruxelles. Le Théâtre du Parc. Deux premières à la Monnaie. Les Concerts. Les livres : André Baillon : *Moi... quelque part*, La Soupente,Bruxelles. Noël Ruet : *Le Beau Pays*, Bénard, Liège. Joséphin Milbauer : *Paroles pour les Petits Bergers*. Paul Gérardy : *Quatorze extraits du Bestiaire d'Hortensius*, Collection Pamphila. Memento. — **1er Mars :** Edmond Picard. L'Académie des Lettres françaises de Belgique. « Au jardin de l'Inutile ». — **15 Avril :** Ouverture de l'Académie. Albert Giraud : *Eros et Psyché*, Le Flambeau. Max Elskamp : *Sous les tentes de l'exode*, Robert Sand. Georges Eekhoud : *Dernières Kermesses*, La Soupente. Abel Torcy : *L'exil*, Lamberty. Georges Garnir : *La Chanson de la Rivière*, Imprimerie industrielle.Quelques autres livres.Théâtres : Georges Rency : *La dernière victoire* (Théâtre du Parc). Fernand Crommelynck : *Le Cocu magnifique* (Théâtre du Parc). M. Ravel : *L'Heure espagnole* (Théâtre de la Monnaie). Concerts, conférences, expositions. Mellery. Aug. Lévêque.—**1er Juin :** En l'honneur des écrivains morts à la guerre. Les mardis des lettres belges. Paul Fierens : *Le Prisme de cristal*, Expansion belge. Franz Hellens : *La Femme au Prisme*, Sélection. P. Vanderborght : *Les Souffles libres*, Fischlien et fils. P. Broodcoorens : *Le Carillonneur des Esprits*, la Soupente. G. Pulings : *Les Sources vives*, Librairie française et internationale. Mme Jeanne Pelyte : *Nos amis les poètes*, Vromant.

J. Drève *Le Troupeau*, le Pays belge. Roger Avermaete : *La Conjuration des chats*, Lumière. J. Vingtergnier : *Choisir*, Exil. L. Debatty : *Livres de Belgique*, «Revue Latine ». Le Sculpteur Wynants à la Galerie Giroux. Exposition Emile Claus. A.-J. Heymans. Théâtres et Concerts. Memento. — **15 Juillet** : Les salons de peinture. James Ensor et Georges Lemmen. Collectionneurs de tableaux et amateurs de livres. Les principales Revues belges. Un beau livre : *Aux lueurs du Brasier*, par M. L. Christophe. Isadora Duncan. Théâtres de la Monnaie et du Parc. Les concerts. — **1er Septembre** : Auguste Donnay. Henry Maubel. Le « Sésino » et les Cafés littéraires. Memento. — **15 Octobre** : Quelques livres belges : Louis Piérard : *Films Brésiliens*. Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*. Henry Davignon : *Le visage de mon Pays*. Alix Pasquier : *Dans les Ténèbres*. André Baillon : *Histoire d'une Marie*. Hubert Stiernet : *Le Récit du Berger*. Albert Giraud : *Le Miroir caché*. Thomas Braun : *A des Absents*. Hermann Frenay-Cid : *Cartes postales pour Novembre*. A. Misson : *Belgeleite*. Gaston Heux : *L'Angoisse*. M. Darchambeau : *L'Enfance en ruines*. L. Kochnitzky : *Vingt-quatre Rondeaux pour faire danser les grandes personnes*. L. Chenoy : *Poèmes vers une clarté*. — **1er Décembre** : Réouvertures. L'exposition Henri Binard au Cercle artistique. Un poète wallon : M. Henri Simon. La retraite de M. Jules Destrée. Memento.

CHRONIQUE DU MIDI

15 Février : *Anthologie du Félibrige provençal*, par Ch.-P. Julian et P. Fontan, T. I, Paris, Delagrave. *Armana Prouvençau* pour 1921, Avignon, Roumanille. *La Sirène blessée*, poèmes, par Emile Ripert, Plon. *Flore des rues d'Aix-en-Provence*, par Emile Lèbre, avec une préface de Marcel Provence, Aix, Makaire et Dragon. — **15 Juillet** : *Las Leys d'Amors*, manuscrit publié par Joseph Anglade, 4 volumes, libr. Edouard Privat, Toulouse. *Lou Carpan*, drame, par Batisto Bonnet, Libr. Tessier, Nîmes. *Marsyas*, journal littéraire, Le Cailar, Gard. *Le Calendrier Sentimental*, nouvelles, par Bruno Durand, Edition du *Feu*. L'œuvre du poète Emile Sicard.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie*, offerts à M. Bernard Bouvier, à l'occasion du XXXe anniversaire de sa nomination comme professeur ordinaire à la Faculté des lettres de l'Université de Genève ; Genève, éditions Sonor. Gonzague de Reynold : *Charles Baudelaire*, Paris, Crès ; Genève, Georg. Charly Clerc : *Les Chemins et les Demeures*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. René-Louis Piéchaud : *Les jours se suivent*, poèmes, Genève, éditions Sonor. — **1er Avril** : Marie-L. Herking : *Charles-Victor de Bonstetten* (1745-1832), *sa vie, ses œuvres*, Lausanne, Imprimerie La Concorde. Otto Kluth : *Carl Spitteler et les sources de son génie épique*. Pierre Girard : *Le visage tourné vers le Zénith*, poèmes, Genève, Editions Sonor. Alice de Bary : *Le Feu dans l'âtre*, Lausanne, Payot. Serge Milliet : *Le Départ sous la pluie*, Edition du groupe littéraire Jean Violette. Dr Charles Ladame : *Enfantines*, Lausanne, Edition de la « Revue Romande ». Memento. — **1er Juillet** : Emmanuel Buenzod : *Le Canot ensablé*, suivi de *Petites Proses*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. Daniel Baud-Bovy : *De Saint-Pierre à Saint-Gervais*, Genève, éditions d'art Boissonnas. Memento.

CINÉMATOGRAPHIE

1er Février : Le Lys brisé. — **1er Mai** : Les causes d'une crise de qualité. Le jugement des « exploitants ». L'absence de critique cinématographique. Le fisc et la censure. Un livre allemand sur le cinéma. — **1er Août** : Des différents « genres » cinématographiques. De l'importance du sujet. L'urgence d'une hiérarchie des salles. Indulgence nécessaire à l'égard des films actuels. Une initiative intéressante. Les idées qu'il faut répandre. — **1er Novembre** : Du scénario. Sur trois films français : *Fièvre*, *l'Atlantide* et *El Dorado*. Conférences au cinéma.

ÉCHOS

1er Janvier : Les Amis de Verlaine. Prix littéraires. Un nouveau concours littéraire. Une question de propriété littéraire. Le gala Emile Verhaeren. Joffre et Gallieni. Les Vêpres Irlandaises. L'éternelle menace allemande. Monnaie de nécessité. A propos de Don Juan et d'une actrice défunte. Maximes et pen-

sées. A propos de Ligne. « La conquête du Baiser » à l'Académie de Nîmes. Tartarin de...Nîmes. Un thermomètre géant. Les lectures de Madame. L'art français en Alsace. — **15 Janvier** : Le prix des livres et la baisse du papier. Prix littéraires. A la mémoire de Daumier. Le centenaire de Jules Moinaux. Un monument à Guillaume Apollinaire. Anatole France bibliographe. Tartarin... de Nîmes. La « vie chère » sous Dioclétien. Une réclamation. Le philosophe du parc Montsouris. Un mot d'Alexandre Dumas. D'un emploi de la litote. Descendants ou homonymes. Une « Académie des Lettres ». Errata. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **1er Février** : Le 25e anniversaire de la mort de Verlaine. Le livre français et la Douane. Prix littéraires. Les archives littéraires des écrivains et des artistes morts pour la France. Le gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée. La sépulture de Laurent Tailhade. Le tombeau de Duranty. Le Bolchevisme et les Juifs. La librairie Stock. Ponson du Terrail, William Busnach et la Poésie. Souvenirs de Lord Byron. Deux mortes, une descendante de Burns et un personnage de roman anglais. La prison de Saint-Lazare. M. Charles Maurras et le mot « Poésie ». Opinions. Erratum. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Février** : Mort d'Emile Sicard. Les obsèques de Laurent Tailhade. L'affaire de Broqueville. Une lettre de Mme Franklin-Grout. A propos de *l'Atlantide* et de *She*. Prix littéraires. Le livre français et l'imprimerie. A propos de linguistique et plus particulièrement du mot « bécane ». Madame Cantili. Nouvelles de Russie. Publications du *Mercure de France*. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **1er Mars** : Les obsèques de Laurent Tailhade. Le centenaire de la naissance de Baudelaire. Le centenaire de Joseph de Maistre. Appel pour un monument à Samain. Prix littéraires. Une lettre de M. Marcel Boulenger. La question des Iles d'Aland. Le centenaire de l'Ecole des Chartes. A propos d'anglicismes. A propos des lettres de Flaubert. Sur l'enseignement de l'espéranto dans les écoles commerciales. Ad usum populi. 752 ou 749 ? Nouvelles de Russie. Romantisme scolaire. Un mot de M. Jean Richepin. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Mars** : A la mémoire de Remy de Gourmont. Sur Gabriele D'Annunzio. A propos de *L'Atlandide* et de *She*. Le livre d'heures de Napoléon Bonaparte. L'exportation des objets d'art et les conséquences des décret et loi du 31 août 1920. Un incendie à la « Casa Santa » de Lorette. Un précurseur du professeur Spinazzola. Pour couper les ailes à un canard : la prétendue sainteté de Don Juan. « Mettre les bois ». A propos du mot « bécane ». Citation inexacte. Hommage à Jean-Marc Bernard. Les bouquinistes et la douane. Les « soliloques d'un simple Poilu ». Oreilles à vendre. Tartarin de ... Nîmes. Résultats en Amérique de l'avance de l'heure. Monnaies de nécessité. Ne dites pas... Erratum. Rachat de numéros du « *Mercure de France* ». — **1er Avril** : Deux lettres de M. Raymond Poincaré au sujet du prince Sixte de Bourbon. Une plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. Hommages oubliés à Baudelaire. Le centenaire de Fontanes. Mort de Mrs Florence Barclay. Emile Zola et Alphonse Daudet. Souvenirs sur Albert Aurier. Un mot de Vallès sur la Commune. Savants et gens de lettres en Russie soviétique. Comment on fait du papier en Russie. Un nouveau moyen de s'enrichir. Une lettre de M. Jacques Boulenger. Tartarin... de Nîmes. Les Rois en exil. Reliures en peau humaine. Erratum. Rachat du no 517 du *Mercure de France*. — **15 Avril** : Où se trouvait la maison natale de Baudelaire ? A propos de l'*Atlandide* et de *She*. Le problème juif. Un nouveau don à l'Académie Goncourt. Ernest William Hornung. Un monument indésirable. Vallès et la Commune. Les Compagnons du tour de France. Tartarin... de Nîmes. Sept parmi les meilleurs poètes. Erratum. — **1er Mai** : Inauguration de la plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. La maison natale de Baudelaire. Mort de Jacques Brieu. Une lettre de M. Louis Dumur à propos du *Boucher de Verdun*. A la mémoire de Gustave Courbet. Un monument à Brillat-Savarin. En l'honneur des écrivains morts pour la France. Georges Moore éditeur. A propos de la « sainteté » de Don Juan. Le tour hindou de la corde rigide. Un projet d'impôt sur le gibus. Argot et langage populaire. Journaux centenaires dans la banlieue parisienne. Un vieux vocabulaire polyglotte. Comme dans les Psaumes. La mort du passé défini. — **15 Mai** : Mort de Joachim Gasquet. Une anecdote controuvée sur Baudelaire. Pierre Laurens à la Bibliothèque de Harvard. Prix littéraires. Deux reines des Lettres. La question irlandaise. Maupassant et Masters. Huysmans et le théâtre. La date de fondation de l'ordre du Thistle. L'art français moderne en Amérique. A propos de *L'Indésirable* de Louis Chadourne.

Amicus Béraud. — **1er Juin :** Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale annuelle. Les cérémonies du Centenaire de Flaubert et Bouilhet à Rouen. Les fêtes Verlaine à Metz. Mort de Dona Emilia Pardo-Bazan. Prix littéraires. A propos du *Boucher de Verdun*. La plus ancienne relation française de voyage sur Sainte-Hélène. A propos d'une *Anthologie du Félibrige provençal*. Une lettre de M. Jean Royère. Un monument à Erckmann-Chatrian. Ce que disait la *Gazette des Ardennes* il y a cinq ans. Publications du *Mercure de France*. — **15 Juin :** Le Procès de Nancy. Les Amis de Verlaine. M. Frédéric Masson contre Gustave Flaubert. Un pastiche de Béranger par Louis Bouilhet. Editeurs et Auteurs. La colonne de Marengo. L'Epée de Napoléon sur son lit de Mort. Sarah Bernhardt à Madrid. Publications du *Mercure de France*. — **1er Juillet :** Le jugement de Nancy. Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. Mort de Gabriel Fabre. Une lettre de M. Francis de Croisset. Prix littéraires. Des nouvelles de von Kruska. La garde-robe de Joséphine. Une lettre inédite de Nietzsche. Un autographe de Mangin. A la suite de la lettre de Mrs Kirk. L'instruction publique dans la catholique Espagne. A propos de la disparition du café Véron. Une rectification. Une caricature de Célimène. Publications du *Mercure de France*. — **15 juillet :** Une lettre de M. Louis Dumur à propos de jugement de Nancy et de la loi de 1881. Une jolie nanifestation. Pour le deuxième centenaire de la mort de Watteau. Prix littéraires. Le monument Albert Samain. Le théâtre du peuple de Bussang. La Bourse des Livres. Le plus cher de tous les bruits. Contre le sytème métrique. Les analogies littéraires. Pour la veuve et la fille de Laurent Tailhade. M. Darius Milhaud n'est pas millionnaire. Les Archives de la Grande Guerre. La vente de Newstead Abbey. La résurrection du voilier. Journaux centenaires. Un beau fait divers. Le cinématographe chez les fauves. Les Cafés d'acteurs. — **1er Août :** Mort de Jean Pellerin. Acquittement de von Kruska. La Correspondance des Goncourt. Edmond de Goncourt et Paul Verlaine. La « Fondation américaine pour la Pensée et l'Art français ». Une plaque commémorative sur la maison de Léon Dierx. Toujours la « Sainteté » de Don Juan. Le « porte bonheur » de la Tsarine. Opinion de Rabindranath Tagore sur Guillaume II. Un chapitre intéressant pour le « Traité des Dédicaces ». Une compensation au prix des livres. La mort de Kitty O'Shea. Jean Moréas et la Musique. A propos du Congrès du Livre. Nouvelles de Russie. Une enquête sur le Crédit intellectuel. Le plus vieux journal de Paris. A propos de Florence Barclay. Un poème sur la sécheresse. Erratum. Archiduchesse à marier. — **15 Août :** Mort d'Henri Albert. Vieux palmarès. Une candidature féminine à l'Académie française. Les Juifs et le bolchevisme. Mécislas Golberg. La « Huchette ». L'Ile de Robinson Crusoë. Le 150e anniversaire de la naissance de Walter Scott. Le centenaire d'Octave Feuillet. La plaque Léon Dierx. Le souvenir de Gabriel-Tristan Franconi. L'affaire Goncourt au Parlement. La mort du baron Tauchnitz. Le premier code de la route. Petite réplique de M. Bachelin. Un monument à l'inventeur du pâté de fois gras. Erratum. Un incident à la gare Saint-Lazare. — **1er Septembre :** Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Mort d'Ernest Daudet. Mort de Pierre Boborykine. La perte du fort de Douaumont. La morale de La Fontaine. Les Protocoles des Sages de Sion. A propos de généalogies. Le cinquantenaire de Paul de Kock. Le prix d'une revue russe. Le 300e anniversaire de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. Trop de commémorations. Sur le mot « boche ». William Stead et Wickham Steed, ou la confusion d'un journaliste. Erratum. Les beaux faits divers. — **15 Septembre :** Avis à nos lecteurs. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt *(suite)*. Une protestation et une rectification. Le centenaire de Champfleury. Une jolie manifestation. A propos de la chute de Douaumont. Sur le symbolisme. A propos des *Rustiques*. Une soirée chez le Kaiser à Doorn. « Athéna ». Errata de « Généalogies fabuleuses et réalités héréditaires ». Emprunts et pièges à loups. — **1er Octobre :** Les nouvelles pièces divisionnaires. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Centenaire de Dostoïevski. Georges Darien et le roman antimilitariste. Sur le Symbolisme. Un projet d'impôt sur les œuvres tombées dans le domaine public. La Morale de La Fontaine. L'Académie des Jeux Floraux de Provence. La liturgie mozarabe. A propos de généalogies. Cocu et Cornard. Un aspect de la culture. Pour la culture française à l'étranger. Les Amis de Zola. Contre les procès — **15 Octobre :** Une lettre de M. Alfred Poizat sur la Comédie-Française. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Le « pèlerinage » de Médan. Austin Dobson. Sur le divorce de lord Byron. Millan

Astray ou la chemise de l'homme heureux. Espagne, Afrique et Pyrénées, ou les leçons de géographie du communiqué de guerre espagnol. Contre les chasseurs de chevelures. La question du pont du Gard. Les fortifications de Bayonne. Comment la mort de Napoléon fut connue en Allemagne. Les mystères de la mer. Faites votre encre vous-même. — **1er Novembre :** Le centenaire des « Confessions d'un mangeur d'opium ». Encore un anniversaire. Prix littéraires. Une lettre de M. Ernest Coyecque, archiviste-paléographe, sur les Bibliothèques municipales de Paris. Les idées d'un aviateur franciscain. A propos de la question du Pont du Gard. Un autographe de Sophie. La maison natale de Villiers de l'Isle-Adam. Erratum. Autre erratum. La critique dramatique du *Mercure* et les journaux de modes. Une école d'urbanisme. Publications du *Mercure de France*. — **15 Novembre :** Avis à nos abonnés de l'étranger. Nos nouvelles tables annuelles. De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres. Le monument de Flaubert par Clésinger. Le centenaire d'H.-F. Amiel. De quelques épitaphes. A propos du voyage du prince de Galles. La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban, le Fort La-Garde. Le souvenir de Laurent Tailhade. Les Amis de Hodler. Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange. « Dieu n'est pas là ». Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam. A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. Sur le même sujet. Les héroïnes de M. Pierre Benoit. L'identification des morts de l'Artois. Fondation américaine pour la pensée et l'art français. Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre :** Le centenaire de Flaubert. Société des Amis de Verlaine. Le Prix Nobel de littérature pour 1921. Clésinger jugé par Remy de Gourmont. Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». Les deux voyages du roi George V aux Indes. Le serment d'Hippocrate à Montpellier. La peinture primitive portugaise retrouvée. Les Bibliothèques de la ville de Paris. Les optimistes et Remy de Gourmont. La complainte de Landru. La « Ruche et son miel ». Lettre d'une abeille. Le mystère de la « Marie-Céleste ». Errata. Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre :** Prix littéraires. A l'Académie Française : prix Bordin contre prix Montyon. Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat. Au Musée de la Guerre. « La plus grande parcimonie » en matière d'administration. Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». Sur deux statues de Michel-Ange. Des lettres inédites de Mme de Staël. Un amateur de Dickens. La « Sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Impôts et Gabelles au bon vieux temps. Il y a quatre mille ans. Un Anglais en France il y a deux siècles. L'invention du parapluie. L'heureuse ignorance. Publications du « Mercure de France ».

ÉDUCATION PHYSIQUE

15 Février : Les intellectuels et le sport. Carpentier. Dr Ruffier : *Traité d'Education physique* ; *l'Enfant et l'Adolescent*, libr. Physis. Le team anglais de foot-balleuses. — **1er Avril :** La préparation militaire et le sport en Allemagne. — **1er Juillet :** La saison de foot-ball. Le match Dempsey-Carpentier. Les jeux olympiques. — **15 Septembre :** Création de sous-secrétariats à l'Education physique. Epilogue du match Carpentier-Dempsey. Les Jeux Olympiques de 1924. Aurons-nous un stade modèle ? Cherchons des athlètes.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

1er Janvier : Camille Marx-Lange : *Science et Prescience*, préface d'Edouard Schuré, Perrin. Jollivet-Castelot (F.) : *Au Carmel, roman mystique*, Chacornac. Jollivet-Castelot (F.) : *Le Destin ou les Fils d'Hermès*, roman ésotérique, Chacornac. — **15 Avril :** Dr Auvard : *Santé. Comment se bien porter d'après l'enseignement théosophique*, A. Maloine. Henri Rem : *Ce que révèle la main*, Ollendorff. Carlo Loontiens : *Le Symbolisme et les Sociétés secrètes*, A. Bouchery, Ostende. — **1er Août :** Pamela Glenconner : *The Earthen Vessel*, John Lane, London. Ernest Bozzano : *Les Phénomènes de Hantise* (traduction C. de Vesme), Alcan. Camille Flammarion : *La Mort et son mystère* (tome II : *Autour de la mort*), E. Flammarion. *Bulletin de l'Institut métapsychique* et *Revue Métapsychique* (nº 1 à 5). Docteur Encausse (Papus) : *La Pensée, son mécanisme et son action*, Editions du Sphinx, Nice. Sédir : *La Guerre selon le point de vue mystique*, Bibl. des Amitiés spirituelles. Henri Durville : *Vers la Sagesse*, édit. Durville. — **15 Novembre :** Congrès théosophique. L'enquête de *l'Opinion* sur le spiritisme. Memento.

ETHNOGRAPHIE

1er Mars : Edouard Naville : *L'Evolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 8°, 180 pages. G. Autran : *Phéniciens, Essai de Contribution à l'Histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 4°, 146 pages. K. Dieterich : *L'Hellénisme en Asie Mineure*, Paris, 1919, Bureau d'informations helléniques, 8°, 50 pages. Skevos Zervos : *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, Paris, 1920, Leroux, 4°, 380 pages. *Enquête sur des arts lointains ; seront-ils admis au Louvre ?* Bulletin de la Vie artistique, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1920, nombreuses illustrations, Paris, Bernheim Jeune, petit 8°. — **1er Juin :** Marcellin Boule : *Les Hommes Fossiles, Eléments de Paléontologie humaine*, Paris, Masson, gr. in-8, 492 pages, avec 239 figures dans le texte et hors texte. Raoul Montandon : *Bibliographie générale des Travaux palethnologiques et archéologiques (Epoques préhistorique protohistorique et gallo-romaine)*, Genève et Lyon, Georg, Paris, Leroux, gr. in-8, tome I, 600 pages sur deux et trois colonnes ; tome II, 508 pages sur deux et trois colonnes et une carte. L. Tauxier : *Le Noir du Katanga : Mossis, Nioniossés, Samos, Karsés, Silmi-Mossis. Peuls*, Paris, Larose, gr. in-8, 790 pages. *Les dossiers inédits du Dr Cremer.* Memento : Meillet, Ries, Orsier. — **1er Septembre :** William A. Mason : *A History of the Art of Writing*, New-York, Macmillan. G.-E. Hubbard : *The Day of the Crescent, Glimpses of old Turkey*, Cambridge University Press. W. Deane : *Fijian Society or the sociology and psychology of the Fijians*, Londres, Macmillan. Emma Hadfield : *Among the Natives of the Loyalty Group*, Londres, Macmillan. Memento : Publications de Leger, Longnon, Destaing.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

15 Janvier : Histoire de Madame Cantili. Original. — **1er Février :** Jour de l'An. Un livre sur Paris. Dialogue. — **1er Mai :** Un sujet de nouvelle. Lecture. Mots, propos et anecdotes. Une pensée de Pascal. — **15 Mai :** Le poète Bobèche de Montbrison. —**15 Juin :** Souvenir. — **15 Juillet :** Souvenir.

GÉOGRAPHIE

1er Octobre : Les grandes percées des Alpes. — **15 Octobre :** Jean Brunhes et Camille Vallaux : *La Géographie de l'Histoire*, Alcan.

GRAPHOLOGIE

15 Mai : Crépieux-Jamin : *Les Bases fondamentales de la Graphologie et de l'Expertise en Ecritures*, vol. in-4, avec 25 planches hors texte, Alcan.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Mars : Edmond Cazal : *Sainte Thérèse*, Ollendorff. E. Sainte-Marie Perrin : *La belle Vie de sainte Colette de Corbie*, Plon. Albert Farges : *Les Phénomènes mystiques*, Maison de la Bonne Presse. — **1er Novembre :** R. P. Navatel : *Une contemplative au XXe siècle : Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur*, de Gigord. Memento.

HISTOIRE

1er Février : Léon Bloy : *La Porte des Humbles*, « Mercure de France ». Memento. — **15 Mars :** Ed. Fueter : *Histoire de l'Historiographie moderne*. Traduit de l'allemand par Emile Jeanmaire (avec notes et additions de l'auteur), Félix Alcan. Ernest Renan et la critique allemande. Memento. — **1er Mai :** Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine, depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*. Tome Ier : *La Révolution* (1789-1792), par P. Sagnac ; Tome II : *La Révolution* (1792-1799), par G. Pariset ; Tome III : *Le Consulat et l'Empire*, par G. Pariset. Tome IV : *La Restauration*, par S. Charléty, Hachette. Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*. avec une carte, Editions Bossard. Memento. — **1er Juin :** Henri Sée : *Les idées politiques en France au XVIIIe siècle*, Hachette. Henri Carré : *La Noblesse de France et l'opinion publique au XVIIIe siècle*, Champion. Renouvin : *Les assemblées provinciales de 1787, Origines, développement, résultats*. A. Picard, J. Gabalda. — **1er Juillet :** Augustin Cochin : *Les Sociétés de pensée et la Démocratie*, Etudes d'histoire révolutionnaire,

Plon-Nourrit. Memento. — **15 Juillet :** Alphonse Aulard : *Etudes et Leçons sur la Révolution Française*, huitième série, Alcan. P. de Pardiellan : *Nos Ancêtres sur le Rhin.* Episodes de la Révolution et du Premier Empire, Flammarion, Ed. de Marcère : *La Prusse et la Rive gauche du Rhin*, Le traité de Bâle,1794-1795. Alcan. Jean Variot : *Légendes et Traditions orales d'Alsace*, I, Strasbourg, Georges Crès et Cie. Daniel Halévy : *Le Courrier de M. Thiers*, Payot. Memento. — **1er Août :** Guglielmo Ferrero : *La Ruine de la Civilisation antique*, Plon-Nourrit. Gabriel Hanotaux : *Histoire de la Nation Française*, Tome III, Histoire politique, premier volume (des origines à 1515), par P. Imbart de La Tour, Illustrations de J. Patisson, Société de l'Histoire nationale, Plon-Nourrit. Gaston Génique : *L'Election de l'Assemblée législative en* 1849, Essai d'une répartition géographique des partis politiques en France,E.Rieder et Cie.— **15 Août :** Ernest Lavisse : *Histoire de France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de* 1919. Tome V : « La Monarchie de Juillet », par S. Charléty; Tome VI : « La Révolution de 1848. Le Second Empire », par Ch. Seignobos ; Tome VII : « Le Déclin de l'Empire et l'établissement de la 3e République », par Ch. Seignobos, Hachette. Yvonne de Romain : *Les Destins éminents de la France*, Editions Sansot. Memento. — **1er Septembre :** Duc de la Salle de Rochemaure : *Gerbert, Silvestre II.* Rome, Imprimerie Editrice Romana, Paris, Emile Paul. — **15 octobre :** Louis Halphen : *Etudes critiques sur l'Histoire de Charlemagne*, Alcan. Commandant Nel : *Bonaparte au siège de Toulon*, Toulon, Imprimerie Mouton et Combe.

HYGIÈNE

1er Janvier : La faim lente. Des lois romaines. L'école de plein air et l'école au soleil. — **15 Avril :** La santé physique pour nos enfants par le grand air et l'exercice. — **1er Septembre :** L'ensoleillement.

INDUSTRIE

15 Novembre : L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport.

LES JOURNAUX

15 Janvier : *De l'immoralité des prix littéraires* (Comœdia, 13 décembre). *On demande un Cinéma pour les grandes personnes* (L'Intransigeant, 21 décembre). *Une enquête sur le « Poème en prose »* (Don Quichotte, 19 decembre et jours suivants). — **15 Février :** *La psychologie des foules, à propos de la chute de Venizelos* (L'Action Française, 16 janvier). *Les Chevaliers du dernier tournoi* (L'Eclair, 7 janvier). *Le poète créateur des paysages* (L'Eclair, 23 déc.). *Une Française peut-elle épouser un Américain ?* (Le Journal, 16 et 26 janvier.) *La Croix aux gens de Lettres* (L'Ere Nouvelle, 26 janvier). — **15 Avril :** *Les grands inquiets* (Le Cri de Toulouse, 26 fév.) *L'amour de la musique chez les poètes et les musiciens* (L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, janvier et février).*Une amusante critique du symbolisme* (Le Messin, 2 mars). — **15 Mai :** *Une enquête : « Un écrivain professionnel peut-il, actuellement, gagner sa vie avec son œuvre ?* (La Démocratie nouvelle, du 8 février au 17 avril). *Baudelaire et ses contemporains* (l'Ere nouvelle, 12 avril). *Un poème inconnu de Baudelaire* (Sur la Riviera, avril). — **15 Juin :** *Flaubert et la Musique* (L'Ere Nouvelle, 23 mai). *Un bouquet d'injures offert à Flaubert par MM. Léon Daudet et Frédéric Masson* (L'Action Française, l'Œuvre, l'Ere Nouvelle, 24 mai, le Temps, 2 juin). *M. Paul Souday pense que Remy de Gourmont était un esprit archi-faux, un critique fallacieux et médiocre* (Paris-Midi, 22 mai). *Un hommage à Joachim Gasquet* (Don Quichotte, 17 mai). *De Paris à Amsterdam en avion* (L'Eclair,19 mai). —**15 Juillet :** *A propos de Jean de Tinan* (Le Gaulois du dimanche, 4 juin). *La sobriété de Louis XVI* (Journal des Débats, 24 juin). *Une illustration de «Dominique ».*(La Libre Parole, 20, 24 et 27 mai.) — **15 Août :** *Au pays de P.-J. Toulet* (Le Figaro, 3 juillet). *Monsieur* (L'Eclaireur de Nice, 16 juillet). *Champmeslé, auteur des pièces de La Fontaine* (Journal des Débats, 8 juillet). — **15 Septembre :** *Henri Albert et la philosophie de Nietzsche* (Journal des Débats, 5 août, l'Action Française, 7 août, la Démocratie Nouvelle, 14 août). *D'une forme parfaite du classicisme contemporain* (L'Ere Nouvelle et le Rappel, 26 et 28 juillet, 2 août).—**15 Octobre :** *La Bibliothèque de Stendhal* (Le Temps, 15 septembre). *Les Plagiats de Stendhal* (Journal des Débats, 15 septembre). *Une cité pour les Poètes* (Le Figaro, 11 septembre).

Sur la tombe de Ch. Péguy (L Eclair, 11 septembre).— **15 Novembre** : *Méditations sur Remy de Gourmont* (Le Gaulois, 15 octobre). *L'art gothique est français* (Le Journal, 18 octobre). *La littérature et les journaux de province* (La République de l Oise, 2 et 10 septembre, 2 octobre).— **15 Décembre** : *A propos du « Journal des Goncourt »* (Comœdia, 1er novembre). *Jolis et vilains noms de France* (L'Eclaireur de Nice, 17 novembre). *Rabelais à Agen et à Toulouse* (Le Télégramme, 27 sept., 7 oct.). *Le philosophe Boutroux est mort* (Le Matin, 23 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Jacob Fingermann : *Menschen im Abgrund*, Vienne, Lœwit. Emmy Henning : *Das Brandmal*, Berlin. Erich Reiss. Memento. — **1er Février** : Franz Hessel : *Pariser Romanze*, Berlin, Ernst Rowohlt. Annette Kolb : *Zarastro, Westliche Tage*, Berlin, S. Fischer. Memento. — **1er Mars** : *Bibliotheca Mundi* : Leipzig, Insel-Verlag. *Pandora*, Leipzig, ib. id. Hanns Heinz Evers : *Der Vampir*, Munich, Georg Muller. Mort de Karl Hauptmann. Memento. — **1er Juin** : Charles Andler : *Les précurseurs de Nietzsche*, Paris, Editions Bossard. Charles Andler : *La ieunesse de Nietzsche*, Paris, ibid. Sirieyx de Villers : *La faillite du Surhomme et la psychologie de Nietzsche*, Paris, Editions Nilson.

LETTRES ANGLAISES

1er Février : La production des livres en Angleterre en 1920. Cubisme et Dada. Critique et Imprimerie. H.-G. Wells : *Russia under the shadows*, Hodder and Stoughton. Mr Arnold Bennett. Les romanciers. Ouvrages biographiques. *The Autobiography of Margot Asquith*, Thornton Butterworth, Lieutenant-Colonel Charles A'Court Repington : *The First World War*, 1914-1918, 2 vol., Constable, — **1er Juillet** : La vocation critique. *Pure Literature*, Times Literary Supplement. La passion de l'absolu. Max Beerbohm : *And even now*, Heinemann. Arthur Tilley : *Molière*, Cambridge. University Press. Percy Lubbock: *George Calderon*, A sketch from memory, Grant Richards. — **15 Novembre** : Harold Nicolson : *Paul Verlaine*, Constable. Sidney Herbert : *The Fall of Feudalism in France*, Methuen. John Rissell : *Where the Pavement ends*, Butterworth. — **15 Décembre** : Abel Chevalley : *Le roman anglais de notre temps*, Humphrey Milford.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Mars : Edgar Lee Masters : *Starved Rock* ; *Le Livre du Jugement dernier*. John Gould Fletcher : *L'Arbre de Vie*. Alfred Kreymborg : *Sang des Choses* ; *Pieces for Pitre*. — **15 Juillet** : Louis Untermeyer : *The New Era in American Poetry*, New-York, Holt. John L. Lowes : *Convention and Revolt in Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. Léon Bazalgette : *Walt Whitman*, New-York, Doubleday et Page. Amy Lowell : *The Floating World*, New-York, Macmillan. Edward Lee Masters : *Starved Rock*, New York, Macmillan. Vachel Lindsay : *The Golden Whales of California*, New York, Macmillan. Gladys Cromwell : *Poems*, New York, Macmillan. Joseph Kling : *A Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. Joseph Kling : *A Second Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. William S. Braithwaite : *Anthology of Magazine Verse*, Boston, Small et Maynard. Henry van Dyke : *A Book of Princeton Verse*, Princeton, University Press. George H. Clark : *A Treasury of War Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. Wilbur Cross : *War Poems from the Yale Review*, New Haven, University Press. Rudyard Kipling : *Inclusive Edition*, New York, Doubleday et Page. Memento. — **15 Août** : Edgar Lee Masters : *Domesday Book*. John Gould Fletcher : *L'Arbre de Vie, Brisants et Granit*. Alfred Kreymborg : *Sang des choses, Pièces pour Pitre*.

LETTRES BRÉSILIENNES

1er Décembre : Graça Aranha et l'esthétique de la vie.

LETTRES CANADIENNES

15 Mai : Olivar Asselin : *Anthologie des poètes canadiens*, Granger, Montréal. Albert Dreux : *Le Mauvais passant*, Roger Maillet, Montréal. Edouard Chauvin : *Vivre*, Roger Maillet, Montréal. Jean Loranger : *Les Atmosphères*.

LETTRES CATALANES

1er Janvier : Mort de Pompeu Gener. — **1er Septembre :** Le poète Josep Carner. — **1er Novembre :** M. Salvador Albert.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Janvier : Johan Bojer : *La Grande Faim*, traduit par P.-G. la Chesnais, Calmann-Lévy. J.-P. Jacobsen : *Madame Marie Grubbe*, traduit par Mlle E.Hammar, Ernest Leroux. Al. Kjellandi : *Else*, traduction Alfred Jolivet, Ernest Leroux. Gerhard Gran : *Henrik Ibsen, Liv og Værker (Henrik Ibsen, sa vie et ses œuvres)*, Kristiania, Aschehoug.

LETTRES ESPAGNOLES

15 Janvier : Ramón Gómez de la Serna. L'Ultraïsme. Les éditions Atenea. Gabriel Miró : *El Humo Dormido*, Atenea, Madrid. Le Réalisme espagnol. Ventura García Calderon : *En la verbena de Madrid*, « América Latina », Paris. Corpus Barga : *Paris-Madrid*, Madrid. — **1er Avril :** Poètes et revues. Traductions françaises d'auteurs espagnols. R. Pérez de Ayala : *Belarmino y Apolonio*, Calleja. Memento. — **15 Juin :** Miguel de Unamuno : *Tres Novelas ejemplares y un prologo*, Calpe. Ramón Pérez de Ayala : *El Sendero andante*, Calleja. La revue « Hermes ». Memento. — **15 Août :** Le cas Blasco Ibañez. Julio Camba et la tradition satirique. Memento. — **15 Octobre :** Ramón Gómez de la Serna : *El Doctor Inverosimil*, Atenea. Rouveyre en Espagne. Memento. — **1er Décembre :** Gabriel Miró. Dernières publications de la collection *Atenea*.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

1er Février : Les Novateurs. Leopoldo Lugones : *El libro de los Paisages*, Otero y Garcia, Buenos-Aires. Memento. — **1er Mai :** Le Grand Poète. *Ruben Dario en Costa Rica* (Première et seconde parties), Edition « Sarmiento », San José de Costa-Rica. Ruben Dario : *Paginas Olvidadas*, Edition « America », Buenos-Aires. Memento. — **1er Août :** Francisco Contreras. — **1er Novembre :** L'esprit critique. Alfonso Reyes : *El Cazador*, Biblioteca Nueva, Madrid. Alfredo Bianchi : *Teatro Nacional*, Imprenta Cuneo, Buenos-Aires. Memento.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Littérature commerciale. « La Rete mediterranea ». M. Palazzeschi-Serra. Une étude sur Fogazzaro. Le centenaire de Dante. — **1er Mars :** La décadence littéraire italienne. Le retour au christianisme. Quelques poètes : Mme Sibilla Aleramo, M. Angiolo Silvio Novaro. Quelques romanciers : M. Mario Borsa, M. Marino Moretti. — **1er Juin :** La crise poétique. Romanciers humoristes : M. Alfredo Panzini, M. Massimo Bontempelli et M. Mario Puccini. *Le Grazie*. Les collections Vallecchi, dirigées par M. E. Codignola. Les littératures étrangères en Italie. Memento. — **15 Septembre :** La guerre et l'après-guerre dans la littérature : M. Giovanni Papini, M. G.-A. Borgese et M. Michele Saponaro. Bilan poétique. L'histoire de la philosophie de M. Guido de Ruggiero. Les littératures étrangères dans deux collections nouvelles. Memento.

LETTRES LATINES

15 Mai : Coup d'œil rétrospectif. F. Ferrère : *La Guerre Européenne*, « Revue Universitaire ». A. Joséphidès : *Foch*, « La Voie Sacrée ». La Revue *Janus*.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Avril : Augusta de Wit : *De drie vrouwen in het heilige woud*, Amsterdam, J.-M. Meulenhoff. Louis Carbin : *De verlief de passagier* : Madtsch v. Goedeene en Goedk, Lectuur. Memento. — **15 Juin :** Dirk Coster, *Marginalia*, Arnhen, van Loghum Slaterus en Visser. Henriette Roland Holst-Van der Schalk, *De Held en de Schare (Le Héros et la Foule)*, Amsterdam, Maatschappij voor Goeden Goedkoope Lectuur. — **1er Octobre :** Hélène Swarth : *Late Rozen*, Amsterdam, J. M. Meulenhoff, 1920. C. G. Adama van Scheltema : *De Keerende Kudde*, Rotterdam, W. L. et J. Brussn Uitgeversmaatschappy, 1920. A. Roland Holst : *Voorby de Wegen*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1920.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Avril : Ant. Miliarakis. : *Vassilios Digénis Akritas*,nouvelle édition, G. Vassilios, Athènes. A. Phoutridis et Dimitra Vakas : *Modern Greek Stories*, New York. D. Voutyras : *Triandadyo Diyimata*,Athénaïkon Bibliopoleion. Constantin Hatzopoulos. Costis Palamas : *Diyimata*, avec une préface, Sideris, Athènes. Memento. — **15 Septembre** : La Grande Idée. G. Sotirios : *To Agion Oros*, Sidéris, Athènes. La langue française à Athènes. Ion Dragoumis : *Déka arthra tou sto Nouma*, Edition Typos, Athènes. A. Moraïtidis : *Diyimata*, Sidéris, Athènes. G. Xénopoulos : *Apanda*, Kollaros, Athènes. J. Ghikas : *Drosiés kai Dakrya*, Cassimatis, Alexandrie. Costas Paroritis : *O Pateras ki alla diyimata*, Ganiaris, Athènes. D. Voutyras : *Zoï arrostiméni*, Eleftheroudakis, Athènes. Memento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Guerra Junqueiro : *Poesias dispersas*, Lelo et Irmão, Porto. D. João de Castro : *Jesus*, 2e édition refondue, Renascença Portuguêsa, Porto. J. Corrêa de Costa : *A Legenda das Horas*, H. Pereira, Lisbonne. Tomas da Fonseca : *Musa Pagã*, Livraria Portugalia, Lisbonne. A .Noriega Varela . *D O Ermo* ; Losada, Risco e Nogueirol, Ourense. Memento. — **15 Juillet** : Bento Carqueja : *O Futuro de Portugal*, Lello e Irmão, Porto. Teixeira de Pascoaes : *Os Poetas Lusiadas*, Costa Carregal, Porto. Teixeira de Pascoaes : *Maranos* (2e édition), Guedes, Porto. T. de Pascoaes : *As Sombras* (2e édition), Porto Medico, Porto. *O Livro de Amor de Joao de Deus*, Libanio da Silva, Lisbonne. Francisca Herrera e Garrido : *Almas de Muller, Volallas na luz*, Roel, La Corogne. F. Herrera e Garrido : *Sorrisas e Bagoas*,Madrid. F. Herrera e Garrido : *Neveda*, Roel, La Corogne. Memento. — **15 Octobre** : Portugal et France. Paulo Osorio : *A traves do Livro Branco*, Cia Portugueza Editora,Porto. João de Barros : *Sentido do Atlantico*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. Le novolusisme. Antonio Sergio : *Ensaios*, Renascença Portuguesa, Rio et Porto. Pina de Morais : *O Soldado*; *Saudade*, Renascença Portuguesa, Rio et Porto. Memento.

LETTRES RUSSES

15 Février : *Sovremennya Zapiski* (Les Annales contemporaines).Rakovsky : *Vistanié Bielykh* (Parmi les Blancs), Constantinople 1920. Les éditions de la société *Siévernyé Ogni*. — **15 Mars** : *Le livre russe*, n° 1, janvier 1921. Publications pour les enfants : *Le bâton vert* ; *Les enfants aux enfants*. Steinberg: *De février à octobre* 1917. *La République des Soviets*,Editions de la maison : « Les Scythes » Berlin. V.-B. Stankévitch : *Souvenirs*, 1914-1919. Memento. — **15 Avril** : Les Poètes russes. — **15 Juillet** : *Rousskaia Mysl* (La Pensée Russe), nos 1 et 2, Sofia, 1921. Piotr Ryss : *Rousski Opyt* (L'expérience russe), « Sever », Paris. Dionéo : *Piostraïa Kniga* (Le livre bigarré), vol. 1er, Stockholm. *Les archives de la révolution russe*, vol. 1er, Berlin. *Almanach russe pour 1921*. Memento. — **15 Septembre** : Ivan Bounine. Boris Savinkov. I.-C. Chmelev. A. Kouprine. Don Aminado. Poésie des jours bolchévistes. Un cercle de poètes russes à Paris. Mort d'Alexandre Blok. — **15 Octobre** : Le centenaire de Dostoïevski. Le mouvement littéraire et artistique au pays des Soviets. La Camarade Isadora. Memento.— **1er Novembre** : G. Plekhanov : *Une année dans la Patrie*, 2 volumes, J. Povolozky. Karabtchevski : *Ce que mes yeux ont vu*, 2 volumes, Editions de « Diakova »,Berlin. J. Kirdetzov : *Aux portes de Petrograd*, 1919-1920, Editions « Moscou »,Berlin. V. Stankévitch : *Les destinées des peuples de la Russie*, Ladychnikew, Berlin.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

1er Février : Karel Klostermann : *Amour tardif*. Antal Stasek : *Richesse*. F.-X. Svoboda : *Proie charmante*. Alois Mrstik: *En remontant le Vah*. — **15 Septembre** : Souvenirs personnels. Le rôle des littérateurs tchèques pendant la guerre. Aloïs Jirasek.

LETTRES YIDISCH

15 Mars : Léon Kobrin : *Di Ervachung*, chez l'auteur ; *Orédi Bord, A Litvisch Schiedtel*, édition Forvertz, New-York. *In Sich*, Monatlicher journal zur in-

trospectiver literatour, New-York. Memento. — **1er Octobre :** H. Leivick : *Lieder* ; *Der Goïlom*, farlag « America ». I. Opatoschou : *Ountervelt, A Ferd Ganev*, literarischer farlag, New-York. Memento.

LETTRES YOUGO-SLAVES

15 Juin : L'unité yougoslave. Le moyen âge littéraire. Bogdan Popovitch *Antologija novije srpske lirike*, Cviyanovitch, Belgrade. Milan Réchétar : *Gorski Vijenac*, poème de Pétrovitch Niégoche, Cviyanovitch, Belgrade. Les Expressionnistes. Memento.

LINGUISTIQUE

15 Janvier : Une lettre de M. Bauche. — **15 Février :** Bonnaffé : *Dictionnaire des Anglicismes*, Delagrave. — **15 Juin :** Lazare Sainéan : *Le langage parisien au XIXe siècle*, de Boccard. J. Marouzeau : *La Linguistique ou Science du langage*, Geuthner. — **15 Septembre :** M. Cahen : *Etudes sur le vocabulaire religieux du vieux-scandinave, La libation*, Champion. M. Cahen : *Le mot « Dieu » en vieux-scandinave*, Champion. P.-F. Guillon : *François Villon, Les ballades en jargon du manuscrit de Stockholm*, Wolters, La Haye.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Léon Deffoux et Emile Zavie: *Le Groupe de Médan*, Payot. Léon Deffoux : *J.-K. Huysmans et les Pères Salésiens*, « Mercure de France ». Jean Royère : *La Poésie de Mallarmé*, Emile-Paul. René Ghil : *La tradition de Poésie Scientifique*, Société Littéraire de France. Jules Laforgue : *Chroniques Parisiennes, Ennuis non rimés*, « La Connaissance ». René-Louis Doyon : *Proses Mystiques*, « La Connaissance ». René-Louis Doyon : *Canciones de Saint Jean de la Croix, avec une étude sur la Poésie de l'Amour mystique*, « La Connaissance ». J.-C. Mardrus : *Lettre sur la Danse*, Bernouard. — **15 Janvier :** François Rabelais : *Pantagruel... orné de figures du temps*, La Sirène. Raoul Véze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, L'Olympe*, L'Edition. Alexandre Eckhardt : *Remy Belleau, sa vie, sa bergerie*, Edouard Champion. Marguerite de Valois : *Mémoires*, introductio et notes de Paul Bonnefon, Editions Bossard. Jean Mélia; *L'étrange existence de l'abbé de Choisy*, Emile-Paul frères. Diderot : *Historiettes réunies par Suzy Leparc*, Albert Messein. — **1er Février :** André Billy : *Ecrit en Songe*, Société Littéraire de France). Emile Magne : *Le Chevalier de Lignières*, R. Chiberre. Francisco Contreras : *Les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole*, La Renaissance du Livre. A. Zéréga-Fombona : *Le symbolisme français et la Poésie espagnole moderne*, Collection Les Hommes et les Idées, « Mercure de France ». Jules Bertaut : *Le roman nouveau*, La Renaissance du Livre. Georges Le Cardonnel et Pierre Lièvre : *Etudes sur Eugène Montfort*, Bibliothèque des Marges. — **15 Février :** *François Pétrarque*, Préface et traduction par Henri Cochin, La Renaissance du Livre. Camille Ducray : *Cendres du Passé*, Librairie Ambert. Maximin Deloche: *Autour de la plume du Cardinal de Richelieu*, Société française d'Imprimerie et de Librairie. Gabrielle Rocher: *Une jeune fille au XVIIIe siècle*, Armand Colin. J.-Fr. Regnard : *La Provençale suivie de la Satire contre les Maris*, Introduction et Notes de Edmond Pilon, Bossard. *Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine du XIIe au XXe siècles*, par Ad. Van Bever, Delagrave. *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes*, par Ad. Van Bever, Louis Michaud. — **1er Mars :** André Rouveyre : *Souvenirs de mon commerce (Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury)*, avec douze bois originaux de l'auteur, Crès. Louis Thomas : *L'Esprit d'Oscar Wilde*, Crès. Carlos de Lazerme : *La Princesse Jolie ou dans les jardins de Maeterlinck*, Grasset. Carlos de Lazerme : *Essais et propos*, Camille Bloch. — **15 Mars :** Honoré d'Urfé : *Les Amours d'Alcidon*, Introduction et notes de Gustave Chartier, Edit. Bossard. R.-P. Bouhours : *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Introduction et notes de René Radouant, Edit. Bossard. Maurice Montigny : *En voyageant avec Mme de Sévigné*, Edouard Champion. Pierre Adam: *Contribution à l'étude de la langue des Mémoires de Saint-Simon*, Berger-Levrault. Pierre Adam : *Etude sur le vocabulaire du Chansonnier historique, La Régence*, Impr. Arts Graphiques, Jarville-Nancy. Charles Brifaut : *Souvenirs d'un académicien sur la Révolution, le premier Empire et la Restauration*, avec Introduction et notes du docteur Cabanès,

2 vol., Albin-Michel. Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques suivies d'inédites annotations de Rivarol sur son exemplaire de Hambourg*, 1797, Perrin. Albert Fua : *La voix de Victor Hugo dans la guerre mondiale*, Delagrave. N. Serban : *Alfred de Vigny et Frédéric II*, Edouard Champion. — **1er Avril** : Stendhal : *Lettres à Pauline*, « La Connaissance ». Pierre Sabatier : *Esquisse de la morale de Stendhal d'après sa vie et ses œuvres*, Hachette. Paul Bourget : *Stendhal, Discours prononcé le 28 juin 1920 à l'inauguration du monument*, Champion. J. Barbey d'Aurevilly : *Le cachet d'Onyx, Léa, Fragments, Du Marquis de Sade à Barbey d'Aurevilly*, étude par R.-L. Doyon, « La Connaissance ». Henri Massé : *Essai sur le Poète Saadi, suivi d'une Bibliographie*, Paul Geuthner. Edmond Pilon : *Alain Fournier*, Champion. Memento. — **15 Avril** : *Anthologie franciscaine du Moyen Age*, translatée et annotée par Maurice Beaufreton, Crès. Gustave Cohen : *Mystères et Moralités du manuscrit* 617 *de chantilly*, Edouard Champion. *Les Œuvres Satyriques complètes du sieur de Sigogne, extraites des Recueils et Manuscrits Satyriques*, avec un Discours préliminaire, des variantes et des notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Bibliothèque des Curieux. Gaston Derys : *Les Grands Amoureux*, Louis-Michaud. Ernest Seillière : *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, Félix Alcan. Bertrand Guégan : *Almanach de Cocagne pour l'an* 1921, La Sirène. Bossuet : *Lettres sur l'éducation du Dauphin*, Introduction et notes de E. Levesque, édit. Bossard. Fénelon : *Ecrits et Lettres politiques*, Introduction et notes de Ch. Urban, Edit. Bossard. Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes* : *II, les XVIIIe et XIXe siècles*, Armand Colin. — **1er Mai** : J.-H. Rosny aîné : *Torches et Lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, Edit. La Force française. Ernest Raynaud : *La mêlée symboliste*, tome II, Renaissance du livre. F.-T. Marinetti : *Les mots en liberté futuriste*, Poesia, Milano. J. Peladan : *Le livre secret*, 1 vol., « La Connaissance ». Jules Laforgue, Inédits : II, *Dragées, Charles Baudelaire, Tristan Corbière*. III. *Exil, Poésie, Spleen*, 2 vol., « La Connaissance ». Memento. — **15 Mai** : Albert J. Farmer : *Les Œuvres françaises de Scévole de Sainte-Marthe*, Toulouse, Edouard Privat. Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses, édition publiée d'après le texte original, précédée d'une étude sur Choderlos de Laclos et suivie d'une bibliographie*, par Ad. Van Bever, Georges Crès. A.-E.-M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire, manuscrit inédit publié par les soins de la commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges*, avec une Introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson, t. II, Bruxelles, G. Van Oest. E.-J. Delécluze : *Mademoiselle Justine de Liron*, introduction et notes de Marcelle Tinayre, Editions Bossard. Chateaubriand : *Vie de Rancé*, Introduction et notes de Julien Benda, Editions Bossard. Memento. — **1er Juin** : Camille Mauclair : *Princes de l'esprit (Poe, Flaubert, Mallarmé, Villiers* de *L'Isle-Adam, etc.)*, Ollendorff. Pierre Lasserre : *Les chapelles littéraires (Claudel, Jammes, Péguy*, Garnier. René Johannet : *Itinéraires d'intellectuels*, Nouvelle Librairie nationale. Charles Regismanset : *Le livre de mes amis (Contradictions et Anecdotes, 4e série)*, Sansot. — **15 Juin** : Henry Bordeaux : *Au pays des amours de Lamartine*, Grenoble, J. Rey. Margueritte-Marie : *Lamartine*, Plon-Nourrit. J.-H. Kool : *Les premières Méditations en Hollande de* 1820 *à* 1880, *Lettres inédites de Lamartine*, Louis Arnette. Alfred Berthier : *Le poète savoyard Jean-Pierre Veyrat*, 1810-1844, Edouard Champion. Jules Bertaut : *Une amitié romantique, Lettres inédites de George Sand et François Rollinat*, La Renaissance du Livre. — **1er Juillet** : Frédéric Lachèvre : *Le libertinage au XVIIe siècle. Mélanges*, Champion. Jacques Boulenger : ... *Mais l'Art est difficile*, Plon-Nourrit. Pierre Lièvre : *Esquisses critiques*, Renaissance du Livre. Fernand Vandérem : *Le Miroir des Lettres, première et deuxième séries*, Flammarion. *Pages choisies de Romain Rolland* avec une introduction et des notes, par Marcel Martinet-Ollendorff. *Les Propos d'Alain*, « Nouvelle Revue Française ». L. Joliet : *Précis illustré de la Littérature Française*, A. Colin. — **15 Juillet** : Christine de Pisan : *Un Carteron de Ballades*, choisi et présenté par Maurice du Bosc, Chiberre. *Le mémoire de Mahelot, Laurent et d'autres décorateurs de l'hôtel de Bourgogne et de la Comédie française au XVIIe siècle*, publié par Henri Carrington Lancaster, Edouard Champion. Charles Dufresnoy : *Amusements sérieux et comiques*, Introduction et notes de Jean Vic, Edit. Bossard. Gui Patin : *Lettres du temps de la Fronde*, Introduction et notes de André Thérive, édit. Bossard. Maurice Mignon : *Adam Billaut. Choix de poésies*, « Cahiers du centre ». René Canat :

La littérature française au XIXe siècle, t. I (1800-1852), Payot. Memento. — **1er Août** : Mario Meunier : *Pour s'asseoir au Foyer de la Maison des Dieux*, Albin Michel. T.-M. Mustoxidi : *Histoire de l'Esthétique Française*, 1700-1900, suivie d'une Bibliographie générale de l'Esthétique française, des origines à 1914, Champion. Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel. Pedro Figari : *Art, Esthétique, Idéal*, traduit de l'espagnol par Charles Lesca, Hachette. Pinkerton : *Parfums*, Société mutuelle d'édition . Daniel Lipman : *Pages d'un Adolescent*, Louis Annette. — **15 Août** : Gustave Cohen : *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle*, Edouard Champion. Mme Saint-René Taillandier : *Figures du Passé, Madame de Maintenon*, Hachette. Mme de Maintenon : *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins*, Introduction et notes de Gonzague Truc. Edit. Bossard. — **1er Septembre** : Albert Cim : *Récréations Littéraires*, Hachette. René Martineau : *Promenades Biographiques*, Librairie de France, Sant'Andrea et Marcerou. Luc Durtain : *Face à Face, ou le Poète et Toi*, La Maison des Amis du Livre. A. t'Serstevens : *Petites Trilogies*, Camille Bloch. Mme Ernesta Stern (Maria Star) : *Au Soir de la Vie*, Editions Gallus. — **15 Septembre** : Raoul Vèze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, tome II, Les Dieux chez les mortels*, L'Edition. Joseph Orsier : *Un ambassadeur de Savoie en Angleterre poète d'amour, précurseur de Charles d'Orléans, Othon III de Granson*, Edouard Champion. *Recueil des poesies diverses de M. Robbé de Beauveset*, publié avec Introduction et notes par Pierre Dufay, Jean Fort. Godard d'Aucourt : *Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse*, Alphonse Lemerre. P.-J. Proudhon : *Du principe fédératif*, Introduction et notes de Charles Brun. Jean de Gourmont : *Zigoui*, Coutances. Memento. — **1er Octobre** : Francis de Miomandre : *Le Pavillon du Mandarin*, Emile-Paul. *XXIV Sonnets de don Luis de Gongora* (1561-1627), traduits par Francis de Miomandre, La Belle Edition. Duranty : *La Cause du Beau Guillaume*, avec un portrait de Duranty, par E. Degas, La Sirène. André d'Arnaud : *Croquis de Provence*, Brun, Aix-en-Provence. André d'Arnaud : *La Fille de Phocée*, Aix-en-Provence. René Alexandre : *Harmonie Lointaine*, Maison Française d'Art et d'Edition. Memento. — **15 Octobre** : François Vermale : *Notes sur Joseph de Maistre inconnu*, Chambéry, Libr. Perrin. Louis-Frédéric Choisy : *Sainte-Beuve, l'homme et le poète*, Plon-Nourrit. G. Michaut : *Sainte-Beuve*, Hachette. — **1er Novembre** : Albert Lantoine : *Paul Verlaine et Quelques-uns*, « Direction du Livre mensuel ». Gaston Le Reverend : *La Revanche du Bourgeois, divertissements littéraires*, Maison Française d'Edition et Louis Jouan, à Caen. M. Esch : *En relisant Maupassant*, Edition de la « Revue Romande », Lausanne. Raymond Mallet : *Le Pavillon H*, Crès. Victor-Emile Bouzon : *Les Solitaires*, Maison Française d'Art et d'Edition ». — **15 Novembre** : Noel du Fail : *Propos rustiques*, Introduction et notes de Jacques Boulenger, Bossard. Julie Berliet : *Les amis oubliés de Port-Royal*, Dorbon aîné. Jean Hankiss : *Philippe Néricault Destouches, l'Homme et l'Œuvre*, Hegedus et Sandor, Debreczen. Alfred Berthier : *Xavier de Maistre*, Librairie Catholique, Emmanuel Vitte. — **1er Décembre** : J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres intimes*, Edouard-Joseph. Emile Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*, Emile-Paul. Jean Epstein : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence*, Editions de la Sirène. François Mauriac : *Petits essais de psychologie religieuse*, Société littéraire de France. Henri d'Alméras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature*, Albin Michel. — **15 Décembre** : André Beaunier : *La Jeunesse de Madame de La Fayette*, Flammarion. Memento.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Janvier : Berthe Reynold : *L'Amour Minotaure*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, Librairie Théâtrale. Edouard Fonteyne : *L'Appassionata*, quatre actes en prose, aux éditions du Masque, Bruxelles. Gabriel Marcel : *Le Quatuor en Fa Dièze*, pièce en 5 actes, L'Information Théâtrale. — **1er Août** : François de Curel : *Théâtre Complet*, Crès et Cie, Edmond Rostand : *La Dernière Nuit de Don Juan*, « L'Illustration ».

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

15 Février : Les Electrices américaines (novembre 1920). Le suffrage des femmes en Italie. L'Union française pour le suffrage des femmes et les députées

allemandes. — **15 Juillet** : En France. Une conseillère municipale de Prague. Les Electrices belges. Aux Indes. — **15 Novembre** : En Suisse. En Angleterre. En Belgique. En Suède.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : R. Lespieau : *La Molécule chimique*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Ch. Moureu : *La Chimie et la guerre*, Science et Avenir, Masson. — **1er Février** : La Science et les spécialistes. — **1er Mars** : Marcel Boll : *Précis de Physique* (Introduction à une deuxième étude de la Mécanique et de la Physique), Dunod. Marcel Boll : *Cours de Chimie* (Lois générales ; Métalloïdes), à l'usage des candidats aux grandes écoles, 2e édition refondue, Dunod. J. Duclaux: *Les Colloïdes*, Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. Georges Bohn et Anna Drzewina : *La Chimie et la Vie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — **1er Avril** : Leclerc du Sablon : *Le Rôle de l'Osmose en Biologie, essai de physique végétale*, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. A Heyninx : *Essai d'olfactique physiologique*, thèse de la Faculté de médecine de Bruxelles, Vve F. Larcier, Bruxelles. Victor Henri : *Etudes de Photochimie*, Gauthier-Villars. Louis Farigoule : *Vision extra-rétinienne et le sens paroptique*, « Nouvelle Revue Française ». — **1er Mai** : Olga Metchnikoff : *Vie d'Elie Metchnikoff* (1845 1916), Hachette. Edmond Chouquet Guillon : *L'Esprit des fleurs et des végétaux*, histoire naturelle, philosophique et sentimentale du règne végétal ; 16 planches illustrées par l'auteur ; Edition d'art et de littérature. — **1er Juin** : A. Einstein : *L'Ether et la Théorie de la relativité*, traduction française par Maurice Solovine, Gauthier-Villars. A. Einstein : *La Théorie de la relativité restreinte et généralisée*, mise à la portée de tout le monde ; traduit d'après la dixième édition allemande par Mlle J. Rouvière, avec une préface de M. Emile Borel ; Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. L. Fabre : Une nouvelle figure du monde ; *Les Théories d'Einstein*, avec une préface de M. Einstein, Payot. — **1er Juillet** : Edmond Perrier : *La Terre avant l'histoire* ; les Origines de la Vie et de l'Homme, Bibliothèque de synthèse historique, la Renaissance du Livre. E.-L. Bouvier ; *Habitudes et métamorphoses des Insectes*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion, Memento. — **1er Août** : Pierre Boutroux : *L'Idéal scientifique des Mathématiciens*, dans l'antiquité et dans les temps modernes, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Al.-C. Clairaut : *Eléments de géométrie*. Jean d'Alembert : *Traité de dynamique*. Lazare Carnot : *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, les Maîtres de la pensée scientifique, Gauthier-Villars. L. Silberstein : *Eléments d'algèbre vectorielle et d'analyse vectorielle*, traduits de l'anglais par G. Matisse, Gauthier-Villars. Paul Appell : *Eléments de la théorie des vecteurs et de la géométrie analytique*, avec 57 figures, collection Payot. — **1er Septembre** : L'abbé Moreux : *Où en est l'astronomie ?* Collection des mises au point, Gauthier-Villars. Svante Arrhénius : *Le Destin des étoiles*, études d'astronomie physique, traduit par E. Seyrig, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Emile Longuet : *De la Nébuleuse à l'Homme*, hypothèse cosmogonique et nouvelles théories sur la naissance et l'évolution de la vie terrestre, Ed. Privat, à Toulouse, et F. Alcan. Albert Baldit : *Etudes élémentaires de météorologie pratique*, Gauthier-Villars. Joseph Lévine : *Atlas météorologique de Paris*, Gauthier-Villars. — **1er Octobre** : Dr Magnus Hirschfeld : *Sexualpathologie* : ein Lehrbuch für Aerzte une Studierende, 3 volumes, A. Marcus et E. Weber, Bonn. Emile Devaux: *Infantilisme de l'homme par rapport aux anthropoïdes*, « Revue générale des Sciences », 15 mai. Maurice Phusis: *La chute de l'humanité*, J. Terrier. — **1er Novembre** : Edmond Perrier et Yves Delage. Georges Matisse : *Le Mouvement scientifique contemporain en France*, I, les Sciences naturelles, Payot. *L'Année biologique*, 25e année, Masson. Georges Bohn: *Le Mouvement biologique en Europe*, Collin. Fédération française des sociétés de sciences naturelles : *Faune de France*, P. Léchevalier. Frédéric Houssay et Louis Matruchot. Georges Bohn : *La Forme et le Mouvement*, essai de dynamique de la vie, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. — **1er Décembre** ; Georges Urbain: *Les Disciplines d'une Science* ; La Chimie. Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences, Encyclopédie scientifique, G. Dion. Michel Pétrovitch : *Mécanismes communs aux phénomènes disparates*, Nouvelle Collection scientifique, Félix Alcan.

MUSÉES ET COLLECTIONS

15 Février : Musée du Louvre : exposition des nouvelles acquisitions; inauguration d'une exposition Henri Regnault et de la salle réorganisée des bijoux antiques. Nouvelles décisions concernant le Musée du Luxembourg et le Musée de la Guerre. Dans les musées de la Ville de Paris : au Musée Cernuschi, au Petit-Palais, au Musée Carnavalet. Memento bibliographique. — **1er Avril** : Au Musée du Louvre : un portrait de Dürer ; donations et acquisitions nouvelles ; un tissu persan du xe siècle. Memento bibliographique : un album de dessins de Claude Lorrain. —**15 Juin** : Au Musée du Louvre : réouverture de la salle des Etats; les nouvelles salles du XIXe siècle ; nouvelles acquisitions. — Au Musée Guimet. Au Musée de l'Armée. Le Vermeer de la collection Six. Memento bibliographique. — **15 Juillet** : Au Petit-Palais : les nouvelles salles Dutuit. Au Musée des Arts décoratifs : l'exposition Fragonard ; réouverture des salles d'Extrême-Orient. A la Maison de Victor Hugo : exposition du théâtre romantique. Memento bibliographique. — **1er Septembre** : Au Musée du Louvre : acquisition de la *Mort de Sardanapale* de Delacroix et dons récents ; inauguration des nouvelles salles de la sculputure du XIXe siècle. Expositions au Musée Galliera, au Musée des Arts décoratifs, au Musée de Versailles, à la Malmaison et au Musée de Sèvres. La « Saison d'art » à Beauvais. Memento bibliographique. — **1er Décembre** : Le Congrès international d'histoire de l'art. Conférences gratuites au Musée du Louvre. La donation Edward Tuck au Petit Palais. Vente des Rembrandt de la collection Youssoupoff, du *Blue Boy* de Gainsborough et de la *Mrs Siddons* de Reynolds. Memento bibliographique.

MUSIQUE

1er Avril : La question de l'Opéra. Memento. — **1er Juin** : Opéra National : *Antar*, conte héroïque de M. Chékri Ganem, musique de Gabriel Dupont ; *Maïmouna*, ballet de M. Gabriel Growlez. Concerts Pasdeloup. — **1er Septembre** : Opéra National : *les Troyens*, d'Hector Berlioz ; *Daphnis et Chloé*, de M. Maurice Ravel. Ballets Russes : *Chout* de M. Serge Prokofieff.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Janvier : Vincent Van Gogh à Arles.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Mars : *Nuova Antologia* (1er et 16 janvier 1921) : l'Impératrice Eugénie et Francisco Arese, par le major général Carlo Pagani. — **1er Avril** : La question juive. — **1er Juin** : Les inexactitudes des mémoires du Lieutenant-général de Ryckel. — **15 Juin** : Psychologie de la question des zones. — **1er Août** : — Le rite mozarabe. — **15 Novembre** : La Suisse et les Habsbourg.— **15 Décembre** : Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : Casanova le séducteur. — **15 Février** : Deux pastiches de Mallarmé donnés pour des originaux. — **15 Mars** : Lautréamont est-il un précurseur de notre roman d'aventure ? — **1er Mai** : Stendhal à Brunswick (1807-1808). — **1er Juin** : Joachim Gasquet. A propos du Symbolisme. —**1er Juillet** : Histoire de « Cléopâtre ». A propos du frontispice de « Parallèlement ».— **15 Juillet** : Le Testament d'Edmond de Goncourt. — **1er Août** : Les manuscrits de Marceline. — **15 Août** : Quelques minutes de la vie d'Albert Aurier. — **15 Septembre** : Verhaeren et la Russie. — **1er Novembre** : Le roman polonais de Bernardin de Saint-Pierre. —**15 Novembre** : La première édition française du « Neveu de Rameau ». Dumas père et ses continuateurs. Sur le Symbolisme. — **1er Décembre** : Une déesse égyptienne dans « Salammbô ». Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

15 Avril : Définition du Progrès. — **1er Octobre** : Le Principe de la Relativité d'Einstein. — **1er Novembre** : Note additionnelle à propos de « l'interprétation philosophique du Principe de la Relativité d'Einstein ».

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Karl F. Nowak : *Der Weg zur Katastrophe*, Berlin, E. Reiss. Docteurs Paul Voivenel et Paul Martin : *La Guerre des gaz, journal d'une ambulance Z*, avec une préface de Paul Bourget, Renaissance du Livre.—**15 Janvier** : Général Verraux : *La bataille des Flandres*, Van Oest. Louis Gillet : *La bataille de Verdun*, Van Oest. Florian-Charpentier : *L'Ouragan*, Editions du Fauconnier. Marcel Gay : *Le général Gouraud*, Payot. A. von Cramon, *Unser Oesterreich-Ungarischer Bundesgenosse im Weltkriege*, Berlin, E.-S. Mittler. — **1er Février** : L'abbé Pierre Lelièvre : *Le Fléau de Dieu*, Ollendorff. Pierre Loti : *La Mort de notre chère France en Orient*, Calmann-Lévy. Elisabeth Fox Howard : *Comment les quakers ont servi pendant la guerre*, Société chrétienne des amis, 20, Avenue Victoria. Scherz : *Il Cerchio Nuovo ou le Xe Cercle d'Enfer*, l'Ecole Emancipée, 29-31, rue Sainte, à Marseille. — **15 Février** : Erich v. Falkenhayn : *Der Feldzug derg. Armee gegen die Rumänen und Russen* 1916-17.1er *Teil: der Siegeszug durch Siebenbürgen*, Berlin, E.-S., Mittler. — **1er Mars** : Général Mangin : *Comment finit la guerre*, Plon. Dr Gaston Top : *Un groupe de* 75, Plon. Baron de Maricourt : *L'Oise dévastée*, Félix Alcan. Maurice Wullens : *Pages de mon carnet*, Edit. de la revue « les Humbles », Dinard. Constantin Photiadès : *La victoire des Alliés en Orient*, Plon. Florence Finch Kelley : *What America did*, New York, Dutton. Fullerton L. Waldo : *America at the Front*, New-York, Dutton. Ernest Peixotto : *The American Front*, New York, Scribners. A. Corporal : *Field Ambulances Sketches*, New-York, Lane. Anna Chapin Ray : *Letters of a Canadian Stretcher Bearer*, Boston, Little Brown. Derby Holmes : *A Yankee in the Trenches*, Boston, Little Brown. Robert Whitney Imbrie : *Behind the Wheel of a War Ambulance*, New York, Mc Bride. Sartell Prentice : *Padre*, New-York, Dutton. Ruth Gaines : *Helping France*, New York, Dutton. Evangeline Booth et Grace Livingston Hill : *The War Romance of the Salvation Army*, Philadelphie, Lippincott. Vernon Kellogg : *Head-quarters Nights*, Boston, Atlantic Monthly Press. Vernon Kellogg : *Germany in the War and after*, New York, Macmillan. Claude M. Fuess : *Phillips Academy in the Great War*, New-Haven, Yale University Press. George J. Hecht : *The War in Cartoons*, New York, Dutton. Raoul Allier : *Roger Allier*, New-York, Association Press. — **1er Avril** : Général Regnault : *La 3e Division d'Infanterie (août 1914)*, Fournier. Général X. X. : *Réflexions sur l'art de la Guerre*, Lavauzelle. Ch. Baux : *Etudes sur le combat*, Payot. — **15 Avril** : De Ryckel : *Mémoires*, Bruxelles, « Notre Pays ». Abel Ducornez : *Les derniers jours de Longwy*, Bloud et Gay. Abel Lurkin. *Les ronces de fer*, La Renaissance d'Occident, 95, rue Berckmans à Bruxelles. Dr Mitkovitch : *Une voix serbe*, Payot. André de Poncheville : *Arras et l'Artois dévasté*, Alcan. — **15 Mai** : Henriette Célarié : *Le martyre de Lille*, Bloud et Gay. Henri Cochin, Nicolas Bourgeois et André de Poncheville : *Le Nord dévasté*, Félix Alcan. Georges Kimpflin : *Le premier souffle*, Perrin. Ernest Renault : 1914-1919, *Histoire populaire de la guerre*, Tolra, 28, rue d'Assas, et 76, rue de Vaugirard. — **15 Juin** : Le capitaine-pilote aviateur Fonck : *Mes combats*, Flammarion. H. Bornecque et Germain Drouilly : *La France et la Guerre*, Payot. Th. W. Koch : *Les livres à la guerre*, E. Champion. — **1er Juillet** : Général Cordonnier : *Une brigade au feu (Potins de Guerre)*, Lavauzelle. J. R. Foch : *Essai de Psychologie militaire*, Payot. Commandant P. Cassou : *Le Procès du général Fournier, gouverneur de Maubeuge*, Fournier. E. Guillot : *Précis de la Guerre de* 1914, Chapelot. Trustee : *Le Bilan de la Guerre*, Plon. — **15 Juillet** : Jean Desflandre : *Rennbahn*, Plon. J. Revel : *L'effort militaire des Alliés sur le front de France*, Payot. L. Capello : *Note di guerra, Vol.* 1, *Dall'inizio alla presa di Gorizia*, Milano, Treves. René de Chavagnes : *De Guynemer à Fonck*, Etienne Chiron. René Arcos : *Pays du Soir*, « Le Sablier », Genève. Jean-José Frappa : *Makédonia*, Flammarion.— **1er Août** : Raymond Poincaré : *Les Origines de la guerre*, Plon. *Messages, allocutions, discours, lettres et télégrammes*, tome III, Bloud et Gay. Louis Piérard : *De moins cinq à la délivrance*, G. Crès, Maurice Lamertin, Bruxelles. Canudo : *Reflets du feu*, La Renaissance du Livre. Jacques Ancel : *Les travaux et les jours de l'Armée d'Orient*, Bossard. Ambroise Got : *L'Affaire Miss Cavell*, Plon. — **15 Août** : Callwell : *Experience of a dug-out*, London, Constable. Vice-Amiral Ronarc'h : *Souvenirs de la Guerre*, I, Payot. Général Buat : *Hindenburg*, Chapelot. Colonel Becker : *Trois conférences sur Ludendorff*, Berger-Levrault. Lieutenant-colonel Thomas-

son : *Les Préliminaires de Verdun*, Berger-Levrault. H. Bordeaux : *La Bataille devant Souville*, Renaissance du Livre. Commandant de Civrieux : *La Grande Guerre*. Paul Ginisty et Capitaine Maurice Gagneur : *Verdun*, Garnier. Charles Benoist : *L'Europe en feu*, Perrin. Paul Cazin : *L'Humaniste à la guerre*, Plon. Benjamin Vallotton : *A tâtons*, Payot. — **15 Septembre :** Edouard Schuré : *Lettres à un combattant* (Alphonse Roux), Perrin. Jean Lartigue : *A l'Ecole du réel*, La Connaissance. Jean Rateau de Laudeville : *Les Chevalier du Fox-Trot noir*, J. Buguet-Comptour, Mâcon. Duc de Doudeauville : *Au service de la France*, Emile-Paul. — **1er Octobre :** Sir George Arthur : *Kitchener et la Guerre* (1914-16), traduction de M. P. Alaux, Payot. Amédée Britsch : *Le Maréchal Lyautey*, La Renaissance du Livre. Charles Le Goffic : *La Marne en feu*, Alcan. Jean Drève : *Le troupeau*, Edit. du Pays belge, à Bruxelles. René Simonin : *La Cité sans cloches*, Imp. Strasbourgeoise, Strasbourg. Frédéric Regamey : *La Caricature allemande pendant la guerre*, Berger-Levrault. — **15 Octobre :** Colonel F. Feyler : *La campagne de Macédoine*, édit. d'art Boissonnas, Genève. Général Jouinot-Gambetta : *Uskub, le rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire*, Berger-Levrault. Gaston Deschamps : *La Somme dévastée*, F. Alcan. Georges Motte : *Les vingt mille de Radinghem*, Bloud et Gay. Etienne Burnet : *La Tour blanche*, Flammarion. Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, Perrin. — **1er Décembre :** L. Capello : *Per la Verità*, Milano, Treves. L. Capello : *Note di guerra*, vol. II, Milano, Treves. L. Cadorna : *La Guerra alla fronte italiana*, Milano, Treves, 2 vol. Léon Bocquet : *Courages français*, Payot. Michel Georges-Michel : *Le Bonnet rose*, l'Edition. R. A. Reiss : *Lettres du front macédono-serbe* Edit. d'art Boissonnas, à Genève. Commandant Henri Carré : *La véritable histoire des Taxis de la Marne*, Chapelot.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Fr. Paulhan : *Les Transformations sociales des sentiments*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. Marie Bonaparte : *Guerres militaires et Guerres sociales*, E. Flammarion. Dr Gustave Le Bon : *Psychologie des temps nouveaux*, E. Flammarion. J. Sageret : *Philosophie de la Guerre et de la Paix*, Alcan. H. Spont : *Psychologie de la Guerre*, Perrin et Cie. Paul Choisnard : *L'Education psychologique, à propos de la Grande Guerre*, H. Durville. Memento. — **15 Mars :** Retour de la psychologie française à ses origines. G. Dwelshauvers : *La Psychologie française contemporaine*, Alcan. *Œuvres de Maine de Biran, Tome I, Le Premier Journal*, Alcan. Maine de Biran : *Mémoires sur les Perceptions obscures*, A. Colin. Gabriel Séailles : *La philosophie de Jules Lachelier*, Alcan. — **1er Juillet :** E. d'Eichtal : *Du rôle de la Mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passionnelles, actives*, Alcan. E. Rignagno : *Psychologie du Raisonnement*, Alcan. E. Seillière : *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantique*, La Renaissance du Livre. E. Seillière : *George Sand, Mystique de la Passion, de la Politique et de l'Art*, Alcan. René Gillouin : *Une nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne et française*, Bernard-Grasset. Maxime de Montmorand : *Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes*, Alcan. Ossip-Lourié : *La Graphomanie*, Alcan. Memento. — **15 Août :** R.-W. Emerson : *Hommes représentatifs* (Traduction J. Izoulet et F. Roz), Crès et Cie. Orison Swet Marden : *Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale* Fischbacher. Jules Huré : *Les postulats de la vie*, Fischbacher. Dr E. Osty : *Le sens de la vie humaine*, La Renaissance du Livre. Paul Oltramare : *Vivre*, Georg, Genève. Marc Dufaux : *Quelques pages*, Edition de la «Revue Romande», Lausanne, Sédir : *Le Devoir spiritualiste*, 31, rue de Seine, Paris. Elim Demidoff : *Points de repère*, Crès et Cie. Fernand Crooy : *Aux Artistes, Entretiens Philosophiques*, Librairie Y. Delannoy, Bruxelles. Perceval Frutiger : *Volonté et Conscience, Essai de Monisme spiritualiste*, F. Alcan. Léon Brunschwicg : *Nature et Liberté*, Ernest Flammarion. Marcel Labordère : *Une profession de foi cartésienne*, Armand Colin. Henri Guillou : *Essai de Philosophie générale et élémentaire*, Alcan. G. Reynoard : *Scepticisme ou Retour à la Foi*, Société Française d'imprimerie et de librairie. Carlos de Lazerme : *Essais et Propos*, Camille Bloch. — **1er Octobre :** A. van Gennep : *L'Etat actuel du Problème totémique*, Ernest Leroux. Raoul Fauconnet : *La Responsabilité*, Alcan. Dr Ph. Hauser : *Evolution intellectuelle et religieuse de l'Humanité*, Alcan. — **15 Décembre :** M. Esch : *Notre métier*, Notes d'un professeur, Luxembourg, Linden et Hansen, 1911. Robert Nussbaum : *Nos fils seront-ils*

enfin des hommes ? Alcan, 1921. J. Demoor et Tobie Jonckheere : *La science de l'éducation*, Bruxelles, Lamertin. Alexandre Murat: *L'Ecole Nationale de Demain*, F. Nathan. Alexandre Murat : *La Morale à l'école nationale de demain*, F. Nathan. Paul Lapie : *Pour la raison* (nouvelle édition), Rieder. Mlle J. F. Renault : *Manuel de Morale*, F. Alcan. Jacques Maritain : *Eléments de philosophie*, P. Téqui.

LES POÈMES

1er Janvier : Amélie Murat : *Bucoliques d'Eté*, « les Poètes de la Renaissance du Livre ». André David : *Les Libellules Crucifiées*, J. Meynial. Georges-François Berthault : *Des heures sous le ciel* ; *I, La Beauté*, éditions du « Divan ». Pierre-Albert Birot : *La Triloterie*, poèmes composés en 1918 ; une gravure de Léopold Survage et un dessin en couleur de F. T., « Sic ». Paul Vaillant-Couturier : *XIII Danses Macabres*, quatorze dessins de Jean d'Espony, Editions « Clarté ». Marcel Willard : *Tour d'Horizon*, dessins de Raoul Dufy, Au Sans-Pareil. Philibert de Puyfontaine : *Le Jardin de Gozaki*, Bernard Grasset. Emile Labroue : *Poèmes virils*, Edouard Champion. Antonin Bideau : *Poèmes*, Sansot. Henri Gelly : *Victoires et Lumières*, Sansot. André Langrand : *La Flamme au Cœur*, A. Watton, Saint-Etienne. Henry de Chalys : *Petites Filles*, « Association des Jeunes Littérateurs et Artistes Français ». Georges Ben-Aben : *Les Paysages Amoureux*, « la Grande Revue ». — **1er Février** : Stéphane Mallarmé : *Vers de Circonstance*, avec un quatrain autographe, « Nouvelle Revue française ». Raoul Ponchon : *La Muse au Cabaret*, Fasquelle. Tristan Derème : *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot*, Emile-Paul frères. Paul Fort : *Ballades françaises. Mortcerf*, nouvelle édition revue et augmentée, Figuière.— **15 Février** : Paul Valéry : *Le Cimetière marin*, Emile-Paul. Paul Valéry : *Album de vers anciens*, A. Monnier et Cie. Léon Moussinac : *Les Reflets du Bonheur, suivis de Dialogues passionnés*, La Maison française d'Art et d'Edition. Henry Charpentier : *Le Poème d'Armageddon*, « La Connaissance ». A. Lefranc : *De l'Univers à Dieu*, Gabriel Beauchesne. Jean Comigne : *Les Quinze Tonnelles de Marie*, Impr. E. Aubin, Ligugé. Estienne : *Poésies posthumes*, Sansot. Pierre Lély : *La Guirlande*, Figuière. M. Sauvage : *Quelques choses !...* préface de Ph. Lebesgue et 3 images par F. M. Berthet, « la Veilleuse ». Henri Brimeux : *Par la Campagne et la Cité*, Figuière. De Pouvreau-Baldy : *Les Eclats, poèmes du Front*, Sansot. André Schmitt : *Dernière Intimité d'un Combattant*, Picart. Aristide Marie : *Notre-Dame la France*, Figuière. Félix Colomb-Brun, lauréat de l'Académie Française : *Les Triomphes, I, la Lyre de Fer* ; *II, la Lyre d'Or*, Lemerre. Robert Tardiveau : *Poèmes Vendômois, Poésies diverses*, Imprim. H. Chartier, Vendôme. Olivier de Rougé : *Pages Romaines*, Bernard Grasset. Philédès : *La Faunesse*, E. Fasquelle. Raymond Febvre : *L'Ame des Soirs, poèmes en prose*, préface en vers de Guillot de Saix, Impr. du Commerce, Nice. Marc Leclerc : *En lâchant l'Barda* ! Crès. — **1er Mars** : Comtesse de Noailles : *Les Forces Eternelles*, A. Fayard. Lucienne Gaulard-Eon : *Paris*, Garnier frères. Nelly Zananiri : *Le Jardin Matinal*, préface de Paul Géraldy, A. Messein. Claude Halbrand : *Poèmes de la Vie*, préface de Fernand Gregh, Berger-Levrault. Marcelle de Joannis : *Mon Cœur sous la Pluie*, Imprimerie littéraire. Marthe de Libermont : *La Dernière Etape*, scène en vers, et *Quelques Poèmes* avec trois derniers dessins de Louis-Vaux, Floury. Suzanne Martinon : *Le Salut de l'Aurore*, Garnier frères. Etiennette Beuque : *Pour l'Honneur* (1914) ; *Pour l'Idéal* (1917), lettre-préface de M. Louis-Havet, membre de l'Institut, Maison Rapide. Germaine Emmanuel-Delbousquet : *La Flûte de Buis*, avec un portrait de l'auteur, A. Messein. Marie Le Franc : *Les Voix du Cœur et de l'Ame*, la Compagnie d'Imprimerie Perrault. Mathilde Delaporte : *La Poésie de Vivre*, Jouve. Magdeleine de Lapartic : *Pour nous Deux*, Sansot. Marguerite Burnat-Provins : *Heures d'Hiver*, Emile-Paul. Marguerite Burnat-Provins : *Poèmes troubles*, Sansot. Marguerite Burnat-Provins : *Le Livre du Pays d'Ar Mor*, Ollendorff. — **1er Avril** : Gauthier-Ferrières : *Le Miroir Brisé*, sonnets, « les Gémeaux ». Philéas Lebesgue : *Les Servitudes* (2e *série*), *La Grande Pitié*, Sansot. Henri Barbusse : *Pleureuses*, E. Flammarion. Georges Gay : *Préludes*, édition du Fauconnier. J. de Cours : *Treize chansons pour exprimer la Vie*, avec une gravure sur bois originale de Gabriel Fournier, « la Phalange ». Jacques Robertfrance : *Les Poèmes dans la Maison Triste*, décorés de bois dessinés et gravés par Jean-Paul Dubray, Les Editions Le Livre et l'Image. Pierre Tournier : *Solitude*, « la Connaissance ».

André Romane : *Les Pipeaux du Faune*, préface de Fernand Gregh, hors texte de Louis Oury, « les Gémeaux ». Louis des Courières : *La Flûte de Roseau*, illustrations de Notor, A. Messein. Charles Boulen, cultivateur à Saint-Maclou-de-Folleville, au Pays de Caux : *Sonnets pour la Servante*, Laverdure, Alençon. Henri Davoust : *L'Habit d'Arlequin*, avec une préface de M. Racine, de l'Académie Française, dessins de Louis Latapie et François Berthet, anciens combattants, Librairie des « Lettres ». Henri Hertz : *Lieux communs*, frontispice de Alexandre Noll, « Cahiers de l'Artisan ». Gilbert de Voisins : *Fantasques*, G. Crès. Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques*, Perrin. André Salmon : *Le Livre et la Bouteille*, Camille Bloch. — **1er Mai** : Albert Erlande : *Niobé*, Garnier frères. Charles Derennes : *Perséphone*, Garnier frères. Camille le Mercier d'Erm : *Léda*, « les Gémeaux» .Maurice Valette : *Le Coffret aux clous d'or*,« les Gémeaux ». Ernest Prévost : *L'Ame Inclinée*, Jouve. Maurice Gervais : *La Lumière qui n'est plus*, Société Mutuelle d'Edition. Edmond Sée : *Notre Amour*, Flammarion. Pierre de Nolhac : *Vers pour la Patrie*, Emile-Paul frères. Henri Flaud : *Makedonia*, Figuière. Albert Hennequin : *La Hotte de Simples*, fac-similé du manuscrit, Office général d'édition. Mussy-Roncey : *Dans le Bleu des Vosges*, H. Masseult, Châtillon-sur-Seine. Marcel-Albert Macé : *Lambeaux*, préface de Gabriel Brunet, « les Tablettes », Saint-Raphaël. Pierre Coutras : *Les Poèmes du Chauffeur*, « Revue des Indépendants ». Jo. Ginestou : *Rimes Impertinentes*, Société mutuelle d'édition . Louis Gratias : *Les Renouveaux*, dix-huit bois gravés de Fernand Olié, « Images de Paris ». Jean Gaultier : *Les Chants de la Pierre et du Feu*, Louis Rouart. — **1er Juin** : Charles Morice : *Le Rideau de pourpre*, portrait d'après Eugène Carrière, Messein. Joachim Gasquet : *Le Bûcher Secret*, Librairie de France . Maximilien Buffenoir : *Les Bonheurs fragiles*, Emile-Paul frères. Louis Lefebvre : *La Prière d'un homme*, Perrin. R. de la Rougefosse d'Arc : *Les Séparations*, Maison française d'éditions . De Pouvreau-Baldy : *Le Bréviaire d'Amours, poèmes au Pastel*, Sansot. Alexandre Goichon : *La Fuite de l'Heure*,« les Gémeaux » Fernand Leprette : *Triptyque*, « Grammata », Alexandrie. Jacques Heugel : *Le Souffle embrasé*, Calmann-Lévy. Fagus : *Le Jeu parti de « Futile »*, sur le roman de M. François Bernouard, la Belle Edition . Fagus : *La Danse Macabre*, Ed. Malfère, Amiens. Charles Tillac : *Une nuit de téléphonie aux Eparges*, illustrations d'Albert Bénézech, « Plume au vent ». Maurice Bouchor : *Pendant la Guerre*, chez l'auteur. Philippe Dufour : *Ombres sur la Paix*, avec bois dessinés et gravés par Jean-Jules Dufour, Floury. Georges-Eugène Bertin : *L'Ame d'un Français*, Sansot. H. René Lafon : *L'Année Terrible et Charmante*, Messein. R. de Manoel-Saumane : *Les Torches*, Société mutuelle d'Edition. Albert Puech : *Le Triomphe de l'Aile*, avec des pages liminaires inédites de Marie Lenéru, Maison française d'Art et d'Edition . Charles Plisnier : *La Guerre des hommes*, Maison française d'Art et d'Edition». Louis Gradlans : *La Route Sanglante*, Marseille, Impr. méridionale. Charles Aillioud : *La Tristesse du Vainqueur*, Daragon.Henri Fauvel : *Paul Deschanel*, sans nom d'éditeur. — **1er Juillet** : Guillaume Apollinaire: *Alcools*, « Nouvelle Revue française ».. Georges Duhamel : *Elégies*, « Mercure de France ». Georges Chennevière : *Poèmes* 1911-1918, la Maison des Amis des Livres. — **15 Juillet** : Charles Vildrac : *Chants du Désespéré*, « Nouvelle Revue Française ». Jules Romains : *Le Voyage des Amants*, « Nouvelle Revue française ». André Spire : *Tentations*, Camille Bloch. Albert Cohen : *Paroles Juives*, G. Crès. Albert de Neuville : *Epigrammes à la Japonaise*, Ch. Bosse. C. de Lazerme : *Tendre Paris*, Société Mutuelle d'Edition. Paul Eluard : *Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves, précédé d'exemples*, note de Jean Paulhan, au Sans-Pareil. Louis Aragon : *Feu de Joie*, avec un dessin de Pablo Picasso, au Sans-Pareil. — **1er Août** : Guy-Charles Cros : *Pastorales parisiennes*, François Bernouard. Georges Périn : *Les Fêtes dispersées*,« la Phalange ». Paul Jamati : *Le Vent de Guerre*, Edition « Rythme et Synthèse ». Henry J.-M. Levet : *Poèmes*, précédés d'une Conversation de MM. Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud, portrait par Muller, la Maison des Amis des Livres. Jean de la Ville de Mirmont : *L'Horizon chimérique*, poèmes ornés de bois gravés par Léon Dusouchet, Société Littéraire de France. Georges Sabiron : *Fragment d'un grand dessein*, Crès. Marcel Descamps : *Le Jardin Sentimental*, Bordeaux, J. Bière. Roger Bœufgras : *Cendres Douloureuses*, Edition de « Aujourd'hui ». Adrien Maréchal : *Miniatures*, Messein. Pierre Dominique : *Fumées*, édition du « Scarabée ». A. Chaboseau : *La Halte à l'Ombre*, Maison française d'Art et d'Edition. Jean-Michel Renaitour : *Che-*

veux au Vent, Jouve. Alexis Couët : *Les Amantes*, Edition du « Livre mensuel ». Gaspard Michel : *Dione*, Emile-Paul frères. Roger Frène : *Les Nymphes*, avec cinq dessins de Modigliani, Ronald Davis. Max Jacob : *Le Laboratoire Central*, au Sans-Pareil. Marcel Sauvage : *Voyage en Autobus*, avec 4 images de Max Jacob, aux éditions « Liber ». — **1er Septembre** : M. Th. Gadala : *La Symphonie éternelle*, Société littéraire de France. Germonde : *Je dors et je veille*, Sansot. Jeanne Termier-Boussac : *Poèmes*,1915-1920, Bernard Grasset. Nelly-Roussel : *Ma Forêt*, Imp. Cresson frères. Vivian Gretor : *Un Jour... et d'autres*, Sansot. Odette Albert-Lambert : *La Belle Confidence*,Fast. Marie Noël : *Les Chansons et les Heures*, Sansot. Régine Callaud-Belisle : *Les Heures qui sonnent*, les Œuvres Nouvelles. Louise Lafay : *Impressions et Souvenirs*, « les Tablettes ». Marie Jonesco : *Les Poèmes du Silence*, préface de Jean Richepin, de l'Académie française, Figuière. Madame de Montgomery : *A Racine*, Impr. J. Aubert, Versailles. Fanny Darfeuil : *A l'ombre du Drapeau*, Emile-Paul frères.Drasta Houël : *Les Vies légères*, les Œuvres nouvelles. Jules Bernex : *A l'Ombre de la Coiffe Blanche*, Librairie de France. Madame X... (Paul Reboux) : *Trente-Deux Poèmes d'Amour*, Flammarion. Paul-Louis Grenier : *L'Archipel Enchanté*, Société littéraire de France. Victor Ad. Romano : *Poèmes*, Alexandrie, Impr. Mizrabi. — **1er Octobre** : André Spire : *Samael*, G. Crès. Paul Fort : *Au pays des Moulins (le Voyage de Hollande)*, suivi de *Comme une Solennelle Musique*, Fasquelle. Paul Fort : *Hélène en fleur et Charlemagne*, « Mercure de France ». Tristan Derême : *Le Poème des Chimères Etranglées*, Emile-Paul frères. Georges Aimel : *Poèmes du bord de la Mer* (1907-1913), Lons-le-Saunier, impr. L. Declume. Robert Boudry : *Prédilections*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Chrysis et Fontelroye : *Les Merveilleuses confidences*, Albert Lambert. Henri Petiot : *Quelques poèmes des Beaux soirs d'été*, « Revue des Indépendants ». Paul Verdier : *Myrtes et Asphodèles*, Sansot. René d'Avenay : *La Flûte Evocatrice*, préface de Henri Barbusse, Messein. Edmond Rocher : *Le Prestige du soir*, édition de « Belles-Lettres ». Alfred Dubois : *Cristaux*, Ch. Bosse. Georges Piguet : *Dilections*, images de Pierre Hessat, Picart. Georges Brissinizakis : *Les Quatrains de la Haine*,Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). Georges Brissinizakis : *Restauratio omnium*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). Alberto Ramos : *Le Chant de Bienvenue pour le Roi*, Rio de Janeiro. Emile Moussat : *Sous le Ciel d'Allemagne*, « les Gémeaux ». G.-B. Juéry : *Epaves de Jeunesse*, s. n. d'éditeur. — **1er Novembre** : Charles Maurras : *Inscriptions*, Librairie de France. Xavier de Magallon : *L'Ombre*, Librairie de France. André Fontainas : *L'Allée des Glaïeuls*, Librairie de France. Comtesse de Noailles, Pierre Camo, Charles Derennes Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Fernand Mazade, Paul Valéry : *La Pléiade*, « Librairie de France ». Ch.-Th. Feret : *La Normandie exaltée*, Eug. Rey. Jean de Lestre : *La Danse entre les Flambeaux*, Catin. J.-S. Bardin : *Profils et Médaillons Littéraires*, Société Mutuelle d'Edition. Louis Durieux : *Premières Poésies*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Raoul Follereau : *Premières Poésies*, Impr. Fortin, Nevers-Paris. Raymond Carette : *Un doigt sur les Lèvres*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Marcel Houin : *Renaître !* Orléans, Aug. Gout. J. L. Carlos : *Feuilles-séchées*, Lille, Imprim. centrale du Nord. André Corbier : *Bouma N'zia, petite fille noire*, avant-propos de M. Jean Camp, Editions de « l'Effort ». Maurice Brillant : *Musique Sacrée,Musique Profane*, Garnier frères. Maurice Levaillant : *Des Vers d'Amour*, Garnier frères. Roger Gaillard : *L'If et les Constellations*, « les Feuilles Libres ». Maurice Boucher : *Nouveaux Poèmes*, « les Gémeaux ». Fagus : *Jonchée de fleurs sur le Pavé du Roi*, Nouvelle Librairie Nationale. — **1er Décembre** : Henri de Régnier : *Vestigia Flammae*, « Mercure de France ».

POLICE ET CRIMINOLOGIE

15 Décembre : — Espionnage.

PRÉHISTOIRE

15 Octobre : Jacques de Morgan : *L'Humanité préhistorique. Esquisse de Préhistoire générale*, Paris, Renaissance du Livre. Ernest A. Parkyn : *An Introduction to the study of Prehistoric art*, Londres, Longmans. Harold Bayley : *Archaic England, an Essay in deciphering Prehistory from megalithic monuments, earthworks, customs, coins, place-names and Faerie superstitions*, Londres, Chap-

man and Hall. Memento : publications de R. de Saint-Périer, R. Forrer, Louis Galle, J. Maertens, Bossavy, Boulanger, J. Maury, Isaïe Dharvent.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Dans tous les numéros : auteurs, titres, éditeurs, prix.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Etienne Richet : *Le problème colonial*, Editions de « l'Autre France », Paris, 1920. — **15 Février :** L'affairisme colonial. — **1er Mars :** Bolchévisme et Colonies. — **15 Juin :** Les Colonies et la Société des Nations. — **15 Septembre :** *La mise en valeur des colonies françaises* : projet de loi de M. Albert Sarraut. Memento. — **15 Novembre :** Le congrès pan-noir.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

15 Juin : Le projet de réorganisation des chemins de fer d'intérêt général. Examen critique de deux réformes envisagées dans le projet — **1er Juillet :** Le deuxième Congrès du Livre (13-18 juin 1921). — **1er Octobre :** Les aspects de la crise actuelle.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Frais de justice criminelle ; taxe des témoins ; garde des scellés ; transport des magistrats ; indemnité des jurés. Honoraires des experts. Amendes et décimes, Présomption de vente. Dation en paiement. — **15 Février :** Avortement : Tentative, Provocation à l'avortement, Propagande anticonceptionnelle. Droit de suite des artistes. Loyers : Point de départ de la prorogation des baux. Propriété littéraire : Contrat d'édition. Droits de l'éditeur. Traduction d'une œuvre cédée. — **15 Mars :** Crime impossible : Tentative et commencement d'exécution, pratique de la correctionnalisation. Droit de réponse : Affaire Silvain et Jaubert contre Doumic. — **15 Mai :** Partie civile : Constitution, Paiement des frais de Justice. Amnistie : Casier judiciare, Bulletins n° 1 et n° 2, Grâce, Réhabilitation. Compétence des tribunaux de commerce, Publication d'un Journal, Acte de commerce. Contrefaçon, Cinéma, Œuvre littéraire, Tableau. — **1er Juillet :** Vagabondage : Responsabilité pénale des mineurs, majorité pénale. Prostitution des mineurs. Organisation judiciaire en Indo-Chine, juges de paix indigènes. Diffamation : Affaire Desserey-Dumur, Fait historique. — **1er Août :** Affaire Desserey contre Dumur : Diffamation. Conscience du préjudice. Intention de nuire. Délit et quasi délit. Délit contraventionnel. Bonne foi. Calomnie. Histoire contemporaine. Droits de l'historien. — **1er Septembre :** Flagrant délit. Droit de défense. Inculpé et prévenu. Propriété littéraire et artistique. Indivisibilité d'une œuvre faite en collaboration. Droits des héritiers. Forme des arrêts. Droit des gens. Droit assyrien. — **15 Décembre :** Salaires et petits traitements : Saisie-arrêt, Cession du dixième, Dettes alimentaires. Loi du 29 juillet 1881 sur la Presse, Calomnie et Diffamation. Diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public, Injures, Compétence, Jury, Droit de récusation. Outrages aux bonnes mœurs. Affiche.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Février : La limitation des armements et la limitation des moyens de destruction. A propos de l'*Odyssée d'un transport torpillé*. — **1er Avril :** La guerre sous-marine et la politique allemande. — **15 Mai :** Les idées napoléoniennes et la dernière guerre. — **15 Juillet :** Le programme naval. La crise des marines de guerre. Quelques précisions sur la Bataille du Jutland. — **15 Septembre :** Lieutenant-Colonel E. Mayer : *La Guerre d'hier et l'Armée de demain*, Garnier. B. A. R. : *L'armée nouvelle et le service d'un an*, Plon. Memento. — **15 Décembre :** Le Congrès de Washington et les perspectives de la marine française.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Mai : Albert Houtin : *Le Père Hyacinthe dans l'Eglise romaine*, 1827-1869, Emile Nourry. — **1er Décembre :** Card. Dominique Ferrata : *Mémoires*, 3 vol., Desclée.

RÉGIONALISME

15 Mars : Nice et la Riviera.—**15 Mai** : Un grand prix algérien de littérature. — **15 Juillet** : Lyon. — **1er Août** : L'Armorique nouvelle riche. J.-P. Calloc'h : *A genoux*, Lais Bretons, accompagnés d'une traduction française de Pierre Mocaer, Introduction de René Bazin, de l'Académie Française. Préface bilingue de Joseph Loth, de l'Institut, Plon-Nourrit. Memento. — **15 Août** : Le Musée de Grenoble et ses récentes transformations — **1er Novembre** : Afrique du Nord. Le Père Robin (Stéphen Chaseray) : *Récits du Djebel Melhouf*, Boet, Constantine. Auguste Cour : *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoun*, Boet, Constantine. — **15 Novembre** : Lyon. — **1er Décembre** : Les fêtes de Montpellier.

LES REVUES

1er Janvier : *Les Ecrits nouveaux*: un exemple de la méthode de travail de G. Apollinaire, par M. André Billy. *Le Correspondant* : trois mots de Barbey d'Aurevilly. *La Revue Universelle* : M. Léon Daudet : souvenirs sur Mistral et pamphlet contre Emile Zola. *La Revue de Paris* : quatrains d'Omar Khayyam traduits par M. Claude Anet. *L'Esprit nouveau* : enquête: « Doit-on brûler le Louvre ?» Memento. — **1er Février** : *La Revue Mondiale* : enquête sur les tendances de la jeunesse. *Revue des Deux Mondes* et *La Revue de la Semaine* : le comte Tisza, d'après MM. Tharaud et d'après un diplomate. *La Revue Critique* : fleurs de P.-J. Toulet à Jeanne d'Arc. *Le Bulletin de la vie artistique* : les beaux-arts et la Russie des Soviets. *La Revue hebdomadaire* : « La Puissance des Ténèbres » et l'opinion d'Augier, Dumas fils et Sardou, en 1888. Memento. — **1er Mars** : *Essais Poétiques* : « A une folle adorée », poème burlesque fort réussi. *Revue des Deux Mondes* : l'été de 1914 à la cour de Russie ; mémoires de M. Maurice Paléologue. *Fortunio* : Wells plagiaire. *Revue bleue* : L'Enseignement du français dans la Chine républicaine. *Le Thyrse* : Ch. van Lerberghe d'après ses lettres. *Le Correspondant* : « Souvenirs de ma vie », par M. Francis Jammes. Memento. — **1er Avril** : *La Lumière* : M. Poincaré, avant, pendant et depuis la guerre. *La Revue universelle*: M. Mermeix : l'armistice de 1918. *Feuilles au vent* : un document pour les spirites. *Rythme et Synthèse* : un poème de M. Lecontour. Memento. — **1er Mai** : *La Revue de France* vient de paraître : lettres de l'ex-tsarine à Nicolas II. *Essais critiques* : recommandation. *La Revue de Paris* : Victor Segalen, par M. Gilbert de Voisins. *La Connaissance* : Edmond de Goncourt, par M. Frantz Jourdain. *La Revue hebdomadaire* : Ernest Renan et Ernest Psichari. Memento. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue Française* : Alain et la guerre. *La Revue mondiale* : M. Gaston Fleury dénonce la mortalité des adolescents causée par la vie chère, causée par « nos Boches de l'Intérieur ». *Le Sphinx* : horoscope de 1921. *La Revue de la Semaine* : Baudelaire, d'après M. L. Flottes, agrégé. *La Revue de Paris* : Stances baudelairiennes, par M. Henri de Régnier. *La Revue de l'Epoque*: litanies de midi par Man'ha Masset. Memento. — **1er Juillet** : *La Revue hebdomadaire* : Souvenirs d'Antoine sur le Théâtre-Libre. *La Renaissance* : M.F. Strowski explique « la critique universitaire ». *Pour le Plaisir* : un poème de M. Louis Thomas. *Revue des Deux Mondes* : MM. J. et J. Tharaud montrent un type de révolutionnaire juif en Hongrie : Tibor Szamuely. *Les Cahiers idéalistes* : M. Léon Bazalgette montre un type de révolutionnaire juive en Allemagne : Rosa Luxembourg. Memento. — **1er Août** : *Le Revue de Genève* : Bernard Shaw et la guerre. *Revue des Deux Mondes* : le nouveau roman de M. Henri Lavedan. *L'Europe Nouvelle* : un point d'histoire, à propos de M. Denys Cochin et du général Mangin. *La Criée* : poème de M. Mario-Montanard. *Je sais tout* : un nouveau riche berlinois vu et entendu par M. Ed. Helsey. Memento. — **1er Septembre** : *La Revue Universelle* : Les banques contre la nation depuis 1918. *La Revue de France* : le journal de Marie Lenéru. *La Revue de la Semaine* : New-York, par M. Louis Thomas. *L'Encrier* : son but nouveau. Memento. — **1er Octobre** : *Revue de France* : une lettre de Jésus, recueillie par M. A. t'Serstevens, à Amalfi. *Revue des Deux Mondes*: une scène aux Tuileries, entre Napoléon III et l'impératrice. *La Renaissance* : enquête sur le cinéma, provoquée par M. Lucien Wahl : quelques réponses. *La Revue Universelle* : M. Francis Jammes à la chasse. *La Criée* : épitaphe du Soldat inconnu, par M. Jean Catel. Memento. — **1er Novembre** : *La Revue de France*: une confession de Marie Lenéru. *Revue des Deux Mondes* :

l'agonie et la mort de Napoléon, d'après Saint-Denis dit Ali, second mameluk. *La Revue mondiale* : M. Walter Wynn prétend avoir prouvé la survivance humaine, au moyen de photographies et de conversations tirées de l'au delà. *L'Opinion* : réponse du professeur Branly à l'enquête : « Les morts vivent-ils ? » où l'illustre physicien réclame un contrôle garanti des expériences du spiritisme et leur répétition. Memento. — **1er Décembre** : *La Connaissance* : M. Frantz Jourdain conte un beau trait d'Alphonse Daudet. *La Revue de France* : Edmond Rostand d'après Mme de Noailles et M. Henri de Gorsse. *La Revue hebdomadaire* : Rodin et M. Anatole France parlent de la beauté menacée de Paris. *L'Aube* : poème de M. J. Delteil. *La Revue de l'Afrique du Nord* : naissance. *La Revue de la Semaine* : M. Paul Bourget parle du roman. Memento.

LES ROMANS

15 Janvier : Georges Duhamel : *Confession de minuit*, «Mercure de France». André Salmon : *La négresse du Sacré-Cœur*, « Nouvelle Revue Française ». André Billy : *Barabour ou l'harmonie universelle*, Renaissance du livre. Charles Derennes : *Vie de Grillon*, Albin Michel. André Corthis : *Sa vraie femme*, Fasquelle. Georges Lecomte : *Bouffonneries dans la tempête*, Fasquelle. Pierre Hamp : *Les Chercheurs d'or*, Nouvelle Revue française. Edmond Huc et Robert Destez : *L'équation du 13e degré*, Albin Michel. Ch. et H. Omessa : *La dernière tsarine*, Renaissance du Livre. Henri de Régnier : *Esquisses vénitiennes*, «Mercure de France». Pierre Mille : *La nuit d'amour sur la montagne*, Flammarion. Marguerite Bodin : *Les psaumes d'amour*, E. Figuière. Jeanne Landre : *Un auteur folichon*, Ferenczi. Francis Picabia : *Jésus-Christ rastaquouère*, Sans-Pareil. Francis Jammes : *Le Bon Dieu chez les enfants*, Plon. Boutet de Monvel : *Saint François d'Assise*, Plon. — **15 Février** : Henri Bachelin : *Le Bélier, la brebis et le mouton*, Flammarion. J.-H. Rosny : *L'amoureuse Aventure*, Flammarion. Léon Daudet : *L'Amour est un songe*, Flammarion. André Beaunier : *L'Amour et le secret*, Flammarion. Charles-Henry Hirsch : *L'Enchaînement*, Flammarion. Michel Corday : *Les Jeux du couchant*, Flammarion. Paul Reboux : *Chonchon*, Flammarion. Louis de Robert : *Réussir*, Flammarion. Henri Duvernois : *Gisèle*, Flammarion. André Foucault : *Christiane*, Flammarion. Fortuné Paillot : *Les trois Maîtresses de M. de Frivolac*, Flammarion. Claude Farrère : *Bêtes et gens qui s'aimèrent*, Flammarion. Lucie Paul-Margueritte : *Quand ils n'entendent pas*, Flammarion. Charles Géniaux : *Les Musulmanes*, Flammarion. Victor Margueritte : *Prostituée*, Flammarion. Max et Alex Fischer : *L'Amant de la petite Dubois*, Flammarion. — **15 Mars** : Marcelle Tinayre : *Perséphone*, Calmann-Lévy. Jules Romains : *Donogoo Tonka*, « Nouvelle Revue Française ». Maurice Dekobra : *Les Liaisons tranquilles*, Renaissance du Livre. René Benjamin : *Amadou bolcheviste*, Fayard. Jean Dalcy : *Hercule, cheval de guerre*, Maison française. Jacques Bompart : *L'Etrangère*, Perrin. Dr Lucien-Graux : *Réincarné*, Edition française illustrée. Albert Keim : *Un Aristocrate*, Albin Michel. André Salmon : *C'est une belle fille*, Albin Michel. Pascal Forthuny : *Le miracle des pruniers en fleurs*, Albin Michel. Paul Lagrange : *Un drame en forêt*, Perrin. J. Joseph Renaud : *Le clavecin hanté*, Pierre Lafitte. Gustave Guiches : *Le petit Lancrit*. Marcel Berger : *La dernière croisade*. Pierre Veber : *La jolie madame Livran*. Alfred Machard : *Un million dans une main d'enfant*, J. Ferenczi. — **15 Avril** : Rachilde : *La souris japonaise*, Flammarion. Lucie Delarue-Mardrus : *L'apparition*, Ferenczi. Louis Artus : *La maison du sage*, Emile Paul. Edmond Jaloux : *La fin d'un beau jour*, Renaissance du livre. Léon Werth : *Yvonne et Pijallet*, Albin Michel. Michel Georges-Michel : *La rose de Perse*, Edition française. Antoine Redier : *Léone*, Payot. Pierre Villetard : *Monsieur Bille dans la tourmente*, Fasquelle. Henry Jacques : *Jean Costebelle, matelot*, Fasquelle. Albert Erlande : *Vivre et mourir là...* Plon. Clément Vautel : *Les folies bourgeoises*, Albin Michel. Emile Henriot : *Les Temps innocents*, Emile Paul. J. Broussan-Gaubert : *Loula*, Crès. Charles Oulmont : *Le tapis de cendres*, Louis Michaud. Anna Marileni : *Résonance*, Maison française. Comte de Gobineau : *Mademoiselle Irnois*, « Nouvelle Revue française». René-Louis Doyon : *Proses mystiques*, «La Connaissance». Henry Malherbe : *Le jugement dernier*, La Sirène. Francis Carco : *Maman Petitdoigt*, Davis. Charles Régismanset : *Le livre de mes amis*, Sansot. — **15 Mai** : Louis Dumur : *Le Boucher de Verdun*, Albin Michel. — **15 Juin** : J.-H. Rosny aîné : *Les pures et les impures*, 2 volumes, E. Flammarion. Binet-Valmer : *L'enfant qui meurt*, 2 vo-

Jumes, E. Flammarion. Henry Champly : *La juive errante*, Editions de la Sirène. Horler : *Le pot de réséda*, Albin Michel. Jean-Michel Renaitour : *Délos ou l'île flottante*, Grasset. Louis-Frédéric Rouquette : *Le grand silence blanc*, Ferenczi. Jehan d'Ivray : *La rose du Fayoum*, Ferenczi. Maurice Pottecher : *Les joyeux contes de la Cigogne d'Alsace*, Ollendorff. Max et Alex Fischer: *La dame très blonde*, E. Flammarion. — **15 Juillet** : Maurice-Verne : *Les Mille et une nuits*, Albin Michel. Claude Kamme : *Le cantique d'un potager*, Expansion scientifique française. Valmy-Baysse : *Le retour d'Ulysse*, Albin Michel. Pierre Mac Orlan : *Le Nègre Léonard*, « Nouvelle Revue française ». Maurice Renard : *Les mains d'Orlac*, Nilsson. Louis Lecoq et Charles Hagel : *Broumitche et le Kabyle*, Fayard. Martial Perrier : *Le don Juan de pays sans gare*, Renaissance du Livre. Sébastien Voirol : *La philosophie Nestvedienne*, Jules Meynial. Armen Ohanian : *Dans les griffes de la civilisation*, Grasset. Charles Pettit : *Les amours de Raspoutine*, E. Flammarion. *Ceux dont on parle*, Chiberre. Yvonne Vernon : *Chine, Japon, Stamboul*, Tolmer. — **15 Août** : Pierre Mac Orlan : *A bord de l'Etoile Matutine*, Crès. Séverine : *Line*, Crès. Maurice Beaubourg : *M. Gretzili*, Ollendorff. Gérard d'Houville : *Tant pis pour toi*, Fayard. Comte de Comminges : *Addy*, Grasset. Legrand-Chabrier : *Christine en liberté*, Rieder. Jean de Gravillier : *L'Amant libérateur*, Calmann-Lévy. Jean-Louis Vaudoyer : *Le dernier rendez-vous*, Calmann-Lévy. Marcel Berger : *Les dieux tremblent*, Albin Michel. Pierre Gourdon : *Qui-rit, le paludier*, Calmann-Lévy. Henry du Roure : *Le secret de l'or*, Pierre Laffite. Nonce Casanova : *La libertine*, Edgar Malfère. Jean Richepin : *Le coin des fous*, Flammarion. Maurice Level : *Les morts étranges*, Ferenczi. Ludovic Naudeau : *Histoire du wagon et de la cabine*, Pierre Lafitte. — **15 Septembre** : Eugène Le Roy : *Mademoiselle de la Ralphie*, Rieder. Edouard de Keyser : *La Baraka* et *le Compagnon de route*, Albin Michel et Pierre Lafitte. Jacques-Emile Blanche : *Tous des anges*, Albin Michel. Marc Elder : *Le Sang des dieux*, Albin Michel. Albert Erlande : *Stella Lucente*, Albin Michel. Gonzague Truc : *Tibériade*, Albin Michel. Jules Perrin : *Le mariage d'Abélard*, Fasquelle. Adolphe O. Orna : *Les araignées*, Crès. Léon de Tinseau : *Jeanne la mystérieuse*, Calmann-Lévy. Jean Balde : *Les liens*, Plon, Bruno Ruby : *Celui qui supprime la mort*, Pierre Lafitte. Paul Odinot : *Apprendre à mourir*, Renaissance du livre. Frédéric Boutet : *Aventures sombres et pittoresques*, Ferenczi.— **15 Novembre** : André Lang : *Le responsable*, Albin Michel. Maurice Dekobra : *Hamydal, philosophe*, Renaissance du livre. Francis Jammes : *Le livre de saint Joseph*, Plon. François-Guillaume de Maigret : *Le Club du bonheur*, Grasset. Marcel Ormoy : *La Conquête*, Grasset. Marc Elder : *Thérèse ou la bonne éducation*, Albin Michel. Marcel Boulenger : *Marguerite*, Albin Michel. Alexandre Arnoux : *La Nuit de Saint-Barnabé*, Albin Michel. Charles Derennes : *Le Renard bleu*, Albin Michel. G. Réval : *Cœur Volant*. Ernest Flammarion. Gaston Leroux : *Les Aventures de Chéri-Bibi*, Pierre Lafitte. Louis Pergaud : *Les Rustiques*, « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Georges Duhamel : *Les Hommes abandonnés*, « Mercure de France ». Léon Lafage : *Les Abeilles mortes*, Grasset. Jules Mauris : *Alfred Rautare ou la coupable innocence*, Albin Michel. Max Daireaux : *Timon le magnifique*, Albin Michel. Jean Giraudoux : *Suzanne et le Pacifique*, Emile-Paul. Albert-Jean : *La Ville de joie*, Renaissance du livre. André Baillon : *Histoire d'une Marie*, Rieder. Gyp : *Mon ami Pierrot*, Calmann-Lévy. Sarah Bernhardt : *Petite idole*, Nilsson. Jeanne Landre : *Le débardeur lettré*, Férenczi. André Devens : *Le Forban*, Renaissance du Livre. Magdeleine Chaumont : *Le roman d'un chien*, Albin Michel. Claude Farrère : *Contes d'outre et d'autres mondes*, Dorbon.

RYTHMIQUE

1er Janvier : E. Jaques-Dalcroze : *Le Rythme, la Musique et l'Education*, Paris, Fischbacher, Rouart-Lerolle ; Lausanne, Jobin et Cie. Henriette Régnier et Maurice Bouchor : *Chansons animées*, Armand Colin.

SCIENCES MÉDICALES

1er Mars : Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel. — **15 Mai** : Dr Ch. Fiessinger : *Le traitement médical des maladies du rein en clientèle*, 2e édit., Maloine, 1921. Dr Ch. Fiessinger : *Le traitement des maladies du cœur et de l'aorte en clientèle*, 3e éd., Maloine, 1920. Dr Ch. Fiessinger : *Vingt*

régimes alimentaires en clientèle, 3e éd., Maloine, 1921. Dr Ch. Fiessinger: *La thérapeutique en vingt médicaments*, 5e éd., Maloine, 1921. —**15 Août** : La sérothérapie. Dr G. Guelpa : *La goutte et son traitement*, Alcan. Dr Raymond Mallet : *Le Pavillon II*, Crès. Dr Alex. Renault : *Maladies blennorrhagiques des voies génito-urinaires*, Vigot frères. — **15 Novembre** : Les derniers travaux sur l'épilepsie. L'anaphylaxie. Dr Cabanès : *Le costume du médecin en France, des origines au XVIIe siècle*, Longuet. Dr Bienvenu : *Les goutteux célèbres*. Dr Henri Codet : *Essai sur le collectionnisme*, Jouve.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : René Favareille : *La Dotation syndicale, solution de la question sociale*, Berger-Levrault. Edgar Milhaud : *Les fermiers généraux du rail*, Albin Michel. Henry Bérenger : *La politique du pétrole*, « La Renaissance ». Memento. — **15 Février** : Jean Montagne : *Le Capital*, Albin Michel. Georges Valois : *La Monnaie saine tuera la Vie chère*, Nouvelle Librairie nationale. Georges Valois et Georges Coquelle : *Intelligence et Production*, Nouvelle Librairie Nationale. A.-L. Galéot : *Précis de l'organisation théorique et pratique*, Nouvelle Librairie nationale. Joseph Vassivière : *La Journée anglaise et ses bienfaits*, Alcan. Memento. — **15 Mars** : Edmond Laskine : *Le socialisme suivan les peuples*, E. Flammarion. Guy Grand et autres : *Proudhon et notre temps*, Chiron, rue de Seine. José Germain : *La C. I. T., son histoire, ses principes, ses règlements*, Renaissance du Livre. Memento. — **15 Avril** : Dr Robert Lascaux : *La Production et la Population*, Payot. Louis Le Page : *L'Impérialisme du Pétrole*, Nouvelle Librairie nationale. Henry Lambert : *Le Nouveau Contrat social ou Organisation de la démocratie individualiste*, Alcan. Henri Lambert : *Pax economica*, Alcan. Memento. — **15 Mai** : François Mentré : *Les Générations sociales*, Editions Bossard. Georges Renard : *La Vie chère*, Octave Doin. Augusta Moll-Weiss : *La Vie domestique d'après guerre*, Arthur Rousseau. René Worms : *Philosophie des sciences sociales*, tome III : *Conclusions des sciences sociales*, Giard. Memento. — **15 Juin** : Bureau International du Travail : *Enquêtes sur la production. Mémoire introductif*, Berger-Levrault. Henri Chardon : *L'organisation d'une démocratie : Les deux forces : le Nombre, l'Elite*, Perrin. René Pancot : *Le rôle des sciences dans l'éducation*, A. Colin. Memento. — **15 Juillet** : Gustave Aron : *L'Enseignement du droit et la formation du citoyen*, E. de Boccard. Olivier Bascou : *L'anarchie et la guerre*, Alcan. Gabriel Darquet : *Notre doctrine*, « Le Producteur ». Rudolf Steiner : *Le triple aspect de la question sociale*, Fischbacher. Memento. — **15 Août** : Georges-Guy Grand : *Les Conflits d'idées dans la France d'aujourd'hui (les trois visages de la France)*, Marcel Rivière. Divers : *Les Démocraties modernes*, Ernest Flammarion. Henri Fayol : *L'incapacité industrielle de l'Etat ; les Postes, Télégraphes, Téléphones*, Dunod. Memento.— **1er Octobre** : Charles Lalo : *L'Art et la Vie sociale*, Octave Doin. M. Maignan : *Régionalisme d'esthétique sociale*, E. de Boccard. Charles Deloncle : *Capital et travail. Vers les temps nouveaux*, Alcan. Gilles Normand : *La Conscience professionnelle*, Rivière. Memento. — **15 Octobre** : Paul Bureau : *Quinze années de Séparation*, Bloud et Gay. Victor Boret : *Pour et par la terre*, Payot. Henri Demont : *Pour supprimer ce crime, la guerre, et sauver la France de sa situation financière*, Thomas, éditeur à Limoges. Georges Bonnet et Roger Aubouin : *Les finances de la France*, Payot. Memento. — **15 Novembre** : Georges Deherme : *Un Maître : Auguste Comte. Une Direction : le Positivisme*, Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin. J.-L. Proudhon : *Du principe fédératif*, Editions Bossard. Charles Cestre : *Production industrielle et justice sociale en Amérique*, Garnier. Jacques Bardoux : *L'ouvrier anglais d'aujourd'hui*, Hachette. Mauvezin : *Avant de choisir son métier ou sa profession*, Bordeaux. Memento.— **15 Décembre** : Yves Guyot et Arthur Raffalovich : *Inflation et déflation*, Alcan. Albert Claveille : *Nos ports*, Plon. Prosper Gervais et Paul Gouy : *L'exportation des vins*, Guyot. Lavergne : *Ce qu'il faut entendre par principe coopératif*, Rieder. Memento.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

15 Janvier : Remarques sur la première assemblée de la Société des Nations. —**1er Février** : L'organisation de la Société. Le Conseil et l'Assemblée. Le Pacte. Le secrétariat. Les finances. L'organisation technique. Six nouveaux Etats. Me-

sures prises pour prévenir la guerre. Questions humanitaires. L'Arménie. Mandats. L'Organisation du travail intellectuel. L'épisode argentin. — **15 Février :** Le différend entre le Chili, la Bolivie et le Pérou au sujet de Tacna-Arica. — **1er Mai :** Remarques sur les Etats-Unis. — **15 Juillet :** La question des mandats. — **15 Septembre :** Les limites de la compétence entre la Société des Nations et le Conseil suprême. (A propos de l'affaire d'Albanie.) — **1er Octobre :** En marge de la deuxième assemblée. — **1er Novembre :** Les séances de la deuxième assemblée *(suite et fin)*. — **15 Décembre :** La question albanaise. La conférence germano-polonaise.

THÉATRE

1er Janvier : Théatre Antoine : *Kœnigsmark*, pièce en trois actes, de M. Benno Vigny, d'après le roman de M. Pierre Benoît (23 novembre). Odéon : *Les Bonaparte*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Léo Larguier (6 novembre). — **15 Janvier :** Théatre de Paris : *L'Homme à la rose*, pièce en trois actes de M. Henry Bataille (3 décembre). Théatre Marigny : *L'Atlantide*, pièce en trois actes et onze tableaux, tirée du roman de M. Pierre Benoît, par M. Henri Clerc (19 décembre). Maison de l'Œuvre : *Le Cocu magnifique*, farce en trois actes de M. Crommelynck (19 décembre). Variétés : *Le Roi*, pièce en quatre actes de MM. R. de Flers et de Caillavet (17 décembre). Memento. — **1er Février :** M. Copeau et M. Gémier. Théatre du Vieux-Colombier : *La nuit des Rois*, pièce en cinq actes de William Shakespeare, traduction de M. Lascaris. Comédie Montaigne : *Le Simoun*, pièce en 17 tableaux, de M. Lenormand (21 décembre). Théatre Antoine : *La Cigale ayant aimé*, pièce en 4 actes, de M. L. Nepoty. Théatre Sarah-Bernhardt : *Les Grognards*, pièce en 7 tableaux de MM. Lenôtre et Cain. Memento. — **1er Mars :** Théatre de Grenelle : *La Mendiante de Saint-Sulpice*, drame en cinq actes de MM. Xavier de Montépin et J. Dornay (Reprise). Incidents. Memento. — **15 Mars :** Maison de l'Œuvre : *Les Scrupules de Sganarelle*, comédie en 4 actes de M. Henri de Régnier (16 février). Odéon : *La Paix*, pièce en 4 actes de Mme Marie Lenéru (11 février). Théatre Marigny : *J'avais une marraine*, comédie en 3 actes de M. Moncousin (17 février). Les Deux Masques : spectacle d'inauguration (18 février). Vaudeville : *La Tendresse*, pièce en 3 actes de M. Henry Bataille (23 février). Incidents. — **1er Avril :** Plagiats ou contrefaçons ; à propos de *l'Amant de Cœur*, comédie en 3 actes de M. Louis Verneuil (Théatre de la Potinière, 1er mars). Théatre de Paris : *Cœur de Lilas*, pièce en 3 actes de MM. Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch (5 mars). Théatre des Gobelins : *Le Bossu*, drame en 5 actes et 9 tableaux, tiré du roman de Paul Féval par M. Anicet Bourgeois (reprise). Incidents. — **15 Avril :** Comédie Montaigne : *Les Amants puérils*, pièce en 3 actes de M. Fernand Crommelynck (14 mars). Théatre Antoine : *La Bataille*, pièce en 3 actes, tirée du roman de M. Cl. Farrère par M. Pierre Frondaie (16 mars) Théatre Moncey : *L'Homme qui reçoit des gifles*, pièce en 4 actes de Léonide Andreieff (24 mars). Théatre Grevin (groupe du « Canard Sauvage ») : *Premières armes*, conte galant de M. Marcel Berger (18 mars). Maison de l'Œuvre : *Créanciers*, pièce en un acte, de Strindberg (reprise) ; *Sophie Arnould*, pièce en un acte, de M. Gabriel Nigond (reprise). Théatre de la Chauve-Souris : spectacle présenté par M. Nitika Balieff (20 mars). Apollo : *Arlequin*, trois rêves de M. Maurice Magre. Cigale : *La Pucelle du Rat Mort*, pièce en 3 actes de M. Mouézy-Eon. Incidents. — **1er Mai :** Le public des générales. — **15 Mai :** Comédie-Française : *Le Passé*, pièce en 3 actes de M. Georges de Porto-Riche (reprise, 19 avril). Maison de l'Œuvre : *Le Pêcheur d'Ombres*, pièce en 4 actes de M. Jean Sarment (13 avril). Grand-Guignol : nouveau spectacle (22 avril). Théatre des Champs-Elysées : *La Rose de Roseim*, pièce en 3 actes de M. Jean Variot. Incidents. Memento. — **1er Juin :** Comédie Montaigne : *L'Annonce faite à Marie*, mystère en 4 actes de M. Paul Claudel (reprise). Théatre de la Potinière : *Un ange passa*, pièce en trois actes de MM. Bousquet et Henri Falk. Bouffes Parisiens : *La Dame en Rose*, opérette de M. Louis Verneuil. Comédie-Française : *Le Sicilien*, de Molière (reprise). Incidents. — **15 Juin :** Théatre de Paris : *Chérubin*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Franz Wiener (12 mai). Comédie-Française : *Cléopâtre*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers, de M. A.-F. Herold, d'après Plutarque et Shakespeare (23 mai). Théatre de la Chauve-Souris, nouveau spectacle (6 mai). Théatre Sarah-Bernhardt : *Les Deux Gosses*, drame

en 2 parties et 8 tableaux de M. Pierre Decourcelle. Incidents. — **1er Juillet :** Théatre des Champs-Elysées : *L'Homme et son désir*, poème plastique de M. Paul Claudel, musique de M. D. Milhaud (7 juin). Comédie Montaigne : *Le Bonheur à cinq sous*, comédie en 3 actes de M. C. Dreyfus, tirée de la nouvelle de R. Boylesve (9 juin). Les essais de M. Charles Dullin : *Moriana et Galvan*, pièce de M. Alexandre Arnoux. L'Oasis : *Parodies et pastiches* (11 juin). Théatre Cluny : *J'veux coucher avec Nini*, pièce en 3 actes de M. P. Murio. Les Escholiers : *L'a-t-il dit ?* pièce en 1 acte, en vers, de M. Lestienne ; *Le Feu qui reprend mal*, pièce en 3 actes de M. Jean-Jacques Bernard (10 juin). Variétés : *Princesse Lily*, opérette en 3 actes de M. Vanmousse, musique de M. Alix. Grand-Guignol : *La Sonate polonaise*, drame en 1 acte de M. Marc Daubrive ; *La Suite à Demain*, comédie en 1 acte de J. Bastia ; *Une Fille*, drame en 1 acte de M. J. d'Astorg : *Un réveillon au Père Lachaise*, pièce en 3 actes de M. H. de Gorsse et P. Veber (9 juin). Incidents. Memento. — **15 Juillet :** Théatre des Champs-Elysées : *Les Mariés de la Tour Eiffel*, farce en un acte de M. Jean Cocteau, musique des Six. Théatre de Paris : *Ça va*, revue en deux actes de MM. Rip et Gignoux. Comédie-Française : *Un ennemi du Peuple*. Odéon : *Le Sursaut*, pièce en 3 actes de M. Albert Jean ; *La Pie Borgne*, farce en 1 acte de M. René Benjamin. Cigale : *La Galante Epreuve*, opérette en 3 actes de MM. Dollfus et R. Catnoy. — **15 Septembre :** Ces messieurs et ces dames de la Comédie-Française (à propos d'un bilan de fin d'année). — **1er Octobre :** Antoine. — **15 Octobre :** Un manifeste de M. Jacques Copeau. Incidents. Memento. — **1er Novembre :** Théatre des Arts : *La Demoiselle de Magasin*, pièce en 2 actes de M. Fonson (reprise. 30 octobre). Grand-Guignol : *L'Homme de la Nuit*, drame en 2 actes de M. Léo Marchès ; *Mado*, comédie en un acte de M. Maurice Level ; *Le Rapide 13*, drame en 1 acte de M. Jean Sartine ; *La Dame de bronze et le Monsieur de cristal*, pièce en 1 acte de M. Henri Duvernois (1er octobre). Théatre Antoine : *La Dolorès*, pièce en 3 actes de M. José Feliu y Codina, adap. de MM. Michel et Baud ; *Daisy*, pièce en 1 acte de M. Tristan Bernard (reprise). Nouveau Théatre : *Dans la Jungle*, drame en 2 actes de M. Laumann, d'après Rudyard Kipling ; *L'Exécution*, deux tableaux tirés des scènes populaires de H. Monnier, par Mlle Isabelle Fusier ; *Trois types*, pièce en 2 actes de M. Paul Giafferi (10 octobre). Incidents. Une lettre de M. Poizat. — **15 Novembre :** Théatre du Vieux-Colombier : *Le mariage de Figaro* (25 octobre) ; *La Fraude*, drame en 4 actes de M. Louis Fallens (10 octobre); *Au petit bonheur*, pièce en un acte de M. Anatole France (10 octobre). Théatre Sarah-Bernhardt : *La Gloire*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Maurice Rostand (12 octobre). Marigny : *Qu'en mariage seulement*, comédie-vaudeville en 3 actes, de MM. Mouézy-Eon, Nancey, Pierrefeux, etc. (24 octobre). Maison de l'Œuvre : *La Danse de mort*, pièce en 3 actes de Strindberg (21 octobre). Théatre Antoine : *Le dieu d'Argile*, pièce en 4 actes de M. Edouard Schneider (27 octobre). — **1er Décembre :** Théatre Edouard VII : *Jacqueline*, pièce en trois actes tirée par M. Sacha-Guitry d'une nouvelle de M. Henri Duvernois (3 novembre). Théatre de la Porte Saint-Martin : *Robert Macaire et Cie*, drame burlesque en 5 actes de M. Maurice Landay. Incidents. Memento. — **15 Décembre :** Les Droits de la Critique. Théatre Antoine : *Le Dieu d'argile*, pièce en 3 actes de M. Edouard Schneider. Théatre national de l'Odéon : *Louis XI, curieux homme*, chronique de France en six images, de Paul Fort. Théatre des Arts : *Le Cousin de Valparaiso*, comédie en 4 actes de MM. Fonson et Kolb. Théatre Albert-Ier *Celui qui tient la lampe*, opérette en 3 actes de MM. d'Hauswyck et Rex. Athénée : *Le Paradis Fermé*, comédie en 3 actes de MM. R. Coolus et Hennequin. Incidents.

URBANISME

1er Septembre : Les nouvelles métamorphoses de Paris. — **1er Novembre :** Le port de Paris.

VARIÉTÉS

16 Mars : Une légende antirévolutionnaire : les tanneries de peau humaine de Meudon en 1793. — **1er Octobre :** L'Exposition des petits fabricants.

VOYAGES

15 Mars : Estella Canziani et A. van Gennep : *Costumes, mœurs et légendes de Savoie*, Lib. Dardet, Chambéry. Ad. van Bever : *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes*, Louis Michaud. *Villes meurtries de France* ; Georges Grappin : *Villes de l'Est*. Henri Malo : *Villes de Picardie*, Van Oest. — **15 Juin** : Louis-Charles Watelin : *La Perse immobile*, Chapelot. F. Chaffiol-Debillemont : *Aux pays des eaux mortes*, Librairie des Lettres, 12, rue Séguier. Emile R. Wagner : *A travers la forêt brésilienne*, Félix Alcan. Pierre Goemaere : *A travers l'Amérique avec le roi des Belges*, Plon, J. Goemaere, 2, rue de la Limite, Bruxelles. — **1er Octobre** : André Chevrillon : *Marrakech dans les palmes*, Calmann-Lévy. Guillaume Fatio : *Genève*, édit. Boissonnas, à Genève. André Maurel : *Le tour de l'Angleterre*, Crès, F. et Ed. Boissonnas : *Athènes moderne* ; F. Boissonnas : *La Macédoine orientale*, édit. Boissonnas, à Genève. André Maurel : *Un mois en Italie* ; Henriette Celarié : *Un mois en Corse*, Hachette. H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses Colonies*, Alcan. Memento. — **1er Décembre** : Robert Chauvelot : *L'Inde mystérieuse*, Chapelot. Charles B. Maybon : *Histoire moderne du pays d'Annam*, Plon. Charles B. Maybon : *Le Tonkin et la Cochinchine de M. de la Bissachère*, Champion. Dominique Durandy : *Mon pays*, Van Oest. André Maurel : *L'art de voyager en Italie*, Hachette. André Maurel : *Paysages d'Italie*, Hachette. Pierre Denis : *La République Argentine*, Armand Colin. Jules Humbert : *Histoire de la Colombie et du Venezuela*, Alcan. Jean Thévenet : *Trois villes, Trois âges, Trois esprits*, Emmanuel Vitte, 5, rue Garancière. Dr A. Pannetier : *Au cœur du pays Kmer*, Payot.

N° 564 32e Année. Tome CLII 15 Décembre 1921

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... *3 fr. 50* | *Etranger* .... *3 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

(Voir ci contre)



... et dans les déserts



Le Crapouillot

APPORTE

L'AIR DE PARIS

Toute personne souscrivant actuellement un abonnement pour 1922 recevra à *titre gracieux* notre superbe **NUMÉRO DE NOËL** (Prix : CINQ Fr.).

LE CRAPOUILLOT : 3, place de la Sorbonne, Paris

Abonnement d'un an (24 nos à 1,50, 3 fr. et 5 fr.)...... { France...... 30 fr. / Etranger.... 35 fr.

Abonnement d'un an avec envoi de la COLLECTION COMPLÈTE DES DEUX ANNÉES ET DEMIE PARUES (62 livraisons)....... 100 fr.

LA ROSE ✝ CROIX

Revue Mensuelle Synthétique des Sciences d'Hermès

Organe de la Société Alchimique de France (XXIVe année)

DIRECTION et ADMINISTRATION: 9, rue Saint-Jean, DOUAI (Nord)

ABONNEMENT : **12** francs par an. — PRIX DU NUMÉRO ; **1** fr. **50**

M. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France a repris, sous le titre de la **ROSE ✝ CROIX** et sous un format actuellement très modeste, la publication de sa revue interrompue à la guerre.

Le public éclairé et les disciples de l'Hermétisme lui feront le même accueil favorable qu'ils réservèrent jadis à *L'Hyperchimie*, à *Rosa Alchimica* et aux *Nouveaux Horizons*.

LA ROSE ✝ CROIX, en effet, vient à son heure. Elle s'attache à réaliser l'œuvre de synthèse religieuse, scientifique et sociologique, plus urgente que jamais aujourd'hui. Héritière de la doctrine traditionnelle que les frères illuminés de la Confrérie de la Rose ✝ Croix reçurent et transmirent fidèlement, elle a pour but de répandre les connaissances mystérieuses qui découlent des principes immuables constituant la Méthode Occulte.

Groupant les meilleurs écrivains actuels dont la compétence est indiscutable en hermétisme, en alchimie, en astrologie, en médecine spagyrique, en psychologie : M. SAGE, H. DELOSERAIE, D^r Em. DELOBEL, Dr ELIAS, Achille DELÈVE, G. MEUNIER, L. GASTIN, Porte du TRAIT DES AGES, etc... **LA ROSE ✝ CROIX** lutte pour le triomphe de l'*Unité* dans la conscience, dans la religion, dans le savoir et dans le monde, Unité génitrice du Royaume de Dieu dont Jésus, le Christ, est l'éternel Messie.

(*Adresser toute correspondance et le montant des abonnements à* M. JOLLIVET-CASTELOT, *19, rue Saint-Jean, à DOUAI* (*Nord*).

On n'envoie pas de numéro spécimen.

Principaux Ouvrages de JOLLIVET-CASTELOT

En vente chez CHACORNAC, Bibliothèque Chacornac,
11, Quai Saint-Michel, PARIS (V^e)

La Vie et l'Ame de la Matière. — Comment on devient Alchimiste. — La Science Alchimique. — Nouveaux Evangiles. — Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — La Médecine Spagyrique. — Croquis Scientifiques et Philosophiques. — Sociologie et Fouriérisme. — Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane. — Au Carmel *(roman mystique. Vie intime des Carmélites d'après documents secrets)*. — **Le Destin ou les Fils d'Hermès** *(Histoire réaliste d'un adepte)*. — **Les Sciences Maudites. — La Synthèse de l'Or. — Bréviaire Alchimique** *(Lettres d'August Strindberg à Jollivet-Castelot)*.

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

58. JACQUES ARTHUS. Le problème de la monnaie.. .. .. 6.50
59. AGENDA MILITAIRE BERGER-LEVRAULT Prix 4.50
60. BISMARCK. Pensées et souvenirs.. 12 fr.
61. ANDRÉ BEAUJARD. Faites votre confiserie vous-même .. .. 10 fr.
62. JACQUES BOURCART. L'Albanie et les Albanais.. .. .. 12 fr.
63. AUGUSTE CALLET. Les origines de la 3e République.. .. .. 9.60
64. HENRI CORDIER. La Chine.. .. 4 fr.
65. Dr CONTENEAU. La civilisation assyro-babylonienne.. .. .. 4 fr.
66. GEORGES GAUDY. L'agonie du mont Renaud (1918).. .. .. 7 fr.
67. RENÉ GUENON. Le Théosophisme. 12 fr.
68. Mme MILLET-ROBINET. Le livre des jeunes mères.. .. .. 10 fr.
69. A. MOZZICONACCI. Le ver à soie du mûrier .. .. 12 fr.
70. ALEXANDRE MILLERAND. Choix de plaidoyers.. .. .. 6.75
71. HECTOR PÉCHEUX. Traité d'électricité industrielle (600 figures).. 58 fr.
72. Colonel F.-L.-L. PELLEGRIN. La vie d'une armée pendant la grande guerre.. .. .. 8.50
73. RATOUIS DE LIMAY. Les artistes écrivains.. .. .. 10 fr.
74. L. ROUGIER. La matière et l'énergie. 9.50
75. JULES SAGERET. La religion de l'athée. Prix .. .. 8 fr.
76. Dr TOULOUSE. La question sociale. 7 fr.
77. G. VIDALENC. L'art norvégien contemporain.. .. .. 10 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

78. ENLART et MARTIN. La Renaissance en France.
 1re série. 2 vol. de 50 pl. Chaque volume.. .. .. 100 fr.
 2e série. 2 vol. de 50 pl. Ch. vol. 100 fr.
79. ANDRÉ LAMBERT. Florilège des lyriques latins.
 20 ex. sur Japon .. .. 1.210 fr.
 75 ex. sur velin d'Arches .. 660 fr.
 275 ex. sur vergé d'Arches.. 550 fr.
80. ERNEST LAVISSE. Histoire de France contemporaine. L'évolution de la IIIe République (1875-1914), par Ch. Seignobos. Relié, 45 fr. Br. 30 fr.
81. MAURICE MAETERLINCK. Le trésor des humbles.
 13 ex. sur Japon impérial réimposés. Prix.. .. .. 500 fr.
 35 ex. sur Japon impérial.. .. 300 fr.
 140 ex. sur Hollande van Gelder. 160 fr.

RÉIMPRESSIONS

82. PAUL ACKER. Les exilés.. .. 3.30
83. PAUL ADAM. La force. 2 vol. .. 15 fr.
84. MAURICE BARRÈS. Sous l'œil des barbares.
 20 ex. sur Chine.. .. .. 55 fr.
 30 ex. sur Hollande.. .. .. 38.50
 1.100 ex. sur pur fil Lafula.. .. 22 fr.
85. JOSEPH BÉDIER. Les légendes épiques. Tomes III et IV.. .. .. 10 fr.
86. A. FOGAZZARO. Un petit monde d'autrefois.. .. .. 4.90
87. CLAUDE FARRÈRE. Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune. Illustré par E. Morin. Un vol. 7.50
 10 ex. sur Chine.. .. .. .. 45 fr.
 45 ex. sur Hollande.. .. .. 40 fr.
 80 ex. sur papier du Marais.. 20 fr.
88. OCTAVE FEUILLET. Julia de Trécœur. 1.50
89. ANATOLE FRANCE. Les contes de Jacques Tournebroche.. .. .. 6.75
90. ABEL HERMANT. L'autre aventure du joyeux garçon.. .. .. .. 1.50
91. JEAN LORRAIN. Monsieur de Bougrelon .. .. 3 fr.
92. GUY DE MAUPASSANT. Mademoiselle Fifi .. .. 2 fr.
93. GABRIELLE RÉVAL. La bachelière.. 7 fr.
94. ALFRED DE VIGNY. Servitude et Grandeurs militaires.. .. .. .. 5.75

VOIR CI-CONTRE LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

95. ALMANACH DU MASQUE D'OR pour l'année 1922. Illustré par E. Halouze.
5 ex. sur Japon impérial, signés. 175 fr.
20 ex. sur Japon impérial .. .. 125 fr.
500 ex. sur Hollande .. .. .. 60 fr.

96. LÉON ARNOULT. La variabilité du goût dans les arts .. .. 100 fr.

97. MARCEL ASTRUC. Mon cheval, mes amis et mon amie. 20 illustrations de Martin. 500 ex. numérotés .. 500 fr.

98. JULES BARBEY D'AUREVILLY. Les diaboliques .. .. 55 fr.

99. VICTOR BARRUCAND. Le chariot de terre cuite. Adapté du sanscrit. Illustré par Léon Carré de 20 miniatures orientales en couleur et or.
25 ex. sur Japon impérial avec une aquarelle, un état en couleur et un état en noir .. .. .. 2.000 fr.
135 ex. sur Japon impérial avec un état en noir .. .. 750 fr.
750 ex. sur vélin Blanchet et Kleber .. .. 300 fr.

100. HENRY BORDEAUX. La vie au théâtre. Cinquième série (1919-1921). 8 fr.
25 ex. sur Hollande .. .. .. 50 fr.

101. FRANCIS CARCO. Les innocents. Illustré par Chas. La Borde.
15 ex. avec suite des dessins en noir .. .. 300 fr.
50 ex. Hollande van Gelder .. 150 fr.
434 ex. vélin pur fil .. .. .. 80 fr.

102. OCTAVE CHARPENTIER. Magnificat. 32 illustr. de A. Bouchet.
65 ex. sur vergé .. .. 20 fr.
390 ex. sur vélin .. .. .. 12 fr.

103. ANATOLE FRANCE. Le miracle de la pie.
1.200 ex. sur vélin d'Arches .. 22 fr.

104. ANDRÉ GIDE. La tentative amoureuse. Illustré par Marie Laurencin, gravé sur bois par J. Germain et L. Petit-Barat .. .. 160 fr.

105. RÉMY DE GOURMONT. Les chevaux de Diomède.
10 Chine, 20 Japon impérial .. 80 fr.
400 Hollande van Gelder .. .. 25 fr.
560 vergé teinté .. .. 20 fr.

106. Dr J.-C. MARDRUS. La reine de Saba. Illustré par Émile-Antoine Bourdelle.
251 ex. sur vélin de Rives .. 400 fr.

107. DE NOISAY. Tableau des courses. Illustré par BOUSSINGAULT.
15 ex. avec suite sur Japon impérial .. .. 250 fr.
285 ex. .. .. 160 fr.

108. ROUBAYYAT DE HAFIZ et D'OMAR KHAYYAM.
300 ex. sur Japon, numérotés. 50 fr.
sur vélin .. .. 25 fr.

109. PAUL VERLAINE. Amour.
875 ex. sur vélin de Rives .. .. 22 fr.
55 ex. bleu lavande 27.50
60 ex. grand vélin .. .. .. 33 fr.

110. CLAUDE VILLIERS. Le bourgeois mal marié. Dessins de Jean Carlu.
550 ex. sur papier vergé crème. 12 fr.
25 ex. sur Hollande à la forme. 100 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM ....

ADRESSE .... Signature :

....

(1) Rayer les indications inutiles.

POUR LES LIVRES DE LUXE ET LES ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE — TAXE DE LUXE EN SUS — FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18	6 50
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18	6 50
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18	7 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18	7 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18	6 50
La Sandale ailée. Volume in-18	6 50
Le Miroir des Heures. Volume in-18	7 »
1914-1916, *Poésies*. Volume petit in-18	3 »
Vestigia Flammæ, *Poésies*. Volume in-16	7 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18	7 »
La Double Maîtresse. Volume in-18	7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18	6 50
Le Bon Plaisir. Volume in-18	6 50
Le Mariage de Minuit. Volume in-18	7 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	6 50
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	6 50
Le Passé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18	7 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18	7 »
Couleur du Temps. Volume in-18	7 »
La Flambée. Volume in-18	7 »
L'Amphisbène, *roman moderne*. Volume in-18	7 »
Le Plateau de Laque Volume in-18	7 »
Romaine Mirmault. Volume in-18	6 50
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	7 »
Histoires incertaines. Volume in-16	6 50
La Pécheresse, *Histoire d'amour*. Volume in-16	6 50
	7 »

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18	6 50
Sujets et Paysages. Volume in-18	6 50
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	1 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18	7 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16	5 »

THÉATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18	6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16	1 50

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Pages Choisies, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre. Vol. in-18 .... 7 »

L'Origine de la Tragédie, ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Vol. in-18 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome I), traduit par A.-M. Desrousseaux. Volume in-16 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome II), traduit par A.-M. Desrousseaux. Volume in-16 6,50

Le Voyageur et son Ombre, *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain*, II partie), traduit par Henri Albert. Vol. in-18 6,50

Aurore (*Réflexions sur les préjugés moraux*), traduit par Henri Albert. Vol. in-18 6,50

Le Gai savoir (*La Gaya Scienza*), traduit par Henri Albert. Volum in-18 6,5

Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par Henri Albert. Vol in-18 10

Par delà le Bien et le Mal, *Prélude d'une Philosophie d l'avenir*, traduit par Henr Albert. Vol. in-18 6,5

La Généalogie de la Morale, traduit par Henri Albert Volume in-18 6,5

Le Crépuscule des Idoles, Le Cas Wagner Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist, traduits par Henri Alber Volume in-18 6,5

La Volonté de Puissance, *Essai d'une Transmutation d toutes les valeurs*, traduit p Henri Albert. 2 vol. in-18 13

Considérations inactuelles (*David Strauss. De l'utilité et d inconvénients des études histo riques*), traduit par Henri Albert. Vol. in-18 6,5

Ecce Homo, suivi des Poésies, traduit par Henri Alber Vol. in-18 7

Le Cas Wagner, suivi de Nietzsche contr Wagner. Traduit par Henri Albert. Vol. in-18 1,5

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.................................... 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.................................... 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.................................... 6 50

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18.................................... 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.................................... 6 50

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18.......................... 6 50

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18.......................... 7 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.................................... 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18..... 6 50

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18................ 6 50

Actions et Réactions, Trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18... 6 50

« Capitaines Courageux », Traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16.................................... 7 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 28 décembre 1921, à 2 h., en 2 lots de : 1° **MAISON D'ANGLE A PARIS** **Rue de la Croix-Nivert et Villa Croix-Nivert**, n° 2. Cont. 250 m. 53 env. Rev. brut : 22.050 fr. env., **M. à pr.: 200.000 fr.; 2° Maison sise à Paris** **VILLA CROIX-NIVERT, N° 4,** Cont : 184 m. env. Rev. brut : 12.050 fr. env. **M. à pr. : 120.000** fr. S'adr. à Me PLAIGNAUD, avoué à Paris, r. des Pyramides, 14, et Me Vitry, not. à Boulogne-sur-Seine.

---

2 MAISONS A PARIS. Adj. ch. not. 20 déc.

	Cont.	Rev. br:	M. à pr.:
Boul. Grenelle 53 (angle)	200 m.	25 622 f.	380.000 f.
Av. de St-Ouen, 107 bis,	301 m.	26.630 f.	400.000 f.

Cr. Fonc. à cons. S'adr. Me Michelez, not., 50, av. Wagram.

VENTE AU PALAIS, le 21 décembre 1921, à 14 h.

IMMEUBLES A ROUEN 1er lot : **RUE DE CONSTANTINE, rue St-Filleul, 7, et rue Mussel, 3 et 5 ; — 2e** lot **à Mt St-AIGNAN, vallée d'Yonville.** Rev. des 2 lots : 5.000. **3e** lot : **à ILE-LACROIX, r. Centrale, 64.** Rev. 1.000 fr. M. à p., 1er lot : **140.000 fr.**; 2e lot : **2.000 fr.**; 3e lot : **20.000** fr. S'adr. Me THOREL, av., r. de la Paix. 4 : Me GUERIN, notaire à Rouen, Mes Brunet, Marin et Chaisemartin, avoués.

---

3 MAISONS adj. ch. not. Paris, **20** déc. **21**

	Cont :	Rev. br:	M. à pr. :
Chauss. d'Antin, 6 ;	505 m	65.038 fr.	600.000 fr.
Fg-St-Denis, 92 ;	171 m	25.125 fr.	180.000 fr.
Aumaire, 55 ;	462 m	25.230 fr.	180.000 fr.

Mes Tansard et BREUILLAUD, 323, rue St-Martin.

MAIS. 13. B. PORT-ROYAL. Cce 122m. R.n. 5.450f. M. à pr.: 60.000f. Cr. Fonc. Adj. Ch. not. 10 janv. Me M Dauchez, not., 37, Q. Tournelle.

VENTE au Palais, à Paris, le mercredi 21 Décembre 1921, à 2 heures : 1° **IMMEUBLE A PARIS** **25, RUE DES CORDELIÈRES** (**13e arrond.**) conten. env. 1.701m. **M. à pr. : 210.000 francs** : 2° **IMMEUBLE A VILLEJUIF** (**Seine**), avec jardin, lieudit « Les Verbeuses », 61, rue de la Pompe. Conten. 427 m. env. **M. à pr. : 5.500 fr.** S'adres. pour rens. à Mes PELLERIN, avoué à Paris, 3, place Saint-Michel, Collet, Schwartz, avoués ; Brécheux, notaire à Paris, et sur les lieux pour visiter.

BULLETIN FINANCIER

La nervosité est certainement la caractéristique des dernières séances, les cours variant dans de grandes proportions dans une même journée, et ce, sans raisons plausibles. Il faut néanmoins reconnaître qu'une résistance sérieuse commence à se manifester, et qu'elle permet d'envisager un meilleur avenir. Une certaine animation règne de nouveau dont bénéficient nombre de valeurs qui n'ont fait qu'esquisser une reprise plus ou moins appréciable; cette activité relative permet tous les espoirs.

Les Rentes françaises sont fermes, le 3 o/o Perpétuel gagne 1,65 à 55,50; le 6 o/o cote 94 fr. son deuxième coupon détaché... nous en reparlerons au prochain semestre ! Les Fonds étrangers sont irréguliers : Dette unifiée d'Egypte plus faible à 134,80, avance de l'Extérieure à 159,20, russes inchangés ou stables à leurs cours d'il y a quinze jours.

Nos grandes banques poursuivent leur amélioration : Comptoir 940 ; Crédit Lyonnais 1400 ; Société Générale 706. La Banque française pour le commerce et l'industrie est ferme à 212 et nous informe que la souscription à l'augmentation du capital de la Société du Gaz de Paris, effectuée avec le concours des principaux Etablissements de la place, a rencontré un vif succès auprès du public. La Banque de Paris dont l'assemblée générale extraordinaire aura lieu le 21 courant pour reconnaître la validité de sa récente augmentation de capital, se relève vivement au-dessus de 1200 fr. Egalement en reprise l'action du Crédit Mobilier français à 409 ; l'Assemblée annuelle de cet établissement qui s'est tenue le 3 Décembre a adopté à l'unanimité les propositions du Conseil et fixé au 1er Janvier 1922 la date de paiement du dividende de 30 francs par action égal à celui de l'exercice précédent bien qu'il soit payé à 40.000 actions de plus.

Peu de variations sur les métallurgiques et les charbonnages ; la Penarroya termine à 934 et les Etablissements Kuhlmann à 480, c'est-à-dire en hausse appréciable. Bien meilleure tenue des cuprifères : Rio 1440, Boléo, introduit récemment sur le marché à Terme, 389 et 408 dont 10.

Les valeurs de sucre ont donné lieu à de nombreuses transactions et restent très agitées : Raffinerie Say en forte avance à 1645, le Crédit Foncier Colonial est ferme aux environs de 2050 ainsi que les Sucreries d'Egypte à 635.

Au Marché en Banque l'action Phosphates Tunisiens reprend à 500 fr., on donne des indications encourageantes sur les résultats à attendre de l'exercice en cours. Au groupe du pétrole la Royal Dutch fait des bonds de 500 fr. et se trouve aux environs de 20.000 fr., la Financière des pétroles s'affermit à 584 et la Shell à 260. Les valeurs russes sont faibles, les caoutchoutières quelque peu délaissées et pourtant en légère amélioration, principalement Padang à 144, la Financière à 118, et Malacca à 120. Nouvelle réaction de la De Beers à 513.

LE MASQUE D'OR.

Pour la seconde fois de cette année, le Crédit Foncier d'Autriche procède à une augmentation de capital. On ne saurait trop protester contre les sollicitations qui sont adressées à ses anciens actionnaires français, et s'étonner de la façon scandaleuse dont sont défendus leurs intérêts.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de ces pays, qui sont : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Egypte, Finlande, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Maroc, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, République de Saint-Marin, Sarre, Serbie-Croatie et Slovénie, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie, Turquie, Uruguay.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

